



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

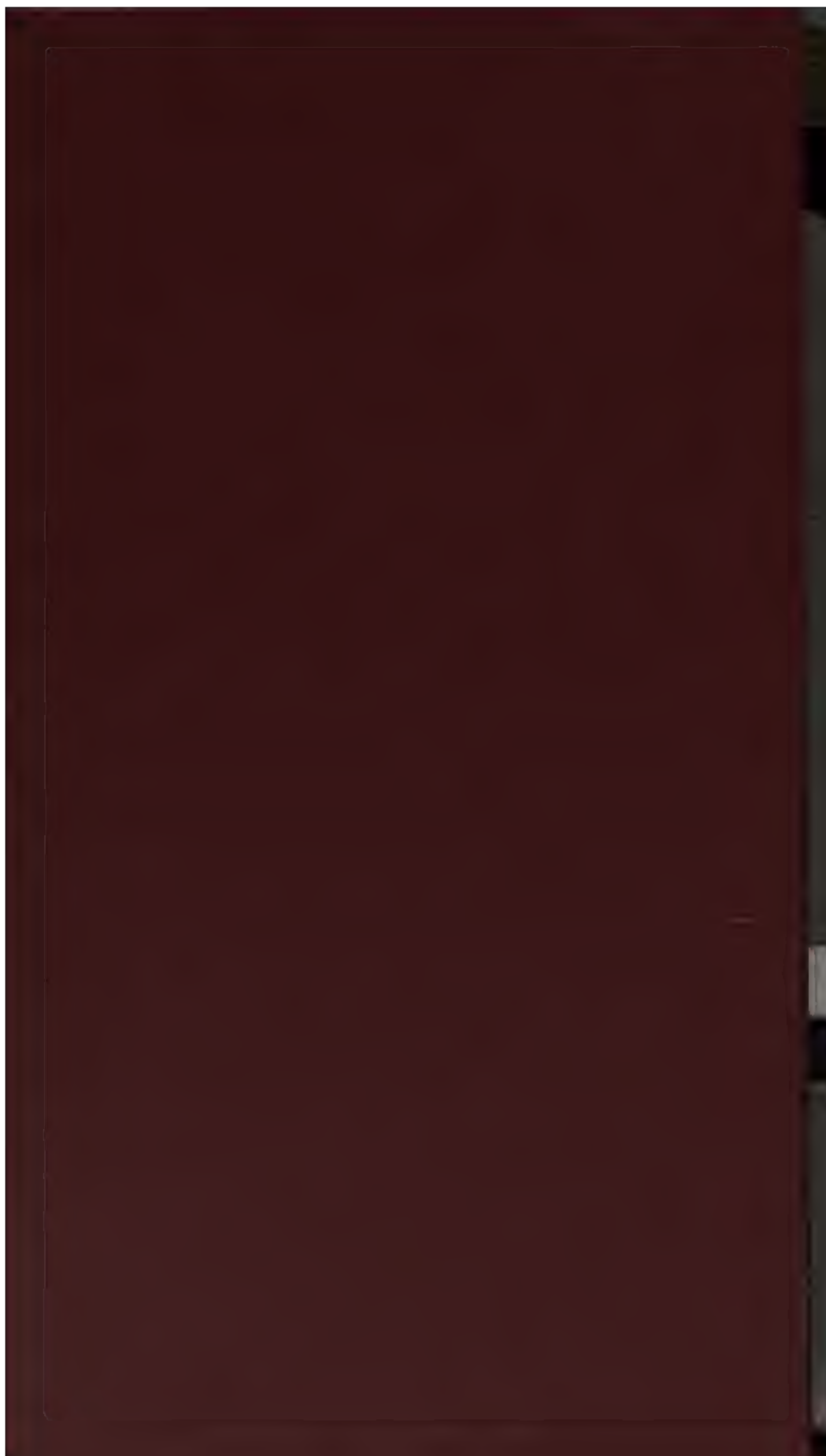
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





Vet. Fr. III B. 2223



DICTIONNAIRE.

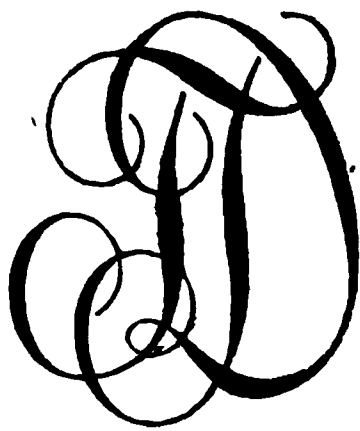
HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

NOUVELLE ÉDITION,

AVANTÉE DE NOTES EXTRAITES DE CHAUFEPPIÉ, JOLY, LA MONNOIE,
L.-J. LECLERC, LEDUCHAT, PROSPER MARCHAND, ETC., ETC.

TOME QUATORZIÈME.

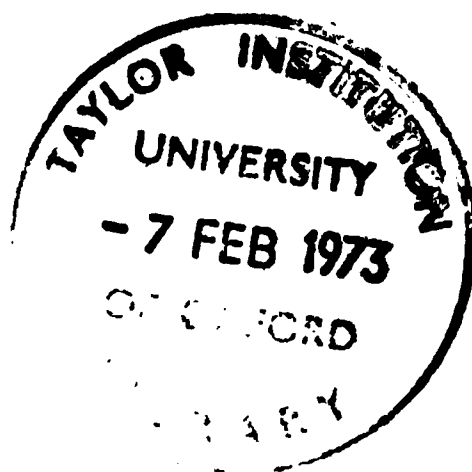
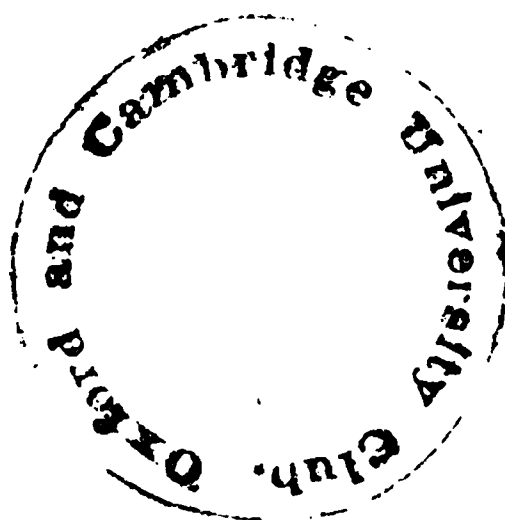


PARIS,

DE SOER, LIBRAIRE, RUE CHRISTINE.

1820.

Vol. 14. 1820.



DICTIONNAIRE

HISTORIQUE ET CRITIQUE

DE PIERRE BAYLE.

T.

TABOR (JEAN OTTON), célèbre jurisconsulte allemand, naquit à Bautzen (a), capitale de la haute Lusace, le 3 de septembre 1640. Il fit ses études de philosophie et de droit à Leipsic, et se rendit capable, avant l'âge de vingt ans, d'expliquer à ses camarades les Paratitiles de Wésserbécus. Il passa de l'université de Leipsic à celle de Strasbourg, et puis il voyagea en France, au temps de la prise de la Rochelle. Il ne fut pas plus tôt de retour chez lui, qu'il s'engagea à voyager en Italie avec deux jeunes gentilshommes dont il était gouverneur; mais il survint des obstacles à ce voyage. Il fut reçu docteur en droit à Strasbourg, le 10 de novembre 1631. Les guerres d'Allemagne lui ôtèrent une partie de son patrimoine, et réduisirent en cendres sa patrie, l'an 1634. Il y exerçait alors la charge d'avocat et de syndic de la ville. Il fut appelé peu de jours après ce désastre

pour succéder à Joachim Cluténus, qui avait laissé vacante une chaire de professeur en droit à Strasbourg. Il suivit cette vocation, et se vit honoré bientôt du premier poste dans la faculté de droit. Il se fixa dans cette ville jusques en l'année 1656, quoiqu'on lui eût offert de divers endroits plusieurs charges très-honorables : mais, enfin cette année-là il se sentit plus disposé à déménager. Le rétablissement de la paix, le regret d'avoir perdu une épouse avec laquelle il avait vécu ving-deux ans, le dégoût qui lui prit du lieu où elle était morte, et quelques autres mécontentemens à quoi le grand mérite a accoutumé d'exposer (b), envoyèrent notre Tabor au pays de Mecklenbourg, pour y être chancelier du duc. Il quitta bientôt ce poste, pour se redonner tout entier à ses études; mais avant que

(a) *Budissina en latin.*

(b) *Restituta pax, erepta conjux, et hinc innatum loci tadum, tum caussa alia quæ insectari solent magnas virtutes.* Mausol. Joh. Otton. Taboris.

de retrouver le repos de son cabinet, il fut obligé d'aller à la cour de Saxe et à celle de l'empereur, pour les affaires de ce duc. Il se retira à Giesse en 1659, et y fut chancelier de l'université, et conseiller du landgrave de Hesse-Darmstad (c). Diverses raisons l'obligèrent à déménager encore; ce qu'il fit en 1667, pour se retirer à Francfort, où son fils était avocat. Il ne fut point là non plus qu'ailleurs exempt de chagrins. Il mourut le 12 de décembre 1674. Il avait publié en divers temps plusieurs livres sur des matières de droit, qui avaient eu beaucoup de débit : c'est ce qui faisait que les exemplaires en étaient devenus fort rares; et de là vint qu'un professeur de Leipsic, nommé Mylius, en fit un recueil le plus exact qu'il lui fut possible, qu'il publia en deux volumes *in-folio* (d), l'an 1688. M. Praschius, ancien bourgmestre de Ratisbonne et gendre de Tabor, mit sous la presse en 1675 un petit écrit contenant le narré de la vie de son beau-père (e)(A).

(e) On lui donne ces qualités au titre de la nouvelle édition de ses OEuvres.

(d) Lipsiæ, apud Joh. Frider. Gleditschium.

(e) Il est intitulé, Mausoleum Joh. Ottonis Taboris J. C.

(A) M. Praschius... mit sous la presse..... le narré de la vie de son beau-père.] A certains égards le détail n'y pèche point par défaut; mais sur les choses dont le public aurait pu avoir le plus de curiosité, on en demeure à des notions fort générales, et l'on se contente de nous dire, *Si tantas virtutes aliquo vitiorum confinio læsit, si in vitâ nonnunquam vel doctrinâ offendit, aut justam causam paulò acrius defendit, exemplo docuit illustri nihil in humanis rebus perfec-*

tum, aut superbiæ concessum est quo maneat SOLI DEO GLORIA. C'est la conclusion de l'écrit de M. Praschius dont j'ai tiré cet article.

TABOUÉ ou TABOUET (J. LIEN), en latin *Taboetius* mériterait un rang honorable parmi les savans du XVI^e. siècle, s'il n'avait terni par mauvaises actions tout le mérite de son éloquence, de sa doctrine et de son esprit. Il était Chantenais à quatre lieues du Mans (a) (A).

* Joly dit que son vrai nom était Tabouet et après avoir rapporté les paroles de ce clerc, qui reproche à Bayle d'avoir condamné Tabouet sans examiner son affaire à fond, qui s'appuie sur le témoignage d'un très-vant magistrat, Joly donne le *Mémoire* (président Bouhier) concernant le fameux procès criminel intenté à la requête de Jean Tabouet, procureur général au parlement de Chambéry, contre Raymond Pellissier, premier président, et quelques autres officiers du même parlement. Ce *Mémoire*, remplit plus de 15 pages in-folio, contient une liste des ouvrages de Tabouet.

(a) La Croix du Maine, pag. 278.

(A).....] Notez qu'on ne trouve cette affaire de Taboué dans toutes les éditions des arrêts de Jean Papon. Je ne l'ai point trouvée dans l'édition latine faite à Genève *sumptibus Jo. Muëlis Crispini*, l'an 1624, in-folio et néanmoins au livre XXIV, titre 1^{er}, page 734, vous rencontrez les paroles: *Hanc ad rem notatu dignum est arrestum Tabouet, supra tit. de author. rer. judic., etc* : ce qui montre que ceux qui ôtèrent de sa place l'arrêt rendu contre Taboué oublièrent d'effacer l'endroit du livre XXIV où l'on était renvoyé à cet arrêt. De pareils oublis n'arrivent que trop souvent à ceux qui corrigent un ouvrage. Ils ôtent certaines choses à un lieu, et laissent ailleurs la citation de ces mêmes choses..... Voyez, touchant Taboué, l'Histoire des Evêques du Mans, par Antoine le Courvaisin, page 854, et censurez ses omissions dans celle de M. de Thou, livre XVI, pag. 357 (c'est page 952 de la version de du Rier); Papon surtout et Ménage, l'Histoire de Sablé.

TABOUROT (ÉTIENNE), chez ACCORDS, tome I.

TACFARINAS, chef d'armée contre les Romains en Afrique, au temps de Tibère, était Numide de nation (a). Il servit d'abord dans les troupes auxiliaires des Romains, et ayant déserté, il rassembla une bande de vagabonds et de brigands, et se mit à faire des courses et des pilleries. Il disciplina ensuite cette troupe de voleurs, et la divisa en compagnies sous des enseignes, selon l'usage de la guerre. Enfin il devint le chef des Muzulains, nation puissante proche des déserts de l'Afrique, et il se confédéra avec les Maures du voisinage. Ceux-ci étaient commandés par Mappa, et formèrent un camp volant qui portait le fer et le feu et la terreur de tous côtés, pendant que Tacfarinas avec l'élite des troupes campait à la manière des Romains, et accoutumait ses gens à la discipline militaire. Les Cinithiens, autre nation considérable, entrèrent dans les mêmes intérêts. Furius Camillus, proconsul d'Afrique, averti de ces mouvemens, marcha contre l'ennemi, et le mit en fuite. Cela lui valut les ornemens du triomphe (b). Ceci se passa l'an de Rome 770 (c). Tacfarinas renouvela ses brigandages quelque temps après, assiégea même un château où Décarius commandait, et défit la garnison qui était sortie pour se battre en rase campagne. Décarius remplit les devoirs d'un guerrier très-brave et très-exérimenté. Les blessures qu'il

avait reçues, dont l'une lui avait crevé un œil, ne l'empêchèrent pas de faire tête aux ennemis jusqu'à ce qu'il fut tué : ses soldats avaient pris la fuite. Le proconsul Apronius châtia sévèrement leur lâcheté, car il en fit mourir de dix un. Cela fit un tel effet, que cinq cents soldats ayant chargé les mêmes troupes de Tacfarinas qui assiégeaient une place, les mirent en déroute. Depuis cela ce Numide prit le parti de n'attendre point les Romains ; il distribua ses gens en divers lieux : si on le poursuivait, il prenait la fuite, et quand on se retirait, il chargeait en queue. Mais s'étant arrêté dans un camp, il y fut battu, et il se trouva réduit à se retirer dans les déserts (d). Ce ne fut pas pour long-temps, il se remit en campagne bientôt après, et cette nouvelle ayant été rapportée à Rome, l'on envoya en Afrique contre lui Junius Blæsus, oncle de Séjan (e). Ce nouveau proconsul s'acquitta très-bien de son emploi (f) (A) ; et néanmoins Tacfarinas réparait si bien ses pertes, qu'il eut l'audace d'envoyer des députés à Tibère pour demander qu'on lui assignât un pays, faute de quoi il menaçait d'une guerre qui n'aurait aucune fin. L'empereur fut si indigné de cette insolence, qu'il donna ordre à Junius Blæsus de se saisir de Tacfarinas à quelque prix que ce fût. On ne termina cette guerre que l'an de Rome 777, et ce fut le proconsul Dolabella

(d) Tiré de Tacite, *Annal.*, lib. III, cap. XX, XXI.

(e) *Idem*, *ibidem*, cap. XXXII, XXXV.

(f) *Idem*, *ibidem*, cap. LXXIII.

(a) Tacit., *Annal.*, lib. II, cap. LII.

(b) *Ex eodem*, *ibidem*, lib. II, c. LII.

(c) C'était le 17^e. de l'ère chrétienne.

qui en vint à bout. L'armée de Tacfarinas fut battue : on tâcha de prendre le chef; mais il aimait mieux perdre la vie en se défendant courageusement, que de tomber vif entre les mains du proconsul (g). On marquera ci-dessous les fautes du Supplément de Moréri (B).

(g) Tacit. Annal., lib. IV, c. XXIII et seq.

(A) *Junius Blæsus, oncle de Séjan.* Ce nouveau proconsul s'acquitta très-bien de son emploi.] L'empereur, faisant savoir au sénat les nouvelles irruptions de Tacfarinas, exhorta la compagnie à choisir un proconsul qui entendît bien la guerre, et qui fût capable d'en soutenir les fatigues (1). Les sénateurs s'étant déchargés de ce choix sur le soin de l'empereur (2), ce prince (3) les censura obliquement de ce qu'ils lui renvoyaient toutes les affaires épineuses, et leur nomma deux sujets, Manius Lépidus et Junius Blæsus, afin qu'ils en choisissent l'un pour l'envoyer en Afrique. Lépidus pria qu'on le dispensât de cette charge, Junius demanda la même chose; mais on sentit bien la différence de leur langage, et que Lépidus parlait tout de bon, et Blæsus contre sa pensée. On entendit bien les raisons que Lépidus alléguait, et celle qu'il n'alléguait point, et qui était la principale, savoir, la supériorité de Junius Blæsus, oncle du favori. La prudence ne voulait pas que l'on fût son compétiteur en cette rencontre; il valait mieux ne se pas commettre à la décision des suffrages; le proconsulat était assuré à Blæsus tout comme s'il eût été le seul que l'empereur eût nommé. Je ne dis rien qui ne résulte des paroles de Tacite. *Tum audita amborum verba, intentius excusante se Lepido, cum valedudinem corporis, ætatem liberam, nubilem filiam obtenderet; intelligereturque etiam quod silebat, avunculum esse Sejani Blæsum, atque eo*

(1) *Judicio patrum deligendum proconsulem, gnarum militiæ, corpore validum, et bello suspecturum.* Tacit., Ann., lib. III, cap. XXXII.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) *Idem, ibidem, cap. XXXV.*

prævalidum. Respondit Blæsus specie recusantis, sed neque eadem asseveratione; et consensu adulantium auditus est (4). Cet oncle du favori est un exemple qui prouve que les parens d'un premier ministre sont très-dignes quelquefois des charges qu'on ne leur confère qu'à cause de leur parenté. Il prit les meilleures voies que l'on pouvait prendre pour dompter Tacfarinas (5), et nous voyons dans Tacite que les honneurs et le triomphe qui lui furent accordés lui étaient dues quoique Tibère déclarât qu'il les accordait en considération de Séjan. *Neque multo post Cæsar cum Junium Blæsum proconsulem Africæ triumphum insignibus et tolleret, dare id se dixit honori Sejani, cujus ille avunculus erat. Ac tamen res Blæsi dignæ decore tali fore* (6). Notez que cet empereur voulait que les légions honorassent Junius Blæsus de la qualité d'Imperator. Cette qualité donnée par les acclamations des soldats était fort glorieuse. Elle avait été en usage dans les guerres du peuple romain aux temps de la république, mais cette coutume s'affaiblit beaucoup sous Auguste, fut entièrement abolie sous Tibère, car Junius Blæsus fut le dernier à qui l'on régala de cette salutation. Tout ceci mérite d'être rapporté dans les propres termes de Tacite. *Tiberius pro confecto (bello) interpretatus, quoque Blæso tribuit, ut Imperator a legionibus salutareretur: prisco et duces honore, qui bene gesta re publica gaudio et impetu victoris excitatus conclamabatur: erantque res simul imperatores, nec superiorum æqualitatem.* Concessit tamen illi et Augustus id vocabulum, ac tunc Tiberius Blæso postea (7). Les premières paroles de ce passage nous font savoir que Tacite compte pour finie la guerre de Tacfarinas, quoique Blæsus fût resté en Italie avant que d'avoir fait toutes les semences qui la pouvaient faire regermer (8). Tibère, s'

(4) *Idem, ibidem.*

(5) Voyez Tacite, *ibidem*, cap. LXXIV.

(6) *Idem, ibidem*, cap. LXXII, LXXIII.

(7) *Idem, ibidem*, cap. LXXIV.

(8) Fratre ejus (Tacfarinatis) capto rest, properantius tamen quam ex utilitate rerum, relictis per quos resurgeret bellum, *ibidem*.

persuadé que c'était une affaire faite, de revenir d'Afrique la neuvième légion. Tacfarinas fit courir le bruit qu'on ne l'avait transportée en un autre lieu que parce que d'autres légions désolaient l'empire romain, et qu'ainsi il serait facile d'envelopper ce qui restait des troupes romaines, pourvu que tous ceux qui préféreraient la liberté à la servitude voulussent bien réunir leurs forces. Il fut joint et assisté par beaucoup de gens, et donna bien de la peine au nouveau proconsul Dolabella, qui vainquit enfin pleinement cet ennemi (9). Il demanda l'honneur du triomphe et ne put pas l'obtenir, car Tibère, par complaisance pour Séjan, refusa de consentir à une chose qui pouvait diminuer la gloire de Junius Blésus. Ce refus donna plutôt du relief à la gloire de Dolabella, qu'à celle de l'oncle du favori. Tacite n'avait garde de supprimer cette observation. *Dolabellæ petenti abnuuit triumphalia Tiberius Sejano tribuens, ne Blæsi avunculi ejus laus obsolesceret. Sed neque Blæsus ideò inlustrior, et huic negatus honor gloriam intendit. Quippe minore exercitu, insignis captivos, cædem ducis, bellique confecti famam deportavit* (10). Il y eut bien de l'injustice à refuser à Dolabella, qui avait mis fin à cette guerre, ce qui avait été accordé aux demi-vainqueurs de Tacfarinas (11).

(B) *Les fautes du Supplément de Moréri.*] On a eu tort de dire, I. que Tacfarinas était un esclave ; II. qu'il se retira en Afrique ; III. que des brigands qu'il rassembla il forma une puissante armée de Sarrasins (12) ; IV. qu'il se fit proclamer roi. V. qu'il défut l'armée romaine, commandée par Décimus, proconsul d'Afrique ; VI. qu'il le blessa à l'œil ; VII. qu'ensuite il fut vaincu par Camille ; VIII. et que Tacite narre tout cela dans le II^e. livre. Voilà huit fautes capitales : c'est trop pour un article de dix lignes, et où il y a tant

d'omissions. Tacite ne dit rien qui nous porte à croire que Tacfarinas fût esclave, ou qu'il eût servi hors d'Afrique dans l'armée des Romains. Ce fut en Afrique qu'il porta les armes pour eux, selon toutes les apparences ; et par conséquent il ne se retira point en Afrique après avoir déserté. Pour ce qui est de cette armée de Sarrasins, je ne crois pas me tromper dans mes conjectures, si je dis que le terme *Musulani*, dont se sert Tacite, a fait croire au continuateur de Moréri, qu'il s'agissait là des musulmans ; et comme les sectateurs de Mahomet se donnent ce nom, et qu'ils ont aussi été connus sous celui de Sarrasins, on s'est figuré qu'il était indifférent de dire une armée de Sarrasins, ou une armée de musulmans. Tacite ne parle point d'un proconsul qui s'appelât Décimus, mais d'un Décimus qui commandait dans un château dont la garnison consistait en une cohorte (13). Voilà ce que l'on nous convertit en une armée romaine, commandée par le proconsul Décimus. Or, puisque Décimus fut tué, il ne fallait pas dire tout simplement que Tacfarinas le blessa à l'œil. La victoire de Camille précéda cette défaite de Décimus. Il aurait fallu citer le II^e. le III^e. et le IV^e. livre des Annales de Tacite : car ces mots, *Tacite, liv. II*, vous renvoient aussitôt au II^e. livre de l'Histoire, qu'au II^e. livre des Annales ; et après tout, en quelque endroit que vous preniez le II^e. livre, vous n'y trouverez point toutes les choses qu'on vous raconte de Tacfarinas.

(13) C'était environ six cents hommes.

TACHUS, roi d'Égypte, au temps d'Artaxerxès Ochus (a). La domination des Perses était si odieuse aux Égyptiens, qu'il ne fut pas difficile à Tachus de faire soulever beaucoup de monde ; mais il eut besoin du secours des Grecs pour se maintenir dans la dignité dont on l'avait revêtu. Il n'ignorait point la valeur et l'expérience d'Agésilaüs,

(9) Tacit., Annal., lib. IV, cap. XXIII et sequent.

(10) Idem, ibidem, cap. XXVI.

(11) *Priores duces, ubi impetrando triumphalum insigni sufficere res suas crediderant, hostem omittebant. Jamque tres laureatos in urbe sedentes, et adhuc raptabat Africam Tacfarinas.* Idem, ibidem, cap. XXIII.

(12) Ceci a été ôté aux éditions de Hollande.

(a) Voyez la 104^e. olympiade.

roi des Lacédémoniens; c'est pourquoi il le prit à son service. Agésilaüs, quoique âgé de plus de quatre-vingts ans, ne refusa point ce parti. Il leva des troupes avec l'argent qu'il avait reçu de Tachus, et les conduisit en Égypte, sans se soucier qu'on le blâmât d'avoir accepté un emploi si peu digne de son rang et de sa réputation. Il fut bientôt mécontent de Tachus, qui, au lieu de lui laisser le commandement général des troupes, ne lui laissa commander que les étrangers, et donna à l'Athénien Chabrias la dignité d'amiral, et retint pour lui le caractère de chef sur toutes choses. Agésilaüs attendit à témoigner son ressentiment qu'une occasion favorable s'en présentât, et il la trouva bientôt. Nectanabe, parent de Tachus, commandait une partie de l'armée; il la débaucha de l'obéissance de Tachus, et se fit élire roi par les Égyptiens. Cela fait, il envoya des ambassadeurs au roi Agésilaüs, pour le prier de se joindre à lui, et ne manqua pas de lui faire de magnifiques promesses. Tachus, de son côté, n'oublia rien pour le retenir. Chacun de ces concurrents envoya des députés à Lacédémone. Agésilaüs y en envoya aussi; mais beaucoup plus afin de recommander les intérêts de Nectanabe qu'afin de recommander ceux de Tachus. Il reçut un plein-pouvoir de faire tout ce qu'il jugerait le plus à propos pour le bien de sa patrie, et il jugea qu'il était plus utile aux Lacédémoniens d'abandonner Tachus que de le maintenir; de sorte qu'il passa au service de Nectanabe avec les soldats qu'il

commandait; ce qui, comme l'a remarqué son historien, ne méritait pas d'être appelé autrement que trahison, quelque couverture qu'on y donnât de l'utilité publique. Tachus ainsi abandonné s'enfuit où il put (b); et je ne crois point que l'histoire l'ait jamais retrouvé. Quelques-uns (c) ont dit qu'il se retira en Perse. Il faut bien que tout bon asile lui manquât, puisqu'il se réfugiait chez un prince qui ne le pouvait regarder que comme un chef de rebelles. Athénée donne au ressentiment d'Agésilaüs une cause fort différente de celle qu'on vient de voir; mais j'aimerais beaucoup mieux en croire Plutarque qu'Athénée (A).

(b) Tiré de Plutarque, in Vita Agesilai.

(c) Theopompus, et Lyceas Naucratis apud Athenæum, lib. XIV, pag. 616.

(A) J'aimerais beaucoup mieux en croire Plutarque qu'Athénée.] Ce dernier attribue tout à un mot de raillerie; il veut (1) que Tachus se moquant d'Agésilaüs, en le voyant de petite taille, lui ait dit: *Une montagne a été en travail d'enfant, Jupiter en a eu peur, elle s'est délivrée d'une souris*, ἄδινεν ὄρος, Ζεὺς δ' ἐφοβήσατο, τὸ δ' ἴστανεν μῦν. Il ajoute qu'Agésilaüs se mit en colère, et qu'il répondit: *Vous éprouverez un jour que je suis un lion*. La menace fut suivie de son effet, car une sédition ayant été excitée contre Tachus, il se vit abandonné d'Agésilaüs et contraint de s'enfuir en Perse. Je ne trouve point de vraisemblance en cela. Premièrement Plutarque, qui rapporte assez au long le mépris que les Égyptiens firent d'Agésilaüs, en le voyant si mal équipé et de si mauvaise mine, et en connaissant son mauvais goût par le choix qu'il fit sur les présents qu'on lui avait envoyés, ne dit point que Tachus se soit mêlé de ces railleries. Il dit bien que la foule de

(1) Athen., lib. XIV, pag. 616.

monde qui accourut au rivage pour voir ce grand capitaine, dont la renommée parlait tant, lui appliqua la fable de la montagne qui enfante une souris ; mais il ne dit point qu'Agésilaüs ait répondu la moindre chose ; et Tachus n'était point là. Le bon mot qu'Athénée fournit au roi de Lacédémone aurait trouvé sans doute place dans le recueil que Plutarque nous a laissé des Apophthegmes de ce prince, s'il fût venu d'une bonne tradition. De plus, y a-t-il apparence qu'un homme, qui avait tant de besoin d'Agésilaüs, ait été assez imprudent pour l'irriter par une si piquante raillerie ? Je ne nie pas que Plutarque n'ait observé qu'Agésilaüs eut à souffrir de la vanité de Tachus (2) ; mais, encore un coup, cet historien n'aurait pas oublié en ce lieu-là le conte de la montagne, et la vive réponse d'Agésilaüs. Je croirais volontiers qu'il faudrait réduire à ceci la narration d'Athénée : On rapporta au roi de Lacédémone que les Égyptiens, après l'avoir vu si petit, lui, dont ils s'étaient fait une grande idée, avaient parlé de la montagne qui enfante un rat ; il répondit apparemment : *Ils verront bientôt se battre, comme un lion, cette souris qu'ils ont vue sur le rivage.* Il ne prétendait point menacer Tachus, mais le remplir d'espérance. J'ai ouï dire que des généraux français se trouvant en Allemagne, et remarquant qu'on n'y avait pas bonne opinion de certains régimens qu'ils y commandaient, où l'on ne voyait pas de grands corps ni de grosses masses de chair bien nourries et bien vêtues, rassuraient les gens par ces paroles : *Vous verrez ces petits soldats, maigres et décharnés, aller au feu comme des lions, et faire plier les plus gros colosses.* Quoiqu'il en soit, on peut voir dans ce conte d'Athénée, vrai ou faux, une leçon importante ; c'est que les princes ne doivent jamais offenser personne par des railleries (3) : il leur en coûte bon quelquefois.

(2) Ἐπειτα τὴν ἄλλην ἀλαζονείαν καὶ ἀνεφροσύνην τοῦ Αἰγυπτίου βαρυνόμενος. Deinde reliquæ Ægyptii insolentiæ et vanitatis fastidium. Plutarch., in Vitâ Agasilai, pag. 617.

(3) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mois de mars 1684, pag. 47.

TACITE (CAIUS (a) CORNEILLE), historien romain, a fleuri dans le I^{er}. siècle. On ne sait rien de ses ancêtres, et apparemment la gloire de sa famille commença en sa personne. Son premier emploi, dit-on, fut celui de procureur de Vespasien dans la Gaule belgique (A). Étant retourné à Rome, il reçut de l'empereur Tite un grade plus honorable (b). Il fut préteur sous l'empire de Domitien (B), et consul sous Nerva (C). Mais toutes ces dignités ne lui donnent qu'une gloire fort petite, si on la compare à celle qu'il s'est procurée par les travaux de sa plume. Ses Annales et son Histoire (D) sont quelque chose d'admirable et l'un des plus grands efforts de l'esprit humain, soit que l'on y considère la singularité du style, soit que l'on s'attache à la beauté des pensées, et à cet heureux pinceau avec lequel il a su peindre les déguisemens et les fourberies des politiques, et le faible des passions. Ce n'est pas qu'il n'y ait bien à reprendre dans l'affectation de son langage, et dans celle de rechercher les motifs secrets des actions (E), et de les tourner vers le criminel ; mais c'est un grand éloge pour son esprit, que de voir l'estime que plusieurs princes ont eue pour ses ouvrages (F). Un auteur moderne en a fait ce jugement : *Tertullien l'accuse de nous débiter beaucoup de mensonges. Non-seulement il était ennemi de la véritable religion, mais on voit en divers endroits qu'il n'en avait point du*

(a) D'autres lui donnent pour prénom Publius, et en sont repris.

(b) Voyez la remarque (A).

tout. Son style est assurément assez obscur; est-il même quelquefois dur, et n'a pas toute la pureté des bons auteurs de la langue latine. Cependant son art à renfermer de grands sens en peu de mots, sa vivacité à dépeindre les événemens, la lumière avec laquelle il pénètre les ténèbres du cœur corrompu des hommes, une force et une éminence d'esprit qui paraît partout, le font regarder aujourd'hui presque généralement comme le premier des historiens (c). On en a fait tant de versions, et on l'a tant commenté (G), que cela seul pourrait composer une raisonnable bibliothèque. J'aurai quelques fautes à reprocher à Juste Lipse (H), à la Mothelle-Vayer, et à Moréri (I); et l'on trouvera dans mes remarques divers faits qui se rapportent à la vie de Tacite. Il fut marié avec la fille d'Agricola, duquel il a fait la Vie. Plusieurs croient qu'il eut un fils dont Pline rapporte une chose assez extraordinaire (K). C'est une vision que de prétendre que Domitien l'exila (L); et c'en est peut-être une autre que de dire qu'il vécut quatre-vingts ans (M).

(c) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, 1^{re} part., pag. 351, édition de Bruxelles.

(A) *De procureur de Vespasien dans la Gaule belgique.* Vous trouverez ces paroles dans la Vie de Tacite, composée par Juste Lipse, *Initium dignitatis illi sub Vespasiano fuit, à quo Plinio auctore, procurator datus Galliae belgicae rationes principis administravit.* Je citerai ci-dessous (1) ce qu'a dit Pline, et l'on y verra qu'il n'a fait aucune mention de Vespasien. Pourquoi

(1) Dans la remarque (K).

donc le cite-t-on comme un auteur qui nous apprend que cet empereur donna à Tacite cette charge? Est-ce parce que l'on a trouvé que Tacite l'a exercée sous l'empire de Vespasien? Mais cela donne-t-il le droit d'attribuer aux auteurs ce qu'ils n'ont point dit? Quoi qu'il en soit, on ne doute guère que Tacite n'ait possédé cet emploi sous Vespasien, et voici sur quoi l'on se fonde : *Dignitatem nostram à Vespasiano inchoatam à Tito auctam, à Domitiano longius provectam non abnuerim* (2). C'est Tacite qui parle. Nous verrons ci-dessous (3) si cette opinion est bien fondée.

(B) *Il fut préteur sous l'empire de Domitien.* Vertranius met cette préture sous le neuvième consulat de cet empereur (4) : mais il l'eût dû mettre sous le quatorzième ; car elle concourt avec le temps que Domitien célébra les jeux séculaires : or il est certain qu'il les célébra étant consul pour la quatorzième fois (5). Cite Tacite : *Is (Domitianus) quoque edidit ludos sæculares; usque interitius affui sacerdotio quindecimvirum præditus : ac tùm prætor. Quod ne jactantia refero, sed quia collegæ quindecimvirum antiquitus ea cura et magistratus potissimum exsequantur officia cærimoniarum* (6).

(C) . . . et consul sous Nerva. Il fut subrogé en la place de Virginius Rufus, qui était mort dans son troisième consulat, l'an de Rome 85 (7), et il l'honora d'une harangue funèbre. *Laudatus est à consule Cornelio Tacito, nam hic supremus fœlicitati ejus cumulus accessit, laudator eloquentissimus* (8).

(D) *Ses Annales et son Histoire.* Il fit l'Histoire avant les Annales, car il nous renvoie à l'Histoire dans le onzième livre des Annales (9) ; il nous

(2) Tacitus, Histor., lib. I, cap. I.

(3) Dans la remarque (K).

(4) Lipse, in Vita Taciti, l'en censure.

(5) C'était l'an 841 de Rome, selon Lipse, ou 840, selon Calvisius.

(6) Tacitus, Annal., lib. XI, cap. XI.

(7) 849, selon Calvisius.

(8) Plinius, epist. I, lib. II.

(9) *Utriusque principis rationes prætermittam, satis narratas libris quibus res imperatoris Domitiani composui.* Tacitus, Annal., lib. XI, cap. XI.

avoie, dis-je, touchant des choses qui concernent Domitien : or il est (10) que son histoire s'étendait depuis l'empire de Galba inclusive-ment jusques à celui de Nerva exclusivement. Il destinait un ouvrage particulier au règne de Nerva et au règne de Trajan ; et c'était l'occupation qu'il réservait pour sa vieillesse : je ne crois pas qu'il ait pu exécuter ce dessein. *Quod si vita superaret, principatum divi Nervæ, imperium Trajani, uberiores senectuti sepe : rari temporum felicitate, ubi sentire quæ velis, et quæ sentias dicere licet* (11). Ces paroles montrent qu'il commença son Histoire après la mort de l'empereur Nerva, et pendant la vie de Trajan. En effet, il donne au premier le titre de *divus*, qu'il ne donne pas à l'autre. Il ne nous reste que V livres de son Histoire. Ce n'est que la plus petite partie ; car ils ne comprennent pas un an et demi : or tout l'ouvrage devait comprendre environ vingt-neuf ans. Ceux qui numérotent ces cinq livres comme la suite des Annales divisées en XVI livres sont blâmables, puisqu'il est certain que les Annales doivent être considérées comme un ouvrage séparé. L'auteur les composa après qu'il eut achevé l'Histoire (12) : elles commençaient à la mort d'Auguste, et s'étendaient jusques à celle de Néron. Il ne nous en reste qu'une partie, savoir : les IV premiers livres, quelques pages du V^e, tout le VI^e, et depuis le XI^e jusques au XII^e, et une partie du XVI^e : les deux dernières années de Néron et une partie de la précédente nous manquent. C'étaient les derniers livres de l'ouvrage. Au reste, les cinq premiers livres furent trouvés en Allemagne par un receveur de Léon X. Il les apporta à ce pape et en reçut une gratification de cinq cents écus. *Carbia quod ad Visurgim monasterium est, à quæstore pontificio fuere inventi, qui eos ad Leonem X. detulit, ac dividi per loco quingentos ac-*

cepit aureos (13). Philippe Béroalde eut ordre de les publier (14). Je me souviens d'avoir ouï dire à feu M. Faure, docteur en théologie de la faculté de Paris, que Léon X ayant publié un bref, par lequel il promettait non-seulement des indulgences à ceux qui découvriraient les manuscrits de Tacite, mais aussi de l'argent et de la gloire (15), il y eut un Allemand qui fureta toutes les bibliothèques, et qui trouva enfin quelques livres des Annales dans le monastère de Corwey. Il les alla présenter au pape, qui les reçut avec un plaisir extrême, et qui lui demanda quelle récompense il souhaitait. L'Allemand se contenta d'être remboursé de la dépense qu'il avait faite, soit pour aller voir les bibliothèques, soit dans son voyage de Rome. Léon jugea que c'était trop peu, et lui fit donner davantage ; et afin de lui procurer de la gloire et du profit, il voulut lui laisser le soin de publier ce Tacite ; mais l'Allemand s'en excusa sur ce qu'il manquait de l'érudition nécessaire (16).

(E) *Ce n'est pas qu'il n'y ait bien à reprendre dans l'affectation de son langage, et dans celle de rechercher les motifs secrets des actions.*] Muret a fait trois harangues (17) pour répondre à ceux qui ont critiqué Tacite. Leur critique était trop aigre, elle était injuste à certains égards ; il n'a donc pas été difficile à l'apologiste, bon orateur et subtil rhétoricien, de l'éluder. Vous apprendrez dans ces harangues ce qu'on reproche à Tacite. Vous l'apprendrez aussi dans les *Prolusions* de Famién Strada (18). C'est un des plus redoutables adversaires de Tacite. Il déplut par-là à Paganinus Gaudentius (19),

(13) Vossius, de Hist. lat., lib. I, cap. XXX, pag. 159.

(14) Ils furent imprimés à Rome, l'an 1515.

(15) C'est que leur nom serait mis avec éloges à la tête de ce qu'ils auraient découvert.

(16) Notez que M. Faure disait qu'il avait lu ce narré dans la préface de la première édition de ces livres de Tacite. Voyez l'éloge de M. Faure, dans le Journal des Savans, du 16 novembre 1693, pag. 673, édition de Hollande.

(17) La XVI^e, XVII^e, XVIII^e du II^e volume, dans l'édition de Leipzig, 1672.

(18) Lib. I, prolus. II.

(19) Professeur à Pise. Il était du pays des Grisons, si je ne me trompe.

(10) Voyez Tacite, au commencement de son Histoire.

(11) Idem, Hist., lib. I, cap. I.

(12) Voyez les preuves que Lipse en donne dans la préface de son Commentaire sur l'Histoire de Tacite.

qui non-seulement lui critiqua (20) plusieurs endroits de son Histoire du Pays-Bas, mais tâcha aussi de justifier Tacite. Ce Gaudentius n'était pas un rude champion : il savait un peu de beaucoup de choses, et n'approfondissait rien. *Magis litteris tinctus quàm imbutus..... nihil in ingenio solidum, cùm per artes et disciplinas peregrinetur nulli penitus insistens* (21). Il me semble que le cardinal du Perron a trop méprisé Tacite (22).

Le livre intitulé *Anonymiana, ou Mélanges de Poésies, d'Éloquence et d'Érudition*, qui fut imprimé à Paris l'an 1700, contient un discours qui n'est pas trop favorable à notre historien. Voici ce que l'on y juge de son langage (23) : « Tacite par-
» lait bien le latin, mais trop obscu-
» rément pour ce qu'il a voulu écri-
» re. Sa diction dure et resserrée
» pourrait être prise ailleurs que
» dans une histoire, où tout doit
» être clair et bien établi, où l'éloi-
» gnement des faits, leur diversité,
» les époques, et les changemens
» toujours contestés, la rendent ob-
» scure d'elle-même, sans que le
» style soit de la partie (24)..... C'est
» un abus de prétendre que la ma-
» nière d'écrire de Tacite puisse se
» rendre recommandable. S'il y a
» des vins estimés par un peu d'amer-
» tume, ils le sont par une bonne
» qualité ; mais une manière d'écrire
» dure et scabreuse n'acquiert jamais
» de réputation à une histoire. Bien
» loin d'élever l'esprit à de plus
» grandes connaissances, comme le
» prétend ce savant (25), elle l'em-
» barrasse et le rebute. Dirait-on,
» par exemple, que César se fût attiré
» plus d'attention s'il avait été plus
» obscur et moins naturel ? N'élève-
» t-il pas l'esprit jusques à ses pen-
» sées, qui doivent toujours être,
» dans la lecture de son Histoire,
» la juste horne des nôtres ; au lieu
» que dans une manière d'écrire
» obscure, l'esprit du lecteur se

» promène où il lui plaît, quand
» ne se lasse pas, et se forge
» imaginations qui n'ont souvent
» aucune justesse, ni aucune propor-
» tion avec les choses. César par
» netteté le réduit au naturel, et
» laisse jamais à souhaiter plus
» lumière dans les actions qu'il a é-
» crites. » Je souscrirais volontiers
à ce jugement, et il me semble que
ce qu'on ajoute touchant l'autre
fection de Tacite n'est pas moi-
hon (26). « (27) Tacite était un é-
» bile politique, et encore un poli-
» tique judicieux écrivain ; il a tiré des cir-
» séquences fort justes sur les évé-
» mens des règnes dont il a fait l'his-
» toire, il en a fait des maximes pour
» bien gouverner un état. Mais s'il
» donné quelquefois aux actions
» aux mouvemens de la république
» leurs vrais principes, s'il en a bien
» démêlé les causes, il faut avouer
» qu'il a souvent suppléé par trop
» délicatesse et de pénétration à ce
» qui n'en avaient pas ; tant il est
» vrai que l'on se caractérise dans
» tout ce que l'on fait, et que l'his-
» toire n'est jamais entre les mains
» qu'elle doit être, lorsque ce
» qui se mêlent d'en écrire donne
» pour la véritable cause de ce qu'il
» ne connaissent pas ce qu'ils ont in-
» giné de moins sensible et de plus
» caché aux yeux du peuple. Il leur
» arrive souvent de faire d'un secret
» particulier au prince une affaire
» connue à tout le monde, et c'est
» un défaut si familier à Tacite
» (28), que j'oserais dire, appu-
» d'ailleurs d'une infinité de bon-
» raisons, que c'est lui faire tort
» de grâce que le regarder comme
» historien fort exact et qui a écrit
» selon les règles (29)..... Il
» choisi les actions les plus délicates
» et les plus susceptibles des déli-
» catesse de l'art : les règnes auxquels
» il s'est principalement attaché
» dans son Histoire n'en sont point
» une petite preuve. Dans celui
» Tibère, qui est sans contestation
» son chef-d'œuvre, et où il a

(20) Voyez son livre de Candore politico, imprimé à Pise l'an 1646.

(21) Octav. Ferrarius, in prolusione cui titulus, Litteratorum funus.

(22) Voyez le Perroniana, au mot Styles.

(23) Anonymiana, pag. 7.

(24) Ibidem, pag. 9.

(25) C'est-à-dire la Mothe-le-Vayer.

(26) Entendez ceci généralement parlant. Voyez la citation (28).

(27) Anonymiana, pag. 10.

(28) Il ne fallait donc pas dire qu'il était encore un plus judicieux écrivain qu'un habile politique.

(29) Anonymiana, pag. 16 et suivantes.

réussi, il y trouvait une de gouvernement plus accordé au caractère de son génie, comme nous l'avons démêlé les intrigues du cas, à en assigner les causes, à en assigner les desseins aux prévisions, et de la vérité à de trompeuses apparences. Génie trop subtil voit du mystère dans toutes les actions de ce prince. Une déférence de ses desseins au sénat était tant un piège tendu à son intégrité qu'une délicate manière d'être le maître ; mais toujours de le rendre complice de ses desseins, et d'en avoir l'exécution reproches. Lorsqu'il punissait les séditeux, c'était un effet de défiance naturelle pour les hommes, ou de légères marques d'orgueil répandues parmi le peuple, pour disposer les esprits aux plus grandes cruautés. Ici la variété d'humeurs de deux princes est un ordre secret de trahir la fortune d'un compétiteur et le moyen de lui enlever la confiance du peuple. Les dignités données au mérite étaient d'honneurs pour éloigner un concurrent ou de perdre un ennemi, et d'être des fatales récompenses. Le mot tout est politique ; le bien et la vertu y sont également sacrifiés, et les faveurs aussi distribuées que les disgrâces. Tibère n'est jamais naturel ; il ne fait sans dessein les actions les plus ordinaires aux autres hommes. Son repos n'est jamais sans conséquence, et ses mouvemens emportent toujours plusieurs mesures. Les autres choses que j'ai citées dans cette dissertation de l'auteur de l'*Année romaine* sont plus sujettes, ce me semble, à une juste contestation. Je n'estime que plusieurs princes pour les ouvrages de Tacite.]

Paul III avait usé tout son crédit à force de le relire. Cosme III, premier grand-duc de Russie, faisait ses délices de cette lecture. Muret nous va dire tout cela en plus beaux termes. *Paulus M. quo nullum sapientiore consilio ostra videt ætas, Tacitum legendo contriverat, neque*

ullum profanum scriptorem æquè libenter legebat. Cosmus Medicus, qui primus magnus Etruriæ dux fuit, homo factus ad imperandum, qui eam, quæ vulgò fortuna dicitur, in consilio et prudentiâ consistere docuit, Taciti libros in deliciis habebat, eorumque lectione avidissimè fruebatur. Neque non hodiè multi aut principum, aut eorum, qui de summis rebus à principibus in consilium adhibentur, eundem studiosissimè legunt, et quasi pro magistro quodam prudentiæ habent (30). Faisons suivre ce latin par un passage de Balzac. Il est tiré d'une lettre qu'il écrivit à d'Ablancourt, le 4 juin 1643. « Tacite étant » devenu vôtre, ma mauvaise humeur contre lui ne saurait durer. » Je ne puis haïr un homme que vous » aimez : et, à vous dire le vrai, » il me semble que celui-ci s'est fait » plus doux et moins épineux depuis » puis qu'il a passé par vos mains. » L'importance est que vous ne vous » êtes point sali en maniant des sales » matières, et que parmi les ordures de la politique votre morale » s'est conservée en sa pureté. Un » philosophe stoïque du dernier siècle, comme vous diriez Juste » Lipse, a eu la même passion que » vous : Un grand capitaine, comme » me vous diriez le marquis Spinoza, a fait en sa langue la même traduction, quoiqu'elle n'ait » point été publiée ; et je vous apprend ce secret que je tiens d'un » de ses plus particuliers confidens » (31). » Joignez à cela ce passage de Guy Patin : *Corn. Tacite, qui est un bréviaire d'état et le premier ou le grand maître des secrets du cabinet, et même que M. de Balzac a quelque part appelé l'ancien original des finesses modernes, a dit en parlant de Tibère, etc.* (32). Souvenez-vous ici de l'empressement de Léon X : j'en ai parlé ci-dessus (33).

(30) Muret., orat. XVI, vol. II, pag. 342, édit. Lips., 1672. Voyez Oration. Heinsii, pag. 5 ; et la préface du *Arma Anserina* ; et Pasquier, Lettres, tom. II, pag. 442 et suiv.

(31) Balzac, Lettre à d'Ablancourt. C'est la XXI^e. du XII^e. livre, et la XXI^e. du III^e. livre de la I^{re}. partie des Lettres choisies, pag. 128, édition d'Amsterdam, 1656.

(32) Patin, lettre CXCVI, pag. 171 du II^e. tome.

(33) Dans la remarque (D).

Joignons la reine Christine aux exemples que l'on vient de voir. M. Chanut dit qu'elle ne faisait de la langue grecque que son divertissement aux heures perdues, sans que l'étude de cette langue et des autres troublât ses lectures sérieuses. C'est de ce dernier nom qu'elle qualifiait entre autres l'Histoire de Tacite, dont il ne se passait point de jour qu'elle ne lût quelques pages. Cet auteur, qui donne de l'exercice aux plus savans, lui était très-familier. (34).

(G) On en fait tant de versions, et on l'a tant commenté.] M. Amelot de la Houssaye, qui a traduit en français les six premiers livres des Annales, a mis au devant de sa traduction un discours critique, où vous trouverez le nom de plusieurs personnes qui ont travaillé sur cet écrivain. Vous y apprendrez le jugement que l'on fait de leur travail, et du style et de la morale de Tacite. Tout cela est fort curieux. Mais ne croyez pas que ce traducteur français parle en général de tous ceux qui ont écrit sur Tacite, ou qui l'ont mis en d'autres langues; il ne parle que des principaux. Je voudrais que Pierre-André Canonhéri eût nommé les onze commentateurs qu'il a voulu désigner dans ces paroles : *Præter hos sunt undecim qui Tacitum notis et commentariis illustrarunt* (35). Il venait de donner une longue liste de ceux qui ex professo de jure status conscripserunt. Cette liste contient huit pages in-4°. Je connais des gens de bon goût qui font grand cas des commentaires de critique sur Tacite, comme est celui de Juste Lipse, et qui méprisent beaucoup les commentaires politiques dont l'Italie infatua l'Allemagne; car dès que les Allemands eurent vu les Dissertations de Scipione Ammirato, traduites en latin par Christophle Pflugius, gentilhomme de Misnie, ils aimèrent un peu trop à commenter de cet air-là les ouvrages de Tacite. Ce n'est pas qu'on ne puisse profiter de leurs écrits, et principalement de ceux de

Boéclérus (36). Ce que Bernegger a composé sur le même historien mêlé de littérature et de politique. Aussi l'intitule-t-il *Quæstiones miscellaneæ*. Les Français ne mordiront guère à la grappe, lorsque Jean Boudouin joignit à sa traduction de Tacite (37), accompagnée de notes, une traduction de Scipione Ammirato.

(H) J'aurai quelques fautes à reprocher à Juste Lipse.] I. J'ai remarqué (38) qu'il fait dire à Plinius plus qu'il ne faut. II. Il aime mieux croire que Tacite est le premier de sa famille qui ait joui des honneurs, et que cette famille n'était guère illustre, que de croire que son père en eut des charges; et néanmoins dans un autre endroit il entend du père que Plinius conte d'un Cornelius Tacitus, chevalier romain et procurateur du domaine, dans la Gaule belgique. Comparons ensemble ces deux passages de Lipse. Voici le premier. *Pater avusque honores gesserint, et ad rem accesserint, necne, ut re vetustâ incertâ nihil adfirmem, propius vero abest, ipsum primum jus imaginis et honores in familiam non nimis lustrem intulisse. Initium dignitatis illi sub Vespasiano fuit, à quo Plinio auctore, procurator da Gallicæ belgicæ, rationes principis administravit, quæ dignitas equestri ordini diu peculiaris fuit* (39). Voilà l'autre; il sert de commentaire à ces paroles de Tacite. *Dignitatem reatram à Vespasiano inchoatam*. Comment cela? demande Lipse. *Quomodo, quia ne procurator sub Belgicæ? E Plinio id suspicandum sed suspicere tantum, imò verius ceperis de hujus patre. Intellige dignitatem ejus inchoatam à Vespasiano, quod ab eo laticlavus factus et relatus in ordinem primum* (40). Lipse veut, dans le premier de ces deux passages, que Plinius témoigne

(34) Voyez M. Baillet, Vie de Descartes, tom. II, pag. 305.

(35) Petrus Andreas Canonherius, philosophiæ, medicinæ, ac sacræ theologiæ doctor romanus, in Dissertationibus politicis ac Discursibus variis in C. Cornelii Taciti Annalium libros, pag. 66, edit. Francof., 1610.

(36) J'ai vu un Commentaire politique, publié l'an 1643, sur les quinze premiers livres du 1^{er} livre des Annales de Tacite, semblable Commentaire, qu'il publia l'an 1610 sur l'Histoire du même auteur.

(37) Imprimée à Paris, in-4°, l'an 1621.

(38) Dans la remarque (A).

(39) Just. Lipsius, in Vita Taciti; in 2^o Commentar. ad Tacit.

(40) Lipsius, in Tacit. Histor., lib. I, pag. m. 451.

ne fut honoré d'une commis-
Vespasien ; et il veut dans
cela s'entende du père de
in ce dernier cas cet histo-
rit eu pour père un cheva-
é par l'empereur à des em-
orables ; et ce que Lipse ne
point apparent serait néan-
es-vrai. Personne ne peut
cette charge de procureur
honorables ; on lui attribua
empereur Claude, l'autorité
fiction et sans appel (41).
et le docte Guthérius (42) :
qu'Auguste eût conféré cette
des affranchis (43), Tacite
pas de la regarder comme
de des chevaliers, *utrumque*
procuratorem Cæsarem habuit
a) quæ equestris nobilitas est
Lipse assure que Tacite,
lanchi dans le barreau, con-
s vieilles années à la compo-
de l'histoire. *Historiæ scri-*
senex demùm vacavit, cùm
ætatibus in foro et causis
egisset. Mais, si cela est,
ent que Tacite déclare qu'il
end d'écrire une histoire
endra depuis la mort de Né-
ques à celle de Domitien, et
serve pour sa vieillesse l'em-
Nerva, et l'empire de Tra-
mod si vita suppeditet, princi-
divi Nervæ, et imperium Tra-
uberiorem securioremque ma-
senectuti seposui (45). On
it appliquer ici à Lipse le
be, *sorex suo indicio perit*. Il
prend (46) qu'il a déterré à
es l'année natale de Tacite.
omment. Pline le jeune, pres-
si âgé que Tacite (47), était
dix-huitième année lorsque
de mourut, c'est-à-dire, se-
pse, la deuxième année du
de Tite. Il était donc né l'an

dem anno sæpius audita vox principis,
et rerum habendam à procuratoribus suis
um, ac si ipse statuisset. Ac ne fortuitò
videretur, senatus quoque consulto
plenius quàm antea et ubertius. Tacitus,
lib. XII, cap. LX.

Guthérius, de Officiis Domiti Augusti,
cap. XXXIII.

et, lib. LIII, pag. 506.

et, in Vita Agricolæ, cap. IV.

et, Histor., lib. I, cap. I.

et, in Vita Taciti.

Voyez l'épître XX du VII^e, livre de

de Rome 816. Il faut donc que Tacite, un peu plus âgé que lui, soit né la dernière année de l'empereur Claude, ou plutôt la première année de Néron. Là-dessus je dis qu'il n'avait donc que quarante-quatre ans lorsque Trajan monta sur le trône, et comme rien ne nous engage à reculer le commencement de son travail au delà de la deuxième ou de la troisième année de ce prince, il s'ensuit manifestement qu'il n'était point vieux quand il commença de s'y appliquer. Il est sûr qu'en supposant qu'il entreprit cet ouvrage dans sa quarante-cinquième année, on conçoit bien mieux qu'il ait eu le temps de l'achever, et de s'engager ensuite aux Annales, qu'il conduisit depuis le commencement de l'empire de Tibère, jusques à la mort de Néron. Et notez qu'en travaillant aux Annales, il se proposait une nouvelle entreprise pour quand il les aurait achevées (48). Notez aussi que sa manière d'écrire demandait beaucoup de temps ; tout y sent la peine, la méditation, la lime, l'étude, le *festina lentè*. Enfin, observez que les lettres que Pline le jeune lui écrivit, soit pour le prier de faire mention de lui, soit pour lui communiquer des mémoires touchant la mort de son oncle, semblent être de l'an 102 ou 103 (49), c'est-à-dire de l'an cinq ou six de Trajan. Or il est certain que Tacite travaillait alors à son Histoire, et comme il y a beaucoup d'apparence qu'il n'était pas loin du temps où les feux du mont Vésuve firent périr Pline le naturaliste, la première ou la seconde année de Titus, on peut bien juger qu'il ne tarda guère depuis l'installation de Trajan à commencer son ouvrage. IV. Lipse conjecture (50) que l'Histoire de Tacite contenait XX livres. Il se fonde sur ce qu'elle comprenait un intervalle de vingt et un ans, et que les cinq premiers livres n'exposent que les actions d'une année et de quelques mois. Il

(48) *Sed aliorum exitus, simul cetera illius ætatis memorabo, si effectis in quæ tendi, plures ad curas vitam produxero*, Tacitus, Annal., lib. III, cap. XXI V.

(49) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, 1^{re} part., pag. 350.

(50) Lipsius, in præfata Comment. ad Histor. Tacit.

Il y a une fausseté de fait et un oubli prodigieux de ce que demande la règle des proportions. Il y a plus de vingt-huit ans entre la mort de Néron et celle de Domitien, qui sont les deux bornes de l'Histoire de Tacite : et jamais homme qui saura la règle de trois ne raisonnera de cette façon : si quinze mois occupent cinq livres, vingt et un ans en occupent vingt*. Remarquez bien que les années qu'on a perdues de l'Histoire de Tacite ne sont guère moins fécondes en événemens, à tout prendre, que le temps qu'il nous en reste. Saint Jérôme dit que Tacite a composé en XXX livres l'Histoire des Empereurs, depuis Tibère jusques à la mort de Domitien (51). On ne peut tirer aucun profit de ce témoignage, parce que l'Histoire de Tacite ne commence pas à la mort d'Auguste ; et il n'y a point d'apparence que cet ouvrage et ses Annales n'aient contenu que XXX livres. Ainsi saint Jérôme ne s'est pas bien exprimé. Voyez la note (52).

La plupart de ces méprises de Juste Lipse ont passé dans les écrits des plus savans hommes qui aient parlé de Tacite historiquement. Je les excuse ; car qui eût pu croire qu'un si habile écrivain les eût commises dans un ouvrage très-court, et tourné d'une manière à persuader que l'auteur en avait pesé attentivement toutes les paroles ? Je ne pense pas que sa conjecture soit mauvaise quant à l'année natale de Tacite ; et par-là nous convainquons d'une erreur grossière François Garasse, qui a cru que la Pharsale de Lucain est postérieure à l'Histoire de Tacite (53). Voici ses paroles : La première

* A cette critique que Bayle fait de J. Lipse, Joly répond que Bayle n'a pas rapporté le texte même de Lipse, qui porte : *Ita clarum grande hoc historiarum opus fuisse, et, si conjecturas res sit, fustum in libros non minus viginti. Certè cum id spatium à Galbâ ad Nervam annorum unius et viginti sit : his autem (quinque) libris narratas res duntaxat unius paulò plus anni : non vana divinationo sit de numero tam amplo.* Lipse ne croit pas que son calcul soit exagéré ; mais il ne le donne que comme une conjecture, en prenant les choses au plus petit pied, et non en suivant la règle des proportions.

(51) Hieronym, in Zachariam, lib. V, cap. XIV, apud Vossium, de Hist. lat., pag. 159.

(52) Notez que le livre que nous comptons le V^e. dans l'Histoire de Tacite, est cité comme le V^e. par Tertullien, in Libello de Spectaculis.

(53) Lucain mourut sous Néron.

objection « pourra être de ceux
» estiment que Dieu se plaît à
» désordres, et prend plaisir de
» voir accueillis de tempêtes, de
» bellions et de guerres, comme
» nous avons un Dieu barbare
» vindicatif, qui se baignât dans
» sang des hommes : telles sont
» peu près les objections pompeuses
» et les athéismes sententieux
» Tacite et de Lucain, qui fut
» timé de son temps le père
» athées ; car ils disent en termes
» exprès : *Tot romanæ reipublice
» cladibus manifestum est fuisse
» ræ Diis VINDICTAM, non fuisse
» SALUTEM : c'est-à-dire par la
» de ruines et par les divers dés
» dres qui ont secoué la république
» de Rome, il se voit clairement que
» les dieux ont soin de se venger
» nous, non pas de nous secourir
» Ce sont les paroles de Tacite
» premier livre de l'Histoire : et
» Lucain l'ayant peut-être emprunté
» lui, comme un aspic qui emprunte
» le venin de la vipère, disait
» termes fort résonnans,*

• *Felix Roma quidem, civesque habitura
perbos,*

• *Si LIBERTATIS Superis tam cura fuisset*

• *Quàm VINDICTA placet, etc.*

» Rome, dit-il, serait la plus heureuse
» reuse ville du monde, si Dieu
» s'étudiait aussi soigneusement à
» tre liberté, qu'il s'étudie à ses vic
» geances particulières (54). »

(I) à la Mothe-le-Vayer
à Moréri.] Le premier de ces deux
auteurs dit (55) que les douze der
nières années de Néron nous manquent
dans les Annales de Tacite. Cela est faux : il ne nous manque que
les deux dernières années et une partie
de la précédente. C'est la I^{re}. fautive.
La II^e. est de dire que l'Histoire de
cet auteur s'étendait jusques à l'heureux
gouvernement de Trajan. Nouveau
mensonge : elle finissait à la mort
de Domitien. III. Il n'est pas vrai
selon les conjectures de Lipse que
nous ayons perdu dix livres de l'Histoire
de Tacite ; car, selon ses conjectures,
cet ouvrage comprenait XX livres.

(54) Garasse, Somme théologique, pag. 441.

(55) La Mothe-le-Vayer, Jugemens sur
principaux Historiens, pag. 207 du tome I.
édit. in-12.

: qu'il ne nous en reste que
as en aurions perdu quinze,
nent de ce critique. IV. Il
pas dire (56) qu'il y a vingt
pour le moins depuis Galba
à Nerva. C'est une faute de
ie j'ai réfutée, et que Vos-
mmise aussi (57). V. *L'on ne*
s'étonner si Tacite ayant
ucydide, et l'un aussi bien
tre suivi Démosthène.
er a retenu je ne sais quoi de
ou austérité qu'on a toujours
ies dans le style de ces deux
(58). Ces paroles de la Mothe-
contiennent un furieux
nisme ; car Démosthène a
érieur de beaucoup à Thu-
VI. *L'empereur Tacite, dans*
uprême dignité du monde
e trouvait, ne laissa pas,
deux cents ans depuis la
l'historien dont nous par-
e se glorifier du nom qui
t commun, s'estimant même
de l'avoir eu pour ancê-
d'être reconnu pour un de
rité. Il fit mettre sa statue
des les bibliothèques, et dé-
s les ans dix fois ses livres,
ils passassent de main en
de siècle en siècle, comme
ait jusqu'au nôtre (59). Cette
n'est point exacte : elle sup-
cet empereur régna un cer-
nbre d'années ; car sans cela
absurde de dire qu'il fit faire
ans telle ou telle chose. Il
moins certain que son règne
qu'environ six mois. D'ail-
te narration suppose que l'é-
it a répondu aux intentions
mpereur ; c'est-à-dire que les
e Tacite ont passé de siècle
jusqu'au nôtre, selon le des-
prince qui les fit tant co-
t néanmoins il ne nous en
'une petite partie. Je ne m'é-
ière que les soins de cet em-
ne nous aient pas procuré la
tion de tous les ouvrages de
ent ; car vu la courte durée
mpire, je pense que l'exécu-
ses ordres fut bien peu de
quoi qu'il en soit, voici ce
même, pag. 208.
ius, de Histor. lat., pag. 159.
Mothe-le-Vayer, tom. III, pag. 209.
m, *ibid*, pag. 216.

qu'il ordonna (60) : *Cornelium Ta-*
citum, scriptorem Historiæ Augustæ,
quòd parentem suum eundem diceret,
in omnibus bibliothecis collocari jus-
sit : et ne lectorum incurià deperiret,
librum per annos singulos decies scri-
bi publicitus in evicis (61) archivis jus-
sit, et in bibliothecis poni. VII. La
Mothe-le-Vayer conclut ce chapitre
par ces paroles : « Aussi sait-on que
» Tacite ne se mit à écrire qu'étant
» déjà fort avancé dans l'âge, après
» l'empire de Nerva, et sous celui de
» Trajan, comme nous l'apprenons
» de lui-même (62). » C'est faire
deux fautes ; car, en premier lieu,
l'historien ne parle point de son âge ;
et, en second lieu, il est très-faux
qu'on puisse conclure sa vieillesse de
ce qu'il composait son ouvrage sous
l'empire de Trajan. Voyez la remar-
que précédente (63). VIII. Les vacar-
mes de la Mothe-le-Vayer contre
deux jurisconsultes qui ont parlé
désavantageusement de la latinité de
Tacite me paraissent une grosse faute.
Il trouve ces deux personnages plus
dignes de pitié, dans un tel délire,
que de réponse (64)..... S'il y eut ja-
mais un jugement ridicule, continue-
t-il (65), c'est sans doute celui-là ; et
j'ose dire, plein que je suis d'indi-
gnation contre de si déraisonnables
sentimens, qu'apparemment le moin-
dre cuisinier ou palefrenier de Tacite
parlait mieux latin que Ferret ni Al-
ciat, fort habiles hommes en juris-
prudence, mais très-mauvais juges
au fait dont nous parlons..... Qui
n'admira qu'il se trouve des barba-
res aujourd'hui, tels qu'Alciat et
Ferret, à l'égard des anciens Ro-
mains, qui sont assez téméraires pour
dire qu'un auteur de si grande consi-
dération ne savait pas seulement par-
ler sa langue maternelle ? En vérité,
il faut avoir un front d'airain et une
cervelle bien à l'essor pour avancer
de semblables propositions (66). Quel
bruit et quelles tempêtes pour rien !

(60) Vopiscus, in Tacito imperatore, cap. X,
pag. m. 612, vol. II Scriptorum Hist. Augustæ.

(61) Ce mot est sans doute corrompu : les ma-
nuscripts varient beaucoup : Casanbon et Saumaise
n'ont osé rien décider.

(62) La Mothe-le-Vayer, tom. III, pag. 219.

(63) Numéro III.

(64) La Mothe-le-Vayer, tom. III, pag. 209.

(65) Là même, pag. 210.

(66) Là même, pag. 212, 213.

car enfin tout le crime de ces deux jurisconsultes consiste à trouver dans le style de Tacite plusieurs épines, et peu de brillant et de pureté. Voici les paroles d'Alciat; je les tire d'une lettre qu'il écrivit à Paul Jove (67) : *Illi porrò qui rerum et locorum notitia gaudent, nec affectatas exornationes admittunt, non reposcent à te rationem, cur lacteam Livii ubertatem non sis assecutus, postquam et te omnino piguerit Salustii sobrietatem imitari, et satis tibi fuerit pauculos tantum flores ex Q. Curtii pratis, sæpius quàm ex Cor. Taciti sententis, argutâ manu decerpisse.* Notez en passant que Vossius n'avait point vu cette lettre; car s'il l'eût vue, il eût mieux représenté la pensée de l'auteur : il ne lui eût point attribué une prévention excessive qui l'engageait à prétendre qu'en comparaison de l'Histoire de Paul Jove, celle de Tacite était une terre couverte de ronces. *Imò et Alciatus vir sanè egregius non dubitat affirmare dictionem ejus præ illâ Paulli Jovii esse sententia. Condonemus tale judicium tanto viro, et cogitemus ex amore Jovii proficisci* (68). C'est parler en copiste de copiste. La lettre d'Alciat n'est guère flatteuse, si on l'examine bien. Passons aux paroles de Ferret. *Tanto acumine, tantoque judicio res romanas mandavit litteris Tacitus, ut nemo certè legatur in suo genere illi comparandus; nam quamvis caruerit nitore, et puritate linguæ, abeunte jam romano sermone in peregrinas formas, atque figuras, succum tamen, et sanguinem rerum incorruptum retinuit, idemque tam multa paucissimis complexus est, ut attentis lectoris in animo aculeos relinquat, indiligentem, ac aliud cogitantem fallat, ac prætereat* (69). L'auteur qui me fournit cet éloge, cite (70) un passage d'Alciat, où les louanges de Tacite sont répandues à pleines mains. Qu'on y prenne bien garde, on trouvera, je m'assure, que ces deux jurisconsultes ne vont pas plus loin que

la Mothe-le-Vayer (71), qui ne dit pas que Tacite n'ait retenu qu'une chose de l'âpreté ou austérité de Cicéron, et que sa façon d'écrire soit un peu scabreuse. Quoi! n'aurait-on que nous trouvassions Tacite le modèle de la pure et belle latinité? Il faudrait donc jetât au feu Cicéron et Tite Live pendant que nous les pourrions parer avec Tacite, celui-ci nous paraîtrait nécessairement un peu gâté. Il n'y avait donc point lieu de se mettre tant en colère contre Alciat et contre Ferrétus. Il ne faut point amplifier les murmures et les invectives de Muret (72). Il n'a vu ni la vérité ni sa pensée quand il dit que les muletiers des anciens parlaient mieux et entendaient la langue latine que les plus habiles d'entre les modernes ne la peuvent entendre : *Quorum comuliones multò melius quàm nos latinè et intelligebant et loquuntur* (73). Il eût pris cette parole pour une offense, si un homme eût voulu l'y envelopper. Qui doute qu'il ne crût être beaucoup plus habile en latin que les bonshommes ordinaires de l'ancienne Rome? Il pouvait avoir raison; car il est certain qu'il y a des étrangers qui, après avoir vu la France, parlent mieux notre langue que nous. Les plus habiles Français ne la parlent pas mieux; et je suis sûr que les bons auteurs de la Renaissance, comme M. de Tillemont (74) était toujours d'aujourd'hui comme Alciat a été, ne trouveraient beaucoup de peine à se défendre dans cette censure. Balthazar de Vivas, grand admirateur de Tacite, ne laisse pas d'avouer que son style est dur. *Stylus magis gravis et asper, enigmæque parum rursusculus est, atque à latina candore discedens* (75).

(67) Elle est à la tête du 1^{er}. volume des Hist. de Paul Jove.

(68) Vossius, de Histor. lat., pag. 160.

(69) Emil. Ferretus, in Castigat. ad Tacitum, apud Petr. Andream Canonherium, Discurs. polit. in C. Tacitum, pag. 2.

(70) Canonher., ibidem, pag. 3.

(71) La Mothe-le-Vayer, tom. III,

(72) Voyez la XVII^e. harangue de Muret.

(73) Muret, orat. XVII, II^e. vol. 354. M. l'abbé Pichon, préfet. in Tacit. Delphini, dit pareillement que les muletiers des anciens parlaient mieux et entendaient la langue latine que les plus habiles d'entre les modernes ne la peuvent entendre.

(74) Voyez ses paroles dans le catalogue.

(75) Ces paroles sont rapportées co-

sur ce qui est de M. MORÉRI, qui le reprend, I. d'avoir re-
trop haut la naissance de Tacite.
D'avoir assuré que Tacite était
vieux en commençant son His-
toire, sous l'empire de Trajan. III.
que l'auteur même le remar-
que. Il a évité les bévues de Charles
Gesner; car il n'a point fait fleurir
l'historien depuis l'empire de Ti-
berius, l'an 767 de Rome, jusqu'au
temps de Vespasien, l'an 822 (76). Il
n'a point dit que Tacite, orateur il-
lustre sous Hadrien, a vécu jusques au
temps des Vespasiens, et qu'ils l'éle-
vèrent aux dignités, et que son His-
toire s'étend depuis Auguste jusqu'à
Hadrien (77). MM. Lloyd et Hofman
ont adopté toutes ces dernières fau-
tes. Je crois que Charles Étienne les
a prises de Gesner (78), qui les avait
prises de Volaterran (79).

**K) Un fils dont Pline rapporte
une chose assez extraordinaire.**] La
même, selon la version de du Pinet :
la même dans les Chroniques, qu'à Salami-
ne un nommé Euthyménès eut un
fils qui en trois ans creut de trois
coudées, lequel estoit fort lourd et
massant, et d'allure et d'entende-
ment; et neantmoins avoit desja
chargé le poil follet, et avoit la
voix ferme : toutesfois quand il
eut trois ans accomplis, il mourut
subitement d'un retirement des
os. De moy, j'ay veu quasi le
semblable faict, hors mis qu'il n'a-
voit point de poil au penil, au fils
le Cornelius Tacitus, chevalier
romain, et receveur et tresorier
de la Gaule belgique. » Je rappor-
te le vieux gaulois, afin d'avoir lieu
de dire qu'il y a des gens qui préten-
dent que le traducteur n'entend pas
son original. Voici les paroles
de Pline, selon l'édition du père
Moulin : *Invenimus in monumentis
lamine Euthymenis filium, in tria
lita triennio adolevisse, incessu
robustum, sensu hebetem, et jam puber-
um factum voce robustum, absumptum*

sur Boniface, dans les *Prolégomènes du Tacite*
de Jean Delphin.

L) Carol. Stephanus, in *Diction.*, voce *Cer-*
tesia.

M) Idem, *ibidem*, voce *Tacitus*.

N) Gesner., in *Biblioth.*, voce *Publius*, folio
14 verso.

O) Volaterran., *lib. XX*, circa init., pag. m.
7, 712.

*contractione membrorum subito, trien-
nio circumacto. Ipsi non pridem vidi-
mus eadem ferme omnia, præter pu-
bertatem, in filio Cornelii Taciti equi-
tis romani, belgicæ Galliæ rationes
procurantis* (80). Cela veut dire, se-
lon quelques-uns, que le fils d'Eu-
thyménès étant crû de trois coudées
en trois ans commença tout aussitôt
à décroître, et fut consumé au bout
de trois ans. Il vécut donc six ans.
Je ne décide point sur ces deux ver-
sions; mais celle de du Pinet ne me
semble point la pire (81). Je m'ar-
rête davantage à ceci. On ne saurait
prouver par ce passage que notre Ta-
cite ait eu de l'emploi en Gaule; car
il n'est pas vrai que Pline parle de
lui. Souvenons-nous que Tacite ne se
maria qu'après qu'Agricola, son
beau-père, eut exercé le consulat.
En voici la preuve : *Consul egregiæ
tuum spei filiam juveni mihi despondet,
ac post consulatum collocavit, et sta-
tim Britannicæ præpositus est* (82).
Le consulat d'Agricola, selon l'opi-
nion la plus probable (83), tombe
sur l'an 77 de Jésus-Christ; il faut
donc dire que Tacite se maria l'an 78.
Or Pline mourut l'an 79 ou l'an 80
(84). Il n'a donc point vu à Tacite un
fils qui eût à trois ans une taille ex-
traordinaire. Je ne vous avertis pas
de prendre garde qu'il fait mention
de cette crue prodigieuse dans le VII.
livre de son Histoire Naturelle, ou-
vrage divisé en XXXVII livres; je
n'ai pas dessein d'en inférer qu'il y
a beaucoup d'apparence qu'il avait
vu cela quelques années avant qu'il
achevât cet ouvrage; car on me pour-
rait répondre qu'apparemment il le
relut après l'avoir achevé, et qu'il
mit partout la date du temps de la
révision de son écrit. Nous trouvons
la même date au chapitre IV du li-
vre XIV, et au chapitre II du li-
vre XXVIII. L'auteur désigne en ces
deux endroits l'an de Rome 830, qui
est le 77^e. de l'ère chrétienne. Cela
suffit à rendre bonne mon objection.

(80) Plin., *lib. VII*, cap. XVI, pag. m. 36,
37. Vide Senecam, de Consolatione ad Marciam,
cap. XXIII, pag. 762.

(81) Voyez Saumaise, in *Solinum*, tom. I,
pag. 44.

(82) Tacit., in *Vita Agricolæ*, cap. IX.

(83) Voyez Tillemont, note 3 sur l'Histoire de
Tite, pag. m. 853, 854.

(84) Voyez le même, là même, note 4, p. 855.

Il marque de plus, qu'il avait vu, depuis long-temps cette crue extraordinaire, *nos pridem vidimus* (85). Je sais bien que le père Hardouin a corrigé ces paroles, et qu'il a mis *non pridem vidimus*. Laissons lui passer cette correction : elle ne saurait nous être préjudiciable, puisque quand même l'on supposerait que Pline fit ce chapitre de son Histoire peu de jours après avoir vu ce gros enfant, il ne serait pas possible que le chevalier romain dont il parle fût notre Tacite. C'est pourquoi nous assurons hardiment que la raison pour laquelle ce commentateur a mis *non pridem*, au lieu de *nos pridem*, est nulle ; il s'est fondé sur la fausse supposition qu'il s'agit là de l'historien dont je traite ici (86). Il lui applique (87) l'inscription rapportée par Réinésius ; mais il devait prendre garde qu'elle fut faite par *Cornélius Vérus Tacitus* (88). Or personne n'a jamais mis *Vérus* parmi les noms de Tacite. Il peut avoir eu pour père, c'est M. de Tillemont qui parle (89), *Corneille Tacite, chevalier romain, intendant de la Belgique, (c'est-à-dire apparemment ce) Cornélius Vérus Tacite, dont on a une inscription trouvée dans le pays de Juliers, faite* (*) *lorsqu'il allait exercer une seconde intendance. (Ainsi il aura été intendant de la Belgique et de la basse Germanie, où est Juliers.) Cet intendant eut un fils dont Pline* (**) *le naturaliste rapporte quelque chose d'extraordinaire, en marquant qu'il était mort alors (ainsi ce n'est pas l'historien). Ceux qui voudront désormais donner à Tacite un emploi en*

(85) Notez que Pline, lib. X, cap. XLIII, p. m. 435, marque qu'il travaillait avant la mort d'Agrippine.

(86) Voyez les Notes et Emendations du père Hardouin, sur le VII^e. livre de Pline, num. 65, pag. 119.

(87) Dans son Commentaire sur ces paroles de Pline, pag. 37.

(88) Cela me ferait douter qu'il fût le père de l'historien.

(89) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, 1^{re}. part., pag. 348.

(*) *Rationatoris honore usus secundum.*

(**) Il paraît que cet enfant mourut à trois ans, sans forces et sans esprit. Pline l'avait vu long-temps auparavant, *pridem*. Ainsi Tacite son père, qui avait des enfans avant l'an 77, auquel Pline écrivait, n'est pas l'historien, comme le dit Vossius, de Hist. lat., l. 1, cap. 30, pag. 158.

Gaule, sous Vespasien, ne feront mal de chercher de meilleures preuves que le passage de Pline. Combien y a-t-il d'habiles gens qui s'y sont trompés ? Lipse (90) et Vossius ne sont pas les seuls. Il y en a même que l'on pourrait censurer, encore qu'ils puissent prétendre raisonnablement que Pline a parlé de notre Tacite ; car, supposent qu'il a eu de grands emplois militaires, et qu'il a gouverné la basse Allemagne en qualité de proconsul. Ils veulent même que s'étant alors instruit des mœurs et des usages des Allemands, il ait écrit là-dessus pendant son proconsulat l'ouvrage que l'on a encore. *Floruit diutissimum in militari urbanæque disciplina proconsul Germaniam inferiorem tenuit, quo tempore Germanorum mores, instituta, ritus, tantâ diligentia perscripsit, ut uni Tacito suam antiquitatem Germani accedam ferant.* C'est ainsi que parle Balthazar Boniface (91) dans son Traité de la Méthode de l'Histoire. Balthazar Boniface (91) a copié sans rien changer. M. Pichon a voulu dire, sans doute, que Tacite fut gouverneur de la Belgique. Cette remarque est trop fort. Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il dit dans l'épître de Calpurnius à son Tacite *IN USUM DELICATI. Hoc autem oportet esse tibi citum acceptiorem, quod olim Gallia tua, et quidem belgica, maximè rectoris impatiens, obtulit imperium, et quod hic forsitan ea meditatus est, et usu didicit, scriptis mandaret ac posteris reliqueret.*

(L) *C'est une vision que de prétendre que Domitien l'exila.*] Quelques-uns ne se contentent pas de l'assumer, ils comptent même la durée de l'exil ; ils la font monter à dix ans, puis ils la font cesser par l'effet d'une intercession qui fléchit Domitien. Cet exil, en général, n'est fondé sur aucune preuve ; et, quant à sa durée, il est réfuté invinciblement par des paroles de Tacite, rapportées ci-dessus dans la remarque (B). Ce sont celles où il nous apprend qu'il exerçait la préture à Rome lors

(90) Dans la Vie de Tacite. Mais il faut mieux de la chose dans son Commentaire, lib. Hist., init. Voyez, ci-dessus, citation (C).

(91) Balth. Bonifacius, de Scriptoribus Historicis romane.

fit célébrer les jeux séculaires furent célébrés l'an 7 de de Domitien , et depuis ce prince ne vécut pas tout-it ans (92). Je sais bon gré l'avoir observé que cette erreur naissances à une coutume, qui fait qu'on aime à se des disgrâces insignes les illustres. Cette erreur a pu fondée sur un faux raisonnement. On a conclu que puisque s'était érigé en persécuteur des gens, il n'épargna point qui était un homme d'honneur beaucoup de réputation. Séquences-là sont trop populaires auteurs ne devraient pas.

Exsulasse sub Domitiano radiderunt, magis tamen ut pro more vulgi, qui magnis ignes casus ad fingere amat, od ejus rei certus auctor sit. endo non aliud comperio, fuisse eum aliquot annis ab que eo ipso tempore quo Jucicola socer ejus mortem obierat. Pompeio Conlega, et Cor. non tam exilii necessitate, ut, quàm tædio temporum et otii. Nam quod iidem, ut parte tam anxid diligentid decennium in exilio egisse, ac demùm exorato Domititutum, latine ut loquar, fabula est (93). J'observe e que cet historien (94) ait très-fortement la tyrannie de a, il n'a point insinué que la soit venue jusqu'à lui perment. Au contraire, il requ'il a de l'obligation à ce et il craint qu'on ne le soupçonne déguiser la vérité par rance (95). Un homme qui a ne parle guère de la sorte.

... et c'en est peut-être une de dire qu'il vecut quatre-ans.] Le témoin que je vais est pas d'un grand poids. *Vixit ut legitur in lib. III Thes. 5).*

res Lipse, in *Vitâ Taciti.*
sius, *ibidem.*

Vitâ Agricola, cap. II, pag. 44, 45.
res le commencement du 1^{er}. livre de re.

saeherus, in *Vitâ Corn. Taciti*, in *librum Politicorum.*

TAISNIER (JEAN), en latin *Taisnerius*, était d'Ath dans le Hainaut (a). Il fut précepteur des pages de Charles-Quint, et il suivit cet empereur dans l'expédition de Tunis. Il fit des leçons de mathématiques dans Rome et dans Ferrare; et après avoir voyagé long-temps, il se consacra tout entier à faire des livres (b); mais comme il choisit une matière très-indigne d'un homme de jugement, il perdit toute sa réputation (c). Il s'amusa à la chiromance, et quoiqu'il eût fait accroire qu'il y était fort heureux, il ne laissa pas de dégoûter, par la grosseur de son livre (A), ceux qui avaient souhaité de profiter de ses instructions. Plusieurs personnes furent assez simples pour lui envoyer la peinture de leur main, afin d'apprendre de lui quelles seraient leurs aventures (d). Consultez le Dictionnaire de Moréri, et l'Académie de Bullart. On y parle fort au long de notre Taisnier : si c'est avec l'ordre et avec l'exactitude nécessaire, c'est ce que nous examinerons une autre fois. On n'y trouve rien touchant le crime de plagiaire (B) dont il a été accusé.

(a) Valer. Andreas Desselius, *Bibl. belg.*, pag. 570.

(b) Jacobus Philippus Tomasinus, *Elog. Virorum illustrium*, pag. 161, 162, *edit. Patav.*, 1630.

(c) Bullart, *Académie des Sciences*, tom. II, pag. 288, 289.

(d) Voyez la remarque (A).

(A) *Il ne laissa pas de dégoûter par la grosseur de son livre.*] Consultez Jacques-Philippe Tomasini, vous y trouverez ces paroles : *Uno volumine quæcunque chiromantiam attingerent complexus est. At crescente illo in vastam molem factum est ut studentium animos defatigârit quos*

sibi proposuerat erudiendos (1). Si vous voulez savoir le crédit que ce personnage s'était acquis par ses hableries chiromantiques, lisez ce passage du même auteur. Divinandi munere ex manuum lineis temperamenti signa, et animi characteres varios colligebat, et, spretis geniturarum laboriosis supputationibus, ignaras curiosorum mentes, rerum suarum sciscitantes eventus, vaticiniis circumducebat. Jamque viri quoque gravissimi fide prædictionibus illius haberi coeptis, ei typos manuum suarum lineis effigiarum undique demandabant, et ab ejusdem ore, ut de privatis rebus statuerent, pendebant (2).

(B) *Le crime de plagiaire dont il a été accusé.*] On prétend qu'il ne se contentait pas de dérober quelque pensée, mais qu'il s'appropriait des ouvrages tout entiers que d'autres avaient publiés. Gabriel Naudé lui fait ce reproche à l'égard d'un livre de Barthélemy Coelès, touchant la physionomie; et à l'égard d'un ouvrage de Pierre le Pèlerin, touchant l'aimant. Il le diffame comme il faut pour des brigandages exercés avec une telle audace. Ce n'était point agir en filou, en coupeur de bourse dans la république des lettres, mais en voleur de grands chemins et en corsaire de Barbarie : le cas était prévental sur le Parnasse. Voyons de quelle manière Gabriel Naudé exerce justice. *Inter recentiores qui artem ejusmodi (crisim physiognomicam) scriptis explicarunt, potiores semper habere Augustinum Niphum, et Camillum Baldum, eruditissimos Aristotelis commentatores : Bartholomæumque Coclitem Bononiensem cujus integrum librum convasavit, ac in suum opus mathematicam transtulit, Johannes Taisnerus, plagiarius insignis, et imprudentior longè Horatii Corniculâ, cum præterea tractatum etiam de Magnete, à Petro Peregrino Gallo quondam editum, furto vendicavit. Quod equidem velut per transennam observandum esse duxi, ut suus benè de republicâ litterariâ meritis honos asseratur, et ipse Taisnerus :*

*Regali conspectus in auro nuper et ostro,
Migret in obscuras furaci mente tabernas (3).*

(1) Jacob. Philippus Tomasius Elog., p. 162.

(2) Idem, ibidem, pag. 161.

(3) Gabriel Naudæus, Bibliographia politica, pag. m. 62, 63.

Thomasius n'a point ignoré cette accusation publique intentée à Taisnier; il en a fait mention dans sa Liste des Plagiaires (4); mais il n'a point su, et Naudé peut-être ne savait pas non plus, qu'en l'année 1574 un mathématicien d'Italie publia des plaintes sanglantes et une invective atroce contre le même plagiaire. Tout ce qu'il a dit là-dessus mérite d'être transporté sur ce page. On y verra et des instructions universelles par rapport à ces voleries, et des faits particuliers touchant notre homme. D'ailleurs le livre dont je tire tout ceci est fort rare. Si *non laudamus qui aliquid ab aliis sunt mutuati, quid de manifestis furtibus dicemus, qui vel ipsa integra aliorum volumina sibi imprudenter adscribunt, et quasi steriles ac seculi plagiarii, viventium filiorum (est enim haud dubiè legitima prole) quicquid secundum ingenium longè studio concepit, et peperit) miserèdas infligunt piis parentibus orbantes, et se summa cum jactantia, eorum operum authores mentiuntur, quæ magnâ cum infamia rapuerunt, ut fecit impurissimus omnium Johannes Taisnerus Hannonius, qui opusculum nostrum, demonstrationis proportionum motuum localium contra Aristotelem, et alios philosophos jamdiu antea à nobis editum, et iterum impressum Venetiis, anno salutis 1554, ita integrum sibi desumpsit, ut nihil præter authoris nomen immutaverit : quid enim mutavisset, qui percipere poterat, quæ in eâ disputatione continerentur? Homo vanus et omni mathematicâ facultate alienus qui merito propter crassissimam ignorantiam verebatur, ne vel aliquid subtilitatis sublatum, aut addita totius tractationis inficeretur substantia. Credo (ut opinor) me jam vitâ functum qui furti nunquam argui possit confidit, et non intellexit suam temeritatem, qui seipsum mille argumentis qualis esset prodidit; dum ut inflato inanior sese juris doctorem et simul etiam musici sacelli rectorem asseruit, quasi jura docere et musici, aut jurisperiti sacellum regere, et dum de magnete, et motibus tractatus emisit, nusquam in tituli*

(4) Thomasius, de Plagio litterario, pag. 246.

*maticum nominavit, sed poë-
tæ crediderit poëtæ, aut
ut jurisperiti, esse de natu-
ratibus corporum disserere.
saltem et in hoc mentiri in-
ostor, ut se mathematicum
prædicaret, ut in præfatio-
nem ejusdem-usurpati opus-
dum se matheseos publicè
arraricæ, et alibi, trecentis,
is auditoribus prædicat, cu-
ri auditorum ne sextam qui-
em quispiam vidit in Italia,
io cujusvis (etiam primi no-
thematici: quis, inquam, hos
audaverit in Flaviam legem
ntes? ac non potius juxta
ini Cæsaris sententiam, ad
Aphricæ Vicarium rescri-
bestis subjiciendos senseat*

*aptista Benedictus, Patricius Venetus,
in præfatione lib. de Gnomouum
ne solarium usu. Ce livre fut imprimé
en 1574, in-folio. Vossius n'a rien dit
dans son livre de Scientiis mathe-
l'a coupé en deux dans le Catalogue
en y parle de lui, 1°. sous le nom de
de Benedictis, et puis sous celui de
Benedictus.*

IDDIN, auteur mahomé-
n'en touchera qu'une
c'est qu'il disait que le
Almamon serait infailli-
t puni de Dieu, pour
oublé la dévotion des mu-
par l'introduction des
philosophiques (a). Cette
n'a rien de particulier :
aru dans tous les pays du
et dans tous les siècles ;
re aujourd'hui l'on voit
inité de gens qui se plai-
de M. Descartes et des
grands philosophes moder-
me de la cause du mé-
e tant de personnes té-
nt pour la dévotion, et

*i non posse quin Deus certas de
e penas sumeret, quod scientiis
icis introductis mohammedano-
tem interpellaverit. Sephadius, in
ariis ad Tograi Poëma, apud Pococ-
tis in Specimen Histor. Arabum,*

pour les mystères des chrétiens.
Cela pourrait donner lieu à un
ample commentaire (A).

(A) *Cela pourrait donner lieu à un
ample commentaire.*] On pourrait
dire mille choses là-dessus, tant pour
la question de fait, que pour la ques-
tion de droit. J'y serai pourtant fort
court; car j'ai déjà plus de copie qu'il
ne m'en faut pour achever ce volume.
A l'égard du fait, je me contente de
dire qu'on a toujours soupçonné les
philosophes de n'avoir guère de reli-
gion. Les rhétoriciens, après avoir dit
qu'entre les propositions probables,
les unes étaient fondées sur ce qui arri-
vait presque toujours, et les autres sur
l'opinion ordinaire, alléguaient d'a-
bord ces deux exemples : les mères
aiment leurs enfans ; les philosophes
ne croient point qu'il y ait des dieux.
*Probabile est id quod ferè fieri solet,
aut quod in opinione positum est.....
In eo genere, quod ferè solet fieri,
probabile hujusmodi est : SI MA-
TER est, diligit filium : SI AVA-
RUS est, negligit jusjurandum. In
eo autem, quod in opinione positum
est, hujusmodi sunt probabilia : Im-
piis apud inferos poenas esse præpara-
tas : Eos qui philosophiæ dent ope-
ram non arbitrari deos esse (1). Apu-
lée remarque que presque tous les
anciens philosophes avaient été accu-
sés, ou de nier qu'il y eût des dieux,
ou de s'attacher à la magie. *Hæc ferè
mè communi quodam errore imperi-
torum philosophis objectantur : ut
partim eorum, qui corporum causas
meras et simpliceis rimantur, irreligi-
giosos putent, eoque aiant deos ab-
nuere ; ut Anaxagoram, et Leucip-
pum, et Democritum, et Epicurum,
cæterosque rerum naturæ patronos :
partim autem, qui providentiam
mundi curiosius vestigant, et impen-
sius deos celebrant, eos verè vulgò
magos nominent quasi facere etiam
sciant, quæ sciant fieri : ut olim
fuère Epimenides, et Orpheus, et Py-
thagoras, et Osthanes (2).* Notre Ta-
kiddin n'eût pas livré à la justice di-
vine le grand Almamon, ce fauteur
des sciences, cet introducteur des
études philosophiques, s'il n'eût re-*

(1) Cicero, de Inventionem, lib. I, folio m. 29.

(2) Apuleius, in Apologiâ, pag. m. 291.

marqué les mauvais effets de ces études. Elles avaient jeté des doutes dans les esprits ; elles avaient ouvert les yeux à bien des gens sur les sottises de la secte mahométane ; et dès là le culte, la piété, la dévotion avaient souffert un prodigieux affaiblissement. Il se trouve des docteurs qui soutiennent que les philosophes arabes ne suivaient le mahométisme qu'en apparence, et qu'ils se moquaient en effet de l'Alcoran, à cause qu'ils y rencontraient des choses contraires à la raison (3). Vous ne sauriez ôter de l'esprit d'une infinité de gens, que Descartes et Gassendi croyaient aussi peu la réalité, que les fables de la Grèce. Vous auriez la même peine à persuader le monde que les sectateurs de ces deux grands philosophes sont bons catholiques, et que s'ils avaient la permission d'enseigner publiquement leurs principes, ils ne saperaient pas bientôt tous les fondemens de la religion romaine. Les protestans n'ont pas une meilleure opinion des dogmes de M. Descartes. Généralement parlant, on soupçonne d'irréligion les cartésiens, et l'on croit que leur philosophie est très-dangereuse dans le christianisme ; de sorte que, selon le sentiment d'une infinité de personnes, les mêmes gens qui ont dissipé dans notre siècle les ténèbres que les scolastiques avaient répandues par toute l'Europe ont multiplié les esprits forts, et ouvert la porte à l'athéisme, ou au pyrrhonisme, ou à la mécréance des plus grands mystères des chrétiens. Mais ce n'est pas seulement aux études de la philosophie que l'on impute l'irréligion, c'est aussi à celle des belles-lettres ; car on prétend que l'athéisme n'a commencé à se faire voir en France que sous le règne de François I^{er}, et qu'il commença de paraître en Italie lorsque les humanités y refleurirent. *Moins nous avons de lumières étrangères, dit un auteur catholique, plus nous montrons de soumission pour la foi ; et*

(3) Tostatus, in cap. XXIII. Ex. quest. XX, refert quod philosophi inter Saracenos non recipiant propter hoc Alcoranum. Idem probat Calixtus, in Disp., de Verit. Religion. christ. ex Averroë, disputante contra destructiones Algazelis, et Avicennâ, *Metaph.*, l. 9, c. 7. Annotata ad Religionem Medici, lib. 1, sect. 22, pag. m. 146, in hæc verba, *Cum philosophi pugnantibus.*

les siècles les plus savans, dit Ronius, ont été souvent les plus indécèles. Les alladinistes n'ont paru sous le règne d'Almansor, qui fut le plus savant monarque de son siècle, et je ne trouve pas d'athées chez nous avant le règne de François I^{er} ; ni en Italie, qu'après la dernière prise de Constantinople, qu'Argyropile, Theodore de Gaze, George de Trizonde ; avec les plus célèbres hommes de la Grèce, se retirèrent auprès des ducs de Florence (4). Ce qu'il y a de certain, c'est que la plupart des beaux esprits et des savans humanistes qui brillèrent en Italie, lorsque les belles-lettres commencèrent à renaître après la prise de Constantinople, n'avaient guère de religion. D'autre côté la restauration des langues savantes et de la belle littérature a préparé le chemin aux réformateurs, comme l'avaient bien précédé les moines et leur partisans, qui ne cessaient de déclamer contre Reuchlin, contre Érasme, et contre les autres fléaux de la barbarie. Ainsi, pendant que les catholiques romains ont eu sujet de déplorer les suites qu'ont eues les études des belles-lettres, les protestans ont sujet d'en louer Dieu, de l'en glorifier (5). Ils n'ont pas sujet d'en user ainsi à l'égard de la nouvelle philosophie, qui renverse si démonstrativement la transsubstantiation et toutes ses suites ; car elle abuse des mêmes armes pour attaquer les dogmes les plus essentiels. En un mot, le sort de l'homme est dans une si mauvaise situation, que les lumières qui le délivrent d'un mal le précipitent dans un autre. Chassez l'ignorance et la barbarie, vous faites tomber les superstitions et la crédulité du peuple, si fructueuses pour ses conducteurs, qui abusent après cela de leur gain pour se plonger dans l'oisiveté et dans la débauche ; mais, en éclairant les hommes sur

(4) Clavigny de Sainte-Honorine, Discernement et Usage des Livres suspects, pag. 82. Notes : je n'allègue point comme un fait certain ce qu'il avance.

(5) Voyez les réflexions de M. Jurieu, Apologie pour les Réformat., pag. 66 et suiv. du 1^{er} vol. in-4^o, sur ce que M. Maimbourg, Historien du Calvinisme, pag. 4, avait dit que la voie fut prise par François I^{er}, pour faire refluer dans son royaume la gloire des lettres... fut, pour un malheur qu'il ne prévît pas, ce qui donna l'entrée dans son royaume à l'hérésie.

res, vous leur inspirez l'envie d'imiter tout ; ils épluchent et ils sentent tant, qu'ils ne trouvent rien de contente leur misérable raison. Si qu'il en soit, j'ai ouï dire à des personnes bien sages qu'il n'y a point de prudence dans l'affectation de régner un peu trop de rendre les d'impunité les philosophes ; et le scandale ne serait-ce point de les ignorer, s'ils prenaient la peine d'y faire beaucoup d'attention, de ne voir que, selon la prétendue quantité de docteurs, la foi ne trouve guère parmi les grands philosophes, que la dévotion est principalement le partage du menu peuple. *que ceux qui ont le plus exactes caractères de divinité de l'écriture Sainte sont ordinairement les moins pieux et les moins dévots* Il serait beaucoup plus édifiant de signer avec Plutarque (7) que la philosophie est le remède de l'impie et de la superstition ; et avec Cicéron, que sans la philosophie l'homme ne saurait être véritablement pieux. *Omnino nec pium erga unum omnium Dominum esse sine philosophia quemquam censet* (8). Le mélange de bien et de mal qui se rencontre dans toutes les religions humaines se voit ici d'une manière distinguée. Les philosophes ne reconnurent par leur philosophie que l'Alcoran ne valait rien ; plusieurs juifs au contraire ont donné leur religion pour embrasser la philosophie païenne, qui ne montrait, disaient-ils, que ce que leur avait prescrit des lois sages. *Multis à Judæorum gente persuasa est olim hæc opinio, quod sub initia regni Saracenici ad philosophiam ethnicam defectionem venerint, quod iis leges haud paucæ utiles et supervacaneæ viderentur* Ainsi le même principe qui sert quelquefois contre le mensonge

rend quelquefois de mauvais offices à la vérité.

TALAU, roi d'Argos, fils d'Abas ou de Bias, et petit-fils de Lyncée, l'un des cinquante gendres de Danaüs, perdit la couronne et la vie par les machinations d'Amphiaraüs (a). Son fils Adraste fut obligé de s'enfuir à Sicyone, où, selon quelques-uns, il épousa la fille du roi Polybe, et lui succéda. D'autres veulent qu'il lui ait succédé, à cause que sa mère était fille unique de Polybe. Voyez l'article d'ADRASTE, tome I^{er}. Il y en a qui disent que celui qu'Amphiaraüs détrôna et fit mourir était Pronax, fils de Talaüs. Voyez le scoliaste de Pindare sur la IX^e. ode des Némées, où il nous apprend sur quoi pouvaient être fondées les prétentions d'Amphiaraüs ; c'est que Mélampus, ayant guéri les filles de Proetus, roi d'Argos, qui étaient devenues insensées, eut pour récompense la moitié du royaume d'Argos, laquelle il partagea avec son frère Bias. Or Mélampus laissa un fils nommé Antiphates, qui fut père d'Oicle, et grand-père d'Amphiaraüs.

(a) Schol. Pindari in od. VIII Pyt. et IX Nem.

TAMIRAS fut mandé de la Cilicie dans l'île de Cypre, pour enseigner la science des aruspices. Le temple de Vénus qui était à Paphos fut consacré par Cinyras, et l'on disait que cette déesse, conçue et née dans la mer, avait abordé en ce lieu-là ; mais on eut recours à cet homme de Cilicie pour l'établissement dont j'ai parlé. On avait réglé les choses de telle sorte,

Julien, cité par Saurin, Examen de la philosophie, pag. 98. Voyez les réflexions que Saurin fait sur cela, la même.

Voyez Plutarque, de Iside et Osiride, p. 378. Saint-Cyran cite ce passage de saint Grégoire de Nécésarée, in Panegyri., dans son ouvrage contre la Somme théologique du père Gerson, tom. II, pag. 33 et 70.

Johan. Spencerus, de Legibus Hebræorum, II, cap. III, sect. I, sub fin., pag. 225, Hag., 1686. Il se fortifie du témoignage de l'abbé de laume de Paris, lib. de Legibus, p. 3, 4.

que les descendans de Cinyras et ceux de Tamiras devaient présider aux cérémonies; mais, afin que la famille royale eût quelque prééminence, celle de Tamiras lui céda bientôt sa part (A); ainsi on ne consulta plus que le prêtre de la famille de Cinyras (a).

(a) *Ex Tacito, Hist., lib. II, cap. III.*

(A) *Celle de Tamiras lui céda bientôt sa part.*] Hésychius fait néanmoins mention de certains prêtres de l'île de Cypro qui s'appelaient *Tamiradas*, *Tamiradæ*. Cette orthographe des manuscrits d'Hésychius a donné à Meursius un juste sujet de remarquer qu'il faut écrire dans Tacite *Tamiras*, au lieu de *Thamyras* (1).

(1) *Meursius, in Cypro, pag. 50.*

TANAQUIL, femme de Tarquinius Priscus, roi de Rome, était née à Tarquinie dans la Toscane. Elle y fut mariée avec Lucumon, fils d'un homme qui s'y était réfugié quand on le chassa de Corinthe, sa patrie. Lucumon, héritier de tous les biens de son père, se trouva fort riche, et comme d'ailleurs la famille de Tanaquil était des plus nobles de la ville, il espéra de s'avancer aux dignités; mais étant fils d'un étranger, il rencontra de grands obstacles (a). Tanaquil fut indignée du mépris que l'on avait pour son mari, et ne pouvant se résoudre à perdre l'éclat où elle était née, elle ne songea qu'à sortir de Tarquinie, pour aller chercher ailleurs les occasions de s'élever (b).

(a) *Tiré de Tite Live, lib. I, pag. m. 23.*

(b) *Cum divitiæ jam animos facerent, auxit ducta in matrimonium Tanaquil, summo loco nata, et quæ haud facile iis, in quibus nata erat, humiliora sineret ea, quæ inuississet. Spernantibus Etruscis Lucumonem erule advenâ ortum, ferre indignitatem non potuit, oblitaque ingenua erga patriam ca-*

Ainsi elle représenta à son époux qu'il fallait aller s'établir à Rome, où, de quelque pays qu'il fût, les personnes de mérite pouvaient espérer les plus hautes charges. Lucumon suivit ce conseil, et eut un présage de grande fortune avant que d'entrer dans Rome. Ce fut Tanaquil qui expliqua ce présage (A); elle s'y entendait extrêmement. Il se fit nommer Tarquinius, gagna l'estime et l'amitié des Romains, et il s'insinua de telle sorte dans les bonnes grâces du roi, que les charges qu'il en obtint lui donnèrent lieu d'aspirer à la couronne, et de réussir dans cette ambition. Il fut tué dans son palais l'an 38 de son règne. Tanaquil ne se déconcerta point de ce rude coup : elle se conduisit si habilement, qu'elle fit tomber la couronne sur la tête de Servius Tullius, son gendre, dont elle avait auguré la bonne fortune (B) depuis long-temps (c). Sa mémoire fut vénérée dans Rome pendant plusieurs siècles; on y conservait les ouvrages de ses mains (C), et l'on attribuait de grandes vertus à sa ceinture (D). Saint Jérôme observe que Tarquin était moins connu que son épouse (d). La vertu insignifiante de cette reine, ajoute-t-il, est trop avant imprimée dans la mémoire de tous les siècles pour en être jamais effacée. Il semble

ritatis, dummodò virum honoratum videretur consilium migrandi ab Tarquiniis cepit. Livius, lib. I, pag. 23.

(c) *Tiré de Tite Live, lib. I, pag. m. 23.*

(d) *Notior est marito suo Tanaquil: illum inter multa regum nomina jam abscondit antiquitas, hanc rara inter fœminas virtus, altius sæculorum omnium memoriæ, quàm ut excidere possit, infixit.* Hieronym., ad Jovinian.

qu'on puisse inférer de passages des anciens qu'on la regardait comme qui avait été trop se (E). Il n'est pas vrai qu'il en fut ainsi lorsque Tarquin superbe fit mourir son père, qu'elle ait été la mère de Tarquin (F). L'historien ne voit que cela est faux, et a réussi à réfuter ses prévisions (G) qu'à éviter de se tromper.

fut Tanaquil qui expliqua le prodige.] Comme ils furent arrivés à Cornicule, un aigle descendit sur leur chariot, et enleva le peau de Lucumon, et, après quelque temps au dessus de la ville, de grands cris, il remit le peau fort proprement au même lieu. Tanaquil assise auprès de son mari l'embrassa, et l'assura d'une bonne fortune, en lui expliquant les circonstances de ce prodige, et qu'ils entrèrent donc dans Rome avec de hautes espérances. *Ad Jafortē ventum erat : ibi ei sedenti cum uxore, aquila demissa leniter alis pileum superque carpentum cum ingore volitans, rursus verio divinitus missa, capiti nit : inde sublimis abiit. Ac augurium læta dicitur Tarquini, ut vulgò Etrusci, prodigiorum mulier. Ex illa sperare complexa vi : eam alitem ad regione us Dei nunciam venisse : num culmen hominis auscisse : levāsse humano um capiti decus, ut diem redderet. Has spes coe secum portantes, urbem intraverunt* (1).

avait auguré la bonne fortune à son mari.] Il était né le roi Tarquin, et il y fut un jour du feu autour de la maison qu'il dormait : les cris

qu'on jeta à la vue de ce prodige obligèrent ce prince à aller voir ce que c'était. Quelqu'un voulut jeter de l'eau sur ce feu ; mais Tanaquil l'en empêcha, et ordonna qu'on laissât l'enfant en repos, jusques à ce qu'il se réveillât de lui-même. Il s'éveilla bientôt, et on ne vit plus ce feu. Alors la reine tira à part son époux, et lui déclara que cet enfant soutiendrait un jour la maison royale dans ses adversités, et qu'il fallait l'élever comme un sujet de grande espérance. Ce conseil fut écouté ; on prit un grand soin de l'éducation de cet enfant, qui se rendit si accompli qu'on ne trouva personne plus digne que lui d'être le gendre du roi. Ce fut aussi lui qui succéda à Tarquin (2). Quelques-uns croient que sa mère était femme de Servius Tullius, qui fut tué en défendant sa principauté de Cornicule (3). Ils ajoutent que cette femme était grosse, et qu'ayant été reconnue parmi les autres captives, on fit honneur à sa qualité. Tanaquil l'exempta de la servitude, et la fit venir dans son palais, où elle accoucha d'un garçon. Cela est assez vraisemblable, mais non pas assez merveilleux pour toute sorte d'historiens. C'est pourquoi il y en eut qui prétendirent que la naissance d'un roi de Rome, élevé de si bas lieu, devait être plus mystérieuse. Ils supposèrent donc qu'Ocrisia, veuve du prince de Cornicule, servit quelque temps chez Tanaquil avant que d'être affranchie, et que pendant sa servitude elle aperçut à la cheminée la figure d'un membre viril. Elle en avertit le roi et la reine. Le roi, témoin oculaire de ce prodige, en fut étonné : la reine, qui se connaissait en présages autant que le plus habile augure qui fût dans toute l'Etrurie (4), dit à son mari que, selon l'arrêt des destinées, il devait naître au palais royal une personne d'un mérite

(2) Tiré de Tite Live, *ibidem*.

(3) Ville d'Italie, que Tarquinius Priscus assiégea, subjuga, saccagea et brûla. Dionys. Halicarn., lib. III, cap. LXXIII.

(4) Τὴν δὲ Ταναχυλίδαν τὰτε ἀλλὰ σοφὴν οὖσαν, καὶ δὴ καὶ τὰ μαντικὰ οὐδενὸς χεῖρον Τυρρηνῶν ἐπιστάμενην, εἰπεῖν πρὸς αὐτόν. Tanaquilem, uxorem, et alioqui sapientem, et divinandi scientiā nulli Etruscorum secundam, dixisse. Dionys. Halicarn., lib. IV, circa init., pag. 207.

ius, lib. I, cap. XXXIV, pag. 107. aussi Denys d'Halicarnasse, lib. I : la chose y est mieux circonscrite par Tite Live.

plus qu'humain, qui aurait pour père la figure qui paraissait à la cheminée, et pour mère la femme qui aurait affaire à cette figure. Tarquin, apprenant de quelques experts en telles matières, que Tanaquil expliquait très-bien ce prodige, résolut de faire coucher avec ce membre la femme qui l'avait vu la première : on l'habilla donc comme une épousée, et on la mena dans la chambre où était cette figure. On l'y laissa seule ; elle y fut connue par quelque génie, soit que ce fût Vulcain, soit que ce fût le dieu domestique. Depuis ce temps-là cette figure ne parut plus. Ocrisia devint grosse, et accoucha au temps ordinaire (5). On a débité à peu près la même chose touchant la mère de Romulus (6). S'il n'y avait eu des annalistes à Rome long-temps avant qu'on y enseignât la rhétorique, je croirais que l'on aurait converti en relations historiques les déclamations que les sophistes faisaient faire à leurs écoliers : car il est assez probable qu'on permettait aux jeunes rhétoriciens de feindre tout ce qu'ils voulaient dans un essai de panégyrique. On cherchait à voir dans ces fictions s'ils avaient l'esprit inventif, et s'ils savaient bien tourner et bien manier un lieu commun. On ne les blâmait donc pas s'ils supposaient une origine divine, miraculeuse, et tout-à-fait surprenante. Cela eût produit de très-grands abus, si les plus jolies pièces de ces jeunes hommes eussent été conservées dans les archives, et si au bout de quelques siècles on les eût prises pour des relations. Que sait-on si la plupart des anciennes fables ne doivent pas leur origine à quelque coutume de faire louer les anciens héros le jour de leur fête, et de conserver les pièces qui avaient paru les meilleures. Voyez ce qui sera dit touchant les martyrologes dans l'article VALÉRIUS.

(C) *On y conservait les ouvrages de ses mains.* Varron, contemporain de Cicéron, assure qu'il avait vu au temple de Sanguis la quenouille et le fuseau de Tanaquil, chargés de la laine qu'elle avait filée, et que l'on gardait au temple de la Fortune une robe royale qu'elle avait faite, et que Servius Tullius avait portée. Plin-

ne, qui le rapporte, ajoute que c'était à cause de cela que les filles qui mariaient étaient suivies d'une personne qui portait une quenouille, commodée, et un fuseau garni de fil. Il dit aussi que cette reine fut la première qui fit de ces tuniques fines que l'on donnait aux jeunes garçons quand ils prenaient la robe virile, et aux filles qui se mariaient. M. Moréri a fait ici une lourde faute, il a pris les *tirones* de Pline pour de nouveaux soldats, au lieu de prendre pour les garçons qui venaient de se défaire de la robe d'enfant de la *prætecta*. Rapportons tout ce que dit Pline (7) : *Lanam in colubæ fuso Tanaquilis, quæ eadem Cæcilia* (8) *vocata est, in templo Sanci durasse, prodente se, ait M. Varro : factamque ab eadem regiam undulatam in æde Fortiæ, quæ Serv. Tullius fuerat uxore, Indè factum, ut nubentes virgines comitaretur colus compta, et fuso cum stamine. Ea prima texuit tunicam, quales cum togâ prætorii tirones induuntur, novæque nuptiarum.* Je ne sais pourquoi le père Hardouin préfère le sentiment de Plutarque à celui de Varron et de Verrius. Plutarque dit : *Plutarchus in quæst. Rom. 271 uxorem ait fuisse (Caiam Cæciliam) unius à Tarquinii liberis : eamque in templo Sanci statuam prætorii temporibus positam cum sandaliis fuso, quæ domi actæ vitæ induuntur, quæ argumento essent* (9). Il est raisonnable de croire que cette Cæcilia, dont la statue d'airain, les sandales et le fuseau se voyaient au temple de Sancus, était la femme du premier Tarquin, que de ce qu'elle était la femme d'un fils de Tarquin. Je sais bien que Diodore d'Halicarnasse suppose (10) que le premier des Tarquins eut un fils qui fut marié, et qui fut père des gendres de Servius Tullius ; mais lui, ni aucun historien, ne font mention

(7) Plin., lib. VIII, cap. XLVIII, pag. 228, 229.

(8) Festus remarque que Tanaquil prit à son mariage le nom de Caiæ Cæcilia. Son mari, pour s'accommoder à l'usage des Romains, se fit appeler Lucius Tarquinius, comme le remarque Diodore d'Halicarnasse, lib. III, cap. LXXI.

(9) Hardouin in Plinium, lib. VIII, cap. XLVIII, pag. 229.

(10) Lib. IV, cap. IV.

(5) Voyez Plutarque, in Vita Romuli, p. 18.

(6) Tiré de Denys d'Halicarnasse, lib. IV, init.

ait-elle été la première femme Tarquin-le-Superbe? Je sais c'était une honnête femme mais son mérite n'est point comparable à celui de Tanaquil. Elle n'a jamais, elle mourut jeune, elle n'eut point les occasions de paraître ce qu'elle valait, Tanaquil, qui vécut longtemps sur le trône. Disons donc que les numens que l'on voyait au temple de Sancus appartenaient à elle, et non à l'épouse d'un Tarquin : disons hardiment que Platon et Plin, ou plutôt Verrius Flaccus, ont mieux rencontré que nous : mettons ceci entre les mains de ce dernier, qui sont en nombre. On m'objectera peut-être ces sandales et ce fuseau ne conviennent pas à une reine aussi sage que Tanaquil. On voulait par ces monumens la mériter une femme qui n'était guère au-dessus de sa maison, et qui s'était élevée de sa quenouille; était-ce le mérite de Tanaquil? Je réponds que la vérité ce fut une habile reines, une femme d'affaires, une femme qui témoignait beaucoup de sagesse et beaucoup de fermeté dans ses décisions; mais cela n'empêche pas qu'elle n'ait pu s'attacher à sa quenouille et à son aiguille comme à ses occupations ordinaires.

On attribuait de grandes vertus à sa quenouille. Si l'on dit

qui tâchent d'avoir une pièce de l'épave de saint Hubert, ou qui font toucher leurs chapelets à quelque relique. De part et d'autre il y a beaucoup de crédulité. Je laisse aux gens de loisir à examiner si l'ancienne Rome égale en cela la nouvelle; et, pour les aider un peu dans cette recherche, je rapproche les paroles de mon témoin : *Prædia Verrius vocari ait ea remedia quæ Caïa Cæcilia uxor Tarquinii Prisci invenisse existimatur, et immiscuisse zonæ suæ quod præcincta statua ejus est in æde Sancti qui Deus Dius Fidius vocatur, ex quâ zonâ periclitantes ramenta sumunt : ea vocari ait prædia quòd mala prohibeant* (12). Ce que Plin rapporte de la côte de Pélops est tout autrement miraculeux; on la montrait comme un remède : *Elide solebat ostendi Pelopis costa quam eburneam affirmabant* (13). Voilà une relique à miracles parmi les païens : car Plin venait de dire qu'il y a des gens dont certains membres ont la vertu de guérir les maladies (14). Il faut donc qu'il prétende que cette partie de Pélops avait cette faculté. On ne peut donc condamner Charles Étienne que de n'avoir pas donné une marque de distinction entre ce qu'il inférait des termes de Plin, et ce que Plin rapporte. Il ne faut jamais négliger cela : ceux qui le négligent sont cause que plusieurs auteurs citent comme les paroles d'un ancien

Ad quem quidem humerum (16) post ejus Pelopis mortem varia morborum sanabantur genera, et multiplicia edebantur miracula. Plin. libro decimo nono, capite tertio. MM. Lloyd et Hofman ne rectifient quoi que ce soit dans ce passage, non pas même la fausse citation.

Un auteur français, qui vivait au XVI^e. siècle, débite une chose qu'il n'eût su prouver. *Les Tarquins*, dit-il (17), *avaient fait ériger une statue au milieu de leur logis, qui avait des souliers de chambre seulement, une quenouille et son fuseau, afin que ceux qui suivraient leur famille imitassent leur assidue assiduité en ménageant sans partir de la maison.* Voilà l'état où l'on a réduit ce que j'ai cité de Pline touchant la statue de Tanaquil. Chacun se mêle de changer quelque circonstance dans ce qu'il cite : par ce moyen les faits se gâtent, et se pervertissent bientôt entre les mains de ceux qui les citent.

(E) *On la regardait comme une femme qui avait été trop impérieuse.*] Voilà ce que bien des gens concluent de ces paroles de Juvénal :

*Consulit icterica lento de funere matris
Ante tamen de te TANAQUIL tua, (18)*

et de ces paroles d'Ausone,

*Tanaquil tua nesciat istud.
Tu contemne alios (19).*

Il semble que cela signifie qu'on donnait le nom de Tanaquil aux femmes qui faisaient trop les mâtresses. C'est le sentiment de Scaliger. *Uxorem sanctissimam Paulini, cujus meminit Ambrosius, Epistola xxxvi, vocat Tanaquilem Ausonius, ridens scilicet : quia ei erat addictus Paulinus. Et, ut ex eodem loco Ambrosii cognoscimus, videtur secutus uxoris consilium Paulinus in secessu Nolano. Quare vocat eam feminam Tanaquilem poeta noster : quia illis temporibus ita solerent uxores vocare, quæ imperabant maritis (20).* Il confirme cela par un passage de Sidonius Apollinaris, où l'on voit

(16) Plin. dit *costa*, et non pas *humerus* ; mais il est le seul qui parle de la côte d'ivoire de Pélopes tous les autres parlent de l'épaule.

Humeroque Pelops insignis eburno.

Virgil., Georg., lib. III, vs. 7.

(17) Franc. Tillier, Tourangeais, dans son *Philogame*, pag. 120, édition de Paris, 1578.

(18) Juvénal., sat. VI, vs. 563.

(19) Auson., epist. XXIII, vs. 31.

(20) Scalig., in Auson., epist. XXIII, p. m. 978.

que la femme de Chilpéric, qui pouvait beaucoup sur son mari, est nommée Tanaquil. Elle est comparée aussi avec Agrippine. *Quod principaliter medetur afflictis, temperata Lucumonem nostrum Tanaquil suscipit et aures mariti virosâ susurrant facie completas, oportunitate sermonis eruderat, cujus studio factum scire vos par est, nihil inter quieti fratrum communium apud amicum communis patroni juniorum Cicerularum venena nocuisse, nequicquam (Deo propitiante) nocitura ; si modò, quandiu præsens potestas Lugdunensem Germaniam regnum nostrum suumque Germanicum præsens Agrippina moderetur (21).* Voilà un prince sous la direction de sa femme ; mais comme cette direction tournait au bien des sujets, elle fit honneur à Tanaquil. On en doit conclure que si le premier Tarquin était gouverné par son épouse, n'était pas un malheur. Un autre commentateur d'Ausone observe que Paulin ne trouva pas bon qu'on eût comparé sa femme à une reine ambitieuse et magicienne (22) ; il est mieux aimé qu'on l'eût comparée à Lucrèce (23).

(F) *Il n'est pas vrai qu'elle fût une vie lorsque . . . , ni qu'elle ait été la mère de Tarquin.*] Les deux fils de Servius Tullius et de Tarquinia, fille de Tarquinius Priscus et de Tanaquil, furent mariées à Lucius Tarquinius et à Aruns Tarquinius. C'étaient deux frères qui ne se ressemblaient en rien non plus que leurs deux épouses : l'un était un honnête homme, l'autre un scélérat. L'une des Tullies était une honnête femme ; l'autre ne valait rien. Celle-ci avait été mariée à l'honnête homme ; l'autre au scélérat. La méchante Tullie proposa au méchant Tarquin de se marier ensemble : elle lui promit de se défaire de son mari, et lui fit promettre de faire mourir sa femme ; et avant que de se quitter,

(21) Sidon. Apollinar., epist. VII, lib. V, p. m. 328.

(22) *Molestè tulisse videtur Paulinus in epistola ad Ausonium primâ et secundâ : et Lucrèce illi pudicissimæ matrone comparari maluit, quàm Tanaquil, ambitiosæ mulieri, et sagax actus in Antonium, epist. XXIII, pag. 678.*

(23) *Nec Tanaquil mihi, sed Lucretia conjux dicitur in un autre endroit.*

èrent dans l'inceste (24). Tarquinius fut empoisonné près par sa femme, et Tullie par son mari; ensuite de quoi, après de ce parricide ne tardèrent à se marier ensemble, sans l'opposition du roi sur son consentement, *magis non te Servio quam approbante* Pictor débita dans son histoire romaine, que Tanaquil en même temps Tarquinius. Il en est fort dit par Denys d'Halicarnasse (26), qui montre que Tanaquil aurait eu cent quinze ans. En voici la preuve : Tarquinius Priscus avait pour son fils vingt-cinq ans lorsqu'il alla à Rome (27). Il est très-probable que sa femme en avait vingt. Or, ils furent à Rome la première année du règne d'Ancus Martius, selon les historiens; ou la huitième, selon quelques autres. Prenons ce dernier; car s'ils n'y arrivèrent pas, ils n'y arrivèrent pas plus tard, puisque les historiens s'accordent à dire qu'Ancus Martius, la neuvième année de son règne, envoya son fils contre les Latins en qualité de chef de la cavalerie. Puis donc que Tarquinius régna vingt-quatre ans, il est évident que lorsqu'il mourut Tarquinius avait parvenu à sa quarante et une année plus ou moins, et que, par conséquent, à l'année trente-septième de son règne. Si vous joignez à cela les vingt ans du règne de ce Tarquinius, vous trouverez qu'il mourut à quatre-vingts ans, et qu'il était Tanaquil âgée de soixante et une ans. Or Aruns mourut la quarante-neuvième année du règne de Servius Tullius, successeur de ce Tarquinius.

μένως δέχεται τὰς αἰρέσεις ὁ Τάρκινος αὐτίκα δοὺς αὐτῇ πίστις καὶ ταῖς προτέλειαι τῶν ἀγοσιῶν γὰρ ὁ διαπραξάμενος, ἀπέρχεται. *conditionem accepit Tarquinius, mox et accepta fide, ac delibato incestarum fructu, abiit.* Dionys. Halicarn. lib. I, pag. 234, edit. Lips., 1691.

ius, lib. I, pag. 29.

mys. Halicarn., lib. IV, pag. 234.

m, lib. III, pag. 211.

ι ταῖς ἐνιαυσίαις ἀναγραφαῖς κατὰ τισσαρακοστὸν ἐνιαυτὸν τῆς Τυλ-χῆς τὸν Ἀρούνταν τετελευτηκότα φάμεν. *In annalibus invenimus anno li quadragesimo defunctum Aruntem.* lib. IV, pag. 234.

Si donc Tanaquil eût été alors en vie, elle aurait eu cent quinze ans. Il n'y a rien de plus juste que ce calcul de Denys d'Halicarnasse, ni rien de plus légitime que la liberté qu'il se donne de censurer la négligence de Fabius Pictor. Οὕτως ὀλίγον ἐστὶν ἐν ταῖς ἱστορίαις αὐτοῦ τὸ περὶ τὴν ἐξέτασιν τῆς ἀληθείας ἀπαλαίπωρον. *Adeo parum laboris hic scriptor impendit perquirendæ veritati historicæ* (29). Il convainc d'une semblable négligence le même Pictor, et plusieurs autres historiens, qui ont assuré que les deux Tarquins, gendres de Servius Tullius, étaient fils du roi Tarquin. C'était écrire les choses sans prendre garde aux absurdités qui en résultaient. Παντάπασιν γὰρ ἀπερισκέπτως καὶ ῥαθυμῶς οἱ συγγραφεῖς περὶ αὐτῶν ταύτην ἐξηγητήσασιν τὴν ἱστορίαν, οὐδὲν ἐξητακότες τῶν ἀναιρῶντων αὐτὴν ἀδυνάτων τε καὶ ἀτόπων. *Omni-nò enim inconsideratè ac negligenter historiam hanc prodiderunt scriptores latini, non excussis absurdis et impossibilibus quibus fides ipsorum elevetur* (30). Voyons ses preuves. Puisque Tanaquil, quand elle perdit son mari, était âgée de soixante et quinze ans, le plus jeune de ses fils aurait eu alors vingt-cinq années, car les femmes cessent d'enfanter après leur année cinquantième; l'autre fils aurait eu vingt-sept ans: eussent-ils été assez simples pour souffrir que Tanaquil les privât de la couronne en faveur de Servius Tullius? eût-elle été assez folle et assez dénaturée pour les en exclure? L'auteur représente fortement toutes ces absurdités. Il ajoute que si Tarquin le Superbe avait eu vingt-sept ans lorsque Tarquinius Priscus fut tué, il en aurait eu plus de soixante et dix quand il détrôna son beau-père, et plus de nonante-cinq quand on le chassa de Rome, et environ cent dix quand il cessa de faire la guerre en personne au peuple romain. Cependant on le représente comme à la fleur de son âge quand il usurpa le trône. Il commandait au siège d'Ardée quand les Romains le détrônèrent. Il tâcha pendant quatorze ans à se rétablir, se trouvant à des batailles (31), et

(29) *Idem, ibidem.*

(30) *Idem, ibidem, pag. 211.*

(31) Selon Tite Live, liv. II, pag. 48, il

faisant toutes les fonctions d'un général. Quelques historiens, ayant vu ces absurdités, ont supposé qu'il n'était point fils de Tanaquil, mais d'une certaine Géganie, seconde femme de Tarquinius Priscus. Mais outre qu'ils allèguent cela sans preuve, n'y ayant point de monumens qui fassent mention de Géganie, ils s'embarrassent dans plusieurs difficultés; ils doivent prétendre que Tarquinius Priscus, âgé d'environ quatre-vingts ans, et ayant deux filles mariées, se remaria néanmoins, et fit des enfans. Ces dernières objections de Denys d'Halicarnasse ne sont pas trop fortes; car on pourrait lui répondre que Géganie fut épousée avant que Tarquin fût si âgé, et qu'elle ne serait point la seule femme qui eût accouché étant mariée à un homme d'environ quatre-vingts ans; et qu'un roi qui n'a que des filles souhaite, quelque âgé qu'il soit, pourvu qu'il se sente de la vigueur, d'essayer s'il pourra avoir des fils. L'historien oublie l'une des plus fortes difficultés qu'il eût pu mettre en avant: il ne dit pas que la tradition générale porte que Tanaquil ménagea si bien l'intrigue après la mort de Tarquin, qu'elle éleva sur le trône Servius Tullius. Cela renvoie Géganie au pays des fables et des êtres de raison. Comment ne s'étonnerait-on pas, après tout cela, de voir que Denys d'Halicarnasse (32) n'ait trouvé qu'un seul auteur (33) qui ait dit que les deux gendres de Tullius n'étaient point fils du premier Tarquin, mais ses petits-fils. Le sentiment de ce seul auteur est celui que ce grand historien a adopté. Tite Live n'a pas eu le même discernement: il a mieux aimé suivre la foule (34), et s'est accablé d'un tas de difficultés qui font tort à sa mémoire. Voyez la Dissertation de Laurent Valla sur ce sujet. On a de la peine à comprendre qu'un aussi grand homme que Tite Live ait été capable de commettre toutes les fautes qu'il a commises dans le récit

poussa son cheval contre le dictateur romain à la tête de l'armée, et fut blessé.

(32) *Lib. IV, pag. 213.*

(33) Lucius Piso Frugi.

(34) *Hic L. Tarquinius, Prisci Tarquinii regis filius neposne fuerit, parum liquet: pluribus tamen auctoribus filium.* Titus Livius, *lib. I, pag. m. 29, A.*

des aventures des Tarquins. La grande objection qu'on puisse opposer à Denys d'Halicarnasse est de ce que Tanaquil n'eût point travaillé à élever sur le trône Servius Tullius son gendre, si elle eût eu deux petits-fils; mais on peut répondre qu'elle était encore au berceau, et que l'état des affaires demandait un successeur qui fût en âge de régner vigoureusement, et par lui-même. Elle a dû donc préférer son gendre à ses petits-fils.

(G) *L'historien..... a mieux réussi à réfuter..... qu'à éviter de se prendre.]* Il est tombé dans ses propres pièges; car il a donné à Tanaquil une fille dont il est aussi absurde qu'elle soit la mère, qu'il est absurde que Lucius Tarquinius et Aruns Tarquinius soient ses fils. Il prétend (35) que Brutus était fils de Tanaquil, fille de Tarquinius Priscus de Tanaquil; et dit que Brutus était fort jeune lorsque son père et son frère aîné furent mis à mort par les ordres de Tarquin le Superbe. Si nous nous contions de ses raisons, nous nous contions de sa raison. Si la mère de ce Brutus était fille de Tanaquil, elle avait vingt-cinq ans lorsque son père fut assassiné, soixante-neuf lorsque Tarquin le Superbe usurpa le trône. Brutus n'aurait eu donc alors pour le moins dix-neuf ans. Il n'y a point d'apparence que Tarquin ait fait mourir son beau-frère et son neveu la même année qu'il ôta la vie à Servius Tullius; est probable qu'il avait la politique de laisser des intervalles entre ses grands crimes. Disons donc que Brutus avait pour le moins vingt ans lorsqu'on fit mourir son père; mais s'il eût eu cet âge, n'eût-il pas eu le temps de faire paraître son génie? Il faut avoir beaucoup de génie pour ne se jamais démentir quand on veut cacher sous l'extérieur d'un homme hébété un grand cœur, un grand esprit, un grand dessein; réussit admirablement à tenir toutes ces choses enveloppées sous les fausses apparences d'une âme stupide. Il avait donc beaucoup d'adresse et de grandes qualités; il les eût donc connues avant la mort de son père; il aurait donc eu le même sort que son frère aîné: le tyran les eût

(35) Dionys. Halicarn., *lib. IV, pag. 264.*

Valla fait valoir contre
 l'argument tiré de l'âge des
 Tarquin, comme si cet histo-
 rien déclaré que Brutus et eux
 du même âge; mais je ne vois
 Tite Live dire cela, et qu'on
 ne puisse inférer de ce que Brutus les
 Delphes. Cet argument serait
 contre Denys d'Halicarnas-
 nous apprend que le mariage
 Tarquin et de Tullie tombe sur
 la fin du règne de Servius
 (37) : d'où il s'ensuit que les
 Tarquin n'avaient que
 trois ans lorsque leur père
 monta sur le trône. S'il fallait donc
 que Brutus fût à peu près du même
 âge, il serait né l'an soixante-cinq
 avant la mort de sa mère.
 Je n'aurais point presser cette
 objection; car encore que cet historien
 ne s'exprime pas que Tarquin voulut
 que Brutus fût élevé avec ses enfans
 mais il n'est pas permis de lui im-
 puter d'avoir prétendu qu'ils ne fus-
 sent beaucoup plus jeunes que
 lui. Un garçon de dix-huit à vingt
 ans peut fort bien être donné pour
 un jeune homme à des princes de sept ou
 huit ans, et surtout lorsque cette fa-
 cile, vaine apparence d'honneur,
 est destinée qu'à leur servir de
 prétexte. Dans le fond il faut reconnaitre
 manifestement qu'ils étaient plus
 jeunes que lui; car il avait des en-

le ans la couronne qui fut mise sur
 sa tête après la mort du premier
 Tarquin. IV. Qu'ainsi Tarquin-le-
 Superbe aurait eu plus de soixante-
 dix ans, et lorsque Servius Tullius fut
 détrôné. Cette conséquence est très-
 mauvaise; et plutôt que de l'impu-
 ter à l'historien, j'aimerais mieux
 dire que ses copistes ont sauté le mot
 τετρας, *quatuor*; car il ne pouvait
 pas ignorer que Servius Tullius a ré-
 gné quarante-quatre ans.

Avez-vous pris garde, me disait
 l'autre jour un homme, qu'Henri Glar-
 réanus (41), après avoir lu la Disser-
 tation de Laurent Valla et les Ar-
 gumens de Denys d'Halicarnasse,
 contre l'opinion de Fabius Pictor,
 ne laisse pas d'adopter cette opinion?
 C'est sur ce pied-là qu'il dresse l'ar-
 bre généalogique des Tarquins. Il
 donne pour fils au premier Tarquin
 les deux gendres de Servius Tullius.
 Il lui donne aussi pour fille la mère
 de Brutus. Qu'Étienne Pasquier (42)
 ait commis la même faute (43), je ne
 m'en étonne pas tant; car peut-être
 n'avait-il jamais ouï parler de l'écrit
 de Laurent Valla, ni observé la dis-
 pute de Denys d'Halicarnasse contre
 Fabius Pictor et contre les autres
 historiens de Rome. Je sais bien l'a-
 veu qu'a fait Glaréanus, que le sen-
 timent de Denys d'Halicarnasse est

voyez-en la remarque (D). t. IV, p. 184.
 Denys. Halicarn. lib. IV. cap. 236.

(39) L'année que Tarquin fut chassé. Or on le
 chassa la vingt-cinquième année de son règne, et
 il avait commencé de régner quatre ans avant

soutenu de bonnes raisons, *multis id ac dignissimis astruens argumentis*. Généralement parlant elles sont les mêmes dont Laurent Valla s'est servi. Je crois néanmoins, avec Glaréanus, qu'il ne les avait pas dérobées à cet ancien historien : il avait lu les anciens auteurs ; mais enfin de plus savans hommes que lui ignorent, en composant, que telles ou telles choses se rencontrent, ou dans Plutarque, ou dans Diodore de Sicile, etc. Il proteste qu'il ne savait pas que Denys d'Halicarnasse se fût servi de ces preuves ; et il est beaucoup plus franc que Pérot et Politien à reconnaître d'où il emprunte ce qu'il ne prend pas de son fonds. *Nisi quis Dionysium ab eo non lectum, atque eum suoptè hoc ingenio expiscatum contendat, quod ipse fatetur in priore defensione adversus Benedictum Morandum quendam. Nam ut de Vallà aliud suspicer ejus candor obstat. Liberè enim ac ingenuè ubique fateri solet, per quos profecerit, et undè habuerit quod scripserit : secus certè atque Perottus in suo cornu ; aut in suis operibus Politianus, gloriolæ ac popularis auræ captatores, ut mihi quidem visum est, etsi bonæ litteræ eis multum debent* (44). J'écoutai patiemment cet homme, et je lui fis voir ensuite que Glaréanus se déclare assez manifestement contre Tite Live, et qu'il avertit qu'il ne donne la généalogie des Tarquins que selon le plan de cet auteur. J'alléguerai aussi une raison assez probable, contre ceux qui veulent que Valla ait été ici un plagiaire : c'est qu'il ne s'est point servi d'une observation qui pouvait donner de nouvelles forces à ses argumens, et que Denys d'Halicarnasse lui eût pu fournir (45).

(44) Glaréanus, in Annot. ad librum I T. Livii, pag. 40.

(45) Denys d'Halicarnasse montre que Lucumon alla à Rome la huitième année du règne d'Ancus pour le plus tard ; d'où il s'ensuit qu'il vécut à Rome seize ans avant que d'y régner. Or Laurent Valla se contente de l'y faire vivre dix années.

TANDÉMUS (a), hérétique qui s'éleva en Allemagne sous l'empereur Henri V, environ

(a) On le nomme aussi Tanchelin.

l'an 1124, et qui répandit particulièrement ses erreurs parmi les bourgeois d'Anvers. C'était un laïque qui avait la langue bien pendue, et qui surpassait en subtilité d'esprit, en éloquence et en bien d'autres choses les plus grands clercs de ce temps. Il était magnifique dans ses habits (A), sa table était bien servie, et il se faisait suivre par trois mille hommes armés, auxquels il venait à bout de vaincre les attraites de son langage n'avaient pu faire. Il avait tellement infatué ses sectateurs, qu'ils buvaient de l'eau qui lui avait servi de bain, et qu'ils la gardaient comme une relique. Il n'y a lieu de s'étonner, et peut-être aussi de ne s'étonner pas, qu'il ait pu séduire beaucoup de gens avec des doctrines et avec des actions aussi choquantes qu'étaient les siennes. Il soutenait que ce n'était point une action de sensualité, mais plutôt de spiritualité, que d'avoir affaire avec une fille en présence de sa mère et avec une femme à la vue de son mari ; et il mettait en pratique ce beau dogme. Il tuait ceux qu'il ne pouvait pas persuader. Il n'attribuait aucune vertu au sacrement de l'eucharistie ; il ne reconnaissait point de distinction entre les laïques et ceux qui avaient reçu les ordres. Un prêtre, avec lequel il trouva dans un bateau, lui donna un coup sur la tête, qui le tua. Ses erreurs ne furent pas d'abord extirpées ; mais enfin on fit venir dans le giron de l'église les dévoyés. Norbert (b) fut

(b) C'est le fondateur de l'ordre des Prémontrés.

l'instrument de leur con-
: il toucha de telle sorte
ommes et les femmes,
apportèrent les hosties
raient gardées pendant
ou dans quelque trou,
quelque coffre (c).

olus, *vocis Tandemus, ex Sigo-*

était magnifique dans ses
Voilà un coup de massue
éri, qui a dit (1) que Tan-
ait renouvelé l'hérésie des
. Ceux-ci avaient pour leur
de distinction le dogme de
, et personne ne remarque
démus ait voulu que l'on
tout son corps, comme A-
ve le montraient avant leur
aimait au contraire le luxe
habits. *In pretioso habitu et*
leauratus incedens (2).

e mot Adamites.

lus, in *Elencho Heres.*, *vocis Tan-*

HIE NS, peuples situés
carnanie, les mêmes que
boès. Voyez les remar-
r l'article TÉLÉBOÈS, ci-
, page 63.

PER (RUARD), natif d'En-
en Hollande, a vécu au
ième. Il fit ses études de
phie et de théologie à
: il y fut professeur en
ie trente-neuf ans, et
le l'église de Saint-Pierre
vingt-quatre ans. Il y
aussi la charge de chan-
le l'université. Il suivit
fois la cour de l'empereur
-Quint, et fut consulté
prince en plusieurs ren-
importantes (a). Quel-
as disent que ces distrac-
empêchèrent de bien étu-
doctrine de la grâce (A),

er. *Andreas*, *Biblioth. belg.*, *pag.*

et que n'ayant pas bien lu saint
Augustin, et voulant s'éloigner
trop des protestans, il s'appro-
cha plus qu'il ne fallait du péla-
gianisme (B). Il fut député au
concile de Trente en qualité de
théologien de l'empereur, l'an
1551 (b), et il y témoigna beau-
coup de capacité (c), et dès qu'il
fut de retour, il se rendit chef
de parti contre Michel Baius (d),
qui s'attachait fort à la doctrine
de saint Augustin sur les matières
de la prédestination et du franc
arbitre. Il mourut à Bruxelles,
le 2 de mars 1559, à l'âge de
soixante et onze ans (C), et fut
enterré à Louvain (e). Il laissa
ses biens aux pauvres, et ses li-
vres à la faculté de théologie (f).
Je donnerai le catalogue de ses
ouvrages (D), et quelques ex-
traits de l'Apothéose de ce doc-
teur (E). La passion ardente
avec laquelle il combattit les
protestans ne l'empêcha pas de
débitier qu'il ne s'agit point du
sacrement de l'eucharistie dans
le VI^e. chapitre de saint Jean,
quoique les pères, en prêchant,
aient ajusté à ce mystère les pa-
roles de cet apôtre (g). On l'a ré-
futé sur cette opinion (h). Il crut
que Faustus Régienensis était or-
thodoxe (F). Lindanus lui donne
des louanges très-particulières,
et l'a cru participant des lumières
prophétiques (G).

(b) *Opera Baii, part. II, pag. 191, edit.*
1696.

(c) *Valer. Andr., Biblioth. belg., p. 803.*

(d) *Opera Baii, part. II, pag. 207, 217.*

(e) *Valer. Andr., Biblioth. belg., p. 803.*

(f) *Idem, ibid., pag. 803.*

(g) *Possev., in Appar., tom. II, p. m. 358.*

(h) *Idem, ibidem.*

(A) *Ces distractions l'empêchèrent*
de bien étudier la doctrine de la grâ-

ce.] « Il ne se serait pas écarté de la » doctrine commune de l'université » (1), si le grand commerce qu'il » avait avec la cour, et ses occupa- » tions extraordinaires ne lui eussent » dérobé le temps qu'il devait don- » ner à la lecture de saint Augustin, » avant que de se remplir l'esprit » des idées d'une théologie nouvelle. » Voilà ce qu'on trouve à la page 48 d'un ouvrage qui fut imprimé l'an 1688 sous le titre d'*Apologie historique des deux Censures de Louvain et de Douai, sur la matière de la Grâce*.

(B) *Voulant s'éloigner des protestants, il s'approcha... du pélagianisme.*

« Le désir de se trouver toujours et » en toutes choses opposé de senti- » mens aux nouveaux hérétiques fut » une tentation assez commune en ce » temps-là, et qui tira quelquefois » de grands hommes du chemin de » la tradition. Tapper en fut un. . . » Pierre Soto, ce savant dominicain, » confesseur de Charles V, ... écrivit » à Tapper une longue et savante » lettre, où il luy fit voir qu'il ne » pouvait suivre ces nouveaux senti- » mens sans retomber dans le péla- » gianisme (2). » On avait raison de lui parler en ces termes; car il enseigna formellement que l'homme par les seules forces de la nature, et sans la grâce, peut faire beaucoup de bonnes actions: *Sine gratia ex viribus naturæ multa bona ab hominibus fieri posse* (3); et que les impies et les infidèles ont pu glorifier et adorer Dieu, et éviter le péché, sans autre secours que celui de la nature: *Quòd impii et infideles persolam naturæ legem, sicut Deum cognoscere, ita eum solum adorare et glorificare potuerunt: et quòd impius et infidelis solis naturæ talentis naturalibusque viribus relictus possit vitare peccata: quia, inquit, discernit inter multa licita atque illicita, ita pro tempore et loco potest non peccare, nolle fornicari, ex eo quòd judicat illa esse illicita. OMNE ENIM QUOD MALUM ESSE NOVIT, ODISSE ATQUE*

(1) C'est-à-dire de l'université de Louvain.

(2) Géry, *Apologie historique des Censures*, pag. 49.

(3) Ruard. Tapper., in art. VII contra Protestantas, apud Opera Mich. Baii, part. II, pag. 218, edit. 1696.

ABOMINARI POTEST (4). Il soutient qu'un homme ne pécherait point, ne se convertissant pas, s'il lui manquait une grâce nécessaire pour conversion: *Si igitur deest gratis quod opus est, ut ad Deum cor converti possit, NEC PECCATUM EST quod quis non convertitur; quia non potest pro tunc ad Deum converti, et necessariò non convertitur, et per consequens non liberè* (5). Vous trouverez quelques autres propositions de cette nature extraites des livres de Ruard Tapper; vous les trouverez, dis-je dans la nouvelle édition des Œuvres de Michel Baius, à la page 218 de la II^e. partie*.

(C) *Il mourut... le 2 de mars 1559 à l'âge de soixante et onze ans* (6). M. Moréri fait ici deux fautes, dit peut-être quelqu'un. La première consiste en ce qu'il a mis 1559 au lieu de 1558; la seconde en ce qu'il a dit mourut à son retour du concile. Aurait-il parlé de la sorte s'il avait su que Tapper revint de Trente à Louvain l'an 1552? Il a trouvé la première faute dans Valère André mais que n'y trouvait-il aussi le remède? Les deux vers latins où les lettres numériques indiquent le jour et l'année de la mort de ce docteur nous donnent l'année 1558. M. Moréri les rapporte après Valère André; il devait donc en conclure que 1559 était une faute d'impression. Joignons à cela que Valère André observe que l'Apothéose de Ruard Tapper fut imprimée l'an 1558 (7). Voilà ce qui semble que l'on pourrait objecter à M. Moréri; mais je puis répondre quelque chose en sa faveur, à l'égard du premier chef; car il a dû mettre la mort de Tapper à l'année 1559, comme le caractère de son ouvrage ne l'engageait pas à critiquer, et

(4) Oper. Mich. Baii, part. II, pag. 218 edit. 1696.

(5) Ibidem.

* Leclerc fait tout son possible pour justifier Tapper du reproche de semi-pélagianisme que lui fait Bayle. Joly, qui rapporte quelques lignes de la défense de Tapper, par Leclerc, renvoie ceux qui voudront une plus ample apologie aux remarques mêmes de Leclerc.

(6) Cela ne s'accorde point avec son Apothéose où l'on assure qu'il naquit le 15 février 1488.

(7) Il est certain que le libraire qui imprima cette Apothéose, marque 1558 à la fin de l'ouvrage.

ordre d'avoir suivi la Bible belge sans descendre la discussion des fautes. L'autre Bibliothèque n'a pas exact; il met en peine son il le jette dans des bronchites. Il nous avertit eux vers qu'il rapporte marquée de la mort de Tapper. arquent l'an 1558. J'ajoute othéose de ce docteur fut el'an 1558: comment ajuste ces choses avec l'an 1559, elon lui l'an mortuaire de apper? Pourquoi laisse-t-il arras sous les pieds de son

Ne devait-il pas nous avertir l'auteur de ces deux vers fait l'année à Pâques? Selon 2 de mars 1558 est en effet le 15 1559. Je pense que Valère ne sut jamais ce dénoûment. l'on a supposé, dans l'Apolle Ruard Tapper (8), qu'il après Charles-Quint. Il est que cet empereur mourut au septembre 1558. Cela prouve de mars, jour mortuaire de , est de l'année suivante, e othéose ne fut imprimée 59 (9).

Je donnerai le catalogue de pages.] Il fit imprimer en unmesin-folio, à Louvain, 1555, tiones in articulos circa eccle- Dogmata hoc sæculo contro- i facultate theologicâ aca- Lovaniensis Caroli V; imp., llectos. Ses Orationes Theonâ cum Corollario de veris itum Belgii causis atque re- iurent publiées par Lindanus, e, l'an 1577, in-8°. On fit dans ville une édition de ses OEu- folio, l'an 1582. On garde à l'original de son traité de ntia Dei et Prædestinatione; iécriture en est si mauvaise, onne ne l'a jamais pu déchif-

et quelques extraits de l'Apolle ce docteur.] L'édition dont rs est celle de Bâle, 1567, in-8°.

m. A 5 verso.

marque dans le titre de l'édition de il y avait huit ans que cet ouvrage imprimé.

de Valère André, Bibliotheca belg., eyes aussi Possevin, Appar., tom. II,

En voici le titre (11) : *D. Ruardi Tappart Enchusani, hæreticæ pravitatis primi et postremi per Belgicum inquisitoris, cancellarii academia Lovaniensis, Apotheosis : Gratiano Vero Autore. Lege lector funestissimam ecclesiasticorum tyrannidem, quâ quid profecerint demonstrabit, nisi Deus avertat, totius tandem inferioris Germaniæ excidium : liber ante octo annos primum editus fuit, sed ita ut omnia ista, quæ nunc præsentibus motibus gliscunt, tanquam in speculo ostenderit. Tuum igitur est collatis omnibus inter se, judicium facere quàm nihil autorem præsentem sefallerit.* C'est un dialogue entre Tapper, un génie, et saint Pierre. On y trouve que Tapper aspirait à l'évêché de Louvain (12); que lorsqu'il récita dans la même ville le panégyrique de Maximilien, roi de Bohême, ce prince lui imposa silence en s'écriant, *J'ai aussi bien entendu ce qu'il dira que ce qu'il a déjà dit*; qu'il avait une aversion prodigieuse pour ceux qui parlaient de permettre le mariage aux ecclésiastiques, et qu'il exhortait ceux-ci à prier Dieu de les délivrer des tentations de la chair par quelques songes; ou s'ils ne trouvaient pas assez de secours dans ce remède, à se conduire prudemment lorsqu'ils ne pourraient pas se conduire chastement; *Ad cælibatum servandum, vitandumque conjugium soleo nostris orgiis initiatos hortari ut quoties sentirent desiderio humanitatis intumuisse venas, orarent Deum, ut ab eâ imbecillitate liberaret ipsos per somnia, et nocturnas pollutiunculas. Si ne hoc quidem prodesset, quòd non possent castè, facerent cautè, nec admitterent ullo pacto in animos suos flagitiosam cogitationem de conjugio sacerdotum*; que son premier exploit contre les sectaires fut de faire brûler à la Haye Jean Vordénas, qui soutenait que la

(11) Vous trouverez à la fin de cette remarque celui de la première édition.

(12) *Episcopatum Lovaniensem sperasti.* Apoth. circa init. Mais comment cela, demandera-t-on, puisque Louvain n'est pas une ville épiscopale? Il faut répondre que les abbés d'Astghem, de Saint-Bernard et de Tongerlo, s'opposant à l'érection des évêchés nouveaux, tâchaient de les réduire à un seul qui devait être à Louvain. Voyez M. Brand, dans son Histoire de la Réformation, tom. I, pag. 239.

prêtrise n'avait point dû l'empêcher de se marier ; que la ville d'Anvers, appréhendant la diminution de son commerce, n'approuvait pas qu'on persécutât les hérétiques, et qu'il avait conseillé au roi d'Espagne de la faire brûler, afin d'étonner les autres villes par la punition sévère de celle-là ; qu'il fut député à Trente, et qu'il porta la parole comme l'ancien de ses collègues ; que les Espagnols mêmes se moquèrent de sa harangue ; qu'il perdit beaucoup de livres en retournant à Louvain ; qu'après son retour, lui et ses associés firent condamner toutes les versions de l'Écriture hormis la Vulgate ; qu'ils tâchèrent de faire périr tous les ouvrages d'Érasme, mais qu'ils ne purent y réussir, ayant été traversés par le président du Brabant et par l'évêque d'Arras ; que l'Histoire de Jean Sleidan fut un poison très-pernicieux ; que chacun l'avalait avec une extrême avidité ; qu'on traduisait en toutes sortes de langues cet ouvrage ; que l'empereur en avait loué la fidélité, et avait été surpris d'y trouver tant de vérités cachées (13) ; qu'on ne put le mettre dans le Catalogue des Livres défendus, qu'après qu'il eut été lu et relu de tout le monde : *Tunc demum (si diis placet) Sleidani nomen ridiculè adjectum est catalogo nostro, cum omnes (inquam) ut ungues suos tenerent, aut potius satietate nausearent. Antè nihil impetrari potuit* (14). Que les soins extrêmes qu'on eut de faire condamner les écrits des protestans ne furent pas à l'épreuve des artifices des libraires ; qu'en changeant ou en supprimant les noms des auteurs, on faisait passer des livres très-dangereux, et l'on en donnait à garder aux inquisiteurs ; et qu'il leur était arrivé de condamner tel ouvrage qu'ils avaient approuvé auparavant. *Quanquam ne sic quidem cavere potuimus quin typographi, homines versutissimi imposuerint nobis : mutatis autorum nominibus, vel omissis, vel inversis, vel etiam græcè redditis quæ erant latina, et è contrà : ut sæpè coacti si-*

mus quæ antè approbaveramus, damnare post, vix ausi profiteri apud regem nostram simplicitatem. Ne ex titulis librorum æstimanda non omnia erant, cum non vacaret peragere quæ intus erant, quorum quædam ita etiam erant obscura et innotiosa (quæ fraude semper hærent abundarunt) ut quid scriberetur, non assequeremur. Ad quem modum tunc piter non decepit Philippi Melanthonis libellus de theologia christiana, qui titulo Hippophili Melanthonis passim senatorum, præsidum, nostrorum etiam baccalaureorum manibus tritus est : donec amici, qui Germaniæ adhuc sinceri erant, admonuerunt, ut habitâ synodo consideremus lexica nostra, fore enim idem esse Philippum et Hippophilum deprehenderemus (15)... *Idem accidit in Cœlii secundæ de Providentiæ libello quidem non magno, sed pestilentissimo : quem ille nebulo tum primè innotescens Areneum inscripserat. Nos enim rati esse poëticum, grammaticum figmentum, non tantè olfaciebamus fucum quàm exemplaria essent Lovanii distracta. Taceo de Hutteno, Calvino, Urtho Rhegio, et aliis (proh ! dolor) multis, quos nobis oscitantibus ne quibus titulis, ex Metamorphosi, Ovidi, Ovidianâ petitis, insinuaverat* (16). Ensuite Tapper raconte qu'il contraignit dans Louvain plusieurs étudiants à se rétracter, et à payer des amendes ; qu'il en fit brûler et décapiter quelques autres ; qu'il enterra toutes vives quelques femmes de bonne maison (17) ; qu'il intenta un procès à Persevald, rhétoricien, qui médissait des inquisiteurs ; que craignant que cet accusé prouvât son innocence, vu que plusieurs personnes le favorisaient, lui intenta une accusation de péculat qui le priva de la plupart de ses protecteurs (18) ; qu'il le condamna secrètement à une prison perpétuelle ; mais qu'afin de ne se tr-

(13) *Ipsæ Cæsar delectatus lectione obstupuerat secretissimarum (quas videbat) rerum narratione, et commendabat veritatem.* Apoth. Ruardi Tappart, folio D verso.

(14) *Ibidem.*

(15) Apoth. Ruardi Tappart, folio D 2 verso.

(16) *Ibidem*, folio D 3 verso.

(17) *Mulieres primarias et optimis in urbem gnatas terrâ obruendas (ut vivæ erant) coactas.* Ibid., folio E verso.

(18) *Homini cæco et deformi masculi a infamiam affixi, statimque oculis Euro à causæ plerosque deterrui.* Ibidem.

chargé de la nourriture de
ier, ni de la haine de l'a-
mourir de faim, il le don-
ntilhomme qui intercédait
qu'il contraignit après cela
homme à se purger de la
cette intercession, et qu'il
ana à la perte de tous ses

laisse le long détail des
es qui furent faites contre
philitius, théologien de Paris.
ce et la fraude y paraissent
t. On remarque, dans les
les de ce narré-là, que Bar-
Latomus comparait l'église
e à un petit ours qui n'a-
recevoir sa forme qu'après
léché pendant plusieurs siè-
rindè *ac si religionem chris-*
rsa aliqua peperisset, quam
mater tamen lambendo de-
atque efformaret, sed mille
torum annorum somnia (19).
réflexion de l'auteur de l'A-
O cæci ! Christi lex æter-
nec eget maturatione tempo-
t stabilitatem consequatur.

primis ecclesiæ membris
fuisset injuria facta, si quid
rum institutionem defuisset
ripiendi edentula ista mundi
demum capax fuisset.

arquons ici en passant le sort
ntroverse. En ce temps-là les
us des protestans contraigni-
atomus à soutenir que les
ncemens du christianisme a-
été un chaos qui peu à peu
lébrouillé (20). Il leur enten-
re éternellement qu'il fallait
r les choses à la première in-
n, et abolir ce qui n'avait pas
scrit dans l'Écriture. Que fit-il
eur répondre ? Il s'avisa de
ypothèse, que l'église n'était
ue à sa perfection que par de-
a réflexion qu'on a vue ci-des-
qui servait de réplique pour
testans, est la base d'un écrit
. l'évêque de Meaux a fait con-
cent quarante ans après (21).
ait M. Jurieu pour lui répon-
la fait revivre l'hypothèse de

idem, folio E 3.

Ve vacillent argumenta Latomi quum ru-
igestamque molem vocat primitivam eccle-
ndem.

Voyez la préface de son Histoire des Va-

Latomus (22). Quel échange ! *Sors*
omnia versat.

Notez qu'on suppose que Tapper
avoue qu'il servit de sage-femme dans
une barque, sans savoir ce qu'il fai-
sait, et sans avoir encore ouï dire
que les enfans vinssent au monde de
cette façon, ni avoir été désabusé de
ce que sa mère lui avait fait accroire
qu'ils venaient du fond des roseaux :
Ecce auditus vagitus est (ut sit verbo
venia) nescio quo loco..... Dii talem
terris avertite pestem : ego indè pro-
dire infantulos putâssem ?..... Mater
mihi persuaserat apud nos è proxi-
mis arundinetis dari mulieribus (23).
Notez aussi qu'encore qu'on lui fasse
avouer qu'il sentit depuis ce temps-
là les mouvemens de la convoitise,
et qu'il regarda ses servantes avec
quelque sorte de tentation (24), on
ne le contredit pas sur ce qu'il pro-
teste qu'il n'avait jamais connu ni
même baisé aucune femme (25). Il
n'en fut pas quitte pour en avoir aidé
une à se délivrer de son enfant, car
au sortir de la barque il fut entouré
d'un bon nombre de paysannes qui
l'entraînèrent au cabaret ; on l'obli-
gea à être parrain de l'enfant, et à
payer le vin qui fut bu. Il ne lui
resta ni sou ni maille quand il eut
payé la bonne chère que l'on fit à ses
dépens : *Emunctus sum omni pecu-*
niâ : nec potui redimere ubi navem
appulissemus quin fierem compater
hominis quem nunquam vidi. Pertra-
hebant me in diversorium palustres
mulierculæ bibacissimæ, vocatus sa-
crificus æquè sobrius... omnes certa-
tum pascebantur tanti compatris lar-
gitate..... nunquam nudior, nec
sordidior redii domum (26). Ses ex-
ploits contre les anabaptistes ne fu-
rent pas oubliés dans l'Apothéose,
non plus que ses pernicieuses maxi-
mes ou méthodes d'inquisiteur. Pre-
nez bien garde que Valère André
avoue que cet écrit-là fait très-bien
connaître les actions de Ruard Tap-

(22) Voyez les Lettres pastorales où il décrit la
doctrine des anciens pères.

(23) Apothés., folio G 2.

(24) *Ab eo die nunquam carui nescio quo pru-*
ritu, nec æquis oculis aspexi famulas meas.
Ibidem.

(25) Ibidem, folio G verso. Voyez si-après,
citation (31), le passage de Lindanus.

(26) Ibidem, folio G 2 verso.

per : *Ceterum*, dit-il (27), *Apotheosim R. Tappero scripsit* Henr. Gellorpius, editam anno 1558, in-4°. *Verum sannis et scommalibus plena genium auctoris sui prodit: ex quod alioqui summi illius viri ACTA DILUCIDÉ PATENT* *¹.

Cet article étant déjà prêt à être envoyé aux imprimeurs, j'ai trouvé un exemplaire de la première édition de l'Apothéose. J'en mets ici le titre, afin qu'on le puisse comparer avec l'inscription de la seconde. *Clariss. Théologi D. Ruardi Tappart Enchusani, hæreticæ pravitatis primarii et generalis inquisitoris, cancellarii celeberrimæ academici Lovaniensis, pridem inconsolabili suorum luctu vitâ functi, Apotheosis: Gratiano Vero theologicæ baccalaureo auctore. Reperies in hoc scripto, lector, non parum multa à scitu dignissima, et paucis hætenus cognita, inquisitorum hæreticæ pravitatis consilia atque secreta: quæ omnibus tandem cognoscenda proponi, in primis interesse reipublicæ duximus.*

(F) *Il crut que Faustus Régiensis était orthodoxe.*] *² Il le citait « avec » la qualité de vénérable : sur quoi » ayant été averti par un de ses con- » frères que c'était un écrivain » condamné comme plein d'erreurs, » il en fut extrêmement surpris et » ne le pouvait croire, comme le » rapporte Estius, dans un discours » théologique prononcé à Douai en » 1609, l'ayant appris du docteur » même qui avait donné cet avis à » Tapper (28). » Voici un second té-

(27) Valer. Andr., *Biblioth. belg.*, pag. 803.

*¹ Leclerc dit que l'*Apothéose de Tapper* est une pure satire écrite par un protestant, et que Bayle aurait dû savoir que dans ces sortes de libelles il faut faire un discernement entre le gros de la vie d'un homme et les sots pontes ou les faits calomnieux qui en sont comme l'accessoire et la broderie.

*² Joly observe que Leclerc, après avoir justifié Fauste de Riez de l'accusation de semi-pélagianisme que lui intente Bayle, prit encore la défense du même personnage, dans le *Journal de Trévoux*, juillet 1736, par sa *Lettre de M....., prêtre du diocèse de Riez, à M....., chanoine d'Arles, sur ce qui est dit des saints Fauste de Riez et Césaire d'Arles, dans l'Histoire littéraire de France*. Les bénédictins répondirent à cette *Lettre*, dans la préface de leur tome IV, imprimé en 1738. Leclerc était mort en mai 1736. Il pensait que la partie du décret qui regarde Fauste ne peut être de Gélase. Il avait même composé à ce sujet une *Dissertation* qu'il cite plus d'une fois, mais que Joly n'a pu voir.

(28) Géry, *Apologie des Censures*, pag. 5.

moîn : *Ut quantum pelagianis favorit, neminem lateret, Faustum Regiensem episcopum, qui semipelagianorum fuit antesignanus, et cujus libri à sancto Gelasio papâ in concilio romano è catholicorum albo deleti sunt, passim commendat et inter patres adducit* (29).

(G) Lindanus lui donne des louanges (30) ... et l'a cru participant des lumières prophétiques.] Voici ses paroles : *Hoc ipsum certè tam vitâ, quam voce, cum apud nos mortali ageret, magis præ se ferebat, disertum tantum non prophetans, quæ modè peccatorum nostrorum causâ Belgii patimur, sicuti et his ipsi orationibus perspicuè prædixisse cernitur* (31). Il ne fallait pas être grand prophète pour deviner que la conduite du parti romain contre la nouvelle religion produirait de grands désordres, et qu'en poussant à bout la patience des réformés on exciterait la guerre civile.

(29) *Opera Mich. Baii, part. II, pag. 218, 219.*

(30) *Ornamentum hujus sæculi singulare... sobrietatis perpetuæ exemplum, inviolatum castitatis et ejus virginialis speculum, prudentiæ norma, eximie pietatis in pauperes specimen, ... jejuniis frequentioribus assidue deditus... modestiæ regula, temperantiæ amussis, tolerantia, patientia, charitatis christianæ; omnis denique virtutis magister absolutissimus. Lindanus, ubi infra, pag. 27.*

(31) Lindanus, in *præfat. Orationum theol. Ruardi Tapperi*, pag. 26. Il se sert aussi de ces paroles : *A Prophetarum gratiâ minimè vacuus plerisque piis viris crederetur : alienum à vero dixisse non videatur qui eum spiritu prophetiæ divinitus præditum fuisse pronunciet.*

TARPA (SPURIUS MÆTIUS, ou MÆCIUS), était un censeur, ou un critique des poésies qui devaient être récitées sur le théâtre. Il avait quatre collègues, et il fallait que l'un d'eux donnât son approbation aux pièces avant qu'elles fussent produites sur la scène (A). Pour cet effet, on donnait un rendez-vous aux poètes dans le temple d'Apollon palatin; ils y lisaient leurs ouvrages, et l'on prononçait après cela sur leur destinée. Les connaisseurs n'étaient pas toujours contents du goût de Tarpa; cela paraît

passage de Cicéron , que
ci-dessous à la fin de
re remarque de cet ar-
est pourtant vrai qu'Ho-
ni n'épargnait pas trop
, ne dit rien de ce criti-
ne le puisse faire plus esti-
mépriser (B).

*fallait que l'un d'eux don-
approbation aux pièces,
elles fussent produites sur*
] Nous trouvons cette par-
dans l'un des scoliastes
sur ces paroles de la X^e. sa-
livre :

*... Hæc ego ludo
æde sonent certantia iudice Tarpa,
ant iterum atque iterum spectata
theatris.*

Tarpa, dit-il, *fuit iudex
auditor assiduus poematum
um in æde Apollinis seu
i, quò convenire poetæ sole-
que scripta recitare, quæ
rpd aut alio critico, qui nu-
nt quinquæ, probarentur,
non deserebantur.* Voilà
ge qu'on peut comparer à
ont les censeurs de livres
ays d'inquisition; mais c'é-
charge proprement dite,
se de la peine d'entendre
lecteurs, soit à cause du
éril que l'on courait. Les
jetées vous attireraient le res-
terrible de l'auteur,

*Genus irritabile vatium (1);
qui étaient admises pou-
pas plaire au peuple ou
annes de bon goût.
race . . . ne dit rien de ce
qui ne le puisse faire plus
me mépriser.]* Horace parle
lui dans sa lettre de *Arte*
(1), et voici en quels termes :

*... Si quid tamen olim
in Meti descendat iudicis aures,
et nostras*

(1), après avoir observé qu'A-
tius (3) avoue qu'il ne se
point d'avoir rien lu, tou-
, *epist. II, vs. 102.*

*de Imitat. et Recitat. Veterum,
ad Hor. X sat., lib. I.*

chant ce Mélius Tarpa, ailleurs que
dans la X^e. satire du 1^{er} livre d'Horace,
dit qu'il en est aussi fait mention
dans la X^e. satire du 1^{er} livre, et répète
ce qu'Horace y dit de Tarpa. On voit
bien que c'est là l'effet d'une grande
distraktion. Vossius se souvenait
qu'Horace parle deux fois de ce cri-
tique, savoir, dans la X^e. satire du
1^{er} livre, et dans sa lettre de *Arte
poëtica*; mais il ne se souvint pas
que l'endroit connu à Statius est ce-
lui de la X^e. satire : voilà pourquoi il
le renvoie à celui-là. On ne sait pas
s'il s'aperçut de cette méprise après
l'impression; car encore qu'il y ait
dans ses *Addenda* plusieurs choses
qu'il veut être insérées à la page où
Achille Statius vient sur les rangs,
et que le passage qui concerne Mélius
dans la lettre de *Arte poëtica*, soit
du nombre de ces choses, on ne se
voit pas averti qu'il faille rien corri-
ger à cette page. Voici le passage de
Cicéron que j'ai promis de rappor-
ter : *Reliquas partes diei tu consu-
mebas his delectationibus quas tibi
ipso ad arbitrium tuum compararas :*
*nobis autem erant ea perpetienda
quæ scilicet Sp. Mæcius . . . proba-
visset (4).*

(4) Cicero, *epist. I, lib. VII ad Famil.*

TARRUNTIUS (a) (Lucius),
surnommé *Firmanus*, à cause
qu'il était de *Firmum*, ville d'I-
talie au pays des Picentins, flo-
rissait en même temps que Cicé-
ron, et fut l'un de ses amis (b).
C'était un philosophe mathéma-
ticien (c); je veux dire qui se
mêlait beaucoup de l'astrologie
judiciaire. Il ne serait guère
connu s'il n'eût fait deux horo-
scopes dont les anciens font men-
tion. L'un était celui de Romu-
lus, et l'autre celui de Rome
(A). C'étaient des horoscopes ré-
trogrades, dont on ne voit guère

(a) Quelques-uns le nomment Tarrutius,
trompés par le mot grec Ταρρούτιος. Voyez
Saumaise, in Solin., pag. 15.

(b) Voyez la remarque (A), citat. (2).

(c) Voyez la remarque (C), citation (21),
et la remarque (A), citation (1).

d'exemples ; car il y a très-peu d'astrologues qui , par l'examen des aventures d'une personne, entreprennent de deviner le moment de sa naissance (B). Tarruntius, à la prière de Varron, prit cette route, et répondit hardiment de l'heure de la naissance. On a raison de croire que Pline le cite (C).

(A) *L'un était l'horoscope de Romulus, et l'autre celui de Rome.*] Plutarque nous va réciter ce fait : je rapporterai ses paroles selon la version de M. Dacier. « Varron, qui » était le plus savant des Romains » dans l'histoire, avait un ami particulier, nommé Tarrutius, qui, » étant grand philosophe et grand » mathématicien, se mêlait par curiosité de tirer des horoscopes » par le moyen des tables astronomiques, et passait pour le plus habile de ce temps-là. Il lui proposa » de trouver le jour et l'heure de la » naissance de Romulus, en remontant depuis les actions connues, » comme on fait, par les analyses, » les résolutions des problèmes de » géométrie ; car il soutenait qu'un » art, qui, sur une naissance donnée, » peut prédire la vie qui suivra, peut » et doit, à plus forte raison, sur » une vie connue, démêler précisément le point de la naissance qui » a précédé. Tarrutius fit ce que » Varron souhaitait. Après avoir » considéré les inclinations et les actions de Romulus, le temps de sa » vie, et le genre de sa mort, et » comparé tous ces accidens ensemble, il prononça hardiment, » comme une chose très-certaine, » qu'il avait été conçu la première » année de la seconde olympiade, » le vingt-troisième jour du mois » que les Égyptiens appellent (*) » *Choiak*, vers la troisième heure du » jour, à laquelle il y eut une » éclipse entière de soleil ; qu'il vint » au monde le vingt-unième du mois » (**) *Thot*, environ le soleil levant, » et qu'il fonda Rome le neuvième

(*) Décembre.

(**) Septembre.

» du mois appelé (*) *Pharmouth* » entre les deux et trois heures ; » ces gens-là prétendent qu'il y a » certain temps fixe qui gouverne » fortune des villes comme celle » des hommes, et que, par la position et les différens aspects des astres, on peut le découvrir jusqu'au » premier moment de leur fondation (1). » Cicéron rapporte précisément ce qui concerne l'horoscope de la ville de Rome, et s'en meurt que avec raison. *L. quidem Tarutius Firmanus familiaris noster, in primis Chaldaicis rationibus eruditus urbis etiam nostræ natalem diem repetebat ab iis Parilibus, quibus eam à Romulo conditam accepimus : Romanamque in iugo quum esset lunæ natam esse dicebat, nec ejus fata cernere dubitabat. O vim maximam erroris, etiam ne urbis natalis dies, aut vim stellarum et lunæ pertinebat. Fac in puero referre ex quâ affectione cœli primum spiritum duxerit, num hoc in latere, aut in cœmento ex quibus urbs effecta est, potuit velare (2) ?* Remarquez une différence considérable entre ce narré de Cicéron et le narré de Plutarque. Selon le premier, Rome fut fondée le jour des Palilies, c'est-à-dire le 21 d'avril ; et ainsi Tarruntius était d'accord avec l'opinion commune (3) ; mais il ne l'était pas selon Plutarque, car il mettait la fondation de cette ville au neuvième jour d'un mois égyptien (4), lequel jour, selon de très-doctes chronologues (5), répondait au 4 d'octobre. Il y a des chronologues (6) qui conjecturent que l'année dont se servaient les habitans d'Albe et Romulus, était déréglée ; que le mois d'avril correspondait à l'automne, et qu'après la forme qui fut

(*) Avril.

(1) Plutarque, dans la Vie de Romulus, pag. 114 et 115 de la traduction de M. Dacier, édition de Hollande.

(2) Cicero, de Divinat., lib. II, cap. XLVII.

(3) Voyez ci-dessous, citation (21), ce que je cite de Solin, qui attribue aussi à Tarruntius l'opinion commune.

(4) Selon Xylander, Amyot et M. Dacier, le mois Pharmuthi répondait au mois d'avril. Mais le père Pétiau n'est point de ce sentiment, voyez la citation suivante.

(5) Le père Pétiau, in Rationario Temporum, part. II, lib. III, cap. II, pag. m. 157.

(6) Voyez la Chronologie française du père Labbe, tom. I, à l'introduction, chapitre IX, num. 5.

ar le roi Numa à l'année la fête de Palès, qui se célébrait le 21 d'avril, correspondait à l'été. Selon cette conjecture il eût été fondée le 21 d'avril de la 6^e olympiade, et le 9 d'un mois qui correspondait au mois de mai. Mais néanmoins Varron n'aurait point suivi exactement Tarruntius, s'il avait dit dogmatiquement que Romulus commença Rome le 21 d'avril, c'est-à-dire au printemps. Notez que Plutarque ne nous apprend rien de la fondation de Rome par Tarruntius. On ne laisse pas de croire que cet astrologue marque la fondation de la 6^e olympiade. Je ne m'appuie sur ce qu'il marque la conception de Romulus à la première année de la 2^e olympiade, et suppose que, conformément à l'usage ordinaire, il reconnut que, à l'âge de dix-huit ans, bâtit Rome. Et comme d'ailleurs il suppose que Varron suivit l'opinion de Tarruntius, on affirmerait communément qu'il met la fondation de cette ville à l'an 3 de la 6^e olympiade.

Je vais en passant que Denys d'Halicarnasse, après beaucoup de discussions chronologiques, se fixe sur la fondation de Rome, à l'an 1 de la 6^e olympiade (7). Le père Labbe a fort mal exprimé lorsqu'il dit que *quelques-uns attribuent la fondation de Rome à Denys d'Halicarnasse* ; très-habile ministre (9) dit qu'il a été suivi en cela par Tarruntius. Velleius Paterculus, mais Varron a pris une époque postérieure de deux années, savoir, la quatrième année de la 7^e olympiade. Il me paraît de représenter trois ou quatre choses. I. Tarruntius a écrit que Denys d'Halicarnasse ; car de même que Cicéron parle de l'histoire de Rome, Tarruntius était un historien, et nous savons que Denys d'Halicarnasse fit son Histoire à Rome, où il y était venu un peu

après l'entière défaite de Marc Antoine. II. L'opinion de Tarruntius n'est point conforme à celle de Denys d'Halicarnasse ; car, comme on l'a vu ci-dessus, elle met à l'an 3 de la 6^e olympiade la fondation de Rome, III. Velleius Paterculus la met à la même année (11) ; il ne suit donc point le sentiment de Denys d'Halicarnasse. IV. Les plus savans chronologues donnent à Varron la même hypothèse qu'à Tarruntius, il n'a donc point pris une époque postérieure de deux (12) années à celle de ce Denys.

(R) *Il y a très-peu d'astrologues qui, par l'examen des aventures d'une personne, entreprennent de deviner le moment de sa naissance.*] Je ne sais pas bien par quelle raison M. Dacier a pu dire : *Qu'il est toujours plus sûr de faire des horoscopes rétrogrades, car sur des actions connues un astrologue peut prononcer hardiment sur le temps de la conception et de la naissance. Qui est-ce qui le démentira* (13) ? Je réponds qu'il n'y a rien de plus facile que de le démentir. On sait presque dans toutes les familles le jour natal des personnes qui les composent, et à l'égard des gens de marque, il est aisé de recourir à des monumens publics qui apprennent ce jour natal. De sorte qu'un astrologue qui se serait abusé serait bientôt convaincu de sa bévue, et c'est pourquoi ces charlatans ne hasardent rien là-dessus. Ils ne courraient aucun risque par rapport à l'heure de la naissance de quelque grand roi moderne ; car ils la savent, et ils l'ont pu lire dans l'histoire. Aussi ne les consulte-t-on point sur de tels faits. Par occasion je remarquerai une faute d'Amyot que M. Dacier n'a pas évitée. Plutarque raconte qu'il y eut une éclipse de soleil le jour que l'on commença de bâtir Rome. Συνοδὸν ἐκλειπτικὴν ἐν αὐτῇ γενέσθαι σελήνης πρὸς ἥλιον (14). Xylander a mal traduit ces paroles

(11) *Sextâ olympiade post duos et viginti annos quam prima constituta fuerat Romulus... Roman urbem Parilibus in palatio condidit.* Vell. Pat. lib. I, cap. VIII.

(12) *Il eût fallu dire de trois.*

(13) Dacier, Remarques sur la Vie de Romulus, pag. m. 178.

(14) Plutarchus, in Romulo, pag. 24.

Velleius Halicarn., lib. I, pag. m. 60.
E. Chronol. franç., à l'Introd., chap. 3.
Plot., de l'Existence de Dieu, pag. 11.
Velleius Halicarn., lib. I, pag. m. 6.

grecques par celles-ci : *quo subiens Solis orbem luna defecit*. Amyot n'y a pas mieux réussi, *auquel jour y eut éclipse de lune*. La version de M. Dacier porta, *et qu'il y eut une éclipse de lune*. L'original n'est point obscur ; il nous parle d'une conjonction de la lune avec le soleil. Or, c'est un temps où la lune ne peut point souffrir éclipse, et le seul où le soleil peut être éclipsé. Il y avait une observation à faire sur la parenthèse qui suit les paroles grecques de Plutarque, qui viennent d'être alléguées. Voici cette parenthèse (ἐν τῇ τρίτῃ τῆς ἑκτῆς ὀλυμπιάδος συμπεσοῦσαν εἶδεναι καὶ Ἀντιμαχὸν οἶοντα τὸν Τίτιον ἱεροποιόν) ; c'est-à-dire : On croit que le poète Antimachus, natif de l'île de Téos, vit cette éclipse solaire qu'il y eut la troisième année de la 6^e. olympiade. Toute la note de M. Dacier (15) revient à ceci, c'est que le poète Antimachus, dont Plutarque fait mention, est celui que d'autres font Clarien ou Colophonien, et qui vivait du temps de Platon. Si cette note était juste, il faudrait dire que Plutarque s'est lourdement abusé ; car comment est-ce qu'Antimachus, contemporain de Platon, eût pu observer une éclipse si long-temps avant sa naissance. Pour disculper cet historien il faudrait, ou qu'il eût parlé d'un Antimachus, distinct du contemporain de Platon, ou qu'on pût dire qu'il a seulement marqué dans sa parenthèse qu'Antimachus, le contemporain de Platon, parle d'une éclipse qui est la même que celle de l'an 3 de la 6^e. olympiade. Il est sûr que son texte grec ne veut pas dire cela. Le père Labbe aurait peut-être mieux fait de le censurer sur ceci que sur d'autres choses. Il remarque (16) après le père Pétau, que non-seulement au mois Pharmuthi, mais même qu'en toute l'année Julienne 3961 de la période Julienne, il n'y eut aucune éclipse de soleil qui eût pu être observée ni en Asie ni beaucoup moins en Italie, par ce poète Antimaque, Téien. Puis il ajoute : « Plutarque s'est en cela trompé, » que Tarrutius ayant assuré que

» Rome avait été bâtie lorsque
» soleil et la lune étaient joints
» y a de plus ajouté du sien, «
» cette nouvelle lune avait été ve
» tablement éclipse. » Cette
sure est fausse à quelques égards
puisque Plutarque n'a point dit
Tarruntius ait assuré que le so
s'éclipsa le jour de la fondation
Rome. Tarruntius ne dit une
chose qu'à l'égard du jour de la
ception de Romulus, c'est pourqu
le père Pétau (17) n'a point dû
imputer de l'avoir dite tant pour
jour-là que pour celui de la fon
tion.

(C) On a raison de croire que
ne la cite.] La plupart des édit
portant : *L. Arruntio qui græcè
astris scripsit, Cæsare dictatore
item* (18). Sur cela on se peut im
giner que Plinè parle d'Arruntius
historien très-célèbre ; mais comme
les bons manuscrits portent,
Tauruntio, il est aisé de deviner
bonne leçon, c'est celle de *La
Tarruntio* (19). Les manuscrits
Solin contiennent une méprise tout
contraire : on y lit *L. Aruntius*, au
lieu de *L. Tarruntius* (20) ; car
est clair que Solin parle du math
maticien qui, à la prière de Varro
fit l'horoscope de Rome. *Ibi Rom
lus mansitavit qui auspicato fund
menta murorum jecit duodevigi
ti natus annos undecimo Kalend
Maias hora post secundam ante
tiam plenam: sicut Lucius Tarrunt
prodidit mathematicorum nobilit
mus* (21). Notez que Plinè met
Tarruntius avant César ; ce qui
firme ce que j'ai dit que cet astro
logue a été antérieur à Denys d'H
carnasse.

(17) Voyez son *Rationarium Tempor.*, p. II, lib. III, cap. II, pag. m. 159, où il renvoie au chapitre XLVIII du IX^e. livre de son ouvrage de *Doctrina Temporis*.

(18) Plin., lib. I, in *Indice Auctorum*, p. XVIII.

(19) Voyez Vossius, de *Scient. mathem.*, p. 447.

(20) Vossius, *ibidem*. Voyez aussi Salmasius, *Solin.*, pag. 15.

(21) Solin, cap. I, pag. 2 *editionis Salmasii*.

TARTAGLIA (NICOLAS), natif de Bresse en Italie, vivait au XVI^e. siècle. La pauvreté de ses parens ne l'empêcha pas de de

(15) Dacier, *Remarques sur la Vie de Romulus*, pag. 178.

(16) Labbe, *Chronol. française*, à l'Introduit., chap. IX, num. 6.

illustre (a). Il se distinguait par la con-
des mathématiques, et
a, entre autres ouvra-
n grand traité des nom-
es mesures, divisé en
s, qui lui acquit beau-
réputation. Il enseigna
m, et y eut beaucoup
tes avec le fameux Car-
qui n'y trouva point
pte (b). Il fut ensuite
Bresse et y expliqua
mais il eut tant de
être mécontent de sa
u'il la quitta et se retira
où il fut fort estimé.
va des personnes libé-
s sénateurs, les ambas-
lui firent de beaux pré-
elques-uns de ses livres
édiés à Henri VIII, roi
erre, et quelques autres
is Donato, doge de Ve-
Il mourut à Venise vers
l'an 1557, si nous en
M. de Thou (d) (C). Je
de la traduction fran-
son Arithmétique, et je
rai quelques louanges
raducteur lui a données
corrigerai aussi une faute
st glissée dans M. de
b).

imi-Teatro, tom. II, pag. 200.
ardo Cozzando, Libreria bresciana,
odem, ibid., pag. 271.
m., lib. XIX, circa fin.

composa, entre autres ouvra-
us trouverez le titre de ses
ns Vossius (1), dans le Ghi-
dans M. Teissier (3), dans

u, de Scient. mathemat., pag. 331,
i Bibliothec. selectâ, lib. XV, cap.

1, part. II, pag. 200.

er, Additions aux Éloges, tom. I, p.
la seconde édition.

le Cozzando (4), etc. : ainsi je ne le
donnerai point. Notons que Tarta-
glia composait en sa langue mater-
nelle.

(B) *Il eut beaucoup de disputes
avec . . . Cardan.*] M. de Thou n'a
point exprimé ceci avec assez de clar-
té : son traducteur y a répandu en-
core plus de ténèbres. *Hieronymi
Cardani æmulatione varias quæstio-
nes ingeniosè pertractavit* (5), c'est-
à-dire, selon la version rapportée
par M. Teissier, *il a traité ingénieu-
sément à l'imitation de Cardan quan-
tité de différentes questions* (6). Ce
ne fut point une simple émulation,
beaucoup moins une simple imita-
tion ; ce fut une véritable querelle.
Voyez le Cozzando, à la page 271 de
sa *Libreria Bresciana nuovamente
aperta*, imprimée à Bresse, l'an
1685, in-12.

(C) *Il mourut . . . vers la fin de
l'an 1557, si nous en croyons M. de
Thou.*] Cette date est réfutée par
deux auteurs italiens, le Ghilini (7)
et le Cozzando (8), qui assurent qu'il
a fleuri environ l'an 1560. Paul Fréher
(9) impute à tort au Ghilini d'avoir
dit qu'il mourut cette année-là. M.
Konig (10) le fait mourir l'an 1566.

(D) *Je parlerai de la traduction
française de son Arithmétique, et
je rapporterai quelques louanges que
le traducteur lui a données.*] Guil-
laume Gosselin a traduit d'italien en
français l'Arithmétique de Tartaglia,
divisée en deux parties, dont la pre-
mière contient XVII livres, et la se-
conde XI. Ce sont les deux premières
parties du grand ouvrage des nom-
bres et des mesures. Cette traduction
fut imprimée à Paris, chez Gilles
Beys, l'an 1578 (11), in-8°, et dé-
diée par l'auteur à Marguerite de
France, reine de Navarre. L'épître
dédicatoire de la 1^{re} partie est da-
tée de Paris, au collège de Cambrai,

(4) Cozzando, Libreria bresciana, pag. 272.

(5) Thuan., lib. XIX, in fine, pag. m. 396.

(6) Teissier, Additions aux Éloges, tom. I,
pag. 119.

(7) Ghilini, Teatro, part. II, pag. 160.

(8) Cozzando, Libreria bresciana, pag. 272.

(9) Fréher., in Teatro, pag. 1459.

(10) In Bibliothecâ, pag. 792.

(11) J'ai dit dans l'article GOSSSELIN, tom.
VII, pag. 163, remarque (A), après du Verdier,
qu'elle fut imprimée l'an 1577 ; mais je me règle
ici sur l'exemplaire que j'ai sous les yeux.

le 2 de novembre 1577, et celle de la seconde, le 12 du même mois. La première de ces deux épîtres nous apprend que cette reine aimait les mathématiques, et qu'à cause de cela elle avait retenu *M. Gosselin*, parent de l'auteur, pour l'un de ses domestiques. On l'exhorte à embrasser aussi bien toutes les autres parties des mathématiques qu'elle avait embrassé l'astronomie et l'astrologie.

La préface du traducteur mérite d'être considérée. Il dit que *frère Luc du Bourg, Italien, et Etienne de Ville-Franche**, Français, nous ont ouvert le chemin de l'arithmétique; « toutefois l'Italien, à mon opinion, a » beaucoup surpassé le Français, tant » en la pratique qu'au traité des nom- » bres irrationnels et de cette divine al- » gèbre. Après ces deux maîtres, les » quels ont fleuri presque d'un même » temps, sont venus infinis disciples » et écoliers, lesquels, comme petits » ruisseaux, ont été tous dérivés de » ces deux fontaines dans lesquelles ils » ne se sont plongés totalement, soit » qu'ils n'aient pu, ou bien qu'ils » n'aient voulu. » Il nomme quelques-uns des principaux écrivains qui ont traité de l'arithmétique, et les distingue par nations (12); mais il met à tort *Tonstalle* parmi les Français; car c'était un Anglais. Il assure que plusieurs modernes se sont parés des dépouilles de Tartaglia; qu'il n'a point voulu les imiter, ni le frustrer de l'honneur qui lui est dû; que c'est Tartaglia qui a chassé notre misérable ignorance, et qui a introduit une pratique telle qu'il n'est au monde possible en déclarer une plus brève et facile; que c'est un auteur auprès duquel ce grand mathématicien, *Luc Paccioli* (13), est comme une verrue comparée à une montagne . . . ; que *frère Luc, Pisan* (14),

* Le titre de son ouvrage avait été inconnu à Bayle : Leclerc le donne ainsi : *Arithmétique nouvellement composée par Estienne de Laroche, dict Ville-Franche, natif de Lyon sur le Roine, Lyon, 1520, in-4^o, ou petit in-folio de 230 pages.*

(12) Il compte parmi les Allemands, Januer, Stifel, Achilin, Volumnis, Shébellion et Gemme Phrisien. Quelques-uns de ces noms paraissent défigurés.

(13) C'est le même que frère Luc.

(14) C'est Léonardus Pisanus, qui devait être nommé avant frère Luc; car celui-ci a profité du *Traité d'algèbre* de celui-là.

et *Ville-Franche*, ont ouvert la porte, inventé avec plusieurs autres, erreurs et falsités; et que *las Tartaglia* est entré, a découvert toutes leurs inventions, a donné leur aux gros linéamens qu'ils avaient tirés et projetés; et finalement a niment amplifié leurs inventions, découvert leurs falsités, et a introduit la vérité. Il prétend que « tous » arithméticiens qui sont v » après n'ont fait autre chose » traduire de mot à mot les r » des auteurs italiens, et pr » palement de Tartaglia, et les » tre en public sous leur nom; » qui est pire, ne voulant que » fût connu, ont inverti tout l'o » de notre auteur, et si n'ont e » bé que les choses vulgaires, » ils ont farci leurs écrits con » ment, qui est cause que » n'avons pour le présent en » çais que des arithmétiques » pratiques et règles desquelles » tirées de la subtilité de l'Itali » l'ordre seul ou plutôt le désor » est du Français, l'obscurité es » Français; la facilité de l'Ita » Ainsi a-t-il été nécessaire; ca » serait une chose trop apparen » voir l'ordre, la règle, l'exem » et la brièveté d'un auteur, m » public sous le nom d'un autre » lement qu'il nous est force de » fesser avec notre honte, que la » naissance de cette science n'est » core sortie hors des portes » l'étranger. » Il finit par indi » ce qu'il ajoute de nouveau à la » duction, et qui consiste, entre » tres choses, dans les démonstrati » qu'il a inventées, ou qu'il a ti » de Pierre Nunnez, Espagnol.

Voilà un homme sincère : il avoue franchement l'infériorité des Français, leur plagiarisme, la supériorité des Italiens, etc.; mais il troie dans cette sincérité, désavantage à la nation, son profit particulier, il s'élève par-là au-dessus des autres.

(E) Je corrigerai... une faute s'est glissée dans *M. de Thou*. Il lit ces paroles à la fin du XIX^e li de cet historien : Qui (Tartaglia) multa in eo genere à Lucâ Brugâ monacho sollertissimè inventa lustravit, multa correxit. C'est-à-dire

version de du Rier: *Tartaglierci beaucoup de choses que Bruges, religieux, avait substituées, et en a corrigé* (15). Je veux croire que M. l'abbé de Rier avait mis *Burgensi*, et que les censeurs ont changé ce mot en *Luc*. Cette faute a obligé le traducteur à mettre ici *Luc de Bruges*, un auteur célèbre; et cela est capable de faire penser que les mathématiques de cet auteur ont été rectifiées par Tartaglia. Rien de faux. Celui dont il a mieux su les inventions était un moine italien nommé *Lucas Pacioli*, de *Borgo di S. Sepolcro*, en Italie, que l'on nomme en latin *Lucum ou Burgus sancti Sepulchri*, imprimé à Venise, en 1509, sous le titre de ses écrits mathématiques italiens, *in-folio*. Il a traduit en italien les livres d'Euclide, et donné en la même langue une arithmétique, dans laquelle il a inséré un traité d'algèbre, qui est en partie celui de Léon Pisanus, le premier des modernes qui ait écrit de l'algèbre, dont l'ouvrage est en latin et a été imprimé (17).

Des M. Tessier, Additions aux Éloges, p. 120.
Des l'Épître de Gesner, pag. 549.
Pacioli, in Mathematicorum Chronologia, p. 59.

TASSO (TORQUATO), poète italien, l'un des plus grands esprits du XVI^e. siècle. Voyez sa notice posée par M. l'abbé Desfontaines. C'est un ouvrage très-estimé (a), et qu'il est facile de croire. J'ai recueilli beaucoup de remarques que plusieurs auteurs ont faites en parlant de cet Italien; mais je suis forcé de les

préciser de cet ouvrage qu'est l'article que Chauffepié a donné à T. dans les remarques de Chauffepié est plusieurs fois l'Essai sur la Poésie épique de Voltaire. L'abbé Decharmes est cité par Leclerc, vers septembre 1728, à l'âge de sept ans.

Imprimé à Paris, l'an 1690, et réimprimé en Hollande. Voyez l'Histoire des Savans, mois de décembre, p. 160.

renvoyer à un autre temps. Vous trouverez un abrégé de la vie de ce grand poète, au commencement de ses traités de morale traduits en français par Baudouin (b).

(b) Ils furent imprimés à Paris, l'an 1632, in-8°.

TAVEAU (RENÉE), fille unique et héritière de Léon Taveau, baron de Mortemart (a), seigneur de Lussac, etc. (b), épousa François de Rochechouart, seigneur de Tonnai-Charente, au XVI^e. siècle. Elle vécut en odeur de sainteté, et comme elle s'épuisait par un long exercice de prières et de pénitence, elle tomba dans un si grand évanouissement qu'on la crut morte, et qu'on l'enterra. Un de ses domestiques * ayant remarqué qu'on l'inhumait avec un diamant de grand prix qu'elle avait au doigt, descendit la nuit dans le caveau pour le dérober, et la trouva vivante . . . Elle eut ensuite des enfans. Elle avait eu beaucoup de part aux bonnes grâces de Catherine de Médicis (c); mais elle en déchet par une raison qui mérite d'être rapportée (A). Elle fut mère de René de Rochechouart, baron de Mortemart, bisaïeul du maréchal de Vivonne (B).

(a) Anselme, Palais d'Honneur, p. 582.

(b) Mercure Galant d'octobre 1702, pag. 107.

* Leclerc demande pour ce fait un autre témoin que le mémoire du Mercure.

(c) Là même.

(A) Elle déchet des bonnes grâces de Catherine de Médicis par une raison qui mérite d'être rapportée.] Ce qui commença de la brouiller avec cette princesse est que se trouvant un jour avec elle dans l'église de Saint-Jean en Grève, à un sermon de Me-

not, fameux cordelier *, elle se voulut prévaloir de la disposition où elle voyait que le discours de Menot, extrêmement fort et pressant sur les dérèglements des grands, avait mis la reine, pour lui donner quelque avis sur la conduite des dames de sa cour, et sur le penchant qu'elle avait à l'astrologie. La reine, qui avait répandu beaucoup de larmes à ce sermon (au grand étonnement de l'auditoire, parce qu'on n'avait pas accoutumé de lui en voir répandre sur de pareils sujets), reçut bien ses avis dans le temps qu'elle avait encore l'esprit effrayé des vérités que lui venait d'annoncer le hardi cordelier; mais ces idées de terreur se dissipant peu à peu, les avis de la dame de Mortemart ne furent plus de saison, et on les lui envoya donner en Poitou (où elle fut exilée) à quelques personnes d'une conscience plus timorée (1).

(B) Elle fut mère de René de Rochechouart.... bisaïeul du maréchal de Vivonne,] « qui épousa en 1570 » Jeanne de Saulx, fille de Gaspard, » seigneur de Tavannes, maréchal » de France, et de Françoise de la » Baume Montrenil, qui était si savante et savait si bien l'Écriture » Sainte, qu'elle eut la gloire de » convertir un fameux rabbin, qu'elle le convainquit dans une dispute » réglée (2). » Qu'on la mette donc désormais dans le catalogue des femmes doctes. René de Rochechouart fut père de Gaspard de Rochechouart, marquis de Mortemart, qui épousa Louise de Maure, dame d'une grande vertu et d'une grande beauté (3). Elle était fille et héritière de Charles, comte de Maure (4), et de Diane Descars, qui passait pour un des plus beaux esprits du XVI^e. siècle (5). Gaspard de Rochechouart fut père de Gabriel, en faveur de qui le mar-

quisat de Mortemart fut érigé en duché-pairie, et qui a été premier gentilhomme de la chambre du roi et gouverneur de Paris, et est mort en 1673, père du maréchal de Vivonne, et de madame de Montesquiou et de madame de Thianges, et de madame l'abbesse de Fontevrauld.

(6) Là même, pag. 103, 104.

TAVERNIER * (JEAN-BAPTISTE), baron d'Aubonne (A), l'un des plus grands voyageurs du XVII^e. siècle, naquit à Paris l'an 1605 (a). L'inclination naturelle qu'il avait à voyager s'accrut beaucoup par les choses qu'il voyait et qu'il entendait tous les jours dans le logis de son père (B). Il commença de bonne heure à contenter cette passion, qu'à l'âge de vingt-deux ans il avait vu les plus belles régions de l'Europe, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie (b). Il fit six voyages en Turquie, en Perse et aux Indes, pendant l'espace de quarante ans, et par toutes les routes que l'on peut tenir (c). Il en faisait un septième, lorsqu'il mourut à Moscou au mois de juillet 1689 (d). Il avait gagné de grands biens par le commerce qu'il faisait en pierres; et néanmoins il se vit incommode sur ses vieux jours, cause de la malversation d'un

* Leclerc observe que Michel Menot mourut au plus tard en 1519, et que Catherine de Médicis ne fut reine de France qu'en 1547. Il aurait pu ajouter qu'elle était née en 1519, année de la mort de Menot; ce qui permet de ranger parmi les fables ce que Bayle rapporte ici d'après le *Mercurius Galant*.

(1) *Mercurius Galant* d'octobre 1702, pag. 118 et suiv.

(2) *Ibidem*, pag. 106.

(3) Là même, pag. 105.

(4) Le père Anselme, Palais d'Honneur, pag. 584.

(5) *Mercurius Galant* d'octobre 1702, pag. 105.

* Leclerc dit que le père de Tavernier était marchand de cartes géographiques.

(a) Sa taille-douce, au devant du 1^{er} tome de ses Voyages, marque qu'il avait soixante-quatorze ans en 1679.

(b) Tavernier, préface du 1^{er}. tome de ses Voyages.

(c) Voyez le titre de ce même tome.

(d) *Mercurius Galant* du mois de février 1690. L'auteur se trompe en donnant à Tavernier quatre-vingt-neuf ans au mois de juillet 1689.

reux qui dirigeait dans une cargaison de deux cent-deux mille livres en France, qui devaient valoir plus d'un million. Il croit que l'espérance de gagner à ce désordre le poussait à entreprendre son voyage. Il avait ramassé un grand nombre d'observations, mais il n'avait guère appris à en tirer parti, ni à écrire en français. Ce n'est point lui qui a écrit les relations qu'il nous a données (C). Il y en a une où il raconte beaucoup de mal des Hollandais (g). Il y en a d'autres où il fait un plagiarisme tout pur. Il a été furieusement injurié par l'Esprit de M. Arnauld ; mais il ne se vengeait point, quoiqu'il eût demandé vengeance de cet affront, ou aux tribunaux civils, ou aux tribunaux ecclésiastiques de Hollande, s'il n'eût considéré que son adversaire couvrirait du prétexte de la religion le pays et la religion qui ont goûté cette patience. Il se vengeait de sa patience en se montrant qu'il n'avait point payé l'auteur qui le vengeait. Chappuzeau, maltraité par le même livre à son occasion, ne s'est point tu tout-à-

ses dettes, ou pour les préparatifs du dernier voyage des Indes. Elle fut achetée par M. du Quesne (1), qui s'y retira après la révocation de l'édit de Nantes. Il la possède encore et y réside, ayant mieux aimé cette retraite que les grands emplois qu'il eût pu prétendre en changeant de religion.

(B) *Les choses qu'il voyait et qu'il entendait..... dans le logis de son père.*] Son père, natif d'Anvers, fut venu s'établir à Paris, et y fit un fort beau trafic de cartes de géographie. Les curieux, qui en achetaient chez lui tous les jours, discouraient à perte de vue sur les pays étrangers. Le jeune Tavernier sentit croître son inclination à la vue de tant de cartes et à l'ouïe de tous ces discours.

(C) *Ce n'est point lui qui a dressé les relations qu'il nous a données.*] Elles parurent (2) en deux volumes, l'an 1679, et contiennent ses six voyages. Depuis cela il mit au jour une Relation de l'Intérieur du Sérail, et quelques traités singuliers, comme une Relation du Japon et du royaume de Tunquin, l'Histoire de la Conduite des Hollandais en Asie, etc. (3). C'est dans ce dernier traité qu'il a médité violemment de ceux qui gouvernent les affaires de la compagnie des Indes Orientales ; et il est juste de remarquer qu'il déclare, dès l'entrée, qu'il ne blâme pas la conduite des Hollandais en général (4) ; au contraire, il en fait un grand éloge. *Je ne touche point ici, ajoute-t-il, le corps des États Généraux que je respecte ; je ne parle que des particuliers avec lesquels j'ai peu de mesures à garder, après les injustices qu'ils m'ont faites en plusieurs occasions.* Si l'on veut savoir le nom de ceux qui ont mis en ordre ses mémoires, on n'a qu'à lire ce qui suit, c'est M. Chappuzeau qui parle (5). « A son retour en 1668, » se voyant beaucoup de bien, il (6)

même.

ont quelques-unes sont des fables qui ne font que faire accroire pour se moquer de l'auteur. Voyez le docteur Gio : Francini Careri, à la page 138, 139, dans le tome de son Giro del Mondo, imprimées, l'an 1699, in-12.

Voyez la remarque (C).

Baron d'Aubonne.] Ayant été nommé par le roi de France, il acheta la baronnie qui est située au canton de Vaud, proche le Lac de Genève, dans le canton de Berne. Il fut obligé de s'en défaire, ou pour payer

(1) Fils aîné de M. du Quesne, le plus grand homme de mer qu'on ait vu en France.

(2) A Paris, in-4^o. ; on les a réimprimées en Hollande, in-12.

(3) A Paris, in-4^o, l'an 1681 : réimprimées en Hollande, in-12.

(4) Tavernier, Histoire de la Conduite des Hollandais en Asie, chap. I, pag. 241 du III^e tome de ses Relations, édition de Hollande.

(5) Défense du sieur Samuel Chappuzeau, contre une satire intitulée l'Esprit de M. Arnauld, p. 7.

(6) C'est-à-dire M. Tavernier.

» s'avisait d'acheter la baronnie d'Au-
 » bonne, au canton de Berne : il vint
 » à Genève pour ce sujet, et logea
 » quelque temps chez moi. L'ami-
 » tié fut alors renouée, mais à une
 » condition fort onéreuse, qui était
 » de donner quelque forme à son
 » chaos, comme vous nommez très-
 » bien les mémoires confus de
 » ses six voyages, qu'il avait tirés
 » en partie d'un certain père Ra-
 » phaël, pauvre capucin qui de-
 » meurait depuis long-temps à Ispa-
 » han. Je l'amusai plus de deux ans
 » dans l'espérance que je lui prête-
 » rais ma plume : mais enfin, perdant
 » patience, et me trouvant à Paris où
 » j'étais appelé pour mes affaires,
 » quelque répugnance que j'eusse
 » pour bien des raisons à faire ce
 » qu'il voulait, de quoi plusieurs de
 » mes amis ont été témoins, il
 » trouva enfin le moyen de m'y en-
 » gager par une force supérieure. Il
 » employa pour cela le crédit de
 » monsieur le premier président de
 » Lamoignon, qui ayant parlé au
 » roi de cette affaire, à ce qu'il me fit
 » entendre, me dit que sa majesté dé-
 » sirait voir les voyages de Tavernier,
 » et que celui-ci ne pouvant trouver
 » d'autre homme que moi dont il pût
 » s'accommoder pour ce travail, il ne
 » fallait pas le reculer davantage. M.
 » de Lamoignon et M. de Bavière, son
 » fils, aimaient à l'entendre habler
 » de ses voyages ; et le premier étant
 » d'ailleurs curieux de médailles, il
 » en avait reçu un bon nombre de
 » Tavernier, comme celui-ci me l'a
 » souvent dit, ce qui l'obligeait
 » par reconnaissance à prendre ses
 » intérêts. Ainsi, monsieur, si vous
 » saviez combien j'ai été mortifié,
 » pour ne pas dire martyrisé, pen-
 » dant plus d'un an qu'a duré ce
 » misérable travail, par l'esprit
 » brusque du mari et par l'esprit ri-
 » dicule de la femme, vous n'auriez
 » sans doute pas eu assez de cruauté
 » pour m'insulter sur une chose
 » que je n'ai faite qu'à mon corps
 » défendant, avec une horrible ré-
 » pugnance et sans aucun fruit. C'est
 » ce que beaucoup d'honnêtes gens
 » pourraient encore vous témoigner.
 » Vous saurez d'ailleurs, monsieur,
 » que lorsqu'il fallut venir au cha-
 » pitre de la conduite des Hollandais

» en Asie, les amis à qui M.
 » vernier communiquait ses mé-
 » res, qu'il tirait pour la plu-
 » de sa tête, et qu'il me dictait
 » son patois, sans avoir rien d'
 » que ce qu'il avait eu du capu-
 » le dissuadèrent autant qu'ils
 » rent de toucher cette corde :
 » fis de même, et ni eux ni
 » n'ayant pu venir à bout d'un h-
 » me que vous avez bien dépeint
 » lui déclarai nettement qu'il
 » vait chercher un autre que
 » pour coucher sur le papier
 » pareil discours. Après les
 » ges magnifiques, qu'avec au-
 » de reconnaissance que de just-
 » je donnais il y a vingt ans à la
 » tion hollandaise, dans le pre-
 » volume de mon Europe vivan-
 » dont il s'est fait deux éditions
 » français et une traduction en
 » mand; après, dis-je, tous ces
 » ges qui partent du cœur et
 » sont si bien fondés, aurais-je pu
 » chement me démentir, et a-
 » une si honteuse complaisance?
 » mon refus donc, qui nous bro-
 » la pour quelques jours, et fa-
 » à nous brouiller pour jamais,
 » Tavernier eut recours au sieur
 » la Chapelle, secrétaire de M.
 » Lamoignon, dont j'ai parlé. Il
 » prêta sa plume, et c'est le m-
 » qui, après que je fus de retour
 » Genève, écrivit le troisième vo-
 » me des Relations dudit Taverni-
 » où se trouve l'Histoire du Jap-
 » et dans lequel, ou par impru-
 » ce, ou par malice, il fait pa-
 » un protestant dans le langage
 » Rome. Il m'est facile de prou-
 » mon *alibi*, et que j'étais à Gen-
 » avec ma famille, et non à Par-
 » lorsque ce troisième volume
 » écrit et imprimé, »

Il ne sera pas inutile que j'aver-
 se mes lecteurs que les jésuites
 sont plaints des Relations de Taver-
 nier (7). Voyez ce que M. Arna-
 leur a répondu (8).

(D) *Il y en a qui sont un plag-
 risme tout pur.*] M. Hyde (9) a
 rapporté un fort long passage de

(7) Dans le II^e. volume de la Défense des
 vœux Chrétiens.

(8) A la fin du III^e. tome de la Morale pra-

(9) Hyde, de Religione veterum Persarum
 Appendice, pag. 535 et seq.

tion de cet auteur, nous avertit que Tavernier, en pur plagiaire, a pris cela d'un livre imprimé à Paris, l'an 1671, in-8°, et composé par un homme qui avait demeuré en Perpendant trente ans. *Sciendum est vernierum ad instar plagiarii hoc de Gavis paragraphum (et forte et alia) desumpsisse ex alio Itinero gallico*, éd. de Lyon, 1671, P., *cujus autor P. G. D. C.*, i. e. le Gabr. de Chinon, *qui triginta annis Persiâ transegit* (11).

[2] On s'est étonné qu'il n'ait point de quelque auteur qui le vengeât.] Mais que M. Tavernier n'eût point les livres qui ont paru sous son nom, il était pourtant obligé de se garder comme auteur, et d'agir sur ce pied-là par rapport à ceux qui voudraient critiquer. Je veux dire que, selon l'ordre, et selon les lois de la république des lettres, il ne devait opposer que livre à livre. La critique d'un ouvrage est à proprement parler un procès que l'on intente à un auteur devant ses juges naturels. On l'ajourne à comparaître devant le public pour voir dire, si qu'il a mal raisonné, ou qu'il a mal entendu certaines choses. Le livre est donc cité au tribunal légitime; c'est au public à juger en première et en dernière instance de ces sortes d'accusations. Il ne faut donc pas que cet auteur se pourvoie devant d'autres juges. Ce serait témoigner trop clairement sa faiblesse; ce serait changer l'ordre des choses, et vouloir suppléer à son ignorance par le crédit qu'on espérerait de trouver, par la force d'intrigues, au tribunal des magistrats (12). Mais j'excepte de cette règle les auteurs que l'on attaque en leur honneur; car si un critique ne se contente pas de reprocher une mauvaise version, un faux principe, une mauvaise conséquence, une citation infidèle, etc.; s'il reproche aussi un déshonneur de famille, un vol, un adultère, un crime d'état, etc., il est fort permis de le traduire devant les juges séculiers. L'accusé, quelque habile qu'il puisse être, et sans témoigner qu'il

se défie de sa plume, peut fort bien passer d'un tribunal à un autre, et en déclinant la juridiction du public, avoir son recours aux magistrats et aux lois que les souverains ont établies contre les libelles diffamatoires. Je ne dis pas qu'il soit obligé d'y avoir recours; car il peut se contenter de la voie courte du démenti, à l'exemple du père Valérien (13). Il peut, avec un *mentiris impudentissimè*, couvrir de honte ses accusateurs, et se justifier pleinement, à moins qu'ils ne prouvent leurs accusations. De sorte que tout auteur, frappé de la foudre du bon père Valérien, passera devant tous les juges équitables pour un calomniateur public, lorsqu'il n'apportera point de bonnes preuves des injures qu'il a vomies contre l'honneur de son prochain. Son silence justifie pleinement ceux qu'il avait accusés, *actore non probante absolvitur reus*. Comme donc l'insulte que Tavernier avait reçue dans l'Esprit de M. Arnauld passait les bornes d'une critique, et tenait beaucoup du libelle diffamatoire, il était permis à cet auteur de porter ses plaintes aux magistrats ou aux consistoires. Il n'y était pas obligé nécessairement; mais il aurait pu le faire sans sortir de l'ordre que les auteurs critiques doivent observer. Il fit du bruit (14) dans les cabarets et dans les rues; il menaça: il marqua même le jour et l'heure où il paraîtrait au consistoire wallon de Rotterdam, pour demander l'exécution des lois canoniques contre le ministre qui l'avait déshonoré; mais ce furent de vaines menaces: il se retira tout doucement, et n'intenta nul procès. Et, pour dire la vérité, il n'était guère en état de tirer raison de cette insulte, soit qu'on considère le crédit de sa partie, soit qu'on regarde le prétexte dont elle eût pu se couvrir. Elle n'aurait pas manqué d'exagérer les outrages contenus dans le Traité de la Conduite des Hollandais. Sa cause serait devenue favorable par cet endroit-là, encore que les personnes judicieuses n'ignorassent pas la différence qu'il faut faire

(10) *Idem, ibidem, pag. 545.*

(11) *Idem, ibidem.*

(12) *Conférez ce qui sera dit dans les remarques de l'article THOMAS, dans ce volume.*

(13) *Voyez l'article MAONI, tom. X, pag. 51, remarque (C).*

(14) *Voyez les Entretiens sur la Cabale chimérique, pag. 202 et suiv.*

entre un auteur qui médit des Hollandais en général, ou de la puissance souveraine des sept Provinces-Unies, et un auteur qui condamne la conduite d'une poignée de Hollandais négociant dans un autre monde, à deux mille lieues de leurs maîtres. Tavernier n'a fait que la dernière de ces deux choses (15). Aussi est-il sûr qu'il n'y eut presque personne qui approuvât les boutades et les saillies de l'Esprit de M. Arnauld contre ce fameux voyageur. De quoi se mêle l'auteur de cette satire, disait-on ? qui a requis cela de ses mains ? Avait-il reçu une commission spéciale de répondre ? S'il s'est ingéré de le faire de son propre mouvement, que n'a-t-il pris le parti d'opposer relation à relation, faits à faits, au lieu d'entasser des injures personnelles ? Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en peu de mots il a dit presque autant de mal des Hollandais que Tavernier, comme M. Chappuzeau l'en a convaincu (16). Notez que Tavernier, étant en Hollande depuis la publication de son III^e. volume, y reçut des honnêtetés et des caresses. Voyez ce que M. Létii dit là-dessus (17) ; la chose est curieuse. Voyez aussi, touchant la question si Tavernier a été patient, les Entretiens sur la Cabale chimérique (18).

Mais si l'on peut l'excuser de ne s'être point pourvu devant les juges civils ou devant les juges ecclésiastiques, contre l'auteur de l'Esprit de M. Arnauld, on ne peut trouver assez étrange que, pour le moins, il ne se soit point servi des armes d'auteur, je dis des armes d'emprunt ; car pour lui il n'eût pas été capable d'écrire trois lignes sans des barbarismes effroyables. Pour dix pistoles il eût pu trouver des gens qui l'eussent vengé avec usure. Il n'y a point d'ouvrage qui ait donné plus belle prise que l'Esprit de M. Arnauld, et rien n'était plus aisé que d'en confondre l'auteur. Cependant, par un exemple d'impunité que l'on n'avait jamais vu, et qu'on ne verra peut-être ja-

mais, cet ouvrage est demeuré sans réponse. Il y aurait à dire sur ce sujet une infinité de choses curieuses ; j'avais dessein de m'y arrêter un peu ou même beaucoup ; mais il me restait trop peu de feuilles dans ce volume à proportion des matériaux encore plus importants que je voudrais employer, et que je suis obligé de renvoyer en partie à un autre temps faute de place. Je supprime donc tout ce que j'avais ramassé touchant cet article.

(F) *M. Chappuzeau..... ne s'en point tu tout-à-fait.*] Il a été diffamé de la manière du monde la plus sanglante et la plus cruelle dans l'Esprit de M. Arnauld, et néanmoins il gardé le silence pendant sept ans, quoiqu'il eût à dire de très-bonnes choses pour sa justification, comme il le montra enfin, l'an 1691, par un écrit qu'il publia à la Haye (19). Ce sont deux lettres écrites au sieur Pierre Jurieu, l'auteur du libelle. Elles le convainc de fausseté sur plusieurs chefs ; et quoiqu'il lui dise des choses assez piquantes, il ne sort jamais des bornes de la sagesse et de la modération ; il lui représente même charitablement et chrétiennement les devoirs évangéliques. En un mot, on dirait que c'est un ministre, mais un véritable ministre non offensé, qui parle à un séculier, et non pas un séculier offensé qui s'adresse à un ministre son offenseur.

* Troisième et dernier des éditions in-folio.

(19) Ce sont deux lettres, qui ne contiennent que dix pages in-4^o. à deux colonnes. Je rapporté ci-dessus, citation (5), le titre de l'écrit.

TAULÉRUS (JEAN), auteur célèbre parmi les dévots mystiques, a fleuri dans le XIV^e. siècle. On ne sait ni l'année ni le lieu de sa naissance * ; car ceux qui disent qu'il était né à Cologne ne pourraient point le prouver ; mais on sait qu'il naquit en Allemagne. Il embrassa l'état monastique dans l'ordre des d

* Leclerc dit qu'il paraît que Taulé naquit vers 1300, puisqu'en 1336 il était déjà un théologien mystique et de quelque réputation dans son ordre.

(15) Voyez ci-dessus, remarq. (C), citat. (4).

(16) Chappuzeau, Défense, etc., pag. 8.

(17) Dans la Dissertation qu'il a mise au devant de la Monarchia universale del Re Luigi XIV, imprimée à Amsterdam, 1689.

(18) Pag. 201 et suiv.

dominicains ²¹, et il se rendit utile dans la philosophie et dans la théologie scolastique : mais il s'attacha principalement à la théologie mystique ; comme on crut qu'il était grand de révélations célestes, on le surnomma le *Théologien illuminé*. Il eut de grands dons pour la chaire, et l'on ne vit point en ce siècle-là un prédicateur qui fut plus couru que lui. Il repré- senta avec un grand zèle et avec beaucoup de liberté les défauts de tout le monde, et c'est ce qui le rendit odieux à quelques moines, dont il supporta patiemment et courageusement les persécutions. Il se soumit avec la même patience et avec la même fermeté aux épreuves par lesquelles Dieu le fit passer pendant deux ans, et qui furent si accablantes que ses amis mêmes le considéraient comme un objet difficile. On croit qu'il fut ainsi initié de Dieu, afin qu'il ne s'enorgueillît pas des dons extraordinaires qu'il avait reçus du ciel. Les deux principales villes où il prêcha sont Cologne et Strasbourg. Il mourut dans la dernière après une longue maladie, et il y fut enterré honorablement dans le collège académique à côté de l'auditoire d'hiver ²². On y voit encore son tombeau. Si l'on n'avait bien consulté l'inscription, il n'y aurait pas tant d'opinions différentes sur l'année

de sa mort (A) : on se serait fixé unanimement à la mettre au 17 de mai 1361 (a) ^{*}. Il composa plusieurs livres (B), dont on juge diversement : il s'est trouvé des catholiques qui les ont blâmés, et des protestans qui les ont loués (C). On ne saurait nier qu'il ne gâte plusieurs lecteurs en les conduisant au fanatisme (D). On verra ci-dessous le caractère qui lui est donné par un homme qui se connaît en ces choses-là (E). On lui ferait tort si on ne le distinguait pas de ces faux mystiques qui ont enseigné dans le christianisme quelque chose de semblable aux erreurs des philosophes orientaux (F), dont j'ai parlé dans l'article de Spinoza (b).

(a) Tiré d'une thèse soutenue à Wittem- berg le 31 de mars 1688, intitulée *Memoria Joh. Tauleri restaurata, et composita par Georgius Fridericus Heupelius, Argentoratis*.

^{*} Leclerc rapporte que le père Échard ayant écrit aux dominicains de Strasbourg, en 1714, à ce sujet, on lui répondit que l'épitaphe du tombeau de Taulérus porte simplement : *anno MCCCCLXXIX obiit frater Johannes Taulerus*.

(b) Tom. XIII, pag. 421, remarque (A) de l'article SPINOZA.

(A) *Tant d'opinions différentes sur l'année de sa mort.*] Selon quelques-uns (1), il mourut l'an 1355. D'autres (2) disent que ce fut le 15 de juillet 1379. D'autres (3) conjecturent qu'il décéda l'an 1380.

(B) *Il composa plusieurs livres.*] Ce fut en sa langue maternelle ; les principaux ont été traduits en latin par Surius, et publiés à Cologne l'an 1548. En voici l'ordre : *Historia vitæ et conversionis Johannis Tauler.* ; *Conciones de tempore* ; *Conciones de Sanctis* ; *de veris Virtutibus, Institu-*

(1) *Teste Spondano, ad ann. 1355, num. 17, pag. m. 534.*

(2) Hottinger, *Histor. ecclesiast., part. III, pag. 707.*

(3) Stratemannus, *Theatr. Histor. eccles., pag. 847, apud Georg. Frideric. Heupelium, in Memoria J. Tauleri restaurata, pag. ult.*

²¹ Leclerc dit qu'il fit son noviciat et sa profession à Strasbourg.

²² Voici la remarque de Leclerc : « Il faut dire que Taulérus fut enterré dans un côté de la croisée de l'église de son couvent, et que cette maison de son ordre ayant depuis été changée en collège par les protestans, ils firent de cette partie de l'église leur auditoire d'hiver. »

tionibusque divinis; Epistolæ devotionem, divinumque amorem spirantes; Prophetiæ de plagis nostri temporis; Cantica quædam spiritalia animæ Deum impendio amantis; de novem Rupibus sive Gradibus christianæ perfectionis; Speculum lucidissimum et exemplar Domini nostri J. Christi; Convivium M. Eckardi jucundum et pium; Colloquium Theologi et Mendici; Oratio fidelis præparatoria ad mortem; Præparationes quatuor notabiles ad mortem felicem; Notabilis alia ad mortem felicem præparatio; de decem Cæcitatibus, et quatuordecim divini amoris Radicibus libellus. Notez que, hormis les sermons, tous les ouvrages dont on vient de lire les titres sont des recueils tirés de Taulère, et mêlés avec les écrits de quelques autres auteurs (4). Notez aussi que l'ouvrage intitulé, *Sermones quibus explanatio Evangeliorum quæ diebus dominicis ac festis sanctorum enarrari solent, comprehenditur*, a été imprimé à Ausbourg, l'an 1508, in-folio; à Bâle, l'an 1521 et l'an 1522, in-folio; à Francfort, l'an 1681, in-4°. et que l'édition d'Ausbourg ne contient pas tous les sermons qui se trouvent dans les autres (5). Quelques-uns prétendent que Taulérus est l'auteur d'un livre intitulé, *Theologia Germanica*, imprimé l'an 1518, 1519, 1520, 1528, 1681, etc. *. On ne doute point que le *Johannes Theophilus* qui l'a traduit en latin ne soit Sébastien Castalion. Bien des gens se persuadent que Taulérus n'a point fait ce livre; car il y est cité, disent-ils, et l'auteur se qualifie prêtre et gardien de l'ordre des chevaliers teutoniques dans leur maison de Francfort (6). Jacques Thomasius a recueilli plu-

(4) Tiré du père Labbe, Dissertat. de Scriptor. ecclesiast., tom. I, pag. 608, 609.

(5) Georg. Fridericus Heupelius, in *Memoriâ J. Tauleri restauratâ*, folio B.

* Il y eut à Amsterdam, en 1676, dit Joly, une édition in-12 de la traduction de ce livre, avec un *Traité de l'Amour de Dieu*. On apprend dans la préface que la *Théologie germanique* a été imprimée à Anvers, l'an 1558, chez Chr. Plantin sur un privilège du roi d'Espagne, donné à Bruxelles le 6 octobre 1557, et qu'il est parlé de ce livre dans le *Catalogus Testium veritatis*. Il y a encore eu au moins une édition depuis 1676. Joly renvoie, au reste, au *Scriptores ordinis prædicatorum* du père Echard, II, 677.

(6) Georgius Frider. Heupelius, in *Memoriâ J. Tauleri restauratâ*, folio B.

sieurs éloges qu'on a donnés à ce livre (7). Mais voyez surtout la préface de l'édition française (8) du *Theologia germanica*, et la lettre touchant les auteurs mystiques qui est à la fin de cette même édition. La préface vous apprendra beaucoup de particularités touchant le livre que Castalion mit en latin, et vous trouverez dans la lettre ce qui suit : « Taulérus » a écrit en vieux langage allemand » qui ne se trouve que très-rarement » Surius en a fait une traduction latine, imprimée plusieurs fois à Paris et à Cologne, jusqu'en 1615, la » quelle tient présentement lieu d'original. On en a plusieurs éditions » allemandes, procurées tant par les » catholiques romains que par les » protestans; les Flamands en ont » fait de même; mais la vieille édition flamande de Francfort, de » 1565, est altérée, de même aussi » que celle que M. Serrarius publia à » Hoorn il y a environ quarante ans » quoique d'ailleurs celle-ci contient » ne plus d'ouvrages de l'auteur » qu'aucune des autres. La meilleure » est celle d'Anvers, 1685; il y manque » que pourtant ses *Institutions*, ses » *Lettres* et ses *Exercices sur la passion* » sion; mais on les trouve à part, » les deux premiers sous le titre de » *Medulla animæ*, dont on a une » vieille édition française, mais effacée » cée par une nouvelle et très-belle » traduction, tant de ses *Institutions*, » tions, imprimées à Paris en 1668, » que de ses *Exercices sur la passion*, » imprimés au même lieu, l'année » suivante, avec les *Exercices* du » pieux ESCHIUS sur la vie purgative, » ve, illuminative et unitive, qui » sont joints. Le père Mabillon, dans » le catalogue qui est à la fin de son » *Traité des Études monastiques*, » met entre les livres spirituels traduits » dits en français les *OEuvres de Taulère* : je n'y ai jamais vu ses » *Sermons*, qui en sont la plus considérable » ble pièce; et je suis assuré que son » *Traité de la Vie pauvre de Jésus-Christ* s'y trouve encore moins, vu » même qu'il manque dans le latin

(7) Thomas. Schediasma, *Histor. de Philosoph. Gentili, Gnosticorum Hæresi, et Theologiâ Mysticâ*, pag. 75, apud eundem, ibidem.

(8) A Amsterdam, 1700, chez Henri Wetstein.

us, et qu'il ne se trouve lemand et en flamand (9). » Des catholiques..... les , et des protestans..... les] Eccius a dit que Taulère veur suspect d'hérésie, et dû demeurer toujours cavit Eccius *Taulerum* som- hæreseos arguit, et ut teret, et nunquam in movolaret optavit (10). Blossius vigoureusement à cette cen- strenuè se opposuit Ludovis, abbas *Lætiensis*, qui *Tau-* holicæ fidei integerrimum appellavit, dixit ea quæ na et planè divina esse, op- z nomine domini, ut Taule- ne gentium cognitus esset, ribus diligentissimè legere- t minùs circumspectum *Ec-* *taulerum* nondum satis à se amnâsse (11). Possevin rap- approuve ce jugement de (12). M. de Sponde prend le Taulère, et lui attribue rédit les hérésies que Wiclefroduire bientôt, et loue Blo- apologiste. *Cujus* (Tauleri) *sermones, et alii tractatus* m *divini spiritûs referentes, que hæreses contra sacra-* *dogmata ecclesiæ catholicæ* *Wickleffo* oriturus. *Contra* *tractatores apologiam scripsit* us Blossius, recentior ejusdem *Sancti* devotissimus discipu- Sixte de Sienne a fort loué ion de notre dominicain (14). dans Hottinger (15) qu'il y a holiques qui nomment Tau- hérésiarque, et qui disent asieurs personnes doutèrent salut, mais qu'une appari- délivra de ce doute. Luther m des grands panégyristes de . *Hunc doctorem*, dit-il (16),

tre touchant les Auteurs mystiques, 13.

org. Frider. Heupelius, folio B verso. sevin., Appar. sacr., tom. I.

um, ibidem.

ondanus, ad ann. 1355, num. 17.

tas Senensis, lib. IV Biblioth. sanctæ, edit. Colon., 1626, apud Heupelium, nâ J. Tauleri instauratâ, folio B. 2.

tinger., Hist. ecclesiast., part. III, : il cite Bæovius, an. Chris., 1355, S.

ther., tom. I, Latin. Jenens., pag. 86, Heupelium, folio B verso.

scio quidem ignotum esse scholis theo- *logorum, ideòque fortè contemptibi-* *lem, sed ego plus in eo (licet totus* *Germanorum vernacula sit conscrip-* *tus) reperi theologiæ solidæ et syn-* *cerae quàm in universis omnium uni-* *versitatum scholasticis doctoribus re-* *pertum est, aut reperiri possit in suis* *sententiis.* Voyons ce qu'il écrivit à Spalatin (17) : *Si te delectat puram* *solidam antiquæ simillimam theolo-* *giam legere in germanicâ linguâ ef-* *fusam, sermones Joh. Tauleri præ-* *dicatoricæ professionis comparare tibi* *potes. Neque enim ego vel in latinâ* *vel in nostrâ linguâ theologiam vidi* *salubriorem, et cum Evangelio con-* *sonantior.* On a mis plus d'une fois au devant des éditions de Taulérus les louanges que Martin Luther lui a données (18). Quelques-uns affectent de dire que Luther en parlait ainsi, ou avant que d'attaquer le papisme, ou pendant les premières années de sa réforme; et que dans la suite il devint plus retenu à louer cet écrivain. *Post illa tempora ubi B. viro* *datum fuit tenebras papales magis* *magisque superare, et negotium cum* *novis prophetis intercessit in Taulero* *ejusque theologiâ commendatis cœpit* *esse partior* (19). Ils citent même un sermon où il le censure d'une doctrine funeste, savoir qu'il ne faut pas prier Dieu. *Taulerus exemplo nescio* *quo docere vult esse à precibus desis-* *tendum: sed hæc doctrinâ nihil est* *perniciosius: nimis enim ad intermit-* *tendas preces jam antea propensi su-* *mus* (20). Quoi qu'il en soit, Michel Néander, Nicolas Hunnius, Dorschéus, Quenstedt, Spener, Arndius (21), et quelques autres luthériens ont donné de beaux éloges à Taulère, et il a été mis par Flacius Illyricus parmi les témoins de la vérité (22). Finissons cette remarque par ces paroles

(17) *Idem*, tom. I epist. XXIII, ad Spalat., A. 1516, dat. pag. 32, fac. a, apud Heupelium, ibidem.

(18) Christoph. Heinaric. Loeber., in brevi Ju- dicio theologico de Libello germanico. Cet écrit de Loeberus fut imprimé à Iène, l'an 1681.

(19) *Idem*, ibidem, folio A 3.

(20) Luther., in Concion. domi et publico ha- bitis, Dominica Reminisc., edit. Wankeliana, pag. 545, apud Loeberum, ibidem, folio A 2 verso.

(21) Voyez leurs citations dans Heupélius, in Taulero instaurat., folio B

(22) Voyez le même Heupe. ! folio ult.

d'un mystique moderne : « Nuls gens » de bien ne sauraient le connaître » sans le goûter et sans lui donner » leur approbation. Aussi voit-on » que les protestans les plus sages , » les docteurs Arnd , Muller et plusieurs autres , sans même excepter » Luther ni Mélanchthon, en ont fait » des éloges qui ne cèdent en rien » à ceux des catholiques romains , » comme il se peut voir à la tête de » l'édition allemande de ses Sermons » que le pieux Arnd a procurée , et » dans celle de toutes les OEuures de » cet auteur par le célèbre D. Spener , réimprimées à Francfort (*) » plusieurs fois (23). »

(D) On ne saurait nier qu'il ne gâte plusieurs lecteurs en les conduisant au fanatisme.] Bèze le méprisait extrêmement; Sainte-Aldegonde le tenait pour enthousiaste; Voëtius se contentait de le prendre pour un homme qui, sans être formellement enthousiaste, a dit bien des choses qui ont frayé le chemin à l'enthousiasme de quelques sectaires (24). Citons les paroles d'Hoornebeck : *Fuerunt sub papatu, qui vel inscii, vel imprudentes viam multum straverunt enthusiasticis illis, sub theologia mysticâ, quemadmodum loquuntur, et libellis pietatis, quibus terminis et phrasibus duris, mysticis et allegoricis, tum inspirationis, tum deificationis, etc. utebantur, et ab aliis pro enthusiasmis suis habiti vel accepti postea fuerunt. Quales, Johannes de Schoonhovia, Joh. Taulerus, quem inter pontificios, Eckius; inter nostros Marnixius carpunt: defendit autem Lud. Blosius, singulari pro eo apologiâ* (25). Nicolas Hunnius et quelques autres luthériens ont eu la même pensée. *Ex quibus et permultis similibus..... proclive est iudicium ferre, an non Taulerus per se, minimum per accidens schwenckfeldianorum, anabaptistarum, et weigelianorum figmentis ansam dederit* (26). Heupélius, que j'ai cité si souvent,

(*) En 1680 et 1692, etc.

(23) Lettre touchant les Auteurs mystiques, in *Memoriâ Tauleri instauratâ*, pag. 11.

(24) Voyez la même Heupélius, folio B 2.

(25) Hoornebeck, *Summa Controv.*, lib. VI, pag. m. 408.

(26) Nicol. Hunnius, in *Consider. novæ Paracels. et Weigel. Theol.*, apud Heupelium, in *Memoriâ J. Tauleri instauratâ*, folio B 3.

réduit toute sa dispute à ces deux propositions : I. Que Taulerus mérite d'être recommandé aux étudiants en théologie; II. qu'il le faut lire avec précaution; car, ajoute-t-il, « y trouve de faux dogmes, et des phrases qui paraissent favoriser les enthousiastes et les quiétistes. *Quæ non solum haud pauci in eo reperiuntur errores approbati, qui in sermonibus edit. Francof. 1621 et 1681 diligenter sunt annotati, sed etiam in raro dictionibus et formulis loquuntur quæ videntur enthusiastis minuatim weigelianis et, quos non ita pridem D. Michaël de Molinos Italiâ exclusit, quietistis favere* » (27).

(E) Le caractère qui lui est donné par un homme qui se connaît en choses-là.] « Le caractère de cet auteur illuminé (28) est, à mon avis, celui-ci : Que l'âme, par la mortification de ses passions et de ses vices, par la pratique des vertus, par le détachement et l'abnégation de soi-même, de ses désirs, de sa volonté, de son amour-propre, de toute son activité, et de toute chose créée, revienne à son fond intérieur, y cherchant Dieu, et trouvant enfin qui s'y manifeste par la naissance de son divin Verbe, et par la spiration de son Saint-Esprit; et qu'ensuite, par une rétroversion durable et continue, elle se conserve dans cet état d'intériorité, dans lequel Dieu peut produire en elle sa volonté, ses merveilles et ses conduites spéciales, desquelles néanmoins cet auteur ne parle que généralement » (29). » C'est ainsi que s'exprime l'auteur de la nouvelle édition *Theologia Germanica*.

(F) Quelque chose de semblable aux erreurs des philosophes orientaux.] Il est surprenant que les mystiques chrétiens et ces philosophes païens aient été si conformes les uns aux autres, qu'on dirait qu'ils s'étaient donné le mot pour débiter les mêmes folies, les uns dans l'Orient et les autres dans l'Occident. Quel concert admirable entre des gens qui ne s'étaient jamais vu

(27) Heupélius, *ibidem*.

(28) C'est-à-dire Taulère.

(29) Lettre sur les Auteurs mystiques, p. 11, 12.

qui n'avaient jamais ouï parler
des autres ! Je m'en vais ci-
un passage qui nous apprendra
il y a eu des mystiques qui ont
signé la transformation de toutes
en Dieu , et une identification
réduirait le Créateur et les créa-
à une espèce de néant, c'est-à-
à une inaction éternelle. Cela
semble fort au Nireupan des Sia-
ois (30). Ces mystiques supposaient
dogme de la trinité, et attri-
aient aux trois personnes toute
ction ; et ainsi ils s'imaginaient
l'essence même divine ne faisait
en , et que quand l'âme est trans-
mée en l'essence de Dieu , et
elle monte au-dessus des trois
personnes, elle est dans un aussi
grand repos que si elle était dans le
saint. Ruysbroch sera mon témoin.
aque, dit-il (31), *ne quis aliquo
plicetur ac seducatur errore, dili-
enter falsos hosce prophetas, me-
depingente, animadvertat. Qui
imi generis sunt, Dei essentiam se-
aiunt supra divinitatis personas,
leoque se esse ociosos, ac si non
ment : quandoquidem Dei essentia
agit, sed Spiritus Sanctus opera-
r. Putant ergo se ipso Sancto Spi-
itu esse superiores, et se neque ipso,
neque ejus gratia habere opus : di-
cunt enim non modò nullam creatu-
m, sed nec ipsum quidem deum
ququam eis vel conferre vel auferre
pote. Quidam etiam ejus sunt sen-
tentia, ut animas suas ex Dei sub-
stantia creatas affirmant, cumque
mortui fuerint, rursùm se futuros
esse id quod antea fuerant : perindè
ut scyphus aquæ haustus ex fonte,
in ipsum fontem refundatur, idem
ut quod fuit prius. Aiunt præterea,
a quis per coelum omne pervagetur,
nullum eum neque angelorum, neque
animarum, neque ordinum, neque
gloriæ, neque præmiorum discri-
men distinctionemque reperturum ;
liquidem nihil illic, nisi simplicem
quandam beatamque essentiam, omni
actione vacantem, esse arbitrantur.
Addunt his, post extremum judicii
dem omnes omninò homines, malos*

*æquè ac bonos, et simul deum ipsum,
non nisi unam eandemque Dei essen-
tiam, quæ in omnem æternitatem
absque ullâ actione semper ocio vaca-
tura sit, esse futuros. Atque eam ob
rem nihil neque scire, neque cogno-
scere, neque velle, nec amare, nec
cogitare, non gratias agere, non
laudare, sed nec desiderare, nec ha-
bere volunt. Nam supra Deum et sine
Deo esse, nec in ullâ re Deum quærere
nec invenire, atque demùm ab omni-
bus prorsus immunes esse volunt. Et
hoc ipsi perfectam appellant spiri-
tus paupertatem. Verùm ejusmodi
paupertas in cælo minimè invenitur,
neque in deo, neque in angelis, ne-
que in sanctis, sed nec in hominibus
bonis toto orbe terrarum. Itaque non
nisi diabolica et tartarea paupertas
est. Notre Taulère n'a jamais été sem-
blable à ces rêveurs-là, et il réfute
très-bien ceux qui s'imaginent qu'ils
ne sont qu'un simple instrument
passif dans la main de Dieu (32).*

(32) Voyez le passage de Taulère, rapporté par
Voëtius, ubi supra, pag. 78, 79.

TAURELLUS (NICOLAS), mé-
decin et philosophe, naquit à
Montbelliard le 26 de novembre
1547. Il fut reçu maître en phi-
losophie à Tubinge l'an 1565,
et lorsque les magistrats de Nu-
remberg établirent une acadé-
mie à Altdorf, l'an 1581, ils
lui conférèrent la profession en
médecine (a). Il l'exerça en ha-
bile homme ; mais pour avoir
voulu s'écarter du chemin battu,
il se fit des ennemis, et il se
commit avec les théologiens.
Ceux d'Heidelberg le diffamèrent
comme un athée (A). Il mourut
à Altdorf au mois de septembre
1606 (b). C'était un temps de
contagion ; et dès qu'il vit que
l'une de ses servantes avait la
peste, il abandonna de nuit son
logis : mais il y retourna un peu

(30) Voyez, tom. XIII, pag. 373, la remar-
que (A) de l'article SOMMONACODON.

(31) Ruysbrochius, in Libro de verâ Contempl.,
cap. XIX, pag. 445, apud Gisb. Voëtium, in
Sanctius Pietatis, cap. III, pag. 86.

(a) Tiré de Melchior Adam, in Vitis Me-
dicorum, pag. 403.

(b) Idem, ibidem.

après, et mourut le même jour (c). Il publia quelques livres qui firent assez de bruit (B).

Il était de petite taille, et c'est ce qui fit qu'un poète, faisant allusion au mot *Taurellus*, diminutif de *Taurus*, le régala de cet éloge, qu'il était *Taurellus* de corps, et taureau d'esprit.

Corpore Taurellus, Taurus es ingenio.

C'est l'un des vers d'une élogie qui fut composée à sa louange lorsqu'il reçut le degré de docteur en médecine dans l'académie de Bâle (d).

(c) Paulus Freherus, in *Theatro Virorum illustrium*, pag. 1320.

(d) Tiré de Scioppius, in *Scaligero Hypobol.*, folio 196 verso.

(A) *Les théologiens... d'Heidelberg le diffamèrent comme un athée.*] Gisbert Voët va nous en apprendre l'occasion. Il se fait faire cette demande (1) : *Cur theologi Heidelbergenses ante annos aliquot Nicol. Taurellum philosophum non ignobilem, dixerint atheum medicum, in Litteris (2) ad Deputatos Synodi Holland. super libro et causâ Conr. Vorstii perscriptis? Et an non fallacem miserint in alienam messem, et indignè traduxerint istius aliorumque similium magnorum virorum inventa ad illustrandam et perficiendam philosophiam?* Et il y répond : *Arbitror eos respexisse paradoxa non pauca quæ imprimis Compendio Metaphysico, et Triumpho philosophiæ inspargit; et ad divina ac theologica passim applicat: quibus limites communes hodierno christianismo theologiæ transiliri, et dogmata nonnulla conquassari, atque adeò scepticis, libertinis, aliisque fanaticis et secundi generis atheis causam nimis tradi non immèritò metuendum est. De intentione illius viri nolumus judicare, nec cætera ejus in-*

*quirimus. Aliter etiam judicamus ingeniosis ipsius disputationibus naturalibus contra Piccolominum Cæsalphinum, aliosque physicos: omnem libertatem socraticam tollimus: nec theologici hoc fori sed medici, physici, mathematici quomodo vice versâ, metaphysici pneumatologica, et theologica naturalia non tam, nedum solius, physici co-medici et mathematici fori sunt quam theologici. Videant ergò juniores, ut cum judicio legant phylomathemata ejus, quæ naturalia transcendunt. Quoique cet auteur célèbre n'ait pas voulu condamner bien nettement les théologiens d'Heidelberg, il nous donne lieu de croire qu'ils jugèrent un peu trop vite. Il faut garder de telles accusations pour de bonnes fêtes; il ne faut pas les mettre à tous les jours. On voit que d'un autre côté il rend justice à ce professeur, qui avait certainement beaucoup de l'esprit, et qui disputait subtilement. Un passage que j'ai cité ailleurs (3) nous apprend qu'il a été accusé d'athéisme par ce même théologien; mais il faut que je dise que les termes de l'original ne sont pas si forts. Ils ne le traitent que comme un pousseur de paradoxes: *Asserens παραδοξολόγου Taurelli* (4).*

(B) *Il publia quelques livres qui firent assez de bruit.*] Une Méthode des Pronostics de Médecine; des Notes sur les œuvres d'Arnauld de Vienne; *Discussiones Physicæ et Metaphysicæ in Mundo, contra Piccolomineum: Discussiones Physicæ et Metaphysicæ de Cælo, adversus eundem; Alciacæ*, c'est un livre contre Césalpinus de l'infini continu Sectione; de l'Éternité. J'ai cité ailleurs un livre où il débite un sentiment particulier sur l'âme des bêtes. Voyez les titres insérés dans le passage de Gisb. Voët, à la remarque précédente.

Il avait commencé un ouvrage *Usus per se subsistentibus*, dont il publia quelques morceaux après sa mort, avec une nouvelle édition

(1) Gisb. Voëtius, *Disputat. select.*, tom. I, pag. 200.

(2) Cette lettre est datée d'Heidelberg le 26 d'août 1610. C'est la CXLIX^e. parmi celles que les remontrances ont publiées à l'édition de l'an 1684.

(3) Dans l'article de GOALBUS (David), VII, pag. 160, citation (1).

(4) Voëtius, in *Theologico-Philosophicis rollar.*

(5) Dans l'article SAPHIRAT, tom. XIII, p. 2 citation (38).

de Coelo et Mundo. Piccart, son
fit faire cette édition à Am-
1611, in-8°. Ces morceaux
ont connu que Taurellus
en compris la nature de la
x, et ce qui la distingue de
st. Il est un peu étrange que
é qu'il se donna de réfuter
l'ait tant exposé à la haine
logiens; car il réfutait prin-
ent les doctrines d'Aristote
es à la religion. C'est ce qu'on
articulièrément dans le livre
à Marbourg l'an 1604, in-8°.,
mé: *de Rerum Aeternitate*:
Taurelli Montbelgardensis
et physices in Altdorffensi
um academiâ professoris,
ices universalis partes qua-
quibus placita Aristotelis,
, Piccolomini, Cæsalpini,
is Conimbricensis, aliorum-
atiuntur, examinantur, at-
stantur. Il y réfute claire-
t subtilement la prétendue
qu'Aristote donnait au mon-
nt certainement l'un des plus
métaphysiciens de ce temps-

VRVY (DANIEL), docteur
ecine de la faculté de Pa-
ut de Laval, et il y sou-
e thèse générale de philo-
à l'âge de dix ans. Il fut
n de la faculté d'An-
l'âge de quinze ans. Il a
é plusieurs ouvrages d'a-
e et de médecine (A), et
l'un des ornemens de l'a-
e royale des sciences. Il
t à Paris le 1^{er}. de mars
à l'âge de trente-deux

cure Galant de mars 1701.

a composé plusieurs ouvrages
nie et de médecine.] Ce-
a pour titre, *nouvelle Anato-*
sonnée fut imprimé à Paris
0, in-12 (1) : il a été traduit
ais (2). Sa nouvelle pratique

es le XXXI^e. Journal des Savans,
548, édition de Hollande.

elles de la République des Lettres,
pag. 357.

les maladies aiguës et de celles qui
dépendent de la fermentation des li-
queurs, parut à Paris l'an 1698, en deux
volumes in-12. Voyez le Journal des
Savans, du 14 de juillet 1698. On pu-
blia dans la même ville, en 1699, une
nouvelle édition du Traité des Médi-
camens, qu'il avait revue, corri-
gée et augmentée. Le X^e. Journal des
Savans de cette année-là en fit men-
tion (3).

(3) Pag. 189, édition de Hollande.

TECMESSE, fille d'un prince
phrygien (A), devint captive lors-
que les Grecs ravagèrent tous les
pays situés au voisinage de Troie.
Ajax trouva cette prisonnière si
bien à son gré, qu'il en fit sa
concubine. Elle oublia peu à
peu la chute de sa maison, et
conçut tant d'amitié pour Ajax,
qui lui promettait de la faire
reine (a), qu'elle fut extrême-
ment affligée de sa mort (B). Il
avait eu d'elle un fils qui fut
nommé Eurysace, et qui régna
dans Salamine après la mort de
Télamon, père d'Ajax. Teucer,
second fils de Télamon, voulut
revenir à Salamine, après s'être
établi dans l'île de Cypre; mais
Eurysace l'en empêcha (b). Les
Athéniens honorèrent d'une fa-
çon particulière Ajax et son fils.
Pausanias témoigne (c) que les
honneurs qu'ils leur avaient dé-
cernés, subsistaient encore de son
temps, et qu'on voyait encore à
Athènes un autel d'Eurysace.
On trouve dans Plutarque (d) le
privilege qu'ils accordèrent à la
tribu Éantide, et les éloges de
cette tribu. Je ne trouve rien
touchant l'autre fils que Dictys
de Crète donne à Ajax, et qu'il

(a) Quint. Calaber, lib. V, vs. 546.

(b) Justin., lib. XLIV, cap. III.

(c) Lib. I, pag. 33.

(d) Plut., in Sympos., lib. I, cap. X.

nomme Achantides (e). Sa mère s'appelait Glauca. Il fut mis aussi bien qu'Eurysace entre les mains de Teucer, lorsque les Grecs s'embarquèrent pour s'en retourner chez eux (f). Quelques-uns ont dit (g) que la colère de Télamon contre Teucer vint de ce que Teucer ne ramena point avec lui Tecmesse et Eurysace. Il s'était mis sur un vaisseau qui avait fait plus de diligence que les autres. Pausanias observe (h) que la postérité d'Ajax n'a pas été fort illustre, et il en donne pour raison la vie privée d'Ajax. C'est une fausse raison (C), ce me semble. Je ne crois pas que le père Lescalopier ait dû dire que Jules César composa une tragédie intitulée *Tecmessa* (D).

(e) Dictys Cret., lib. V. Voyez ci-dessous la remarque (C).

(f) Dictys, ibidem.

(g) Apud Servium, in Æneid., lib. I. vs. 619, où, au lieu de Theomissam, il faut dire Tecmessam, et au lieu de Turisacen, il faut lire Eurysacen.

(h) Lib. II, pag. 71.

(A) *Fille d'un prince phrygien.*] Dictys de Crète (1) le nomme Teuthrantes. Il dit qu'Ajax le tua *solitario certamine*. Chacun traduira ce latin comme bon lui semblera, et peut-être y aura-t-il des lecteurs qui le tourneront par un duel. Ensuite Ajax prit, pilla et brûla la ville de ce Phrygien, dont la fille Tecmesse fut amenée avec le reste du butin, et adjugée à Ajax lorsque l'on fit les partages. *Post paucos dies expugnata atque incensâ civitate magnam vim prædæ abstrahit, abducens Tecmessam filiam regis..... Ac deindè Ajaci ob egregia laborum facinora Teuthrantis filiam Tecmessam concedunt.* Si nous en croyons Horace, la prisonnière toucha le cœur d'Ajax par sa beauté (2). Sophocle (3) ne s'ac-

(1) Lib. II.

(2) *Movit Ajacem, Telamone natum, Forma captivæ dominum Tecmessæ.*
Horat., od. IV, lib. II.

(3) In Ajace.

corde pas en tout avec Dictys fait entendre que le père Tecmesse était déjà mort (4) et que les états furent ravagés par Ajax ce fut sa veuve que l'on tua dans la ville. Voici comment Tecmesse à Ajax :

Σὺ γάρ μου πατρίδ' ἦς
καὶ μητέρ', ἡ μοῖρα (5) τὸν
τά μιν

καθεῖλεν ἄδου θανάσιμους οἱ

... Tu enim mihi patriam vastas
Matrem sustulisti, mors verò patre
Abripuit ad manes qui apud inferi
Schol. in Aja.

(B) *Extrêmement affligé par la mort.*] Sophocle et Quintus lui prêtent des expressions adoucies. Le premier suppose qu'il pria beaucoup de prier pour l'empêcher de se tuer, et qu'il pria de ne la point laisser exposer sa mort à mille infortunes. Quintus l'en pria, dis-je, par le souvenir des plaisirs qu'il pouvait avoir auprès d'elle.

Ἀνδρί τοι χρεὼν
Μνήμην προσεῖναι, τερπνὸν
πάθος.

Decet enim virum
Memorem esse, si quid illi suave a
Id. v.

Le scoliaste a observé sur Tecmesse fait souvenir Ajax de sa mort et pudiquement de sa vie. Il s'était passé dans leur lit (7) pas avec la grossièreté dont l'on se sert quand il fait parler

Ὁ δὲ γὰρ Εὐρυπιδὴς μαστορά
εἰσάγει τὴν Ἑκάβην λέγουσαν :

Ποῦ τὰς φίλας δῆτ' εὐφρόνας
ἀναξ,

* Ἡ τῶν ἐν εὐνῇ φιλτάτων ἀσπ
Χάριν τίν' ἔξει παῖς ἐμή, κείνη
in Hecubâ, v.

Quel profit tirera ma fille de ces embrassements dont vous jouissiez dans son lit? *

(4) Il le nomme Téléutas.

(5) Voici ce que le scoliaste dit sur ce vers : Ὡς τοῦτου ἰδίᾳ θανάτῳ τιτελεῖται τὸ δὲ ἀλλὰ, ἀντὶ τοῦ δέ. Voyez de Camérarius sur cet endroit.

(6) Comparez avec cela ces paroles : Si henè quid de te merui, fuit aut tibi Dulce meum.

Æneid., lib. IV, vs.

(7) Αἰδημόνως δὲ αὐτὸν ὑπομιμνήσκει τῆς εὐνῆς.

Sch. in Ajac.

* In ead. sch.

réâtre est autrement dé- celui d'Athènes. On sif- une naïveté semblable les entes pièces de M. Racine. *et une fausse raison.*] Je ni point à Pausanias qu'il l'Ajax succéda à son grand- nel roi de Mégare (9) : je lui accorder qu'à cause céda avant Télamon son ondition fut toujours celle me privé ; mais je nie que être la raison qui a rendu dans moins illustres que ne eux de Teucer, second fils on : ceux-ci ont régné dans Cypre jusques à Évagoras oins. Voilà donc des descen- Télamon qui ont fait belle endant plusieurs siècles. ? C'est parcé que Teucer ré- is parce qu'Ajax ne régna descendants n'ont pas été fort C'est ainsi que Pausanias Encore un coup, c'est mal ; car Eurysaces, fils d'Ajax, au royaume de Salamine ort de Télamon, tout com-ût été fils de roi (10). Mais cause du peu d'éclat de ses ns. Il eut un fils nommé qui troqua le royaume de contre la bourgeoisie d'A- usanias nous l'apprend (11). la postérité d'Ajax, dépouil- autorité souveraine, et ré- a condition bourgeoise d'un , n'a pas dû briller comme l'autre fils de Télamon. Elle personne de Miltiade, issu ls d'Eurysace, tout l'éclat aison non souveraine peut ais enfin ce n'était point e sceptre, comme le portait ité de Teucer. Remarquons æus, qui selon Pausanias d'Eurysace, et petit-fils était fils d'Ajax, selon Héro- . Il fut selon le même Héro- tige des Éacides athéniens ltiade descendait. Plutarque t que Philæus et Eurysace, x fils d'Ajax, aient cédé aux

Athéniens la propriété de l'île de Sa- lamine, moyennant la bourgeoisie d'Athènes qu'on leur donna. Il ajoute qu'Eurysaces habita à Brauron dans l'Attique, et Philæus à Mélite (14), et que Philæus donna son nom aux Philaïdes, qui étaient un des peuples de l'Attique, celui dont Pisistrate était sorti. Étienne de Byzance met le peuple *Philaïdes* sous la tribu *Égéide* (15), et dit que Philæus, qui donnait son nom à ce peuple, était fils d'Ajax et de Lyside, fille de Caronus, fils de Lapithus.

(D) *Le père Lescalopier... dit que Jules César composa une tragédie intitulée Tecmessa.*] Ce jésuite observe que les Romains insérèrent la voyelle *u* dans plusieurs mots grecs, et que cet usage subsista jusques à Jules César, qui fut le premier auteur d'une tragédie de Tecmesse. Citons ses paroles. *In Alcumenâ, Alcumæon, Tecumessâ, Hercules, Esculapius, et aliis ejusmodi græcis nominibus, vocalis u à priscis Latinis interjecta est, non tantum ubi carmen exigèret, ut ait ille, sed ubique passim, quod ita mos ferret, etiam in solutâ oratione. Atque ille mos tenuit usque ad Julium Cæsarem, qui tragœdiam de Tecmessâ primus scripsisse fertur, et ita pronunciari jussisse. Itaque post Tecmessam cœptum est dici, uti hodiè que dicimus, Alcmena, et Alcumæon; verum Hercules et Esculapius prævalère, et adhuc intercalariam retinent vocalem* (16). Le grammairien Victorin s'était contenté de dire que Jules César commença la contraction de ces mots. L'escalopier n'avait qu'à lire l'ouvrage d'un de ses confrères, il y eût trouvé ceci : *Scribit Victorinus lib. I, veteres numquam c, et m conjunxisse, usque ad Julium Cæsarem, qui primus Alcumæon, Alcmena, Tecmessa, quos prius Alcumenam, Tecumessam, Alcumæonem scribebant* (17). Je ne pense pas que Sué-

(14) C'était un quartier d'Athènes où il y avait entre autres édifices publics un temple d'Eurysace, selon M. Spon, Voyage de Grèce, tom. II, pag. 442.

(15) M. Spon, la même, pag. 476, prouve, par un marbre, qu'il le faut ranger sous l'Œnéide.

(16) Lescalopier, Commentat. in Cicéron., de Nat. Deorum, lib. III, pag. 624.

(17) Martinus del Rio, Syntagmat. Tragici, part. ultim. M. du Rondel m'a indiqué ce passage.

I, pag. 40.

appelait *Alcathoïs*.

n, lib. XLIV, cap. III.

I, pag. 33.

VI, cap. XXXV.

à Solonis, pag. 83.

tone eût oublié cette pièce de théâtre de Jules César, si elle eût été dans la nature des choses.

TÉLAMON, fils d'Æacus et d'Endéis (A), est un des principaux héros de l'histoire fabuleuse. Il avait deux frères ; savoir, Pélée et Phocus ; mais il n'était frère de ce dernier que du côté de son père (a). Il s'éleva une telle jalousie entre Phocus et les deux autres, que ceux-ci complotèrent de le tuer. Ils prirent leur temps en jouant au palet ensemble. Les uns disent que ce fut Pélée qui tua Phocus, en lui jetant sur la tête son palet (b), les autres font Télamon auteur du coup (c) ; et l'on convient assez généralement que celui qui ne le fit point ne laissa pas d'être complice de l'action (d). C'est ainsi qu'Æacus en jugea (B) ; car il ne chassa pas moins Pélée (e) que Télamon. Celui-ci se retira dans l'île de Salamine, où régnait Cychréus, qui lui donna sa fille Glauque en mariage, et le fit son successeur (f). D'autres disent que, ne laissant point d'enfans, il choisit Télamon pour son héritier (g). Ce qu'il y a de certain, c'est que Télamon régna dans l'île de Salamine. Après la mort de Glauque, il épousa Péribée, fille d'Alcathoüs, fils de Pélops, et roi de Mégare (C). De ce mariage sortit Ajax (D), ce grand guerrier dont nous parlons en

son lieu. On parle d'une telle femme de Télamon, de laquelle il eut un fils nommé Télamon. Cette femme est Hésione, fille de Laomédon, roi de Troie, et de Priam (h) ; et voici comment le mariage se fit. Télamon et Hercule lorsqu'il fallut payer à Laomédon, qui ne voulait payer à Hercule ce qu'il lui avait promis. On le força dans la capitale, et parce que Télamon fut le premier qui monta aux murailles de Troie, Hercule fit présent d'Hésione. Télamon se signala en plusieurs rencontres à la suite de ce prince général, comme dans la guerre des Amazones (i), dans celle de Méropes, et dans le combat contre le géant Alcyonée (k). Après l'expédition des Argiens (l), et il n'alla point de Troie, ce fut apparue la vieillesse qui l'en envoya y envoyer ses deux fils. L'un traitait encore du temps de sa jeunesse, proche le port de Salamine, le rocher où il s'asseyait pour suivre des yeux, au loin, le vaisseau sur lequel ils s'embarquèrent afin d'aller au rendez-vous général de la flotte grecque (n). Il était encore en vie quand les Grecs revinrent de Troie. Il fut très-fâché de la mort de son fils Ajax ; mais il eut plus de chagrin de ce qu'il perdit son autre fils, n

(a) Apollodor., lib. III, pag. 230.

(b) Pausan., lib. II, pag. 72. Notez que, selon Diodore de Sicile, Pélée le fit par mégarde.

(c) Apollodor., lib. III, pag. m. 230. Plutarchus, in Parall., cap. XXV.

(d) Apollodor., ibidem,

(e) Il régnait dans l'île d'Égine.

(f) Diod. Sicul., lib. VI, cap. X.

(g) Apollodor., ibidem.

(h) Apollod., Biblioth., lib. I,

(i) Pindar. Nem., od. III.

(k) Idem, ibidem, od. IV, od. VI.

(l) Apollon. et Valer. Flaccus passim.

(m) Pausan., lib. I, pag. 34.

(n) C'était à Aulide, dans l'île

chée ou vengeance (o). point le recevoir; il ostentement. On a reçu lui, aussi-bien que son frère, qu'il eut un arpassa (p). Voyez les descendants d'Ajax, le TECMESSE, et celle dans de TEUCER, dans ce nom.

article TEUCER, dans ce vo-

. . . . *Vincerit ut Ajax
Telamonem, ut Peleus vicat Achil-*

en., sat. XIV, vs. 213.

[*Æacus et d'Endéis.*] Les Télamon descendaient du par bien des endroits. fils de Jupiter. Endéis le centaure Chiron, fils Péribee, femme de Télamon d'Ajax, était fille d'Alcibiade. Celui-ci était fils de Pépétos, fils de Jupiter,

ainsi qu'*Æacus en jugea.*] d'entendre ce qu'en dit

(1). Quelque temps après ces deux frères, Télamon député à Æacus, pour lui que le meurtre avait été r mégarde. Æacus lui fit il se gardât bien de venir mais que s'il voulait se parlât ou sur un vaisseau, quelque digne qu'il ferait amon choisit ce dernier t une digne auprès du port, sa cause; mais n'ayant pas innocent, il se retira tout u.

pousa Péribee, fille d'Alcibiade, roi de Mégare.] En l'histoire que Plutarque (2) untée d'Arétades, touchant ne soit parvenue jusqu'à un misérable état, on ne de connaître qu'il a voulu Télamon, s'étant trop di-Péribee, trouva à propos de le père de la fille s'aperce-ette aventure, et croyant que tait parti de quelqu'un de

, pag. 72.

llesis, pag. 312, num. 27.

ses sujets, donna ordre à l'un de ses gardes de jeter Péribee dans la mer. Le garde, mû de compassion, aima mieux la vendre; le vaisseau qui la portait aborda à Salamine; Télamon y acheta Péribee, qui accoucha d'Ajax. Un savant homme (3) croit qu'au lieu d'Εὐβοίαν il faut lire Μίγαραν dans ce passage de Plutarque, vu que la plupart des auteurs conviennent que la mère d'Ajax était fille d'Alcathoüs, roi de Mégare. On est moins d'accord sur le nom de cette dame: les uns la nomment Péribee (4), les autres Éribée (5). Il est visible que cette différence n'est venue que de la faute de quelque copiste qui oublia une lettre, ou qui en mit une de trop au commencement du nom de la mère d'Ajax. Ceux qui copièrent son exemplaire gardèrent la faute; et ainsi il y eut diversité de leçons: et puis les auteurs se conformèrent à l'exemplaire qu'ils avaient acheté. C'est d'une semblable source qu'est venu le nom de Mélibée que la mère d'Ajax porte aujourd'hui dans Athénée. Cet auteur raconte qu'elle fut mariée avec Thésée selon les formes (6). Il nomme quelques autres femmes dont Thésée s'était emparé haut la main; il nomme deux autres femmes de ce même prince desquelles Hésiode a fait mention, et enfin il dit que Phérécydes lui donne aussi Phérébee. En voilà quatre qui se doivent réduire à une; Péribee, Éribée, Mélibée, Phérébee, sont quatre noms d'une seule femme, qui se sont multipliés par la faute des copistes. Si la polygamie de Thésée n'avait point plus de réalité par rapport aux autres femmes que par rapport à la Mélibée d'Athénée, et à la Phérébee de Phérécydes, je le garantirais monogame à l'épreuve de la discipline de Tertullien. Il y a plus de difficulté dans ce qui suit. La mère d'Ajax a été femme légitime de Thé-

(3) Méziriac, sur les Épîtres d'Ovide, p. 275.

(4) Apollodor., lib. III. Pausan., lib. I, pag. 15 et 40.

(5) Sophocles, in Ajace. Pindar., Isthm., od. VI. Diodor. Siculus, lib. IV. Hyginus, cap. XCVII.

(6) Νομίμως δ' αὐτὸν γῆμαι Μελίβοιαν τὴν Αἴαντος μητέρα γυναῖκα. Justam verò illius conjugem fuisse Melibœam Ajacis matrem. Ister., lib. IV Rerum Attic., apud Athen., lib. XIII, pag. 557.

sée; mais quand? Est-ce après la mort de Télamon, ou avant d'épouser Télamon? Au premier cas, il faudrait dire que Thésée a survécu à la destruction de Troie, ce qui est faux, et qu'il aurait eu une envie bien extravagante de se marier, puisqu'il aurait choisi une femme si âgée, ce qui choque toute vraisemblance. Il vaut mieux donc dire qu'il épousa Péribée avant qu'elle se mariât avec Télamon. Mais en ce cas-là que ferons-nous de l'historiette de Plutarque? Au lieu d'une jeune fille que Télamon croyait avoir débauchée, il faudrait dire qu'il n'attrapa que des restes, que ce que la mort ou le dégoût avait fait quitter à un autre; qu'une veuve en un mot, ou qu'une répudiée. Rien de tout cela ne cadre à la narration de Plutarque, et ne peut être appuyé sur d'autres auteurs. Il paraît par un passage de Pindare (7) que Télamon était déjà marié avec Péribée, lorsque Hercule vint le prier de l'accompagner à la guerre qu'il voulait faire à Laomédon. Sur ce pied-là Thésée aurait répudié sa femme d'assez bonne heure. Quoi qu'il en soit, souvenons-nous que Péribée fut l'une des filles que les Athéniens furent obligés de livrer à Minos (8). Thésée lui fut livré en même temps, et s'opposa avec beaucoup de fermeté au dessein qu'eut Minos d'attenter à l'honneur de Péribée. Cela peut nous faire croire que Thésée devint amoureux de cette fille pendant ce voyage, car elle était fort belle; et qu'il l'épousa peu après. Je ne sais même s'il se contenta jusques après le retour; car les héros de l'ancienne Grèce étaient de dangereux compagnons de voyage pour une fille; c'étaient de grands faiseurs d'enfants. Ils étaient fort capables de garantir le beau sexe de la violence d'un fier tyran, mais il ne courait pas moins de risque entre les mains de semblables libérateurs, et jamais il ne fut plus nécessaire qu'à leur égard de demander,

*Sed quis custodiet ipsas
Custodes (9)?*

(7) Isthm., od. VI.

(8) Pausan., lib. I, pag. 15. Voyez aussi p. 40, où il conclut, de cet envoi de Péribée, que Mégare faisait autrefois partie de l'état d'Athènes. Diodore de Sicile dit qu'Alcathous était Athénien.

(9) Juven., sat. VI, vs. 345.

Voyons de quelle manière Thésée la à Minos. *Dicitur cum Theseus tam ad Minoa cum septem virginitate et sex pueris venisset, Minoa de ginibus Peribæam quandam non candore corporis inductum comere voluisse, quod cum Theseus passurum negaret, ut qui Neleus filius esset, et valeret contra tyrannum pro virginis incolumitate ducere, etc.* (10). Hyginus rapporte cela comment Thésée fournit des preuves d'extraction divine. La chose est curieuse: jamais preuves de divinité ne furent aussi difficiles que celles-là.

(D) De ce mariage sortit Ajax. Je crois que Darès le Phrygien est le seul auteur qui dise qu'Hésione, de Laomédon, fut la mère d'Ajax et qu'à cause de la parenté Ajax et Hector, après s'être bien battus, firent bien des caresses et bien des présens. La foule des auteurs n'a d'une toute autre opinion; elle dit que Péribée, ou Éribée, fut la mère d'Ajax, et qu'Hésione fut la mère de Teucer. Je ne m'arrête point à la supposition de Sophocle (11), que la mère d'Ajax était en vie quand ce malheureux prince se tua; car le poète n'y regarde pas de si près en faisant une tragédie: outre cela, Télamon aurait pu avoir en même temps pour femmes Péribée et Hésione. Il est sûr que Sophocle (12) dit que Teucer était bâtard, né d'une femme qui avait été prise à la guerre. C'était Hésione, comme l'apprend Servius: *Ejus (Laomédonis) filia Hesiona*, dit-il (13), *jure sublata, comiti Telamoni tradita est, qui primus ascenderat in Troiam, unde Teucer natus est, Ajacem ex alio constat esse procreatum*. Le scoliaste d'Homère sur les mots de l'Iliade (14),

Kai, os' rôθov nep' éovτα. . . .
et te spurium licet existentem.

dit qu'Hésione, prisonnière de guerre, fut donnée à Télamon, qui eut Teucer, et que cette origine troyenne fut cause que l'enfant porta ce

(10) Hygin., Poétic. Astron., lib. II, c. 1.

(11) In Ajace.

(12) Ibidem.

(13) In Æneid., lib. I, vs. 619.

(14) Lib. VIII, vs. 284.

TÉLÉBOËS, peuples insulaires du voisinage de l'Acarnanie, d'où peut-être il y a longtemps qu'on ne ferait plus mention s'ils n'avaient indirectement beaucoup de rapport à la lance d'Hercule; mais à cause de ce rapport ils sont connus jusque dans les basses classes des Grecs. Où sont les écoliers qui ne savent pas qu'Alcmène conçut Hercule, pendant qu'Amphitryon, son mari, faisait la guerre aux Téléboës, etc? La question est pourquoi il leur fit la guerre est qu'Alcmène avait promis d'épouser celui qui la leur rendrait. Mais pour savoir d'où vint la haine contre ce peuple, il faut reprendre la chose d'un peu plus haut. Mestor, fils de Persée, eut un mariage avec Lysidice (a) une fille nommée Hippothoë que Persée enleva, et qu'il amena dans les îles Échinades (b), où elle grossa d'un fils qui fut nommé Taphius (A). Ce Taphius établit une colonie dans Taphe, et nomma les habitans *Téléboës* à cause du grand chemin qu'ils crurent avoir fait (c). Il eut un fils nommé Pterélaus, qui eut six garçons et d'une fille. Ces six garçons, étant allés en Égée pour redemander le corps de Mestor, ne purent l'obtenir d'Électryon, roi de Pélopie, fils de Persée, et frère de Mestor. C'est pourquoi ils pil-

lèrent son pays. Les fils d'Électryon, voulant repousser la force par la force, furent tous tués. Leur père se préparait à venger leur mort, quand il fut tué par un accident assez étrange (d). Alcmène, sa fille, fut contrainte de se retirer à Thèbes; et ne voulant point laisser impunie la mort de ses frères (C), elle promit d'épouser celui qui la vengerait. Amphitryon s'offrit à le faire, et rassembla le plus de troupes qu'il put, et fit une descente au pays des Téléboës. Il ravagea quelques-unes de leurs îles; mais il ne put prendre Taphe qu'après que Comætho, qui était devenue amoureuse de lui, eut arraché à son père Pterélaus (D) le cheveu d'or qui le rendait immortel. Amphitryon ne garda point ces conquêtes; il les laissa à Céphale et à Élée, qui l'avaient assisté dans cette guerre. Voilà ce que nous apprenons d'Apollodore (e). Si j'ai pu trouver ailleurs quelque chose qui puisse le rectifier ou l'éclaircir, ou faire mieux connaître ce qui appartient à cette matière, on le verra dans les remarques. On y trouvera même des observations sur quelques endroits de l'*Amphitryon* de Plaute (E), et sur les notes de mademoiselle le Fèvre (F).

(d) Voyez l'article d'AMPHITRYON. t. I.

(e) Biblioth., lib. II, pag. 97 et seq.

(a) Fille de Pélops (et d'Hippodamie). Apollodor., lib. II, pag. 97.

(b) On les nomme aujourd'hui Curzolari. Elles sont à l'embouchure du golfe de Corinthe.

(c) Τηλεβοας ἐκάλεσεν ὅτι τηλεὺ τῆς πόλεως ἔσται. Teleboas vocavit, idèd quòd longe à patriâ iverit. Apollodor., lib. II, pag. 97.

(A) D'un fils qui fut nommé Taphius.] On lit dans le scoliaste d'Apollonius (1) que le fils de Neptune et d'Hippothoë se nomma Pterélaus (1*), et qu'il eut deux fils; savoir,

(1) In Argonaut., lib. I, vs. 747.

(1*) Je le nomme tantôt Pterélaus, tantôt Pterélaus, selon que l'oreille me le dit.

Téléboas et Taphus, qui allèrent demander à Électryon les biens d'Hippothoë leur grand'mère; et, n'en pouvant point avoir raison, ils recoururent à la force, et tuèrent bien des gens. On gagne une génération par ce moyen; de sorte que la narration en est d'autant plus recevable. On est choqué de voir dans Apollodore, qu'Électryon est attaqué par les arrière-petits-fils de la fille de son frère Mestor. Il y a une autre chose qui n'est pas bien développée dans Apollodore, concernant Taphius. Cet auteur dit (2) que Taphius régnait à Mycènes avec Électryon, lorsque les six fils de Ptérélaus allèrent redemander à Électryon le royaume de Mestor pour leur aïeul maternel. Cet aïeul n'était autre que Taphius: il régnait avec Électryon à Mycènes; Électryon n'avait point d'autre royaume que celui-là: quel royaume lui pouvait-on donc demander pour Taphius? Remarquez bien que, selon le scoliaste d'Apollonius (3), tout le royaume de Persée fut possédé en commun, après sa mort, par ses quatre fils, qui étaient Alcée, Sthénéus, Mestor et Électryon. Suivant cela, on ne pouvait avec justice rien prétendre au royaume de Mestor pour Taphius, que Taphius n'eût déjà. Quoi qu'il en soit, nous apprenons de ce scoliaste que Taphius, fils de Ptérélas, donna son nom à l'île de Taphe, et que son frère Téléboas donna le sien aux peuples dont nous parlons en cet article, qui avaient leur habitation principale dans l'île de Taphe. C'est l'une des étymologies: j'en ai déjà rapporté une autre; le reste se pourra voir ci-dessous. Il est certain que le même peuple a été nommé indifféremment *Taphii* et *Teleboæ* (4).

(B) *Et en nomma les habitans Téléboës.*] Étienne de Byzance nous apprend que le pays des Téléboës, ou la Téléboïde, était une partie de l'Acarnanie, et qu'elle emprunta ce nom de Téléboas, après avoir eu celui de *Taphion*. Aristote (5) dit une partie de cela, puisqu'il assure que

les Téléboës occupaient un quart de l'Acarnanie. Il dit aussi (6) d'un certain Lélex, natif de Leucade, une fille dont le fils, nommé Télé, eut vingt-deux garçons de ce nom. Ce qu'Étienne de Byzance de nous dire est directement contraire à Strabon (7), qui assure les îles des Taphiens, dont s'appelait Taphos, avaient été données au commencement les îles Téléboës. Il ajoute qu'Amphitryon les subjuga, et qu'il les donna à Céphale, fugitif d'Athènes, qui l'aide à les subjuguier. Quelques-uns ont cru que l'île de Céphalon donnée alors à Céphale, qui porta ce nom (8), et qui devint ensuite maître de l'Acarnanie, commença à faire le saut de Lélex (10). On trouve que les Téléboës ont été de grands voleurs (11). Voyez les preuves que M. Bochart en a données dans le chapitre XXIII du 1^{er} livre de sa *Geographia Sacra*, et sous la remarque (F). Voici ce que dit le scoliaste d'Apollonius, un passage où ce poète appelle les mêmes gens *Téléboës* et *Taphiens*. C'est dans le vers 747 du 1^{er} livre: *L'île de Taphos est l'une des Éoliennes; les Téléboës, qui auparavant habitaient dans l'Acarnanie, y furent vaincus. C'étaient de grands voleurs (12): ils allèrent au royaume de Mestor enlever les bœufs d'Électryon, père d'Alcmène. Il y eut combat dans lequel Électryon et ses fils furent tués. C'est pourquoi Alcée fit publier que sa personne se racheterait au prix de la vengeance d'Électryon, parce qu'Amphitryon s'engagea à le venger, elle devint son épouse.* Les dictionnaires disent ordinairement qu'Amphitryon avait vengé la mort du frère d'Alcmène. C'est une erreur: elle avait perdu plusieurs frères dans Apollodore, c'est la vengeance de ses frères qu'elle demande; la conquête voudra être son mari.

(6) *In Leucadiorum Repub., apud Strabonem.*

(7) *Lib. X, pag. 316.*

(8) *Ibidem, pag. 314.*

(9) *Ibidem, pag. 317.*

(10) *Ibidem, pag. 315, 317. Voyez LEUCADE, tom. IX, pag. 193.*

(11) *Strabo, pag. 136.*

(12) *Ἄνδρες λεηστὰς τὸν τῆς*

(2) *Pag. 99.*

(3) *Ubi supra.*

(4) *Voyez Eustath., in Odyss., lib. I.*

(5) *In Acarnanum Republicâ, apud Strabonem, lib. VII, pag. 222.*

vengeance de son père. Quelque faute d'impression, quelque faute d'impression, que Charles Étienne copia ; et voilà une faute qui. Voici deux étymologies. οἱ Τάφιοι, ἥτοι ὅτι τῆλε ἀργους τὰς βοῦς ἀπήλασαν. τοῦ Πτερέλα τοῦ βασι- 3). M. Lloyd attribue bien au scoliaste d'Apollonius j'ai pas rencontrées. 1°. Il raconte que Persée laissa ses fils. Il fallait dire Hérodote l'un des quatre s'appela : il fallait dire Alcæus. l'autre s'appela Nestor : il s'appela Mestor. 4°. Qu'Electryon eut d'une somme d'argent Cleothoë : le scoliaste ne dit rien. 5°. Qu'Alcmène épousa un seigneur thébain très-ancien : le scoliaste n'a garde de dire Thébain, Amphitryon ne l'est pas. 6°. Que le royaume de Thèbes fut donné à Céphale, vint de succession au pouvoir : je ne trouve rien de cela dans le scoliaste. Voyez Lloyd, au mot Alcæus. Son article est le même que de Charles Étienne. Il ne faut pas oublier que les Téléboës s'établirent dans une île de la grande Grèce, et non dans cette île que la retraite de Téléboës rendit si fameuse. C'est ce que nous l'apprend, Græcosque, Capreasque Teleboïs hama tradit (14). Virgile témoigne la même chose (15). Ausone n'en font pas moins.

generasse Telon Sebelhide Nympha Telebous Capreas cum regna teneret. Virgile. Quant à Ausone, les termes :

. . . . Viridesque resultant (16). . . .

de l'île de Caprée. Pour Stace désigne de cette manière la :

Bacchei vineta madentia Gauri, que domos, trepidis ubi dulcia nautis noctivagæ tollit Pharos æmula lunæ. Ausone. Il n'est pas permis d'insister impunément la mort de ses

1. Apollon., in lib. I, vs. 747. Voyez ibid., in lib. I Odyss. Virg., Annal., lib. IV, cap. LXVII. 1. Æneid., lib. VII, vs. 734. 1. Lipsium, in Tacit. Annal., lib. IV, l. I. 1. V, lib. III, vs. 100.

frères.] On a vu dans la remarque précédente qu'il ne faut point parler de ceci au nombre singulier, et qu'il y a des auteurs qui, contre le sentiment d'Apollodore, font périr Electryon avec ses fils : de sorte qu'Alcmène ne parla point de ses frères, mais de son père, quand elle demanda vengeance à son futur époux.

(D) *A son père Ptérélaüs.*] Plaute suppose qu'Amphitryon tua de sa propre main Ptérélaüs (18), et qu'il eut pour sa part du butin la coupe d'or de ce prince (19). Il est permis aux poètes de supposer de semblables choses, quelque fausses qu'elles soient. Mais, au reste, je ne pense pas que la savante mademoiselle le Fèvre ait raison d'accuser Plaute d'un petit anachronisme. Il est certain, dit-elle (20), que Ptérélas ne vivait pas du temps d'Amphitryon, puisqu'il était fils de Taphius, qui était fils d'une nièce d'Alcée père d'Amphitryon ; et par conséquent la cousine germaine d'Amphitryon était grand-mère de Ptérélas. Cette généalogie est prise d'Apollodore : j'ai déjà dit que cet auteur est moins dégagé que le scoliaste d'Apollonius. Néanmoins on ne saurait ici se plaindre de Plaute ; car puisqu'Apollodore raconte que Ptérélas était en vie lorsqu'Amphitryon fut l'attaquer, Plaute n'a point inventé que ces deux chefs vécurent en même temps : il l'a pu trouver dans les monumens historiques. Ce n'est donc point lui qui a fait l'anachronisme. Il est tout autrement étonnant que les fils de Ptérélaüs fassent la guerre à Electryon, oncle paternel d'Amphitryon, comme ils la lui font dans Apollodore.

Parlons un peu de la tasse de Ptérélas. Jupiter en fit présent à Alcmène, et puis quand le vrai Amphitryon voulut la chercher parmi ses hardes, et avérer si on l'avait déjà donnée à sa femme, comme elle le soutenait, cela fit un jeu fort surprenant dans la comédie de Plaute. Ce

(18) *Ipsusque Amphitruo regem Pterelam sud obtruncat manu.*

Plaut., Amphitr., act. I, sc. I, vs. 95.

(19) *Post ob virtutem hero Amphitruoni est patera donata aurea.*

Quæ Pterelea potitare rex solitus est.

Ibidem, vs. 104.

(20) Remarques sur l'Amphytrion, pag. 251.

poète n'inventait pas tout cela ; car
 « (21) l'historien Charon de Lampsaque, qui vivait à la 75^e. olympiade, c'est-à-dire quatre cent soixante-dix-huit ans avant Notre Seigneur, a écrit que l'on voyait encore de son temps à l'académie cette coupe qui fut donnée à Alcmène ; qu'elle était longue, un peu évidée par le milieu, et qu'elle avait les bords un peu renversés. » Comme les ouvrages de Charon ne subsistent plus, j'ai cherché l'auteur qui le cite, et voici ce que j'ai trouvé dans Athénée (22). Charon de Lampsaque, dans son livre des frontières, avait assuré qu'on montrait encore de son temps, à Lacédémone, la coupe dont Jupiter fit un présent à Alcmène, lorsqu'il prit la figure d'Amphitryon. Je n'ai point trouvé que Charon ait laissé la description de cette tasse : c'est Macrobe qui l'a décrite (23) ; Macrobe, dis-je, prenant droit sur ce que Phérécydes avait dit (24), que le vase donné par Jupiter à Alcmène était un *carchesium*. Athénée témoigne que Phérécydes et Hérodore d'Héraclée ont dit cela ; et il rapporte comment Callixène a décrit le *carchesium*. On ne peut douter que Macrobe n'ait tiré de là ce qu'il en dit, et qu'il ne faille corriger son texte par celui d'Athénée, comme le remarque Casaubon. Voici ce qu'on lit dans Macrobe : *Plautus insuetum nomen reliquit, atque in fabulâ Amphitryone pateram datam : cum longè utriusque poculi figura diversa sit : patera enim ut et ipsum nomen indicio est, planum ac patens est ; carchesium verò procerum et circa mediam partem compressum, ansatum mediocriter, ansis à summo ad infimum pertinentibus* (25). Or voici le texte d'Athénée. Καλλίξενος ὁ Ῥόδιος ἐν τοῖς περὶ Ἀλεξανδρείας φησὶν, ὅτι ποτήριον ἔστιν ἐπίμυκτος, συνηγμένον εἰς μέσον ἐπίμικτος, ὅτα ἔχον μέχρι τοῦ πυθμένος κατήκοντα. *Callixenus Rhodius tradit in suis li-*

(21) Ce sont les paroles de madem. le Fèvre, Remarques sur l'Amphitryon, pag. 276. On verra, en les comparant avec celles de Macrobe, si sa traduction est bonne.

(22) Lib. XI, pag. 475.

(23) *Meminit carchesi Pherecydes in libris historiarum, atque Jovem Alcinenæ precium concubitiis carchesium aureum dono dedisse.* Macrobo., Saturn., lib. V, cap. XXI.

(24) *Apud Athen., pag. 474.*

(25) Macrobius, Saturn., lib. V, cap. XXI.

bris de Alexandria, carchesium se poculum oblongum, inniter compressum, auribus ad fundum usque descendens est visible que l'adverbe *mediocriter* dans Macrobe, se doit joindre à *compressum*, et non pas à *ansatum*. Un copiste ne fait guère culté, s'il croit qu'un adjectif pend d'un certain adjectif mettre devant ou après cet adjectif. Personne ne croit rien gâter en disant *ansatum mediocriter*, plutôt que *mediocriter ansatum*. Mais quelquefois il importe extrêmement de ne point prendre cette liberté, l'exemple, que l'adverbe n'appartient pas à *ansatum*.

(E) Des observations sur les endroits de l'Amphitryon de (26).] I. Ce poète suppose que Créon, roi de Thèbes, qui fit la guerre aux Téléboës, pour se venger de son des grands maux qu'ils avaient faits au peuple thébain.

... *Victis hostibus legiones reverti
 Duello extincto maximo, atque
 hostibus,
 Qui multa thebano populo objecerat
 funera.
 Id vi et virtute militum victum atque
 tum opidum'st,
 Imperio atque auspicio heri mei Alcmene
 maxime.
 Prædâ atque agro adoredque affectu
 suos,
 Regique thebano Creonti regnum
 suum* (27).

C'est renverser cette histoire fondemens, puisque les auteurs sont d'accord qu'Amphitryon se livra à cette entreprise pour châtier les Téléboës qui avaient ravagé le père, ou pour le moins le venger d'Alcmène. Il ne pouvait donc se livrer à cette entreprise sans la venger des Téléboës. Voilà le sujet de la guerre. C'est entra que par complaisance pour Amphitryon, ou même par reconnaissance du service qu'il avait rendu de lui (28). Ce fond historique devait fournir beaucoup d'occasions au poète, s'il avait voulu l'employer. Il a ravalé la condition du héros, il ne l'a fait que le chef de des troupes d'un autre prin-

(26) Conférez ce que dessus, remarque.

(27) Plautus, in Amphitryone, act. IV, vs. 33. *Mercure avait déjà dit dans le* Is nunc Amphitruo præfectus est legio Nam cum Telebois bellum est thebaicum.

(28) Voyez Apollodore, liv. II, page suiv.

entreprise pour les intérêts d'un autre prince ; au lieu que, pour ses intérêts, et n'amène avec lui des troupes auxiliaires, mais aux chefs le pays qu'il veut conquérir. Plaute fait embarquer les héros au port d'Eubée, lequel il représente par une anticipation licencieuse. Ce n'est pas le commencement du mal : on est beaucoup plus enclin à voir qu'il ne trouve rien de plus commode à des gens qui ne peuvent que voguer vers les îles. Quel circuit, bon Dieu ! Plaute ne peut point faire pour aller là, qu'il ne fasse embarquer à l'île d'Eubée ? L'accouchement d'Alcmène est tout mal amené, et qui enlève à renverser de fond en comble la tradition. Tous ceux qui ont vu de la naissance d'Hercule, ont vu que Jupiter, sous la forme d'Amphitryon, jouit d'Alcmène pendant une nuit qu'il avait eu soin de rendre plus longue que ne sont les autres. Il fallait bâtir sur ce fondement, l'embellir ; mais il ne faut pas supposer une seconde vision, il fallait pas que Jupiter revînt charger sous le même personnage la veille de l'accouchement. Ce n'est que non-seulement la tradition, mais aussi l'auditeur et le lecteur ne sont plus tendresse, c'est la pitié (29). Une femme prête à enfanter de deux garçons n'est pas un objet à produire sur le théâtre ; il s'en faut qu'il faille feindre un grand des dieux si affamé d'un objet, que la longueur ordinaire d'une nuit ne lui suffit pas pour satisfaire sa passion. S'il avait trouvé des exemples tout particuliers dans les actions de la dame, qui lui fissent désirer une seconde entrevue, il n'aurait pas la différer jusques à la nuit de l'accouchement. Une si grande patience passe le vraisemblable ; elle ne saurait parer à cette objection ; car de dire que Plaute fait de la pièce neuf mois serait le même que d'un plus profond abîme, de dire ces paroles de Mercure : *illa pariet filios geminos duos* (30). Cette phrase se rapporte au même jour. Voyez, tom. I, pag. 408, l'article sur la remarque (D).

qu'il avait chassé Sosie dans la première scène. IV. Je ne suis pas pour ceux qui disent que l'accouchement d'Alcmène, sans douleur, choque trop directement ce que les Grecs avaient conté des artifices de Junon ; et c'est à quoi, disent-ils, l'on ne doit pas s'engager sans une extrême nécessité. Un poète qui prend pour le sujet de sa tragédie la mort de Polyxène peut changer cent choses dans la tradition ; mais s'il supposait qu'Achille ne demanda point qu'elle lui fût sacrifiée, s'il foulait aux pieds les faits capitaux de cette histoire, il n'agirait pas selon les règles. A quoi sert à Plaute qu'Alcmène ne sente point de douleur ?

*Dum hæc aguntur, interea uxorem tuam
Neque gementem, neque plorantem nostrum
quisquam audivimus.*

Ita profecto sine dolore peperit (31).

Cette difficulté me paraît fautive ; car il était nécessaire, pour le dénouement de l'intrigue, qu'il parût quelque chose de miraculeux dans l'accouchement d'Alcmène. Il s'agissait de justifier sa chasteté, et de calmer les alarmes d'un mari jaloux : il fallait donc que le poète intéressât Jupiter dans cette affaire. Il pouvait donc et il devait abandonner ce qu'on a dit de Lucine (32).

(F) *Et sur les notes de mademoiselle le Fèvre* (33).] Elle a cru (34) que Plaute s'est servi du mot *nepos* pour signifier *neveu*, dans ces paroles de la IV^e. scène du IV^e. acte :

*Ego idem ille sum Amphitruo, Gorgophones
nepos, imperator Thebanorum.*

J'ai de la peine à croire cela. Il est vrai que, selon la généalogie rapportée par Apollodore, il n'y avait que ce degré de parenté entre Gorgophone et Amphitryon (35) ; mais comme

(31) *Act. V, sc. I.*

(32) *Quin nunc quoque frigidus artus,
Dum loquor horror habet, parsque est meminisse doloris.*

*Septem ego per noctes, totidem cruciata diebus,
Fessa malis, tendensque ad cælum brachia,
magno*

Lucinam ad nexos partus clamore vocabam.

*Illa quidem venit, sed præcorrupta, meumque
Quæ donare caput Junci vellet iniquæ.*

*Alcmena, apud Ovidium, Metamorph., l. IX,
vs. 290. Voyez aussi Pausanias, lib. IX, p. 290.*

(33) *Conférez ce que dessus, remarque (D).*

(34) *Notes, pag. 310.*

(35) *Il dit qu'elle était fille de Persée, et qu'Amphitryon était fils d'Alcée, fils de Persée.*

Plaute n'a point suivi Apollodore en certains points, il faut croire qu'il avait consulté d'autres généalogies, où il avait lu que Gorgophone était la grand'mère d'Amphitryon. Il y a plus de sens à se vanter d'être petit-fils d'une femme illustre qu'à se vanter d'être son neveu : il est donc probable que le poète a pris la chose dans le sens le plus avantageux (36). Passons à un autre fait : il a supposé que les Téléboës avaient fait périr Electryon. Je cite tout le passage, on y verra une preuve de ce qui a été dit ci-dessus, touchant les pirateries de ces peuples.

Ego idem latrones hostes bello et virtute con-
tudi.

Electryonem perdiderant nostræ et germanos
conjugis,

Achaïam, Ætoliâ, Phocidem; per freta Io-
nium et Ægeum, et Creticum

Vagati, vi vortebant piraticâ (37).

Mademoiselle le Fèvre (38) l'accuse d'avoir *changé ici l'histoire*; « car » Electryon ne fut point tué par ses » ennemis. Ce fut Amphitryon lui-même qui le tua par mégarde, en » jetant sa massue contre un bœuf. » J'avoue que Plaute en cela s'éloigne d'Apollodore; mais il y a eu des auteurs qui ont débité que les Téléboës tuèrent Electryon (39). Je finis par cette remarque : « (40) J'ai choisi » l'Amphitryon, parce que c'est une » des plus belles pièces de Plaute, » et que les anciens l'estimaient si » fort, que, sous le règne de Dioclétien, on la faisait encore jouer dans » les malheurs publics, pour apaiser la colère de Jupiter. Arnobe, » dans le livre VII, *ponit animos Jupiter, si Amphitryo fuerit actus, pronuntiatusque Plautinus? Quoi! Jupiter s'apaise, si on fait jouer l'Amphitryon de Plaute?* » Je ne crois pas qu'Arnobe prétende que les païens choisissent le cas de quelques malheurs publics, de quelque irruption de barbares, de quelque peste, de quelque famine, pour représenter l'Amphitryon : mais voici, ce me semble, sa pensée. Il trouve

mauvais que les païens eussent entre les actes de religion la solennité des jeux publics, et qu'ils eussent consacré ces jeux à quelque divinité. Il demande la raison de cette conduite, et il suppose qu'on lui répond qu'en célébrant ces jeux on se réconciliait avec les dieux; mais leur faisait perdre le souvenir des injures qu'ils pouvaient avoir reçues. Sur quoi, par forme de réplique, demande si Jupiter quitte sa mauvaise humeur à cause qu'on joue l'Amphitryon de Plaute? Il est bien certain que l'institution des jeux publics avait eu pour cause quelque malheur de la république, et que ce dessein d'honorer solennellement, à l'avenir, la divinité dont on craignait le courroux; mais ensuite la célébration anniversaire n'en était point affectée au temps des malheurs publics : elle allait son train dans l'abondance comme dans la disette, et l'on y faisait même plus de dépenses de toute nature durant la prospérité de l'état que durant l'adversité.

TELLIER (MICHEL LE) chancelier de France, mort 30 d'octobre 1685. Voyez son éloge dans le Dictionnaire de Moréri. Il laissa deux fils, dont l'un a fait un grand bruit par toute l'Europe sous le nom de marquis de Louvois (A); l'autre est un des plus illustres prélats de l'église gallicane, par son savoir et par la vigueur avec laquelle il a toujours soutenu les prééminences et les droits de sa dignité (a), et redressé les faux pas des réguliers de son diocèse (B). Il est archevêque de Reims *. Il a dressé l'une des plus belles bibliothèques qu'il y ait en France. Voyez le catalogue qu'il en donna au public.

(36) Voyez l'article ГОРГОФОНЪ, tom. VII, pag. 157, remarque (A).

(37) Act. IV, sc. IV, vs. 34.

(38) Notes, pag. 311.

(39) Schol. Apollon., in Argon., l. I, vs. 747.

(40) Madem. le Fèvre, dans sa préface.

(a) Voyez les Mémoires qu'il a publiés sur la séance des cardinaux au parlement de Paris, et contre l'érection de Cambrai en métropole.

* Il est mort en 1710, dit Leclerc.

3 (b). Il continue tous
s (c) à l'enrichir de toute
e livres, et il en laisse
libre à tous les curieux
t besoin de profiter de
nirable magasin d'érudi-

s le titre de Bibliotheca Telleria-

écrit ceci au mois de juin 1701.
te bibliothèque s'est subitement
les débris de celles que plusieurs
de Paris et de Champagne furent
abandonner lors de la révocation
de Nantes. Pour se convaincre que
à proprement l'époque, il n'y a qu'à
r le *Bibliotheca Telleriana*, le fon-
de cette si belle bibliothèque ne
it guère qu'en cette sorte de livres,
réformés de France, soit hommes de
soit simplement curieux, et d'ail-
t soit peu aisés, ne manquent pas
en fournis. REM. CRIT.

Sous le nom de marquis de
s.] Il mourut à Versailles, le
illet 1691, dans sa cinquante
me année. Il était ministre et
ire d'état, et revêtu de plu-
emplois. On ne saurait faire
son éloge, qu'en disant que
Europe fut persuadée que sa
rait plus utile aux affaires des
ue le gain d'une bataille ran-
que la conquête de deux ou
laces. M. de Barbesieux, l'un
fils, succéda à la charge de
ire d'état, et mourut le 5 de
1701. M. l'abbé de Louvois,
ses autres fils, aime extrême-
les lettres *. Il se fit admirer,
ortie de l'enfance, par les so-
qu'il donna aux difficultés
furent proposées sur Homère,
sence de beaucoup de monde.
e passage de la suite du Ména-

M. l'abbé de L. . . . qui dans
jeune âge fait paraître tant de
e dans la langue grecque, m'a
honneur de me citer sur ce su-
t de louer l'application de ces
vers dans une illustre assem-
qui fut tenue chez lui, il y a
ue temps, en présence des plus
s gens du royaume, qui lui
sèrent des difficultés sur Ho-
auxquelles il répondit avec

abbé de Louvois est mort en 1718, dit Leclerc.

une présence d'esprit admirable. Une
des plus considérables fut celle que
lui proposa M. l'abbé Faydit; savoir,
si Homère avait fait quelque mention
des Juifs dans ses livres de l'Iliade ou
de l'Odyssée. Il répondit qu'il n'en
avait fait nulle mention, et que le
mot *Ioudaïm* ne se trouvait point dans
Homère, etc. (1). Voyez, dans l'origi-
nal, l'instance de M. Faydit et la ré-
plique qui lui fut faite. Voyez aussi
M. Cousin, touchant la thèse de phi-
losophie soutenue par cet abbé le
24 d'août 1692 (2), et touchant l'acte
de Vespérie qu'il soutint en Sorbonne
le 17 de mars 1700 (3).

Il n'est pas besoin d'avertir que
l'ouvrage qu'on a imprimé en Hol-
lande, l'an 1695, sous le titre de *Testa-
ment politique du marquis de Lou-
vois*, est une pièce supposée. Per-
sonne n'en doute; mais tout le
monde ne sait pas que l'auteur de
cette pièce demeure à Paris, et qu'il
est catholique de naissance.

(B) *Et redressé les faux pas des
réguliers de son diocèse.*] J'en pour-
rais citer beaucoup d'exemples; mais
je me contenterai d'indiquer ce qu'on
a vu ci-dessus tome VI, dans la re-
marque (N) de l'article de FRANÇOIS
D'ASSISE, et tome X dans la remarque
(M) de l'article MARIANA. Voyez aussi
les Lettres Historiques du mois de
juillet 1697.

(1) Suite du *Ménagiana*, pag. 294, édition de
Hollande.

(2) Journal des Savans, du 8 septembre 1692,
pag. 623, édition de Hollande.

(3) La même, 5 avril 1700, pag. 271.

TELMESSE, en latin *Telmes-
sus* (a), ville maritime aux extré-
mités de la Lycie (b), au pied
d'une montagne de même nom,
laquelle est une partie du mont
Cragus. Cette ville fut donnée
par les Romains à Eumènes (c),
lorsqu'ils eurent défait Antio-
chus; mais les Lyciens la recou-

(a) Ptolomée, lib. V, cap. III, la nomme
Τελμισσός. Strabon, lib. XIV, pag. m.
457, et Étienne de Byzance, *Τελμισσός*.

(b) *Quæ Lyciam finit urbs Telmessus*,
Plin. lib. V, cap. XXVII. Méla, lib. I,
cap. XV. Vide ibi Is. Vossium.

(c) Livius, libro XXXVII.

vrèrent après que le royaume d'Eumènes eut été ruiné (d). Ce qui a fait le plus parler d'elle, est le naturel prophétique de ses habitans. Tout le monde y naissait devin (A); les femmes et les enfans y recevaient de la nature cette faveur. Ce fut là que Gordius alla se faire interpréter un prodige qui l'embarrassait (B): il en apprit l'explication sans être obligé de passer la porte; car ayant rencontré une belle fille à l'entrée de Telmesse, il lui demanda quel était le meilleur devin auquel il se pût adresser. La fille s'enquit tout aussitôt de ce qu'il avait à proposer au devin, et l'ayant su, elle lui en donna le sens, et ce fut une très-agréable nouvelle: sa réponse fut que le prodige promettait une couronne à Gordius. En même temps la prophétesse s'offrit à lui en mariage. La condition fut acceptée, comme un commencement du bonheur qu'on lui annonçait. Cicéron a cru que ceux de Telmesse et des environs devinrent grands observateurs de prodiges, à cause qu'ils habitaient un terroir fertile qui produisait plusieurs singularités (C). Mais d'autres remontent plus haut, et nous parlent d'un Telmessus, grand devin, qui fut fondateur de cette ville, et dont les reliques étaient vénérées par les habitans. Elles reposaient sous leur autel d'Apollon (e), qui était son père (f). Voilà, selon les pré-

jugés du paganisme, d'où devait sortir l'esprit de divination qui se faisait tant remarquer dans ce lieu-là. Telmessus, pendant sa vie, avait enseigné l'art de deviner, et il devait après sa mort l'inspirer à ses dévots. Ajoutez à cela que sa mère, fille d'Antenor, avait été possédée de ce même esprit. Apollon l'en avait investi après avoir couché avec elle, et métamorphosé en petit chien (g). Si l'ouvrage d'Étienne de Byzance n'était pas aussi mutuel qu'il est, nous y apprendrions quelque chose de particulier touchant Telmessus. On y entrevoit (h) qu'il fonda la ville dont il s'agit ici; et qu'il était venu des climats hyperboréens à l'oracle de Dodone, avec un compagnon de voyage, qui fonda une ville dont les habitans furent devins. C'est une grande présomption qu'une semblable vocation fut conférée à Telmessus, tant pour lui que pour ceux qui bâtiraient autour de l'autel qu'il fit construire, conformément à l'oracle. Il faut croire que cet autel était dans le temple d'Apollon Telmessien (i). Ceux de Telmesse avaient non seulement beaucoup de foi pour les sons (D). Aristandre, qui était fondateur de cette ville, et qui fut l'un des plus habiles devins de son temps (k), avait composé un ouvrage sur cette matière. C'est apparemment lui qui moyenna

(d) Strabo, pag. 458.

(e) *Sub Apollinis arulâ quæ Telmessi apud oppidum visitur, Telmessum esse conditum vatem, non scriptis constantibus indicatur?* Arnobius, libro VI, pag. 193. Voyez Suidas, voce Τελμυσίς.

(f) Dionys. in Originibus, apud Suidam voce Τελμυσίς.

(g) *Idem Dionysius, ibidem.*

(h) *In voce Γαλιῶται. On l'y nomme Τελμυσσός.*

(i) Τελμυσσός ἐν Καρία ἦλθεν, ἔκ τ' Ἀπόλλωνος Τελμυσσίου ἱερὸν. *Telmissus Cariam venit, ubi Apollinis Telmissii templum.* Stephanus Byzant. in Τελμυσσός.

(k) Voyez son article.

la Lycie.

ut le monde y naissait de-
e veux pas qu'on m'en croie
arole; c'est pourquoi je cite
rien considérable. Τὸν δὲ
ἐκπλαγόντα τῇ ὄψει, ἵνα
ὑπὲρ τοῦ θεοῦ παρὰ τοὺς
τοὺς μάντις· εἶναι γὰρ τοὺς
σοφούς τὰ θεῖα ἐξηγείσθαι,
ἀπὸ γένους δίδόσθαι αὐτοῖς
καὶ παισὶ τὴν μαντείαν.
spectaculo attonitum, Tel-
s vates communicandæ rei
luisse, (esse enim Telmissen-
issimos prodigiorum inter-
vaticinandi scientiam ipsis
atque uxoribus et liberis ab-
itam esse (1). Pline (2) sem-
s enseigner que la ville de
e, qu'il nomme très-religieu-
été un des principaux sièges
agie; il ne fait pas difficulté
ocier à la Thessalie à cet
Or il n'y eut jamais de pays
rrié sur le chapitre des sorti-
e la Thessalie.

, terrores magicos, miracula, sagas,
os lemures, portentaque THESSALA ri-
des?

, qui parle ainsi dans la II^e.
du II^e. livre, se sert souvent
areille expression; et il pa-
Lucain (3), que *Thessala* ou
lis tout court signifiait une
e. A le bien prendre, le pas-
Pline n'est pas moins signifi-

cœperunt. Profectus ad consulendos
augures vicinæ urbis, obviam in por-
tâ habuit virginem eximiæ pulchritu-
dinis; percontatus eam quem potis-
simum augurem consulere, illa au-
ditâ causâ consulendi, gnara artis
ex disciplinâ parentum, regnum ei
portendi, respondit, polliceturque se
et matrimonii et spei sociam. Tam
pulchra conditio, prima regni felicitas
videbatur. Ce qui confirme puissam-
ment cette correction, est qu'Arrien
(6), en récitant l'aventure de Gor-
dius, dit en termes positifs qu'il s'a-
dressa aux devins de la ville de Tel-
messe. La suite n'est pas conforme,
dans toutes les circonstances, à la
narration de Justin; mais cela im-
porte peu présentement à notre fait.
Je ne laisse pas de dire que le tra-
ducteur d'Arrien a fourré *Telmis-*
sensium où il ne fallait pas. Ce ne
fut point à l'assemblée des habitants
de Telmesse que le chariot porta
Midas accompagné de son père et de
sa mère, mais à celle des Phrygiens.

(C) Cicéron a cru que ceux de
Telmesse devinrent grands
observateurs de prodiges, à cause
qu'ils habitaient un terroir fertile....
en singularités.] Deux passages, fort
près l'un de l'autre, font la preuve
que je veux apporter ici. Le premier
contient ces paroles : *Licet videre et*
genera quædam et nationes huic
scientiæ deditas. Telmessus in Cariâ
est quæ in urbe excellit aruspicum

verendis diligentes fuerunt (?). Comme Telmessos était aux extrémités de la Lyce, elle était fort voisine de la Carie ; n'est pour cela que Césaron l'a mise dans cette dernière province. Étienne de Bysance l'y met aussi ; mais il ajoute que Philon et Strabon la mettent dans la Lycie, et qu'elle sort de bornes ces deux états.

(D) *Ceux de Telmesse avaient beaucoup de foi pour les songes.* C'est Tertullien qui nous l'apprend. *Telmessenses*, dit-il (8), *nulla somnia evacuans, imbecillitatem conjectationis incusant*. Son sens est, ce me semble, que ceux de Telmesse croient que tous les songes signifient quelque chose ; qu'il n'y en a point qui soit vide de réalité, et que l'imperfection de nos lumières est cause que nous n'entendons pas ce que chaque songe signifie.

(E) Je ne crains pas qu'on doive confondre la ville de l'ormoss avec celle de Telmessos.] Strabon les distingue si nettement l'une de l'autre, qu'il ne laisse aucun lieu d'hésiter. Le premier dont il caractérise la situation de l'ormoss (a) montre que c'était une ville de Phidie, proche de cet où l'on passait le mont Taurus pour aller à Mithas; c'est pourquoi Alexandre, voulant déloger ce passage, commença par la ville de l'ormoss, la fit brûler. Pour ce qui est de Telmessos (a), ce géographe la met à l'entrée de la Lycie, bien au-delà des Xanthos, et beaucoup plus encore au-delà de Phazis, ville maritime qu'il place sous pers du mont Taurus et de l'ormoss, ville de l'ormoss, dit-il, et l'indication final est par l'ormoss. Dès qu'il a parlé de l'entrée d'Alexandre dans la Lycie, il dit, et que ce voyageant, auquel la ville de Telmessos par son nom, se connaît si par le Xanthos, qu'il s'approche de la ville de l'ormoss, et de l'ormoss, et que se voyant, qu'il a.

vince de Mylias ; qu'il s'assura d'une place, d'où il envoya une partie de ses troupes à Perge, par les montagnes, et marcha avec le reste le long de la mer ; qu'il s'avança jusqu'à Side ; qu'il rebroussa vers Aspendus qui n'avait pas tenu sa promesse ; qu'il la contraignit de se rendre ; qu'il alla à Perge, et de là dans la Phrygie ; mais que comme la ville de Telmesse, habitée par des Lyciens, Pisides de nation, se trouvait sur son chemin, il fallut la prendre ; que cela ne fut point facile à cause que cette place était sur une montagne escarpée, et que les habitants étaient saisis d'une montagne voisine, de sorte qu'ils étaient maîtres du défilé ou du défilé que ces deux montagnes laissaient entre elles. Là justement la ville que Strabon nomme *Termesse* ; et il est plus probable que le jour qu'Arrien parle de ces villes différentes, lorsqu'il dit que son héros fit un traité avec Telmesse, en entrant dans la Lycie (14) qu'il assiégea Telmesse en marchant de Perge vers la Phrygie, ne s'agit plus que de savoir si ces deux villes doivent être nommées toutes deux Telmesse, comme elles le sont dans Arrien, ou si celle de Lycie doit avoir le nom de Telmesse et celle de Pisidie le nom de Termesse, comme elles l'ont dans Strabon, dans Elicourt de Byzance, dans Suétone ; car le sentiment de quelques grands hommes, qui ont écrit tout à une ville qui ait le nom de Termesse, ou Telmesse, ne peut point surmonter celui (15) qui est rigé dans Strabon *Termesse* pour Lycie, à contre lui Pausanias, Strabon (16), sur lequel d'us vus *TERMESSUS* est le nom de la ville. On ne peut donc pas douter que la ville de Strabon, qui est la même que celle de Pausanias, soit la même ;

as Saumaise lui pouvait ap-
e qu'Enstathius n'a pas bien
se servir de ce nom (18), et
ailleurs il a très-mal entendu
a cité (19).

*Il faut mieux..... conserver le
Telmesse.]* Comme il y a
rs médailles (20) où l'on voit
ption ΤΕΡΜΗΣΣΕΩΝ, il reste
r s'il ne faudrait pas nommer
ue cette ville de Lycie qui
matière de cet article. Je crois,
meilleur avis, qu'il la faut nom-
Telmesse; car autrement il fau-
regarder comme corrompus
ulement les passages qu'on a
és (21) de Polybe, d'Arrien,
ide, de saint Grégoire de Na-
de Cicéron et de Tite Live;
ussi un grand nombre d'autres,
arque, d'Élien, de Lucien,
omée, d'Étienne de Byzance,
e, de Pomponius Méla, de
ien, d'Arnobé, etc. Partout
levin Aristandre est surnom-
Telmesse, il se serait donc glis-
faute. Cela irait loin. Il vaut
mieux admettre deux noms;
de Termesse pour la ville de
et celui de Telmesse pour la
Lycie, où les gens étaient si
inspiration. Corrigez avec
l'endroit d'Arrien

si grande équité, qu'on l'honora
d'une façon très-particulière pen-
dant sa vie, et qu'après sa mort
on le mit au nombre des dieux,
comme je le dirai en parlant de
lui. Il bâtit une ville; et il fut
cause que l'île fut nommée *Té-
nédos* (b). Dans la suite des temps
on aima mieux débiter qu'il n'y
avait point conduit la première
colonie; mais qu'il y aborda com-
me par miracle (A), et que les
habitans eurent d'abord tant de
respect pour un homme qui était
si manifestement protégé des
dieux, et ensuite tant d'admira-
tion pour ses belles qualités,
qu'ils lui conférèrent la royauté
(c). Voilà comment tous les peu-
ples ont donné du merveilleux à
leurs vieilles traditions. Quoi
qu'il en soit, les aventures de
Ténès ne peuvent pas avoir pré-
cédé le temps de Priam, puisque
Ténès perdit la vie lorsqu'Achil-
le saccagea Ténédos, durant la
de Troie (d). Alors l'île
iculièrement consacrée
à *Sminthéus* (B). Ce fut
cette île que les Grecs

firent semblant de quitter leur entreprise; et c'est ce qui a plus fait parler de Ténédos que toute autre chose (C), et qui encore aujourd'hui fait voler son nom par toute la terre. Cependant cette île a été recommandable pour de meilleures raisons. On y exerçait une justice fort sévère (e) : il y croissait le meilleur organ du monde (f); on y faisait des vases de terre qui étaient estimés (g) : les raisins, les épis et la Cérès qui paraissaient sur ses médailles (h), témoignent qu'elle abondait en blé et en vin : cela dure encore aujourd'hui (D), et il n'y avait point ailleurs d'aussi belles femmes que là (E). Je ne dis rien de la singularité de ses écrevisses (F). Ce fut à Ténédos, selon quelques-uns, qu'aborda Pâris après l'enlèvement d'Hélène; et qu'avec ses cajoleries il la consola de ses chagrins (i) (G). Les habitans de Ténédos ne se trouvant pas assez de force pour se maintenir dans l'indépendance se soumirent à la ville d'Alexandrie, située dans la Troade (k). Ils étaient riches au temps de Cicéron; cela paraît par ses harangues (l). On jugea trop à la rigueur l'affaire qu'ils eurent à Rome, touchant leurs immunités (H). Cicéron

les protégeait; mais il ne fut assez secondé. Cette île peut avoir environ dix lieues de tour, n'est qu'à deux lieues et de la terre ferme d'Asie. Les Turcs y ont une forteresse qui n'est qu'une tour avec un boulevard garni d'environ quatre canons. Les Vénitiens étaient rendus maîtres pendant la guerre de Candie; mais les Turcs la reprirent par le moyen d'un tonneau de sequins, dans lequel ils gagnèrent le commandant (n). Aristote avait composé un livre de la République Ténédiens (o). Zoilus avait écrit leur éloge, et y avait débité un grand mensonge; savoir, que la rivière d'Alphée avait sa source dans l'île de Ténédos (p). Les gazettes parlaient souvent de cette île, pendant que les Vénitiens occupaient celle de Candie, dont ils s'étaient emparés. 1694.

(m) Wheler, Voyage, pag. 103. Strabon, lib. XIII, pag. 415, lui donne 80 stades de circuit, et 40 au canal qui la sépare de l'Asie.

(n) Spon, Voyage, tom. I, pag. 103. édition de Hollande.

(o) Stephanus, in Ténédos.

(p) Strabo, lib. VI, pag. 187.

(A) Comme par miracle.] Soit que Pâris, trompé par les calomnies de sa femme, le mit dans un coffre et le jeta dans la mer. J'en parlerai ailleurs (1): Je n'ai point trouvé les auteurs que j'ai consultés les circonstances de sa conservation; mais je trouve dans Muret (2), que son père, aïeul de Ténès, vint au secours de son petit-fils, et que le coffre ayant été porté à l'île de Leucopée, y fut ouvert par les habitans, qui n'eurent pas plus tôt su ce que c'était, qu'ils déférèrent la royauté à Ténès etc.

(e) Voyez l'article TÉNÈS.

(f) Antiphanes, apud Athen., lib. I, cap. XXII. Voyez aussi Julius Pollux, lib. VI, cap. X, et Eustathius, in Iliad. V.

(g) Plutarchus, init. tractat. de vitando Ære alieno, pag. 828, et scoliast. Aristoph. in Nubib., act. IV, scen. III.

(h) Vide Spanhem., Epistola ad Laurent. Begerum.

(i) In portum Tenedon pervenit, ubi Helenam mœstam alloquio mitigavit. Dares Phryg. de Excid. Trojæ.

(k) Pausanias, lib. X, pag. 330.

(l) In Verrem, lib. III.

(1) Dans l'article TÉNÈS, dans ce volume.

(2) Variarum Lect. lib. I, cap. XII.

le était particulièrement con-
Apollon Sminthéus.] Ho-
témoinne clairement lors-
cette prière à la bouche du
arysés :

αἰὺ ἀργυρότοξ' ὃς χρύσῃ ἀμφι-
ῖσιν

τι ζαθίν, Τενέδοιό τε ἱφ' ἀνάσ-
με
υ.

argenteum arcum gerens, qui Chry-
sam tueris
ne valde divinam, Tenedoque fortiter
imperas

(3).

(4) a confirmé par ce passage
venait de dire, qu'il y avait
le d'Apollon Sminthéus dans
Ténédos. Il y avait de sem-
temples dans quelques au-
les du voisinage (5), et la
opinion est qu'Apollon fut
sous ce nom-là, à cause
ut tué les rats qui ruinaient
s de la terre. Sa statue, dans
e de Chrysa, avait un rat sous
s. Selon le dialecte du pays
ignifiait un rat. On recourait
es raisons que celles que j'ai
s : voyez ce que M. Cuper a
nt recueilli sur ce sujet dans
omens antiques (6).

le qui a plus fait parler de Té-
ue toute autre chose.] Il n'y
de collège où l'on ne fasse ap-
par cœur le II^e. livre de
; de sorte que tout ce qu'il
gens qui ont étudié ont la
ine de ces vers :

onspectu Tenedos notissima famd
dives opum, Priami dum regna mane-
bant,
atium sinus et statio malefida carinis.
provecti deserto in littore condunt (7).

Argiva phalanx instructis navibus
ibat
do, tacitæ per amica silentia lunæ (8).

droits de ce roman auxquels
r s'attache le plus, et dont
séquent les impressions sont
durables, sont le commen-
et la fin du jeu du cheval de

x. , Iliad., lib. I, vs. 37.

XIII, pag. 415.

, ibidem.

ncem Harpocratis, edit. 1687, p. 212.

d., lib. II, vs. 21.

m, vs. 254.

(D) Cela dure encore aujourd'hui.]
M. Spon, qui a été sur les lieux, as-
sure (9) que l'île de Ténédos est fer-
tile en bons vins, dont elle fournit
Constantinople, et que les muscats
y sont excellens; qu'on y trouve au-
tant de gibier qu'on veut, mais par-
ticulièrement des lièvres et des per-
drix. M. Wheler, son compagnon de
voyage, dit (10) qu'elle est fertile en
blé et en vin, et principalement
en muscat, dont on porte la plus
grande partie à Constantinople.
Voyez le Supplément de Moréri.

(E) Il n'y avait point ailleurs
d'aussi belles femmes.] Il y a de quoi
s'étonner qu'un fait de cette natu-
re n'ait pas été rapporté par plu-
sieurs auteurs. Athénée, qui avait
tant lu, et qui a cité tant d'écrivains,
n'aurait pas cité le seul Nymphodo-
re, s'il en avait connu d'autres qui
eussent fait la même remarque.
Quoi qu'il en soit, voici ce qu'il dit :
Καὶ Νυμφόδορος δ' ἐν τῷ τῆς Ἀσίας πε-
ρίπλῳ, καλλιονάς φησι γίνεσθαι γυναῖκας
τῶν πανταχοῦ γυναίκων ἐν Τενέδῳ τῇ
τροικῇ νήσῳ. Nymphodorus autem in
Asiae circumnavigatione Tenedias fœ-
minas (ea Trojæ vicina insula est)
omnes alias ubivis terrarum mulieres
pulchritudine superare tradit (11). Un
témoin qui avait fait ou décrit le
tour de l'Asie est d'un grand poids,
et en vaut cent qui n'auraient jamais
voyagé, ou qui n'auraient pas étudié
l'histoire géographique. Encore que
Théophraste n'assure pas ce que
Nymphodore avance, il peut néan-
moins être allégué en témoignage;
vu qu'il a dit (12) que parmi les
barbares il y avait des juges qui
connaissaient de la sagesse et de l'éco-
nomie des femmes, afin de décider
qui étaient celles qui surpassaient
en cela les autres; il y avait pa-
reillement à Ténédos et à Leshos
certains juges qui faisaient la même
chose touchant la beauté des fem-
mes; tant on était persuadé qu'il
fallait porter honneur et respect
aux dons mêmes de la fortune et
du corps. C'était une charge bien
délicate que celle de ces juges de
Ténédos. Les dieux mêmes la refu-

(9) Spon, Voyage, tom. I, pag. 153.

(10) Whel., Voyage, pag. 103.

(11) Athen., lib. XIII, pag. 609.

(12) Apud Athen., pag. 610.

sèrent, et Pâris eût fort bien fait de les imiter; car il acheta chèrement la ruse dont il s'avisa (13), et la possession d'Hélène qu'il obtint pour sa sentence. Mais cet événement fabuleux ne faisait pas beaucoup d'impression; car non-seulement il se trouvait des personnes à Lesbos et à Ténédos qui voulaient être juges en matière de beauté, mais aussi dans une ville du Péloponnèse, où tous les ans il se faisait une dispute de beauté, et l'on distribuait un prix à la femme qui avait vaincu ses concurrentes (14). Cela durait encore du temps d'Athénée. On pouvait pardonner cette émulation aux femmes; mais il est fort étrange que les hommes aussi aient disputé ce prix (15).

(F) *La singularité de ses écrevisses.* Leur écaille représentait une hache; et c'est pour cela, selon Plutarque (16), que les habitans de Ténédos consacrèrent une hache dans le temple de Delphes. J'aimerais mieux dire qu'ils la consacrèrent parce que les manières qui s'observaient dans leurs tribunaux, et qui mirent en proverbe la hache de Ténédos (17), les portèrent à choisir une hache pour les armoiries de leur pays. Il paraît par leurs médailles, que c'était leur symbole perpétuel (18). Suidas a parlé de ces écrevisses de Ténédos: il dit qu'on les trouvait dans un ruisseau, au quartier nommé *Asserina* (19). M. Bochart (20) remarque fort bien qu'il faut lire 'Ασέριον, et non pas 'Ασσερίνα, vu que Plutarque dit expressément que les écrevisses de Ténédos, dont l'écaille était semblable à une hache, se trouvaient dans un lieu que l'on appelait 'Ασέριον. Joint que, selon Hésychius, les premiers habitans de cette île ont été nommés 'Ασέριον, nom qui pourrait bien être procédé du lieu

qui fournissait les écrevisses. conjecture de M. Bochart, corrections qu'il fait dans la tition de ce passage de Suidas cent fois meilleures que toutes les imaginations étymologiques, hérissées d'hébreu judaïques, pour faire venir de la patrie les Ténédiens.

(G) *Il la consola de ses chagrins.* On ne pouvait rien dire de plus juste que ce qu'a dit le poète Darès, Phrygien, *alloquios*. Celui qui l'a paraphrasé en vers ne s'est point tenu dans des limites si étroites; il a poussé la censure loin qu'elle pouvait être, et n'a rien laissé à suppléer à l'imagination des lecteurs. Il veut qu'il leur laisse deux pierres pour se guider dans le chemin. Il suppose que Pâris ne jeta point Hélène qu'après avoir abordé Ténédos: cela n'est ni vraisemblable, ni conforme à l'Illiade de Cranaë, beaucoup moins à la tradition que Ténédos du lieu de la scène de la faveur (22). L'autre difficulté des riches présens que Pâris se proposait de donner pour obtenir ce qu'il souhaitait. Cela choque le sens dans l'esprit de ceux qui connaissent la belle Hélène: l'auteur n'a pas aperçu, et de là vient cette contradiction à la suite des vers où il parle des présens et la jouissance

*Proh scelus! an tantis potuisti pes
Indulsisse moras? exspectabatque
Emptorem? O teneri miranda potestas
Præcipitem in lucrum suspendit fides
Nec nisi conducto dignatur gaudere*

(H) *On jugea trop à la mesure à Rome touchant leurs imitations.* Voici ce que Cicéron en écrit à son frère. *Tenediorum igitur loci
cui Tenedia præcisa est.*

(21) Josephus Iscanus Anglus, *de rebus* XIII^e siècle. Voyez son *Dares* I Bello trojano, lib. III, pag. m. 52.

(22) Voyez la remarque (L) de l'art. *πρ*, tom. VII, pag. 535.

(23) *Hæc faciles emere toros, don
Amplexus, pepigere fidem, no
reddit.*

*Non reddenda negat Helene, se
Incumbens, gremium solvit, pr
tentem*

*Furatur Venerem, jamque expi
Conscia secretos testatur purpur
Proh scelus, etc.*

(13) Il voulut que les plaideuses missent chemise bas.

(14) Nicias, in Arcadicis, apud Athen., pag. 609.

(15) Théophraste, cité par Athen., là même, témoigne que cela se pratiquait à Élée.

(16) De Pythiæ Oraculis, pag. 399.

(17) Voyez ci-dessous, remarque (H), et l'article Ténédos.

(18) Vide Ez. Spanhem., Epist. ad Laur. Bergerum.

(19) In Τενέδιος ξυνήγορος.

(20) Geograph. sacr., part. II, lib. I, c. IX.

Bibulum et Calidum et mo defenderet (24). Pau-
servir de commentaire
on proverbiale de Cicé-
Étienne de Byzance. *Te-*
is, dit ce dernier (25), *de*
perè vel etiam magis con-
nt quæstiones et alias res.
ayant rappporté le coup
avec quoi Ténès rompit
à tenait attaché le vais-
gnus son père, ajoute
in proverbii consuetudi-
ut quidquid quivis præ-
rit, id Tenedia bipenni
dicatur.

d Q. fratrem, lib. II.

ς πέλκευς ἐπὶ τῶν ἥτοι πι-
ἄλλον συντόμως ἀποκοπτόν-
ήματα, καὶ τὰ ἄλλα πρά-
hanus Byzantinus, voce Τένεδος.
ἰώταρ μὲν ἐς τοὺς ἀργουμένους
θαι καθέσκηκεν ὡς ὁ δεινὰ ὅστις
πέλκεσι τόδε τι ἀποκόψει.
. X, pag. 330.

ou TENNÈS, fils de
donna son nom à l'île
s, y ayant pris terre
n père l'eut abandonné
coffre à la merci de la
ius usa de cette rigueur
r été trop crédule en-
emme, belle-mère de
) . Cette femme s'était
avoir été violée par son
(B), et avait allégué le
signage d'un joueur de
Voilà le fondement de
s'observait dans l'île de
qu'aucun homme de
ession n'entrât au tem-
s, qui apparemment fut
de cette loi (b), extrê-
propre à éterniser la
ne qu'il avait conçue
n faux témoin, se mon-
e du commandement
res lois qu'il établit, et

que, Quæst. græc., num. 28,
nomme Molpus.
la remarque (H).

qu'il fit exécuter sans distinction
de personne. Il condamna les
adultères à perdre la tête : et
lorsqu'on le vint consulter pour
savoir ce que l'on ferait de son
fils qui était tombé dans ce cri-
me, il fit réponse, *que la loi soit*
exécutée. De là vinrent des mé-
dailles (C) qui avaient d'un côté
la figure d'une hache, et de l'au-
tre le visage d'un homme et le
visage d'une femme sur un mê-
me cou. De là vint encore, et de
ce qui sera dit ci-dessous, que
la hache de Ténédos passa en
proverbe (c) pour signifier une
grande sévérité (d). Ténès or-
donna une autre chose bien sin-
gulière; savoir, qu'il y eût tou-
jours derrière le juge un homme
tenant une hache, afin de cou-
per la tête sur-le-champ à qui-
conque serait convaincu de faus-
seté (e). D'autres disent qu'il or-
donna que le bourreau, la hache
haute, se tint derrière les accu-
sateurs, afin de faire mourir
sur-le-champ ceux qui se trou-
veraient coupable d'une fausse
accusation (D). Aristote dit en gé-
néral (f) que le roi de Ténédos,
rendant justice avec une hache,
faisait mourir promptement et
sans délai tous ceux qui avaient
fait tort à quelqu'un. Il ne faut
pas s'étonner, après cela, que le
proverbe, *c'est un homme de*
Ténédos (g), ait signifié des gens
dont la mine donnait de la crain-
te. Ténès étendit jusque sur son
père son inflexibilité. Cygnus,

(c) Voyez la rem. (H) de l'art. TÉNÉDOS.

(d) Ex Heraclide de Politiis.

(e) Suidas, in Τενέδιος ἄνθρωπος.

(f) Apud Suidam, in voce sequenti.

(g) Voyez Érasme, aux Proverbes Tene-
dia bipennis. Tenedius homo. Tenedius pa-
tronus. Tenedius Tibicen.

ayant connu la calomnie de sa femme, voulut réparer le tort qu'il avait fait à son fils, et il passa dans l'île de Ténédos pour lui en faire satisfaction (h). Il attachait son vaisseau à un arbre ou à un rocher; mais Ténès en colère coupa brusquement les cordes avec sa hache. On ne dit point ce qu'il fit à Cygnus ensuite de cette brusquerie (E); mais nous apprenons que le père et le fils furent tués par Achille, pendant la guerre de Troie : le premier lorsque les Grecs descendirent de leurs vaisseaux (i); le second lorsque Achille alla ravager l'île de Ténédos (k). Ténès voulut secourir sa chère sœur (F) Hémithéa poursuivie par Achille, et n'y gagna que la mort. Cette action eut beaucoup de suites (G). Il a été honoré comme un dieu dans l'île de Ténédos (H). Voyez l'article de cette île.

(h) Pausanias, *libro X*, pag. 330.

(i) Ovidius, *Métam.*, lib. XII.

(k) Plutarchus, *Quæst. græc.*, pag. 297.

(A) *Sa femme, belle-mère de Ténès.*] Nous apprenons de Pausanias (1) que Cygnus, fils de Neptune, régnait à Colones dans la Troade, et qu'il eut deux enfans de Procléa, fille de Clytius et sœur de ce Calétor qui fut tué au siège de Troie par Ajax, comme on le voit dans l'Illiade. Ces deux enfans de Cygnus étaient un fils nommé Ténès, et une fille nommée Hémithéa. Après la mort de leur mère, Cygnus se maria avec Philonome, fille de Craugagus. Ce fut cette Philonome qui accusa Ténès d'avoir voulu la violer; et c'était elle au contraire qui était devenue amoureuse de son beau-fils, et qui n'en avait été payée que d'un refus. Voici donc un exemple à mettre auprès de celui de Thésée et de Constantin. Muret en a rassemblé quelques autres au chapitre

(1) *Lib. X*, pag. 329.

XII du I^{er}. livre de ses diverses Lettres. Voyez l'article FAUSTA, tome VII.

(B) ... *s'était plainte d'avoir été violée par son beau-fils.*] J'ai suivi l'auteur qui dit, καταμαρτυρήσαντα αὐτοῦ τινος βιάσθαι ταύτην. Mais comme nous n'avons que des fragments de cet ouvrage d'Héraclide, et tout y sent la négligence et la précipitation d'un homme qui veut avoir promptement un abrégé, il n'a point de doute qu'il ne manque ici quelques paroles. Une femme se plaint point à son mari d'avoir été violée; elle se contente de lui dire qu'on en a eu l'intention. Étienne de Byzance, quoiqu'il ait passé les mains d'un terrible abrégiateur, ne laisse pas de nous apprendre que Philonome, femme de Cygnus, ne se plaignit que de la mauvaise volonté de Ténès, et qu'elle fit le témoignage du joueur de flûte, et pas plus loin (2). Pausanias ne fait aucune mention de ce témoignage; il veut que la seule plainte de Philonome ait persuadé Cygnus; il remarque qu'elle se plaignit seulement des mauvaises intentions de son beau-fils. Ψεύδεται πρὸς ἄνδρα, ὡς αὐτὴ μὲν οὐκ ἐθέλουσα, αὐτῇ Τένην συγείνεσθαι θελήσαντα, c'est-à-dire, *elle se plaignit fausement à son mari que, sans qu'elle ne le voulût, Ténès avait voulu jouir d'elle.* La version latine de Romulus Amasæus me paraît aller au delà de l'original: Quod ille invitam et ingnantem constuprare conatus est. Le latin signifie de grands efforts sur le corps; le grec se peut entendre de pure et simple sollicitation.

(C) *De là vinrent les médailles.* M. Beger (4) en a publié une, frappée par ceux de Ténédos, où l'on voit d'un côté deux visages sur un même cou, et de l'autre une tête nue entre une lyre et une grappe de raisin. Ces deux visages représentent l'un un homme, l'autre une femme. Cet auteur prétend

(2) Τὸν γὰρ αὐλητὴν ἢ φιλονόμην πρὸς τὸν ἥγαγε μαρτυροῦντα ὅτι Τέννης ἐθέλει βιάσασθαι. Tibicinem enim Philonomen ad Cygnum duxit, qui testabatur Tennenem se Philonomæ vim inferre. Stephanus Byzantinus in voce Tenedus.

(3) Pausanias, *lib. X*, pag. 329.

(4) *Observat.*, in Numismata quædam, p.

a des médailles de Ténés-
lesquelles l'un des visages
un vieillard, l'autre re-
une jeune femme : dans
es deux visages représen-
unes gens, etc. Ces varia-
croire que l'on ne frappait
ces médailles selon le pre-
t; mais les unes pour un
et les autres pour un autre ;
qu'on ne voulût dire qu'au-
is que la loi de Ténés était
exécution, autant de fois
ut une médaille, et que les
sur un même cou variaient,
à l'âge, ou quant à d'autres
s, selon les qualités person-
ceux qui avaient été punis.
ait pas fort étonnant qu'un
ait été trouvé en flagrant
ec une jeune femme.

*ue le bourreau, la hache hau-
derrière les accusateurs, afin
mourir sur-le-champ les coupa-
e fausse accusation.] Suidas
la : Ἐνομοθετησι, dit-il (7), τοῖς
κατηγοροῦσιν ὀπισθεν παρασ-
μιον, πέλεκυν ἐπηρμένον ἔχοντα,
έντας παραχρῆμα ἀναιρεῖσθαι.
ulit ut carnifex securim sub-
nens à tergo astaret illis qui
imina objicerent, ut convicti
ore occiderentur. Ceci me
venir d'une maxime qu'un
sulte français du XVI^e. siè-
commentée. Elle porte qu'un*

maritains s'étant querellés dans la
ville d'Alexandrie, sur la question si
le temple de Jérusalem était préféc-
rable à celui de Garizim, cette
cause fut évoquée au conseil du roi
d'Égypte (9); et, avant qu'elle fût
plaidée, il fut décidé que les avo-
cats du parti vaincu seraient con-
damnés à mort. L'avocat des juifs
parla le premier (10), et prouva
si clairement la justice de sa deman-
de, qu'on lui accorda un arrêt con-
formément à ses conclusions; de
sorte que Sabbéus et Théodose, les
deux avocats des samaritains, furent
condamnés à perdre la vie. Le même
jurisconsulte allègue (11) la loi de
Zaleucus, selon laquelle tous ceux
qui proposaient des innovations le
devaient faire la corde au cou, afin
que s'ils ne persuadaient pas l'abro-
gation des vieilles coutumes, ils
fussent étranglés sur-le-champ; et il
conclut par souhaiter que l'on en
usât de même en France. Il s'imagi-
ne que par-là l'ont eût prévenu les
factions et les confusions que le dé-
sir de la nouveauté avait fait naître
dans le royaume. *Quibus omninò
rationibus atque conditionibus si nos,
præsertim hoc tempore uteremur,
quo is demùm nihil scire et illibera-
lis esse dicitur, cui non placent absur-
dissima quæque, modò recentissi-
ma : non ita planè res incertæ es-
sent ac turbulentæ, neque tam multi*

periculo ea discerent amare, colere, pacem patriamque, leges ac magistratus, quæ odio sanè prosequuntur (12). On voit bien qu'il eût voulu que la dispute qui s'éleva entre les prêtres et les sectateurs des protestans se fût vidée comme celle d'Alexandrie; mais avait-on en France un tribunal qui fût semblable à celui du roi d'Égypte? celui-ci était composé de gens qui n'étaient ni juifs ni samaritains. Les parties contes- tantes pouvaient donc croire qu'on les jugerait sans aucune partialité. Luther et Calvin et leurs adhérens ne pouvaient pas se promettre la même chose, puisque les mêmes qui auraient été leurs juges eussent été aussi leurs parties. On ne peut donc point étendre sur les matières de religion la loi de Zaleucus, ni celle du roi de Ténédos.

(E) *On ne dit point ce qu'il fit à Cygnus.*] Comme je n'ai fait que suivre Pausanias, je laisse la narration de ce voyage très-imparfaite. On voit bien que cet auteur ne songeait principalement qu'à décrire des statues et des tableaux, et qu'il n'examinait pas toujours si les histoires qu'il rapportait en chemin faisant étaient étranglées. Il fait prendre terre à Cygnus dans l'île de Ténédos; il lui fait attacher sa barque à un tronc ou à une pierre; il fait venir Ténès qui coupe la corde, et voilà tout. Au moins devait-on nous dire si le fils permit au père de demeurer dans Ténédos, ou de s'en retourner au logis. Conon, quoique nous ne l'ayons qu'en extrait, nous apprend (13) cette aventure beaucoup mieux que Pausanias. Cygnus avait attaché sa barque, mais il n'avait pas pris terre: il pria son fils d'oublier tout le passé; mais il l'en pria dans sa barque. Ténès, pour empêcher qu'il n'en sortît, donna de sa hache sur les cordes. Chacun voit sans peine ce que devint Cygnus; il s'en retourna chez lui.

(F) *Sa chère sœur.*] C'est avec raison que je me sers de cette épithète, puisque Hémithéa fut si désolée de la disgrâce de son frère, que Cygnus l'enferma dans le même coffre sur lequel il abandonna son fils à la

merci de la mer (14). Suidas la encore davantage, puisqu'il dit de son bon gré, elle voulut courir mêmes risques que son frère. Il était bien juste que Ténès expose sa vie pour empêcher qu'une sœur ne fût violée; et néanmoins il périt dans une si juste cause. On prétend qu'Hémithéa fut enterrée par la terre, et qu'il n'y eut cela qui arrêta les desseins d'Acille (16). Le remède fut un peu violent, et peu de personnes le trouveraient plus supportable que le mal. Hémithéa était fort belle (17).

(G) *Sa mort eut beaucoup de suites.*] Achille, ayant su que c'était Ténès qu'il avait tué, en fut malade; il le fit enterrer, et il tua un valet que Thétis lui avait donné, qui avait mal exécuté les ordres de Thétis. Elle ne s'était pas contentée de recommander expressément à son fils de se garder bien de tuer Ténès; elle avait de plus donné charge à ce valet d'avertir Achille dans l'occasion, afin que par mégarde il ne désobéît pas à sa mère. Plutarque (18.) ne donne point d'autre raison de ce soin de Thétis, si ce n'est que Ténès était aimé d'Apollon; mais d'autres disent qu'il était le fils véritable de son père, et que Cygnus n'était que son père putatif (19). Selon les destinées, il fallait qu'Apollon mourût dès qu'il aurait fait mort un fils d'Apollon. Au reste, ceux de Ténédos concurent tant de haine et de indignation contre Achille, qu'ils donnèrent que personne n'eût à prononcer ce nom-là au temple de Ténès. Ils défendirent aussi aux joueurs de flûte d'y entrer (20). Diodore de Sicile (21) n'applique point ces défenses au temple de Ténès, mais qu'il observe que les habitants de Ténédos lui en firent bâtir un, et qu'ils l'honorèrent comme un

(14) Conon, *ubi supra*.

(15) Ἐλομένης δὲ τῆς Ἡμιθέας συγγενεῖν τῷ ἀδελφῷ, ἰκατέρους κατεπείσεν. *Cum autem Hemitheia cum fratre per-*
idem subire voluisset utrumque coniecit in-

In Τενέδιος ἀνθρώπος.

(16) Tzetzes in Lycophr.

(17) Plut., *Quæst. græc.*, pag. 297.

(18) *Idem*, *ibidem*.

(19) Tzetzes in Lycophr.

(20) Plut., *Quæst. græc.*, pag. 297.

(21) *Lib. VI, cap. XVII.*

(12) Petrus Ærodius, *Decretorum lib. I, p. 20.*
(13) *Apud Photium*, pag. 437.

le Ténès lui-même ordonna que les joueurs de flûte n'entrassent pas le temple. Il ajoute que le temple, qui fut rebâti après le feu eut ruiné la ville, était tel qu'il n'était point permis de le brûler. Il est donc appointé avec Plutarque, touchant lequel ces deux interdictions portaient. Il est bien certain qu'il ne fut pas honoré d'un culte pendant sa vie.

[a été honoré comme un dieu de Ténédos.] Nous venons de citer deux auteurs qui le témoignent. Cicéron sera le troisième : *pro, dit-il (22), in Græciâ habent ex hominibus deos, tum Alabandi, Tenedi Te-* fut une des divinités que l'on invoqua. *Tenedo, prætereo per quam eripuit, Tenem ipsum et Tenedios sanctissimus deus, qui urbem illam dicitur concujus ex nomine Tenedus nominari; hunc, inquam, ipsum Tenem rimè factum, quem quondam invidistis, abstulit magno cum civitatis (23).* Recueillons de l'ancienne divinité de Ténédos, savoir Apollon Sminthéus, tombée dans l'oubli en quel temps, depuis que Ténès avait été au nombre des dieux ; car il est à remarquer qu'il n'est point à Verrès d'avoir sur la statue de cet Apollon : il est évident qu'elle n'en valait guère moins que celle de Ténès. On voit que les hommes se gouvernent en matière de religion comme en matière d'amitié ; il n'y a que les sages et bien raisonnables qui ne sentent plus de cas des anciens que des nouveaux. On fait ordinairement comme les coquettes, le premier venu est le mieux privilégié ; les nouveaux saints pareillent à l'oubli des anciens. Les choses s'en trouvent dans les écrits de quelques personnes graves.

Plutarque, lib. III de Naturâ Deorum, et in Verrem, lib. III.

OS, l'une des douze villes de l'île, reconnaissait Athamas son premier fondateur (a)

Plutarque, lib. VII, pag. 203. Strabo, lib. I, circa init.

(A). Cet Athamas, petit-fils d'un autre Athamas, fils d'Éole, conduisit à Téos une colonie d'Orchoménien, à laquelle se joignirent dans la suite des temps d'autres colonies d'Athéniens et de Béotiens. Hérodote dit (b) que Téos était au milieu de l'Ionie, et que ce fut la raison pourquoi Thalès avait conseillé aux Ionien d'y établir le siège de leurs diètes générales. Strabon, qui l'a posée dans une péninsule, a eu beaucoup plus de raison que Plin (c) qui en a fait une île ; car il est certain que Téos était sur le côté méridional de l'isthme (d) vis-à-vis de Clazomène (B), qui était sur le côté septentrional. Ceux de Téos ne pouvant plus se défendre contre les troupes de Cyrus, commandées par Harpalus, se mirent sur mer en la 59^e olympiade, et allèrent planter une colonie à Abdère dans la Thrace (e). Suidas, en parlant d'Anacréon qui était de Téos (f) (C), semble dire que ce fut sous Darius, fils d'Hystaspes, que les Téiens s'en allèrent à Abdère ; car il dit qu'Anacréon s'y retira, chassé de Téos à cause de la révolte d'Histiéus. Il y en eut quelques-uns, dans les temps suivans, qui retournèrent à leur patrie (g). Cette ville a produit non-seulement Anacréon, mais aussi le poète Scythinus (h),

(b) Libro I, cap. CLXX.

(c) Libro V, cap. XXXI.

(d) Strabo, lib. XIV, circa init. Pomponius Mela, lib. I, capite XVII, et ibidem Is. Vossius.

(e) Herod. lib. I, cap. CLXVIII. Strabo, lib. XIV, pag. m. 443.

(f) Voyez la rem. (I) de l'article ANACRÉON, tome II pag. 17.

(g) Strabo, lib. XIV, pag. 443.

(h) Stephanus, in Téos.

l'historien Hécaté (1), et cet Apellicon qui amassait tant de livres. Étienne de Byzance fait mention d'une autre ville nommée Téos, qu'il met au pays des Dirbes dans la Scythie : mais comme on ne saurait déterrer qui sont ces gens-là, et qu'ils doivent être différens de ceux qu'il nomme Dyrbéés, on juge que ce passage est fautif.

(1) Strabo, lib. XIV, pag. 443, et lib. XIII, pag. 419.

(A) Cette ville reconnaissait Athamas pour son premier fondateur.] Ortélius (1) s'imagina faussement que Strabon et Étienne de Byzance disent qu'Anacréon l'a nommée Athamas avant qu'elle s'appelât Téos. Ces deux auteurs disent seulement qu'Anacréon l'a nommée Ἀθαμαντίδα, à cause qu'elle avait été fondée par Athamas. Il faut bien faire différence entre les noms qui sont affectés à une ville, et les épithètes qu'on lui donne en versifiant; et par-là Ortélius serait convaincu de s'être trompé, quand même il eût dit que Téos a porté le nom Athamantis. En bien comptant, on trouverait qu'il a fait trois fautes. 1°. Il a confondu Athamas avec Athamantis. 2°. Il a pris une épithète pour un nom propre. 3°. Il a cru que la patrie d'Anacréon ne s'appelait point Téos, lorsque ce poète la nommait Athamantide. Charles Étienne est tombé dans les mêmes fautes.

(B) Téos était sur le côté méridional de l'isthme, vis-à-vis de Clazomène.] Voici un passage de Pomponius Méla (2) qu'il nous faut examiner : *Super angustias, hinc Teos, illinc Clazomenæ, et quia terga jungunt confinio adnexa maris, diversis frontibus diversa maria prospectant.* Pintianus a corrigé de cette façon, *Quæ terga agunt, confinibus adnexæ muris diversis frontibus diversa maria prospectant.* M. de Saumaise, ne trouvant point là son compte, a

corrigé (3), *Qua terga agunt confinio adnexa maris, adversis frontibus versa maria prospectant.* Isaac Vossius, cherchant toujours noise à critique, veut (4) qu'on lise, *Qua terga agunt confinio adnexæ maris diversis, etc.* Il appelle une erreur insigne d'avoir changé *diversis adversis*; car, dit-il, si ces deux villes avaient *frontes adversas*, elles ne regarderaient point la mer, mais elles se regarderaient l'une l'autre manifesté, continue-t-il, *hinc terga pro fronte, et frontem pro tergo cepit vir doctissimus.* Il faut avoir bien négligemment le passage de M. de Saumaise, puisqu'on lui suscite un tel procès. Comment prendra-t-il le front pour le dos, lui qui marque expressément que ceux de Téos avaient devant eux la mer Clazomène, comme ceux de Clazomène avaient devant eux la mer Téos? Il veut que chacune de ces villes ait eu la mer devant et derrière; que chacune ait eu derrière soi la mer auprès de laquelle l'avait bâtie, et au devant de soi la mer sur laquelle on avait bâti l'autre ville. La censure de Vossius est donc nulle à cet égard. La raison qu'il la fonde, savoir que ces deux villes se seraient entre-regardées si la correction de Saumaise avait lieu, n'est pas meilleure; car on ne peut point prétendre nier qu'elles ne se seraient entre-regardées : au contraire, l'a supposé, ou même déclaré manifestement (5); mais par cela même on a prétendu que chacune de ces deux villes regardait la mer sur laquelle l'autre était bâtie. Outre cela, il me semble que Vossius ne devait point assurer que Téos et Clazomène n'avaient la mer que par devant et qu'il y avait entre elles une muraille qui occupait la largeur de l'isthme. Ceci eût eu besoin de preuve, et n'aurait pas été oublié par tous les anciens auteurs, s'il eût été vrai. Ainsi la correction de Pincus

(3) Exercitat. Plin., pag. 861.

(4) In Melam, pag. 85.

(5) Ita ut à tergo mare habeant vicinam confinio sunt, à fronte diversa maria prospectant. Teos enim adversâ fronte prospectat mare in situ sunt Clazomenæ (c'est ainsi que Saumaise parle, au lieu de dire Clazomenæ) et sinum Saronicum. Illæ contra Teon respiciunt et sinum Saronicum juncta est Teos.

(1) In Thesaurio geographico, voce Teos.

(2) Lib. I, cap. XVII.

is pour *maris*, adoptée en ar M. Vossius, ne doit pas empêcher de suivre la cor- de Saumaise en attendant

anacréon, qui était de Téos.]

(6) avance qu'il y a des gens ent qu'Anacréon était de ville de Paphlagonie. Str- Ovide, qu'il cite à la fin de icle, devraient être natu- nt ceux qui rapportent cela ; ne faut pas attendre de lui actitude de citation. Il est t vrai que M. Moréri n'est venteur de ce fait : il l'a dans ces paroles de Charles (7) : *Teium, urbs in Paphla- ut Sallustius scribit*) in qud it *Anacreon*. A proprement on ne voit là nulle citation qui concerne la patrie de e ; car Salluste ne paraît être que pour témoigner qu'il y ne ville nommée *Téium* dans lagonie (8). Ainsi on n'est pas vancé après avoir vu ce t Charles Étienne, qu'après u ce que dit Moréri. MM. et Hofman ne nous soulagent eux : ils ont supprimé la ci- de Salluste, dans l'article , ayant cru sans doute qu'elle usse ; et néanmoins il est sûr arles Étienne n'a point bron- : ils ont affirmé, sans citer ne, que ce *Téium*, ville de gonie sur le Pont-Euxin, est e d'Anacréon ; ils ont dit, sous *Téos*, qu'il y a des gens qui naître à *Téium*. Ils ne don- onc aucun témoin que l'on consulter ; il a donc fallu al- a quête, et par ce moyen on rvé qu'un des scolastes d'Ho- g) a dit ces paroles : *Teia st à Teio Anacreontis poetæ oppido, quod in Paphlagonia illustius indicat, cum de Sinu o loquitur*. Sur la foi de ce pas- ne voudrais pas garantir que e ait dit que *Téium*, sur le Euxin, est la patrie d'Anacréon.

mot *Téos*.

mot *Teium*.

abon, lib. XII, pag. m. 374, 375, en ais il ne la met point en Paphlagonie.

hæc verba, ed. XVII, lib. I, Fide Teia orantes.

Ce pourrait bien être une glose du scoliaste, fondée sur ce qu'il avait lu dans Salluste touchant cette ville de Paphlagonie. Mais quand même Salluste et d'autres auraient assuré qu'Anacréon a pris naissance dans cette ville du Pont-Euxin, il ne faud- rait pas douter qu'il ne fût natif de Téos dans l'Ionie.

TERMESSE, ville de Pisidie. Voyez la remarque (E) de l'arti- cle TELMESSE.

TETTI (SCIPION), en latin *Tettius*, savant homme dans le XVI^e. siècle, était de Naples. Sa fin fut malheureuse : on le défera comme imbu de mauvaises opi- nions touchant la divinité, et on l'envoya aux galères (A). Il est auteur du *Traité de Apollodo- ris*, que Benoît Ægius publia à Rome, l'an 1555 (B). Il eut beaucoup de part à l'estime des savans (C).

(A) *On l'envoya aux galères.*] Si M. de Thou ne nous eût appris cela, je ne pense pas qu'on en eût jamais rien su ; car le curieux Nicodème, qui a fait tant de recherches sur les au- teurs napolitains, reconnaît qu'il n'a su cette infortune de Tetti, que pour l'avoir lue dans M. de Thou. *Questo luogo del Tuano*, dit-il (1), *qui si è trascritto volentieri, perche oltre alla lode che si da al Tetti in esso, si ha una notizia anche curiosa intorno al medesimo Tetti*. Les pa- roles de M. de Thou sont celles-ci (2) : *Ab eo (Mureto) de Scipionis Tettii neapolitani casu cognovit, ho- minis undecunque, ut ille aiebat, doctissimi, qui delatus quod malè de numine sentiret, remo mancipatus fuerat, et tunc an adhuc in vivis esset, incertum erat*. M. de Thou parle du temps qu'il était à Rome (3), et des conversations fréquentes qu'il avait avec Muret. Rapportez à ceci ce qu'on lit dans le *Thuana* :

(1) Leon. Nicodemo, Addizioni alla Bibliotheca napoletana, pag. 228.

(2) In Vitâ suâ, lib. I, pag. m. 1172.

(3) C'est-à-dire de l'an 1574.

« Durant le pontificat de Sixte V,
 » l'inquisition était fort rigoureuse.
 » Muret me dit : Nous ne savons que
 » deviennent les gens ici. Je suis
 » ébahi, quand je me lève, qu'on
 » me vient dire : Un tel ne se trouve
 » plus ; et si, l'on n'en oserait parler.
 » L'inquisition les exécutait promp-
 » tement. » Il y a ici une faute de
 mémoire. Muret mourut peu de
 temps après l'élection de Sixte V,
 en 1585, et M. de Thou demeura
 en France pendant cette année ; il
 n'ouït donc rien dire à Muret sous
 ce pape-là. Je ne crois point me
 tromper, si je dis que M. de Thou,
 se souvenant d'un côté de ce que
 Muret lui avait dit touchant les exé-
 cutions de l'inquisition, et sachant
 de l'autre que Sixte V fut très-sévère,
 confondit ensemble le temps au-
 quel Muret lui avait parlé, et le
 temps auquel Sixte V fut pape. En
 conversation on n'y regarde pas de
 si près, et la mémoire n'est point
 alors assez attentive aux choses,
 pour faire qu'on évite les anachronis-
 mes.

(B) *Il est auteur du traité de Apol-
 lodoris, que Benoît Ægius publica à
 Rome, l'an 1555 (4).] Il le joignit à
 son édition d'Apollodore, duquel il
 a traduit en latin la bibliothèque. Il
 y a joint des notes où il fait souvent
 mention de Tetti. Il en parle comme
 d'un très-honnête homme et d'un sa-
 vant personnage. Sic habet exemplar
 Scipionis Tettii Neapolitani, viri no-
 bilissimi et summæ doctrinæ et mo-
 destiæ et humanitatis incredibilis (5).
 Voyons ce qu'en dit M. Baillet, dans
 ses Jugemens des Savans, part. II,
 ch. X, des Préjugés de la Préci-
 pitation. « Scipion Tetti, Napoli-
 » tain, avait employé plusieurs an-
 » nées à son petit Traité des Apol-
 » lodores, avant qu'on l'envoyât
 » aux galères. C'est un ouvrage de
 » deux feuilles ; mais le public, qui
 » l'a trouvé bon, n'a point cru que
 » ni la petitesse du corps, ni la
 » longueur du temps, ni la disgrâ-
 » ce de l'auteur, dût lui en faire
 » perdre l'estime et le goût. » M.*

(4) Conférez ce que dessus, citation (b) du pre-
 mier article APOLLODORÆ, tom. II, pag. 182.

(5) Ægidius Spoletinus, Notis in Apollodor.,
 pag. 41, apud Nicodemum, Bibliotheca napole-
 tana, pag. 228.

Colomiés (6) a cru que Scipion Tet-
 ti n'a écrit que ce Traité et un Ca-
 talogue de Manuscrits, publié par
 le père Labbe (7) : mais il devoit
 savoir que le même père lui attribue
 (8), *Bibliotheca Scholastica et
 structissima, latinè, gallicè, itali-
 hispanicè, anglicè et græcè*, impr-
 mée à Londres, l'an 1618, in-8.
 Nicodème n'en a point d'autre con-
 naissance que celle que le père
 Labbe en donne.

(C) *Il eut beaucoup de part à l'esti-
 me des savans.] Nous savons par
 lui-même qu'il était lié d'amitié avec
 plusieurs personnes illustres. Testes
 dit-il (9), consocique nostrum utriusque
 que laborum celeberrimorum an-
 quarum conservatores, nedum
 litterariæ acerrimi patroni ac defen-
 sores, Achilles Maffæus, Gentilius
 Delphinus. Testes amici alii lit-
 ris et ingenio præstantissimi Car-
 Hannibal, Baptista Sigicellus,
 tonius Augustinus, Alexandri de
 Picolominus et Corvinus, Marcus
 Casalius. Testes item alii quos le-
 gum esset enumerare. Denique
 Fulvius Ursinus juvenis imprimis
 nestus et ornatus, et supra quam
 sit ejus ætati latinè et græcè
 ditus.*

(6) Mélanges historiques, pag. 91.

(7) In Novæ Bibliothecæ MSS. Supplementum.

(8) In Bibliothecâ Bibliothecarum.

(9) In Tractatu de Apollodoris.

TETRIX, était de l'île
 Crète, et passa avec une flotte
 au Péloponnèse. Il prit terre
 sur le promontoire de Ténare, et
 bâtit une ville. Son séjour
 fut auprès d'un lieu que l'on appe-
 lait Ψυχοπομπειον, parce qu'on
 y faisait des cérémonies propres
 à apaiser les manes. C'est là qu'il
 fut envoyé par la prêtresse de
 Delphes celui qui avait tué le
 poète Archilochus (A).

(A) *C'est là que fut envoyé...
 celui qui avait tué.... Archilochus.*
 Plutarque, de qui j'ai appris
 cet article, s'exprime en cette
 façon (1) : 'Εκλεύσθη πορευθεὶς ἐπὶ

(1) De iis qui serb à numine puniuntur,
 560.

ηος οἴκησιν, ἐλάσασθαι τὴν τοῦ
 υψυχίν. On lui commanda
 au logis de Tettix, pour
 l'âme d'Archilochus. Selon
 on lui commanda d'aller à
 , où Tettix était enseveli, et
 r des sacrifices propitiatoires
 du fils de Télésiclès (2). Go-
 Bécanus (3), ne consultant
 das, s'est faussement ima-
 e ce Tettix était Archilochus
 ie. S'il avait consulté Plu-
 il se serait délivré d'er-
 et il n'aurait pas appliqué,
 il a fait, les paroles dont
 chus (4) se servit contre un
 qui lui avait dit des injures,
 τοῦ πτεροῦ συνείληφας; cica-
 lá apprehendisti. Voyez la
 ue (C) de l'article ARCHILO-
 ome II pag. 276.

ut le père d'Archilochus.

. Antuerp., lib. IV, apud Schottum,
 e hispan. pag. 378.

d Lucianum, in Pseudolog.

UCER, fils de Télamon et
 one, sœur de Priam (a),
 ec douze vaisseaux au siège
 oie (b), et y donna de
 preuves de son courage,
 ne vengea point l'affront
 fit à Ajax, son frère (c), et
 écha point que ce frère ne
 (d). Cela le rendit si odieux
 mon (A), qu'il en reçut
 de ne mettre point le
 Salamine. Il s'en alla donc
 r fortune; et abordant
 de Cypre, il y bâtit une
 laquelle il donna le nom
 aume de son père, dont il

rez la rem. (D) de l'art. TÉLAMON.
 pin., cap. XCVII.

ucer non receptus à patre Telamone
 tiam non vindicata fratris inju-
 riarum appulsus cognomine patriæ
 mina constituit. Vell. Paternus,

ἄχθη ἀπὸ τῆς Σαλαμῖνος αἷς μὴ
 ρὸν αὐτοῦ Αἴαντα καλύσας σφα-
 μνον ὑφ' αὐτοῦ. Ejectum Sala-
 quod Ajacem fratrem manus sibi
 minimè prohibuisset. Scholiast.
 Persic.

se voyait exclus; je veux dire
 qu'il la nomma Salamine (B).
 Lorsqu'il eut su que Télamon
 était mort, il voulut s'aller met-
 tre en possession du royaume;
 mais Eurysaces, fils d'Ajax, l'en-
 empêcha. Cette résistance fit naî-
 tre l'envie à Teucer de faire l'a-
 venturier: il fit voile vers les
 côtes d'Espagne, et y ayant pris
 terre à l'endroit où fut bâtie la
 nouvelle Carthage, il s'avança
 jusqu'en Galice, et s'y établit.
 Justin l'assure (e); mais il y a
 plus d'apparence que Teucer se
 fixa dans l'île de Cypre (C). Il
 bâtit un temple à Jupiter dans
 Salamine, et il ordonna qu'on y
 sacrifierait un homme à cette
 divinité (D). Ce cruel sacrifice
 ne fut aboli qu'au temps de
 l'empereur Hadrien. Les descen-
 dans de Teucer ont régné là pen-
 dant plusieurs siècles. Pausanias
 (f) dit qu'ils y ont régné jus-
 ques à Évagoras: c'est parler
 avec peu d'exactitude; car ils y
 ont régné plus long-temps (E).
 Ils ont aussi régné dans la Cili-
 cie, comme je l'ai dit en parlant
 d'Ajax, fils de Teucer. Un pas-
 sage de Pausanias (g) donne lieu
 de croire que Teucer se maria
 avec une fille de Cinyras. Il fut
 assisté par le roi des Tyriens,
 pour s'établir dans sa nouvelle
 domination. C'est Virgile qui
 nous l'apprend (h): son com-
 mentateur Servius ne nie pas
 que plusieurs n'aient dit cela.
 D'autres disaient que Teucer s'é-
 tait rendu maître du pays sans
 ce secours. Homère le donne

(e) Justin. lib. XLIV, capite III.

(f) Libro II, pag. 71.

(g) Libro I, pag. 3.

(h) Æn. libro I, vers. 620.

pour le meilleur tireur d'arc qui fût dans l'armée des Grecs (1).

(1) Τεύκρος θ' ὅς ἄριστος Ἀχαιῶν
Τοξοόυνη, ἀγαθὸς δὲ καὶ ἐν σάδῃ
ὑσμίνῃ.

Teucerque qui praestantissimus Achivorum arte sagittandi, strenuus autem et in statarid pugnâ. Homer. Iliad., lib. XIII, vers. 313. Voyez aussi lib. VIII, vers. 266 et suiv., et Horace, ode IX, lib. IV.

(A) Cela le rendit si odieux à Télamon(1).] Teucer, dans Sophocle, prédit cette disgrâce; il prévoit que son père le traitera de bâtard (2), l'appellera lâche et poltron, l'accusera même d'avoir contribué frauduleusement à la perte de ce frère, par l'envie de recueillir seul la succession; et le chassera du logis. Il remarque que Télamon ne riait jamais, non pas même dans les occasions de joie; et qu'à plus forte raison serait-il chagrin et bourru en apprenant sur ses vieux jours la mort funeste de son fils. Cicéron trouvait sans doute très-beaux les vers où Pacuve décrit la réception que ce père fit à Teucer; car voici comme il en parle (3): *Quid potest esse tam fictum quàm versus, quàm scena, quàm fabula? Tamen in hoc genere saepe ipse vidi quum ex personâ mihi ardere oculi hominis histrionis viderentur spondalia illa, dicentis,*

Segregare abe ste ausus, aut sine illo Salamina ingredi,
Neque paternum aspectum es veritus.

Nunquàm illum aspectum dicebat, quin mihi Telamon iratus furere lacrimis filii videretur. Ut ille inflexa ad miserabilem sonum voce,

. . . . Quem ætate exactâ indigem
Liberum lacerasti, orbâsti, extinxisti, neque
fratris necis,
Neque tanti ejus parvi qui tibi in tutelam est
traditus.

Flens ac lugens dicere videbatur? Que si ille histrio quotidie cum ageret, tamen recte agere sine dolore non poterat, quid Pacuvium putabis in scribendo, leni animo ac remisso finire?

(1) Voyez dans Servius, in Æn., lib. I, vs. 69. Voyez aussi les causes qu'on a données de la colère de Télamon.

(2) Agamemnon, dans le VIII^e de l'Iliade, vs. 254. On dit que Télamon l'avait élevé avec son, pour un bâtard.

(3) De Oratore, lib. II, §. 10.

(B) Je veux dire qu'il la bâtit à Salamine.] Un oracle (4) d'Apolon lui avait promis que la nouvelle lamine qu'il bâtirait ne serait moins illustre que l'autre :

*Certus enim promisit Apollo
Ambiguam tellure novâ Salamina futuri.*

L'endroit où Horace dit cela est connu, parce que c'est un motif de chanson à boire.

*Teucer Salamina patremque
Cum fugeret, tamen uda Lyæo,
Tempora populeâ fertur vinxisse comâ
Sic tristes affatus amicos;
Quò nos cunque feret melior fortuna
Ibimus ô socii, comitesque :
Nil desperandum Teucro duce et
Teucro.*

*Ô fortes pejoraque passi
Mecum sæpè viri, nunc vino pollite
Cras ingens iterabimus æquor.*

Teucer ne dit point, dans Horace, qu'il bâtit la nouvelle Salamine dans Euripide il marque que c'est dans l'île de Chypre; et c'est ce que tous les historiens marquent qu'il la bâtit, si vous en exceptez Messala Corvinus, dont Meursius relève la faute. *Itaque manifestus error Messallæ Corvini, qui donâ conditam à Teucro dicit Augusti progenie: Teucer qui profugus in Sidoniâ alteram Salaminem nam condidit (6).*

(C) Il y a plus d'apparence que Teucer se fixa dans l'île de Chypre, car il avait été planter ses tabernacles en Espagne, Asclépiade de Myrtille avait enseigné la grammaire dans ce pays-là, n'eût point oublié de le dire dans la description qu'il fit de l'île, et les poètes qui l'habitaient; puisqu'il n'y a pas d'observer (7) que quelques-uns de ceux qui avaient les armes sous Teucer s'établirent en Galice. Son silence est ici une preuve.

(D) Il ordonna qu'on y sacrât à Apollon un homme à cette divinité.] Teucer qui parle de la construction

(4) Euripide, in Helenâ, fait mention de cet oracle.

(5) Horat., od. VII libri I, vs. 28.

(6) Meursius, in Cypro, pag. 58. De la providence il corrige Acron, qui a dit que c'est dans l'île de Chypre, que d'après Salamine c'est dans la Thracie région (il dit Attique région), et l'autre de Chypre.

(7) Apud Strabonem, lib. III, pag.

ne dit rien de ce sacrifice, *Salaminius Teucer Telamonis profugus* (8). C'est Lactance qui en apprend ce que j'en rapporte *apud Cypri*, dit-il (9), *Salaminius humanam hostiam Jovi immolavit, idque sacrificium tradidit, quod est nuper Hamperante sublatum*. Ce qui se passe là-dedans, est que Porcius (10), qui avoue que pendant ce temps on a immolé des hommes à Salamine, ne dit point que l'on ait immolé à Jupiter, et qu'il que cette coutume cessa sous le règne de Diphilus, contemporain de Cicéron le théologien. Ce prince qu'au lieu d'un homme on immolait désormais un bœuf. Ce sacrifice était offert à Agraule, fille de Porcius et de la nymphe Agraule.

[ont régné plus long-temps.] par une harangue d'Isocrate, n'a pas été sans interruption; introduit Nicoclès, qui, après avoir vu que Teucer, le chef de la ville, avait bâti Salamine, ajoute qu'orais son père avait recouvré l'usage de la parole, comme que d'autres avaient et qu'il avait mis les choses en tel état, que non-seulement les tyrans ne tyrannisaient plus la ville, mais aussi que cette ville sur roi ceux à qui le royaume appartenait au commencement. Donc la postérité de Teucer sur vint après la mort d'Évagoras. Il fut que son fils Nicoclès a régné à Salamine. Quelques-uns (11) disent que Démonicus y ait aussi régné et qu'il ait été son fils. Isocrate leur adresse des harangues. Nous avons aussi un Nicocréon roi de Chypre, issu de Teucer (12). Le Meursius le prend pour celui de Ptolomée donna le gouvernement de Chypre (13), l'an premier de l'olympiade, soixante-deux

ans après la mort d'Évagoras (14). Il n'en a point d'autre raison qu'un passage d'Antoninus Libéralis. Méchante raison par conséquent, puisque les métamorphoses des Grecs ne s'appliquaient point à un siècle aussi éloigné du temps fabuleux que l'était celui des successeurs d'Alexandre. Le Nicocréon d'Antoninus Libéralis n'est donc pas le même que celui de Ptolomée. Je passe sous silence que Nicocréon a régné avant l'olympiade que Meursius a cotée (15); ce qui n'empêcherait pas que le roi d'Égypte n'eût pu lui donner le gouvernement dont il est question.

(14) Voyez Meursius, in Cypro, lib. II, cap. XII et XV.

(15) Il joua une tragédie devant Alexandre. Plut., in Alexandr., pag. 681. Isocrate dîna chez lui. Idem, in Isocrate.

TEXÉRA (JOSEPH), dominicain portugais au XVI^e. siècle *, fut confesseur de don Antonio, roi de Portugal; et l'ayant suivi en France il s'y arrêta et fut fait aumônier et prédicateur du roi. Il fut confesseur de Charlotte-Catherine de la Trimouille, princesse de Condé, et du prince de Condé, son fils. Il publia quelques livres (A), et mourut l'an 1601 (a). Il prêchait que nous sommes tenus d'aimer tous les hommes, de quelque religion, secte, et nation qu'ils soient, jusques aux Castillans (b). Cela marquait beaucoup sa passion contre le prince (c) qui avait conquis le Portugal sur le malheureux don Antonio. Un de ses ouvrages fut réfuté par ordre du roi d'Espagne (B).

Annal., lib. III.

Divin. Inst., lib. I, cap. XXI.

Abstinencia, lib. II; Eusèbe, de Præp., lib. IV, cap. XVI; Saint Cyrille, in, lib. IV, rapportent tout le passage de Porphyre, teste Meursio, in Cypro,

Meursius, in Cypro, pag. 113.

Antonino Liberalis, Metamorphos., cap.

Strabo Siculus, lib. XIX.

* Cet article est posthume. C'est des Mémoires de Nicéron qu'est extrait celui qu'on lit dans le Dictionnaire de Chaufepié.

(a) König, Biblioth., pag. 796.

(b) Traité Parénétique, par un pèlerin espagnol, folio 114, édit. d'Aux., 1597, in-12.

(c) Philippe II, roi d'Espagne.

(A) Il publia quelques livres.] Son Compendium de Portugallia Ortu,

regni Initium, Rebusque à regibus gestis, fut imprimé à Paris, l'an 1582, in-4°. Ce livre fut réfuté par Duardus Nonius Leo, jurisconsulte portugais, contre lequel Texéra écrivit ensuite: *Confutatio nugarum Duardi Nonii Leonis et aliorum qui Portugalliae regnum Philippo Castellae regi jure hereditario obvenisse contendunt, et Antonii veri Portugalliae regis jus vellicare*. Cet ouvrage fut imprimé l'an 1592. Je trouve dans le Catalogue de la bibliothèque de M. de Thou (1), *Jos. Texera, Suite d'un discours intitulé, Adventure, etc. touchant don Sébastien, roi de Portugal, 1602, in-8°*. On imprima à Paris, en 1590, et à Leyde en 1592, *Josephi Texerae Exegesis genealogica arboris gentilitiae Henrici IV Gallorum regis*. L'auteur fit un autre ouvrage sur la généalogie du prince de Condé en 1596, et il en donna une seconde édition plus ample l'an 1598, in-12. Elle est intitulée: *Rerum ab Henrici Borbonii Franciae protoprincipis majoribus gestarum Epitome; ejusdemque Henrici Genealogiae Explicatio, à divo Ludovico per Borbonios atque ab Imbaldo Trimollio ad utrumque dicti Henrici parentem repetitae*. Il y joignit le narré des cérémonies qui furent observées lorsque la princesse de Condé abjura le calvinisme entre les mains du légat du pape, à Rouen le 28 de décembre 1596. Il remarque une chose dont je vais faire mention, parce qu'elle peut servir de supplément à un fait que j'ai rapporté dans l'article de BOTÉRO (2), et qui a donné quelque lieu aux plaisanteries des protestans.

L'une des cérémonies fut que la princesse de Condé étant à genoux, le légat et les prélats qui l'accompagnaient récitèrent le *Miserere*, et puis le *Deus misereatur nostri*: ils récitaient tour à tour lui un verset et eux un autre: à chaque verset qu'il récitait il touchait doucement de sa baguette les épaules de la princesse. La connétable, qui était auprès de la princesse, ne pouvait, à cause de la foule, détourner la tête tant soit peu, ainsi la baguette lui

donnait à chaque fois sur le visage. Le légat, s'en étant aperçu, coupa bout de la baguette. Presque tout le monde crut que cela faisait partie du cérémonial: Joseph Texéra le crut aussi; mais le légat le désabusa. *Ita terea verò dum illustrissimus dominus legatus suum versiculum reciteret, ad quemlibet leviter contingebat cum virgulâ spatulas dominæ principissae eam absolvendo. Hic animadvertendum est, quod, cum illustrissima domina comestabilis esset d. principissae proxima, ita in angustias redacta fuerit, ut nec se movere loco, nec caput inclinare, aut avertere posset. Unde accidit, ut plus illico, quam aliae omnes mereretur: quia scilicet, cum dicti psalmi recitarentur antiphonatim, ut dictum est, ab illustrissimo d. legato et clero praesente, et ad quemque versiculum d. legatus ipsam principissam scipiusculo, vel virgulâ tangeret in humeris (juxta ritum et constitutionem ecclesiae), cum in spatulam sinistram deflecteret, simul caput et vultum multis vicibus dominæ comestabilis contingebat. Quod advertens ipse d. legatus, abruptim punctum virgulae versus cuspidem: quod ferè omnes putabamus hoc animadverso fuisse partem aliquam hujusce ceremoniae. Sed ego rescivi ex ore ipsius illustrissimi d. legati veritatem rei. Haec diximus, ne quis deinceps in eo hallucinetur ubi veritatem resciscat (3).* Il n'y a point de particularités qui méritent mieux d'être observées que celle-là; car elle pouvait tromper les assistans: ils pouvaient s'imaginer qu'une telle circonstance, n'étant point encore marquée dans la rubrique, signifiait quelque mystère, quelque cas nouveau et fort singulier. Les spéculatifs et les railleurs pouvaient à l'envi débiter sur ce sujet mille chimères.

(B) *Un de ses ouvrages fut réfuté par ordre du roi d'Espagne.*] J'ai cité un livre qui a été traduit de castillan en français par un certain Dralymont*, qui ajoute quelquefois des notes à l'original. Voici l'une de ces notes. « Un Juif, nommé Duard Non-

(3) Texera, de Conversione Carlottae Catharinae principissae Condæ, pag. 26, 27.

* Ce nom, qui est l'anagramme de Montlyard, désigne en effet J. de Montlyard; c'est ce qu'apprend Prosper Marchand, dans l'article qu'il lui a consacré en son *Dictionnaire historique*.

(1) Pag. 336 de la II^e. partie.

(2) Voyez la remarque (C) de l'article BOTÉRO, tom. IV, pag. 20, et la remarque (K) de l'article d'HENRI IV, tom. VIII, pag. 62.

(*) ,..... contre les lois , qui ferment la porte rs et dignités de la na- à-dire à tous ceux qui de juifs), a été fait atholique conseiller au en récompense d'avoir ntre frère Joseph Texè- is , de l'ordre des frè- rs (personnage aujour- renommé en Europe, et ous les princes d'icelle , astiques que séculiers ; rement en France, où nds du royaume et tous l'honneur l'aiment et ntiers, à cause de son hon- rsation , bonnes mœurs ère doctrine, comme lus accomplis en la con- de l'histoire et prosapie qui se puisse trouver, ses œuvres et devis com- lonnent suffisamment té-), un livre de censures, on - seulement infâme , de propositions hérési- éméraires. Je m'étonne patience de ce religieux, nt si consumé et pratique ire, entendant bien les état, et étant si jaloux de eur, ainsi que nous sa- me il ne met la main à la , écrivant non-seulement s erreurs et faussetés de nais aussi contre la ma- olique: attendu qu'il a fait tre lui un livre tant faux (ce que sa dite majesté un privilège donné l'an t permis audit juif d'im- a livre de la Généalogie le Portugal, traduit par ngue castillane, d'une latin, qu'il composa par andement, lequel est ce- Censures dont nous par-

n. liv. des Censures, etc.

ne de ceci; car nous avons vu, e précédente, que la réfutation de juif fut publiée par Texéra, l'an

enetique par un Pelerin espagnol et persecuté de la fortune, folio dit. d'Aux., 1597. Notes que étique fut réimprimé, l'an 1647, Fuors Villaco, c'est-à-dire la gal, etc.

THAÏS, courtisane grecque, suivit l'armée d'Alexandre, et fut cause de la ruine de Persépolis (A). Elle se fit tellement aimer de Ptolomée, roi d'Égypte, qu'il l'épousa (a). On n'a pas de bonnes raisons de croire que Ménandre ait été l'un de ses galans. C'est ce qu'on va discuter en relevant les erreurs de M. Moréri. (B). Le nom de cette courtisane fut donné communément, dans les comédies et dans d'autres pièces de poésie, aux femmes prostituées (b). On dit que Paphnuce, qui florissait au IV^e. siècle, convertit dans Alexandrie une fameuse fille de joie nommée THAÏS (C).

(a) Voyez la rem. (A) vers la fin.

(b) Voyez Juvénal, sat. III, vs. 93, où il dit,

..... an melior cùm Thaidā sustinet?..... et Martial en plusieurs endroits.

(A) Elle fut cause de la ruine de Persépolis.] M. Guillet a raison de dire que Thaïs conçut ce dessein par un principe d'ambition. Elle proposa à Alexandre de brûler le palais royal de Persépolis, et ne lui dissimula pas qu'elle mourait d'envie d'y mettre le feu la première, pour faire dire un jour par tout l'univers que les dames athéniennes qui avaient suivi Alexandre dans la Perse avaient vengé l'incendie de la ville d'Athènes, autrefois embrasée par Xerxès. Sa beauté et son éloquence firent réussir son ambition; et le palais royal fut brûlé cette nuit-là (1). Voici une relation plus ample de cette aventure: je la donne selon la version d'Amyot. « Depuis ainsi, comme il » se préparoit pour aller encore apres » Darius, il se mit un jour à faire » bonne chere, et à se recreer en un » festin, où l'on le convia avec ses » mignons, si privément, que les » concubines mesme de ses fami- » liers furent au banquet avec leurs » amis, entre lesquelles la plus

(1) Guillet, Athènes ancienne et nouvelle, p. m. 291.

» renommée estoit Thaïs, native
 » du pays de l'Attique, estant l'a-
 » mie de Ptolomeus, qui après le
 » trespas d'Alexandre fut roi d'É-
 » gypte. Ceste Thaïs partie louant
 » Alexandre dextrement, et partie
 » se jouant avec luy à table, s'ad-
 » vança de luy entamer un propos
 » bien convenable au naturel affecté
 » de son pays, mais bien de plus
 » grande consequence qu'il ne luy
 » appartenoit, disant que ce jour-là
 » elle se sentoît bien largement à son
 » gré recompensée des travaux qu'elle
 » avoit soufferts à aller errant çà
 » et là par tout le pays de l'Asie en
 » suivant son armée, quand elle
 » avoit eu ceste grace et ceste heur
 » de jouer à son plaisir dedans le
 » superbe palais royal des grands
 » roys de Perse; mais que encore
 » prendroit-elle bien plus grand
 » plaisir à brusler, par maniere de
 » passe-temps et de feu de joye,
 » la maison de Xerxes qui avoit
 » bruslé la ville d'Athenes, en y
 » mettant elle-mesme le feu en sa
 » presence et devant les yeux d'un
 » tel prince comme Alexandre, à
 » celle fin qu'on peust dire au temps
 » advenir, que les femmes suivans
 » son camp avoient plus magnifiquement
 » vengé la Grèce des maux que
 » les Perses luy avoient faicts par le
 » passé, que n'avoient jamais faict
 » tous les capitaines grecs qui furent
 » oncques, ny par terre ny par mer.
 » Elle n'eut pas si tost achevé ce
 » propos, que les mignons d'Alexandre
 » y assistans se prirent incontinent
 » à battre des mains et à mener
 » grand bruit de joye, disans que
 » c'estoit le mieux dit du monde, et
 » incitans le roy à le faire. Alexandre,
 » se laissant aller à leurs instiga-
 » tions, se jetta en pieds, et prenant
 » un chapeau de fleurs sur sa teste,
 » et une torche ardente en sa main,
 » marcha luy-mesme le premier: ses
 » mignons allerent apres tous de
 » mesme, crians et dansans tout à
 » l'entour du chasteau (2). » Diodore
 de Sicile observe (3) que Thaïs, après
 le roi, fut la première qui mit le feu,
 et que toutes les maisons autour du

palais royal furent consumées. Thaïs
 qualifie *θαίσα*, mot qui peut
 interprété par celui de courtisane.
 Notez que, selon Plutarque, il n'y
 que le palais royal de brûlé. Mais
 selon Quinte-Curce, toute la ville
 réduite en cendres, et ne fut ja-
 rebâtie. Je m'étonne qu'il ne
 pas entrer dans le discours de
 courtisane ce qui en étoit le plus
 endroit. Il ne lui fait rien dire
 témoigne qu'elle aspirât à la gloire
 de faire dire dans les siècles à
 qu'elle et ses camarades avoient
 contribué à venger la Grèce, que
 plus grands capitaines. *De die tunc
 convivio (Alexander) quibus festum
 intererant: non quidem quas vi-
 nefas esset; quippe pellices licet
 quam decebat cum armato vivere
 suetæ. Ex his una Thaïs et ipsa
 mulenta, maximam apud omnes
 eorum initurum gratiam adfirmavit
 si regiam Persarum jussisset incendi
 expectare hoc eos, quorum
 barbari delessent. Ebrio scortum
 tantâ re ferente sententiam, unus
 alter, et ipsi mero onerati adse-
 rex quoque fuit avidior quam pa-
 tior: quin igitur ulciscimur
 ciam, et urbi faces subdimus. Omnes
 incaluerant mero: itaque sunt
 temulenti ad incendendam urbem
 cui armati pepercerant. Primus
 ignem regiae injecit; tunc convivia
 ministri pellicesque. Multa
 ædificata erat regia: quæ cele-
 igne concepto, latè fudit incendium
 Quod ubi exercitus, qui haud pro-
 ab urbe tendebat, conspexit, fa-
 tum ratum, ad opem ferendam
 currit. Sed ut ad vestibulum
 ventum est, vident regem
 adhuc adgerentem faces. Omis-
 tur, quam potaverant aqua, ad
 materiam in incendium jacere
 runt. Hunc exitum habuit regia
 Orientis ac ne longâ
 ætate quæ excidium ejus sequitur
 resurrexit (4).* Remarquez, je
 prie, que non-seulement il ne
 point par ces deux récits que
 ait assisté à ce festin en qualité
 courtisane d'Alexandre, mais
 paraît même qu'elle n'avait point
 caractère. Quinte Curce dit
 ment qu'elle étoit l'une des co-

(2) Plutarque, dans la Vie d'Alexandre, pag.
 m. 179: vous trouverez le grec à la page 687 de
 l'édition de Francfort, 1620.

(3) Diodorus Siculus, lib. XVII, cap. LXXII.

(4) Q. Curtius, lib. V, cap. VII.

il suivait l'armée (5). Plutarque assure formellement qu'elle fut concubine de Ptolomée, l'un des rois d'Alexandrie. Cependant une opinion assez commune est que'elle fut l'une des maîtresses d'Alexandre; mais cette opinion est bien être trompeuse, quoiqu'il y ait passage d'Athénée la favorise. Plutarque dit qu'Alexandre avait une courtisane, et qu'après la mort de ce conquérant elle épousa le fils et une fille nommée qui fut femme d'Eunostos, roi d'Égypte (6) dans l'île de Chypre. Ο δὲ Ἀλέξανδρος οὐ θαῖδα εἶχε μετ' ἑαυτοῦ, ἀλλ' ἐταίραν; περὶ ἧς φησὶ Κλεῖταρχος ἀντίως γενομένης τοῦ ἱμνηροῦ ἐν Περσепόλει βασιλείᾳ· αὕτη δὲ καὶ μετὰ τὸν Ἀλέξανδρον θάλασσαν Πτολεμαῖον ἐγαμήθη τῷ πρώτῳ βασιλεῖ Αἰγύπτου, καὶ ἐγένετο τῷ τέκνοντι Λιοντίσκῳ καὶ Λάγῳ, καὶ δὲ Εἰράνῳ, ὃν ἔφησεν Εὐνόστος τῶν ἐν Κύπρῳ βασιλεῦς. *Thais* *ensis meretrix cum Alexandro fuit, eumque præcipuè impudens Cleitarchus autor est, ad eandem regiam Persepolis. eundem Alexandri, Ptolemæo, eundem Ægypti regnum adeptus nupsit, ex eoque liberos concepit, et Lagum mares: et foeminam, quæ Solonis Eugenis Cypriorum uxor fuit* (7).

En relevant les erreurs de M. I. Il dit qu'elle était d'Asie, et qu'étant allée à Athènes elle attira à soi toute la jeunesse d'Athènes. Voici comment on réfute ce qu'il a dit dans l'ouvrage que je cite: « Ne vous laissez pas surprendre à l'erreur de cinq ou six ans de dictionnaires historiques, disent que Thais était d'Alexandrie. Il y a eu si peu d'intervalle entre le temps qu'Alexandre fonda la ville de cette ville, et le temps qu'il brûla la ville de Perse, qu'il aurait

pu en-là peu remplir toute la force des mots Quinte-Curce.

et ainsi qu'il faut traduire le grec d'Athénée οὐ θαῖδα εἶχε μετ' ἑαυτοῦ, ἀλλ' ἐταίραν, non pas comme Dalechamp, Solonis uxor Cypriorum.

Plut., lib. XIII, pag. 576, D.

Plut., Athènes ancienne et nouvelle, p.

» fallu que Thais eût été prise vite-
» ment entre les premiers nés d'A-
» lexandrie, et portée dans le ber-
» ceau, pour se pouvoir trouver à
» l'embrasement de Persépolis: car
» vous savez qu'après la bataille
» d'Arbelle, gagnée la même année
» de la fondation d'Alexandrie, *In*
» *Oriente victoriis magis quam pas-*
» *sibus omnia peragrabat Alexan-*
» *der.* Mais sans raffiner sur la chro-
» nologie, Plutarque et Athénée di-
» sent qu'elle était d'Athènes (9). »
II. M. Moréri ajoute que le poète
Ménandre l'a rendue célèbre par ses
vers, d'où elle a été appelée Ménan-
drienne. Cela est tiré du Dictionnaire
de Charles Étienne, et ne peut pas
être réfuté aussi fortement, que la
paraphrase de M. Guillet. *Ce fut là,*
dit-il (10) en parlant d'Athènes, *que*
Thais eut une amourette avec Mé-
nandre, ce poète célèbre qui eut le
cœur si tendre, et l'inclination si
amoureuse, qu'il fit des folies ex-
traordinaires pour ses maîtresses.
J'allègue contre cela ce que Plutar-
que nous dit (11), que Thais était
concubine de Ptolomée pendant l'ex-
pédition d'Alexandre, et ce qu'Athé-
née observe qu'elle fut l'épouse de ce
Ptolomée après la mort de ce conqué-
rant. C'est une bonne preuve que si
elle eut une amourette avec Ménan-
dre, ce fut avant cette expédition. Il
est même probable qu'elle avait été
la bonne amie de Ptolomée, quel-
que temps avant la guerre d'Asie. Il
est, dis-je, probable que ce grand
seigneur macédonien l'avait tirée
d'Athènes, et l'avait gardée chez lui
pendant quelque temps avant que
l'on commençât l'attaque de Darius.
Or cette expédition d'Alexandre fut
commencée lorsque Ménandre n'a-
vait qu'environ huit ans (12): il n'est
donc pas possible que ses amours
pour la courtisane Thais aient pré-
cédé la guerre de Perse. En quel
temps donc les placera-t-on, puisque
Thais, après la mort d'Alexandre, de-

(9) Ils disent qu'elle était du pays d'Asie, mais non pas d'Athènes.

(10) Guillet, Athènes ancienne et nouvelle, pag. 292.

(11) Voyez la remarque précédente.

(12) Il naquit environ la troisième année de la 109^e. olympiade. V. Vossius, de Poëtis græcis, pag. 57; et Alexandre se mit en marche la troisième année de la 111^e. olympiade.

viât l'épouse d'un roi d'Égypte, je veux dire de ce même Ptolomée qu'elle avait suivi partout pendant que ce conquérant subjuguait l'Asie? J'ai une autre raison à alléguer contre ces amours. Je ne pense pas qu'on les puisse mieux prouver que par ces vers de Properce,

*Turba Menandrea fuerat nec Thaidos olim
Tanta, in qua populus lusit Erichthonius* (13);

ou que par ceux-ci, dans lesquels le même poëte a renfermé quelques conseils de maquerelle,

*Non te Medea delectant probra sequacis,
Nempè tulit fastus ausa rogare prior;
Sed potius mundi Thais pretiosa Menandri,
Cum ferit astutos Comica mæcha Getas* (14);

ou enfin que par cette inscription de Martial, sous la Thais de Ménandre,

*Hæc primum juvenum lascivos lusit amores,
Nec Glycere, verè Thais amica fuit* (15).

Mais il est sûr que par cette Thais de Ménandre, dont ces deux poëtes latins font mention, il faut entendre une comédie de Ménandre intitulée Thais, et non pas la courtisane qui fut cause de l'incendie de Persépolis. Consultez les observations de M. Gronovius le père (16). Je ne voudrais pas nier que notre Thais ne fût, dans l'esprit du poëte, l'original de la comédie qui portait son nom; mais cela ne prouve point qu'il y ait eu des intrigues amoureuses entre Ménandre et la courtisane dont il s'agit dans cet article.

(C) *On dit que Paphnuce... convertit dans Alexandrie une... Thais.* Charles Étienne, et après lui plusieurs autres lexicographes, rapportent cette conversion: ils citent tous Volaterran, qui en effet l'a racontée de cette manière. Paphnuce, dit-il (17), étant allé *incognito* chez Thais l'Alexandrine (18), ne trouvait jamais qu'elle le menât dans un lieu assez retiré; et comme enfin elle l'avertit qu'ou ils étaient autre que

Dieu ne pourrait savoir leurs démarches, il prit occasion de l'exhorter à craindre Dieu qui voyait et qui connaissait les actions les plus cachées. Cette remontrance la toucha si vivement, qu'elle renonça au monde et qu'elle devint une sainte femme.

* Leclerc et Joly disent que, quoique le poëte ancien auteur cité par Bayle soit Volaterran, certain cependant que l'histoire de la conversion de Thais se trouve dans les Vies anciennes des pères du désert, et ils renvoient au Recueil de Rosweid, page 374.

THALÈS, l'un des sept sages de la Grèce. Moréri en a parlé amplement. J'ajoute que ce philosophe croyait que le monde était l'ouvrage de Dieu, et que Dieu voyait les plus secrètes pensées du cœur de l'homme. Quelques-uns disent qu'il se serait tué; mais d'autres soutiennent que cela est faux, et qu'il est allé là-dessus les persécutions de sa mère, en lui disant, lorsqu'il était jeune, *Il n'est pas encore temps*; et lorsqu'il fut sur le point de mourir, *Il n'est plus temps*. On veut qu'il ait cru que mourir et vivre c'est la même chose, et qu'étant interrogé pourquoi il ne mourait pas, il fit la réponse que d'autres donnent à Pyrrhon (b). Une vieille femme se moqua de lui assez plaisamment sur ce qu'étant sorti de son logis avec elle pour contempler les astres, il tomba dans une sédition (B). On croit qu'il vécut de quatre-vingt-dix ans (C).

Ceux qui ont quelque connaissance de la doctrine des anciens philosophes de la Grèce n'ignorent pas qu'il a soutenu que l'eau était le principe de tous les corps qui composent

(13) Propert., eleg. VI, lib. II.

(14) Idem, lib. IV, eleg. V.

(15) Martial., epigr. CLXXXVII, libri XIV.

(16) Sur les Écrivains ecclésiastiques, au chap. II, pag. 25 et suiv.

(17) Volaterr., libro XX, circa initium, pag. m. 718.

(18) Thaidis nomen nobilitatum in primis à Thaide Alexandrina. Idem, ibidem.

(a) Diog. Laërtius, lib. I, num. 26.

(b) Voyez l'article PYRRHON, tome I, pag. 109, cit. (37).

s. Il y aurait bien des
ns à faire sur cette sup-
n (D). Je citerai un passa-
nous apprendra qu'il fit
s-belles découvertes dans
omie, et qu'en particulier
content d'avoir trouvé en
raison est le diamètre du
E) au cercle décrit par cet
autour de la terre, qu'ayant
né cela à un homme qui lui
pour récompense tout ce
voudrait, il ne demanda
bonne foi de faire savoir
gloire de cette invention
ait due (c).

oyez la rem. (D).

Thalès croyait que le monde
ouvrage de Dieu, et que Dieu
les plus secrètes pensées du
de l'homme.] Je parle ainsi
e simple rapporteur de ce que
uve dans Diogène Laërce, et
firmer que ce fussent effective-
les opinions de ce philosophe.
mpte parmi ses Apophthegmes
is-ci: Dieu est la plus ancienne
ates les choses, car il est in-
1); le monde est la plus belle
ates les choses, car il est l'ou-
de Dieu; tant s'en faut que
qui commettent un péché puis-
se cacher aux yeux de Dieu,
ne peuvent pas même lui dé-
la connaissance de leurs pen-
2). Vous pourrez voir à la note
te grec de l'historien des phi-
bes; et voici Valère maxime
témoigne la même chose à l'é-
de la troisième sentence: *Miri-*
etiam Thales. Nam interrogatus
facta hominum deos fallerent:
cogitata, inquit. Ut non solum

Προϋτάτον τῶν ὄντων, θεός· ἀγέ-
ν γάρ. Καλλίστον, κόσμος· τοῖμα γάρ
· *Antiquissimum eorum omnium quæ sunt,*
ingenitum enim. Pulcherrimum, mundus;
et enim factus est. Diogenes Laërtius, lib. I,
35.

Ἡρώτησέ τις αὐτὸν εἰ λήθου θεοῦς ἄν-
τις ἀδικῶν. Ἀλλ' οὐδὲ διανοούμενος,
Interrogatus, lateretne deos homo malè
ne cogitans quidem, inquit. Idem, ibid.,
36.

manus, sed etiam mentes puras ha-
bere vellent; cum secretis cogitatio-
nibus nostris coeleste numen adesse
credidissemus (3). La glose de Valère
Maxime, savoir qu'on parlait ainsi
afin que la foi de la présence de Dieu
aux pensées les plus secrètes de l'â-
me obligeât les hommes à tenir leur
cœur non moins que leurs mains
dans la pureté, est très-conforme à
un passage de Cicéron concernant le
même Thalès. Examinez bien toute
la suite du raisonnement de Cicéron,
vous trouverez que le fondement de
la maxime de cet ancien sage de la
Grèce était le profit moral que l'hom-
me en pouvait tirer: *Meliùs Græci*
atque nostri, qui ut augerent pieta-
tatem in deos, easdem illos urbes
quas nos incolere voluerunt. Affert
enim hæc opinio religionem utilem
civitatis. Siquidem et illud benè
dictum est à Pythagorâ doctissimo
viro, tum maximè pietatem et religio-
nem versari in animis, cum rebus di-
vinis operam daremus: et quòd Tha-
les, qui sapientissimus inter septen-
fuit, homines existimare oportere
deos omnia cernere, deorum omnia
esse plena: fore enim omnes castio-
res, veluti quo infans esset maximè
religiosus (4). Remarquez, je vous
prie, la différence qui se trouve en-
tre Cicéron et Diogène Laërce. Celui-
ci dit simplement et absolument que
selon Thalès le monde était animé
et plein de génies: *Τὸν κόσμον ἰμψυχον*
καὶ δαιμόνων πλήρη, animatum mun-
dum ac dæmonibus plenum (5); mais
il semble que Cicéron limite cela: car
il dit que selon Thalès il était bon, ou
il fallait que les hommes se persua-
dassent que tout était plein de dieux.
Aristote a cru que peut-être Thalès
n'a voulu dire autre chose que ce
que d'autres entendaient par la doc-
trine que tous les êtres ont une âme:
Καὶ ἐν τῷ ὅλῳ δέ τινες αὐτὴν (ψυχὴν)
μεμίχθαι φασίν· ὅθεν ἴσως καὶ Θαλῆς φήθη
πάντα πλήρη θεῶν εἶναι. Sunt et qui in
toto universo permistam ipsam (ani-
mam) inquirunt esse. Quocirca forsi-
tan et Thales omnia plena deorum
esse putavit (6). Voici quelques au-

(3) Valerius Maximus, lib. VII, cap. II, num.
8, Ext., pag. m. 602.

(4) Cicero, de Legibus, lib. II, folio 334, B.

(5) Diogenes Laërtius, lib. I, num. 27.

(6) Aristot., de Animâ, lib. I, cap. V.

tres variations. Plutarque ne suppose point que Thalès ait allégué la raison qu'on a vue ci-dessus, pourquoi le monde est la plus belle de toutes les choses; il dit que Thalès ayant à résoudre cette question, *quel est le plus beau de tous les êtres*, répondit, *le monde*; car tout ce qui est dans l'ordre est une partie du monde. *Τί κάλλιστον; κόσμος. Πᾶν γὰρ τὸ κατὰ τάξιν, τούτου μέρος ἐστίν. Quid pulcherrimum? Mundus. Omnes enim ejus partes ordine aptæ sunt* (7). Et pour ce qui est de la réponse à la demande si Dieu connaît les actions mauvaises de l'homme, il y a des gens qui l'attribuent, non pas à Thalès, mais à Pittacus. Voyez Théon au chapitre V de ses *Progymnasmata*, à la page 69 et 77 de l'édition de Leyde 1626.

Je remarque toutes ces diversités, afin qu'on voie que les preuves que l'on voudrait m'opposer sur ce que j'ai dit quelque part (8), que Thalès n'employa point l'action divine dans son système de la production des choses, ne sont pas bien convaincantes. Mais c'est de quoi je dois parler ci-dessous. Voyez la remarque (D).

(B) *Pour contempler les astres, il tomba dans un fossé.*] Comment pourriez-vous connaître ce qui se fait dans le ciel, lui dit cette bonne femme, puisque vous ne voyez pas ce qui est proche de vos pieds? *Λίγεται δ' ἀγόμενος ὑπὸ γραδὸς ἐκ τῆς οἰκίας, ἵνα τὰ ἄστρα κατανοήσῃ, εἰς βόθρον ἐμπέσῃν, καὶ αὐτῷ ἀνοιμάξαντι φάναι τὴν γραῦν, Σὺ γὰρ, ὦ Θαλῆ, τὸ ἐν ποσὶν οὐ δυνάμεινος ἰδεῖν, τὰ ἐπὶ τοῦ οὐρανοῦ οἷσι γινώσκεισθαι: Fertur, quum domo exiret contemplandorum siderum causâ, in subjectam fossam incidisse, petulantique probro dictum ab anu domesticâ: Quâ ratione, ὦ Thales, quæ in cælis sunt comprehensurum te arbitraris, qui ea quæ sunt ante pedes, videre non vales* (9)? On a tourné en bien des manières la pensée de cette femme. Consultez les commentaires sur le CV^e. emblème d'Alciat, vous y trouverez les vers que fit Thomas Morus contre un astrologue cocu. Tantôt ce grand chan-

celier l'excuse de ne voir pas dans les astres les galanteries de sa femme, et tantôt il le bafoue de ne les y pas.

*Saturnus procul est, jamque olim cæci aiunt,
Nec propè discernens à puero lapidem
Luna verecundis formosa incedit ocellis,
Nec nisi virgineum Virgo videre poterat
Jupiter Europam, Martem Venus, et
rem Mars,
Daphnen Sol, Hersen Mercurius recolligit
Hinc factum, astrologe, est, tua cunctis
uxor amantes,
Sidera significant ut nihil inde tibi.*

Vous voyez qu'il allègue des raisons pour quoi les planètes ne peuvent révéler à cet astrologue l'infamie de son domestique; mais voici d'autres vers où il prétend que puisque les astres voient tout, ils auraient dû faire savoir à leur client les amours illégitimes de son épouse.

*Astra tibi æthereo pandunt sese omnia
Omnes et quæ sint fata futura monent
Omnibus ast uxor quod se tua publicat
Astra, licet videant omnia, nulla moneant*

Comme il y a partout des astrologues, qui, non plus que les autres professions, ne sont pas exempts de disgrâce, un auteur français qui ne connaissait de tels les a régalez d'une traduction française des prédictions vers de Thomas Morus. Laissez parler en son vieux gaulois (10). *si cestuy-ci* (11) *adonné à la contemplation, et presumant de se vanter luy, assurez-vous qu'il se trompe en sa faute: car plusieurs astrologues sont semblables à luy; et meslans de predire aux autres de leur sort, ne savent predire pour eux-mesmes. Tesmoins quelque-uns de nostre temps de la profession, je n'en sçay pas tant que plus, et quelque chose de plus, vous m'entendez bien: car il ne ve l'honneur des dames. De ceus qui ont fait autrefois cest epigramme imitée de Thomas More:*

*Tu cognois, astrologue, estoilles etheres
Dont à chacun predis futures destinees;
Mais de ce que ta femme est à plusieurs
Tu n'en sçais rien, mune,
Par les astres n'en peux cognoistre che-
cune,*

(7) Plut., in Convivio septem Sapient., pag. 153, C.

(8) Dans la remarque (D) de l'article ANAXAGORAS, tom. II, pag. 94.

(9) Diog. Laërtius, lib. I, num. 34.

(10) Du Verdier-Vau-Privas, Prosopographia, tom. I, pag. 81.

(11) C'est-à-dire Anaximène, dont il est dit, que comme un jour il regarda attentivement le ciel les astres en marchant, il tomba dans une fosse.

loingtains, aveugle est en apes-
e le noir ne discernant de pres.
bontoux la Lune fait son cours,
se veut voir lascives amours.
ire ont, Mars sa Venus regarde,
upiter à Europe prend garde.
se peux ta femme apercevoir
ant l'embrasse, et moins tes cor-
voir.

Je rapporte du Ménage

voit qu'il vécut plus de
dix ans.] Il naquit l'an
olympiade, et il mourut
58 (13). Cela fait pour le
e-vingt-douze ans. Ainsi
cer raisonne mal avec son
ἀπὲρ ἐπὶ τῆς πεντηκοντῆς ὀλυμ-
πίδος, quinquagesimā QUIP-
olympiade esse defunc-
néanmoins Aldobrandin
ré très-juste le calcul de
, ou les quatre-vingt-dix
que Diogène Laërce a don-
s. M. Moréri ne compte
l veut que ce philosophe,
5^e olympiade, soit mort en
l'an 209 de Rome, le 95^e de
an 209 de Rome est le der-
8^e. olympiade; mais comp-
e il vous plaira, vous ne
jamais dans l'hypothèse
ivain quatre-vingt-quinze

soutenu que l'eau était le
e tous les corps... Il y au-
des réflexions à faire sur
osition.] On prétend avec
de raison qu'il ne fut pas
qui avança cette doctrine,
avait empruntée, ou des
, ou des plus anciens poë-
irèce. Voyez la dissertation
te Thaletis, quòd aqua sit
n omnium rerum, imprimée
ques autres à Hall en Saxe,
(16). Quelques auteurs di-
le chaos d'Hésiode est au

ie d'un homme qui tomba dans une
rdant les astres : Qui fuit astrologus,
ra fuit. Ménagiana, pag. 33.
dorus, in Chronicis, apud Laërt.,
38.

Laërtius, ibidem.

tis ad hunc locum Laërtii.

le titre de : Observationum selecta-
a litterariam spectantium, tomus I.
us, professeur en droit à Hall, m'a
de m'en envoyer un exemplaire, de
snoigne ici ma reconnaissance. Il a
part aux pièces qui composent ce

fond le même principe que Thalès
appelait eau : j'ai de la peine à m'i-
maginer cela ; car l'eau de Thalès a
dû être considérée comme une chose
homogène, au lieu que le chaos a dû
être considéré comme un mélange
bizarre de toutes sortes de principes.
Ovide nous en donne cette idée au
commencement des Métamorphoses
(17) ; et lorsque les autres poètes par-
lent d'un certain chaos infernal, ils
désignent un lieu ténébreux, hor-
rible, et tout-à-fait dépourvu de la
beauté qui se trouve dans les choses
bien arrangées, ou de la simplicité
d'un premier principe.

Di, quibus imperium est animarum, umbraeque
silentes,
Et Chaos, et Phlegethon, loca nocte tacentia
latè (18).

Le commentateur Servius entend là,
par le mot *chaos*, les premiers prin-
cipes, en tant qu'ils avaient été dans
la confusion des élémens. Mais peut-
être subtilise-t-il trop ; car apparem-
ment Virgile ne voulait parler que
des enfers en général, ou que d'une
portion des enfers. C'est ainsi que
l'on doit entendre ces termes d'Ovi-
de :

... Per ego hæc plena timoris,
Per chaos hoc ingens, vastique silentia regni
Eurydices oro, properata relexite fata (19).

C'est Orphée qui adresse cette prière
à Pluton et à Proserpine. Consultez
les notes de M. Grævius sur Hésiode
(20) : elles prouvent que le terme
chaos signifie très-souvent l'enfer. Je
sais que l'on a donné un autre sens
au chaos, qui a été, selon Hésiode, le
premier de tous les êtres : on a dit
que ce chaos signifie le lieu où tous
les corps ont été posés. Simplicius
(21) affirme que cette interprétation
avait été très-commune. Sextus Empi-
ricus la rapporte : Εἶναι γὰρ φασὶ
Χάος τὸν τόπον ἀπὸ τοῦ χωρητικὸν αὐτὸν
εἶναι τῶν ἐν αὐτῷ γινομένων. Dicunt
enim chaos esse locum, eo quòd com-
prehendat illa quæ in ipso sunt (22).

(17) Voyez, tom. XI, p. 293, cit. (42) de l'art.
OVIDE.

(18) Virgil., Æn., lib. VI, vs. 265.

(19) Ovidius, Metam., lib. X, vs. 29.

(20) A la p. 115 de l'édition d'Amsterdam, 1701.

(21) Simplicius in Aristotel. Phys., lib. IV.
M. Petit, Miscell. Observat., pag. 52.

(22) Sext. Empiricus, Pyrrh. Hypotypos., lib.
III, cap. XVI.

Mais en ce sens-là il est impossible que Thalès ait enseigné la même doctrine qu'Hésiode; car l'eau n'a pas moins de besoin de lieu que les autres corps; il faudrait donc que le lieu eût existé avant l'eau, elle ne serait donc pas le premier principe. Je ne crois pas qu'Hésiode ait jamais eu la pensée qu'on lui attribue; et sûrement par le mot *chaos* il n'entendait pas l'espace ou le lieu qui contient les corps. Il entendait sans doute l'état confus où étaient les choses avant que la terre, la mer, l'air, les cieux, etc., eussent la situation qui leur convenait. Il ne prétendait donc point parler de l'espace, qui en cas qu'on le distingue des corps est nécessairement un tout homogène, et incapable d'être le sujet de composition d'aucun élément ni d'aucun mixte. Cela prouve que l'eau de Thalès n'était point l'espace, bien que d'ailleurs il ait dû la considérer comme un tout parfaitement homogène en acte, quoiqu'hétérogène en puissance. Je me sers là d'une distinction qui est très-fameuse dans les écoles des péripatéticiens, et je veux dire que selon Thalès l'eau, considérée en elle-même et avant la formation particulière de tous les corps, doit être actuellement eau dans chacune de ses parties, et capable néanmoins de devenir air, feu, terre, et puis arbre, métal, sang, vin, os, etc., selon les divers degrés de raréfaction et de condensation par où elle passe. C'est à tort que l'on objecte que s'il n'y avait qu'un seul principe matériel, il n'y aurait point de différence entre les corps. Cette objection ne peut être bonne que contre ceux qui supposeraient que ce seul principe est immuable; mais s'ils supposent qu'il est susceptible de diverses qualités successivement, comme la matière première d'Aristote, il n'y a point de sorte de corps qui n'en puisse naître. La difficulté proposée par Lactance, soit contre Thalès, soit contre Héraclite, qui n'admettait que le feu pour le principe de toutes choses, n'est point bonne: Le feu, dit-il (23), ne peut point

naître de l'eau, et l'eau ne peut pas naître du feu. Il se trompe; tout corps particulier peut sortir du feu, de l'eau, ou de la terre, pourvu qu'il y ait des causes qui sachent modifier l'étendue selon toute son altérabilité ou sa mutabilité. Mais remarquez en passant que ni Thalès, ni Héraclite, ni aucun des autres philosophes qui ont pris pour le principe général de tous les corps un seul des quatre élémens vulgaires, n'ont égalé Aristote en pénétration d'esprit: ils n'ont point vu qu'aucun des quatre élémens n'est le corps en général, et c'est une espèce de matière déterminée. C'est pourquoi Aristote, par un sensé qu'eux tous, a choisi pour le premier principe la matière en général.

La grande difficulté de l'hypothèse de Thalès est qu'il n'avait point vu comment l'eau avait commencé à changer d'état, et de revêtir les formes particulières d'air, de feu, de terre, etc. Se raréfia-t-elle, se condensa-t-elle, par sa vertu propre? Cette vertu naquit-elle tout d'un coup au commencement du monde, ou avait elle toujours existé dans l'eau? On ne comprend point que si l'eau ne l'a pas eue toujours, elle ait pu se la donner; et que si elle l'a eue toujours, elle ait été une éternité toute entière sans se condenser, sans se raréfier. Quelques-uns croient que Thalès a supposé que Dieu est la cause efficiente qui tira de l'eau tous les corps particuliers. Ils citent deux passages de Cicéron et un passage de Lactance (25); pour ce qui est de Lactance, il n'est pas un nouveau témoin, il n'est qu'un copiste de Cicéron, et à l'égard de celui-ci, les raisons qui le combattent (26) sont si fortes, qu'il ne faut pas se fier à son témoignage. Si l'on compare les paroles de Diogène Laërce rapportées ci-dessus (27), je répète que Plutarque n'en sert point, et qu'il cite la même réponse de Thalès.

set, neque rursus ignis ex aqua. Lactantius, II, cap. IX, pag. m. 121.

(24) Vous les trouverez, tom. II, pag. 32, citations (82) et (84) de l'article ANAXAGORE.

(25) Lactantius, libro. I, capite V, pag. 14.

(26) Voyez-les dans les remarques (D) et (E) de l'article ANAXAGORE, tom. II, pag. 32 et 33.

(27) Citation (1).

(23) *Heraclitus ex igne nata esse omnia dixit; Thales Milesius ex aqua. Uterque vidit aliquid; sed erravit tamen uterque: quod alterutrum si solum fuisset, neque aqua nasci ex igne potuis-*

Si l'on réplique que Plutarque et Hégésilaüs s'accordent sur un autre point, qui est que Thalès donnant la raison pourquoi Dieu est la plus ancienne de toutes les choses, alléguait que Dieu n'a point été fait, ou que Dieu n'a point de commencement, je dirai que ce n'est pas une preuve positive qu'il ait attribué à Dieu la génération du monde*. N'y a-t-il pas eu des philosophes qui, en avouant d'un côté qu'il y a des dieux, niaient de l'autre que les dieux eussent fait le monde? Si l'on réplique tout de nouveau que Thalès donnait aux dieux la connaissance des pensées les plus secrètes de l'homme, je répliquerai à mon tour : I. Qu'il n'est pas certain qu'il ait parlé de la sorte, vu qu'il y a des écrivains qui donnent cette sentence à Pittacus (28); II. Qu'il a pu croire que les dieux se mêlaient de nos affaires, et qu'ils connaissaient les secrets de notre cœur, sans que cela prouve qu'il leur ait attribué la production de l'univers (29), et qu'il n'ait pas enseigné qu'ils étaient sortis eux-mêmes du sein des ondes, comme de leur cause et de leur principe; III. Qu'il ne faut pas chercher les vrais sentimens philosophiques du physicien Thalès dans les discours de conversation de Thalès, l'un des sept sages de la Grèce. Il pouvait dire sous cette dernière qualité beaucoup de choses qu'il ne disait pas dans son auditoire de philosophie. Il ne parlait que de l'eau quand il expliquait en physicien la génération du monde; il n'ajoutait pas l'action de Dieu à celle de l'eau. Mais quand il se regardait comme un sage dont les discours sententieux devaient servir à la correction des mœurs, et se répandaient parmi les peuples, il se croyait obligé de se conformer aux sentimens théologiques. Notez que les dogmes des philosophes païens étaient mal liés,

et si peu justes, que de l'hypothèse de l'existence de Dieu il ne suivait pas qu'il eût part à la production et à l'administration du monde; et que de l'hypothèse de sa providence il ne suivait pas qu'il eût débrouillé le chaos, ou formé cet univers. Il leur était permis de dire que les dieux gouvernaient le monde, quoique produits et tirés du sein du chaos comme les corps. Dès qu'on croit que l'âme de l'homme est formée des parties les plus subtiles du sang, on peut dire que Jupiter, Vénus et Mercure ont été produits des parties les moins grossières du chaos. Or comme l'âme gouverne le corps qu'elle n'a point fait, et dont elle n'est qu'une espèce d'eau distillée (30), et comme nous gouvernons des bêtes et même des hommes, qui ne sont pas notre production; ainsi les dieux gouvernent le monde qu'ils n'ont point fait, et qui les a faits de ses parties quintessenciées.

Je voudrais bien que les savans hommes de Hall, qui ont dit de si belles choses sur la secte ionique (31), m'eussent épargné la peine de concilier saint Augustin avec Cicéron. L'un dit que Thalès n'a reconnu aucune influence divine dans la production du monde, l'autre dit tout le contraire. Ces messieurs n'ont point parlé des argumens que l'on a vus ci-dessus (32), par lesquels il semble qu'on puisse prouver que ce fondateur de la secte d'Ionie était orthodoxe sur le chapitre de la divinité. J'aurais été bien aise qu'ils eussent examiné cette objection; car je me serais servi de leurs réponses. Ils ont décidé tout net que depuis Thalès inclusive-ment, jusques à Anaxagoras exclusivement, la secte ionique a été athée au second chef. Pour entendre cela il faut que j'observe qu'ils admettent trois degrés d'athéisme (33). Le premier est de soutenir qu'il n'existe point de Dieu; le second est de nier que le monde soit l'ouvrage du Dieu dont on reconnaît l'existence; le troisième est de dire que Dieu a créé

(30) C'est-à-dire, selon l'hypothèse des païens.

(31) Voyez le tome I^{er}. *Observationum selectarum ad Rem litterariam spectantium*, imprimé à Hall, l'an 1700, pag. 445 et suiv.

(32) Dans la remarque (A).

(33) *Observat. ad Rem litterariam*, tom. I, pag. 448.

* L'auteur des *Observations* insérées dans la *Bibliothèque française*, XXX, n'approuve pas le raisonnement de Bayle. « Thalès disait que Dieu est la plus ancienne de toutes choses. On lui demandait là-dessus : Pourquoi cela? C'est, disait-il, que Dieu n'a point été fait. Ne peut-on pas conclure que quiconque dit que Dieu n'a point été fait, puisqu'il est la plus ancienne de toutes les choses, attribue à Dieu la génération du monde? »

(28) Voyez ci-dessus, la remarque (A).

(29) Voyez, tom. VIII, pag. 534, la remarque (G) de l'article JUPITER.

le monde par une détermination naturelle, et sans y être porté d'un mouvement libre. Thalès, Anaximandre, Anaximènes, sont coupables du second degré d'athéisme, tout comme Épicure. *Hi tres universi convenerunt in eo, quod principium omnium rerum sit aliquid simile, quod ortæ res fuerint nullæ Dei operæ, solius naturæ sponte, qui est gradus atheismi epicureus (sic enim vocare liceat) quod ortæ sint condensando et rarecendo. Quod atheismi illos tres postulavi, de singulis probatu non difficile est ex Augustino, qui ubi, etc. (34). Anaxagoras, Aristote et les stoïciens (35) sont coupables du troisième degré. Anaxagoram et duos ejus socios (Diogenem Apolloniatem et Archelaum) tametsi à Thaletico atheismo qui Deo planè nihil vult esse cum fabricatione rerum negotii, adeò excuso, ut ejus comparatione religiosus, ipse, qualem et vulgo habent quidam, videri queat, atheorum tamen catalogo minimè expungendum statuo. Fuit autem atheismus ejus in eo gradu quem minimum vocavi (36).*

(E) *Un passage qui nous apprendra qu'il fit de très-belles découvertes dans l'astronomie, et..... en quelle raison est le diamètre du soleil.* C'est Apulée qui me fournit ce passage. *Thales Milesius, dit-il (37), ex septem illis sapientid memoratis viris facile præcipuus: fuit enim geometricæ penes Graios primus repertor, et naturæ rerum certissimus explorator, et astrorum peritissimus contemplator, maximas res parvis lineis reperit: temporum ambitus, ventorum flatus, stellarum meatus, tonitruum sonora miracula, siderum obliqua curricula, solis annua reverticula: idem lunæ vel nascentis incrementa, vel senescentis dispendia, vel delinquentis obstacula. Idem sanè jam pro-*

(34) *Observ. ad Rem litterariam, t. I, p. 450.*

(35) *Infimum (atheorum gradum faciunt) quia produxerit quidem Deus (mundum), sed necessitate naturæ coactus, non voluntate suâ liberè motus, quæ fuit Aristotelis et stoicorum sententia... Interim qualicunque providentiæ divinæ confessione factum est, ut Aristoteles et stoici pro non atheis vulgò haberentur. Esse tamen ipsorum eandem sortem debere cum physicis ionicæ sectæ, quos pro atheis habitos monstrabimus, sectarum convenientia edocebit. Ibidem, pag. 448, 449.*

(36) *Ibidem, pag. 453.*

(37) *Apuleius Floridor., pag. m. 361.*

clivi senectute divinam rationem sole commentus est: quam equidem non didici modò, verum etiam experiundo comprobavi: quotiens sol magnitudine suâ circum quem permeat metiatur. Id à se recens inventum Thales memoratur edocuisse Madydraytum Priensem, qui novè inopinatâ cognitione impendio delectatus, optare jussit quantam vel mercedem sibi pro tanto documento rependi. Satis, inquit, mihi fuerit mercedis Thales sapiens, si id quod à me didicisti, cum proferre ad quodpiam coeperis, tibi non adsciveris sed ejus inventum potius quam alium repertorem prædicaveris. Il me semble que le vrai sens de ces paroles quotiens sol magnitudine suâ circum quem permeat metiatur, est cela que je leur donne; il me semble dis-je, qu'il faut entendre par-là que Thalès connut la grandeur du diamètre du soleil, et celle du cercle que cet astre paraît décrire autour de la terre. On nous dit bien qu'il calcula combien de fois toute la masse du soleil devait changer de situation afin d'achever ce cercle; mais on ne dit pas quel était ce nombre de fois. Les astronomes d'aujourd'hui supposent que le diamètre du soleil est d'environ trente minutes, d'où il s'ensuit qu'en changeant de place selon toute l'étendue de son globe sept cent vingt fois, il décrit toute la circonférence de son cercle. Quelques-uns concluent de là que sa vitesse journalière ne serait pas fort considérable, s'il était vrai qu'il se mût de cette manière qu'on le suppose dans le système de Tycho Brahé, c'est-à-dire comme une flèche dans l'air, et non pas comme les clous d'une roue. Les bœufs marchant lentement ne peuvent-ils point parcourir en très-peu d'heures un espace sept ou huit cent fois plus grand qu'ils ne le sont? Remarquez dans la conduite de Thalès combien les inventeurs d'une chose sont sensibles à la gloire d'être les premiers en ce genre-là. Ce sage de la Grèce était déjà vieux et combé de réputation. Il fut insensible au gain, aux récompenses pécuniaires à toute autre utilité, mais non pas à l'injustice de ceux qui s'empareraient de sa découverte, ou qui par un silence désobligeant seraient causés.

Il n'en eût pas l'honneur. Voyez ce que disait Tacite en parlant d'Helius Priscus, c'est que la dernière chose dont les gens mêmes les plus riches se dépouillent, est le désir de gloire (38).

(38) *Opum contemptor, recti pervicax, contra avaritiam metus. Erant quibus appetentior videretur, quando etiam sapientibus cupis gloria novissima exuitur.* Tacit., Hist., lib. I, cap. V et VI.

THAMYRAS, auteur de la science des aruspices dans l'île de Chypre. Cherchez TAMIRAS, ci-dessus.

THAMYRIS, poète, et l'un des plus excellens musiciens de son temps, naquit à Odryse dans la Thrace, où sa mère (a) s'était retirée pour cacher son déshonneur. C'est qu'elle avait eu l'imprudencia de coucher avec un homme (b) qui ne la voulut point épouser. Elle l'en somma plusieurs fois sans doute, à mesure qu'elle sentait croître l'enflure de son ventre qui avait suivi de près son embrassement; mais il fit une sourde oreille, et l'obligea par cette conduite à s'éloigner de son pays, qui était le mont Rhodope (A). Le fils dont elle se toucha à Odryse eut nom Thamyris, et fut doué de beaucoup de perfections, qui auraient pu le combler de gloire, si la vanité qu'il y mêla ne l'avait précipité dans mille désordres. Il chassa de la Thrace, car il apprit la musique avec une telle perfection, que les Scythes le firent leur roi nonobstant sa qualité d'étranger (B). Ce fut la plus belle voix de

son siècle, si nous en croyons Plutarque, qui ajoute qu'il composa un poème de la guerre des Titans contre les dieux (d). On lui attribue d'autres poésies : cinq mille vers sur la création du monde, et un système de théologie composé de trois mille vers (e), qui existait encore lorsque Suidas travaillait à son Dictionnaire. Il n'y a pas beaucoup d'apparence que ce soient deux poèmes entièrement différens. Il était plus ancien qu'Homère de huit degrés, selon quelques-uns, ou de cinq selon quelques autres (f); et il fut le troisième qui remporta le prix du chant aux jeux pythiques (g). On lui attribue l'invention du crime de *non-conformité* (B). Le défi qu'il osa présenter aux muses était plein d'une vilaine insolence : fier de sa beauté, et de son adresse à jouer des instrumens, il les provoqua à un combat de musique, sous cette condition que s'il remportait la victoire, il leur ôterait à toutes neuf la virginité; et que s'il était vaincu, il s'abandonnerait à leur discrétion. Les muses, apparemment fort assurées du succès, se soumirent à la condition, et après leur victoire le privèrent de la vue et de la connaissance de la musique. Homère, qui a parlé de ce défi de Thamyris (C), et de la peine qu'il en porta, ne dit pas un mot de la prétention qu'il avait, en cas que l'avantage lui demeu-

(a) Elle s'appelait *Arsinoé*, selon Suidas, *Argiope*, selon Pausanias et Apollodore.

(b) Il s'appelait *Philammon*, et était bon musicien; voyez Pausanias, lib. IV, pag. 322. Plut. de *Musica*, lib. I, pag. 1132.

(c) Conon, apud Photium, num. 186, pag. 428.

(d) Plutarch. de *Musica*, pag. 1132. Natalis Comes, *Mythol.*, lib. VI, cap. XIV, dit que Plutarque met ce poème au-dessus de tous les autres; mais il est certain qu'il n'en dit ni bien ni mal.

(e) Tzetzes, chil. VII, Hist. CVIII.

(f) Suidas.

(g) Pausan., lib. X, pag. 322.

rât : prétention semblable à celle des perdrix mâles quand ils se battent en présence de leurs femelles (h); mais Apollodore et le scoliaste d'Homère sont aussi expressur cette particularité que l'on le puisse être (i). Natalis Comès aurait bien fait de les citer (D). Il est étonnant que Lucien n'ait pas plaisanté sur cela, et qu'il se soit contenté de représenter Thamyris comme un ingrat (E) qui employait contre les muses le talent qu'il tenait d'elles. Il y a des auteurs qui ont écrit que la punition de son audace fut renvoyée au temps qu'il serait dans les enfers (k). Pausanias dit fort bonnement qu'il croit que Thamyris perdit la vue non pas, comme dit Homère, en punition de sa dispute contre les muses, mais par maladie (l). On remarque (m) que ce poète ne fit plus de vers après avoir perdu les yeux, et qu'il jeta sa lyre dans une rivière (F) : aussi le représentait-on avec sa lyre brisée, lorsqu'on le représentait aveugle (n). Notez qu'il fut l'inventeur de la musique qu'on nommait dorique (G). Platon a feint, suivant les principes de la métempsychose, que l'âme de Thamyris passa dans le corps d'un rossignol (o).

(h) *Tunc inter se dimicant mares desiderio feminarum, victum aiunt Venerem patiti.* Plin., lib. X, cap. XXXIII.

(i) Voyez la rem. (D).

(k) Prodicus Phocæensis, apud Pausaniam, lib. IV, pag. 143.

(l) Pausan., ibid.

(m) Ibid.

(n) Prodicus Phocæensis, apud Pausaniam, lib. IX, pag. 304, et lib. X, p. 347.

(o) Plato, de Repub., lib. X, pag. 765.

(A) Qui était le mont Parnasse.] D'autres (1) disent qu'elle se retira

(1) Conon, apud Photium, num. 186, p. 428.

du Péloponnèse; et que Philammon, beau jeune homme qu'elle avait aimé, et trop régalié de ses faveurs, était né à Thoricum dans l'Attique.

(B) *L'invention du crime de non conformité.*] Pourn'avancer point sans preuve, je citerai ces quatre mots grecs : Πρωτος ἀρξάμενος ἐπ' αὐτῷ ἀρξάν. *Masculd Venere primus usus dicitur* (2). Le garçon dont il devint amoureux était le même Hyacinthe qu'Apollon aima depuis, et qu'il tua d'un coup de palet contre son gré. Il était fils de la muse Clio, et de Piérus de Magnès (3). C'est ce que nous apprenons d'Apollodore; mais Suidas nomme ce garçon *Hymnée*, et le dit fils de Calliopé et de Magnès. Je n'ai lu dans aucun auteur ce que Llorent et Hofman ont copié de Charles Estienne, savoir que Thamyris, le plus beau de tous les hommes, aima d'abord les garçons, et puis changea de coutume, et aima les muses. C'est à pervertir et bouleverser tout ce qu'on trouve dans les anciens.

(C) *Homère, qui a parlé de ce défaut.* C'est au II^e. livre de l'Illiade, dans le dénombrement de la flotte grecque, à l'occasion de la ville de Dorion, après de laquelle il dit que Thamyris fut rencontré par les Muses*. Il est évident par ce qui précède et par ce qui suit, que cette ville n'était point dans la Thrace, comme M. Llorent l'assure, mais dans le Péloponnèse. Lucain, qui l'a mise dans la Thessalie (4), n'en a guère mieux connu la situation. Béroalde, qui a voulu prouver par Lucain qu'elle était dans la Béotie, a fait deux fautes pour un (5). Diodore de Sicile, au livre III, Dion Chrysostome, dans la troisième harangue de *Fugé*, ont parlé du combat de Thamyris, et de ce qui lui en coûta. Barthius a trouvé dans cette harangue que Thamyris perdit la vue et la connaissance de la musique à cause de ses richesses (6).

(2) Apollodor., lib. I, pag. m. 11. Voyez Suidas, et le scoliaste d'Homère, in Illiad., lib. II, vs. 102.

(3) Apollodor., lib. I, pag. m. 10.

* Vers 594 et suiv.

(4) Quæ tetigit Phylææ Pteleosque et Deira

Flebile Pieridum.

Lucan., Phars., lib. VI, vs. 352.

(5) Beroalde., in Propert., eleg. XXII lib.

(6) Barth. Comm., in Statium, tom. II, 962.

nullement la pensée de l'auteur.] Il a parlé (7) comme il a fait cette aventure ; mais il ne s'est pas servi de Myrléa (8), ce qui est une mauvaise manière de citer le reste de la vaine affectation et dans quelques savans d'aujourd'hui. Les uns ne citaient pas un auteur grec ; les autres l'appelaient bien par son nom, mais ne se gardaient bien de dire qu'ils en rapportaient ne se souvenant que cité dans quelqu'un des auteurs connus. Les théologiens et les philosophes scolastiques ne citent pas cette supercherie : ils vous disent fort bien pour un passage d'un auteur dont les ouvrages sont connus de toutes les mains de tout le monde à l'époque d'un moderne. C'est ainsi que Tévillius, dans son livre de la pureté des mœurs, ne cite presque ni les pères, ni Thomas d'Aquin, que sur la foi de Sanchés, de Guez et des autres jésuites, qui ne remarquent pas l'auteur de la dévotion du *Philosophisme*. Ici moi-même un exemple de citations. Mais, quoi qu'il soit, Natalis Comès devait prendre qu'il nous reste des choses à consulter sur les conditions ; *συνέβαινος*, dit Apollodore, *ἐν τῷ ἐνὶ τῇ πλεονασμῷ πάσας* ; le scholiaste d'Homère se sert de cette expression sur le passage du dieu de l'Iliade, *συνέβητο, ἀν μὲν ἐνὶ τῇ πλεονασμῷ πάσας*. C'est étonnant que Lucien n'ait pas insisté sur cela, et qu'il se soit contenté de représenter *Thamyris* comme un ingrat.] *Ἐκτὸς εἰ μὴ κατὰ τὴν ἑρμηνείαν, ἢ τὸν Εὐρυτοῦ ἐν τῇ φύσει τῶν μουσῶν ἀντάδειν, παρ' ὧν τὸν ῥόδον, ἢ τῶν Ἀπόλλωνι ἐμμενέοντι τὰ τοῦτο, καὶ τὰυτὰ, ἐν τῇ τοῦ τοξικῆς. Ni ejusdem nactus Thamyris, vel Eurytus, is occinat, à quibus canendum acceperit, vel Apollinem, jaculationis præceptorem, jalo provocet (9). Ce railleur avait Natalis Comès, *Mythol.*, lib. VI, c. XIV. L'auteur est célèbre. *Myrléa*, ville de la Thracie, a eu depuis le nom d'*Aparée*. *Lucian.*, in *Reviviscantibus*, pag. 389,*

peut-être oublié cette circonstance, et peut-être ne l'avait jamais remarquée dans ses lectures. Bien nous en prend ; car il y a beaucoup d'apparence que c'est la vraie raison pour laquelle il n'a point fait de cela quelque plat de son métier dans aucun de ses livres, en supposant faussement et malignement que les muses ne chanteraient pas bien ce jour-là, soit à cause d'un rhume de commande, ou survenu bien à propos, soit par quelque autre souplesse semblable à celles que les galans et les ambitieux pratiquent au jeu (10), et qu'ainsi *Thamyris*, etc. Mais n'oublions point que, selon quelques auteurs (11), le prix attaché à sa victoire n'était pas une faveur de passade ; c'était un mariage effectif à contracter entre lui et les neuf muses ; c'était par conséquent une affaire permanente :

Connubio jungam stabili propriamque dicabo (12).

(F) *On remarque.....qu'il jeta sa lyre dans une rivière.*] Le sieur Caseneuve, dans son commentaire français sur quelques épîtres de Philostrate, dit que *Thamyris*, après sa punition, jeta sa lyre contre le mont *Parnasse* ; et du coup il en sortit le ruisseau que, pour ce, on a nommé *Balyra*. C'est une étrange altération des paroles de Pausanias ; elles nous apprennent (13) qu'à trente stades de la porte de Messène dans le Péloponnèse, il y avait une rivière dont le nom *Balyra* venait de ce que *Thamyris* y avait jeté sa lyre.

(G) *Il fut l'inventeur de la musique qu'on nommait dorique.*] Il excellait trop en cet art pour se contenter de l'état où il le trouva, et pour ne pas se piquer de l'enrichir de quelque ornement nouveau. *Ly-*

(10) Ruy Gomès acquit principalement par cette ruse l'amitié de Philippe II. Brantôme, dans l'Éloge de Philippe II. Voyez touchant *Ιεροκλῆς* XI, son article, remarque (B), tom. VIII, pag. 367.

(11) Conon, apud Photium, num. 186, p. 428.

(12) Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 73.

* * Par la manière dont la citation est amenée, dit l'auteur des *Observations critiques* insérées dans la *Bibliothèque française*, Virgile est pris pour garant du fait énoncé. C'est faire illusion au lecteur ; il faut, pour se garantir d'erreur, qu'il se souvienne que le poète latin parle de toute autre chose. *

(13) Pausan., lib. IV, pag. 143.

dios modulos Amphion (invenit) Dorios Thamyras Thrax : Phrygios Marsyas Phryx (14).

(14) Plin., lib. VII, cap. LVI, pag. m. 202. Voyez aussi Clément d'Alexandrie, lib. I, Strom., pag. 307.

THÉON, sophiste grec, dont il nous reste un ouvrage de rhétorique (a), écrit avec beaucoup de politesse et de jugement. Ses règles sont nettes et courtes, et il choisit bien les lieux communs qui doivent fournir les argumens. Il n'y a point de matière où il ait mieux réussi que dans la thèse de la providence de Dieu (A). Il juge bien des beaux endroits, et des défauts des plus illustres historiens et orateurs. Je montrerai par un exemple sa délicatesse sur l'arrangement des mots (B). Voici une autre preuve de son bon goût. Il ne veut point que les maximes ou les sentences soient en relief, ou en broderie dans les narrations, il veut qu'elles y soient incorporées d'une façon imperceptible (C). Son livre fut imprimé à Bâle avec la version latine de Joachim Camérarius, l'an 1541; mais la meilleure édition est celle de Leyde, 1626, in-8°. Daniel Heinsius, qui la procura, revit avec soin la version latine, et y fit un très-grand nombre de corrections *.

(a) Intitulé Προγυμνάσματα, *Progymnasmata*.

* Cette édition qu'Heinsius donne de Théon est datée par Bayle de 1626; par Gibert, de 1624; par Fabricius, de 1620. Le *Manuel du libraire*, par M. Brunet, dit 1626; et c'est cette date que porte l'exemplaire que j'ai vu à la bibliothèque Mazarine.

(A) *Il n'y a point de matière où il ait mieux réussi que dans la thèse de la providence de Dieu.*] Lisez le chapitre XII de son ouvrage, vous y verrez une source très-féconde des plus belles preuves qu'un païen pût

imaginer, et qui vous persuadera que notre Théon était habile. Vous y trouverez, entre autres choses, que quand on se persuade que les dieux sont perpétuellement les spectateurs de tout ce que nous faisons, on vit dans la dernière sûreté, et dans la pratique de son devoir; que ceux qui croient être l'objet du soin des dieux, passent leur vie avec le plus grand plaisir du monde. Lisons-le parler lui-même : Εἰθ' ὅτι ἀφάλισατα ἀν' οὗτοι, καὶ προσεχόντες τὸν βίον διάγοιεν, νομίζοντες ἔχειν ἐν κόπους αἰεὶ πασῶν τῶν κατὰ τὸν βίον πράξεων. Καὶ ὅτι μάλιστα ἡδέως ζῶσιν, ἠγούμενοι ἐπιμελητὰς ἔχειν τοὺς θεοὺς. *Quemadmodum et omnium tutissimae ac diligentissime eos vivere constant qui omnium suarum in vita actionum inspectores se habere existimant deum. Sed et jucundissime aetatem agunt qui à diis respici se credunt* (1). Il est sûr que si les hommes savaient vivre selon leurs principes, rien ne serait aussi capable de les détourner de toute mauvaise action, et de les pousser au bien, que le dogme de la présence de Dieu. Les plus scélérats ont la force de réfréner leurs mœurs et leur langue, quand ils croient être vus ou entendus de quelque personne qu'ils craignent et qu'ils respectent. A plus forte raison faudrait-il que la pensée que Dieu voit tout contînt toujours l'homme dans le devoir (2). C'est pour cela que dans les livres de piété on recommande fort la méditation de la présence de Dieu. De là vient encore l'usage de fiche cet écriteau jusque dans les coins des rues, DIEU TE REGARDE PÉCHEUR. Il est certain aussi que ceux qui croient que Dieu a soin d'eux ont une ressource continuelle de consolation et de plaisir. Les poètes profanes n'ont pas ignoré cela; mais on doit être scandalisé qu'ils ne soient servis de cette maxime pour attirer une maîtresse (3).

Je mettrai ici une chose qui se trouve dans un livre intitulé : *Præceptes de Piété pour honorer le S. S.*

(1) Theo, in Progymn., cap. XII, p. m. 13.
(2) Conférez ce que dessus dans la remarque (A) de l'article THALES.

(3) Voyez l'Ode XVII du 1^{er} livre d'Horne et considérez-y ces paroles :

Di metuentur : Dis pietas mea,
Et Musa cordi est.

ment. On y rapporte (4) « cet apophthegme du maréchal de Gassion : Si je croyais la présence réelle, je voudrais passer toute ma vie dans une église, le visage prosterné contre terre, et je ne puis me persuader que plusieurs catholiques croient ce qu'ils disent croire de ce mystère, vu le peu de respect qu'ils font paraître dans l'église. » Si ce maréchal avait cru la réalité, il aurait fait tout comme les autres : il se serait accoutumé à cette doctrine, et y serait devenu insensible par habitude; cela lui était arrivé par rapport au dogme, que Dieu est présent dans tous les lieux de l'univers. L'humanité de Jésus-Christ présente, visiblement, ferait sans doute plus d'effet que la présence de Dieu; mais une présence ainsi invisible de la nature humaine de Jésus-Christ, que celle de la nature divine, revient bientôt à la même chose. Elle ne frappe pas plus fortement ceux qui la croient, que les protestans ne sont frappés de la doctrine de la présence de Dieu.

(B) Je montrerai par un exemple la délicatesse sur l'arrangement des mots.] Quand il recommande la clarté de l'expression (5), il indique plusieurs causes d'obscurité qu'il faut éviter. Il veut, entre autres choses, qu'on ne jette point les lecteurs ou les auditeurs dans l'incertitude, et une certaine partie de la période doit rapporter à ceci ou à cela, et ainsi il blâme cette expression :

Δῆμον Ἐρεχθῆος μεγαλήτορος, ὃν ποτ'

Ἄθῆναι

Θρίψαι Διὸς θυγάτηρ, τέκε δὲ Ζεὺς Ἰδῆος

Ἄρουρα.

Iliade ch. II, v. 546 et 547.

Populum præstantis Erechthæi, Pallas quem Jove nata aluit, terra edidit alma (6).

On ne sait, dit-il, si c'est le peuple, ou si c'est Érechthée, que Pallas a nourri, et que la terre a produit. Il ajoute que les livres d'Héraclite sont devenus très-obscurs par un tel arrangement de paroles, qui s'y trouve avec excès, soit que l'auteur n'y ait pas pris garde, soit qu'il l'ait ainsi voulu :

Παρά ταύτην δὲ τὴν ἀμφιβολίαν, τὰ Ἡρακλείτου τοῦ φιλοσόφου βιβλία σκο-

τεινὰ γέγονε, κατακόπως αὐτῇ χρησά-
μένου, ἥτοι ἐξ ἐπιτηδεύσεως, ἢ καὶ δι' ἀγνοίαν.

Ex hujusmodi ambiguis locutionibus Heracliti philosophi libri obscuritatem contraxere : qui ad fastidium illis, sive gnarus sive ignarus, usus est (7). Puisque Théon avait une si grande délicatesse à l'égard des expressions louches, je ne sais point où il trouvait des auteurs qui eussent écrit comme il l'aurait souhaité; car les plus grands maîtres en latin, en grec, sont tous pleins de ces ambiguïtés *. Il est vrai qu'elles sont moins embarrassantes dans un ouvrage d'éloquence ou d'histoire que dans un traité de physique, et qu'ainsi le philosophe censuré par Théon était principalement obligé à les éviter. J'ai dit quelque part (8) que notre langue est moins sujette à ce défaut que la grecque ni la latine; mais il faut avouer que même de fort excellens écrivains négligent beaucoup à cet égard les lois rigoureuses de notre grammaire. Un nouveau Théon leur trouverait bien des périodes condamnables.

(C) *Qu'elles y soient incorporées d'une façon imperceptible.*] C'est sans doute le vrai sens de ces paroles : Ὅταν μὲν τοι συνεχῶς ἐγκαταμιγνύῃ τίς, καὶ λανθάνῃ ταῦτα γινώσκῃ, ἐπιχαρίς πῶς ἡ διήγησις γίνεται. *Quæ sententiosa quidem quamvis sæpè inserantur, modo ne emineant, mirificè amœnam ac venustam efficiunt orationem* (9). Pétrone avait le même goût. Lisez ces paroles de la préface d'un livre de M. Corbinelli : *Ceux qui ont lu Tite Live seront surpris de trouver tant de maximes dans un historien qui en a très-peu, ou qui n'en a guère que de la nature de celles dont parle un ancien* (*), *lesquelles sont enchaînées dans le corps du discours, sans avoir le tour ni l'apparence de maximes.* C'est louer par

(7) *Ibidem.*

* Gibert, cité par Joly, remarque que Bayle dit le contraire de ce qu'on lit dans Hermogène, qui a fait un chapitre entier pour prouver qu'il n'y a pas d'ambiguïtés dans les ouvrages des anciens auteurs grecs, quoique, de son propre aveu, beaucoup de gens prétendissent qu'il y en avait un grand nombre.

(8) *Tom. I, pag. 146, remarque (C) du premier article ACHILLE.*

(9) *Theo, cap. IV, pag. 63, 64.*

(*) *Curandum est, ne sententiæ emineant extra corpus orationis expressæ, sed intexto vestibulo colore nitcant. Petr. Jolyrio.*

(4) Voyez la Bibliot. univ., tom. I, p. 313.

(5) *Theo, cap. IV, pag. 46 et 507.*

(6) *Idem, ibidem, pag. 47.*

un bel endroit cet historien : les sentences ou les réflexions morales et politiques qui sont détachées du fil de la narration ne méritent pas beaucoup d'applaudissemens. Il n'est pas fort difficile d'en répandre de cette nature : mais c'est un grand art que d'en insérer de bonnes dans le corps même du récit. Elles y doivent être comme un ouvrage de plate peinture, et non pas comme un ouvrage relevé en bosse.

THÉOPOMPE, orateur et historien, natif de l'île de Chios (a), florissait au temps de Philippe, roi de Macédoine, père d'Alexandre le Grand (A). Il fut le plus célèbre de tous les disciples d'Isocrate (b), et il remporta le prix sur tous les panégyristes attirés par Artémise pour louer Mausole (c). Il n'y avait dans la Grèce aucune ville considérable où il n'eût harangué avec l'applaudissement de tout l'auditoire (d). Ce fut l'une des raisons qu'il mit en avant pour justifier la bonne opinion qu'il avait de son mérite ; lorsqu'ayant mis fort au-dessous des modernes les orateurs du siècle passé, il se débita lui-même pour l'un des premiers de son temps (e). Après s'être signalé comme orateur, il se mit à composer des histoires (B), et il fit voir que l'étude de l'éloquence est un bon préparatif pour cela (C) ; car il s'acquit la réputation d'un habile historien. Il avait d'ailleurs des talens fort propres à cette fonction ;

(a) Strabo, lib. XIV, pag. 444.

(b) Ἐπιφανέστατος πάντων Ἰσοκράτους μαθητῶν. Clarissimus omnium Isocratis discipulorum. Dionys. Halicarn. Epist. ad Pompeium, sub fin. pag. m. 262.

(c) Aulus Gellius, lib. X, cap. XVIII.

(d) Photius, Biblioth., cod. 176, p. 392.

(e) Idem, ibid. Voyez la dernière remarque, à la fin.

car il publiait hardiment des vérités désavantageuses, et n'épargnait point son argent lorsque la recherche exacte des faits demandait beaucoup de dépenses (D). On blâme ses digressions (E), et il y a bien de l'apparence qu'on a beaucoup de sujet de les blâmer, quoique peut-être on ne soit pas toujours assez équitable ou assez exact dans cette censure, et qu'on n'ait pas considéré avec assez d'attention le plan qu'il s'était donné. Si nous avions la préface, nous y trouverions peut-être de quoi le justifier en partie ; mais je ne pense pas qu'rien fût capable de le justifier pleinement, non pas même auprès des lecteurs qui ont le plus d'indulgence pour les épisodes des historiens. A plus forte raison perdrait-il sa cause devant ces critiques qui ne peuvent souffrir rien d'étranger dans une histoire (F). On l'accuse aussi de s'être chargé de plusieurs contes fabuleux et de harangues trop longues (G), et d'avoir été trop satirique (H). On lui joua une pièce bien sanglante, ce fut de publier sous son nom, et d'un style tout-à-fait conforme au sien, une histoire qui choquait les principales républiques de la Grèce (I). Il ne nous reste aucun de ses livres, et c'est dommage (K) ; car l'idée que nous en donne le grand critique (f) est fort propre à les faire regretter. Il dit que Théopompe recherchait la cause secrète des actions, et l'esprit et le motif de ceux qui les

(f) Dionys. Halicarn. Epist. ad Pompeium, pag. 263, 264. Voyez aussi p. 191.

aient faites; qu'il conjecturait dessus heureusement (g), et qu'il ôtait le masque aux personnes qui avaient caché des vices réels sous des vertus apparentes (h) : de sorte que son histoire est un tribunal où l'on épluche la conduite d'un chacun, avec toute l'exactitude que les poètes ont attribuée à ceux qui jugent les âmes dans les enfers. Je laisse les autres louanges exquisés qui ont été données par ce grandenseur. Vous verrez dans la remarque (C) le jugement que les critiques ont fait du style de Théopompe. Ce qui a été cité de ses ouvrages par Athénée est fort capable de nous en faire regretter la perte. On a observé qu'il avait certaines choses que l'on ne trouvait que dans cet auteur. Quant à sa vie, je n'en puis dire que ceci. Il (k) s'enfuit de Thèbes avec son père qui fut contraint de favoriser les intérêts de Spécédémone. Il fut rétabli dans sa patrie après la mort de son père, et ce fut une lettre d'Alexandre qui lui procura ce retour. Il avait alors quarante-six ans. Il se vit contraint d'errer comme un fugitif après la mort d'Alexandre; et s'en étant allé en Égypte, non-seulement il n'y eut point de retraite, mais il y eût perdu la vie si ses amis n'eussent employé leurs supplications très-humbles auprès du roi Ptolomée, qui voulait le faire mourir sous prétexte que c'était un homme qui se mêlait de trop

de choses (l). Il fut (m) spectateur de divers événements qu'il raconta, et s'insinua dans la familiarité de plusieurs personnes qui commandaient les armées, ou qui dirigeaient les affaires de l'état. Il se procura cet accès comme une chose importante à la perfection de son ouvrage. Il eut des contestations touchant le gouvernement de la ville, avec Théocrite, son compatriote (n). Je ne trouve point qu'il ait mérité l'éloge de philosophe péripatéticien que Grotius lui a donné (L). Je ne dis rien de la punition rapportée par Aristéus; M. Moréri en a parlé suffisamment. Finissons par dire que Théopompe fut accusé du crime de plagiaire (M).

(l) Ὡς πολυπράγμονα ἀνελεῖν ἐθέλει-
σαι. *Velut nimis curiosum de medio tolle-
re voluisse.* Idem, *ibid.*

(m) Dionys. Halicarn. *Epist. ad Pom-
peium*, pag. 263.

(n) Strabo, *lib. XIV*, pag. 444. *Voyez
aussi Athénée, lib. VI*, pag. 230.

(A) *Il florissait au temps de Phi-
lippe... père d'Alexandre le Grand.*]
L'anonyme qui a décrit les Olympiades le fait fleurir sous la 93^e. C'est une erreur que Suidas a suivie, et que Meursius (1) et Vossius (2) ont adoptée. Jonsius la réfute solidement (3). Il cite Diodore de Sicile, qui a observé que le XLI, le XLII et le XLIII^e. livre de l'Histoire de Théopompe, comprenaient ce qui se passa dans la Sicile depuis l'an 3 de la 93^e. olympiade jusqu'à l'an 2 de la 109^e. (4). Est-il apparent qu'un auteur qui a fleuri dans l'olympiade 93 soit en vie l'olympiade 110 (5)? Voici une preuve plus solide. Théopompe pu-

(1) Meursius de Archont., Athen., *apud Jonsium*, de Script. Hist. philos., pag. 45.

(2) Vossius, de Histor. græc., *lib. IV*, cap. VIII, pag. 459.

(3) Jonsius, de Scriptor. Hist. philos., p. 45.

(4) Diodor. Siculus, *lib. XI*, cap. LXXII.

(5) L'Histoire de Théopompe comprenait cinquante-huit livres.

Idem, pag. 191.

Dionys. Halicarn. *Epist. ad Pom-
peium*, pag. 263.

Plutarch. in Agesilao, pag. 614, C.

Photius, in Biblioth., num. 176.

blia une lettre et des conseils qu'il avait écrits à Alexandre, qui ne commença de régner qu'en la 111^e. olympiade. Je laisse plusieurs autres preuves alléguées par Jonaius : on les pourrait éluder, et après tout elles ne sont pas plus fortes que celles-là. N'en parlons donc point, et disons qu'il eût pu trouver dans Photius un argument plus invincible que ne l'est tout ce qu'il allègue ; car, comme je l'ai rapporté dans le corps de cet article, on apprend de Photius, 1^o. que Théopompe n'avait que quarante-cinq ans lorsque Alexandre le fit rétablir à Chios ; 2^o. que Ptolomée, roi d'Égypte, pensa le faire mourir. Cela montre que, tant s'en faut qu'il ait fleuri dans l'olympiade 93, il naquit pour le plus tôt que vers la 100^e.

(B) *Après s'être signalé comme orateur, il se mit à composer des histoires.*] Quintilien observe cela : *Theopompus... ut in historiâ prædictis (Herodoto et Thucydide) minor, ita oratori magis similis, ut qui antequàm est ad hoc opus sollicitatus, diu fuerit orator* (6). Cicéron n'est point contraire à Quintilien quand il assure que Théopompe ne plaïda jamais de causes ; car il y eut dans la Grèce bien des orateurs qui n'en plaïdèrent jamais. Au reste, ce fut Isocrate qui conseilla à Théopompe de s'appliquer à l'histoire (7). Le passage que je cite de Cicéron pourrait faire accroire que Théopompe et Éphore étaient deux génies semblables, puisque leur maître leur conseilla la même étude ; mais ne vous y laissez pas tromper. Ils ne se ressemblaient guère ; l'un avait besoin de bride, l'autre d'éperon. Théopompe était trop ardent, Éphore ne l'était pas assez. Voilà pourquoi Isocrate n'employait pas pour l'un la même méthode que pour l'autre. *Hoc doctoris intelligentis est, videre quò ferat natura sua quenque ; et educe utentem sic instituere, ut Isocratem in acerrimo ingenio Theopompi, et lenissimo Ephori dixisse traditum est, alteri se calcaria adhibere,*

(6) Quintil., lib. X, cap. I, pag. m. 469.

(7) *Ex clarissimâ rhetoris officinâ duo præstantes ingenio Theopompus et Ephorus ab Isocrate magistro impulsî se ad historiam contulerunt : causas omninò nullas attigerunt.* Cicero, de Orat., lib. II, folio 73, D.

alteri frænos (8). Cicéron exprime cela dans un autre lieu encore mieux pour ce que j'ai à prouver ; car il témoigne que ces deux disciples ne furent jamais semblables. *Dicebat Isocrates... se calcaribus in Ephoro contra autem in Theopompo frænos uti solere : alterum enim exultantem verborum audaciâ reprimebat, alterum cunctantem, et quasi verecundantem incitabat. Neque eos similis effecit inter se, sed tantum alteri finxit, de altero limavit, ut id confirmaret in utroque, quod utriusque natura pateretur* (9). Quintilien raconte le même fait (10). D'autres citent une semblable remarque touchant Platon, par rapport à Aristote et à Xénocrate ; et touchant Aristote par rapport à Théophraste et à Callisthène (11).

(C) *L'étude de l'éloquence est un bon préparatif pour écrire l'histoire.*] C'était le sentiment de Cicéron ; car voici ce que lui disait Pompilius Atticus : *Potes tu profectò satisfacere in historiâ quippe cum hoc opus, ut tibi quidem videri soleat, unum hoc oratorium maximè* (12). Il semble néanmoins qu'un homme qui s'est exercé à composer des harangues ne soit pas bien propre à garder dans ses expressions cette simplicité grave qui convient au caractère historique. On peut craindre de lui un style pompeux et trop figuré. Mais cette objection est beaucoup plus forte contre ceux qui disent que pour être un bon historien il faut avoir été un bon poète (13). Les fort grands auteurs ont dit cela. Quoi qu'il en soit, on a trouvé que Théopompe avait donné à son style les manières d'un orateur beaucoup plus que celles d'un historien, qu'il avait imité celui d'Isocrate. *Veterum hoc commune judicium, dictionem ejus oratoricæ ac imprimis Isocraticæ, similiorem esse, quàm historicæ* (14). Ceux qui le justifient en disant, d'une façon vague, qu'il

(8) Cicero, in Bruto, pag. 314.

(9) Cicero, de Oratore, lib. III, folio 90, C.

(10) Quintil., lib. II, cap. VIII, pag. 81.

(11) Diogen. Laërt., in Xenocrate et Theophrasto.

(12) Cicero, de Legibus, lib. I, circa finem folio m. 328, C. Voyez-le aussi in I de Oratore.

(13) Voyez les Pensées diverses sur les Critiques, num. 5.

(14) Vossius, de Hist. græc., pag. 34.

it plus de la force de Démoté ; car c'est convenir que l'oratoire dominait dans les historiens. Il faut donc le se réduisant aux termes d'Halicarnasse ; je m'en rapporter en latin : ils nous ont qu'il avait joint au Calistrate la force que son oncle avait, et qu'il ne piquait pas plus que Démoté en *Ea forma quæ in elocutione, maxime ad similitudinem accedit. Pura enim, simplex, perspicua, magna, et summam se fert, et quiddam harperata est, jucundè et suas. Differt autem ab elocutione in austeritate et vehemencia aliquibus ; nimirum cum se concitandos dederit, et velim urbibus et ducibus imilia et res gestas exprobrat, dat. Multus enim est in Demosthenis acrimonia ne quidem abest* (15). Cicéron de Théopompe, ayant donc l'élevation à son langage que et que Thucydide, avait sur gloire. *Ut horum contentius, interdum etiam nonis cum brevitate, tum nune, officit Theopompusque altitudine orationis idem Lysie Demosthenes : luminibus obstruxit hæc n quasi exaggerata alius.* Mais voici une chose en trop l'orateur : il évitait grand soin la rencontre des affectait l'arrondissement des périodes, et la lance des figures de grammatique un défaut que Denys lui reproche (17), et sans doute je ne sais quelle dans ces sortes d'affectation la grandeur et la majesté doit attirer toute l'at-

tention de l'écrivain. Disons pourtant, sur ce qui concerne la rencontre des voyelles, qu'il ne fit pas mal de la fuir, et qu'il n'est blâmable qu'en ce qu'il faisait connaître qu'il l'évitait avec un trop grand scrupule. Je remarque que Cicéron, en rapportant que l'on blâma Théopompe sur cet article, ne dit point qu'on le fit avec raison : il semble même dire qu'on le fit à tort. *Ut in legendo, dit-il (18), sic animus in dicendo prospiciet quid sequatur, ne extremorum verborum cum insequentibus primis concursus, aut hiulcas voces efficiat, aut asperas. Quamvis enim suaves, gravesve sententiæ, tamen si inconditis verbis efferuntur, offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. Quod quidem latina lingua sic observat, nemo ut tam rusticus sit, qui vocaleis nolit conjungere. In quo quidam etiam Theopompum reprehendunt, quod eas litteras tantoperè fugerit, et si id magister ejus Isocrates, at non Thucydides.... In eâ est crebra ista vocum concursio, quam magnâ ex parte, ut vitiosam, fugit Demosthenes.* Duris de Samos parla du style de Théopompe avec beaucoup de mépris ; mais, comme le remarque Photius (19), il s'en fallait bien qu'il l'égalât. Consultez Longin en deux endroits de son Traité du Sublime. Il le loue et le justifie dans l'un ; il le censure dans l'autre. « Cela se peut voir encore » dit-il (20), dans un passage de » Théopompus, que Cécilius blâme, » je ne sais pourquoi ; et qui me » semble au contraire fort à louer » pour sa justesse ; et parce qu'il » dit beaucoup. *Philippe, dit cet historien, boit sans peine les affronts que la nécessité de ses affaires l'oblige de souffrir.* » Il y a dans le grec *δυνὸς δὲ ὁ φιλιππος ἀναγκοφάγῃσαι πράγματα*. M. le Fèvre traduit ainsi ces paroles : *Philippus rerum necessitatem devorare callidus.* L'autre passage de Longin commence de cette façon (21) : « De même l'his-

Halicarn., Epist. ad Pompeium, n. 264.

in Bruto, pag. m. 114.

in iis in quibus summum studium nem vocalium, et numerosas circum ac figuras similes neglexisset, elocutione se ipso evasisset. Dio., epist. ad Pompeium, in fine,

(18) Cicero, in Oratore, folio 124, B.

(19) Photius, Bibl., num. 176, pag. 393.

(20) Longin, Traité du Sublime, chap. XXV, selon M. Despréaux, dont j'emprunte la version, pag. 74, édit. d'Amsterdam, 1701, ou XXVIII, selon l'édition de M. le Fèvre.

(21) Idem, ibidem, cap. XXXIV, selon

» torien Théopompus a fait une
 » peinture de la descente du roi de
 » Perse dans l'Égypte, qui est mira-
 » culeuse d'ailleurs : mais il a tout
 » gâté par la bassesse des mots qu'il
 » y mêle. *Y a-t-il une ville*, dit cet
 » historien, *et une nation dans l'A-*
 » *sie, qui n'ait envoyé des ambassa-*
 » *deurs au roi ?* etc. » Longin, ayant
 rapporté toute la suite de la descrip-
 tion, ajoute : « De la plus haute élé-
 » vation il tombe dans la dernière
 » bassesse, à l'endroit justement où
 » il devait le plus s'élever. Car mé-
 » lant mal à propos dans la pompeu-
 » se description de cet appareil des
 » boisseaux, des ragoûts et des
 » sacs, il semble qu'il fasse la pein-
 » ture d'une cuisine. » Le jésuite
 Caussin, qui se connaissait assez bien
 en rhétorique, a fort condamné cette
 censure. Voici ses paroles : *Dionys.*
Longinus, mordax criticus, cum
irridet, quod ubi dona regi Persa-
rum ab Asiaticis oblata commemo-
rat, post stragulam vestem, purpu-
ram, tabernacula aurea, peristroma-
ta, emblemata, carnes etiam victi-
marum salsas, regi oblatas ad alen-
dum exercitum, commemoret. Debe-
bat, inquit, ista minuta, aut omittere,
aut initio collocare, ut à minoribus
ad majora ascenderet : sed in eo frigi-
duus est, et frustra mordax Longinus.
Erat enim fidelis historici, et pru-
dentis, post opulenta principum dona,
tenuiarum quoque in colendo rege
studia commemorare, et rem, ut gesta
est, describere. Quod si tantoperè
petasorem aversatur, quin Homerum,
suum numen, reprehendit, qui tam
simpliciter rem coquinariam à prin-
cipibus obitam describit : et quid hoc
est, nisi μαγείρου, quod insectatur in
Theopompo, φαντασία est (22) ? C'est,
 ce me semble, ce qu'on pouvait dire
 de plus plausible pour la justification
 de Théopompe : mais si j'avais à
 choisir, je me rangerais plutôt du
 côté de son censeur que du côté de
 son défenseur ; car la fidélité d'un
 historien ne l'oblige pas à décrire
 par le menu tous les présents qui ont
 été faits à un monarque. Mais ce

qu'on dit contre Longin dans la
 nière partie du passage de ce jé-
 me paraît un coup à brûler
 point. Vous ne pouvez, lui di-
 blâmer Théopompe, sans faire
 procès à Homère, votre grand
 nité. En effet Homère est entre-
 vent dans un plus grand détail
 cuisine, etc., que Théopompe.

(D) *Il publiait hardiment des*
tés désavantageuses, et il n'épar-
point son argent lorsque la re-
che demandait beaucoup
dépenses.] Voyez ci-dessous la
 marque (H). Je me contenterai
 ces paroles d'Athénée : Εἰ τις
 ἀπιστῇ, μαθήτω καὶ παρὰ Θιοπό-
 μοῦ Χίου, ἀνδρὸς φιλαλήθους καὶ
 χρήματα καταναλώσαντος εἰς τὴν
 τῆς ἱστορίας ἐξέτασιν ἀκριβῆ. *His fide*
quis non adhibeat, discat Theo-
pum Chium veritatis studiosum
minem, et qui historias exactè in-
sitione, magno pecuniarum impe-
perscrutatus est (23).

(E) On blâme ses digressions.
 Le sophiste Théon (24) prétend
 les étaient si prolixes, qu'ou
 nissaient on ne se souvenait plu
 la matière qui avait été interrompue.
 Il fallait en rappeler la mémoire.
 Cela n'est point agréable à ceux
 lisent un ouvrage de cette nature.
 Photius, voulant nous faire connaître
 la licence de Théopompe à s'égarer
 après des matières étrangères, nous
 apprend ceci. Son Histoire de Phi-
 lipe, roi de Macédoine, contenait
 quante-huit livres, qui furent réduits
 à seize lorsque l'on en eut retranché
 tout ce qui se rapportait à d'autres
 choses qu'aux actions de ce monarque.
 Vous allez voir cela avec quelques
 circonstances dans les passages
 qui suivent : Πλείσταις μὲν οὖν παρὰ
 αὐτοῦ παντοδαπῆς ἱστορίας, τοὺς ἱστο-
 ρικοὺς λόγους Θεόπομπος παρατείνει
 καὶ Φίλιππος ὁ πρὸς Ῥωμαίους πολεμῶν
 ἐξελὼν τὰς τὰς φιλιππου
 ταξάμενος πράξεις, αἱ σκοπὸς εἰς
 πόμπος εἰς ἑκατὶ βιβλίου μὲν
 μηδὲν παρ' ἑαυτοῦ προσθεῖς ἢ ἀφ' ἑ-
 τέρου πλὴν (ὡς εἴρηται) τῶν παρεκτροπῶν.

(23) Athen., lib. III, cap. VIII, p. 103.
 Denys d'Halicarnasse, Epist. ad Pompeium, p. 263, loue la peine et la dépense de cet homme
 rassembler des matériaux.

(24) Theo., in Progymnasmatibus : j'ai rapporté
 ses paroles dans la remarque (E) de l'article
 LISTUS, tom. XII, pag. 27.

M. Despréaux, dont j'emploie la version ; pag.
 97, vol cap. XXXIX, juxta editionem Tanaq.
 Fabri.

(22) Caussin., de Eloquentiâ sacrâ et humanâ,
 lib. I, cap. XX, pag. m. 19.

101. *Digressionibus itaque
ia quamplurimis histori-
plet libros Theopompus.
et Philippus, ille qui
is bellum gessit, digres-
ce sublatis; et Philippi
, quas Theopompus scri-
ssimum susceperat, col-
decim eos dumtaxat li-
e suo addens, aut præter
, ut diximus, detrahens*). Si vous prenez garde
que le même auteur nous
lu XII^e. livre de cet ou-
véopompe, vous n'aurez
qu'on vous avertisse qu'il
s'écarter à droite et à
en pourr. z juger aisé-
petit échantillon. Au
quelque chose nous peut
que le nom romain n'é-
pas connu en Grèce au
andre, c'est de voir que
ne dit rien de Rome, si
e les Gaulois l'avaient
elle lui aurait fourni le
ongue digression, si elle
soit peu connue en ce

si l'on ne pourrait pas
e Photius ne nous fasse
ision. Théopompe com-
stoire par le règne de Phi-
ut principalement narrer
ce monarque; mais peut-
sa-t-il en même temps de
it ce qui se fit de remar-
s les autres parties du
ant ce règne. Ainsi, dans
ans les idées de l'auteur,
aurait été toute l'histoire
t non pas celle de Philip-
ulier. Il ne faudrait donc
lire pour des digressions
dites tout ce qui en fut
n la réduisit à seize livres.
es guerres des Cypriotes,
iliens, et plusieurs autres
tre il n'avait point parlé
seulement, ou par forme
on, mais comme d'un fait
t lié à son dessein. Il est
de décider là-dessus, puis-

, Bibl., num. 176, pag. 393.

ibidem, pag. 390, 391.

mpus ante quem nemo mentionem
manis) urbem dumtaxat à Gallis
Plinius, lib. III, cap. V, pag.

que nous ne pouvons consulter ni ses
préfaces ni aucune autre partie de
son ouvrage. Je crois pourtant que
Photius a outré le fait, et si j'avais
à me plaindre des écarts de Théo-
pompe, je ne me fonderais pas, com-
me fait Théon (28), sur ce qu'il nar-
rait des choses où le roi de Macédoi-
ne ni aucun de ses sujets n'avaient
nulle part. Peut-on nier que le prin-
cipal dessein de M. de Thou ne soit
l'Histoire de France? combien de
choses néanmoins n'a-t-il pas narrées
qui n'ont nulle liaison avec les Fran-
çais? Je blâmerais donc Théopompe
d'avoir mal intitulé son ouvrage (29):
mais s'il avait appris aux lecteurs
qu'il se proposait aussi l'histoire des
autres pays, je ne traiterais point de
digression ce qu'il a narré des guer-
res d'Évagoras, et de celles des ty-
rans de Syracuse. Pour juger de ses
épisodes, je ne les comparerais pas
avec Philippe ou avec la Macédoine,
je m'arrêterais à ceci: son XII^e. li-
vre, par exemple (30); est destiné
aux guerres des Cypriotes. Il y re-
monte au siège de Troie, il parle
d'Agamemnon et du devin Mopsus,
etc. Ce qu'il en dit m'écarte-t-il trop
d'Évagoras, roi de Cypre? En ce cas-
là, je le blâme; mais je condamne
ceux qui se plaindraient que Mopsus
et Agamemnon les éloignent trop de
la cour de Macédoine. Je crois que
même avec cette restriction nous ne
disculperions pas cet historien. Il
donna sans doute trop fréquemment
dans l'épisode, il s'y endormit, il s'y
oublia. Ce défaut doit être un nou-
veau sujet de regret pour nous; car
comme il n'abandonnait sa matière
principale que pour expliquer des
antiquités, et pour rapporter les ori-
gines des choses et les différentes
traditions, combien de curiosités
nous fournirait-il que nous ne pou-
vons déterrer, et qu'une histoire ser-
rée ne nous aurait point apprises?

(F) *Il perdrait sa cause devant ces
critiques qui ne peuvent souffrir rien
d'étranger dans une histoire.*] Com-
ment est-ce que Théopompe pourrait
comparaître à leur tribunal, et y
trouver quelque support, puisque

(28) Theo, in Progymn., cap. IV, p. 44, 45.

(29) Il était intitulé τὰ Φιλιππικά, Res Phi-
lippi.

(30) Photius, Bibl., num. 176, pag. 391.

Tacite y est accablé d'un arrêt de condamnation? Ils posent d'abord ces règles-ci (31) : que, dans le choix des mémoires, *un historien se doit lui-même tout entier à la vérité et à la distinction des faits, qu'il faut qu'il renonce à son propre goût, et qu'il néglige encore tous les ornemens étrangers qui n'apportent ni plus de netteté dans les faits, ni plus de connaissance des choses cachées*; *qu'il faut que les narrations soient suivies, les supputations exactes, et les réflexions rares et toujours courtes; qu'elle (32) doit être remplie des faits du prince et des changemens survenus dans son état pendant son règne; que les digressions étrangères et les discours étudiés n'y sont pas propres, et qu'ils en doivent être toujours bannis.* Après cela ils prétendent (33), « Qu'à examiner Tacite » avec ces (34) règles, on ne pensera » jamais qu'il ait bien voulu écrire » une histoire; il est aisé de remar- » quer avec les savans qu'il abandon- » ne souvent la suite de ses narra- » tions sans les reprendre, pour se » plaire trop ou à décrire une ba- » taille, ou à faire faire des haran- » gues à ses héros. Touché lui-même » du mérite qu'il a de si bien s'en ac- » quitter, il lui arrive quelquefois » de sortir de sa contrée, pour ainsi » dire, et d'aller assez loin de là » faire des sorties sur des terres » étrangères, dans le seul plaisir d'en » décrire les beautés. En quoi je » trouve qu'il était plus orateur que » toute autre chose, et que son des- » sein était moins de donner une » histoire fidèle et véritable, que » d'exercer son éloquence par des » remarques favorables à sa délica- » tesse..... (35). Je pense donc que » Tacite n'a touché à l'histoire que » par occasion; et que son but.... n'é- » tait que d'exercer son éloquence en » différentes manières.... (36). En ef- » fet, tout porte dans Tacite, son ca-

(31) *Anonymiana*, pag. 13.

(32) *Cet elle se rapporte au mot histoire, qui ne paraît que cinq ou six périodes auparavant. Il y a donc là une extrême négligence des règles de la grammaire.*

(33) *Anonymiana*, pag. 14, 15.

(34) *Il fallait dire ces.*

(35) *Anonymiana*, pag. 22.

(36) *Ibidem*, pag. 23.

» ractère et non pas celui de l'histoire. Les actions y sont rares, les digressions longues et fréquentes, les négligences et les affectations marquées. C'est un orateur qui cherche lui-même à s'applaudir, qui tourne et qui manie des faits différens à son avantage.... (37) n'y a pas jusques sous les tentes au milieu d'un camp et d'une armée, que les mourans ne fassent des harangues avec la même simplicité et toute la présence d'esprit dont un homme à son aise est capable de faire (38) dans son cabinet : il n'attend pas même quelquefois, tant l'art de discourir domine, qu'un général d'armée soit à la tête de ses troupes pour les haranguer; il lui fait écrire ses ordres en rhéteur, pleins d'antithèses et de figures de rhétorique.

Je ne pense pas qu'il y ait beaucoup de fins connaisseurs à qui ce jugement sur Tacite ne paraisse tout à fait injuste; et il eût été de l'intérêt de Théopompe que tous ses censeurs eussent eu le même goût que l'on a de voir dans ces passages de l'*Anonymiana*. Il eût été condamné à la rémission et d'une manière insultante; mais il eût pu répondre que les juges se conduisaient par des mesures outrées, et se sauver en disant qu'il n'y avait point d'historien qui ne se trouvât enveloppé avec lui dans cette critique, et qu'ainsi elle était d'une délicatesse très-fausse.

(G) *On l'accuse aussi de se charger de contes..... et de harangues trop longues.*] Quant aux fables que Théopompe avait mêlées dans ses récits, j'alléguerai le témoignage de Cicéron. *Intelligo te alias in historiis servandas putare, alias in poetis: quippe quum in illis ad veritatem quæque referantur, in hac ad delationem pleraque, quamquam et in Herodotum patrem historiarum et in Theopompum sint innumerabiles fabulæ* (39). Denys d'Halicarnasse dit que deux contes absurdes de l'historien. *Multas ineptias præ se*

(37) *Ibidem*, pag. 24.

(38) Pour empêcher qu'il n'y ait ici un mot de trop, il faut supposer que les imprimeurs ont oublié les avant faire.

(39) Cicero, de Legibus, lib. I, circa folio m. 328, C.

re illa sunt quæ de Sileno et qui in *Macedoniâ* apparuit de dracone ad triremum illi contendente et alia nonnulla (40). Je ne sais si ce est de l'apparition de Silène la chose que le dialogue de de Midas. On le trouve (41) comme tiré de Théopompe une aventure qui a été racontée à Élien, qu'il en fait récit par ces paroles : *Καὶ πρὸς Χίους λέγων, πιστεύειν ὅτι οὐκ εἶναι δοκεῖ μυθολόγος, καὶ οὐκ εἶναι ἄλλοις δὲ. Hæc, si cui videtur Chius (c'est-à-dire Theopompus) credat. Mihi egrotator tum in his, tum in illis (42).* On pourrait douter si d'Halicarnasse ait eu en tête ce dialogue; car il ne parle que de choses insérées dans l'Histoire de Théopompe; et nous apprenons de Théopompe avoir raconté dans un ouvrage intitulé : *Choses admirables* (43). Le doute de ce doute n'est pas solide, puisque rien n'empêche cet historien n'ait répété dans ses histoires ce qu'il avait déjà dit dans un autre livre, ou qu'il n'ait raconté dans *Cum Asia* de quelques morceaux de ses histoires.

Il ne faut pas mettre au compte des fables débitées par Théopompe les erreurs de géographie, ou les faits qui étaient fondés sur des traditions qu'il était difficile de contredire : mettez dans cette dernière classe les faussetés qu'il a débitées sur les Égyptiens (45).

Le trait contre la longueur des harangues : « Mais quant aux harangues et grandes traicteilles que Theopompus et Anaximenes font aux capitaines, quand ils ont commencé à prendre les armes à leurs côtés les ont rangez en batail-

le, on en peut dire ce que dit un poète,

- Si follement on ne va langager,
- Quand on est prest de l'ennemi charger (46). »

(H) *On l'accuse aussi..... d'avoir été trop satirique.*] Vossius (47) allègue pour cela trois autorités : celle de Cornélius Népos (48), celle de Lucien, celle de Josèphe. Ce dernier observe que Théopompe a diffamé les Athéniens (49). Les paroles du second méritent d'être rapportées. Il dit que les historiens qui amènent des harangues doivent passer légèrement sur les éloges et sur les censures, et se souvenir qu'ils ne sont pas dans un barreau, et qu'autrement ils tomberont dans la faute de Théopompe ; *Τὴν αὐτὴν Θεοπόμῳ αἰτίαν ἔχεις, φιλαρχημένους κατηγοροῦντι τῶν πλείων, καὶ διατριβὴν ποιούμενα τὸ πρᾶγμα, ὥς κατηγορεῖν μᾶλλον, ἢ ἰσορεῖν τὰ πεπραγμένα. Alioqui in eodem eris culpâ quâ Theopompus, qui plurimos odiosè nimis accusat, et eam rem in studium quoddam vertit, ut accuset magis, quàm res gestas historici tradat (50).* Vossius eût pu ajouter à ces trois témoins l'autorité de Plutarque, qui a dit que Théopompe est beaucoup plus digne de foi quand il loue que quand il reprend (51). Denys d'Halicarnasse a pris le parti de Théopompe sur ce chapitre; il l'a comparé aux médecins, qui coupent et brûlent les parties infectées, et qui portent leurs incisions jusqu'au vif, mais sans blesser les parties saines. *Proinde etiam obtrectator videtur esse, dum nonnullos debitis convitiis afficit, et facta virorum illustrium non necessaria perstringit : simile quiddam faciens ac medici, qui corruptas corporis partes secant et urunt, quàm profundissimè cauteria et sectiones immittentes, non tamen sanas*

(46) Plutarch., in *Præceptis Reip. gerendæ*, pag. 803. Je me sers de la version d'Amyot.

(47) Vossius, de *Hist. græc.*, pag. 33.

(48) *Theopompus... et Timæus qui quidem duo maledicentissimi nescio quo modo in illo uno laudando (Alcibiade) consenserunt.* Cornel. Nepos, in *Alcibiade*, cap. XI.

(49) Josephus, lib. I contra Apionem.

(50) Lucianus, verè *Historicæ lib. I*, pag. m. 705, tom. I.

(51) *Ὁ μᾶλλον ἐπαινοῦντι πιστεύσειεν, ἢ ὅταν τις ἢ ψέγωντι. Cui celebranti credas magis quàm obterenti.* Plut., in *Lysandro*, sub fin., pag. 450, E.

. Halicarn., *Epist. ad Pomp.*, in 264.

Var. *Hist.*, lib. III, cap. XVIII, Voyez Casaubon, sur Strabon, lib. 112.

Var. *Hist.*, l. III, cap. XVIII,

, in Virgil., *eclog. VI*, vs. 13 et 26.

Strabon, lib. VII, pag. 219.

Diodore de Sicile, lib. I, cap.

corporis partes et benè affectas attingunt (52). Notez que les médisances de Théopompe n'épargnèrent pas le divin Platon (53) : il ne s'en faut pas étonner, puisqu'elles tombèrent à grands flots sur la personne de Philippe de Macédoine. Le portrait que fit Théopompe de la cour de ce monarque contient plus d'abominations (54) que les faiseurs anonymes de libelles n'en imputèrent à celle de Henri III, roi de France. On veut aussi qu'après avoir fort loué le grand Alexandre, il ait chanté la palinodie par des écrits injurieux. *Pulsus à patriâ quum supplex in Dianæ Ephesiæ templum confugisset multa contra Chios scripsit ad Alexandrum in quibus illum laudavit : sed postea παλινοδίαν cecinit. Nam dicitur in eundem postea scripsisse, quamvis quod scripsit in manus hominum non videatur venisse* (55). Voici des paroles de Cicéron qui ne désignent pas mal le style piquant et aigre de Théopompe : *diviçðta quæ tibi uni legantur, Theopompino genere aut etiam asperiore multo pangentur* (56). Dès la préface de son Histoire, cet écrivain fit le critique, car il y censura les autres historiens (57).

Si ce que j'ai lu dans une épître dédicatoire est véritable, savoir que le roi Philippe fut fort libéral envers Théopompe, il faut reconnaître qu'il employa mal son argent. *Celebratur multorum litteris ac libris principum quorundam benignitas in viros litteratos, ut Dionysii in Platonem, Philippi in Theopompum, Alexandri in Aristotelem, Severi in Oppianum* (58). Je croirais sans beaucoup de peine que Philippe fit des présents à Théopompe ; car il est certain que Théopompe composa un panégyrique de ce roi, et qu'entre autres louanges, il y fit couler celle-ci : *Pour se rendre maître de toute l'Europe, il suffit que ce monarque con-*

tinue ce qu'il a si bien commen-
 Καὶ ὡς Θεόπομπος ἐν τῷ Φιλίππου ἐργῷ μίᾳ ὅτι εἰ βουλευθεὶς Φίλιππος τοῖς ἀπὸ ἐπιτηδεύμασιν ἐμμεῖναι, καὶ τῆς Εὐρώπης πάσης βασιλεύσει. *Et quemadmodum Philippi laudatione Theopompum Philippum, si pergere, ut institueret, solumque esse similis vellet, totius Europæ imperio mox potiturum* (59). Théon, de qui j'emprunte ces paroles, dit ailleurs (60) que l'on avait la façon de Théopompe le Panégyriste que de Philippe et d'Alexandre. C'étaient sans doute des écrits séparés de son Histoire, c'étaient des pièces qu'il avait écrites en qualité d'orateur ; et quoiqu'il en eût été récompensé, il changea de style dans son Histoire ; il dit du mal du même prince dont il avait dit tant de bien. Les personnages changèrent : l'orateur avait joué son rôle ; l'historien lui succéda, et soutint son caractère. Il ne faut pas s'imaginer que les discours d'un panégyriste tirent à conséquence, ni pour ses discours de conversation, ni pour ceux dont il compose un ouvrage de morale ou d'histoire. On peut remarquer encore aujourd'hui cette différence. Tel qui dans un jour de cérémonie, comme est, par exemple, la distribution de prix, a loué pompeusement, censure auprès de son feu ; et lors même qu'un retranchement de pension le rend pas mécontent, il dira des vérités désobligeantes, s'il se trouve revêtu de la qualité d'historien. Je ne dis pas que tout le monde agisse de cette manière. Il ne se trouve que trop de gens qui, sous le titre d'historien, sont aussi flatteurs que sous celui d'orateur. Mais Théopompe et quelques autres n'en usèrent pas ainsi, n'en usent pas ainsi.

(I) *On lui joua une pièce bien singulière : ce fut de publier sous son nom et d'un style.... une histoire qui contenait les principales républiques de la Grèce.* Anaximènes, son ennemi, lui fit ce tour. C'est Pausanias qui le rapporte, et, si je ne me trompe, c'est le seul qui en ait parlé. Voyons ses paroles : *Φαίνεται δὲ καὶ ἄνδρα ὁ Ἀναξίμενης ἰχθρὸν οὐκ ἀμαθίστατα, ἀλλὰ ἐπιφθονώτατα ἀμυνάμενος Ἐπιφύκει μὲν αὐτὸς σοφιστῆς, καὶ σοφιστῶν λόγους μὲν*

(52) Dionys. Halicarn., *Epist. ad Pompeium*, pag. 264.

(53) *Idem, ibidem*, pag. 252. Athen., lib. XI, sub fin., pag. 508.

(54) Voyez Athénée, lib. VI, pag. 260.

(55) Corradus, in *Brutum Ciceronis*, pag. 120.

(56) Cicero, *epist. VI, lib. II ad Atticum*, pag. m. 209.

(57) Dionys. Halicarn., in *præfat. Hist.*

(58) Francisc. Duarenus, *epist. ad Margaritam Valesiam Henrici II sororem præfixa Commentario in Tit. soluto matrimonio.*

(59) Theo, in *Progymn.*, cap. VIII, p. 103.

(60) *Idem, ibidem*, cap. II, pag. 19.

ὅς δὲ οἱ διάφορα ἐς Θεόπομπον
ὃν Δαμασιστράτου, γράφει βί-
βλιαίους, καὶ ἐπὶ Λακεδαιμο-
καὶ Θηβαίους συγγραφὴν λοί-
πῃ ἢ ἐς τὸ ἀκριβέστατον αὐτῶ
να, ἐπιγράφας τοῦ Θεόπομπου
τῷ βιβλίῳ, διέπεμπεν ἐς τὰς
αὐτὸς τε συγγεγραφεὶς ἦν,
ὅς τὸ ἐς Θεόπομπον ἀνά πᾶσαν
ἀδελφὴν ἐπαύζετο. *Idem etiam*
venes inimicum suum non mi-
re quàm invidiosè ultus dici-
m qui ingenio sophista esset,
phistarum orationem aptissi-
aretur, susceptâ cum Theo-
Damasistrati filio similitate,
ne conscripsit maledictorum
enienses, Lacedæmonios, et
ios plenissimam. Ad unguem
um Theopompi stylum expres-
supposito ejus nomine, per
e civitates librum divulgan-
navit : quæ res Theopompo
m apud omnes planè Græcos
m concitavit (61).

Il ne nous reste aucun de ses
et c'est dommage.] Il avait
un grand nombre de haran-
gues et plusieurs lettres (63). Il
écrivit une à Alexandre (64), et
autre aux habitans de Chios (65),
et citées par Athénée. Il écri-
vint des conseils à ce même
Alexandre (66). Son Traité *περὶ τῶν συλη-*
τῶν Δελφῶν χρημάτων, de Rebus
sacilegio ex Delphis surreptæ
67); et celui κατὰ τῆς Πλάτωνος
ἔκτατος, de Exercitationibus Plato-
8), sont cités par le même au-
Sa Dissertation *περὶ εὐσεβείας,*
etate, est citée par le scolias-
tristophane (69). D'autres citent
αὐμάσια, Admiranda (70); mais
rendit principalement recom-
mandable par deux histoires. L'une
celle de la Grèce, en XII livres,
commençant ce qui se passa dans l'es-
pace de dix-sept ans, à commencer

où Thucydide finit (71). Elle finis-
sait à la bataille navale de Cnide.
L'autre histoire s'appelait *Φιλιππικά,*
parce qu'elle était destinée à repré-
senter le règne de Philippe de Macé-
doine. Elle contenait LVIII livres,
dont le VI^e., le VII^e., le IX^e., le XX^e.,
et le XXX^e., étaient perdus depuis
long-temps (72) lorsque Photius lut
les autres. Il nous donne des extraits
du XII^e., quoique Ménophatus, an-
cien auteur, l'eût cru perdu. Diodo-
re de Sicile (73) et l'anonyme qui a
décrit les Olympiades, parlent de la
perte de cinq livres de Théopompe.
En vain opposerez-vous à leur té-
moignage que le livre LV^e. et le LVII^e..
ont été cités par Étienne de Byzance,
et le LVI^e. par Athénée. Ceux qui
font cette objection ne la feraient
pas (74) s'ils savaient ce que Photius
observe, que presque tous les cinq
livres perdus étaient plus près du
commencement que de la fin de l'ou-
vrage.

Vossius se trompe quand il dit
qu'Harpocracion cite une lettre de
Théopompe à Tisamène (75). Cela
n'est pas vrai : Harpocracion cite une
pièce de théâtre composée par Théo-
pompe le comique, et intitulée *Ti-*
samène (76).

(L) *L'éloge de philosophe péripa-*
téticien que Grotius lui a donné.]
Le rétablissement d'un corps mort,
dit-il, ne doit point passer pour une
chose impossible, puisque de savans
hommes, Zoroastre entre les Chal-
déens, et presque tous les stoïques,
et Théopompe entre les péripatéti-
ciens, ont cru que cela se pouvait
faire, et arriverait effectivement.
Voilà son texte, au II^e. livre du Traité
de Veritate Religionis christianæ
(77). Et voici sa note sur ce qui re-
garde Théopompe (78) : *De quo Dio-*
genes Laërtius initio libri (79). Καὶ

(71) Anonym., in Descript. Olymp., apud Vos-
sium, de Hist. græcis, pag. 32.

(72) Photius, Bibl., num. 176, pag. 389.

(73) Diodor. Siculus, lib. XVI, cap. III.

(74) Jonsius, de Script. Hist. philos., pag. 46,
la fait.

(75) Vossius, de Hist. græcis, pag. 31.

(76) Voyez les Notes de Maussac, sur Harpo-
cracion, voce Καταπλήξ.

(77) Pag. m. 64, 65.

(78) Hugo Grotius, in Annotatis ad librum II
de Veritate Relig. christ., pag. m. 381.

(79) C'est à la page 7 de l'édition d'Amster-
dam, 1692.

Pausan., lib. VI, pag. 496, edit. 1696.

Photius, in Biblioth., num. 176, p. 382.

Dionys. Halicarn., epist. ad Pompeium,

Athen., lib. XIII, pag. 595.

Idem, ibidem, pag. 586.

Idem, lib. III, pag. 230.

Idem, lib. XIII, pag. 604.

Idem, lib. XI, pag. 508.

Schol. Arist. in Aves.

Apollonius, Hist. commentit., cap. X.
tias, in Epimenide et Pherecyde. Servius,
Ægil., eclog. VI, vs. 13 et 26.

Θεόπομπος ἐν τῇ ὁγδόῃ τῶν Φιλιππικῶν
ὅς καὶ ἀναβιάσισθαι κατὰ τοὺς μάγους
φησὶ τοὺς ἀνθρώπους καὶ ἔσθαι ἀθανά-
τους, καὶ τὰ ὄντα ταῖς αὐταῖς ἐπικλήσει
δαμνῖν. *Theopompus verò etiam octa-
vo Philippicorum, qui revicturos ho-
mines ex magorum sententiâ tradit,
immortalesque futuros, et omnia in suis
iisdem semper mansura nominibus.* Il
s'agit là de l'historien qui fait le sujet
de cet article. Or je ne me souviens
pas d'avoir jamais lu qu'il ait été mis
au nombre des philosophes, et il me
semble qu'il était trop fier pour de-
venir dans un âge assez avancé le
disciple d'Aristote. Mais quand même
Grotius pourrait être justifié de cette
faute, il n'échapperait pas à une
juste censure par un autre endroit.
Car ce qu'il cite de Diogène Laërce
signifie seulement que Théopompe
avait rapporté dans son Histoire l'o-
pinion des mages touchant la résur-
rection. Prenons que Théopompe ait
été un très-illustre péripatéticien,
s'ensuivra-t-il de son passage allégué
par Diogène Laërce qu'un fameux
disciple du grand Aristote a cru que
les hommes ressusciteraient? Les his-
toriens croient-ils tout ce qu'ils rap-
portent. Si M. de Cordemoi, qui était
cartésien, avait inséré dans son His-
toire de France quelque dogme des
anciens druides, faudrait-il conclure
que ce dogme a été cru parmi les
cartésiens? Voilà sans doute un en-
droit très-faible dans le savant Com-
mentaire que Grotius ajouta à son
excellent ouvrage de la Vérité de la
Religion chrétienne.

(M) *Théopompe fut accusé du cri-
me de plagiaire.*] On prétend (80)
qu'il inséra mot à mot dans le XI.
livre de ses Philippiques un long
passage d'une harangue d'Isocrate;
qu'en d'autres occasions, afin de ca-
cher ses voleries, il changeait la
scène, et le nom des personnages;
que, par exemple, il raconte que Phé-
récyde, ayant bu de l'eau d'un cer-
tain puits dans une ville de Syrie,
avait prédit que la terre tremblerait
trois jours après; et qu'il en usa de
la sorte parce qu'il vit bien que s'il
eût parlé de ce tremblement de terre

comme d'une chose que Pythagore
avait prédit dans la ville de Mé-
pont, le vol qu'il faisait ne ser-
ait pas inconnu, les lecteurs n'igno-
raient pas qu'il eût pris cela d'un
livre d'Andron (81). On ajoute qu'il
déroba plusieurs choses à Xénophon
et qu'il les gâta; car ayant voulu
transporter dans le onzième livre de
son Histoire de la Grèce la conférence
de Pharnabaze et d'Agésilaüs, que
Xénophon a si bien décrite, il en perdit
toute la force. Il ne voulut point
servir des termes de l'écrivain qu'il
pillait; deux raisons l'en empêchè-
rent: l'une, qu'il voulait cacher le plagi-
age; l'autre, qu'il voulut faire paraître
de des ornemens de sa plume sur
cette belle matière; mais il y échoua.
Sa narration fut languissante, on ne
voyait que pesanteur et froideur
au lieu que celle de Xénophon est
remplie de vivacité: *Τὰ γοῦν περὶ
Φαρναβάζου πρὸς Ἀγησίλαον συνόδου,
εἰς τὴν ἑνδεκάτην τῶν Ἑλληνικῶν μετα-
θετὴς ὁ Θεόπομπος, ἀργά τε καὶ ἀκίνητα π-
ποίηκε καὶ ἄπρακτα. Λόγου γὰρ δύναμις
καὶ διὰ τὴν κλοπὴν, ἐξεργασίαν ἐμβάλλων
καὶ ἐπιδείκνυσθαι σπουδάζων, βραδύ-
καὶ μέλλον, καὶ ἀναβαλλομένην εὐκριν-
φαίνεται, καὶ τὸ ἐμφυχον καὶ ἐνεργον
τὸ Ξενοφοντος διαφθείρων: Nam illu-
sanè Pharnabazi cum Agesilao con-
gressum in Græcarum histo-
riarum undecimum transtulit Theo-
pompus: verum ita quidem, ut omnia
sine vi, sine motu, habere prorsus
jacere videantur. Dum enim is,
plagium dissimulet, dicendi facultate
tem ostentare gestit, et elaborationis
cultum assuere, tardus
cunctabundus, ac procrastinanti
milis videtur, adeoque vivam illam
ut spirantem Xenophontis efficacitatem
elidit (82). Enfin on indique (83)
un livre qui était intitulé *Ἰχνεὺς
Ἰνδαγῶν*, c'est-à-dire, *les in-
vestigations*, où il y avait beaucoup de
pareilles choses touchant Théopompe.*

Disons en passant que si Théopompe
a falsifié ce qu'il dérobait à Andron,
nous avons ici un exemple de ce que
l'on dit que le mensonge fait.

(80) Porphyrius, lib. I. τῆς φιλολογίας
ἀκροάστως de erudito auditu, apud Eusebium,
Præpar. evangel., lib. X, cap. III, p. m. 464.

(81) Qui, dans son livre intitulé *le Trépied*,
avait recueilli les prédictions de Pythagore.
Idem, ibidem.

(82) Porphyrius, apud Euseb. Præpar. evangel.
lib. X, cap. III, pag. 465.

(83) Idem, ibidem, pag. 467.

grès que la vérité. Plus les écrivains attribuent à la prédiction (84).

Il n'est pas que Porphyre l'accuse de se préférer à Isocrate, à l'effet de l'avoir vaincu dans l'éloquence sur le tombeau de Mausole. Καίτοι ὑπέρφρονει τὸν ἰσικράτησαν ὑφ' ἑαυτοῦ λέγει, τὸν δὲ Μαυσωλῶ ἀγῶνα, τὸν δὲ Isocratem interea despicit, imine, quod in Mausoli institutum est, victum absque gloria gloriatur (85). Photius met cette particu-

celle qu'il rapporte de lui-même. Je ne sais pourquoi il dit que Théopompe racontait le même qu'Isocrate, Théocrate et lui, étaient les grands orateurs qui furent dans la Grèce (86) : qu'Isocrate, étant pauvre, faisait des harangues pour de l'argent, et qu'il alla à l'école afin de gagner du plus que quant à lui et Nautat, ils n'avaient employé qu'à étudier. Notez que le grec n'exprime pas bien le sens, αὐτὸς οὐκ ἂν εἴη αὐτῶν παρά- τοις τῶν πρώτων (87).

que cela veut dire, on ne trouve étrange que je sois le premier rang (88). Il est vrai que Théopompe soit le premier ; il ne dit sinon qu'il se méritait de se mettre au premier rang. Il y a là une vanité pour ne devoir pas être par une version peu fidèle.

lib. I et II de Divinat. Plinius, LXXIX. Apollonius, Histor. me- Diogen. Laërtius, lib. I, n. 116. Eusebius, apud Eusebium, Præpar. X, cap. III, pag. 464.

αὐτὸς αὐτῶν τὰ πρώτιστα τῆς αἰδέας ἔχων ἐν τοῖς Ἕλλησιν. dicendi facultate principatum in- isse. Photius, Biblioth., num. 176,

ibidem. verè temerè se aut præter rationem indicare.

RON (VITAL), jésuite naquit à Limoux dans le Languedoc, l'an 1572. Il se fit prêtre l'an 1587. Il enseigna la philosophie et

la théologie morale, et il fut professeur du quatrième vœu. Il s'occupa à prêcher pendant cinquante ans, et il le fit dans les plus considérables villes de France. Il fut recteur du collège de Montauban, et provincial de la province de Toulouse (a). Il publia en divers temps plusieurs vers latins qui furent fort estimés, et il continua d'en faire pendant sa vieillesse sans qu'il parût que sa veine poétique fût affaiblie. Balzac l'encensa là-dessus d'une grande force (A). Il se trompa à l'égard de l'âge qu'il lui donnait (B). Ce jésuite mourut à Toulouse, le 25 de février 1657 (b).

Le chevalier Théron, son neveu, capitaine dans le régiment de Lanoy, et fils d'un conseiller de Toulouse (c) sait faire des vers français. On peut voir dans le Mercure Galant (d) un petit poème de sa façon.

(a) Tiré de Sotuel, in Biblioth. Scriptor. societatis Jesu, pag. 784.

(b) Ibidem. ibid., pag. 784.

(c) Mercure Galant, janv. 1703, pag. 211.

(d) Là même.

(A) Sans qu'il parût que sa veine poétique fût affaiblie. Balzac l'encensa là-dessus d'une grande force.] Voici quelques-unes des pensées de Balzac : elle sont tirées d'une lettre qu'il écrivit au père Théron, le 4 de mars 1643. Les hivers de Naples me représentent votre vieillesse, ces hivers tout pleins de lumière, et tout couronnés de roses. Celle de Massinisse a été moins verte et moins vigoureuse ; et l'enfant qu'il fit à quatre-vingts ans n'était point une production comparable au poème que vous avez fait à soixante-quinze. C'est-à-dire que le feu qui descend du ciel par la voie de l'inspiration ne s'éteint pas par la diminution de la chaleur naturelle. Et si l'art a trouvé l'invention des lampes inextingui-

bles, le maître de l'art peut bien conserver en sa force la partie ignée de notre esprit, et faire durer l'ardeur et la vivacité de ses mouvemens. . . . Il faut que je me dédise du mauvais mot que j'ai avancé autrefois comme une proposition d'éternelle vérité. Qu'il ne se voit point de belle vieillesse. Pardonnez-moi cette parole téméraire. Je ne connaissais pas alors votre muse, qui fait mentir ma proposition, et décrie un proverbe à qui je pensais pouvoir donner cours. Sa vieillesse n'est pas le déclin de sa beauté; c'en est la confirmation. . . . Si j'étais aussi courageux que les auteurs de votre pays, j'en dirais bien davantage; je dirais pour le moins, de cette admirable vieille, qu'en l'âge d'Hécube elle a autant d'amans qu'Hélène en avait dans la fleur de sa jeunesse. Je pourrais vous en alléguer une infinité, tant de ceux qui brûlent à Paris, que de ceux qui soupirent au-delà de Loire⁽¹⁾. Pour donner du poids à ces éloges, il faut que je dise que Balzac louait beaucoup le père Théron dans ses lettres, que ce jésuite ne lisait pas. Voici ce qu'il écrivit à son ami Chapelain: « Puisque vous avez la curiosité de savoir qui est le père » Théron, que je croyais que vous » connussiez mieux que moi, je vous » dirai que c'est un poète qui a plus » de soixante-quinze ans. Peu après » la naissance du roi, il fit deux » poèmes en petits vers, à mon avis » glyconiques; et, le feu roi, sur le » favorable récit qui lui en fut fait, » commanda à Motin de les traduire. Ils ont pour titre les Couronnes, et les Dauphins, et ont été imprimés à Paris, le latin et le français à regione. Ces deux ouvrages portent leur recommandation, et je suis assuré qu'il vous plairont. J'ai vu d'autres choses de lui, où j'ai remarqué un excellent naturel; mais je sais d'ailleurs qu'il est paresseux, et l'ouvrier du monde qui aime le moins son métier⁽²⁾. » M. Baillet ne parle point de ce poète.

(1) Balzac, *Lettres choisies*, 1^{re} part., liv. I, lettre XVII, pag. 323.

(2) Idem, *Lettres à Chapelain*, liv. VI, lettre V, pag. 223, 224 : elle est datée du 15 de février 1641.

(B) Balzac se trompe à l'égard de l'âge qu'il lui donna. Nous venons de voir qu'il donna au père Théron plus de soixante-quinze ans, le 15 de février 1641. Sur pied-là, ce jésuite serait né l'an 1587. Mais cela est faux; car Alegambe et Sotuel ne lui donnent que quarante ans lorsqu'il entra chez les jésuites l'an 1587. De pareils mensonges pour l'ordinaire désobligeans; et il y a peu de personnes qui veuillent passer pour plus âgées qu'elles ne sont. Je n'en excepte pas même ceux qui ne veulent point se marier, mais je sais bien que certains vieillards, comme on l'a dit du premier d'Épernon, ont passé l'âge de mariage, et se donnent cinq ou six années de plus, autant de plaisir qu'ils se les ôtent pendant leur jeunesse. La vanité trouve son compte à cela, puisqu'il est plus admirable qu'un homme de quatre-vingt-dix ou de cent ans, d'en avoir encore quelque vigueur, que s'il n'en portait assez bien à l'âge de quatre-vingt ou de quatre-vingt-cinq ans. Les autres vieillards ne sont pas si chés que l'on compte juste; ils croient qu'une fausse arithmétique qui les approche plus qu'il ne faut du bout de la course, ne diminue pas les égards que l'on a pour eux. Qu'il en soit, le mensonge de Balzac n'était d'une autre nature: il était flatteur, et non pas désobligeant; il servait à l'éloge du père Théron, et don gratuit de six ans inspirait une d'admiration pour ses poésies; on le croyait chargé d'années, et l'on admirait-on le feu que l'on remarquait dans ses vers. Je crois pourtant que Balzac y allait de bon foi.

THESMOPHORIES. On appelait ainsi les fêtes qui se célébraient en l'honneur de Cérès, considérée comme législatrice (A); car il y avait d'autres fêtes qui lui avaient été consacrées, comme à l'inventrice des biens de la terre. Il n'était point permis aux hommes d'assister aux Thesmophories; et il n'y avait que les femmes de condition libre qui les pussent célébrer.

(a). Elles se rendaient en procession à Éleusis, et faisaient passer par des filles de bon renom les livres sacrés (b). Cette durée durait trois ou quatre jours : on en a qui disent qu'elle en durait neuf. Il n'était point permis aux femmes de coucher avec leurs maris, jusques à ce qu'elle finie. On prétend que, pour supporter cette abstinence avec une facilité, elles couchaient sur certaines feuilles qui ont le don de refroidir (B) : mais il se sent bien étrange, généralement parlant, qu'elles eussent eu besoin de ce remède, et plus encore qu'elles eussent voulu témoigner qu'il leur était nécessaire. Le principal objet de leur fête, dans cette fête, était la parure qui les distingue des hommes (c). Vous pouvez vous imaginer que les anciens pères n'éparpillaient pas les païens sur de telles cérémonies. Il fallait au moins, en célébrant cette fête, veiller toute la nuit (D). Je remarquerai par occasion la faute de Brantôme ; il a décrit faussement que, selon Plin, les vestales se servaient de paille au lieu de feuilles d'arbre pour conserver leur chasteté (E).

(a) Voyez Aristophane, in *Θεσμοφοριασταίς*.

(b) Voyez la remarque (A) à la fin.

(A) *Cérès considérée comme législatrice.*] Selon l'opinion commune, le genre humain était redevable de deux grands bienfaits à cette déesse. Elle avait appris aux hommes à semer et à moissonner ; elle leur avait donné des lois.

*Prima Ceres anco glebam dimovit aratro :
Prima dedit fruges, alimentaque mita terris :
Prima dedit leges. Cereris sumus omnia munus* (1).

(1) Ovidius, *Metam.*, lib. V, sub. VI, vs. 341.

Consultez les commentateurs de ces paroles de Virgile ;

*Matrem lectas de more bidentas
Legiferam Cererem* (2).

Il y a donc beaucoup d'apparence qu'on lui consacra deux sortes de fêtes, et que les thesmophories se rapportaient principalement à sa qualité de législatrice (3). Le mot même nous conduit à ce sentiment ; car, selon Hésychius, *θεσμός* signifie une loi divine, *νόμος θεῖος*. *Sacra ipsius thesmophoria, id est legum latio vocatur.* Ce sont les paroles de Servius sur le passage de Virgile que je viens de rapporter. Cela n'empêche pas que même dans les thesmophories on ne pratiquât des choses qui la concernaient comme l'inventrice des moissons. Notez que l'une de ses épithètes était celle de *θεσμοφόρος*. Pausanias (4) et une inscription de Gruterus (5) le témoignent. Au reste, voici la preuve d'une chose que j'avance dans le corps de cet article, c'est qu'on donnait à porter à des filles de bonne réputation les livres sacrés. *Πάρθενοι γυναῖκες, καὶ τὸν βίον σεμεναί, κατὰ τὴν ἡμέραν τῆς τελευτῆς, τὰς νομίμους βίβλους, καὶ ἱερὰς ὑπὲρ τῶν κορυφῶν αὐτῶν ἀντιτίθεισαν καὶ αἰσάνει λυτάνουσαι ἐπὶ ἤρχοντο εἰς Ἐλευσῖνα.* *Virgines mulieres, vitæque honestæ, quæ per solennitatis diem legales libros : et sacros vertice gestantes, tanquam supplicantes Eleusinem contendebant* (6).

(B) *Pour supporter cette abstinence (7). couchaient sur certaines feuilles qui ont le don de refroidir.*] Ovide ne parle point de cela, mais seulement de la coutume de s'éloigner du mari.

*Festa pia Cereris celebrabant annua matres
Illa, quibus nived velata corpora veste
Primitias frugum dant spicae sarta suarum :
Perque novem noctes Venerem tactusque viriles
In vetitis numerant* (8).

Je ne m'étonne point qu'il n'ait pas décrit cette circonstance ; car elle ne servait de rien à son sujet. Son silen-

(2) Virg., *Æn.*, lib. IV, vs. 58.

(3) Voyez Castellanus, de *Festis Græcor.*, pag. 138.

(4) Pausan., lib. X, pag. 352.

(5) Inscript. Gruteri, pag. 309.

(6) Schol. Theocriti ad Idyll. IV, v. 25.

(7) Conférez avec ceci la remarque (B) de l'article *ΠΑΣΙΣ*, tom. XII, pag. 8.

(8) Ovid., *Metam.*, lib. X, vs. 431.

ce n'est donc ici d'aucune considération. De tous les auteurs que je pourrais alléguer, je ne veux mettre en avant que Pline et le scoliaste de Théocrite. *Græci lygon vocant, alii agnon, quoniam matronæ thesmophoriis atheniensium castitatem custodientes, his foliis cubitus sibi sternunt* (9). Voilà ce que Pline dit en parlant du *viter*, que nos botanistes nomment *agnus castus*. Notez en passant qu'ils ont fait d'une épithète un nom propre. Les Grecs ayant prétendu que ceux qui mangeaient ou qui buvaient de cette plante, ou qui la mettaient sous eux dans leur lit, se préservaient de l'impureté, lui donnèrent le surnom *ἀγνος* du mot *ἀγνός* qui signifie *chaste*. Ce mot est devenu ensuite le nom propre du *viter*, non pas seul, mais avec le mot latin qui lui correspond. Quant au scoliaste de Théocrite, voici ses paroles : *Τὴν κονύζαν, κονύζαν ἱπνεν. Ἐστὶ φυτὸν ψυκτικώτατον. ἔνθεν καὶ ἐν τοῖς θησμοφορίοις ὑποσπώννυουσιν τὸ φυτὸν, τὴν θερμότητα τὴν κατὰ τὰ Ἀφροδίσια ἐκκόπτουσι. Conyzam dixit Cnyzam. Planta refrigerandi summā vi pollens, quam propterea in thesmophoriis lecto substernunt, calorem ad res venereas extirpantes* (10). Il faut noter qu'il ne parle point de la même plante que Pline; car il parle de l'herbe *conyza*, ou *cunilago*. Notons aussi à quelle occasion il a fait cette remarque; c'est pour expliquer un endroit de Théocrite où un berger narre ce qu'il fera, en cas que son bon ami fasse heureusement le voyage de Mitylène. Je mettrai, dit-il, une couronne de fleurs sur ma tête; je boirai du meilleur vin, et j'aurai une jonchée d'herbes jusques au coude sur mon lit.

Καὶ σῖκας ἰσσιῶται πιπυκασμένα ἐς
ἐπὶ πᾶχυν

(9) Plinius, l. XXIV, cap. IX, pag. m. 327. Le père Hardouin dit là-dessus : *Hæc totidem verbis Diosc., lib. 2, cap. 135, et Galeus, lib. 6 de fac. simp. Med., pag. 148. Ælianus item, lib. 9 Hist. Animal. cap. 26.*

(10) Scholiast. Theocriti ad idyll. VII. Il dit la même chose ad idyll. IV. *Κονύζα φυτὸν χροτῶδες, ὃ αἱ Θησμοφορίαι διὰ τὴν ἀγνείαν σῖκαδ' ἀποιοῦνται. Cnyza, planta graminis ferax, quæ Cereris sacra celebrantes feminae lectos sed servandæ castitatem insternunt.*

Κονύζα τ' ἀσφodelῶς τε πολ
τε σιλίνα.

*Et thorus densatus erit ad cubitus
Cnyza, asphodelo et flexibili api*

Voilà entre autres herbes celle que le scoliaste, était mise sur les femmes, pendant la fête des thesmophories, afin de les préserver de la continence. On m'avouera que ceux qui font éclater leur joie quand leurs vœux sont accomplis, qui dis-je, éclater par la bonne fortune, par telles autres marques de réjouissance, ne recourent point à des remèdes qui étouffent l'âme toute pensée amoureuse. On a donc point d'apparence que le *nilago* eût cette vertu; et ainsi le scoliaste de Théocrite soutient que ce que nous pouvons réfuter par le texte même qu'il commente, n'est point être ne se tromperait-on pas. On disait que la coutume de mettre des feuilles dans le lit des femmes pendant les thesmophories n'était qu'une simple dépendance de la coutume ordinaire dans les grandes fêtes que les rues soient jonchées de fleurs et de feuilles. On attache des festons aux portes; les chambrées quelquefois part à ces ornements. Les Grecs pouvaient bien étendre des fleurs jusque sur les lits, en fait de celles qui célébraient la fête. Dans la suite des temps, on a voulu chercher du mystère à cet usage : les chercheurs de cabales ont tant fait, qu'enfin ils se sont imaginé que la sage antiquité avait trouvé là un bon remède à l'impureté. Je ne sais même si les philosophes et les satiriques n'ont pas inventé de cette supposition d'autres long-temps après avoir été sérieusement et comme chose réelle. Il est sûr qu'on ne pouvait guère dire des raisons plus obligantes; et je ne saurais prendre garde que les femmes n'aient été assez dociles pour se laisser tirer qu'on leur appliquât un remède, qui eût témoigné si promptement leur lasciveté. On n'a pas leur consentement, et on ne leur a dit rien : mais la Grèce, qui répond, avait-elle mis sur un tel pied, qu'elle pût l'

(11) Theocrit., idyll. VII, pag. m.

ri des usages honteux ? Il n'est pas facile de trouver dans la map-monde un coin de terre où les femmes soient réduites à ce pied-là : si nous le voulions trouver, il faudrait point chercher l'Attique, l'Épionnèse, ni les îles de la mer Égée. Pour trouver ici du vraisemblable, il faudrait dire que l'honneur des femmes n'était point intéressé à ces jonchées de *l'agnus castus*. Mais à qui le persuaderait-on ? faut-il pas avoir une très-mauvaise opinion de leur vertu, si l'on imagine qu'étant mariées elles ne passent que cinq ou six nuits (mettons neuf (12) si vous voulez) dans le lit à part, sans se rendre incapables, par des tentations et par des marches impures, de célébrer une fête où la chasteté est requise ? Je ne puis bien qu'on me réponde que dans les pays ne sont pas semblables, qu'il y a des climats moins chauds que la Grèce, dans lesquels ni le vin, ni l'esprit de vin, avalés copieusement, ne produisent pas les mêmes irritations vénériennes que les vins dans les plus simples produisent chez nous ; et qu'ainsi l'on ne doit pas par des cérémonies des fêtes de chasteté par les besoins du septentrion. Ne sortons donc point de la Grèce, je le veux bien : je persiste à dire que ces motifs de l'emploi de *l'agnus castus* ne sont guère vraisemblables ; car si les femmes eussent eu recours de leur propre mouvement à ce remède, elles eussent avoué un grand défaut, elles se seraient confessées d'une infirmité honteuse, et que la pudeur ni la modestie ne permettent pas de révéler. Je dis la pudeur, parce qu'une telle confession pouvait indisposer et alarmer mortellement les maris. Les uns faisaient un commerce qui les obligeait à passer quelques semaines hors de chez eux. Le procès demandait la même chose à quelques autres. Plusieurs allaient à la guerre, ou s'embarquaient pour un voyage d'outre-mer. Ceux qui ne bougeaient du logis n'étaient pas toujours en bonne santé ; et quand ils se portaient bien, ils n'ignoraient pas qu'ils pouvaient tomber mala-

des. Quel fond aurait-on pu faire dans tous ces cas sur la chasteté d'une épouse qui aurait fait profession d'incoïtence à la fête des thesmophories ? C'était une auguste fête, un grand acte de religion : les femmes avaient en partage les principales fonctions de cette sainte cérémonie. Il fallait s'en acquitter chastement ; le rituel le portait ainsi. Elles avaient donc là un puissant motif à la chasteté : le culte divin, la conscience, la prospérité de l'état, l'honneur de Cérès, la grandeur de ses mystères, s'y rencontraient ; et néanmoins, à ce qu'on prétend, elles se reconnaissaient incapables de se contenir pendant la courte durée de cette fête. Que pouvait-on attendre de leur vertu mise à de plus longues épreuves dans un autre temps ? Il est donc certain qu'en recourant d'elles-mêmes aux feuilles de *l'agnus castus*, elles eussent témoigné beaucoup d'imprudence, parce qu'elles eussent rempli de soupçons et d'inquiétudes leurs pauvres maris. Mais que direz-vous, demandera-t-on, si les hommes eussent établi cette coutume ? Je dirais qu'il ne faut pas croire que s'ils en eussent été les auteurs, ou par voie de conseil, ou par voie de décret, elles s'y fussent soumises comme à un remède nécessaire, ou pour le moins très-utile ; car en l'acceptant elles eussent avoué une infirmité naturelle qui eût fait beaucoup de tort à leur honneur, et qui les eût rendues suspectes d'infidélité dans les absences ou dans les maladies de leurs époux. Tous les maris qui auraient eu l'imprudence ou de proposer ce conseil, ou de l'approuver, eussent commis la réputation de leurs épouses. Les plaisans n'eussent pas manqué de dire, ils savent bien ce qui en est, une fâcheuse expérience les oblige à chercher ces expédiens : il n'y a point de nuit de repos pour eux, à moins que la religion ne l'ordonne ; mais quand ils chomment les nuits des thesmophories, le souvenir du passé veut qu'ils se reposent sur la vertu de *l'agnus castus*. Voici encore l'observation que j'ai faite ci-dessus. De quoi eût servi de s'assurer sur cette vertu pendant cette fête ? Cela eût-il cal-

(12) Ovide, comme on l'a vu ci-dessus, cite (8), fait durer neuf jours les fêtes de Cérès.

mé les alarmes de ceux qui étaient en voyage, ou sur mer ou sur terre? Cela eût-il laissé en repos le cœur des malades? On peut assurer que quiconque eût introduit cette coutume aurait mérité de passer pour perturbateur du repos public.

Cent autres raisons me persuadent que l'emploi de l'*agnus castus* dans le lit des femmes qui célébraient les thesmophories n'était point fondé sur le motif que l'on allègue. La même cause qui aurait porté à ordonner ce remède pendant cette fête aux femmes mariées aurait obligé à le leur prescrire pendant les absences et les langueurs des maris; et à le prescrire pour toute l'année aux jeunes veuves et aux jeunes filles. Puis donc que l'on ne faisait point l'un, il faut conclure que l'on ne faisait point l'autre. Si l'on avait fait tout ce que je marque, nous trouverions dans quelque livre qu'il n'y avait point de plante qui fût plus commune que l'*agnus castus* par toute la Grèce. Chacun en aurait eu une douzaine dans son jardin; il aurait fallu en entretenir des forêts toutes entières, et préposer d'habiles gens à leur culture: car à force de les effeuiller on aurait rendu plus nécessaire le soin de les faire vivre. La première prévoyance de ceux qui, dans le déclin de l'âge, auraient épousé une personne beaucoup plus jeune qu'eux, aurait dû être de faire planter plusieurs *agnus castus*, afin d'avoir à quoi recourir honnêtement pour satisfaire aux nécessités qu'ils n'eussent pu prévenir ni apaiser. On aurait préconisé les feuilles de cet arbrisseau comme le dieu tutélaire de la réputation des maris, et comme un dieu *aver-runcus* ou *alexicaque* par rapport au cocuage. Quelque Juvénal en aurait félicité la Grèce (13): on eût dit de ces feuilles ce qu'un autre a dit des grenouilles (14). Or nous ne trouvons aucune trace de rien de cela dans les anciens monumens.

Il me semble qu'on va m'objecter

(13) *O sanctas gentes quibus hæc nascuntur in hortis*

Numina.

Juven., sat. XV, vs. 10.

(14) Voyez la passage de Pline, rapporté dans la remarque (I) de l'article *Διμοειρα*, tom. V, pag. 467, avant le premier alinéa.

que la fête des thesmophories mandait une pureté extraordinaire, une imagination exempte de tout que les casuistes nomment *pen-moroses*, une application non interrompue à l'excellence et aux grandeurs de la chasteté; toutes choses qui n'étaient point nécessaires d'autres saisons. Pour toute réponse je demande quelque témoin de la propriété des thesmophories, et je suis sûr que ce caractère de cette fête n'est qu'une vision (15). J'ajoute que l'*agnus castus*, ni la *cunilago*, ni les feuilles de saule (16), etc., ne sont point capables d'inspirer une telle pureté, et voilà encore de mes raisons. Les Athéniens étaient trop sensibles pour croire que quelques feuilles entre les draps fussent capables d'amortir la lubricité. Je veux croire qu'il y a des herbes qui à la longue peuvent refroidir ceux qui en mangent; mais à cela près, et en considérant qu'une application si longue, je ne sais si l'on ne pourrait point dire de la luxure ce qui a été dit de la mort,

Contra vim mortis non est medicamen in herba.

Je n'oublie point une réponse de Théano, fille de Pythagore. On lui mandait, *Combien de jours faut-il qu'une femme laisse passer depuis qu'elle a eu affaire avec un homme, jusqu'à ce qu'elle assiste aux thesmophories?* Si elle a eu affaire avec son mari, répondit Théano, elle peut y assister tout à l'heure; mais si c'est avec un autre, elle n'y peut jamais assister. *Apud Theodoretum lib. XII Græcanicarum Affectionum Pythagorica Theano, rogata quæ demum die mulieri liceat à complexu viri thesmophoriis interesse.* Ἀπὸ μὲν τοῦ ἰδίου παραχρῆμα, ἀπὸ δὲ ἀλλοτρίου οὐδέποτε. *Ei quæ proprio viro surrexerit, statim accedere respondit; quæ ab alieno non*

(15) Voyez la remarque suivante.

(16) *Salicem habere vim perimendi seminis libidinis extinguendæ, author est Theophrastus.* *Ælianus* Ἀφροδισίου κάλυμα nuncupant. *Homer.*, *Odyss.* καὶ ὠλεσίκαρπον, id est, ut exponit *Plinius*, lib. c. 26 frugiperda. *Ad quem locum Eustathius* 1667, l. 21: Διότι οἱ πίνοντες τοῦ κατ' αὐτὸν ἀνθους ὀλλοῦσι τὸν καρπὸν, ἥτοι ἀγνίζονται. *Castellanus*, de *Festis Græcorum* pag. 171.

(17). Cette morale de Théano n'était pas d'être nommée riche. Une femme comme elle ne condamnerait pas aujourd'hui les saintes communions, sous le prétexte d'un trop petit intervalle de leur devoir conjugal. Au reste, la réponse prouve qu'on croyait que pour bien faire les fonctions des thesmophories, il fallait s'y préparer par quelques jours de continence, comme cela allongeait le terme de la lune, on me dira que je ne dois pas m'étonner si l'on recourait à *castus*. Mais cette objection est trop petite pour me faire changer d'avis. Prenez garde à ce que je dis dans la pénultième remarque. On aurait tort de condamner la morale que je viens de faire ; car l'épique veut qu'on ne laisse pas exposée à toutes les suites du témoignage Plin et de quelques autres auteurs la réputation d'une infinité de femmes grecques, si elles n'ont mérité de recevoir cet affront.

(C) *Le principal objet de leur culte, dans cette fête, était la partie qui distingue des hommes.*] Fasoldus, dans un petit livre sur les fêtes de la Grèce, cite Théodoret touchant cette circonstance : *In hoc quoque festo pudenda muliebria mulieres illæ initiatæ honore divino afficiunt.* Theodoretus, lib. III. Græcan. edition. (18). Il ne cite point les paroles de Théodoret, quoiqu'il eût vues dans Castellanus, qui rapporte en cette manière : *τὸν κτήνα τὸν γυναικεῖον (οὕτως δὲ γυναικεῖον ὀνομάζουσι μόριον) ἐν τοῖς thesmophoroῖς, παρὰ τῶν τετελεισμένων θείας τιμῆς ἀξιούμενον.* Nec *muliebrem pectinem (sic enim pudenda mulieris vocant) in Cæceris* *mulieres initiatæ divino honore, pignus habent* (19). Fasoldus dit aussi qu'à Syracuse l'on portait en procession la figure de cette partie, faite d'une certaine farine et de miel ; qu'on la portait, le jour de la fête en l'honneur de Cérès et de Proserpine. Il se fonde sur le témoignage d'Athénée. *Athe-*

næus, lib. XIV, dit-il (20), refert, *muliebria pudenda, μυλλοὶ appellata, quæ ex sesamo et melle facta erant, ultimo die hujus festi apud Syracusanos, qui hæc sacra etiam observârunt, Cereri et Proserpinæ circumlata fuisse.* Il pourrait bien être qu'il n'a pas rendu exactement le sens d'Athénée, et qu'au lieu du dernier jour de la fête, il aurait dû dire aux grandes thesmophories. Voici le grec : *Ἡρακλείδης ὁ Συρακούσιος ἐν τῷ Περὶ θεσμών, ἐν Συρακούσαις φησὶ τοῖς παντελείοις τῶν θεσμοφορίων ἐκ σπασάμου καὶ μέλιντος κατασκευάσασθαι ἐφ' ἡμέραια γυναικεῖα, ἃ καλεῖσθαι κατὰ πᾶσαν Σικελίαν μυλλοὺς, καὶ περιφέρεισθαι ταῖς θεαῖς* (21). Dalechamp le traduit ainsi : *Heraclides Syracusius libro de vetustis et sancitis Moribus, scribit, apud Syracusios in perfectis thesmophoriis* (22), *ex sesamo et melle fingi pudenda muliebria, quæ per ludos et spectacula* (23) *circumferebantur, et in totâ Siciliâ vocabantur Mylli.* Vous trouverez dans les Essais de Montaigne un bon nombre de tels faits. Je n'y ai pas vu celui-ci dans l'endroit où il observe (24), qu'en la plupart du monde cette partie de nostre corps estoit deifiée ; qu'en certains lieux le plus sacré magistrat estoit révéré et reconnu par ces parties-là : et qu'en plusieurs ceremonies l'effigie en estoit portée en pompe en l'honneur de diverses divinités. Les dames égyptiennes, en la feste des bacchanales, en portoient au col un de bois, exquisement formé, grand et pesant, chacun selon sa force : outre ce que la statue de leur dieu en representoit un qui surpassoit en mesure le reste du corps (25). Les femmes mariées ici près,

(20) Fasoldus, in Græc. vet. *Ἱστολογία*, pag. 280.

(21) Athen., lib. XIV, pag. 647.

(22) La note du traducteur est : *Cereris thesmophoria et mysteria, majora minoraque fuerunt.* Vide Gyraldum.

(23) Le traducteur fait ici une note *ταῖς θεαῖς* : alii, *ταῖς θεαῖς* deabus nempe Cereri et Proserpinæ. Il suppose faussement qu'il a mis au texte *ταῖς θεαῖς*.

(24) Montaigne, Essais, liv. III, chap. V, pag. 128, 129.

(25) A cela se peut rapporter ce que Daniel Heinsius a dit dans la Réponse à la Dissertation de Balzac, sur Herodes infanticida, p. 112 : *Quem (Pana) eundem cum Priapo, quem pæderasten nec pudendum modò, sed pudendî sui propè pân-*

(17) Idem, ibidem.

(18) Job. Fasoldus, in Græcorum veterum *Ἱστορία*, dec. XII, num. 1, pag. m. 280.

(19) Castell. de Festis Græcorum, pag. 173.

en forgent de leur couvrechef une figure sur le front, pour se glorifier de la jouissance qu'elles en ont; et venant à estre vefves le couchent en arriere, et ensevelissent sous leur coiffure. Ne pourrait-on pas conjecturer que la raison pour laquelle les parties propres de l'autre sexe recevaient un si grand honneur dans la fête des thesmophories, était celle-ci? On se souvenait du bon service qu'elles rendirent à Cérès. Cette déesse cherchant Proserpine qui lui avait été enlevée, et ne la trouvant nulle part, arriva toute désolée au bourg d'Eleusis. Une vieille paysanne, nommée Baubo, tâcha de lui faire prendre quelque rafraîchissement, et l'exhorta le mieux qu'elle put à chasser la mélancolie. Tout cela ne servit de rien. Cérès s'obstina à ne rien prendre, et à ne vouloir point être consolée. Baubo changea de batterie, et se proposa de divertir cette déesse par un spectacle de nouvelle invention. Elle s'en alla dans une autre chambre, et y défricha je ne sais quoi, qu'elle négligeait depuis long-temps, comme une portion de terre inculte, et puis revint trouver la déesse, et lui montra sa nudité, non sans faire des postures assez singulières (26). Cérès fichant les yeux sur cet objet ne put s'empêcher de rire, ensuite de quoi elle prit le rafraîchissement qui lui fut offert. On ne saurait décrire cela en français avec toute la naïveté qu'un ancien père de l'église y apporte. Voici ce qu'il dit : *Rogat illa (Baubo) atque hortatur contra, sicut mos est in hujusmodi casibus, ne fastidium suæ humanitatis assumat : obstinatissimè durat Ceres, et rigoris indomiti pertinaciam retinet. Quod cum sæpius fieret neque ullis quiret obsequiis ineluctabile propositum fatigari, vertit Baubo artes, et quam seriò non quiebat allicere, ludibriorum statuit exhilarare miraculis : partem illam corporis, per quam secus femineum*

tem faciunt. Arnobe, lib. VI, pag. 209, a dit genitalibus propriis inferior Priapus.

(26) *Sic effata, sinu vestem contraxit ab imo, Objecitque oculis formatas inguinibus res : Quas cava succutiens Baubo manu, nam puerilis*

Ollis vultus erat, plaudit, contrectat amicè. Orpheus, apud Arnobium, lib. V, pag. 175. Voyez Clément Alexandrin, in Protrept., p. 13.

et subolem prodere, et nomen acquirere generi, tum longior incuria liberat : facit sumere tum puriorem, et in speciem levius nondum duri atque striculi pusio reddit ad deam tristem, et inter communia, quibus moris est frangere ac temperare mœrores, retegunt ipsam, atque omnia illa pudorica revelatis monstrat inguinibus, que pubi affigit oculos diva, et in diti specie solaminis pascitur. diffusior facta per risum, aspernit sumit atque ebibit potionem : et diu nequivit verecundia Baubonis primere, propudiosi facinoris est sit obscœnitas (27). Il a raison de mander aux païens, en les raillant vivement sur le ridicule de ces fêtes, ce qu'il y avait de singulier pour Cérès dans un objet qu'elle pouvait voir sur elle-même. *Ut num commodare alimoniis potest victuique sumendo, non ratio, non tempus, non sermo aliquis aditur gravis, aut affabilitas seria propudiosa corporum monstrata obscœnitas, objectanturque partem illam, quas pudor communis abondere atque naturalis verecundia jubet : quas inter aures castas veniâ nefas est, ac sine honore appellare præfatis. Quidnam, in so, in spectu tali, quid in pudore fuit verendisque Baubonis, quod minei sexus deam, et consimile matum membro, in admirationem converteret atque risum? quod tum lumini conspectuique daretur et oblivionem miseriarum daret habitum in lætiorem repentinâ ritate traduceret (28)?* N'y a-t-il beaucoup d'apparence que, faire commémoration de cette posture, l'on décerna les honneurs à l'objet qui divertit alors propos la déesse Cérès? De là naît une objection contre la déesse ne exposée dans la remarque précédente; car, dira-t-on, il faut fortifier extraordinairement les femmes grecques, qui d'un côté se couvraient seules, et qui de l'autre se couvraient sur une chose très-capable de salir l'imagination, et d'exciter des envies malhonnêtes. J'avoue

(27) Arnob., lib. V, pag. 174, 175.

(28) Idem, ibidem, pag. 176.

peut affaiblir un peu mes raisons ; mais tout bien considéré elles servent assez de force pour m'enrayer à ne changer pas de sentiment.

b) Il fallait.... qu'on veillât toute nuit.] Ceci fournirait encore une objection à mes adversaires. Les ma-

me dira-t-on, considérant, 1^o.

leurs femmes étaient séparées pendant qu'elles étaient occu-

ées à célébrer la mémoire d'une nature chatouilleuse, et à vénérer

un objet de tentation, dont il fallait même qu'elles fissent des figures

gigantesques (29), 2^o. qu'elles passaient la nuit à veiller, devaient crain-

dre quelque fâcheux accident ; car les veilles ont été toujours des occasions de bonne fortune. Il est donc

probable qu'ils recoururent à de tels préservatifs, savoir aux feuilles

d'agnus castus. Ces difficultés sont vainables, car outre que tous les hommes

étaient exclus des thesmophories, ce qui pouvait rassurer les

hommes jaloux et défiants, peut-on dire que les Grecs aient été assez

stupides pour se fier à un remède de femmes, pendant qu'ils se seraient

reliés de la vertu de leurs femmes, que les circonstances de la fête,

laux dire l'exclusion des hommes, la chasteté commandée, les veilles

au temple, etc., n'auraient pu rassurer ? Si l'on me demande

l'autorité touchant le texte de la remarque, j'alléguerai ces mots

de Plaute (30) : *Vultis enim considerare*

mysteria et illa divina, quae thesmophoria nominantur à Græcis

quibus gente ab atticâ sancta pervigilia consecrata sunt et pan-

isismi (31) graves. Je ne nie point la faveur de ces veilles il ne

commettait bien des désordres. L'Amour

de Plaute roule sur le mariage d'une fille qui avait été en-

fermée dans une telle occasion (32). Les Romains ne se portèrent à l'a-

voir. Voyez ci-dessus, citation (21), le passage

de Plaute ; mais l'instance qu'on y fonde ici n'est pas

un fait fort certain ; car on ne trouve point que ces figures étaient faites.

c) Arnobius, lib. V, pag. 173. Ce mot signifie veiller toute la nuit. Vous

verrez dans les gloses *pervigilium*, *παραγρηγορία* καὶ ἡ διὰ νυκτὸς ἀγρυπνία.

d) *Is adolescentis illius est avunculus, Qui illum stupravit noctu, Cereris vigiliis.*

Act. in prologo Aululariae.

abolition de certaines fêtes nocturnes, qu'après en avoir connu les déréglements. Il y eut des villes grecques

qui abolirent les mêmes cérémonies ; et il fallait voir de quelle manière

Aristophane frondait les veilles de dévotion. Lisez ces paroles (33) : *Di-*

ligentissimè sanciendum est, ut mulierum famam multorum oculis lux

clara custodiat, imitenturque eo ritu Cereri, quo Romæ initiantur. Quo

in genere severitatem majorum senatus vetus auctoritas de bacchanali-

bus ; et consulum exercitu adhibito questio animadversioque declarant.

Atque omnia nocturna, ne nos duriores fortè videamur, in mediâ Græ-

ciâ Diagondas Thebanus lege perpetuâ sustulit. Novos verò deos, et

in his colendis nocturnas pervigilationes sic Aristophanes facetissimus

poëta veteris comœdiæ vexat, ut apud eum Sabazius, et quidam alii

dii de peregrinis judicati à civitate ejiciantur. Lisez aussi ce qu'a dit un

journaliste dans l'extrait d'une dissertation de M. Rainssant. Ce n'était

pas seulement pendant trois jours que l'on célébrait les jeux séculai-

res : c'était aussi pendant trois nuits ; car on s'assemblait dans les temples

pour y veiller, et pour y faire des prières et des sacrifices : c'était ce

qu'on appelait *pervigilium* ; et afin que dans ces assemblées publiques il

ne se passât rien de malhonnête, les jeunes gens de l'un et de l'autre sexe

y assistaient sous la conduite de leurs pères et de leurs mères, ou

de quelques personnes d'âge de leur famille, qui pussent répondre de

leurs deportemens, ainsi qu'Auguste l'avait ordonné. L'ordonnance était

sage, et la précaution nécessaire ; l'amour est trop alerte sur toutes les

occasions favorables, pour oublier ses intérêts dans ces assemblées noc-

turnes. Mais on s'avisa un peu tard de remédier à l'abus, puisque l'em-

pereur Auguste commença d'y donner ordre. *Præstat serò quàm nun-*

quàm. Il faut mieux tard que jamais. Il faut croire qu'avant cela les trois

nuits des jeux séculaires étaient un bon temps pour la jeunesse amoureu-

se, et qu'on le mettait à profit avec d'autant plus de soin, qu'on savait

(33) Cicero, de Legibus, lib. II, folio 335, A.

qu'on ne le trouverait pas deux fois (34). Les veilles de dévotion de la primitive église n'étaient pas à couvert de tout attentat; et c'est pour cela que saint Jérôme recommande aux jeunes filles qu'en y assistant elles ne s'éloignent jamais de leurs mères, non pas même d'un travers de doigt (35). Il eût mieux valu qu'il acquiesçât aux justes plaintes de Vigilantius, qui condamnait ces assemblées nocturnes, à cause des impuretés qui s'y commettaient (36). Il en fallut enfin venir là, et supprimer cette dévotion, comme l'avoue le cardinal Bellarmin. *Quoniam occasione nocturnarum vigiliarum abusus quidam irrepere cœperant, vel potius flagitia non raro committi, placuit ecclesiæ nocturnos conventus et vigilias propriè dictas intermittere, ac solum in iisdem diebus celebrare jejunia* (37).

C'est sans doute sur de semblables raisons que fut fondé le mandement de l'archevêque de Paris, l'an 1697, contre la coutume que l'on avait d'aller au mont Saint-Valérien pendant la semaine sainte.

(E) *Brantôme..... a débité fausement que selon Pline les vestales se servaient de paillasses de feuilles d'arbre pour conserver leur chasteté.*] Voici un peu au long les paroles de cet écrivain (38): « J'ay veu et leu un » petit livret d'autrefois en italien, » sot pourtant, qui s'est voulu mes- » ler de donner des receptes contre » la luxure, et en met trente-deux; » mais elles sont si sottes, que je » ne conseille point aux femmes d'en » user, pour ne mettre leur corps » à trop fascheuse sujection. Voilà » pourquoy je ne les ai mises icy » par escrit. Pline en allegue une, » de laquelle usoiert le temps passé

» les vestales; et les dames d'At- » nes s'en servoient aussi durant » festes de la déesse Ceres, » *thesmophoria*, pour se refroidir » et oster tout appetit chaud » l'amour; et par ce vouloient » lebrer cette feste en plus grande » chasteté, qu'estoit des paillasses » de feuille d'arbre dit *agnus castus*. » Mais pensez que durant la feste » elles se chastroient de cette fa- » çon et puis après elles jettoient » la paillasse au vent. J'ay veu » pareil arbre en une maison » Guyenne d'une grande, hon- » nête et très-belle dame, et qui » montroit souvent aux estrang- » ers qui avoient voir, par gra- » tuité, et leur en disoit la » priété; mais au diable, si j'ay » mais veu ny ouy dire, que » me ou dame en ait encore » cueillir une seule branche, ny » pas seulement un petit recoin » paillasse, non pas même la » me propriétaire de l'arbre » lieu, qui en eut pû disposer » comme il lui eut plu. » Voyez » note (39).

(39) Il ne faut pas s'étonner de cela, car toute femme qui en eût cueilli eût avoué sa faiblesse.

THIBAUT, comte de Champagne, cinquième du nom, se fait connaître entre autres choses par ses amours pour la reine Blanche (A), mère de saint Louis: et s'il y fut malheureux comme la plupart des historiens le croient, il ne laissa pas de proposer cette grande reine à des traits de la médisance (B). Quelques-uns (a) prétendent qu'il éclater sa passion avant que cette princesse fût veuve (C); ils ajoutent que Louis VIII, mari de Blanche, fut contraint de dissimuler un tel affront, à cause des guerres où il se trouvait engagé; que le comte amena fort belles troupes à ce prince.

(34) Nouvelles de la République des Lettres, mars 1685, art. II, pag. 259, 260.

(35) *Vigiliarum dies et solemnes pernoctationes sic virguncula nostra celebret, ut ne transversum quidem unguem à matre discedat.* Hieronymus ad Lætiam, de Institut. filiarum.

(36) *Vide Hieronymum adversus Vigilantium, cap. IV.* Consultez M. Van Dale, de Oraculis, pag. 232 de la première édition, et pag. 60 de la seconde. Voyez aussi la remarque (D) de l'article VIGILANTIUS, ci-dessous.

(37) Bellarminus, de Ecclesiâ triumph., lib. III, cap. ult.

(38) Brantôme, Dames galantes, tom. II, pag. 163, 164.

(a) Varillas, Minorité de saint Louis, imprimée à la Haye, 1685.

attit courageusement ; la mort du roi ; que la reine le ne put se résoudre à tira d'affaire en les faisant con- hors de son pays, et sentir à désarmer, pourvu qu'il ra nettement qu'il n'en partit incessamment pour aller ; que le roi s'imagi- faire la guerre aux infidèles, le comte ne s'impatic- avec cent chevaliers entretenus à- pour avoir occasion de ses dépens (b). On ne voit rien reine, et connaissant dans ce narré touchant la cou- le grand préjudice qu'il ronne de Navarre : il faut donc recevoir de la retraite dire en cet endroit que Thibaut neur, le maltraita et le parvint à cette couronne, l'an que Thibaut, outré de 1234, par la mort de Sanche et ne respirant qu'une (c), qui ne laissa point d'enfans. vengeance, fit empoi- Il se croisa deux ans après, et roi ; que voyant que fut même chef de croisade ; mais était pas moins insen- par les raisons ordinaires, c'est- lui depuis qu'elle se à-dire par la mauvaise intelligen- euve qu'auparavant, il ce des princes croisés, cette ex- le parti des princes qui pédition n'aboutit à rien. Il mou- ent dépouiller de la ré- rut l'an 1253 (d), laissant ses qu'on n'eut aucune pei- états à Thibaut, son fils. Il avait engager, parce qu'on eu dans ses derniers jours de da facilement que l'in- grands démêlés avec les ecclésias- : de la reine venait de tiques ; et il avait même attiré a qu'elle avait conçue sur la Navarre un interdit de cardinal légat (D), qui trois ans, pour avoir chassé l'é- uis quelque temps à la vêque de Pampelune (e). Nous France ; qu'il ne fut pas verrons dans les remarques qu'il sile à la reine de le dé- fut grand poète (E). Ce fut un la ligue, car il fallut homme que l'on soupçonnait ai- t qu'elle lui fît dire sément des plus grands crimes. e serait pas fâchée de le On crut qu'il empoisonna Philip- il fonda de grandes es- pe, comte de Boulogne (F), on- pour son amour sur ce cle de saint Louis. compliment ; qu'il aban- (b) *Idem, ibidem.* ligue, et qu'il décou- (c) *Père, ou selon d'autres, oncle de* reine fort à propos tous *Blanche de Navarre, mère de Thibaut.* ins des ligueurs ; que (d) *Et non pas 1277, comme dit la Croix* tournant toute leur fu- *du Maine, pag. 465.* ture lui, entrèrent dans (e) *Voyez l'Histoire de saint Louis, com-* pagne et la ravagèrent ; *posée par M. de la Chaise, liv. XI, num. 4,* régente le secourut et *pag. 172.* e les choses à des trans- (A) *Ses amours pour la reine Blan-* qui leur ôtèrent tous les *che.] Claude Fauchet n'a pas oublié* de leur invasion ; qu'ils notre comte de Champagne ni ses amours, en parlant des anciens poë- ent une autre voie de le tes français. « Blanche, dit-il (1), qui qui fut de l'accuser de » estoit belle, jeune, et encore Espa-

(b) *Idem, ibidem.*

(c) *Père, ou selon d'autres, oncle de Blanche de Navarre, mère de Thibaut.*

(d) *Et non pas 1277, comme dit la Croix du Maine, pag. 465.*

(e) *Voyez l'Histoire de saint Louis, composée par M. de la Chaise, liv. XI, num. 4, pag. 172.*

(A) *Ses amours pour la reine Blanche.] Claude Fauchet n'a pas oublié notre comte de Champagne ni ses amours, en parlant des anciens poëtes français. « Blanche, dit-il (1), qui » estoit belle, jeune, et encore Espa-*

(1) *Des anciens Poëtes français, liv. II, pag. 117.*

» gnoie, sceut si bien mener Thie-
 » bault, qu'il abandonna les autres
 » barons : et qui plus est descouvrit
 » l'entreprise faite pour prendre le
 » roy revenant d'Orleans à Paris. Or
 » les amours du comte de Champa-
 » gne desplaisans depuis à aucuns
 » seigneurs, il advint (ainsi que dit
 » une bonne chronique que j'ai es-
 » crite à la main) que Thiebault un
 » jour entrant en la salle où estoit la
 » roine Blanche, Robert, comte d'Ar-
 » tois, frère du roi, luy fit jetter au
 » visage un fromage mol, dont le
 » Champenois eut honte, et prist de
 » là occasion de se retirer de la cour,
 » afin d'éviter plus grand scandale.
 » Toutesfois la grand Chronique de
 » France dit que le comte ayant de-
 » rechef pris les armes contre le roy,
 » et sachant le grand appareil qu'on
 » faisoit pour lui courre sus, il en-
 » voya des plus sages hommes de son
 » conseil requérir paix, laquelle luy
 » fut accordée. Mais d'autant que le
 » roy avoit fait grande despense, il
 » fut contraint quitter Montereau-
 » fault-Yonne et Bray-sur-Seine, avec
 » leurs dependences. A celle beson-
 » gne estoit (ce sont les mots de la
 » grand Chronique) la roine Blanche
 » laquelle dit au comte, qu'il ne de-
 » voit point prendre les armes contre
 » le roy son fils, et se devoit souve-
 » nir qu'il l'estoit allé secourir jus-
 » ques en sa terre, quand les barons
 » le vindrent guerroyer. Le comte re-
 » garda la roine qui tant estoit belle
 » et sage, de sorte que tout esbahi de
 » sa grande beauté, il luy respondit :
 » Par ma foy, madame, mon cœur,
 » mon corps, et toute ma terre est à
 » vostre commandement, ne n'est
 » riens qui vous peust plaire que ne
 » fisse volontiers : jamais, si Dieu
 » plaist, contre vous ne les vostres
 » je n'iray. D'illec se partit tout pen-
 » sif, et luy venoit souvent en re-
 » membrance le doux regard de la
 » roine, et sa belle contenance. Lors
 » si entroit en son cœur la douceur
 » amoureuse; mais quand il luy sou-
 » venoit qu'elle estoit si haulte da-
 » me, et de si bonne renommée, et
 » de si bonne vie et nette, qu'il n'en
 » pourroit ja jouir, si muoit sa dou-
 » ce pensée amoureuse en grande
 » tristesse. Et pource que profondes
 » pensées engendrent melancolies, il

» lui fut dit d'aucuns sages hom-
 » qu'il s'estudiast en beaux son-
 » doux chants d'instruments; et
 » fit : car il fit les plus belles ca-
 » cons et les plus delitables et m-
 » dieuses, qui onques fussent
 » en chançons ne en instrume-
 » et les fist escrire en sa salle à
 » vins, et en celle de Troyes; et
 » appelées les chançons au roy
 » Navarre. »

(B) *Il ne laissa pas d'exposer la*
grande reine aux traits de la médisance (2).] Plusieurs choses don-
 rent prise aux médisans. Thibault
 tait rendu très-odieux par sa re-
 te précipitée du camp d'Avignon
 plus encore par les soupçons que
 eut qu'il avait empoisonné Louis
 et cependant on le voyait dans
 si étroite intelligence avec la ve-
 du roi, qu'il lui découvrait tous
 desseins des princes ligués; et
 quoique divers sujets de colère
 sent engagé à se porter pour l'un
 chefs de la ligue : cela sentait un
 gagement mutuel de cœur (3).
 veuve ne s'appriivoise pas sans
 avec un homme qui passe pour
 micide de son mari. Un homme
 revient pas sans cela d'un grand
 contentement; et si on l'en fait
 venir, ce n'est guère par de sim-
 paroles. Outre cela les princes li-
 se jetant dans la Champagne
 vent la reine Blanche sur leur
 min; elle va au secours du comte
 ne l'abandonne pas lors même
 les ligueurs le poursuivent con-
 l'empoisonneur de leur roi co-
 mun. Cela leur parut tellement
 pect, qu'ils se moquèrent des
 qu'elle leur fit de punir Thibault
 était coupable. Voici comme parle
 moderne qui a consulté de bons
 nuscrits. *La reine envoya de là*
second ordre aux ligués de sortir
la Champagne; et que, s'ils avaient
quelque sujet de plainte contre
baut, elle était prête de leur en
justice. Mais tout ce qu'elle en
ne fut, à ce qu'on prétend, qu'une
ponse insolente et même barbare.

(2) Voyez d'autres médisances contre la reine, ci-dessous, remarque (D).

(3) L'historien moderne de saint Louis, II, num. 6, pag. 51, rapporte que la reine qu'eut Blanche de se raccommo-
 dier avec Thibault, quoiqu'elle sût qu'il était amoureux d'elle, fit tirer des conséquences désavantageuses.

aient pris les armes pour justice eux-mêmes, et non l'attendre d'une femme éclairait la protectrice du de son mari (4). » Quant is composées par le com- art des historiens disent ouvaient le mauvais suc- amours. Le passage que Claude Fauchet marque nseilla à ce galant infor- onsoleur par des chansons, r par ce moyen la mélan- e dévorait. Le bon sens à croire que si Blanche favorable aux désirs du ôt mieux caché son feu ; ouleur de ne pouvoir in- ne tendresse à cette reine ler tant de soupirs et tant 'il recommanda aux mu- on palais. On prétend que extravagance et une espè- où il ne serait pas tom- ne avait eu pitié de lui de rte. Écoutons un auteur soit qu'il eût autant de pré- que d'amour, soit que sa eût d'abord dégénéré en t qu'il fût prévenu de l'o- que le secret empirerait maladie que de la guérir, la fin la vertu de la reine nit au désespoir; non-seu- ne se mit point en peine r le feu qui le consumait, affecta même de le décou- toutes les voies que l'ex- ce la plus pitoyable pou- gérer à un homme de sa Il composa des chansons ises où il y avait plus d'es- d'élégance : il trouva le les faire voir à la reine ; mit en musique ; on les toutes sortes d'instrumens, les remettre dans l'idée elles auraient perdu la la nouveauté, ou pour en r la mémoire, après même leur et la princesse qui lui le sujet ne seraient plus , graver sur le bronze, et aux yeux de tout le mon- les galeries de son palais es et de Provins, comme eu peur que les siècles à

de saint Louis, liv. II, num. 21, l'ann. 1229.

» venir ne fussent pas assez instruits
» de sa folie, ou que le sien manquât
» de satires (5). » Il y a ici un petit anachronisme. M. Varillas suppose que Thibaut fit toutes ces extravagances avant la mort de Louis VIII ; mais je m'en ferais plutôt à l'histoire que Fauchet cite (6), laquelle renvoie toutes ces chansons au temps qui suivit la perte de Montereau et de Bray. C'est aussi la chronologie d'un de nos meilleurs historiens (7) : Cette perte, dit-il, ne le rendit point plus sage ; *il persista toujours dans sa folle passion pour la reine qui l'avait ruiné, et se retira dans son château de Provins, à composer des vers et des chansons pour entretenir son amoureuse rêverie.* Il fut obligé de céder ces villes l'an 1235, selon Mézerai (8).

Finissons cette remarque par les paroles du nouvel historien de saint Louis, elles seront une juste récapitulation de ce qui précède. « L'auteur » où l'on voit le plus de traits de » cette médisance recueillis, et qui » loue partout Blanche jusqu'à l'ex- » cès, ne parle de ces bruits que » comme de choses qu'il ramasse, » ajoutant de lui, tout Anglais qu'il » était, que ce serait un crime que » de s'en laisser persuader. Il assure » même, aussi-bien qu'un Liégeois » né dans un temps où les choses » étaient encore fraîches, que ce n'é- » tait qu'un effet de l'animosité des » grands contre la régence et contre » la fermeté de cette princesse ; com- » me en effet on ne trouvera point » de siècle qui ne fournisse assez » d'exemples pareils. D'ailleurs ; de » quatre auteurs qui en parlent, au- » cun n'insinue seulement qu'elle ait » eu la moindre pente à flatter la » passion du comte de Champagne, » s'il est vrai qu'il en ait eu ; mais » un des quatre assure positivement » que Thibaut ne s'amusait à bar- » bouiller de ses chansons les palais » de Troyes et de Provins, que pour » charmer le désespoir où la vertu » de Blanche l'avait mis. Que si dans » ce qui reste de ces beaux ouvrages,

(5) Varillas, Minorité de saint Louis, pag. 12.

(6) Voyez ci-dessus, la remarque (A).

(7) Mézerai, ubi infra.

(8) Mézerai, Abrégé chronologique, tom. II, pag. 715.

(F) *On crut qu'il empoisonna Philippe, comte de Boulogne.*] Ce comte, fils de Philippe-Auguste, et il fut été le chef de la ligue qui se forma contre la régente Blanche, pour la mort de Louis VIII. Comme sa mort fut fort soudaine, le peuple, toujours disposé à la calomnie, y voulut trouver une cause violente, et quelques traits perdus portèrent même à la reine. Mais ce seroit lui faire tort que de penser à l'en justifier; et en effet on se déclina tout autrement contre Thibaut, soit parce qu'il y gagnoit plus que personne, ou que persuadé comme on estoit qu'il avoit fait son coup d'essay sur Louis VIII, on ne crut pas qu'il eût deu beaucoup hésiter pour celui-cy. La vérité est néanmoins qu'il n'y eut jamais rien d'avéré contre luy sur ce dernier soupçon, non plus que sur l'autre, quoy que la maniere dont il prit cette mort fût assez propre à le faire juger capable de l'avoir procurée (17). » Voilà comment la reine Blanche était mise de toutes les mauvaises parties; tant il est difficile d'avoir une grande réputation sans être exposée aux coups de langue des médisans.

(17) Histoire de saint Louis, liv. III, num. 20, pag. 140.

THOMÆUS (NICOLAS-LÉONIC), été un illustre professeur à Padoue, dans le XVI^e. siècle. Il étoit Vénitien, et originaire d'Albanie (a). Il étudia les lettres grecques à Florence, sous Démétrius Chalcondyle; et il a été le premier entre les latins qui ait appliqué en grec, à Padoue, les ouvrages d'Aristote. Il voulut remonter jusqu'à la source, afin de bien rétablir la philosophie, qu'il trouva misérablement défigurée par les vaines subtilités des scolastiques, et par les spéculations des commentateurs arabes (A). Comme il était grand

(a) *Epirotâ patre Venetiis genitus.* Paulus Jovius, Elog. cap. XCI.

humaniste, il ne se faut étonner, ni de son dégoût pour la méthode de philosopher qu'on suivait en ce temps-là, ni du courage qu'il eut d'expliquer le texte grec d'Aristote. Ses mœurs étaient celles d'un véritable philosophe: il aimait le repos du cabinet, sans se donner les mouvemens que l'émulation et que l'ambition inspirent (b). Il se contenta d'un bien médiocre; il le dépensa frugalement, et ne se maria point (B). Il prit pour un présage de sa mort prochaine la mort d'une grue qu'il avait nourrie pendant quarante ans. (C). Vu l'âge où il était parvenu, la moindre chose pouvait lui donner cette pensée. Il avait réussi à faire des vers (c). Il mourut à Padoue, l'an 1533, à l'âge de soixante et quinze ans (d) (*). Je parlerai de ses écrits dans l'une de mes remarques (D). Il avait un frère que Pierre Valérianus a mis au nombre des savans malheureux (E).

(b) *Vita ejus praeclat à contentione ambitioneque in studioso mollique otio versabatur.* Jovius, *ibid.*, *Præter virtutem bonasque artes totâ in vitâ nullius rei appetens.* Petrus Bembus, in Epitaphio Leon. Thomæi, apud Chytræum Delic. Itiner., pag. m. 152.

(c) Petrus Bembus, in Epitaphio Leon. Thomæi, apud Chytræum Delic. Itiner., pag. m. 152.

(d) Spond., *ed. ann.* 1533, num. 20.

(*) Léonic mourut de deux ans plus jeune, l'an 1531, au mois de mars. Voyez rem. sur le ch. 24 du 1^{er}. liv. de Rabelais. Elle est de M. de la Monnoie. REM. CRIT.

(A) *La philosophie, qu'il trouva misérablement défigurée par les..... scolastiques, et par les..... Arabes.*] Paul Jove exprime heureusement le triste état où les scolastiques réduisirent la philosophie. Ils ne cherchaient point la vérité, mais l'art de faire des objections, et d'y répondre à la faveur de cent termes de

nouvelle fabrique qu'ils n'entendaient pas eux-mêmes. *Philosophiam ex purissimis fontibus, non ex lutulentis rivulis salubriter hauriendam esse perdocebat, explosâ penitus sophistarum disciplinâ, quæ tum inter imperitos, et barbaros principatum in scholis obtinebat, quum doctores excogitatis barbarâ subtilitate dialecticorum figmentis, physicæ quæstiones non ad veritatis lucem, sed ad inanem disputandi garrulitatem revocarent; et juvenus in gymnasio Arabum et barbarorum commentationes secuta, à recto, munitoque itinere in confragosas ignorantie crepidines ducere-tur* (1).

(B) *Il se contenta d'un bien médiocre..... et ne se maria point.*] On verra, dans le passage que je cite, l'innocence de ses mœurs et la pureté de son célibat. *Pervenit venerandâ barbæ canitie ad septuagesimum tertium ætatis annum* (2), *mediocri substantiâ, ipsâque civili frugalitate, et cælebs et felix, quod nemo vel innocentie et doctrinæ conscientiâ, vel munitiâ corporis, vel animi nitore, beatior ætate nostrâ fuerit* (3).

(C) *Il prit pour un présage..... la mort d'une grue qu'il avait nourrie pendant quarante ans.*] Le même Paul Jove sera mon garant. *Aluerat domi gruem, de manu ipsius senili oblectamento cibaria capientem, per quadraginta annos. Is senio tabefactus quum periisset, et ejus desiderio triste omen concepit, prædixitque nullo laceratus morbo, se non multò post adamati gruis fatum, maturo vitæ exitu secuturum.*

(D) *Je parlerai de ses écrits dans l'une de mes remarques.*] Il composa dix dialogues à la manière des académiciens, sur des matières curieuses, ou importantes, comme de *divinatione, de nominum inventione, de ludo talario, de precibus, de animorum immortalitate, etc.* Il traduisit ou paraphrasa quelques traités d'Aristote et de Galien (4), et publia

(1) Paulus Jovius, in Elogiis, cap. XCI, pag. m. 213.

(2) Sponde, ad ann. 1533, num. 20, le fait vivre jusqu'à l'âge de soixante-quinze ans.

(3) Jovius, Elogior. cap. XCI, pag. 213.

(4) De Animalium motione ac ingressu : Quæstiones mechanice : Liber primus de partibus animalium : Argumenta in aliquot libros Aristotelis periorum naturalium ex Michaële Ephesio fere translata. Gesner., in Bibliotheca, folio 521.

un mélange de très-beaux recueils, sous le titre de *Variâ Historiâ*, où il suit la coutume de son siècle : il cite point les anciens auteurs qui lui fournissaient des matériaux. A l'égard des traductions, M. Huet lui donne un bon témoignage, *Emendatus interpres, ad auctoris nutum totum confingens* (5). Il y a une chose à observer touchant l'ouvrage qui a pour titre de *Variâ Historiâ libri tres*, c'est qu'il le composa dans sa jeunesse, et qu'il ne le publia qu'en sa vieillesse, l'an 1531. Voici comme il parle dans l'épître dédicatoire à l'évêque de Dunelme, Cuthbert Tonstal. *Commentariolos de Variâ Historiâ quos aliàs juvenis admodum multipliciùm Græcorum tum Latinorum lectione confeceram seposueramque nunc edendos excudendosve curavi : quando maturioris ætatis pleraque jam à me de omnimodâ philosophia exierunt opera ex academicorum peripateticorumque fontibus hausta, hæc quoque juvenilia studia nostrâ sud aliquando mercede non defraudarentur.*

Voilà un auteur qui eut la prudence de n'exposer pas au jugement du public les productions de sa jeunesse avant que de s'être acquis une grande réputation par les livres qu'il composa dans un âge plus avancé. Cette conduite est judicieuse : il n'y a guère d'auteurs qui ne se repentaient de la précipitation avec laquelle ils mettaient au jour les premiers essais de leur plume ; avant même que le poil follet leur soit venu au menton. Grotius, qui avait peut-être moins de sujet que tous les autres de se repentir, en eut une confusion extrême. Voici l'aveu qu'il en fait dans une lettre où il loue Servius d'avoir tenu une conduite bien différente. *Quo rependam non habeo, ex quo tandem resipiscere cœpi ab eâ insipientiâ, quæ mihi cum aliis nonnullis communis fuit, ut cæcâ quâdam in notescendi libidine nihil nisi infamiam meam publicarem, daremque ea multo spectanda, quæ nunc ne solè quidem apud me sine magno pudore et acri doloris sensu conspicio.*

Paul Jove dit, *Scriptis eruditè et luculenter Commentarios in parva naturalia Aristotelis.*

(5) Huet., de claris Interpreti., pag. m. 222. Voyez Vossius, de Hist. lat., pag. 677.

ro (dicam non ut blandiar, sed ut
 am animi fortitudinem, quam, si
 im, imitari velim, sanè, quod
 um, probem atque commendem)
 annos non doctrinæ tantum, sed
 sapientiæ capaces, tibi te et publi-
 servasti; et quo nullum maturæ
 certius esse signum potest,
 es ita utilitati aliorum studere,
 appareret priorem tibi hujus esse
 gloriæ tuæ rationem (6). Les
 écrivains qui se hâtent un peu moins
 sont encore plus de risque, parce
 qu'on excuse mieux les défauts des
 écrivains de quinze ans, que les dé-
 fects des écrivains de vingt à vingt-
 cinq ans. C'est donc à ceux-ci à pren-
 dre bien garde à leur premier livre;
 car s'il ne vaut rien, ils ont ensuite
 mille peines à se relever, et à guérir
 la prévention du public. S'ils ont
 imposé dans leur jeunesse, qu'ils
 soient comme Thomæus, qu'ils at-
 tendent qu'à la faveur d'une belle
 réputation, ils puissent faire passer
 leur ouvrage médiocre. Qu'ils ne fas-
 sent pas ce qui se pratique dans les
 collèges d'Italie, où les valets précè-
 dent les maîtres; que le plus beau de
 leur équipage prenne les devans;
 qu'ils s'établissent par-là; le reste
 viendra son heure; ils ne perdront
 point la récompense des premiers
 travaux, s'ils croient avec Thomæus
 que ceux-là aussi doivent remporter
 le salaire. Il est constant qu'au bout
 d'un certain degré de réputation les
 auteurs trouvent du débit et de l'en-
 couragement pour des ouvrages médiocres,
 qui seraient sifflés si des inconnus les
 présentaient au jour. Mais ceux qui
 sont de ce préjugé du public y
 sont bien souvent attrapés. Ils rassem-
 blent tous leurs papiers, ils remon-
 tent jusqu'aux plus petits manuscrits
 qu'ils ont composés au sortir de leurs
 études, ou étant encoresur les bancs,
 et les envoient à l'imprimeur. Ils
 flattent enfin tous les lecteurs, et
 méritent quelquefois plus de blâme
 pour les derniers livres, qu'ils
 avaient remporté de louanges pour
 les premiers.

Grotius, dans une lettre où il remercie
 de l'exemplaire qu'il avait reçu des
 de Re militari. Elle est datée du 8 de
 1607, et à la tête de mon édition. Joignes à
 l'exemple de Grotius ceux que M. Baillet allè-
 gue au 1^{er} tome des Jugemens des Savans, part.
 I, chap. IX des Préjugés de l'âge.

(E) Il avait un frère que Piérius
 Valerianus a mis au nombre des sa-
 vans malheureux.] Il n'eût point été
 inférieur à notre Thomæus s'il eût
 vécu autant que lui; mais il mourut
 jeune, et il eut néanmoins le temps
 de sentir bien des misères: ses jours
 furent courts et mauvais. Rapportons
 ce qu'en a dit Valerianus. *Bartholo-*
meum Leonicum cognomento Fuscum.
agnovistis, cujus ingenium, et abso-
lutissimam eruditionem omnes admi-
rabamur. Is cum Patavinum bellum,
et totius ejus regionis desolationem,
incendiaque devitasset, Romæ ali-
quandiu fuit, sed, cum neque hic
otium, quod sibi proposuerat, repe-
risset, in Cassinatem recessit solitudi-
nem, facta illi à loci illius monachis
quiescendi copia; sed, dum hic spe-
rat scripta sua luculentissima matu-
rare, et immortalem sibi gloriam
comparare, paucis postquam illuc
secesserat diebus, rapidissimè corre-
ptus febris, cum ægrotaisset gravissimè,
valetudinis ejus violentiâ sublatus
est: futurus dubio procul Leonico
Thomæ germano fratri non inferior,
si fata eum diutius in vitâ esse voluis-
sent (7).

(7) Pier. Valerianus, de Litteratorum Infelici-
 tate, lib. II, pag. m, 84.

THOMAS (PAUL), sieur de Gi-
 rac, fils de Paul Thomas, sieur
 de Maisonnnette (A), a été un fort
 savant homme, bon voisin et bon
 ami de Balzac. Son esprit et son
 savoir n'auraient pas été connus
 peut-être hors des murailles d'An-
 goulême sa patrie, s'il n'eût cri-
 tiqué les ouvrages de Voiture:
 mais cette critique, qui n'était
 qu'une petite dissertation, don-
 na lieu à une longue querelle qui
 fit un grand bruit dans le monde.
 Costar, ami de Voiture, n'eut
 pas plus tôt vu cette critique qu'il
 entreprit de la réfuter. Ce des-
 sein, qu'il n'exécuta que lente-
 ment, et qu'avec plusieurs arti-
 fices, dit-on, lui réussit (B): il
 publia une défense de Voiture
 qui fut fort estimée (C). Girac

se crut obligé de répondre: il ne se servit plus du latin, comme dans sa première dissertation; il se défendit en français, qui était la langue que Costar avait employée dans l'Apologie de son ami. La réponse de Girac (a) fut destinée, non-seulement à soutenir ce qu'il avait censuré dans les Lettres de Voiture, mais aussi à critiquer quelques fautes de Costar. C'est pourquoi la réplique de ce dernier consista en deux ouvrages: l'un fut sa propre Apologie; l'autre fut la suite de la Défense de Voiture. Son adversaire revint à la charge, et publia un gros volume contre cette suite de la Défense. La querelle n'alla pas plus loin; aussi avait-elle été poussée aux dernières extrémités que notre langue puisse souffrir dans des ouvrages sérieux. Costar était un railleur qui donnait de pe-sans coups quand il s'en mêlait. Il le fit bien sentir tout à la fois à Balzac et à Girac, dans sa première défense. Un auteur piqué s'imagine ordinairement qu'il ne tire point raison de l'offense si les coups qu'il rend ne sont plus rudes que ceux qu'on lui a donnés. Girac se conduisit selon ce principe dans sa réponse, et Costar aussi dans ses nouvelles défenses; de sorte que Girac, ayant bâti sa réplique dans ce même esprit, porta l'invective au dernier degré. Pour voir des livres plus injurieux que cette réplique,

(a) Il la publia l'an 1655, et y joignit sa Dissertation latine, qui avait déjà été imprimée dans la deuxième édition de la Défense de Voiture. J'ai une édition de cette Défense, imprimée à Paris, l'an 1664, où l'on assure, dans l'avis au lecteur, que l'on donne pour la première fois la Dissertation latine de M. de Girac. N'est-il pas ridicule de dire cela l'an 1664?

il faut s'adresser, ou à ceux qui écrivent en latin, ou à ceux qui ont écrit en français depuis quelque temps dans quelques villes de Hollande que je ne nomme pas. Girac eut l'avantage d'avoir porté le premier et le dernier coup. Il y eut une chose qui marqua bien distinctement sa victoire, c'est que Costar employa tout son crédit pour obtenir des magistrats que la réplique de son antagoniste fût supprimée (D). Le prétexte qu'il allégua qu'on l'attaquait dans ses mœurs à quelque chose de spécieux, généralement parlant, et néanmoins n'était pas valable (E); car on ne l'accusait point sans preuves (F) et cela devait plutôt engager les juges à donner un privilège à l'ouvrage de Girac, qu'à le refuser (G). Patin a parlé peu exactement de ce démêlé (H). On ne saurait assez admirer la délicatesse des amis de Voiture: ils prétendirent que puisque Girac avait osé le critiquer, il était digne des exécutions militaires (I). Le passage qui prouve cela témoigne que cet auteur avait du bien. Un passage de Balzac témoigne la même chose (K). Ce que j'ai dit touchant M. de Girac, dans le projet de ce Dictionnaire, sert l'une des remarques de cet article (L). On y verra le temps de sa mort, et la restriction avec laquelle il faut entendre un éloge qu'on lui a donné, par rapport à l'intelligence des langues orientales.

Le jugement de M. Chevreau sur ces deux célèbres combattans, Girac et Costar, donne au premier tout l'avantage (M). Je ne doute point que les meilleurs

urs ne se conformassent M. Chevreau, s'ils vou-
 endre la peine d'exami-
 s les pièces de ce procès;
 i approfondiraient les
 le cette dispute trouve-
 paremment un nouveau
 prononcer contre Cos-
 se qu'il en usa mal avec
 lzac. On lui en a fait de
 proches dans la préface
 retiens de ce dernier.
 ondel, qui a été dès sa
 grand admirateur de
 t qui l'est encore autant
 ais (N), fut si indigné
 duite de Costar, que peu
 t qu'il ne publiât quel-
 e contre lui.

de Paul Thomas, sieur de
 te.] Le père de M. de Gi-
 de Jarnac (1), mais il de-
 Angoulême. Il entendait
 breu, comme il paraît par
 s de Jarrige : Le père Beau-
 reçu l'an passé d'un de nos
 une lettre en hébreu, il cou-
 ffec à Angoulême toute la
 en avoir l'interprétation
 se de M. Thomas de Mai-
 homme savant, et qui a une
 onnaissance de cette langue.
 éte homme ne peut nier ce
 s (2). M. Colomiés (3) cite
 de Jarrige, et dit (4) qu'il
 plaisir les poésies de M. de
 te, et que Balzac en a parlé
 dans ses lettres latines (5),
 issi Nicolas Bourbon.
 dessein, que Costar n'exé-
 lentement, et qu'avec plu-
 ifices, dit-on, lui réussit.]
 près l'impression des ouvra-
 ture, il arriva que Balzac,

sus, Gallie Orient. pag. 183.
 e aux Calomnies de Jacques Beaufés,

, Gallie Orient. pag. 184.
 ibidem, pag. 183.

08 editionis in-12. Quanti oris et
 ls, dit-il, poeta sit Paulus civis
 t emr pluribus exemplis apud te pro-
 . Après quoi il cite quelque chose
 ur l'expédition de l'île de Ré.

qui peut-être ne voyait pas sans cha-
 grin le bon accueil qui leur était fait,
 pria Girac de lui en écrire son sen-
 timent. Celui-ci ne manqua pas d'a-
 voir cette complaisance : il fit une
 dissertation latine sur ce sujet, la-
 quelle Balzac communiqua à Costar,
 pour en avoir son avis. Costar prit
 cela pour une occasion de se signaler,
 et comme il crut que Balzac n'était
 pas fâché que l'on eût trouvé des ta-
 ches dans les Lettres de Voiture, il
 résolut de faire une apologie dont le
 contre-coup portât sur Balzac. Mais
 afin de prendre mieux ses mesures,
 il s'excusa d'abord de ne pouvoir
 dire ses sentimens sur les remarques
 de Girac, et allégua mille occupa-
 tions qui lui en ôtaient le loisir. En-
 fin, après quelques années, et quand
 on y pensait le moins, il envoya sa
 Défense, écrite à la main, à M. de Bal-
 zac, le conjurant, s'il y trouvait quel-
 ques lignes qui lui pussent déplaire,
 de les rayer, de les mettre au feu,
 de les jeter dans l'eau ; qu'il les lui
 abandonnait absolument. Cependant
 ce livre, qui n'est autre chose qu'une
 satire contre l'honneur de celui à qui
 il l'adresse, quoiqu'il fût profession-
 de le chérir et de l'honorer, était
 imprimé, et entre les mains de tout
 le monde, avant que le manuscrit en
 fût seulement venu jusqu'à lui (6).
 Un passage du *Ménagiana* me fait
 douter que ce récit de Girac soit vé-
 ritable à l'égard de la dernière par-
 tie. Je ne crois point que la Défense
 de Voiture fût imprimée avant que
 l'auteur en eût envoyé une copie ma-
 nuscrite à M. de Balzac ; car voici ce
 que je trouve dans le *Ménagiana*
 (7) : « M. de Balzac... après avoir
 » obligé M. de Girac à écrire en latin
 » contre les *Lettres de Voiture*, en-
 » gagea aussi M. Costar à prendre la
 » défense de Voiture, et à écrire con-
 » tre M. de Girac : c'était pour s'at-
 » tirer les louanges de l'un et de
 » l'autre côté. Je passais par le Mans
 » pour revenir à Paris dans le temps
 » que la *Défense* fut achevée. M. Cos-
 » tar m'en donna deux exemplaires,
 » l'un pour être envoyé à M. de Pin-
 » chène, neveu de M. de Voiture, et

(6) Girac, préface de la Réponse à la Défense de Voiture.

(7) Pag. 166 de la première édition de Hollande.



» l'autre à M. Conrart. Il me dit qu'il
 » se soumettrait volontiers à tous les
 » changemens qu'on y voudrait fai-
 » re, soit qu'on voulût y ajouter ou
 » retrancher. Une des copies fut com-
 » muniquée à M. de Balzac, qui en-
 » voya ses corrections. Cependant
 » l'ouvrage s'imprima : et parce que
 » ses corrections arrivèrent dans le
 » temps que l'impression fut achevée,
 » on lui manda qu'elles étaient ve-
 » nues trop tard ; et le livre parut
 » tel qu'il était, dont il eut quelque
 » chagrin. » Comparez cela avec le
 narré de Costar (8), et avec une let-
 tre de Balzac à Conrart (9), et vous
 comprendrez clairement que Balzac
 avait reçu le manuscrit avant que
 l'ouvrage fût imprimé. Cela n'empê-
 che point que beaucoup de gens ne
 croient qu'on se joua de Balzac, et
 que les excuses empruntées de ce que
 le neveu de Voiture fit imprimer sans
 en avertir Costar sont de pures avan-
 nies. La guerre des auteurs a ses ru-
 ses aussi-bien que celles des souve-
 rains ; et apparemment c'est un stra-
 tagème des combats de plume que
 ce qui fut pratiqué en cette rencon-
 tre envers Balzac. L'impression alla
 son train, et sortit son plein et en-
 tier effet, malgré les fortes opposi-
 tions qu'il faisait signifier par M.
 Conrart (10).

(C) *Costar... publia une Défense de Voiture qui fut fort estimée.*] On peut dire que cela le mit au monde : son nom vola de toutes parts depuis ce temps-là ; et ce qui est beaucoup plus réel, il obtint à cause de cet ouvrage une pension de cinq cents écus. *Il ne pouvait s'empêcher, c'est M. de Girac qui parle (11), de témoigner en toutes rencontres la satisfaction et la joie qu'il avait de me connaître. Et de fait, en quel coin de la France n'a-t-il point publié, qu'il m'avait des obligations infinies de lui avoir donné lieu de se produire ; que par mon moyen il était devenu le spectacle du monde savant et poli ; qu'il me devait la gloire et les applaudissemens qu'il recevait de tous côtés ;*

(8) Suite de la Défense, pag. 20 et suiv.

(9) La XV^e. du IV^e. livre, datée du 15 de juin 1653.

(10) La même.

(11) Réplique à Costar, pag. 3 et 4, édition de Hollande. Voyez aussi le Ménagiana, pag. 368, 369.

*et ce qu'il estime bien davantage. Que j'étais cause qu'il avait attiré cinq cents écus ? J'ai vu plusieurs lettres qui ne chantent autre chose, et je n'ai vu aucun de ses amis qui ne m'ait fait mille remerciemens de sa part, pour avoir fourni d'occasion à ce bienheureux livre que son ennemi avait jugé digne de ses libéralités (*1). Ce sont les paroles dont s'est servi depuis en son épître dédicatoire.*

(D) *Costar employa tout son crédit pour obtenir des magistrats qu'une réplique de son antagoniste fût imprimée.*] Il est moins honteux à un dialecticien de faire la faute qu'on appelle *μετάβασις εἰς ἄλλο γένος*, *changer le change, abandonner la position, et se jeter à travers champs pour se saisir d'une autre difficulté*, qu'il n'est honteux à un bel esprit qui s'est battu quelque temps avec sa plume, de la quitter pour se servir des armes du magistrat. Il ne visiblement lâcher le pied, qu'on ne le champ de bataille, jeter son bouclier et son épée, pour gagner promptement un asile, pour se cacher avec plus de diligence derrière un autel. Je m'étonne que Costar qui avait tant de lumières, n'ait point prévu que sa conduite ainsi interprétée, et qu'on la comparerait pour le moins avec celle d'un gentilhomme qui, dans une querelle d'honneur, aurait son recours au bras du lieu, et non pas à son épée. Il répondit et il répliqua au critique Voiture ; il le maltraita autant qu'il voulut, il l'accusa de mille fautes après avoir joui de la liberté que la république des lettres lui donnait ; il recourut à M. le lieutenant pour empêcher que son ennemi ne défendît, et ne jouît de la même liberté. C'était une injustice criminelle ; mais la peur était encore plus vaine dans ce procédé que l'injustice. Costar n'eut garde de se taire ; il insulta bien son homme. « Que sont devenus », dit-il (12), les sentimens généraux de ce fanfaron qui prenait naissance dans la qualité de gentilhomme de chambre et de cadet Ordonateur ? »

(*1) Épître dédicatoire de la Suite de la Défense.

(12) Dans sa 1^{re}. lettre à M. de Montausien la tête de sa Réplique, folio * 3 verso.

(*2) Suite, pag. 12, L. 366.

qui se faisait tout blanc de son
pée, et qui se vantait, d'avoir
toujours si profondément gravé
dans son âme les sacrées lois de
l'ancienne chevalerie, qu'il ne lui
était pas possible de les violer et
de les enfreindre ? Si ces imagina-
tions frivoles et ridicules se sont
évanouies, et si le cerveau de M.
Costar n'est plus troublé par de
semblables visions, ne voit-il point
(afin que je m'exprime en termes
plus intelligibles) quelle confusion
et quel opprobre c'est à un homme
de lettres comme lui, que l'on ac-
cuse de mille ignorances, de mille
bévues et de mille absurdités,
d'avoir recours au magistrat et à
la faveur, pour faire supprimer
les écrits qui le convainquent, au-
lieu de soutenir ses opinions ou
de reconnaître ses erreurs ? Il tira
un autre avantage de ce que son
adversaire avait fait paraître beau-
coup de confusion et de désordres
dans sa conduite. « Ce désordre, »
dit-il (13), a paru assez visiblement
dans tout le cours de son procédé ;
mais rien ne l'a fait connaître da-
vantage que le vœu qu'il avait
fait si publiquement, (*) *de ne rien*
lire de toute sa vie qui portât mon
nom. Car s'il a tant de mépris ou
de haine contre moi, que de ne
vouloir jamais voir aucun de mes
ouvrages, pourquoi se met-il si
fort en peine d'en empêcher la pu-
blication ? Pourquoi proteste-t-il
si hautement, (**) *que dans la*
poursuite d'un grand dessein qu'il
s'est proposé, il ne s'amusera point
par les chemins ; que les pierres
que je lui jeterai ne seront pas ca-
pables de l'arrêter ; qu'il y en au-
rait une mont-joie, et que je ferais
claquer continuellement ma fron-
de, qu'il n'en tournerait pas seu-
lement la tête de mon côté ?
Cependant, ni la religion du ser-
ment, ni une protestation si solen-
nelle, ne l'ont pu empêcher de
me lire, jusqu'à corrompre la fi-
délité de mon imprimeur, pour
avoir en sa puissance toutes les
feuilles de mon livre, à mesure
qu'elles s'imprimaient. Mais, afin

» que je continue dans la belle alté-
» gorie, à peine me suis-je vu à la
» main cette fatale fronde, que cet
» homme intrépide, ce terrible et
» superbe Goliath, a pris honteuse-
» ment l'épouvante ; qu'il a crié au
» secours, qu'il a imploré la justice.
» Ce sera toutefois en vain, comme
» je l'espère ; et je ne veux point
» d'autres preuves de sa fuite et de
» ma victoire, s'il faut appeler vic-
» toire la défaite d'un si lâche enne-
» mi, que l'empressement qu'il se
» donne à éviter ma rencontre. »

(E) *Le prétexte qu'il alléguait... n'é-*
tait point valable.] Continuons d'en-
tendre Girac (14). « Par quel droit
» est-ce donc qu'il s'attribue la licen-
» ce de proscrire les auteurs et de
» faire le tyran dans un empire qui
» s'est toujours maintenu dans la
» possession d'une entière et parfaite
» liberté ? C'est en effet une chose
» qu'on n'avait point vue encore ;
» c'est un attentat qui est digne de
» l'orgueil de mon adversaire. Car
» bien qu'il ait couvert son dessein
» d'un prétexte plus spécieux, et
» qu'il ait pris d'autres conclusions
» pour obtenir la sentence dont il
» triomphe à cette heure, il se mo-
» que du juge et du monde, s'il veut
» leur persuader qu'il a été con-
» traint d'agir de la sorte par de
» prétendues médisances sur sa
» créance et sur ses mœurs. Et, cer-
» tes, il serait bien délicat de se
» plaindre pour deux ou trois billets
» que j'ai employés, puisqu'il ne
» peut pas nier de les avoir écrits,
» et qu'il faut qu'il avoue que ce
» qu'il a imprimé lui-même en ces
» matières est beaucoup plus hon-
» teux et plus déshonnête ; joint qu'ils
» étaient entre les mains de tous les
» curieux, et qu'on les lisait publi-
» quement dans les provinces où M.
» Costar était connu. » Après avoir
allégué d'autres raisons pour justifier
l'usage que l'on avait fait de ces bil-
lets, on continue de cette manière
(15) : « C'est donc qu'il rougit de se
» voir surpris en fraude et en mau-
» vaise foi, en faux savoir et en
» fausse intelligence des auteurs. Il
» lui fâche de se voir troublé dans

(13) Girac, *la même*.

(*) *Suite*, pag. 424.

(**) *L. 834.*

(14) Girac, 1^{re} lettre à M. de Montausier, à
la tête de sa Réplique, folio * 5.

(15) *La même*, folio * 5.

» cette belle, ancienne et générale
 » réputation, dont il s'imagine qu'il
 » jouissait paisiblement dans le mon-
 » de ; et que ces enchantemens et ces
 » illusions avec lesquels il donnait
 » à une mauvaise cause l'apparence
 » d'une bonne, n'ont plus d'efficace
 » ni de vertu. Il connaît que le fard
 » de ses paroles, qui est la seule
 » chose qui a quelque attrait dans
 » ses écrits, ne saurait plus imposer
 » à la crédulité des simples. Il appré-
 » hende, qu'au lieu de ces grands
 » mots d'illustre, d'ornement de la
 » France, de la gloire de notre
 » temps, on ne le prenne pour un
 » ignorant, pour un étourdi, et
 » pour un plagiaire. Voilà les véri-
 » tables motifs qui l'ont fait résoudre
 » d'avoir recours à la chicane, com-
 » me à un dernier refuge dans une
 » affaire déplorée, parmi le trouble,
 » la confusion et le désordre où il
 » est réduit. » Quelqu'un me dira
 » peut-être que Costar n'eut pas l'in-
 » justice que d'autres ont eue, de de-
 » mander qu'il lui fût permis d'écrire
 » contre son adversaire, et qu'il fût
 » défendu à celui-ci de se défendre
 » (16) ; il voulut bien que le lieutenant
 » civil le comprît dans la défense d'é-
 » crire, et qu'il ordonnât que les sieurs
 » Costar et Girac n'écriraient plus à
 » l'avenir l'un contre l'autre : mais
 » c'est alléguer très-peu de chose en
 » faveur de M. Costar ; car comme il
 » avait publié tout ce qu'il avait à dire,
 » peu lui importait qu'on lui défendît
 » de publier de nouveaux volumes.
 » L'importance pour lui était que son
 » adversaire eût les bras liés. « Sans
 » mentir, » c'est M. de Girac qui
 » parle (17), « il n'est pas aisé de con-
 » cevoir ce qui a pu obliger M. le
 » lieutenant civil d'ordonner que
 » M. Costar et moi n'écririons plus
 » à l'avenir l'un contre l'autre, puis-
 » que je n'avais pas encore commen-
 » cé de me défendre (18), et que

(16) Voyez le livre intitulé : La Chimère de la Cabale de Rotterdam démontrée, à la page 65 de la préface.

(17) Dans sa 1^{re}. lettre à M. de Montausier, à la tête de sa Réplique, folio * 5 verso.

(18) Il faut entendre ceci par rapport à la Suite de la Défense de Voiture, et à l'Apologie de Costar. La sentence du lieutenant civil fut antérieure à la Réplique de Girac à cet égard ; mais avant cette sentence Girac avait répondu à la Défense de Voiture. Il ne s'est donc pas exprimé exactement.

» mon adversaire avait publié trois
 » gros volumes, où il me traite d'un
 » ne manière si indigne, où il me
 » charge de tant de calomnies, qu'il
 » faut par nécessité que je souffre
 » une insigne flétrissure en ma ré-
 » putation, si je ne prends le soin de
 » les réfuter. Il faut que je permette
 » qu'un maître d'école, qui sait à
 » peine les premiers élémens et les
 » principes des sciences, s'élève sur
 » mes ruines, et se fasse valoir à mes
 » dépens. Si bien que quelque réso-
 » lution que j'aie prise de retenir
 » mes légitimes plaintes sur l'injus-
 » tice qu'on m'a faite, je ne saurais
 » m'empêcher que je ne dise de la
 » sentence de M. le lieutenant civil
 » ce qu'un excellent homme (*) di-
 » sait autrefois de celle d'un grand
 » empereur : Cette sentence se détruit
 » d'elle-même, elle confond et ren-
 » verse toutes choses ; et sous le pré-
 » texte d'une humanité trompeuse ;
 » elle couvre une rigueur extrême et
 » sans exemple. Elle lie les mains à
 » un accusé pour le donner en proie
 » à ses ennemis ; elle ravit à l'inno-
 » cence opprimée ce que les plus sé-
 » vères lois n'ont jamais refusé aux
 » criminels les plus coupables, elle
 » lui ôte les moyens de se justifier,
 » par le silence qu'on lui impose.
 » Elle défend à M. Costar de me rien
 » dire après qu'il a si long-temps abusé
 » de ma patience, et lassé sa cruauté
 » et sa rage à me déchirer. A-t-on
 » jamais ouï parler d'une subtilité
 » plus captieuse, plus injuste et plus
 » illusoire ? » J'avertis mon lecteur
 » que Girac n'oublia pas le passage de
 » Tacite concernant Crémutius Cordus.
 » Ainsi il montra dans la conduite de
 » son adversaire, non-seulement beau-
 » coup d'injustice, mais aussi beaucoup
 » d'imprudence ; car Tacite observa
 » que la proscription d'un livre le met-
 » en crédit.

Il est visible qu'un auteur qui em-
 ploie l'autorité des magistrats pour
 la suppression des livres que l'on
 écrit contre lui témoigne manifeste-
 ment sa défaite et son incapacité de
 répondre, et augmente la curiosité
 du public à l'égard de ces mêmes li-
 vres. D'où vient donc que tant d'au-
 teurs, lorsque leur crédit peut arri-

(*) Tertull., en son Apolog.

là, recourent à cette voie? chose bien agréable que à toute la terre qu'on orce de résister à un amour-propre trouve-t-il son faire naître l'envie de lire dont bien des gens ne se s'informés, et qu'ils ne s'abiter que parce qu'ils enire que les magistrats les lus? L'amour-propre, dis-ria du contenu de ces li-ride d'en étouffer la mé-urve-t-il son compte à faire ilic s'instruise plus curieu- tous les détails de ces el ragoût peut-on trouver quelquefois dans les gazet-ence de proscription contre livres? N'est-ce pas le apprendre par toute l'Eurouteuse nécessité où l'on se luit, de demander aux ma-secours que l'on ne de-runter que de sa plume rois pouvoir dire, sur ces, que les auteurs qui en la sorte n'y trouvent pas ond un grand ragoût : ce n pis-aller à quoi ils don-ur le plus consolant qu'il ssible. Ils veulent regagner,

de leur crédit, ce qu'ils ar la plume de leur adver-veulent retenir le peuple : intérêts ; le peuple, dis-je, porté à juger que le parti t est le meilleur ; ils veulent les attaques de quelques au-taires ; car combien y a-t-qui ne gardent le silence justices d'un homme, qu'à n qu'ils le voient en état de rien et du mal par son cré-ne pas dire que l'on espère nd nombre de lecteurs sim-tront qu'un livre contenait tés, puisque la vente en a due. Il est vrai que bien

car à auteur les armes doivent être un doit avoir recours à sa seule plu-t permis de dire :

ui dens, et telum quod missile

., *Æn.*, lib. X, vs. 773.

rai mon recours aux puissances, et t auprès des dieux de la terre, il a champion qui s'armerait de toutes un homme désarmé.

des gens sont capables de ce pitoyable raisonnement : c'est qu'ils ne considèrent pas que les magistrats, lors même qu'ils font supprimer un livre par des raisons de prudence, et selon leur réglemens, ne prétendent pas faire un préjugé contre les faits qui sont contenus dans ce livre ; car ils n'en prennent point connaissance, et ne s'en portent pas pour juges. Voilà, ce me semble, l'un des principaux motifs qui engage certains auteurs à tenir la même conduite que Costar? conduite peu honorable, pour ne rien dire de pis, et tout-à-fait sophistique. N'est-ce pas un sophisme que de donner un autre état de la question? S'agissait-il entre Costar et Girac du plus ou du moins de pouvoir auprès des juges du château? M. de Girac, confiné dans une province, prétendait-il avoir plus d'amis et plus de patrons dans la capitale que son adversaire, pour solliciter un procès? Il s'agissait de savoir si les pensées de Voiture étaient bonnes ou mauvaises, et s'il avait été bien censuré et mal défendu, ou mal censuré et bien défendu. Que fait à cela d'avoir le crédit d'obtenir de M. le lieutenant civil la suppression d'un ouvrage?

(F) *On ne l'accusait point sans preuve.*] Il sied mal à un pasteur, à un prêtre, à un ministre, d'exercer sa plume sur des matières de galanterie et de plaisanterie. C'est pour-quoi M. Costar, qui était prêtre, curé, archidiacre (20), oublia son caractère, et tout l'art des bienséances, lorsqu'il employa son esprit à plaisanter avec l'autre sexe, et à semer dans ses lettres beaucoup de contes gaillards. Son adversaire l'a cruellement persécuté là-dessus, si l'on peut appeler persécution une guerre si bien fondée. Sur ce que Costar avait écrit à une fille, *Votre pied danse en perfection ; il vous aide à faire la culbute, l'arbre fourchu, et mille autres gentilleses*, Girac assure (21) que lorsque son monsieur le curé voyait cette jeune demoiselle en une posture si plaisante, il n'avait pas la dureté de cœur de cet anachorète (22) qui fit devenir tout blancs les che-

(20) Girac, Réplique, sect. III, pag. 15.

(21) *Idem*, *ibid.*, pag. 19.

(22) Il cite Théodoret, en son Hist. relig.

veux de quelques jeunes filles, parce qu'elles se moquaient de ce qu'il n'osait les regarder nues. *M. Costar*, poursuit-il, *est trop galant pour imposer aux dames de si rudes pénitences ; et si une pareille aventure lui fût arrivée, je jurerais qu'il eût plutôt souhaité de n'avoir point de cheveux gris, que d'en couvrir la tête de ces pauvres malheureuses* (23). On ne pardonne pas à cet archidiaque d'avoir dit, en se représentant prêt à rendre l'âme, *je ne sais où je ferai mon purgatoire : ce me serait une merveilleuse consolation, si l'on voulait que ce fût dans votre chambre. J'aurais tant de joie de vous voir si belle, etc.* (24). C'est à une dame qu'il écrit cela. On ne lui pardonne pas la pitié qu'il eut pour l'une des Grâces, dont le mari était impuissant. « Il peste contre les poètes qui » *avaient eu la cruauté, et même l'im-* » *pertinence, de marier une des Grâ-* » *ces à Vulcain, et l'autre au Som-* » *meil. Toutefois, poursuit-il, passe* » *pour la première ; elle avait de quoi* » *se consoler, s'il est vrai ce que di-* » *sait une reine des Amazones, que* » *le boiteux baise le mieux, ἀπισα* » *χολός οἶφι.* Mais il déplore la mi- » *sérable condition de la seconde,* » *puisque Virgile a dit que le Som-* » *meil est mou, et somno mollior* » *herba. Voyez l'excellente qualité* » *pour le mari d'une déesse toujours* » *jeune. C'était un grand bien pour* » *lui que Pasithée (c'est ainsi qu'elle* » *s'appelait) fût solutâ zonâ, comme* » *l'ont toutes les Grâces, et solutis* » *Gratiæ zonis, autrement.*

- Quærendum aliundè foret (*nervosius illud*)
- Quod posset zonam solvere virgineam (25).

On ne lui pardonne point l'explication qu'il avait donnée à ces mots d'Horace (26),

*Bacchum in remotis carmina rupibus
Vidi docentem.*

Je l'ai rapportée dans l'article SICRYNE. On lui reproche des impuretés encore plus fortes, tirées de ses écrits imprimés (27) ; et l'on en vient même

- (23) Girac, Réplique, *sect. III, pag. 20.*
- (24) Costar, lettre CLXXXVIII du I^{er} tome.
- (25) Girac, Réplique, *section III, pag. 22.*
- (26) Od. XIX, lib. II.
- (27) Voyez les Entretiens de Costar et de Voiture, *pag. 200.* Girac, Réplique, *pag. 23 et 24, et les Nouvelles Lettres contre le Calvinisme de Mainbourg, pag. 748.*

jusques à lui reprocher ce qu'il vit un jour à son médecin. Sa lettre n'était point imprimée ; mais comme il en fit courir des copies de toutes parts (28), on ne se fit point un scrupule de lui en faire publiques. Il avait encore quelques restes de fièvre ; et s'étant après deux nuits de suite que la nature le réveillait, il écrivit à son médecin (29) cette agréable nouvelle, et pria de lui dire s'il se devait fier à un vieux proverbe, qui porte qu'un symptôme qu'il avait senti était un bon signe de convalescence. Cette lettre étant assez courte, et en l'absence de je ne ferai pas difficulté de la mettre ici tout du long. *Febris mea remissior fuit quam fuerat hactenus, hâc nocte placidissimè quievi, nescio an usquàm melius. Sub æthere solis (neque enim tibi et medicis amicissimo viro quicquam reticendum est) validâ tentigine, et diuturnâ et non insuavi, quod et acciderat, correptus sum. Lusi mus aliquantulum in umbrâ volutis, sed ne de theologo malè senserem dormiebam. Vides, mi colendissime, seu potius mi jucundissime senserem nondum in me funeratam esse partem corporis, cui apodiximus funtoriam scribere paratus.* *Vetus verbum est, id jamjam tunc sanitatis argumentum indubium esse. Verum uni tibi plus quam universis adagiis. Si conandum est ad me rescribas velim de re quid sentias, hoc est quid tunc tire debeam. Ride, vale, et me alioquin nec ridebo, nec valebo.* Balzac, ayant lu ce billet, écrivit à M. Costar entre autres choses ce qu'on va lire. « Maintenant que » vois par votre billet à M. le Goust » que vous ne vous contentez » de la santé, mais que vous » tendez à la force, et que vous » êtes l'athlète qui veut lutter » tôt que l'homme qui se porte » je ne sais si, etc. (31). » Il ne faut pas avouer que ces reproches regardent les mœurs de M. Costar, mais n'était pas une raison qui dût

- (28) Girac, *pag. 21.*
- (29) Il s'appelait M. le Goust, et était médecin de Niort.
- (30) Girac, Réplique, *pag. 21.*
- (31) Balzac, *Lettres choisies, II^e part., III, pag. 562, cité par Girac, la même.*

à supprimer la Réponse de M. Girac ; car elle ne pouvait passer pour libelle : l'auteur mettait son nom , et prouvait ses intentions.

et cela devait plutôt engager à donner un privilège à M. Girac qu'à le refuser.] L'abbé qui représente fortement le prêtre l'abus qu'il fait de son talent et de son esprit n'est pas sans usage inutile. Au contraire, le public semble demander qu'il y ait des gens assez hardis pour censurer les ecclésiastiques qui ne vivent pas conformément à leur profession. Il faut vivre d'une manière très-sévère de son devoir, quand on est curé, et archidiacre, comme M. Costar, que de faire le bel esprit et de donner son meilleur temps à la lecture des livres de galanterie, et à écrire aux dames et aux seigneurs ce qu'on appelle de jolis vers. Il faut laisser faire cela à ceux qui ne sont point de la profession qui leur interdit de le faire. Ou si l'on se sent une inclination de ce côté-là, et qu'on n'a pas de talent pour y réussir, il vaut mieux demeurer dans le monde, et ne pas faire des vers et des romans de galanterie tout son soul ; on s'égartera, on folâtrera dans ses loisirs avec discrétion, et l'on se moquera de l'abbé farouche qui s'en veut maliser. Mais si l'on se jette dans l'abbaye, et si l'on y jouit d'une charge d'âmes, ou d'un caractère sacerdotal, on ne doit point s'amuser à faire le digne, à coups de langue, ni à coups de plume. Je crois même qu'il serait à désirer que les récompenses que l'on donne à très-juste titre les Voitures des Sarasin, et les autres esprits, ne fussent point assés sur les biens d'église, comme ils le sont très-souvent (32). Ce n'est pas l'intention de ceux qui ont donné l'église, que les biens qu'ils leur feraient servir de récompense aux poésies galantes, aux romans, aux comédies. Croyez-vous que ceux qui ont incommodé leur

famille, afin de faire vivre à leur aise les personnes qui serviraient les autels, aient jamais eu dessein de fournir à des auteurs qui auraient tourné leurs études de la manière que Costar les avait tournées, et qui occupaient leur plume comme il l'occupait ; croyez-vous, dis-je, qu'ils aient voulu fournir à de semblables auteurs de quoi tenir table ouverte, fort bonne et délicate (33) ? Tout bien compté, l'on ne me saurait nier qu'une réplique comme celle de Girac ne fût propre à corriger les abus, et à faire qu'à l'avenir un homme d'église ne fût point courir des copies d'un billet, où il avait fait savoir à son médecin la résurrection d'un membre dont la mortification devait être l'une de ses principales affaires. Il paraît par la réflexion de Balzac que l'auteur de ce billet souhaita que ses amis le félicitassent du retour de ses songes amoureux. Quel désordre ! Quand il n'aurait voulu sinon qu'ils louassent les imitations de Pétrone qui régnaient dans ce billet, n'eût-il pas mérité une censure ?

(H) *Patin a parlé peu exactement de ce démêlé.*] Voici ce qu'il en dit (34). « On imprime un second tome des Lettres de M. de Costar. » M. Paul Thomas, sieur de Girac, conseiller au présidial d'Angoulême (35), et intime ami de M. de Balzac, avait eu querelle contre ce M. Costar, en défendant Balzac contre Voiture. Il y en a quelque chose d'imprimé. M. de Girac y a répondu, et a envoyé ici sa copie. M. Costar, qui en a eu le vent, a présenté requête contre l'impression de ce livre, et a obtenu qu'il ne s'imprimerait point : même ce qui en était commencé a été saisi ;

(33) *Le Ménagiana, pag. 90 de la première édition de Hollande, dit cela de M. Costar.*

(34) *Dans une lettre écrite le 25 d'octobre 1658 : c'est la LXXIV^e. de la première édition, et la CXXII^e. de la seconde.*

(35) *Cela ne s'accorde point avec la lettre de Girac à M. Montausier, en date du 1^{er}. mars 1659 (elle est à la tête de sa Réplique), où il dit : Ayant fait profession toute ma vie de haïr les procès, et de rechercher, autant qu'il m'a été possible, cette tranquillité et ce repos d'esprit qui sont incompatibles avec les embarras du palais et les ruses de la chicane, je renonce de bon cœur à la poursuite des injures que j'ai reçues. Voyez aussi sa Réplique, sect. XII, pag. 93.*

Voyez l'article BENSERADE, tom. III, remarque (E) ; et l'article RONSARD, pag. 578, remarque (O).

» et néanmoins Balzac vaut mieux
 » que Voiture. » Qu'on croirait, en
 vertu de ces paroles, que Voiture
 avait fait une querelle à Balzac, et
 que Girac se rendit le protecteur du
 dernier contre le premier ? Cela est
 très-faux. Voiture n'intenta aucun
 procès à Balzac : ce fut Balzac qui,
 après la mort de Voiture, critiqua le
 fameux sonnet d'Uranie ; mais cette
 critique ne fut point le sujet de la
 querelle de Costar et Girac. Si Gui
 Patin ne savait pas mieux les autres
 nouvelles de la république des let-
 tres que celle-ci, malheur à qui s'y
 fie. Sorel en était beaucoup mieux
 instruit ; il en donne tout le détail
 comme il faut (36), et il n'oublie
 pas de dire que la dernière Réplique
 de M. de Girac, dont l'impression et
 la publication avaient été arrêtées,
 avait été mise au jour depuis peu (37)
 (*1). Quelques gens disent, ajoute-
 t-il, que M. de Girac fait bien de se
 défendre ; les autres croient qu'il ne
 fallait pas faire durer cette querelle
 jusques après la mort de Costar, qui
 n'est plus ici pour repartir. Ces der-
 nières paroles peuvent être censurées.
 On y parle de Girac comme d'un
 homme qui était en vie l'an 1667 ; et
 il était mort depuis quatre ans. On
 y parle de sa Réplique comme d'un
 ouvrage qui ne venait que de paraî-
 tre, et cependant il s'en était fait
 une édition (38) l'an 1660 (*2). Il fal-

(36) Bibl. franç., chap. VII, section dernière.

(37) *La même*, pag. 142, édition de 1667.

(*1) Toutes les difficultés que se fait ici
 M. Bayle viennent de ce qu'il a supposé que son
 édition de la Bibliothèque française de Sorel était
 la première, ou que du moins le texte de toutes
 était semblable en toutes choses ; ce qui n'est
 point. Au lieu de ces paroles, par exemple, *avait*
été mise au jour depuis peu, mon édition, qui est
 de 1664, et vraisemblablement conforme à la pre-
 mière, qui est de l'année 1659, lit, *va être mise*
au jour en peu de temps. J'ai dit que la première
 édition était de 1659, et je me fonde sur ce que
 le privilège imprimé avec celle de 1664 est du
 mois d'avril 1659. REM. CRIT.

(38) *A Leyde*, in-8°.

(*2) M. Bayle a confondu la Réponse avec la
 Réplique de M. Girac. Voici le titre de la pre-
 mière édition de sa Réponse : *Réponse du sieur*
de Girac à la Défense des Oeuvres de M. de
Voiture, par M. Costar, avec quelques remar-
ques sur ses Entretiens. A Paris, chez Augustin
Courbé, 1655. Voici le titre de la seconde : *Ré-*
ponse de M. de Girac à M. Costar. A Leyde,
1660, in-8°. Et voici le titre de sa Réplique,
 dont il n'y a qu'une édition : *Réplique de M. de*
Girac à M. Costar, où sont examinées les bévues
et les invectives du livre intitulé : Suite de la Dé-

fait censurer ceux qui censuraient
 Girac de faire durer cette gu-
 jusques après la mort de Costar.
 tels censeurs étaient fort déraison-
 nables, puisque la Réplique de Girac
 fut imprimée pendant la vie de Cos-
 tar ; et que si elle ne fut pas vendue,
 ce fut à cause que Costar eut le
 dit de l'empêcher. Était-il juste, à
 prétexte qu'il ne vivait plus, de
 à-dire, qu'il ne pouvait plus op-
 mer son adversaire par la faveur
 qu'il trouva dans le châtelet, d'ô-
 à l'auteur le droit de rendre pu-
 que sa justification, et au libraire
 les moyens de recouvrer les sa-
 mes que l'impression lui avait co-
 tées ?

(I) *Les amis de Voiture . . .*
tendirent que Girac
digne des exécutions militaires.] Costar
 qui nous l'apprend (39). «
 » mentir, un homme de cette
 » meur est bien sujet à se faire
 » tre (j'entends à coups de langue
 » à coups de plume) ; car nous
 » vivons pas en un siècle si lie-
 » cieux que l'était celui de ces
 » nes Romains de condition, qui
 » promenaient par les rues tout
 » long du jour, cachant sous
 » robe de longs fouets, pour cha-
 » l'insolence de ceux qui n'appre-
 » vaient pas le poète Lucilius,
 » étaient si malheureux que de
 » rencontrer en leur chemin (40)
 » Néanmoins, M. de Girac pour-
 » bien s'attirer quelque logement
 » gendarmes, s'il passait des tr-
 » pes par l'Angoumois ; et je
 » tonne que lui, qui ne néglige
 » trop ses intérêts, et qui son-
 » ses affaires, ne se souviene
 » du capitaine qui lui dit, il y a
 » ou trois ans : *En considération*
 » *M. le marquis de Montausier*
 » *j'empêcherai ma compagnie d'a-*
 » *chez vous ; c'est un seigneur à*
 » *je dois tout ; mais c'est à la cha-*
 » *qu'à l'avenir il ne vous arrê-*

fense de M. de Voiture, etc. *A Paris, chez*
Billaine, 1664, in-4°. A la fin du privilège
 a : *Achevé d'imprimer pour la première fois*
 19^e. jour de mars 1664. Le privilège est du
 juin 1658. L'impression fut commencée en
 temps-là ; mais elle fut retardée par les ob-
 stacles dont M. Bayle parle ici. REM. CRIT.

(39) Suite de la Défense, pag. 40, 41.

(40) Voyez l'article LUCILIUS, tom. IX, p.
 491, remarque (P).

écrire contre Voiture (41). la peine à deviner ce qui assurait si fort M. de Girac ces menaces, si ce n'est soit imaginé qu'en devenant auteur célèbre il n'aurait que faire de recommander l'étrangère, et que son livre lui tiendrait lieu de sauvegarde inviolable aux gens de bien. Il allègue ensuite la conduite d'Alexandre pour la main-d'œuvre, et celle d'Alfonse, le roi d'Aragon, pour un château de France, et il finit par ces paroles : *tout cela et quelque chose de plus, toutefois si M. de Girac mon ami, je ne lui conseillerais pas de s'appuyer sur ces grands exemples, mais de se fier à sa propre sagesse, et de se garder contre le capitaine partisan des beaux esprits. Peut-être de plus étrange que la conduite de ce capitaine ? Il veut que tout le monde approuvât que l'on ne trouvât aucun défaut dans les œuvres de Voiture ; qu'il ne craint de loger sa compagnie dans le village de celui qui oserait lui reprocher ce bel esprit. N'est-ce point vouloir aller à une belle vengeance de ? N'est-ce point vouloir introduire un gouvernement militaire dans la république des lettres, l'état le plus sage qui soit au monde ? Voilà le résultat de l'entêtement : les parens de Voiture auraient voulu en faire le pape du bel esprit, et le mettre au-dessus des matières de ce ressort, et le rendre infallible de l'orthodoxie. Mais devaient-ils se contenter de ces communications du Parnasse à des gens qui disputeraient à un autre le privilège de l'infail- lible ? Ils les menaçaient d'un régiment de soldats. Quelle manière de gouverner les hérétiques du bel esprit ? N'approche-t-elle pas de la manière de France ?*

Un passage de Balzac témoi- gne la même chose.] Girac, répon- sant à son adversaire sur les menaces du capitaine vengeur des beaux esprits, déclare qu'il a été assez heu- reux n'avoir point encore eu de son village aucun logement de

il répond à cela dans sa section XII,

gens de guerre (42). Il était donc seigneur d'un village (43). Nous allons voir que ses terres devaient être riches en bois. (44) L'endroit de la Dissertation sur lequel vous demandez éclaircissement est une pièce de son Histoire. Ces silves qui occupent maintenant M. de Girac (45) ne sont pas des silves métaphoriques, et de la nature de celles de Stace ou de Pline. Pour parler la langue des hommes, c'est un bois qu'il fait couper, et de la vente duquel il doit tirer plus de quinze cents pistoles (46). Mais qu'en dira Diane et ses nymphes, les dryades et les hamadryades, le dieu Pan et ses sylvains, si tout ce peuple de menus dieux peut trouver un poète à sa dévotion ? quelles plaintes élégiaques ; quelles im- précations iambiques, contre un autre poète qui les chasse si cruellement de leur ancienne demeure ; qui meurtrit les pauvres nymphes, et les blesse à grands coups de hache ; qui les tue et leur donne le dernier coup de la mort, en mettant par terre les arbres sacrés, sous l'écorce desquels elles vivaient !

*Non sine hamadriadis fato, prostrata bipenni
Alta cadit quercus : clausam sub cortice nym-
pham*

Mors eadem plantamque manet.

(L) *Ce que j'avais dit . . . , dans le projet de ce Dictionnaire, sera l'une des remarques de cet article.] Je déclarai assez librement qu'il me sem- blait que Girac avait fait un mé- chant procès à Costar, sur la moelle des lions, qui selon plusieurs auteurs avait été la nourriture d'Achille ; et là-dessus je remarquai ce qui suit. Par-là nous ne prétendons point dé- roger en façon du monde à son mé- rite, ni adjuger la victoire à son ad- versaire. Si d'un côté il semble que celui-ci donne plus de brillant à ses*

(42) Réplique, sect. XII, pag. 93.

(43) Ce village était proche d'Angoulême. Girac, là même.

(44) Balzac, Dissertation à don André de Saint-Denys, à la fin du Socrate chrétien, p. 201, 202.

(45) Dans la Dissertation contre Voiture, il y a : Qui enim ego mediis in silvis occupatus ruris- que plenus et inficetiarum judicem de homine.

(46) Balzac, Dissertation à don André de Saint-Denys, pag. 203, parle ainsi : Mon ami, quoique aussi grand poète et d'esprit aussi élevé que les premiers poètes, a eu des pensées plus ma- térielles et plus basses. Pour une petite affaire de six mille écus ou environ, il n'a point fait de conscience d'éclaircir les ombres, etc.

pensées, et qu'il se soit plus coloré au soleil de la capitale, comme parlerait M. de Balzac, il paraît de l'autre que M. de Girac avait plus de fond. C'est dommage qu'il soit mort si jeune. En un mot, *je souscris avec M. Colomiés (47), très-volontiers, mais avec la restriction que je mettrai ci-dessous au bel éloge que M. de Balzac donne à M. de Girac, dans une de ses lettres latines, et que M. Colomiés rapporte (48), comme aussi aux louanges que le même M. de Balzac lui donne en français (49), et à celles que le père Gaudin lui a données dans la préface de son Dictionnaire (50).* Selon cette préface, M. de Girac mourut le 2 de janvier 1663. M. Colomiés le fait mourir au mois d'avril suivant. Quoi qu'il en soit, sa mort ne devait pas être inconnue comme elle l'était à Sorel, lorsqu'il publia sa Bibliothèque française en 1664, et qu'il en donna une seconde édition revue et augmentée l'an 1667, où il traite (51) assez amplement du démêlé de M. Costar avec M. de Girac; sur quoi on peut voir aussi la LXXIV^e. lettre de Gui Patin. On ne saurait croire les diversités qui se rencontrent dans les auteurs, sur le jour de la mort des hommes illustres. Ce qui semble néanmoins devoir être peu exposé aux variations.

Voici la restriction que j'ai promise. M. de Balzac, écrivant à Scipion-le-Gaillard (c'est ainsi que M. Costar (52) explique le *Scipioni jucundo* de l'autre), témoigne que M. de Girac entendait le latin, le grec et l'hébreu au delà de tout ce qui s'en pouvait croire. *Habeo jam certè quicum non solum suavissimo sermone horas consumo, sed etiam à quo recedo semper et melior et doctior. Paulum Thomam à Giraco, paternâ virtute, suâ virtute clarissimum; rerum divinarum et humanarum cognitione instructum, à primâ adolescenciâ: litteris latinis, græcis, hebraï-*

cis supra quàm credibile est, omnibus denique et naturæ artis præsidiis ad dicendum, ad agendum, paratum (53). M. Costar voulant fonder là-dessus quelques traits de raillerie, représenta son adversaire attaché à de gros *lumes latins, grecs, hébreux, arabes, etc.*, beaucoup moins sensible aux beautés des écrits modernes qu'à celles qui sont écrites en *que langue morte ou orientale*, destinant ses bonnes heures à *scolia de Lycophron, ou peut-être même à un rabbi Nephtalin.* à quoi M. de Girac lui fait sa réponse ingénue: *Vous pensez peut-être, lui dit-il (55), me faire une proche odieux d'une chose que je tiendrais à grand honneur si elle était véritable; mais comme mon procédé est sincère et de bonne foi, vous sçavez, s'il vous plaît, que mes études n'ont guère passé les langues grecque et latine; qu'à peine ai-je les principes de la langue sainte, et j'ignore entièrement cet arabe et les langues orientales, dont vous prétendez me décrier. C'est agir en homme, qui ne veut point se prêter des flatteries de son ami, ni imposer au public; et qui ne méritait pas qu'on lui applique ces paroles d'Horace,*

Sed vereor ne cui de te plus quàm tibi credas.

C'est avoir profité de la lecture de ce distique de Caton,

Cum te aliquis laudat, judex tuus esse noli.

Plus aliis de te quàm tu tibi credere nolis.

Si M. Colomiés avait pris garde à cette réponse de Girac, il ne l'aurait point mis dans sa *Gallia Orientalis*.

(M) Le jugement de M. Chevreton donne à Girac tout l'avantage. Voici le détail de cet arrêt. « J'ai vu rais vous soutenir » y a une différence fort considérable entre M. de Girac et M. Costar; que celui-là porte et applique son coup de toute sa force; et l'autre brouille, et ne pare point ou pour m'expliquer plus ou autrement, que M. Costar fait.

(47) Bibliothèque choisie, pag. 9.

(48) Gall. Orient., pag. 217.

(49) Dans un Discours imprimé avec le Socrate chrétien, pag. m. 198 et suiv.

(50) Dictionnaire français et latin, imprimé à Limoges en 1664.

(51) Au chap. VII, section dernière.

(52) Suite de la Défense de Voiture, pag. 77.

(53) Balzac, Epistolar. select. pag. m. 20.

(54) Costar, Défense de Voiture.

(55) Girac, Réponse à la Défense de Voiture, pag. 47.

(56) Horat., lib. I, epist. XVI, vs. 19.

peut pour résister par des
communs à la vérité et à la
et qu'il se contente de nier
l'autre prouve. Usons en-
la première figure. L'un
et renverse tout ce qui lui
la résistance, l'autre se re-
mieux qu'il peut, et dis-
qu'il est assuré de ne point
le vainqueur s'étonne de la
de son ennemi, et le
ne raille pas de mauvaise
(57). »

du Rondel est encore au-
jamais admirateur de Bal-
ici ce qu'il m'écrivit après
le 1^{er} tome des *Mélanges* de
Marville : « Il y a bien
» choses qui me plaisent
es *Mélanges* (58); mais il y
eux ou trois qui ne me plai-
s trop; entre autres ce qu'il
Balzac. On ne devrait par-
cet homme qu'avec respect
ération. Sans lui notre lan-
rait encore incertaine et
lante; et nous lui avons l'o-
on de savoir parler et écri-
est vrai que dans les exem-
il nous a laissés il paraît
voir plutôt bravés qu'in-
Son élévation est si grande,
e, si majestueuse, et il se
ent si bien dans sa hauteur
étendue, qu'il n'y a point
d'y pouvoir atteindre;
au fond ce n'est point sa
Pour n'avoir personne qui le
cela n'empêche ni la rareté
mérite, ni la vigueur de
se, ni la beauté de sa car-
il n'en est que plus remar-
Permettons aux Voiture
e joliment, naturellement,
style d'à tous les jours : ce-
sied bien, et ils ne sau-
mieux faire. Mais ne haïs-
pas Balzac, pour s'être mis
sus de tous les hommes par
s beau, par le plus noble,
plus glorieux attentat qui
ametta jamais. Avant lui
le sublime était inconnu en
e, et l'on s'imaginait même
otre langue en était incapa-
lais cet homme a bien mon-

vreau, *Oeuvres mêlées*, pag. 350.
avait marqué plusieurs endroits qu'il
aux dans ce livre-là.

» tré le contraire; et parce qu'en
» nous dessillant les yeux, il fit pa-
» raître son adresse et son courage,
» on ne lui a pas pardonné notre bé-
» tise et notre lâcheté. Voilà ce qui
» arrive dans le commerce des stupa-
» des. Nous les éveillons à notre
» dommage; et parce qu'ils ne sau-
» raient nous mépriser, ils ne mau-
» quent point de nous haïr (59). »

Si vous trouvez là de fortes mar-
ques de l'admiration que l'on a con-
cue pour Balzac, vous y en voyez
d'aussi fortes de l'heureuse fécondité
d'une si juste admiration. M. du
Rondel fait paraître clairement qu'il
sait imiter ce qu'il admire dans ce
grand modèle de l'éloquence majes-
tueuse.

(59) *Lettre de M. du Rondel, écrite de Maes-
tricht, le 10 de juillet 1700.*

THORIUS (RAPHAEL), méde-
cin et poète latin *, a fleuri en
Angleterre sous le roi Jacques (a).
Il fit une lettre, qui a été impré-
mée de *causa morbi et mortis*
Isaaci Casauboni. Sa complainte
en vers sur cette mort a été aussi
imprimée. On estime beaucoup
son poème sur le tabac (A). Je
pense qu'il ne doutait guère de la
maxime, que les buveurs d'eau
ne sauraient faire de bons vers
(b). De sa vie peut-être il ne se
trouva plus embarrassé que
quand M. de Peiresc l'obligea de
boire un grand verre d'eau (B).
le roi Jacques souhaite qu'on lui
fit ce conte, qui est fort risible.

* Guib dit que Thorius mourut de la
peste à Londres, en 1629. Robert Aythous
fit sur cette mort des vers qui sont à la page
61 du tome 1^{er} des *Delicia poetarum Sco-
torum*.

(a) Voyez les *Opusculs* de Colomiés,
pag. m. 162.

(b) *Nulla placere diu nec vivere carmina
possunt,
Qua scribuntur aqua potioribus.*
Horatius, *epist.* XIX, *lib.* I, v. 2.

(A) On estime beaucoup son poë-
me sur le tabac.] Le Catalogue d'Ox-
ford marque l'édition anglaise et la-

tine de Londres, 1651, in-8°. *Hymnus Tabaci, or a Poem in honour of Tobacco*. M. Pasch, professeur en philosophie à Kiel, cite l'édition d'Utrecht, 1644, in-12. C'est au chapitre VI de son *Traité de Inventis nov-antiquis* (1). M. Konig parle de l'édition de 1628 (2). Elle fut faite à Leyde, in-4°. Mais ce n'est pas la première; car M. de Zuylichem fit des vers l'an 1625, in *Patologiam Raphaëlis Thorii*. Vous les trouverez à la fin du *Momenta desultoria*. Vous y trouverez aussi quelques pièces de poésie latine que le même auteur et Thorius composèrent l'un contre l'autre, dans un combat d'amitié.

(B) *M. de Peiresc l'obligea de boire un grand verre d'eau.*] M. de Peiresc, dînant à Londres avec plusieurs hommes de lettres, ne put jamais obtenir dispense à l'égard d'une santé que le docteur Thorius lui porta. Le verre était d'une grandeur démesurée; c'est pourquoi M. de Peiresc s'excusa long-temps, et alléguait mille raisons: mais il fallut qu'il le vidât. Avant que de le faire, il stipula que Thorius boirait la santé qu'il lui porterait à son tour. Dès qu'il eut bu ce vin, il fit remplir d'eau le même verre, et l'avalait, après avoir porté cette santé au docteur. Celui-ci, frappé comme de la foudre, pensa tomber de son haut, et voyant qu'il n'y avait pas moyen de s'en dédire, il jeta de profonds soupirs (3), il porta mille fois sa bouche sur les bords du verre, et il l'en retira autant de fois. Il appela à son secours tous les bons mots des anciens poètes grecs et latins, et il fut presque toute la journée à vider à plusieurs reprises ce maudit calice. Vous trouverez plus d'agréments dans le narré de M. Gassendi, que je m'en vais copier. *Contigit ut in quodam viro- rum doctorum convivio, doctor Thorius ipsi Peireskio ingenti scypho præbiberit: ac ille quidem se excusare, ob vastitatem patere, ob merum insolitum, ob imbecillem sto-*

machum, ob compotandi infrequentiam: verum cum nihil admitteretur petiit, ut saltem sibi liceret, potum quam Thorio fecisset satis, suo arbitrio præbiberet. Annuerunt omnes ac tum assumptis, quasi adigente necessitate animis, fecundum hanc calicem, eodemque mox aqua opplato, Thorio intentans præbiberit, totumque rursus (tanquam injectum temperaturus merum) absorpsit. Illi quasi fulmine ictus, delapsusve nubibus, vix tandem ad se rediit, quia ex condito agebatur, neque insilire fas erat, tum longa suspiria pectore duxit, toties admovit, removitque ora, tot interea carmina et omniaibus grecis; latinisque posu- profudit, ut diem penè contriverit instillandæ aquæ in insuetum guttur. Atque id ipsum est, quod rex cum audiisset ex aliis, ex Peireskii ore accipere voluit (4).

(4) Gassendus, in *Vita Peireskii*, lib. II, ann. 1606, Opér. tom. V, pag. 263, col. 2.

TIBARÉNIENS, peuple d'Asie sur le Pont-Euxin (a). Ils avaient deux coutumes fort remarquables, et dont je crois que la seconde était une suite de la première, ils s'attachaient extrêmement et à jouer et à rire, et ils mettaient en cela le souverain bien (b); et dès que leurs femmes étaient délivrées du travail d'enfant; ils s'allaient mettre dans le lit; ils y faisaient les malades, et ils y recevaient d'elles tous les services qu'on rendait ailleurs des accouchées. Il est visible qu'ils n'en usaient de la sorte que par cet esprit moqueur qui les portait à se divertir de tout. Diver-

(a) Stephanus Byzant., voce Τιβάρητις.

(b) Εφορτε ἐν πάντεσσι φασιν, ἐπὶ Τιβάρητι καὶ τὸ παιζειν καὶ τὸ γελάει μὲν εὐχέλαιος, καὶ μέγιστη εὐδαμονία τοῦ τοιοῦτου. Ephorus, lib. V, inquit Tibarenos studio ludendi et ridendi, teneri maximam felicitatem hoc judicare. Idem ibid. Voyez aussi Pomponius Mela, lib. I, cap. XIX, qui dit Τιβάρητι Χαλῦβας αἰνῶντι quibus in risu luanque maximum bonum est.

(1) Pag. 475 de la seconde édition, qui est celle de Leipsic, 1700.

(2) Konig, Biblioth., pag. 805.

(3) Quelques-uns croient qu'il fut assez profane (comme les poètes sont quelquefois pendant la chaleur d'un repas) pour s'appliquer les paroles de l'Évangile de saint Matthieu, chap. XXVI, vers. 39.

parlent de cette dernière e (A), qui était aussi e dans l'île de Corse (c). tort que Lancelot de Pé- insulté sur cela Diodore e (B). Théodoret observe Tibaréniens, ayant reçu ile, abrogèrent la cruelle s'observait parmi eux, et donnait de précipiter les gens (d).

lor. Siculus, lib. V, cap. XIV.
odoretus, de Græc. Affect. Serm.
615.

ivers auteurs parlent de cette
tume.] Je me contenterai
ici les vers d'Apollonius :

Σάοντο πάρεξ Τιβαρνίδα γαῖαν
καὶ ἄρ καὶ τίκονται ὑπ' ἀνδράσι
ἐκτα γυναικίς,
μὲν στυάχουσιν ἐνὶ λεχέεσσι
πόοντες,
καὶ δασάμενοι καὶ δ' εὐχομένουςιν
ἡδῶν
καὶ δὲ λαστρά λεχῶντα τοῖσι πε-
νται.

Eruperunt ad Tibarenorum terram,
et viris gravidae mulieres reddiderunt
factum,
sicutur in gemitu, et puerperio cubant,
et circumvinctis : illæ rursus molliter
curant escis
et viros, et puerpera ipsis lavacra cal-
factant (1).

Flaccus dit la même chose
si l'on ne se contente pas du
age de deux poètes, on trou-
dessus celui d'un historien,
remarque (A) de l'article
DORE, tome II.

C'est à tort que Lancelot de
a insulté . . . Diodore de
Il a fait un traité qui a pour
Farfalloni de gli antichi Histo-
il maltraite « Diodore Sici-
à cause que dans son V.
, chapitre XIV^e, il a écrit
les femmes de Corsègue étant
échées sortent aussitôt de chez
le mari se mettant au lit
s'y reposer. Si est-ce qu'il
rien de plus ordinaire que

lonius, Argonaut., lib. II, vs. 1012,
42.

r. Flaccus, Argonaut., lib. V, vs. 148.

» cette façon de faire dans presque
» toute l'Amérique ; ou bien ce
» qu'on nous rapporte du Canada,
» et d'assez d'autres endroits, doit
» être tenu pour de pures impostu-
» res ; à quoi il n'y a guère d'appar-
» rence, vu la condition de ceux qui
» nous informent de ces pays-là, et
» l'impossibilité qu'ils convinssent
» tous dans le dessein de nous trom-
» per (3). » Je m'étonne que la Mo-
the-le-Vayer ne parle pas de nos Ti-
baréniens ni des anciens Espagnols.
Γεωργοῦσι γὰρ αὐταί, τεκοῦσά τε δια-
κονοῦσι τοῖς ἀνδράσιν ἐκείνους ἀνθ' ἑαυ-
τῶν κατακλίνασαι. Mulieres enim a-
gros colunt, et cum pepererunt, suo
loco viros decumbere jubent, iisque
ministrant (4). M. Colomiés a cru que
la plaisante coutume qui s'observait
autrefois dans le Béarn, c'est que
lorsqu'une femme était accouchée,
elle se levait, et son mari se mettait
au lit, faisant la commère, était
venue des Espagnols (5). Il ajoute que
cela était en usage chez les Tartares,
suivant le témoignage de Marc
Paul, Vénitien, au ch. XLII du II^e.
livre de ses Voyages. Notez que di-
verses causes ont pu engager les gens
à tenir cette conduite ; car je ne crois
pas que le dessein de tourner en ri-
dicule la vie humaine, afin de goû-
ter la félicité que l'on faisait consis-
ter à rire, ait porté les anciens Cor-
ses, et les peuples américains, à pra-
tiquer ce que faisaient les habitants
de Tibarénie. Je voudrais bien qu'on
me dît sur quelles raisons se fondent
les nations du Canada, etc., qui
font mettre au lit le mari de l'accou-
chée. Le veut-on encourager à faire
d'autres enfans ; l'y veut-on, dis-je,
exciter par l'espérance d'être nourri
délicatement ? Craint-on que s'il lui
fallait prendre la peine de servir une
malade il serait moins prompt à
causer une telle maladie ? On serait
peut-être bien embarrassé à raison-
ner sur une pratique si imperti-
nente.

(3) La Mothe-le-Vayer, Observations sur la
Composition des Livres, au tome XV de ses
Oeuvres, pag. 30, édit. de Paris, 1681, in-12.
Il cite le IX^e. Farfalloni.

(4) Strabo, lib. III, pag. m. 114.

(5) Colomiés, Mélanges historiques, pag. 25.

TIBUR, ville d'Italie proche

de Rome, et plus ancienne que Rome, s'appelle présentement Tivoli. Elle fut bâtie sur la rivière d'Anio (a), ou par les Aborigènes, selon Denys d'Halicarnasse (b), ou par une troupe de Grecs qui étaient venus du Péloponnèse (c), selon quantité d'auteurs. Elle était déjà bien florissante lorsqu'Énée débarqua en Italie (A), si nous en croyons Virgile; et nous voyons qu'elle résista assez vigoureusement et assez long-temps aux armes romaines (d), avant de subir le joug de cette victorieuse république. C'est à quoi elle fut enfin contrainte, l'an de Rome 403 (e). On prétend qu'elle reprocha une fois si fièrement aux Romains les services qu'elle leur avait rendus, que ses députés ne remportèrent pour toute réponse que ces paroles : *Vous êtes des superbes* (f). Elle eut une dévotion particulière pour Hercule, et lui fit bâtir un temple très-magnifique (B). Elle honorait aussi avec un grand zèle le dieu Tiburnus (C). Les Romains bâtirent dans le territoire de cette ville-là plusieurs maisons de plaisance (D). On a fait la même chose dans les derniers siècles. Les habitans de Tibur furent passés au fil de l'épée par les soldats de Totila, l'an 345, comme nous l'apprend Procope. Les guerres des Allemands désolèrent cette ville; Frédéric Barberousse en fit rebâtir les mu-

raillies, et l'agrandit. Le pape Pie II y fit bâtir une forteresse dont l'entrée porte une inscription qui fut faite par Jean-Antoine Campanus (g). La voici :

*Grata bonis, invisa malis, inimica
perbis
Sum tibi Tibur enim sic Pius
tuit (h).*

Lloyd se trompe extrêmement lorsqu'il parle de la montagne Tibur comme d'un lieu qui est célèbre pour l'ivoire que l'on y trouvait (E). Il eût mieux valu se taire sur ce chapitre, et ne pas garder le silence à l'égard de ces belles carrières qui étaient en plusieurs quartiers-là (F). N'oublions pas la fontaine et la déesse Albulina (G), l'une des choses les plus remarquables qui fussent dans le voisinage de Tibur.

(g) Leandro Alberti, *Descrizz. di tutta l'Italia*, folio m. 248.

(h) *Ex eodem, ibidem.*

(A) Elle était déjà bien florissante lorsqu'Énée débarqua en Italie. Virgile la compte parmi les grandes villes qui s'armèrent contre les Troyens :

*Quinque adeò magnas, positis incudibus,
Tela novant, Atina potens, Tiburque
Ardea, Crustumericque et turrigeræ Anagnina (1).*

Léandre Alberti a si mal compris le passage, qu'il assure que Tibur fut l'une des villes qui forgèrent des armes en faveur d'Énée. *N'è fatto che memoria*, dit-il (2), *d'essersi da Virgilio, nel settimo libro, annoverandola fra quelle cinque città che fabricarono l'armi ad Enea così*

Quinque adeò, etc.

Virgile nomme dans le même passage les deux chefs des Tiburtins qui se joignirent à la guerre contre Énée :

*Tum gemini fratres Tiburtia moenia lingunt
Fratris Tiburti dictam cognomine gentem.*

(1) Virgil., *Æneid.*, lib. VII, vs. 629.

(2) Leandro Alberti, *Descrizz. di tutta l'Italia*, folio 147 verso, edit. Venet., 1561.

(a) Aujourd'hui Teverone.

(b) Dionys. Halicarn. *Antiquit. Roman.*, lib. I, cap. XVI, pag. m. 14.

(c) Voyez la rem. (A).

(d) Voyez Tite Live, au VII^e. livre.

(e) Selon Calvisius, pag. m. 195; selon Sigonius, in *Fastis*, ce fut l'an 399.

(f) Voyez la rem. (A) à la fin.

accerque Coras, Argiva juven-
is (3).

sert de ce passage pour que la ville de Tibur fut Catillus et par Coras; mais sic, puisqu'au lieu de *mœnunt*, il lit *mœnia condunt*. moyen de trouver partout res que l'on demande; voilà a de tromper un pauvre leon n'est point dans ces paroles ile que l'on doit chercher orité, c'est dans celles du tateur Servius. *De Græciâ*,), *tres fratres venerunt ad* : *Catillus, Coras, Tybur veli-* us. *Hi simul omnes unam fe-* tatem, et eam de fratris majo- ine Tybur appellaverunt: *li-* alias fecerint singuli. Pline ue la fondation de Tibur n des trois personnages dont arlé dans ces paroles de Ser- l ne parle, dis-je, que de is, qu'il prétend être fils iaraüs. J'ai cité ailleurs (5) a dit, et je vous conseille de il y a mis une chose très-sin-

D'autres prétendent que les tres mentionnés dans Servius petits-fils d'Amphiaraüs, et Catillus, Tybur, sicut *Cato* stimonium, à *Catillo* *Arcade* to *classis Evandri*; sicut *Sex-* b *Argivâ* *juventute*. *Catillus* *Amphiarai filius post prodigia-* tris *apud Thebas interitum* avi *jussu* (6), *cum omni festu* rum *missus tres liberos in Ita-* creavit, *Tiburtum, Coram,* m, *qui depulsis ex oppido Si-* eteribus *Sicanis*, à *nomine Ti-* atris *natu maximi urbem vo-* nt (7). La critique de M. de ise sur ce passage de Solin oint bonne. Il s'empporte étran- t contre cet auteur. *Sanum* as *fuisse Solinum cum hæc* et? *Quis Siciliam pro Italiâ* dixit? *Scio Sicanos* n *olim tenuisse*. *Sed Ita-*

gil., *Æn.*, lib. VII, va. 670.

rvins, in *Virgil.*, *ibidem*

ns la remarque (M) de l'article *AMPHI-* ra. I, pag. 547.

andre Alberti, *Descriz. d'Italia*, folio *fais une faute*, per commandamento del o Tideo, dit-il. Son traducteur en a fait r, ayant dit *hortata Tydei patrai*. lin., cap. II, pag. m. 13.

liam dictam fuisse Siciliam, nemo, quod sciam, prodidit: falsissimum igitur, et absurdissimum est, quod heic narrat Solinus (8). Il s'apaise en quelque façon tout aussitôt; car il suppose que peut-être la faute est venue de quelque petit savant qui aura joint une glose au texte de cet auteur. *Sed fortassè ita scripserat*: Qui depulsis veteribus Sicahis, à nomine Tiburti fratris natu maximi urbem vocaverunt, cum sociolus aliquis heic Sicanos legeret, ad oram videtur addidisse, ex oppido Siciliae, quia scilicet putaret Sicanos non alibi quam in Sicilia fuisse (9). Il n'a pas pris garde que ce qu'il rapporte neuf ou dix lignes après confond toute sa critique. Quinimò *Siculos illos* *veteres, Tibur oppidum tenuisse scri-* bit *Dionysius lib. I.* *παρ' οἷς*, inquit, *καὶ ἐς τὴν χερσονῆσιν*, *μέρος τι τῆς πόλεως ὀνομάζοντα Σικελίαν* (10). Ces paroles grecques signifient qu'une partie de la ville de Tibur s'appelait encore *Sicilia* ou *Sicilium*. N'est-ce pas un signe bien manifeste que ce lieu-là se nommait ainsi avant que Tiburtus et ses frères en chassassent les Sican- niens? Pourquoi donc fait-on des obliques, ou à Solin même, ou à l'état présent de son livre? Notez que Catillus passait pour le principal fondateur de Tibur.

. . . *Hinc Tibur Catillæ tum* (11);

c'est ainsi que parle Silius Italicus; joignez à cela ces deux vers d'Horace :

Nullam, Vare, sacræ vitæ præter severis arbo-
rum

Circa mite solum Tiburis, et mania Cati-
li (12).

Au reste, une infinité d'auteurs s'accordent touchant l'origine grecque de cette ville.

Tibur Argeo positum colono

Sit mea sedes utinam senectas (13) !

Ovide n'en parle pas moins claire- ment :

Jam mania Tiburis udi

Stabant Argolicæ quæ posuere manus (14).

Voyez aussi Strabon (15), Martial

(8) Sahas., *Exercitat. Plin.*, in *Solin.*, p. 61.

(9) *Idem.*, *ibidem*

(10) *Idem.*, *ibidem*.

(11) Silius Italicus, lib. VIII, pag. m. 345.

(12) Horat., od. XVIII, lib. I.

(13) *Idem.*, od. VI, lib. II.

(14) Ovid., lib. IV *Fastorum*, vs. 71.

(15) Strabo, lib. V, pag. 165.

(16), et Artémidore, cité par Étienne de Byzance (17).

N'oublions pas le commentaire de Servius sur ces paroles, *Tiburque superbum* du VII^e. de l'Énéide. *Aut nobile*, dit-il (18), *aut per transitum tetigit illud, quod cum aliquando à senatu auxilia poscerent Tyburtes sub commemoratione beneficiorum, hoc tantum à senatu responsum acceperunt, superbi estis.*

(B) *Elle eut une dévotion particulière pour Hercule, et lui fit bâtir un temple très-magnifique.*] Statius a placé Tibur au nombre des quatre lieux où cette divinité était principalement honorée.

*Nec mihi plus Nemeæ, priscumque habitabitur Argos,
Nec Tiburna domus, solisque cubilia Gades* (19).

Ce temple d'Hercule était l'un de ceux où l'on gardait les plus beaux trésors. Auguste, dans ses besoins, en tira de bonnes sommes, aussi-bien que du Capitole et du temple d'Antium, et de celui de Lanuvium. Il promet d'en payer l'intérêt. Appien, qui dit cela, ajoute : Encore aujourd'hui l'on garde dans ces lieux-là beaucoup de trésors sacrés (20). Voici des vers qui témoignent qu'on allait consulter le sort dans ce temple de Tibur :

*Quod ni templa darent alias Tirynthia sortes,
Et Prænestina poterant migrare sorores* (21).

On trouve ces vers dans une silve faite par Stace en l'honneur de la maison de plaisance que Manlius Vopiscus possédait proche de Tibur. Les sorts de Préneste pourraient bien quitter leur place, dit Statius, et se transporter en ce beau lieu, s'il n'y avait déjà d'autres sorts aux temples d'Hercule. Les commentateurs de ce passage s'y trouvent embarrassés. Sabellicus avoue (22) qu'il n'a rien lu touchant cet oracle ou touchant ces sorts de l'Hercule de Tibur; et

il penche à croire que cela regardait les sorts d'Albunéa, divinité honorée par les Tiburtins conjointement avec Hercule. On cite là-dessus

Quodque Albuna sacras Tiberis per flumina
sortes
Portendit (23),

mais on a tort; car ces paroles latines concernent, non pas un oracle qui a été consulté à Tibur, mais les livres qu'une sibylle apporta à Rome. Un autre commentateur s'est imaginé que Properce rend ici un témoignage authentique :

*Nam quid Prænestis dubias, ð Cynthia, sortes,
Quid petis Ævi mania Telegoni?
Curve te in Herculeum deportant essedibus?*
Appia cur toties te via ducit anum (24)?

Vous voyez clairement, dit Barthius (25), que Cynthia allait à Tibur pour y consulter les sorts, mais ces sorts n'étaient-ils pas ceux d'Hercule? Je réponds qu'il n'est pas vrai que Properce dise que ce voyage à Tibur fut fondé sur ce motif. Ce qui est remarquable des sorts consultés ne paraît pas le premier vers : Tibur n'est point plus de part que les murailles de Télégone, c'est-à-dire Tusculum. La seule chose qu'on puisse apprendre à l'égard de Tibur, dans ce droit de Properce, est que l'on donnait à cette ville l'épithète *Herculeum*. On apprend aussi cela de ces paroles de Silius Italicus :

*Quosque sub Herculeis taciturno flumine mœnia
Pomifera arva creant Anienicolæque Cæli* (26);

et dans plusieurs épigrammes d'un autre auteur (27). Léandre Alberti a converti cette épithète en nom propre; et pour comble de bévue, il cite Strabon; tant pour cela que pour fin de prouver que la ville de Tibur s'appelait aussi Cataracte. *Fu alta nominata questa citta (secondo Strabone) Herculeum...era anche nominata Caterratta* (28). La vérité,

(16) Mart., epigr. LVII, lib. IV.

(17) Steph. Byzant., voce *TiCupis*.

(18) Servius, in Virgil., *Æneid.* VII, vs. 630.

(19) Statius, *silvâ* I lib. III, sub *fin.*, pag. m. 55.

(20) Appianus, lib. V de Bell. civilibus, pag. m. 399.

(21) Statius, *silvâ* III lib. I, vs. 79, pag. m. 15.

(22) Voyez Barthius in Statium *Silvâ* III, lib. I, pag. 107.

(23) Tibullus, eleg. V, lib. II.

(24) Propertius, lib. II, eleg. XXIII, vs. 10.

(25) *Vides clarè et Tiburpetiisse Cynthiae capiendas sortes; quæ autem illa nisi Herculei hujus præcipuè numen hic jungatur.* Barthelemy in Statium, *silvâ* III lib. I, pag. 108.

(26) Silius Italicus, lib. IV, pag. m. 172.

(27) Martial., epigr. XIII, lib. I, et ep. LXXIV, lib. IV, etc.

(28) Leandro Alberti, *Descrizione d'Italia*, libro m. 248.

bon dit seulement qu'il y
Tibur un temple d'Hercule ,
ataracte , c'est-à-dire que la
l'Anio tombait là impétueu-
lu haut d'une montagne dans
lée. Τίβουρα μὲν, ἢ τὸ Ἡρά-
υ ὁ καταράκτες' ὅν ποισι . . . ὁ
ῖ ὕψους μεγάλου καταπίπτων
γὰ βαθεῖαν. Tibure fanum
culis et præceps aquæ dejec-
aractam vocant) quem facit
..ab excelso loco in conval-
ciens sese profundam (29).

qu'il y avait une assez belle
èque dans ce temple : Aulu-
témoigne. Promit è bibliothecæ
rti quæ tunc in Herculis
atis commodè instructa libris
ristotelis librum (30).

lle honorait...avec un grand
dieu Tiburnus.] Consultez
au chapitre IV du III^e. livre
Italia antiqua , et les com-
urs de ces paroles d'Horace ,
ps Anio , et Tiburni lucus (31)....

es Romains bâtirent dans
itoire plusieurs maisons de
e.] L'air était bon , sain ,
extrême fraîcheur en cet
là : les terres y étaient ar-
une infinité de ruisseaux ,
ropres à produire beaucoup
. Il ne faut donc pas s'éton-
les Romains y aient eu tant
ons de campagne , tant de
et tant d'autres commodi-
pereur Auguste s'y retirait
s en temps. Ex secessibus
frequentavit maritima , in-
Campaniæ , aut proxima
da , Lanuvium , Præneste ,
bi etiam in porticibus Her-
pli persæpè jus dixit (32).
ur Hadrien (33) y fit bâtir
ifique palais. Zénobie eut
ite au voisinage de ce bâti-
erbe (34). Manlius Vopiscus
s ce territoire une très-belle
itace l'a décrite pompeuse-
). Cétronius , qui fit des

o , lib. V , pag. 164.

Gellius , lib. XIX , cap. V.

., od. VII , lib. I.

n. , in Augusto , cap. LXXII.

z la rem. (I) de son art. , t. VII , p. 431.

z la remarque (C) de l'article Zéno-

V.

is , silvâ III , lib. I.

dépenses si énormes à bâtir , avait à
Tibur un palais qui effaçait le tem-
ple d'Hercule.

*Ædificator erat Cetronius , et modò curvo
Littore Cajeta , summa nunc Tiburis arce ,
Nunc Prænестinis in montibus , alta parabat
Culina villarum , Græcis longèque petitis
Marmoribus vincens Fortuna , atque Herculis
ædem (36).*

Oublierions-nous Horace , qui avait
là une maison où il allait très-sou-
vent , et qu'il souhaitait comme la
retraite fixe de sa vieillesse (37).
*Vixit plurimum in secessu ruris sui
Sabini aut Tiburtini : domusque ejus
ostenditur circa Tiburtini lucum*
(38). Il témoigne que Munatius Plan-
cus avait là une très-belle maison
(39). Ce que j'ai dit au commence-
ment de cette remarque se pourrait
prouver par une foule d'autorités ,
mais je me contente de quelques-
unes.

*Cum Tiburtinas damnet Curiatius auras
Inter laudatas ad Styga missus aquas.
Nullo fata loco possis excludere : cum mors
Venerit , in medio Tibure Sardinia est (40).*

Voilà des vers qui furent faits sur la
mort d'un homme qui n'avait pu
sauver sa vie en respirant le bon air
de Tibur : en voici d'autres que le
même auteur adresse à Faustin , qui
jouissait de la fraîcheur de ce lieu-là
pendant les chaleurs de la canicule.

*Herculeos colles gelida vos vincite bruma ,
Nunc Tiburtinis cedite frigoribus (41).*

J'ai déjà cité Silius Italicus , qui ap-
pelle les environs de Tibur *pomifera
arva* ; ajoutons ces vers d'Horace :

*Et præceps Anio , et Tiburni lucus , et uda
Mobilibus pomaria rivis (42).*

La Rome chrétienne n'a pas moins
couru après les délices de Tivoli ;
car Léandre Alberti rapporte que les
prélats de la cour de Rome allaient
passer anciennement tout l'été à la
fraîcheur de ce lieu-là (43). Le car-

(36) Joven. , sat. XIV , vs. 86.

(37) Voyez la remarque (A) , citation (13).

(38) Sueton. , in Vita Horatii.

(39) Seu te fulgentia signis
Castra tenent , seu densa tenebit

Tiburis umbra tui.
Horat. , od. VII , lib. I.

(40) Mart. , epigr. LX , lib. IV.

(41) Idem , epigr. LVII , lib. IV.

(42) Horat. , od. VII , lib. I.

(43) Leandro Alberti , Descrizione d'Italia . .
folio 148.

dinal Hippolyte d'Est, comme le remarque M. Moréri, y fit bâtir un très-beau palais, avec des jardins les plus somptueux du monde. Ubert Foliette en publia une description qui mérite d'être lue. Voyez aussi les itinéraires d'Italie, et notamment celui d'André Schot, et celui de Jérôme Capugnani.

(E) *Lloyd se trompe lorsqu'il parle de la montagne de Tibur comme d'un lieu qui fut célèbre pour l'ivoire qui s'y trouvait.*] On lui peut reprocher deux grosses fautes. *Tiburtinus mons*, dit-il, *locus ebore notissimus*, et tout aussitôt il cite deux vers de Martial, tirés l'un de l'épigramme XII du VII^e, livre (44), l'autre de l'épigramme XXVIII du livre VIII (45). Manifestement il veut dire que la montagne de Tibur donnait de l'ivoire; c'est ignorer qu'il n'y a que les dents de l'éléphant qui soient la matière de l'ivoire. Car ce qu'a dit Théophraste (46) se compte pour rien; et en tout cas c'est une chose qui ne concerne nullement notre montagne de Tibur. Voilà le premier mensonge de M. Lloyd. Sa seconde faute consiste en ce que le premier vers de Martial ne contient aucune mention de l'ivoire, et que le sens du second n'est pas celui que M. Lloyd a supposé. Il ne pouvait mettre le premier vers à quelque usage sans citer toute la pensée du poète; mais s'il l'eût citée toute, tous ses lecteurs auraient vu qu'il avançait une très-mauvaise autorité. Recueillons d'ici, en passant, qu'il est bon de se défier de ces passages que l'on ne rapporte qu'à demi, sous le spécieux prétexte de ne vouloir pas être prolix. Ne vaut-il pas mieux l'être, que de tromper ses lecteurs? C'est ma maxime; c'est pourquoi je fais en sorte que mes citations étalent toute la pensée de mes témoins. Voici par exemple toute l'épigramme dont M. Lloyd n'a rapporté que le premier vers, et encore ne l'a-t-il pas rapporté comme il fallait.

(44) *De Tiburtinis albescere collibus audit.*
Martial., epigr. XII, lib. VII.

(45) *Et Tiburtino monte quod albet ebur.*
Idem, epigramm. XXVIII, lib. VIII.

(46) *Theophrastus auctor est et ebur fossile candido et nigro colore inveniri.* Plinius, lib. XXVI, cap. XVII.

*Dum Tiburtinis albescere collibus
Antiqui dentis fusca Lycoris ebur
Venit in Herculeos colles : quid Tibur
Aura valet ? parvo tempore nigra*

La pensée de Martial est que l'ayant ouï dire que le vieil redevenait blanc sur la montagne de Tibur, s'était transporté lieu-là; mais qu'au lieu d'y son teint basané, elle y était nue noire en peu de temps. Il a déjà servi de la même raillerie

*Tibur in Herculeum migravit nigra
Omnia dum fieri candida credit*

Ramirez de Prado assure qu'il a dit que l'air froid de Tibur à l'ivoire un plus haut degré de cheur (49). Il cite aussi Pro Silius Italicus, qui ont dit, l'

*Ramosis Anio quod pomifer incubat
Et nunquam Herculeo numine patet*

et l'autre (51) :

*Quale micat semperque novum est,
ris aura*

Pascit ebur (52).

On voit donc manifestement que M. Lloyd a cité mal à propos le passage de Martial, puisque les vers qui ne signifient pas que la montagne de Tibur fournit de l'ivoire, mais seulement que l'air de la montagne avait la vertu de donner à l'ivoire sa blancheur et son éclat, ou même de les réparer.

(F) *Des belles carrières qu'il y a en ces quartiers-là.*] Strabon parle, et observe qu'elles fournissent de quoi bâtir la plupart des édifices de Rome (53). Les pierres qu'on y était estimées : leur dureté se prouve par l'épreuve des fardeaux et des feux de l'air, mais le feu en brûle très-facilement. *Tiburtinus mons ad reliqua fortes, vapores liunt* (54). Ces paroles de Strabon sont plus intelligibles si on les compare avec celles-ci : *Tiburtinus mons ad reliqua fortes, vapores liunt* (54).

(47) Mart., epigr. XII, lib. VII.

(48) Idem, epigr. LXII, lib. IV.

(49) *Lycoris irridet quæ cum scire didius fieri frigidissima Tiburis auctor testatur.* Laur. Ramirez de Prado epigr. LXII, lib. IV.

(50) Propertius, eleg. VII, lib. IV.

(51) Silius Italicus, lib. XII, pag.

(52) *Pascit, dixit pro sustentat et* Ramirez de Prado, in Martial., epigr. IV.

(53) Strabo, lib. V, pag. 164.

(54) Plinius, lib. XXXVI, cap. X m. 334.

codem genere sunt omnia, et ab oneribus et à tempestivitas : sed ab igni non posset tuta : simulque ut sunt ab, dissiliunt et dissipantur, à temperatura naturali parhumore (55). Pline rapporte un bon mot ce qui fut dit éron aux habitans de l'île de qui montraient avec un faste les murailles de leurs, bâties de marbre jaspé. Je mirerais beaucoup plus, leur iron, si vous les aviez bâties res de Tibur. *Primum, ut, versicolores istas maculas in lapidibus ostenderunt, struerent muros, facito in idronis sale : omnibus enim ostent ut magnificum. Multò, magis mirarer, si Tiburtino fecissetis* (56). Un fort habile prétend que si ces pierres été transportées en l'île de elles y eussent été peut-être imées à cause de la distance d'où on les eût fait venir la n'est pas sans apparence, ne crois pas que la raillerie iron ait ce fondement ; il me qu'il ne pensait que ceci. Votre ne vous coûte guère, trouvez dans votre île, ne rifiez donc pas de la sompde vos maisons. Vos richesses dépenses paraîtraient avec éclat, si vous aviez fait venir les matériaux de vos édif-

Vous oublions pas la fontaine et le Albunée.] Commençons te par un passage de Virgile :

*sollicitis monstris, oracula Fauni
i genitoris adit, lucosque sub altis
Albunæ : nemorum quæ maxima sa-
cro
onat, sævumque exhalat opaca mephi-
tin.
alas gentes, omnisque OEnotria tellus,
is responsa petunt* (58).

la suite de ce passage, et j'a-
ulement qu'elle fait voir que
i consultaient cet oracle s'en-
ent sur les peaux de leurs

*rav., lib. II, cap. VII.
ius, lib. XXXVI, cap. VI, p. 287.
ma vulgaris in eam advectus insulam
fortassis ab loci undè peteretur inter-
pretium. Harduin., in Plin., ibidem.
fil., Æncid., lib. VII, vs. 81.*

victimes, et qu'ils recevaient répons pendant qu'ils dormaient. On ne voit pas bien certainement, dans ces paroles de Virgile, si l'oracle du dieu Faunus était au bois d'Albunée : car les lois de la grammaire souffrent que nous croyions que le roi Latinus fut consulter l'oracle de Faunus, et les bois sacrés d'Albunée, c'est-à-dire qu'il s'informa de la volonté des dieux en deux endroits différens ; mais néanmoins le sens le plus raisonnable est celui-ci : le roi alla consulter l'oracle de Faunus dans le bois sacré d'Albunée. Il se présente là-dessus une petite difficulté, c'est que personne, que je sache, ne nous apprend qu'il y eût à Tibur un oracle du dieu Faunus. Cette ville-là honorait Hercule comme sa grande divinité : ses autres dieux étaient, ou Tiburnus, ou Albunée. On ne parle point de Faunus. Dira-t-on que Virgile s'est peu soucié en cet endroit-là d'accommoder ses fictions à la tradition ? Cela peut-être est plus vrai que vraisemblable. Quoi qu'il en soit, observons qu'Albunée était tout ensemble le nom d'un bois, et d'une fontaine (59), et d'une divinité de la montagne de Tibur (60). Elle ne paraît que sous la notion de fontaine dans ces paroles d'Horace,

Et domus Albunem resonantis (61) :

elle paraît et sous la notion de bois, et sous celle de fontaine, dans les paroles de Virgile qu'on a vues ci-dessus ; mais voici un passage de Lactance qui l'érige en divinité : *Decimam Tiburtini, nomine Albuneam quæ Tiburi colitur, ut dea, juxta ripas amnis Anienis : cujus ingurgite simulachrum ejus inventum esse dicitur, tenens in manu librum. Cujus sacra senatus in Capitolium transtulerit* (62). C'est-à-dire qu'Albunée était la dixième des sibylles, et qu'on l'honorait à Tibur comme une déesse, et que l'on disait que son simulacre avait été trouvé, un livre à la main, dans le gouffre de l'Anio. Notez qu'il y a des gens qui di-

(59) *Sciendum sane unum nomen esse fontis et silvæ. Servius, in Virg., Æn., lib. VII, vs. 82.*

(60) *In Tiburtinis altissimis montibus. Idem, ibidem.*

(61) *Horat., od. VII, lib. I.*

(62) *Lactant., lib. I Divin. Institut., c ap. XI, pag. m. 19.*

sent que la fontaine Albunéa ne différait point des eaux minérales que l'on nommait *Albula* ou *Albulæ*. Strabon dit qu'elles étaient froides, et qu'elles sortaient de plusieurs sources, et servaient à la guérison de plusieurs infirmités, soit qu'on les bût, soit qu'on s'y baignât (63). Pline ne leur attribue de la vertu qu'à l'égard des plaies (64); mais Suétone (65) n'en parle pas avec cette restriction. Cluvier (66), qui juge qu'elles ne différaient point de la fontaine Albunéa, peut se servir de cet argument : cette fontaine, selon Virgile, était puante,

. . . *Savumque exhalat opaca mephitim* (67):

or, selon Martial et plusieurs autres, cette qualité convenait aux eaux minérales que l'on nommait *Albula* ou *Albulæ*.

Canaque sulfureis Albula fumat aquis (68).

Donc, etc. Notez que cet Albula était une petite rivière qui se déchargeait dans l'Anio, et dont la principale source, selon Cluvier, était la fontaine d'Albunée. Cet auteur croit que l'on débita que le simulacre de la sibylle Tiburtine ou Albunéa fut trouvé dans cette fontaine. Il ajoute que les anciens érigèrent cette fontaine en divinité, et lui consacrèrent un bois, un temple et un oracle (69); et qu'il paraît, par une épigramme de Martial, qu'il y avait en ce lieu-là un bois consacré aux muses (70). Ce dernier fait est très-faux. Cluvier lut avec trop de hâte ces paroles de Martial :

*Itur ad Herculei gelidas quæ Tiburis arces,
Canaque sulfureis Albula fumat aquis.
Rura, nemusque sacrum, dilectaque jugera
Musis*

*Signat vicina quartus ab urbe lapis :
Hic rudis æstivas præstabat porticus umbras
Heu quàm, etc.* (71).

(63) Strabon., lib. V, pag. 164.

(64) *Juxta Romam Albulæ aquæ vulneribus medentur.* Plinius, lib. XXXI, cap. II, p. 779.

(65) Sueton., in Augusto, cap. LXXXII.

(66) Cluver., Ital. antiq., lib. II, cap. X.

(67) Virgil., *Æn.*, lib. VII, vs. 82.

(68) Martial., lib. I, epigr. XIII. Voyez aussi epigr. IV, lib. IV, et Stace, *silvâ* III lib. I, vs. 75.

(69) C'est-à-dire l'oracle de Faunus.

(70) *Sed et Camænarum sive Musarum ibidem fuisse nemus ex Martialis epigr. XIII libri I colligere datur.* Epitome Claverii, per Runonem Ital. Antiq., lib. II, cap. X, pag. 431.

(71) Mart., epigr. XIII, lib. I.

S'il les eût considérées avec la même attention, il eût vu qu'elles concernent point Tibur, mais autre endroit à quatre milles de Rome, sur le chemin de Tibur. Il n'est pas même certain qu'il y eût en cet endroit-là un bois consacré aux muses : on peut croire que Martial a voulu dire autre chose, sinon que les terres de Régulus étaient aimées de ces déesses (72). Souvenons-nous que Martial a mis un intervalle de vingt milles entre Rome et Tibur (73).

(72) Farnabe entend ainsi ce vers de Martial.

(73) Mart., epigr. LVII, lib. IV.

TILLET (JEAN DU), en latin *Tilius*, protonotaire et secrétaire du roi, et greffier au parlement de Paris, était né en Angoumois (a), et a fleuri au XV^e siècle. Il s'appliqua avec une diligence merveilleuse à illustrer l'Histoire de France, et l'on peut dire que personne n'avait encore manié ce grand sujet selon le plan qu'il se forma. Il n'eut pas seulement en vue de recueillir le détail de guerres et d'événements généraux dont les plus peccataires chroniqueurs se chargent, il rechercha aussi (b) ce qui concerne les domaines de la couronne, les lois et les ordonnances, la forme ancienne du gouvernement, la personne et la maison du roi, les officiers de la couronne, les grands du royaume, la création de leurs charges, leurs rangs, leurs fonctions, et d'éclaircir tout cela par des actes authentiques dont il donna des inventaires fort curieux et fort instructifs.

(a) *Engolismensi agro oriundus.* Thuanus, lib. XLVII, circa fin. pag. m. 97. Sainte-Marthe, *Elogior.* lib. II, pag. 80., s'exprime ainsi : *Ducebant Tilius gentem suam ab Engolismâ.* La Croix du Maine trompe, qui qualifie gentilhomme parisien le frère de celui-ci.

(b) Voyez ses paroles dans la rem. (A).

ût poussé beaucoup plus
 à travail, si la cour eût
 les dépenses qu'il fallait
 mais il se plaint d'avoir été
 le s'arrêter, à cause qu'on
 ourait pas dans les grands
 e ses recherches lui ren-
 inévitables (A). On n'a
 pu'une petite partie de ses
 ompilations (B). S'il s'ac-
 aucoup de gloire par cette
 onnaissance de l'intérieur
 aume, il amassa d'autre
 aucoup de biens (C) par
 ide assiduité aux détails et
 ctions de sa charge. Le li-
 il publia, l'an 1560, tou-
 a majorité du roi, le ren-
 eux aux protestans. Ils le
 ent, et il reproche à l'un
 rs historiens d'avoir sup-
 il ne leur répliqua pas (D).
 lièrent sur les motifs de
 vrage certaines choses qui
 nient désavantageuses, et
 montèrent jusques à des
 r'ils prétendaient avoir été
 de son aversion pour la
 lie, chef de la conspiration
 oise (E). Je rapporterai (c)
 ls publièrent; chacun en
 e qu'il voudra. Nous ver-
 ans l'article suivant (d)
 dit qu'il avait été disci-
 Jean Calvin. Il mourut à
 onzième de novembre 1570
 charge de greffier au par-
 de Paris a été possédée
 it plus d'un siècle par ses
 dans (F). Il ne faut pas

oublier qu'il fut l'auteur ou le
 promoteur de l'édit (f) qui faisait
 défense de porter de l'argent à
 Rome pour l'expédition des béné-
 fices (g) *.

(f) *Donné en septembre 1551.*

(g) *Thuan., lib. VIII, pag. 168.*

* Leclerc dit qu'il n'y a nulle apparence
 que J. du Tillet ait été l'auteur de cet édit.
 Pour promoteur, il ne peut l'être que com-
 me tout greffier l'est des édits qu'il signe;
 mais en ce cas, le fait n'a rien de remar-
 quable. Joly ajoute que Boivin, dans sa Vie
 latine de Pierre Pithou, dit que du Tillet
 composa une partie de son *Recueil des Rois
 de France* sur les Mémoires de P. Pithou.

(A) *Il se plaint d'avoir été obligé
 de s'arrêter à cause qu'on ne le secou-
 rait pas dans les grands frais.....
 inévitables.*] Cette particularité, qui
 sera sans doute agréable aux lec-
 teurs curieux, se trouve dans l'épi-
 tre dédicatoire de son ouvrage. Ci-
 tons-en un long morceau, puisque
 nous ferons connaître par-là plusieurs
 circonstances du travail de cet au-
 teur. Souvenons-nous qu'il s'adresse
 à Charles IX. « Ayant à très-grands
 » labour et despense visité depuis
 » mon institution en mon office l'in-
 » finité des registres de vostre par-
 » lement, recherché les librairies
 » et tiltres de plusieurs eglises de
 » vostre royaume, et par permis-
 » sion du feu roy vostre pere (que
 » Dieu absolve) eu l'entrée du thre-
 » sor de vos chartres, et tout veu
 » par son commandement, et sur sa
 » declaration qu'il porteroit les fraiz
 » et recompense de mes aydes (neces-
 » saires en grand nombre pour tels
 » œuvres), j'entreprins dresser par
 » forme d'histoires et ordre des ré-
 » gnes, toutes les quereles de ceste
 » troisieme lignée regnante avec ses
 » voisins, les domaines de la cou-
 » ronne par provinces, les loix et
 » ordonnances depuis la salique par
 » volumes et régnes, et par recueil
 » separé ce qui concerne les person-
 » nes et maisons royales, et la for-
 » me ancienne du gouvernement des
 » trois estats et ordre de justice
 » dudit royaume, avec les change-
 » mens y survenus. Plin est autheur
 » que le roy Alexandre le Grand
 » despendit quatre-vingts mille ta-

us la rem. (E).

us la rem. (C).

re de Saint-Romuald, Journ.
 tom. II, pag. 540. La Croix du
 biblioth. franç., pag. 269, et Sam-
 logior. lib. II, pag. m. 80, mar-
 quent le mois de novembre. Cor-
 rieri qui met au mois de décembre.

» lens, qui sont quarante-huit mille
 » escus en voyages et autres fraiz
 » qu'il falut faire pour avoir la co-
 » gnoissance des proprieté des ani-
 » maux, dont Aristote ayant celle
 » charge de luy, composa cinquante
 » livres. La huictiesme part eust
 » fourny à parfaire mesdites œu-
 » vres, ausquels je commençay vac-
 » quer diligemment, et presen-
 » tay à sa majesté six volumes : les
 » quatre desdites quereles, un des-
 » dictes ordonnances, et un concer-
 » nant les personnes et maisons roya-
 » les : mais il m'advint ce que
 » maistre Girard de Montagu secre-
 » taire et thresorier des chartres du
 » roy Charles V escrit en l'epistre
 » liminaire de son repertoire gene-
 » ral, et registre dudit thresor cotté
 » par A. A. qu'aucuns ses anteces-
 » seurs audit office avoient laissé
 » l'œuvre par eux commencé audit
 » thresor imparfait, pour estre sur-
 » chargez de frais, ainsi ay-je esté
 » contrainct faire. Car quelques vo-
 » lontez qu'eussent declarées, et
 » commandements qu'eussent sou-
 » vent faits ledit roy et la royne
 » vostre mere de moyenner les fraiz,
 » recompenses de mesdits aydes, et
 » afin de parfaire lesdictes œuvres,
 » il n'en sortit aucun effect, et fus
 » abandonné et reproché d'iceux
 » aydes, que j'avois long temps
 » nourris et entretenus partie du
 » mien, partie d'esperance de ladite
 » recompense. Ce que je dis pour
 » mon excuse et regret infiny qui
 » me demeure de n'avoir peu servir
 » tant que je desirois à vostre cou-
 » ronne, n'attribuant à autrui le
 » malheur (s'il y en a) : ce nonob-
 » stant selon mon devoir j'ay seul,
 » tant que j'ay peu, continué partie
 » de mon entreprinse..... J'ay am-
 » plifié de moitié le recueil concer-
 » nant les personnes et maisons roya-
 » les ; et si je vis, je poursuivray
 » et parachevray ce qui touche les
 » trois estats, et ordre de justice
 » de vostre dict royaume (1). »

(B) *On n'a publié qu'une petite
 partie de ses vastes compilations.*
 Nous venons de voir qu'elles con-
 sistaient en six volumes, et qu'en
 attendant qu'il pût mettre la derniè-

re main aux cinq premiers, il pu-
 para le sixième et le dédia à Char-
 IX. Il a été imprimé sous ce titre
*Recueil des Roys de France, leurs
 couronne et maison* ; mais je ne ve-
 drai pas garantir qu'on l'intitula
 la sorte la première fois qu'on
 publia, car du Verdier Vau-Privé
 (2) et la Croix du Maine (3), ne font
 mention que de ce titre : *Mémoires
 Recherches touchant plusieurs Choses
 mémorables pour l'Intelligence de l'Es-
 tat et des Affaires de France*. La Croix
 du Maine ajoute que ce livre, imprimé
 à Rouen, pour la première fois
 l'an 1577, pour Philippe de Tournai
 fut réimprimé à Paris par Jacques
 Puis, et que cette seconde édition
 bien plus ample et plus correcte,
 été revue sur la minute de l'auteur
 avec plusieurs figures et portraits
 rois de France, de leurs monnaies
 et autres choses remarquables
 n'étaient pas en la première édition.
 Après quoi il articule des ouvrages
 non imprimés, et pose dans sa
 liste le Recueil concernant les Per-
 sonnes et les Maisons royales et
Traité de la Majorité du Roi. C'est
 une faute, puisqu'il est certain
 le dernier de ces deux livres avait
 déjà vu le jour en 1560, et peut
 être aussi que le premier ne diffé-
 re pas de celui dont la Croix
 du Maine venait d'indiquer deux édi-
 tions. Notez qu'on ne tarda guère
 à publier en latin l'ouvrage de
 Tillet concernant l'Histoire de France
 : il fut imprimé à Francfort
 l'an 1579, sous le titre de *Commen-
 tarii de Rebus gallicis*.

Le libraire qui publia le *Recueil
 des Rois de France, leurs couronnes
 et maison*, fit espérer que les bi-
 bliothécaires de Jean du Tillet n'en deman-
 deraient pas là. Or soient le nonob-
 stant dit-il en son vieux gaulois (4)
*los et la memoire dudit sieur
 Tillet perpetuels en ce royaume
 soient-ils toutes parts ailleurs.....
 à mesdits sieurs ses enfans, soit
 pareil, dit le grand mercy de
 part de tous, de quoy non se-
 ment ils ont esté auteurs de l'im-
 pression et communication de*

(1) Du Tillet, Épître au roi Charles IX, au
 devant de son Recueil des Rois de France, etc.

(2) A la page 758 de la Bibliothèque française.

(3) Idem, pag. 268.

(4) Dans l'avertissement au lecteur.

ins nous en promettent entre de mesme main et de toffe, aimans et zelans la de nostre nation, et le plaisir et la satisfaction de desirer estre instruit des ce qualibre non moins que r feu pere. Je qui ay receu é d'eux si haute promesse rien et advantage de vous, vous promets aussi et reçois la leur ramentevor sans sur l'envie que j'ay de vous et communiquer par mon chose qui vous assure et l'opinion que pouvez avoir moy, que je m'employe toujours à publier livres puissiez tirer rare et signa. A Dieu. Je pense que de première édition de ce Recueil des fils de Jean du Tillet et successivement aux li- s additions suivantes. I. *Re- Rungs des Grands de Fran- ventaire sur chaque Maison et Grands de France*. III. *des Guerres et Traictes de Trefves et Alliances d'en- oys de France et d'Angleter- Mémoires et Advis sur les Li- le l'Eglise Gallicane*. Ces pièces se trouvent dans mon qui est celle de Paris (5), -4°. , avec une Chronique des Rois de France, compo- Jean du Tillet, évêque de frère du greffier.

oix du Maine a ignoré que m du Tillet soit l'auteur d'une on du Père chrétien à ses qui fut imprimé à Paris, 13, in-4°. Je vois dans le e de la bibliothèque de M. èque de Reims (6), Som- : *l'Histoire de la Guerre tre les Albigeois, extraite or des Chartres, par Jean t, à Paris, chez Robert Ni- 590, in-8°. M. Teissier re- qu'il y a aussi un livre in- ntificum aliquot Romano- npla cum Ethnicorum Prin- estis comparata, imprimé i, fait par Jean Tilius (7).*

Pierre Mettayer.

page 266, col. 2.

er, Additions aux Éloges, tom. I,

Il ne sait lequel des deux frères en est l'auteur. Je l'ignore aussi; je sais seulement que cet ouvrage fut imprimé à Amberg, l'an 1610, in-8°.

(C) *S'il s'acquit beaucoup de gloire il amassa beaucoup de biens.*] M. de Thou me fournit cette circonstance, quoiqu'il l'exprime un peu autrement que moi. Rapportons les paroles de ce grand historien. Qui (Jo. Tilius) curâ, diligentid, et summiâ in suo munere assiduitate, non solum ingentes opes, sed veram gloriam, et quâ majorem nemo nostrorum antea meruit, exactâ juris nostri et Franco-Galliæ omnis antiquitatis cognitione sibi compara- vit (8).

(D) *Il reproche à l'un de leurs historiens d'avoir supposé qu'il ne leur répliqua pas.*] Quand on parle des disputes des auteurs, on ne doit point négliger de dire quel en a été le premier sujet, ni de quoi traitent leurs écrits. Ne nous mettons donc pas en peine si quelque lecteurs trouve trop longues les citations suivantes. Charles cinquième avoit fait au bois de Vincennes, l'an 1374, l'ordonnance de la majorité des rois de France, entrez au 14 an, laquelle fust approuvée et publiée en parlement y seant le- dit roy, et tenant son lict de justice, le vingtiesme may mil trois cens soixante et quinze. Neanmoins après le decez dudit roy Henry second, que son fils aîné le roy François second print la couronne, aage de quinze ans, cinq mois vingt un jours, et marié, aucuns desirans changer la religion en ce royaume, par escrits insolens, blasmerent (comme illicite) l'administration du- dit roy et de la roine sa mère, à la- quelle j'envoyay lors un escrit inti- tulé : pour la Majorité du Roy très- chrestien contre les rebelles. Leurs majestez l'ayant veu, et que l'au- torité dudit roy y estoit fondée et déclarée, commanderent qu'il fust publié par impression. Je remonstray qu'il n'estoit dressé que pour instruc- tion et conseil, afin de ne souffrir ladite auctorité estre diminuée, qu'ils avoient pouvoir faire garder et entre- tenir, tendant qu'il ne fust impri-

(8) Thuan., lib. XLVII, pag. m. 974, col. 2.

me. Toutesfois pour informer chacun du droict dudict roy, leurs dites majestez persevererent à commander ladite impression. Laquelle faite aussi tost sortit un escript contraire sous le tiltre de Legitime Conseil, auquel je respondis par autre escript intitulé, Pour l'entiere Majorité du Roy tres-chrestien, contre le Legitime Conseil malicieusement intitulé par les Rebelles, qui les arresta. Ce que l'imposteur a teu en ses Commentaires de l'estat de la religion et republicques n'agueres sans nom, mis en lumiere. Sont suffisans lesdits escripts demourez pour le convaincre de calomnie impudente en cest endroit et autres (9). Celui qu'il nomme imposteur est le président de la Place, qui l'a fait entrer en assez mauvais état dans ses narrations. Voyons un peu cette scène. La Place donne d'abord (10) le précis de plusieurs livres et placards que l'on divulgua contre la maison de Guise, sous le règne de Francois II. Il dit ensuite que Jean du Tillet les réfuta par un écrit intitulé *la Majorité du Roi* (11). Il donne une analyse assez courte de cet ouvrage, et il la conclut par ces paroles (12) : « Et finalement s'attachoit à ceux qui se disent faire profession de l'Evangile, disant que c'estoit à faux tiltre, que c'estoit plutost d'une nouvelle opinion, appellant les predicans seditieux et mutins : concluant que Dieu favoriseroit les armes qui seroyent employées à l'encontre d'eux. » Il ajoute que tout aussi tost presque que ce livre fut divulgué on y fit une réponse dont il rapporte le sommaire exactement, et n'oublie pas de s'étendre sur ce que l'on y avait mêlé de personnel. « Estoit ajousté, » dit-il (13), « Que l'auteur dudict livre parvenu à l'honneur et dignité par la liberalité des rois de France, (duquel la plume devoit estre consacrée et desdiée seulement à maintenir l'équité, les estats, et

» police de ce royaume, et l'autorité de justice) s'estoit fort blié, voulant confirmer l'autorité de ceux qui ne cessoient de pervertir tout l'ordre qui jusque icy a eu lieu en ce royaume : respondant aucunement, et propos deliberé, à ce que l'on avoit maintenu que ceux de Guise estoient en tout evenement tout incapables du lieu qu'ils noyent. Et faisant semblant de n'y penser point, s'estoit jeté sur ceux qui n'en pouvoient mais lesquels se deffendroyent en tout et lieu : mais qu'iceluy auteur s'estoit à la parfin représenté au vif en la personne d'Antoine Tophel, luy ressemblant naïvement au conseil qui donnoit la conclusion de son livre. Car comme il conseilloit d'assembler le peuple fidele qui maintenoit le roy contre Absalon usurpateur, aussi ce personnage enseignoit que l'espée trenchante devoit estre portée sur eux, se declarant pour là mutin et seditieux, ne demandant que cruauté, confusion et la ruine de ce royaume. » Voilà où finit la scène; elle est, par son en parler franchement, trop courte ou trop longue. Car si l'historien voulait rien dire de la Réplique du Tillet, il devait se taire sur la Réplique des protestans; et puisqu'il ne trouva pas à propos de supprimer ce point-là, il ne devait point primer l'autre. Nous allons voir qu'il n'est pas le seul qui ait commis ce petit péché d'omission, et mériter qu'on a enchéri sur son silence.

(E) Ils publièrent sur les motifs de son ouvrage certaines choses..... d'avantageuses, et ils remontèrent jusques à des faits..... cause de l'aversion pour..... le chef de la conspiration d'Amboise.] Louis de Guigner, sieur de la Planche, ayant dit presque mot à mot la même analyse que le président de la Place, s'arrêta tout court sans dire un mot de la Réplique de Jean du Tillet *. Il fit bien pis; car il dé-

(9) Du Tillet, Recueil des Rois de France, pag. m. 277, 278.

(10) Commentaires de l'État de la Religion et République, liv. II, folio 38 verso.

(11) Là même, folio 43.

(12) Là même, folio 44.

(13) Là même, folio 45.

* L'auteur des Observations insérées dans la Bibliothèque française, tome XXX, ne voit pas les récits de la Planche et de la Place qu'il a commis le même péché d'omission, et trouve que Bayle les traite avec dureté. Joly combat l'auteur des Observations et prévoyant qu'on sera étonné de lui voir per-

eur, sollicité de répliquer, dit qu'il valait mieux silence. « Il y eut plusieurs personnages qui minaient à la plume contre le du Tillet, mais si je rivois tous cela pour ennuyer aux lecteurs. Mesures estant tombées es cardinal, il envoya quer Tillet et son frere l'evesque Brieu, et les pria en la

de ses plus privez et amis, de mettre la main e pour repliquer. Car, je crain que ces escrits en Allemagne et rompent ins du roy, d'autant que es, nommément les proque nous voulons entreont fort curieux de tels et quand ils les ont imen leurs gros cerveaux,

pas aisé aux serviteurs que nous avons pres d'eux ouvoir arracher. Au conseil donne grande ouvertuaguenots d'avoir audience, que nous ne jouissons apres si aisement de ces comme nous voulons, et le plus souvent reculez en prises. On dit que du Tillet usa bien fort, parce que la

estoit difficile, et par laircie par les histoires de : en sorte que ce seroit nouvel argument aux hudd'escrire et surcharger luy et sa maison d'injures.

ces personnages desespey avoit de merveillex lesquels n'entretenoyent edit, ni faisoient valoir ise, que par leurs escrits. faloit-il leur en donner ire occasion qu'on pourqu'au lieu d'escrire on decontre leurs personnes et : toutes les rigueurs qu'on

le Bayle dans un ouvrage entrepris, il déclare qu'il n'a pu se dispenser sa défense, parce que s'il avait l'accusation il serait coupable de recevoir la vérité défendue par ses préjugés. Mais Joly reproche à Bayle de n'avoir pas examiné critique le second passage de la dans cette remarque. Joly transcrit rations de Leclerc sur quelques Planché.

» pourroit adviser, afin de ne leur
» donner pied ferme ni aucun es-
» prit de livre : ce qui fut jugé
» le plus expedient par toute la
» compagnie, et que le cardinal
» pourroit escrire particulièrement
» des lettres aux princes, qui ser-
» viroient d'ample deffense à toutes
» les calomnies qu'on luy rejette-
» roit, lesquelles ne seroient im-
» primées, n'estans publiées par
» impression. Ce qu'il promit faire
» pour le plus expedient (14). »

L'histoire dont je tire ce passage est un livre qu'une infinité de particuliers trouveraient difficilement : on ne ferait donc rien presque pour leur service, si l'on se contentait de la leur citer; le seul vrai moyen de les satisfaire est de mettre ici tout du long le récit que l'on y trouve touchant les motifs de du Tillet. C'est un narré tout rempli de choses particulières et très-curieuses. Rapportons-le donc sans craindre que l'on se fâche de la prolixité de la citation.

« (15) Du Tillet,..... remuant
» les anciens registres et panchartes
» du parlement de Paris, commença
» à les feuilleter; et trouvant des
» actes dignes de memoire oubliés
» par nos historiographes, fust par
» nonchalance ou ignorance, il se
» proposa d'en faire un recueil pour
» servir à la posterité. Ce qu'ayant
» fait entendre au roy (16), il le
» trouva très-bon et utile pour le
» bien de son service et du royau-
» me. Et pourtant luy commanda
» d'y travailler diligemment. Et
» d'autant que le labeur estoit de
» grands frais, argent luy fut pour
» ce faire delivré, avec promesse
» de recompense. Par ce aussi qu'il
» luy convenoit estre aidé des re-
» gistres et enseignemens de la cham-
» bre des comtes, du thresor des
» chartres et autres lieux, il eut
» lettres contenant mandement
» très-expres, pour luy faire ou-
» verture, et laisser prendre ce qui
» luy feroit besoin. En quoi il usa
» d'une extreme diligence. Mais
» ayant avancé la besongne, le roy

(14) La Planché, Histoire de François II, pag. 378 et suiv.

(15) *La même*, pag. 372 et suiv.

(16) *L'auteur parle de François Ier.*

» mourut, sans que du Tillet eust
 » recueilly le bien qu'il en atten-
 » doit. Et ce qui plus l'estonna, ce
 » fut que depuis le decès du roy,
 » tous ses amis se trouvoyent ou
 » eslongnez, ou chassez de la cour,
 » en sorte que son estat du greffe
 » estoit en grand bransle à cause de
 » sa value, et que ceux de Guise
 » avoyent des lors pris ceste couatu-
 » me, de distribuer tant qu'ils pou-
 » voyent les offices et les plus bel-
 » les charges à leurs amis. Du Til-
 » let eut lors acces seulement au
 » connestable, auquel il fit enten-
 » dre la charge qu'il avoit eue du
 » dit feu seigneur, et le bien que
 » la France en devoit esperer. En
 » quoy il n'oublia ses peines, et
 » requérant pour recompense d'icel-
 » les, et de ses services, que son
 » estat de greffe de parlement luy
 » fust à tout le moins continué et
 » confirmé. Le connestable, qui
 » avoit receu quelques services de
 » du Tillet, luy promet de le pre-
 » senter au roy, et de le faire ex-
 » pedier. Mais quant à son livre,
 » d'autant qu'il n'estoit homme de
 » lettres, il ne s'en soucia autre-
 » ment. Advint comme il en par-
 » loit au roy, et que du Tillet
 » avoit ses livres desployez sur sa
 » table, voici arriver le cardinal de
 » Lorraine, qui mit l'œil dessus. Et
 » ayant estimé que ceste marchan-
 » dise seroit fort à propos à l'in-
 » struire aux affaires d'estat, et
 » pour adresser les desseins qu'il
 » s'estoit desja imaginez, commença
 » de faire trouver mauvaise et ren-
 » dre odieuse ceste bonne entreprise
 » de du Tillet, voire jusques à
 » l'accuser, devant sa majesté, de
 » desloyauté, de vouloir mettre en
 » lumiere les secrets du royaume,
 » et les choses que les roys de-
 » voyent tenir cachées plus precieu-
 » sement, pour n'estre veues que
 » de peu de gens. Le connestable
 » n'insista pas fort pour du Tillet,
 » car il avoit opinion que les lettres
 » amolissoient les gentilshommes,
 » et les faisoient degenerer de leurs
 » majeurs, et mesmes estoit persuadé
 » que les lettres avoyent engendré
 » les heresies, et acreu les lutheriens
 » en tel nombre qu'ils estoyent au
 » royaume, en sorte qu'il avoit en

» peu d'estime les gens savans et
 » leurs livres : qui fut cause que du
 » Tillet ne trouva tel appuy et sup-
 » port de ce costé-là qu'il estimoit
 » Toutesfois, se sentant ainsi ra-
 » broué, il se defendit du comman-
 » dement qu'il avoit du feu roy, sup-
 » pliant que ses livres fussent veus
 » et examinez, esquels on trouve-
 » roit qu'il n'avoit en rien outrepas-
 » sé le deu de sa charge. Sur cela, le
 » cardinal se fit commander de pren-
 » dre ces livres pour les voir, et en
 » faire son rapport au conseil. Ce
 » qu'il fit, et les envoya en ses cof-
 » fres, chargeant du Tillet de se re-
 » tirer à luy, pour luy rendre rai-
 » son de son fait, et entendre l'in-
 » tention du roy. Voilà comme ce
 » negoce fut aecroché, et comme du
 » Tillet, au lieu de recevoir recom-
 » pense de ses longs travaux, avoit
 » assez affaire à employer ses amis
 » pour appaiser le cardinal, de sorte
 » que il oraignoit de perdre la vie
 » les biens et les estats. Le cardinal
 » de sa part ayant fait feuilleter ces
 » livres par les gens doctes qu'il tenoit
 » près de soy pour l'instruire en
 » affaires qu'il devoit proposer au
 » conseil, où il estoit lors fort nouveau
 » à cause de son jeune aage et inex-
 » periance, trouva, par leur rapport
 » que ces labours luy pourroyent
 » grandement ayder et servir ; mais
 » que de les publier par impression
 » il y avoit des choses de trop grande
 » consequence, et qui mesmes pour-
 » roient prejudicier aux droits qu'il
 » pretendoyent en quelques duchés
 » et seigneuries du royaume. Tou-
 » tesfois, il leur sembloit qu'il ne
 » devoit ainsi rudoyer l'auteur, ain-
 » si le caresser et recevoir benigne-
 » ment, luy faisant avoir la confi-
 » mation de son estat : quoy advien-
 » nant, il se sentiroit merveilleuse-
 » ment obligé à luy, et pourroit-
 » soustraire des livres ce qui faisoit
 » contre ces droits. Davantage que
 » s'estant acquis un tel serviteur au
 » parlement, il n'auroit peu fait
 » car par son moyen il entendroit
 » tous les secrets de la cour. A quoy
 » ils s'asseureroyent le faire condes-
 » cendre, s'estimant encores bien
 » heureux. Le cardinal trouva cela
 » tres bon, et le sceut si bien prati-
 » quer, qu'il parvint en fin au but

auquel il vouloit viser, comme ci-dessus nous avons deduit. Du Tillet aussi s'estimant n'avoir peu fait, d'estre entré en la bonne grace du cardinal, et d'avoir eu la confirmation de son office par sa faveur, se constitua son affectionné serviteur, et afin d'avoir moyen de le tenir plus seurement adverti de toutes choses, luy bailla un sien frere pour protenotaire. Par ainsi croissant le cardinal en faveur, biens, honneurs et grandeurs, croissoit aussi l'affection de ce greffier à son service, de sorte qu'il n'eschapoit secret de proces de belles duchez, contez ou seigneuries de respect, qu'il ne fust adverty des moyens de les pouvoir recouvrer. Ayant donc depuis ledit cardinal atteint le haut degré sous le regne de François II, duquel nous escrivons l'histoire, du Tillet print volontairement la defense de ceux de Guise en main, sachant bien que s'il leur venoit mal, on pourroit un jour rechercher sa vie; comme, au contraire, il y avoit à penser que cest escrit ayant fortifié leur cause, accroistroit aussi sa faveur, comme à la verité le protenotaire, qui aussi avoit trouvé moyen d'estre employé par la royne mere, eut pour recompense l'evesché de S. Brieu. La cour de parlement, meüe de pareille affection, et voulant entierement gratifier à ces gouverneurs, adjousta à ce livre de la Majorité son privilege, faisant tout son possible à supprimer les escrits au contraire, et recherchant les imprimeurs qu'on soupçonna y pouvoir mettre la main, pour les punir comme criminels de lèse-majesté. Davantage, il y avoit une autre consideration particuliere qui mouvoit ce greffier à escrire contre ceux de l'entreprise d'Amboyse, asavoir l'inimitié mortelle qu'il portoit à la Renaudie, à cause des proces qu'ils avoyent eus ensemble en matière de fausseté, où l'honneur de du Tillet estoit grandement engagé. Et combien qu'il eust eu arrest à son profit (17), si

est-ce que la Renaudie publioit haut et clair que c'estoit par faveur qu'il avoit trouvée par toutes les cours de France, à cause de son estat, où il pouvoit beaucoup servir à ses amis; mais qu'il esperoit que si la justice luy estoit jamais ouverte, il feroit apparoir de l'iniquité des jugemens, et de la fausseté de du Tillet, comme de fait il avoit obtenu restablissement et lettres de revision quelque temps devant la mort du roy Henry. Il reprochoit aussi à du Tillet que luy et les siens ayans esté nourris et eslevez en la maison de la Renaudie, il avoit esté envoyé à Paris dès ses jeunes ans pour solliciter leurs proces, et là entretenu si curieusement et diligemment en ses études, que par leur faveur et diligence il avoit finalement esté pourveu de cest estat de greffier de parlement, où se voyant eslevé, au lieu de rendre à sadite maison loyal service pour les bienfaits qu'il en avoit receus, il avoit, par des faussetés toutes manifestes, fait tomber es mains de ses freres quatre ou cinq mille livres de rente en benefices, que tenoit un des oncles dudit de la Renaudie; et davantage, cherchoit tous moyens de s'approprier le bien demeuré de reste de leur domaine, à cause qu'il en tenoit tous les tiltres riere soy. Mais tout cela fut assopi par la mort de la Renaudie, la memoire duquel tenoit encores du Tillet en gehenne. »

Je crois que l'Histoire du sieur de la Planche n'a été imprimée qu'après la mort de Jean du Tillet.

(F) *Sa charge de greffier.... a été possédée pendant plus d'un siècle par*

Paris. C'était pour la cure de Champniers en Angoumois, de six mille livres de rente; et la Renaudie, après avoir promené sa partie par toutes les juridictions souveraines du royaume, sous prétexte qu'elle y avait des parens, obtint enfin une évocation au parlement de Dijon, où il fut dans les formes convaincu de fausseté. *Varillas ajoute que du Tillet fit prendre prisonnier la Renaudie qui ne pouvait éviter d'être condamné à la mort; mais que le prince de Joinville fit sauver ce prisonnier, et lui obtint des lettres de revision qui le rétablissaient dans ses biens et dans sa renommée. M. de Thon dit, lib. XXIV, pag. m. 488, que la Renaudie n'avait été condamné qu'à une grosse amende, et banni pour quelque temps.*

(17) *Confermez avec ceci ces paroles de Varillas, pag. 102 de l'Histoire de François II. La Renaudie avait eu un procès de longue discussion avec Jean du Tillet, greffier en chef du parlement de*

ses descendants.] Voici ce qu'on trouve dans le Véritable État de la France, imprimé en 1657 : *Il y a dans le parlement de Paris un greffier en chef, qui est monsieur du Tillet, dont les prédécesseurs possèdent depuis trois cents ans cette charge, qui est une des plus lucratives de toute la France* (18). Il y a là, ce me semble, une erreur de chronologie ; car je crois qu'avant notre Jean du Tillet, aucun de sa race (19) (*) n'avait été greffier en chef au parlement de Paris. Et notez que l'État de la France, imprimé en 1620 (20), nomme Philippe-Jacques celui qui l'était alors.

Voici un bel éloge du petit-fils de

(18) Véritable État de la France, pag. 453, édition de Paris, 1657.

(19) C'est-à-dire père, aïeul paternel, etc., qui est le sens de l'auteur que j'ai cité.

(*) S'il n'est pas vrai, comme le remarque fort bien M. Bayle, que la charge de greffier en chef du parlement de Paris fût depuis trois cents ans dans la famille du Tillet, il n'est pas vrai non plus que Jean du Tillet soit le premier de cette famille qui en ait été revêtu. Cela paraîtra par l'extrait suivant d'un Mémoire communiqué par M. François Jançon, avocat au conseil privé du roi, et député général des églises réformées de Guienne.

HÉLIE DU TILLET, fils d'un secrétaire des commandemens de Louise de Savoie, comtesse d'Angoulême, mère de François I^{er}, fut anobli en avril 1484, et était en 1514 président des comptes en Angoumois, et vice-président de la chambre des comptes de Paris. En sa considération, François I^{er} donna à son fils SÉRAPHIN DU TILLET, chevalier, valet de chambre du roi, la charge de greffier en chef du parlement de Paris, en laquelle il succéda à Nicole Pichon, son beau-père. Les lettres patentes de cette donation sont datées à Claye, le 5 novembre 1518, et il en prêta serment le 4 février 1519, calcul moderne. Depuis ce temps-là, cette charge n'est point sortie de cette famille. JEAN, son frère, l'obtint le 7 septembre 1530 ; JEAN, son fils, le 24 juillet 1552 ; JACQUES, son frère, le 2 janvier 1578 ; JEAN, dit le Jeune, le 4 mars 1588 ; FRANÇOIS, en 1638 et JEAN-FRANÇOIS, en 1674. Cette année, le roi ayant séparé cette charge en quatre parties, un nommé Philippe Jacques en eut une, dont il jouit jusqu'en 1689, que JEAN-FRANÇOIS DU TILLET y rentra. Jean du Tillet, frère du premier Jean, et fils d'Hélie, fut fait évêque de Saint-Brieux, en 1553, et le 16 décembre 1565, évêque de Meaux [Voyez la note sur le texte de l'article suivant]. Il mourut au mois de décembre 1570.

Il paraît par-là, 1^o. que Séraphin du Tillet est le premier de cette famille qui fut greffier en chef du parlement de Paris ; 2^o. que ce Philippe-Jacques n'est point un du Tillet, comme l'insinue le passage rapporté par M. Bayle ; et comme M. Bayle paraît l'avoir cru lui-même ; 3^o. que ce Philippe-Jacques semble n'avoir exercé cette fonction qu'en attendant que J.-Fr. du Tillet fût en âge ou en état de l'exercer lui-même. REX. CRIT.

(20) A la page 430 du II^e. tome.

Jean du Tillet. Le 29 de décembre 1646, monsieur du Tillet, greffier en chef du parlement durant près de soixante ans, rendit son esprit à Dieu, après une longue maladie qu'il supporta fort patiemment. Il est très-particulièrement de ce qu'ay donné pendant sa vie plus d'un million d'or en charités, aumônes et libéralités, on ne trouvera nulle part ni le nom ni les armes de Jean du Tillet, baron de la Bussière. Il vécut soixante-dix-huit ans et sept jours (21).

(21) Pierre de Saint-Romuald, Journ. chrétien, tom. II, pag. 700.

TILLET (JEAN DU), frère puîné du précédent, s'attacha à l'étude de l'ecclésiastique, et se rendit un fort habile homme (a). Il apprit exactement les langues, l'ancien droit romain et l'antiquité ecclésiastique. Il visita, par la permission de François I^{er}, les plus célèbres bibliothèques du royaume, et en tira beaucoup de livres, et se mit par-là en état de publier de beaux monumens de l'une et de l'autre antiquité (A), et nommément un vieux manuscrit qui porte le nom de Charlemagne (B), et qui ne fut guère aux catholiques romains fut pourvu successivement de deux évêchés. Les uns disent qu'il fut évêque de Meaux, et puis de Saint-Brieux (c); les autres qu'il fut premièrement de Saint-Brieux, et puis de Meaux (d). Il composa des traités de controverse, et néanmoins on le soupçonna de quelque penchant

(a) Thuan., lib. XLVII, pag. m. 9.

(b) Idem, ibidem.

(c) Sammarthan. Elog., lib. II, pag. 10.

(d) Thuan., lib. XLVII, pag. m. 9.

* Joly, à ce qui est dit dans la remarque critique de l'article précédent, oppose qu'on lit sur le frontispice de son Quinquagenaire, daté de 1544, et où il est déjà appelé évêque de Saint-Brieux.

inisme (C). On a estimé
ronique abrégée des Rois
nce (e) qu'il publia en la-
et en français (g), et qu'il
it depuis Pharamond jus-
1550. Il mourut le même
et la même année que son
le greffier (h). On dit que
DU TILLET, archidiacre d'An-
me, était leur frère (D).

mmarth. Elog., lib. II, pag. m.
Croix du Maine, pag. 268.

L'an 1551.

L'an 1553.

est-à-dire au mois de novembre 1570.
rth. Elog., lib. II, pag. 80, et la
la Maine, pag. 269.

*Il publia de beaux monumens
ne et de l'autre antiquité.*] Il
primer à Paris, en 1538, quel-
traités de Pacien, évêque de
one; et, en 1540, *Apostolo-*
canones et Concilia XIII; et,
50, *Codicis Theodosiani Libri*
octo emendati, et posteriores
integri primum; et, en 1555,
gelium Matthæi hebraicè et la-
t., en 1567, les OEuvres de Lu-
évêque de Cagliari *¹.

et..... un vieux manuscrit qui
le nom de Charlemagne.] Il le
à Paris, l'an 1549; mais on ne
a au titre ni le nom de l'im-
ar, ni le lieu de l'impression;
donna, dans la préface qu'il y
le faux nom d'Eliphilus *².
ru, avec beaucoup de vraisem-
que, par la première moitié
mot, il voulut faire connaître
nt animé de l'esprit d'Elie il
dessein de travailler à la des-
des images; et que, par l'au-
tié, il désigna son nom *Tilius*,
ilia, en latin, est le nom d'un
que les Grecs appellent *Phily-*
Il est certain que sa préface
point conforme aux principes

un voyage qu'il fit en Italie avant d'ê-
ne, il avait rapporté un Abrégé de Quin-
il publia. Voyez, ci-après, dans ce vo-
ticle de P. P. *Vergérius*, l'ancien.

lerc observe qu'à la tête de la préface on
Eli. Phil. christiano lectori S.

ssier, Additions aux Éloges, tom. I, p.
Vossio, de Histor. lat., lib. II, cap.
18. 290.

des catholiques romains sur le culte
des images, mais plutôt au livre qu'il
publiait, qui foudroie les décisions
du second concile de Nicée. Voici le
titre sous lequel il le donna au pu-
blic. *Opus illustrissimi Caroli mag-*
ni, nutu Dei, regis Francorum,
Gallias, Germaniam, Italiamque,
sive harum finitimas provincias, Do-
mino opitulante, regentis, contra sy-
nodum, quæ in partibus Græciæ pro
adorandis imaginibus stolidè sive ar-
roganter gesta est. Item: Paulini
Aquileiensis episcopi adversus Feli-
cem Urgelitanum, et Eliphandum
Toletanum episcopos Libellus. Quæ
nunc primum in lucem restituuntur.
Anno salutis M. D. XLIX. On fit à
Cologne une seconde édition de ce li-
vre, l'an 1555, et il a été inséré par
Goldast dans le Recueil des Décrets
impériaux de *Cultu Imaginum*, pu-
blié à Francfort, l'an 1608, in-8°. Plusieurs controversistes de la com-
munion de Rome (2) ont soutenu que
c'est une pièce supposée; que Char-
lemagne n'est point l'auteur de ce li-
vre-là, et qu'il n'a point été composé
au temps de cet empereur, mais plu-
tôt par les hérétiques du XVI^e. siècle.
On leur a fait voir qu'ils ont tort; et
que du moins c'est un écrit que
Charlemagne approuva et adopta.
Voyez les preuves que M. Daillé ap-
porte, et ses réponses aux chicane-
ries de Bellarmin (3). Le père Maim-
bourg reconnaît de bonne foi que ce
livre fut écrit sous l'empereur Char-
lemagne. *Il était demeuré dans l'ob-*
scurité, continue-t-il (4), jusqu'à l'an
1549, qu'un luthérien l'ayant trouvé
dans un ancien manuscrit, le mit en
lumière avec une préface de sa façon,
sous le nom d'Eliphili, dans laquelle
il se déchaîne terriblement contre le
culte des images. On ne peut néan-
moins nier que ce livre ne soit le véri-
table ouvrage qu'on attribue à Charle-
magne, comme il paraît par les réponses
que le pape Adrien a faites aux ob-
jections qu'il contient. Il prétend que

(2) Voyez entre autres Alanus Copus, dial. IV, cap. XVIII et XIX; et Dial. V, cap. XII et seq. Surius, in Admon. de Syn. Francol., au III^e. tome des Conciles, part. I, pag. 159.

(3) Daillé, Traité des Images, liv. IV, chap. III. Voyez aussi M. du Pin, Biblioth., tom. VI, pag. 120, édition de Hollande.

(4) Maimbourg, Histoire des Iconoclastes, liv. IV, pag. m. 23.

ceux qui le composèrent *n'avaient nullement l'esprit de ce prince, qui n'eût pas écrit de cette manière*. On a réfuté invinciblement cette remarque dans les Entretiens d'Eudoxe et d'Euchariste (5), dont l'auteur avoue qu'il y a lieu de croire que Charlemagne a travaillé à ces quatre livres qui portent son nom. Je m'étonne qu'on ait épargné ce jésuite sur ce qu'il a débité qu'un luthérien les mit en lumière. Ignorait-il ce que tout le monde reconnaît depuis long-temps, que leur éditeur était évêque?

(C) *Il composa quelques traités de controverse, et néanmoins on le soupçonna de quelque penchant vers le calvinisme.*] Vous en trouverez le titre dans ce catalogue : *Traité de l'Antiquité et Solennité de la Messe, du Symbole des Apôtres et des douze Articles de notre foi, à Paris, 1566, in-8°. Réponse d'un Evêque aux Ministres des Eglises nouvelles, à Paris, 1566, in-8°. (6). Il la publia aussi en latin. Avis à messieurs les Gentilshommes séduits par les piperies des ministres des Eglises nouvelles, à Paris, 1567, in-8°. Traité de la Religion chrétienne.*

Voici la preuve qu'il fut suspect : le cardinal du Perron l'accuse d'avoir eu un mauvais dessein contre le catholicisme, en publiant le *Traité de Charlemagne*. *C'est M. du Tillet, dit-il (7), qui l'a fait imprimer studio nocendi plutôt qu'autrement; et lui, qui avait été écolier de Calvin, ne pouvait pas avoir autre opinion des images que celle-là. Calvin, dit-il en un autre endroit (8), était bien empêché sur le fait de l'eucharistie. On dit que chez MM. du Tillet il y a encore quelques éptres de sa main sur le fait de l'eucharistie, par lesquelles on pourrait voir plus clairement ce qu'il en tenait qu'en ses écrits. Il ne faut pas s'étonner si ces MM. du Tillet ont été un peu suspects, ayant eu Calvin pour précepteur. Il ne faut pas être surpris que la préface que Jean du Tillet, l'évêque, avait mise au devant du livre de Charlemagne, l'ait rendu*

suspect; car il s'exprima avec extrême force contre l'abus des images, et ne se tint pas dans les bornes où se renferment quelques docteurs catholiques (9). Peut-être n'écrivait-il ensuite contre les huguenots que de se délivrer de tout soupçon que j'ai cité du Perroniana, parce que son frère le greffier n'était en bonne odeur d'orthodoxie, qu'on prétendait qu'il avait été disciple de Calvin. Il se purgea si fièrement, que ceux de la religion le gardèrent comme leur persécuteur (10). Et, à propos de cela, je corrigerai une faute qui est dans l'index des matières, au II^e. volume de l'*Histoire Ecclésiastique des Eglises formées au royaume de France*. On voit, sous la lettre T, du Tillet, fier, et sa cruauté, 7, 501; quand on va à cette page 501 du II^e livre, on n'y trouve rien qui soit nécessairement à la charge de ce Tillet. On y voit seulement que quelques soldats de la religion, étaient sortis de Bourges, l'an 1562, et qui voulaient s'en aller à Orléans, prirent une route particulière, quoy, les uns se trouverent bien, les autres se perdirent, entre lesquels en eut trente ou quarante, les autres estant travaillés du chemin, et n'ayant bien peu de poudre pour tirer, furent surpris et cruellement massacrés par les gens que Jean du Tillet, greffier de la cour de parlement de Paris, tenait en sa maison de la Bussière, pres de Châtillon-sur-Loing (11). L'auteur avait dit que du Tillet, en journalant alors à la Bussière, avait donné cette tuerie, la table duquel serait correcte; mais il nous permet de penser que du Tillet n'eût rien de part à cela: n'est-il pas évident que, dans les guerres civiles, les gens gardent ses châteaux le mieux qu'ils peuvent? Si les soldats que l'on employoit font du désordre, le maître de la maison, étant quelquefois à cent pas d'eux, n'ayant rien commandé de particulier, est-il responsable?

(5) Pag. 173, édition de Hollande.

(6) Du Verdier, Bibliothèque française, pag. 757, 758.

(7) Perroniana, au mot Charlemagne.

(8) Ibidem, au mot Calvin.

(9) M. du Pin, par exemple. Voyez l'index du VI^e. tome de sa Nouvelle Bibliothèque, édition de Hollande.

(10) Voyez les remarques (D) et (E) du précédent.

(11) Bèze, Histoire ecclésiastique des Eglises, volume II, livre VII, pag. 501.

Ceux qui font la table des mettent souvent de pareil-

*lit que Louis du TILLET, ar-
d'Angoulême, était leur
orimond de Rémond sera
in. Il assure (12) que Calvin,
tiré dans la ville d'Angou-
fut entretenu l'espace de
, aux despens de Louys du
uré de Clair et chanoine
lesme, à qui il enseignoit ce
rec qu'il sçavoit. Il estoit
l'evesque de Meaux et de
Tillet, greffier au parlement*

Cet auteur ajoute (13) que Tillet, « ayant la teste plei- opinions que Calvin luy exprimées, desirieux de voir grands hommes qui avoient é la guerre à l'église catho- s'en va en Allemagne (14). Du Tillet, de retour, étant en son bon sens, quitta pour la doctrine de son maistre. Calvin perdit bien tost la pre- de ses conquestes : car ce fut niere ame qu'on pense avoir mais desbauchée par luy. Il e fort le mal talent qu'il contre cet homme en sa pre- ir les psalmes. Car c'est de r'il parle disant qu'un per- ge qui s'est vilainement re- t retourné vers les papistes, couvrit passant à Geneve. Il l du Tillet, duquel il parloit urs en mauvaise bouche. Du de retour dans Angoulesme, dit par ses lettres le dernier aux opinions nouvelles de , et fait publique abjuration resie, monté en chaire (car it homme de sçavoir), pres- descrie le lutheranisme au- r'il avoit désiré de l'avancer. lvinisme n'avoit encor de il fut esleu archidiacre, di- qu'il disputa longuement avec audie (15). » Selon ce récit,

mond de Rémond, Histoire de l'Héré- II, chap. IX, pag. m. 883.
, chap. X, pag. 889, 890.
la remarque (AA) de l'article CAL- IV, pag. 347.
le Thou, liv. XXIV, pag. 488, dis- tudie plaida pour un bénéfice que son rnel avait eu dans l'Angoumois, et et le greffier prétendait. Voyez dans e (E) de l'article précédent les paro- anche et celles de Varillas.

il serait faux que du Tillet le gref- fier eût été disciple de Jean Calvin; le Perroniana confondrait les choses.

Notez que le frère de Papyre Mas- son assure que Louis du Tillet n'était point frère, mais neveu du greffier au parlement. *Is (Ludovicus Tillius) erat filius Helici in privato consistorio regio consiliarii, et vicepræsidis ra- tionalium, Aloisiae Sabundia Fran- oisci primi, matris, fratrisque Johan- nis Tillii senatûs parisiensis excepto- ris, cujus scripta extant* (16). Il ne dit point que le greffier ait eu nulle part au retour de ce disciple de Cal- vin. Vous remarquerez, s'il vous plait, que ce frère de Papyre Masson s'in- forma le mieux qu'il lui fut possible de toutes ces choses pendant son sé- jour à Angoulême, où il eut un ca- nonicat (17). Pierre de Saint-Romuald (18) observe que ce chanoine du Til- let se nommait Louis ou Séraphin; il rapporte quelques faits que Flori- mond de Rémond avance; mais au lieu de citer ce Florimond, il cite Pa- pyre Masson, qui n'en a rien dit.

Je trouve dans le Mercure Galant du mois de mai 1705 (19) un SÉRA- PHIN DU TILLET, qui était mort de- puis peu conseiller en la grand'- chambre, et un abbé DU TILLET, qui vit encore; et que la mère de feu M. le comte d'Entremont, lieutenant gé- néral de Bresse, et grand'mère de la marquise de l'Hôpital, descendait du greffier Jean du Tillet.

(16) *Addit. ad caput IV Vitæ Calvinæ, pag. 457 Elog. Pap. Massonis.*

(17) *Ibidem, pag. 456.*

(18) *In Continuatione chronici Ademari, pag. 296, 297.*

(19) *Pag. 281.*

TILLI (ou THILLI), terre sei- gneuriale dans le Brabant (A), a donné son nom au comte JEAN DE TILLI, qui y était né, et qui a été l'un des plus grands capitai- nes du XVII^e. siècle. On parle de lui dans le Moréri, sous le mot *Tzerclas*, qui était le nom de famille de ce fameux général. Il avait un frère aîné dont les pe- tits-fils font aujourd'hui (a) une

(a) C'est-à-dire l'an 1696. Les gazettes parlent incessamment d'eux.

très-belle figure. Ils sont trois frères, et s'appellent comtes de TILLI. L'un est chanoine de Liège ; les deux autres portent les armes. L'un est général des troupes de Liège, et a été promu à la dignité de prince par le roi d'Espagne (B). L'autre s'est avancé aux premières charges dans les armées de Hollande, par de longs services (b). Il est marié avec une sœur du comte de Reckheim, évêque de Coire, et chanoine de Cologne et de Saltzbourg, seigneur qui soutient par un grand mérite, et par un esprit fort relevé, la noblesse illustre de sa maison.

Il y a quelques fautes dans le Moréri, à l'article *Tzerclas* (C), qui est celui du comte Jean de Tilli. Je ne sais si l'on se trompe quand on dit que ce général fut fait comte à la diète de Ratisbonne, l'an 1623 : je dirai seulement que, selon le père Labbe, *Jean et Jacques de TILLI* furent créés comtes de l'empire par l'empereur, à Vienne, le 3 de septembre 1622 (c). Le sieur Blanc observe que le comte Werner, neveu du comte de Tilli, fut blessé au combat de Statlo, l'an 1623 (d).

(b) Lieutenant général de la cavalerie, et gouverneur d'Arnheim en 1701. Voyez les Lettres Historiques de novembre 1701, pag. 607.

(c) Labbe, Chronol. Franc., tom. V, pag. 846.

(d) Blanc, Histoire de Bavière, tom. IV, pag. 190.

(A) *Terre seigneuriale dans le Brabant.*] Gramaie assure qu'il avait appartenu à la maison de Warfuzé, et que Robert de Warfuzé la transporta à Gérard Marbais, l'an 1389. Elle fut ensuite possédée par Jean de Limillette, et puis par Sanson de La-

lain, qui en conféra le *dominium et bassum*, le 25 de juin Jean Serclaes, issu d'une patricienne et des plus nobles de la ville (1). La terre de Tilli ne relevait alors de personne ; mais depuis a relevé des ducs de Brabant par quel acte : Jean, seigneur de Thilly a transporté ses mains de seigneur le ducq, sa maison seigneurie de Thilly si comme seigneurie à luy estoit due et à luy appartenait comme propres biens alloux, et seigneur a audit Jean ladite seigneurie transportée investie, pour iceux biens seigneurie de lors en avant par Jean et hoirs et successeurs mondit seigneur et ses successeurs ducz et duchesses de Brabant tousjours mais tenir en fief. Et Jean releva ainsi sa dite maison seigneurie de Thilly de seigneur en fief, et en fief hommaige, et serment de loy ainsi que selon le droit de la ville des fiefs de Brabant y appartenait et mondit seigneur le receut en son hommaige, saulx, en haulteur et seigneurie, et les de chacun ; fait le seiziesme de mai, l'an 1449 (2). Ce Jean Serclaes fut père de Jacques Serclaes, qui le fut de Martin T'Serclaes, qui le fut de Jean T'Serclaes, conseiller au conseil de guerre de l'empereur, et mari d'une fille du duc de Frise (3). De ce mariage Jean T'Serclaes, créé comte par l'empereur Ferdinand II (4), fut des plus grands capitaines du siècle.

(B) *L'un... a été promu à la dignité de prince par le roi d'Espagne.* La teneur des lettres patentes que M. le baron le Roy l'a pu en abrégé. Elles sont datées de Madrid le 22 de décembre 1693. « Les, par la grâce de Dieu, roi de Castille, etc. Nous ayant été fait port que plusieurs devanci-

(1) *Patricia imprimisque nobili apud lam stirpe edito.* Le Roy, in *Topographia Brabantiae*, pag. 99.

(2) *Idem, ibidem.*

(3) *Idem, ibid.*

(4) *Ex eodem, ibidem.*

« très-cher et féal messire *Albert T' Serclaes de Thilli*, comte saint-Empire romain, gentilhomme de notre chambre, sergent général de bataille de nos armées Pays-Bas, et à présent, par notre permission et aveu, général des troupes du prince et évêque de Liège, notre allié, et autres de sa famille, ont rendu avec beaucoup de valeur et fermeté, aux empereurs, rois et princes nos augustes prédécesseurs. Comme aussi que ledit messire *Albert T' Serclaes de Thilli*, aurait servi dans nos armées dès l'an 1666; capitaine, lieutenant-colonel, mestre de camp, et sergent général de bataille, et que dans toutes les occasions qui se sont offertes de notre service, il n'aurait jamais gagné, ni sang, ni biens, de quoi nous avons toute la satisfaction que nous pourrions souhaiter, ainsi que des services qu'il continue de rendre actuellement, en qualité de général des dites troupes du prince et évêque de Liège, pour la cause commune, avec le zèle, bravoure, et expérience si connue de tout le monde. Sachant de plus que ledit messire *Albert T' Serclaes de Thilli*, est issu d'une très-illustre et ancienne maison qui s'est toujours maintenue par plusieurs bonnes, hautes, et très-considérables alliances, et que d'ailleurs il possède plusieurs terres, seigneuries et biens, pour soutenir le lustre, si comme celles de Montigny, Farciennes, Prelle, et autres; et voulant pour cette cause l'élever, accroître, et décorer de plus grands honneurs, droits, prérogatives et prééminences; avons icelui messire *Albert T' Serclaes de Thilli*, de notre certaine science, etc. fait créer, comme nous le faisons et faisons par ces présentes *prince de T' Serclaes*, consentant et permettant qu'il puisse et pourra appeler ledit titre de prince, sur la terre et seigneurie qu'il dénommera sous notre obéissance et juridiction en nosdits Pays-Bas, laquelle terre et seigneurie nous avons dès maintenant pour lors érigée, et érigeons par ces présentes,

» en dignité, titre, nom, cri, et » prééminence de *principauté de T' Serclaes*, etc. (5). »

(C) *Il y a quelques fautes dans le Moréri, à l'article Tzerclas.*] I. On a oublié de marquer le nom de baptême de ce général des troupes de la ligue catholique. II. La ville qu'on marque qu'il prit après la bataille de Prague se nomme *Ellenbogen*, et non pas *Elbogen*. III. Il aurait fallu indiquer qu'elle est en Bohême. IV. La défaite du marquis de Bade à Wimphen ne fut point postérieure, mais antérieure à la prise d'Heidelberg. V. Ce qui arriva à Mansfeld proche de Darmstad (6) ne fut pas une *déroute*, mais un échec, et précéda aussi la conquête d'Heidelberg: ainsi ces paroles du Moréri contiennent un anachronisme, *Tilli avait auparavant... pris Heidelberg*. VI. On ne peut comprendre ces termes, *il avait auparavant aidé l'archiduc Léopold à la prise de Bréda*. C'est peut-être une faute d'impression pour *Bretta*, nom latin de *Bretten* petite ville du Palatinat. Cet archiduc Léopold était évêque de Strasbourg, et joignit ses troupes à celles du comte de Tilli au siège d'Heidelberg (7). VII. Au lieu de dire que *le duc de Weimar* et celui d'Alkenbourg (8) furent pris à la bataille de Statlo, il fallait dire *le duc Guillaume de Saxe-Weimar et Frédéric, duc de Saxe-Altembourg*. Sans cette désignation particulière, dont le sieur Blanc s'est servi (9), on laisse mille ambiguïtés qui déplaisent aux lecteurs exacts. VIII. Dire que *plusieurs autres princes* furent du nombre des prisonniers, c'est avancer une fausseté; car le sieur Blanc, qui nomme les principaux, ne nomme que ces deux-là qui fussent princes. Notez que dans l'édition de France, 1689, on marqua bien le titre du livre de Julius Bellus, *Laurea Austriaca*; mais, dans l'édition

(5) Le Roy, Érection de toutes les terres, seigneuries et familles titrées du Brabant, p. 106.

(6) C'est ainsi qu'il faut dire, et non pas d'Amstad, comme dans Moréri. On a corrigé cette faute dans l'édition de Paris, 1699.

(7) Voyez Blanc, Histoire de Bavière, tom. IV, pag. 153.

(8) On a mis *Altembourg* dans les éditions de Hollande.

(9) Histoire de Bavière, tom. IV, pag. 190.

de 1699, on a mis, conformément aux éditions de Hollande, *Maurea* au lieu de *Laurea*.

TIMÉE, historien grec, fils d'un homme illustre (A), était de Tauroménium en Sicile, et florissait au temps d'Agathoclès, qui mourut l'an 4 de la 123^e olympiade (a). Il écrivit plusieurs livres (B), et entre autres une histoire de son pays. Tout cela est perdu; il ne nous en reste rien. Il se plut fort à médire (C), et l'on ne fut guère persuadé de sa bonne foi (D). Ses emportemens contre Agathoclès, et l'affectation de lui rendre si peu de justice, déplurent beaucoup. Il écouta trop en cette rencontre l'esprit de vengeance (E). On trouva encore d'autres défauts dans son Histoire (F); mais de fort bons connaisseurs avouent qu'il fut très-docte et très-éloquent (G). Il n'était pas moins excessif à louer qu'à invectiver, et cela parut dans les éloges qu'il donna à Timoléon (H). Il vécut quatre-vingt-seize ans (b). Sa fortune paraît avoir été médiocre. Il se tint fort en repos dans le lieu de son exil (c); il renonça à la vie active, aux voyages, à la guerre, et aux charges de la robe (d). Cela fut cause que quelques-uns s'étonnèrent qu'il eût acquis la réputation d'un habile historien (e). Longin le censura d'une chose qui ne mérite pas d'être critiquée (I). Mais Plutarque l'a condamné justement sur des puérilités qui se rapportent à

- (a) Athen., lib. II, pag. 37 et alibi.
 (b) Lucian. in Macrobis, pag. 642, t. II.
 (c) C'est-à-dire à Athènes, si l'on en croit Corradus in Brutum Ciceronis, pag. 115.
 (d) Polybius, lib. XII, pag. 670.
 (e) Idem, ibidem.

un lieu commun que l'ancien historien cultivait beaucoup. C'était celui de compiler les bons ou mauvais présages (K). Il est aisé de conclure, du caractère de Timée, qu'il n'était point propre au métier d'historien, et qu'il aurait dû s'abstenir principalement d'exercer sa plume sur les actions d'Agathoclès. (L).

(A) *Fils d'un homme illustre.* Il était fils d'Andromaque qui parut beaucoup par ses richesses et par ses belles qualités, et qui peut passer pour le fondateur de l'une des villes les plus considérables de la Sicile; car il ramassa tous les fugitifs de Naxe, ville que Denys le tyran avait ruinée, et les établit sur une colline nommée Taurus. Ce fut l'origine de Tauroménium (1). Il fit cela l'an second de la 106^e olympiade (2). Il y avait déjà long-temps que Denys avait ruiné Naxe (3). Notez qu'Andromaque régna dans cette nouvelle ville avec beaucoup de douceur, et qu'il se montra ennemi de tous les tyrans. Il reçut les troupes de Timoléon, et anima ses sujets à les secourir pour délivrer du joug de la tyrannie toute la Sicile (4).

(B) *Il écrivit plusieurs livres.* Trois de la Syrie, soixante-huit de argumentis Rhetoricæ: Ολυμπιονίκας à καὶ πρᾶξις, Olympionicas seu Acta chronica. Ἰταλικά καὶ Σικελικά libris 8. Ἑλληνικά καὶ Σικελικά. Dans le premier de ces deux derniers ouvrages, il donna l'Histoire de Sicile, en tant qu'elle était jointe avec celle des Romains, et il la donna dans l'autre en tant qu'elle était jointe à celle des Grecs (5). Il fit à part l'Histoire de Pyrrhus, comme nous l'apprenons de Denys d'Halicarnasse (6), et de ces paroles de Cicéron: *Decesse mihi no-*

- (1) Tiré de Diodore de Sicile, lib. XVI, cap. VII.
 (2) Idem, ibidem.
 (3) Ex eodem, lib. XIV, cap. XVI.
 (4) Tiré de Plutarque, in Vita Timoleontis, pag. 240.
 (5) Vossius, de Histor. grecis, pag. 82. Voyez Suidas.
 (6) Dionys. Halicarn., lib. I, cap. VI.

lui quin te admonerem ut cogitares conjunctens malles cum reliquis rebus nostra contexere, an, ut multi Græci fecerunt, Callisthenes Troïum bellum, Timæus Pyrrhi, Polybius Numantinum : qui omnes, à perpétuis suis historiis ea quæ dixi bella separaverunt (7). Nous avons vu qu'on fait deux parties de l'Histoire de Timée, et que l'on donne huit livres à la première, sans marquer combien la seconde en contenait. Mais il faut que j'ajoute que plusieurs le citent sans observer cette division : ils marquent en général tel ou tel livre de ses Histoires. Le plus haut qu'Athénée en ait cité est le vingt-huitième (8). Diogène Laërce ne va que jusqu'au dix-huitième (9).

(C) *Il se plut fort à médire.*] Cela fut cause que l'on ajouta quelques lettres à son nom, pour lui faire un titre qui marquât son attachement à la censure : Τίμαιος μὲν οὖν μεγίστην πρόνοιαν πεποιμένος, τῆς τῶν χρόνων ἀκριβείας, καὶ τῆς πολυπειρίας πεφροντικῆς, διὰ τὰς ἀπαίρους καὶ μακρὰς ἐπιτιμήσεις εὐλόγως διαβάλλεται. Καὶ διὰ τὴν ὑπερβολὴν τῆς ἐπιτιμήσεως Ἐπιτίμαιος ὑπὸ τινῶν ὠνομάσθη. Timæus sanè, et in temporum notatione exquisitam adhibuit diligentiam, et ut varid rerum cognitione abundet, sollicitè laborat. At propter intempestivas, et verbosas reprehensiones, jure etiam ipse reprehenditur. Quare ob nimiam taxandi libidinem, et acerbilatem, Epitimæus (id est, taxator) à quibusdam nominatus fuit (10). Vous voyez que l'historien qui lui a porté ce coup ne laisse pas de le louer par d'autres endroits, je veux dire par l'exactitude chronologique, et par l'abondance des éruditions. Tous ceux qui l'ont critiqué ne sont pas si équitables : l'un d'eux ne le fait connaître que par le mauvais côté, et il emploie pour cela une parenthèse. Τούτων δὲ μαρτυρία ἐστὶ τὰ γενθέντα τότε ψήφισματα ἅπερ ἀγνοῦντα φησὶν ὁ Ἀρτεμίδωρος τὸν Ταυρομενίτην Τίμαιον, καὶ ἄλλως βάσκανον ὄντα, καὶ συκοφάντην (διὸ καὶ Ἐπιτίμιον κληθῆναι) λέγειν ὡς ἐκ τῶν Περσικῶν παρακαθηκῶν ἐποίη-

σαντο τοῦ ἱεροῦ τὴν ἐπισκευήν : Testatur hoc quæ tum facta sunt decreta : quæ ignorantem ait Artemidorus Timæum Tauromenitam, hominem alioqui invidum et calumniatorem, ac cui propterea nomen Epitimii, id est reprehensoris factum sit scripsisse, id templum eos è depositis Persarum condidisse (11). Afin qu'on entende mieux ce passage, j'ajoute qu'il se rapporte à la réfutation d'un mensonge que notre Timée avait débité touchant les Éphésiens. Il avait dit qu'ils employèrent les dépôts des Perses à faire bâtir le temple de Diane. Voici un troisième censeur dont la morsure va jusqu'au vif. Διὸ δὴ καὶ νῦν ἡμεῖς μὲν εἰκότως ἂν δοξάμεν ἀθετεῖν τοῖς ὑπὸ Τιμαίου κατὰ Δημοχάρους εἰρημένοις· ἐκεῖνος δ' ἂν οὐκ εἰκότως τυγχάνει συγγώμης, οὐδὲ πίστεως ὑπ' οὐδενός, διὰ τὸ προφανῶς ἐν ταῖς λοιδορίαις ἐκπίπτειν τοῦ καθήκοντος διὰ τὴν ἐμφυτον πικρίαν : Quocirca nunc quoque nos ea, quæ à Timæo dicta sunt in Democharem, meritò improbare videamur. Ille autem indignus, cui à quoquam ignoscatur, et fides habeatur, videri debet : quia aperte in maledictis ab officio discedit, ac deflectit propter insitam acerbilatem (12). Clément d'Alexandrie nous donne Timée et Théopompe pour une accolade d'historiens satiriques et fabuleux (13). Cornélius Népos en fait presque autant (14). Notez qu'Athénée observe qu'Ister écrivant contre Timée, le nomma Épitimée (15). Ce fut peut-être le premier qui trouva ce jeu de mots. Notez aussi qu'Aristote fut l'un de ceux que Timée maltraita (16), et n'oubliez point cette circonstance ; cet historien répandait toute son aigreur contre les autres, lors même qu'ils n'avaient point tort. C'est ainsi qu'il s'emporta contre ceux qui avaient parlé du taureau de

(11) Strabo, lib. XIV, pag. 440.

(12) Polybius, lib. XII, pag. 659.

(13) Ἀλλ' ἄρα Θεοπόμπος μὲν καὶ Τιμαίος μύθους καὶ βλασφημίας συντάττουσιν. Sed Theopompus quidem et Timæo qui fabulas et maledicta componunt. Clem. Alexandrin. Stromat., lib. I, init., pag. m. 269.

(14) Theopompus... et Timæus qui quidem duo maledicentissimi. Cornelius Nepos, in Alcibiade.

(15) Athen., lib. VI, cap. XX, pag. 272.

(16) Voyez Diogène Laërce, lib. V, num. 1 ; et Aristocles, apud Eusebium, Præpar., lib. XV, cap. II, pag. 791.

(7) Cicero, epist. XII libri V, ad Familiares, pag. m. 255.

(8) Athen., lib. XI, cap. VI, pag. 471.

(9) Diog. Laërt., in Empedocle, lib. VIII, num. 60.

(10) Diodorus Siculus, lib. V, circa init.

Phalaris. Il les traita hautement de conteurs de fables; il soutint avec la dernière chaleur que ce taureau n'avait jamais existé (17); et c'était lui qui se trompait; car ce taureau subsistait encore au temps de Diodore de Sicile (18). Il avait été transporté à Carthage lorsque la ville d'Agri-gente fut saccagée par Amilcar, et il avait été rendu aux Agrigentins deux cent soixante ans après, lorsque Scipion l'Africain détruisit Carthage. Ces particularités sont rapportées par Diodore de Sicile (19) comme une occasion favorable de censurer notre Timée, et de marquer les conjonctures où il faut excuser l'erreur des historiens, et où il ne faut pas l'excuser. Il faut l'excuser lorsque les faits sont si obscurs que même avec beaucoup de diligence on ne peut pas découvrir ce qui en est : il ne faut pas l'excuser si sa négligence et si l'envie de flatter quelqu'un ou de médire de quelqu'un, l'entraînent hors du bon chemin. Les paroles de l'original plairont beaucoup à ceux qui seront capables de les entendre. C'est pour eux que je les copie : les autres ne doivent point s'en fâcher; ils passeront par-dessus sans avoir la peine de lire, et ils sauront néanmoins en gros la pensée de l'historien. *Περὶ δὲ τούτου φιλοτιμότερον εἰπεῖν προ-ἔχθην, διό τι Τίμαιος ὁ τῶν πρὸ ἑαυτοῦ συγγραφέων πικρότατα κατηγορήσας, καὶ συγγνώμην οὐδεμίαν τοῖς ἱστοριογράφοις ἀπολιπὼν, αὐτὸς εὐρίσκεται σχεδιάζων, ἐν οἷς μάλιστα ἑαυτὸν ἀποπέφασκεν ἀκριβολογούμενον. Δεῖ γὰρ, οἶμαι, τοὺς συγγραφεῖς ἐν μὲν τοῖς ἀγνοήμασι τυγχάνειν συγγνώμης, ὡς ἂν ἀνθρώπους ὄντας, καὶ τῆς ἐν τοῖς παροιχομένοις χρόνοις ἀληθείας εὐσεύς δυσσευρέτου· τοὺς μὲντοιγε κατὰ προαίρεσιν οὐ τυγχάνοντας τοῦ ἀκριβοῦς προσηκόντως κατηγορίας τυγχάνειν, ὅταν κολακεύοντες τινὰς, ἢ δὲ ἔχθραν πικρότερον προσβάλλοντες, ἀποσφάλλονται τῆς ἀληθείας (20) : *Quid de re studiosius disserere mihi libuit; quia Timæus, cum magnâ acerbitate scriptores ætatem suam antecedentes reprehendat, nul-lumque historicis veniæ locum relin-**

quat, ipse tamen, ubi diligentissimè veritatis studium profiletur, nug et alucinari deprehendatur. Scrip-ribus enim in iis, quæ non assequitur, veniam (meo quidem judicio) tribui æquum est, quippe, cum mines sint, et temporum præterlapsum veritas difficulter è caligine erit. Contrà verò, qui datâ op exactam inquisitionem negligunt. E meritò accusandos arbitror, et quam nimirum nonnullis adulando, vel p odium virulentiùs alios impugnando à regid veritatis viâ exorbitant aberrant.

(D) *L'on ne fut guère persuadé de sa bonne foi.*] Voyez les paroles de Polybe que j'ai citées dans la remarque précédente, et celles que l'on verra ci-dessous (21). Lisez, en un mot, ce qui nous reste du XII^e. livre de Polybe.

(E) *De rendre si peu de justice à Agathoclès..... Il écouta trop..... l'esprit de vengeance.*] Agathoclès l'avait contraint de s'enfuir hors de la Sicile : cela ne lui coûta rien pendant sa vie; mais il lui en coûta quelque chose après sa mort. Agathoclès vivant ne fut pas une personne dont Timée se pût venger; il fallut que cet auteur usât de remise, et qu'il différât sa vengeance jusqu'à ce qu'Agathoclès fût dans le tombeau. Alors il déchargea sur lui les torrens de sa colère : ce tyran fut diffamé, non seulement par la description de ses crimes et de ses mauvaises qualités, mais aussi par des médisances fabuleuses. On lui déroba la gloire de ses bons succès, on attribua à sa faute les malheurs qui lui arrivèrent, sans excepter les plus fortuits; on le fit passer pour un poltron, quoiqu'il fût assez évident qu'il avait donné mille preuves d'un grand et d'un brave capitaine. Aurait-il pu sans cela, fils de potier qu'il était, subjuguier toute la Sicile et une partie de l'Italie et de la Libye? Timée ne s'est-il pas contredit? Dans tout le reste de son ouvrage, il élève jusques aux nues la valeur des Syracusains (22), et pu

(17) Diodorus Siculus, lib. XIII, cap. XC, pag. 543, edit. lat., 1611, in-8^o.

(18) Idem, ibidem.

(19) Ibidem.

(20) Diodorus Siculus, lib. XIII, pag. 380, edit. græcæ Henrici Stephani, 1559, in-folio.

(21) Dans la remarque (E).

(22) Παρ' ὅλην γὰρ τὴν γραφὴν ἐγκωμιάζων τὴν τῶν Συρακουσίων ἀνδρείαν τὸ τούτων κρατήσαντα δειλὴν φησὶ δεινὰν ὑχέναι τοὺς ἅπαντας ἀνθρώπους. Cinn per

qu'Agathoclès, qui les sub-
it le plus lâche de tous les
l fait donc voir trop claire-
ssion et son animosité; les
ers livres de son Histoire,
els il traite des actions d'A-
ne méritent aucune louan-
, qui me fournit tout ceci
nd que l'auteur, dans tou-
res parties de son Histoire,
p de soin de dire la vérité.
ς ἀμαρτίας τῶν πρὸ ἑαυτοῦ
ν πικρότατα ἐξελέγξας, κατὰ
ἀρὰ τῆς γραφῆς πλείστην πρό-
τῆς ἀληθείας ἐν δὲ ταῖς Ἀγαθο-
ῖσι, τὰ πολλὰ κατέφυσαι τοῦ
διὰ τὴν πρὸς αὐτὸν ἔχθραν :
isti qui veterum historicorum
ravissimè redarguit, in aliis
ripti partibus maximam ve-
am providè gessit. In Aga-
ò rebus pleraque ementitus
cipem illum, propter odium
quebatur eum (24).

trouvons dans Polybe quel-
s des injures que Timée
nies contre Agathoclès. Il
le s'être prostitué dans sa
i tout venant et en toutes
façons : Γεγονέναι τὸν Ἀγα-
τὰ τὴν πρώτῃν ἡλικίαν κοινὸν
οἶμον τοῖς ἀκρατέστατοις, κο-
χην, πάντων τῶν βουλομένων,
ἔμπροσθεν γεγονότα : Aga-
primâ ætate publicum fuis-
ulum, passim omnium in-
ssimorum libidini exposi-
ulum, triorcham sive bu-
i aversus et adversus im-
bviisque quibusque pateret
conta que la femme de ce
cette complainte, en le
ort, à quoi ne lui servais-je
oi ne me servait-il pas? Pa-
olybe trouve une terrible in-
τ' ἀπίθανι τὴν γυναῖκα φησὶ

iam Syracusanorum fortitudinem
qui subegit istos omnes mortales
superasse dicit. Suidas, ubi infra.
, in Τίμαιος, pag. 911.
ibidem.

is, lib. XII, pag. 659, edit., 1619,
es à cela ces paroles de Justin. lib.
. In Sicilia patre figulo natus (Aga-
honestiorem pueritiam, quàm prin-
habuit. Siquidem formâ, et corporis
egregius, diu vitam stupri patientiâ
os deinde pubertatis egressus, libi-
ad feminas transtulit. Post hæc
e sexum famosus, vitam latrociniiis

κατακλειομένην αὐτὸν, οὐτὼ θρηνεῖν· τί δ'
οὐκ ἰγὰ σέ, τί δ' οὐκ ἰμέ σύ : Ubi
falo functus esset, ejus uxorem mor-
tuum maritum lamentantem hujusmo-
di plangorem edidisse, Quid non ego
tibi? quid non tu mihi (26)? Polybe
ne nie point qu'Agathoclès n'ait été
le plus impie de tous les hommes (27);
mais il prétend que cela n'excuse
point la malignité satirique de Ti-
mée, et qu'elle se réfute elle-même ;
car il paraît par les relations de cet
auteur qu'Agathoclès, sans bien ni
naissance, parvint au comble des di-
gnités : il subjuguâ toute la Sicile, il
mit Carthage en péril, il se maintint
dans la tyrannie jusqu'à sa vieillesse,
il mourut roi. Cela montre qu'il avait
reçu de la nature plusieurs grandes
qualités. Donc les historiens le de-
vaient faire connaître, non-seulement
par ses mauvaises actions, mais aussi
par celles qui méritaient de la louan-
ge : et par conséquent l'on ne peut ex-
cuser Timée, qui ayant narré maligne-
ment et hyperboliquement tout ce qui
pouvait être blâmé dans la conduite
d'Agathoclès, supprima universelle-
ment tout ce qui pouvait y être loué.
Ὁ δὲ παρεσκοτισμένος ὑπὸ τῆς ἰδίας πι-
κρίας, τὰ μὲν ἐλαττώματα δυσμενικῶς καὶ
μετ' αὐξήσεως ἡμῖν ἐξηγγελεῖ, τὰ δὲ
κατορθώματα συλλήβδην παραλείπειν :
Egregius hic scriptor maledicendi
studio occæcatus minùs rectè facta
cum quâdam animi malignitate soli-
tus narrare, et simul omnia in ma-
jus extollere, præclara facinora si-
mul cuncta prætermisit (28). Il n'y a
rien de plus sensé que tout ce discours
de Polybe.

(F) On trouva encore d'autres dé-
fauts dans son Histoire.] Nous ap-
prenons de Suidas (29) que Timée
fut nommé *vieille rapsodeuse*, γρα-
συλλέκτρια, parce qu'il insérait dans
son Histoire tout ce qui se présentait.
C'est la même chose que si on l'eût
appelé *compilateur de contes de vieil-
le*. Polybe l'accuse d'avoir parlé de

(26) Idem, ibidem. Voyez le Justin Variorum
de M. Grævius, lib. XXII, init., et Suidas, in
Τρίορχης.

(27) Πάντων γέγονεν ἀσεβέστατος. Fuit il-
le sanè omnium maximè impius. Polybius, lib.
XII, pag. 659.

(28) Polybius, lib. XII, pag. 660, edit., 619,
in-folio.

(29) Suidas, in Τίμαιος, pag. 911.

l'Italie avec beaucoup d'ignorance (30), et d'avoir joint à ce défaut, dans la description de l'Afrique, un petit génie, et sans jugement, et beaucoup de crédulité pour les vieilles traditions. Τὸν δὲ Τίμαιον εἶποι τις ἐν οὐ μόνον ἀνισόρητον γεγονέναι περὶ τῶν κατὰ τὴν Λιβύην, ἀλλὰ καὶ παιδαριῶν καὶ τελέως ἀσυλλόγιστον καὶ ταῖς ἀρχαίαις φήμαις ἀκρὴν ἐνδιδομένον : *Timæum jure pronuntiet aliquis non solum imperitum rerum Africæ, sed etiam puerili ingenio virum, ac prorsus infirmo judicio et qui antiquitatis traditis opinionibus supra modum fuerit deditus* (31). Il le blâme de ne s'être instruit que par les oreilles, et d'avoir manqué de discernement (32). Ce fut sans doute la cause des contradictions qui lui furent reprochées (33). Joignez à ceci le passage de Longin que je citerai dans la remarque (I), et ceux de Plutarque qui paraîtront ci-dessous; et notez qu'il ne fut pas un sectateur si servile des anciennes traditions, qu'il n'en réfutât quelques-unes : mais il n'était pas heureux dans son choix; car, par exemple, il rejeta mal à propos la tradition du taureau de Phalaris (34), et celle de la colonie des Locriens (35); et apparemment il ne fut pas mieux fondé quand il nia que Zaleucuseût donné des lois à ce peuple (36). Il nia même qu'il y eût eu un Zaleucus (37).

(G) *De fort bons connaisseurs avouent qu'il fut très-docte et très-éloquent.*] Le passage de Diodore de Sicile, que j'ai cité ci-dessus (38), me sert ici de commentaire; mais je trouve beaucoup mieux mon compte dans les paroles de Cicéron, qui vont être rapportées : *Minimus natu horum omnium Timæus, quantum autem judicare possum longè eruditissimus, et rerum copid ac sententiarum varietate abundantissimus, et ipsa compositione verborum non impolitus*

(30) Polybius, lib. II, pag. 105.

(31) Idem, lib. XII, init., pag. 653.

(32) Περὶ τὰς ἀνακρίσεις παθίμως ἀνερπάζει. In dijudicandis iis quæ sibi narrarentur negligens fuit. Idem, ibidem, pag. 668.

(33) Athenæus, lib. VI, pag. 272.

(34) Voyez la remarque (C), citation (17).

(35) Polybius, lib. XII, pag. 656.

(36) Cicero, epist. I libri VI ad Atticum, pag. m, 689.

(37) Idem, lib. II de Legibus, folio 333, C.

(38) Citation (10).

magnam eloquentiam ad scribendum attulit, sed nullum usum forenses (39). Il venait de nommer Hérodote, Thucydide, Philistus, Théopompe, Éphore, Xénophon et Callisthène. Il remarque cela afin que l'on juge mieux du rang que Timée avait dans l'estime de Cicéron. Tous ces grands historiens y étaient au-dessous de lui, quant à la science, et à la fertilité des matières et des pensées. C'est beaucoup dire. Il n'y était point mal placé à l'égard de l'éloquence: vous le connaîtrez encore mieux par ces paroles : *Genera Asiaticæ dictionis sunt, unum sententiosum et argutum sententiis non tam gravibus et severis quam concinnis et venustis, qualia in historiâ Timæus* (40). Mais afin qu'on voie que les meilleurs juges des ouvrages de l'esprit ne s'accordaient guère mieux anciennement qu'aujourd'hui, je rapporterai un beau passage de Plutarque (41) : *L'historien Timæus, ne pouvant surmonter Thucydides et sa vivacité d'éloquence, et faire trouver Philistus ignorant et du tout fautive, se jette sur son Histoire à vouloir deschiffrer les batailles tant de mer que de terre, et les harangues que l'un et l'autre ont écrites le plus elegamment, là où ne lui desplease, il n'approche d'en dire non plus que feroit un homme assis sur un pied d'un coche de Lydie, comme dit Pindarus, et se fait lui-mesme connoître homme de mauvaise grace, et de peu de jugement en cela, comme dit Diphilus,*

Gras et souillé du suif de la Sicile.

Cicéron voulant rapporter comme un bon mot une pensée de Timée, observe qu'il y en a beaucoup de semblables dans cet historien (42). Mais Plutarque, qui l'attribue à un autre auteur, la traite de froide et de puérile.

(H) *Les éloges qu'il donna à Timoléon.*] Il le mit au-dessus des plus grands dieux (43), si l'on en croit

(39) Cicero, de Oratore, lib. II, folio 73.

(40) Idem, in Bruto, circa fin., pag. m.

(41) Plutarchus, in Nicias, initio, pag. 523. Je me sers de la version d'Amyot.

(42) Vous trouverez cela dans la remarque de l'article FONTANABIE, tom. VI, pag. 500.

(43) Μιῖζω ποιεῖν Τιμολέοντα τῶν θεῶν φαίνεσθαι. Timoleontem illustrari diis majorem facere. Suidas, in Timæo, pag. 910.

ajoute que cette flatterie plus punissable que celle d'Isocrate ; car celui-ci n'avait que l'apothéose d'Alexandre infiniment plus illustre ; mais Timée ne se contenta de cela, il voulut donner à son héros une supériorité sur les premiers hommes de son siècle. Le raisonnement de Longin sur un parallèle bien fait n'y trouve d'un côté plus d'excès dans les honneurs ; de l'autre, plus d'excès dans les vertus et moins de mérite dans les défauts. Cette conclusion est donc juste : si Callisthène puni de mort très-injustement pour sa flatterie, Timée méritait plus la même peine. Je ne puis de lire dans Suidas ce que Callisthène ; car plusieurs auteurs content qu'il fut odieux à Alexandre que pour sa grande liberté de lui faire sa flatterie, et nommément pour être père des honneurs divins. Suidas impute à Timée deux défauts : le premier est d'avoir condamné très-aigrement d'autres les mêmes vices à son sujet ; le second d'avoir été tout-à-fait gâté, vu les défauts qu'il propose, et les opinions qu'il insinue à ses lecteurs (44).

Longin le censure d'une chose écrite pas d'être critiquée.]

qui est de ce froid ou puéril que nous parlons, Timée en est plein. Cet auteur est assez bon comme d'ailleurs ; il ne manque quelquefois par le sublime : il sait beaucoup, même les choses d'assez bon sens ; mais ce n'est qu'il est enclin à reprendre les vices des autres, quoiqu'aveugle pour ses défauts, et si curieux d'étaler de nouvelles pensées que cela le fait tomber assez dans la dernière puérilité. Je ne contenterai d'en donner ici deux exemples, parce que j'en ai déjà rapporté un grand nombre. En voulant louer Alexandre le Grand, *Il a, conquis toute l'Asie en*

moins de temps qu'Isocrate n'en a employé à composer son Panégyrique. Voilà sans mentir une comparaison admirable d'Alexandre le Grand avec un rhéteur. Par cette raison, Timée, il s'ensuivra que les Lacédémoniens le doivent céder à Isocrate, puisqu'ils furent trente ans à prendre la ville de Messène, et que celui-ci n'en mit que dix à faire son Panégyrique (45). »

Je ne reconnais point là Longin ; je ne sais ce qu'il avait fait de son goût quand il écrivit de telles choses. Un de nos savans, bel esprit, en a jugé de cette façon. *Longin, dit-il (46), est un chicaneur et un faux subtil. Timée avait écrit : Alexandre employa moins de temps à la conquête de toute l'Asie, qu'Isocrate n'en mit à achever son Panégyrique. Longin le reprend d'avoir comparé un grand prince à un sophiste, et soutient que par cette même raison on pourrait croire que les Lacédémoniens ont été moins vaillans (47) qu'Isocrate, puisqu'il ne lui fallut que dix ans à composer son Panégyrique, et qu'ils en mirent trente à la conquête de Messène. Quelle conséquence ! Timée a-t-il parlé de la vaillance d'Isocrate ? Est-ce proprement comparer un orateur à un conquérant, que de comparer le temps de la composition de l'un, à celui de la conquête de l'autre ? Quoiqu'il n'y ait point de proportion entre des actions toutes différentes, s'ensuit-il qu'il n'y en ait point entre le long et le court espace de leur durée ? Ne pourrions-nous pas dire que le grand Gustave se rendit maître d'une partie de l'Allemagne en moins d'années qu'il n'en fallut à M. de Vaugelas pour traduire Quinte-Curce, au père Strada pour achever son Histoire, à Scriverius pour nous donner son Martial (*) ?*

M. Costar n'a point marqué tous les défauts de cet endroit de Longin : il aurait pu dire qu'il y a des choses

(45) Longin, Traité du Sublime, chap. III. Je me sers de la version de M. Despréaux.

(46) Costar, Apologie, pag. 88, 89.

(47) C'est ainsi qu'il faut traduire ; car le grec porte κατ' ἀνέπειαν, quoad fortitudinem. M. Despréaux a éclipsé cela : peut-être afin de cacher un peu la fausse pensée de Longin.

(*) Scaliger l'appelle quelque part dans ses éplures, lentulum Martialis editorem.

que l'on ne peut surpasser ou égaler sans un mérite extraordinaire, auxquelles pourtant on pourrait être inférieur sans être petit. Un prince qui subjuguait trois royaumes en aussi peu de temps qu'il en faudrait à un géographe pour tracer trois cartes ferait sans doute une grande action; mais s'il ne gagnait qu'une province pendant que le géographe tracerait dix mappemondes, il ne serait pas permis de tirer cette conséquence, donc il est inférieur en adresse et en promptitude à ce géographe. Je dis cela pour faire voir que Longin n'a pas eu droit de conclure que la comparaison de Timée pourrait faire plus d'honneur à Isocrate qu'aux Lacédémoniens; car dix années mises à la composition d'une harangue peuvent désigner plus de lenteur que n'en désignent trente ans employés par un petit peuple à subjuguier un état voisin.

Le censeur de Timée n'a point pris garde au but des comparaisons. On les destine à faire sentir vivement la grandeur ou la petitesse des objets. Il n'y a donc rien de plus propre à être comparé à certaines choses, que ce qui en augmente l'idée le plus manifestement. Ainsi, pour bien faire connaître la rapidité des victoires d'Alexandre, il fallait les opposer à la lenteur d'un panégyriste. Considérez d'un côté les obstacles de la guerre, le grand nombre d'ennemis qu'Alexandre a combattus, la vaste étendue des pays qu'il subjugué; considérez de l'autre la facilité d'écrire un discours qu'on peut réciter dans une heure: il ne sera point possible que vous ne vous figuriez une vitesse incroyable dans ce conquérant, si vous songez qu'il n'a point mis plus d'années à ses conquêtes qu'un rhétoricien à une harangue. Un autre conquérant qui n'aurait pas subjugué en trente années autant de provinces qu'Alexandre en dix, eût été moins propre qu'Isocrate à servir de comparaison; car on est naturellement porté à imaginer une différence presque infinie entre le travail d'un rhétoricien et celui d'un conquérant. On se figure qu'il est infiniment plus facile de ranger des mots que de subjuguier des royaumes. Disons donc que Timée

fut très-heureux dans son choix, et prit ce qui pouvait frapper vivement l'imagination des hommes. J'ai lu dans un écrivain moderne (48) que le duc de Candale, cardinal de la Valette, général de l'armée de France, l'an 1637, *Landrecies presque en moins de six mois que Charles-Quint n'avait employé de mois pour ne la prendre, ayant été contraint de lever le siège*. Voilà sans doute une belle idée, grande, noble; mais je suis sûr que la promptitude de la conquête frapperait encore plus l'on disait: *Un fameux ingénieur avait autrefois employé au service de Louis le Grand six mois à dresser le plan de cette ville, qu'ils en mirent à la prise*. Ces grands exemples ne sont pas favorables à Timée que les autres. Le plus grand orateur de Rome, que Pompée avait terminé ses guerres que les autres n'en avaient pas eu; et que jamais les voyageurs n'avaient parcouru tant de pays en si peu de temps qu'il en subjugué tant de victoires. *Qui sæpius cum hostibus conflixit quàm quisquam cum exercitu: plura bella gesserunt: cæteri legerunt: plures præparavit quàm alii concupiscunt* (49). *Quis unquam aut negotiis aut consequendi quædam tam brevi tempore tot loca tantos cursus conficere potuit celeriter Cn. Pompeio duce latus petus navigavit* (50)? N'est-ce pas comparer Pompée avec le particulier qui sait lire, et le marchand qui l'avidité du gain porte de lieu en lieu (51)? Si l'on compare d'Alexandre avec le conquérant, que Longin a tant blâmé, point bonne, ne faudra-t-il pas condamner celle-là, qui est moins admirable, et la plus du monde à exciter dans les hommes les idées que l'orateur avait d'y exciter? Passons à des exemples modernes.

(48) Girard, Vie du duc d'Épernon.

(49) Cicero, pro Lege Manilia, folio 10.

(50) Idem, ibidem, D.

(51) *Impiger extremos curris mercatorum,*

Per mare pauperiem fugiens, per igneis.

Horat., epist. I, lib. I, v.

ue point ce qui fut dit VIII, qu'il courut toute ame un maréchal des loe à la main, et sans s'arais tout droit à M. Desn des plus grands maîtres. leux raisons pour s'excuser qu'il ne chante point les e l'an 1672 : la première noms des villes que le roi a Hollande sont durs et et n'offrent de toutes parts s bizarres (52) ; la seconde, quérant allait si vite, que ne pouvaient l'atteindre.

s exploits, moins grands et moins spides,
prendre courage à nos muses timides,
ec le temps, à force d'y rêver,
comp de l'art nous pourrions nous taver.
on veut tenter cette vaste carrière,
arouche et recule en arrière ;
on s'étonne, et Nimègue est à toi
se est encore au camp devant Or-
y (53).

on s'était servi de cette s son Invocation à Pégase, oésie que l'on admira ex-ement, et où tout consiste que les conquêtes du roi avec une telle vitesse, que ne pouvaient suivre la rare torrent. Depuis que M. it employé cette idée, tant teurs s'en sont servis, devenue un lieu commun. iens de l'avoir lue dans de Paris, et c'était, si je ne, lorsque M. de Guilla-avait la direction. Il dé-était forcé de prendre age, c'est-à-dire de ravance les victoires de sa in de pouvoir l'atteindre ; sorte dans ses promptes . M. Pavillon, qui sait ma-et si adroitement, tourna belle manière cette pensée, le sur la prise de Namur, Votez que cette manière roi a plu à un très-bon

fait souvenir de ces deux vers :
los, Simoisque et Xantus et Ida
it ipso penè timenda sono.
qui parle ainsi dans sa lettre a
d Ovidium Heroid., epist. XIII,

z, épître IV, vs. 20.

juge de la justesse et de la délicatesse des pensées : *Vous ne savez pas peut-être*, dit-il (54), *un autre madrigal qui me plaît infiniment :*

Louis, plus digne du trône,
Qu'aucun roi que l'on ait vu,
Enseigne l'art à Bellone
De faire des impromptu.
C'est une chose facile
Aux disciples d'Apollon ;
Mais ce conquérant habile
A plus tôt pris une ville
Qu'ils n'ont fait une chanson.

Toutes ces pensées sont ingénieuses, continua Eudoxe ; mais la louange y est toute visible, et les auteurs font profession de louer, au lieu que celui qui dit,

Croit que l'on fait les vers comme l'on prend les villes,

n'y songe pas, ce semble : il a l'air chagrin ; il ne paraît avoir autre intention que de se tirer d'affaire : et c'est par-là que le trait de louange qu'il donne en passant est plus délicat. La conformité qui est entre ces pensées-là et le parallèle de Longin, ne nous permet pas de douter que l'approbation de Timée ne soit contenue dans ce passage du père Bouhours. Mais si quelqu'un en doutait, il le faudrait renvoyer à ces paroles formelles du même jésuite (55) : « Je » ne suis pas pour Longin ; et je le » trouve trop critique de reprocher à » Timée une puérilité sur la louange » d'Alexandre. Qui dirait de Louis- » le-Grand qu'il a conquis la pre- » mière fois la Franche-Comté en » moins de jours qu'on ne pourrait » faire son panégyrique, dirait-il, à » votre avis, une sottise ? Et si, au re- » tour d'une campagne si courte et » si glorieuse, on eût dit que ceux » qui devaient faire des complimens » à sa majesté avaient besoin de plus » de temps pour préparer leurs ha- » rangues, qu'elle n'en avait mis à » cette conquête, croyez-vous que » la pensée eût été mauvaise ? Je ne » le crois pas, répondit Eudoxe ; et » je crois pourtant que la pensée de » Timée est vicieuse, par la raison » que les harangues dont vous par- » lez ont rapport au roi et à sa con-

(54) Bouhours, Manière de bien penser dans les Ouvrages d'Esprit, pag. 199, 200, édition de Hollande.

(55) Là même, pag. 81, édition de Hollande.

» quête, et que le Panégyrique d'Isocrate n'en avait point à Alexandre ni à ses victoires. » N'en déplaise à cet Eudoxe, je crois qu'il aurait mieux fait de donner son approbation sans nulle réserve. Je crois que la pensée de l'auteur grec eût en plus de perfection, si la harangue d'Isocrate eût été le Panégyrique d'Alexandre. Il serait sorti de là une augmentation d'agréments; mais je ne saurais convenir que le défaut d'une telle circonstance rende vicieuse la comparaison. Elle conserve sans cela une image vive de la rapidité d'Alexandre.

Je ne dois pas oublier que M. Racine doit être nécessairement pour Timée contre Longin. Lisez ce passage d'une lettre que madame de Sévigné écrivit, le 3 novembre 1677, à M. le comte de Bussy : « Vous me parlez fort bien, en vérité, de Racine et de Despréaux. Le roi leur dit, il y a quatre jours : Je suis fâché que vous ne soyez venus à cette dernière campagne; vous auriez vu la guerre, et votre voyage n'eût pas été long. Racine lui répondit : Sire, nous n'avions que des habits de ville, nous en commandâmes de campagne; mais les places que vous attaquiez furent plus tôt prises que nos habits ne furent faits. Cela fut reçu agréablement (56). » J'ignore si quelqu'un s'est avisé de faire usage d'une pensée de Martial. Elle concerne des copistes qui allaient plus vite que celui qui leur dictait.

*Current verba licet, manus est velocior illis :
Non dum lingua, suum dextra peregit opus* (57).

Pourquoi n'aurait-on pas dit que le bras d'un conquérant achève son œuvre avec bien plus de vitesse que la langue d'un orateur n'achève le sien.

(K) *Plutarque l'a condamné justement sur..... le lieu commun..... des présages* *.] « Et si se laisse en

(56) Lettres du comte de Bussy Rabutin, tom. I, pag. 226, édition de Hollande.

(57) Martial., liv. XIV, epigr. CCVIII.

* L'auteur des *Observations* insérées dans la *Bibliothèque française*, croit que Bayle prend mal le sens de Plutarque, qui ne reprocherait à Timée que d'avoir ramassé des pointes froides et fondées sur des allusions à de purs jeux de mots. Joly ne trouve pas tout-à-fait juste la critique sur Bayle, puisque Plutarque reproche à Timée non-seulement les jeux de mots, mais aussi d'avoir compilé les bons ou mauvais présages.

» beaucoup de lieux couler des
» ses de Xenarchus, comme là
» dit qu'il estime que c'estoit
» mauvais présage pour les
» niens, que le capitaine Nicé,
» ayant le nom dérivé de ce
» Nicé, qui signifie victoire,
» tredit à l'entreprise de la Si
» et que par la mutilation des
» mes, c'est à-dire des images
» Mercure, les dieux les avertissent
» qu'en ceste guerre là ils devroient
» recevoir et souffrir beaucoup
» maux par le capitaine des Syracusains,
» qui avoit nom Hermocrate, fils de Hermon;
» et davantage estoit vraisemblable que Hermon
» portast faveur aux Syracusains à cause de la déesse Proserpine
» en la protection de qui est la ville de Syracuse,
» pour récompenser ce qu'elle lui bailla le chien
» enfers Cerberus : et au contraire qu'il vouloit mal aux Athéniens
» pource qu'ils défendoyent les Troyens, les
» quels estoient des mortels ennemis à cause que pour la foy
» et pour le tort que lui tenoit Laomedon, il destruisit leur ville
» mais à l'avanture avoit-il au jugement à écrire toutes ces
» lanternes là, comme à reprocher le stile de Philistus, ou à imiter
» Platon et Aristote (58). » en passant combien étoit fautive
» que les païens se faisaient de Dieu le décalogue nous enseigne qu'il
» quité des pères n'influe sur les enfans, quant à la colère de Dieu
» jusques à la quatrième génération : voici un historien païen qui
» gine que les Troyens attirent leurs protecteurs la haine d'I
» huit cents ans après les querelles ce demi-dieu avoit eues :
» prince troyen.

(L) *Timée..... n'était propre au métier d'historien, il aurait dû s'abstenir principalement d'exercer sa plume sur les d'Agathoclès.*] Sa passion favorite étoit d'imprimer sa satire de médisance sur ses contemporains : il aimait naturellement à

(58) Plutarque., in Nicia, pag. 52 de la version d'Amyot. Notez que Longin du Sublime, chap. III, se moque de la prise du nom d'Hermocrate.

mesurer. C'est pourquoi une de sa façon n'eût jamais pu être, quand même il eût possédé les autres talens qui sont nécessaires aux historiens (59). L'esprit satirique porte à supprimer les choses louables, et à ne présenter que l'endroit faible, et les mauvais côtés que l'on trouve dans chaque chose, ou que l'on ne peut donner. On en use de la sorte principalement lorsqu'on parle des défauts d'un homme dont on a reçu quelque offense. Il n'y avait donc rien d'histoire que notre Timée fût incapable de bien composer l'Histoire d'Agathoclès; car il vivait dans une ville où il se trouvait en exil pour avoir été chassé de sa patrie par Agathoclès. Le souvenir de cette injure et de ce dommage se présentait à tout moment pour crier vengeance aux oreilles de Timée. Je vous laisse à penser que l'auteur naturellement satirique pouvait en cet état-là se tenir entre les bonnes et les mauvaises qualités du tyran qui l'avait chassé. Ceux qui se plaisent à méditer trouveraient sans doute, s'ils examinaient profondément, que le caractère satirique est le fruit d'un tempérament bilieux et présumptueux. Or, comme ce tempérament excite de grands desirs de vengeance, lors même qu'on n'a été qu'un peu offensé, il faut conclure que Timée sentait une passion violente de se venger d'Agathoclès. Dès lors il ne devait point le mêler dans l'Histoire; il devait être très-assisuré que s'il l'y mêlait il s'écarterait des lois historiques. Les personnes les plus modérées et les plus modestes auraient sujet de se défier de leur vertu en écrivant les actions d'un persécuteur. Elles devraient même craindre que les inconvénients de la proscription n'excitassent des nuages qui leur cacheraient tout naïf des événemens, et qui par-là les empêcheraient de bien remplir les fonctions d'un historien. A plus forte raison faut-il craindre les illusions du ressentiment

lorsqu'on ressemble à Timée. Je crois qu'il y a des gens si raisonnables, qu'ils aimeraient mieux ne rien écrire que de s'ériger en historiens dans des circonstances où ils pourraient craindre ces illusions; ils ne se contenteraient pas de laisser calmer les premiers troubles de l'âme, d'attendre que le temps eût fermé la plaie; ils renonceraient pour jamais à des écritures qui la rouvriraient infailliblement. Mais Timée n'était pas de cette trempe; et je gagerais que le seul désir de se venger d'Agathoclès l'eût déterminé à prendre la plume incessamment pour composer une histoire de Sicile. Chaque siècle peut fournir de tels exemples; je veux dire des auteurs qui n'auraient jamais songé à composer des histoires, si des mécontentemens personnels et des passions à la mode ne les y eussent déterminés. Ils n'attendent point que leur colère soit passée, comme il faudrait pour le moins qu'ils l'attendissent (61); ils écrivent dès le premier jour de leur nouvel établissement. Aussi voit-on que leurs histoires sont trop partiales, et qu'ils ajoutent leurs gloses à chaque fait qu'ils rapportent. On les prendrait pour des qualificateurs du saint-office; car ils prononcent des arrêts sur chaque action; ils décident qu'elle est faible, qu'elle est lâche, etc. Que ne donnent-ils à faire ce jugement au lecteur? Ils devraient faire un narré qui ne contient que les principes ou que les prémices du raisonnement; le lecteur tirerait lui-même la conclusion, soit qu'il s'agît de blâmer, soit qu'il s'agît de louer. Il suffit donc de bien exposer les faits: les sentences en ce genre-là doivent être ménagées tout comme celles qu'on nomme maximes: elles ne doivent pas se montrer hors d'œu-

(61) Il faudrait qu'ils se souvinsent de ce beau précepte :

Ne frena animo permitte calenti,
Da spatium tenuemque moram : malè cuncta
ministrat

Impetus.
Stat. Theb., lib. X, vs. 697.

Mais peut-être craindraient-ils de ne savoir pas écrire, s'ils attendaient qu'ils fussent de sens rassis : peut-être s'imaginent-ils que la colère leur donne le talent qu'ils n'avaient pas.

Si natura negat facit indignatio versum,
disait Juvénal dans sa 1^{re}. satire, vs. 79.

(59) Conférez avec ceci la remarque (D) de l'article RIMOND, tom. XII, pag. 504.

(60) Voyez la remarque (B) de l'article HALL (Richard), tom. VII, pag. 490.

vres ou en relief, il faut les incorporer dans la narration, comme on l'a dit ci-dessus (62). Il y a bien des histoires modernes où il manque au titre l'épithète de *critique*. Ce sont des ouvrages où l'on ne fait que critiquer, et où l'on engage même quelquefois une dispute réglée. On narre et puis on réfute alternativement.

(62) Dans la remarque (C) de l'article *Timon*, ci-dessus, pag. 103.

TIMÉSIUS (A) a été un homme de conséquence dans Clazomène sa patrie. Il y possédait une telle autorité, qu'il y faisait tout ce qu'il voulait; et comme il avait rendu beaucoup de services à la république, il ne croyait pas être devenu odieux par son grand crédit. Il fut assuré du contraire, lorsque, passant par un lieu où quelques petits enfans se divertissaient à jouer aux osselets, il entendit ce qu'ils disaient. Il s'agissait de faire sauter un osselet hors d'un trou : la chose paraissait si malaisée, que la plupart de ces enfans dirent qu'elle ne se ferait pas; mais celui qui devait jouer en jugea d'une autre manière, *Plût à Dieu*, dit-il, *que je fisse sauter la cervelle de Timésius, comme je ferai sauter cet osselet*. Timésius ne douta plus qu'il ne fût extrêmement haï dans la ville; et, dès qu'il fut de retour chez lui, il raconta à sa femme ce qu'il venait d'ouïr, et lui ordonna de plier bagage et de le suivre, et sortit hors de Clazomène (a). Je croirais volontiers que ce fut depuis ce temps-là qu'il entreprit de conduire une colonie dans la Thrace, et de rebâtir Abdère. Nous avons vu ailleurs (b) que son dessein ne

réussit pas, et qu'il fut par les Thraces avant que mis en ordre ce nouvel élement. Les Téliens, qui 59^e. olympiade abandonnèrent leur ville, réussirent incontestablement mieux que lui dans le dessein de bâtir Abdère. Ils servirent pour lui tant en spectacle, qu'ils l'honorèrent comme un héros (c). Il éprouva qu'il avait répondu juste, lorsqu'il avait consulté l'oracle touchant le dessein de conduire une colonie, *Cherchez, lui répondit l'oracle, des essaims d'abeilles, vous en aurez abondance de guêpes*. Ce mal fut qu'au lieu de faire comme les abeilles de Virgile, qui ne sentent les frelons (e), les Téliens se virent contraints à dégrader

(c) Hérodote., lib. I, cap. CLXV.

(d) Plut., de Amicor. multitud., Ignavum fucos pecus à præsepibus

(e) Virgil. Georg., lib. IV, vers

(A) *Timésius*.] Je lui donne le nom qu'Hérodote lui a donné, non pas celui de *Timésias* qui est donné par Plutarque. J'ai marqué ailleurs (1) qu'un certain avant homme l'a appelé Tisan et qu'apparemment par une fautive d'impression il lui attribue d'avoir chassé les Thraces (2). Un autre a dit qu'il fut chassé par les Téliens; j'ai aussi relevé cela (3).

(1) Dans l'article *ABDÈRE*, tom. I, remarque (K).

(2) *Ibidem*, pag. 35, remarque (B).

(3) *Ibidem*, pag. 35, remarque (C).

TIMOLÉON, général des rinthiens, a été l'un des grands hommes de l'ancienne Grèce. On aurait pu l'appeler le fléau des tyrans; car sa principale inclination, et sa principale occupation, furent de punir les usurpateurs de la puissance

(a) Plutarch. Præc. Reip. ger., pag. 812.

(b) Dans l'article d'*ABDÈRE*, tome I^{er}.

ine, et de maintenir ou de blir la liberté. S'il combattit tyrans, ce ne fut pas pour se faire de ses compétiteurs et se s'emparer de l'autorité illégitime dont il les voulait dépouiller; on ne trouve que trop de ses ennemis des usurpateurs. Pour lui, il ne travaillait qu'en faveur des peuples. Il porta si loin son zèle pour les intérêts de sa patrie, qu'il fit mourir Timophanes, son frère aîné (A), après avoir vu que ses remontrances et ses prières étaient incapables de le convertir. Il faut savoir que Timophanes s'était érigé en tyran dans la ville de Corinthe. Sa mort eut des suites bien désagréables à Timoléon. Il y eut des gens qui se plurent à la lui reprocher comme un exécration parricide, et sa mère le chargea de malédictions (B). Cela le mit au désespoir : il voulut se faire mourir; et lorsqu'enfin ses amis lui eurent fait prendre une autre résolution, il renonça au public, et se confina dans une morne solitude. Il y passa vingt années, et apparemment il y eût passé toute sa vie, s'il ne se fût présentée une occasion de remettre la liberté la ville de Syracuse. Cette ville opprimée sous la tyrannie de Denys eut recours aux Corinthiens. Ceux-ci résolurent de la secourir, et donnèrent à Timoléon le commandement des troupes qu'ils destinèrent à cela. Il fit ce voyage sous des auspices favorables (C) : mais il eut beaucoup de difficultés à vaincre pour débarquer en Sicile; car Denys, tyran de Léonte, qui avait l'ambition de concourir avec les Corinthiens pour la liberté de

Syracuse, et qui dans le fond ne songeait à détrôner Denys que pour devenir le maître de cette ville-là, s'était joint avec les Carthaginois et occupait tous les passages. Il tenait Denys assiégé dans la forteresse de Syracuse, et il avait déjà pris le reste. Nonobstant ces embarras, Timoléon inventa des ruses pour prendre terre en Sicile; il défit l'armée d'Icètes, et peu après il se vit maître de la citadelle de Syracuse, et ensuite de toute la ville : la citadelle tomba entre ses mains, parce que Denys la lui livra avec sa personne (a); et il prit la ville d'assaut sans qu'aucun de ses soldats y fût tué ni blessé. Il fit raser la forteresse, afin que les habitants se persuadassent que la liberté qu'ils venaient de recouvrer serait de longue durée; et après avoir travaillé heureusement à rétablir le bon ordre dans cette place, il s'appliqua à redonner leur première liberté à toutes les villes de Sicile qui gémissaient sous des tyrans. Il contraignit Icètes à renoncer à l'alliance des Carthaginois, et à vivre en homme privé dans la ville des Léontins. Il obligea Leptine, tyran d'Apolonie, à se rendre, et il l'envoya à Corinthe. Il remporta une victoire signalée sur les Carthaginois. Il punit la perfidie d'Icètes, qui avait eu de nouvelles liaisons avec eux (D). Il défit Mamercus, tyran de Catane, et le poursuivit jusque dans Messine, où le tyran Hippon lui avait donné retraite. Il assiégea cette place, et il eut

(a) Il fut envoyé à Corinthe : mais on ne peut pas dire, comme Moréri, que ce fut après que Timoléon l'eut vaincu; car Denys ne résista point à Timoléon.

la joie de faire tomber entre ses mains ces deux tyrans (E). Tant d'actions glorieuses ne lui inspirèrent point l'envie de dominer : il se réjouit au contraire de ce qu'il y eut dans Syracuse quelques personnes qui le mirent en justice (F). Il passa le reste de ses jours dans cette ville (G), et y reçut toutes les marques de gratitude qu'il méritait : il y jouit réellement des avantages de la domination (H), sans perdre la gloire de n'avoir agi que pour l'affranchissement du peuple, et sans s'exposer à l'envie des esprits républicains. Ses funérailles furent magnifiques. Il ne faut pas oublier l'aveu qu'il fit que ses grands exploits étaient l'ouvrage des dieux (I), une grâce de la fortune, un bonheur, et non pas l'ouvrage de sa prudence (b). Cela nous donnera lieu de rapporter quelques recueils qui concernent ce que les anciens ont dit sur l'influence de la fortune (K), et nous réfuterons en particulier ceux qui soutiennent qu'il n'y a point d'autre source du bonheur que la prudence, ni d'autre source du malheur que l'imprudence. Mais il ne faut pas s'imaginer que je réfute cela par des raisons qui ne puissent être contestées. Il n'est point possible dans un sujet comme celui-là de mener les gens jusqu'à l'évidence, ou jusques à la démonstration. On n'y trouve tout au plus que de grandes probabilités; et ce n'est pas une petite objection contre le parti que je défends, que de dire que le cardinal de Richelieu, dont les lumières

(b) Tiré de Plutarque, dans la Vie de Timoléon.

étaient prodigieuses, n'admettait point d'autre cause du malheur que l'imprudence (L).

(A) *Il fit mourir Timophanes, son frère aîné.* } Il ne mit point lui-même la main au sang de son frère, mais il fut pourtant l'un des vrais auteurs de ce meurtre : car voici de quelle manière cela se passa. Timoléon lia la partie avec deux hommes, dont l'un, nommé Eschyle, était frère de la femme de Timophanes, l'autre était un devin qui avait nom Satyrus (1). Ils furent tous trois trouver le tyran, et tâchèrent pour la dernière fois de l'induire à rendre au peuple la liberté. Il se moqua d'eux d'abord, et puis il se mit bien en colère. Là-dessus Timoléon se mit un peu à l'écart, et se couvrit le visage, et pleura pendant que les deux autres tuèrent Timophanes (2). Voilà le narré de Plutarque : généralement parlant il est conforme à celui de Cornélius Népos (3). Mais Diodore de Sicile raconte que ce fut Timoléon qui tua son frère (4). Notez une différence entre Cornélius Népos et Plutarque. Le premier dit que Timoléon s'associa avec son beau-frère; l'autre dit qu'il s'associa avec le beau-frère de Timophanes. Disons cela plus clairement. Cet associé, selon Plutarque, était frère de la femme de Timophanes (5); mais selon Cornélius Népos, il était marié avec une sœur de Timophanes et de Timoléon. *Per aruspice communemque affinem cui soror ex utero parentibus nata, nupta erat, fratrem tyrannum interficiendum curavit* (6). M. Moréri a fait ici une faute. Timoléon, dit-il, consentit que Satyrus, qui avait épousé leur sœur, fit perdre la vie à ce nouveau tyran. Il cite Diodore de Sicile et Plutarque : le premier ne parle point de cela; l'autre ne dit point que Sa-

(1) C'est ainsi que Théopompus le nomme; mais Ephorus et Timée le nomment Orthagoras. Plut., ubi infra.

(2) Tiré de Plutarque, dans La Vie de Timoléon, pag. 237.

(3) Cornel. Nepos, in Vita Timoleonis, c. 1.

(4) Diodor. Siculus, lib. XVI, cap. LXVI.

(5) Ἀδελφὸν ὄντα τῆς Τιμοφάνους γυναῖκος. Fratrem uxoris Timophanis. Plut., in Vita Timoleonis.

(6) Cornel. Nepos, in Vita Timoleonis, c. 1.

tyran fût parent ou allié de Timoléon : il le nomme seulement devin. Et quant au second complice, il le nomme Eschylus, et le fait frère de la femme de Timophanes. Il serait possible que le même Eschyle eût épousé une sœur de Timophanes, et fût frère de la femme de Timophanes. Sur ce pied-là Cornélius Népos et Plutarque auraient tous deux raison ; mais ils auraient supprimé chacun une partie de l'alliance.

(B) *La lui reprocher comme un exécrationnable parricide, et sa mère le chargea de malédictions.*] Donnons à ce fait toute l'étendue que Plutarque lui a donnée. *Ceux qui ne pouvoient vivre en estat de liberté populaire, et qui avoient de tout temps accoustumé de se ranger à l'entour des seigneurs, et leur faire la cour, firent semblant d'estre bien aises de la mort du tyran : toutesfois en reprochant continuellement à Timoléon qu'il avoit commis un parricide exécrationnable et abominable aux dieux et aux hommes, firent tant qu'ils lui en imprimerent au cœur un regret de l'avoir fait : et davantage estant averti que sa mere mesme le portoit fort impatiemment, et qu'elle en jettoit contre lui des paroles effroyables à ouïr et des malédictions horribles, il s'en alla vers elle pour la cuido reconforter ; mais elle ne le voulut jamais voir, ains lui fit fermer sa porte. Adonc estant outré de douleur et troublé en son entendement, il lui prit soudainement l'volonté de se faire mourir en s'abstenant de manger ; mais ses amis ne l'abandonnerent point en ce desespoir, ains le presserent tant et par remontrances et par prieres, qu'ils le contraignirent de manger. Parquoi il prit alors resolution de vivre désormais aux champs en solitude, et quitter de tout point l'entremise du gouvernement des affaires publiques : de maniere qu'au commencement il ne venoit pas seulement en la ville, ains, évitant toutes compagnies, se tenoit es plus solitaires et plus esgarez endroits des champs, et il ne faisoit autre chose que vaguer tantost ici tantost là, et se consumer de melancholie (7)..... Soit*

(7) Plutarque, dans la Vie de Timoléon, pag. 10. Je me sers de la version d'Amyot.

que ce fust le regret qu'il sentoit en son cœur de la mort de son frere, ou la honte qu'il avoit de se trouver devant sa mere. Quoi que ce fust, cela lui rompit et abatit tellement le cœur, que vingt ans depuis il ne se mesla d'affaire quelconque honorable ne publique (8). Cornélius Népos a dit à peu près la même chose (9) ; mais Diodore de Sicile ne parle point de cette longue mélancolie de Timoléon ; et au contraire il nous fait entendre qu'il se passa peu de temps entre la mort de Timophanes et l'expédition de Syracuse (10). Il dit qu'aussitôt que Timoléon eut tué son frere il s'éleva un grand tumulte ; une partie des habitans demandèrent que le meurtrier fût puni, les autres voulaient qu'on lui donnât les éloges qui étaient dus aux personnes qui massacraient les tyrans. Cette dispute fut renvoyée à la décision du sénat : on agita la question de part et d'autre ; il se présenta des avocats pour et contre Timoléon : les juges n'avaient encore rien prononcé, lorsque les ambassadeurs de Syracuse se présentèrent pour demander du secours aux Corinthiens. Le sénat ordonna que Timoléon serait envoyé à Syracuse, et que s'il s'acquittait bien de sa charge on le traiterait comme un meurtrier de tyran, mais que s'il ne s'en acquittait pas bien on le traiterait comme un meurtrier de son frere. Je m'en vais encore citer Plutarque, afin de faire sentir par un bon exemple combien les meilleurs historiens savent pervertir les caractères les plus essentiels d'un fait. Voilà Diodore de Sicile qui nous assure que le sénat de Corinthe ne donna à Timoléon le commandement des troupes que sous une condition incommode, c'est que son procès criminel serait jugé, ou à son absolution, ou à sa condamna-

(8) La même.

(9) *Hoc præclarissimum ejus factum non parimodo probatum est ab omnibus. Nonnulli enim læsam ab eo pietatem putabant : et invidiam laudem virtutis obtinebant. Mater verò post id factum, neque domum ad se filium admisit, neque aspexit, quin eum fratricidam impiumque detestans compellaret. Quibus rebus ille adeo est commotus, ut nonnunquam vitam finem facere voluerit, atque ex ingratorum hominum conspectu morte decedere. Corn. Nepos, in Vitâ Timoleontis, c. I.*

(10) Diodorus Siculus, lib. XVI, cap. LXVI.

tion, selon qu'il s'acquitterait de sa charge ou bien ou mal. Mais Plutarque ne rapporte pas ainsi la chose : il dit que Timoléon fut élu général absolument, et sans condition, par les suffrages du peuple, après quoi *Teleclides*, qui estoit celui qui pour lors avoit plus d'autorité et de credit es affaires de Corinthe, se dressant en pieds devant tout le peuple, fit un preschement à Timoleon, par lequel il l'exhorta de se porter en homme de bien et vaillant capitaine en ceste charge : car si tu t'y portes bien, dit-il, nous ferons jugement de toi, que tu auras occis un tyran : et si tu t'y portes mal, nous jugerons que tu auras tué ton frere (11). Ce ne sont pas de petites variations, mais des narrés essentiellement différens, et comme disaient les Latins, *toto cœlo diversi*. On ne peut disculper l'un et l'autre de ces deux historiens; il faut que l'un d'eux soit tombé dans une insigne bévue.

(C) *Sous des auspices très-favorables.* Je ne parle point du bon présage qu'il eut à Delphes : on le peut lire dans Moréri. Mais en voici d'autres : *Quand les vaisseaux furent prêts, et que les soudards eurent tout ce qui leur faisoit besoin pour partir, les religieuses de la déesse Proserpine dirent avoir eu une vision la nuit en dormant, par laquelle les déesses Ceres et Proserpine leur estoient apparues, accoustrées comme pour voyager, et leur dirent qu'elles vouloyent aller avec Timoleon en la Sicile. A ceste cause les Corinthiens equiperent une galere laquelle ils appelerent la galere de Ceres et de Proserpine (12).... Quand Timoleon fut au large en pleine mer, ayant le vent en poupe, la nuit il lui fut avis que le ciel soudainement se fendit, et que de celle ouverture il s'espandit en l'air au dessus de sa navire une grande quantité de feu fort clair et fort apparent à voir, duquel il se fit comme une torche ardente semblable à celles dont on use es ceremonies des mysteres. Ceste torche les accompagna et guida tout au long du voyage, et à la fin*

alla foudre et disparoir au propre endroit de la coste de l'Italie, où les pilotes avoyent deliberé d'arriver. Les devins enquis sur la signification de ce présage, respondirent que ceste apparition miraculeuse tesmoignoit ce que les religieuses de Ceres avoyent songé, et que les déesses favorisant à l'entreprise avoyent montré le chemin par ceste lumiere envoyée du ciel : pour autant que l'isle de Sicile est sacrée et dediee à la déesse Proserpine, mesmement que l'on croit que le ravissement d'elle y fut fait, et que la seigneurie luy en fut baillée en don nuptial au jour de ses nopces (13). Ce narré de Plutarque aurait pu être plus net ; mais néanmoins on y trouve assez clairement lorsqu'on en pèse les circonstances que tout cela ne fut qu'un songe, et qu'il n'y eut point de feu actuel qui marchât devant la flotte comme un guide. Ainsi on ne pourrait point faire parallèle entre cette aventure et la colonne qui marchait devant les Israélites, ou l'étoile qui menait les mages à Béthléem.

(D) *Il punit la perfidie d'Icetes, qui avait eu de nouvelles liaisons avec les Carthaginois.* La gloire de Timoléon souffrit ici quelque tache, car il permit qu'on poussât trop loin la vengeance, et que l'on usât de cruauté envers des personnes qu'il eût mieux valu exempter de châtiment. Servons-nous des paroles du Plutarque d'Amyot : « Peu de jours après, Timoleon mena son armée devant la ville de Leontins, y prit Icetes vif, avec ses fils Eupolemus et le général de sa chevalerie, qui lui furent saisissez entre les mains par ses soldats dards mesmes. Si furent Icetes et ses fils punis de mort, comme traités tres et tyrans ; et Euthydemus, quoi qu'il fut vaillant homme hardi à la guerre, ne trouva plus de misericorde pour quelque injurieuse parole qu'on le chargea d'avoir dit contre les Corinthiens. Car on dit que quand ils virent premierement de leur part en la Sicile, pour y faire la guerre aux tyrans, en une harangue qu'il fit devant les Leontins, il dit et

(11) Plutarque, dans la Vie de Timoléon, p. 238, 239, version d'Amyot.

(12) Le même, là même.

(13) Là même, pag. 239.

tres choses , qu'il ne se faloit
estonner ni effroyer , si
estoit femmes corinthiennes (*).

comment la plupart des hom-
ien souvent s'offense plus
de mauvaises paroles que
de mauvais effets , et por-
lus patiemment un domma-
ils ne font une injure , et
ne lon aux ennemis quand
revengent de fait , comme
avans faire de moins , mais
roles injurieuses semblent
der d'une haine et d'une ma-
é trop excessive. Au deme-
retourné que fut Timoleon à
use , les Syracusains mirent
stice les femmes d'Icetes et
n fils , et leurs filles , les-
s , leurs procès fait , furent
ntence du peuple condam-
à la mort. C'est de tous les
de Timoleon , celui qui me
e le plus desagréable : car
st voulu , il eust bien peu
cher que ces pauvres fem-
e fussent point mortes : mais
s'en soucia point , et les
onna au courroux de leurs
ns , qui voulurent venger
les les torts qu'on avoit faits
 , après qu'il eut chassé le
Dionysius : car ce fut Icetes
noyer dedans la mer Arete,
e de Dion , sa sœur Arist-
et son fils qui estoit encore
enfant , comme nous avons
ailleurs en la vie de Dion
La réflexion de Plutarque ,
iblesse qu'ont les hommes de
er plus malaisément une pa-
ensante qu'une action inju-
est fort sensée.

*eut la joie de faire tomber
mains Hippon et Mamercus.]*
tous deux une malheureuse
pon , voyant Messine assié-
ner et par terre , se mit dans
eau pour s'évader : *Mais il
à la sortie ; et les Messa-
yant entre leurs mains firent
enfants de l'escole au thea-
tr y voir un des plus beaux
s qu'ils eussent sçeu voir ,*

le commencement de la tragédie de
uripide.

urque , dans la Vie de Timoléon ,

*c'est assavoir la punition du tyran ,
lequel fut fouetté publiquement , et
puis exécuté à mort. Quant à Ma-
mercus , il se rendit lui mesme à Ti-
moleon pour estre jugé par les Syra-
cusains , pourvu que Timoleon ne fust
point son accusateur. Si fut mené à
Syracuse , là où il essaya de pronon-
cer devant le peuple une harangue
qu'il avoit de longue main propensée
et composée ; mais voyant que le peu-
ple crioit et faisoit un grand bruit
pour ne le point ouïr , et qu'il n'y
avoit point d'apparence qu'il fust pour
lui pardonner , il se prit à courir à
travers le theatre , et alla donner de
la teste tant qu'il peut , contre un des
degrez où l'on se sied au theatre , cui-
dant se froisser toute la teste pour
mourir promptement ; mais il n'eut
pas l'heur de pouvoir ainsi mourir ;
car il fut pris estant encore vif , et
puni de la mesme peine dont on pu-
nissoit les brigands et les larrons (15).
N'oublions pas que Mamercus était
poète , et qu'il avait irrité les Syra-
cusains par des vers piquans. Lais-
sons parler le traducteur de Plutar-
que (16) : « La commune de Syracuse
» supportoit mal patiemment quel-
» ques traits de moquerie que leur
» faisoient et disoient les tyrans : car
» Mamercus entre autres estimant
» beaucoup de soi , pour ce qu'il sa-
» voit faire des vers , et composoit
» quelques tragédies , ayant eu en
» quelques rencontres avantage sur
» les estrangers que les Syracusains
» entretenoyent à leur soude , en
» faisant grande gloire , et en dediant
» les boucliers qu'il avoit gagnez sur
» eux au Temple des Dieux , y ajouta
» ces vers piquans , en mespris et
» moquerie des vaineus :*

- Ces beaux pavois de pourpre coulourez ,
- D'yvoire et d'or richement labourez ,
- Nous les avons gaignez par force , et pris
- Avec boucliers de bien fort petit pris. »

Voici un poète dont Vossius ne
fait point mention. Le jésuite Hié-
rôme Ragusa ne l'oublie pas dans
ses Éloges des anciens Siciliens (17) ;
mais au lieu de nous renvoyer à Plu-

(15) Là même.

(16) Là même , pag. 251.

(17) Mamercus quoque poetarum Siculorum
glorid effulsit. Ex Johanne Vigintimillio in Ta-
bulâ Poetarum Siculorum. Hier. Ragusa, in Elo-
giis Siculorum , pag. 178.

tarque, il ne cite que Jean Vintimille.

(F) *Il se réjouit . . . de ce qu'il y eut dans Syracuse quelques personnes qui le mirent en justice.*] Ce fut, ce me semble, le plus bel endroit de sa vie : rapportons-le sans rien retrancher des paroles de Plutarque. *Pour ce qu'il est, par manière de dire, nécessaire que non seulement toutes alouettes ayent la houe sur la teste, comme dit Simonides, ains aussi qu'en toutes villes regies par police populaire, il y ait des calomniateurs, il s'en trouva deux à Syracuse de ceux qui avoyent accoustumé de haranguer devant le peuple, qui s'attachèrent à Timoleon, dont l'un s'appelloit Laphystius, et l'autre Demænetus, desquels comme Laphystius lui donna assignation à certain jour pour venir répondre devant le peuple à quelque cas, dont il pretendoit le convaincre, ses citoyens se mutinèrent et ne voulurent point que cest ajournement eust lieu : mais lui les appaisa en leur remontrant qu'il avoit pris tant de peines et de travaux, et s'estoit exposé à tant de dangers, afin que quiconque voudroit des Syracusains peut librement user de la franchise et liberté des loix. Et une autre fois Demænetus en pleine assemblée du peuple ayant repris et blasmé plusieurs choses par lui faites pendant qu'il estoit capitaine, Timoleon ne répondit rien à cela, ains seulement dit au peuple, qu'il rendoit graces aux dieux de ce qu'ils lui avoient concédé ce qu'il leur avoit souventes fois requis et demandé en prieres : c'est qu'il peust une fois voir les Syracusains en pleine franchise et liberté de pouvoir dire tout ce que bon leur sembleroit (18). Ceux qui aimeront mieux le latin de Cornélius Népos que le français d'Amyot n'auront qu'à lire la note (19).*

(18) Plutarque, dans la Vie de Timoléon, pag. 253.

(19) Huic quidam Laphystius homo petulans, et ingratus vadimoniam cum vellet imponere, quod cum illo se lege agere diceret, et complures concurrissent, qui procacitatem hominis manibus coercere conarentur : Timoleon oravit omnes, ne id facerent, namque id ut Laphystio ceterisque liceret, se maximos labores summaque adisse pericula. Hanc enim speciem libertatis esse, si omnibus quod quisque vellet, legibus experiri liceret. Idem, eam quidam Laphystii similis, no-

(G) *Il passa le reste de ses jours dans Syracuse.*] Il n'y a rien de plus extraordinaire qu'un grand homme qui sait jouir tranquillement de sa gloire sans aspirer à de nouvelles dignités. La plupart de ceux qui parviennent à une haute réputation, et à une grande autorité, ont l'imprudence de vouloir monter plus haut, et ils s'exposent par ce moyen à des traverses mortifiantes, et surtout dans les états populaires. Timoléon fut plus sage : *Il ne retourna onques puis à Corinthe, ains en fit venir sa femme et ses enfans, et ne s'entremesla point des troubles qui depuis sourdirent entre les Grecs, ni ne s'exposa point à l'envie de ses citoyens, à laquelle la plupart des gouverneurs et capitaines vont donner de la teste ordinairement par une trop grande et insatiable convoitise d'honneurs et d'autorité : ains se tint le reste de ses jours en Sicile, jouissant des biens que lui-mesme avoit produits, desquels le principal et le plus grand estoit de voir tant de villes et tant de milliers d'hommes heureux par son moyen (20).*

(H) *Il y jouit réellement des avantages de la domination.*] Si nous en croyons Cornélius Népos, la conduite de Timoléon fut celle d'un habile homme : il se dépouilla volontairement de l'autorité, et il s'acquitt par ce moyen une puissance mieux affermie que celle des rois : *Quum tantis esset opibus, ut etiam invitis imperare posset, tantum autem haberet amorem omnium Siculorum, ut nullo recusante regnum obtineret, maluit se diligi quam metui. Itaque, cum primum potuit, imperium deposuit, et privatus Syracusis, quod reliquum vitæ fuit, vixit. Neque verò id imperitè fecit. Nam quod ceteri reges imperio potuerunt, hic benevolentia tenuit. Nullus honos huic defuit : neque postea Syracusis res ulla gesta est publica, de qua prius su-*

mine Demænetus, in concione populi, de rebus gestis ejus detrahere cœpisset, ac nonnulla inveniretur in Timoleonta, dixit : *Nunc demum se voti esse damnatum; namque hæc à diis immortalibus semper precatum, ut talem libertatem restituerint Syracusanis, in qua cuivis liceret, de quo vellet, impunè dicere.* Cornél. Népos, in Vita Timoleontis, cap. IV.

(20) Plutarque, dans la Vie de Timoléon, pag. 253.

etum, quàm Timoleontis sententia. Nullius unquam consilium non modò antelatum, sed ne paratum quidem est. Neque id eis benevolentia factum est quàm identia (21). Cet historien ajoute que Timoléon étant devenu aveugle, discontinua point de rendre service au public : il se faisait porter sur une litière dans l'assemblée, et sans descendre il disait son sentiment ; rapportons ce fait un peu au long d'après Plutarque. « C'estoit aussi une chose belle à voir ce qu'ils faisoient pour l'honorer en leurs assemblées de conseil. Car s'il estoit question de quelque affaire de peu de consequence, ils le jugeoyent et despeschoient eux-mesmes tous seuls : mais si c'estoit quelque matiere qui requist plus grande deliberation, ils le faisoient appeller, et lui s'en alloit dedans sa litiere à travers la place, jusques au theatre où se tenoit l'assemblée du peuple, et y entroit tout ainsi qu'il estoit assis dedans sa litiere, et là le peuple tout d'une voix le saluoit, et lui leur rendoit aussi leur salut : et après avoir donné quelque espace de temps à ouïr les louanges et benedictions que toute l'assemblée lui donnoit, on lui proposoit l'affaire dont il estoit question, et lui en disoit son avis, lequel estant passé par les voix et suffrages du peuple, ses serviteurs le ramenoient de rechef en sa litiere à travers le theatre, et les citoyens le recevoient quelque temps avec acclamations de joye et battemens de mains, puis se remettoyent comme devant à despescher le reste des affaires publiques par eux-mesmes » (22).

(1) *Il ne faut pas oublier l'aveu qu'il fit que ses grands exploits étoient l'ouvrage des dieux.*] « Et en ses lettres familières qu'il escrivoit à ses amis à Corinthe, et en quelques harangues qu'il fit devant le peuple de Syracuse, il dit par plusieurs fois qu'il rendoit grâces à Dieu de ce qu'ayant voulu sauver et delivrer de servitude la Sicile,

» il lui avoit pleu se servir de lui, et » en donner le titre à son nom. Et » ayant fait bastir dedans sa maison » un temple, il le dedia à la fortune » et lui sacrifia : et qui plus est, » consacra et dedia toute sa maison » à la sacrée fortune (23). » Cornélius Népos raconte la même chose. *Nihil unquam neque insolens, neque gloriosum, ex ore ejus exiit : qui quidem, cum suas laudes audiret predicari, nunquam aliud dixit, quàm se eâ re maximas diis gratias agere atque habere, quòd, cum Siciliam recreare constituissent, tum se potissimum ducem esse voluissent. Nihil enim rerum humanarum sine deorum numine agi putabat. Itaque suæ domi sacellum ætρεπαρίας constituerat, idque sanctissimè colebat* (24).

Cette chapelle qu'il fit bâtir à la Fortune dans sa maison, et le culte exact qu'il rendait à cette divinité, nous doivent faire juger qu'il parlait selon sa persuasion, quand il n'attribuait pas à sa prudence, mais à la faveur céleste, les heureux succès de ses entreprises. Il est d'ailleurs très-probable que tous ceux qui faisaient de tels aveux n'avaient point en vue les devoirs de la religion, je veux dire la gratitude avec laquelle nous devons attribuer notre bonheur à la Providence divine, et non pas à notre sagesse. Plusieurs n'ont parlé ainsi que par politique, soit qu'ils voulussent apaiser leurs envieux, soit qu'ils voulussent inspirer plus de confiance à leurs amis (25). Faisons parler un homme qui savait faire des réflexions judicieuses. *Le plus grand obstacle, dit-il* (26), *que les fondateurs des sectes et des empires aient trouvé à leurs desseins, c'est l'aversion naturelle que les hommes ont pour se soumettre les uns aux autres, pour reconnaître quelque supériorité de mérite ou de lumière. C'a été de tout temps parmi eux un moyen certain d'être exclu de toute sorte de prééminence, que de témoigner d'en prétendre quel-*

(23) *Là même, pag. 253.*

(24) Cornélius Népos, in *Vita Timoleontis*, cap. IV.

(25) Plutarque, in *Præceptis Reip. gerendæ*, pag. 816, où il parle nommément de Timoléon.

(26) L'abbé de Saint-Réal, de l'Usage de l'Histoire, discours VII, pag. m. 223.

(21) Cornélius Népos, in *Vita Timoleontis*, cap. II.

(22) Plutarque, dans la Vie de Timoléon, pag. 254.

qu'une, ou de croire la mériter. Aussi ces grands hommes se sont bien gardés de parler jamais des qualités extraordinaires qu'ils avaient reçues de la libéralité de la nature. Ils s'en sont toujours servis avec tant de circonspection, que pendant que tous les autres les admiraient, ils semblaient être seuls à les ignorer... (27) Mais le plus heureux artifice dont ils se soient servis, pour ne pas irriter l'orgueil des hommes et leur indépendance naturelle, en les asservissant, c'est, quand ces célèbres imposteurs ont donné lieu au peuple d'attribuer tout ce qu'il y avait en eux d'excellent et au-dessus de lui, de l'attribuer à quelque communication secrète qu'ils avaient avec les dieux. Par cette adresse, tout ce qu'ils avaient de grand n'a plus choqué personne, parce que cela n'a plus été regardé dès lors comme un mérite personnel, ce que naturellement on n'aime pas à reconnaître, mais seulement comme l'effet du bonheur et du hasard, ou de la faveur du ciel, qui se répand également sur les dignes et sur les indignes, ce qui ne rabaisse ni les uns ni les autres... (28) C'est sur ce même fondement que Cicéron se trouvant un jour obligé d'entrer dans le détail de toute sa conduite contre Catilina, pour justifier quelque un qu'on accusait d'avoir trempé dans sa conjuration; et ce grand orateur voyant bien qu'un récit si glorieux pour lui était plus propre dans sa bouche à aliéner l'esprit de ses auditeurs qu'à les gagner, il crut devoir essayer de leur rendre ce récit moins odieux, en rejetant, dès l'entrée, sur une inspiration céleste tout ce qu'il avait fait de merveilleux dans cette occasion (*). O dieux, s'écrie-t-il d'abord dans cette pensée, dieux immortels (car je veux vous rendre ce

(27) L'abbé de Saint-Réal, de l'Usage de l'Histoire, discours VII, pag. m. 225.

(28) Là même, pag. 229.

(*) O dii immortales (vobis enim tribuam quæ vestra sunt, nec verò possum meo tantum ingenio dare, ut tot res, tantas tam varias tam repentinas, in illâ turbulentissimâ tempestate reipubl. meâ sponte dispexerim)! vos profectò, animum meum tunc conservandæ patriæ cupiditate incendistis, vos me ab omnibus cæteris cogitationibus ad unam salutem reipubl. contulistis, vos denique in tantis tenebris erroris et inscientiæ clarissimum lumen prætulistis menti meæ. Pro Syllâ.

qui vous appartient, et je ne saurais présumer si fort de ma capacité que de croire que j'aie pu de moi-même pourvoir à tant d'accidens, si grands, si différens, si imprévus, qui accompagnèrent l'affreux orage dont cet état fut agité)! oui, c'est vous qui m'inspirâtes dans mon âme ce désir constant de conserver ma patrie; vous qui me retirâtes de tout autre soin pour m'appliquer uniquement au salut de la république; c'est vous encore qui portâtes dans mon esprit des lumières si extraordinaires à travers toutes les ténèbres de mes erreurs et de mon ignorance.

Si ces pensées de l'abbé de Saint-Réal sont judicieuses, celles de Costar ne le sont pas moins, lorsqu'il cherche les raisons pourquoi Sylla voulut donner le surnom d'Heureux. Il n'approuve point le sentiment de Girac, qui avait parlé ainsi : « A la vérité, c'était une modération » un capitaine si illustre d'attribuer » à la fortune tant de grandes vertus » toires qu'on pouvait attribuer à sa » vertu. Néanmoins c'était par une » prudence consommée, et par une » fine politique, qu'il voulait céder » l'envie, qui s'attache ordinairement » ment à ceux qui s'élèvent au-dessus des autres. Les sages, parmi les » anciens, ont toujours craint la déesse Némésis, qui se plaisait à » abattre et à détruire ce qui était trop éminent (29). » Voyons les réflexions de Costar sur ce passage de son adversaire : Pour Sylla, ce fut point la défaite de Mithridate qui l'obligea de prendre le nom d'Heureux (*). Après avoir opprimé tous les ennemis de sa grandeur et de sa personne, et s'être fait dictateur de son autorité propre, il fit publiquement un long et ample récit des faits cités qui avaient toujours accompagné ses actions, autant les civiles que militaires; et puis il déclara qu'en reconnaissance des faveurs dont le ciel l'avait comblé, il était résolu d'ajouter à l'avenir la qualité d'Heureux à ses autres noms. (**). Quel fut par modération et pour apaiser l'envie, comme le croit M. de Girac.

(29) Girac, Remarques sur les Entretiens de Costar, pag. 255.

(*) Plut., in Syllâ.

(**) Pag. 255.

, Apologie, pag. 317, 318.

(34) *La même.*

Εἴτε κόμπω χράμενος εἰθ' οὕτως ἔχων τῇ δόξῃ πρὸς τὸ θεῖον, soit, dit-il (35), que Sylla parlât ainsi par bravade, soit qu'il eût cette opinion de la Providence. Je ne vois pas clairement la justesse d'une semblable disjonctive : car si ce grand capitaine n'avait pas cru effectivement que Dieu lui avait été favorable, j'avoue qu'il aurait pu néanmoins le dire par les raisons de politique que j'ai rapportées ci-dessus ; mais je ne vois point qu'il l'eût pu dire par vanité, et par fanfaronnerie, puisqu'il n'était point de ces étourdis et de ces hâbleurs qui fondent leurs vanteries sur des extravagances, et qui sont assez contents pourvu qu'ils parlent. Un homme comme lui ne pouvait pas ignorer qu'il diminuait le mérite de sa prudence et de sa valeur, à proportion qu'il reconnaissait que la fortune était la cause de ses victoires. Comment donc pouvait-il le reconnaître par un principe de vanité, en supposant qu'il disait une menterie ? J'ajoute cela, parce que la disjonctive de Plutarque veut que l'on suppose que Sylla n'eût point parlé de la sorte par un motif de vaine gloire, s'il avait été persuadé de ce qu'il disait. Il me semble donc que l'historien aurait dû joindre les deux choses qu'il a séparées. Il aurait dû dire que Sylla, persuadé que la Providence l'avait comblé de ses plus insignes bénédictions, affectait de s'en vanter, et qu'il en tirait une matière de fanfaronnade ; car comme on abuse de toutes choses, il est sûr que si d'un côté les hommes sages s'humilient en reconnaissant qu'ils n'ont été que l'instrument de la Providence, d'autre côté les hommes superbes s'enorgueillissent, quand ils songent que Dieu s'est voulu servir d'eux pour l'exécution de ses desseins. Ils se regardent comme ses mignons et ses favoris, et ils se croient dès lors au-dessus de tous les hommes. Considérez que saint Paul eut besoin d'un grand correctif, et d'un rude rabat-joie, afin que l'excellence des révélations que Dieu lui avait communiquées par un privilège spécial ne lui donnât de

(35) Plutarque, dans la Vie de Sylla, p. 554.

l'orgueil. Disons quelque chose de Plutarque : des gens qui ne raient rien de ce qu'ils diraient la fortune pourraient néanmoins attribuer leurs plus beaux exploits et cela par vanterie et par présomption. Ils se régleraient sur l'opinion générale ; et ils s'imagineraient ceux qui croient que Dieu est le maître de toutes choses admirer ses favoris et mettraient en eux leur confiance. Un auteur moderne tend qu'une certaine vanterie de Tibère (36) est plus politique que n'est vaine. Car il importe beaucoup à un prince d'être heureux, ou d'être cru tel ; et cela lui tient lieu de mérite et de vertu auprès de ses sujets (*), d'autant plus qu'ils croient leur félicité dépend de la sienne. Ainsi Tibère, qui savait toutes les maximes de régner, faisait son bien haut cette prospérité de sa personne, disant que jamais chose pareille n'était arrivée à pas un prince romain. Par où il voulait se rendre plus vénérable au peuple, en lui faisant croire qu'il avait la faveur des dieux (**). (37).

(K) *Ce que les anciens ont dit de l'influence de la fortune.*] Si je lais compiler ici tout ce qu'ils ont dit sur cette matière, il me faut entreprendre un livre particulier. Je ne me propose que de recueillir quelques épis dans ce vaste champ. On peut dire qu'il n'y a rien de mieux établi dans les livres des anciens que cette hypothèse, c'est que l'industrie et la prudence de l'homme ont moins de part aux événements que son bonheur ou son malheur, c'est-à-dire, que le concours involontaire, ou qu'une disposition des constances, qui ne dépend point de nous. *Sunt in his quidem vitæ opera magna sed majora Fortuna.* C'est Plin qui parle ainsi (38),

(36) La femme de Drusus, fils de Tibère, accouchée de deux enfans mâles, Tibère plein sénat que depuis la naissance de l'un d'eux, aucune personne de son rang n'avait eu tant de bonheur. Tacit., Ann., lib. II.

(*) Quibusdam fortuna pro virtutibus. Hist. 2.

(**) Coelestis favor, et quædam inclinatio minum ostenderetur. Hist. 4.

(37) Amelot de la Houssaye, dans son Traité de la Providence, chap. LXXXIII, pag. 106, édit. de 1683.

(38) Plinius, lib. VII, cap. XXVII, m. 40.

rté un certain nombre : mais qui doute qu'il a même chose touchant d'autres histoires par- il étale la même maxime as bas, quoique d'une enveloppée. *Plurimum* *is cujusque virtus temporis*. Quand Quinte Curce pas formellement (39) conquêtes d'Alexandre furent l'ouvrage de la valeur et de la fortune, sa narration seule le dirait assez. Corneille affirme que dans le langage militaire la portion qui était la plus grande : *nonnulla ab imperatore minime verò Fortuna vindicat, plus valuisse quàm ducibus verè potest prædicare*. Spanheim (41) conjecture que ces paroles ne sont qu'une imitation de celles-ci : *Nam bellicæ sunt quidem extenuare verè detrudere ducibus, cum militibus..... maxime partem quasi suo jure foris vindicat, et quidquid est festum id penè omne ducit*. Cicéron, qui parle ainsi ne devait pas craindre de le dire ; car personne n'a mieux que César l'empire de la fortune (3). Vous verrez dans M. de La Harpe (44) ce que Tite Live, dans le Sicile et quelques autres endroits touchant cet empire, nous exprime, soit en déclarant qu'il faut juger du mérite des généraux, non par le succès de leurs actions, qui est tout entier dans le domaine de la fortune, les moyens qu'ils ont choisis, ou à guère de poètes qui ont été aussi fortement sur ce point que Juvénal.

*valet, fies de rhetore consul ;
et eadem fies de consule rhetor.*

*dom est quàm plurimum virtuti de-
beuisse fortune quàm solus omnium
potestate habuit. Q. Curtius, lib.
num. 35.*

*l. Nepos, in Thrasybalo, cap. I.
seim, sur les Césars de Julien, pag.*

, Orat. pro Marcello.

*l'article CÉSAR, tom. V, pag.
e (H).*

seim, sur les Césars de Julien, pag.

*Ventidius quid enim? quid Tullius? anne
aliud quàm*

Sidus et occulti miranda potentia fati (45)?

Le sentiment des princes est ici d'un plus grand poids que celui d'un poëte ; citons donc une réponse du jeune Denys. *Pourquoi ne vous êtes-vous pas maintenu dans le royaume que votre père vous avait laissé*, lui demanda Philippe de Macédoine ? *Ne vous en étonnez pas*, lui répondit-il ; *car mon père, qui m'avait laissé tous ses autres biens, ne me laissa pas sa fortune, qui les lui avait fait acquérir* (46).

Je pourrais joindre à ces citations les pensées de plusieurs modernes ; mais je me contenterai d'un passage de Montaigne : « On s'apperçoit ordinairement aux actions du monde que la Fortune, pour nous apprendre combien elle peut en toutes choses, et prend de plaisir à rabattre notre presumption, n'ayant pu faire les mal-habiles sages, les fait heureux à l'envy de la vertu, et se mesle volontiers à favoriser les exécutions où la trame est plus purement sienne. D'où il se void tous les jours que les plus simples d'entre nous mettent à fin de très grandes entreprises et publiques et privées. Et comme Siranne le Persien répondit à ceux qui s'étonnoient comment ses affaires succédoient si mal, veu que ses propos estoient si sages : Qu'il estoit seul maistre de ses propos ; mais du succès de ses affaires, c'estoit la Fortune. Ceux-cy peuvent répondre de mesme, mais d'un contraire biais. La pluspart des choses du monde se font par elles-mesmes.

• Fata viam inveniunt.

» L'issue autorise souvent une très-
» inepte conduite. Nostre entremise
» n'est quasi qu'une routine, et plus
» communément considération d'un
» sage et d'exemple que de raison.
» Estonné de la grandeur de l'affaire,
» je, j'ay autrefois scéu, par ceux

(45) Juven., sat. VII, vs. 197. Il dit dans la XVI^e. satire, vs. 4.

Plus etenim fati valet hora benigni,
Quam si nos Veneris commendet epistola Marti,
Et Samiâ genitrix que delectatur arenâ.

(46) Elian., Div. Hist., lib. XII, cap. I.X.

» qui l'avoient mené à fin, leurs motifs et leur adresse : je n'y ay trouvé que des avis vulgaires, et les plus vulgaires et usitez sont aussi peut-estre les plus seurs et plus commodes à la pratique, sinon à la monstre... L'heur et le malheur sont, à mon gré, deux souveraines puissances. C'est imprudence d'estimer que l'humaine prudence puisse remplir le rôle de la fortune. Et vaine est l'entreprise de celui qui presume d'embrasser et causes et conséquences, et mener par la main le progrez de son fait. Vaine sur tout aux deliberations guerrieres (47). »

Nonobstant toutes les autorités qu'on vient de citer, on ne laisse pas de pouvoir dire que de bons auteurs ont soutenu que chacun est l'artisan de sa fortune, et qu'il est ou malheureux ou heureux selon qu'il agit imprudemment ou sagement. Plaute a débité cette maxime,

LY. *Ne opprobra, pater. Multa eveniunt homini quæ vult quæ nevolt.*

PR. *Mentire edepol, gnate : atque id nunc facis haut consuetudine*

Nam sapiens quidem pol ipse fingit fortunam sibi.

Eo ne multa quæ nevolt eveniunt nisi fictor malu'st (48).

Elle est rapportée comme d'un ancien poëte dans un discours (49) attribué à Salluste. *Res docuit id verum esse quod in carminibus Appius ait fabrum esse suæ quemque fortunæ.* Cornélius Népos l'a alléguée deux fois dans la Vie de Pomponius Atticus. *Itaque hic fecit ut verè dictum videatur SUI CUIQUE MORES FINGUNT FORTUNAM* (50)..... *quantum poterimus rerum exemplis lectores docebimus sicut supra significavimus SUOS CUIQUE MORES PLERUMQUE CONCILIARE FORTUNAM* (51). Ceux qui ont tant crié contre Théophraste (52), parce qu'il

(47) Montaigne, Essais, tom. IV, liv. III, chap. VIII, pag. 198, 199, édit. de la Haye, 1727.

(48) Plautus, in Trinummio, act. II, sc. II, vs. 80, pag. m. 741.

(49) Intitulé : Oratio I ad Cæsarem de ordinandâ Republicâ.

(50) Cornel. Nepos, in Vitâ Pomp. Attici, cap. XI.

(51) Idem, ibidem, cap. XIX.

(52) *Vexatur idem Theophrastus et libris et scholis omnium philosophorum, quod in Callisthene suo laudaret illam sententiam : Vitam regit fortuna non sapientia.* Cicero, Tusculan., lib. V, folio 273, B.

avait loué la maxime que la et non la sagesse, est la direction de la vie, n'étaient pas fort éloignés de la pensée de Plaute. Et qu'on nous de Juvénal, qui, après tant prôné, dans sa VII^e. la toute-puissance de l'étoile, la X^e., que tout dépend de la dence ?

*Nullum numen habes, si sit prudens
Nos facimus, Fortuna, deam cæcæ
mus* (53).

Quelques modernes ont appuyé qu'a dit Plaute. Lesieur Galligli Oddi prononça sur ce harangue dans l'académie de sati de Pérouse (54). Régnier se la même opinion dans l'usages satires :

Nous sommes du bonheur de nous-mêmes,

Et fabriquons nos jours ou farçons.

La fortune est à nous, et n'est pas bonne

Que selon qu'on la forme ou bien donne (55).

M. de Caillièrre, dans son li- Fortune des gens de qualité tient : *Que notre bonne et fortune dépend de notre conduite.* Il déclare, dans l'épître dé- qu'il fait dessein de briser de la Fortune, de démolir ses autels, et de lui enlever sa saine partie de ses adorateurs que M. de Silhon dise que l'est un fantôme que la religion, et dont l'invention n'a profité, puisque les malheureux imprudens lui attribuent les leur misère, et les effets de sa vaine conduite (57), je ne le rai pas pour l'un des appuis de la maxime de Plaute ; prétendait pas que pour ré-

(53) Juvén., X, vs. 365. Voyez XIV, vs. 315.

(54) Voyez don Secondo Lanciloti, titre intitulé : Chi l'indovina è savio,

(55) Régnier, satire XIV, folio 1. Il avait dit néanmoins, folio 95 vers. Or ce n'est point pour estre eslevé Aux sages comme aux foux c'est commune,

Elle avance un chacun sans choix,

Les foux sont aux échets les plus rois.

(56) C'est le titre du premier chap.

(57) Silhon, Ministre d'Etat, liv. au commencement.

entreprises, il suffit de s'y conformer selon les règles de la prudence et d'avoir de son côté la bonne foi. Il reconnaissait un bonheur et un malheur dispensé par la providence même, sans un rapport nécessaire entre nos intentions et à nos mesures. Il avait depuis quelque temps un fort petit livre intitulé : *Réflexions sur ce qu'on appelle Bonheur et Malheur matière de Loteries* (58). L'auteur, sans doute, est du sentiment de Platon, ou, pour mieux dire, il ne croit point que les cas fortuits favorisent ou traversent certaines personnes de quelque sorte de distinction. Ce n'est donc pas un sentiment général. Il y ait un je ne sais quoi qui favorise ou qui traverse certaines personnes, sans avoir égard à leurs qualités bonnes ou mauvaises, et aux gens qu'elles choisissent pour parvenir à leurs fins. Mais il faut avouer que le plus grand nombre des suffrages est pour l'affirmative : or comme ce n'est pas une preuve de la vérité d'un sentiment, je voudrais bien qu'un habile homme examinât un à fond cette matière, et discutât pour et contre ce qui se peut dire de bon et d'autre. J'espère qu'il se trouvera des gens qui se donneront cette peine ; en attendant, je donne ici quelque peu de réflexions.

Je remarque premièrement qu'il faut pas croire que les païens se représentaient la Fortune comme un être qui distribuât les biens et les maux sans savoir ce qu'il faisait. Ils appelaient aveugle (59), je le conçois ; mais ce n'était pas pour lui ôter absolument toute connaissance ; cela ne servait seulement pour signifier qu'il ne faisait pas avec un juste discernement. C'est ainsi que nous disons qu'un prince est aveugle dans la distribution de ses grâces, lorsqu'il les donne et les ôte par un pur caprice, sans se régler sur les qualités des personnes. Nous ne prétendons pas dire qu'il fait du bien ou du mal à tels et à tels, sans savoir qu'il donne ou qu'il ôte telle et telle charge à tels et à tels. Nous voulons seulement dire qu'il ne se gouverne point selon les règles de la raison et de la justice, et

qu'il se détermine témérairement par l'instinct de ses passions inconstantes. Voilà l'idée que les païens se formaient de la Fortune. Ils étaient tous persuadés, si l'on en excepte un petit nombre de philosophes, que la nature divine était une espèce d'être divisé en plusieurs individus. Ils attribuaient à chaque dieu beaucoup de pouvoir ; mais ils ne l'exemptaient pas des imperfections de notre nature ; ils le croyaient susceptible de colère et de jalousie, littéralement parlant : ils ne feignaient point d'écrire dans les ouvrages les plus sérieux qu'une maligne et secrète envie des divinités s'était opposée à leur bonheur (60). En particulier, ils attribuaient au dieu qu'ils nommaient Fortune une conduite volage, téméraire, capricieuse au souverain point. C'est pour cela qu'ils lui bâtissaient une infinité de temples, et qu'ils l'honoraient d'une façon particulière, afin de prévenir les mauvais effets de ses boutades. Ils ne croyaient donc pas qu'elle fût sans yeux, sans oreilles, sans sentiment. Les philosophes qui reconnaissaient l'unité de Dieu le nommaient Fortune, lorsqu'ils ne le considéraient que comme un distributeur des biens et des maux qui ne se conforme point à ce que nous appelons mérite, constance, raison. Mais les plus sages ne laissaient pas de reconnaître qu'il n'agissait jamais contre la justice absolue, et sans de bonnes raisons qu'il connaissait bien. Au fond, il a dit lui-même que ses voies ne sont pas nos voies, et que ses pensées ne sont pas nos pensées.

II. Ma seconde réflexion est que, sous l'Évangile, nous attribuons aux biens terrestres tous les défauts qu'on attribuait sous le paganisme à la divinité de la fortune. Nous disons que la possession de ces biens n'est pas une marque de mérite, qu'elle est caduque et périssable, qu'elle trompe vilainement ceux qui s'y fient, etc. Il est aisé de marquer la source de cette diversité de langage. Les chrétiens ne reconnaissent qu'un Dieu,

(60) *Hinc sive invidia deum, sive fato rapidissimus procurrentis imperii cursus parumper Gallorum Senonum incursione supprimitur. Florus, lib. I, cap. XIII. Indignantium voces exaudiebantur tam viridem et in flore ætatis fortunæque invidia deum ereptum esse rebus humanis (Alexandrum). Q. Curtius, lib. X, cap. V.*

(58) Imprimé à Amsterdam, 1696.

(59) *Spargitque manu munera cæca pejora fortuna. Seneca.*

et ils entendent par ce mot une nature souverainement parfaite, qui gouverne toutes choses, et qui dispense tous les événemens; mais les païens prodiguaient le nom de dieu à une infinité d'êtres bornés, imparfaits, pleins de défauts et de vilaines passions. C'est pourquoi ils ne faisaient point scrupule de les rendre responsables des irrégularités de la vie humaine, quand ils n'en trouvaient point la cause dans les actions libres de l'homme. Les chrétiens, au contraire, transportent sur la créature tout ce qu'ils trouvent d'infirme dans l'univers; ils rejettent sur les qualités du bienfait ce qui était mis par les païens sur le compte du bienfaiteur.

III. Je dis, en troisième lieu, qu'on ne peut guère nier qu'il n'y ait des gens malheureux et des gens heureux; c'est-à-dire, selon le langage des païens, qu'il n'y ait des gens à qui la Fortune joue cent pièces dans le cours de leurs affaires, pendant qu'elle aplanit le chemin à d'autres, et qu'elle prend soin de leur ménager cent favorables dispositions. Le négoce, le jeu, la cour, ont toujours fourni des exemples de ces deux choses; mais il n'y a rien où elles se montrent aussi manifestement que dans le métier des armes. C'est là que la fortune domine bien plus qu'ailleurs: notre Timoléon, Alexandre (61), Sylla, César, et plusieurs autres anciens guerriers, l'ont reconnu de la manière la plus authentique; les modernes le reconnaissent aussi, soit dans leurs mémoires, soit dans leurs conversations. J'ai ouï dire à une personne de qualité que le comte de Wrangel lui avait dit qu'il n'y a rien de plus téméraire que de hasarder une bataille, vu qu'on peut la perdre par mille cas imprévus, lors même qu'on a exactement pris toutes les mesures que la prudence militaire la plus consommée peut suggérer. Girard, secrétaire du duc d'Épernon, fait voir dans la longue vie de ce fameux favori, dont il a écrit

(61) *Rex jussu confidere felicitati suæ remissit, sibi enim ad alia gloriam concedere deos. Q. Curtius, lib. VII, cap. VII. Rex fortunæ suæ et consiliis suorum se usurum esse respondet, nam et fortunam cui confidat et consilium suadentium ne quid temerè et audacter faciat sequitur. Idem, ibidem, cap. IX.*

l'Histoire, tant d'événemens heureux et indépendans de la précaution, qu'il n'est presque pas possible d'y connaître la vérité de l'opinion populaire touchant la fortune de certaines gens. Après cela, dit l'historien, il ne faut pas trouver étrange si ce duc, dans les malheurs qu'il ressentit en sa vieillesse, ne se plaignait jamais de la Fortune; au contraire, quelques-uns de ses amis l'ayant un jour mis sur ce discours, il leur dit qu'il serait bien ingrat des bienfaits de la Fortune, qui l'avait constamment favorisé durant plus de soixante ans, s'il était mécontent de ce qu'elle se retirait de lui pour le peu de temps qui lui restait à vivre; qu'il ne s'était guère vu de fortune d'une vie toute entière, non pas même d'une vie beaucoup plus courte que la sienne; et que, dans l'inconstance des choses humaines, ce n'était pas un petit avantage d'avoir été réservé à éprouver ces disgrâces en un temps où il n'était presque plus capable de goûter de prospérités.

IV. Ma quatrième réflexion est qu'il semble très-faux que ce qu'on nomme bonheur ne dépende que de la prudence, et que ce qu'on nomme malheur ne dépende que de l'imprudence. J'avoue ingénument que la prétention de l'auteur (62) que j'ai citée ci-dessus ne me paraît pas assez bien fondée. Il est faux qu'un joueur qui gagne joue toujours mieux que celui qui perd. Il est faux qu'un marchand qui s'enrichit surpasse toujours de l'intelligence du négoce, dans l'industrie et dans la circonspection, les marchands qui ne s'enrichissent pas. Personne n'ignore que dans les jeux de hasard il règne je ne sais quoi de contribuable beaucoup plus ou au gain ou à la perte que ce qui dépend de l'adresse du joueur. Il y a des jours où un homme gagne beaucoup; ce n'est pas qu'il joue avec plus d'application ou avec des gens moins habiles; c'est qu'il lui entre beaucoup dans l'esprit, c'est qu'il rencontre les cartes dont il a besoin, c'est que les dés tournent selon ses desirs. Un autre jour il éprouve tout le contraire. Dans la même séance il éprouve quelque

(62) *M. de Caillièrre, dans son Livre de la Fortune des Gens de qualité.*

ent de fortune : il est heu-
 mmencement , et malheu-
 fin : il perd à la dernière
 qu'il n'avait gagné dans
 entes. Il y a des gens qui
 ntôt s'ils jouent ou de bon-
 malheur , et dès qu'ils ont
 e la journée ne leur est pas
 , ils ont la sagesse de ne
 iniâtrer au jeu ; ils s'en re-
 bonne heure. C'est sans dé-
 leur adresse et de leur ca-
 ais ils se défient de ce qui
 pas de leurs lumières. Ce
 quoi ne règne pas si visible-
 s le négoce : il est néan-
 tain que des personnes de
 rit et de peu de jugement
 quefois un gain immense
 ventes et dans des achats , à
 homme plus fin et plus ex-
 n'eût pas voulu s'engager.
 ire , en général , que ceux
 érent le plus de richesses
 ommerce ne sont pas plus
 ni plus habiles que plu-
 res dont le gain est médi-
 ci donc ne sont pas favori-
 Fortune comme les autres.
 c un bonheur et un malheur
 e humaine , indépendam-
 la prudence et de l'impru-
 ne crois point que l'auteur
 mine le sentiment ait vou-
 la quant au jeu et quant au
 l n'avait en vue que la for-
 les gens de qualité peuvent
 service de leur prince. S'il
 dait que conseiller à un
 me de choisir toujours le
 la prudence , je ne trouve-
 à dire dans son sentiment ;
 beaucoup plus loin : il veut
 qui s'avancent en soient re-
 la sagesse de leur condui-
 ceux qui ne font point de
 oivent imputer cela à leur
 ce. C'est ce que je ne crois
 consens qu'il nomme sage
 tout ce que l'on fait confor-
 aux circonstances , comme
 leur , débauché , badin , fo-
 , lorsque c'est le plus sûr
 plaire ; ou comme de faire
 d'être fon , lorsque sans ce-
 pourrait éviter les grands
). Je consens qu'il nomme

*ens esto , quum tempus postulat , aut
 m simulare loco , prudentia summa*

imprudence tout ce que l'on fait d'op-
 posé à l'air du bureau , comme d'être
 fort honnête homme dans une cour
 dépravée , où il n'y a rien à faire que
 pour des fripons. Je soutiens avec
 tout cela que l'élévation et la chute
 des grands ne sont pas pour l'ordi-
 naire le pur ouvrage de la prudence
 et de l'imprudence. Le hasard , le cas
 fortuit , la fortune , y ont bonne
 part. Des occurrences que l'on n'a ni
 préparées ni prévues ouvrent le che-
 min , y font marcher à grands pas. Un
 caprice , une jalousie qu'on n'a pu
 prévoir , vous arrêtent tout d'un coup ,
 et vous jettent même entièrement
 hors des voies.

V. Pour mieux réfuter M. de Cail-
 lière , je dois mettre ici ma cinquième
 réflexion. On ne doit pas dire que tous
 les événemens étant liés à une cause
 déterminée , la Fortune est un être
 chimérique , et qu'ainsi nous ne som-
 mes ou heureux ou malheureux que
 parce que nous prévoyons ou que
 nous ne prévoyons pas la suite des
 causes et des effets naturels. Pour
 faire sentir la nullité de cette objec-
 tion , je suppose un fait non-seule-
 ment très-possible , mais aussi dont
 on pourrait indiquer quelques exem-
 ples. Un prince fait assiéger une ville
 au cœur de l'hiver : si les pluies , si
 la neige , si les glaces surviennent ,
 il ne la prendra pas ; mais si le temps
 est sec , si le froid est médiocre , il
 la prendra. Il arrive quelques semai-
 nes d'un temps doux ; point de pluies ,
 point de neiges : le siège s'avance
 de jour en jour , et la ville capitule
 avant qu'il gèle. Un autre prince fait
 assiéger une place au cœur de l'été ;
 si les saisons vont à l'ordinaire , il la
 prendra ; mais s'il pleut beaucoup
 pendant plusieurs jours , si les nuits
 sont froides , si elles morfondent le
 soldat , et causent plusieurs maladies
 dans le camp , il ne la prendra point.
 Il arrive un renversement de saisons ,
 l'été est froid et pluvieux , la tran-
 chée ne s'avance que lentement , l'ar-
 mée s'affaiblit de jour en jour par les
 maladies que cette rigueur du temps
 y produit ; on se voit contraint de
 lever le siège. Pouvez-vous dire que

*est. Cato , XIX , lib. II. David , et Brutus , et
 plusieurs autres se sont bien trouvés de cette con-
 duite. Voyez Cornelius à Lapide , in lib. I Re-
 gum , cap. XXI.*

l'heureux succès du premier siège est l'ouvrage de la prudence, et que le mauvais succès du second est l'ouvrage de l'imprudence? Ce serait dire deux absurdités : car, au premier cas, on n'a point prévu le beau temps, et au second, on n'a pas dû ni pu prévoir le mauvais ; et, par conséquent, ce n'a pas été par prudence qu'on a entrepris le premier siège, ni par imprudence qu'on a entrepris le second. C'est donc par bonheur qu'on a réussi au premier, et par malheur que l'on n'a pas réussi à l'autre. Je sais bien que si les hommes avaient assez de lumières pour prévoir les pluies et le beau temps, ce serait un acte d'imprudence que d'avoir formé le second siège. Le mauvais succès, en ce cas-là, serait une lourde faute, et non pas un coup de malheur ; mais les lumières humaine ne s'étendant pas jusque-là, ce n'est point par imprudence que l'on ignore que l'été sera pluvieux. Notez qu'il y a cent cas fortuits aussi impossibles à prévoir que celui-là, et aussi capables de faire échouer les entreprises de guerre les mieux concertées. Or, comme il y a des généraux qui sont traversés beaucoup plus souvent que d'autres par cette espèce d'occurrence, on peut raisonnablement acquiescer à l'opinion populaire qu'il y a des généraux malheureux et des généraux heureux ; mais gardons-nous bien de dire que les généraux heureux sont toujours ou presque toujours aussi prudents que les généraux malheureux. Croyons, au contraire, que ceux-ci surpassent les autres quelquefois en prudence et en valeur (64). Consultez Forstnérus, dans ses notes sur un passage où Tacite assure que les affaires humaines sont un jouet continuel (65). Le commentateur vous donnera d'illustres exemples qui prouvent que la politique la mieux concertée est confondue par une force invisible que la prudence humaine ne saurait parer. Cela se voit principalement dans les concla-

ves (66). Et quant à ceux qui prétendent que chacun est l'artisan de sa fortune, vous les trouverez si facilement et amplement réfutés dans le livre de don Lancelot (67).

Prenez bien garde à ce que je vais dire. Les souverains jugent ordinairement des choses par les succès. On acquiert leurs bonnes grâces si l'on réussit dans une entreprise militaire ; mais si l'on n'y réussit on perd leur estime et leur amour. Lors même qu'ils savent que la victoire a été un coup de bonheur, que la défaite n'est point venue de quelque faute du général, ils se sentent plus disposés à élever le vainqueur que le vaincu ; car c'est un grand titre de recommandation près d'eux que d'être heureux. C'est au contraire une qualité rebutante qu'un grand mérite accompagné de malheur. Puis donc qu'on perd des batailles, et qu'on est vaincu, par des accidens imprévus, il est clair que l'on tombe dans l'opinion indépendante de l'imprudence, et qu'on fait fortune indépendamment de la prudence. La témérité heureuse, me direz-vous, ne mérite pas le nom de témérité, car puisqu'elle a réussi, c'est un signe qu'elle était propre à produire cet effet : or en quoi consiste la prudence ? n'est-ce pas à se servir des moyens qui sont capables de conduire où nous tendons ? Ma réponse est que pour agir prudemment il faut connaître que les moyens qu'on emploie sont proportionnés à la fin. Un téméraire heureux ne connaît pas cette proportion ; il est entraîné par une fougue impétueuse, n'y eût rien dans sa conduite qui se trouve dans les téméraires malheureux : il ne faut donc pas attribuer à la prudence le succès de l'entreprise, il le faut donner à la fortune. Prenez garde aussi à une autre chose. Ce n'est pas une imprudence que de ne se point précautionner contre des choses que les lumières

(64) On peut dire de plusieurs grands capitaines ce que Florus, lib. III, cap. XXII, a dit de Sertorius, *vir summæ quidem sed calamitosæ virtutis*.

(65) *Mihi quantò plura recentium seu veterum revolve, tantò magis ludibria rerum mortalium cunctis in negotiis observantur*. Tacit., *Annal.*, lib. III, cap. XVIII.

(66) Voyez les *Mélanges de Vigneul-Morville*, tom. II, pag. 330, 331, édition de Hollande. Voyez, tom. II, pag. 153, la citation de l'article ANTONIANO.

(67) Il a pour titre : *Chi l'indovina è Saverio*, ovvero la Prudenza humana fallacissima : l'auteur réfute dans le III^e. disapanno du II^e. lib. l'harangue de Galeotto degli Oddi.

humain ne peuvent pas ; et par conséquent si l'on ne se pas à la cour, ou si l'on ne se la fortune qu'on y avait n'est pas toujours par im-
 Peut-on découvrir tous les tous les dégoûts, et toutes les qui se forment, ou dans un monarque, ou dans ces maîtresses, ou dans celui des favoris ? Peut-on démêler toutes les grimaces des faux frères, leurs médisances, et préventions songes et de faux rapports peuvent sans menacer ? Voici un grand ministre dont le fut pas moindre que l'auteur dans le poste où vous êtes, le jour le cardinal de Richelieu capitaine aux gardes (68), est facile de connaître vos ennemis. Aucun déguisement ne vous empêche de les discerner à l'égard des miens, dans que j'occupe, je ne puis peindre leurs sentimens : ils me tiennent le même langage ; ils me parlent à la cour avec le même em-
 ent, et ceux qui voudraient tromper me donnent autant de fausseté d'amitié que ceux qui sont véritablement attachés à mes intérêts. Voici ce qu'a dit Régnier dans une satire que j'ai citée :

*Il est bizarre à traiter indocile,
 rest, inconstante, et d'humeur difficile,
 discrétion il la faut caresser,
 perd bien souvent pour la trop embrasser,
 s'y fier trop, l'autre par insolence,
 avoir trop peu ou trop de violence,
 se la promettre ou se la desnier,
 est un caprice étrange à manier,
 pour est fragile et se rompt comme du verre,
 aux plus matois donner du nez en terre (70).*

enons donc pour une chose, et c'est ma sixième réflexion, que la prudence de l'homme n'est point la cause totale ni même la principale de sa fortune. Il y a des gens heureux qui se conduisent imprudemment ; d'autres sont malheureux quoiqu'ils se conduisent avec prudence. La difficulté est de sa-

M. de Fabert, qui fut maréchal de France, dans l'histoire du maréchal de Fabert, pag. 53. Régnier, satire XIV, folio 96.

voir ce que c'est donc que cette fortune qui favorise certaines gens, et qui en persécute d'autres, sans se régler sur leur mérite, ni sur les mesures qu'ils prennent. Ce n'est point ôter la difficulté que de recourir à Dieu ; car en avouant qu'il est la cause générale de toutes choses, on vous demandera s'il ménage immédiatement, et par des actes particuliers de sa volonté, ces occurrences imprévues qui font réussir les desseins d'un homme, et échouer les entreprises d'un autre. Si vous répondez par l'affirmative, vous aurez à dos tous les philosophes, et en particulier les cartésiens, qui vous soutiendront que la conduite que vous attribuez à l'Être Suprême ne convient pas à un agent infini. Il doit se faire, vous diront-ils, un petit nombre de lois générales, et produire par ce moyen une variété infinie d'événemens, sans recourir à tout moment à des exceptions, ou à des actes particuliers, qui ne peuvent être que des miracles, mais qu'on ne voudrait plus appeler miracles dès qu'ils seraient si fréquens (71). Vous pourriez leur dire que les occurrences favorables à ceux qui ont du bonheur, et contraires à ceux qui ont du malheur, sont une suite naturelle des lois générales ; mais on ne le croira pas facilement. Vous ne me persuaderiez jamais que le hasard produisît ce que je vais dire. Qu'on range sur une table cent billets bien cachetés ; qu'il y en ait dix de blancs, et dix marqués de la lettre A, et qu'on ait écrit sur tous les autres quelque sentence ; qu'on fasse entrer dix hommes ; que l'on dise à l'un, tirez le 1^{er} billet, le 15, le 21, le 37, le 44, le 68, le 80, le 83, le 90 et le 99 ; que l'on dise à un autre, tirez le 3, le 6, le 13, le 25, le 50, le 73, le 88, le 89, le 95, le 100. Dites-moi, de grâce, si le premier de ces hommes tire les dix billets blancs, et si l'autre tire les dix billets marqués A, pourrez-vous bien espérer de me faire croire que cela s'est fait par une suite des lois géné-

(71) Il y a d'autres objections tirées de la morale, que l'on verra ci-dessous dans les paroles de Pontanus. Voyez aussi les Réflexions sur le Bonheur et Malheur des Loteries, chap. VIII, pag. 92 et suiv.

rales de la communication des mouvemens? Ne sentez-vous pas vous-même que de dessein prémédité l'on aurait mis ces vingt billets dans un certain ordre, afin qu'ils tombassent les uns entre les mains du premier de ces dix hommes, et les autres entre les mains du second? Je dis aussi que, posé le cas que certains joueurs aient toujours ou presque toujours les meilleures cartes. (72), et qu'en général certaines personnes soient presque toujours favorisées des occurrences fortuites, cela demande autre chose que la suite naturelle de la communication des mouvemens, cela doit venir d'une direction et d'une destination particulière; et j'aimerais mieux nier avec quelques hommes doctes cette distinction de bonheur et de malheur, que de l'expliquer par les seules lois générales de la nature. Mais nous raisonnons ici sur l'hypothèse qu'il y a des gens malheureux et des gens heureux.

Ne pourrait-on pas recourir aux causes occasionelles, je veux dire aux désirs de quelques esprits créés? Le platonisme s'accommoderait facilement d'une telle explication; elle est combattue par de puissans arguments selon l'idée que la théologie nous donne de la nature angélique. Elle nous apprend que les anges sont les uns parfaitement bons, les autres extrêmement méchans, les uns et les autres d'une connaissance et d'une puissance presque sans bornes, sous la direction générale de Dieu. Cette idée ne s'ajuste pas facilement avec le détail particulier de ce que l'on nomme coups de bonheur et de malheur. Mais en se renfermant dans des hypothèses purement philosophiques, on répondrait mieux aux objections, si l'on supposait, par exemple, que les esprits invisibles (73) sont plus différens les uns des autres, que les hommes ne le sont entre eux; qu'il y a une grande subordination

entre ces esprits; qu'il y en a sont tantôt bons, tantôt mauvais, tantôt de bonne humeur, tantôt mauvaise humeur; et qu'ils sont fatigués, inconstans, jaloux, vieux; qu'ils se traversent les uns les autres; que leur pouvoir est borné à certains égards; et que, quoiqu'ils puissent faire une chose très-difficile, il ne s'ensuit pas qu'ils puissent faire ce qui est beaucoup plus facile. Ne voyons-nous pas des personnes qui ne savent ni A ni A, qui connaissent mille beaux secrets de matière de remèdes? Archimède qui faisait des machines si admirables, savait-il coudre? savait-il filer? Quoi qu'il en soit, il n'y a point de fortune sans la direction de quelque cause intelligente; et je ne saurais assez m'étonner qu'un savant homme ait osé dire, que la fortune n'est ni Dieu, ni la nature, ni un élément, ni la raison, mais un certain élanement naturel et irrésistible (74). *Licet disputatum sit, fortunam à naturâ prorsus esse aliam, non defuere tamen, qui assererent et si à naturæ moribus, institutis longè plurimum fortuna abhorret, sitque ipsa inconstans admodum lubrica, non continua, non eadem ubique, non eorundem semper effectrix, non simileis sibi retinens progressiones, non discriminata servata tempora, denique improvida sit, impetiva, inordinata, temeraria, sive mores, sive impulsus, neque naturæ convenient, neque rationum quarum utriusque propria sit constantia, maturitas, ordo, mensura, regula, discriminatio item rerum temporum, effectuum, non inconstans defuere, fortunam qui asserant rationalem quandam esse naturam, nec aliud illam denique, quam naturæ impetum quandam, hoc est actione carentem agitationem quandam, in iis ipsis videlicet, nec rationi subjiçantur naturæ, que hominum electionibus ac reprobationibus. Impetum itaque esse eandem, quod sit absque ratione, non tantum suapte tantum agitata, sed impulsu, quodque ubi impetus est, nec rationi nullus omnino resistit locus, nulla prorsus*

(72) Notez cette clause; car quand même il n'y aurait point de Providence, mais seulement une effusion de biens et de maux à l'aventure dans l'univers, il arriverait que certains hommes se rencontreraient aux cas favorables, et d'autres aux cas incommodes. Voyez l'article MAHOMET II, tom. X, pag. 110, remarque (F), à l'alinéa.

(73) Je les nomme ainsi par opposition à l'âme humaine, qui est un esprit uni à un corps visible.

(74) Jovianus Pontanus, de Fortunâ, folio m. 129 et seq.

ut *pensatio earum quæ geruntur* (75). On voudra savoir : par quelles raisons il ôte à la nature les actes de la fortune, c'est pourquoi, comme ses vices sont devenus assez rares, je ne cite ici ce qu'il a dit là-dessus. *Non enim non esse Deum*, c'est tiré d'un de ses chapitres, et le même chapitre même : *Quomodo deus erit, si hæc tam sæpè, consideratè, tam etiam inique ex inopinato extollit ignavum, cupletat immeritos, vexat, affligit insontes, bonos in causam adducit ac servitutem, statuit in solio, liberat à peccatis, perversos, moderatos, et homines viros laboribus, periculis, æque, ac miserius conficit? Tyrannus hæc sunt non Dei, cujus est bonitas, absoluta justitia, æquum judicium, æquissima renum dispensatio* (76). Le chapitre suivant, sous le titre de *Fortuna non esse Naturam*, contient trois autres choses : *Naturam non esse eam hæc ipsa liquido cent, quòd Fortuna ipsa qui constans est, inordinata, vacillans, incerta. Contrà verò natura ipsa ordinatius, constantius? cujus is est ordo, ea regula, ut non nisi certis, æquitate à principiis suo temporis progressionibus, mensuram universa proveniente, tum singula quarumcunque ipsa refectionum, operum author est a. Pergit natura ordine suo, ut suis passibus, dispensat ac suas cum temporibus, viribus, que suis utitur cum mensura, non fluctuat, non nutat, sed est in officio suo, sibi que semperstat* (77). Voyez la note (78). Ma dernière réflexion est que les hommes sont excessifs dans leurs plaintes contre la fortune; car

idem, *ibidem*, folio 150 verso et folio 151.

idem, *ibidem*, folio 129.

idem, *ibidem*.

Le même Garimberto, qui vivait au XVII^e. a composé en italien un *Traité della Fortuna* ; il soutient, au chap. X du I^{er}. livre, que la fortune est un impeto naturale privo di ragione mini ; et au chapitre suivant, que le malheureux est celui qui est poussé par un impeto naturel vers un effet qu'il ne prévoit pas, sans fondement de raison.

bien souvent ils lui imputent ce qu'ils devraient imputer à leur imprudence. Homère n'ignorait pas ce défaut; car il introduit les dieux faisant des plaintes de cette injustice des hommes. Lisez ces paroles d'Aulus-Gelle (79) : *Propterea negat* (Chrysippus) *oportere ferri audirique homines aut nequam aut ignavos et nocentes et audaces; qui, cum in culpa et in maleficio revicti sunt, perfugiunt ad fati necessitatem, tamquam in aliquod Fati asylum; et, quæ pessimè fecerunt, ea non suæ temeritati, sed fato esse attribuenda dicunt. Primus autem Homerus sapientissimus et antiquissimus poetarum dixit in hisce versibus :*

ὦ πόποι, οἷόν δ' ἔνυ θεοὺς βροτοὶ αἰτιόωνται.

Ἐξ ἡμῶν γὰρ φασὶ κακ' ἔμμεναι· οἱ δὲ καὶ αὐτοὶ

Σφῆσιν ἀτασθαλίῃσιν ὑπὲρ μέτρον ἄλγε' ἔχουσιν (80).

Ces trois vers grecs sont tirés du premier livre de l'Odyssée, et signifient en latin

Papæ! quomodo jam deos mortales culpant?
Ex nobis enim iniquiunt mala esse: at illi ipsi
Ob sua scelera præter fatum dolores patiuntur.

La Fontaine a décrit très-joliment la même injustice: vous trouverez ses pensées et quelques autres dans l'ouvrage que je cite (81). Mais ne pourrait-on pas prétendre qu'en plusieurs rencontres un malheureux par sa faute n'a pas moins de droit de se plaindre de la fortune, qu'un malheureux qui a très-bien fait son devoir? Ne peut-on pas dire que cette puissance qu'on nomme Fortune verse le malheur en deux manières? Elle permet quelquefois qu'un homme se serve de tous les moyens que la prudence peut suggérer, et néanmoins elle lui ravit le bon succès qu'il devait attendre; elle se plaît à cela afin de faire paraître sa supériorité, et l'insuffisance de notre raison et de la sagesse humaine. Quelquefois aussi elle précipite les hommes dans la mi-

(79) Aulus Gellius, lib. VI, cap. II, pag. m. 171.

(80) Homer, Odyss, lib. I, vs. 32.

(81) Réflexions sur ce que l'on appelle Bonheur et Malheur en matière de Loteries, chap. VI, pag. 79 et suiv. Voyez aussi Régulier, sat. XIV, folio 98 verso.

sère, en les empêchant de se servir des moyens qui les en pourraient préserver : elle leur trouble le jugement, elle les pousse à faire des fautes irréparables. C'est ainsi apparemment qu'elle ruina sans ressource les affaires de Pompée. Elle s'était déclarée pour Jules César, et lui procura le triomphe en lui permettant d'agir selon toutes les lumières d'un grand capitaine, et en éclipsant dans l'âme du grand Pompée les qualités éminentes qu'il possédait. Elles ne parurent point à la journée de Pharsale ; Pompée y parut un mal habile homme, un très-pauvre général. Cette éclipse ne fut-elle pas surnaturelle ? Ne fut-elle pas l'ouvrage de quelque force majeure qui avait dessein d'élever César sur les ruines de son concurrent ? Velléius Paterculus déclare que quand les destins ont résolu de ruiner un homme, ils lui ôtent la prudence : (82) *Sed profectò ineluctabilis fatòrum vis cujuscunque fortunam mutare constituit, consilia corrumpit...* (83) *sed praevalabant jam fata consiliis omnemque animi ejus* (84) *aciem praestrinxerant. Quippe ita se res habet, ut plerumque fortunam mutaturus Deus, consilia corrumpat, efficiatque, quod miserimum est, ut quod accidit, id etiam meritò accidisse videatur, et casus in culpam transeat.* Le sentiment de ce grave historien était commun dans le paganisme ; et nous disons tous les jours comme un proverbe, *quos Jupiter vult perdere dementat*. Quelqu'un, ayant à prouver qu'il est possible que deux auteurs débitent la même pensée sans l'emprunter l'un de l'autre (85), cite Philippe de Comines qui, sans jamais avoir ouï le nom de Velléius Paterculus ne laissa pas de dire avec lui, que quand Dieu veut commencer de châtier les princes, premièrement il leur diminue le sens et leur fait fuir les conseils et les compagnies des sages. Citons ces belles paroles d'Ammien Marcellin : *Ut solent manum injectantibus fati hebetari sensus hominum et obtundi, his illecebris ad meliorum expectationem erectus, egressusque Antio-*

chid numine laevo ductante, praeire tendebat de fumo, ut proverbi loquitur vetus, ad flammam. Peu après, en parlant de Némésius, il dit qu'elle écarte de leur route de leur but les desseins des hommes : *Hæc ut regina causarum confusa bitra rerum ac disceptatrix, ut sortium temperat, accidentium alternans : voluntatumque nostrarum exorsa interdum alio, quam contendebant, exitu terminans, triplices actus permutando confundit* (87). Elle ne fait pas toujours par le moyen de l'erreur ; elle ploie quelquefois la pure ignorance. J'appelle erreur le faux jugement que notre esprit fait des choses en les comparant ensemble, et en choisissant la pire : j'appelle ignorance tout où l'on est quand les idées nécessaires ne s'offrent pas à notre imagination. Or, soit qu'on prenne son parti par la rejection des moyens actuellement présents à l'esprit, ou par l'absence des idées qui devraient nous présenter ces moyens, on passe pour imprudent ; mais on est sûr qu'au premier cas l'imprudence est plus volontaire qu'au second. Par conséquent plus condamnable. Plusieurs philosophes soutiennent que ce qu'on nomme omission n'est jamais libre. Qui oserait soutenir que nous sommes maîtres de ce que nous mettons dans notre mémoire, et que c'est un devoir moral de ne se pas souvenir de certaines choses, toutes les fois qu'on en a besoin d'y songer pour se conduire dans ses délibérations ? Ceux qui ne connaissent l'empire de la Foi ne seraient, ce me semble, déraisonnables, s'ils supposaient qu'elle ne mêle pas de nos omissions ou de nos oublis ; car, au contraire, c'est par elle le plus souvent qu'elle nous conduit aux mauvais succès. Elle écarte les idées qui nous viendraient naturellement à l'esprit, et qui nous empêchent de faire des fautes. Combien de fois est-il arrivé qu'un homme de bien s'est fait un grand préjudice par les réponses qu'il a faites à plusieurs questions qu'on lui proposait. Tous ceux à qui il rend compte de cet interrogatoire lui disent,

(82) Velleius Paterculus, lib. II, cap. LVII.

(83) Idem, ibidem, cap. CXVIII.

(84) C'est-à-dire de Quintilius Varus.

(85) Ogier, Apologie pour Balzac, pag. 34.

(86) Amm. Marcell., lib. XIV, cap. X.

m. 55.

(87) Idem, ibidem, pag. 55.

vez-vous pas répondu une
se ? Il comprend d'abord
devait faire, il l'avoue, il
qu'il ne s'en soit pas avisé ;
ut qu'en toutes autres ren-
cette idée lui serait venue,
trouve naturelle, facile, et
e au sens commun. Cepen-
est convaincu qu'il n'y son-
t du tout, et qu'elle ne s'of-
nis à lui, non pas même con-
t. Pourquoi ne voulez-vous
croie que sa mauvaise for-
sida à cet oubli, et le ména-
expres ? Nos théologiens ne
s que la Providence n'aveu-
quefois l'homme, tant à l'é-
omissions que par rapport
ment actuel. Plutarque ne
serait point ce dogme ; car il
ande bien fortement à ceux
ent les poètes de rectifier
passages où ils trouveront
dieux nous trompent et nous
t vers le mal. C'est de quoi il
ertit en particulier à l'égard
s d'Euripide (88) qu'Amyot
de cette façon :

*ux puissans trop plus que nous ne som-
mes,
busant nous autres pauvres hommes
nieurs tours de ruse tromperesse.*

loin d'avouer qu'une puis-
divine soit cause que nous
ions le mauvais parti, lors
que nous connaissons le bon,
qu'on attribue cela à une pas-
atale.

τόδ' ἔδν θεῶν ἀνθρώποις κακόν,
τις εἰδῆ τάχαθον, χρῆται δὲ
μή.

μὲν οὖν, καὶ ἄλογον, καὶ οἰκτρὸν,
τὸ βέλτιον, ὑπὸ τοῦ χείρονος ἐξ-
ις καὶ μαλακίας ἄγεσθαι.

*malum mortalibus divinitus
ut bonum videant, non utantur tamen:*

*verò beluinum, non divinum
malum, et brutum ac misera-
lius videntem intemperantiā
itit ad deterius rapi* (89). Mais

οὐλαῖσι μορφαῖς οἱ θεοὶ σοφισμά-
ἀλλουσιν ἡμᾶς κρείττονες πειφυκό-
tis dii formis homines sophismatum quod
id præstant in fraudem agunt. Euripi-
d Plutarchum, de audiendis Poëtis,
21.

em, ibidem, pag. 33, E.

quelque solides que puissent être à
certains égards ces réflexions de Plu-
tarque, il faut toujours se souvenir
que notre théologie, et le langage
commun de tous les chrétiens fondé
sur plusieurs passages de l'Écriture,
établissent, comme un dogme très-
certain, que l'aveuglement de l'hom-
me, sa folie, sa poltronnerie, sont
assez souvent l'effet d'une Providence
particulière qui le punit; et que sa
prudence, ses réponses à propos dans
un interrogatoire, sa fermeté, son
esprit, sont des faveurs inspirées par
la Providence qui le veut sauver,
ou le faire prospérer. Les païens sa-
vaient ce dogme; car nous voyons
que Manlius déclara aux bourgeois
de Rome que si les dieux empê-
chaient sa ruine, ce ne serait pas en
descendant sur la terre, mais en in-
spirant de honnes résolutions aux Ro-
mains, comme ils lui avaient inspiré
la valeur et le courage qui avaient
sauvé la république : *Benè facitis
quòd abominamini : dii prohibebunt
hæc : sed nunquàm propter me de
cælo descendent : vobis dent mentem
oportet, ut prohibeatis : sicut mihi
dederunt armato togatoque, ut vos à
barbaris hostibus, à superbis defen-
derem civibus* (90).

Je ne finirai point sans dire que
si d'un côté l'on nomme malheur ce
qui quelquefois est une suite de l'im-
prudence, on donne de l'autre le
nom de bonheur à ce qui est quel-
quefois un effet de la prudence. On a
vu tenir à certaines gens une con-
duite si téméraire, qu'on ne doutait
point qu'elle ne se terminât par quel-
que rude mortification : ils atta-
quaient et ils mordaient tout le mon-
de; et si le premier engagement
avait paru digne d'un étourdi, la
continuation n'était qu'une longue
suite de témérités, et de saillies dé-
réglées et furieuses. Selon toutes les
règles, ces gens-là devaient succom-
ber honteusement, et néanmoins on
les a vus triompher, ou du moins se
retirer du combat sans aucune mar-
que de flétrissure. Voilà un grand
bonheur, s'écriait-on. Mais il est
certain que la ruse et la fine politi-
que avait plus de part à ces bons
succès que la fortune. Ces prétendus

(90) Titus Livius, lib. VI, pag. m. 176.

téméraires avaient pris de longue main leurs précautions avec beaucoup de prudence ; ils s'étaient rendus nécessaires à des personnes qui étaient capables de les tirer de tout mauvais pas. Ils avaient trouvé le secret de leur être utiles, soit par rapport aux plaisirs secrets, soit par rapport à l'ambition. Les circonstances du temps leur avaient été favorables ; le métier de chef d'espions, ou tel autre emploi occulte, était d'un usage merveilleux. On était donc assuré du succès de ses querelles déraisonnables ; on n'agissait donc pas témérairement.

(L) *Le cardinal de Richelieu . . . n'admettait point d'autre cause du malheur que l'imprudence.*] M. Auberi nous apprend cette particularité. Il dit que le cardinal de Richelieu et le comte duc d'Olivarez, premiers ministres, l'un de France, l'autre d'Espagne, ont été rivaux et antagonistes ; (91) que *leur crédit a presque eu la même durée ; qu'ils ont été comparés à deux astres de la première ou du moins de la seconde grandeur, qui attiraient sur eux la vue, l'estime et l'admiration de toute la chrétienté. Que le cardinal s'éclipsa le premier par une mort naturelle le 4 de décembre 1642, et que l'autre ne jouit pas plus de cinq ou six semaines de cet avantage, ayant été disgracié le 17 janvier 1643. Le motif ou le prétexte de sa disgrâce fut le malheur qui accompagnait toutes ses entreprises. C'était en effet l'accuser d'imprudence. Dans le sentiment du cardinal de Richelieu, l'imprudent et le malheureux n'est qu'un* (92). *Il pratiquait ainsi volontiers l'une de ses plus constantes maximes, qui était, pour nous servir de ses propres termes* (93), « *Qu'en matière d'état on*

(91) Auberi, Histoire du cardinal Mazarin, liv. I, pag. 100.

(92) Cela est bien éloigné des sentimens du Garimberto, qui soutient, della Fortuna, c. XVII, qu'il ne faut point appeler heureux celui qui agit selon les vues de la prudence ; et, cap. XIX, qu'on n'est heureux ni par art, ni par prudence, ni par la faveur de Dieu, mais par une impétuosité naturelle excitée dans l'âme ; et, c. III et IV, l. IV, que la Fortune favorise les audacieux, et qu'elle est amie des présomptueux, et sort souvent des téméraires. Voyez, tom. V, pag. 70, remarque (K) de l'article CHARLES-QUINT.

(93) Voyez le même Auberi, Histoire du cardinal de Richelieu, liv. VII, chap. IV, pag. m. 383.

» ne saurait jamais se précautionner trop, ni chercher trop de sûreté ; qu'il fallait, s'il se pouvait, avoir toujours deux cordes à son arc ; que pour bien réussir il ne fallait pas prendre ses mesures trop justes ; mais que pour faire beaucoup, il fallait s'efforcer, et s'appréter à faire encore plus : qu'en un mot dans toutes les grandes affaires, si on ne prenait des mesures trop longues en apparence, elles trouvaient toujours trop courtes l'effet. » Il est malaisé de croire que ce cardinal n'ait pas reconnu quelquefois, dans les entreprises qui lui avaient pas réussi, qu'il avait néanmoins toutes les mesures que la prudence avait pu lui suggérer. Si se croyait donc alors coupable de quelque imprudence, il donnait pas d'étendue à l'idée de prudence que ne lui en faut donner ; car s'il croyait que ceux qui se fient à un homme qui les trompera ne sont pas prudents, il supposait que la prudence renferme la certitude des événements qui dépendent du franc arbitre. C'est une erreur. Il y a des gens que l'on éprouve fidèles plusieurs fois de suite, et de telle sorte que sans aucune ombre d'imprudence on leur confie une affaire. Cependant ils s'acquittent très-mal, et ils commencent alors de trahir, et ils la finissent par échouer. Ce serait demander d'un premier ministre plus de connaissance que la nature humaine n'en peut avoir, que de prétendre qu'il s'est fié à cet homme-là (94) ; que ce n'est point par malheur, mais par faute que l'entreprise est échouée, puisqu'il aurait dû être instruit du changement intérieur de cette personne. Vous voyez donc qu'il ne peut entrer dans cette question beaucoup d'équivoques ou de disputes de mots. Le malheur d'une entreprise est toujours accompagné de quelque défaut de connaissance. Si vous donnez à défaut-là le nom d'imprudence, et si vous voulez raisonner conséquemment à cette définition, vous pourrez soutenir pleinement et sans réserve la thèse du cardinal de Richelieu ; mais votre définition sera fautive,

(94) Conférez ce que dessus, pag. 191, num. V.

nd vous serez d'accord avec
re.

MAQUE, peintre célèbre de Byzance, vivait du temps de Jules César. Il fit un tableau de Médée (a), qui fut acheté quatre-vingts talents par cet empereur, pour être mis au temple de Vénus (b). Ce tableau est un peu forte; c'est une quatre-vingt-douze mille monnaie de France, selon l'estimation du père Hardouin. Timomache n'avait pas encore fini la dernière main à sa Médée; mais ce qui la faisait encore estimer. Pline n'a pas mauvaise grâce d'admirer ce caprice de ces hommes (A). Il y a dans l'Anthologie quelques épigrammes sur cette Médée, qu'Aulu-Gelle a traduites en latin (c). Ce n'est pas l'ouvrage auquel ce tableau eût le plus heureusement servi; car outre que l'on n'estimait pas moins son Iphigénie et le reste, l'on jugeait que sa dernière œuvre était l'ouvrage où son art avait paru davantage. J'ai recueilli quelques fautes (B).

Moréri a dit très-improprement, des tableaux d'une Médée et d'un Ajax.

Veneris genitricis æde. Plin., lib. cap. XI.
nigr. CXXI, CXXII.

Pline n'a pas mauvaise grâce d'admirer ce caprice du goût des hommes. Si l'on faisait plus de cas des ouvrages d'un grand maître, que des ouvrages qu'un peintre fort méritait finis, il ne faudrait pas donner; mais que les ouvrages faits d'une habile main excitent de passion que ses ébauches, qui paraît déraisonnable. La nature-t-elle là-dedans? Se fait-il devoir de chérir les choses à la vue de l'infortune qu'elles ont eue avant de leur auteur avant que d'être reçues toute leur forme? Peut-

être chercherait-on des raisons que personne ne pourrait donner. Laissons-en donc les recherches: rapportons seulement ce que Pline a dit. *Illud perquam rarum ac memoridignum, etiam suprema opera artificum imperfectasque tabulas, sicut Irin Aristidis, Tyndaridas Nicomachi, Medeam Timomachi, et quam diximus Venerem Apellis, in majori admiratione esse quam perfecta* (1).

(B) *Sa Gorgone était l'ouvrage où son art avait paru davantage. J'ai recueilli quelques fautes.* Lisez ces paroles de Pline au chapitre XI du XXXV. livre: *Præcipue ars ei favisse in Gorgone visa est.* Charles Étienne avait cité le V. livre; M. Lloyd a supprimé la citation, au lieu de la rectifier, et n'a rien ajouté à l'article, sinon qu'Athénée, au livre XIV, cite un Timomache qui avait écrit l'Histoire de Cypre. MM. Moréri et Hofman ne citent personne. On a retranché dans les dernières éditions de Charles Étienne l'article *Timoniachus*, qui est dans celle de l'an 1620, revue et corrigée par Frédéric Morel. Il est étrange que ce savant homme n'ait point vu qu'une *m* changée par un imprimeur en *ni*, avait produit le prétendu peintre Timoniachus.

(1) Plin., lib. XXXV, cap. XI.

TIPHERNAS (GRÉGOIRE (a)), natif de Tipherne en Italie (b), mérite une bonne place parmi les doctes humanistes du XV. siècle *. Il savait le grec, et il traduisit en latin une partie de Strabon. C'est celle que Guarino de Vérone n'avait pas traduite *. Quelques-uns disent que

(a) Et non pas George, comme dit Moréri.

(b) Leand. Albertus', in Descrip. Ital., pag. m. 132.

* Joly dit que cet auteur, que plusieurs écrivains appellent *Lilius Gregorius Tiphernus*, se nomme lui-même à la tête de ses poésies, *Publius Gregorius Tifernas*.

* Guarino avait traduit les six premiers livres, Tiphernus traduisit les sept autres: le tout fut imprimé à Venise; 1472, in-folio, réimprimé en 1480, in-folio; Lyon, 1559, 2 vol. in-16. En donnant cette ro-

Politien s'appropriâ la traduction d'Hérodien que Tiphernas avait faite ; mais cela n'est guère croyable (c). La manière dont Tiphernas obtint la profession de la langue grecque dans l'université de Paris (A) est fort singulière. Vous trouverez ses vers latins * dans les *Délices des Poètes italiens* (d). Il allait quelquefois acheter lui-même ses provisions, mais il marchandait avec un style si étudié que les paysans ne s'en accommodaient pas (B).

marque de Goujet, Joly indique quelques autres éditions d'après Fabricius.

(c) Tiré de Paul Jove, *Elog.*, cap. CXVII, pag. m. 259.

* On ne trouve dans les *Deliciæ Poetarum Italorum* que six petites pièces de Tiphernas. Leclerc, d'après les notes de Goujet, donne la liste des autres productions poétiques de Tiphernas.

(d) Au II^e. tome, pag. 1171.

(A) *La profession de la langue grecque dans l'université de Paris.*] Voici les paroles de Pierre Matthieu : *De l'escole d'Emanuel Chrisolora estoit sorti Gregoire Typhernas, qui vint à Paris, et se presentant au recteur, luy dist qu'il estoit venu pour enseigner les lettres grecques, et demandoit qu'on luy donnast la recompense portée par les saints decretz. Le recteur s'estonna un peu de la hardiesse de cet estranger, et neantmoins loua son desir, et de l'avis de l'Université l'arresta et luy donna l'entretienement qu'il desiroit. Hermonyme de Sparte luy succeda* (1). Gabriel Naudé rapporte la même chose, et s'en sert pour faire voir l'inclination de Louis XI à protéger les savans. *Nous pouvons juger, dit-il* (2), *par l'Épître de Philelphe, rapportée dans le précédent chapitre.... comme il avait toujours favorisé les Grecs de Constantinople qui s'étaient venus ranger à Paris pour vivre et continuer le cours de leurs études sous l'assurance de la liberté. Gregoire Typhernas fut le premier qui*

(1) Pierre Matthieu, *Histoire de Louis XI*, liv. XI, pag. m. 734, 735.

(2) Naudé, *Additions à l'Histoire de Louis XI*, pag. 185.

en traça le chemin aux autres lequel étant arrivé à Paris se presenta au recteur, etc. Naudé *Mélancthon, in Oratione de Capone, tomo III.* Plusieurs écrivains mentionnent de cette démarche de Tiphernas, et entre autres Sixtinus Amama, qui observe que ce personnage vint à Paris environ l'an 1471 et qu'il indiqua au recteur ce qui avait été ordonné par le concile de Vienne : il n'oublia point de dire que l'université de Paris fut expressément nommée dans les décrets de ce concile (4).

(B) *Il marchandait avec un style si étudié, que les paysans ne s'en accommodaient pas.*] Jovien Pontanus qui avait été son disciple, raconte cette chose de cette façon : *Gregorius Typhernas quo præceptore græcæ litteris usus sum adolescens, ad fore accesserat rerum venalium, dum rusticano cum homine non potest mercimonio convenire, sermone cum illo nimis composito utebatur ibi ego, qui rem perpendissem, versus ad rusticum, etc.* (5).

(3) De ces termes de Naudé l'on peut conclure qu'il a cru que Tiphernas était Grec.

* D'après des vers latins de Tiphernas, on pense que cet auteur était à Paris dès 1455, le règne de Charles VII ; il ne resta environ quatre ans en France ; alla à Venise, où il passa plusieurs années. Il mourut à l'âge de cinquante ans, empoisonné, dit-on, par un ecclésiastique sous le pontificat de Paul II (c'est-à-dire de 1471).

(4) Voyez Sixtinus Amama, in *Parænetico excitandis SS. Linguarum Studiis*, à la page de son *Anti-Barbarus Bibliæ*, édition. 1621.

(5) Jovian. Pontanus, de *Sermone*, lib. cap. I, pag. m. 1704, 1705.

TYPOT (JACQUES), en latin *Typotius*. On trouvera dans Moréri ce que M. Teissier a déjà publié touchant ce juriste consulte flamand (a). J'y fais quelque correction (b), et j'ajouterai qu'une chose, c'est que Typot fit des actions si blâmables, et un livre où il diffamait tant de personnes qualifiées, en Suède (c), que peu s'en fallut qu'on ne le punît du dernier

(a) Teissier, *Addit. aux Éloges*, tome I, pag. 353, édit de 1696.

(b) Voyez la rem. (C).

(c) Voyez la rem. (A).

plíce. Il maltraita en particulier l'illustre Pontus de la Gardie (A), qu'il avait accompagné dans l'ambassade de Rome (d). L'indignation de Jean III, roi de Suède, contre cet auteur, paraît clairement dans la réponse qu'il fit à une lettre où on le pria de faire sortir de prison Jacques Typot (B). Il ne lui accorda point cette grâce; le prisonnier ne fut élargi qu'après la mort de ce prince; et ayant encore goûté de la faveur pendant quelque temps, il vit changer la face des choses (e), et se retira de la cour de sa majesté impériale. Il mourut, non pas l'an 1604, comme le dit M. de Thou, mais quelque temps auparavant. Il y a quelque autre chose à rectifier dans son article (C).

(d) Voyez la Vie de ce Pontus, publiée en 1690 par Claudius Arrhénius Oernhielm, pag. 165.

(e) Voyez la rem. (C).

(A) Il maltraita Pontus de la Gardie.] Il l'accusa d'avoir gagné les bonnes grâces du roi de Suède en lui livrant la forteresse de Wardberg, qui appartenait au Danemarck. Il suppose que Pontus était au service de sa majesté danoise en ce temps-là, c'est-à-dire l'an 1565. Oernhielm réfute cette accusation par le passe-port que ce monarque accorda à la Gardie, le 16 mars 1571. La Gardie servant la Suède fut pris dans une bataille que les Danois gagnèrent sur les Suédois, l'an 1569. Il fut détenu en prison jusques à la paix conclue le 13 de décembre 1570, ratifiée le 16 de mars 1571. Le roi de Danemarck lui expédia un passe-port honorable, ce qu'il n'eût point fait s'il l'eût regardé comme un traître. *Non aliundè melius dilucet Typotiani mendacii vanitas, quàm, ut sperius indicavimus, nugatur, apud Ericum Sueonum regem PONTIUM captasse locum gratiæ, proinde ei Wardbergensi arce. Si sic se*

res habuisset, quomodò potuisset Fredericus rex, spontè nullàque adactus necessitate, rerum sibi carissimarum proditorem, cari dilectique sibi equitis nomine compellare? Quis unquàm regum, arcium, terrarum, copiarumque suarum proditorem, dignatus est nomine tam honorifico, ac non potius quovis, pro atrocitate facti, proscidit non injusto convitio? Cur non æquam tanto facinori mercedem retulit? Cur alia omnia de se meritum, mancipio jam sibi etiam traditum, benignè tantum toto captivitatis tempore habuit rex, sed etiam redintegratà cum Suecis pace, honoris gratiæque plenissimis litteris securum redire fecit in Sueciam (1)? L'auteur que je cite rapporte les propres termes du passe-port, traduits de l'original en latin. Un peu auparavant il avait dit que Typotius parla très-mal de l'extraction de Pontus de la Gardie, ce qui, continue-t-il, n'est pas étonnant; car cet écrivain a eu l'audace de mordre jusques aux rois de Suède. Il observe que cet ouvrage satirique avait été réimprimé depuis peu par le soin de gens malins. *Quæ paulò liberaliore manu adduci à me oportuit, ut famosum libellum Jacobi Typotii venenati convincerem mendacii, quo ille, suggerente veteri quodam congerrone Ægidio, ut ipse fatetur, homine ignoto ac terræ filio, natalibus, vitæ famæque PONTI adspergere voluit labem, quam fœdissimam conscivit sibi ipsi, typis committens fuco dictionis pictas livorisque plenas calumnias. Sed quid mirum est, allatràsse eum genus et famam PONTI, qui ne regibus quidem, aut ulli Sueciæ gentis honesto viro satis fuit æquus? Etenim, in monstroso illo ingenii foetu, recusò nuper à malevolis, nefandi in bonorum famam sceleris consciis, atque ideò nec loci nec editoris nomen proferre ausis, debacchatur in Ericum ipsum et Johannem reges, adeò non parcit aliis viris illustribus ex ordine equestri, quorum gloriosa semper fuit, ac deinceps erit apud posteros memoria. Quin imò, in religionem, et nationem ipsam, cujus, ut Pontificius è Belgio sacrificulus, flagrabat odio,*

(1) Claudius Arrhenius Oernhielm, in Vita Pontii de la Gardie, pag. 19, 20.

stolidè nonnunquàm invehitur (2). Pour cette audace satirique, ajoutait-il, et pour d'autres crimes, on le condamna à la mort, et on l'eût puni de cette peine, si le roi de Danemarck n'eût intercédé pour lui; mais si cette intercession lui sauva la vie, elle ne le sauva pas de la honte du bannissement. *Ob quæ, aliaque (*) facinora, damnatus hic fuit capitis, luissetque factis dignum supplicium, nisi intercessio regis Daniæ intervenisset, quæ quidem à meritâ morte illum liberavit, sed non ab ignominiosâ ex hoc regno relegatione* (3).

(B) *La réponse qu'il fit à une lettre où on le priait de faire sortir de prison Jacques Typot.*] Frideric II, roi de Danemarck, lui avait écrit cette lettre : voici un morceau de la réponse du roi de Suède (4) : *Quo minus (5) petitioni Majestati Vestræ in hac causâ satisfacere possimus, facit magnitudo scelerum, quibus caput suum obstrinxerat idem Typotius, quæ si æquè Majestatis Vestræ ac nobis nota fuissent, scimus, non tantum tributuram fuisse Majestatem Vestram ejus desideriis ac precibus, ut pro ipso intercedere sustinerit. Etenim is homo est, qui virus mendacis linguæ, sine ullo discrimine, in summos imosque passim effundit. Indè est, quòd non tetro tantum carceri mancipandum, sed ultimo etiam supplicio afficiendum eum censuimus, in quem si quid mitius in posterum decreverimus, id clementiæ nostræ, Majestatisque Vestræ intercessioni, non innocentiae suæ debet. Confidimus certò, Majestatem Vestram hanc excusationem nostram, ut justam et idoneam adprobaturam.* Cette lettre du roi de Suède est datée du 17 février 1583. Notez que le roi de Danemarck intercèda pour Jacques Typot à la prière d'un homme qu'il aimait beaucoup, et qui lui servait de médecin, et qui était frère du prisonnier (6).

(2) Claudius Arrhenius OErnhielm, in *Vitâ Ponti de la Gardie*, pag. 11, 12.

(*) Messenius *Scondiæ Illustratæ* I. VII, ad ann. 1581. A Ponto Typotius plurimarum convictus imposturarum et calumniarum, carceri perpetuo adjudicatur mancipaturque, inquit, undè mirum non est, quòd in illum in primis debachetur.

(3) *Idem, ibidem.*

(4) *Idem, ibidem*, pag. 12, 13.

(5) *C'est-à-dire que Typot fut délivré de prison.*

(6) *Vix evitato, Friderici II, Danorum regis*

(C) *Il mourut... avant l'a.... Il y a quelque autre rectifier dans son article.*] I que M. de Thou a faite en sa mort à l'an 1604 (7), a été quée par M. Mollérus dans s tions au *Suecia litterata* Scheffer (8). Il y a un livre i l'an 1602 (9), où l'on trouv funèbre que Jean Jessénus à médecin de l'empereur, co Jacques Typot. Si M. Teissie pris garde, il eût corrigé l'e M. de Thou. Quelques auten que Typot mourut l'an 16 On trouve dans la préface d tome *Symbolorum Pontifici gum, et Principum Octavii da*, datée du 15 de mars 16 était mort après avoir achev cation des symboles de ce tome. Ces paroles *Jacobus Ty in aulâ Suecicâ diu fuit, Sudermaniæ duci ac tancum Sigismundo Poloniæ pote tunc dissidenti percaru* trouvent ainsi traduites Teissier : « Jacques Typot » meura long-temps à la » Suède, où il fut aimé p » de Sudermanie et par le » avait alors quelque diffé » Sigismond, roi de Pologn » veu (12). » Cette traducti ques défauts; il ne fallait p mer le nom de baptême d Sudermanie, ni amener u Suède distinct de ce duc; visible que M. de Thou : Charles fut duc de Suder enfin roi de Suède. Il a cela; mais il a eu tort d que la faveur de Typot f auprès de ce Charles. Il eût que la faveur de Typot auj

(cui frater ejus Mattias gratissimâ curâ valetudinis) intercessione. J. Hypomn. ad Schefferi Sueciam litt 443.

(7) Thuan., Hist., lib. CXXXI

(8) Pag. 443.

(9) *C'est le II^e. tome Symbol Stradæ. Voyez M. Mollérus, Hy ciam litteratam*, pag. 444.

(10) Witte, in *Diario Biograph. suprâ*. Valère André, *Biblioth. be dit qu'il mourut environ l'an 1600.*

(11) Thuan., Hist., lib. CXXXI

(12) Teissier, *Éloges tirés de M. II*, pag. 353.

frère de ce duc de Sudermanie assez long-temps, et qu'il fut d'une manière bien triste, emprisonné, et condamné à mort, et n'ayant obtenu grâce que qu'à l'intercession de sa sœur danoise. On aurait pu ajouter que ne me trompe, qu'après la mort de Jean III il regagna la faveur, et jouit sous le règne de Sigismond, fils de ce Jean; mais qu'il n'y avait rien à faire pour lui dans la mesure que le duc de Sudermanie fut créé roi, à l'exclusion de son oncle, roi de Pologne; mais maintenant pendant les contestations qui s'élevèrent entre l'oncle et le neveu, et qu'enfin il se retira, le parti de Sigismond eut été vain. Voilà, ce me semble, quelles sont les vicissitudes de la destinée de Typot. Je fais fond sur ce qu'on trouve dans la Bibliothèque du Pays après la mort de Jean III il fut en liberté par Sigismond, et devant les états du Royaume à l'inauguration du couronnement.

*Mortuo deinde Suecorum rege Christiano, ejus filius atque successor Sigismundus III, et etiam Daniæ rege Christiano IV, Typotium pristinae libertati: eique tum imposita servituti incia in ipsis regni comitiis habuit orationem illam, quam ad eum vocat, habendi; quam Typotius erga regem suum fidei et benevolentiae causas disertè exposuit. Rege autem in regnum restitutus, quod ei per electionem acciderat, profecto, Typotius à Romanis imp. Rodolpho II inter familiares adlectus, ac historiographi titulo ornatus, diem clausit extremum circa ætatis millesimum sexcentum et triginta (13). On voit dans la même année, que ses *Orationes gestæ ad Annam Sueciæ et Pologinam* furent imprimées à Stockholm l'an 1594. La harangue de Typot dont j'ai fait mention fut aussi dans la même ville imprimée (14), et il assure (15) dans son Oraison funèbre du roi*

Andreas, Biblioth. belg., pag. 432. Fer., in Sueciâ litteratâ, pag. m. 274. et., lib. II de Salute Reipubl., pag. Scheff., ibidem.

Jean III, qui mourut au mois de novembre 1592. Elle fut imprimée à Stockholm l'an 1594 (16). C'est un signe qu'il se trouva en Suède dans une assez bonne posture après la mort de ce monarque. Il y a une chose qui fait de la peine dans tout ceci, c'est que de fort bons auteurs assurent (17), que l'intercession de sa majesté danoise le préserva bien du supplice, mais non pas de l'infamie d'être chassé du royaume. Frideric II, roi de Danemarck, intercèda pour Typot, ou l'an 1582, ou vers le commencement de l'an 1583. Si en sa considération on commua la peine de mort en celle de bannissement, il semble qu'il faudrait dire que le prisonnier fut banni l'an 1583. Cependant nous avons vu (18) que Sigismond, successeur d'un prince (19) qui mourut l'an 1592, mit en liberté Typot, et que Christiern IV, roi de Danemarck, l'en pria. On ne saurait accorder ensemble ces deux relations, et peut-être faudrait-il dire qu'après la mort du roi Jean on cassa l'arrêt d'exil, et l'on rappela Typot par ordre du roi Sigismond.

Pendant que l'on imprimait ceci, j'ai trouvé de quoi fixer mes conjectures dans un ouvrage allemand (20) dont on m'a traduit quelques pages qui concernent Jacques Typot. J'y ai trouvé un passage qui me fait croire que M. Oernhielm s'est trompé quand il a dit que l'intercession de Frideric II, roi de Danemarck, n'empêcha pas que cet homme ne fût banni de Suède avec infamie. Ce passage est contenu dans une lettre écrite à Typot par Zacharie Palthénus, et imprimée avec un traité de Typot, à Francfort l'an 1595. Palthénus assure, 1°. que Jean III, roi de Suède, empêcha que Jacques Typot ne fût opprimé entièrement par ses ennemis; 2°. que Sigismond III, roi de Pologne et de Suède redonna la liberté à ce prisonnier: *Quæ tibi ergastulum, aut, ut tu loqui soles, Dei gratia peperit, de fortuna et legibus, cum fortuna, quam*

(16) Mollerus, Hypomn. ad Sueciam litteratam, pag. 444.

(17) Mollerus, ibidem, pag. 443. Voyez aussi la remarque (A), à la fin.

(18) Ci-dessus, citation (13).

(19) Jean III, roi de Suède.

(20) Les Entretiens de M. Tentzélius, mois de septembre 1690.

*liberatio, uti videre est, concepit, ego fasciis involvi, prodibuntque brevi in lucem. Felix infelicitas tua, quæ tibi veræ laudis, imò solidæ felicitatis principium exstitit. Abfuisti à familiarium commercio, doleo, dolet mecum litteratorum chorus, quanquàm mæroris tui vehementioris nullum signum in libris tuis repererim, et tu Johannis III regis Sueciæ humanitatem ac clementiam prædicare soleas, ut per quem stetit, ne adversariorum malignitate caderes. Sed cum abesses à tuis, versatus es cum, quæ maximè tuæ sunt, musis. Restitutus in libertatem à Sigismundo III, Poloniæ et Sueciæ rege, huic enim secundum Dei, cui etiam ille cedit, misericordiam, consuetudinem nostram refers acceptam, profers in lucem luce dignissimos diversi argumenti plurimos codices (21). M. Tentzélius raconte que Jacques Typot dédia au roi de Suède, Sigismond III, son *Traité de Fortuné*, imprimé à Francfort l'an 1595, et au roi de Danemarck Christiern, son *Traité de Fato*, imprimé au même lieu en la même année, et qu'il dit au commencement de son *Traité de Fortuné*, qu'il avait reçu du roi Sigismond beaucoup de faveurs, et qu'il avait attendu à Calmar le retour de ce monarque, et que ses envieux l'empêchèrent d'aller au-devant de sa majesté jusques à Dantzick. Vous remarquerez que la préface de ce livre fut faite à Wirtshourg au mois de décembre 1595. Il est bien surprenant que M. Oernhielm, historiographe de Suède, ait ignoré que cet homme sortit glorieusement de prison, et non pas par une sentence infamante de bannissement.*

Voici quelques fautes de M. Moréri. I. Il dit que Sigismond, successeur de Jean, mit en liberté Typot, et l'employa en plusieurs affaires de la dernière importance. M. Teissier (22) s'est servi des mêmes paroles, sous la citation unique de Valère André, auteur qui ne parle d'aucune affaire de cette nature, et qui ne dit autre chose sinon que Typot, ayant été élargi, fut chargé de prononcer la

harangue inaugurale devant les états. II. Enfin, ajoute M. Moréri, copiste de M. Teissier, Sigismond ayant été élu roi de Pologne, pot se retira à la cour de l'empereur Rodolphe II. Cela signifie que Sigismond fut élu roi de Pologne quelques années après qu'il eut succédé à Jean III, roi de Suède. Rien de plus faux. Jean III mourut au mois de novembre 1592. Sigismond III fils ne fut couronné roi de Suède qu'en 1594, et il avait été élu roi de Pologne l'an 1587. La III^e fautes de M. Moréri est d'avoir mis la mort de Typot à l'an 1606.

TYRANNION, grammairien célèbre au temps de Pompée, était d'Amise dans le royaume de Pont. Il s'appelaient au commencement Théophraste; mais à cause qu'il tourmentait ses condisciples, leur commun maître, Histiaëus, le nomma Tyrannion (A). Il fut disciple de Démétrius de Thrace à Rhodes. Il tomba entre les mains de Lucius Licinius lorsque ce général des troupes romaines eut mis en fuite les pirates thridates, et se fut emparé de ses états. Cette captivité de Tyrannion ne lui fut pas désavantageuse, puisqu'elle lui procura l'occasion de se rendre illustre à Rome, et d'y amasser du bien. Il l'employa entre autres usages à dresser une bibliothèque de plus de trente mille volumes (a). Il mourut fort vieux, mine consumée par la goutte (b). Le temps de sa mort n'est pas marqué dans Suidas (B). Je dois pas oublier que Muréna manda Tyrannion à Lucius pour se faire un sujet de vanité d'avoir affranchi un célèbre grammairien. Les réflexions de

(21) Zach. Palthenius, epist. ad Typotium, apud Tentzelium, Monatliche Unterredungen, sept. 1690, pag. 861.

(22) Teissier, Additions aux Éloges, tom II, pag. 354.

(a) Charles Étienne, Lloyd, Holm, Moréri, disent seulement trois mille.

(b) Ex Suidâ, in Tyrannion.

là-dessus ne sont pas es (C). Le soin que tyrannion d'amasser des a contribué très-utile- la conservation des ou- d'Aristote. La destinée ouvrages a été assez sin- (D). Elle mérite d'être ée, et surtout puisqu'il 'un philosophe si renom- étaient dans la bibliothé- n certain Apellicon : j'en ici-dessous (E). Sylla, s'é- du maître d'Athènes, se e cette bibliothèque, et la er à Rome. Tyrannion, rouvé le moyen de s'insi- aus la familiarité du bi- caire de Sylla, s'accom- le tous les écrits d'Aris- de Théophraste qu'il put trer. On a vu la suite t cela dans l'article d'AN- s de Rhodes, et on la lus amplement ci-dessous. n avait été disciple de notre yon (c) (F) : le fils et le de Cicéron furent ses dis- Rome. Cicéron se servit pour mettre en ordre sa héque (G). Tyrannion fit e que Pomponius Atticus i (H).

abo, lib. XII, pag. 377.

A cause qu'il tourmentait ses iples.... on le nomma Tyran- Dans la traduction de Suidas ces paroles grecques, *Τυραν-ιομάσθη, ὃς κατατρίχων τῶνων*, rendues par celles-ci : *Ty-lictus est, quod condiscipulos aret*. Lisez *ὃς κατατρίχων*. pas besoin d'avertir qu'ex- ta été mis par les imprimeurs ace d'exagitaret : mais il est dire que M. Moréri ne son- int assez au titre de son ou- il donnait ses conjectures s traductions des auteurs qu'il

citait au bas des articles. S'il eût fait un roman, et non pas un diction- naire historique, on lui pardonnerait cette liberté. Personne ne lui avait appris que Théophraste *étant devenu superbe à cause de sa science, et méprisant ses égaux, on le nomma Tyrannion*.

(B) *Le temps de sa mort n'est pas bien marqué dans Suidas.*] Comment est-ce que Tyrannion serait mort la troisième année de la 120^e. olympiade, ainsi qu'on le dit dans Suidas, puisqu'il ne fut amené à Rome qu'après que Luculle eut mis en fuite Mithridate, pendant l'olympiade 177 ? Patricius (1) conjecture qu'au lieu de *ὀλυμπιάδι ρκ'*, Suidas avait dit *ὀλυμπιάδι ρπ'*. Selon cela, il faudrait dire que Tyrannion mourut l'an 3^e. de la 180^e. olympiade. Il y a quelque vraisemblance dans la correction de Patricius : il est néanmoins certain que Tyrannion enseignait dans la maison de Cicéron pendant l'année dernière de la 180^e. olympiade (2); et comme il prenait soin de mettre en ordre la bibliothèque de Cicéron (3), il ne fallait pas qu'il fût encore dans l'état de caducité où il mourut, selon Suidas. Ce que je vais dire est incomparablement plus fort ou contre la correction de Patricius, ou contre Suidas même, s'il a parlé conformément à la conjecture de Patricius. Lorsque César était en Afrique pour faire la guerre à Juba, c'est-à-dire l'an de Rome 707, le 2^e. de la 184^e. olympiade, Cicéron et Atticus se promirent de convenir d'un jour pour assister à la lecture que Tyrannion leur ferait d'un livre de sa façon (4). Atticus l'ayant entendu lire sans son ami en reçut quelques reproches (5).

(C) *Les réflexions de Plutarque là-dessus ne sont pas mauvaises.*] Muréna, dit-il, ne répondit point à la générosité de Lucullus : en faisant semblant d'affranchir Tyrannion il lui ôtait la liberté. Pour en user hon-

(1) Discussion. peripateticar., tom. I, lib. IV, pag. 36.

(2) Cicero, epist. IV, lib. II ad Q. Fratrem. Elle fut écrite l'année que Tullia fut mariée avec Crassipes : c'était la 697^e. de Rome. Voyez Fabricius, dans la Vie de Cicéron.

(3) Voyez la remarque (G).

(4) Epist. II libri XII ad Atticum.

(5) Epist. VI ejusd. libri.

nêtement, il fallait le laisser ce qu'il était. Voici les paroles de Plutarque, dans la description du saccagement d'Amise, qui n'ayant pu être prévenu par tous les soins de Luculle, fut réparé tout autant que la chose fut possible à ce général. Τότε καὶ Τυραννίων ὁ γραμματικὸς ἐάλω. Μουρῆνας δ' αὐτὸν ἐξέτησατο, καὶ λάβων ἀπηνευθέραςιν, ἀνελευθέρως τῇ δωρεᾷ χρυσάμενος. Οὐ γὰρ ἐξίου Λούκουλλος ἀνδρὰ διὰ παιδείαν ἐσπουδασμένον, δούλον γενέσθαι πρότερον, εἴτα ἀπελεύθερον· ἀφαίρεσις γὰρ ἦν τῆς ὑπαρχούσης ἢ τῆς δοκύσης ἐλευθερίας δόσις. Ἀλλὰ. Μουρῆνας μὲν οὐκ ἐνταῦθα μόνον ὤφθη πολὺ τῆς τοῦ στρατηγοῦ καλοκαγαθίας ἀποδίωκ. *Eddem tempestate captus est Tyrannio grammaticus. Hunc Murena petivit à Lucullo, quem ut accepit, remisit eum. Verum usus est eo munere illiberaliter, nolebat enim insigni virum eruditione Lucullus prius servum fieri, inde libertinum. Quippe ereptio præsentis erat illa simulatae libertatis donatio. Cæterum non hic tantum ostendit se imperatore suo Murena honestate imparem* (6).

(D) *La destinée des ouvrages d'Aristote a été assez singulière.*] Ce grand philosophe les laissa avec son école, et avec ses autres livres, à son disciple Théophraste. Celui-ci laissa sa bibliothèque à Néléus, qui avait été son disciple et celui d'Aristote. Néléus fit porter à Scepsis (7) sa bibliothèque, et la laissa à ses héritiers. Ceux-ci, gens idiots et sans lettres, n'eurent autre soin de cette bibliothèque que de la tenir bien fermée (8); et, lorsqu'ils apprirent l'empressement avec lequel les rois de Pergame, dont ils étaient sujets, cherchaient des livres, ils enfouirent sous terre ceux de Néléus. Au bout d'un assez long temps leur postérité les tira de ce cachot, fort

(6) Plut., in Lucullo, pag. 504.

(7) C'était sa patrie et une ville de la Troade.

(8) Παρέδωκεν ἰδίᾳ τὰς ἀνθρώποις οἱ κατὰ κλεισὰ εἶχον τὰ βιβλία οὐδ' ἐπιμέλως κείμενα. Reliquit ineruditus hominibus, qui incuriè positos sub clavibus reposuerunt. Strab., lib. XIII, pag. 413. Saumaise, in Tertull., de Pallio, pag. m. 177, prouve par ce passage que κατὰ κλεισὸν signifie une chose précieuse que l'on conserve soigneusement. Strabon n'insinue rien moins que cela. D'ailleurs Saumaise parle des héritiers d'Apellicon, et il devait parler de ceux de Néléus.

gâtés par l'humidité et par la vermine, et vendit bien chèrement d'Aristote et ceux de Théophraste à un certain Apellicon, qui les copia : mais ses copistes remplirent mal les endroits que les vers avaient rongés et que l'humidité avait effacés, de sorte que ces livres ne furent qu'avec une infinité de fautes. Après la mort d'Apellicon, la bibliothèque fut transportée d'Amise à Rome par Sylla. Le bibliothécaire de Sylla permit au grammairien Tyrannion, grand amateur d'Aristote, de prendre les écrits de ce philosophe. Les libraires en firent tirer des copies; mais ils se servirent de gens ignorans, et ils ne collatèrent pas les copies avec l'exemplaire dont on s'était servi; de sorte que le mal devint à Rome plus grand qu'il n'était à Athènes. Voilà jusqu'à ce que Strabon a conduit la chose : puis la suite dans Plutarque et ailleurs.

Plutarque (9) dit que Sylla, tant rendu maître d'Athènes, s'appropriant la bibliothèque d'Apellicon où étaient la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, connus encore au public. Il ajouta qu'on disait qu'après qu'elle eut été transportée à Rome le grammairien Tyrannion en détournait plusieurs livres, et qu'Andronicus de Rhodes ayant eu de lui les exemplaires, les publia, et dressa les tables ou indices que l'on eut depuis. Plutarque et Strabon s'accordent à dire que pendant un assez long temps les péripatéticiens ne connaissaient guère les écrits d'Aristote ni les écrits de Théophraste, que l'ignorance des héritiers de Néléus en fut cause. Strabon dit même que les péripatéticiens modernes avaient surpassé les anciens, parce que ceux-ci, n'ayant que peu d'ouvrages d'Aristote, et ceux ne comprenant guère que les livres de moindre importance (11), n'avaient pas été en état de philosopher avec une exactitude méthodique.

(9) In Syllâ, pag. 468.

(10) Joignez à ceci le passage de Porphyre, Vita Plotini, que j'ai cité dans l'article ANDRONICUS, tom. II, pag. 105, citation (10).

(11) C'étaient ceux qu'on appelait ἐξῆς, les autres, d'une plus profonde doctrine, nommés ἀκροαμαστικοί.

Mais depuis qu'on eut dé-
ouvrages d'Aristote, il fut
à ses sectateurs de philo-
on le plan de leur maître :
llait-il qu'ils donnassent
au hasard des conjectures,
l y avait une infinité de
s ses écrits. C'est la remar-
abon (12).

(13) dit une chose qu'il
aire de rapporter. Il dit
s, possesseur de la biblio-
Aristote, la vendit toute à
Philadelphie, qui la fit
er à Alexandrie, avec les
il avait achetés à Rhodes
ènes. Il remarque au mé-
it que Laurentius, bour-
Rome sous Marc Aurèle,
mblé plus de livres que Po-
tyran de Samos; que Pi-
tyran d'Athènes; qu'Eue-
ie Nicocrate, que les rois
ne, que le poète Euripide,
philosophe Aristote. Voilà
oses en quoi Athénée est
à Strabon. Ce dernier as-
Aristote est le premier qui
une bibliothèque, et qu'il
aux rois d'Égypte l'art d'en
me. Athénée nomme bien
qui ont amassé beaucoup
avant Aristote. Il dit d'ail-
e Néléus vendit tous les li-
ce philosophe à Ptolomée
phe; mais Strabon assure
us les laissa à ses héritiers,
achèrent. Le docte François
s (14) prétend lever cette
difficulté, en supposant que
avait doubles les livres de la
èque d'Aristote, et qu'il ven-
des exemplaires au roi d'É-
et garda l'autre pour lui.
iens qu'il n'était pas trop ai-
a homme tel que Néléus de
copier tant de livres, mais
oins je n'y trouve aucune im-
lité, vu les dépenses de Pto-
pour sa bibliothèque. Que ne
pas pour avoir quelque cho-
ndre à un prince qui la paie
D'autre côté un disciple d'A-
devait tâcher de garder sa
héque, et il n'y avait point
voie de contenter ces deux

passions que celle de faire copier.
Vossius (15) s'imagine que Nélée ven-
dit toute sa bibliothèque, à la ré-
serve des ouvrages d'Aristote; mais
outre que cette exception n'a nul
fondement sur le texte d'Athénée,
quelle apparence que le roi d'Égyp-
te, en achetant la bibliothèque qui
avait appartenu à Aristote, eût souf-
fert qu'on en eût ôté les écrits de
ce grand génie? C'était principale-
ment de pareils ouvrages qu'il cher-
chait. Je remarque qu'Ammonius dit
bien que Ptolomée fit acheter soi-
gneusement les ouvrages d'Aristote,
et qu'il récompensa ceux qui lui en
apportèrent (16); mais il ne parle
point de Néléus. La libéralité de ce
roi d'Égypte fut cause qu'on sup-
posa des livres à Aristote (17). On
lui donnait ceux d'autrui, afin de
les vendre plus chèrement. Ce que
Patricius remarque sur l'autre par-
tie de la discorde de Strabon et
d'Athénée me paraît mauvais. Il
prétend que Strabon attribue à Né-
léus d'avoir été le premier qui ait
dressé une bibliothèque, et d'avoir
enseigné cet art aux rois d'Égypte
(18). Mais il est très-évident que
Strabon a dit cela d'Aristote, et
non pas de Néléus. Si l'on m'objecte
qu'Aristote mourut un an après
Alexandre, et qu'alors Ptolomée
Philadelphie, le premier fondateur
de la bibliothèque d'Alexandrie,
n'était pas encore roi, ni même fils
de roi, je réponds qu'Aristote a pu
enseigner la méthode de dresser des
bibliothèques à des gens qui ont
vécu long-temps après lui; car il n'a
été nécessaire pour cela, sinon que
l'on ait appris de quelle manière il
avait rangé ses livres. Voilà donc
ruinée l'objection de Patricius; voi-
là sans doute le vrai sens de ces pa-
roles de Strabon, διδάξας τοὺς ἐν Αἰ-
γύπτῳ βασιλέας βιβλιοθήκης σύνταξιν.
Ægypti reges bibliothecæ ordinem

(15) De Philosophorum Sectis, cap. XVII, pag. 86.

(16) Ammonius, Prolegomen in Categorias.

(17) "Ὅθεν τινὲς χρηματίσασθαι βουλόμε-
νοι, ἐπιγράφοντες συγγράμματα τῷ τοῦ
φιλοσόφου ὀνόματι προσήγον. Quare quidam
ditari indè volentes inscripserunt libros nomine
philosophi eique detulerunt. Ammonius, ibidem.

(18) Patricius, Discuss. peripatet., tom. I, pag. 35.

trabo, lib. XIII, pag. 413.

ib. I, pag. 3.

Discuss. peripatetic., tom. I, pag. 29.

docuit. Je sais bien que Strabon s'est trompé assez lourdement en cet endroit, puisqu'il a dit qu'il ne connaissait personne qui eût amassé des livres avant Aristote (19); il ne se souvenait point de Polycrate, ni de Pisistrate, ni de Nicocrate, ni d'Euripide, qui, selon la remarque d'Athénée, ont amassé beaucoup de livres. C'est un grand défaut de mémoire, je l'avoue; mais il me semble qu'il était plus aisé à Strabon de tomber dans ce défaut que de penser qu'Aristote était en vie lorsque Ptolomée Philadelphie dressait sa bibliothèque. Patricius aggrave l'erreur de Strabon, vu qu'il fait dire que Néléus est le premier qui a ramassé des livres. Ce serait avoir ignoré la passion avec laquelle Aristote en achetait (20).

Le père Rapin a narré fort agréablement les aventures des ouvrages d'Aristote; je m'en vais rapporter quelques fragmens de sa narration, parce qu'ils méritent qu'on y réfléchisse. « On prétend qu'Aristote ne put se résoudre à publier ses écrits, par un pur respect qu'il eut pour Platon; parce qu'il combattait ses sentimens en bien des choses. Mais il y eut en cette conduite plus de politique que de vertu; il voulut se ménager, parce que les esprits étaient alors trop prévenus en faveur de la doctrine de Platon; ainsi, pour mettre à couvert ses écrits, il les confia à Théophraste, avec défense fort expresse de les rendre publics : ce qui fut exactement observé. De façon que Théophraste, qui en fut le dépositaire, Straton, Lycon, Démétrius le Phalérien, et Héraclides, qui se succédèrent les uns aux autres dans le lycée, n'enseignèrent la doctrine d'Aristote que par pure tradition. Cette tradition n'étant soutenue d'aucun écrit devint froide dans la suite, et n'eut rien de cette chaleur qui parut dans les autres sectes..... Théophraste, pour obéir exactement aux ordres de son maître, confia

(19) Ἀριστοτέλης... πρῶτος ὃν ἴσμεν συναγαγὼν βιβλία. *Aristoteles... primus omnium quos scimus, libros congregavit.* Strabo, lib. XIII, pag. 413.

(20) A. Gellius, lib. III, cap. XVII.

» en mourant au plus cher de ses disciples les écrits d'Aristote, » mêmes conditions qu'ils lui avaient » été confiés. Cet ami s'appelait » lée..... Il mourut peu de temps » après; ce ne fut pas sans faire » comprendre à ses héritiers le plan » du dépôt qu'il leur laissait. Ils » comprirent aussi si bien, qu'ayant » appris que le roi de Pergame » faisait de grandes recherches de » livres et d'écrits pour faire une » bibliothèque, ils enterrèrent dans » un caveau, bâti exprès, les écrits » d'Aristote, afin de s'en assurer » davantage. Ce trésor si précieux » fut caché l'espace d'environ » soixante années dans ce lieu » creux, d'où enfin il fut tiré à » rongé de vers, et presque » gâté par l'humidité du lieu » où l'on l'avait mis. Mais on ne le tira » que pour être vendu fort cher » ment à un riche bourgeois d'Athènes, nommé Apellicon..... » professeurs qui enseignaient ailleurs » dans le lycée, l'ayant appelé » furent faire leur cour à ce bourgeois, qui leur prêta pour quelque temps ces écrits. Mais il les retira pour les mettre en sa bibliothèque, qu'il rendit célèbre par un dépôt de cette importance. Quelques années après, Sylla les fit enlever pour les porter à Rome..... il mourut bientôt après et ces écrits tombèrent entre les mains d'un grammairien nommé Tyrannion, qui en avait eu naissance par la liaison qu'il avait eue avec le bibliothécaire de Sylla. Quoique ce grammairien fût habile, et qu'il eût dressé une bibliothèque de plus de trois mille volumes, depuis que Lucius.... l'eut amené à Rome, quelquefois il ne connut pas le prix des ouvrages d'Aristote. Mais après sa mort, Andronicus le Rhodien étant venu à Rome, et connaissant fort bien le mérite d'Aristote, parce qu'il avait été nommé dans le lycée, il traita, avec les héritiers de Tyrannion, de la vente des écrits; et les ayant en son pouvoir, il s'attacha avec tant d'ardeur à les examiner..... qu'il fut en quelque façon le premier restaurateur..... Ce fut cet

Andronicus qui commença à faire connaître Aristote dans Rome, environ le temps que Cicéron élevait par sa grande réputation aux premières charges de la république (21). »

Les remarques que j'ai à faire sur ce discours se réduisent à ceci. I. Le père Rapin ne cite personne qui ait rapporté qu'Aristote confia ses écrits à Théophraste, avec défense fort expresse de les rendre publics. Strabon et Plutarque, qui observent que les livres d'Aristote furent longtemps inconnus, n'en attribuent la cause qu'à l'ignorance des descendants de Nélée : et nous avons cité l'auteur (22) qui assure que ce prince vendit la bibliothèque d'Aristote à Ptolomée Philadelphie. Il s'en suit donc bien qu'il ne dit que Nélée conserva ses écrits, suivant la défense expresse de les publier. Le père Rapin ne rapporte pas seulement le narré de l'auteur qu'il cite (23) ; car Strabon ne remarque point que Nélée ne mourut pas sans en comprendre à ses héritiers le prix du dépôt qu'il leur laissait ; et au lieu de dire qu'ils le comprirent bien, il dit qu'ils négligèrent les livres, et qu'ils les laissèrent en confusion (24) sous la clef. Il est à remarquer que Strabon ajoute qu'ils les brûlèrent, lorsqu'ils surent que les rois de Pergame faisaient amas de livres ; cela semble signifier que Nélée leur avait défendu d'aliéner sa bibliothèque ; mais enfin Strabon ne dit rien, et c'est aux casuistes de Paruassee à nous apprendre s'il est permis à un auteur d'attribuer aux autres qu'il cite les conséquences, les raisons, et les motifs qu'il imagine de ce qu'ils ont dit. Que savaient les héritiers de Nélée ne craignaient point que leur prince ne leur donnât rien de ces livres, au cas qu'ils pouvaient croire qu'il valût mieux les garder jusques à la meilleure occasion ? III. Le père Rapin applique aux seuls écrits d'Aristote ce que Strabon dit en

général de tous les livres que Nélée laissa à ses héritiers. IV. Strabon ne dit pas un seul mot de ces professeurs du Lycée qui firent leur cour à Apellicon, afin d'obtenir de lui qu'il leur prêtât pour quelque temps les ouvrages d'Aristote. Il ne dit point qu'Apellicon, les ayant prêtés pour quelque temps, les retira : il dit au contraire qu'Apellicon les fit copier et les publia tout pleins de fautes. V. Personne n'a dit que Tyrannion ne connaissait pas le prix des ouvrages d'Aristote. Strabon a plutôt insinué le contraire par ces paroles, φιλαριστοτέλης ὢς, il était fort attaché à Aristote. VI. Personne n'a dit qu'Andronicus le Rhodien soit venu à Rome après la mort de Tyrannion, et qu'il ait acheté des héritiers de Tyrannion les ouvrages d'Aristote : au contraire Plutarque assure (25) qu'Andronicus retira ces livres des mains de Tyrannion (26). VII. S'il était vrai qu'Andronicus ne vint à Rome qu'au temps que le père Rapin marque, il n'aurait pas trouvé Cicéron au commencement de sa fortune, mais au comble de sa gloire ; rappelé de son exil au grand contentement du peuple romain. La preuve de ceci se tire de ce que Tyrannion, amené à Rome, pendant la 177^e. olympiade, y devint illustre, s'y enrichit, y assembla une bibliothèque de plus de trente mille volumes, et y mourut fort âgé (27). Ce fut l'an 3 de la 180^e. olympiade, selon la correction que Patricius a faite du passage de Suidas. Il ne fallait guère moins de douze ans à Tyrannion pour amasser tant de biens et tant de livres à Rome. Or l'an 3 de la 180^e. olympiade est justement celui du rappel de Cicéron (28). Mais il y a plus ; j'ai montré que Tyrannion vivait encore dans la 180^e. olympiade, lorsque Cicéron était âgé pour le moins de soixante ans.

(25) Παρ' αὐτοῦ (Τυραννιῶνος) τὸν ῥόδιον Ἀνδρόνικον εὐπορήσαντα τῶν ἀντιγράφων. *A quo (Tyrannione) accepisse Andronicum Rhodium exemplaria.* Plut., in Syllâ, pag. 468, B.

(26) Ajoutez à ces remarques, concernant le père Rapin, ce qui a été dit dans l'article d'Andronicus de Rhodes, tom. II, pag. 102.

(27) Ex Suidâ.

(28) Voyez Calvisius, ad ann. mundi 3893.

a) Comparaison de Platon et d'Aristote, pag. 114, édition de Hollande, 1686.

b) Athénée, lib. I, pag. 3.

c) Il cite Strabon, liv. XIII.

d) Οὐδ' ἐπιμελὲς κείμενα, incuriâ posi-

Je puis conclure cette remarque par une réflexion que je trouve dans Vossius (29). C'est une grande gloire pour Aristote, que ses écrits, ayant été inconnus si long-temps, n'aient pas laissé d'effacer, quand ils ont paru, les ouvrages de plusieurs autres philosophes qui jouissaient d'une longue et non interrompue possession. J'ajouterai de mon chef que, par un jeu de la Fortune, la secte qui devait le plus dominer dans les écoles, a été celle qui a eu le plus de peine pendant plusieurs siècles à lever la tête, et à sortir de l'obscurité. Enfin, je dis qu'il faut s'étonner beaucoup plus de ce qu'on a conservé tant de livres d'Aristote, que de ce qu'il s'en est perdu un si grand nombre. Il est vrai qu'il y a lieu de douter que ceux qui passent aujourd'hui sous son nom soient effectivement sortis de sa plume. Vossius rejette le jugement de Célius Curion Sécundus, qui ne reconnaît pour ouvrages d'Aristote que l'Histoire des Animaux, le Traité du Monde, et la Rhétorique à Alexandre (30). Mais je m'étonne qu'au lieu d'alléguer ce Curion, il n'ait point parlé de François Patricius, qui a si sagement discuté quels ouvrages sont ou ne sont point d'Aristote, et qui en a rejeté un fort grand nombre sur le pied de marchandise de contrebande. Ramus avait déjà fait cette tentative. Voici un passage qui nous apprendra qu'il ne la fit pas le premier. (31) *N'est-ce pas chose étrange que François Picus (*1) qui succéda tant à la doctrine qu'à la principauté de son oncle, ce grand Picus, le phénix de son siècle, s'est efforcé de montrer par une longue suite de raisons, qu'il est du tout incertain si Aristote a composé aucun livre de tous ceux qui sont aujourd'hui compris dans le catalogue de ses œuvres? ce qui a néanmoins été par après confirmé par Nizolius (*2), et tellement exami-*

*né par Patrice (*1), qu'a fait remarquer son admirable à bien rechercher la vérité proposition, il conclut en tous les livres de ce démonstration il n'y en a que quatre, et quasi de nulle conséquence des autres, qui soient parvenues à nous hors de doute traverse, savoir, celui deques, et trois autres qu'il contre Zénon, Gorgias et ne : où au contraire Ammonioigne en son Commentaire Catégories, que l'on trouve cette somptueuse bibliothèque ville d'Alexandrie quarante des Analytiques, qui tous le nom d'Aristote, combien eût composé que quatre, de deux premiers répondent, qui sont cités par Diogène. Ce qu'il faut attribuer, comme marque Galien (*2), à l'empereur qui fut entre les rois de Perse d'Alexandrie, à bien recevoir ceux qui leur apportaient de quelque bon auteur, et l'élément d'Aristote, pour avoir davantage leur bibliothèque jamais arrivé au précédent titre des anciens livres eût été. Ce que nous déduirions facilement s'il ne l'avait déjà Patrice (*3). Voyez Gassend*

(E) *Un certain Apellicon parlerai ci-dessous.] Je n'ai parlé de lui en son lieu, mais renvoyé ici : il est donc j'en parle dans cette remarque. Licon était de Téos, mais il vint à Athènes, et y acquit la philosophie. Il était fort riche et fort honnête. Il se mêla de philosophie, et brassa la secte des péripatéticiens (33); mais il fit paraître qu'il n'avait pas plus de talent pour acheter les ouvrages des philosophes, que pour acquérir l'intelligence de leur doctrine (34). Il acheta la bibli-*

(29) Vossius, de Philosophor. Sectis, pag. 88.

(30) Idem, ibidem, pag. 87, où il remarque que les deux derniers de ces trois ouvrages ne sont pas d'Aristote.

(31) Naudé, Apologie des grands Hommes, chap. VI, pag. 101, 102, 103.

(*1) Lib. 4 Examin. vanit. doctrinæ Gentium.

(*2) Lib. 4, cap. 6 de rectâ Ratione philosophandi.

(*1) Discussion. peripat., tom. I, lib. I.

(*2) Comment. in lib. Hippoc., de morbo mand.

(*3) Discuss. peripat., tom. I, lib. I.

(32) Gassend., Exercit. advers. Ar. lib. I, cap. IV.

(33) Athenæus, lib. V, pag. 214.

(34) Φιλόβιβλος μάλλον, ἢ φιλοσοφίας studio. Strab., lib. XIII, pag.

te, et plusieurs autres nom-
bibliothèques. Il n'épargnait
rien à acheter les pièces rares,
il trouva des expédients pour
les archives les originaux des
qui avaient été publiés au-
ment dans Athènes. S'il y avait
autres villes quelques pièces
es, recommandables par leur
é, ou par le peu de connais-
se le public en avait, à cause
s tenait bien cachées, il em-
tant de soins pour les recou-
r il s'était rendu le possesseur
les papiers de cette nature.
iénien, ayant découvert ce
auraient apparemment puni
Apellicon, s'il ne se fût éva-
amis le firent rappeler bien-
attacha à la cabale d'Athé-
philosophe péripatéticien, qui
venu le tout-puissant par une
populaire, durant la guerre
nains contre Mithridate. Les
ons qui régnèrent dans Athé-
ce temps-là servirent d'un
élévation d'Apellicon, et de
faire voir qu'il n'était point
au commandement. Athénion
commander dans l'île de
nais Apellicon observa si mal
plaine militaire, et se précau-
ti peu contre les surprises de
i, que les Romains firent
dans l'île sans être aper-
y égorgèrent la garnison en-
Apellicon eut le bonheur de
er (35). Il mourut un peu
ne Sylla se rendit maître d'A-
36). Nous avons dit ci-dessus
avait fait envers les écrits
te, et ce que devint sa bi-
que. Il était auteur; car on le
comme un défenseur d'Aris-
touchant les médisances qu'on
ir au sujet des liaisons de ce
phe avec Hermias.

trabon avait été disciple de
yrannion.] J'ai cité l'endroit
on rapporte cette particula-
est faux qu'il marque qu'il
disciple dans sa patrie, et

en., lib. V, pag. 214.

abo, lib. XIII, pag. 419. La prise
tombe sur la 173^e. olympiade, environ
e Rome.

stocles peripateticus, apud Eusebium
b. XV, cap. II, pag. 793.

qu'il était son compatriote. Popma,
qui avance ces deux faussetés, a con-
fondu Amisus, la patrie de Tyrannion,
avec Amasia, la patrie de ce
géographe (38).

(G) *Cicéron se servait de lui pour
mettre en ordre sa bibliothèque.*]
C'est ce qu'il apprend à son ami Pom-
ponius Atticus. *Perbellè feceris si ad
nos veneris : offendes designationem
Tyrannionis mirificam in librorum
meorum bibliothecâ, quorum reliquiae
multò meliores sunt quàm putâram.
Etiam vellem mihi mittas de tuis li-
brariolis duos aliquos, quibus Ty-
rannio utatur glutinatoribus, ad cæ-
tera administris* (39). Il reconnaît
dans une autre lettre (40) que les
deux hommes qu'Atticus lui avait
prêtés firent merveilles : *Postea verò
quàm Tyrannio mihi libros disposuit,
mens addita videtur meis ædibus :
quid quidem in re mirifica opera Dio-
nysii et Menophili tui fuit.*

(H) *Il fit un livre que Pomponius
Atticus admira* (41).] Quelques-uns
croient que c'était un traité de pro-
sodie. Ils se fondent sur ces paroles
de Cicéron : *Quid ex istâ acutâ et
gravi refertur ad τέλος* (42)? Un au-
tre passage (43) semble marquer que
Tyrannion se piquait de géographie.

(38) Popma in Ciceron., epist. VI, lib. II ad
Atticum, in edit. Grævianâ.

(39) Epist. IV, lib. IV. Il l'écrivit un peu
après qu'il fut venu de son exil. Confer epist. IV
et V lib. III ad Q. fratrem.

(40) Epist. VIII libri IV ad Atticum.

(41) Vide epist. VI libri XII, ad Atticum.

(42) Ibidem.

(43) Epist. VI lib. II, ad Atticum.

TYRANNION, ainsi nommé
à cause qu'il fut disciple du pré-
cédent (A), s'appelait Dioclès de
son premier nom. Il était de
Phénicie. Il fut fait prisonnier
dans la guerre d'Octavius et de
Marc-Antoine, et acheté par un
affranchi de l'empereur (a). Il
fut ensuite donné à Térentia, qui
l'affranchit. Alors Tyrannion
dressa une école dans Rome, et
composa soixante-huit livres. Il
en fit un pour prouver que la

(a) Il s'appelait Dymas.

langue latine descendait de la fécond, soit à l'égard de la langue grecque (b). Cette Térentia avait été femme de Cicéron (B).

(b) *Ex Suidâ.*

(A) *A cause qu'il fut disciple du précédent.*] Je ne sais d'où MM. Lloyd, Hofman et Moréri ont tiré qu'il prit le nom de son oncle Tyrannion : car Suidas, qu'ils citent, ne le dit point, et je ne le trouve ni dans l'édition de Charles Étienne, de Paris, 1620, ni dans celle de Genève, 1662.

(B) *Cette Térentia avait été femme de Cicéron.*] Quoique Suidas n'ait point distingué les temps, M. Moréri ne devait pas les confondre. Il ne devait pas dire, ni que Damas acheta Tyrannion, ni qu'il le donna à Térence, femme de Cicéron. Celui qui acheta l'esclave se nommait Dymas. Personne n'a dit que ce soit lui qui l'ait donné à cette femme. Il fallait nommer cette femme *Térentia* et non pas *Térence*; et, afin de ne tromper personne, il fallait ne pas se servir d'une expression qui signifie que Cicéron vivait encore. Il y avait longtemps qu'il était mort : Térentia n'était ni sa femme ni sa veuve ; car il l'avait répudiée plusieurs années avant que de mourir.

TIRAQUEAU (ANDRÉ), en latin *Tiraquellus*, l'un des plus savans hommes du XVI^e. siècle, était né à Fontenai-le-Comte, ville de Poitou (a). Je n'ai que fort peu de choses à ajouter à ce qu'en ont dit MM. Teissier et Moréri (b). Je dis seulement qu'il n'y a point d'apparence qu'il ait eu autant d'enfans que quelques-uns lui en donnent. Ils en font monter le nombre jusqu'à quarante-cinq, et ils disent que s'il avait bu du vin il aurait été encore beaucoup plus

(a) *Le Ghilini, Teatro, tom. II, pag. 18, le fait naître à Fontanablau, terra del distretto di Poitiers.*

(b) *Il a fait deux fautes que je corrige dans la rem. (B).*

fécond, soit à l'égard de la langue grecque (b). Cette Térentia avait été femme de Cicéron (B). On fut beaucoup plus plagiaire contre lui qu'il ne l'était contre d'autres (C). J'ai cherché dans leurs (c) un passage où l'on trouve qu'il inséra dans ses livres quantité d'omissions.

(c) *Citat. (14) du deuxième art. CHEZ tom. XIII, pag. 81.*

(A) *Ils font monter le nombre des enfans jusqu'à quarante-cinq, ils disent, etc....*] Il n'y a que trente-cinq temps que j'ai lu dans une *Aquæ calidæ Potu*, soutenue par le stad, sous Henri Meibomius, 1689, qu'encore que Tiraquæus bût que de l'eau, il fut père de quarante-cinq enfans, et auterment tant de livres ; sur quoi l'on trouve ces quatre vers :

*Fecundus facundus aquæ Tiraquæus
Terquiddecim librorum et liberum ;
Qui nisi restinxisset aquis abstemius
Implèssset orbem prole animi atque*

Je suis sûr qu'on outre la censure de M. de Thou n'eût pas ignoré aussi singulier que celui-là, eût été spécifié, s'il l'avait cru possible ; or il s'est contenté de dire que Tiraqueau donnait chaque année un livre et un enfant au public. Quelques autres écrivains ont

* Voici une traduction de ces vers, où l'on voit un tiers la fécondité de Tiraqueau : la traduction a probablement été commise par mesure du vers :

Tiraqueau, fécond à produire,
A mis au monde trente fils :
Tiraqueau, fécond à bien dire,
A fait pareil nombre d'écrits :
S'il n'eût point noyé dans les eaux
Une semence si féconde,
Il eût enfin rempli le monde
De livres et de Tiraqueaux.

(*) M. Bayle aurait pu rapporter ici le programme de Bèze sur A. Tiraqueau :
*Est tibi natorum quæ computat agmina
Est tibi quæ natos bibliotheca parit*
RHM. CRIT.

(1) *Æquè ingenii ut corporis numerus prole, cum singulis annis singulos liberos reipublicæ daret, Thuan., lib. 43^e, ad ann. 1558. Sainte-Marthe, pag. m. 33, dit en général, cum numquam ex honestissimâ uxore susceperit*

se le nombre : mais en se bornant à trente. Tiraqueau n'était pas fécond à produire des enfans par le corps : car durant sa vie il ne s'en passa point qu'il n'en nait un livre et un fils au monde ; ainsi, si d'un côté il étendit son empire par un grand nombre d'enfans, tous excellens personnes, qu'il eut d'une femme vertueuse, il consacra bien autant sa gloire par un grand nombre de livres, qu'il enrichit le public : mais ce qui augmente la merveille, c'est qu'il fut fécond de la sorte, encore qu'il ne boit que de l'eau (2). M. Teissier, dans son *Frej, admir. Galliae*, se borne aussi au nombre de trente (3). On pourrait aller jusqu'à quarante, si l'on se règle sur l'observation commune des écrivains qui font mention de ceci, c'est que Tiraqueau n'eut qu'une femme, et que tous ses enfans furent légitimes. Je ne trouve rien d'étrange que cette fécondité par le corps soit plus merveilleuse à ceux qui ne font réflexion que ce docte personnage ne buvait que de l'eau ; mais il est à remarquer que cela même contribuait à sa vertu prolifique. Sa chaleur naturelle serait passée peut-être à un excès par l'usage des bons livres ; et dans ces excès il n'eût pas été propre à la génération ; car on voit qu'il y a des mariages stériles à cause de la trop grande salacité des esprits (4). Quoi qu'il en soit, la femme de Tiraqueau n'avait pas à se plaindre des attaques des railleurs, car elle aurait eu sujet de les mépriser, si elle n'eût été grosse que souvent. Son mari aimait l'étude jusqu'à l'excès ; ses ouvrages crient tellement qu'il passait les journées entières parmi ses livres. On voit une lecture prodigieuse, un travail et des recherches qui demandent une forte application. Quand on voit qu'un homme passe de la sorte toute la journée, on suppose qu'il s'éveille, et qu'il a besoin d'un grand sommeil pendant la nuit ; car

*Quod caret alternâ requie durabile non est :
Hæc reparat vires, fessaque membra novat* (5).

On suppose qu'il a dissipé ses esprits à force de méditer, et de composer, et de feuilleter ; et qu'il tâche d'en préparer de nouveaux par un bon sommeil, au lieu de faire de nouvelles dissipations. Là-dessus on raille sa femme dans les compagnies, on la plaint, on lui fait de très-mauvais complimens de condoléance : mais si elle peut montrer une maison pleine d'enfans, elle est à couvert de ces traits-là. Comme toutes choses ont deux faces, il est certain qu'un mari auteur, enseveli toute la journée parmi ses papiers, et parmi ses livres, peut passer et pour un mari commode, et pour un mari incommode. C'est selon la femme qu'il a rencontrée. Si elle est coquette et peu vertueuse, il est un mari commode ; car, pendant qu'il étudie douze heures par jour, ou plus, elle a ses coudées franches pour disposer de sa personne selon ses desirs. Mais si elle veut faire son devoir, il n'est pas un bon mari à tous égards ; il l'oblige quelquefois à souhaiter d'être libre (6) ; il se couche tout harassé de ses études, et la tête pleine de quelque chapitre qu'il n'a pu achever. Chacun voit les inconvéniens de cette disposition de corps et d'esprit. Notez que tout a ses exceptions ; on sait par la lecture des vies des hommes savans, qu'il y en a quantité qui ont eu une lignée nombreuse. C'est que certains tempéramens sont si forts, et si bien constitués, qu'ils suffisent à tout.

Notez que pour la justification de ceux qui ont dit que Tiraqueau fut père de quarante-cinq enfans légitimes, quoiqu'il n'eût été marié qu'une seule fois, on ne peut pas supposer de lui ce que le Ménagiana raconte d'un certain Blunet (7), qui avait fait à sa femme vingt et un enfans en sept fois de suite (8), trois à chaque fois ; car si la femme de ce docte jurisconsulte eût accouché fort sou-

Pierre de Saint-Romuald, *Abrégé du Trésor bibliographique*, tom. III, pag. m. 324, à l'ann.

Teissier, *Additions aux Éloges*, tom. I, pag. 154.

Voyez, tom. VIII, pag. 99, la remarque sur l'article HALLIET.

(5) Ovid., in *Epist. Heroïd.*, *epist. IV*, vs. 89.

(6) Voyez le II^e. tome du *Chevréana*, pag. 115, édition de Hollande.

(7) *Petit bourgeois de Paris*.

(8) *Ménagiana*, pag. 327 de la première édition de Hollande. On ajoute qu'il abusa de sa servante, laquelle au bout de neuf mois accoucha de trois enfans mâles.

vent de deux ou de trois jumeaux, ce serait la principale circonstance qui aurait été observée par les écrivains. Or aucun d'eux n'a fait mention de cela, et ils ont dit au contraire que Tiraqueau produisait des livres et des enfans, chaque année un à un. *Singulis annis singulos libros reipublicæ daret* (9).

(B) *Il mourut fort vieux, l'an 1558.*] Sainte-Marthe observe deux ou trois fois, presque dans la même page, que Tiraqueau atteignit la grande vieillesse, mais il ne marque point le nombre des ans. S'il le savait, il est blâmable de ne l'avoir pas appris à ses lecteurs. Je ne voudrais pas nier qu'il ne le sût; car c'est sa coutume de négliger les dates. Il savait sans doute que Tiraqueau décéda l'an 1558, et cependant il ne le dit pas; il se sert d'une grande périphrase pour marquer le temps de la mort de Tiraqueau. *Obiit*, dit-il (10), *planè senex haud multò antè quàm inter Henricum secundum et Philippum Hispaniæ Regem post varias bellorum offensiones de pace tandem per utriusque legatos ageretur*. M. Bullart s'est servi de ces paroles de Sainte-Marthe avec une explication du temps qu'il a cru qu'elles désignaient; mais il n'y a pas réussi. « Ayant atteint une vieillesse vénérable et décrépite, il » quitta pieusement la terre pour le » ciel sur la fin de l'an 1559, et sur » le point qu'on vit renaître en l'Europe les douces espérances de la » paix, après une guerre sanglante » qui avait divisé ses plus puissans » monarques (11). » C'est bien l'entendre. Le traité de Cateau en Cambrésis, qui donna la paix à l'Europe, fut conclu le 3 d'avril 1559. On n'était donc point réduit aux espérances de cette paix sur la fin de cette année. Voilà sans doute d'où M. Moréri a tiré la faute qu'il a commise en plaçant la mort de notre jurisconsulte à l'année 1559. Il a commis une autre faute, que M. Bullart lui pouvait faire éviter. Il a dit que Michel de l'Hôpital a composé un poème à l'honneur des Tiraqueaux. Il

fallait dire, comme Bullart, à l'honneur des écrits de Tiraqueau. Pour parler exactement, il eût dû dire que Michel de l'Hôpital a composé l'un de ses poèmes à Tiraqueau. Reste, le Ghilini s'est encore abusé que M. Bullart aux circonstances dont Sainte-Marthe s'était servi. le Ghilini, dis-je (13), que l'année 1556 ne précède de peu de jours la paix de Vaucelles entre Philippe II et Henri II, une bévue, et c'est une fausseté de dire, comme il fait (14), que de décembre 1556 est le jour où Tiraqueau mourut.

(C) *On fut beaucoup plus sévère contre lui qu'il ne le fut contre d'autres.*] Il accuse Barthéleme Chassanée * de lui avoir volé plus de six cents pages tout entières de son *vre de Legibus connubialibus* les avoir employées sans y rien ajouter. (15) *In hunc furti nominatissimè invehitur Tiraqueus* (16) *alibi, tum in tractatu utroque Retractu* (17), *ubi dicitur plusquàm sexcentas paginas in eodem vocabulo quidem mutato ex suis connubialibus in tractatum suum de Gloria mundi transcripsisse*. Chassanée avait accusé Tiraqueau d'avoir volé plusieurs choses à Rhodiginus. L'accusé se justifia mieux fondée que celle de son accusateur (18).

(12) *La même.*

(13) Ghilini, Teatro, tom. II, pag. 100.

(14) *La même.*

* Le nom de cet auteur était Chassanée. Voyez la note sur l'article HÉLÈNE, tom. I, pag. 528. Bayle a fait la même faute dans l'article QUELLENNEC et ROMARIUS.

(15) Jacobus Thomasius, de Plagiorum num. 385, pag. m. 169. Il cite Speckh. qu. 88, n. 10, p. 376.

(16) Thomasius cite ici plusieurs endroits où Tiraqueau in Leges connubiales.

(17) Thomasius cite ici § 1, gl. 9, circa fin.

(18) Voyez Thomasius, de Plagiorum num. 563, 564, pag. 249.

TIRÉSIAS, l'un des plus célèbres devins de l'antiquité, fils d'Évère (a) et de la nymphe Chariclo, et rapportait son

(9) Thuan., lib. XXI, ad ann. 1558, p. 432.

(10) Sammarthanus, Elog., lib. I, p. m. 35.

(11) Bullart, Académie des Sciences, tom. I, pag. 220.

(a) Moréri le nomme mal Ivère.

ne à Udæé, l'un de ceux (b) qui étaient nés des dents de serpent semées en terre par Cadmus. Il était aveugle, et l'on en donnait plusieurs causes. Les uns disaient que les dieux, ne trouvant pas bon qu'il révélât aux mortels ce qu'on souhaitait qu'ils ne sussent pas, l'avaient aveuglé. Phérécide n'attribuait la cécité qu'à l'irritation de Minerve (A). Il disait que cette déesse fut si fâchée d'avoir été vue toute nue par Tirésias, qu'elle lui arracha les yeux. Elle fut instantanément sollicitée par Chariclô, sa favorite, et mère de Tirésias, de rendre la vue à ce misérable : mais ne pouvant lui faire cette faveur, elle chercha quelque dédommagement ; elle lui perfectionna de telle sorte l'ouïe, qu'elle le rendit capable d'entendre tout le langage des oiseaux (B). Elle lui donna aussi un bâton, avec lequel il pouvait conduire les pas aussi sûrement que s'il avait eu des yeux. Hésiode faisait autrement le conte : il disait que Tirésias, ayant rencontré deux serpens qui frayaient, les frappa de son bâton (c) (C), et qu'aussitôt il devint femme ; qu'au bout d'un certain temps (d), il rencontra ces mêmes bêtes dans la même occupation, et qu'il reprit sa forme d'homme. Or comme il avait goûté des plaisirs de l'un et de l'autre sexe (e), il fut choisi juge d'un diffé-

rent qui s'éleva entre Jupiter et Junon, sur la question si les femmes ont plus de part que les hommes au plaisir vénérien. Jupiter le soutenait ; Junon le niait. Tirésias prononça contre la déesse Junon (D), qui en fut si fâchée qu'elle l'aveugla (E) ; mais il en fut dédommagé par le don de prophétie (F), qu'il reçut de Jupiter. Il acquit une grande réputation par sa science divinatrice (G), qui ne l'empêcha pas d'ignorer que l'eau de la fontaine de Tilphouse lui serait funeste ; car ayant pris la fuite avec ses compatriotes (H), au temps de la seconde guerre de Thèbes, il but de cette eau, et en mourut. Voilà ce qu'on trouve sur son chapitre dans Apollodore (f). On voit dans Strabon (g) que les Thébains se réfugièrent alors sur la montagne de Tilphouse, et qu'au bas de cette montagne il y avait une fontaine de même nom, et que le tombeau de Tirésias y était aussi. Pausanias (h) dit la même chose que Strabon à l'égard du lieu où ce tombeau était situé. C'était, je l'avoue, un lieu qui n'était pas très-éloigné d'Alalcomène ; mais néanmoins Moréri s'est fort trompé, quand il a dit (i) qu'Alalcomène était considérable par le tombeau de Tirésias. Nous avons donné en son lieu l'article de MANTO, digne fille de ce grand devin, auquel elle servait de guide et de bâ-

(b) Ils étaient appelés Σπαρτοί.

(c) Voyez dans la rem. (C) les variétés des auteurs touchant cette fable.

(d) Ovide est le seul, que je sache, qui spécifie le temps : il le fait de sept années.

(e) Venus huic erat utraque nota. Ovid., *Métam.*, lib. III, vs. 323.

(f) *Biblioth.*, lib. III, pag. 191, 197. Edit Salmur., 1661.

(g) *Lib.* IX, pag. m. 285. Voyez aussi pag. 283.

(h) *Lib.* IX, pag. m. 307.

(i) Dans l'article d'Alalcomène ; car dans celui de Tirésias il ne s'en souvient plus : il place ce tombeau où il faut : et cite Strabon.

ton de vieillesse (*k*) ; car il ne faut pas oublier qu'il vécut beaucoup (*l*). On lui donne une autre fille nommée Historide (*l*), dont une ruse bien imaginée trompa la déesse Lucine, et fut cause qu'Alcmène, dont le travail d'enfant était prolongé par cette déesse, accoucha heureusement. Il a couru un livre sous le nom de Tirésias, par une imposture qui a été mise en usage cent et cent fois. Ce livre traitait des présages de l'encens, de *Thuris Signis*. Il est cité deux fois par le scoliaste du poète Stace (*m*). Tirésias se mêlait de toutes sortes de prédictions ; il employait la pyromancie (*n*), la capnomancie, la nécromancie, etc. Cette dernière, qui consiste dans l'évocation des morts, lui plaisait plus que les autres (*o*) ; il y faisait l'impérieux (*K*), et ne voulait pas que les ombres fussent tardives à se présenter. Comme il était aveugle, il fallait que sa fille Manto lui apprît les phénomènes du feu et de la fumée, etc. (*p*). Lucien, au *Traité de l'Astrologie*, remarque que Tirésias avait enseigné que les planètes n'ont pas toutes la même vertu, ni le même sexe.

Il fut l'inventeur des auspices (*q*) : on l'honora comme un dieu

(*k*) *O nostræ reglmen viresque senectæ.*
Stat. Theb., lib. IV, vers. 536.

(*l*) Pausan., lib. IX, pag. 290.

(*m*) Voyez Barthius in Stat., tom. II, pag. 1106, et tom. III, pag. 673.

(*n*) *Ille coronatos jamdudum amplectitur ignes,*
Fatidicum sorbens vultu flagrante vaporem.

Stat. Theb., lib. X, v. 598. Voyez aussi Sénèque, in *OEdipo*, acte II, scène II.

(*o*) Voyez la rem. (B), à la fin.

(*p*) Stat. Theb., lib. X, vers. 598 ; et Sen., in *OEdip.*, act. II, sc. II.

(*q*) *Auspicia avium Tiresias Thebanus*

à Orchomène ; son oracle fameux pendant quelques siècles ; mais enfin il fut ré silencé après qu'une peste désolée cette ville-là (*r*). être que les directeurs de cle périrent tous pendant contagion : peut-être juge qu'un dieu qui laissait par la peste les habitants chomène n'était plus capable de prédire l'avenir. Je ne tiens point aux raisons surnaturelles

(*invenit*). Plin., lib. VII, cap. LVI.

(*r*) Plutarc., de Oracul. Defectu.

(A) *Phérécyde n'attribuait l'origine de la peste qu'à l'irritation de Minerve.* Il sera bon de conférer avec cet auteur d'Apollodore une hymne de Minerve contre la peste, ou la peste-maque (*1*), où il est dit que Minerve, ayant été vue par Tirésias, pendant qu'elle se baignait dans la fontaine d'Hippocrène avec Chariclo, eut pas plus tôt annoncé qu'il lui arriverait plus rien, qu'il perdit les yeux. Chariclo s'affligea beaucoup de l'infortune de son fils. Minerve vint la consoler, l'assura que c'était une loi irrévocable des destinées que tous ceux qui voient un dieu sans sa permission, en soient sévèrement châtiés (*2*) ; qu'un jour viendrait où on l'estimerait heureuse de ce que son fils en aurait été quitte avec ses deux yeux. Minerve ajouta pour l'amour de Chariclo, elle rendrait Tirésias le plus excellent devin du monde ; qu'elle lui ferait connaître les présages du vol des oiseaux, qu'elle lui donnerait un bâton qui lui tiendrait lieu de guide ; qu'elle le ferait vivre long-temps ; qu'il serait le seul qui, après sa mort, aurait de l'habileté dans les enfers. Pluton l'honorerait singulièrement.

(B) *D'entendre tout le langage des oiseaux.*] *Ἀπασαν ὀρνιθῶν φωνήν σαι συνιέναι : Omnem avium fecisse ut intelligeret.* On ne tiendrait point, ce me semble, à ce bienfait de Minerve toute seule.

(*1*) Εἰς λουτρά τῆς Παλλάδος. In *Palladis*.

(*2*) Voyez-en un exemple dans l'article *Pluton*, tom. I, pag. 224, au texte, citat

e, si l'on disait qu'elle com-
 ua à Tirésias une parfaite con-
 ice de tous les présages qui
 lent du chant des oiseaux : il
 der plus avant, et supposer
 a voulu dire que les oiseaux
 mmuniquent entre eux leurs
 es, par le moyen de leur chant,
 ie font les hommes par le moyen
 parole; et que Tirésias reçut
 ervice le don d'entendre et d'in-
 éter ce langage des oiseaux.
 ainsi que Porphyre a conçu la
 e (3); car s'étant imaginé que les
 ont non-seulement la faculté
 raisonner, mais aussi celle de
 re-parler, il a dit qu'Apollonius
 Tyane, Mélampus, Tirésias et
 les, ont entendu et distingué les
 m langages dont se servent les
 aux. A l'égard de Mélampus,
 raconte (4) que des serpens, lui
 t léché les oreilles pendant qu'il
 nait, furent cause qu'à son ré-
 il entendit ce que disaient les
 aux qui volaient au-dessus de lui;
 p'ensuite il faisait savoir aux
 mes ce qu'il apprenait de l'ave-
 par cette voie. *Qui credit ista et
 lampodi profecto aures lambendo
 use intellectum avium sermonis
 ones non abnuet.* Ces paroles sont
 Plin. (5), qui ajoute tout incon-
 nt que Démocrite a marqué le
 de certains oiseaux dont le
 mêlé ensemble produit un ser-
 t qui donne à celui qui le man-
 intelligence de ce que les oiseaux
 re-disent. *Vel quæ Democritus
 it nominando aves, quarum con-
 sanguine serpens gignatur, quem
 quis ederit intellecturus sitalitum
 equia.* Les juifs et plusieurs ma-
 tétans soutiennent (6) que Salo-
 entendait ce même langage (7).
 r revenir à Tirésias, j'observe
 si l'on ne veut entendre par l'ex-
 tion d'Apollodore, sinon qu'il
 adait parfaitement cette espèce
 divination qui s'appelait propre-

Porphyr., lib. III de Abstin. Voyez
 de Pinxina, tom. XI, pag. 554, cita-
 la).

Apollodor., Biblioth., lib. I, pag. 46.

Pin., lib. X, cap. XLIX.

Vide Pfeiffer., Theol. Judaica atque Mo-
 , pag. 307, 308.

onaventure Baron, au 1^{er} tome du Scotus
 s, parle d'un moine franciscain qui en-
 ce que les bêtes s'entre-disent, et devinait
 moyen l'avenir.

ment *augure* (c'est celle qui dépen-
 dait des oiseaux) on trouvera dans
 Élien (8) qu'en effet Tiresias s'est
 principalement rendu célèbre par cet
 endroit-là. Barthius s'imagine que
 cela est fort contraire à Stace (9);
 mais cette imagination n'est fondée
 que sur la fausse supposition que ce
 poète a introduit Tirésias plein de
 mépris pour les augures. Je dis que
 c'est une fausse supposition, et pour
 le prouver je n'ai qu'à citer à Bar-
 thius la page 1069 de son II^e. tome
 sur Stace, où il reconnaît que Tiré-
 sias déclare que les autres manières
 de fonder l'intention des dieux ne lui
 avaient jamais donné une aussi pro-
 fonde connaissance de l'avenir, que
 celle qu'il avait acquise par l'évoca-
 tion des mânes. Est-ce mépriser une
 chose, que de ne la point reconnat-
 tre pour la meilleure de toutes?

(C) *Le frappa de son bâton.*] D'au-
 tres disent qu'il marcha dessus : *In
 monte Cyllenio Tiresias dracones
 coeuntes calcasse dicitur: ob id in
 mulieris formam versus, ut Ovidius
 refert. Deindè monitus sortibus in
 eundem locum rediit, et in figuram
 pristinam* (10). Avant que Lutatius
 eût parlé ainsi, Hyginus avait déjà
 dit : *In monte Cyllenio Tiresias Eve-
 ris filius pastor dracones venerantes
 dicitur baculo percussisse, aliàs cal-
 casse, ob id in mulieris figuram est
 conversus: postea monitus à sortibus
 in eodem loco, dracones cum calcas-
 set, rediit in pristinam speciem* (11).
 Les commentateurs s'embarrassent
 beaucoup sur ces paroles, *aliàs cal-
 casse* : mais pourquoi ne prendrait-
 on pas *aliàs* pour un adverbe ? après
 quoi rien ne demande qu'on se figure
 quelque glose qu'il, de la marge, se
 soit glissée dans le texte. Hyginus
 aura pu dire le tout afin d'embrasser
 les deux traditions : mais s'il ne man-
 que rien aux deux passages qu'on
 vient de lire, on s'étonnera juste-
 ment que ces auteurs aient omis des
 circonstances essentielles. Le premier
 oublie qu'il fallut que Tirésias ren-
 contrât une seconde fois les serpens
 dans l'acte vénérien, et qu'il renou-
 velât sur eux son premier coup : il

(8) Animal. Hist., lib. VIII, cap. V. Voyez
 aussi Euripide, in Phœnic., vs. 846.

(9) Barthius, in Statium, t. II, p. 1065, 1149.

(10) Lutarius, in Stat. Thebaid., lib. II.

(11) Hygin., cap. LXXV.

oublie, dis-je, que ces deux circonstances furent nécessaires, afin que Tirésias redevint homme; il prétend qu'il ne fallut que retourner sur les lieux. L'autre oublie la première de ces deux choses. Ovide (12) avec toute sa prolixité, ne laisse pas de l'oublier pareillement. Hésiode, dans Apollodore, a oublié la dernière des deux circonstances; il n'a point dit que Tirésias ait frappé à la seconde rencontre. C'est Phlégon et Fulgence qui les ont bien retenues toutes deux. Mais d'autre côté Phlégon a ses variétés particulières; il veut que Tirésias ait frappé l'un des serpens la première fois, et l'autre la seconde, mais non pas qu'à chaque fois il les ait frappés tous deux (13). Eustathius et le scoliaste d'Homère (14), et Tzetzes sur Lycophron, disent que la première fois Tirésias tua la femelle, et devint femme; et puis, qu'il tua le mâle, et redevint homme; et que la chose se passa sur la montagne de Cithéron (15), et non pas sur la montagne de Cyllène (16).

(D) *Tirésias prononça contre la déesse Junon.*] On dirait que, pour donner mieux un air juridique à sa décision, il prit en main la balance avec quoi on peint la Justice. Il considéra d'abord comme une somme totale le plaisir dont il s'agissait, puis il en fit la division, et assigna à chacun son lot, ou sa quote part en poids et mesure: il prononça que de dix parties il y en avait neuf pour la femelle, et une pour le mâle.

Οἶνον μὲν μοῖρην δέκα μοιρῶν τέρπεται
ἀνὴρ.

Τὰς δὲ δέκ' ἐμπύπλοισι γυνὴ τέρπουσα
νόημα.

*Parte undā ē denis mas partibus oblectatur;
At mulier solidum coitus capit ipsa decuncem.*

Apollodore, qui rapporte ces deux vers (17), venait de dire, si l'on suit l'état misérable où est son grec, que de dix-neuf parties du plaisir l'homme en goûte neuf, et que les dix autres sont pour la femme (18); de quoi

(12) Metamorphos., lib. III.

(13) Phlegon, de Rebus mirabil., cap. IV.

(14) In Odyss., K, vs. 494.

(15) Dans la Béotie.

(16) Dans l'Arcadie.

(17) Apoll. Biblioth., pag. 193.

(18) Δεκαεννέα μοιρῶν παρὰ τὰς συνουσίας οὐσῶν, τὰς μὲν ἐννέα ἀνδρας ἡδεσθαι τὰς δὲ δέκα, γυναῖκας. De novem ac decem

Junon fut si fâchée, qu'elle lui perdit les yeux. Deux choses me tentent que ce passage est corrompu: la première est qu'il n'y a rien de plus plat, ni de plus fade, ni de plus éloigné du but de ceux qui ont imaginé cette dispute chimérique, que de faire condamner Junon pour une si petite différence. Je ne dis rien de la punition sévère qu'elle exerce sur son juge pour une sentence où on se voit si peu éloignée de la vérité: car on me répondrait que son caractère est d'être fière, colère et vindicative (19), et qu'il a été remarqué qu'en cette rencontre son ressentiment passa les bornes de la raison.

..... Gravius Saturnia justo
Nec pro materia fertur doluisse, siquē
Judicis æternā damnavit lumina nocte

L'autre raison est qu'Apollodore traitait un homme destitué de jugement, si, après avoir rapporté la substance d'un arrêt d'une certaine manière, il faisait voir peu après, en rapportant les paroles de l'arrêt, qu'il était misérablement falsifié. Si on peut parer à ce coup, en disant que nous n'avons qu'un petit abrégé d'Apollodore, que dira-t-on contre d'autres auteurs, qui suivent notre son texte tel que nous l'avons aujourd'hui, mais les deux vers grecs que j'ai cités, comme le *dictum* de la sentence? Phlégon (21) et Lutatius admettent précisément les propositions énoncées dans ces deux vers. Le scoliaste d'Homère (23) cite ces deux vers mêmes, à quelque petite addition près. Eustathius (24) en cite quelques paroles. Lucien (25) ne s'éloigne pas beaucoup dans le même sens. Fulgence s'en éloigne encore

quæ inter coeundum voluptatis partes capit
novem mares ac mulieres decem sentire. Ibidem, pag. 191.

(19) *Es germana Jovis Saturnique altera*
les.

Irarum tantos volvis sub pectore fluctus.
Eneid., lib. XII, vs. 830.

(20) Ovid., Metam., lib. III, vs. 333.

(21) Phleg. de Rebus mirabil., cap. IV.

(22) In Statium, apud Barthium, pag. 318.

(23) In Odyss. K, vs. 494. Vide Munch in Hygin., pag. 128.

(24) In eund. loc. Odyss.

(25) In Amoribus, où il dit que, selon Te

Ἡ θήλεια τέρψις ὅλη μείρα παρονεύει
ἀφ' ἑνός, muliebris delectatio totā parte
sua superat.

et le scoliaste de Juvénal enco-
 ans (27), sur un passage où ce
 dit que les femmes qui aimaient
 les occupations viriles, et qui
 aient le plus les occupations de
 sexe, ne voudraient point deve-
 hommes : de quoi il donne pour
 le partage trop inégal de la
 pté vénérienne.

*« fugit à sexu, viros amat, hæc tamen
 ipsa*

« nollet fieri ; nam quantula nostra voluptas !
 Je dois pas omettre que Barthius
 rige assez heureusement, ce me-
 ble, le texte d'Apollodore dans
 pages 319 et 1066 du II^e. volume
 Stace.

quelqu'un pourrait demander s'il
 quelques raisons naturelles ou
 ales qui appuient le prétendu-
 ment de Tirésias. Soit renvoyé
 médecins, quant aux raisons na-
 elles. Ils auraient apparemment
 de la peine à voir clair dans
 e question. Pour ce qui est des
 as morales, je ne crois pas qu'on
 en alléguer de plus fortes que
 dire qu'il est d'une Providence
 et bonne, telle qu'est la provi-
 de Dieu, d'user de compensa-
 s, et de multiplier la joie à pro-
 ion de tout ce qu'il y a de dé-
 s, d'incommodités et de douleurs
 offrir, depuis la conception jus-
 à l'enfantement. Sur ce pied-là,
 partage du plaisir devrait être
 ligieusement inégal à l'avantage
 autre sexe : mais outre que la loi
 compensations aurait des consé-
 ces qui mèneraient loin, on
 dire que Dieu a mille et mille
 ières de compensations sans celle-
 t qu'ainsi on ne peut rien déter-
 er sur aucune de ces manières.

la meilleure moralité est de ne
 is parler de cette prétendue his-
 de Tirésias, sans ajouter qu'elle
 usse, et quant au fait et quant
 roit. Brantôme vous apprendra
 cessité de cette addition. « J'ai
 ma, dit-il (28), une fille de
 t bonne maison, et grande, vous

*Tiresias dixit tres uncias habere virum
 et novem feminam. Fulgent., Mythol.,
 cap. VIII.*

*Una uncia libidinis est in masculis, un-
 s feminis. Scholiast. Juvén., in sat. VI,*

*Brantôme, Mémoires des Dames galantes,
 pag. 45:*

» dis-je, qui se perdit et se rendit
 » putain, pour avoir ouy raconter,
 » à son maistre d'escole, l'histoire
 » ou plustost la fable de Tiresias,
 » lequel, pour avoir essayé l'un et
 » l'autre sexe, fut élu juge par Ju-
 » piter et Junon, sur une question
 » mene entre eux deux, à sçavoir
 » qui avoit et sentoit plus de plaisir
 » aucoit et acte venerien, ou l'hom-
 » me ou la femme. Le juge député
 » jugea contre Junon, que c'estoit
 » la femme : dont elle de despit d'a-
 » voir esté jugée, rendit le pauvre
 » juge aveugle, et luy osta la vue.
 » Il ne se faut esbahyr si cette fille
 » fut tentée par un tel conte : car
 » puisqu'elle oyoit souvent dire, ou
 » à ses compagnes, ou à d'autres
 » femmes, que les hommes estoient
 » si ardens après cela, et y prenoient
 » si grand plaisir, que les femmes,
 » veue la sentence de Tiresias, en
 » devoient bien prendre davantage,
 » et par consequent il le faut esprou-
 » ver. Vraiment telles leçons se de-
 » voient bien faire à ces filles ! n'y
 » en a-t-il pas d'autres ? Mais leurs
 » maistres diront qu'elles veulent
 » tout sçavoir, et que, puis qu'elles
 » sont à l'estude, si les passages et
 » histoires se rencontrent qui ont
 » besoin d'estre expliquées (ou qui
 » d'elles-mesmess'expliquent), il faut
 » bien leur expliquer, et leur dire
 » sans sauter ou tourner le feuillet.
 » Combien de filles estudiantes se
 » sont perdues lisant cette histoire
 » que je viens de dire, et celle de
 » Biblis, de Caunus, et force autres
 » pareilles, escrites dans la Metamor-
 » phose d'Ovide. »

Y ayant eu des gens qui ont dit que
 j'ai eu tort de supposer que cette
 question pouvait être renvoyée aux
 médecins, il faut que je leur montre
 qu'elle a été effectivement agitée et
 discutée dans des ouvrages de méde-
 cine. Je le pourrai justifier avec d'au-
 tant plus de liberté, que toute ma
 citation sera, ou en italien, ou en
 latin : *Questo suo donare nasce dalla
 sfrenata sua libidine, e dal prendere
 maggior piacere nel atto venereo, che
 gli uomini non pigliano, e non sen-
 tono : come prova Avicenna nel libro
 nono, e ventesimoprime degli ani-
 mali ; ed Hali Abbate nel sesto libro
 della sua Teorica, in questo proposito*

disse: Duplicia est in foemina concubitus voluptas, quia præter seminis motum, et orificii vulvæ in suggendo quoque nascitur oblectatio, vulva ipsa diversimodè mota; il che conferma anco Galeno nel quarto libro de' Morbis et Symptomatis. E lo dimostra il giudizio di Tiresia, secondo i poeti... E lo confermò anco Pietro Aponense sopra il decimo quinto problema d'Aristotile; benché Polibio in quel suo libro de Genitura provi il contrario, facendo due voluttà; voluttà intensiva, ed estensiva, voluttà intensiva chiamando l'ultima, ed estrema nel mandare fuori il seme genitale, ed in questa vuole, che si diletta più l'uomo: estensiva intende quella, la quale si piglia innanzi l'emissione nel maneggiarsi: ed in questa vuole si diletta più la donna, onde Gorreo parisino medico dottissimo nelle annotationi al libro di Polibio, scrisse le seguenti parole à favor delle donne: Tametsi maribus semen calidius, acrius, copiosiusque inest, motuque ipsi majore quàm foeminæ in coitu concutiuntur, plusque multò caloris, et spiritûs obtinent, quam obrem ex his major esse maris quàm foeminæ videri possit. Verùm in foeminâ alia privatim considerare oportet, quæ inter præcipuas, et potissimas voluptatis veneræ causas esse possunt. Siquidem ejus uterus magno virili seminis desiderio tenetur, ipsumque mirum in modum appetit, et attrahendo, sugendo, concipiendoque impensissimè delectatur: est enim eâ in re uterus ventriculo similis, sicut enim iste suavibus cibus, potibusque gaudet, eosque avidissimè amplectitur; ita ille semen amat, habetque gratissimum. Mario Equicola, nel quarto libro de Natura Amoris, dice, che se ciò fosse vero, che le donne avessero maggior piacere che gl'uomini non hanno nell'atto venereo, sempre le femine ricercherebbono i maschi, del che (dice egli) si vede tutto il contrario (29).

(E) *Elle en fut si fâchée, qu'elle l'aveugla.*] Apollodore ne dit pas comment; mais Hygin déclare qu'elle le fit de sa propre main: *Juno irata,*

(29) Giuseppe Passi de l'académie de' Signori Riccovrati di Padoa, ed Informi di Ravenna, à la page 33 et 34 du livre qu'il a intitulé: I Donneschi Difetti, édition de Venise, 1618, in-4°. : c'est la quatrième édition.

manu aversâ eum excæcavit (30). Phlégon se sert d'un terme qui pourrait bien signifier qu'elle se servit son poinçon, *κατανύξαι αὐτοῦ τοὺς ὀφθαλμούς*. Le scoliaste de Stace de plus qu'elle lui coupa les mains *illâ iratâ manus ejus præcidit et excæcavit*; mais comme il est le seul qui le dise, il y a de l'apparence que le passage est corrompu. Barthius corrige en cette manière, *manus superjecit et excæcavit*; et il confirme sa conjecture par cette raison, que qu'Apollodore, en parlant de la punition que Minerve exerça sur Tirésias dit qu'elle se servit de ses mains *τὴν δὲ ταῖς χερσὶ τοὺς ὀφθαλμούς αὐτοῦ καταλαβομένην πηρόν ποιῆσαι* (31).

(F) *Il fut dédommagé par le don de prophétie.*] Il acquiesça à l'échange; il ne paraît point qu'il eut regret à ses deux yeux; on ne voit point introduit déplorant sa destinée, cela n'eût pas été de la bienséance après les grandes lumières que l'on supposait que son âme avait reçues. *Augurem Tiresiam quem sapienter fingunt poetæ nunquam inducunt deplorantem cæcitatem suam. At rō Polyphemum Homerus cum inimicem ferumque finxisset, cum artem etiam colloquentem facit, ejus laudare fortunâs quod quod vellet gredi posset, et quæ vellet attingere. Rectè hic quidem, nihilo enim magis ipse cyclops quàm aries ille prudentior* (32). C'est aux cyclopes, et aux ignorans, à croire qu'en perdant la vue du corps on perd la joie de ce monde. Il est vrai que tous les esprits grossiers ne demeurent pas d'accord de ce principe; témoin ces débauchés dont il est parlé dans la Xénocrée de Bouchet. Ils étaient à la porte d'une église, et ne se pouvoient d'accorder de la joye de ce monde; l'aveugle disoit, Baillez l'aumône à ce pauvre homme qui a perdu la vue de ce monde: l'autre coquin, qui n'est pas perdu, par un coup de faucon, qui devoit estre en sa braguette, se dementoit, et soutenoit que c'estoit lui qui avoit perdu la joye de ce monde.

(30) Hygin., cap. LXXV. Vigenère sur Phlégon, pag. 50 du II^e. tome in-4°. , trad. de Junon, indignée de cela, lui donna une arrière-main dont il demeura aveugle.

(31) Barth. in Stat., tom. II, pag. 318. Faut aussi Munckerus, in Hygin., pag. 128.

(32) Cicero, Tusculan. V, circa fin.

(*) Les aveugles et les châtrés sont également

le d'une princesse qui aurait question en condamnant le. Voici le conte. « Une grande vertu, et qui était née fille toute sa vie, contiduc, perdit la vue sur le rele son âge : comme elle était état, un pauvre aveugle fut it à la portière de son carrosslui dit, Ma bonne dame ayez d'un pauvre homme qui a les joies de ce monde : laesse, qui l'entendit, demanda de ses femmes, *Qu'a donc mme? est-ce qu'il est eunu-* Non, ma princesse, lui ré- t cette femme, c'est qu'il est le : *Hélas, le pauvre homme!* zison, répliqua-t-elle, et je ngeais pas. La naïveté de la ade de cette bonne princesse onnaître assez plaisamment ion qu'elle avait touchant les le ce monde (33). » Il y a p d'apparence que Malherbe dé la dispute conformément du mendiant, *qui avait perdu coup de faucon, etc.* ; car il onsolable de se sentir faible é-là, et il aurait mieux aimé itat de recueillir les faveurs es, que d'obtenir du roi son es dignités les plus sublimes l'air dont il fait ses doléan- oies de ce monde. L'une et l'autre de ions proverbiales est fondée. On dit le, qu'il a perdu les joies de ce monde, erbe fait allusion à ces paroles de la obie 5. *Ingressus itaque* (Raphaël) sa- (Tobiam) et dixit: *Gaudium tibi sit ait Tobias: Quale gaudium mihi erit, bris sedeo et lumen cæli non video.* utant d'un eunuque, par plusieurs ma- roverbes, touchées par Verville, ch. *Moyen de parvenir* : et cela, parce que erme d'anatomie nous nommons les iciennement s'appelait par excellence omme pour insinuer que sans la pos- ent-être même, suivant l'apologue de . 5, ch. 7, sans l'usage légitime de du corps humain, tous les biens de la rien. La Chronique scandaleuse, sur parlant de l'assassinat commis en la l'évêque d'Evreux, le fameux Balue, inal : *et avant ladite fuite il* (Balue) *ups d'espee, l'un au plus haut de ses milieu de sa couronne: et l'autre en* *lois.* La couronne ici est le chapelet, e temps-là, pendant au cou, comme 'ordre, tombait perpendiculairement sous de la ceinture. RZM. CRIT. : Caillère, de l'académie française, bons Contes et des bons Mots, pag. de Hollande, 1693. z l'article MALHERBE, tom. X, pag. ue (B).

ces (35), on jugerait qu'il s'était trouvé plus d'une fois dans le fâcheux inconvénient du faux ermite qui eut inutilement à sa discrétion la belle Angélique.

*Già resupina ne l'arena giace
A tutte voglie del Vecchio rapace.*

*Egli l'abbraccia, ed à piacer la tocca.
Ed ella dorme; e non può fare ischermo;
Hor le baccia il bel petto, hora la bocca:
Non à chi'l veggia in quel loco aspro ed er-
mo,
Ma ne l'incontro il suo destrier trabocca;
Ch'al desio non risponde il corpo infermo,
Era mal'atto, perche avea tropp'anni.
E potrà peggio, quanto più l'affanni.*

*Tutte le vie, tutti li modi tenta:
Ma quel pigro rosson non però salta.
Indarno il fren gli scote, e lo tormenta,
E non può far che tenga la testa alta (36).*

Racan, le bon et fidèle disciple de Malherbe, était du goût de son maître; il n'eût pas voulu donner les restes de sa vigueur pour tous les triomphes des grands guerriers, ni pour toute l'habileté des premiers ministres. *Je ne m'étonne point*, dit-il dans une lettre qu'il écrivit à Balzac (37), *si N. a été si osé que de censurer votre éloquence, puisque M. de Malherbe a eu l'effronterie de m'accuser de froideur, lui qui n'est plus que de glace, et de qui la dernière maîtresse est morte de vieillesse, l'année du grand hiver. Il a beau jeu à se vanter des merveilles de sa jeunesse, personne ne l'en peut démentir; et pour moi, qui ne voudrais pas avoir donné ce qui me reste de la mienne pour les victoires du prince d'Orange, ni pour la sagesse du cardinal de Richelieu, je serais bien marri d'être en état de lui pouvoir reprocher ce qu'il me reproche.* La raillerie de Malherbe est contenue dans ces paroles : « Du côté des bergeries son » cas va le mieux du monde ; mais » certes pour ce qui est des bergè- » res, il ne saurait aller pis. Cette » affaire veut une sorte de soins dont » sa nonchalance n'est pas capable. » S'il attaque une place, il y va d'u-

(35) Voyez sa lettre à Balzac, dans le Recueil de nouvelles Lettres, imprimé à Paris, 1642, pag. 65.

(36) Ariosto, Orlando furioso, canto ottavo, stanza XLVIII et seq.

(37) Racan, lettre à Balzac. Elle est dans le II^e. tome du Recueil de Lettres nouvelles, imprimé à Paris, chez Toussaint Quinet, l'an 1634, pag. 295 et suiv.

» ne façon qui fait croire que s'il
 » l'avait prise il en serait bien empê-
 » ché ; et s'il la prend , il la garde si
 » peu, qu'il faut croire qu'une femme
 » a été bien surprise quand elle a
 » rompu son jeûne pour un si misé-
 » rable morceau (38). » Malherbe ne
 parle point là de soi-même en tierce
 personne, comme je l'ai cru autrefois :
 il parle de son disciple Racan , et
 c'est là-dessus que Racan se justifie ,
 et qu'il l'insulte dans le passage que
 j'ai rapporté. Quoi qu'il en soit , voilà
 deux âmes de sang et de boue que
 Minerve n'aurait su dédommager , si
 au lieu de les faire aveugles , comme
 elle en usa envers notre Tirésias , elle
 les eût faits eunuques.

Je finis par la pensée d'un philo-
 sophe , mais d'un philosophe d'une
 secte réprouvée , et plus hérétique
 sur le dogme de la volupté que la sec-
 te d'Épicure. Il avait perdu les yeux ,
 et entendant de bonnes femmes qui
 déploraient sa condition , il leur de-
 manda si elles comptaient pour rien
 les plaisirs nocturnes. *Illud Anti-
 patri Cyrenaici est quidem paulò ob-
 scenius , sed non absurda sententia
 est. Cujus cæcitatem quum mulierculæ
 lamentarentur, Quid agitis , in-
 quit ? an vobis nulla videtur voluptas
 esse nocturna* (39) ?

(G) *Il acquit une grande réputa-
 tion par sa science divinatrice.*] Cela
 paraît par plusieurs passages de So-
 phocle et d'autres anciens auteurs.
 Il n'y avait que lui de sage dans les
 enfers (40), si nous en croyons Ho-
 mère (41).

Τῷ καὶ τεθνηῶτι νόον πόρε Περσεφόνη
 Οἷα πεπνύσθαι τοῖδε , σκιαί αἰσσοῦσιν.

*Huic etiam mortuo mentem tribuit Proserpina
 Solus ut saperet , reliqui verò umbræ circum-
 volitant.*

Il fut honoré comme un dieu après
 sa mort (42). Je n'ai pourtant point
 trouvé dans le IX^e. livre de Strabon
 ce que Charles Étienne, Lloyd, Mo-
 réri et Hofman en citent , savoir que

les habitans de Thèbes rendirent
 honneurs divins à Tirésias , entre
 autres de Tilphouse. Je vois seulement
 dans Pausanias (43) qu'il y avait dans
 leur ville un lieu appelé l'observa-
 toire de Tirésias , οἰωνοσκοπεῖον Τει-
 ρεσίου (c'était apparemment l'endroit
 d'où il contemplait les augures) ,
 un tombeau honoraire , ou un cé-
 taphe de Tirésias : car les Thébains
 avouaient qu'il était mort auprès de
 Liarte (44), et qu'ainsi ils n'avaient
 pas chez eux son véritable tombeau.
 L'historien leur prête là un mauvais
 raisonnement ; mais peu nous importe.
 Ces messieurs qui ont cité Strabon
 auraient mieux trouvé le compte dans
 Diodore de Sicile ; et lui qui apprend
 que les Thébains firent de pompeuses
 funérailles à Tirésias , et qu'ils lui
 rendirent les honneurs divins (45).

(H) *Ayant pris la fuite avec ses
 compatriotes.*] M. Moréri a fort bien
 entendu Charles Étienne son originaire
 lorsqu'il a dit que Tirésias , ayant été
 relégué proche de la fontaine de Til-
 phouse , y mourut. Voici le latin de
 Charles Étienne , *juxta fontem ejusdem
 nominis , ubi profugus de suum obiit* ,
 ce qui est emprunté de Strabon ,
 ὑφ' ᾧ Τίλφωσσα κρήνη καὶ τοῦ Τειρεσίου μνήμα ἔκειτο τελευτῆσαν
 κατὰ τὴν φυγὴν , *sub quo fons est Til-
 phosa , et monumentum Teiresiae
 extorris ibi mortem obiit.* Si M. Moréri
 avait su l'histoire de Tirésias , il n'aurait
 pas tourné le mot *profugus* en celui de
relégué. Inférons de là que ceux qui
 traduisent sont sujets à faire d'étranges
 bévues , lorsqu'ils ne tendent point les
 choses ; car ils ne savent pas trois ou
 quatre significations d'un même mot ,
 cela ne empêche pas de prendre celle qui
 convient point à tel ou tel lieu. Je
 remarque une assez grande divergence
 entre Strabon et Pausanias. Le premier
 veut que Tirésias soit mort de sa fuite ,
 sans être tombé au pouvoir des ennemis ;
 le second , au contraire

(38) Malherbe , lettre à Balzac , pag. 61 du Recueil de Lettres nouvelles , imprimé à Paris l'an 1642.

(39) Cicero , Tusculan. , lib. V , folio 278 , B.

(40) Voyez ce qui a été cité de Callimaque , dans la remarque (A).

(41) Odyss. K , vs. 494.

(42) Clem. Alexandr. I Stromat.

(43) Lib. IX , pag. 294 et 295.

(44) Cette ville n'était pas loin du mont Tilphouse.

(45) Θαψαντες λαμπρῶς οἱ Καδμειῖται , mais ἰσόθεοις ἐτίμησαν. Dans la traduction imprimée à Bâle , en 1548 , lib. V , cap. pag. 124 : Quem sui cives magnâ cum pompâ pelivère , decorum sibi honores tribuentes , mis sibi pour ipsi.

lant sur les histoires des Grecs, i) que ceux d'Argos, ayant pris de Thèbes, menaient au temple Delphes le devin Tirésias, le reste du butin, mais qu'il fut sur la route pour avoir bu la fontaine de Tilphouse. Diodore de Sicile (47) raconte le fait comme Strabon. Un auteur (48), j'honore la mémoire, a débité Tirésias sur ses vieux jours se à la montagne de Tilphouse, et y achever sa vie en repos, et des tumultes de la ville. On ne personne; mais je ne doute point n'eût lu cela dans quelque cécécrivain. Ne laissons pas de dire cette retraite de Tirésias ne fut lement volontaire.

) *Il vécut beaucoup.*] Hygin, égon, et Lutatius, s'accordent à que Jupiter dédommagea Tiré- de la perte de la vue, en lui ac- dant, avec la connaissance de l'ave- , une vie sept fois plus longue que des autres, *septem ætates* (49). tharclide ne fait mention que de qâges; Lucien que de six; mais, m Tzetzes, il y a eu des gens qui fait vivre Tirésias onze âges omme (50).

K) *Il y faisait l'impérieux.*] Sénèque lui donne des paroles menaçan-

*armenque magicum volvit, et rabido MINAX
exantat ore, quicquid aut placat leves
lat cogit umbras* (51).

pe l'introduit armé de reproches de menaces.

*Ecce hic Tiresias nondum adventantibus um-
bris
Cestor ait, divos quibus hunc sacravimus
ignem
non nequeo tolerare moram. Cassusne sacer-
dos
Audior, an rabido jubeat si Thessala cantu
diis, et Scythicis quoties armata venenis
Colchis ager, trepido pallebunt tartara motu?
Vestri cura minor?*

*Le tennes annos nubemque hanc frontis opacæ
pernite ne, moneo, et nobis scire facultas,
viximus enim et quidquid dici noscique time-
tis* (52).

(46) Pausan., lib. IX, pag. 307.

(47) Diod. Sicul., lib. V, cap. VI.

(48) Petrus Mussardus (de quo vide Deckherrum, Scriptor. Adespot., pag. 397, edit. 1686. or. Deor. fatidicorum, pag. 87.

(49) Quelques-uns traduisent sept siècles.

(50) Voyez Munkerus, in Hygin., pag. 128.

(51) Seneca, in OEdipo, act. III, sc. I.

(52) Statius, Theb., lib. IV, vs. 500.

Voyez dans Lucain (53) un long détail de menaces faites par la magicienne de Thessalie aux dieux infernaux. C'était un style assez ordinaire dans les cérémonies magiques. Un philosophe païen s'en moque avec beaucoup de raison. Πολλὰ δὲ τούτων ἀλογώτερον, τὸ μὴ δαίμονι, εἰ τύχοι, ἢ ψυχῇ τεθνηκότος αὐτῶ δὲ τῶ βασιλεῖ Ἡλίῳ, ἢ Σελήνῃ, ἢ τινὶ τῶν κατ' οὐρανὸν ἀνθρώπων τῶ τυχόντι ὑποχέριον, ἀπειλὰς προσφέροντα ἐκφοβεῖν, ψευδόμενον ἢ ἐκείνοι ἀλθεύσασιν. *Quodque omnium absurdissimum est, non jam vulgari cuipiam dæmoni, aut defuncti animæ, sed ipsimet soli, syderum principi, lunæ, reliquisque diis cœlestibus, homo cuivis à populi fœce obnoxius minas intentat, atque ut eos ad vera dicenda compellat, falsum vanumque terrorem ostendit* (54). Cela me fait souvenir de nos contes populaires sur la magie: je ne parle pas des contes les plus communs, mais de ceux qui lèvent un peu la tête par-dessus la foule. On prétend qu'il y a des magiciens qui exercent une espèce de commandement, jusqu'à la contrainte, sur les démons qu'ils évoquent. Quelque absurde que cela paraisse, on le pourrait regarder comme possible, si une fois on tombait d'accord qu'il se forme certains pactes ou certains traités entre les hommes et les mauvais anges; car y ayant sans doute de la subordination entre ces esprits, il peut y avoir des démons qui règnent absolument sur plusieurs autres. L'un de ces démons ne pourrait-il pas promettre à ses magiciens qu'il leur soumettra tous les esprits de sa dépendance? ne pourrait-il pas leur promettre de menacer de sa colère ceux qui feraient les rétifs? M. de Thou, qui assista à un dialogue du sieur Calignon et d'un fameux magicien, raconte que ce magicien ne nia pas son commerce avec les démons, mais il soutint que sa magie ne tendait qu'à faire du bien à l'homme, et qu'il y avait une extrême différence entre les sorciers et les magiciens. Un magicien, disait-il, n'a commerce qu'avec des esprits aériens et célestes, bons et bienfaisants, qui lui appren-

(53) Pharsal., lib. VI, vs. 732 et seq.

(54) Porphyrius, apud Eusebium, Præparatio- nis Evangel., lib. V, cap. X, pag. 198, A.

ment mille secrets d'une grande utilité, et de plus il commande à ces esprits; mais un sorcier est un vil esclave des esprits terrestres, malfaisans de leur nature, et ennemis du genre humain. Il ajoute qu'il y avait en Espagne des écoles de magie, et qu'il y en avait eu aussi de très-florissantes en Allemagne, qui s'étaient dissipées pour la plupart depuis que Luther avait annoncé ses hérésies (55). Il n'avoua pas à ses juges tout ce qu'il avait avoué au sieur Calignon; mais le parlement de Paris ne laissa pas de le condamner au dernier supplice, sur les preuves qui furent produites. La chose me semble assez singulière pour mériter que mes lecteurs la trouvent ici selon les propres paroles de M. de Thou (56): *Magiam quam profitebatur Bellomontius, dæmonum, qui numinis divini particula sunt, cum hominibus conciliatricem artem præclaram esse ad beneficium inventum non ad maleficium, quo sortiarii qui vocantur vulgò utuntur, ipsi malorum spirituum vilia mancipia in crassam ignorantiam demersi, et veneno ac diris falcinationibus eorum arbitrio perniciem humano generi machinantes, cum contra magis ipsis dæmonibus imperent, et eorum consortio ac familiaritate arcana naturæ vulgo ignota nec libris prodita cognoscere, futura rimari, mala declinare, pericula antevertere, amissa recuperare, corpora citèrius quàm humanâ ratione fieri possit, de loco in locum transferre, dissidenteis componere, patres cum filiis, uxores cum maritis, et amicitiam cum iis quibus debet conciliare discant, denique sibi rem cum aëriis spiritibus et cœlo participantibus esse, qui naturâ benefici nihil nisi juvare sciunt, cum terrestres et subterranea incolentes, qui sortiariis imperant, sint maligni*

(55) *Tam præclaræ artes scholas toto terrarum orbe ac professores sparsos, et adhuc in Hispaniâ Toleti, Cordubæ, Granatæ, aliisque locis frequentari, (*) fuisse olim et in Germaniâ celeberrimas, sed magnâ ex parte defecisse, postquàm Lutherus seminato hæresis suæ fermento, tot sectatores habere cepit.* Thuan., ubi infra, pag. 1234. Voyez la remarque (H) de l'article Poncez, tom. XII, pag. 248. [(*) Nandé, pag. 76 de son *Instruction à la France*, etc., prétend que toutes les écoles finirent en Espagne en l'année 1492. Voyez la note (g) sur le chap. 23 du 3^e liv. de Rabelais.] REX. CANT.

(56) Thuanus, de Vita suâ, lib. VI, p. 1233, 1234.

et nocere tantùm noverint: tunc claræ artis scholas, etc. (57). Suite de ces paroles à la note page. Finissons par des paroles de Cicéron, qui nous apprennent que Tirésias n'était point de ces douzaine qui vendent des fortunes, et qui font de leur métier gagne-pain. *Ante hos Amphion, Tiresias non humiles et obsequiosæ eorum similes, ut apud l'antiquité est, qui sui quæstus causâ fictitè citant sententias, sed clarissimi viri qui avibus et signis niti futura dicebant, quorum altero etiam apud inferos Hecates ait solùm sapere cæteros umbrarum modo vagari* (58).

(57) *Idem, ibidem.*

(58) Cicero, lib. I de Divinat., folio m.

TISSANDIER (N.), auteur d'un livre qui ne m'est connu que par une lettre de Balzac mourut fort vieux, l'année (A). La Croix du Maine ne fait point mention de lui, et je ne crois point que du Verdier Privas en fasse mention plus (B).

(A) *Il mourut fort vieux l'année 1604.* Voyez la lettre qui fut écrite l'année-là par Balzac à un M. Tisserandier (1). On le console sur la mort de son aïeul, qui était aussi vieillard, et plus que la ligue, il avait publié un livre pour la France de la conception de ce livre, quand le cardinal de Lothaire le conçut. Il n'est pas besoin de dire que ces expressions sont de Balzac.

(B) *Et je ne crois point que du Verdier Vau-Privas en fasse mention plus.* Je m'exprime de la sorte parce que je n'ai pas eu le temps d'examiner page à page si notre Tisserandier se trouve dans la Bibliothèque française de cet écrivain; mais les auteurs y sont rangés selon leur ordre de baptême, et l'on n'y a point de table des surnoms. Voilà des défauts inexcusables quand i

(1) C'est la XVIII^e. du VIII^e. livre de la collection in-folio.

semble. On supporterait le premier s'il était seul comme il l'est dans la Croix du Maine ; mais c'est se moquer du monde que de ne pas remonter au premier par une table des noms.

TITIUS (CAIUS), orateur et poète latin, était chevalier romain. Il porta l'éloquence aussi loin que le pouvait faire un homme qui n'entendait point le grec (A). Il y avait des subtilités, beaucoup d'exemples, et beaucoup de politesse dans ses harangues, de sorte qu'elles paraissent être du style attique. Cette subtilité de pensées ne réussit pas sur le théâtre, lorsqu'il s'en voulut servir dans ses tragédies, comme il s'en était servi dans ses plaidoyers. Cela ne soutenait pas assez noblement la gravité du caractère tragique (B). Lorsque le consul Fannius proposa sa loi contre le luxe des festins, Titius harangua le peuple pour lui représenter l'utilité de cette loi. Nous verrons dans ses remarques si ce fait est propre à montrer en quel temps la loi Fannia fut établie (B). La harangue que Titius fit alors fait voir que l'ivrognerie était montée aux derniers excès (C). La bévue d'un interprète d'Horace (D) n'est pas supportable : elle confond notre Titius avec le Titius qui vivait du temps d'Auguste.

(A) Cicero, in Bruto, pag. m. 280.

(A) Il porta l'éloquence aussi loin que le pouvait faire un homme qui n'entendait point le grec.] Cicéron, si en pouvait mieux juger qu'un homme du monde, lui a rendu ce témoignage. *Ejusdem ferè temporis fuit eques romanus C. Titius, qui meo iudicio eo pervenisse videtur, quò po-*

uit ferè latinus orator sine gratia literis, et sine multo usu pervenire. Hujus orationes tantum argutiarum, tantum exemplorum, tantum urbanitatis habent, ut, penè attico stylo scriptæ esse videantur. Easdem argutias in tragedias satis ille quidem acutè, sed parùm tragiciè transtulit (1).

(B) En quel temps la loi Fannia fut établie.] J'ai examiné en un autre lieu (2) le sentiment de Glandorp, et je ne l'ai point trouvé solide. Cet auteur a cru (3) que celui qui proposa la loi Fannia n'était point Caius Fannius le père, consul l'an de Rome 529, mais Caius Fannius le fils, consul l'an de Rome 632. Il ne s'est servi que d'une preuve, et l'a prise d'un passage d'Aulu-Gelle : elle n'a aucune force. Il aurait pu dire quelque chose de plus spécieux, s'il eût allégué Macrobie, qui nous apprend que Titius, contemporain de Lucilius, conseilla au peuple d'établir la loi Fannia (4). Il est certain que Lucilius naquit au commencement du VII^e. siècle de Rome : cela s'accorde merveilleusement avec l'hypothèse de Glandorp ; car, selon cette hypothèse, Lucilius a été âgé d'environ trente ans, lorsqu'on établit la loi Fannia. Il faut donc que l'orateur qui conseilla cette loi ait été contemporain de Lucilius. Mais si vous mettez l'établissement de cette loi à l'année 593, cet orateur et Lucilius n'auront pas vécu en même temps ; l'orateur aura été vieux au commencement de la jeunesse de l'autre, et par conséquent Macrobie fournit une preuve très-spécieuse à Glandorp. On la peut fortifier par ces paroles de Cicéron : *Ejusdem ferè temporis fuit eques Romanus C. Titius* ; car il venait de parler de trois ou quatre orateurs qui ont fleuri vers l'an 660 de Rome. Titius aura été presque de leur temps, s'il a recommandé la loi Fannia en l'année 632. Mais il y aurait un grand espace entre les autres et lui, si cette loi avait été établie en l'année 593. Non-

(1) Cicero, in Bruto, pag. m. 280.

(2) Dans le second article FANNIUS, tom. VI, pag. 388, remarque (B).

(3) Onomastic., pag. 333.

(4) Id ostendunt tum multi alii, tum etiam C. Titius, vir citatis (Lucilianus, in oratione quæ legem Fanniam suavit. Macrobi., Saturn., l. II, cap. XII.

obstant toutes ces raisons, je persiste dans le sentiment pour lequel je me déclarai dans les articles FANNIUS. Le passage de Pline (5), qui marque précisément l'intervalle d'onze années entre la loi Fannia et la troisième guerre punique, est plus fort que dix passages où l'on dit, en général, *ejusdem ætatis, ejusdem ferme temporis*. Les expressions vagues, *vivre presque en même temps qu'un autre, être du même siècle qu'un autre*, souffrent le plus et le moins, peuvent être allongées et accourcies; sentent un homme qui ne se soucie guère qu'on examine à la rigueur sa chronologie, et qui n'a parlé que sur les idées confuses de sa mémoire. Mais quand on se sert d'un nombre rompu, quand on marque onze ans précis, c'est un signe qu'on a pris la peine d'y regarder un peu de près; et par conséquent le témoignage de Pline est tel d'une grande force pour fixer à l'année 593 la loi Fannia, vu que l'année 604 est la première de la troisième guerre punique. Si l'on ne se rend pas à ces raisons, que dira-t-on, en considérant que, selon Macrobe, la loi Fannia fut établie l'an 588; et néanmoins il avance que Titius et Lucilius ont vécu en même temps, ou au même siècle (6)? Je raisonne ainsi: ou Macrobe a su avec la dernière précision l'âge de Lucilius, ou il ne l'a point su de cette manière: au premier cas, il faut conclure que, selon lui, un orateur qui recommande une loi l'an 588, et un poète né douze ans après, ont vécu en même temps; et ainsi ses paroles ne servent de rien pour confirmer le sentiment de Glandorp: au second cas, elles le confirment encore moins; car on ne peut rien prouver en matière de chronologie, par les paroles d'un homme qui parle à vue de pays, et sans chercher la précision. A l'égard de Cicéron, on peut dire que son *ejusdem ferè temporis* est une phrase qui ne nous empêche pas de croire que Titius harangua en l'année 593. Remarquez bien qu'Afranius a imité Titius (7): je ne donne pas cela pour

une preuve nécessaire et démonstrative qu'il fût plus jeune; mais je dis que c'en est un signe. Or Afranius fut contemporain de Térence (8), qui mourut l'an 594 (9). Voyez quelle preuve Cicéron nous a fournie contre Glandorp. Disons donc que notre Titius florissait environ l'an 590 de Rome.

(C) *Que l'ivrognerie était montée aux derniers excès,]* Les juges buvaient tant de vin avant que d'aller à l'audience, qu'ils étaient contraints de pisser copieusement à chaque coin. Après avoir ouï l'état des causes, ils faisaient venir les témoins, et en attendant ils allaient au pot de chambre; étant revenus, ils recueillaient les suffrages, et avaient bien de la peine à s'empêcher de dormir. Allant au conseil, ils se demandaient, Qu'avons-nous à faire de nous tourmenter avec ces rêveurs? videm plutôt une bouteille, et mangeons un bon ragoût. Ceux qui entendent le latin seront beaucoup plus contents des paroles de Titius que de l'abrégé que j'en donne. *Ludunt aled, studio se unguentis delibuti, sortis stipendi ubi horæ decem sunt; jubent puerum vocari et comitium eat percunctatum quid in foro gestum sit, qui suaserint, qui dissuaserint, quot tribus jusserint, quot vetuerint. Inde ad comitium vadunt, ne litem suam faciant: dum eunt, nulla est in angulo porto amphora quam non impleant, quippe qui vesicam plenam vini habebant. Veniunt in comitium tristes jubent dicere quorum negotium est, dicunt: judex testes poscit: ipsi minctum: ubi redit, ait se omnia auditisse; tabulas poscit; litteras inspicit. Vix præ vino sustinet palpebras. Eunti in concilium ibi hæc oratio: Quid mihi negotii est cum istis nugibus? quàm potius potamus mulsam mixtum vino Græco, edimus turtur pinguem, bonumque piscem lupum germanum, qui inter duos pontes captus fuit (10)?* Macrobe, qui nous a conservé ce curieux morceau de la harangue de Titius, en avait cité

(5) Plinius, lib. X, cap. L.

(6) C. Titius, vir ætatis Lucilianæ.

(7) Quem studebat imitari E. Afranius poeta, homo perargutus in fabulis quidem etiam, ut scitis, disertus. Cicero, in Bruto, pag. 280.

(8) Dulces Latini leporis facietia per Cœciliam Terentiamque, et Afranium, sub pari ætate tuerunt. Paternus, lib. I, cap. XXVII.

(9) Sueton., in Vita Terentii.

(10) Apud Macrobius, lib. II Satural., cap. XII, pag. m. 366.

autre passage dans le chapitre IX, car il ne faut point douter que le *Cincius in suasionem legis Fanniae*, qui paraît dans le chapitre IX, n'y soit par la faute des copistes, qui ont changé peu à peu Titius en Cincius. Cet autre passage nous apprend que l'on faisait cuire à Rome dans le ventre d'un cochon plusieurs autres animaux, et qu'on appelait cela un cochon de Troie, par allusion au cheval de Troie, qui était rempli de soldats (11). Ces excès avaient besoin d'être réprimés : la gourmandise était si énorme, que plusieurs enfans de bonne famille se prostituaient et se vendaient afin de manger de bons morceaux : l'ivrognerie était devenue si commune, que les bourgeois allaient seuls aux assemblées où il s'agissait de délibérer du salut de la patrie. C'est Sammonius Sérénus qui nous l'apprend. *Lex Fannia sanctissimi Augusti, ingenti omnium ordinum consensu pervenit ad populum. Neque eam praetores aut tribuni, ut plerasque alias, sed ex omni bonorum consilio et sententia ipsi consules pertulerunt, cum res publica ex luxuria conviviorum majora quam credi potest, detrimenta pateretur. Siquidem eo res redierat, ut gula illecti plerique ingenui pueri pudicitiam et libertatem suam vendiderent; plerique ex plebe Romani vino madidi in comitium venirent, et ebrii de reipublicae salute consulerent* (12). Les siècles suivans, qui ont vu à Rome tant de vices effroyables, n'y ont guère vu le règne de l'ivrognerie : aujourd'hui c'est un défaut qu'on ne connaît point du tout en ce pays-là ; mais pour les anciens Romains, ils vivaient comme de vrais septentrionaux. Voyez, dans la remarque (A) de l'article BÉRENGER, l'ivrognerie des députés d'un synode. Je m'étonne au reste que Corradus, qui était si consommé dans l'histoire des personnes, n'ait connu notre Titius que par le passage de Cicéron : il a ignoré ceux de Macrobe. *C. Titius*, dit-il

dans la page 282 de son Commentaire sur le *Brutus* de Cicéron, de quo scriptum nihil nos praeterea vidimus.

(D) *La bévue d'un interprète d'Horace.* C'est Corradus qui relève cette bévue au même lieu, sans dire de qui elle est. *Unde videtur interpretes Horatii deceptus, qui putavit eundem Titium fuisse*

Pindarici fontis qui non expalluit haustus, et cum qui scripsit tragoedias, quum hic multo ante floruerit, et ille tempore Augusti vixerit: quamquam ille potuit etiam utrumque praestare. Il semble que Corradus doute si le Titius d'Horace a été tout à la fois faiseur d'odes et de tragédies ; et il me semble qu'il n'y a point là matière de doute, quand on a lu ces six vers de la III^e. lettre du I^{er}. livre d'Horace :

*Quid Titius romana brevi venturus in ora?
Pindarici fontis qui non expalluit haustus,
Fastidire lacus, et rivos ausus apertos.
Ut valet? ut meminit nostri? fidibus latinis
Thebanas aptare modos studet auspice musa?
An tragicæ desavit et ampullatur in arte?*

Le vieux scoliaste d'Horace assure qu'il s'agit ici de Titius Septimius, qui avait fait des vers lyriques et des tragédies, et dont le tombeau se voit au-dessous d'Arícia. M. Dacier, après plusieurs autres, prétend que ce Titius est le même Septimius auquel Horace adresse l'ode VI du II^e. livre, et pour lequel il écrit la IX^e. lettre du I^{er}. livre. Cela pourrait être ; mais comme on n'en donne aucune raison, et que deux raisons semblent combattre ce sentiment, j'aime mieux agir ici en philosophe sceptique. L'ode VI du II^e. livre contient vingt-quatre vers, et il ne s'y trouve pas un mot qui insinue que Septimius soit poète : au lieu que tout ce qui concerne Titius, dans la III^e. lettre du I^{er}. livre d'Horace, ne se rapporte à lui que comme à un poète. C'est ma première raison. La seconde est que Titius, dans la III^e. lettre d'Horace, est au nombre des beaux esprits qui accompagnaient Tibère, et qui composaient dans sa cour une troupe de sçavans ; au lieu que dans la IX^e. lettre Septimius est un homme qui prie Horace de l'introduire auprès de Tibère. Je ne puis rien dire en particulier contre un autre sentiment de M. Dacier : il veut que le Septimius d'Horace, et celui qui, dans

(11) *In suasionem legis Fanniae objecit saeculo mo quod porcum Trojanum mensis inferant; quem illi idcirco sic vocabant quasi aliis inclusis animalibus gravidum, ut ille Trojanus equus gravidus armatus fuit. Macrobius, ibid., cap. 9, pag. 356.*

(12) *Sammonicus Serenus, apud Macrobius, Saturnal., cap. XIII, pag. 367.*

l'épigramme XLVI de Catulle, aime si ardemment Acmé, soient la même personne (13).

(13) Dacier, sur l'ode VI du II^e. livre d'Horace.

TORELLI (POMPONIO), comte de Montechiarugolo, vivait au XVI^e. siècle. Il était fils d'une fille de Jean-François Pic., comte de la Mirandole, et il fut de l'académie des *Innomati* de Parme, et y eut nom d'il *Perduto* (a). Il fit un livre intitulé, *Trattato del Debito del Cavaliero*, où il donne de très-bonnes instructions à ceux qui veulent parvenir ou qui sont déjà parvenus à l'honneur de la chevalerie. Il choisit cette matière, parce qu'il avait un fils qui était chevalier de Malte. Il le perdit pendant l'impression du livre, comme il nous l'apprend dans l'épître dédicatoire, datée de Parme le 15 de février 1596. Il était vassal du duc de Parme, Ranuccio Farnèse, à qui il dédia son *Traité*. Il cite souvent les anciens poètes et les modernes, et toujours en vers italiens. Sa morale est bonne, et il entre dans de si grands détails, qu'il donne même (b) des préceptes sur ce que les Italiens nomment *molteggiare* (c). Il est si zélé pour sa religion, qu'il ne saurait reconnaître une véritable chevalerie hors de la communion du pape (d), et qu'il veut qu'un chevalier abandonne le service de son prince excommunié par le pape (e). Il croit qu'un

hérétique est presque toujours coupable de quelque péché énorme, et il cite là-dessus Pie V (A). La différence qu'il met entre les poètes modernes et les anciens a besoin de restriction (B).

(A) *Il croit qu'un hérétique est presque toujours coupable de quelque péché énorme, et il cite là-dessus Pie V.*] Il y a des persécuteurs qui ne portent pas leur entêtement jusqu'à ce point d'injustice; car ils reconnaissent qu'il y a des hérésiarques dont les mœurs ont été bonnes. Notre Torelli est plus rigide. *Gli eretici*, dit-il (1), *cavallieri essere non ponno per essersi allontanati dalla congregazione de' fedeli, e ribellati per superbia del vero capo della chiesa di Dio, il quale errore, come è il maggiore che si ritrovi, così di rado dagli altri vizii enormi si vede scompagnato, perciò le congregazioni degli eretici, più tosto confusione, che compagnie civili dire si possono; poi che ogni compagnia civile, e leggi, e costumi abbraccia, e quelle alle sante costituzioni de' padri, ed a tutte le cerimonie devote e costumi repugano; e perciò ha luogo in loro ciò, che disse il Tasso, in altro sentimento, Gierus., canto IV.*

Che non è fede in huom, ch' Iddio la nega, Onde come restano senza fede, così sono senza fondamento stabile di cavalleria.

Solea dire Pio V di santissima mem. che non avea mai conosciuto eretico, che vizioso non fosse, e, di vizio enorme macchiato (2).

(B) *La différence qu'il met entre les poètes modernes et les anciens a besoin de restriction.*] Notre poésie, dit-il, est plus modeste que la grecque et que la latine: nos poètes qui parlent d'amour n'imitent Catulle, Tibulle, Properce et Ovide qu'à l'égard des choses où il n'y a point de lasciveté et d'obscénité. *Nella lirica (poesia) ed italiana, e francese, e spagnuola si vede, che molto maggior modestia risiede, che non fa nella greca, e nella latina, il che fa*

(a) Pomponio Torelli, del *Debito del Cavaliero*, folio 143, édit. de Venise 1596, in-8^o.

(b) *Id.*, *ibid.*, fol. 128, verso.

(c) Cela signifie dire des bons mots.

(d) *Id.*, fol. 25.

(e) *Idem*, *ibidem*.

(1) Torelli, del *Debito del Cavaliero*, folio 26 verso.

(2) *Idem*, *ibidem*, folio 30.

ilmente si comprenderà, se si considererà l'oda d'Anacreonte da Boscano imitata, perche ciò che vi è di lascivo si tralascia dall'ingegnoso poeta, e sola l'arguzia, e leggiadria si ha imitato. Questo ancora apparirà più chiaro, se gli amori di Catullo, Tibullo, Propertio, ed Ovidio con quelli del Petrarca ed altri autori nostri paragoneremo, et se noterremo con qual arte Garcilasso, Ronzarte, il Porteo e Boscano, imitando sempre sopradetti autori ogni lascivia la loro poemi esclusero, che di sali propri, misti con gravità e leggiadria riempirono (3). Des Portes, qu'il met entre les exemples des poètes qui évitent les obscénités, est pourtant fort décrié de ce côté-là (4); mais ce n'est point ma principale observation: j'ai à objecter une chose plus considérable. Il y a eu au XVI^e. siècle, et même au XVII^e., plusieurs poètes renommés qui ont écrit aussi fortement que les anciens (5); et ainsi la proposition de Torelli ne doit pas être entendue sans quelques limitations.

(3) *Idem*, *ibid.*, folio 179 verso.

(4) Voyez son article. [L'article des Portes n'existe pas:]

(5) Voyez la remarque (D) de l'article MOLSA, tom. X, pag. 478, et l'Éclaircissement sur les Obscénités, num. II et III. tom. XV.

TORI ou THORI * (GEOFFROI), imprimeur du roi, et libraire juré en l'université de Paris (a) au XVI^e. siècle, était de Bourges. Il contribua beaucoup à perfectionner les caractères d'imprimerie (b); car il composa un livre intitulé: *le Champ fleury*, contenant l'art et science de la proportion des lettres attiques ou antiques, et vulgairement appelées lettres romaines, proportionnées selon le corps et vi-

* La Monnoie, dans ses notes sur les Juvenens des savans, numéro 20, dit qu'on a inversement corrompu le nom de cet imprimeur; Joly ajoute que ce libraire écrivait toujours Tory.

(a) La Croix du Maine, Bibl. franç., pag. 124.

(b) Voyez La Caille, à la page 76 de l'Hist. de l'imprimerie.

sage humain (c). Il l'imprima lui-même à Paris, l'an 1529, in-4^o. ^{*1}, et depuis in-8^o. (d) Claude Garamont, qui fit des poinçons et qui frappa les matrices pour les gros caractères romains (e), fut son élève (f). Nous verrons ci-dessous le titre des autres ouvrages de Geoffroi Tory (A). Il avait été régent au collège de Bourgogne à Paris (g), et il y avait enseigné la philosophie ^{*2} avec applaudissement (h). Il mourut l'an 1550 (i) ^{*3}. Quelques - uns l'appelèrent le maître du pot cassé, qui était l'enseigne de sa maison (k). D'autres disent ^{*4} que sa marque

(c) La Croix du Maine, Bibl. franç., pag. 124.

^{*1} Leclerc, après avoir rapporté tout au long le titre du livre, et la souscription, observe qu'il n'est pas dit *par qui* le volume a été imprimé; on lit seulement qu'il l'a été pour Geoffroi Tory et Giles Gourmont.

(d) Là même; mais du Verdier, Bibl. franç., pag. 445, assure que le livre fut imprimé par Gilles Gourmont l'an 1529, in-folio.

(e) La Caille, Hist. de l'Imprimerie, pag. 76.

(f) Là même, pag. 99.

(g) La Croix du Maine, Bibl. franç., pag. 124.

^{*2} La Croix du Maine est le seul qui parle de ce fait; et il peut s'être trompé, dit Joly; car Tory était assez ignorant. Il est pourtant vrai, ajoute Joly, qu'il avait régenté à Paris; c'est ce qu'on lit au feuillet XLIX de son *Champ fleury*.

(h) La Caille, Hist. de l'Imprimerie, pag. 100.

(i) Là même, pag. 99.

^{*3} La Caille, a mis cette date, dit Leclerc, parce qu'il croyait que la seconde édition du *Champ fleury*, qui est de 1549, avait été publiée par l'auteur lui-même: mais la Monnoie doute que Tory ait vécu jusqu'en 1536.

(k) La Croix du Maine, Bibl. franç., pag. 124.

^{*4} Ces personnes se trompent, dit Leclerc qui rapporte même la description de l'enseigne du pot cassé, donnée par Tory lui-même: *premierement en icelle y a ung vase antique (posé droit) qui est cassé (entre*

était un pot cassé rempli de toutes sortes d'instrumens, et qu'il y mettait..... autour ces mots : non plus (l). François I^{er}. lui accorda un privilège pour l'impression des Heures, en considération des ornemens et vignettes dont il se servait (m).

les deux anses) par lequel passe un toret (trépan à archet). Ce dict vase et pot cassé signifie notre corps qui est un pot de terre, le toret signifie fatum (la mort), qui perce et passe foible et fort. Soubs iceluy pot cassé y a un livre clos à trois chaines et catenas. Le feuillage et les fleurs, qui sont au dict pot signifie les vertus, etc.

(l) La Caille, Hist. de l'imprimerie, pag. 98.

(m) Là même : notes que le sieur de la Caille dit que ce privilège est daté du 28 de septembre 1584. Cela ne peut être vrai, puisque François I^{er}. mourut l'an 1547. [Leclerc observe que le privilège est également pour les Heures et pour le Champ fleury ; que Tory n'y est point qualifié imprimeur ; mais seulement libraire ; qu'il est daté de Chénonceau, 5 de septembre 1526.]

(A) Le titre des autres ouvrages de Geoffroi Tori.] Il traduisit en français les Hiéroglyphes d'Orus Apollo ; les Politiques de Plutarque imprimées à Lyon (1) par Guillaume Boule ; le Tableau de Cebés, et trente dialogues de Lucien, imprimés à Paris chez Jean Petit, l'an 1529 ; Sommaire des Chroniques de Jean-Baptiste Égnace, imprimé à Paris par lui-même, l'an 1529 (2), et par Charles l'Angelier, l'an 1543, in-8°. (3). « Il fit imprimer rouge et noir, par » HENRI ÉTIENNE, en 1512, *Itinerarium* » *Antonini*, avec des préfaces et avis » de lui..... Il est aussi auteur » du livre qui a pour titre : *Ædilo-* » *quium, seu Digesta* (4) *partibus* » *ædium urbanarum et rusticarum* » *suis quæque locis adscribenda.* » Item *Epitaphia septem * Amorum* » *aliquot passionibus*, imprimé par

(1) Selon du Verdier Vau-Privas, ce fut à Paris, in-8°, l'an 1530.

(2) Tiré de la Croix du Maine, pag. 125.

(3) Du Verdier, Bibliothèque française, pag. 445.

(4) Il fallait dire *Disticha*.

* On peut voir dans le *Ménagiana* de 1715, IV, 84, le peu de cas qu'en fait la Monnoie.

» SIMON COLINES, in-8°, en 1530 (5). » M. Catherinot observe qu'on imprima, en 1530, *Distiques latins de Geoffroy Tory, de Bourges, sur les maisons de ville et de campagne avec plusieurs tombeaux, en vers latin* (6).

(5) La Caille, Histoire de l'Imprimerie, p. 98.

(6) Catherinot, Annales typographiques de Bourges, pag. 3.

TORQUATO (ANTOINE), fameux astrologue du XV^e. siècle, était de Ferrare. Il donna à Matthias, roi de Hongrie, l'an 1480, un pronostic qui a été bien funeste à la chrétienté, car, comme il menaçait d'une entière ruine la monarchie ottomane après un certain temps, il fut cause que les Hongrois s'engagèrent à une guerre (a) qui les ruina (b). Quelques-uns des événemens qu'il avait prédits arrivèrent ; mais les principaux se sont trouvés chimériques (A). Pour cela l'on ne s'est point dégoûté, ni de débiter ni de croire de semblables pronostics. On les a renouvelés si souvent, qu'on ne pardonne à un politique italien la pensée qu'il a eue, que les Turcs subornaient des gens pour faire courir de ces prédictions (B), afin d'endormir les princes chrétiens. Je crois pourtant que ces infidèles ne se sont point avisés de cette ruse. Elle ne serait pas fort fine ; car il n'y a rien qui anime davantage à s'armer contre un monarque que de croire qu'il est écrit dans les destinées qu'il sera bientôt ruiné.

(a) Voyez la rem. (A).

(b) Voyez Leunclavius, in Hist. musulm. Appendice.

(A) Les principaux se sont trouvés chimériques.] Voici le précis de

prédiction. Les Turcs feront la guerre aux chrétiens, et perdront beaucoup de troupes (1). Ils attaqueront les Vénitiens, et leur feront un grand mal : ensuite ils feront la paix avec cette république, et prendront Belgrade et Rhodes, et désoleront la Hongrie. Enfin faisant beaucoup de menaces, accablant la Hongrie, et attaquant l'empire romain, ils tomberont sous le pouvoir des Hongrois, environ l'an 1594 ou 1595. Mais avant cela ils entreront dans la Pouille, ils inquiéteront et affligeront la Sicile, l'Italie, les côtes de France, et celles d'Espagne. Leur empereur bientôt après sera tué dans une bataille, leur monarchie sera ruinée sous le treizième ou le quatorzième de ses chefs; elle ne passera point ce nombre, ni l'an 1596. Les chrétiens deviendront alors les maîtres de ce vaste empire (2). Lisez la réflexion que fait sur cela un docteur en théologie de la faculté de Paris, *Non est vel hujus loci, vel mei otii, historias retexere, quibus multa quæ hic exprimuntur evenisse intelligamus; satis sit expendisse corollarium hujus prædictionis quàm varium sit, quàm falsum, quàm ridiculum, de imperio Turcico funditus everso, ad annum Christi 1596, cum hoc anno 1608 tam florens et potens, magno quidem christiani nominis malo, cernamus, quàm antea extiterit, nec ullâ parte, aut hiare, aut nutare, aut inclinare, tanti imperii moles perspiciatur: nec in quartodecimo imperatore Osmanidâ seriem sultanorum et principum suorum defecisse videamus, cum sultanus Muhamet Cham, tertius hujus nominis, sit decimus quintus Osmanidarum principum, à primo illo Osmano sultano. Magnò certè constitit Hungaris hæc prædictio, cui cum stolidè inniterentur, motumque maximum sub sultano Soleimanno in Hungariâ excitâssent, ab eo magnâ clade affecti, suæ credulitatis vesanæ pœnas non minimas dederunt, quemadmodum narrat Leunclavius, Histor. musulmanæ lib. XVIII (3).*

(1) Turci magnâ strage suorum in christianos arma movebunt. Voyez Filesac, de Idololatriâ magicâ, folio 33 verso.

(2) Voyez Filesac, ibid., et folio 34, ex Leunclavio, in Historiæ musulmanæ Appendice, post epistolas.

(3) Filesac, ibidem, folio 34.

(B) *La pensée qu'a eue un politique italien, que les Turcs subornaient des gens pour faire courir de ces prédictions.* Le discours de ce politique italien me paraît digne d'être copié. Mais il faut se souvenir qu'en ce temps-là les Turcs étaient plus puissans qu'ils ne le sont depuis le siège de Vienne en l'an 1683. *Molte predizioni d'astrologi, altre a molte profetie, secondo che si dice, vi sono, e se ne leggono ogni dì, con le quali vien minacciata la distruzione del regno, ed imperio Turchesco, ed ogni tanti anni pare, che si vadano rinovando cotali credenze, senza vedersene l'effetto. Ora io m'avviso, che non darebbe molto lontano dal segno, uno, che dicesse ciò esser intenzione de' medesimi Turchi, è di qualche christiano rinnegato; per addormentar gli animi de' principi christiani con questo sonnifero, e rendergli negligenti, a pensar d'offendergli, con la speranza di dover veder, che il tempo debba esser quello, che trionfi di così fatto nemico: e non è dubbio, che principi cattolici, ricercati a colligarsi contro il Turco, hanno dato per risposta, che egli era meglio star a veder quel che partorirebbe il tempo, parendo impossibile che signoria così violenta debba esser di lunga durata. E per non parere di dire cose del tutto a vento, certo è, che per accelerar la morte di qualche imperadore romano, si serviva alcuno di sparger voci, che le stelle promettevano il principato a tal' uno, che essi conoscevano atto a dover, con si fatto pretesto, insurgere contro al dominante, ed accelerar a se stessi la successione, con l'accelerazione della morte di lui. Onde al contrario potrebbe pur essere, che tra Turchi per diuturnar il loro imperio, si diffamassero queste dicerie, della sua piccola durata, per indurre altri ad aspettar, che il pronostico si verifici, senza venir all'atto d'offenderlo, armata mano; il che sarebbe un sottile, ma non impossibile stratagemma (4). Ceci peut servir de supplément à la remarque (GG) de l'article MUHOMET. Je découvre tous les jours beaucoup*

(4) Bonifazio Vannozi, della Suppellettile degli Avvertimenti politici, volume primo, pag. 97, édition de Bologne, 1609.

de matière pour la grossir, et ce sont ordinairement de lourdes bévues. En voici un exemple. Un père de l'oratoire rapporte qu'à certains jours de l'année les Turcs maudissent les chrétiens solennellement. Ils lisent dans leurs mosquées une prophétie qui porte que la monarchie ottomane sera détruite par les Francs après qu'elle aura duré dix siècles (5). Pendant cette lecture, les femmes hurlent, et de leurs cheveux épars elles balaient les autels. Ils s'imaginent que cette cérémonie détournera l'infortune qui les menace. Ce père de l'oratoire ne dit point cela de son chef, mais sur la foi d'un de ses amis. *Vias Massiliensis poeta (si mihi creditur) valde bonus*, dit-il (6), *mihi olim cum Massiliæ rhetoricen profiterer multum familiaris, in suis ad Sylvas (7) notis, morem refert Turcarum cum illi christianos, quos perdite oderunt, ultrò statis diebus detestantur. Habent, inquit ille, Turcæ inter suos fastos prophetiam, per id tantum tempus, M. scilicet annos, Ottomanorum permansurum, mox subvertendum à Francis. Legitur illa quotannis suis in mosquetis, ut illius omnis terrore ultrò christianis adversentur. Lugent interim ululantes foeminae, sparsisque comis infanda verrunt altaria : sicque huic malo fato procurare credunt, dum tam funesto vaticinio perterrentur.*

(5) Ce n'est point de la monarchie ottomane, mais de la religion mahométane, que l'on fait courir cette prédiction. Si elle regardait les Ottomans, ils se presseraient un peu trop; leur monarchie serait bien loin de sa destruction.

(6) Petrus Berthaldus, libro singulari de Arâ, cap. XV, pag. 181, 182, edit. Nannetensis, 1636.

(7) Ce sont les Silves de Stace, sur lesquelles le sieur Vias, poète provençal, loué par Gassendi, in Vitâ Peireskii, a fait des notes.

TORTELLIUS (JEAN). Cherchez ARÉTIN (Jean), tome II, page-290.

TOUCHET (MARIE), maîtresse de Charles IX, roi de France, était d'Orléans. Il n'est pas vrai, comme tant d'auteurs l'assurent, qu'elle fût fille d'un apothicaire (A). Elle donna des enfans à

Charles IX (a), et se maria ensuite avec un homme de qui Je crois qu'elle ne l'épousa près la mort de ce monarque (B). Elle eut deux filles légitimes qui marchèrent sur ses traces; l'une fut concubine de Louis IV, et l'autre du maréchal Bassompierre (C). La raison pour laquelle elle poignarda un page, ce que disent quelques auteurs, est assez curieuse (D). Ce qu'il faut dire, en considérant le portrait de la princesse que Charles IX devait épouser, n'est pas indigne d'être su (E). Je dirai par expérience que ceux qui avaient connu ce prince n'aimaient point les femmes n'y ont pas regardé de près (F). On ne doit pas trouver étrange que je fasse des apologies pour des femmes comme celle-ci (G).

(a) Voyez la rem. (F).

(A) Il n'est pas vrai..... qu'elle fût fille d'un apothicaire.] Brantôme donne cette origine : je le cite dessous. Papyre Masson semblerait faire d'une naissance encore plus basse; car on dirait qu'il la fait d'un parfumeur : (1) *Amavit Marie Touchetiam Aurelianensis ungrorum (2) filiam*. D'autres disent qu'elle était fille d'un notaire; mais je suis certain qu'elle était de meilleure condition que cela, comme M. le marquis de la Motte l'a montré. « Jean Touchet, » père, dit-il (3), prenait quartier au sieur de Beauvais et du Quercy, conseiller du roi, et lieutenant particulier au bailliage et siège présidial d'Orléans. Il était le père de Pierre Touchet, bourgeois d'Orléans, et petit-fils de Jean Touchet, avocat et conseiller du roi d'Orléans, l'an 1492, qui avait eu pour père Regnaut Touchet, maître

(1) Papyr. Masson, in Vitâ Caroli IX.

(2) Peut-être faut-il traduire ce mot apothicaire, comme l'a traduit le Laboureur.

(3) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Brantôme, tom. II, pag. 656.

de la ville de Parthai, en Beauce. A tout ce qu'on pouvait dire contre la naissance de cette dame, c'est qu'elle avait eu pour mère Marie Touchet, fille naturelle d'Orable Mary, Flamand de nation, médecin du roi, qui, pour parvenir à cette alliance, donna, par le contrat de mariage, deux mille écus, qui étaient une somme alors considérable. » On tombe pour l'ordinaire dans toutes sortes d'excès à l'égard de ceux que la Providence pousse fort au delà de leur condition. Les uns par des éloges fabuleux leur procurent des ancêtres de la première qualité; les autres les rabaissent à un rang beaucoup plus vil que le véritable, soit pour procurer à la médecine et à l'envie quelque dédommagement, soit pour faire trouver plus merveilleux, et plus propre aux exagérations, l'agrandissement de leur fortune. L'historien des Amours du Louis-Royal n'a-t-il pas dégradé de la belle mademoiselle de la Valière, par n'en faire qu'une petite bourgeoise de Tours? Cependant (4) elle sort d'une famille alliée de celle de Mauvau-le-Rivau, l'une des plus nobles de la province; et il y a cent fois plus ou moins qu'un seigneur de la Valière se maria avec une demoiselle qui avait été fille d'honneur de la reine Louise, femme de Henri III, qui, sans doute, ne serait pas arrivée s'il n'eût pas été gentilhomme. Nous faisons voir en son lieu qu'on a été de pareilles médisances envers le duc de Gondi, premier duc de Retz, et envers le cardinal de Pellevé, le connétable de Luynes, le cardinal Mazarin, etc.

(B) *Elle ne l'épousa qu'après la mort de Charles IX.*] Mézerai a fort bien su que le père de Marie Touchet fut lieutenant particulier au présidial d'Orléans; mais je doute un peu de ce qu'il ajoute, que Charles IX maria cette maîtresse à *François Balzac d'Entragues, gouverneur d'Orléans*. Je passe sous silence que ce François de Balzac ne fut gouverneur d'Orléans qu'ensuite de plusieurs intrigues qui firent perdre ce gouver-

nement au chancelier de Chiverni, l'an 1588, et qu'avant cela il n'en avait que la lieutenance (6); je dis seulement que son mariage avec Marie Touchet me paraît postérieur à la mort de Charles IX; et c'est tout ce que j'en puis dire aujourd'hui, n'étant pas en lieu à pouvoir consulter les titres de la maison, et n'ayant pu rassembler encore les livres qui me pourraient donner une entière certitude. Mais considérant d'un côté ce que dit Papyre Masson, que le roi Charles, malade à la mort, n'osant pas recommander lui-même sa maîtresse à la reine sa mère, la lui fit recommander par l'entremise de Charles de Gondi (7); et de l'autre ce que dit M. le Laboureur (8), *qu'il ne se faut pas étonner que Marie Touchet ait trouvé un si bon parti dans le vol qu'elle avait pris à la cour, où elle tint aussi-bien son rang qu'aucune des dames de la première condition* (9): considérant, dis-je, ces deux choses, je ne saurais croire qu'elle ait épousé le seigneur d'Entragues du vivant de Charles IX; car, en ce cas-là, il n'eût pas été nécessaire que ce prince la fit recommander à Catherine de Médicis (un tel mari aurait été un assez bon protecteur), et l'on ne comprendrait pas pourquoi M. le Laboureur propose tant de raisons de ne se pas étonner du mariage de François de Balzac avec Marie Touchet, sans rien dire de la principale, qui aurait été les grands biens qu'un roi vivant aurait faits à l'époux de sa maîtresse. Cet auteur remarque que *c'était une femme d'un esprit aussi incomparable que sa beauté*, et que l'anagramme qu'on fit de son nom, *Marie Touchet*, je charme tout, était fort juste. Il dit aussi que M. d'Entragues en devint si amoureux, qu'on l'appela par dérision d'Entragues Touchet,

(6) De Thou, Hist., lib. XCII.

(7) Brantôme rapporte la chose un peu autrement: Estant à la mort, dit-il, il commanda à M. de la Tour de lui faire (à sa maîtresse) ses recommandations, et n'en osa jamais parler à la royne, sa mère.

(8) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 656.

(9) Il avait dit dans la page 70 qu'elle ne le céda point en adresse ni en ambition aux duchesses d'Etampes et de Valentinois, et qu'elle tint si bien son rang, que toute la gloire et les artifices de la reine Catherine ne défaisaient point sa contenance.

(4) M. de Merolles, Abbé de Villeloin, Catal. des Ecrits, pag. 8.

(5) Mézerai, Abrégé chronolog., tom. V, pag. 84.

duc d'Orléans, dans le libelle intitulé : l'Édit du Roi déguisé (10), fait l'an 1586, contre certains petits galans, dits Bourbons, et aucuns malotrus et ivrognes d'Allemagne.

(C) *L'une fut concubine de Henri IV, et l'autre du maréchal de Bassompierre.*] Si le fait que je rapporte dans la remarque (D) est véritable, Henri IV y a pu être attrapé; car il se pourrait bien faire que la jeune fille violée ne fût autre que la demoiselle d'Enragues, qui fit tant valoir à ce prince le présent de sa virginité. Le récit de ses ruses et de ses cajoleries se voit dans les Mémoires de Sully et dans M. de Péréfixe. Les cent mille écus que le roi lui fit donner ne furent pas une pluie d'or capable de l'introduire au giron, et de terminer les chicaneries qu'elle faisait du terrain. Il en fallut enfin venir à la promesse de mariage pour lever les traverses du père et de la mère, que la fille faisait intervenir à propos, et qu'elle déclara insurmontables si l'on n'amenait ces bonnes gens à un point si délicat, en mettant par cette promesse leur conscience à couvert envers Dieu, et son honneur envers le monde. La belle sut si bien représenter à son amant (11) qu'il ne devait point faire de difficulté de guérir leur fantaisie, puisqu'il ne s'agissait que de lui donner un petit morceau de papier (12) en échange de la chose la plus précieuse qu'elle eût au monde, qu'il s'engagea par écrit à l'épouser dans un an, pourvu que dans ce temps-là elle lui fit un enfant mâle. S'il fallait que l'aventure dont parle Saint-Romuald regardât cette demoiselle, combien de frais et de poursuites afin qu'un grand roi pût jouir des restes d'un page !

M. de Rosni, qui était l'homme du monde le plus attaché aux véritables intérêts de ce prince, ne se contenta pas de déchirer la promesse de ma-

riage, lorsqu'elle lui fut montrée le roi, il tâcha encore de le guérir en lui donnant plus de soupçon sur l'honnêteté de la fille qu'il ne paraissait en avoir. Il est vrai que ce monarque avait dit à ce favori qu'il fallait vaillamment à la conquête d'un pucier, que peut-être il n'y trouverait rien; mais l'autre lui parle d'une manière beaucoup plus scabreuse. « S'il vous souvient bien, lui dit-il, de ce que vous m'avez autrefois dit de cette fille et de son frère, du temps que madame la duchesse, des langues que vous en teniez tout haut, des commandemens que vous fîtes faire à tout ce bagage (ainsi appeliez-vous lors la mère et famille de monsieur et madame d'Enragues) de sortir de Paris, vous seriez un peu plus en délicatesse que je ne vous vois de trouver la pie au nid. » Voyez les Mémoires de Sully, à la page 248 et 253. Il. tome de l'édition de Hollande, 1552, in-12.

Quoi qu'il en soit, nous apprenons de tout ceci que cette dame fut sensible à l'honneur par rapport à ses filles, qu'elle ne l'avait été par rapport à elle-même. La punition sur la page (13), si elle est vraie, en est une preuve; car apparemment on ne se serait pas porté à un homicide si l'on eût été autrefois traité de la sorte. Nous voyons de plus combien la mère fit la consciencieuse, et combien elle se précautionna du côté du monde quand il fut question de sa fille, ce qu'elle n'avait point fait par elle-même envers Charles IX. On peut dire que ses soins ne réussirent pas, et que, comme elle avait chassé de race par rapport à sa grand-mère (14), ses filles le firent aussi à son égard. L'une d'elles procréa lignée naturelle à Henri IV, et l'autre en procréa au maréchal de Bassompierre. Il faut l'entendre même sur ce chapitre. « Je m'en vins à Paris, dit-il (16), voir

(10) Par allusion au duc de Guise.

(11) Péréfixe, Vie de Henri IV, sous l'an 1600, en quoi il se trompe d'un an; car ce fut l'été de 1599 que le roi jouit d'elle. Voyez le Journal de Bassompierre, tom. I, pag. 58.

(12) Il faut savoir qu'elle promettait au roi de ne se servir jamais de cette promesse, n'y ayant point d'ailleurs d'official suffisant pour citer un tel monarque, et qu'elle serait avec toutes les conditions qu'elle savait bien être par lui désirées. Mémoires de Sully, tom. II, pag. 247 et 248, édition de Hollande, 1752, in-12.

(13) Voyez la remarque (D).

(14) Nous avons dit ci-dessus, remarque (15) Catherine-Henriette de Balsac, mère de Verneuil, morte en 1633, en sa cinquante quatrième année, selon le père Anselme; ce qui montrerait que M. de Péréfixe lui devait plus de dix-huit ans en 1600.

(15) Catherine-Henriette de Balsac, mère de Verneuil, morte en 1633, en sa cinquante quatrième année, selon le père Anselme; ce qui montrerait que M. de Péréfixe lui devait plus de dix-huit ans en 1600.

(16) Journal de sa Vie, tom. I, pag. 152.

resse (17), qui était logée à la de la Coutellerie, où j'avais entrée secrète par laquelle j'allais au troisième étage du logement, que sa mère n'avait point loué; elle, par un degré dérobé de la robe, me venait trouver lorsque sa mère était endormie. » Peu après, si nous apprenons une chose d'où nous pourrions inférer que Henri IV n'avait pas fait conscience de jouir des charmes de sa sœur, c'est qu'il avait ce principal rival. Il nous apprend une chose qui confirme la dernière remarque que j'ai faite touchant Marie Touchet. « Pour notre malheur, dit-il, ils en avertirent la mère, laquelle y prenant garde de plus près, un matin, voulant cracher, levant le rideau de son lit, elle vit celui de sa fille découvert, et elle n'y était pas. Elle se leva tout doucement, et vint dans sa chambre, où elle trouva la porte de cet escalier dérobé, qu'elle pensa qui fût condamnée, ouverte, et qui la fit crier, et sa fille, à sa voix, à se lever en diligence et venir à elle. Moi cependant je fermai la porte, et m'en allai bien en peine de ce qui serait arrivé de toute cette affaire, qui fut que sa mère se battit, qu'elle fit rompre la porte pour entrer en cette chambre au troisième étage où nous étions la nuit, et fut bien étonnée de la voir meublée de beaux meubles de velours, avec des plaques et flambeaux d'argent. Alors tout notre commerce fut rompu; mais je me raccommodai avec la mère par le moyen d'une demoiselle nommée l'Aziz (18), chez laquelle je la vis, et lui demandai tant de pardons, avec assurance que nous n'avions point passé plus outre que le bairon, qu'elle feignit de le croire (19). » Je ne fus pas privé long-temps du commerce de la fille; car, au bout de quelques mois, madame d'Enragues fut allée à la cour, il dit (20) qu'il

y passa bien son temps avec sa fille et avec d'autres aussi. La demoiselle devint grosse quatre ans après, et ayant été chassée par sa mère de son logis, fit prier son galant de lui donner une promesse de mariage, pour apaiser sa mère, et lui offrit toutes les contre-promesses qu'il désirerait d'elle, et que ce qu'elle en désirait était pour pouvoir accoucher en paix, et avec son aide (21). Elle obtint ce qu'elle désirait, et ne manqua pas à fournir la contre-promesse, tant elle était de bonne composition.

On fait un conte que je m'en vais rapporter. Ce maréchal se promenant en carrosse avec la reine, un jour qu'il y avait un grand nombre de carrosses au cours, il arriva que celui de la d'Enragues fut obligé de s'arrêter quelque temps proche de celui de la reine, à cause de la foule. La reine regardant le maréchal, Voilà, lui dit-elle, madame de Bassompierre. Ce n'est que son nom de guerre, répondit-il assez haut pour être entendu de son ancienne maîtresse. Vous êtes un sot, Bassompierre, dit celle-ci. Il n'a pas tenu à vous, madame, reprit-il; et là-dessus les carrosses recommencèrent à marcher. Comme ce maréchal avait une infinité de galanteries, je ne sais pas si cet autre conte de M. Ménage regarde la même maîtresse : « Le carrosse de » M. le maréchal de Bassompierre » s'étant accroché avec celui d'une » dame qu'il avait aimée, et avec » laquelle il avait dépensé beaucoup » de bien, elle lui dit : Te voilà donc, » maréchal dont j'ai tiré tant de plumes. Il est vrai, madame, dit le » maréchal; mais ce n'est que de la » queue, et cela ne m'empêche pas » de voler (22). »

(D) *La raison pourquoi elle poignarda un page.... est assez curieuse.* Je répète ici sans y rien changer ce que je dis dans le projet de ce Dictionnaire. Don Pierre de Saint-Romuald donne dans la même chronologie que M. de Mézerai, à l'égard du mariage de Marie Touchet (23); car il le place sous l'an 1572. Son imprimeur a été un vrai bourreau de noms

(18) Marie de Balsac, laquelle il ne nomme point d'Enragues, dont il eut l'évêque de Xaint-Macé l'an 1676.

(19) C'est peut-être la même qu'il nomme d'Aziz, pag. 173 : les noms propres étant fort rares dans ce Journal.

(20) Journal de Bassompierre, tom. I, p. 157, an. 1606.

(21) La même, pag. 165.

(22) La même, tom. I, p. 261.

(23) Suite du Ménagiana, pag. 374, édition de Hollande.

(24) Voyez la remarque (F), vers la fin.

propres, à l'exemple de plusieurs de ses confrères. Le passage contient une action si particulière, qu'il mérite d'être rapporté tout entier. « (24) Ce fut » environ ce temps (25) que François » de Balzac, seigneur d'Entragues- » Marcouste (26), gouverneur d'Orléans, épousa en seconde nocces Marie Touchet, fille d'un apothicaire » de cette ville, non moins belle » d'esprit que de corps, de qui le » roi Charles IX avait eu un fils appelé depuis le comte d'Amvergne. On » rapporte d'elle un fait bien étrange et hardi qu'elle fit un jour à un » page de son mari, qui avait violé, » dans le cabinet d'un jardin, l'une » de ses filles, toute jeune et d'excellente beauté, par une passion » insensée d'amour. C'est qu'elle le » poignarda sur-le-champ, ôtant la » vie à celui qui avait ôté l'honneur à sa fille. » Je voudrais que ce bon feillant, qui a ramassé tant de faits de toute nature, mais non pas sans être sujet à caution, nous eût appris d'où il a tiré celui-là; car sur sa parole toute seule je ne conseillerais pas de le croire.

(E) *Ce qu'elle dit, en considérant le portrait de la princesse..... n'est pas indigne d'être su.*] Elle eut bonne envie de posséder le cœur du roi Charles au préjudice de l'épouse. Elle fut fort curieuse, dans le temps qu'on traitait le mariage du roi avec Elisabeth d'Autriche, de bien examiner le portrait de cette princesse, et l'ayant bien contemplé, elle ne dit autre chose sinon: *Elle ne me fait point de peur; inferant par là; à ce que dit Brantôme (27), qu'elle presumoit tant de soi et de sa beauté, que le roy ne s'en sauroit passer.* Papyre Masson prétend que lorsqu'elle examina le portrait, et qu'elle dit là-dessus en riant: *je n'ai pas peur de cette Allemande*, la reine était déjà arrivée (28); mais il n'y a nulle ap-

arence que Marie Touchet entendu jusques alors à voir le portrait de la reine; et ainsi le narré de Brantôme est plus vraisemblable par rapport à la circonstance du temps. Gabrielle d'Estrée vit bientôt le portrait de l'infante d'Espagne et celui de Médicis, lorsqu'on parlait de mariage avec Henri IV. On lui dit qu'elle ne craignait nullement la brune Espagnole, mais bien la rentine (29): nous tenons ce discours d'un historien qui prétend l'avoir ouï. *Il me souvient*, dit-il (30), *le roi m'ayant donné à garder ces deux princesses, il me permit les montrer à la duchesse, et je gardai à ce qu'elle dirait: son premier fut: Je n'ai aucune crainte de la noire; mais l'autre me mène jusqu'à la peur.*

• (F) *Ceux qui avancent que Charles IX n'aima point les femmes ont pas regardé de près.*] Les écrivains qui ont parlé le plus librement de ses mauvaises qualités requièrent qu'il ne fut pas fort déréglé à l'égard des femmes. On avait dit de le jeter dans cette débauche dans celle du vin; mais une fois tant aperçu que le vin lui avait ébloui la raison jusqu'à lui faire commettre des violences, il s'en abstint tout le reste de sa vie; et pour les femmes, s'étant mal trouvé de sa conduite qu'une de celles de sa mère, prit en aversion, et ne s'y attacha guère. C'est ainsi que M. de Mézerai s'exprime (31), sans s'arrêter aux règles du grammairien sophiste qui fit dans le fameux sonnet de l'arrangement d'expressions où la dernière disait beaucoup plus que la première:

*Je bénis mon martyre, et, content de moi
Je n'ose murmurer contre la tyrannie (32)*

Brantôme témoigne que ce prince paraissait pas au commencement sensible pour le sexe, et qu'il fit que les reproches des dames ne l'animassent. « Je me souviens,

(24) Pierre de Saint-Romuald, Abrégé du III^e. tome du Trésor chronol. et histor., pag. m. 348, à l'année 1572.

(25) *C'est-à-dire le massacre de la Saint-Barthélemy.*

(26) *Il fallait dire Balzac, seigneur d'Entragues et de Marcoussis.*

(27) Brantôme, Discours sur Charles IX.

(28) *Inspecta Isabellæ reginæ, quæ recens in Galliam venerat, picturâ, risisse dicitur, addito verbo, Nihil me terret Germana.*

(29) Dupleix, Histoire de Henri IV, pag.

(30) D'Aubigné, tom. III, pag. 637.

(31) Mézerai, Abrégé chronolog., tom. pag. 183.

(32) Voyez les pièces qui sont à la fin de la crate chrétien de Balzac.

(33), qu'en son plus verd aage de dix-sept à dix-huit ans, étant un fort persecuté d'un mal de dents, et les medecins n'y pouvant appliquer aucun remede pour en oster la douleur, il y eut une grande dame de la cour, et qui luy appartenait, qui luy en fit une remède dont elle en avoit usé pour elle-même, et s'en estoit tres-bien trouvée; mais elle ne servit de rien à luy, et le lendemain, comme elle luy eut demandé comment l'en estoit trouvé, et qu'il luy eust respondu que nullement bien, elle luy repliqua: *Je ne m'estonne pas, sire, car vous ne portez point d'affection et n'ajoutez foy à femmes, et faictes plus de cas de la chasse de vos chiens que de nous autres.* Dont, lui dit-il, *avez vous cette opinion de moy, que j'aime plus l'exercice de la chasse que le vostre,* et pardieu, *si je me depite une fois, je vous joindray de si près toutes les autres de ma cour, que je vous porteray par terre les unes apres les autres.* Ce qu'il ne fit pas pour lant de toutes; mais en entreprit aucune, plus par reputation que par lasciveté, et tres-sobrement encore, et se mit à choisir une fille de tres-bonne maison, que je ne nommeray point, pour sa maistresse, qui estoit une fort belle, sage et honneste damoiselle, qu'il serroit avec tous les honneurs et respects qu'il estoit possible, et plus, disoit-il, pour façonner et entretenir sa grace que pour autre chose, n'estant rien, disoit-il, qui faisoit mieux un jeune homme que l'amour logé en un beau et noble subject. Et a tousjours aimé ceste honneste damoiselle jusques à la mort, bien qu'il eust sa femme, la royne Elisabeth, fort agreable et fort aimable princesse. Il aima fort aussi Marie Jacossie, dite autrement TOUCHET, fille d'un apothicaire d'Orleans, tres-excellente en santé, de laquelle il eut M. le grand prieur, dit aujourd'hui M. comte d'Auvergne. » Voilà de compte trois maîtresses (34) ou-

tre la femme légitime; car on ne doit pas confondre celle dont M. de Mézerai dit que le roi se trouva mal, avec celle que Brantôme n'a pas voulu nommer, et que ce prince aima jusqu'à sa mort. Quand donc on fait réflexion qu'il mourut avant l'âge de vingt-quatre ans accomplis, et après une longue maladie, et que l'historien lui donne deux enfans naturels (35), on ne voit pas sur quoi peut être fondée l'aversion que M. de Mézerai lui prête. Que voudrait-il qu'on eût fait de plus? Il lui en faudrait bien pour nommer débauche la vie des gens! Mais il est vrai qu'au prix de l'horrible corruption qui était alors à la cour de France, on pourrait trouver dans Charles IX quelque sorte de modicité par cet endroit-là. Cet historien ne parle que d'un fils de Charles IX et de Marie Touchet, et remarque qu'il naquit en 1572, et qu'il fut premièrement grand prieur de France, puis comte d'Auvergne et de Lauraguais, et après duc d'Angoulême (36) et comte de Ponthieu. Le père Anselme ne s'accorde pas à cette chronologie, puisqu'il le fait naître (37) au château du Fayet, en Dauphiné, près de Montmélian, le 28 d'avril 1573. Je ne saurais encore bien éclaircir à mon lecteur ce qui en est, ni pourquoi la dame aurait été envoyée faire ses couches si loin de la cour et de sa patrie. Ce n'était pas son premier né; le rang du père effaçait la honte, et rien ne l'engageait à se servir des mystères qu'il faut employer quelquefois lorsque les choses n'ayant pas été dans l'ordre un voyage paraît nécessaire pour dépayser les gens, et pour mettre bas la charge à l'insu du monde.

Si ce que Brantôme raconte sans le croire était véritable, on ne devrait point avoir trop bonne opinion des Mémoires de M. de Mézerai sur l'aversion qu'il attribue à ce prince. *Aucuns ont voulu dire* (c'est Bran-

sieur de la Tour. Voyez ci-dessous le pénultième alinéa de cette remarque.

(35) Le père Anselme, Histoire généalogique de France, pag. 146, ne dit pas s'ils furent tous deux d'une même mère; mais Papyre Masson en marque deux de Marie Touchet.

(36) C'est de lui que sont descendus les derniers ducs d'Angoulême. Il mourut à Paris le 24 sept. 1650.

(37) Histoire généalogique, pag. 173.

) Brantôme, Discours sur Charles IX.

) Le Laboureur, Additions aux Mémoires d'Estelneau, tom. II, rapporte une lettre où il dit que Charles IX aimait fort la femme du

tôte qui parle) *que durant sa maladie il s'échapa apres la royne sa femme, et s'y echauffa tant qu'il en abregea ses jours, ce qui a donné subject de dire que Venus l'avoit fait mourir avec Diane, ce que je n'ay su croire, car il ne s'en parloit à la cour parmi les bouches les plus dignes de foy, car j'y estois.* Ce qu'il dit de Venus et de Diane est une allusion à deux vers qu'il avait déjà rapportés, et qui étaient une espèce d'épithaphe de Charles IX.

*Pour aimer trop Diane et Cytherée aussi,
L'une et l'autre m'ont mis en ce tombeau icy.*

Papyre Masson, qui composa un Abrégé de la Vie de Charles IX, un an après la mort de ce prince, rapporte un fait qui peut-être n'est pas plus vrai que celui-là, mais qui est du moins plus vraisemblable. Il dit que le roi, pendant sa longue maladie, alla voir une fois madame Touchet, sa maîtresse, et qu'on soupçonne que pour s'être diverti avec elle à contre-temps ou avec excès, il augmenta son mal, et hâta la fin de sa vie. *Sanè rex ipse inter moras longissimi morbi semel ad eam divertit, suspicioque est auctum morbum ex importuno aut immodico coitu et acceleratum vitæ finem* (38). M. le Laboureur (39) n'a pas bien rendu ce latin-là, car voici comment il le traduit : *Aussi le roi l'ayant été voir une fois dans un intervalle de sa longue maladie, tient-on pour certain que pour n'avoir pas été en état de l'approcher, ou pour avoir fait quelque excès, son mal augmenta, et que cette visite hâta ses jours.* Je ne dis rien de ce qu'il donne comme une certitude ce qui n'est qu'un soupçon dans le latin ; mais il me semble qu'il n'y a guère de lecteurs qui par ces paroles, *pour n'avoir pas été en état*, ne se figurent d'abord tout autre chose que ce que l'historien a voulu dire, quelque accident semblable à celui que M. de Rabutin a imité de Pétrone (40). M. Varillas n'a pas manqué d'adopter ce passage de Papyre Masson. « Le roi fut dange-

» reusement malade, dit-il (41).
» ceux qui le connaissaient parti-
» lièrement en disaient à l'oreille
» deux causes. La première était
» course précipitée de Paris à Orléans,
» pour voir la belle Marie Touchet,
» sa maîtresse ; et la seconde, le poison qu'ils prétendaient
» lui avoir été donné par son maître
» d'hôtel (42), la Tour, frère puîné
» du maréchal de Retz et de l'évêque
» de Paris. La vigueur extraordinaire
» de ce prince sembla pour un moment
» depuis avoir surmonté la force de
» son mal, et l'appréhension qu'il eut
» Tour conçut du bruit qui se répandit
» frénésie qui fut cause de sa mort
» peu de temps après. » M. Varillas ne cite que Papyre Masson.

C'est ce qui me donne lieu de faire quelques remarques ; car, l'auteur auquel M. Varillas ne renvoie ne dit pas que Charles IX ait été obligé de faire une course à Orléans pour voir Marie Touchet, et il n'y a guère d'apparence qu'il se tint si peu à la portée du roi, puisqu'elle était sa maîtresse et son amour battant, et qu'elle avait déjà eu des enfans de lui. En II^e lieu, il est si faux que Masson impute l'empoisonnement à la Tour, qu'au contraire il le fait mourir d'une maladie causée par la douleur de voir perdu, avec Charles IX, l'espérance d'une très-grosse fortune. Il ne nie pas que la Tour n'ait été accusé de ce mauvais coup par d'autres gens ; mais il fallait donc nous renvoyer ailleurs qu'à l'éloge de Papyre Masson. M. le Laboureur a inséré dans ses Additions aux Mémoires de Castelnau, à la page 462 du II^e. tome, une lettre satirique, où il reproche à Catherine de Médicis d'avoir fait empoisonner Charles IX par le sieur de la Tour, et puis à lui-ci par un autre. *Votre majesté fit si bien*, dit l'auteur de cette lettre, *qu'elle gagna le feu sieur de la Tour, lui faisant entendre,*

(41) Varillas, Histoire de Charles IX, tom. I, pag. 365, édition de Hollande, 1684.

(42) Brantôme le fait maître de la garde-robe. Papyre Masson le nomme Carolus Gondium bicularium. Le Journal de Henri III le fait maître de la garde-robe, et met sa mort au 15 mai 1574, et l'attribue à une autre cause.

(38) Papyr. Masson, in Vita Caroli IX.

(39) Additions à Castelnau, tom. II, pag. 879.

(40) Dans l'Histoire amoureuse des Gaules. Ovide, Amor., lib. III, eleg. VII, décrit au long un tel accident.

pour vous, que le feu roi votre
 était en volonté de le faire mou-
 afin que plus aisément il jouît
 la femme ; ce que ledit la Tour
 facilement, d'autant qu'il sa-
 bien que ledit feu roi aimait
 sa femme, et facilement accorda
 donner le poison à sa dite majes-
 etc. Cette lettre est datée de
 Anne, le troisième mois de la
 année après la trahison,
 à-dire après la St.-Barthéle-
 et est signée Granchamp, qui
 un gentilhomme de Nivernois,
 avait été ambassadeur à Constan-
 ple, et engagé dans les intrigues
 la Mole et de Coconnas. En Ill.
 , on ne saurait trop deviner par
 paroles de M. Varillas, si la
 mourut avant ou après le roi,
 on en conclurait plutôt que ce
 avant qu'après : néanmoins il
 mourut qu'après ce prince, soit
 regret, soit de poison, soit de
 , ou autrement.

ici une chose qui ne fait pas
 honneur à Charles IX. « S'allant
 un jour promener aux Tuileries,
 voyant une femme (quoy que
 elle en perfection) toute nue pas-
 er la rivière à nage depuis le
 ouvre jusqu'au faubourg Saint-
 ermain, il s'arresta pour la voir :
 is pendant qu'il estoit attaché
 ir les yeux, comme le reste de
 cour, elle avec un plongeon
 desroba de sa vue. En fin es-
 nt revenue sur l'eau, et puis res-
 otte en terre aussi viste qu'un
 clair, elle commença à tordre
 sa cheveux, et faire ce que dit
 anticipater de Venus,

*« Voy n'agueres Venus hors de la mer sor-
 tant,
 Ouvrage d'Apelles, entre ses mains tenant
 les moettes cheveux, elle faict de sa tresse
 humide l'espraignant, sortir l'escume es-
 paise ;*

uis se retira emportant quant et
 oy les yeux et les cœurs de tout
 le monde. Mais neantmoins avec
 tout cela, encore que l'action
 semblast estre plaisante en soy,
 est-ce que le roy la trouva si
 strange et nouvelle, qu'on ne luy
 en ouit jamais dire un seul mot
 de louange, bien qu'il entendist
 la plupart de sa suite, voire
 les plus retenus, dire tout haut

» plusieurs paroles d'admiration
 » (43). »

(G) *On ne doit pas trouver étran-
 ge que je fasse des articles pour des
 femmes comme celle-ci.*] Le com-
 mencement de cet article, dans mon
 projet, contient ces paroles : « Les
 » dictionnaires ne devraient pas ou-
 » blier les personnes de cette caté-
 » gorie : la figure qu'elles font dans
 » le monde est assez relevée pour
 » cela, et ce serait sans doute un
 » livre tout-à-fait curieux, que
 » celui que feu M. Colomiés avoit
 » promis (44), et qu'il voulait inti-
 » tuler, *Cupidon sur le Trône, ou*
 » *l'Histoire des Amours de nos Rois*
 » *depuis Dagobert.* » Depuis l'im-
 pression du projet il a paru un
 ouvrage où l'on remonte plus haut
 que Colomiés ne voulait faire ; car
 on commence par Pharamond. J'ai-
 merai mieux l'ouvrage de Colomiés
 que celui-ci. Cet auteur n'aurait rien
 dit qu'il n'eût tiré de quelque livre ;
 il aurait consulté des livres rares,
 et cité toujours ses témoins. Mais
 l'anonyme qui nous a donné l'His-
 toire des Galanteries des Rois de
 France, depuis le commencement
 de la monarchie jusqu'à Louis XIV
 ne cite personne, et ne nous ras-
 sure point contre les soupçons de
 roman. La première édition valait
 mieux que les suivantes ; elle était
 plus simple et moins chargée ; elle
 avait plus l'air d'une histoire. Je
 m'avisai un jour de la louer par cet
 endroit-là, devant le libraire qui
 l'avait donnée au public. Il me ré-
 pondit sincèrement qu'on avait trou-
 vé, par le débit, que c'était le prin-
 cipal faible de l'ouvrage, et qu'on
 y allait remédier dans la seconde
 édition. Le public n'a pas trouvé,
 me dit-il, assez d'intrigues et d'aven-
 tures merveilleuses dans cette pièce ;
 nous y en ferons mettre pour con-
 tenter les lecteurs. Depuis cet aveu
 je me défie de cet ouvrage beau-
 coup plus que je ne faisais. On y
 verra bien des choses touchant Ma-
 rie Touchet, que j'ai réfutées, ou
 que je n'ai pas rapportées, n'étant
 pas fort assuré qu'elles ne soient pas

(43) Pierre de Lancre, conseiller au parlement
 de Bordeaux, Tableau de l'Inconstance et Insta-
 bilité de toutes choses, folio 52 verso.

(44) Colomiés, Gallia Orient., pag. 67.

de l'invention de l'auteur. C'est ce que je juge de la douzaine de coupeurs de bourse qu'on y a fait intervenir, afin que le roi pût voir le billet d'amour que sa maîtresse avait reçu d'un autre galant, frère de l'évêque de Valence (45).

(45) Voyez les *Intrigues galantes de la Cour de France*, tom. I, pag. 234, édition de Hollande, 1695.

TOULOUSE, ville de France sur la Garonne, l'une des plus grandes et des plus anciennes de l'occident, et le siège du second parlement du royaume, mériterait un fort long article; mais comme M. Moréri et l'auteur de son Supplément en ont traité fort au long, je ne m'y arrêterai pas. Je dirai seulement que les consuls de cette ville portent le nom de capitouls, et qu'ils acquièrent la noblesse par cette charge. M. de la Faille publia une très-belle dissertation sur ce sujet (a), au temps qu'on recherchait les faux nobles (b). Tout le monde attend avec impatience la suite des *Annales* * de Toulouse que cet illustre écrivain a composées (c). Cette ville, qui a été toujours féconde en habiles gens (d), et qui l'est encore autant que

(a) Vous en pouvez voir le précis dans l'ouvrage in-4°. de M. Gille de la Roque, sur la noblesse.

(b) C'est-à-dire environ l'an 1666.

* Les *Annales de la ville de Toulouse*, 1^{re} partie, sont de 1687, in-folio : la seconde partie est de 1701, et conséquemment antérieure à la seconde édition de Bayle, qui est de 1702. Mais on ne doit pas oublier que Bayle, habitant la Hollande, ne pouvait connaître tous les livres français dans leur nouveauté.

(c) M. de Beauval, a parlé du 1^{er} vol. de ces *Annales*, mois de septembre 1688, pag. 3 et suiv. Voyez aussi le *Journal des Savans*, du 19 d'avril 1598.

(d) Voyez Balzac à la dernière page des *OEuvres diverses*, et *Sorbériana* au mot Toulouse.

jamais (e), méritait bien l'érection (A) qu'on y a faite d'académie de beaux esprits.

(e) Le Théâtre de Paris et l'Académie française en peuvent rendre témoignage.

(A) L'érection qu'on y a faite d'académie de beaux esprits.] M. Basville (1), qui dans les provinces de son intendance s'est montré digne d'avoir eu pour père l'illustre premier président de Lamoignon pendant que M. l'avocat général son frère, se montre si digne même honneur dans le parlement de Paris, s'est fort employé à ce nouvel établissement. Il résolut de changer les jeux floraux de Toulouse en une académie de belles-lettres. La compagnie des jeux floraux s'opposa à ce dessein, et fit publier des mémoires qui tendaient à empêcher la ville de laisser les choses comme elles étaient. On réfuta ces mémoires; on montra l'inutilité de ces jeux, et la nécessité qu'il y eût d'établir dans Toulouse une académie de belles-lettres, afin que les plus beaux génies que cette ville produisît eussent les moyens de se perfectionner dans l'éloquence. On soutint qu'elle ne manquerait pas de fournir une quantité de sujets capables d'être admis dans les académies des autres villes du royaume, et on fit une longue liste d'excellens esprits sortis de Toulouse (4). Pour savoir si ces raisons étoient efficaces, on n'a qu'à lire l'extrait d'un des journaux de M. Cousin. « Les jeux floraux de Toulouse ont été enfin érigés en académie, et les lettres en ont été scellées sur la fin de l'année dernière. Cette compagnie est composée de trente-cinq personnes, plus distinguées par leur mérite et par leur savoir. Ils distribuent chaque année deux prix, dont l'un sera employé le fonds des jeux, qui était considérable (5).

(1) Intendant de Languedoc.

(2) On parlait ainsi l'an 1696 : depuis ce temps-là cet avocat général est devenu procureur à mortier au parlement de Paris.

(3) Voyez le *Journal des Savans*, du 14 septembre 1693, pag. 666, édition de Hollande.

(4) La même, pag. 668.

(5) *Journal des Savans*, du 7 février 1695.

Après la première édition de ce dictionnaire j'ai appris, par le Journal des Savans, du 11 juin 1696, qu'il n'y avait pas long-temps que l'académie française était établie, que M. Pellisson, qui était alors à Toulouse, y forma le plan d'une compagnie qui s'adonnerait à de semblables exercices; qu'elle ne reçut tout sa dernière forme qu'en l'année 1688, que des gens de lettres commencèrent à s'assembler chez M. Carrière, juge-mage et président au présidial de cette ville; ce qu'ils continuèrent de faire jusqu'en l'année 1694, qu'ils se transportèrent chez M. de Mondran, gentilhomme, dont la maison était située dans un quartier plus commode (6). Que ceux qui désireront savoir qui étaient les personnes qui composaient cette compagnie, et quels étaient leurs exercices, le pourront apprendre par la lecture de la réponse que M. de Martel, l'un des membres de ce temps, et qui y remplit dignement la fonction de secrétaire, fit imprimer à Montauban, en 1692, pour dissiper les impressions peu avantageuses qu'en avait voulu donner l'auteur du mémoire fait contre son établissement, sous prétexte de défendre les jeux floraux. Que les mémoires qui se trouvent à ces conférences académiques, composent souvent en prose et en vers des pièces en l'honneur du roi et sur d'autres sujets importants, et qu'il y en a plusieurs qui ont été imprimées et reçues avec un applaudissement général. Leur zèle a été plus loin. Ils gagnèrent, en 1694, un prix qui consistait en une médaille d'or, de la valeur de douze louis (7). Tout ceci, et quelques autres particularités bien curieuses à ces messieurs, se peuvent lire dans l'extrait d'une lettre écrite de Toulouse, qui a été employé par M. Cousin, auteur du Journal des Savans. On m'a envoyé de la même ville un long mémoi-

re manuscrit dont je mettrai ici très-volontiers toute la substance, si l'imprimeur me pouvait donner le temps de demander et de recevoir l'éclaircissement qui me serait nécessaire. Mais comme je n'ai examiné ce mémoire-là que deux jours avant que d'envoyer cet article à l'imprimerie, je ne puis attendre que cet éclaircissement me soit donné. Il faut donc que je me borne à un petit nombre d'extraits par où l'on pourra aisément comprendre que l'académie érigée à Toulouse est distincte de la compagnie où se tenaient les conférences académiques dont le Journal du 11 juin 1696 a fait mention.

Ces conférences commencèrent à Toulouse, l'an 1649, en deux endroits différens, chez M. de Malepeire (8) et chez M. de Campunaut (9); mais ces deux assemblées se réunirent ensuite chez M. de Garrigis, conseiller au présidial, et choisirent pour leur directeur M. de la Garde, qui s'était rendu également recommandable par ses poésies latines, et par les belles découvertes qu'il faisait dans la physique; car il avait combattu les formes et les accidens d'Aristote avant qu'on eût vu paraître les ouvrages de Gassendi. M. Donneville, président à mortier, rétablit ces exercices de littérature avec beaucoup plus d'éclat, en l'année 1667. M. de Nolet, trésorier de France, établit des conférences réglées dans sa maison quelque temps après, sous la direction de M. Bayle (10), docteur en médecine; M. Régis y faisait d'excellens discours sur le système de M. Descartes. Il se forma ensuite une autre assemblée dans le collège de Foix, et l'on commença à travailler à l'érection d'une académie de beaux esprits. La compagnie des jeux floraux ne goûta point ce projet, et il y eut un anonyme qui fit un écrit pour montrer que l'exécution de ce dessein était impossible. M. Martel, agrégé à l'académie des

(6) *édit. de Hollande.* On marque que c'est l'extrait d'une lettre écrite de Montauban, le 12 novembre 1695. Il y a là une faute d'impression, 1695 pour 1694; et notes que ces paroles, l'année suivante, se rapportent, non pas à la date de la lettre, mais à celle du Journal.

(7) *La même*, 1696, pag. 426, édition de Hollande.

(8) *La même*, pag. 427.

(8) A présent doyen du présidial.

(9) Père de M. Campunaut, professeur royal en droit.

(10) Il est professeur en philosophie. Voyez, tom. XII, pag. 616, la citation (132) de l'article ROMANUS.

Ricovrati de Padoue, réfuta cet anonyme par un ouvrage (11) dont vous trouverez l'extrait dans le Journal des Savans du 14 septembre 1693. Il avait formé, de concert avec M. de Carrière (12), et avec M. de Malepeire, des conférences réglées qui ont continué jusqu'en 1698. « M. Pellisson qui avait autrefois » jeté les fondemens de semblables » exercices de littérature, à Toulouse, avec M. de Malepeire, ne » peut en voir l'heureux rétablissement sans les regarder en quelque manière comme son ouvrage, » puisqu'il en avait formé le premier plan, et que l'illustre magistrat qu'il avait autrefois associée dans les premières conférences » avait tant de part et tant d'intérêt à leur renaissance. Ce grand » homme, toujours passionné pour l'accroissement des belles-lettres, » inspira aux auteurs de ces nouveaux exercices de penser sérieusement à faire ériger leur compagnie en une académie de belles-lettres, afin de les fixer dans Toulouse par un aussi solide établissement. Il s'offrit lui-même d'en être le médiateur, se flattant avec quelque raison de pouvoir procurer à Toulouse le même avantage qu'il avait auparavant obtenu, même dans une conjoncture peu favorable, en faveur de Soissons. C'est pour favoriser ce dessein qu'il fit agréer la protection de cette compagnie à monseigneur le prince du Maine, gouverneur de Languedoc, qui eut la bonté de présenter un placet au roi, pour supplier sa majesté d'approuver le projet et l'exécution de cet ouvrage. C'est aussi en reconnaissance d'une grâce si signalée, que M. Richebourg, l'un des membres de cette compagnie, eut l'honneur d'adresser à ce prince une ingénieuse fable.... Cette pièce de poésie alarma quelques messieurs des jeux floraux..... et ce fut alors que cette compagnie, favorisée de plusieurs illustres magistrats qui en étaient les membres, craignant qu'on n'élevât la

» nouvelle académie sur les ruines » de la leur, qui avait le maniement d'un fonds considérable, prirent les plus justes mesures pour la faire établir par des lettres patentes, sous la protection des chanceliers de France. Ils lui conservèrent autant qu'ils purent le nom et les coutumes qu'elle avait afin de suivre les vestiges de son ancien établissement; car outre qu'il est défendu à ces messieurs par leurs statuts, de faire imprimer aucun ouvrage au nom de la compagnie, ni d'y faire aucun remerciement à leur réception, de quatre prix qu'on y distribue, il y en a trois, et même l'un des plus considérables, qui sont destinés pour la poésie. Messieurs des conférences académiques redoublèrent alors leur zèle pour perfectionner leurs études; et, comme ils avaient particulièrement en vue l'éloquence, les antiquités, et tout ce qui peut regarder les belles-lettres, ils choisirent les comédies de Térence et les Institutions de Quintilien, pour le sujet de leurs conférences. M. de Mondran, trésorier de France, qui avait une maison très-commode au milieu de la ville, se fit honneur de la leur offrir pour y faire leurs exercices. »

L'auteur du mémoire dont je tire toutes ces choses finit par dire que ces conférences, qui n'auraient pas été interrompues sans la mort de plusieurs dignes sujets, pourront se rétablir dans un temps aussi favorable pour les sciences, que l'est cette paix générale qui règne dans toute l'Europe (13).

(13) On écrivait cela au commencement de l'an 1700.

TRABÉA (QUINTUS), poète comique dont Cicéron a allégué quelques vers (a). La pièce qu'il avait intitulée *Ergastulum*, a été citée par Nonius Marcellus (b). On voit dans Aulu-Gelle que

(a) Cicero, *Tuscul.*, lib. IV, folio m. 270, B. Voyez aussi lib. II de *Finibus*, folio 219, D.

(b) Nonius Marcell., voce *Rarentar*, pag. m. 515.

(11) Imprimé à Montauban en 1692.

(12) A présent juge-mage.

Valcatius Sédigitus lui donnait la huitième place entre les dix plus excellens poètes comiques de l'ancienne Rome (c). La supercherie qui fut faite par Muret au grand Scaliger (A), et qui fut cause que celui-ci allégua comme des vers de Trabéa ce qui venait d'une source bien plus moderne, mérite ici quelque place. On y a été trompé dans le *Lexicon* de Buchnérus (d).

(c) Aulus Gellius, lib. XV, cap. XXIII.

(d) Voyez *Præfica*, folio 1128. Voyez les *Œuvres* de Muret, pag. 50 edit. Lips. 1672.

(A) La supercherie qui fut faite par Muret au... Scaliger.] Rassembleons diverses choses qui concernent ce fait-là. « Scaliger, en l'âge de dix-huit ans, se piquait de discerner les différens caractères de tous les siècles. Muret, ayant envie de l'attraper, composa quelques vers qu'il lui montra, feignant qu'il les avait reçus d'Allemagne, et qu'on les avait tirés d'un vieux manuscrit. Scaliger, après les avoir lus attentivement, lui assura sans balancer qu'ils étaient infailliblement d'un vieux comique nommé Trabéas : et dans l'opinion qu'il eut que sa conjecture était infaillible, il les allégua depuis sous le nom de cet ancien poète en quelque endroit d'un commentaire qu'il fit sur Varron. Muret s'en moqua tout son soûl, et ne prit pas la peine de s'en contraindre (1). » Costar, ayant parlé de la sorte dans son *Apologie*, expliqua depuis, dans une lettre, plus particulièrement les circonstances du fait. « Ces vers de Muret, faussement attribués au comique Trabéas, méritent bien l'impatience que vous avez de les voir. Comme j'ai l'honneur de vous connaître, je me réponds que vous les apprendrez par cœur ; car ils expriment élégamment un sentiment de morale qui vient souvent en usage :

• *Hæc, si quæres, ejulatu, fletibus,*
• *Medicina fieret misæris mortalium,*

(1) Costar, *Apolog.*, pag. 303, 304.

• *Auro paranda lacrimæ contrâ forant.*
• *Nunc hæc ad minuenda mala non magis valent,*
• *Quàm nenia præfica ad excitandos mortuos.*
• *Hæc turbida consilium, non fletum expetunt.*

» Scaliger allégua ces vers dans son commentaire sur Varron de *Re rustica*, page 211 de l'édition de Henri Étienne. *Producam autem*, dit-il, *locum veteris comici Trabææ ex Fabulâ Harpææ, ubi hoc loquendi genus usurpatur, etc.* (2). (Il parle de cette façon de parler, *auro contrâ*.) *Quis enim tam aversus à Musis, tamque humanitatis expers, qui horum versuum publicatione offendatur?* etc. Muret se vanta d'avoir trompé ce grand homme qui s'estimait infaillible ; et Scaliger, piqué de cette fourbe, s'en vengea par ce distique :

• *Qui rigida flammæ evaserat ante Tolosæ*
• *Muretus, fumos vendidit illè mihi.*

» Vous entendez bien ces flammes de la rigoureuse Toulouse, et n'avez pas oublié que Muret avait été accusé devant le parlement de cette ville-là d'un crime qui est puni par le feu. Vous serez bien aise que je vous avertisse aussi que Scaliger supprima ces vers de Muret dans sa seconde édition (3). »

Le sieur Borremans n'a pas eu raison de dire que ce panneau fut tendu à Jules-César Scaliger (4). On n'a pas été mieux fondé, quand on a dit que ce prétendu passage de Trabéa était une épigramme. *Joseph. Scaliger, cui ille (Muretus) verba dederat, atque epigramma recens à se compositum pro veteri obtruserat, etc.* (5). C'était un endroit d'une scène de comédie. Voyez M. Ménage, au chapitre LXXXIII de l'*Anti-Baillet*. Vous y trouverez beaucoup de choses curieuses touchant cela ; mais vous n'y trouverez point toute la suite du passage de Scaliger. Je ne saurais croire que M. Ménage l'ait omise de dessein pré-

(2) Les paroles qui manquent ici sont : *tum propter sententiæ elegantiam, tum etiam quia vulgo nondum noti sunt* : Scaliger rapporte ensuite les six vers prétendus de Trabéa.

(3) Costar, *Apologie*, pag. 419, dans sa II^e. lettre à M. de Heurles.

(4) Borremans, *Var. Lect.*, cap. III, p. 10.

(5) Nicius Eryth., *Pinac.* I, pag. 12.

médité : je soupçonne qu'il n'avait pas sous les yeux le commentaire sur Varron : car s'il avait su qu'elle contient un autre piège où ce grand critique tomba, il l'aurait citée de tout son cœur, ce me semble. Je n'ai point cette édition du Commentaire de Scaliger ; mais sur la foi de Scrivérius, j'ose soutenir qu'immédiatement après les paroles que M. Costar a rapportées on y trouve celles-ci (6) : *Quod si hi placeant, non gravabor et alios ejusdem notæ, sed alios poetæ, adhibere, qui tanquam superiorum gemini et germani sunt. Sunt autem Accii, veteris ac gravissimi tragici, ex OEnomao :*

Nam si lamentis allevaretur dolor,
Longoque fletu minueretur miseria;
Tum turpe lacrimis indulgere non foret,
Fractaque voce divum obtestari fidem,
Tabifica donec pectore excesset lues.
Nunc hæc neque hilum de dolore detrahunt,
Potiusque cumulum miseriis adjiciunt mali,
Et indecoram mentis molliam arguunt.

Qui versus hactenus latuerunt, eosque nunc primum in vulgus publicamus, quorum priores Trabæ mihi ad verbum à Philemone (vel Menandro, secundum alios), mutuati videntur : qui eandem sententiam extulit : Εἰ τὰ δάκρυ' ἡμῶν, etc. Hæc illustri heros, qui posteaquam dolum persensit, præ indignatione hoc distichon, quod mihi de manu in manum vivus vidensque olim tradidit, ex tempore lusit :

Qui rigide flammas evaserat antè Tolosæ,
Falsidico fumos vendidit ore mihi.

Virum disertum designans, cujus nomini heic parco. Heroe (æterno, heu, doctorum omnium dolore) defuncto incidi in posthuma quædam scripta M. A. M. C. R. (7) et inter poëma ta repperi hæc

AFFICTA TRABÆ.

Here, si querelis, ejulatu, fletibus, etc.

prorsus eadem eum iis quæ suprâ recitavi. Illud alterum ex Actii OEnomao fragmentum nusquam compareret ? præterquam in Rittershusii ad Oppianum commentario : ubi Trabæ et Actii hos versus, elegantes et memoriam dignissimos (ut ipse vo-

(6) Scrivérius, Animadv. in Pervigilium Venetis, pag. 466, 467. Tractatus cui titulus Bandii Apores.

(7) Ces cinq vers signifient Marci Antonii Mureti Civis P

cat) producit, transcriptos et mutatos ex notis Scaligeri. Je n'ai point fini cette citation où les paroles de Scaliger finissent : j'ai voulu ajouter aussi celles que Scrivérius ajoute ; car c'est un fonds de remarques critiques. En premier lieu, vous voyez que le distichon de Scaliger est conçu en d'autres termes, que M. Baillet ne le rapporte (8) après Nicus Érythræus, que M. Ménage ne le cite (9) comme tiré du Recueil des Poésies de Scaliger, fait par Scrivérius sur les originaux de Scaliger. En second lieu, vous voyez que Scrivérius ignore que les prétendus vers d'Accius se voient ailleurs que dans Scaliger, et dans Rittershusius, qui copie de Scaliger en cela. Cependant nous verrons bientôt qu'ils furent mis dans une édition des Poésies de Muret, deux ans après que Scaliger eut publié son commentaire sur Varron. Voici la preuve de cela (10) : « Muret les a fait imprimer dans le Recueil de ses Poésies de l'édition d'Alde de 1575. Et les a fait imprimer avec cette note : *Cum veteris comici græci Philemonis sententiam à Plutarcho et à Stobæo acceptam animo causâ exprimere tentâssem, in dicendi genere, et numero, veterum latinorum simillimo : placuit etiam experiri ; numquid eandem comicæ explicare possem. Visum est utrumque non infeliciter successisse. Per jocum itaque prioribus versibus Attii, posterioribus Trabæ nomen ascripsi, ut ex perirer aliorum judicia, et viderem num quis in eis inesset veteris tatis sapor. Nemo repertus est non ea pro veteribus accepta. Unus etiam, et eruditione et judicio acerrimo præditus, repertus est, qui ea à me accepta prioribus publicaret. Ne quis igitur amplius fallatur, et rem totam*

(8) Baillet, Jugement sur les Poètes, n. 133 le rapporte ainsi :

Qui flammas rigide ditaverat antè Tolosæ
Rumetus fumos vendidit ille mihi.

(9) Ménage, Anti-Baillet, chap. LXXXIII, cite ainsi :

Qui rigide flammas evaserat antè Tolosæ,
Rumetus, fumos vendidit ille mihi.

(10) Ménage, Anti-Baillet, ibidem. Note qui rapporte tous ces vers-là de Muret.

*endām, et carmina ipsa hie
la duxi.*

- Afficta Attio,
- Nam si lamentis, etc.
- Afficta Trabes.
- Hææ, si querelis, etc. •

les de Muret nous décou-
ne erreur contenue dans le
qui est au commencement
remarque. M. Costar s'est
que Scaliger se hasarda de
un père aux vers latins qu'on
t communiqués; M. Costar,
s'est imaginé que ce grand
, non content de les rece-
me l'ouvrage d'un ancien
décida qu'ils étaient tirés
le pièce de théâtre de Tra-
s Muret nous montre que la
se passa pas ainsi, et qu'il
uisit d'abord comme des
cet ancien poète. Scaliger
mpa qu'en ajoutant foi aux
de Muret. Au reste, il dé-
sûrement que c'était une
de quelques vers grecs qui
rent dans Plutarque (11),
myot a traduits de cette

*il-heurs les larmes guerissoient,
maux incontinent cessoient
auroit larmoyé tendrement,
de l'or payées cherement
il-heur les larmes devroyent estre :
ntenant les affaires, mon maistre,
nt point, et n'y jettent point l'œil :
, ou non, que tu pleures en deuil,
irront d'aller la mesme voye.
besoin donc que nostre œil larmoye ?
nons-nous ? Rien : mais douleur pro-
duit,
bres font, des larmes pour son fruit.*

fut plus excusable en cette
e que lorsqu'il prit pour
age de Juste Lipse la ha-
de *duplici concordia* (12);
n'y a rien qui ressemble
ux vers des anciens que
prétendu Trabéa (13); mais
gue faussement attribuée à
se (14) ne ressemble guè-
autres ouvrages de cet écri-
poète Apollonius Collatius
qui ressent l'antiquité,
lant Scaliger et plusieurs au-

, de Consol. ad Apollon., pag. 105.
es le Scaligérana, au mot Lipse.
es Bongars, lettre CXIX à Camé-

z la remarque (I) de l'article GOL-
VII, pag. 102.

tres très-bons critiques l'ont pris pour
un ancien poète (15). Joignez à ce-
la ces paroles de M. Colomiés : « J'ai
» ouï dire à M. Vossius que Box-
» hornius avait corrigé et commenté
» une satire de *Lite*, qu'il croyait
» ancienne, qui est du chancelier
» de l'Hôpital; ce que j'ai vérifié
» depuis avec grand plaisir. Pri-
» cæus, critique anglais, fait la
» même faute sur l'Apologie d'Apu-
» lée, page 54 (16). » Un madri-
gal de M. Ménage a passé pour être
du Tasse; vous le trouverez dans
le chapitre CXXXIII de l'Anti-Bail-
let; et vous verrez dans les *Mes-
colanze*, du même auteur, *l'his-
toire de cette innocente tromperie*.
Muret se plaint de quelques lettres.
et de quelques poésies dont il pas-
sait injustement pour l'auteur (17).
Conférez avec ceci les remarques (M)
et (Y) de l'article ÉRASME, tome VI.

(15) Voyez Barthius, in Claudian., pag. 795,
edit. in-4°. Voyez aussi l'article COLLATIUS,
tom. V, pag. 235.

(16) Colomiés, Opusc., pag. m. 123.

(17) Muret., epist. I, lib. I.

TRAERBACH, petite ville du
Palatinat avec un château situé
sur un rocher, est le chef d'un
bailliage dans le comté de Span-
heim. Elle est sur la Moselle, vis-
à-vis de Mont-Royal, au-dessous
de Trèves et au-dessus de Co-
blentz. Les Espagnols y mirent
une garnison l'an 1632. Les Sué-
dois s'en rendirent maîtres l'an
1635, et la remirent aux Fran-
çais. Elle fut rendue par la paix
de Munster. La France s'en em-
para quelque temps après la paix
de Nimègue, et la fit fortifier avec
Mont-Royal. Elle rendit l'une et
l'autre de ces places par le traité
de Ryswick, l'an 1697, à con-
dition qu'elles seraient déman-
telées (a). Les Français, sous le
comte de Tallard, se rendirent
maîtres de Traerbach après un

(a) Tiré de la Gazette flamande de Leyde
du 9 de janvier 1705.

siège de quelques jours, au mois de novembre 1702. Les alliés la reprirent au mois de décembre 1704, et y trouvèrent plus de résistance qu'ils n'avaient cru (A).

(A) *Les alliés..... y trouvèrent plus de résistance qu'ils n'avaient cru.*] Ils l'investirent le 3 novembre 1704, et commencèrent à la canonner le 16 ou le 17 du même mois. Le baron de Trosgné, brigadier dans les armées de Hollande et directeur des attaques, s'était vanté d'emporter la place dans cinq ou six jours : toutes les gazettes avaient fait savoir cela. Cependant ce château tenait bon encore le 10 de décembre, que ce baron fut tué d'un coup de mousquet, et il ne capitula que le 18. Le gouverneur de Traerbach et le major furent tués pendant le siège. On accorda à la garnison une capitulation très-honorable.

TRAJAN, empereur romain.

La plupart des habiles gens de la communion romaine réfutent aujourd'hui le conte qui a été tant prôné, que l'âme de cet empereur fut tirée des enfers par les prières du pape Grégoire (A).

(A) *Le conte qui a été tant prôné, que l'âme de cet empereur fut tirée des enfers par les prières du pape Grégoire.*] Paul Diacre et Jean Diacre, qui ont écrit la vie de saint Grégoire, rapportent ce fait (1). Il est encore attesté par saint Jean de Damas (2). Voici comment on le raconte. « Saint Grégoire passant par la place de Trajan, que ce prince avait fait orner de superbes édifices, où les principales actions de

sa vie étaient représentées, il s'arrêta particulièrement à considérer un bas-relief, dans lequel on voyait ce qu'il fit en faveur d'une pauvre veuve (*). Cet empereur marchant à la tête de son armée, et étant obligé de faire grande diligence, une veuve, bien âgée et fort pauvre, vint le prier les larmes aux yeux, de venger la mort de son fils, qui avait été tué. Trajan lui promit qu'au retour de son expédition il ferait justice. Mais, répartit la veuve, si vous êtes tué dans le combat, de qui, seigneur, pourrai-je après cela l'attendre ? De mon successeur, répliqua Trajan. Que vous servira-t-il, grand empereur, qu'un autre que vous me rende justice, répondit cette femme ; ne vaut-il pas mieux que vous vous acquittiez de cette bonne action que de la laisser faire à un autre ? On dit qu'alors l'empereur, touché des larmes de cette pauvre mère, et forcé par ses raisons, descendit de cheval, fit venir ceux qu'on accusait d'avoir tué le fils de la veuve, prit une exacte connaissance de toute cette affaire ; et, quoique les principaux officiers de son armée le pressassent fort, il ne voulut point continuer sa marche qu'il ne l'eût terminée. Il fit payer à la veuve une somme considérable, et donna néanmoins la vie aux criminels. Saint Grégoire, dit-on, touché de cette action de justice et de charité, pria Dieu, avec bien des larmes et des gemissemens, de faire miséricorde à cet empereur. Étant allé de là prier au tombeau de saint Pierre, il y répandit encore beaucoup de larmes, et il demeura long-temps en prières sur le même sujet. Enfin il connut peu de temps après qu'il n'avait pas prié inutilement ; car s'étant endormi d'un sommeil plutôt extatique que naturel, Dieu lui révéla qu'il avait été exaucé ; mais en même temps il lui ordonna de ne faire plus de prières pour des personnes qui

(1) Denys de Sainte-Marthe, Histoire de saint Grégoire, pag. 283.

(2) Là même, pag. 2843 ; mais il remarque que les savans doutent si le sermon des Morts, où cela est attesté, et qui se trouve parmi les Œuvres de Jean Damascène, est de lui.

(*) Aucun des auteurs qui ont écrit l'histoire romaine n'a rapporté ce fait qui était pourtant assez remarquable. Les panégyristes de Trajan n'en parlent point non plus.

nt mortes sans avoir reçu le ne (3). » Jean Diacre, qui a é histoire véritable (4), et lit qu'elle se lisait dans les es Anglais (5), avoue néanmoins qu'elle n'était pas reçue des , et qu'elle leur avait u croyable (6). « On doit en rejeter comme une fable a pu trouver créance que des Anglo - Saxons encore rs, et peu instruits de la rechrétienne; car Jean Diacre en connaître que c'est de chez elle tire son origine. Je suis de ce que les savans qui avaiillé à recueillir les actes nts, bien loin de la rejeter, t une (*) note pour l'autoriser l'appuyer. Je crois qu'ils ont jugé si favorablement arce qu'ils ont cru que la cienne de saint Grégoire, ont donnée comme d'un anonyme, était d'un historien contemporain, ainsi qu'ils le éclarent. Mais cet anonyme le pourtant Paul Diacre, t auteur contemporain est e. siècle, plus jeune que Grégoire d'environ deux cinquante ans, comme nous s prouvé dans l'avertissement. Le cardinal Baronius (**) a ce conte fort amplement, au me tome de ses Annales, et rdinal Bellarmin après lui, parler de plusieurs savans ues de notre temps, qui en ontré l'absurdité et les danses conséquences. Mais com-la n'empêche pas que tous ours on ne s'en serve pour iser une doctrine très-perniss, et pour enseigner que les s de la Sainte Vierge sauvent qui lui appartiennent, et ortent ses livrées, quoiqu'ils ent même en péché mortel ; is que les personnes qui ai-

ême, pag. 283.

ême, pag. 284.

ême, pag. 283.

ême, pag. 284.

and, sur le dernier chapitre de la Vie grégoire, par Paul Diacre.

lore anonymo sed synchrono, disent-

ann. 604, num. 30 et seq., l. 2 de . 8.

» ment la véritable piété seront » bien aises de voir cette fausseté » réfutée par saint Grégoire même, » et par ce qu'il dit dans ses Dialogues (7). »

Don Sainte-Marthe rapporte ensuite divers endroits du chapitre XLIV du livre quatrième de ces Dialogues, et fait voir par-là que saint Grégoire n'a point cru qu'il fût possible de délivrer une âme damnée. Il réfute aussi quelques réponses qu'on pourrait faire en faveur de l'opinion qu'il combat. Voyez de plus la page 409 de son ouvrage. Il ne s'amuse point à réfuter en particulier un autre conte que l'on joint à celui-là. On débite que ce pape sentit des douleurs continuelles aux pieds et à l'estomac, en punition du péché qu'il avait commis par les prières qu'il avait faites pour un empereur damné. Le père Théophile Raynauld met cela au nombre des calomnies qui ont été publiées contre les grands personnages (8). Il cite Tostat, qui, dans la question LVII sur le IV^e. livre des Rois, assure que saint Grégoire commit alors un péché mortel. Il dit qu'Alfonse Giaccinius a fait un traité pour soutenir que cette histoire de la délivrance de Trajan est véritable. Il ajoute que Rutilius Benzoni a soutenu la même chose dans son *Speculum Episcoporum*; mais que Melchior Canus et Soto avaient bien conjecturé la fausseté de ce conte, et que Baronius, Bellarmin et Suarez, et plusieurs autres modernes, ont clairement établi que c'est une fable. Il traite de chicaneries toutes les subtilités qu'on avait trouvées pour concilier cette prétendue délivrance de Trajan avec l'irrévocabilité des décrets de Dieu contre les damnés; et il rejette la pensée de Jean Diacre, que ces infirmités furent envoyées à saint Grégoire, comme une bonne médecine contre l'orgueil qui eût pu l'enfler après un aussi grand exploit que d'avoir arraché du fond des enfers l'âme de Trajan. *Hoc sanè fundamento everso..... præciduntur trica varice ab antiquis theologis*

(7) Denys de Sainte-Marthe, Histoire de saint Grégoire, pag. 284 et 285.

(8) Theoph. Raynaud., *Hoplotea*, sect. II, serie III, cap. XXIV, pag. m. 435.

scholasticis excogitata, ad exponendum quomodo salvè decretorum divinarum veritate de abyssu nunquam senescente, (id est, ut ipse D. Gregorius XXXIV mor. c. XIII exposuit, de nulla unquam in inferno redemptione) potuerit vir sanctus, exorare Trajani à Tartaro ereptionem: quibusdam dicentibus, Trajanum precibus sancti Gregorii ad vitam revocatum egisse pœnitentiam; quod habet S. Thomas in 4 distinct. 45, quæst. 2, art. 5 ad quintum. Aliis asserentibus, suspensam fuisse Trajani condemnationem, et D. Gregorii orationi impeditam, ut videre est apud D. Thomam in 1 distinct. 43, quæst. 2, artic. 2, ad quintum et quæst. 6, de veritat. artic. 6 ad quartum. Nihil horum necessarium est, suppositâ narrationis prædictæ falsitate, quæ item revicta, concidit quod ait Johannes Diaconus, ægritudines de quibus diximus, immissas esse sancto Gregorio, ne ob eam Trajani ereptionem exoratam, timeret animo (g).

(g) Theoph. Raynaud., Hoplot., sect. II, serie III, cap. XXIV, pag. m. 435.

TRAPPE (L'ABBAYE DE LA), située dans un lieu fort solitaire (A), sur les frontières du Perche, au diocèse de Seez, est devenue fort fameuse depuis que M. l'abbé de Rancé l'a réformée. Il la tenait en commande depuis plus de vingt-cinq ans, lorsqu'en 1662 il moyenna un concordat, en vertu duquel les religieux de l'étroite observance entrèrent dans le monastère, et en prirent possession. Pour leur donner encore plus de moyen de s'y établir, il leur céda la terre de Nuisement dont il jouissait comme abbé commendataire (a). L'année suivante il obtint du roi la permission de tenir cette abbaye en règle.

(a) Description de l'abbaye de la Trappe, pag. 13, 14, édition de Paris 1682. C'est une lettre de M. Félibien à la duchesse de Liancour, comme on l'apprend dans le Journal des Savans du 28 novembre 1695, pag. m. 699.

Il prit l'habit régulier fut admis au noviciat au monastère de Notre-Dame Perseigne, de l'étroite observance de Cîteaux, le 13 juin étant pour lors âgé de sept ans cinq mois (b)..... juin suivant ayant reçu l'expédition de la cour de France pour tenir en règle l'abbaye de la Trappe, il fit profession de la règle de Perseigne (c)..... juillet suivant il reçut la bulle d'indiction abbatiale (d)..... du monastère de Saint-Marcel de Seez, et il se rendit dans l'abbaye le 14 du même mois. Il a tant fait par l'éloquence que lui est naturelle, et par son exemple, que ses religieux sont soumis aux anciennes traditions de la règle. Il n'y a point de religieux qui ne s'abstienne de boire du vin, et de manger des œufs et du pain, et ajouter à cela le travail par les mains l'espace de trois heures par chaque jour (f). Cette abbaye était tombée dans un grand relâchement. Elle fut fondée en 1140 (B).

(b) Félibien, là même, pag. 15.

(c) Idem, ibid., pag. 19.

(d) Par les mains de messire Patrice de Harcourt, évêque d'Arda en Hibernie.

(e) Félibien, Description de la Trappe, pag. 20.

(f) Là même, pag. 22.

(A) Abbaye située dans un lieu fort solitaire.] « Cette abbaye est située dans un grand valloir, entourée de forêt et les collines qui l'environnent sont disposées de telle sorte, qu'elles semblent la cacher au reste de la terre. » « L'abbaye enferme des terres labourées, des plants d'arbres fruitiers, des pâturages, et neuf étangs, qui sont autour de l'abbaye, »

rendent les approches si difficiles, qu'il est même malaisé d'y arriver sans le secours d'un guide. Il y avait autrefois un chemin pour aller de Mortagne à Paris, qui passait derrière les murs du jardin; mais, quoiqu'il fût dans le bois, et à plus de cinq cents pas de la clôture, et qu'on ne pût le pousser plus loin sans beaucoup de dépense, monsieur l'abbé néanmoins l'a fait changer, afin que les environs de leur monastère soient moins fréquentés. Aussi n'y a-t-il rien de plus solitaire que ce désert : car encore qu'il y ait plusieurs villes et bourgades à trois lieues à l'entour, il semble pourtant qu'on soit dans une terre étrangère et dans un autre pays. Le silence règne partout; si l'on entend du bruit ce n'est que le bruit des arbres lorsqu'ils sont agités des vents, et celui de quelques ruisseaux qui coulent parmi les cailloux. Au sortir de la forêt du Perche, lorsqu'on vient du côté du midi, on découvre cette abbaye; et, bien qu'il semble qu'on en soit fort proche, on chemine néanmoins près d'une lieue avant que d'y arriver; mais enfin après avoir descendu la montagne, traversé des bruyères, et marché quelque temps entre des haies, et par des chemins couverts, on arrive à la première cour, où loge le receveur, et qui est séparée de celle des religieux par une forte palissade de pieux et d'épines, que monsieur l'abbé a fait faire depuis qu'il s'y est retiré (1). »

(B) Elle était tombée dans un grand relâchement. Elle fut fondée en 1140.] Je me sers encore des expressions de l'auteur qui m'a fourni la remarque précédente. « L'abbaye de Notre-Dame de la Maison-Dieu de la Trappe, car c'est ainsi qu'elle se nomme, fut fondée par Rotrou, comte du Perche, l'an 1140, et consacrée sous le nom de la Sainte Vierge, l'an 1214, par Robert, archevêque de Rouen, Raoul, évêque d'Évreux, et Sylves-

tre, évêque de Séez. Elle se ressentait depuis un très-long temps de la décadence de l'ordre de Cîteaux, et était tombée dans le dérèglement où tout le monde sait que se trouvent encore plusieurs monastères de cet ordre, qui sont demeurés dans le relâchement introduit depuis 200 ans, et qui n'ont point embrassé l'observance étroite de la règle rétablie en France par feu M. le cardinal de la Rochefoucault, lorsque messire Armand-Jean Bouthillier de Rancé, docteur en théologie, premier aumônier de feu M. le duc d'Orléans et abbé commendataire de cette abbaye, depuis plus de 25 ans, porta par ses soins et ses fréquentes exhortations, les religieux de cette abbaye à consentir et de mander eux-mêmes qu'elle fût mise entre les mains des pères de l'étrainte observance de Cîteaux, pour y rétablir la première et véritable pratique de la règle. M. l'abbé de Barbarie *, de l'étrainte observance, et visiteur de la province, s'y étant transporté à la prière de M. l'abbé de Rancé * avec commission de M. l'abbé de Prières, vicaire général, passa un concordat avec M. l'abbé et les anciens religieux de la Trappe, le 17 août 1662, qui fut ensuite homologué au parlement de Paris, le 16 février 1663; en vertu duquel les religieux de l'étrainte observance entrèrent dans le monastère, et en prirent possession (2). »

* Joly dit qu'il faut lire, *abbé de Barbéry*, et que *Barbarie* est une ancienne faute d'impression.

** Au sujet de l'abbé de Rancé, dont il a été question, tom. II, pag. 20, remarque (L) de l'article ANACRION, Joly renvoie à l'ouvrage de D. Gervaise, intitulé : *Jugement critique, mais équitable des Vies de feu M. l'abbé de Rancé*, 1742, in-8°.

(2) Félibien, Description de l'abbaye de la Trappe, pag. 11 et suivantes.

TRÉBATIUS (Caius), surnommé *Testa* (a), a été un très-grand jurisconsulte. Il avait beaucoup de mémoire (b); et encore

(a) Cicero, epist. XIII et XXI, lib. VII, ad Famil.

(b) Voyez la remarque (A).

Félibien, Description de l'abbaye de la Trappe, pag. 6 et suivantes, imprimée à Paris, 1671, et pour la seconde fois l'an 1682.

qu'il fit profession de la secte d'Épicure (c), il était d'une probité incomparable (d). Il entra, par la recommandation de Cicéron, dans les bonnes grâces de Jules César, pendant la guerre des Gaules; et s'il eût voulu, il eût pu jouir des émolumens de la charge de tribun sans en faire les fonctions (A). Il s'en fût peut-être mal acquitté, car il semble que Cicéron lui fait quelquefois de petits reproches de n'être point brave (e); et sans doute ce n'était que pour sa docte conversation qu'il était aimé de César et à sa suite. Il nous reste encore plusieurs lettres qu'il reçut de Cicéron. Ceux qui ont dit qu'il s'engagea dans le parti de Pompée se sont fort trompés (B); il fut toujours attaché à Jules César, et il exhorta Cicéron à être du même parti. Il maintint de telle sorte sa réputation après la mort de César, qu'Auguste, se trouvant en peine sur la validité des codicilles, en autorisa l'usage par l'avis et par les raisons de Trébatius (C), après avoir consulté les plus habiles jurisconsultes. Plusieurs croient que lorsqu'on trouve dans les Pandectes (f) que les anciens ont dit quelque chose, cela se doit principalement entendre de Trébatius et de son disciple Labéo. La qualité de docte, qu'Horace donne à Trébatius, signifie beaucoup en cet endroit-là (g), ce me semble. Ce jurisconsulte avait eu pour maître

Corneille Maxime (h). Il possédait divers ouvrages (D). Il se trouvait quelquefois en affirmant certaines choses n'avaient été enseignées (E).

(h) Pomponius, de Origine Juris, l. cap. XI, num. 45.

(A) Il entra, par la recommandation de Cicéron, dans les bonnes grâces de Jules César, s'il eût pu jouir....etc. } Vois quels termes Cicéron le recommande : *Hunc, mi Cesar, sic velint tuâ comitate complectare, ut quæ per me possis adduci ut in conferre velis, in unum hunc ras : de quo tibi homine hæc sp non illo vetere verbo meo, quod ad te de Milone scripsissem, lusisti : sed more romano, quo homines non inepti loquuntur biorem hominem, meliorem v prudentiorem esse neminem. A etiam, quod familiam ducit, i civili singularis memoria, s scientia. Huic ego neque tribun neque præfecturam, neque ulli neficii certum nomen peto : b lentiam tuam et liberalitatem neque impedio quominus, i ita placuerit, etiam hisce eum gloriolæ insignibus. Totum d hominem tibi ita trado de man aiunt) in manum tuam ista victoriâ et fide præstantem (1). recommandation fut de grand car il ne tint qu'à Trébatius tribun honoraire et usufruitier tuis litteris cognovi præpro quandam festinationem tuam, mul sum admiratus cur tibi commoda, demto præsertim militiæ contemseris (2). On avait vu qu'il serait lui-même le grand obstacle de sa fortune n'est pas le seul qui ait eu cette célébrité : combien y a-t-il de gens*

(c) Cicero, epist. XII.

(d) Voyez la remarque (A).

(e) Voyez Bertrand, de Jurisperitis, lib. II, pag. m. 248, et Cicéron, epist. X, lib. VII, ad Famil.

(f) Bertrand, ibidem, pag. 249.

(g) Horat., sat I, lib. II, vs. 78.

(1) Cicero, epist. V, lib. VII ad F pag. m. 375, 376. Notez que dans la 1^{re}. X^e. livre à Atticus, il se sert de ces paroles : *batii boni viri et civis verbis te gaudeo et tatum.*

(2) Idem, epist. VIII ejusdem libri.

(3) Tibi unum timendum sit ne ipse tibi videare. Idem, epist. VII ejusdem libri.

rancés, s'ils avaient eu assistance, et s'ils avaient été, et audacieux outre me-

ix qui ont dit qu'il s'engage le parti de Pompée se sont pès. | Zazius a débité ce, et a été réfuté par Rutine Guillaume Grotius le re- Cum bellum civile incru- artes Cæsaris semper bon- tus est, ipsumque Cicero- ere non destitit, ut vel ei se ret, vel in Græciam profi- (*). Ut mirum videri pos- n scribere, Trebatium Pom- m fuisse partium, et Cice- rventu in gratiam receptum: iam Rutilius diluit (4). Sué- porte, 1°. que Trébatius à Jules César de se lever s sénateurs le furent trou- mple de Vénus; 2°. que Cé- pprouvant ce conseil, conçut de froideur pour Trébatius témoigne que notre juris- était en faveur auprès de

uguste, se trouvant en peine alidité des codicilles, en au- usage par l'avis....de Tréba- isez ces paroles de Bertrand: Justinianus in § 1 de jure in Institut., refert, Augus- n de codicillorum viribus du- qui antea in usu non fuerant, ise sapientes viros, inter quos um, cujus tunc maxima auc- rat, et quæsisse, an non ab- à juris ratione codicillorum et, recipique possit: Treba- suasisse Augusto, quod di- tilissimum ac necessarium ci- e, propter magnas et longas ationes, quæ apud veteres; ubi si quis testamentum fa- posset, tamen codicillos pos- M. Ménage rejette le senti- Heinsius, qui a prétendu que les opinions de Tréba-

tius sont les plus souvent condam- nées dans les Pandectes: Longè plu- ra sunt, dit M. Ménage (7), in qui- bus Trebatii sententiam sequuntur ceteri juris interpretes, et omninò falsa est Heinsiana sententia. Il est certain que l'autorité de Trébatius fut fort grande pendant plusieurs siècles. Ces paroles d'Ammien Mar- cellin le témoignent: Hi ut altius videantur jura callere TREBATIUM lo- quuntur et Cascellium, et Alfenum, et Auruncorum Sicanorumque jam diu leges ignotas cum Evandri matre abhinc sæculis obrutas multis (8).

(D) Il publia divers ouvrages.] Un vieux scoliaste (9) débite qu'Au- lus (10) Trébatius, chevalier romain et jurisconsulte, composa quelques traités sur le droit civil, et neuf li- vres sur les religions. Cela n'est point exact, puisque Macrobe a cité le X°. livre de cet ouvrage de Trébatius (11). Il y a encore moins d'exactitu- de dans ces paroles de Bertrand: Cer- tum est Trebatium scripsisse de reli- gionibus lib. duos (12).

(E) En affirmant que certaines choses n'avaient point été enseignées.] Cicéron le convainquit une fois de fausseté. Je rapporterai le fait tout du long, afin qu'on connaisse que notre Trébatius régalaient bien ses amis. Illuseras heri inter scyphos: quod dixeram, controversiam esse, possetne heres, quod furtum antea factum esset, furti rectè agere. Ita- que etsi domum bonè potus seròque redieram, tamen id caput, ubi hæc controversia est, notavi, et descrip- tum tibi misi: ut scires, id, quod tu neminem sensisse dicebas, Sex. Æ- lium, M. Manilium, M. Brutum sensisse (13). Ceux qui se servent de cette lettre de Cicéron pour faire voir que Trébatius mettait en prati- que les préceptes de sa secte, et qu'il vivait en franc épicurien, raisonnent mal. Cicéron, si contraire à Épicure, n'avoue-t-il pas qu'il avait bien bu

(7) Menagius, Juris civilis Amœnit., c. XIV, pag. m. 79.

(8) Amm. Marcell., lib. XXX, cap. IV, pag. m. 594.

(9) Vetus scholiastes Horatii in sat. I, lib. II.

(10) Il le devait nommer Caius.

(11) Macrobi., Saturn., lib. III, cap. III, p. m. 388.

(12) Bertrand., de Jurisperit., lib. II, pag. 252, 253.

(13) Cicero, epist. XXII, lib. VII ad Famil.

, in Vita Cic.

l. Grotius, de Vitis Juriscons., pag.

onentem C. Trebatium ut assurgeret iliari vultu respexisse. Sueton., in Ju- XXVIII.

andus, de Jurisperitis, lib. II, pag.

ce soir-là? En peut-on conclure quelque chose contre ses mœurs? Il est donc vrai que ce passage n'empêche point que Trébatius ne soit une preuve que les sentimens impies des épicuriens étaient compatibles avec la pratique des vertus morales ; car, comme je l'ai déjà dit, Trébatius était un fort honnête homme. Bertrand tire une autre conséquence de cette lettre de Cicéron : il veut qu'elle prouve que Trébatius, voulant passer pour l'inventeur de ses réponses, affirmait magistralement qu'aucun auteur n'avait jamais dit une telle chose : *Tantum autem Trebatius in respondendo vanam ostentationem, inanemque gloriolam habebat, ut sapientissime quæ plerique ante eum dixerant, neminem præter eum sensisse audacter profiteretur* (14).

(14) Bertrandus, de Jurisperitis, p. 251, 252.

TRISTAN * L'HERMITE (LOUIS), fut l'instrument des vengeances et des cruautés de Louis XI (a). Il était prévôt des maréchaux, ou selon d'autres, grand prévôt de l'hôtel. « Il devint si exéc-
 » crable à tous les gens de bien,
 » qu'ils n'osaient le nommer.....
 » Il ne se contentait pas d'obéir
 » quand on lui commandait d'ô-
 » ter la vie à ceux qui n'avaient
 » été convaincus d'aucun crime,
 » mais de plus il le faisait avec
 » une précipitation qui n'au-
 » rait point été excusable dans
 » les personnes les plus barbares.
 » Il arrivait de là qu'il prenait
 » quelquefois les innocens pour
 » les coupables, et qu'afin de
 » réparer la faute qu'il avait
 » commise en se méprenant, il
 » fallait qu'il tuât deux person-
 » nes pour une (b). »

* Leclerc se contente de dire que cet article est tiré de mauvaises sources, comme beaucoup d'autres.

(a) Voyez la remarque (Q) de l'article de Louis XI. tom. IX, pag. 415.

(b) Varillas, Hist. de Louis XI, liv. X, pag. 331, édition de Hollande.

Il avait été fait chevalier Charles VII, après le siège de Fronsac (c). Son fils PIERRE MITTE fut père de Jeanne mite qui montra un jour cosmographe Thevet, de la maison de Mortaigne, plusieurs vieux titres dans lesquels contenue l'alliance que les seigneurs d'icelle maison avaient avec les anciens Romains ne remarque cela que comme un exemple de la folie des traditions qui se conservent dans les familles anciennes. M. de Comines s'étonne que Philippe de Comines n'ait point parlé de Tristan qui laissa, dit-il, de grands mémoires entre autres la principauté de Mortaigne en Gascogne.. *ble estoit-ce lui qui avait été fait chevalier par Philippe de Comines à la bataille de la cage (e).*

(c) Matthieu, Hist. de Louis XI, pag. m. 751.

(d) Thevet, Cosmographie univ. liv. XIV, folio 517.

(e) Thuana, pag. m. 37, 38.

TRISTAN L'HERMITE (LOUIS), gentilhomme ordinaire du duc d'Orléans et l'un des braves du XVII^e. siècle, voulant succéder au grand prévôt de Louis XI (a). Il était né au château de Soliers (b), dans la province de la Marche. Il fut élevé jusqu'à l'âge de dix ans par son oncle d'honneur de Sainte-Marthe (c) *. Sa

(a) Chevræana, tom. I, pag. 29, édition de Hollande.

(b) Pellisson, Histoire de l'Académie française, pag. m. 339. Je crois qu'il faut dire Soliers.

(c) Chevræana, tom. I, pag. 29.

* Leclerc, qui pense que les parvenus ont besoin de commentaires, a fait l'addition faite par d'Olivet. TRISTAN, dans l'Histoire de France, par Pellisson.

me *¹ passa pour une pièce (d) (A). Il fut académicien français à la M. Colomby, environ 1650, et vécut encore six ans *².

Mourut à l'hôtel de Guiffart chrétiennement, voulant être visité de ses amis et les oublia tous pour aller à Dieu (e). » Ce qu'on a de sa pauvreté ne me paraît pas véritable dans toutes ses circonstances (B), et ne serait point une marque de la stérilité de l'injustice du siècle (C). Il avait un frère, qui s'occupait à écrire des livres, et qui a publié une *de Touraine* (f), et si je ne me trompe, Jean-Baptiste TRISTAN L'HERMITE de qui publia, en 1661, le *du roi Louis XI, conteneurs fragmens, lettres, et secrètes intrigues de ce monarque et autres très-curieuses et nouvelles, recueillies de diverses archives et trésors* (g).

Quand on parle de cette pièce, dit-on, il faut écrire et prononcer Ma-

ris M. Baillet, Jugemens sur les poètes, 1488; et M. Pellisson, Histoire de la littérature française, pag. m. 359, où il est fait mention de ses ouvrages.

Mourut à l'Académie française en 1649, dit Leclerc, le 7 septem-

bre observe qu'il avait quitté le duc de Guise, pour se donner au duc de Guise, mourut.

Marana, tom. I, pag. 29.

Marolles, Dénombrement des Auteurs.

Jean-Baptiste Tristan mourut en 1649, dit Leclerc. Joly renvoie, pour ses ouvrages, à la Bibliothèque historique de la ville de Paris.

Paris. C'est un in-12 de 122 pages.

(A) Sa tragédie de *Mariamne* passa pour une excellente pièce.] M. l'abbé de Marolles observe que ce fut la pièce par laquelle finit l'admirable Mondori, le plus parfait comédien de son temps (1). Cela est un peu équivoque. Il fallait dire que ce fameux comédien perdit la vie par les efforts qu'il lui fallait faire pour représenter les passions que l'auteur avait décrites *. Voyez le *Parnasse Réformé*, où l'on introduit un comédien qui dit à Tristan, *Vous voudriez, je pense, qu'on ne jouât jamais que Mariamne, et qu'il mourût toutes les semaines un Mondori à votre service* (2).

(B) Ce qu'on a dit de sa pauvreté ne me paraît pas véritable dans toutes ses circonstances.] Voyons ce que M. Ménage en contait (3) : « M. Quinault était valet de M. Tristan. » M. de Montausier disait qu'en mourant il lui avait laissé son esprit de poète; qu'il aurait bien voulu lui laisser aussi son manteau, mais qu'il n'en avait point : sur quoi M. de Montmaur fit cette épigramme, que M. de Furetière a rapportée.

- *Elle, ainsi qu'il est écrit,*
- *De son manteau joint à son double esprit*
- *Récompensa son serviteur fidèle.*
- *Tristan eût suivi ce modèle;*
- *Mais Tristan qu'on mit au tombeau*
- *Plus pauvre que n'est un prophète,*
- *En laissant à Quinault son esprit de poète,*
- *Ne put lui laisser de manteau. »*

M. Furetière, cité par M. Ménage, n'attribue point cette raillerie à M. de Montausier, mais à M. Bourdelot. « Ce n'est pas un petit bonheur pour M. Quinault, dit-il (4), d'avoir servi l'illustre M. Tristan, chez qui il a fait son apprentissage de poésies. Cela lui attira un jour la cajolerie d'un grand prin-

(1) Marolles, Mémoires, II^e part., pag. 242.

* Cette circonstance paraît une fable à Leclerc et à Joly. D'après un passage du *Ménagiana*, 1715, II, 404, on voit que Mondori vécut après s'être retiré du théâtre. Leclerc pense que Mondori finit ainsi que le dit Marolles, c'est-à-dire, termina, non pas sa vie, mais sa profession de comédien, par la tragédie de *Marianne*.

(2) *Parn. réformé*, pag. m. 106.

(3) *Ménagiana*, pag. 146, 147 de la seconde édition de Hollande.

(4) Furetière, troisième factum, pag. 22, édition de Hollande.

» ce (*), qui, à la fin d'une de ses
 » comédies l'en félicita par la com-
 » paraison qu'il fit de son maître
 » et de lui, à Élie et à Élisée. Il
 » semblait, disait-il, que comme
 » Élie, étant élevé aux cieux, avait
 » laissé le don de prophétie à Élisée,
 » son disciple, en lui donnant son
 » manteau, que Tristan, à sa mort,
 » avait transmis à Quinault son gé-
 » nie poétique. Le sieur Bourdelot,
 » qui était présent, trouva seule-
 » ment que la comparaison clochait
 » en ce point, que Tristan n'avait
 » point de manteau; ce qui donna
 » lieu à cette épigramme, âgée de
 » quarante ans, qu'on fit alors pour
 » conserver la mémoire de ce paral-
 » lèle :

» *Élie, ainsi qu'il est écrit, etc.* »

Je ne doute point qu'on n'ouïe les
 choses, et je ne saurais me persua-
 der que la misère de notre Tristan
 l'Hermite l'ait rendu semblable à ce
 fameux poète qui sert de début aux
 satires de M. Despréaux (5) :

*Damon, ce grand auteur dont la muse fertile
 Amusa si long-temps et la cour et la ville :
 Mais qui n'étant vêtu que de simple bureau,
 Passe l'été sans linge, et l'hiver sans man-
 teau *.*

Je voudrais bien parier qu'il y a en-
 core des gens qui pourraient don-
 ner un certificat qu'ils ont vu Tris-
 tan l'Hermite avec un manteau,
 ou qu'ils connaissent des gens qui
 l'avaient vu ainsi équipé pendant
 la pluie ou le grand froid. Je veux
 croire que ce n'était pas un manteau
 neuf, ou de prix, mais enfin c'était
 un manteau (6). Un railleur s'arrête
 principalement à deux choses lors-
 qu'il veut se divertir de la pauvreté
 des poètes; l'une est de dire qu'ils
 sont mal vêtus, l'autre qu'ils sont
 mal logés, et l'on va presque tou-
 jours plus loin qu'il ne faut dans
 cette espèce de plaisanterie. Costar

(*) M. le duc de Guise.

(5) Despréaux, sat. I, au commencement.

* Brössette dit que, quoique Cassandre, sous
 le nom de Damon, soit le héros de cette satire,
 il est certain que le quatrième vers porte sur
 Tristan, et non sur Cassandre, qui portait un
 manteau en tout temps.

(6) Ajoutez que sans doute c'était plutôt un
 manteau à lui, acheté si l'on veut à la friperie,
 qu'un manteau d'emprunt ou de louage.

se trouva embarrassé quand il lui
 fallut rendre compte de ces paroles.
 » L'Arioste et le Tasse ont fait de
 » très-riches palais, sans parler de
 » celui de l'Amour, dans l'Adonia
 » du Marin; mais ils n'en logeaient
 » pas moins en chambres locantes,
 » et ce n'est pas ce que nous appe-
 » lons *œdificare casas*. Ce sont ces
 » gens-là, Monsieur, qui, comme
 » vous dites, eussent attendu à bâ-
 » tir, quand les pierres se fussent
 » venues mettre d'elles-mêmes les
 » unes sur les autres (7). » On lui fit
 voir ses mensonges et leur origine;
 on lui marqua qu'il se mettait peu
 en peine de la vérité des choses,
 pourvu qu'elles lui fournissent d'a-
 gréables imaginations. Voici toute la
 critique qui lui tomba sur la tête.
 » J'avoue que le Tasse était pauvre;
 » néanmoins il ne logeait point en
 » chambre garnie; il avait son loge-
 » ment dans le palais des ducs de
 » Ferrare et des autres princes, et
 » la cour desquels il s'est trouvé.
 » Pour ce qui est de l'Arioste, il
 » avait assez de bien; et tant s'en
 » faut qu'il fût réduit à la chambre
 » locante, il fit bâtir une maison
 » fort commode, où il faisait ordi-
 » nairement sa demeure, comme lui-
 » même l'assure dans ces vers qu'il
 » y fit graver.

» *Parva, sed apta mihi, sed nulli obnoxia
 sed non.*

» *Sordida, parva meo, sed tamen arte
 mus.*

» Battista Pigna, qui a fait sa Vie,
 » dit qu'il aimait fort à bâtir, et que
 » c'était l'une de ses occupations
 » plus communes, que de changer
 » et de refaire toujours quelque chose
 » se à sa maison. *Ma diletta casa
 » molto d'edificare, etc. Intorno
 » questa sua casa non si contentava
 » mai d'una cosa fatta, facea spesso
 » rifarla dicendo d'essere ancora
 » tale nel far versi, essendo
 » molto li mutava e rimutava.*
 » vous voulez encore un autre
 » exemple, Paul Jove dit de lui dans
 » ses Éloges, *Receptus inde est
 » Alfonso princeps tanquam homo
 » rum omnium amicus et sodalis
 » cujus benigna manu urbanam
 » mun extruxit peramoenam hortorum
 » ubertate, frugum mensuram quotidianam*

(7) Entretiens de Voiture et de Costar, p. 3.

adæquantem. Mais il vous a peu de la vérité des choses us dites, vous craignez soient ridicules pour être éritables. Tout va bien, que vous ne demeuriez rt, et que vous remplissiez. Vous rapportez tout ce présente à votre imagina-). » Costar ne fut pas si le ce rude coup, qu'il ne e quelques échappatoires; érité ce ne sont que pures

Il est vrai, dit-il (9), que eut long-temps un appartes le palais des duos de Feris pendant qu'il composait, e, le poème héroïque de son ou qu'il travaillait à Boula disposition du dessein et res de sa Jérusalem déli-logeait-il point en chambre et ne parle-t-il point, dans ie de ses lettres, des incom-qu'il y avait eues ? Pour , nous voyons qu'il se plaint satires de son extrême pau-..... A la fin pourtant les s que lui fit Alphonse lui et le moyen de bâtir une mais Battista Pigna témoi- l y avait fait fort peu de poca spesa. Et quelqu'un et qu'un si petit édifice ne it guère avec tant de super-e magnifiques palais qu'il és dans ses écrits, il lui ré-ue la structure des paroles des pierres n'étaient pas la ose : Egli dandogli questa risposta, che porvi le pie-vi le parole non è il mede- demande à M. de Girac pas apparence que l'Arios-t en chambre locante, durant it les maçons chez lui, et à e raison devant qu'il fût en les pouvoir employer (11) ? oint à tout cela quelques . Il dit que Térence n'avait ulement une maison de loua-

ge, que Vitellius, partant de Rome pour aller en Allemagne, () où bientôt après les légions romaines le orèrent empereur, laissa sa femme et ses enfans en chambre locante. Que Malherbe ne logea jamais ail-leurs, et que ses excellens vers... ne lui acquirent pas seulement de quoi bâtir une chétive cabane dont il se pût dire le maître et le possesseur (12). Chacun voit que cette manière de répondre est une mauvaise apolo-gie; car pour ne pas insister sur cha-que point, ne suffit-il pas de soutenir que l'Arioste pouvait employer les maçons, et avoir en même-temps une maison de louage; ce qui convient à une infinité de personnes très-ri-ches? S'agissait-il de Térence, de Vitellius, ou de Malherbe, ou d'exa-miner s'il était honteux (13) au Tasse et à l'Arioste d'avoir logé en cham-bre garnie? il ne s'agissait que du fait même. Costar n'a pu soutenir ce qu'il avait avancé : le voilà donc vaincu. Il arriverait apparemment la même chose à ceux qui se trou-veraient obligés de donner des preu-ves que Tristan l'Hermite n'avait pas même un manteau.*

On se plaît trop à l'hyperbole dans cette espèce de raillerie : on se figure qu'à moins de pousser fort loin au delà de la vérité, on ne pourra point mettre assez de sel à ses pensées. Nous allons voir un rondeau, où l'on suppose qu'il y a des poètes qui n'ont pas même le moyen d'avoir une chambre de louage. On dit cela à l'occasion de la fable de la lyre d'Am-phion, lyre d'une telle vertu, qu'il ne fallut point d'autre architecte pour la construction d'une ville.

*Le (14) beau secret pour élever le corps
D'un grand logis ! Tels ouvriers sont morts ;
Il n'en est plus ; à leur douce harmonie
Les gros moellons venaient de compagnie,
Et s'arrangeaient comme par des ressorts.
A peu de frais, et sans aucuns efforts,
Pareilles gens édifiaient alors,
La seule voix au luth étant unie :
Le beau secret !*

, Remarques sur les Entretiens de g. 263, 264.

, Apologie, pag. 330.

ar cite ici plusieurs vers de l'Arioste, sa pauvreté; mais comme on l'a vu, t. 19, dans la remarque (E) de l'article , les plaintes des poètes ne sont pas e preuve qu'ils soient pauvres.

ur, Apologie, pag. 331.

(*) Uxore et liberis quos Romæ relinquebat, meritorio cœnaculo abditis, etc., Suet., in Vi-tell., cap. 7.

(12) Costar, Apologie, pag. 332.

(13) Costar suppose mal à propos qu'on se figu-rait qu'il faisait un grand tort à la réputation du Tasse et de l'Arioste.

(14) Benserade, Métam. d'Ovide mises en ron-deaux.

*Ah ! pour bâtir , si les charmans accords ,
Si les bons vers tenaient lieu de trésors ,
Que de palais de splendeur infinie !
Nos Amphions sont en chambre garnie ;
S'ils n'y sont pas , c'est qu'ils couchent dehors !
Le beau secret (15) !*

Vous voyez que M. de Benserade n'a point cru pouvoir railler agréablement, s'il ne renchérisait sur tous ceux qui l'ont précédé. Il regardait comme trop usée la raillerie de loger les poètes dans une chambre de louage fort proche du galetas. C'est sans doute le destin de quelques-uns, tout comme celui du grammairien Orbilius, dont Suétone nous apprend cette particularité, qu'il enseigna dans Rome avec beaucoup plus de réputation que de profit, et qu'il avoua, dans un de ses livres, que la misère qui accompagnait ses vieilles années le contraignait de se loger sous le toit (16). Cette plainte était, ce me semble, mieux fondée que l'aveu que faisait Martial d'être logé au troisième étage :

Et scalis habito tribus sed altis (17).

On a raillé M. Gombauld de n'être pas mieux logé. « M. Boitard, président de la chambre des comptes » de Montpellier, se plaisait fort à » faire la guerre à M. de Gombaud. » Un jour, pour le railler, il fit mettre à sa porte une affiche où on » lisait ces mots : *Si quelqu'un a » trouvé un sac de satin de Bruges , » où sont les pensées de Gombaud , » il n'a qu'à les porter à l'Écu d'An- » cezune, rue des Noyers, au qua- » trième étage, ubi ponunt ova co- » lumbæ (18), on lui donnera une » honnête récompense (19).* » Quel-

(15) Cela me fait souvenir de ces paroles du père Garasse, pag. 63 de la Doctrine curieuse :

« Ils sont de l'avis de ce parasite du vieux comique Cœcilius, que le plus grand tourment » qu'on puisse donner à un écornifleur, tels » qu'ils sont pour la plupart, c'est affligere eum » domicenio, le condamner à souper en son logis, si tamen lares habet. »

(16) Docuit majore famâ quàm emolumento. Nanque jam persenex pauperem se et habitare sub tegulis quodam scripto fatetur. Sueton., de illustr. Grammat., cap. IX.

(17) Mart., epigr. CXVIII, lib. I. Voyez aussi l'épigramme CIX du même livre, où il dit :

At mea Vipsanas spectant cœnacula laurus.

(18) C'est une allusion à ces paroles de Juvénal, sat. III, vs. 201 :

Quem tegula sola tuetur

A pluviâ, molles ubi reddunt ova columbæ.

(19) Suite du Ménagiana, pag. 176, édition de Hollande.

ques-uns croient que Juvénal veut pas dire que les meilleurs poètes de Rome furent sur le point de faire boulangers ou baigneurs, que le vrai sens de ses paroles est, lui-ci, qu'ils songèrent à se loger chez quelque baigneur, ou chez quelque boulanger, afin que le change ne leur coûtât rien. Quoiqu'il en soit, le passage de Juvénal contient une description fort vive de leur état déplorable :

... Cum jam celebres, notique poète
Balneolum Gabiis, Romæ conducere furi
Tentarent : nec sœdum alii, nec turpe
rent

Præcones fieri, cum, desertis Aganippes
Vallibus, esuriens migraret in atria Cleio

Mais M. de Benserade va plus loin encore ; il veut qu'il y ait des poètes qui soient obligés de passer la nuit dans les rues, et de coucher à la belle étoile, plus pauvres que les renards qui ont des tanières, et que les oiseaux qui ont des nids (21).

Il est si vrai que les railleries l'on fait en ce genre-là tendent à montrer que les poètes n'ont point de maison, qu'il y eut un honnête homme d'esprit qui se plut à feindre qu'un poète ayant acheté une maison, convoqua tout le sénat poétique pour délibérer sur cette grande nouveauté ; et, parce que les plus grands poètes alléguèrent qu'ils n'avaient point de maison, mais logé que dans des chambres de louage, il fut dit que celui-là se voyait obligé de se défaire incessamment de sa maison. Voici tout le conte en latin : *Memini me olim legisse electionem ingenii lusum, superiore ætate excusum, cum inscriptione : Prædomum emit. Argumentum hoc est, nescio quis poeta, qui cum priam domum emisset, res ea quam novi et pessimi exempli poëtarum senatum delato, acerbè dicata est. Præses senatus Eobolus Hesus constitutus, cui assederunt Celtes, Huttenus, Bebelius, Baccanus, alii. Cum sententias dicere nemo ex omnibus fuit, qui vel cenatum gratiâ, vel ingenii sollicitudinem profecerit, ut ædes propriâ vel hæreditate vel emptione possideret : omnes rei familiaris incur-*

(20) Juvénal., sat. VII, vs. 3.

(21) Évangile de saint Mathieu, chap. vs. 20,

*se vixisse et fassi sunt et Jussus igitur est quàm pri-
es revendere, pecuniam verò
osium conferre quo immanem
lpam elueret, et ubique habi-
sine curis vivere poeticè dis-
læc illi (22).*

ce qui est de notre Tristan
e, on s'attachait principale-
représenter sa misère du côté
ture. C'est lui que M. Guéret
pour l'apologiste des poètes
illés; car quelqu'un ayant dit
*chevelure en désordre, la
le leur linge, et la figure
de leurs habits déchirés,
ent la risée des plus sérieux*
Tristan répond brusquement
vous vous mettez en peine de
e chose.... laissez vivre les
à leur fantaisie. Ne savez-
pas qu'ils n'aiment point la
ainte. Et que vous importe-
ils soient mal vêtus, pourvu
urs vers soient magnifiques?
us y trompez point, cette
négligence d'eux-mêmes
source des plus belles poé-
ls ne sont ainsi détachés du
que pour faire leur cour aux
avec plus d'assiduité; et, tan-
e leurs yeux vous paraissent
leur imagination cherche
rveilles qui vous ravissent.

Dieu, poursuivit-il, que
êtes de théâtre n'eussent que
ut, je le leur pardonnerais
ers! Mais, tout au contraire
dont vous parlez, ils sont
es dans leurs habits, leur
st relevée de mille sortes
mens, et leurs poèmes sont
sans et destitués de con-

*et ne serait point une preu-
justice du siècle, ou une
la stérilité des services que
aux Muses.] Si l'on s'avise
réduire en un catalogue
toutes les listes qui se trou-
ivers endroits touchant les
le lettres qui ont été pau-
on fera un très-gros livre.*

Valentinus Andreas, epist. CCH,

, Parnasse réformé, pag. 101.

ne, pag. 102, 103.

en trouvez une, nommément dans

OME XIV.

Les poètes y occuperont plus d'es-
pace que tous les autres auteurs, soit
qu'on prenne droit sur leur propre
aveu, soit qu'on aille jusques à la
vérité du fait. J'ai cité, ce me semble,
quelque part ces vers de Régnier :

*Or avecq' tout cecy le point qui me console,
C'est que la pauvreté comme moi les affole,
Et que la grâce à Dieu, Phœbus et son trou-
peau*

*Nous n'eusmes sur le dos jamais un bon man-
teau, etc. (26).*

Un peu plus bas il parle ainsi :

*Pour moy, si mon habit, partout cicatrice
Ne me rendoit du peuple et des grands mé-
prisé,
Je prendrois patience, etc.*

Voici l'épithaphe de Malherbe, com-
posée par Gombauld : on y voit la
pauvreté de l'un et de l'autre * :

*L'Apollon de nos jours, Malherbe, icy re-
pose;*

*Il a vécu long-temps sans beaucoup de support:
En quel siècle? passant! je n'en dis autre
chose,*

*Il est mort pauvre, et moi je vis comme il est
mort (27).*

Il serait aisé de faire un recueil de
semblables poésies qui remplirait
plusieurs feuilles. La conclusion gé-
nérale que l'on tire de tout cela est
que le siècle est bien ingrat, et bien
injuste de laisser ainsi dans la misère
ceux qui sont si dignes de récom-
pense, et de goûter les commodités
de la vie. Mais il est certain que l'on a
tort assez souvent de parler de cette
façon ; car il y a plusieurs poètes qui
ne tombent dans la pauvreté que
parce qu'ils négligent trop leurs af-
faires domestiques, et qu'ils ne sa-
vent pas ménager les faveurs qu'ils
ont reçues. Ceux qui s'appliquent
toutentiers à ce métier-là ne peuvent

les notes de Weitzius sur ces paroles de Pé-
trone, Nescio quo modo bonie mentis soror est
paupertas. Ces notes se trouvent dans l'édition de
Pétrone procurée par Lotichius, à Francfort,
1629, in-4°.

(26) Régnier, sat. II, folio m. 5 verso.

* Leclerc et Joly disent que Bayle, qui dit ici
que Gombauld était pauvre, a oublié qu'à son ar-
ticle il en faisait un homme riche. Bayle, tom.
VII, pag. 115, dit que Gombauld fit des épar-
gnes avec lesquelles il passa les années de stérili-
té; et l'épigramme, d'après ce que dit Gombauld,
doit avoir été composée dans une de ces années de
stérilité.

(27) Voyez les Diversités curieuses, X^e. part. i
pag. 35, édition de Hollande.

presque songer à d'autres choses, et ils trouvent tant de charmes, ou tant d'entraves, dans la composition d'une pièce, qu'ils ne peuvent lâcher prise, lors même que l'intérêt du ménage voudrait qu'ils eussent un tout autre soin que celui de travailler à une ode. « Le divertissement de la » poésie est grand, et... les heures » passent fort vite en cette occupation. Mais ne serait-ce point aussi » ce merveilleux plaisir que les poètes prennent à leurs compositions, » qui, en les détournant des affaires, » nuit à leur fortune, et les écarte » de la conduite ordinaire des autres » hommes? Car, plutôt que de ne pas » achever un sonnet bien commencé, » un poète laissera partir son ami » sans lui dire adieu, abandonnera » la sollicitation de son procès, et » négligera de pourvoir à sa santé, » comme il arriva au cavalier Marin, lorsqu'il se brûla une jambe » en écrivant quelques stances de son » Adonis. Cette distraction poétique » n'est pas incommode quand les » maux sont déjà arrivés, et elle sert » à en émousser le sentiment; mais » elle ne vaut rien lorsqu'elle jette » dans de fâcheux accidens, tels que » celui du Marin. Aux sujets indifférens elle est innocente, et même » elle est plaisante,

« Si lorsque tu lui parles,
« Il te laisse au roi Jean, et s'en court au
« roi Charles.

» L'imagination d'un poète émue » n'est pas un désagréable objet » lorsqu'aux heures de récréation on » la voit gagner pays, et tirer de » longue vers tout ce qui lui peut » fournir quelques pensées. Et en » cela si quelquefois la beauté ou » la hardiesse des peintures qu'il » nous fait de ses fantaisies nous » divertissent, toujours la mauvaise » fortune du poète est à plaindre, » en ce que ses plus pressantes affaires ne se prévalent guère de sa » distraction (28). » Il y a bien d'autres causes que celle-là du mauvais état de leurs affaires, et ce sont des causes honteuses: les uns sont pauvres malgré les libéralités d'un Mécène, c'est qu'ils sont prodigues et voluptueux; les autres perdent au jeu tout

(28) Sorhière, lettre LXXVII, pag. 559, 560.

l'argent que leurs poésies leur ont fait avoir. Notre Tristan se ruinait ainsi. Voici ce que M. Chevreau fait savoir au public. « L'on » ger de son génie par sa Ma » Nous étions amis; et quand » prié de l'informer de la des » ses derniers vers, qu'il avait » pour la reine (29), je lui racontai » que celui qui les avait faits » sa majesté n'avait par pris garde » de sa belle humeur. Mais » elle lui eût fait quelque plaisir » n'en eût pas fait un fort bon » parce que le jeu était sa » dominante; et il perdait » qu'il pouvait hasarder au jeu » reçu, à diverses fois, de M » de Saint-Aignan mille pistoles » pas trouvé dans cette somme » quoi se faire un habit de » (30). » Étant tel, pouvait-il » dire justement de la dureté de son » siècle? S'il n'était pas riche » état et sa condition, c'était son » il ne devait s'en prendre à sa » mauvaise conduite. On rapporte » fit lui-même son épitaphe » contient ces six vers.

*Ébloui de l'éclat de la splendeur m
Je me flattai toujours de l'espérance
Faisant le chien couchant auprès d'un
seigneur,
Je me vis toujours pauvre, et tâchant
de me faire;
Je vécus dans la peine attendant le
Et mourus sur un coffre en attendant
le (31).*

M. Chevreau fait mention d'un poète qui se ruinait pour ses poésies; c'était Colletet. « Dans ses poésies » trouve ce vers,

« J'ai des maisons aux champs, j'en ai
« dans la ville.

Mais ces maisons devaient être *partibus infidelium*. « Il était » lement voluptueux; et, pour » ter, il ne fallait être ni »

(29) C'est-à-dire Christine, reine d'Espagne.

(30) Chevreau, tom. I, pag. 29, Hollande.

* Cette épitaphe, intitulée, *Prose d'un Courtisan*, est à la page 304 des *Vers du S. Tristan l'Hermite*, 1648, in-4. Il n'y a, dit Leclerc, aucune preuve qu'elle ait été composée pour lui-même. Joly, *Plaidoyers historiques*, ou *Discours de la vie de Tristan*, publia Tristan. D'Olivet le date de 1648. Joly en possédait une édition datée de 1650, et rien n'indiquait qu'il y eût une édition antérieure.

(31) Voyez les *Diversités curieuses de France*, lettres, tom. II, pag. 341, édition de 1681.

Comme il ne voulait point un scandale à son voisinage, et ne pouvait vivre sans quelque tante, il épousait celle qu'il avait prise, et qui n'était pas plus morte qu'il en cherchait quelque autre dont il ne manquait pas à faire sa femme (32). Ceux qui se proposaient de travailler à l'inventaire m'ont assuré qu'il n'en avait épargné la peine, et qu'il n'avait laissé à M. son fils que le nom de Colletet pour tout héritage (33). »

Il paraît presque aussi malaisé d'en citer certains auteurs, que de remonter le tonneau des Danaïdes. Ils sont, en matière de dépenses, ce que d'autres sont en matière de secrets (34), et leur échappe par mille sortes de ouvertures.

Chevreaux, tom. I, pag. 30.

La même, pag. 31.

Plenus rimarum sum, hæc atque illac perfluo.

Terent., Eunuch., act. I, sc. II.

TRISTAN DE SAINT-AMANT (1656-1728), antiquaire et médaillier au XVII^e. siècle *, auteur de trois volumes *in-folio*, intitulés *Commentaires historiques*, était fils de Charles Tristan, contrôleur des comptes à Paris. Le père Sirmond et lui écrivent l'un contre l'autre (c).

Il était, dit Leclerc, *gentilhomme ordinaire de la chambre du roi*, lorsqu'en 1656 il combattit, contre J. J. Chifflet, son *Traité de la symbolique de l'espérance*; il mourut peu après, puisqu'il ne répliqua à Chifflet, qui le réfuta par son *Lilium*, imprimé en 1658.

Voyez le jugement qu'en a porté M. Heim, *De usu et præst. Numism.*, pag. 148, et *epist. III*, ad Morellium, pag. 148.

Voyez le Journal des Savans, du 22 1689, pag. 584, édition de Hollande.

Voyez les Anti de M. Baillet, art. 221.

TRONCHIN (THÉODORE), ministre et professeur en théologie, naquit le 17 d'avril 1582 à Genève où son père s'était réfugié de la religion (A). Il fut destiné aux lettres par le conseil de

Théodore de Bèze, son parrain, et il y fit d'excellens progrès. Le témoignage qu'on lui donna l'an 1600, lorsqu'il alla voir les académies étrangères, parlait de lui comme d'un homme d'une très-grande espérance. Il confirma cet éloge auprès de tous les savans dont il fut disciple, ou avec qui il lia des connaissances pendant le cours de ses voyages (B). Il retourna à Genève l'an 1606, et donna des preuves de son érudition, qui firent que la même année on le créa professeur en langue hébraïque. Il épousa en 1607 Théodora Rocca, femme d'un très-grand mérite à tous égards, sœur d'un premier syndic de la république, et petite-fille de la femme de Théodore de Bèze, chez qui elle avait été élevée, et de qui elle était filleule (a). Il fut élu ministre en décembre 1608, et créé recteur de l'académie l'an 1610. Il fut prié en 1614 de faire quelques leçons en théologie outre les leçons hébraïques, à cause de la maladie de l'un des professeurs; et lorsqu'une chaire de professeur en théologie fut devenue vacante l'an 1518, il en fut pourvu, et déchargé par ce moyen de la profession hébraïque. La même année il reçut ordre de la compagnie des pasteurs et des professeurs de répondre au jésuite Cotton, qui avait attaqué la version française de la Bible, par un livre intitulé, *Genève plagiaire*. Il s'acquitta de cette commission par un ouvrage qu'il intitula : *Coton plagiaire*, et qui fut fort

(a) C'est donc une rencontre assez singulière, que le mari et la femme eussent l'un et l'autre cet illustre parrain.

estimé du public. Au même temps il fut envoyé avec M. Diodati de la part de l'église de Genève au fameux synode de Dordrecht (b), et il y fit paraître ses grandes lumières en théologie, et une modération qui fut fort louée. Il s'acquitta dans cette grande conjoncture la réputation d'une singulière prudence. Il fut prêté au duc de Rohan pour quelques mois l'an 1632 (c), et remplit parfaitement bien l'attente de ce seigneur, qui lui témoigna depuis beaucoup d'estime et une affection particulière. Il en fut très-reconnaissant, et il honora la mémoire de ce duc par une harangue qu'il prononça quelques jours après les funérailles de ce grand homme, l'an 1638. Il continua à se faire estimer dans l'exercice de ses charges, et par des correspondances fort étendues dans les pays réformés, où il s'attira l'amitié des plus savans hommes, et celle de plusieurs princes et de grands seigneurs. Il avait beaucoup de facilité à composer des harangues (c) et des vers latins : sa conversation était fort utile et fort agréable, car il avait ajouté à l'étude de la théologie la connaissance du droit, celle de diverses autres sciences, et celle de l'histoire sacrée et de l'histoire profane, surtout par rapport aux deux derniers siècles, dont il savait une infinité de particularités. Il était du nombre de ces esprits qui aimaient mieux mériter la

réputation que la recherche et, s'il eût voulu, il eût pu donner de très-belles choses au public, comme l'assurait M. Mazarin (d). Il fut choisi en 1651 par la compagnie des pasteurs pour conférer et pour concourir avec Jean Duréus, dans l'affaire de la réunion des luthériens des réformés. Il fit sur cela divers écrits. Il parvint à une heureuse vieillesse exempte de maladie, mourut fort doucement, après une fièvre de quelques jours le 19 de novembre 1657. Il n'avait qu'un moment qu'il avait reçu visite des pasteurs et professeurs en corps, qui donnèrent des marques de tendre affection par les discours touchans qu'ils lui tinrent. On remarqua qu'il survécut à tous les théologiens étrangers qui assistèrent au synode de Dordrecht. C'était un homme franc et sincère, zélé pour la religion et pour le service des églises, grand ennemi des vices, quoique doux envers les personnes. Ses avis étaient fort considérés pour le gouvernement, et par les deux corps ecclésiastiques par les étrangers, dont un grand nombre le consultaient. Il eut entre autres enfans Louis TRONCHIN, qui était ministre de l'église de Lyon, et qui fut quatre ans après pour remplacer dans l'église, et dans la chaire de théologie (f). Son jeune fils occupe encore aujourd'hui (g) ce poste-là avec la réputation d'un des plus habiles théologiens de notre temps.

(b) La république des Provinces-Unies avait demandé à messieurs de Genève deux de leurs docteurs.

(c) J'ai parlé de son Oraison funèbre de Simon Goulart, dans la Dissertation sur Junius Brutus.

(d) Le ministre de Paris.

(e) Il fut reçu ministre l'an 1651.

(f) Tiré d'un Mémoire reçu de Genève.

(g) On écrit ceci l'an 1701.

qui connaissent la justesse et la pénétration de son génie, sont passionnément qu'il ne finisse enfin devenir auteur, et ne soient bien marris qu'il ait fait si peu de cas de ce titre-là *.

Musepié a donné un long article à Louis.

Genève, où son père s'était retiré pour la religion.] Il était de Reims en Champagne, et il en sortit en 1572, à l'occasion du massacre. Il échappa par le bon office d'un de ses amis et son voisin, qui le reçut dans sa maison. Il eut dessein de se retirer en Allemagne, et de ne pas faire que passer par la ville de Reims; néanmoins il s'y arrêta, se rendant au conseil d'une personne de sa connaissance. Il y obtint la bourgeoisie, et peu après il fut mis dans le rang des deux cents en reconnaissance de quelques services qu'il rendait à la république, pendant la guerre qu'elle avait alors avec le duc de Savoie (1).

Pendant le cours de ses voyages. Étant parti de Genève l'an 1592, il fut étudier à Bâle sous Jean Stupanus, Amandus Polanus, et Antoine Walæus. Il retourna à Genève l'an 1602, et en partit l'an 1604, pour aller à Heidelberg, où il suivit des leçons de David Paræus, professeur en théologie, et de celles de Valerius Portus, professeur en grec. Il passa quelque temps à Francfort pour voir Gruterus, qui s'était rendu célèbre par son gros recueil d'inscriptions. Il alla en 1605 à l'académie de Franeker, pour entendre Simon Lubbert. Il s'arrêta assez longtemps à Leyde sous les professeurs de Vossius, Trelcatius, Bertius, et Grotius. Il soutint solennellement, sur ce dernier, une thèse de théologie. Il fréquenta aussi Mérula et Baudouin, et vit très-souvent Joseph Scaliger et Heinsius, qui lui témoignèrent beaucoup d'affection et d'estime. Il fut aimé et loué de tous pour sa vertu et pour son érudition. Il vit à la Haye Grotius, qui lui donna, seize ans de sa façon, et lui dit que c'était pour le faire souvenir de l'amitié qu'il avait pour lui, et de l'estime

Mémoire communiqué.

qu'il faisait de son savoir. Il vit à Londres Aaron Cappel; à Oxford Drusius (2) et Jean Rainoldus; à Cambridge Richard Thomson et plusieurs autres. Il fut fort estimé à Paris par Montigni et par du Moulin, pasteurs, et par Casaubon, qui lui donnèrent de grands éloges de savoir et de piété. Il fit ensuite le tour de la France, et vit à Blois Nicolas Vignier, grand historien *; à Saumur Philippe Birgan, Breton, professeur aux langues orientales, appelé par du Plessis et par le sénat académique. Il passa quelques mois de l'année 1606 à Montauban, où Sonius, professeur en théologie, lui marqua une singulière estime; et à Montélimar, où le célèbre Daniel Chamier le prit en grande affection (3).

(C) *Il fut prêté au duc de Rohan pour quelques mois, l'an 1632.*] Ce duc était alors ambassadeur extraordinaire du roi de France, et général de son armée dans le pays des Grisons. Il envoya un gentilhomme à Genève avec des lettres pour la seigneurie et pour la compagnie des pasteurs. C'était pour demander un ministre qui résidât auprès de lui, et dont il pût prendre conseil à l'égard des choses qui pouvaient tendre au bien des églises réformées de ce pays-là, maltraitées par les Espagnols. Théodore Tronchin lui fut envoyé, mais seulement pour quelques mois. Le besoin qu'en avait l'académie ne permettait pas qu'on lui donnât un fort long congé. Le terme étant expiré, on le prolongea de deux mois, à l'instance du duc de Rohan. Les églises des Grisons conservèrent une grande vénération pour la personne de ce ministre, et beaucoup de reconnaissance des bons offices qu'il leur avait rendus (4).

(2) Je m'attache à mon Mémoire, sans examiner quel pouvait être ce Drusius. Appliquez cette observation partout où besoin sera.

* Nicolas Vignier, grand historien, étant mort le 13 mars 1596, si Tronchin vit à Blois, après 1604, un Vignier, ce fut probablement Nicolas, fils de l'historien. Cette faute, dit Leclerc, aurait dû sauter aux yeux de Bayle, et le tenir en garde contre le Mémoire qu'il cite dans ses notes, et qu'il aurait dû supprimer ou rectifier.

(3) Tiré du même Mémoire.

(4) Tiré du même Mémoire.

TRUBÉRUS (PRIMUS), naquit

en Esclavonie l'an 1508 (a). Il fut le premier qui enseigna l'art d'écrire en langue esclavonne (b), et il traduisit en cette langue le Nouveau Testament, le Catéchisme, la Confession d'Augsbourg, et quelques traités de Mélanchthon; ce qui fut cause que la doctrine luthérienne se répandit non-seulement dans la Carniole et dans la Carinthie, mais aussi dans les états du grand-turc (c). Il mourut l'an 1586 (d), et laissa un fils, FÉLICIEN TRUBÉRUS, qui fut ministre à Laubach dans la Carniole, et qui avait été élevé à Tubinge dans le collège où le duc de Wittemberg nourrissait à ses dépens un certain nombre d'écoliers (e).

(a) König, Biblioth., pag. 810.

(b) *Primus linguam Sclavonicam in litteras referre docuit*. Phil. Hailbrunnerus, *Epist. dedic. Comment. in Jeremiam. Primus excogitavit artem scribendi linguâ Vandalicâ*. König, Biblioth., pag. 810.

(c) König, *ibidem*.

(d) *Idem*, *ibidem*.

(e) Hailbrunnerus, *Epist. dedic. Comment. in Jeremiam*.

TULÉNUS, docte personnage sous le règne de Henri II, avait été précepteur du cardinal et de l'amiral de Châtillon (a). Il fut frappé d'une espèce de folie qui ne l'empêcha point de conserver toute sa raison et un parfait jugement en toute autre chose; mais sur le chapitre de l'amour d'une princesse il extravaguait pitoyablement. Pasquier, témoin oculaire, nous en dira quelques circonstances (A).

(a) Pasquier, *Lettres*, liv. XIX, pag. 541, 542; et liv. XXII, pag. 791.

(A) *Pasquier, témoin oculaire, nous en dira quelques circonstances.*] Vou-
lant objecter quelque chose contre l'opinion commune des médecins, que

le jugement, l'imagination et la mémoire, sont trois facultés qui ont leur place séparément dans trois tricules du cerveau, il dit que la distinction des trois ventricules n'eût pas, et qu'il faudra subdiviser le ventricule du jugement et de la mémoire autant de fois que les parties opèrent en nous diverses opérations, il observe qu'au temps de François I^{er}. on vit un villemain en sa cour n'avoir le jugement sé que sur les mariages des dames qu'il se promettait (1); puis luy, continue-t-il, « un T »
» personnage docte... ne man-
» cette partie, sinon pour une
» qu'il avoit follement voué
» des premières princesses
» France, qui estoit allée de vi-
» pas. Chose dont autrefois
» voulus donner plaisir à m-
» à laquelle y ayant quelque
» d'honneur estrangers, qui
» n'avoient connoissance, il
» tretiend jusques au milieu d-
» d'une infinité de bons prop-
» de doctrine et de jugemen-
» une grande admiration de
» l'escoutoient. En fin estim-
» j'avois assez baillé la ba-
» compagnie, et qu'il estoit lo-
» de faire jouer autre rôle
» vieillard, il m'advint, con-
» sans autre chose, de parler
» princesse; et adonc sortant
» emble, il commença de
» nous racontant une infinité
» ties des bons et mauvais tra-
» qu'il recevait d'elle. La com-
» bien estonnée d'où luy es-
» venu cest inopiné changem-
» sachant quel jugement
» sur luy, tant il nous avoit
» commencement repeu de belle
» tes paroles; mais luy sorty-
» fis tout au long le recit de
» tion de son cerveau. Il y
» car ceste partie judicative
» sur ce subject blessée, l-
» encore offensé l'imaginati-
» tant qu'à la première r-
» des damoiselles qu'il voy-
» faisoit accroire que c'esto-
» lia (ainsi appelloit-il en-
» prétendue maistresse, et en-
» sa Jolivet) et sur cette fo-
(1) Pasquier, *Lettres*, liv. XIX, p-

ation il s'acheminoit quelques-uns avec sa longue robe, le bonnet arrêé sur sa teste, jusques à Fontaine-Bleau, se persuadant qu'elle y estoit cachée. Je ne dy chose que je n'aye veuë et entenduë de moy (2). » Cet exemple confirme ce qu'on a vu ci-dessus (3), qu'il y a des gens qui perdent le sens commun par rapport à certaines choses, et qui néanmoins font paraître leur esprit, leur savoir et leur raison, dans tout le reste de leur conduite (4).

(2) Pasquier répète la même chose, presque en ces termes, au livre XXII, pag. 791; mais il dit que Tulénus péchait en deux objets, en l'épouse de Cambrai, et en l'amitié de cette princesse. Voyez les Remarques de Sorel sur le Berger extravagant, pag. 176, 177.

(3) Tom. X, pag. 241, à la fin de la remarque de l'article MARXES (Jean des).

(4) Voyez Fromond., de Animâ, lib. IV, c. IV.

TULLIE, fille de Cicéron, trait si souvent dans les lettres ce grand homme, qu'elle mériteroit qu'on recherche son histoire. Elle naquit le 5 d'août (a), mais on ne sait pas en quelle année. Des gens fort habiles ont cru qu'elle épousa son premier mari l'an 689 (b). Il s'appelait Caius Anton (A). C'était un fort honnête homme, qui s'intéressa aux affaires de son beau-père avec le dernier empressement (B), et qui ne manquait ni d'esprit ni de éloquence. On croit qu'il mourut pendant l'exil de Cicéron, c'est-à-dire l'an 696. Tullie se maria à Furius Crassipes l'année suivante (C). On ne sait comment elle fut séparée de ce mari; ce fut parce qu'il mourut ou parce qu'il la répudia; on sait seulement qu'en 703 elle épousa Publius Cornélius Dolabella. Ce troisième mariage se fit en l'absence de Cicéron, qui était alors

gouverneur de Cilicie. Les amis qu'il pria de s'informer si Dolabella avait du bien (D) s'acquittèrent mal de la commission; et il se repentit ensuite d'avoir consenti à la conclusion de ce mariage, avant qu'il eût pu rechercher lui-même en quel état se trouvaient les affaires de Dolabella. Elles n'allaient guère bien: c'était un jeune homme qui s'était mal comporté (E); mais il sut si bien cajoler la mère et la fille (c) (F), qu'elles fermèrent les yeux sur ses débauches, et le regardèrent comme un bon parti. Il causa mille chagrins à son beau-père (G), par les tumultes qu'il excita dans Rome pendant qu'il était tribun du peuple. Il voulait établir une loi très-préjudiciable aux créanciers; car il prétendait que les débiteurs ne pourraient être contraints, ni par emprisonnement, ni par saisie de leurs biens, au paiement de leur dettes. Il fallut que Marc Antoine (d) fit entrer des troupes dans la ville, qui chargèrent les auteurs de Dolabella, et en tuèrent huit cents (H). La pauvre Tullie fut malheureuse avec ce dernier mari; et il ne faut point douter que le voyage qu'elle fit à Brundusium (I), pour s'aboucher avec son père, n'eût entre autres motifs la nécessité de le consulter sur ce qu'elle avait à faire envers un époux si turbulent. Elle fit divorce avec lui (K), et néanmoins Cicéron ménagea toujours Dolabella le plus doucement qu'il put

(c) Je veux dire Térentia, femme de Cicéron, et Tullie leur fille.

(d) Il était alors général de la cavalerie, sous la deuxième dictature de Jules César, l'année d'après la bataille de Pharsale.

(a) Cicero, Orat. pro Sextio, et epist. I, c. IV, ad Atticum.

(b) Voyez la remarque (A).

(L), jusques à ce qu'après le meurtre de Trébonius, il fondit sur lui avec toutes les figures de sa rhétorique (e) (M). Tullie mourut l'an 708 (N). Son père fut inconsolable pendant quelque temps (O) : ses amis firent ce qu'ils purent pour le consoler : il fit lui-même un livre sur ce sujet (P), et voulut faire bâtir une chapelle à la défunte : il poussa ses projets jusques à l'apothéose (Q). Ses ennemis furent assez lâches pour l'accuser d'avoir aimé criminellement Tullie (f). Plutarque s'est trompé en certaines choses qui la regardent. Il ignorait qu'elle ait eu jusqu'à trois maris (g). M. Moréri, qui avait en main la dissertation du sieur Gaspar Sagittarius, sur l'Histoire de Tullie (h), n'en a point su profiter : il n'en a presque tiré que ce qui n'en valait pas la peine, un conte rapporté par Coelius Rhodiginus, que le sieur Sagittarius avait assez nettement relégué au pays des fables. Le projet d'un temple a été converti par M. Moréri en un temple très-effectif, contenant un superbe mausolée. Voyez la remarque (Q). On pourrait faire une bonne note sur la pensée qui servit d'exorde à Cicéron, dans le traité de *Consolatione* ; car il débuta par dire que les hommes (R) ne viennent au monde que pour y porter la peine de leurs péchés.

(e) Voyez l'article DOLABELLA, tome V.

(f) Voyez la remarque (O) vers la fin.

(g) Voyez les quatre premières remarques.

(h) Il la cite ; mais les imprimeurs lui ont mis une virgule après Gaspar, laquelle a persuadé à bien des lecteurs qu'il avait cité deux écrivains, l'un nommé Gaspar, l'autre nommé Sagittarius,

(A) Il s'appelait Caius Pison, n'en peut douter après ces paroles *Tulliolam C. Pisoni L. F. despondimus*. C'est ainsi que l'on a fini la III^e. lettre du premier à Atticus. On veut qu'il l'ait écrite sous le consulat de Lucius Julius, et de Caius Martius Figulus 689 (1) ; mais on n'en donne aucune raison, et je n'ai rien trouvé de cette lettre qui signifie cela. On la croit écrite avant l'année 689 et que Tullie n'avait tout au plus que douze ans lorsqu'elle fut mariée à ce Caius Pison (2).

(B) Il s'intéressa aux malheurs de son beau-père.] Cicéron ne pouvait assez louer. *Vexabat* il (3), *uxor mea : liberi ad quærebantur : gener, et Pisonis consulis pedibus suppliciebatur*. Dans l'une de ses lettres (4) il parle ainsi : *Alter fuit pretor mearum fortunarum et assiduus, summâ virtute et C. Piso gener, qui minas inimicorum, qui inimicitias afflicti propinqui sui consulis, qui et Bithyniam quæstor pro me neglexit*. Il y a de semblables passages dans ses Lettres. Voyez qu'il lui donne par rapport à la fortune et à la vertu, dans son discours *de claris Oratoribus* (5).

(C) Tullie se maria à Crassipes l'année suivante. Dans les Lettres de Cicéron à son frère Quintus, livre II, lettre IV et VII, Vives a (6) réduit à un seul le nombre des gendres de Cicéron : il a supprimé la première avec Pison Frugi Crassipes et la seconde avec Cornélius Dolabella, et qu'elle mourut en couches le 27 mai de l'année dernière. Nous réfuterons cela sous (7).

(D) De s'informer si Dolabella avait du bien.] Je ne donne

(1) Corradus, in *Questurâ*, pag. 100, après lui Sagittarius, in *Vitâ Tullie*, l.

(2) Voyez le Cicéron de Grævius, *Attic.*, tom. I, pag. 33, et au Commentaire de Manuce, pag. 18.

(3) *Orat. pro Sextio*, pag. m. 73.

(4) *Post reditum in senatu*. Voyez au rangue *Post reditum ad quirites*.

(5) *Pag.* m. 398.

(6) In *August.*, de *Civit. Dei*, l. I, cap. IV.

(7) Dans la remarque (N).

une conjecture que j'emprunte de Manuce : elle est très-semblable, et fondée sur quelques-uns de Cicéron. Voici ce qu'il écrit à Atticus : *Tullia mea venit pridie idus jun. deque tua erga servantiâ benevolentiaque mihi ma exposuit, litterasque reddidit : ego autem ex ipsius virtute, caritate, pietate non modò eam pietatem non cepi, quam capere ex singulari filia debui; sed etiam incretus sum dolore affectus, tale ingenium in tam miserâ fortunâ versari, ne accidere nullo ipsius delicto, sed culpâ meâ* (8). Nous allons voir comment ces deux derniers mots ont été paraphrasés par Manuce. *Meâ negligentia factum est, ut Dolabella nuberet : quem ego probare verum non debui, nisi prius omnia scrutatus, non solum quod ad mores, sed etiam quod ad facultates attenderet, quod si fecissem, ejus genere non perspecto, nunquàm passus essem, ut homini in tantâ rei domesticæ difficultate constituto filia mea noderetur; sed commisi, ut me ab hac res per amicos ageretur, quibus Ciliciam proficiscens ita mandavi, ut, quoniam ego tam longè abfui, ut eram, de Tullia meâ matrimonia agerent ipsi quod probâssent, in meam negligentiam agnosco, tantum enim rem aliis committere non aui, sed in reditum meum integram servare.* L'auteur confirme sa paraphrase en cette manière : *Cur autem à Cicerone putem significari, sapientia : Tullia nostra venit ad me pridie idus jun. cujus summâ virtute et singulari humanitate graviore sum dolore affectus, nostrâ tantum esse negligentia, ut longè aliâ fortunâ esset, atque ejus pietas ac caritas postulabat. Dixit autem, ingenium in tam miserâ fortunâ versari, hoc sensu; quòd Tullia virum haberet tam perditum, tam flagitiosum, tam multa in tribunatu nefarie*

Epist. XVII, lib. XI.

Cela paraît par ces paroles de Cicéron. *In sum vereor ne tu parum perspicias ea quæ sunt ab aliis esse gesta, quibus ego ita sum, ut cum tam longè abfuturus essem, ne referrent, agerent quod probâssent.* XII, lib. III ad Familiares, où il s'excuse de l'absence de Tullie avec Dolabella, l'accuse d'Appien auquel il écrit.

molientem : siquidem in tribunatu iniquas leges ferre Dolabella conatus est, maximè debitorum causâ à quibus ipse unus erat (10).

(E) *C'était un jeune homme qui s'était mal comporté.*] Coelius le fit entendre adroitement à Cicéron lorsqu'il le félicita sur ce mariage : je rapporterai ses paroles, parce qu'elles contiennent le compliment que l'on ferait aujourd'hui en pareil cas. On excuserait le passé sur la jeunesse; et si l'on n'osait pas assurer que toutes les imperfections de cet âge fussent corrigées, on dirait que le mariage avec une personne si accomplie, avec la fille d'un si excellent père, achèverait la guérison. *Gratulor tibi affinitate viri medius fidius optimi. Nam hoc ego de illo existimo. Cetera porro quibus adhuc ille sibi parum utilis fuit, et ætate jam sunt decursa, et consuetudine atque autoritate tua et pudore Tullia; si qua restabunt, confido celeriter sublatum iri. Non est enim pugnax in vitiis, neque hebes ad id quod melius sit intelligendum* (11). Remarquez bien ce que Coelius observe, que l'âge avait déjà fait passer les mauvaises dispositions de Dolabella. Cela me ferait croire qu'Appien n'a pas eu raison de dire (12) que lorsque César fut tué Dolabella n'avait que vingt-cinq ans. Il n'en aurait donc eu que dix-huit ou dix-neuf lorsqu'il épousa Tullie. Peut-on assurer de cet âge-là qu'il a fait passer le cours des mauvaises qualités de la jeunesse? Mais voici d'autres difficultés contre Appien. Les commentateurs de Cicéron veulent qu'il applique à Dolabella ces paroles-ci : *Illud verò mihi permirum accidit, tantam temeritatem fuisse in eo adolescento, cujus ego salutem duobus capitis judiciis summâ contentione defendi, ut tuis inimicitiis suspiciendis oblivisceretur patroni omnium fortunarum ac rationum suarum : præsertim cum tu omnibus vel ornamentis vel præsiidiis redundares, illi (ut levissimè dicam) multa deessent, cujus sermo stultus et puerilis erat jam antea ad me à M. Coelio, familiari nostro, perscriptus : de quo item sermone*

(10) Manuce cite ici Dion.

(11) Voyez l'épître XIII du VIII^e. livre de Cicéron ad Familiares.

(12) Appian., lib. IV de Bello civili.

multa scripta sunt abs te. Ego autem citius cum eo qui tuas inimicitias suscepisset, veterem conjunctionem diremissem quam novam concilidissem. Cicéron écrivit cela lorsqu'il était en Cilicie l'an 703, et avant que Dolabella fût son gendre. La lettre où sont ces paroles fut écrite à une personne que Dolabella avait accusée (13). Il ne semble donc pas qu'on puisse les appliquer qu'à Dolabella. Or ce serait une chose bien singulière qu'avant l'âge de dix-huit ans un homme se fût vu deux fois devant la justice pour des procès criminels. Je vois d'ailleurs que Tullie ne fut point la première femme de Dolabella. Il en avait une qui le quitta pendant qu'il était l'accusateur d'Appius (14).

(F) *Il sut si bien cajoler la mère et la fille.* C'est ce qu'on peut recueillir de ces paroles de Cicéron à Atticus (15). *Ego, dum in provinciâ omnibus rebus Appium orno, subito sum factus accusatoris ejus socer. Id quidem, inquis, dii approbent. Ita velim, teque ita cupere certò scio; sed, crede mihi, nihil minùs putàram ego, qui de Ti. Nerone, qui mecum egerat, certos homines ad mulieres miseram, qui Romam venerunt factis sponsalibus; sed hoc spero melius; mulieres quidem valdè intelligo delectari OBSEQUIO ET COMITATE adolescentis, cætera non ἱκανοῖσιν.* Tèrentia et Tullie étaient si charmées des complaisances et de la civilité du jeune homme, qu'elles lui pardonnaient ses défauts, et n'allaient pas éplucher sa vie. On est fait encore aujourd'hui comme cela. Qu'un jeune débauché se rende agréable par ses manières, et qu'il fasse le chevalier courtois, il s'insinuera de telle sorte dans le cœur des mères et des filles, qu'on ne prendra point garde s'il a mangé tout son bien; il exclura ses rivaux s'ils n'ont pas le même don de souplesse, encore qu'ils soient un meilleur parti que lui. *Prenons-le, car il plaît à nos yeux.* Voilà sans doute ce qui ruina les affaires de l'autre galant de Tullie: il ne faut point le nommer Titus Néron, mais

(13) *A. Appius Pulcher.* Cette lettre est la X^e. du III^e. livre ad Familiares.

(14) *Inter postulationem et nominis delationem uxor à Dolabella discessit.* Epist. VI, lib. VIII, Cic. ad Familiares.

(15) Epist. VI, lib. VI.

Tibérius Néron. C'est lui apparemment qui fut mari de Livie, et père de l'empereur Tibère. Selon quelques-uns, Dolabella sut tellement toucher le cœur de Tullie par ses caresses et par ses honnêtetés, qu'elle ne comptait pour très-peu de chose de voir petit comme un nain: car c'est à lui qu'ils appliquent le bon mot de Cicéron, *qui est-ce qui a attaché son gendre à son épée* (16)? Leur conjecture peut tirer quelque secours de ce que Macrobe nomme Lentulus le gendre qui fut raillé de la sorte (17). Ce surnom peut mieux convenir à Dolabella qu'à Pison et à Furia, car les Lentulus étaient une branche de la maison Cornélia, et peut-être que les Dolabella étaient de la branche des Lentulus. Voyez ci-dessous un passage d'Asconius Pédianus.

(G) *Il causa mille chagrins à Cicéron.* Pour ne pas répéter ce que j'ai dit dans l'article de Dolabella, touchant les nouvelles tables qu'il proposa en faveur des gens endettés, je me contente de rapporter une de ces deux preuves du chagrin de son beau-père. *O dii!* s'écrie-t-il dans sa lettre à Atticus (18), *generum nostrum potissimum, ut hoc, velut bulas novas. Quod me audis, dii,* dans une autre lettre (19), *fratrem esse animo, quid putas, cum deas accessisse ad superiores agnates præclaras generi actiones?*

(H) *Et en tuèrent huit cents.* Macrobius le détail de cette action. Tite Live était venu jusqu'à nous son entier; car voici ce que l'on trouve dans le sommaire de son CXXII^e. livre: *Quum seditiones Romæ Dolabella tribuno plebis legem ferente de novis tabulis excitata essent, et ex eâ caussa plebs tumultuaria inductis à M. Antonio magistro plebe cæsi sunt.* Tous les historiens

(16) Adèd placuit Tullie novi sponsi comitatu ut minori ejus staturâ non offenderetur. Non est Ciceronis jocus, *Quis generum meum alligavit gladio?* Caspar Sagittarius, in Vita Tullie, num. 30.

(17) M. Cicero cum Lentulum generum exiguae naturæ hominem longo gladio accideret, vidisset, *Quis, inquit, generum meum alligavit?* Macrobius, Saturnal., lib. I, cap. III.

* N^o. 24, sur la note (K).

(18) La XXII^e. du XI^e. livre.

(19) La XII^e. du même livre.

rient de l'état où était alors la ville, comme d'un état affreux. Il est unique que les habitans de Rome étaient accoutumés à voir répandre le sang sur les rues et dans les assemblés du temple, par l'animosité des factions contraires, qu'ils s'étonnaient moins même que l'on ne ferait aujourd'hui de voir leur ville remplie de troupes de gardes toujours prêts à s'entourer.

(I) *Le voyage qu'elle fit à Brundisium.*] L'état misérable qu'elle exposa à son père le combla de déplaisir; de sorte que cette entrevue, qui, sur une autre occasion, aurait causé à ce tendre père un contentement fini, ne servit qu'à l'affliger moralement : on le connaîtra par les paroles que j'ai rapportées ci-dessus dans la remarque (D), citation (8), et par celles que je tire d'une lettre qu'il écrivit à Térentia, sa femme. *Tullia nostra venit ad me pridie idus Martii : cujus summa virtute, et singulari humanitate, graviore etiam me dolore affectus, nostrum factum me negligentem, ut longè alid in foris esset, atque ejus pietas, ac dignitas postulabat* (20). Cicéron ne regretta guère Tullie : il la renvoya bientôt au logis, sa présence ne pouvant diminuer leur commune désolation. *Tulliam autem non videbam esse missam cur diutius mecum tanto in communi moerore retinerem : itaque patri eam, cum primum per ipsam liceret, eram remissurus.* C'est ce qu'il mande à son ami Atticus dans sa XVII^e. lettre du onzième livre.

(K) *Elle fut divorcée avec lui.*] On ne peut douter après la remarque de Sulpicius, dans la lettre de consolation sur la mort de cette femme. Entre autres raisons, il se sert de celle-ci : c'est que, dans l'état où étaient les choses, rien ne pouvait engager Tullie à souhaiter de ne mourir pas, vu que son père n'aurait pu s'occuper avec qui la bien marier. Cela suppose qu'elle était parfaitement engagée du lien conjugal. *Quoties in hac cogitationem necesse est et tu veris, et nos sæpè incidimus, hisce temporibus non pessimè cum iis esse cum quibus sine dolore licitum est vitam cum vitâ commutare? Quid*

o) Cicero, epist. XI, lib. XIV, ad Familiar.

autem fuit quod illam hoc tempore ad vivendum magnoperè invitare posset? quæ res? quæ spes? quod animi solatium? Ut cum aliquo adolescente primaria conjuncta ætatem gereret? Licitum est tibi (credo) pro tua dignitate ex hac juventute generum diligere, cujus fidei liberos tutos te tuo committere putaret (21). Si cette preuve ne suffisait pas, on alléguerait les endroits des lettres de Cicéron qui concernent la restitution de la dot (22). Quelques-uns croient que Dolabella, ayant dessein de répudier Tullie, pressait l'établissement des nouvelles tables, afin de n'être pas obligé de restituer quoi que ce fût à Cicéron (23). On a lieu d'être surpris qu'Asconius Pédianus ait été assez mal informé de la destinée de Tullie pour assurer qu'après que Pison fut mort, elle épousa Lentulus, et mourut en couches chez lui (24). Ce sont deux ou trois mensonges.

(L) *Cicéron ménagea toujours Dolabella le plus doucement qu'il put.*] Il avait sans doute plus d'habileté que de fermeté, et il voyait que le parti de Pompée se ruinait de plus en plus par les continuelles victoires de Jules César. Il craignait apparemment que le vainqueur ne cessât enfin d'user de clémence, et ne se défit de ceux qui avaient l'âme républicaine, avec des talens capables de le traverser. Il savait que Dolabella était fort accrédité auprès de César : ne me demandez donc point pourquoi Cicéron dissimula son ressentiment envers ce gendre. Les ménagemens qu'il eut pour lui le retinrent dans les bons offices de l'amitié; car Dolabella prenait le parti de Cicéron à la cour de Jules César, contre ceux qui travaillaient à le rendre odieux (25),

(21) Epist. V, lib. IV Cicéron. ad Familiares, pag. m. 192.

(22) *Tensor tamen dum à Dolabella procuratoribus exigam primam pensionem.* Epist. XVIII, lib. VI ad Familiares, écrite pendant que César était en Espagne contre les fils de Pompée.

(23) Voyez le Cicéron de Grævius, tom. II, epist. ad Attic., pag. 270.

(24) *Cicero filiam post mortem Pisonis generi D. Lentulo collocavit apud quem illa ex partu decessit.* Ascon. Pedian., in Orat. Cicéron. contra L. Pisouem, pag. 157.

(25) *Quod scribis prælia te meâ causâ sustinere non tam id laboro, ut si qui mihi obtrectent à te refutentur, quam intelligi cupio quod certe intelligitur me à te amari.* Epist. XI, lib. IX ad Familiares.

et il souhaita de savoir de ses nouvelles un peu après la mort de Tullie. Cela fut cause que Cicéron lui écrivit une lettre fort obligeante (26), au milieu de l'affliction qui l'accablait. Nous allons voir une belle preuve de la liaison qui était entre eux lors même que César eut été tué. Cette preuve est dans la 1^{re}. Philippique. On représente à Dolabella l'action glorieuse qu'il avait faite en renversant la colonne qu'une troupe de mutins avait érigée pour animer le peuple contre les meurtriers de César. Les personnes bien intentionnées en félicitèrent, en remercièrent Cicéron : c'est qu'on le croyait le directeur de Dolabella. *Te intuens, Dolabella, qui es mihi carissimus, non possum de utriusque vestrum errore reticere..... Dicerem, Dolabella, qui rectè factorum fructus esset, nisi te præter ceteros paulisper esse expertum viderem. Quem potes recordari in vitâ tibi illuxisse diem lætiorem, quàm cum, expiato foro, dissipato concursu impiorum, principibus sceleris poenâ affectis, urbe incendio et cædis metu liberatâ te domum recepisti? cujus ordinis, cujus generis, cujus denique fortunæ studia tum laudi, et gratulationi tuæ se non obtulerunt? quin mihi etiam, quo auctore te in iis rebus uti arbitrabantur, et gratias boni viri agebant, et tuo nomine gratulabantur. Recordare, quæso, Dolabella, consensum illum theatri, cum omnes earum rerum oblitæ, propter quas tibi fuerant offensi, significârunt se novo beneficio memoriam veteris doloris abjecisse (27).* Ce long passage ne contient pas nommément ce qui fut fait contre la colonne; mais Cicéron s'en était expliqué peu auparavant d'une manière si précise (28), qu'on ne saurait douter de ce que j'avance. Je dirai par occasion que cette colonne est la même que celle dont Suétone a parlé. *Postea, dit-il (29), solidam columnam propè 20 pedum lapidis Numidici in foro statuit (plebs) scripsitque PARENTI PATRIÆ.*

(26) L'onsième du IX^e. livre ad Familiares.

(27) Philipp. I, pag. m. 690, 691.

(28) *Talisque eversio illius execratæ columnæ.* Ibidem, pag. 674. J'ai cité tout le passage dans l'article de DOLABELLA, tom. V, pag. 550, citation (18).

(29) In Cæsar., cap. LXXXV.

Apud eandem longo tempore care, vota suscipere, contra quasdam interposito per Cæsarem rejurando distrahere persevera longo tempore est un menson marque très-clairement que S n'avait point lu la 1^{re}. Philippique ou qu'il ne s'en souvenait pas; voit dans cette harangue que lonne fut renversée avant le juin. Les lettres de Cicéron gnent qu'on la renversa avant de mai (30). Or César avait le 15 de mars précédent. Re aux liaisons de Cicéron et de bella. Il ne se peut rien voir tendre que la lettre que Cicé écrivit sur le sujet de cette co *Cum te semper tantum diligere quantum tu intelligere potuisti his tuis factis sic incensus si nihil unquam in amore fuerit tuis (31).* Il n'oublia pas de dire passait pour l'auteur de ce bon seil; le tour qu'il donne à ses est admirable. *Etsi contentus mi Dolabella, tuâ gloriâ, s ex ad magnam lætitiâ volu que capiebam, tamen non poss confiteri, cumulari me maximo, quod vulgò hominum op cium me adscribat tuis laudibus minem conveni, convenio aut tidiè plurimos..... quin omne te summis laudibus ad cœlumlentur, mihi continuo maxim tias agant. Negant enim se du quin tu meis præceptis et cons temperans præstantissimum tu et singularem consulem præbe bus ego quamquam verissimè respondere te quæ facias tuo et tuâ sponte facere, nec cuj egere consilio: tamen nequ assentior, ne imminuam tuadem, si omnis à meis consiliis ta videatur: neque valdè neg enim avidior etiam quàm satis riæ..... A te autem peto, ut quasi falsam hæreditatem alie riæ sinas cernere: meque a parte, in societatem tuarum venire patiari: quamquam, labella (hæc enim jocus s bentiùs omneis meas, si me aliquæ meæ laudes, ad te tr rim, quàm aliquam partem*

(30) Epist. XV, lib. XIV ad Attic.

(31) Cicero, epist. XIV, l. IX ad Fan

(32). Il paraît extasié de cette action, à son point de vue. Voyez la XV^e. et XVI^e. livre. Voyez aussi la XII^e. livre *ad Familia-* quelque part qu'il voulut comme lieutenant de mais qu'à la prière d'Hir-Pensa, qui devaient être née suivante, il changea son : il laissa partir Dolabembarqua pour Athènes, et promit de revenir dès et Pansa seraient entrés sulat. Les vents contraires dé son voyage, il reçut es de ses amis, qui l'en-s'en retourner prompte-me. Le lendemain de son sénat fut convoqué : il ne point, ce qui fâcha Marc où là ce qu'on trouve dans e d'Amyot, à la Vie de a pourrait convaincre Plu-a mensonge, si la phrase t servi (33), et qu'Amyot *il laissa aller Dolabella*, ivoque; mais comme cette peut prendre simplement *songea plus à Dolabella*, là, notre critique ne con-le traducteur. Il a eu tort er que Dolabella fût parti avant Cicéron; car la I^{re}. e fut récitée en présence la, après le retour de Ci-me fait répéter ce que j'ai rs fois, qu'il est extrême-cile de bien traduire; car prenne les expressions de dans le sens le plus vrai-, on ne laisse pas quelque-égérer : la connaissance de particuliers est nécessaire isir le sens véritable. Par si Amyot se fût souvenu ella était au sénat en qua-sul, lorsque Cicéron y fit ippique; si le même Amyot venu que Cicéron a exposé : harangue les motifs de sa Rome et les motifs de son n'aurait pas traduit les pa-lutarque par *il laissa aller*. Au fond, je ne prétends

, *ibidem*, pag. 30.

Ἑλλαν μὲν εἰας χαιρεῖν. Dola-um fecit. Plutarch., in Cicer., pag.

pas contester le fait; je ne vois rien qui m'empêche de m'imaginer que Cicéron voulut suivre Dolabella dans la Syrie. C'est une nouvelle preuve du texte de cette remarque.

(M) *Après le meurtre de Trébonius, il fondit sur lui avec toutes les figures de sa rhétorique*] Il avait raison de le blâmer fortement d'une perfidie et d'une cruauté si énorme; mais il devait prendre garde de ne se pas contredire, et de ne pas trop commettre sa réputation. Il avait protesté dans plusieurs lettres qu'il estimait Dolabella; et puis, dans ses Philippiques, il déclara que cet homme n'avait jamais rien valu, et avait été toujours un scélérat. *Dolabella quidem tam fuit immemor humanitatis, quamquam ejus NUNQUAM particeps fuerit, ut suam insatiabilem crudelitatem exercuerit, non solum in vivo, sed etiam in mortuo, ac in ejus corpore lacerando atque vexando, cum animum satiare non posset oculos paventibus suis* (34). Il le fait égal à Marc Antoine en toutes sortes de vices (35); que pouvait-il dire de plus? Et quand il déclara qu'on ferait un très-grand tort à Trébonius si on le comparait avec Dolabella, voici comment il s'exprima; le passage mérite d'être copié : *Nam cæteris quidem vitæ partibus quis est qui possit sine Trebonii maximâ contumeliâ conferre vitam Trebonii cum Dolabellæ? alterius consilium, ingenium, humanitatem, innocentiam, magnitudinem animi in patriâ liberandâ quis ignorat: alteri à puero deliciis crudelitas fuit, deinde ea libidinum turpitudine, ut in hoc sit semper ipse lætatus, quod ea faceret, quæ sibi objici ne ab inimico quidem possent verecundo: et hic, dii immortales, aliquando fuit meus, occulta enim erant vitia non inquirerenti. Neque nunc fortassè alienus ab eo essem, nisi ille vobis, nisi mœnibus patriæ, nisi huic urbi, nisi diis penatibus, nisi aris, et focus omnium*

(34) Philippica XI, pag. 827, edit. Græv.

(35) *Duo hæc capita nata sunt post homines natos teterrima et spurcissima Dolabella et Antonius... Ecce tibi geminum in scelere par, insitatum, inauditum, ferum, barbarum. Itaque, quorum summum quondam inter ipsos odium, bellumque meministis eosdem postea singulari inter se consensu, et amore devinxit impurissimæ naturæ, et turpissimæ vitæ similitudo. Idem, in eadem Oratione, inquit.*

nostrum , nisi denique naturæ , et humanitati inventus esset inimicus.

(N) *Tullie mourut l'an 708.*] César était alors en Espagne contre les fils de Pompée : la lettre de consolation qu'il écrivit à Cicéron était datée d'Hispalis (36). Voilà une bonne preuve de mon texte ; celle que Plutarque fournit ne me revient point : elle n'est pas assez nette , et contient quelques faussetés. Cet historien ayant parlé du divorce de Térentia ajoutée (37) que Cicéron se remaria avec une jeune fille , et que Tullie mourut en couches peu après ce mariage ; elle mourut, continue-t-il, chez Lentulus , avec qui elle s'était remariée après la mort de Pison , son premier mari. Pour trouver là que Tullie est morte l'an 708 , il faut supposer une chose que Plutarque ne dit pas , c'est que Cicéron épousa sa seconde femme l'an 708 (38). Du reste, il paraît bien que Plutarque n'avait guère consulté les lettres de Cicéron. Il y eût appris que le second mari de Tullie se nommait Furius Crassipes , et qu'elle mourut répudiée par son troisième mari , qui se nommait Dolabella. Un moderne (39), voulant prouver que Tullie n'est pas morte en couches , et qu'elle était enceinte quand elle fut répudiée par Dolabella , allègue ce passage de Cicéron : *Tullia mea peperit XIV, kal. jun. puerum ἰταμνιαῖον , quod νύτῳκτον gaudebant : quod quidem est natum perimbecillum est* (40). Il devait savoir que Cicéron écrivit cela avant la bataille de Pharsale , et qu'ainsi ces paroles ne sont point capables de prouver que Tullie n'est pas morte en travail d'enfant , et qu'elle fut répudiée pendant sa grossesse. Ce qu'il fallait alléguer se trouve dans une autre lettre écrite pendant la dernière guerre que César fit en Espagne. Le voici : *Me Romæ tenuit omnino Tullia meæ partus ; sed cum ea , quemadmodum spero , satis firma sit : teneor tamen dum à Dolabellæ procuratoribus exigam primam pen-*

(36) *Aujourd'hui Séville. Voyez la XX^e. lettre du XIII^e. livre à Atticus.*

(37) *Plut. , in Cicerone , pag. 881 , 882.*

(38) *Fabricius le suppose in. Vitâ Ciceronis , pag. m. 193.*

(39) *Caspar Sagittarius , in Vitâ Tullia , n. 54.*

(40) *Epist. XVIII, lib. X, ad Attic.*

sionem (41). Quelque favorable qu'elle soit à Plutarque et à Pédianus , on sera contraint d'accuser de s'être mal exprimé Cicéron , plus croyable là-dessus que ne le seraient cent historiens tiendraient le contraire , décide Tullie se porte assez bien de couches ; de sorte que la plausible supposition que l'on peut faire pour Plutarque et pour Pédianus est d'avancer que avant que d'être parfaitement guérie , fut surprise de quelque de femme accouchée qui l'e

(O) *Cicéron fut inconsolable pendant quelque temps.*] Si nous croyons Plutarque (42), les amis accoururent de toutes parts au secours de Cicéron. Ils lui amenaient sans doute l'élite de leurs talents ; je veux dire les plus excellentes qualités que leur topique, quelques lieux communs purent fournir n'y gagnèrent rien ; Cicéron ne pouvait souffrir la compagnie ; confiner dans la solitude , et ne trouver beaucoup plus de consolation dans les discours de ses amis que dans les livres. *Quod me ab hinc recreari vis , facis ut omni me mihi non defuisse , tu tu Nihil enim de mœrore me scriptum ab ullo est , quod in domi tuæ legerim. Sed omnis consolationem vincit dolor* (43)... *Ne discessissem quidem è co tuo nisi me planè nihil ulla res ret... mihi adhuc nihil prius f solitudine... me scriptio et litteræ leniunt sed obturbant* (45). Il y a dans une autre lettre (46) que la solitude est la chose qui lui semble le moins insupportable. *Nunc respuo , nec quicquam habeo*

(41) *Epist. XVIII, lib. VI ad Famil*

* *Lentulus* (dit Mongault , cité) était un surnom de la famille Cornélius ; Dolabella était un second surnom d'une des branches de cette famille. Bayle n'aurait donc pas dû prendre Plutarque et Asconius d'avoir donné à Cicéron le nom de Lentulus

(42) *In Cicero , pag. 882 , A.*

(43) *Cicero , epist. XIV ad Attic. , li*

(44) *Ibidem , epist. XVI.*

(45) *Il dit dans la XIV^e. , lib. XII : à peu près la même chose : Totos dies non quo proficiam quid , sed tantisper non equidem satis (vis enim urget) , sed tamen. Il tâchait à s'étourdir par la lecture de la composition.*

(46) *La XVIII^e. du même livre.*

solitudinem. Pour bien : désordre où son affliction, il ne faut que conçu sincère qu'il fait qu'il sa douleur, et l'ostentative il parle de la force rage. Il voulait bien se re inconsolable ; mais il oint souffrir qu'on lui témoigner trop de faiblesses incompatibles. *Quod litteras consolatus sum me quantum profecerim minui, dolorem nec possem, vellem* (47). Voine qui ne peut diminuer et qui ne voudrait pas pouvoir diminuer. *In hac mæreo omnium colloquio ; in me in silvam abstrusi asperam, non exeo inde um. Secundum te, nihil icius solitudine ; in ea mirmo est cum litteris ; eum pellat fletus : cui repugnum, sed adhuc pares non* Le voilà qui se cache dans in bois, depuis le matin ir, et qui ne peut retenir N'avoue-t-il pas presque perdu l'esprit ? *In consobro quem in medio (NON NTES ERAMUS) mærore et scripsimus* (49). N'a-t-il pas qu'il avait honteusement armes à la fortune (50) ? as, d'autre côté, comment lie d'avoir témoigné de la *Quod scribis te vereri, ut et auctoritas nostra hoc meo inuatur : ego, quid homi-prehendant, aut postulent, e doleam ? qui potest, ne quis unquam minus, dum mus levabat, quis à me exuis venit, qui offenderetur ?* (52) *sum à te profectus : lecti, qui me reprehendunt, a non possunt, quam ego nuam benè, nihil ad rem,*

XXVIII, lib. XII ad Atticum.

XV ejusdem libri.

L. Quest.

atio teste affirmavit se tum à fortunâ er. Sagittar., in Vitâ Tullie, num. lni Corradus, in Questurâ, pag. m.

XL, lib. XII ad Atticum.

n de campagne, où il s'était retiré ti de chez Atticus.

sed genus scribendi id fuit, quod nemo abjecto animo facere posset. Sur ce qu'on trouvait mauvais à Rome qu'il se tint si long-temps caché dans sa retraite, il déclare que ses occupations ne sont pas celles d'un homme abattu et accablé. *Ne me quidem contemno : meoque judicio multo stare malo, quam omnium reliquorum ; neque tamen progredior longius, quam mihi doctissimi homines concedunt : quorum scripta omnia, quæcumque sunt in eam sententiam, non legi solum, quod ipsum erat fortis ægroti, accipere medicinam ; sed in mea etiam scripta transtuli ; quod certè afflicti, et fracti animi non fuit* (53). Voyez ci-dessus la note (45), qui fait voir qu'en faisant des livres il ne gagnait presque rien contre sa douleur : il engourdissait seulement un peu la partie qui était malade. Est-ce une action de courage ?

Il faut avouer que son affliction est la preuve la plus convaincante qu'il ait donnée de sa tendresse pour cette fille ; mais quand même il serait mort avant elle, nous ne laisserions pas de savoir qu'il l'aimait extraordinairement. C'est ce que témoignent les termes dont il se sert dans ses lettres en parlant d'elle : *deliciæ, deliciolæ, mea anima, lux, desiderium*. Il y a beaucoup d'apparence que Tullie était douée de mille bonnes qualités, et l'une des plus aimables personnes de son temps, puisqu'elle avait acquis à un tel point la tendresse d'un tel père. Le sieur Sagittarius (54) conjecture qu'elle fut instruite aux belles-lettres. Il n'aurait pas parlé de cela en conjecturant s'il avait su ce qu'on citera de Lactance (55). Si l'on en croit Plutarque (56), l'une des causes du divorce de Térentia fut qu'elle ne donna pas à sa fille un assez bon équipage pour aller s'aboucher avec son père à Brundisium. Il ajoute que la seconde femme de Cicéron fut répudiée parce qu'elle avait été bien aise de la mort de Tullie. On n'a pas raison de quereller là-dessus Plutarque, sous prétexte que les lettres de Cicéron à Atticus nous apprennent que

(53) Epist. XXI libri XII.

(54) In Vitâ Tullie, num. 10.

(55) Dans la remarque (Q), citation (74).

(56) In Cicero., pag. 882.

cette seconde femme fut assez longtemps chez son mari depuis que la fille fut morte (57) : cette querelle , dit-il , est mal fondée , puisqu'il est constant que le divorce était déjà fait l'été qui suivit immédiatement la mort de Tullie (58).

L'amitié extraordinaire que Cicéron eut pour sa fille inspira l'audace à ses ennemis de divulguer qu'il l'aimait criminellement , tant il est vrai qu'il n'y a rien dont les esprits satiriques ne soient capables de tirer un vilain poison. Les caresses que la proximité du sang autorise entre les personnes de différent sexe sont exposées à de mauvaises interprétations dès qu'elles passent au delà de l'ordinaire. Qu'y a-t-il que la médisance n'empoisonne ? Voyez en note (59) ce que dit le déclamateur qui prit le nom de Salluste , et souvenez-vous que Donat , ancien interprète de Virgile , a cru que ce vers de l'Énéide ,

Hic thalamum invasit pater vetitosque hymenaeos (60) ,

se doit entendre de Cicéron. Mais Servius rejette cela (61).

(P) *Il fit lui-même un livre sur ce sujet.*] J'ai cité , dans la remarque précédente , quelques passages qui indiquent cette composition. C'est dommage qu'elle se soit perdue. Il n'a pas tenu à Sigonius que le public ne se soit imaginé qu'elle subsistait encore : il composa un traité de *Consolatione* , et tâcha de le faire passer pour celui de Cicéron. Les bons critiques (62) donnèrent ordre bientôt que l'on n'y fût point attrapé : Sigonius eut beau faire des dissertations contre eux , il n'obtint point ce qu'il prétendait. Cicéron ressembla en cette rencontre à ceux qui ne mangent

(57) *Sed etiamsi non negaverimus Ciceroni non admodum bene convenisse cum uxore novâ , multo tamen post obitum Tulliae cum Cicerone vixisse , ex epistolis ad Atticum liquet.* Sagittarius , in *Vita Tulliae* , num. 70.

(58) *Voyez la XXXIV^e. lettre du XIII^e. livre à Atticus.*

(59) *Verum , ut opinor , splendor domesticus tibi animos attollit , uxor sacrilega , ac perjuri delibuta , filia matris pellex , tibi jucundior atque obsequentior quam parenti par est.*

(60) *Æneid.* , lib. VI , vs. 623.

(61) Servius in hunc locum *Æneidos*. *Voyez Schottus , in Cicerone vindicato , cap. XII , pag. m. 90.*

(62) *Lipse Guillielmus , etc.*

rien avec plaisir s'ils ne l'apprennent eux-mêmes. Toutes les consolations que ses amis lui proposèrent , ou vive voix , ou par écrit , furent vaines : il n'y eut que son livre de *Consolatione* qui lui procura un peu de soulagement : *Quid ego de consolatione dicam , quæ mihi quidem sanè aliquantum medetur , et item multum illam profuturam fore* (63). Il remarque qu'au plus de sa douleur il entreprit de faire lui-même cet appareil : *In consolationis libro quem in medio (non enim sapientes eramus) mœrore et dolore conscripsimus , quodque vetat Celsus ad recentes quasi tumores mihi remedium adhibere , id nos fecimus , naturæque vim attulimus , magnitudini medicinæ doloris magnitudo concederet* (64). Il y avait beaucoup d'histoires et beaucoup d'exemples dans ce livre ; saint Jérôme et saint Augustin (66) en parlent de ce pied-là. Nous verrons ci-dessous une observation de Lactance.

(Q) *Il poussa ses projets jusqu'à l'apothéose.*] Il communiqua plusieurs fois ce dessein à Atticus : contentons-nous de rapporter deux ou trois passages : *Habeo nonnullos locos , quos nunc lectito , auctores dicant , fieri id oportere , quod tecum egi , et quod à te approbato ; de fano illo dico ; de quo tantum quantum me amas , velim cogitare equidem neque de genere dubito ; cet enim mihi Cluati : neque de statutum est enim ; de loco non dubitavi ; velim igitur cogites , quantum his temporibus ita eruditum fieri poterit , profectò illam consilio bo omni genere monumentorum omnium ingeniis scriptorum , et Grecorum et Latinorum : quæ res fortan sit refricatura vulnus meum ; jam quasi voto quodam , et promissione teneri puto* (67). Le passage qui suit montrera plus clairement qu'il s'était engagé par vœu à la consolation.

(63) *De Divinat.* , lib. II , init.

(64) Cicero , in *Tuscul.* , apud Corradum *Quæsturâ* , pag. 294.

(65) *In Epitaphio Nepotiani.*

(66) *Quis enim sufficit quantovis eloquio flumine vitæ hujus miseras explicare , quantum mentatus est Cicero in consolatione de mortaliâ , sicut potuit ?* Augustin. , de *Civit. Dei* , XIX , cap. IV.

(67) Cicero , *epist.* XVIII , lib. XII ad Atticum.

de ce temple, et qu'il aurait cru mettre un acte d'irréligion s'il n'avait pas exécuté son dessein. Lactance nous apprendra ci-dessous cet événement. *Si ista minus confici possit, effice quidvis. Ego me maiore religione quam quisquam fuit ullius, obstrictum puto* (68). Un monument, un mausolée, tout ce qui eût eu l'air de sépulcre, lui déplaisait. *Fanum fieri volo, non hoc mihi erui potest; sepulcri similitudinem effugere non tam propter legem quam ut maxime assequar ἀποθίον : quod potest, si in ipsa villa facerem; sed, sæpe locuti sumus, commutationes minorum reformido: in agro ubiunque fecero, mihi videor assequi posse, ut posteritas habeat religionem* (69). Il a raison de donner à ces statues le nom qu'il leur donne (70). M. Moréri avait du moins pris la peine de considérer attentivement ce qu'il pillait dans les modernes, au lieu qu'il dit que Cicéron fit bâtir un temple, où il enferma les cendres de Tullie dans un superbe mausolée ? N'avait-il pas pu voir dans l'auteur qu'il cite le dernier passage que j'ai rapporté, qui témoigne si expressément que Cicéron, ayant pour but l'apothéose, fuyait tout ce qui pourrait sentir le sépulcre ? Ce n'était pas la crainte des frais ; il s'en explique librement : *Ante quam à te proxime discessi, numquam mihi venit in mentem, quo plus insumtum in monumentum esset, quam nescio quid, sed lege conceditur, tantundem potest dandum esse, quod non magnopere moveret, nisi nescio quomodo ἄγος fortasse, nollem illud ullo nomine, nisi fani, appellari; quod si fecimus, vereor ne assequi non possumus, nisi mutato loco* (71). Selon les principes de Cicéron, il n'y avait rien de plus absurde ni de plus inutile que d'honorer comme des dieux les mêmes personnes en faveur de qui on s'acquittait des devoirs funèbres et leurs tombeaux ; et c'est pour ce qu'il dit qu'il n'eût pas donné son suffrage pour l'ordonnance du sénat

qui décerna des supplications à Jules César : *An me censetis, patres conscripti, quod vos inviti secuti estis decreturum fuisse ut parentalia cum supplicationibus miscerentur? ut inexpressibiles religiones in rempublicam? ut decernerentur supplicationes mortuo?.... Fuerit ille L. Brutus.... adduci tamen non possem ut quemquam mortuum conjungerem cum deorum immortalium religione, ut cuius sepulchrum usquam exstet ubi parentetur, ei publice supplicetur* (72). Si M. Moréri avait écrit avec attention, il eût évité une autre méprise. Il assure que Cicéron fit bâtir effectivement ce temple ; mais c'est de quoi il ne paraît aucun vestige dans ses lettres. On voit Cicéron fort empressé et fort échauffé sur ce dessein, je l'avoue ; on le voit menacer son bon ami, qui n'allait pas assez vite ; on le voit marquer un terme préfixe dans lequel il prétendait que l'ouvrage fût achevé ; mais on ne voit pas qu'il dise dans quelque-une de ses lettres, ni que la construction de ce temple fût achevée, ni qu'elle fût commencée. N'est-ce pas une marque que son projet s'évanouit, soit que le temps, qui diminua sa douleur, lui fit mieux comprendre le ridicule de sa pensée, soit que des obstacles imprévus ou d'autres affaires éloignassent l'exécution de l'apothéose ?

Lactance cite quelquefois le livre de *Consolatione*. C'est par-là qu'on peut apprendre que Cicéron ne fit aucune difficulté de sacrifier l'honneur et la gloire de ses dieux à la fantaisie ridicule qu'il avait de déifier sa fille ; car, afin de justifier cette fantaisie, il montra que les dieux que l'on adorait à Rome publiquement avaient été autrefois des hommes. On voit là une belle image de l'empire des passions. Elles n'épargnent rien, ni dans le ciel, ni sur la terre, quand elles travaillent à leur justification (73). Les paroles de Lactance sont très-belles, et d'autant plus dignes d'être copiées qu'elles contiennent un morceau d'un livre perdu, et la promesse

(72) Cicero, Philipp. I.

(73) On a vu depuis quelque temps un fameux ministre chercher dans les prophètes du Vieux Testament, tous les défauts que l'on critiquait dans les faux petits prophètes de Dauphiné, lesquels il se trouvait engagé de garantir vrais prophètes.

(68) Ibidem, epist. XLIII.

(69) Ibidem, epist. XXXVI.

(70) *Hæc meæ tibi ineptiæ, fateor enim, ferent.* Idem, ibidem.

(71) Ibidem, epist. XXXV.

publique que Cicéron fit à sa fille de la mettre au nombre des dieux. *M. Tullius..... in eo libro quo seipsum de morte filiae consolatus est, non dubitavit dicere, deos, qui publice colerentur, homines fuisse. Quod ipsius testimonium eo debet gravissimum judicari, quod et augurale habuit sacerdotium, et eosdem se colere, venerarique testatur. Itaque intra paucos versiculos duas res nobis dedit. Nam dum imaginem filiae eodem se modo consecraturum esse profiteretur, quo illi à veteribus sunt consecrati, et illos mortuos esse docuit, et originem vanæ superstitionis ostendit. CUM vero (inquit) et mares, et feminas complures ex hominibus in deorum numero esse videamus, et eorum in urbibus atque agris augustissima delubra veneremur, assentiamur eorum sapientiæ, quorum ingeniis, et inventis omnem vitam legibus, et institutis exultam, constitutamque habemus. Quod si ullum unquam animal consecrandum fuit, illud profecto fuit. Si Cadmi, aut Amphitryonis progenies, aut Tyndari in cælum tallenda famâ fuit, huic idem honos certe dicandus est, quod quidem faciam, teque omnium optimam, doctissimamque approbantibus diis immortalibus ipsis in eorum cœtu locatam ad opinionem omnium mortalium consecrabo (74). Je pourrais en demeurer là ; mais parce que la suite de ce passage me fournit une réflexion, voici encore du latin : Fortassè dicat aliquis præ nimio luctu delirasse Cicéronem. Atqui omnis illa oratio et doctrina, et exemplis, et ipso loquendi genere perfecta non ægri, sed constantis animi ac judicii fuit. Et hæc ipsa sententia nullum præfert indicium doloris. Neque enim puto, illum tam variè, tam copiosè, tam ornatè scribere potuisse, nisi luctum ejus et ratio ipsa, et consolatio amicorum, et temporis longitudo mitigassent (75). Lactance se propose cette objection : On me dira peut-être que Cicéron radotait quand il composa ce livre, et que la tête lui avait tourné par la force de son affliction. Mais je sou-*

(74) Lactant., divin. Institut., lib. I, cap. XV, pag. m. 48.

(75) Ibidem.

tiens, répond Lactance, que *de Consolatione* est si beau, pu être composé que par un de très-bon sens, et dont l'avait été déjà apaisée par lui par le soin de ses amis, par C'est ainsi qu'il fallait tourner se, quand on avait besoin céron fût un témoin irréprochable. Mais s'il eût fallu prouver sance de la philosophie à l'homme dans son affliction, aurait allégué ce livre même céron comme l'ouvrage d'un qui se confesse subjugué hument par la douleur d'avoir une fille (76). A quoi imputons ce manège? Est-ce parce que l'on emploie les mêmes à des usages bien contraires, quelque artifice de rhétorique

(R) Cicéron.... dit que les ne viennent au monde que pour porter la peine de leurs péchés. Il pouvait pas dépeindre sa douleur des caractères mieux marquant disant que la vie humaine est pleine de malice, et en critiquant ce sentiment. *Quid Ciceroni faciem eum in principio consolatio dixisset luendorum scelerum nasci homines, iteravit id ipsa, quasi objurgans eum quod poenam non esse putet (77)* doit pas blâmer Lactance de cette pensée de Cicéron (78) est certain qu'elle témoigne une franchise pernicieuse de la raison, qu'il faut que Dieu nous met au monde parce que cette raison ne saurait être l'objet des lumières, et qu'elle n'est bien que par la révélation évangélique. Il ne faut pas trop s'étonner de Cicéron, outré de chagrin, et de son affliction, ait étendu sa thèse platonicienne. La philosophie de Platon enseignait que l'homme avait existé avant qu'il fût enfermé dans le corps humain.

(76) Voyez ci-dessus la remarque (59).

" Joly extrait ici quelques passages de Lactance, contre M. Bayle, insérée dans les Mémoires de juillet 1736.

(77) Lactant., divin. Institut., lib. XVII, pag. m. 197.

(78) Rectè ergo profatus est errore bili veritatis ignorantia se teneri. Ide

cet état antérieur avait été beaucoup plus noble et plus heureux que n'est celui de l'homme. Là-dessus il y eut des raisonneurs qui prétendaient que l'âme n'aurait pas été tirée de cet état, si elle n'avait mérité d'être châtiée; et ils conclurent qu'on enferma dans le corps comme dans une prison, afin de lui infliger les peines que ses crimes méritaient (79). Arnobe adopta cette hypothèse (80); mais Lactance la regarde comme la plus insensée de toutes les rêveries. Cependant il est très-vrai qu'elle ne diffère de la doctrine du péché originel qu'à l'égard des circonstances; car puisque la foi nous enseigne qu'Adam a péché, et pour lui et pour ses descendans, il s'ensuit, que toutes les âmes sont criminelles aux yeux de Dieu avant même qu'elles existent; 2°. qu'elles ne sont unies au corps que par un acte de création*, vu que par cela même qu'elles sont unies au corps, elles encourrent la peine de la damnation éternelle, et y sont de droit adjudgées, sans avoir que la rémission et la voie des lettres de grâce qui en sauvent quelques-unes; et c'est pourquoi l'Écriture dit que tous les hommes naissent enfans d'ire (81). Il eût donc paru que Lactance eût réfuté plus facilement l'hypothèse de Cicéron, par des preuves qui ne concernassent que les articles en quoi elle est différente de l'hypothèse du péché originel. S'il eût bien pesé le second article d'Arnobe, il eût senti qu'il est impossible de réfuter Cicéron par des arguments philosophiques; car on ne peut pas ce que les platoniciens eussent pu répondre aux raisons d'Arnobe, je parle des objections qu'il a faites sur ce qu'ils disaient que

Quam ignorantia effecit ut quosdam dicere scelerum auctores, iccirco nos esse natos ut scelerum auctores fueramus, quo quid delirius dici possit invenio. Ubi enim, vel quæ scelera potuimus committere, qui omnino non fuimus? Id., ibid., pag. 106.

(80) Voyez, tom. XI, pag. 305, la citation de l'article OVIDE.

* Cette dernière conséquence (dit l'auteur des Observations insérées dans la Bibliothèque française, XXX), suppose la préexistence; et par conséquent en renversant la première on les renverse toutes deux. Or je soutiens qu'elle ne suit pas de ces prémisses qu'Adam a péché et pour lui et pour tous ses descendans.

(81) Épître de saint Paul aux Éphés., chap. ii. 3.

des esprits immortels de leur nature, innocens, heureux, remplis de science, étaient descendus de leur bon gré dans des corps humains, ou y avaient été envoyés par la Providence. Il fait une longue énumération des sottises, et des crimes, et des misères du genre humain, et il en conclut que la bonté et la justice de Dieu n'ont pu permettre que de tels esprits fussent unis à des corps humains. Il prend pour la même chose leur commander d'y descendre, et souffrir qu'ils y descendent. *Atque ita perficitur*, dit-il (82), *ut nihil intersit omnino voluntarie venerint, an illius obtemperaverint jussioni: cum non prohibendo quod oportuerat prohiberi, cessatione crimen fecerit proprium, et retentionis dissimulatione permiserit prius. Sed procul hæc abeat sceleratæ opinionis immanitas, ut Deus credatur omnipotens, magnarum et invisibilium rerum sator et conditor, procreator, tam mobiles animas genuisse gravitatis ac ponderis constantiæque nullius, in vitia labiles, in peccatorum genera universa declives; cumque eas tales atque hujusmodi sciret, in corpora ire jussisse, quorum inductæ carceribus sub procellis agerent tempestatibusque quotidie fortunæ, et modò turpia facerent, modò paterentur obscœna; naufragiis, ruinis, incendiorum conflagrationibus ut perirent. Pauperies alias, alias ut mendicitas premeret, ut ferarum paterentur aliæ laniatus, muscularum aliæ ut interirent veneno, claudæ ut incederent aliæ, ut aliæ lumen amitterent, ut articulis sederent aliæ colligatis, morbis denique objectarentur ut cunctis, quos infelix et miseranda mortalitas diversarum sustinet dilaceratione pœnarum: tum deinde oblité unius esse se fontis, unius genitoris et capitis, germanitatis convellerent atque abrumperent jura: urbes suas everterent, popularentur hostiliter terras, servos de liberis facerent, insultarent virginibus, et matrimoniis alienis, odissent invicem sese, aliorum gaudiis et felicitatibus inviderent: tum deinde se omnes maledicerent, carperent, et sævorum dentium mordacitate laniarent. Sed procul hæc abeat, ut eadem rursus frequentiusque dica-*

(82) Arnobius, lib. II, pag. m. 74, 75.

mus, tam immanis, et scelerata persuasio, ut ille salus rerum Deus, omnium virtutum caput, benignitatis et columen; atque ut eum laudibus extollamus humanis, sapientissimus, justus, perfecta omnia faciens, et integritatis suæ conservantia mansiones, aut aliquid fecerit claudum, et quod minus esset à recto, aut ulli rei fuerit miseriarum aut discriminum causa, aut ipsos actus quibus vita transigitur et celebratur humana, ordinaverit, jusserit, et à sua fluere constitutione præceperit. Minora hæc illo sunt, et magnitudinis ejus destruentia potestatem; tantumque est longè ut istarum auctor rerum esse credatur, ut in sacrilegæ crimen impietatis incurrat quisquis ab eo conceperit hominem esse progeneratum, rem infelicem et miseram, qui esse se doleat, qui conditionem suam detestetur et lugeat: qui nullâ aliâ de causâ sese intelligat procreatum; quàm ne materiam non haberent per quam diffunderent se mala, et essent miseri semper, quorum cruciatibus pasceretur nescio qua vis latens, et humanitati adversa crudelitas. On serait trop modéré si l'on disait seulement que cette doctrine d'Arnobé est mauvaise: il faut la traiter d'abominable; car elle sape les fondemens du christianisme, et ne vaut pas mieux que le dogme des manichéens. Cicéron y aurait trouvé une description aussi forte que celle qu'il eût pu faire du malheur de l'homme; mais il se serait tiré facilement de cette objection par son hypothèse de la préexistence du péché, qui, toute fautive qu'elle est, ne laissait pas de lui pouvoir inspirer quelque patience. Car, enfin, il eût pu se dire à soi-même: La mort de ma fille m'accable; elle me plonge dans le désespoir; mais il y a deux cents ans ou plus que j'ai fait des crimes qui méritent cette punition: je les expie, j'en souffre la peine dans cette prison organisée où mon âme s'enferma quand je naquis: il est juste que je sois malheureux, puisqu'il y a si long-temps que j'ai fait des fautes. Si le père de Psyché avait raisonné de cette manière, il n'aurait pas répondu ce que le théâtre français lui a fait répondre au lieu commun de consolation tiré du droit qu'ont les dieux

d'ôter à un père les enfans ont donnés:

*Ah! cherche un meilleur fondement
Aux consolations que ton cœur me
Et de la fausseté de ce raisonnement
Ne fais point un accablement
A cette douleur si cuisante,
Dont je souffre ici le tourment
Crois-tu là me donner une raison
Pour ne me plaindre point de ces dieux?*

*Et dans le procédé des dieux
Dont tu veux que je me conte
Une rigueur assassinnante
Ne paraît-elle pas aux yeux
Vois l'état où ces dieux me forcent
à rendre,*

*Et l'autre où te reçut mon cœur injurieux
Tu connaîtras par-là qu'ils me veulent
prendre*

*Bien plus que ce qu'ils m'ont
Je reçus d'eux en toi, ma fille
Un présent que mon cœur ne leur
pas;*

*J'y trouvais alors peu d'apparence
Et leur en vis sans joie accroître ma peine
Mais mon cœur ainsi que moi
S'est fait de ce présent une douce haine
J'ai mis quinze ans de soins, de
d'étude,*

*A me le rendre précieux:
Je l'ai paré de l'aimable richesse
De mille brillantes vertus,
En lui j'ai renfermé par des soins
Tous les plus beaux trésors que fou
gesse,*

*A lui j'ai de mon âme attaché la tige
J'en ai fait de ce cœur le charme et l'usage
La consolation de mes sens abattus
Le doux espoir de ma vieillesse
Ils m'ôtent tout cela, ces dieux
Et tu veux que je n'aie aucun sujet
Sur cet affreux arrêt dont je souffre
Ah! leur pouvoir se joue avec trop
Des tendresses de notre cœur:
Pour m'ôter leur présent, leur fa-
tendre*

*Que j'en eusse fait tout mon bien
Ou plutôt, s'ils avaient dessein de
dre,
N'eût-il pas été mieux de ne me
(84)?*

En tout cas, je m'imagine qu'on aurait mieux goûté le d'Arnobé, qui n'exténue pas heurs de la vie humaine, qu'un cours de Lactance, qui les exténue. *Quid ergo dicemus, nisi errant qui aut mortem appetunt et bonum, aut vitam fugiunt et malum? nisi quod sunt iniqui qui pauciora mala non pensant pluribus? Nam cum omnes per exquisitas, et varias voluptates, mori cupiunt, forte his amaritudinis super-*

(83) C'est un père qui parle à sa fille; les dieux lui devaient bientôt enlever.

(84) Molière, *tragédie de Psyché*, scène I.

*habent, tanquam illis nunquam
it bene, si aliquando fuerit male.
nant igitur vitam omnem, ple-
que nihil aliud, quam malis opi-
tur. Hinc nata est inepta illa sen-
ia, hanc esse mortem, quam nos
m putemus, illam vitam, quam
pro morte timeamus. Ita primum
um esse non nasci, secundum, ci-
mori. Quæ ut majoris sit autho-
tis, Sileno attribuitur. Cicero in
solatione : NON (inquit) longè
imum, nec in hos scopulos inci-
re vitæ : proximum autem si natus
, quam primum mori, et tanquam
incendio effugere fortunæ. Credi-
te illum vanissimo dicto exinde ap-
ret, quod adjecit aliquid de suo, ut
aret (85). Cela nous apprend que
éron avait fait valoir, dans cet
rage de Consolatione, cette sen-
ce de Silène : Le premier des
s grands biens, c'est de ne point
être, et le second, c'est de sortir
romptement de cette vie, comme d'un
is qui brûle.*

L fait mention de cette sentence
as un des livres qui nous restent,
il y joint quelques vers qui signi-
ent qu'il faudrait pleurer à la nais-
ce des gens, et se réjouir à leur
rt. Fertur etiam de Sileno fabella
edam : qui cum à Midd captus es-
, hoc ei muneris pro sua missione
fisse scribitur, docuisse regem
ON NASCI HOMINI LONGE
imum esse : proximum autem,
am primum mori; qua est senten-
in Cresphonte usus Euripides.

am nos decebat cætus celebrantis domum
ngere, ubi esset aliquis in lucem editus,
manæ vitæ varia reputantis mala :
t, qui labores morte finisset gravis,
anc omneis amicos laude, et lstitiâ ex-
qui (86).

trouve dans Plutarque l'original
e de ces vers-là (87), et voici
quelle manière Amyot les a tra-
ts :

lorer convient celui qui sort du ventre
ur tant de maux auxquels naissant il entre;
convoyer au sepulchre le mort,
si des travaux de ceste vie sort,

Lactant., divin. Instit., lib. III, cap.
II, pag. 198.

Cicero, Tuscul. I, sub fin., folio m. 253
Voyez, ci-dessous, la remarq. (D) de
le XENOPHANES, vers la fin.

Plat., de audiendis Poëtis, sub fin.,
36.

*En faisant tous signes d'aise et de joye,
En benissant de son départ la voye.*

Lactance suppose un fait que Cioéron
lui aurait nié; c'est que les biens de
cette vie surpassent les maux. Je suis
sûr que l'état affreux où Cicéron se
trouva réduit, pour avoir perdu Tul-
lie, lui paraissait un mal si pesant,
qu'il eût volontiers cédé tout le bril-
lant de sa gloire afin de se délivrer
de sa tristesse. Je crois aussi qu'il
n'eût pas voulu revenir au monde
sous la condition de passer par tous
les états où il s'était vu (88). Nous
avons vu (89) ce qu'il faisait dire à
Caton : il en pensait autant de soi-
même. Il eut néanmoins beaucoup de
part aux faveurs de la fortune : son
éloquence fut admirée; il s'éleva aux
premières charges de la république;
il y acquit une glorieuse réputation;
mais, si je ne me trompe, il aurait
juré que tous les plaisirs de sa vie,
mis en balance avec les douleurs et
les chagrins qu'il avait sentis, ou qu'il
ressentait, n'eussent pas été comme
une once à une livre. Je dirai ail-
leurs (90) quelque chose sur la dis-
pute si les biens de cette vie surpas-
sent les maux : on est partagé là-des-
dessus; les uns tiennent pour l'affir-
mative, et les autres pour la néga-
tive.

(88) Conférez ce qui sera dit dans l'article
VATER, ci-dessous, remarque (F).

(89) Dans la remarque (R) de l'article PO-
GIUS, tom. XII, pag. 285.

(90) Dans l'article XENOPHANES, ci-dessous,
remarque (D). Voyez, tom. XI, pag. 604, l'ar-
ticle PÉRICLES, remarque (K), citation (89).

TUPPIUS (LAURENT), juris-
consulte, était de Poméranie, et
vivait au XVI^e. siècle. Il tradui-
sit en latin un livre allemand
que les princes de la confession
d'Augsbourg avaient fait faire
pour se disculper de ce qu'ils ne
voulaient point se soumettre au
concile de Trente (A). L'épître
dédicatoire de cette version latine
est datée de Strasbourg, le 31 de
mars 1565. L'ouvrage fut réimpri-
mé l'an 1597, in-8°.

(A) Un livre allemand que les
princes de la confession d'Augsbourg

avaient fait faire.... touchant le concile de Trente.] Ils avaient d'abord présenté leurs griefs dans l'assemblée de Naumbourg, lorsque le pape Pie IV et l'empereur Ferdinand, les exhortèrent à se trouver au concile, ou en personne, ou par des députés. Il les proposèrent ensuite à la diète de Francfort, au temps du couronnement du même empereur. Cela contenait les raisons pour lesquelles ils rejetaient ce qui avait été décidé par le concile de Trente; mais pour faire mieux connaître la justice de ces raisons, ils chargèrent un certain nombre de théologiens et de conseillers politiques de composer un ouvrage où ces mêmes griefs fussent étendus, éclaircis et justifiés. On n'a qu'à lire l'avertissement qui est au revers du titre de la traduction de Tuppian. *Hæc Gravamina PRO DEFENSIONE SYNCERÆ ET ORTHODOXÆ RELIGIONIS, proposita primum in Naoburgico conventu principum; deinde repetita, atque oblata majestati Cæsareæ in imperii conventu publico, qui ob electionem et coronationem inclyti regis Rom. habitus fuit Francofurti: tandem summorum quorundam imperii ordinum mandatu et voluntate, à doctis ad hoc ecclesiarum suarum doctoribus, et consiliariis politicis, uberiore explicatione singulorum capitum, ex sacrarum litterarum testimoniis, patrum scriptis, theologorum scholasticorum commentariis, ac canonum interpretibus, aliisque scriptoribus compluribus; ad eum usum jampridem diligentia singulari collectis, illustrata sunt: et hoc scripto, quod ad posteritatem de horum ordinum erga religionem et Rempublico extet, comprehensa. Voici le titre du livre. Concilii Tridentini restitutioni seu continuationi à Pio IV pontifice, anno 1562 indictæ, decretisque tunc editis, opposita Gravamina: quibus et causæ necessariae et gravissimæ exponuntur, quare electores, principes, ordines imperii, augustanam confessionem amplexi, concilium illud neque agnoscere neque adire voluerint. Nous avons vu ci-dessus (1) une citation de cet ou-*

vrage: elle concerne l'athéisme de Léon X; mais il est un peu étrange que personne ne soit cité là-dessus et que dans un livre de cette nature on ait avancé des faits que l'on savait que par des bruits vagues. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage généralement parlant n'est point censuré par le manque de citations. Il contient un grand nombre, et sont très-bonnes en elles-mêmes. Il est vrai qu'on les rencontre dans une infinité d'autres livres. Les observations sur la Taxe de la chancellerie apostolique n'ont pas été épargnées (2), et l'on a fini par un long détail des articles de cette Taxe. Ce détail peut passer pour une édition de *Taxa Sacrae Pœnitentiariæ*; et c'est sur ce pied-là qu'Hunnius le donne en l'insérant dans la préface de son *vre de Indulgentiis*, imprimé à Francfort l'an 1599, in-8°; mais notez que quant à la forme, et même quant à divers points de la matière, cette édition est différente de plusieurs autres que j'ai vues, et dont j'ai parlé ailleurs (3). J'avais conjecturé que du Pinet avait suivi l'édition insérée dans le livre des princes protestans d'Allemagne. Cette conjecture est très-bien fondée, comme j'ai avéré depuis.

(2) Voyez les pages 79 et 89 de l'édition 1597.

(3) Tom. III, pag. 76, dans la remarque de l'article BANCX; et dans la remarque (B) de l'article PINET, tom. XII, pag. 89.

(4) Voyez, tom. III, pag. 76, l'article BANCX, remarque (B).

TURLUPINS*, hérétiques du XIV^e. siècle, vilains et infâmes qui enseignaient que quand l'homme était arrivé à un certain degré de perfection, il était affranchi du joug de la loi divine; et bien loin d'assurer avec les stoïciens que la liberté de leur sage consistait à n'être plus soumis aux passions, ils faisaient consister cette liberté à n'être plus soumis aux ordres de la sagesse éternelle. Ils ne croyaient pas qu'il fallait invoquer Dieu autrement.

(1) Dans le passage de M. Heidegger (qui avait copié ou pu copier Berneggerus) rapporté remarque (1) de l'article LÉON X, tom. IX, pag. 151.

* Voyez les notes sur l'article PÉLAGIUS, tom. XII.

l'oraison mentale ; mais ce qui y avait de plus choquant dans la secte, était qu'ils allaient nus (A), et qu'à l'exemple des cyniques, ou plutôt à l'exemple des bêtes, ils faisaient l'œuvre de la chair en plein jour devant tout le monde (a). Ils prétendaient que l'on ne doit avoir honte d'aucune partie que la nature nous ait donnée. Nonobstant ces extravagances profanes, ils affectaient de grands airs de spiritualité et de dévotion, afin de se mieux insinuer dans l'esprit des femmes, et puis de les faire donner dans le piège de leurs désirs impudiques (b). Car voilà l'écueil de toutes les sectes qui se veulent distinguer par des paradoxes de morale : approfondissez les visions des illuminés et des quiétistes, etc., vous verrez que si quelque chose est capable de les démasquer, c'est la relation au plaisir vénérien ; c'est l'encre qui faiblit de la place ; c'est par-là que l'ennemi donne l'assaut ; c'est un ver qui ne meurt point, et un feu qui ne s'éteint point. Ce fut sous le règne de Charles V que ces hérétiques parurent en France (c) ; leur principale scène fut en Savoie et en Dauphiné. On fit bon devoir de purger le monde (B). Il n'est pas aisé de trouver la vraie cause de leur nom. Vignier (d) le dérive de ce qu'ils ne demeuraient

que dans des lieux exposés aux loups. Ils affectèrent de se nommer *la fraternité des pauvres*, comme du Tillet (e) et Gaguin (f) l'ont remarqué.

(e) Chronique des Rois de France, sous Charles V.

(f) Vie de Charles V.

(A) *Ils allaient nus.* On ne saurait assez admirer qu'une semblable fantaisie ait été si souvent renouvelée parmi les chrétiens. Le paganisme ne nous fournit que la secte des cyniques qui ait donné dans cette impudence ; encore faut-il reconnaître que jamais cette secte n'a été nombreuse, et que la plupart des cyniques ne pratiquaient point, en fait de montrer sa nudité et ce qui s'ensuit, ce qu'on attribue à Diogène. Les gymnosophistes indiens n'étaient point nus, quant aux parties que les adamites, les turlupins, les picards, et quelques anabaptistes, découvraient^{*1}. Il faut donc demeurer d'accord que les chrétiens se sont plus souvent déréglés à cet égard que les païens^{*2}. On ne s'en étonnera pas, quand on prendra garde à un principe dont on peut abuser sous l'Évangile, et dont les païens n'avaient nulle connaissance. Ce principe est que le second Adam est venu réparer le mal que le premier Adam avait introduit au monde. De là un fanatique se hasarde de conclure que ceux qui sont une fois participans du bénéfice de la loi de grâce sont parfaitement réhabilités dans l'état d'Adam et d'Eve. J'avoue qu'il faut que le fanatisme soit bien outré, et que la dose en soit très-forte, quand il est capable de vaincre les impressions de pudeur que la nature et l'éducation chrétienne nous donnent : mais de quoi ne sont point capables les combinaisons infinies de nos passions, de nos imaginations, de nos esprits animaux, etc ? J'ai parlé ail-

(a) *Cynicorum Philosophorum more omnia verenda publicitus nudata gestabant, et publico velut jumenta coibant, instar canum in nuditate et exercitio membrorum pendendorum degentes.* Gerson, apud Prædicatorum.

(b) Gerson, apud eundem.

(c) Mézerai, Abrégé chronolog. tom. III, p. m. 227, édition de Hollande.

(d) *Ad ann.* 1159.

*1 Chauffepié, dans son article PICARDS, reproche à Bayle de contredire dans la remarque (B) (où il suppose des bornes à la nudité) ce qu'il dit ici.

*2 Chauffepié, dans son article PICARDS, reproche à Bayle de faire l'éloge des cyniques aux dépens des chrétiens.

leurs (1) de quelques anciens solitaires qui faisaient scrupule de voir leur propre nudité. Les païens n'ont point eu que je sache de tels exemples; ils en sont demeurés aux termes de se cacher soigneusement aux yeux du prochain. Cela s'est vu non-seulement dans les femmes (2), mais aussi dans des hommes fort débauchés (3): ainsi Pétrone ne s'avancait pas trop en disant, *Quam ne ad cognitionem quidem admittere severioris notæ homines solent* *.

(B) *On fit bon devoir d'en purger le monde.*] On verra un échantillon de ce soin dans les paroles suivantes (4): *A frere Jacques de More, de l'ordre des Freres Prescheurs, inquisiteur des bougres de la province de France, pour don à luy fait par le roy, par ses lettres du 2 février 1373, pour et en recompensation de plusieurs paines, missions, et despens qu'il a eus, soufferts, et soustenus, en faisant poursuite contre les Turlupins et Turlupines qui trouvez, et pris ont esté en ladite province, et par sa diligence pugnis de leurs mesprentures et erreurs, pour ce cinquante francs, valent dix livres parisis.* Gaguin, en la vie de Charles V, remarque qu'on brûla les livres et vêtements des Turlupins au marché aux pourceaux de Paris, hors la porte Saint-Honoré; qu'on brûla aussi Jehanne Dabentonne et un aultre avecque elle qui étaient les deux principaux prescheurs de ceste secte, mais cettui, dit-il, que sans nom, mettons, comme il fut trepassé en prison avant la sentence de sa cremation, à ce que son corps ne pourrist on le garda quinze jours dedans un tas de chaux, et au jour déterminé pour sa punition fut bruslé. Du Tillet dit pareillement que sous Charles V la superstitieuse religion

des turlupins, qui avaient donné à leur secte la fraternité des pères fut condamnée et abolie, et les rémonies, livres et habits condamnés et brûlés. Or comment accuser avec ces habits que l'on brûla qui disent que les turlupins étaient nus? C'est qu'il faut supposer des bornes à la nudité de toutes les pièces de fanatiques, à l'égal des temps et des lieux, ou à l'égal de certains membres. Nous avons vu les adamites ne se dépouillaient que dans les poêles où ils tenaient assemblées, et que les picards condamnaient surtout ceux qui couvraient pas la partie honteuse du froid et la pluie ne permettait qu'on fût toujours nu; il n'y avait d'apparence qu'on osât se présenter nu réglement et continuellement dans les villes où l'on n'était plus fort; il semble, en partie, que les turlupins ne découvraient que les parties qui font la différence des sexes. *Turelupini cynici sectam suscitantes de nuditate corporum et publico coïtu* (5). J'ai cité de Gerson se réduit à la même. Ils avaient donc des vêtements nonobstant leur impudence, et à croire que devant les personnes non initiées, devant ces bougres votes qu'ils tâchaient d'attirer par leurs filets, ils ne montraient d'abord toutes leurs pièces.

(5) Gênebrard, Chronic.

TURPIN, historien fauteur de actions de Charlemaigne de celles de Roland. Il n'y avait sormais personne qui le précède pour Turpin, élevé à l'archevêché de Reims *, par Charlemaigne, ni qui ajoute aucun fait à ses narrations: mais qu'on ne se laisse pas tromper par ces uns croient qu'il n'est pas moins ancien que cet archiduc (A). D'autres aiment mieux croire qu'il a vécu au XII^e. siècle.

* Voyez sur Turpin l'*Histoire de la France*, par les bénédictins, t. I, pag. 200, et encore la notice de La Sainte-Palaye dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, t. VII, première partie, pag. 280.

(1) Dans la remarque (F) de l'article ADAMITES, tom. I, pag. 222.

(2) Voyez l'article OLYMPIAS, tom. XI, pag. 234, remarque (I).

(3) Voyez le même article, là même.

* Dans son article PICARDS, remarque (G), Chaussepîé justifie les chrétiens du reproche d'avoir surpassé les païens en impudentes nudités, et de celui de s'appuyer sur le principe avancé par Bayle, supposé qu'il y ait eu des sectes chrétiennes aussi effrontées.

(4) Ex computo Nicolai Mauregart, burgensis Parisiensis de Auxiliis præposituræ Parisiensis, an. 1374, apud Du Cange, Glossar., voce Turlupini.

était vrai que des papes ou conciles l'eussent déclaré authentique (C), nous aurions là une preuve, ou d'une crasse ignorance, ou d'une imposture évidente.

M. Allard assure que le roman de l'archevêque Turpin, de l'an 1092, a été composé dans Vienne, par un moine de Saint-Anthème (a).

(a) Allard, Biblioth. de Dauphiné, à la page 10.

(A) Quelques-uns croient qu'il est guère moins ancien que cet archevêque.] Papyre Masson le place vers le règne de Charles-le-Chauve : mais d'ailleurs il le considère comme un misérable auteur, qui abusa de son loisir pour composer un roman à l'usage des enfans. Voyez la remarque suivante.

On trouve dans M. Catel une observation assez curieuse. Cet auteur, ayant rapporté quelques mensonges de Tilpin ou Turpin, archevêque de Reims, ajoute ceci : « Ces fables ainsi écrites par Tilpin sont fort anciennes ; car ce livre se trouve écrit à la main de lettre fort antique et en vieux françois, dans plusieurs bibliothèques ; elles ont été suivies par beaucoup d'anciens auteurs, comme par Mathieu, qui a écrit l'Histoire d'Angleterre : Dante, ancien poëte italien, et Calcondile en son Histoire des Turcs, Petrus Venetus en son Catalogue des Saints, lequel écrit la Vie de Rolland, et autres qu'il a tirées en partie du susdit Tilpin, et Godefruy de Viterbe en son histoire appelée Panthéon, lequel encherissant sur ces fables, adjoute comme Charlemagne fust en Hierusalem visiter les saints lieux où les mystères de nostre redemption ont été accomplis. Mais la pluspart de tout ce que ces historiens ont écrit est fabuleux, car Tilpin mesme en la preface de son Histoire écrite à Leopard Doyen d'Aix-la-Chapelle, dit que dans les anciennes Chroniques de saint Denys,

» les guerres faites par Charlemagne
» en Espagne ne se trouvent point
» écrites, dequoy il pouvoit estre
» bien informé, comme ayant esté
» religieux de saint Denys. Et d'ail-
» leurs ils est fort mal-aisé que l'ar-
» chevesque Tilpin soit autheur de
» ce roman, qui contient l'Histoire
» de Charlemagne, d'autant qu'il
» fait mention de la mort de Char-
» lemagne, qui arriva en l'an huict
» cens quatorze, et toutesfois Tilpin
» mourust en l'an huict cens treize,
» ainsi qu'a remarqué Trithemius,
» ce qui est fort vray semblable : car
» Wulpsarius, qui luy succeda en
» son evesché, tint un concile en
» l'an huict cens quatorze, comme
» dit Flodoard au livre troisieme
» de son Histoire de Rheims (1). »

(B) D'autres aiment mieux dire qu'il a vécu au XII^e. siècle.] Oihenart s'étonne que Papyre Masson le mette beaucoup plus haut. *Hanc (de rebus Caroli Magni prodigiosam historiam) nescio quo argumento, Papyrius Massonus (etsi authorem imperitiæ et mendacii damnet) è vetustate commendat. Dum, non multò post Caroli Calvi imperium, ab homine otioso in juventutis gratiam scriptam fuisse videri pronuntiat* (2). Voici ce qui a fait croire à Oihenart que notre Turpin a vécu au XII^e. siècle, et qu'il était Espagnol. M. des Cordes, chanoine de Limoges, lui avait prêté un manuscrit de cette Histoire, ou il y avait une préface composée par un prieur un peu avant l'an 1200 (3). Cette préface témoigne que ce prieur avait recouvré ce manuscrit depuis peu, et qu'on le lui avait apporté d'Espagne, et qu'il le prenait pour une Histoire de l'archevêque Turpin, à l'intercession duquel il se recommande dévotement. On sera bien aise de trouver ici ses propres paroles : *Gaufredus prior Vosiensis,*

(1) Catel, Mémoires de l'Histoire du Languedoc, pag. 545.

(2) Arnoldus Oihenartus, Notitiâ utriusque Vasconie, pag. 397.

(3) *Mihi præfatio historiarum illi à Gaufredo priore Vosiensi, qui paulò ante annum 1200 scribebat, in exemplari manuscripto, ejus copiam fecit Johannes Cordesius canonicus Lemovic. præfixa, planè persuadet hoc opus, recens tempore Gaufredi vulgatum, Hispani hominis illo ipso sæculo XII viventis, abortum esse. Oihenarti Notitia Vasconie, pag. 397.*

sacro Martialis conventui et universo clero Lemovicini climatis gaudiis sempiternis perfrui. Egregios invicti regis Caroli triumphos ac præcelsi comitis Rotholandi prædicandos agones in Hispaniâ gestos nuper ad nos ex Hesperidâ delatos gratanter excepi et ingenti studio corrigens scribere feci, maximè quod apud nos ista latuerant hactenus, nisi quæ joculatores in suis præferebant cantilenis. Quia verò scriptura ipsa scriptorum vitio depravata ac penè deleta fuerat, non sine magno studio decorando correxi, non superflua subtrahens, sed quæ necessaria aderant, addens, ne quis me putet reprehendere inclitæ laudis Turpinum qui se infra scripta scripsisse fatetur. Ego tanti pontificis oratibus mihi à iudice pio dari veniam opto (4).

(C) *Que des papes ou des conciles l'eussent déclaré authentique.*] Vossius ayant observé que cette Histoire est intitulée dans le manuscrit du collège de Saint-Benoît à Cambridge, *Liber Turpini archiepiscopi Rhemensis quomodo Carolus rex Francorum adquisivit Hispaniam*, ajoute que le pape Calixte l'a déclarée authentique (5). Il ne dit pas cela de son chef, mais sur la foi de Thomas James, qu'il suppose fondé, ou sur le titre, ou sur quelque note du manuscrit : *Hunc librum dicit papa Calixtus esse authenticum, ut adjungit Thomas James : ut puto ex MS. operis inscriptione sive notâ ei additâ* (6). Vossius ne connaissait pas le vrai fondement; il ne se souvenait point d'un certain endroit du *Fasciculus temporum*. On va voir ce que c'est. M. du Plessis Mornai, parlant de quelques canons d'un concile célébré à Reims l'an 1119, y appose cette réflexion, « et notés de quel esprit pouvoient » estre meus ces bons evesques, qui » en ce mesme concile authentiquent » l'Histoire de Charle-Magne, escrite » par l'archevesque Turpin, fabuleuse et ridicule s'il y en eut onq, » et telle convaincue et jugée par » Baronius mesme (7). » Voici ce que

Goëffeteau lui répondit : Il cite à marge son petit chroniqueur le *Fasciculus temporum*, qui ne dit pas le seul mot de ce synode ? Voici qui est venue la fourbe, parlant de Calixte il dit : Il a fait un petit livre des miracles de saint Jacques : il a fait un statut de l'Histoire de Charles, décrite par le bienheureux Turpin, archevêque de Reims. Et donc, lecteur, n'est-ce pas conclure en faveur de ce pauvre homme ? Calixte a fait un statut de l'Histoire de Charles, écrit par l'archevêque de Reims ; ergo le concile de Reims, où il présidait, a authentiqué cette Histoire. Certainement ils avoient bien d'autres affaires, et ne s'amusaient pas à ces fables. Mais, direz-vous, où est-ce que son petit chroniqueur a trouvé que Calixte ait fait ce statut ? Quelle apparence qu'il se soit occupé seulement de ce roman (8) ? Le jésuite Gretser, répondant au même livre de du Plessis, ne sait s'il faut mettre au nombre des fables ce que l'on conte de cette authenticité de l'historien Turpin. Peut-être, dit-il, ne se tromperait-on pas si l'on n'en disait tout cela ; car les actes de ce concile ni le Commentaire de Hesson, scolastique, n'en font aucune mention (9). Le *Fasciculus temporum* n'en parle que d'une manière vague. *Statuit etiam (Calixtus) Historiam Caroli descriptam à beato Turpino Remensi archiepiscopo*. Il ne dit point quel fut ce statut, ou et comment il le fit : mais accordons, ajoute Goëffeteau, que Calixte approuva ce livre, quel profit en reviendra-t-il au Mystère d'Iniquité ? Cette Histoire de Turpin n'est pas si menteuse que les protestans ne la publient avec les anciennes histoires : *At demus Calixtum Historiam Turpini statuisse hoc est, confirmasse, quid utilitatis inde ad Mysterium Plessæum rediret. Quæ tam fabulosa non est, ut non terreat ipsos etiam sectarios, quod non minus eam cum aliis veterum monumentis publicent. Testis Justus Reuber qui à suo tomo antiquorum Scripturum Turpinum excludere, in*

(4) *Apud Oihenartum, Notitiâ Vasconie, pag. 397.*

(5) Vossius, de *Histor. latinis, lib. II, cap. XXXII, pag. m. 299.*

(6) *Idem, ibidem.*

(7) Du Plessis Mornai, *Mystère d'Iniquité, p. 279, citant le Fasciculus temporum, an. 1119.*

(8) Coëffeteau, *Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 754.*

(9) *Neque enim in actis quidquam hujusmodi reperitur, ut nec in Commentario Hessonis scolastici qui res gestas hujus concilii ex professo libere mandavit. Gretser., in Examine Mysteriorum Plessæni, pag. 375.*

rit (10). Cette dernière partie de réponse de ce jésuite est pitoyable; et si c'est une conduite honteuse à un concile, comme elle l'est sans doute, d'approuver un livre tout rempli de fables impertinentes, la réflexion de du Plessis est très-judicieuse. Et puis n'est-ce pas prouver fortement qu'une histoire est bonne, que de dire qu'un compilateur huguenot ou luthérien l'a publiée avec d'autres livres? Ne suffit-il pas quelquefois pour insérer un ouvrage dans une compilation, qu'il ait quelque antiquité? et, après tout, pour être orthodoxe, est-on nécessairement heureux à bien choisir ce qui mérite d'avoir place dans un recueil d'historiens? Gretser eût bien fait de s'en tenir à sa première réponse; il lui devait suffire que les paroles du Faisseau des temps sont incapables de faire preuve. M. Rivet en tombe d'accord; voici comment il réplique pour L. du Plessis (11) : *Il n'importe rien à Calixte a confirmé l'Histoire de Turpin en concile, ou si seulement il a fait de son autorité hors le concile. On ne peut nier que le chartreux, collecteur du Faisseau des temps, ait écrit ces mots, Statuit Historiam Turpini, descriptam à B. Turpino, Remensi archiepiscopo. Ici Coëffeteau fait une insultation de galant homme, après sa fausse version, il fait un statut de l'Histoire de Charles : au lieu qu'il y a il a statué, c'est-à-dire, établi ou confirmé l'Histoire de Charles. Il apprendra, à loisir, de quelque petit grammairien, la différence qu'il y a entre statuere Historiam, et statuere de historia. Si ce petit chroniqueur s'est trompé, s'il dit cela sans auteur, nous n'en sommes pas coupables. Nous rendons aux copistes ce qu'ils nous donnent. Pour moi, j'ai bien quelque opinion qu'il est mépris, et qu'au lieu des statuts de Calixte, pour l'établissement de l'archevêque Turpin, il s'est égaré, et a pensé qu'il y allait de l'établissement de l'Histoire de l'archevêque Turpin.*

(10) *Idem*, *ibidem*.

(11) Rivet, Remarques sur la Réponse au Myster d'Iniquité, tom. II, pag. 238.

TURREL * ou TURREAU

C'est là le véritable nom de ce personnage,

(PIERRE), en latin *Turrellus*, philosophe et astrologue (a), et recteur des écoles de Dijon *, sa patrie (b), vivait sous le règne de Louis XII et sous celui de François I^{er}. Voyez ce que j'en ai dit dans les remarques (B) et (C) de l'article CASTELLAN. J'ajoute qu'il est auteur d'un petit livre intitulé : *Le Période, c'est-à-dire la Fin du Monde, contenant la disposition des choses terrestres par la vertu et l'influence des corps célestes*. Cet ouvrage fut imprimé à Lyon, l'an 1531. On a aussi de lui un écrit qui fut imprimé au même lieu, et qui a pour titre : *Fatale precision par les Astres et Disposition d'icelles sur la region de Jupiter maintenant appelée Bourgoigne pour l'an 1529 et pour plusieurs années subsequentes* (c). Jacques Tahureau, en ses Dialogues, s'est fort moqué de ce *Période ou Fin du Monde*. Longolius loue extrêmement Pierre Turrellus dans son oraison, prononcée et imprimée à Poitiers, l'an 1510, touchant la louange des Français comparés aux Romains *. Pierre

suivant la note de la Monnoie, rapportée sur la remarque (B) de l'article CASTELLAN, tom. IV, pag. 545.

(a) Du Verdier Vau-Privas, Bibliothèque française, pag. 1065.

* La Monnoie, dans ses notes sur la Croix du Maine, dit que Turrel était d'Autun. Il prend le titre de *Augustodunensis*.

(b) La Croix du Maine, Biblioth. franç. pag. 417.

(c) Tiré de du Verdier Vau-Privas, Biblioth. franç., pag. 1065.

* La Monnoie observe que Bayle est ici induit en erreur par la Croix du Maine, qui l'avait été par Chasseneux. Ce dernier en rapportant un long passage de *Christophori Longolii Oratio de Laudibus divi Ludovici atque Francorum*, où Longueil nomme plusieurs savans hommes français, y en ajoute deux de son chef (Ravisius Textor et P. Turrel), dont Longueil ne fait nulle mention.

de Saint-Julien, au feuillet 13 et 14 de son Histoire des Bourguignons, parle d'une Table chorographique de Bourgogne, et d'une Histoire de Bourgogne composées par ce Turrel (d) *. Si l'on en veut croire Paradin, cet astrologue avait prédit à madame la régente le malheur de la journée de Pavie, un peu auparavant (e). Il ne le faut pas confondre avec celui qui écrivit contre le *Franco-Gallia* de François Hotman (A).

(d) Tiré de la Croix du Maine, Biblioth. franç., pag. 515.

* La Table chorographique et l'Histoire des Bourguignons n'ont jamais été imprimées, dit la Monnoie. Ces ouvrages existaient en manuscrit dans la bibliothèque de Philibert de La Mare, conseiller au parlement de Dijon. Au sujet des ouvrages de Turrel, Joly renvoie à la Bibliothèque de Bourgogne, par Papillon; mais il ajoute l'indication de quelques opuscules.

(e) Paradin, Hist. de notre temps, p. m. 132.

(A) Il ne le faut pas confondre avec celui qui écrivit contre la *Franco-Gallia* de François Hotman.] Nous avons nommé deux auteurs (1) qui réfutèrent cet ouvrage. En voici un troisième. *Petri Turelli, Campani, et in supremo Galliarum senatu advocati, contra Othomanni Franco-Galliam libellus, Parisiis apud Michaël. de Roigny, 1576, in-8°*. Ce traité fut dédié à Christophle de Thou, premier président au parlement de Paris, et il est daté du 12 de septembre 1575. « L'auteur y prouve » qu'en fait de royaume, les succès- » sions sont à préférer aux élections. » Il dit un mot sur la fin de la loi » salique, et de la fameuse question » si les femmes peuvent être appe- » lées à succéder au royaume de Fran- » ce (2). »

(1) Papyre Masson, et Antoine Matharel. Voyez la remarque (I) de l'article HOTMAN, tom. VIII, pag. 280.

(2) Tiré d'un Mémoire manuscrit, communiqué par M. Lancelot.

TURRETTIN (FRANÇOIS), ministre et professeur en théologie à Genève, sa patrie (A), naquit le 17 d'octobre 1623.

Ayant étudié à Genève, à Paris, à Saumur, à Mâcon et à Nîmes, avec beaucoup de progrès, il fut reçu au ministère, l'an 1648, et en même temps l'église française et l'église italienne de Genève. Deux ans après on lui offrit une chaire de professeur en philosophie, qu'il refusa; mais il accepta la vocation de l'église de Genève (a). On le rappela à Genève au bout d'un an, parce qu'on avait besoin de lui pour des leçons de théologie. Il commença d'enseigner l'an 1653. Il fut député en Hollande, l'an 1661, pour demander les secours d'argent dont la ville de Genève avait besoin. Il eut dans ce voyage tout le succès que l'on s'en pouvait attendre; et il se fit souhaiter avec passionnement par les églises wallonnes de la Haye et de Leyde par l'université de cette dernière ville. Il reprit les exercices de sa charge dès qu'il fut de retour, et il les continua jusqu'à sa mort avec une application particulière. Il mourut le 17 septembre 1687, avec les vœux des plus édifiantes d'un tendre amour de Dieu (b). C'était un homme de beaucoup de mérite, éloquent, judicieux, laborieux, savant et zélé pour l'orthodoxie. Tout cela paraît dans les ouvrages qu'il a donnés au public (B). Il a laissé un fils qui a des dons extraordinaires.

(A) A Genève, sa patrie.] François TURRETTIN, son aïeul, d'une ancienne et noble famille de Lucerne, ayant quitté l'Italie pour la religion protestante.

(a) Pour remplir la place de feu Jean Morus, frère de M. Morus.

(b) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée à Genève, par M. Pictet, le 3 de novembre 1687.

réta quelques années à Anvers, et fut familièrement avec le célèbre Ste-Aldegonde. Il s'en alla ensuite à Zurich, et enfin il se fixa à Genève, où il eut un fils nommé Benoît TURRETTIN, qui a été un illustre professeur en théologie à Genève, fort connu par ses écrits (1); c'est le père de notre François Turretin. Vous trouverez toutes ces choses dans l'Oraison funèbre de celui-ci, prononcée par M. Pictet, son neveu, pièce très-élogieuse, et digne de la réputation de l'auteur, qui est ministre et professeur de théologie à Genève, et auteur, entre autres ouvrages, d'une Morale chrétienne en plusieurs volumes in-12, et d'une *Theologia christiana*, in-8°.

(B) *Les ouvrages qu'il a donnés au public.*] Outre des sermons dédiés à Adame de Schomberg, il a fait une réponse à l'écrit qu'un chanoine d'Antwerp avait publié pour rendre odieux aux protestans, entre autres choses, la doctrine de l'obéissance des sujets à leurs princes légitimes. Il a fait aussi une réponse à la lettre que l'évêque de Lucques écrivit aux familles de Genève, originaires de son diocèse, pour les exhorter à la profession de la catholicité que leurs ancêtres avaient quittée. Mais ce qui immortalisera principalement est son *Institutio Theologiæ Elencticæ*, trois volumes in-4°. (2); et ses *Tractatus de Satisfactione Christi*, contre les sociniens, et de *necessariâ Secessione ab Ecclesiâ Romand.*

(C) *Il a laissé un fils qui a des talents extraordinaires.*] J'ai cité quelque part (3) les doctes thèses qu'il soutint à Leyde, l'an 1692. La philosophie de M. Descartes, qu'il a si bien apprise de M. Chouet (4), donna un grand relief aux lumières qu'il

Il a fait entre autres livres la Défense des Calvinistes de Genève, contre le père Cotton. Cet ouvrage est en deux volumes in-4°. Il publia aussi des Sermons français, sous le titre de Profit Châtiments. Il avait été ministre de l'église d'Yverdon.

Voyez l'éloge qu'on en a fait dans l'édition de Hollande, 1696. On l'a abrégé en faveur des Français. L'auteur de cet Abrégé, imprimé pour la seconde fois à Amsterdam, 1695, se nomme Bernard Rysenius.

Dans l'article NICOLLE, citation (13), tom. I, pag. 142.

Cet illustre professeur, l'ornement de Genève, sa patrie, a été tiré depuis long-temps de sa profession, pour être admis au gouvernement de la république.

s'est acquises dans la théologie. On a érigé en sa faveur une charge de professeur en histoire sacrée, dans l'académie de Genève, et il en remplit les fonctions très-dignement, comme aussi celles de ministre *.

* Jean-Alphonse Turretin, fils de François, a un article dans *Chausépé*.

TUSCUS (BALÆRUS), passa, dit-on, pour l'auteur d'un livre qui fut condamné par l'inquisition, l'an 1622, et qui était intitulé, *Tela Catholica contra judicia erronea*; il passa, dis-je, pour l'auteur de cet ouvrage, parce que l'on crut y reconnaître son style (a). Frère Ange de la Purification, historiographe des carmes déchaussés, se servit de cet exemple, pour autoriser les soupçons qu'il eut que le jésuite Conrad Janningus était l'auteur d'une lettre qui courait sous le nom de l'empereur à sa majesté catholique, l'an 1696, et il allégua aussi que saint Jérôme reconnut à cette conformité de style que Jean de Jérusalem était l'auteur d'une lettre (b). Nous verrons ci-dessous ses illusions (A). Il est certain que la lettre qui courut sous le nom de l'empereur fut effectivement écrite par sa majesté impériale.

(a) Lambert. Batavus, in *Arte nauticâ catholicâ*, lib. II, cap. IX, apud Papebroch., *Elucidat. hist.*, pag. 149.

(b) Hieron. Epist. XV, apud Papebroch., *Elucid. hist.*, pag. 149.

(A) *Nous verrons ci-dessous ses illusions.*] Le père Papebroch, qui a inséré dans l'un de ses livres la plainte portée au tribunal de l'inquisition par cet historiographe des carmes déchaussés, rapporte que l'ambassadeur de sa majesté impériale à Madrid demanda que l'auteur de cette plainte si injurieuse à l'empereur fût châtié, et qu'on disait que ce carme n'évita la peine qu'en désavouant la délation. Notez que le délateur, voulant prouver que la lettre qu'il trai-

tait de supposée était du style de Janningus, avait cité comme deux écrits de ce jésuite, deux ouvrages qui avaient été composés par le carme Sébastien de Saint-Paul (1). N'était-ce pas bien prouver la conformité de style? Le père Papebroch ajoute (2), qu'il n'a trouvé le nom de Balérus Tuscus dans aucune liste des ouvrages condamnés par l'inquisition; et il soupçonne que ce Balérus ayant mis son nom à la tête de quelque livre où les réglemens secrets de la compagnie des Indes orientales étaient blâmés, les ministres de Hol-

(1) Daniel Papebrochius, *Elucidat. historica actorum in Controversiâ carmeliticâ*, pag. 150. Voyez aussi la 1^{re}. partie de sa réponse, art. XI, num. 240, 241.

(2) *Idem*, *ibidem*, pag. 153.

lande le censurèrent, et que l'auteur sans se nommer, opposa à cette censure ses *Tela Catholica*, qui furent aussi condamnés. Il soupçonne aussi que Lambertus Batavus était un capitaine de vaisseau au service des Provinces-Unies, et par conséquent huguenot, et que son livre enseignait l'art de naviguer par tout le monde. Enfin, il dit que les plus experts dans ces matières n'ont pu encore rien découvrir touchant cet ouvrage à Amsterdam. *Ipso (libro) necdum reperto, licet ab ejusdem rerum patissimis Amstelodami quæsitus sit* (3). Je n'ai trouvé personne qui eût parlé de ce livre-là, et je n'en ai rencontré le titre dans aucun catalogue.

(3) *Idem*, *ibidem*.

V.

VAYER (FRANÇOIS DE LA MOTHE-LE-), Parisien, conseiller d'état ordinaire, et précepteur du duc d'Anjou, frère unique du roi Louis XIV, a été un fort savant homme*. Il fut reçu à l'académie française, le 14 de février 1639 (A). Il avait plus d'érudition et de lecture que la plupart de ses confrères; mais ils écrivaient presque tous plus élégamment que lui: car il n'avait pas une grande politesse dans son style; et s'il avait voulu se servir de sa mémoire et de sa lecture des livres latins beaucoup moins qu'il ne faisait, il aurait été pourtant fort éloigné de la perfection en

* Bayle, dit Leclerc, fait semblant dans cet article (V. les rem. (D) (E) (H)) de condamner les écrivains et les écrits qui peuvent corrompre les mœurs; mais on voit que dans le fond il leur fait grâce. Il plaisante sur le mariage, sur les vœux de continences et débite des contes qui prouvent qu'il ne blâme pas sérieusement les obscénités. Joly dit de consulter sur cet article les *Mémoires* du père Nicéron, tome XIX. Le père Nicéron cite trois autorités, les *Éloges* de Perrault, l'*Histoire de l'Académie française*, par Pellisson et d'Olivet, et le *Dictionnaire de Bayle*, à qui Nicéron ne reproche pas la moindre erreur.

matière de langage. C'était un homme d'une conduite réglée, semblable à celle des anciens sages; un vrai philosophe dans ses mœurs, qui méprisait même les plaisirs permis, et qui aimait passionnément la vie de cabinet et à lire et à composer des livres. Cette régularité, cette austérité, cette sagesse, n'empêchaient point qu'on ne soupçonnât qu'il n'avait nulle religion (B). On fondait apparemment sur certains dialogues qu'il avait faits et qui parurent sous le nom d'Orasius Tubéro (a), et sur ce qu'en général il faisait paraître dans ses ouvrages trop de prévention pour la sceptique, pour les principes des pyrroniens. Il est sûr qu'il y a beaucoup de libertinage dans les dialogues d'Orasius Tubéro: mais qui en voudrait conclure que l'auteur n'avait point de religion?

(a) Ces noms, et ceux de Tubertus Orasius, sous lesquels il s'est désigné en quelques contes, se rapportent à la signification de la Mothe-le-Vayer, ou Voyer.

rendrait coupable d'un jugement téméraire; car il y a une grande différence entre écrire librement ce qui se peut dire entre la foi, et le croire très-équitable. Plusieurs se persuadent de ces dialogues l'empêchèrent d'occuper la place qu'on lui avait destinée de précepteur de sa maison (C). Cela est peu apparent, puisque si la reine et le cardinal Mazarin eussent été ébranlés par la raison, ils ne lui eussent point confié le frère unique du roi. On a été surpris qu'un homme si sage ait écrit fort librement sur des matières obscènes (D), et en même temps on a été surpris équitable pour n'en rien conclure au préjudice de ses auteurs: tant il est vrai que le public n'est pas toujours téméraire, aveugle et inique dans ses jugemens. Ceci nous donnera de satisfaire à une question qui a été proposée depuis peu à un habile journaliste. Elle concerne Jean de la Casa et son dévotable *Capitolo del Forno* (E). Mothe-le-Vayer est un grand exemple du peu de bonheur que l'on goûte dans cette vie; car quelque sujet qu'il semble qu'il se d'être content de sa condition, il n'eût pas voulu revenir au monde (F), s'il eût fallu qu'il y jouât le même rôle que la providence lui avait déjà imposé. L'affligea extrêmement de la mort de son fils unique (G): sa douleur le démonta de telle sorte, qu'il se remaria (G) quoiqu'il eût plus de soixante et quinze ans, et qu'il n'eût pas eu le temps de pleurer sa première femme. L'endroit de ses livres

où il nous apprend cette dernière particularité est bien favorable à ceux qui disent que la promesse de la fidélité conjugale n'est guère mieux observée que le vœu du célibat (H). Les réflexions qu'il a faites dans un autre endroit de ses livres, donnent lieu de s'imaginer qu'il connaissait par expérience les mauvais côtés du mariage, les querelles du jour, la manière de les apaiser la nuit, etc. (I). Il vécut encore quelques années depuis ses secondes nocces, et mourut l'an 1672 (C). Je parlerai des éditions de ses Oeuvres (K).

« L'académie française le considérait comme un de ses premiers sujets; mais le monde le regardait comme un bourru qui vivait à sa fantaisie, et en philosophe sceptique. Sa physionomie et sa manière de s'habiller faisaient juger à qui-conque le voyait, que c'était un homme extraordinaire. Il marchait toujours la tête levée et les yeux attachés aux enseignes des rues par où il passait. » *Avant que l'on m'apprit*, continue l'écrivain dont j'ai tiré ce passage, *qui il était, je le prenais pour un astrologue, ou pour un chercheur de secrets et de pierre philosophale* (d). * Ceci ne doit servir qu'à confir-

(c) Moréri dit en 1671. Le sieur Witte s'abuse beaucoup dans son *Diarium Biographicum*, où il met la mort de cet auteur à l'année 1664.

(d) Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire de Littér.*, II, p. 301, édit. de Hollande.

* Joly s'étonne que Bayle, qui cite dans cet article le *Sorberiana* n'en ait pas extrait ce qui suit: « *Franciscus Motha Vahyerius Manceau, épousa la fille d'Adam Blacusdus, conseiller à Poitiers, et homme savant. Elle était veuve de Jacobus Critonius, professeur des lettres humaines à Paris.* le Vayer eut ses recueils dont il a dû faire son profit. » Camusat, dans ses

(b) Il mourut l'an 1664.

mer ce qu'on a vu ci-dessus (e).

Il avait des cousins dont les descendants font une très-belle figure dans les charges de la robe (f).

Mémoires historiques et critiques, décembre 1722, pag. 69, dit que J. Fr. Bernard, libraire d'Amsterdam, avait un *Traité* manuscrit des *Libertés de l'église gallicane*, par M. de la Mothe-le-Vayer, 1 vol.

(e) C'est-à-dire que c'était un philosophe qui s'attachait à l'intérieur, et qui méprisait les vanités de la vie humaine.

(f) Voyez le *Mercure Galant* du mois de mars 1682, pag. 166 et suiv.

(A) Il fut reçu à l'académie française, le 14 de février 1639.] M. Esprit et lui y furent reçus le même jour (1). Voici ce que M. de Balzac écrivit sur ce sujet, à son ami M. Chapelain : *Je me réjouis, monsieur, de la nouvelle acquisition que l'académie a faite du philosophe ****, qui, en effet, est un galant homme, et ne laisse pas d'avoir de l'esprit, quoiqu'il se serve la plupart du temps de celui d'autrui* (2). J'observe, en passant, que M. Moréri se trompe quand il dit que la Mothe-le-Vayer fut des premiers que l'on reçut dans l'académie française. Cela ne se doit point dire d'un homme qui fut élu à la place d'un académicien mort (3).

(B) On soupçonna qu'il n'avait nulle religion.] Patin sera mon témoin. « Monsieur de la Mothe-le-Vayer a été depuis peu appelé à la cour, et y a été installé précepteur de monsieur le duc d'Anjou, frère du roi. Il est âgé d'environ soixante ans, de médiocre taille, autant stoïque qu'homme du monde, homme qui veut être loué, et ne loue jamais personne; fantasque et capricieux, et soupçonné d'un vice d'esprit dont étaient atteints Diagoras et Protagoras (4). » Patin écrivait cela le 13 de juillet 1649.

(C) Plusieurs se persuadent que ces dialogues l'empêchèrent d'occuper la place de précepteur de sa majesté.] Le docte Naudé m'apprend des choses qui combattent ce sentiment. Voici ce qu'il dit : « Aussi m'é-

(1) Pelliss. Hist. de l'Acad. franç. ; p. m. 228.

(2) Balzac, lettre I du IV^e. livre, à Chapelain, pag. 149, 150, édition de Hollande, 1661. Cette lettre est datée du 4 de janvier 1639.

() Voyez Pellisson, Histoire de l'Académie française, pag. 228.

(4) Patin, lettre XXII, pag. 97 et 98 du I^{er}. tome.

» tais-je toujours persuadé
 » des difficiles choses qui
 » cour était le choix des
 » Mais je l'éprouvai entièrement
 » qu'il fut question de donner
 » précepteur au roi ; car l'inter-
 » de la reine et de ses ministres
 » de commettre à cette charge
 » des plus suffisans et des
 » nommés et estimés personnes
 » fût en France, on jeta promptement
 » les yeux sur M. de la Mothe-
 » le-Vayer, comme sur celui
 » cardinal de Richelieu avait
 » à cette charge, tant à cause
 » beau livre qu'il avait fait sur
 » cation de M. le Dauphin
 » égard à la réputation qu'il
 » acquise par beaucoup d'autres
 » positions françaises, d'être
 » tarque de la France ; mais
 » ayant pris résolution de ne
 » cet emploi à aucun homme
 » marié, il fallut par nécessité
 » ger à un autre, qui fut M.
 » abbé de Saint-Remy, prieur
 » collège de Laon, chanoine
 » de la ville, et professeur de
 » langue grecque, de la civil
 » quel, comme aussi de sa
 » doctrine et facilité à s'expliquer
 » nettement, tant en latin qu'en
 » français, personne ne peut douter
 » d'où caput habeat extra curam
 » mais ni lui, ni M. Gassendi
 » unique oracle, en notre siècle
 » philosophie, des mathématiques
 » de l'astronomie, et de toutes
 » y a de meilleur dans les
 » plus relevées ; ni aussi M.
 » quoiqu'il soit le coryphée
 » humanistes, et homme d'un
 » tée que chacun sait en toutes
 » autres sciences, après avoir
 » à la coupelle du cabinet
 » qu'eux-mêmes en fussent
 » n'y résistèrent pas si longtemps
 » M. l'abbé de Beaumont,
 » en théologie, et maintenant
 » digne évêque de Rodez,
 » aussi préféré à un autre
 » brillantes lumières du cabinet
 » ce que n'étant inférieur à
 » précédens, il avait encore
 » qualités qui firent pencher
 » ment la balance de son côté
 » La raison que j'ai alléguée

(5) Naudé, Dialogue de Mascarat

(6) Dans le corps de cet article.

qui veulent que les Dialogues d'Orasius Tubéro aient fait exclure le Vayer de cette charge, me paraît démonstrative ; car encore que l'on prenne de plus près garde à ce qui concerne l'éducation d'un jeune frère de roi, on ne consentirait jamais à donner aux frères d'un grand roi des précepteurs qu'on n'eût voulu lui donner, dans la crainte qu'ils ne l'élevassent à l'impiété. Si d'autres raisons n'eussent point nui à la Mothe-le-Vayer, on l'eût choisi tout aussitôt pour précepteur de Louis XIV, nonobstant ces mauvais Dialogues, que pour précepteur du duc d'Anjou ; car puisqu'on jugea d'un homme si sage se garderait bien d'inspirer à ce jeune duc le libertinage d'Orasius Tubéro, on aurait jugé qu'il n'eût jamais eu l'audace de l'inspirer au jeune monarque. Le cardinal Mazarin se connaissait trop en gens pour ne savoir pas qu'un philosophe qui se laisse aller au pyrronisme de religion, par je ne sais quelle enfilade de raisonnemens, est un tout autre caractère qu'un homme qui devient impie par brutalité ou par débauche. Un tel philosophe, qui ressemble d'ailleurs à la Mothe-le-Vayer, serait bien marri que des personnes capables d'en faire un mauvais usage fussent imbuës de ses sentimens (7). Il a toujours la discrétion de s'en éloigner la jeunesse, et à plus forte raison un prince dont la solide raison peut contribuer extrêmement au bonheur public.

Ce que Moréri débite, que la Mothe-le-Vayer a fait la fonction de précepteur de sa majesté pendant un an, est une chose que M. Pellisson assure (8) ; et nous apprenons d'un autre écrivain (9) que cette fonction commença au mois de mai 1652, et qu'elle fut donnée par le propre choix de la reine-mère à la Mothe-le-Vayer, qui avait déjà la charge de précepteur du frère du roi. On ne peut pas conclure de ce que M. Pellisson ne parle

que d'une année, que cette fonction n'ait duré qu'un an. Il faut seulement conclure qu'elle n'avait encore duré que ce temps-là lorsqu'il en parlait, c'est-à-dire lorsqu'il publiait son Histoire de l'Académie française, l'an 1653 ; mais, quoi qu'il en soit, cela confirme ce que j'ai dit en réfutant ceux qui ont cru que les Dialogues d'Orasius Tubéro firent exclure leur auteur.

(D) *Il a écrit fort librement sur des matières obscènes.* Il y a des pensées bien gaillardes, et des expressions bien sales dans les Dialogues d'Orasius Tubéro, mais ce n'est rien peut-être en comparaison de la III^e. (8) et de la IV^e. (9) journée de l'Hexaméron rustique. Ses autres livres ne contiennent rien de semblable, encore qu'en certains endroits il débite, ou par citation, ou sans citation, quelques pensées un peu cyniques. Il me semble qu'il a fait son apologie en deux manières : I. En faisant voir (10) que Sénèque, Dion Chrysostome et saint Augustin, ont mis dans leurs livres certaines choses si sales et si vilaines, qu'il n'y a presque personne qui n'en soit choqué, et cependant le premier est reconnu pour le plus austère des Romains au fait de la morale ; le second.... pour la merveille de son siècle ; et le troisième pour l'un des premiers docteurs de l'église (11). II. En établissant pour maxime (12) : *Que les livres d'un homme sont de fort mauvais garans de ses inclinations, et qu'on ne peut former un bon jugement des mœurs d'une personne par ses écrits.* Voyons ce qu'il dit pour confirmer cette thèse (13) : *S'il fallait mal juger de tous les auteurs qui ont choisi pour thème des matières assez gaillardes, non-seulement le Centon d'Ausone, et les Hendécasyllabes de Plin le jeune, les eussent diffamés à perpétuité, mais Platon même et Xénophon auraient bien*

(8) *Il y traite des parties appelées honteuses aux hommes et aux femmes.*

(9) *Il y explique l'antre des nymphes, comme si Homère avait entendu par-là les parties honteuses de Pénélope.*

(10) Hexaméron rustique, pag. 43 et suiv. Conférez ce qui est dit dans l'article SANCHEZ (Thomas), tom. XIII, pag. 79, remarque (C).

(11) *La même, pag. 42.*

(12) *La même, pag. 41.*

(13) *La même, pag. 99.*

(7) Conférez ce que dessus, article de DES MARAIS, tom. V, pag. 487, remarque (F), premier alinéa.

(8) Pellisson, Histoire de l'Académie française, pag. m 352.

(9) Pierre de Saint-Romuald, in Continuation chronici Ademari, pag. 534, 535.

de la peine à s'excuser des libertés qu'ils se sont données dans leurs compositions. L'on peut dire de plus que, généralement parlant, il se ferait les plus extravagans jugemens du monde de tous ceux qui ont écrit.

Accius esset atrox, conviva Terentius esset,
Essent pugnaces qui fera bella canunt (*1).

Aussi la fausseté de ce raisonnement faisait autrefois soutenir (*2) à Timée qu'Homère et Aristote avaient été de grands goulus, ce dernier ayant souvent parlé de l'assaisonnement des viandes; et le premier a employé plusieurs fois le mot διατρίβειν, qui veut dire distribuer des viandes. Et si de telles conséquences étaient bonnes, comme Virgile passerait nécessairement pour un grand homme de guerre, et Dioscoride pour un infâme empoisonneur, les pieuses Méditations de l'Arétin prouveraient sa sainteté, et les belles sentences de Sénèque au sujet de la pauvreté le feraient croire nécessaires, nonobstant les sept millions d'or qu'on lui attribue, et ses huit cent mille livres de revenu (14).

La maxime de la Mothe-le-Vayer, considérée en général, est très-véritable : le jugement que l'on voudrait faire de l'intérieur d'un homme par ses écrits serait faux en mille rencontres. Salluste est un exemple qu'on peut ajouter aux précédens. Ce qu'il dit « contre la corruption et les désordres de son siècle ne saurait être » mieux dit, mais il devait le laisser » dire à Caton, ou à quelque autre » de ces sévères qui se piquaient de » l'ancienne discipline; et à mon gré » une déclamation contre le luxe et » le débordement de la vie n'était » pas une moindre incongruité dans » l'Histoire de Salluste, repris de débauche par le censeur, en plein sénat, et accusé deux fois d'adultère » devant le préteur (15), que l'eût » été dans les Commentaires de César une invective contre l'ambition » de régner (16). » Voyez de quelle

manière Cicéron se moque de la manière que Clodius avait faite contre le relâchement des Romains dans le service divin (17). Le monde a toujours été plein, et l'est encore, de gens qui déclament contre le vice, qui sont fort corrompus; qui sont graves et sévères dans leurs écrits, et fort relâchés dans leur conduite. On serait donc bien dupe si l'on jugeait de leurs mœurs par leurs ouvrages. Mais a-t-on droit de dire, par la raison des contraires, qu'il y a des gens dont les mœurs sont plus rigides que leurs écrits? Je crois que l'on a ce droit, mais il est plus rare qu'un auteur donne beaucoup de licence dans ses livres, et peu dans ses mœurs, qu'il n'est rare qu'il s'en donne beaucoup dans ses mœurs et peu dans ses livres. Il est bien aisé de comprendre les raisons de la différence; car qui peut le plus peut le moins; mais qui peut le moins ne peut pas le plus. Qu'il est-il de plus facile que de déclamer vers ou en prose contre les désordres du siècle, et qu'y a-t-il de plus malaisé que de n'y prendre aucune part? Un homme sage fait donc ce qui est le plus difficile : il ne lui est donc pas malaisé d'édifier par les productions de sa plume; car ceci est infiniment plus facile que cela. Mais ce qu'un homme peut composer de ouvrages édifiants et dévots, et exemptés de toute licence morale, il n'en s'ensuit pas qu'il puisse vivre avec une telle régularité. Ceci est infiniment plus difficile que cela.

Allons plus directement au fait. Catulle et Ovide, dont les vers étaient si impurs, vivaient comme ils écrivaient. Leurs débauches avec les femmes étaient excessives. On peut dire la même chose des poètes satiriques, et de plusieurs poètes épiques dont les poésies sont fort saines. Ainsi cette sentence sera très-vraie.

Rarò moribus exprimit Catonem
Quisquis versibus exprimit Catullum.

Mais en accordant tout cela on ne ruinerait point l'apologie de la Mothe-le-Vayer; car il y a des intervalles immenses entre ces deux choses. 1°. raconter des vilenies que l'on fait, les louer, les applaudir.

(17) Cicero, in Orat. de Haruspicum Responsis.

(*1) Ovid. 1 Trist.

(*2) Ex Pol. in Exc. Const.

(14) Voyez dans Meibomius, in Vitâ Mæcenatis, cap. XXII, pag. 132, 133, plusieurs recueils touchant l'opposition entre les mœurs de Sénèque et ses écrits.

(15) Consultez ce qui est dit dans l'article MATHIEU, tom. X, pag. 412, citation (13).

(16) Le père le Moine, Discours de l'Histoire, pag. 185.

ses lecteurs; 2^o. rapporter leurs galantes en des termes trop vifs et trop naïfs; égayer par un récit, en condamnant ou en ne les approuvant pas, en posant un point de doctrine sur une pensée de mythologie, des phrases qui représentent des idées. La première de ces choses est excusable, infâme, punissable ou non. Mais la seconde peut être un jeu d'esprit, et ne donner aucun droit d'en inférer rien au sujet de l'honnêteté et de la vertu de l'auteur. C'est ce qui sauve notre Vayer.

Mais par occasion, qu'il ne faut pas condamner universellement d'imputer à tous les poètes dont les vers ne sont point chastes, Catulle ne méritait d'être compris dans l'Apologie qu'il leur a dressée : il va trop au-delà des bornes dans la plupart de ses poésies, et même dans celle où il prétend se justifier, il ne suffit à sa juste condamnation.

*Incabo ego vos, et intrumabo,
In patibula, et cinde Furi:
Ne ex versiculis meis putatis,
In sint molliculi, parum pudicum,
Castum esse decet pium poetam
m. Versiculos nihil necesse est:
tum denique habent salem, ac leporem,
ut molliculi, ac parum pudici,
quod pruriat incitare possunt.
dico pueris, sed his pilosis,
duros nequeunt movere lumbos (19).*

Martial, et plusieurs autres, ont été pareillement exclus du bénéfice de cette justification, quoiqu'ils protestent de leur innocence et de la pureté de leur vie, au milieu des excès de leur muse (20). C'est en vain que Béroalde a tâché de les excuser, il s'est rendu ridicule, quand il a dit que s'il fallait condamner leurs auteurs les livres où l'on trouve des galanteries criminelles, on devrait traiter ainsi les écritures sacrées : *Si scripta omnia quibus*

Voyez ce qui a été dit pour la défense de Martial, tom. IX, pag. 514, dans son article, (G).

stullas, epigr. XVI.

redo mihi mores distant à carmine nostro :

*verecunda est, musa jocosa mihi.
Ovidius, lib. II Tristium, vs. 353.*

*vos censura potest permittere lusus :
vita est nobis pagina, vita proba.*

Martialis, epigr. V, lib. I.

*amores, res amatoria continentur
sunt cum suis scriptoribus repudian-
da, repudiantur canonica scriptura,
hoc est instrumenti veteris luculenta
illa volumina, quibus nihil sacratius,
nihil religiosius, nihil mysticum ma-
gis aestimatur (21).* Cela est pitoyable, et ne se rapporte aucunement à la raison pour laquelle ces poètes sont condamnés (22). Mais si ceux-là ne méritent point de jouir du bénéfice dont je parle, il y en a plusieurs autres qui méritent d'en jouir. Leurs poésies lascives n'ont été qu'un jeu d'esprit ; la contagion de ces idées impures ne corrompait point leurs cœurs ; ils faisaient ces vers pour débiter des pensées ingénieuses ; ils ne pouvaient résister à la tentation de s'exprimer d'une manière qui ferait louer leur génie ; ils voulaient s'accommoder au goût d'une infinité de lecteurs, qui trouvent là un sel et des agréments qui les enchantent. Ils eussent bien fait de résister à la tentation, *tanti non erat esse te disertum :* mais enfin ce n'étaient que des paroles ; leurs mœurs conservaient leur intégrité, et l'on pouvait leur appliquer ce qu'un empereur a dit de Viconius,

Lascivus versu, mente pudicus erat (23) ;

ce qu'il n'eût jamais osé dire, ajoute Apulée, si les vers trop libres étaient une preuve d'impudicité (24). Ausone, ayant besoin de prévenir les soupçons qu'on pourrait former contre sa sagesse, en vertu du *Cento nuptialis* qu'il avait fait, allègue plusieurs personnes irréprochables dans leur conduite, qui s'étaient donné beaucoup de licence dans leurs vers (25) : *Sed quum legeris, adesto mihi adversum eos, qui ut Juvenalis ait,*

*....Curios simulant, et Bacchanalia vivunt,
ne fortè mores meos spectent, de carmine.*

Lasciva est nobis pagina, vita proba :

Ut Plinius dicit. Meminerint autem,

(21) Philippus Beroaldus, Orat. habitum in principio Enarrationis Propertii, continente laudes amoris.

(22) Consultes Radérus, sur Martial., epigr. V, lib. I.

(23) Hadrianus, apud Apuleium Ap., p. m. 281.

(24) *Quod nunquam ita dixisset, si forent lepidiora carmina argumentum impudicitiae habenda.* Apul., ibidem.

(25) Auson., in Centone nuptiali, sub fin., pag. m. 515, 516. Voyez l'article AUSONE, tom. II, pag. 588, remarque (F).

quippe eruditi, probatissimo viro Plinio in poematis lasciviam; in moribus constituisse censuram: prurire opusculum Sulpicii, nec frontem caperare: esse Apuleium in vita philosophum, in epigrammatis amatorem, in præceptis omnibus extare severitatem, in epistolis ad Cærelliam subesse petulantiam (26). Il nomme de plus, Platon, Annianus, Lævius, Événus, Ménandre (27), et Virgile. Notez qu'un lecteur ne doit pas juger des poètes par soi-même; je veux dire qu'il ne doit pas s'imaginer qu'une pièce de poésie qui produit un mauvais effet sur son cœur quand il la lit, fait sur eux une pareille impression quand ils la composent. Quelques-uns d'eux s'accoutument à ces idées, et n'y admirent que les beautés poétiques dont ils les revêtent. Le tempérament et l'habitude forment en eux la même insensibilité que Marigny attribue à un gouverneur du Pays-Bas espagnol, à l'égard des belles dames de la cour de Bruxelles. *Monsieur l'archiduc, dit-il (28), fécondé de sa seule vertu, résiste aux puissans charmes de toutes les beautés dont je vous parle.... Il les regarde comme des feux qui l'éclairent et qui ne l'échauffent pas.*

Comme dans un jardin rempli de fleurs nouvelles,
Dont l'éclat fait des yeux le plus noble plaisir,
Un sage curieux regarde les plus belles;
Mais sans songer à les cueillir.

Ce prince voit toutes ces merveilles de la même façon qu'il considère les peintures de sa galerie; et bien que la reine du Nord (29) ait dormi six semaines durant à quatre pas de son appartement, comme s'il avait bu de la fontaine enchantée de Merlin, la passion qui trouble quelquefois la raison des plus braves héros n'a point fait de peine à la sienne (30).

Dorme vicina a lui la donna bella
Fusse altro, fusse l'acqua di Merlino,
Non è quel ch'esser suole il Paladino.

Vous voyez des poètes qui font des

(26) Voyez l'article d'APULEIUS, tom. II, pag. 217, citation (64).

(27) *Quid ipsum Menandrum? quid comicos omnes; quibus severa vita est, et læta materia.* Atson., *ibidem*.

(28) Marigny, dans ses Lettres, imprimées l'an 1658.

(29) C'est-à-dire Christine, reine de Suède.

(30) Voyez, touchant la dévotion de cet archiduc, un livre intitulé: Mémoires de Hollande, imprimé à Paris l'an 1678.

vers de galanterie où ils s'y grossièrement, quoique la les ait rendus froids comme Tout ce qu'ils disent ne doit passer pour un jeu d'esprit: Hendécasyllabes de Jovien faits pour une fille qui m gorge, et choisis entre plus tres moins modérés.

*Prædico tege candidas papillas
Nec quæras rabiem ciere amanti
Me quem frigida congelat senec
Irritas malè, calfacisque, quæ
Prædico tege candidas papillas,
Et pectus strophio tegente vela.
Nam quid lacteolos sinus, et ip
Præ te fers sine linteo papillas?
An vis dicere basia papillas?
Et pectus nitidum suaviare?
Vis num dicere, tange, tange,
Te ne incedere nudulis papillis?
Nudo pectore te ne deambulare?
Hoc est ad Venerem vocare ama
Quare contege candidas papillas
Et pectus strophio decente vesti,
Aut, senex licet, involabo in ill
Ut possim juvenis tibi videri* (31)

Il y a des écrivains qui sont plus scrupuleux dans le cl termes pudiques, qu'ils c qu'un peu de licence d'expres confirmât les bruits qui cou tre leurs mœurs. D'autres traire assurés de leur bonn de la bonne opinion que l leur sagesse, *morum fiducia* gardent pas de si près, et se d pour divertir leur lecteur, un un peu trop grande. Appar M. de la Mothe-le-Vayer éta nombre: il savait qu'il pourr en cas de besoin (32), *Verba guuntur, adeò factorum i sum* (33). Finissons par consi diversité étonnante de temp et de caractères qui se trouv les hommes. Il y a des gens scrupule de dire ce qu'ils point scrupule de commettre tres n'oseraient commettre disent sans scrupule. « (34) » qu'un a dit que ceux qui » gnent tant de zèle pour rel

(31) Jovianus Pontanus, Hendecasy folio 187 verso, edit. Venet., 1513.

(32) Exemples de ceci le temps de s jeunesse. Voyez la remarque (F), cita

(33) Cremutius Cordus, apud Tacitu lib. IV, cap. XXXIV.

(34) Nouvelles de la République d octobre 1686, art. III du Catalogue nouveaux, pag. 1228.

teurs classiques les endroits
loquent la chasteté n'étaient
jours aussi sages que ces
rs.

*um criticus facere id quàm scribere
mavult,
ad mavult vates scribere quàm face-
re (35).*

le concerne Jean de la Casa,
étestable Capitolo del Forno.]
à dit que plusieurs poètes
ne doivent pas être reçus à
les saletés de leurs poésies
règle,

va est nobis pagina, vita proba.

prononce rien en particulier
Calcagnini (36), mais le Mol-
Mauro, Jean de la Casa *,
éritent l'arrêt de condamna-
e n'est pas qu'on ne puis-
que la sentence qui a été pro-
contre ce dernier par des
incompétens, puisqu'ils ne l'a-
point lu, ne soit trop sévère ;
ne il faut rendre justice à tout
le, je suis obligé de dire qu'on
ait tort, en lui imputant un
intitulé de *Laudibus Sodo-*
prétendu poème n'est autre
ue le *Capitolo del Forno*, où,
llégorie du four, Jean de la
crit les commerces impudi-
es hommes avec les femmes.
tes d'allégories étaient alors
le ; l'un prenait la métaphore
gue, l'autre celle de la fève
qu'il y a d'horrible est que
, ayant observé que certains
garçons commençaient à mé-
e four ordinaire, ajoute que
il n'était pas si délicat, et
e lui arrivait que rarement
cuire ailleurs. Ce qui était
que, pour le moins, il commet-

*ns la remarque (A) de l'article Vix-
essouz, nous citerons Plin le jeune qui
ndu par un bon nombre de grands
, etc.*

*mi ses poésies latines ; imprimées avec
ean-Baptiste Pigna et de Louis Arioste,
, 1553, in-8°, il s'en trouve de fort*

remarque, dit Joly, roule entièrement
a, au sujet duquel on peut consulter
9 de l'*Anti-Baillet*, avec les notes de
ie, et la préface (pag. 50, 51, 52) des
le Jean de la Casa, imprimées à Flo-
1707, 3 volumes in-4°, par les soins
Casotti.

yez l'article MOLSA, tom. X, p. 478,
(D).

tait quelquefois le péché contre na-
ture.

*Tennero il forno già le donne sole.
Oggi mi par che certi garzonacci
L'abbian mandata poco men ch' al sole.
Spassinlo a posta lor, nessun non vacci.
Dicon pur eh' egli è umido e mal netto.
E sono ben cagion quella sue stracci.
Io per me rade volte altrove il metto ;
Con tutto che' l mio pan sia piccolino,
E' l forno delle donne un po' grandetto.
Benche chi fa questo mestier divino,
Sia ben trovar dove l'anno nascosto
Cola dirieto un certo fornellino (38).*

M. Ménage a rapporté ce morceau du
Capitolo del Forno dans un ouvrage
français qu'il publia à la Haye, l'an
1688. Ce qu'il est bon d'observer, afin
que des chicaneurs ne viennent point
dire que j'ai allégué des choses que
personne ne connaissait, et qui étaient
dignes de demeurer inconnues. Ve-
nons à la question qui donne lieu à
cette remarque.

Quelqu'un a écrit d'Utrecht à
M. Basnage de Beauval (39), qu'il a
lu dans les *Nouvelles de la Républi-
que des Lettres*, 1685, mois de juillet,
que Jean de la Casa, se voyant poussé
dans une satire, fit une réponse en
vers latins où il nia le fait, et soutint
qu'il n'avait prétendu louer que la
jouissance des femmes. Or je voudrais
bien voir ces vers latins, ajoute cet ano-
nyme d'Utrecht, ne pouvant pas m'ima-
giner que l'archevêque de Bénévent ait
été capable de nier le fait avec tant
d'impudence ; car j'ai vu, tenu et lu,
il n'y a pas long-temps, cette infâme
pièce italienne intitulée, *Capitolo di*
M. Giovanni della Casa, sopra il Forno ;
et très-assurément ce n'est pas du
commerce des femmes, comme femmes,
qu'il entend parler. Puisque le livre
de Daniel Francus où les vers latins
de cet archevêque sont rapportés est
si difficile à trouver (40), j'avertis ici
mon lecteur qu'on les pourra lire
dans l'*Anti-Baillet* de M. Ménage (41).
Il est très-certain que le Casa nie
qu'il ait loué le péché contre nature.

*..... Obsceno nihil
Scripsisse me scitote : namque tunc quoque
Festiva nos à turpibus secrevimus,*

(38) Jean de la Casa, cité par Ménage, *Anti-Baillet*, chap. CXIX.

(39) Voyez l'Histoire des Ouvrages des Savans, mai 1696, pag. 427.

(40) Histoire des Ouvrages des Savans, mai 1696, pag. 427.

(41) *Anti-Baillet*, par M. Ménage, chap. CXIX.

*A mollibusque impure. Cunctis versibus
Laudavimus Farnum, haud mares laudavi-
mus :*

*Quod ille ait per maximam calumniam :
Sed feminas plane : ut videre carmine
Ex ipso adhuc potestis.*

Vous voyez qu'il prend à témoin le poème même sur lequel on lui faisait son procès. Très-assurément, nous dit-on dans l'Histoire des Ouvrages des Savans, ce n'est pas du commerce des femmes, comme femmes, qu'il entend parler. Mais on peut répondre que, très-assurément son *Capitolo*, n'est fait que sur ce commerce. Il est vrai qu'il y fait entrer l'observation que j'ai rapportée, c'est qu'il y avait certains gros garçons qui se dégoûtaient de celui-là, et qui cherchaient l'autre, en quoi il ne les imitait que rarement. Il ne loue point ces gros garçons, il ne se loue point lui-même de ce qu'il les imite quelquefois : ainsi on ne peut pas l'accuser d'avoir fait l'éloge de ce vilain crime. Mais ce poème et son auteur ne laissent pas d'être exécrables ; car encore que l'épithète de *mestier divino* tombe en général sur l'exercice vénérien (42), et non pas sur la sodomie en particulier, il y a là une licence et une profanation qui ne peut être assez détestée. Quelques-uns « (43) l'excusent » par le

Lasciva est nobis pagina, vita proba est,

» et par le

Lascivus versu, mente pulicus erat.

» Et il est très-vraisemblable en effet que le Casa s'est ici calomnié lui-même à l'imitation de plusieurs autres poètes (44). Mais de toutes les excuses qu'on allègue en faveur du Casa, au sujet de son *Capitolo del Forno*, la meilleure, selon moi, c'est ce qu'il dit qu'il a réparé cette faute » par une vie vertueuse. »

*. Moribus,
Industria, pudore, continentia,
Lasciviam nos Carminis correximus
Illius : emendavimusque seriis
Jocos.*

Ces vers sont tirés du poème latin que notre curieux d'Utrecht souhaite de voir. On y en trouve d'autres où

(42) M. Ménage, là même, *ibidem*, dit ceci :

» Benche chi fa questo mestier divino,
» se doit entendre en bonne grammaire de l'a-
» mour des femmes, et non pas de celui des gar-
» çons. Voyez ce qui précède et ce qui suit. »

(43) Ménage, là même, *ibidem*.

(44) M. Ménage met ici les vers de Catulle rapportés ci-dessus, remarque (D), citation (19).

Jean de la Casa avoue sa faute trop faiblement, et où il tâche de l'excuser sur sa jeunesse, et sur l'usage des bons poètes, gens de bien d'ailleurs.

*Annis ab hinc trigenta, et amplius, scio
Normalla me, fortasse non castissimis.
Lusisse versibus : quod ætas tunc mea
Rerum me adegit inscia, et semper jocos
Licentius gavisæ, concessu omnium,
Juventa : quod fecere et alii item boni.*

La seule excuse est celle que M. Ménage trouve la meilleure. Disons en passant qu'il y a fort peu de sujets où l'on voie mieux que dans celui-ci la hardiesse qu'ont les auteurs de se copier les uns les autres, sans qu'aucun d'eux ait consulté l'original. M. Ménage en cite plusieurs qui ont accusé le Casa, mais il en a oublié un fort grand nombre, et j'ai été surpris qu'il n'ait point connu cet endroit d'un livre qui a passé par les mains de tout le monde : Jean de la Casa archevesque de Benevent a écrit un livre à la louange de la bougrie, la nommant œuvre divine, et disant qu'il y prend tres grand soulas, et n'use d'autre œuvre venerien (45). Remarquez que le très-illustré M. Magliabechi, ayant détesté les infamies du *Capitolo del Forno*, indique plusieurs autres poètes italiens dont les ouvrages sont aussi horribles, ou même plus exécrables que celui-là, et dont néanmoins les protestans n'ont rien dit : d'où il conclut que la haine personnelle du Vergério contre le Casa a été la source de leurs plaintes si souvent copiées. *Io non intendo di far qui l'apologista del Casa : troppo chiare sono l'infamità che si leggono in quel suo sporco Capitolo, etc. Contuttociò, come ho detto, fu sua gran disgrazzia l'aver per nemico il Vergerio. Ognun vede le orribili infamità, nel medesimo genere, che si trovano nel Berni nel Capitolo a M. Antonio da Bibbiena, e nell'altro Capitolo sopra un garzone, ed in mille altri luoghi : in Curzio da Marignolle, nel Russoli; in Marco Lamberti, nel Persiani, ed in cento e mille altri nostri poeti Fiorentini ; per tralasciare altri quasi infiniti di altre patrie* (46). Les poètes ne furent pas

(45) Sainte-Aldegonde, *Tableau des Différens*, 1^{re} partie, tom. II, chap. VI.

(46) Magliabechi, lettre à M. Bigot, dans l'*Anti-Baillet*, à la fin du chap. CXX.

seuls qui se débordèrent : la prose
 fut aussi aux impuretés de quel-
 ques auteurs du même pays, témoin
 l'arabesque d'Héliogabale, composée
 par Léonard Arétin (47). Tous ces
 écrivains sont très-blâmables, et
 d'autant plus indignes d'excuse, qu'ils
 connaissaient la faiblesse de leurs
 lecteurs. Ils n'étaient pas d'un pays
 où la nature se soutienne contre les
 vains objets, mais d'un pays où
 elle est facilement échauffée : ce qui
 faisait que le Pogge envoyait aux Suisses
 l'honnêteté et la bonne foi qu'il ob-
 servait parmi eux. Il ne pouvait assez
 admirer les bains de Bâle, où les
 hommes et les femmes, les garçons
 et les jeunes filles se trouvaient en-
 semble en chemise, sans faire naître
 de mauvais soupçons. *Poggius Flo-
 rentinus de thermis Badensibus Helve-
 tiorum admirabundus scripsit ad
 Leonh. Aretinum* (48), *in iis pueros
 etellasque viros et foeminas simul
 conspici : sæpè foeminas nudas nudo
 corpore obviam ire, nullâ inhonesti sus-
 picione : masculos campestribus seu
 ruralibus, foeminas linteis indui
 stibus, crurum tenus à latere scissis :
 neque collum, neque brachia, neque
 pedes tectos tegere, etc. Et addit postea :
 cernunt viri uxores tractari, cernunt
 liberi colloqui. Est quidem illis so-
 latio, nihil his commoventur, nihil
 mirantur : omnia BONA MEN-
 TE fieri putant, neque est ex iis,
 qui zelotypus esset, ô mores nostris
 Italici) dissimiles, qui semper res
 in deteriorem partem excipimus :
 quousque adeò calumniis delectamur
 obtreccionibus, ut, si quid vide-
 mus per ullam conjecturam, statim
 in manifesto crimine attestemur.
 Non video, imò nostras execror animi
 diversitates, etc. (49).*

(F) Il n'eût pas voulu revenir au
 monde.] Voici ses paroles (50) : « La

(47) *Exstat in monumentis Desiderii Erasmi
 Rotodami ex recensione editis, oratio invitato-
 ris Heliogabali Romanorum imperatoris, habi-
 ta in concione ad meretrices, quam à Leonhardo
 Aretino compositam plerique credunt. Sacra
 Eleusinia patefacta, pag. 21. Voyez, touchant
 les Sacra Eleusinia, tom. XII, pag. 88, l'arti-
 cle PIERRE, citation (3).*

(48) Cette lettre est la CCCXXV^e. parmi
 celles d'Énée Silvius.

(49) Matthias Berneggerus, *Question. Miscel-
 lanæ. XC ex Taciti Germania.*

(50) La Mothe-le-Vayer, lettre CXXXIV, à
 la page 204 du XII^e. tome.

» vie toute seule me paraît si indiffé-
 » rente, pour ne rien dire de plus
 » à son désavantage, qu'outre que je
 » n'élirais jamais d'en recommencer
 » la carrière, s'il était à mon choix
 » de le faire, je n'échangerais pas
 » les trois jours calamiteux qui me
 » restent dans un âge si avancé
 » qu'est le mien, contre les longues
 » années que se promettent une in-
 » finité de jeunes gens dont je con-
 » nais tous les divertissemens. Certes
 » je pourrais jurer aussi-bien que
 » Cardan sur la vérité de ce senti-
 » ment, si je jugeais plus à propos
 » de vous rapporter ses termes, aux-
 » quels je souscris, bien que, selon
 » sa façon ordinaire d'écrire, ils
 » soient plus sensés qu'ils ne sont
 » élégans : *Nos, per Deum, for-
 » tunam nostram exiguam, atque
 » in ætate senili, cum ditissimo ju-
 » vene, sed imperito, non commu-
 » taremus.* » Je suppose avec une
 grande vraisemblance un fait sur le-
 quel il ne s'est pas expliqué précisé-
 ment ; c'est que la carrière de la
 vie, qu'il n'eût pas voulu recom-
 mencer, serait la même qu'il avait
 presque achevée. D'où je conclus
 qu'il n'y a guère de rôles qui paraîs-
 sent dignes d'être répétés sur le
 théâtre du monde, à un homme de
 jugement ; car celui qui était échu
 à la Mothe-le-Vayer était le plus
 souhaitable que l'on puisse concevoir
 dans cette classe de personnes. Il n'y
 manquait aucun agrément, si nous
 en jugeons par l'extérieur. La Mo-
 the-le-Vayer naquit dans la ville ca-
 pitale : c'est un avantage que tous
 les hommes de lettres, et bien d'au-
 tres aussi se donneraient, si cela
 dépendait d'eux. Il fut très-bien
 élevé par un père docte (51), et que
 son mérite et ses emplois (52) ren-
 dirent considérable. Il fut utilement
 aimé et considéré des deux cardi-
 naux qui gouvernèrent la France
 successivement : les beaux titres et
 les emplois honorables ne lui man-
 quèrent point ; car il fut conseiller
 d'état ordinaire et précepteur du
 frère unique du roi. Il se distingua

(51) Voyez la Croix du Maine, pag. 84, qui
 le nomme Félix de la Mothe-le-Vayer.

(52) Moréri dit qu'il était conseiller du roi, et
 substitut du procureur général du parlement de
 Paris.

glorieusement parmi les auteurs, et mérita une place dans l'académie française. Les ouvrages qu'il publia en très-grand nombre eurent beaucoup de débit. Ils furent mis sous la presse diverses fois séparément, et puis en corps. Il eut du bien autant que sa condition le demandait. Il s'était un peu égaré après les plaisirs illégitimes, pendant les feux de sa première jeunesse (53); mais il s'en délivra bientôt, et depuis il mena très-constamment une vie pure, et qui le fit regarder comme un sectateur rigide de la plus belle morale (54), de sorte qu'il acquit par-là une estime singulière. C'est une plus grande perfection d'être toujours sage, que de le devenir par la voie de l'amendement; mais il est plus difficile de se convertir à la sagesse, que de ne s'en écarter jamais. Il y avait donc dans cette partie du rôle de la Mothe-le-Vayer une espèce d'agrément. Elle faisait souvenir de la force que l'on avait eue de renoncer à un bien connu: force plus grande, se peut-on dire à soi-même, que celle de s'abstenir des voluptés que l'on n'a jamais goûtées. D'ailleurs, n'est-ce pas un agrément, que de trouver dans son partage la jouissance successive des biens du corps et des biens de l'âme? Cela tente plus d'accepter une condition, que si elle était privée des plaisirs de la jeunesse. Cependant, ni ce côté-là, ni tous les autres qui étaient si beaux, ne firent point souhaiter à cet auteur la répétition de son rôle. C'est une preuve qu'il s'y mêla des traverses que nous ne connaissons pas, et qui faisaient tomber la balance du côté du mal. Or si l'infortune a fait irruption sur un assemblage de tant de biens, si elle les a empoisonnés d'une amertume assez dégoûtante pour faire mépriser la vie comme une dignité onéreuse, que l'on n'accepterait pas dans la liberté de la refuser, que pouvons-nous croire de la condition de tant de personnes, qui nous paraît destituée de presque toutes les causes du bon-

(53) Voyez l'Hexaméron rustique, p. 97, 98.

(54) *Virtutis veræ custos rigidusque satelles.*
Horatius, epist. I, lib. I, vs. 17.

Nous avons vu que Patin le nomme stoïque.

heur humain, et exposée à disgrâces? Il y a bien des gens qui soutiennent qu'excepté quelques-uns, aucun vieillard ne voudrait venir au monde, à condition de jouer le même rôle qu'il y a joué; et voudrait bien ne pas mourir, et voudrait vivre toujours: on se flatte que l'avenir serait meilleur; on se rappelle le souvenir du passé, comme une dette faite entre les biens et les maux, qu'on ne souhaite pas de payer dans cette carrière. Les anciens feignent que les âmes qui devaient venir au monde passaient par un fleuve d'oubliance, comme cela l'on eût eu à craindre, si elles ne fissent les rétives. Voyez sur les nouvelles Lettres contre le bourg (55).

(G) *Il s'affligea extrêmement de la perte de son fils unique: mais le démon de telle sorte, le remaria.*] Gui Patin me va donner deux passages nécessaires: » avons ici un honnête homme » affligé. C'est M. de la Mothe-le-Vayer, célèbre écrivain » devant précepteur de M. de » d'Orléans, âgé de soixante » huit ans. Il avait un fils » d'environ trente-cinq ans » est tombé malade d'une fièvre » continue, à qui MM. Esprit, » et Bodineau ont donné » le vin émétique, et l'ont » au pays d'où personne ne » (56). » Ceci est tiré d'une lettre écrite le 26 septembre 1666, trois mois après on en écrivit une autre où nous lisons ces paroles: *Mothe-le-Vayer, pour se remettre de la mort de son fils unique, aujourd'hui remarié à soixante-huit ans, et a épousé la fille de la Haye; jadis ambassadeur à Constantinople, laquelle avait quarante ans. Elle était destinée pour être sibylle. Non in ætem, sed virum, sed vetulæ.* Remarquez qu'on lui donnait soixante et dix-huit ans et que cela ne s'accorde point avec

(55) Nouvelles Lettres de l'auteur de la lettre générale, pag. 722, 719 bis, et 718.

(56) Patin, lettre CCCXXVI, page 100 du volume.

(57) Le même, lettre CCCXLI, III^e tome. Elle est datée du 30 décembre 1666.

avait dit dans une autre lettre (58), qu'en 1649 il était âgé d'environ soixante ans. Les nouvellistes de M. de Vize s'arrêtèrent au nombre rond; ils assurèrent que la Mothe-le-Vayer se remaria à quatre-vingts ans. La mort de M. Godeau fit parler de celle de M. de la Mothe-le-Vayer, qui laissait par son trépas une seconde place vacante dans l'académie. C'était un homme très-docte, qui avait beaucoup de belles-lettres, et qui a laissé au public 15 ou 16 volumes d'Oeuvres diverses, qui lui ont acquis beaucoup de réputation. Il avait été précepteur de Monsieur, frère unique du roi, et s'était marié à l'âge de quatre-vingts ans, à mademoiselle de la Haye. Il a encore vécu plusieurs années après son mariage. Voilà de quelle manière les nouvellistes s'en entretenirent; et comme ils ne dirent rien que de véritable, je n'ai rien à vous dire davantage sur ce sujet (59). L'auteur des Nouvelles de la République des Lettres s'est attaché aux soixante et dix-huit ans. Je rapporterai un peu au long ce qu'il a dit, parce qu'on y trouve, entre autres choses, que ce mariage fut une faiblesse que les philosophes ne pardonneront jamais. M. Petit décharge son indignation sur quelques savans qui se sont imaginé que la description de l'antré des nymphes regarde la partie caractéristique des femmes (60). Il dit qu'après la guerre que ces gens-là ont déclarée à la science et à la raison de l'homme, il ne manquait plus rien à leur fureur, que d'entreprendre la ruine des belles-lettres par la flétrissure d'Homère. On voit bien que cela regarde la 4^e. journée de l'Hexaméron rustique de M. la Mothe-le-Vayer, insigne pyrrhonien. Effectivement, il vaudrait mieux que, sur ses vieux jours, il n'eût pas laissé imprimer un écrit tel que celui-là, où, malgré les ménagemens qu'il garde en plusieurs endroits, on ne peut nier qu'il n'y ait trop de pensées impu-

res. Mais ce n'est pas la seule chose qui ait fait tort à la dernière partie de la course de ce vénérable vieillard, dont la vertu avait si heureusement marché sur les vestiges des anciens sages : il s'était remarié à l'âge de soixante-dix-huit ans, et c'est là une faiblesse que les philosophes ne lui pardonneront jamais (61). Parce que tous les habiles lecteurs souhaiteront de connaître en original cette indignation de M. Petit, et qu'ils n'auront pas tous sous la main son ouvrage de Sibyllâ, je rapporte ici ses paroles : *Sed et propudiosa quorundam interpretamenta exploduntur, qui istâ imagine antri nymphae ænigmaticè ab Homero designatum censent : quibus cum opponitur duarum ejus antri portarum descriptio, eò amenticæ et furoris procedunt, ut ad adversæ et aversæ seu posticæ veneris flagitiosa divortia confugere non erubescant. Adeò impudentes ut non vereantur poëtarum omnium principem, litterarum parentum, ingeniorum fontem, ad hæc transferre nefanda. Nempè hoc illis ad extremam vecordiam restabat, ut qui rationi humanæ et scientiis bellum indixissent, litteras quoque omnes infamato earum principe, quantum in ipsis esset, perderant* (62). Au reste, ce fils de la Mothe-le-Vayer avait place parmi les abbés savans; c'est à lui qu'on croit que M. Despréaux adressa sa IV^e. satire. Il publia, en 1656, une traduction française de Florus, et la dédia au duc d'Anjou, frère unique de sa majesté. Il assure qu'il donne ce Florus sur les traductions que ce jeune prince en avait faites. Cette version est accompagnée d'un commentaire docte et curieux, où celle de Coëffeteau est bien critiquée. Voyez les louanges que l'abbé de Villeloin a données au père et au fils (63).

(H) L'endroit..... où il nous apprend qu'il n'eut pas sujet de pleurer sa première femme (64) est bien fa-

(58) Voyez le passage de Patin, rapporté dans la remarque (B).

(59) Mercure Galant de l'année 1673, tom. II, pag. 38 et 39, édition de Hollande.

(60) L'auteur d'un traité d'anatomie, intitulé : *sera Eleusinia patefacta*, explique de la même manière l'antré d'Atalante; de quo Ælian., Var. hist., lib. XIII, cap. I.

(61) Nouvelles de la République des Lettres, octobre 1686, pag. 1118, 1119.

(62) Petrus Petitus, de Sibyllâ, lib. II, cap. X, in fine, pag. 234.

(63) Marolles, Mémoires, pag. 194.

(64) J'ai dit dans l'article CRITON (George), tom. V, pag. 339, rem. (B), qu'elle était



vorable à ceux qui disent, etc.....]
 D'abord je dois avertir qu'il ne se plaint point d'aucune galanterie de son épouse : il avoue seulement que les inconvénients du mariage lui sont peut-être aussi connues qu'à tout autre. Voici ses paroles : il écrit à un ami qui lui avait fait savoir qu'un certain homme s'était séparé de sa femme pour cause d'adultère.
 « Ne pensez pas que je veuille
 » vous paranymphe ici un genre
 » de vie dont je ne connais peut-être
 » pas moins tous les inconvénients
 » que ceux qui en sont les plus dégoutés. J'ai toujours pris ce sommier pour Dieu assoupi notre premier père devant que de lui présenter une femme, non-seulement pour un avis de nous défier de notre vue, comme d'une très-mauvaise conseillère là-dessus, mais encore pour une instruction morale, que personne vraisemblablement ne s'en chargerait, si l'on avait les yeux de l'esprit assez ouverts pour voir dans l'avenir à combien d'infortunes celui-là se soumet, qui accepte une société si périlleuse. Et je n'ai jamais lu le premier vers du X^e. livre de la Métamorphose d'Ovide, où il donne au dieu Hyménée une robe de safran,

..... *Cresco velatus amictu,*

» sans m'imaginer que ce poète nous
 » a possible voulu faire une leçon
 » de ce qui est si essentiel au mariage. Les soucis d'une famille dont vous vous chargez, l'exposition où vous entrez à tant de coups de fortune, la jalousie inévitable que vous aurez d'une femme, pour peu qu'elle vous agrée, ou que votre honneur vous touche, ne sont-ce pas autant de sujets de jaunisse ? Et n'est-ce pas une merveille si le tempérament le plus sanguin, ou le plus enjoué, ne tombe par là dans une passion ictérique ? Mais après tout, il faut acquiescer à nos destinées, et à ce que les plus sages législateurs nous ont ordonné pour le mieux sur ce sujet. Nous ne pouvons pas changer leurs décrets, et nous pouvons nous rendre encore plus misérables, en prenant une route beau-

» coup plus périlleuse que celle
 » qu'ils nous ont prescrite (65).
 Par ces dernières paroles il fait entendre que les inconvénients du mariage ne sont point le pis aller de la condition humaine ; c'est ce qu'il avait dit clairement dans les pages précédentes. *Je suis trompé si cet homme ne trouve le remède qu'il veut appliquer à son infortune, pire que le mal qu'il a cru intolérable, et s'il n'expérimente, à la longue, qu'en beaucoup de façons le concubinage a quelque chose encore de plus dur que le mariage. Car il me semble que ce n'est pas assez dire de prononcer simplement avec cet ancien,*

*Tam malum est foris amica, quam malum est
 uxor domi (*)*.

..... *Il est bien plaisant s'il croit trouver plus de correspondance dans le libertinage, et s'il pense être animé avec plus d'ardeur et de sincérité tout ensemble, où l'on n'emploie que des feux d'artifice. Vous avez connu aussi-bien que moi des personnes plus empêchées à se tirer des embarras qui viennent d'une vie licencieuse, et telle qu'il se l'imagine, qu'on ne le peut être parmi toutes les disgrâces qui suivent des noces infortunées (66). Tout cela est digne de la sagesse et de l'esprit de ce grand auteur. Mais venons à ce qu'il a dit de plus essentiel au commentaire de mon texte.*

« Je ne veux pas pénétrer si avant
 » que vous faites dans les secrets de
 » ce mariage. Il me suffit de vous
 » dire qu'il y a long-temps que, sans
 » être grand prophète, l'on pour-
 » vait prédire cette aventure. Jamais
 » homme n'a fait paraître une amour
 » plus folle pour sa femme, qu'il
 » témoignait affectionner avec toutes
 » les passions d'un Russe. Or c'est
 » un grand défaut à un homme sage,
 » qui se doit fort éloigner de ce pro-
 » cédé ; *Adulter est uxoris amator*
 » *acrior* ; et c'est, selon le sens de
 » Labérius, mettre soi-même sa fem-
 » me dans le libertinage, qu'on
 » nomme aujourd'hui coquetterie.

(65) La Mothe-le-Vayer, lettre LXXXVI, à la page 224 et suiv. du tome XI.

(*) Labérius.

(66) La Mothe-le-Vayer, la même, pag. 223, 224.

raiter de la sorte. Aussi ne
 -on nier que la façon de vi-
 celle-ci n'ait été telle à la
 que ce n'est pas lui faire
 tort, ni être fort crédule,
 ire une partie des gentil-
 dont son mari l'accuse. Et
 oins, que lui impute-t-il,
 avoir vécu à la mode? En
 nos mœurs sont arrivées,
 e regard, à une étrange pé-
 et la prostitution de ce
 par ceux mêmes qui croient
 ur honneur dépend absolu-
 de sa conduite, n'est pas
 able par le raisonnement,
 ant que ce que nous voyons
 s jours qui la puisse faire
 ; (*) *Eò prolapsi mores*
nt, ut nemo ad suspicanda
ria nimium credulus videri
 Et jamais la grammaire la-
 e rendit par ses préceptes
 ie si indéclinable, que no-
 duite, insensée pour ce re-
 l'a fait inévitable en ce
 par une plaisante synony-
). » Ne croyez pas que la
 -Vayer soit le seul auteur
 once des arrêts si effroya-
 i satiriques : une infinité
 livres nous mènent à ce ju-
 Je serais trop long si je les
 ndiquer; voyez seulement
 uns des plus nouveaux,
 s se terminent en *ana* (68),
 n les appelle contes, let-
 moirès, comédies, nouvel-
 Ils nous représentent l'im-
 comme un déluge de Deu-
 qui couvre toute la terre,
 e un mal que le mariage
 lieu de le refréner.

portent à conclure que le
 nt parle Sénèque est reve-
 emps, dis-je, où la multi-
 adultéresses effaçait la hon-
 crime, où la fidélité con-
 it une preuve de laideur,
 e prenait un mari qu'afin
 l'amour d'un galant. La
 n de Sénèque est d'une si-
 rce, que j'aime mieux la
 e la traduire faiblement.

nt.

the-le-Vayer, *là même*, pag. 222,

• Ménagiana, Harlequiniana, Fure-
 it-Evremoniana.

Non expedit notum omnibus fieri, quàm multi ingrati sint, pudorem enim rei tollet multitudo peccantium: et desinet esse probri loco, commune maledictum. Numquid jam ulla repudio erubescit, postquam illustres quædam ac nobiles fœminæ non consulum numero, sed maritorum annos suos computant? et exeunt matrimonii caussâ, nubunt repudiû? Tam diu istud timebatur, quamdiu rarum erat, quia verò nulla sine divortio acta sunt; quod sæpè audiebant, facere didicerunt. Numquid jam ullus adulterii pudor est, postquam eò ventum est, ut nulla virum habeat; nisi ut adulterum irritet? argumentum est deformitatis, pudicitia. Quam invenies tam miseram, tam sordidam, ut illi satis sit unam adulterorum par? nisi singulis divisit horas, et non sufficit dies omnibus? nisi ad alium gestata est, apud alium mansit! Infrunita et antiqua est, quæ nesciat, matrimonium vocari unius adulterium..... horum delictorum jam evanuit pudor, postquam res latius evagata est (69).

Les partisans des vœux monasti-
 ques se prévalent de cela; comme
 si l'on ne pouvait plus les combattre
 par la raison que l'incontinence
 qui existe naturellement au maria-
 ge, et qui est presque toujours la
 cause du mariage, doit être laissée
 dans la pleine liberté de recourir à
 son but. Qu'elle y parvienne tant
 qu'elle voudra, disent-ils, elle n'en
 est pas moins domtée, et autant
 vaut-il la brider par le vœu du cé-
 libat que par la promesse solennel-
 le de la fidélité conjugale. Ce sont
 deux sortes de sermens qui doivent
 être aussi inviolables l'une que l'aut-
 re; et si l'une n'est pas mieux gar-
 dée que l'autre, comme la pratique
 le montre, que gagnerait-on par
 l'abrogation des lois monastiques?
 On ne cesse de crier que les religieux
 et les religieuses commettent ensemble
 mille et mille saletés. On fait des lis-
 tes épouvantables des bâtards et des
 avortons, et de tels autres désordres
 provenans du célibat des ecclésiast-
 iques (70). Mais je vous prie, si ces

(69) Seneca, *de Benefic.*, lib. III, cap. XVI, pag. m. 53. *Vide etiam ibid.*, lib. I, cap. IX.

(70) Voyez le livre intitulé : le Cabinet du roi de France, dans lequel il y a trois portes précieu-

personnes, engagées à la continence par le vœu du célibat, demeureraient libres dans le monde, ne se porteraient-elles pas à des souillures encore plus grandes? Lisez un peu ce que les auteurs rapportent des avortemens de Paris (71). Sous la couverture du mariage, hors de la crainte des suites, à quoi ne s'abandonne-t-on pas? Et si celles qui ont à craindre l'embarras où se trouva le renard, je veux dire la nécessité de se tenir enfermées jusques à ce qu'elles aient le ventre plat comme quand elles entrèrent, font le saut, doit-on se promettre rien de bon de celles qui en pareil cas n'ont pas besoin de se cacher, le mariage couvrant leur faute aux yeux du public? Mais vous avez beau faire, partisans des vœux monastiques, vous ne persuaderez jamais avec tous les témoignages qu'il vous plaira de citer de la Mothe-le-Vayer, et de cent autres auteurs, que la promesse de fidélité conjugale ne soit mieux gardée que le vœu du célibat; et que l'hymen ne soit un remède d'inc continence pour un grand nombre de personnes. Il ne faut pas trop presser ce qu'a dit un fort honnête homme, également recommandable par la gloire de son père et par sa propre vertu. Il a dit dans l'un des meilleurs ouvrages que nous ayons sur la morale chrétienne, intitulé *de la Paix de l'Âme et du Contentement de l'Esprit*, livre sérieux, grave et rempli d'onction, qu'un mari dont la femme n'est point fidèle doit pratiquer le grand remède aux maux irremédiables, qui est la patience, et que la bonne compagnie de tant d'honnêtes gens qui sont en la même condition aide à le supporter, et qu'il ne le faut pas trouver plus étrange que de porter un chapeau à la mode (72). Encore un coup, il ne faut point trop presser cette expression; car le nombre de

ses d'incalculable valeur. Il fut adressé à Henri III, le 1^{er} de novembre 1581. On y renvoie souvent à un autre livre intitulé : *La Polygamie sacrée*. Ces deux livres sont pleins de choses qui font horreur. Mais cela paraît outré.

(71) Voyez l'article PATIN, tom. XI, pag. 449 et 455, remarque (C) et (F).

(72) Pierre du Moulin le fils, *Traité de la Paix de l'Âme*, livre III, chap. XIV, pag. 382, édition de Paris, 1673.

ceux qui suivent la mode dans les habits surpasse le nombre de ceux qui ne le font pas. Ce sage théologien veut en dire plus.

Ce que j'ai dit du renard sera intelligible, quand j'aurai conté ces messieurs et ce que j'ai lu touchant les mauvais effets des vœux qu'ils veulent justifier. C'est un conte que je n'ai pu encore trouver le premier dans les *Annales Ecclésiastiques* : mais mis des gens en quête pour le trouver. En attendant voici tout ce que j'en est venu à ma connaissance. Vers l'an 1537, la comtesse de Gatala, par le conseil d'un jacobin nommé Baptiste de Crème, fonda une confrérie de la Victoire de la même contre la chair..... Pour gagner cette victoire, une certaine comtesse, nommée Julie, mettait dans un lit un jeune homme avec une jeune fille, et leur mettait au milieu un crucifix comme une barre entre deux, afin qu'ils ne se donnaient des coups de pied, tout ainsi qu'on met des perches ou barres entre deux chevaux : et c'était là l'épreuve. Cette confrérie se multiplia prodigieusement. Souventes-fois telles comtesse, dit mon auteur (73), vont dans plusieurs villes qui leur sont circonvoisines, pour visiter leurs prestres beaux-pères spirituels, d'où elles ont leur nid en plusieurs lieux. Mais souvent il leur arrive comme il fist à un certain religieux affamé, lequel entra dedans une chambre par un pertuis, là où il mangea tant, que le ventre lui vint si gros qu'il n'en pouvoit sortir : ainsi en prend-il souvent ces bonnes dames, quand elles sont trent dedans les chambres de leurs beaux-pères confesseurs, le ventre leur devient si enflé, qu'elles ne peuvent contraindre de demeurer là, et n'en bouger jusqu'à ce que le ventre soit meur, à cause du repas qu'elles ont fait par trop excessif : ce qui leur advient par leur gourmandise d'autant qu'elles sont affamées. Et c'est ce renard susdict (75). Il

(73) Histoire de la Mappemonde papale, pag. 81, édition de 1567, in-4^o.

(74) Histoire de la Mappemonde papale, pag. 82.

(75) Voici ce que dit Horace, epist. VII, I, vs. 29.

Fortè per angustam tenuis vulpecula riu-

nise, et dans d'autres villes, sa ces garnemens de Guas-76).

rnons à la Mothe-le-Vayer. re. judicieusement que cette épudiée s'était perdue par la son mari, qui l'aimait trop lent. Erantôme par cette raisur le compte de plusieurs mauvaise vie de leurs épouses néralement parlant, on peut que la part des hommes dans désordres est infiniment plus que celle des femmes. Ils sont gateurs, les solliciteurs, les ars. C'est ce qu'un auteur du ècle expose très-bien pour la tion du beau sexe. L'on voit vent, dit-il (78), des femmes s, cruelles, meurdrières, s, gourmandes, sacrileges, esses, et generalement tachées genres et espece de tous maux ainsi qu'eux: ains au contraire, our la pluspart, humbles, es, sobres, chastes, sages, tables, de cœur doux et hu- t s'il y en a, comme l'on me alleguer, quelques-unes vi- je dy et maintien qu'elles e induites et incitées le plus par les hommes, sans l'in- desquels, s'en trouveroit u peu de telles. Et pour par- ouvertement, pour un petit de mauvaises femmes qu'il y us part des hommes ne valent si aucun me veut à ce contre- luy demande, quels seroyent nes s'ils estoyent ainsi com- nt induits, excitez, et solli- r les femmes à mal, vice, et comme elles sont par eux ? d'eux-mesmes, et sans au-

*in cameram frumenti, pastaque rur-
sis
s pleno tendebat corpore frustra.
tela procul : si vis (ait) effugero istinc,
cavum repetes arctum, quem macra
rubisti.*

Je sais si l'on peut appliquer aux per-
ette confrérie ce passage d'une lettre
a Gonzaga, pag. 134 : Avete ridette
e piacevolezze che io vi narri occorse
stalline, e lui. Ce lui était Hortensio

ntôme, Mémoires des Dames galantes,
g. 54. 55.

de de Taillemont, Lyonnais, dans ses
s Champs Faës, à l'honneur et exal-
Dames, imprimés à Lyon, 1553,

cune persuasion, ils sont ja tant cor-
rompus et vicieux ? lequel doit l'on
estimer plus excusable celui qui par
l'induction d'autrui laisse la vertu,
et l'homme s'esforce luy mesme la
chasser, tesmoing l'experience qu'en
voyons journellement : et par laquel-
le, je m'esbahy d'avantage de ces
nouveaux hommes, lesquels ne ces-
sent de blasmer aux femmes un vice
qui leur est trop plus commun qu'à
elles : et bien qu'ainsi ne fust, et que
les femmes (comme ils disent) fussent
sujettes à la lubricité et luxure (ce
que toutesfois je nie) ne devroyent-
ils estimer autant ou plus vilain,
et abominable, une infinie quantité
d'autres vices et imperfections qu'ils
ont en eux, et le moindre desquels
n'est moins à blasmer qu'iceluy ?
Je ne sçay dont tel erreur leur pro-
cede, sinon qu'ils veulent condam-
ner autrui pour se justifier, ce que
toutesfois ils ne feront en mon en-
droit : car je les cognoy presque ge-
nerallement tous tant adonnez à ce
mesme vice, entre autres, qu'il n'y a
si petit et malheureux d'entr'eux qui
ne desire accomplir et assouvir sa
volupté avec toutes, et autant de fem-
mes qui lui plaisent : tellement que
si l'honesteté et chasteté d'elles n'y
repugnoit, il n'y auroit non plus
de continence entre les humains,
qu'entre les bestes brutes (79). Mais
comme nous voyons, encores que
sans cesse elles soyent sollicitées, et
qu'avec trop moindre payne que les
hommes elles puissent avoir le comble
de leur plaisir, si les voit-on peu sou-
vent tomber en telles fautes : laquel-
le, encor qu'elle soit plus blasmée en
elles qu'aux hommes qui en font
presque vertu, si n'est elle moins
desplaisante à Dieu de l'un que de
l'autre : et trouve fort estrange qu'el-
les soyent si aigrement blasmées de
ce mesme dequoy ces fols se glori-
fient, et qu'elles font le plus souvent
avec quelque droict ou excuse : où
eux ils ne s'en scauroyent excuser.
Ce qu'on a dit depuis peu sur la fai-
blesse des hommes, et sur la force
des femmes, dans un livre intitulé
*Molière Comédien aux Champs Éli-
sées* (80), est la meilleure chose qui

(79) Conférez ce qui a été dit dans l'article
LAMPONIANO, tom. IX, pag. 49, citat. (18).

(80) Imprimé l'an 1696. Voyez la scène VI du

soit dans l'ouvrage; et sans doute celui qui a fait la satire des maris, pour répondre à M. Despréaux, auteur de la satire des femmes, a eu une plus ample matière que M. Despréaux.

(I) *On a lieu de s'imaginer qu'il connaissait par expérience les mauvais côtés du mariage, les querelles du jour, la manière de les apaiser la nuit, etc.*] Voyez la lettre qu'il écrivit à un homme qui lui avait demandé conseil sur le mariage. Il y fait d'abord le dénombrement de quelques imperfections que les anciens ont attribuées à l'autre sexe, et puis il ajoute (81): « Mais ni ce défaut de capacité, ni assez d'autres vices dont celles de ce temps abondent plus que jamais, ne seraient peut-être pas si considérables, si nous avions les remèdes que les anciens pratiquaient contre les plus incorrigibles. Car outre la répudiation, qui leur était permise s'ils trouvaient leur femme dans de bien légères fautes, ils avaient droit en quatre cas de leur ôter la vie, et elles en couraient le hasard autant pour avoir bu du vin, ou employé de fausses clefs, comme pour avoir supposé des enfans, ou commis un adultère..... (82). Or comme nos lois sont fort éloignées d'une si grande sévérité, il se trouve que leur indulgence favorise les débauches et la dépravation des femmes, jusques à tel point que, n'étant aujourd'hui retenues par nulle sorte de crainte, je ne vois rien qu'on doive raisonnablement espérer des plus retenues.

• *Paucæ aded Cereris vittas contingere dignæ* (*).

» Que s'il en faut excepter quelques-unes, pour ce qui touche l'honneur, qui vous garantira du reste de leurs infirmités, que les plus grands philosophes ni les puissans empereurs n'ont pu corriger? Phi-

III^e. acte, pag. 157 et suiv., édit. d'Amsterdam. Vous trouverez les mêmes choses dans la IV^e. partie des Diversités curieuses, pag. 68 et suiv., édition de Hollande.

(81) La Mothe-le-Vayer, lettre XLV, pag. 357 du X^e. tome.

(82) La même, pag. 358, 359.

(*) *Juven., sat. 6, vs. 50.*

» lippe de Macédoine (*1),
» de fort bonne grâce qu'il
» naissait point d'humeur b
» se comme celle de sa fem
» pias, qui lui faisait inc
» la guerre. Leurs jeux, le
» de bouche, et le reste de l
» fusions excèdent aujourd'h
» des plus débauchés de no
» et font bientôt ressentir à
» la vérité du proverbe itali
» *sa di spessa, noce che n*
» pensez pas pourtant que
» grins ni les riottes de la
» vous exemptent des devoi
» nuit. Il n'y a point de rep
» pacification à espérer, si
» vient de ce côté-là,

• *Sed lateri ne parce tuo, par om est* (*2).

» Et vous éprouverez que la
» d'entre elles ressemblaient
» fontaine de Hammon (*3),
» être très-froide le jour, n
» pas moins bouillante la
Quand un homme marié tien
gage, il donne un très-grand
croire, 1^o. qu'il a passé bien
par cette épreuve; 2^o. que
qui lui a fait si bien connaître
qu'on doit apposer aux ré
tions; 3^o. qu'il est bien sty
tinguer entre les querelle
mand qui lui ont été susci
qui sont semblables à la mau
meur d'un créancier mal pay
querelles qui naissent d'un i
ment chagrin.

(K) *Je parlerai des éditions* *OEuvres*] Son fils les rassembla
corps, l'an 1653, et les dédi
dinal Mazarin. Cette édition,
ayant été suivie d'une secon
fit une troisième, *plus ample*
exacte que les deux premièr
et la dédia au roi, l'an 166
ce temps-là il s'en est fait
quinze volumes in-12, qui
plus de traités que la derri
tion in-folio, qui était en tr
mes. Ces trois volumes in
sont que les douze premiers
l'édition in-12. Les XIII^e.
XV^e. contiennent les livres

(*1) *Dio Chrys., or. 2.*

(*2) *Ov., l. 2, vs. 413, de Art. au*

(*3) *Diod. Sic., l. 17.*

(83) *Épître dédicatoire de la troisi*

a au public l'an 1667, 1668
 il y a beaucoup de profit à
 la lecture de cet écrivain,
 l'avons point d'auteur fran-
 approche plus de Plutarque
 -ci. On trouve de belles pen-
 ndues dans ses ouvrages, on
 de solides raisonnemens.
 et l'érudition y marchent de
 ie. L'esprit paraîtrait sans
 beaucoup plus s'il allait seul :
 ités et les citations qui l'ac-
 ent l'offusquent souvent ;
 quelques endroits il tire
 grand brillant de l'appli-
 cieuse d'une pensée étran-
 uteur s'était appliqué, en-
 lectures, à celle des rela-
 voyageurs. Ordinairement
 un but particulier dans cette
 M. Daillé (84) ne s'y attache
 pour y trouver des diffé-
 entre la manière dont les
 avaient converti les anciens
 et la manière dont les mis-
 es du pape convertissent les
 ix. Notre le Vayer se propo-
 autre chose ; il ne cherchait
 argumens de pyrrhonisme.
 rsité prodigieuse qu'il ren-
 entre les mœurs et les usa-
 différens peuples le charmait :
 eut cacher la joie avec la-
 il met en œuvre ces maté-
 et il ne cache pas trop les
 uences qu'il voudrait que l'on
 t ; c'est qu'il ne faut pas être
 icisif qu'on l'est à condamner,
 mauvais et déraisonnable,
 ne se trouve pas conforme à
 nions et à nos coutumes. Je
 pas s'il croit, avec Cardan,
 pinion est la reine du genre
 (85) ; mais je crois qu'il au-
 faire une harangue aussi
 sur l'empire de l'opinion, que
 le Schuppins (86), et un ex-
 commentaire sur ces trois
 e Sophocle :

καί, καταρκύ τοῦ δὲ κακῆσθαι
 πατρὸς
 πείφυκά γ' εἰδὲ μὴ, μείως βλά-
 σῃ.

oyez sa Vie, composée par son fils.
Estimatio et Opinio rerum humanarum
int. Cardanus, lib. III de Utilit. ; apud
us, Coups d'Etat, pag. m. 92.
le sieur Christophe Pellérus la cite quel-
lans son Politicus sceleratus impugnatus.
pag. 55, 56 et 219.

Τὸ γὰρ νομισθὲν τῆς ἀληθείας κρατεῖ.

*Pausa : sat est me hoc patre natum dicier,
 Natus tamen si sum : sin autem, obest parum.
 Nam veritate potentior est opinio.*

Son Traité de l'Instruction de Mon-
 seigneur le Dauphin (87) et celui de
 la Philosophie des Païens sont des
 meilleurs qu'il ait faits. Celui des
 historiens est bon ; mais comme M.
 Baillet le remarque finement, il ne
 lui a pas coûté beaucoup de peine
 (88). J'y ai remarqué bien d'autres
 fautes que celles dont j'ai fait men-
 tion dans les articles de Suétone et
 de Tacite. *Personne n'ignore que ses*
dernières œuvres ne soient bien moins
raisonnables que celles qu'il avait
composées dans la fleur et la vigueur
de son âge. Ce sont les paroles de
 M. Baillet (89).

M. de Vigneul-Marville prétend
 que les ouvrages de la Mothe-le-
 Vayer ne sont qu'un amas de ce qu'il
 avait trouvé de meilleur dans le
 cours de ses lectures ; qu'on lisait au-
 trefois ces sortes de rapsodies, mais
 qu'elles ne sont plus de notre goût
 (90). Il y a trop de dureté et trop
 d'injustice dans ce jugement : les per-
 sonnes équitables mettront toujours
 une grande différence entre les écrits
 de la Mothe-le-Vayer et les rapso-
 dies. Ce n'était point un auteur qui
 entassât des passages les uns sur les
 autres, à la manière des compilateurs
 d'un *Florilegium* ou d'un *Polyan-
 thea*. Il se contentait de confirmer ses
 pensées par celles des plus excellens
 auteurs de l'antiquité, ou d'employer
 des éruditions qui fournissaient de
 nouvelles vues par l'application qu'il
 en faisait, et par les conséquences
 qu'il en tirait. Ce n'est point ce qu'on
 appelle rapsodies. Il débite du sien
 une infinité de choses, il y mêle
 beaucoup de sel et beaucoup d'es-
 prit ; et s'il y mêle aussi beaucoup
 de choses d'emprunt, et qui ne sont
 pas choisies avec assez de discerne-
 ment, il ne laisse pas d'être vrai qu'il
 résulte de tout cela un ouvrage dont

(87) Voyez Sorbériana, pag. 223, édition de
 Hollande.

(88) Baillet, Jugemens des Savans, tom. II,
 chap. V, art. 186.

(89) Là même, tom. I, II^e. part., chap. IX.

(90) Vigneul-Marville, Mélanges d'Histoire et
 de Littérature, tom. II, pag. 300, édition de
 Hollande.

la lecture est très-utile, et qui plait encore à quelques bons connaisseurs. M. de Vigneul-Marville croit faire beaucoup d'honneur à la France en disant que les *rapsodies* de la Mothe-le-Vayer ne sont plus de notre goût, et qu'on ne perd plus de temps à les lire; mais il est à craindre qu'on ne se confirme par-là dans le jugement que font plusieurs étrangers, que la France, trop dégoûtée de tout ce qui sent l'érudition, ne s'occupe qu'à polir sa langue, et qu'à bien tourner des portraits et des caractères. Les meilleurs écrits des premiers académiciens ne sont pas moins négligés que ceux de la Mothe-le-Vayer (91) : cependant l'on tombe d'accord que l'académie française n'a jamais été mieux remplie que dans ses commencemens.

(91) Je fais cette remarque, afin qu'on voie que si la Mothe-le-Vayer n'est point lu comme autrefois, cela procède d'un dégoût général de presque tout ce qui n'a pas la grâce de la nouveauté.

VAL (GEOFFROI DU), cherchez VALLÉE, ci-dessous.

VAL (JEAN DU), médecin à Issoudun, sa patrie, a traduit en français l'Antidotaire, ou le Dispensaire de Jean-Jacques Weccker, médecin à Bâle, et y a joint diverses choses de sa façon. Le livre fut imprimé à Genève, in-4°, l'an 1609. La nouvelle édition de Vander-Linden, de *Scriptoribus Medicis*, n'en fait aucune mention, non plus que de JACQUES DU VAL, médecin d'Évreux, qui publia (a) un livre français des *Hermaphrodites et accouchemens des femmes*, l'an 1612 (b). Il avait déjà publié (c) un livre des *Fontaines médicinales des environs de Rouen* (d), et une *Méthode nouvelle de guérir les catarrhes* (e).

(a) A Rouen, in-8°.

(b) M. Drelincourt m'a appris ceci.

(c) A Rouen, 1603, in-12.

(d) A Rouen, 1611, in-8°.

(e) Je tiens ceci de M. Bourdelet.

VALDÈS (JEAN), et *Valdesius*, florissait à Rome le pape Jules II. C'était un Espagnol de belle taille, bien fait. Son savoir, son trier, et l'amitié de plusieurs grands lui procurèrent beaucoup de richesses. Il devint amoureux de la fille d'un sénateur, qui n'était pas moins vertueuse que le; et quand il eut vu que le moyen de contenter sa passion était d'aimer pour le sacrifice, il tint des discours de mariage et passa même jusques à la signature du contrat. Un jour on découvrit qu'il ne se pouvait pas pousser l'affaire, et queques à la bénédiction nuptiale, il vu ses engagements à l'état ecclésiastique. Cela chagrina beaucoup le père de la fiancée, et il s'en fit d'en faire des plaintes au cardinal Léonard de la Rovere, qui commandait dans Rome en l'absence de Jules II. Ce cardinal fit mettre Valdès au Château d'Ange. Le prisonnier, se voyant chargé d'une affaire criminelle, promit de renoncer à la fiancée, si le pape le lui permettait, et d'épouser la fiancée même elle n'aurait point de peine. En conséquence de cette promesse, il fut élargi sous caution, mais pendant que l'on travaillait à obtenir la dispense, il se trouva si embarrassé entre l'envie de conserver ses bénéfices et de posséder une femme, qu'il put se dégager de ce labyrinthe qu'en se jetant du haut de sa maison (A). Il se k

* On renonce, dit Leclerc, à ce que l'on a déjà, comme on renonce à autre qu'on n'a point encore, et on aspire. Il fallait donc lever l'expression.

os, et mourut sur l'heure, regretté de toute la ville. La maîtresse, ayant su qu'il s'était désespéré, voulut se tuer; il fallut la garder à vue pour empêcher qu'elle n'attentât à sa vie. Vous vous attendez que je vous apprenne que le temps, et un autre soupirant, la consolèrent: mais vous vous trompez; car dès qu'elle eut senti un peu de soulagement, elle se fit religieuse (a).

(a) Tiré de Pierius Valerianus, in *Litterarum Infelicitate*, lib. I, pag. 44, 45.

(A) Il ne put se dégager de ce labyrinthe qu'en se jetant du haut en bas de sa maison.] Le combat que deux passions différentes lui livrèrent fut très-rude: d'un côté il se sentait incapable de se priver des douceurs qu'il avait trouvées dans la jouissance de ses bénéfices, qui étaient d'un gros revenu, et de l'autre il désespérait de résister à la violence de son amour, s'il obtenait la liberté de tenir pour nulles ses fiançailles. Je conserve mes bénéfices, disait-il en lui-même, je ne jouirai pas de la personne dont je suis amoureux, et je ne vois pas que j'aie la force de soutenir cette privation. Je jouis de cette personne, je perds mes bénéfices, et je ne vois pas non plus que j'aie la force de soutenir cette perte. Cela le plongeait dans un chagrin effroyable, et il sentait encore plus rude lorsqu'il faisait réflexion sur le préjudice qu'il causait à sa maîtresse. Il craignait qu'en faisant cesser son contrat de mariage, il ruinait tout à la fois la réputation et la fortune d'une très-honnête fille. Car sans doute il s'imaginait qu'elle ne trouvait plus un parti sortable. La délicatesse des Italiens sur ce caractère est si scrupuleuse, qu'ils ne prennent pas facilement les privautés qu'ils supposent qu'un fiancé a le droit de prendre, et qu'il a prises effectivement. Il se trouve dans les pays où l'on est peu délicat sur la matière, il s'y trouve, dis-je, des gens qui ne veulent pas d'une

fille qui a écouté plusieurs fois les déclarations d'amour d'un jeune galant agréé de la famille; car ils supposent que plus la belle a connu le consentement de ses parents, moins a-t-elle donné de bornes aux caresses du jeune homme. Ils supposent qu'elle a laissé tous les dehors au pillage et à l'abandon. Que ne penseraient-ils pas si l'affaire était échouée entre les fiançailles et le jour des noces? Quoi qu'il en soit, notre Valdès se persuada qu'il ruinerait de réputation sa fiancée s'il faisait déclarer nul son contrat de mariage: elle lui faisait pitié; il avait honte d'en user ainsi, et ces deux passions se joignant aux autres le bourrelèrent si cruellement, que pour s'affranchir de cet esclavage il prit la résolution de se tuer. Il monta donc de bon matin à son belvédère, et se jeta dans la rue. Lisez ce latin: *Valdesius neque libenter sacerdotiis, quæ opulenta erant, abdicare cogitat, neque perferre se amorem, etiam si impunè liceat, ulterius sperat. Igitur cum id consilium se cepisse videret, quod non facile poterat explicare, graviore ob id dolore affectus, quod pudicissimæ fœminæ famam, et fortunam omnem everteret, si repudii nuntium remisisset, magnis excruciatu sollicitudinibus, misericordiæque et pudore confectus, ut erat æstivus dies, turriculam quandam ad prospectum super ædium culmen excitatam discinctus adhuc ascendit, quasi matutinalem auram strictiorem animi gratid captaturus, servuloque mox negotii certi nomine ablegato, nullam aliam rationem nactus, quod se turbulentissimis miseriis explicaret, et dulcissimæ sponsæ famæ, nominique prospiceret ex editissimo eo loco in viam mediam sese præcipitem dedit, quo ita totis ossibus colliso, et statim exanimato. Alteri filia re percepta, ipsa quoque sponsi desiderio sibimet manum inferre tentavit, sed diligentium familiarium observatione prohibita, custoditæque, posteaquam tempore dolor aliquantulum mitigatus est, maritalem perosa vitam perpetuo victura cælibatu vestalem induit* (1). Cet auteur ne nous dit point si

(1) Pierius Valerianus, de *Litterat. Infelicit.* lib. I, pag. 45.

ce misérable fut entermé dans une église, ou si les juges exercèrent sur le cadavre la rigueur des lois. Il dit seulement que toute la ville déplora la mort de ce personnage (2).

(2) *Valdesius totius Romæ luctu deploratus est*, Pierius Valerianus, de Litter. Infelicit., lib. I, pag. 45.

VALDÈS (JEAN), l'un des premiers fondateurs du luthéranisme dans le royaume de Naples, était un jurisconsulte (a) et un gentilhomme espagnol que Charles-Quint honora de la qualité de chevalier (b). On croit (c) que dans un voyage qu'il fit en Allemagne il goûta les opinions que l'on y prêchait contre l'église romaine; et qu'ayant porté à Naples les livres de Luther, ceux de Bucer et ceux des anabaptistes, il s'en servit à faire des prosélytes. Il est certain qu'il communiqua ses sentimens à plusieurs personnes qui s'assemblèrent en secret pour servir Dieu selon ces nouvelles instructions. Il y eut des femmes de qualité qui fréquentèrent ces assemblées (A). Quelques religieux de grand mérite, et entre autres Pierre Martyr Vermilius (d), et Bernardin Ochino (e), les fréquentèrent aussi. L'inquisition s'en aperçut; et par les remèdes violens qu'elle employa selon sa coutume, elle dissipa ces commencemens de réformation. Les disciples de Valdès ne furent pas tous également fer-

(a) Voyez la Bibliothèque des Antitrinitaires, pag. 2.

(b) *Nobili genere natus in Hispaniâ et dignitate equestri ornatus à Carolo Cesare*. Melchior Adam, in Vita Petri Martyris, pag. 31.

(c) Voyez la Bibliothèque des Antitrinitaires, pag. 2; et Sponde, ad ann. 1547, num. 21, 22.

(d) Voyez la remarque (A).

(e) Spond. ad ann. 1547, num. 22.

mes; les uns conservèrent dépôt, et se retirèrent dans pays protestans; mais la plupart succombèrent, et trahirent leur conscience (B) *. Il ne fut point marié, et vécut très-chastement et mourut à Naples environ l'an 1540 (f). Il ne combattait l'église romaine que sur quelques points (C), et l'on prétend que sur la doctrine de la Trinité n'était conforme ni aux protestans, ni aux catholiques. Les unitaires l'ont placé au nombre de leurs auteurs (D). Il composa quelques livres (E) dont celui qui a été le plus estimé s'intitule : *Cent et quelques considérations*. Je dirai ci-dessous par les soins de qui il fut imprimé (F).

* Ces mots, *trahirent leur conscience*, paraissent trop durs et trop absolus à Loez qui rappelle la réserve que Bayle lui-même recommande sur ces matières, dans son article CASTELLAN. Voir la fin de la remarque (Q), tom. IV, p. 554.

(f) *Celins Secundus Curion, préfet des Considérations de Valdès*.

(A) *Il communiqua ses sentimens à plusieurs personnes qui s'assemblèrent en secret pour servir Dieu. Il y eut des femmes de qualité qui fréquentèrent ces assemblées.* passage de la vie de Pierre Martyr qui va nous apprendre cela plus en détail. On y verra un bel éloge de Pierre Valdès, le fondateur de l'église naissante. *Qui (Johannes Valdesius) posteaquam à DEO religionis agnitione donatus esset tam suam in Italiâ, et præcipue Neapoli egit, quo loco doctrinæ sanctissimo vitæ exemplo, quædam rimos, præsertim nobiles, Cælucris fecit, ac fuit eo tempore spernenda ecclesia piorum hominum in urbe Neapolitana. Nam in cœtu multi viri erant nobiles et docti; multæ etiam excellenti virtutis minæ: inter quas ut alias illas et verè heroinas omittamus, s*

*eterire non debemus nobi-
heroinam Izabellam Manri-
e postea CHRISTI nomine
xulavit. In hoc cœtu pio-
ibidem CHRISTI nomine
eazzius Caracciolus Mar-
, et alii magni viri post
quos omnes nominare non
est. Quamvis autem hujus
prima laus debeatur Val-
hilominus talem Martyris
rtus commemoranda est (1).
remarque (F).*

*plupart succombèrent et
leur conscience.] Nicolas
ministre de l'église italien-
neve, nous apprend cela :
paroles, selon la version de
toli. « Le danger de tous
si (2) le plus grand, lui vint
même d'où étaient partis ses
ncemens de connaissance ;
nombre des disciples de ce
, dont nous avons déjà par-
qui étaient la seule com-
que Galéace fréquentait
qu'il les avait connus,
extrêmement grossi dans Na-
comme la plupart de ceux-
passèrent point plus avant,
rière de religion, qu'à bien
le moyen de la justifica-
r Jésus-Christ, et qu'à con-
r quelques-unes des super-
s les plus grossières de la
té, sans s'abstenir pour ce-
fréquenter les églises, d'as-
la messe, et de participer,
e reste des papistes, à di-
idolâtries, il y eut lieu
éhender que Galéace ne
plus de chemin que ces
urs, dont les bons desseins
rent dans la suite, qu'on
les persécuter, qu'on les
sonna, et que, les ayant con-
d'abjurer, on en fit mou-
quelques-uns comme relaps,
ans le nombre, ce Caserta
qui avait été le premier
ment de la conversion de
ce (3). »*

*ne combattait l'église romai-
sur quelque points.] Joignez*

Adam., in Vitâ Theolog. Extern.,

*à dire pour Galéace Caracciolo,
Vico.*

Galéace Caracciolo, pag. 47, 84.

au passage que je viens de rapporter ces paroles du même livre : « Il y » avait pour lors à Naples..... un cer- » tain gentilhomme espagnol, nommé » Jean Valdès, qui ayant quelque » connaissance et même quelque sen- » timent de la vérité de l'Évangile, » surtout au fait de la justification, » avait eu le bonheur d'en épandre » déjà quelques semences parmi la » noblesse qu'il voyait, et de com- » mencer de retirer de la sorte » quelques gentilshommes de leur » ignorance, en les détrompant de » l'opinion du mérite des œuvres, » et de la propre justice de l'hom- » me, aussi-bien que de quelques » superstitions (4). » Conférez avec ceci ce que j'ai cité de M. de Thou, dans l'article FLAMINIUS, et notez que Flaminius est un de ceux qui, avec Valdès, confirmèrent Pierre Martyr Vermillius dans ses nouveaux sentimens (5).

(D) *Sur la doctrine de la Trinité il n'était conforme..... Les uni-
taires l'ont placé au nombre de leurs
auteurs.] Voici un passage de la
Bibliothèque des Antitrinitaires :
Ab eo (Johanne Valdesio) Bernar-
dinus Ochinus sententiam suam con-
tra receptam de Trinitate opinionem
imbibisse perhibetur. Floruit a. 1542.
De eo ministri ecclesiarum consen-
tientium in Sarmatiâ et Transylva-
niâ lib. I, cap. III, de falsâ et verâ
unius Dei Patris, Filii et Spiritûs
Sancti Cognitione, hæc scribunt :
De Johanne etiam Valdesio, genere
et pietate clarissimo, quid dicen-
dum ? Qui scriptis publicis suæ eru-
ditionis specimina nobis relinquens,
scribit, se de Deo ejusque Filio ni-
hil aliud scire, quàm quòd unus
sit Deus altissimus Christi Pater :
et unicus Dominus noster Jesus
Christus ejus filius, qui conceptus
est de Spiritu Sancto in utero Virgi-
nis, unus et amborum Spiritus (6).
On pourrait peut-être confirmer
cela par ces paroles de Balbani : *Le
diable, ne se lassant point de forger
des entraves à Galéace Caracciolo,
de peur qu'il ne lui échappât, tâcha
encore de lui gâter l'esprit. par les**

(4) Là même, pag. 10 et 11.

(5) Melch. Adam., in Vitâ Theolog. externa.
pag. 31.

(6) Biblioth. Antitrinit., pag. 2.

efforts qu'il fit faire à certaines gens pour tâcher de l'attirer dans un très-méchant parti. C'était une bande d'anabaptistes et d'abominables ariens qui, s'étant malheureusement provignés tant dans Naples que par le royaume, se figurèrent qu'ils pourraient trouver en Galéace (qu'ils croyaient qu'il leur serait aisé de gagner, parce qu'il n'était guère, pour le dire de la sorte, en matière de dogme que dans le noviciat) l'homme qu'il leur fallait, pour s'en faire un puissant appui, et comme le patron de leur cabale; aussi n'omirent-ils qu'à que ce soit de tout ce qu'ils jugèrent propre pour l'y faire entrer, et pour le coiffer de leurs hérésies (7). L'auteur dit ensuite que ce gentilhomme repoussa vigoureusement tous leurs efforts. Notez qu'il met de la distinction entre ces gens-là et les disciples de Valdès (8), mais on ne laisse pas de pouvoir dire que l'aveu qu'il fait, qu'il s'éleva dans le royaume de Naples un parti d'antitrinaires, rend plus probable ce que Sandius (9) assure touchant l'hérésie de Valdès. J'ai trouvé, dans les Lettres de Théodore de Bèze, un fait qui mérite ici une place. Un ministre de l'église française d'Embsden fut accusé entre autres choses d'avoir fait traduire et publier en langue flamande, à l'insu de ses collègues, les Considérations de Valdès, remplies de blasphèmes contre la parole de Dieu (10), et d'en avoir retranché les notes que l'on y avait insérées dans l'édition de Lyon. Il se défendit entre autres moyens par ces deux-ci, que ce livre-là n'était pas plein de blasphèmes; et qu'il ne devait pas être moins permis à Embsden de louer la piété de Valdès, qu'à Bâle, qu'à Zurich et qu'à Genève. On lui répondit que cet ouvrage avait fait beaucoup de mal au troupeau de Naples, et qu'Ochin y avait puisé des rêveries qui l'avaient perdu; et que s'il y a des gens de bien

qui aient donné des éloges à ces Considérations de Valdès, ils changent d'opinion après les avoir examinées. On ajoute que le libraire de Leyde qui les imprima en fut très-flatté et en demanda pardon, après Calvin et quelques autres l'eurent averti de sa faute. Lisez un long détail sur tout cela dans les paroles latines de Théodore de Bèze : *Scimus ex idoneorum hominum testimonio, quantum nascenti reipublice ecclesiae liber ille detrimenti attulerit : scimus etiam quod perit de illo iudicium D. Johannis Calvinii : scimus et illud, Ochinus infelicis memoriae virum ex illis cunctis suas illas prophanas speculationes hausisse, et ita tandem simul à verbo Dei abduetum in ultimum illud exitium sese præcipitasse, quo miser interiit : ac proinde verbum illum à spiritu anabaptistae multis locis non multum dissidentem id est, à verbo Dei ad inanes quædam speculationes, quas falso verum appellant, homines abduetum, vel nunquam editum, vel tum sepultum fuisse magnopere credimus..... Cæterum quinam illi probati iudicii homines qui scripserunt illud (personam enim ipsam Valdensem non attingimus) ut pium et religiosum libris etiam editis commiserint, nos quidem ignoramus, non dubitamus quin si boni viri sunt diligentius perspectâ sententiantur, quod et Lugdunensi typographo viro bono evenit, ut qui, prævis additis illis notis merito se excusare, admonitus tantum fratribus, et nominatim quidem D. Calvino, culpam deprecari et excusare maluit (11).*

(E) Il composa quelques livres. En voici la liste selon Sandius : *Dialogi Charon et Mercurius, pressi italicè. Considerationes et doctæ. In Psalmos aliquot Evangelium Matthæi. In Evangelium Johannis. Commentaria Epistolam Pauli ad Romanos, 1556. Comentario breve, o racion compendiosa, y familiar bre la primera Epistola de san Pablo à los Corinthios, muy útil para todos los amadores de la p...*

(7) Balbani, Vie de Galéace Caracciolo, pag. 45 et 46.

(8) Là même, pag. 47.

(9) Il est l'auteur de la Bibliothèque des Antitrinitaires.

(10) *Multis erroribus atque etiam blasphemis adversus sacrum Dei verbum scatentes.* Beza, epist. IV, pag. 200, tom. III. Operum.

(11) Theod. Beza, ibid.

Christiana (12). Il observe que l'Inquisition d'Espagne a mis dans l'Index des ouvrages défendus, ce Commentaire de Valdès sur la première Épître aux Corinthiens, soit que l'on y trouve le nom de l'auteur, soit qu'on ne l'y trouve pas. Il a raison d'observer cela ; car c'est une vérité (13). Don Nicolas Antonio remarque la même chose (14) ; mais il ne fait point paraître qu'il sache qui était ce Valdès. *Johannes de Valdes quidam*, dit-il ; *scripsit Commentario breve ó Declaracion*, etc. Il ajoute que du Verdier Vau-Privas rapporte que Claude de Kéquisfinen (*), Parisien, a traduit du castillan en français cent et dix Considérations divines *Johannis Valdesii*. Du Verdier nomme l'auteur *Jean de Valdesso*, et dit que la traduction française de ces Considérations divines fut imprimée à Lyon, in-8°, par Charles Pesnot ; et à Paris, in-16, par Mathurin Prevost, 1565 (15). Voilà comment il parle sous le mot *Claude de Kéquisfinen* : mais sous le mot *Jean de Valdesso*, secrétaire du roi de Naples (16), il ne parle que de cent Considérations, et il nous renvoie à Claude de Kerquifine. Par où nous voyons qu'il ne garde l'uniformité, ni à l'égard des noms propres, ni à l'égard du titre des livres. Il ajoute que *Charon et Mercure*, *Dialogues dudit Valdesso*, ont été mis en français par un traducteur incertain. Ceci appuie la Bibliothèque des Antitrinitaires et l'Építome de celle de Gesner, où notre Jean Valdès est qualifié *secretarius regis neapolitani*, et déclaré l'auteur des Dialogues *Charon et Mercurius*. Disons en passant qu'on nous trompe quand on se sert

du pluriel, à l'égard du livre où Charon et Mercure sont les interlocuteurs. Ce n'est qu'un Dialogue : il est suivi d'un autre, je l'avoue, mais dont les personnages sont Lactance et un archidiacre. Voici le titre tout entier du livre. *Due Dialoghi, l'uno di Mercurio e Caronte : nel quale, oltre molte cose belle, graziose, e di buona dottrina, si racconta quel che accade nella guerra dopo l'anno MDXXI. L'altro di Lattanzio e di uno archidiacono, nel quale puntalmente si trattano le cose avvenute in Roma nell' anno MDXXVII. Di spagnuolo in italiano, con molta accuratezza, e tradotti e revisti. In Vinegia, con grazia, e privilegio per anni dieci.* L'année de l'impression n'y est point marquée : l'ouvrage comprend 148 feuillets, in-8°. Au reste, M. Konig nous trompe (17) quand il nous renvoie à Piérius Valerianus, à l'égard du Jean Valdès, qui a fait un Commentaire sur l'Épître de saint Paul aux Romains, imprimé l'an 1556 ; car le Jean Valdès de Piérius Valerianus est fort différent de celui-là. Je n'ai rien trouvé de notre Valdès dans le Catalogue d'Oxford ; mais sous le nom *Jean de VAL D'Esso*, ou *Kaldesso*, vous y trouverez cent et dix Considérations divines, imprimées à Lyon, in-8°, l'an 1563. Vous y trouverez le même livre imprimé en italien, à Bâle, l'an 1550, in-8°, et en anglais à Oxford, l'an 1638, in-4°.

(F) *Par les soins de qui il fut imprimé.* L'édition française dont je me sers est de Paris, 1565, in-16, et a pour titre : *Cent et dix Considérations divines de Jean de Val d'Esso, traduites premièrement d'espagnol en langue italienne, et de nouveau mises en français, par C. K. P.* La préface est de la façon de Célius Secundus Curion, qui fit imprimer à Bâle l'édition italienne de ce livre, l'an 1550. Il le donne pour un écrit excellent, et, après un grand étalage d'éloges, il continue de cette manière : « Or nous sommes tous attentus et obligés, pour un si grand et celeste tresor, à maître Pierre Paul le Vergier,

(12) Biblioth. Antitrinit., pag. 2. Voyez aussi l'Építome de la Bibliothèque de Gesner, pag. 506.

(13) Voyez l'Index Librorum prohibitorum et expurgandorum, à la page 736 de l'édition de 1667, sous le mot Juan Valdesio.

(14) Nicol. Antonio, Biblioth. Scriptorum Hispanie, tom. I, pag. 606.

(*) Le 2, le 3 et le 5^e. livre des Lettres de Quierquiennin contiennent plusieurs lettres de l'auteur M. de Quierquiennin, seigneur d'Ardivilliers.

(15) Du Verdier, Bibliothèque française, pag. 181.

(16) La même pag. 759.

(17) Konig, Bibl. vet. et nova, pag. 826.

» comme ayant servy d'instrument
 » à la Providence divine, pour le
 » faire imprimer et mettre en lu-
 » miere, à fin qu'il peut estre veu
 » et possédé d'un chacun. Car luy
 » venant d'Italie et quictant la faus-
 » se et feinte evesché pour s'ajoin-
 » dre et s'appliquer au vray apostolat,
 » auquel il estoit appelé par Christ,
 » il apporta avec soy beaucoup de
 » belles compositions : et fit ainsi
 » qu'un chacun a coustume d'en
 » user, lors qu'il voit sa maison em-
 » brasée par quelque feu survenu de
 » meschef, ou bien quand la ville
 » où il demeure est sur le poinct
 » d'estre mise à sac et pillée par
 » des gens d'armes : car en tel de-
 » sastre, il tasche de se sauver avec
 » le plus clair de son bien, et ses
 » plus precieux meubles qu'il peut
 » empoigner. Ainsi nostre du Ver-
 » gier (18), n'ayant chose plus che-
 » re en ce monde que la gloire de
 » nostre Seigneur Jesus Christ, il mit
 » en son paquet et emporta quant
 » et soy ces compositions, lesquel-
 » les pouvoient servir, pour l'il-
 » lustrer, estendre et augmenter
 » d'avantage. Il laissa donc les the-
 » sors terriens, et sauva avec soy
 » les thresors celestes et divins : en-
 » tre lesquelz ce petit livre est bien
 » un des plus beaux et rares qu'on
 » scauroit imaginer ny souhaicter.
 » Et depuis sachant bien que les
 » bonnes choses et excellentes aug-
 » mentent d'autant plus de prix, et
 » croissent en bonté et recomman-
 » dation, lors qu'elles sont commu-
 » niquées à plus de personnes, il me
 » laissa ces cent et dix Consydera-
 » tions, à ce que je les feisse im-
 » primer : ce que j'ay faict, comme
 » vous voyez, avec toute la diligence
 » que j'ay peu et sceu y employer.
 » Or ces Consyderations, comme
 » plusieurs le savent, furent pre-
 » mierement escrites par l'auteur
 » en langue espaignolle : mais de
 » puis elles ont esté traduittes en
 » italien, pour certain personnage
 » doué de grande pieté, et bien re-
 » commandable pour ses vertus : et
 » toutesfois il n'a peu tant s'esloi-
 » gner des manieres de parler qui
 » ont cours et sont usitées en Espai-

» gne, que quelques unes ne
 » soient encore eschappées par
 » garde. Et outre cela il a enco-
 » retenu tout à escient, quel-
 » ques mots, mais peu toutesfois,
 » langage maternel de l'auteur
 » par ce que Jan de Val d'Esso-
 » Espagnol de nation, yssu de
 » et ancienne race, et eslevé en
 » honorable, estant au commen-
 » ment gentilhomme et chevalier
 » l'empereur Charles cinquieme
 » mais depuis plus honorable et
 » magnifique chevalier de Jesus Ch-
 » Neanmoins il ne suivit pas le
 » temps la court, apres que Christ
 » fut revelé ; mais habita en Ital-
 » et fit la plus part de sa residence
 » Naples. Auquel lieu, avec l'at-
 » et douceur de sa doctrine, et
 » sainteté de vie qu'il menoit,
 » gagna beaucoup de disciples
 » Christ, et principalement un
 » nombre de gentils-hommes et
 » valiers, et quelques grandes dan-
 » recommandables en toute sorte
 » louenge. Combien qu'il estoit
 » bening, et avoit une telle char-
 » qu'il se rendoit debiteur du tal-
 » qu'il avoit receu, envers toute
 » personne tant fut elle abjet-
 » de petite et basse condition
 » se faisoit toute chose à tous
 » les gagner tous à Christ. Et
 » seulement cela, mais il a
 » d'organe pour illuminer quel-
 » ques uns des plus fameux per-
 » cheurs d'Italie. Ce que je sçay
 » pour avoir conversé avec eux.
 » Et encores a laissé quelques
 » tres belles et S. compositions
 » lesquelles, par le moyen dudit
 » Verger, nous seront commu-
 » quées quelque jour, comme
 » pere. »

VALDÈS (JACQUES (a)),
 auteur d'un livre où il tâche
 prouver que les rois d'Es-
 pagne doivent jouir de la présen-
 ce sur tous les princes chrétiens
 (A), naquit dans les Asturies
 au XVI^e. siècle. Il fit ses études
 à Valladolid, il y exerça la pro-

18) On verra ci-après son article, sous le mot
 VALERIANUS.

(a) Nicolas Antonio, Biblioth. Scriptores
 Hispaniæ, tom. I, pag. 247, le nomme
 Didacus.

l'avocat, et il y enseigna canonique environ vingt ans quoi il fut pourvu arge de conseiller dans le de Grenade. Ses *Addi-*
ad Roderici Suarez Lec-
variorum Jurium, fu-
nprimées à Valladolid ,
190 (6).

iré de Nicolas Antonio , Biblioth.
isp. , tom. I , pag. 247.

Il est auteur d'un livre où il
de prouver que les rois d'Es-
doivent jouir de la préséance
us les princes chrétiens.] Il le
à Grenade , l'an 1602 , in-fo-
t le dédia au roi d'Espagne ,
ppe II. On le réimprima à
fort , in-4° , l'an 1626. En voi-
titre : *Prærogativa Hispaniæ* ,
st , de dignitate et præeminen-
egum regnorumque Hispaniæ ,
norationi loco ac titulo eis co-
ue legatis à Conciliis , nec non
and sede jure debito , *Tracta-*
timus , Reges Catholicos Chris-
simis aliisque jure , regnis ,
ac titulo potiores extitisse adhuc
liquido demonstrans (*). L'au-
avait pris cela pour le sujet
e harangue qu'il fit dans l'aca-
ie de Valladolid , en présence de
ippe II. Cette harangue fut ap-
die , et le monarque en fut si
ent , qu'il commanda à l'auteur
composer un ouvrage sur cette
ière. Ce fut l'occasion du livre
et en cela Valdès prétend avoir
e destin de Gilles de Rome , qui
at agité , dit-il , une question de
no dans les écoles , en présence
Philippe IV , roi de France , re-
ordre de ce prince de faire un
té complet de *Regimine Princi-*
Mihi evenit id , quod olim Ægi-
Je copie ceci selon l'édition de Francfort ,
semble qu'il manque ici le mot extare ou

C'était apparemment une réponse , pour le
Espagne , aux prétentions de la France , sou-
t en France par deux pièces publiées envi-
année 1577 , peu auparavant la tenue des
ers états de Blois. On les trouve l'une et
t dans les *Mémoires de la Ligue* , tom.
16. 709 et suiv. de l'édition de 1598. Rm.

Jacobus Valdesius , in *epist. dedicat.*

dio Romano accidisse Paulus Æmi-
lius in Philippo IV auctor est , quod
cum in scholis publicam de Regno co-
ram Philippo Pulchro quæstionem
habuisset , tandem ejus regis impe-
rio , opus de Regimine Principis edi-
dit (3). Si Valdès n'a pas rapporté
plus fidèlement ce qu'il cite des au-
tres auteurs , je regarde son ouvra-
ge comme un des plus mauvais li-
vres du monde ; car il est faux que
Gilles de Rome ait agité la question
de *Regno* en présence de Philippe
IV. Il est faux qu'il ait reçu ordre de
composer un traité sur cette matiè-
re , depuis cette prétendue dispute.
Mais voici le fait. Ce prince l'avait
porté à publier un ouvrage de *Regi-*
mine Principum , et ensuite il vou-
lut que ce fût lui qui le haranguât
au nom de toute l'université au re-
tour du sacre. Rapportons les paro-
les de Paul Émile : *Philippus Pul-*
cher jam indè à primâ adolescentiâ
Ægidium Romanum theologum ob-
servarat , authorque fuerat ut de re-
gimine principum monumenta quæ
extant conscriberet , ederetque. Eun-
dem Lutetiam à Rhemensibus sacris
regressus , quod Sacræ Scholæ uni-
versique Musæi oratione novos exci-
pi Reges solemne sit , dicere jussit
(4). Il est vrai que cette Harangue
traite de *Regno*. Paul Émile la rap-
porte ; mais c'est lui-même qui l'a
composée. Gilles de Rome ne savait
parler que le langage grossier des
scolastiques : il n'avait garde d'em-
ployer les termes choisis et le beau
latin que l'historien lui prête. Au
reste , les auteurs français ne se sont
point tu quant aux prétentions de
l'écrivain espagnol : ils ont fait des
livres pour lui montrer qu'il s'abu-
se. Voyez les *Mémoires concernant*
la préséance des Rois de France sur
les Rois d'Espagne , par T. Gode-
froy , avocat en parlement , impr-
més l'an 1612. Mais surtout voyez le
Traité que M. Bulteau (5) fit impr-
mer à Paris l'an 1679. Le Journal
des Savans , du 11 février de la mê-
me année , en donna l'extrait.

(3) *Idem , ibidem.*

(4) Paulus Æmilius , lib. VIII , initio , pag.
m. 162 , ad ann. 1286.

(5) Secrétaire du roi. Il est fort versé dans la
connaissance de l'histoire , et il a une très-belle
bibliothèque.

VALÉRIE, sœur de l'orateur Hortensius (A), devint femme de Sylla d'une manière assez curieuse. Elle était belle, et de grande qualité : place vide d'ailleurs, car elle avait fait divorce depuis peu avec son mari. Sylla venait de perdre sa femme ; on assistait à un grand combat de gladiateurs ; les femmes s'assayaient alors pêle-mêle avec les hommes. Valérie, allant s'asseoir près de Sylla, lui mit doucement la main sur la robe quand elle fut derrière lui, et en arracha quelques poils. Il la regarda avec surprise ; *ce n'est rien*, lui dit-elle, *seigneur, je veux seulement me ressentir un peu comme les autres de votre bonne fortune*. Ce discours, bien loin de déplaire à Sylla, lui fit venir des émotions agréables. Il fit paraître bientôt que cela le chatouillait ; il envoya s'informer du nom, des qualités, et de la réputation de cette dame. Ensuite ce ne furent plus qu'œillades (B) et que souris de l'un à l'autre, et enfin on en vint à la promesse de mariage (C). L'historien (a) de qui nous tenons cette aventure ne blâme que Sylla ; d'autres trouveraient que sans faire tort à son jugement il aurait pu censurer aussi Valérie (D). Il ne le fait pas ; mais il remarque que son mari s'attachait si peu à elle seule, qu'il entretenait des comédiennes et des baladines dans sa maison. Il la laissa grosse d'une fille en mourant, qui fut nommée *Posthumia*, à cause qu'elle naquit après la mort de son père.

(a) Plutarchus, in Syllâ, pag. 474.

(A) *Sœur de l'orateur Hortensius.* Sans doute elle n'était sa sœur que de mère, et il faut dire que la mère d'Hortensius fut mariée à un homme de l'ancienne famille *Valeria*. Or, comme d'autre côté nous savons qu'Hortensius avait une sœur qui fut mère de Valérius Messala (1), consul l'an de Rome 701, il faut dire que sa mère et sa sœur se marièrent dans une même famille. Je n'ai trouvé aucun auteur qui m'ait pu apprendre si la mère de Valérius Messala avait le même père qu'Hortensius, ou si elle était la même qui épousa Sylla.

(B) *Ce ne furent plus qu'œillades.* Si quelqu'un ne savait pas que la langue grecque a des termes extrêmement significatifs pour exprimer le langage muet de l'amour, il n'aurait qu'à considérer les paroles que je cite. *Ἐκ δὲ τούτων, ῥίψις ὀμμάτων καὶ ἀλλήλους ἐγένοντο, καὶ παρπιστροφῇ συνεχίς προσώπων, καὶ μετὰ διαμάται διαδοίς.* *Hinc oculorum invicem annictus, assidue ac levis in se mutuo vultus conversiones, risus adjectiones* (2).

(C) *Et enfin on en vint à la promesse du mariage.* Plutarque n'a pas exprimé bien précisément si les propositions de mariage et l'acceptation se firent ce même jour à la sortie des jeux. Il y a de l'apparence que l'affaire ne traîna point, et qu'après avoir assez joué de la prune pour se faire des déclarations d'amour par signes, pendant que les gladiateurs se battaient, on se parla en sortant de l'amphithéâtre. Sylla avait pris feu fort promptement, et la dame n'avait pas fait la précieuse. Il est donc fort apparent qu'elle ne se le fit pas dire deux fois, et qu'ensuite qu'elle vit jour à participer à l'étoile fortunée de Sylla, non par le simple toucher de sa robe, ou par quelques brins de laine enlevés de ses habits, mais par l'union conjugale, elle s'abandonna à cette bonne fortune. Ce fut prendre l'occasion au poil ; des regards on passa au tête-à-tête, et du tête-à-tête au corps-à-corps : tout cela dans un jour, enco-

(1) Valer. Maximus, lib. V, cap. IX.

(2) Plutarchus, in Vita Syllæ, pag. 474.

se que Plutarque ne le dise pas en tant de termes.

(D) *Il aurait pu censurer aussi Valéris.* Elle, dit-il, selon la traduction d'Amyot, à l'aventure ne mérite point de reprehension; mais encore qu'elle fust la plus honneste et la plus sage et la plus vertueuse du monde, si est-ce que l'occasion qui esmeut Sylla à l'espouser ne fut ni belle ni bonne, pource qu'il fut incontinent espris par un regard et un parler affecté, comme si c'eust esté quelque jeune garçon: et ce sont ordinairement les plus laides et les plus honteuses passions de l'ame qui se mouvent de telles choses. Il me semble que j'entends Brantôme nous conter les aventures de ses femmes galantes, après leur avoir donné l'éloge de bonnes et d'honnêtes dames. Si un traducteur se donnait tant soit peu de liberté, il ferait parler Plutarque beaucoup plus raisonnablement qu'il ne parle dans le français d'Amyot: on lui ferait dire que quand même Sylla aurait rencontré une femme vertueuse, il serait blâmable de l'avoir épousée par un principe d'amour tel que celui qui l'y avait déterminé.

VALÉRIUS (AUGUSTIN), évêque de Vérone et cardinal, a fleuri vers la fin du XVI^e. siècle. Il était de Venise, et il y enseigna la philosophie morale. Il entendait bien la langue latine, et il parlait élégamment et facilement; mais il avait de la peine à s'exprimer en sa langue maternelle. Ses mœurs étaient fort édifiantes, et il s'acquitta des devoirs de l'épiscopat en bon pasteur. Il fut créé cardinal par Grégoire XIII. Le chagrin qu'il eut de voir sa patrie excommuniée par Paul V lui causa une maladie dont il mourut (a). Il a fait entre autres livres une Rhétorique sacrée, où il nous apprend une chose très-curieuse

qui concerne les martyrologes (A).

(A) *Il nous apprend une chose très-curieuse qui concerne les martyrologes.* On a inséré dans le Mercure Galant, du mois de décembre 1665, une lettre qui m'a paru admirable (1). Je ne sais point ce que le public en juge; mais je m'imagine que je ne suis pas le seul qui l'ait goûtée. On y voit une critique judicieuse et modeste d'un ouvrage du Lorédano (2), traduit en français tout nouvellement. On traite, ce me semble, trop doucement cet auteur, puisqu'on se contente de dire qu'il s'est joué visiblement de son sujet, et que, sans respecter la source sacrée d'où il l'avait tiré, il n'a songé qu'à le farder des plus vives couleurs de son éloquence, et à l'embellir des faits les plus agréables que son imagination lui a pu fournir. On ajoute que Lope de Véga s'est servi d'une licence semblable dans la pastorale où il traite de l'arrivée des bergers à la crèche de Bethléem, et qu'on a vu un manuscrit in-folio, composé par un pauvre garçon sur l'entretien de Notre-Seigneur avec les deux disciples qui allaient en Emmaüs. Après cela, on raconte que Valerio, évêque de Vérone, et cardinal, dans son ouvrage intitulé, de Rhetoricâ Christianâ, nous apprend qu'une des causes des fausses légendes des martyrs a été la coutume qui s'observait autrefois en plusieurs monastères, d'exercer les jeunes religieux par des amplifications latines qu'on leur proposait sur le martyr de quelque saint; ce qui, leur donnant la liberté de faire agir et parler les tyrans et les saints persécutés en la manière qui leur paraissait la plus vraisemblable, leur donnait lieu en même temps de composer sur ces sortes de sujets des espèces d'histoires bien plus remplies d'ornemens et d'inventions que de vérité. Mais quoiqu'elles ne méritassent pas d'être fort considérées, celles qui paraissent les plus ingénieuses et les

(1) Vous la trouverez dans le Recueil de Pièces curieuses, qui s'imprime à la Haye, chez Moetjens. Voyez le tome V, pag. 14.

(2) La Vie d'Adam: voyez la remarque (L) de l'article d'Eva, tom. VI, pag. 337.

(a) Tiré de Nicus Erythreus, Pinacoth. I, pag. 170, 171.

mieux faites ne laissent pas d'être mises à part ; en sorte qu'après un long temps , se trouvant avec les manuscrits (3) des bibliothèques des monastères, il était fort difficile de discerner ces jeux d'esprit d'avec les autres légitimes, et les histoires véritables des saints qui s'y conservaient. Il faut avouer cependant que ces pieux écrivains étaient excusables, en ce que, n'ayant eu d'autre dessein que de s'exercer sur de saintes matières, ils n'avaient pu prévoir la méprise qui est arrivée dans la suite ; de manière que si la postérité s'est trompée, c'a été plutôt l'effet de son peu de discernement qu'une preuve de leur mauvaise intention. Il serait difficile d'avoir la même indulgence pour le célèbre Siméon Métaphraste, auteur grec du neuvième siècle, qui le premier nous a donné les Vies des Saints pour chaque jour des mois de l'année, puisqu'il est visible qu'il n'a pu, par cette raison, les composer que fort sérieusement, quoique cependant il les ait remplies et amplifiées de plusieurs faits imaginaires, au témoignage même de Bellarmin, qui dit assez nettement que Métaphraste a écrit quelques-unes de ces vies en la manière qu'elles ont pu être, et non telles qu'elles ont été effectivement (4). Mais comment cela ne serait-il pas arrivé à des historiens ecclésiastiques, par un pieux zèle d'honorer les saints, et de rendre leurs vies agréables au peuple, plus porté ordinairement à admirer ceux qu'il révère qu'à les imiter, puisque cette liberté s'était même glissée autrefois jusque dans la traduction de quelques livres de la Bible, et que nous apprenons de saint Jérôme, dans la préface sur celui d'Esther, que l'édition vulgate de ce livre de l'Écriture, qui se lisait de son temps, était pleine de plusieurs additions, que je ne saurais mieux exprimer que par les termes de ce même père : Quem librum, dit-il, parlant du livre d'Esther, editio vulgata lacinosis hinc inde verborum finibus trahit, addens ea quæ ex tempore dici potuerant, et audiri, sicut solitum est scholaribus disciplinis sump-

to themate, excogitare quibus verbis uti poterat qui injuriam passus, et qui injuriam fecit.

Ceux qui voudront voir une infinité d'observations curieuses et judicieuses touchant ceci n'auront qu'à lire le discours de M. Baillet sur la Vie des Saints. M. de Beauval en donne un très-bon extrait dans son Journal du mois de janvier 1701, depuis la page 37 jusqu'à la 56^e.

VALLA (LAURENT), l'un des plus savans personnages du XV^e siècle, naquit à Rome l'an 1411 (A). Il combattit avec une grande force la barbarie sous laquelle la langue latine gémissait depuis plusieurs siècles, et composa des livres où il recueillit les élégances de la latinité qui étaient si peu en usage dans les livres des scolastiques, dans ceux des jurisconsultes. Mais quand il fit une histoire, il témoigna qu'il était plus propre à marquer aux autres comment il fallait écrire qu'à pratiquer ses préceptes (B). Il plut beaucoup à critiquer et contredire, et il se donna dessus une liberté qui lui attira beaucoup d'ennemis (C). Il eut le courage de réfuter une fautive tradition qui plaisait infiniment à la cour de Rome, c'est-à-dire la prétendue donation de Constantin. Il sortit de sa patrie, soit par les ordres du pape, soit parce qu'il s'y était fait haïr de trop de gens, et il se retira à la cour de Alfonso, roi de Naples, grand protecteur des hommes de

(3) Consultez l'article TANAUILL, à la fin de la remarque (B), dans ce volume pag. 26.

(4) Conférez ce que dessus, tom. IX, pag. 31, dans l'article LAURENT, citation (10).

(a) Ex civitate patria seu jussu publico..... seu sponte migrabat. Hankins Romanarum Rerum Scriptor., lib. 1, parte I, pag. 116. Orthuinus Gratius Fasciculo Rerum expetendarum, assure qu'il fut chassé de Rome.

voulut bien apprendre la langue latine, à l'âge de trente ans (b). S'il se fût permis de critiquer les humanistes, il aurait été quitte pour beaucoup d'injures qu'ils publièrent sur lui avec beaucoup d'animosité qu'il repoussa en silence; mais il ne s'en tint pas; il voulut que ses cen-
suras montassent plus haut, il les adressa aux gens d'église, et il s'attacha d'abord sur certaines erreurs qu'ils approuvaient et qu'il trouvait pas bonnes (D). Ces adversaires tout autrement redoutables que ceux qui se disputaient avec lui que sur des points de littérature; ils n'étaient pas moins capables de le frapper; et outre cela ils pou-
vaient lancer sur lui les foudres de l'excommunication, et le livrer aux juges du bras séculier. Ils le firent de telle manière qu'il avait été brûlé vif, si le pape n'eût modéré leur zèle (c). Il fallut qu'ils se contentassent de lui faire donner un logement autour du cloître des Prêcheurs. Il s'en retourna à Rome et y trouva de si bons maîtres qu'ils le mirent bien dans la voie du pape, et qu'ils lui obtinrent la faculté d'enseigner, et une chaire (d). Il y mourut le 1^{er} mai 1557, comme il paraît par son testament (e) que sa mère lui fit

in quinquagenaria latinas litteras christiano circiter 1443 tradebat.
H. Rer. romanar. Scrip., lib. II,

sur la remarque (D).

quorundam patronorum ope sic sibi reddebat pontificem, ut ab eo docendi potestatem, sed stipendium consequeretur. Hankius de Rer. Script., lib. II, parte I,

sur la remarque (A).

faire dans l'église de Saint-Jean-de-Latran où il avait eu un canonicat. Je donnerai le précis d'une assez longue narration que j'ai trouvée de ses démêlés avec les inquisiteurs (E). On y verra de plus qu'il s'attira l'inimitié violente d'un jurisconsulte qu'il avait embarrassé en disputant contre lui. Il fut provoqué à cette dispute avec des airs de mépris, ce qui augmenta sans doute la colère de l'agresseur. On le blâme d'avoir été un peu trop vain; car il faisait trop de parade de son esprit et de sa doctrine, et il l'étalait avec plus de faste et avec plus d'apparat dans les compagnies des gens doctes que dans ses ouvrages (F). C'est le caractère de ceux qui cherchent à être payés sur-le-champ, et qui veulent être les témoins de l'admiration qu'ils ambitionnent. Il embrassa la doctrine d'Épicure à l'égard du souverain bien (G); mais il la rectifia de telle sorte, qu'il la fit convenir avec les dogmes du christianisme. Il fut partisan outré de Quintilien, et il affecta de mépriser Aristote (H). On conte qu'il lui échappa de dire, étant à table, qu'il avait des flèches dans son carquois contre le Messie même (I). Il n'entendait pas assez bien le grec pour entreprendre, comme il fit, la traduction de Thucydide, celle d'Hérodote et celle de l'Iliade d'Homère: ces versions ne sont pas bonnes (K); mais ses notes sur le Nouveau Testament ne sont pas mauvaises. Voyez ce qu'en dit M. Simon (f). Il

(f) Dans le chapitre XXXIV de son His-

était beaucoup plus fort en latin qu'en grec ; son livre des élégances, comparé avec ses versions de Thucydide, etc., le témoigne : on l'accusa faussement de l'avoir volé (L). Louis Vivès le loue d'une conduite qui mérite d'être suée (M). M. Varillas (N) a fait quelques fautes.

toire critique des Commentateurs du Nouveau Testament.

(A) *Il naquit..... l'an 1415.*] La preuve de cela se tire de son épitaphe, où l'on voit qu'il mourut le 1^{er} d'août 1465, et qu'il vécut cinquante ans. Voici les paroles de cette inscription ; elle est dans l'église de Saint-Jean-de-Latran : *Laurentio Vallæ harum ædium sacrarum canonico, Alphonsi regis et Pontificis maximi secretario, apostolicoque scriptori, qui suâ ætate omnes eloquentiâ superavit, Catharina mater filio pientissimo posuit, Vixit annos L; obiit anno Domini M. CCCC. LXV, calendis Augusti**. Selon Vossius (1), on voit ce distique à la fin de cette épitaphe :

*Laurens Valla jacet, Romanæ gloria linguae,
Primus enim docuit quid deceat arte loqui.*

Je ne doute pas qu'il ne se trompe : ces deux vers furent composés comme une manière d'épitaphe par Franchinus de Cosenze (2) ; mais cela ne veut pas dire qu'ils furent gravés sur le tombeau du défunt. Paul Jove ne les rapporte point sur ce pied-là. Bien des gens se sont trompés sur l'âge de Laurent Valla, et sur l'année de sa mort. Quelques-uns ont dit qu'il se signala au concile de Constance, l'an 1420. *Claruit in concilio Constantiensi personaliter sub Sigismundo imperatore, anno Domini 1420* (3). Ce sont deux fautes ; car ce concile com-

mença l'an 1414, et finit l'an 1418 ; et nous avons vu que Laurent Valla avait cinquante ans en 1465. Il n'avait donc que trois ans lorsque ce concile finit. Gesner a commis la même faute (4) : il l'a fait fleurir l'an 1410 (5). Le docte M. Huet l'a adoptée ; car faisant parler Casaubon vers les dernières années de Henri IV, il lui fait dire (6) qu'il y avait deux cents ans que Laurent Valla avait traduit Hérodote. Quant à sa mort, elle est mise à l'an 1457 par Paul Jove (7), à l'an 1467 par M. de Sponde (8), et à l'an 1495 par M. Moréri :

(B) *Il combattit avec une grande force la barbarie..... Mais quand il fit une histoire, il témoigna qu'il était plus propre..... qu'à pratiquer ses préceptes.*] Paul Jove me fournit un témoignage de ces deux faits : *Indignatus tandiu corrumpi seculum leguleorum et sophistarum immani conspiratione, optimasque artes incultâ sermonis barbarie defœdari, elegantiarum libros edidit, traditis romanæ elocutionis præceptis ex accuratâ veterum scriptorum observatione, quibus juvenus æmulandi studio ad detergendas corruptarum litterarum sordes accenderetur.... apud Alphonsum regem de avitis bellis in Hispaniâ atque Siciliâ gestis historia perscripta est, sed eo styli character, ut ejus minimè videri possit, qui cæteris elegantiarum præcepta tradiderit* (9).

(C) *Qui lui attira beaucoup d'ennemis.*] Voici encore un passage de Paul Jove : *Fuit Valla ingenio maxime libero, ob idque mordaci, contentiosoque, utpotè qui aliena satirico dente facile perstringeret, et bis in litteris, quasi id opus esset, adversus ignorantes acerrimas sereret. Extant enim invectivarum, et recriminatio-*

* Nonobstant cette épitaphe, la Monnoie dit que Valla mourut en 1457 ; il s'appuie sur une lettre de Jovien Pontan, adressée à P. Salvador Valla, d'après laquelle il paraît que L. Valla mourut avant Alfonso, roi de Naples (mort le 28 juin 1458). Voyez la note de la Monnoie, sur l'article 304. des Jugemens des Savans.

(1) Vossius, de Histor. lat., lib. III, cap. VII, pag. 580. Moréri a copié cette faute.

(2) Paulus Jovius, in Elog., cap. XIII, pag. 37.

(3) Trithemius, de Script. eccles.

(4) Gesner, in Biblioth., folio 477.

(5) Et non pas l'an 1510, comme Hankins, de Scriptor, Rerum romanarum, tom. II, part. I, cap. XI, pag. 118, le lui impute.

(6) Je cite ses paroles dans la rem. (K).

(7) Jovius, in Elog., cap. XIII, pag. 37 ; Boissard, in Iconibus, num. 13, apud Hankins ubi supra, pag. 117 ; Aub. le Mire, in Auctario, de Scriptor. eccles., pag. 275 ; Zeiler, in Histor., part. II, la mettent comme Paul Jove.

(8) Spondan., in Annal., ad ann. 1467, num. 13 : il se fonde sur Paul Jove, qui met pourtant l'an 1457.

(9) Paulus Jovius, in Elogiis, cap. XIII, pag. 36.

*libri, eruditè salsèque
uibus dum læsi nominis
stur, Facium Ligurem,
m, Pogium, et Rauden-
se videri potest (10). Je
nner le titre de quelques-
ouvrages; cela seul pour-
r qu'il fut l'un des plus
listes de la république
et qu'on peut comparer
métier d'un gladiateur.
Pogium Florentinum li-
ubus promiscuè et mores
minis et impuram dictio-
Apologus et actus Sceni-
sm. Adversus eundem Li-
Dialogus secundus. In
Raudensem Annotation-
us. In Benedictum Mo-
noniensem libri duo, sive
prior et posterior. In Bar-
Facium Ligurem et An-
nitam Recriminationum li-
pardonnait à ses adver-
n mot ou aucune phrase
ent la barbarie, et de là
seignit après sa mort qu'il
a si redoutable dans les
Pluton n'osait y parler la-
outa que Jupiter lui eût
place dans les cieux, s'il
t d'y introduire un cen-
s paroles. M. de Spónde
les quatre vers où cette
aisanterie est contenue :
mordacitate sua et aliorum
virorum veterum recentio-
tyriod perstrictione infan-
n illepide quidam in illum
apud Trihemium (*) sic*

*am manes defunctus Valla peti-
t),
t Pluto verba latina loqui.
: coeli dignatus parte fuisset,
lingue sed timet esse suæ (**).*

peu près de la même sor-
censeur :

*seau Portius aux yeux pers
it et mordait tout le monde,
it qu'il entre en ses enfers
it mort, de peur qu'il ne lui
le.*

*bid.
de Script. eccles.
t., ad. ann. 1467, num. 13, pag.*

*gramme, qui se trouve aussi dans
oudanus à Erasme, y est attribuée
z les Mémoires de littérature,
io de la 1er. partie. REM. CRIT.*

C'est ainsi qu'Amyot traduit ces deux
vers grecs :

*Πυρρὸν, παρδακίτην, γλαυκόμματον,
οὐδὲ θανόντα*

*Πόρκιον, εἰς αἰδὸν Περσεφόνῃ δέχεται.
Ruffum mordacem glaucum ne quidem exani-
matum*

Porcium in infernum Persephone recipit (12).

Voici une autre épitaphe de notre
homme :

*Ohe ut Valla silet solitus qui parcere nulli
est!*

*Si quæris quid agat, nunc quoque mordet
hunum (13).*

plusieurs ont cru qu'en faisant des
livres, il n'eut point pour but l'in-
struction de ses lecteurs, mais d'avoir
une occasion de médire et des vivans
et des morts. Il critiquait Aristote,
Cicéron, Virgile, et ne respectait
qu'Épicure (14). Ce dernier était fort
propre en ce temps-là à s'attirer les
éloges de ceux qui donnaient dans
l'esprit particulier. Tout le monde
le déchirait et le détestait. Ce fut
peut-être la raison qui le rendit ad-
mirable aux yeux de Valla. Cette
pensée n'est point dans Pontanus, que
je vais citer : *Qui cum Laurentio
familiarius vixerunt, affirmant illum
eo nequaquam consilio in grammaticis
scripsisse, ac dialecticis, quo doce-
ret, disciplinasque ab ignoratione
vindicaret, atque à sorde, verum ut
malediceret, obloquendoque detrahe-
ret de famâ atque autoritate rerum
scriptoribus : tum illis qui exemplo
sunt ad scribendum aliis propter an-
tiquitatem majestatemque dicendi, ac
præcipiendi, tum illis ipsis, qui tunc
viverent, qui ne dubitaverit ipse qui-
dem dicere, profiterique palam, ha-
bere se quoque in Christum spicula
(15). Au reste, ce savant homme a
trouvé des défenseurs; lisez les écrits
de Floridus Sabinus, et la lettre
qu'Érasme écrivit à Christophle Fis-
cher, l'an 1505 (16), à l'occasion des
notes de Valla sur le Nouveau Testa-
ment, qu'il avait trouvées dans une
bibliothèque, et qu'il donnait au-*

(12) Plut., in Catone majore, init. pag. 336.

(13) Volaterran., Comm. Urban., lib. XXI,
pag. m. 774.

(14) Ciceronem vellicabat, Aristotelem carpe-
bat. Virgilio subsannabat. . . maximis quibus-
que ringeret authoribus, uni tantum Epicuro,
assurgeret. Jovianus Pontanus, de Sermonibus, lib.
I, pag. m. 1572.

(15) Id., ibid.

(16) C'est la VII^e du IV^e. livre.

public. Voyez aussi la III^e. lettre du VII^e. livre d'Érasme.

(D) *Il critiqua les gens d'église, et il parla hardiment sur certaines choses qu'il ne trouvait pas bonnes.*] On convient que sa critique ne fut pas uniquement personnelle, elle fut réelle à certains égards; je veux dire qu'il censura les défauts des ecclésiastiques, et quelques-unes de leurs opinions : *Ipsos etiam sui sæculi theologos seu ignorantia supina seu inveterata persuasionem vanis opinionibus indormientes, ad veri sensum acutius stilo excitare nihil veritus est quod in publicis scriptis quasdam ecclesiæ romanæ traditiones erroris damnasset, aliis ipse gravis censor, hæreticæ pravitatis censors sibi gravissimos sentiebat* (17). On lui représenta qu'à moins d'être las de vivre, il se devait abstenir de censurer les ecclésiastiques, et de composer des ouvrages tels que la Réfutation de la Donation de Constantin. Il y avait donc deux choses qui lui attireraient des ennemis, c'est que les têtes sacrées étaient mordues par sa critique, et quant aux mœurs, et quant aux dogmes : *Et sanè à Francisco Philolpho etiam commonitus est satyrâ luculentâ, ut nisi vitæ suæ satur sit, abstinere velit à perstringendis sacri ordinis viris, ac similibus scribendis, uti illa adversus donationem Constantinam. Satyra ea exstat Hecatostichorum lib. 2. sat. 4* (18). Plusieurs croient que de ces deux choses l'une fut la vraie cause des persécutions qu'il souffrit, et que l'autre en fut le prétexte. Les satires personnelles irritèrent les inquisiteurs, après quoi, pour se venger, ils tâchèrent de convaincre d'hérésie celui qui les critiquait. Pour mieux satisfaire leur ressentiment, ils supposèrent que Laurent Valla était hérétique sur des points de conséquence, comme vous diriez le mystère de la Trinité, le dogme du franc arbitre, et les vœux de continence, etc. On assure qu'il fut condamné au feu, et qu'il n'évita l'exécution de cette sentence que par la faveur du roi de Naples; qu'il fallut qu'il abjurât publiquement les

propositions pour lesquelles il avait été condamné, et qu'outre cela il souffrit la peine du fouet dans le monastère des jacobins. Voici les rôles de M. de Sponde, sous l'année 1447. *Eodem tempore Laurentius Valla Romanus, elegantis quædam pro sæculo, sed pro quolibet te virulentissimæ linguæ homo, N existens, cum quasdam propositiones hæreticas asseruisset, delatus inquisitores, et in carcerem traditus, damnatusque pro hæretico, beati Alfonsi regis poenam ignis et crucis propositionibus tamen publicè testis, virgis, privatim per claustrum monasterii Prædicatorum manibus vinctis cæsus* (19). Il ajoute qu'il insinue que Laurent Valla avait écrit sur les articles que je cite ci-dessus (20). Cela est bien remarquable; l'annaliste ne rapporte pas les propositions que Laurent Valla fut obligé de rétracter; il n'assure pas qu'elles contiennent des hérésies sur la Trinité, sur le libre arbitre, etc. il dit seulement qu'un des ennemis de Laurent Valla l'insinue. Cela fait penser que, par des extraits fautiveux et malins, et par des conséquences, on défigura la doctrine de cet homme, et qu'on le présenta comme erroné, quoiqu'il ne le fût pas. Notez que malin comme il fut, les inquisiteurs de Naples, il vécut à Rome librement; il y obtint la faculté d'enseigner; il y jouit d'une part de l'estime du pape. Cela changea dans leur préjugé ceux qui auparavant dirent qu'on ne le trouva hérétique que parce qu'on le voulut tel d'avoir médité des ecclésiastiques. Voyez la remarque suivante.

(E) *Je donnerai le précis d'une narration que j'ai trouvée de Laurent Valla mêlé avec les inquisiteurs.* L'auteur que je cite ne parle de Laurent Valla mêlé qu'après avoir rapporté la dispute que Laurent Valla soutint sur des matières de morale. Un jurisconsulte le censura avec aigreur : Vous êtes un corrompu, lui dit-il, qui montez au-d

(17) Hankius, de Rerum romanarum, Scriptor., tom. II, part. I, cap. XI, pag. 116.

(18) Vossius, de Histor. lat., pag. 580.

(19) Spondan., ad ann. 1447, num. 3.

(20) Quod prolixius narrat Poggius in eum inductâ, errasse innuit in a sonæ in Deo, Trinitatis, liberi arbitrii sanctimonialium. Idem, ibi.

le ; vous ne vous contentez
ude des humanités , vous
tre faucille à la moisson
vous vous piquez de l'in-
du droit romain (21). Ex-
moi donc cet endroit du
ursuit-il , en lui montrant
e et très-difficile loi , *quin-*
n. præscriptione (22). Valla
qu'il n'y avait rien de plus
ue de prétendre qu'il igno-
lument le droit romain ,
liquait pas une matière que
personne n'avait encore en-
qu'il fallait la proposer ,
ceux qui s'imaginaient sa-
lque chose dans l'ancienne
lence , mais à ceux qui se
t de n'y ignorer quoi que ce
uid improbius quàm velle
me , ut nihil juris intelli-
quia locum aut nulli , aut
intellectum non exposuerim ?
illum proponi non ei qui ali-
s se intelligere diceret , sed
ania (23). Il l'éclaircit néan-
homme qui entendait bien
omaines ; après quoi il ques-
son tour ce jurisconsulte ,
aisit au silence. Cet agresseur
embarrassé par les deman-
lui furent faites sur le droit
riptions , établi dans les XII
qu'il se retira plein de rage ,
ce temps-là il eut une haine
pour Laurent Valla , et
même à le faire mourir :
ure quæstione petita adver-
ad silentium adegit. Nam
ure usucapionum ex duode-
lis nonnihil rogaret , in eas
s eundem illum suum adver-
adduxit , ut hic in conclave ,
rens se receperit , atque ex
ore homo vindictæ cupidissi-
io plusquàm Vatiniano Val-
erit prosequutus , vitæque
diatus (24). C'est la première
lam aliquandò acerbè increpuit quòd,
tra crepidam humaniorum litterarum
contentus falcem mitteret in messem
et juris romani peritiam aliquam sibi
Boxhornius , *Histor. univ. , pag. 953 ,*
12.
m (locum) obscurissimum , et à nemine
jurisconsultorum intellectum , imò de-
re constabat. Idem , ibidem , pag. 954.
rticle d'ANKLARD , tom. I , pag. 64 ,
AA).
ornius , *Hist. univ. , pag. 953.*
n , ibidem.

partie du narré de Boxhornius.
Voyons la seconde.

Comme la science des théologiens,
continue-t-il , est plus sainte et plus
nécessaire , et que leur autorité est
plus grande , ce savant homme ne
put attaquer leurs sottises sans s'ex-
poser aux derniers périls. *Ut theo-*
logorum et sanctior magisque neces-
saria disciplina est , et auctoritas ma-
ior ita cum eorum quoque ignoran-
tia , et putidissimis ineptiis commis-
sus , vitam ac omnes fortunas suas
in ultimum penè discrimen adduxit
(25). Il assista pendant le carême au
sermon d'un cordelier (26) qui pré-
chait à Naples ; il y assista , dis-je ,
le jour que ce moine avait pour texte
le Symbole des Apôtres. Ayant pris
garde que le prédicateur avait assu-
ré que saint Pierre dit , *je crois en*
Dieu , le père tout-puissant , que
saint André ajouta , *créateur du ciel*
et de la terre , et que les autres apô-
tres fournirent les autres articles ,
chacun le sien , il demanda après la
fin du sermon à Angelillus Campa-
nus (27) , si l'on trouvait des auteurs
qui rapportassent que le Symbole
fut dressé de cette manière. Campa-
nus répondit qu'il n'avait trouvé ce-
la dans aucun livre , et que ce moine
était le seul à qui il eût ouï débiter
que saint Jérôme était né à Rome.
Ils lui firent une visite , et lui de-
mandèrent où il avait lu que cet an-
cien père était Romain. Plusieurs le
disent , répondit-il , mais qui est-ce
qui le nie ? Valla se mit à rire d'une
telle incongruité (28) ; car c'est celui
qui affirme qui doit nommer ses té-
moins , et surtout quand on l'en
somme : ce n'est point aux autres à
lui nommer ceux qui nient. Cepen-
dant Valla ne laissa pas de marquer
au prédicateur que saint Jérôme lui-
même se fait natif d'une ville de Dal-
matie : *Hieronymus ipse non se Ro-*
manum dicit , sed Pannonium aut
Dalmatam ex oppido Stridone (29).

(25) *Idem , ibidem.*

(26) *Il s'appelait Antonius Betontinus.*

(27) *Il était secrétaire du roi.*

(28) *Primum hominis stultitiam risu Valla*
excepit quasi alius deberet ostendere qui nega-
ret , et non ipse qui hoc affirmaverat , et quis
traderet rogabatur. Boxhornius , Hist. univers. ,
pag. 954.

(29) *Idem , ibidem.*

Les uns, répliqua le moine, disent qu'il était Romain, et les autres qu'il était de Dalmatie. Il y avait deux défauts dans cette réponse : peut-on là-dessus opposer à saint Jérôme un témoin digne d'audience ? Et après tout ne fallait-il pas donner le nom du témoin ? Valla, comprenant l'ignorance et l'obstination du personnage, abandonna ce sujet (30), et passa à la question du Symbole. Quel fondement avez-vous, demanda-t-il, de soutenir qu'il a été formé pièce à pièce par les apôtres ? Les docteurs de l'église, répondit le moine, me l'ont appris. Nommez-les, répliqua-t-on ; citez-les. Je vous ai déjà répondu, reprit-il ; puis il s'emporta, et dit que Valla était un impie et un ennemi de la religion chrétienne (31). Quelques jours après il le diffama dans son sermon, et il continua à le déchirer avec tant de rage, qu'il fallut que le roi Alphonse fit arrêter ce torrent de calomnies. Valla, se croyant provoqué à une dispute, fit afficher à la porte de la grande église toutes les propositions dont il se voyait censuré, et s'offrit de les soutenir contre tout venant. Il invita à ce spectacle plusieurs gentilshommes, et le fils même du roi. Il fit préparer une grande salle : tout le monde était attentif au succès de cette affaire ; mais les ennemis de Valla ne voulurent rien hasarder, ils se retranchèrent à obtenir de la cour qu'il fût défendu à Valla de passer outre. Il obéit : mais il insulta ses adversaires par un distique latin, qu'il afficha à la porte de la salle.

*Rex pacis, miserans sternendas Marte phalanges;
Victoris cupidum continuit gladium.*

Ils en furent si indignés, qu'ils mirent tout en usage pour le faire condamner, ou à la mort, ou à une prison perpétuelle. Ils le citèrent devant le vicaire de l'archevêque. Il comparut, et fut bien surpris de voir une nombreuse assemblée de toutes sortes de moines : car il n'avait point soupçonné que cette intrigue fût si

(30) *Cognitâ hominis imperitiâ et improbitate, ultra noluit instare. Idem, ibidem, pag. 955.*

(31) *Fehementer in Vallam velut impium hominem et christianæ rei ecclesiæque hostem exorsus est stomachari. Idem, ibidem.*

importante. On lui demanda ce qu'il croyait point que le Symbole dressé par les apôtres. Non, dit-il, mais par le concile de Trente et je me fonde sur de très-fortes raisons. L'inquisiteur qui l'interrogea déclara que cette réponse était rétique. On produisit les lettres de Valla corrigées de certaines fautes qui avaient glissées, par la négligence des copistes, dans les décrets des papes, et on lui soutint que cette correction méritait le feu. Il sentit alors son danger, et protesta qu'en toutes choses il croyait ce que l'église croyait. On le pressa de condamner et de retracter ses écrits ; mais il refusa, qu'au préalable on lui montrât qu'il s'était trompé, et qu'autrement on ferait paraître qu'on ne voulait que la correction de son cœur, et non celle de sa langue : *Cur potius vos docetis esse revocandum an mavultis oris mei quam conscientie emendationem ? quo enim potius emendor, nisi id quod ore docui animo etiam sentiam ? Et quid ex animo sentiam nisi sentiam quod verissimam hactenus credidi vos falsi convincatis* (32). Alors un évêque qui le saisit lui dit, Scélérat que tu es, tout à l'heure que ton orgueil était abattu (33). Valla répète comme paravant, *je crois sur ceci ce que l'église croit*. On lui demanda ensuite ce qu'il croyait sur ces catégories. Quoi ! répondit-il, ne partiennt-elles à la foi comme dix commandemens de la loi de Dieu ? Pourquoi non, répliqua-t-on, n'appartiendraient-elles pas à la foi ? Ignorez-tu que le dogme de la Trinité, sans divisé, sans composé, à expliquer les controverses les plus importantes de la théologie. Abrégeons, reprit Valla, à cet effet je déclare qu'encore une fois notre sainte mère l'église ignore ces choses, j'en crois pourtant ce qu'elle en croit. *Age, inquit Valla, un compendium faciamus : et si isti*

(32) *Idem, ibidem.*

(33) *Tum Alesanus episcopus ejusdem (predicatorum) manus ei injecit et tibi homo scelestissime superbia hinc deponam.*

(34) *Quidni, inquit, Alesanus, ad hoc pertineant ? An ignoras ex illo dogmate de sensu diviso et composito gravem theologiæ controversiam explicari. Idem*

ia ignoret, tamen idem de illis quod mater Ecclesia. On vou-
oursuivre; mais parce que le
ait envoyé des gens pour protégé
alla, on s'en tint là.

trouve deux fautes dans ce long
de Boxhornius; l'une, qu'il
ique ces choses à l'an 1411, an-
ur à la naissance de Laurent
a; l'autre, qu'il ne cite aucun
ur.

) Il l'étalait avec plus de faste....
les compagnies que dans
ouvrages.] Jovien Pontanus a
cette observation après avoir
loué la modestie de Pompo-
Lætus. *Contrà verò*, poursuit-il
, *Laurentius Vallensis, multæ*
doctrinæ, ingenii in primis
popularibus in congressibus
litteratorum circulis ostentandæ
disciplinæ judicatus est fuisse studio-
, ne dicam parùm modestus, ut
is circulis multò appareret dili-
rior, quàm in libris ipsis, quos
otos reliquit. Cùmque non pauca
dialecticis adinvenisset adversus
um temporum artis ejus magis-
, eò sese efferebat, palàm ut di-
, nullam esse logicam præter
rentianam.

) Il embrassa la doctrine d'Épi-
à l'égard du souverain bien.]
ez son livre de *Voluptate et vero*
o. Il a été mis dans l'Index com-
an ouvrage dont la lecture n'est
permise. Voyez aussi l'ouvrage
intitula *Apologia pro se et*
ra calumniatores, ad Eugenium
rtum Pont. maximum. Vous y
rez qu'il justifie principalement
qu'il avait enseigné, que la vo-
té est notre souverain bien : *De-*
ta se suaque scripta, et PRÆCIPUÈ
ed voluptatem statuerit summum
um, virtutes ancillas esse volup-
, prudentiam non à malitiâ,
am amari propter aliud, nec etiam
pter se, præscientiam Dei non
ere libertati arbitrii : Symbolum
factum esse ab Apostolis per-
iculas (36).

) Il fut partisan outré de Quin-
en, et il affecta de mépriser Aris-
tote.] Vossius va me fournir le com-
mentaire dont j'ai besoin. Je le tire

) Jov. Pontanus, de Sermone, lib. VI,
IV, pag. 1737.

) Gesner., in Biblioth. fol. 478.

de l'endroit où il veut montrer
qu'en matière de rhétorique Aris-
tote est le plus grand maître que
l'on puisse suivre. *Neque nos, ajou-*
te-t-il (37), *aut Ausonii judicium*
moveret qui Latinorum tantum ratio-
nem habuit, aut Vallensis (quamvis
vir non minus de Rep. litterarid me-
riti, quàm Canullus olim de Roma-
nâ) elogium terret : quia ille, nec
in Fabio laudando modum invenit,
nec in Aristotele, Tullio, Priscia-
no, (et quo non, si unum Fabium
demas ?) insectando, sæpè habeat
causam. Les paroles suivantes sont
remarquables : *Videtur autem vir*
ille nimis quantum liberaliter Quinc-
tilianum sustulisse laudibus, quòd
videret Georgium Trapezuntium per-
petuum esse in hoc incessendo. Nam
et lib. IV. Antidoti scribit, eà de
caussâ sibi semestri integro cum Tra-
pezuntio fuisse contentionem ; neque
in gratiam cum eo rediisse, nisi cùm
is publicè docendi provinciam desine-
ret. Je crois avec Vossius que l'esprit
de contradiction poussa Laurent
Valla dans cet excès d'admiration
pour Quintilien : il avait un adver-
saire qui déclamaient éternellement
contre ce rhéteur, il n'en fallut pas
davantage pour lui faire prendre le
contre-pied. Dans sa Dialectique il
abaissa le plus qu'il put l'autorité
d'Aristote.

(I) On conte qu'il lui échappa de
dire....qu'il y avait des flèches dans
son carquois contre le Messie même.]
On prétend qu'il dit ce blasphème
à Antoine Panormita *. Ce fut sans
doute à l'oreille (38), et non pas de
telle sorte que tous ceux qui étaient
à table avec eux le pussent entendre.
Panormita frémit d'horreur, et ne
voulut plus parler à lui. *Taceo*, dit
Vossius (39), *quòd neque in Chris-*
tum (horrendum!) spicula sibi
deesse dicebat; ut quidem scripsit
Jovianus Pontanus () : et ante eum*

(37) Vossius, de Rhetoricæ Naturâ ac Constit.,
pag. 48.

* La Monnoie, dans une note sur l'article 304
des Jugemens des savans, réfute le conte de
J. Pontan qui n'a fait que répéter ce qu'avait
dit le Pogge, ennemi de L. Valla.

(38) Pontanus dit pourtant, comme on l'a vu
ci-dessus, profiterique PALAM habere se quoque
in Christum spicula.

(39) Vossius, de Rhetoricæ Naturâ ac Constit.,
pag. 48.

(*) Lib. I, de Sermone.

Poggius secundâ in Vallam Invektivâ (*¹), *ubi exprobrat, quod hoc in convivio dixerit Antonio Panormitæ: qui propterea exhorruerit, et alloquio ulterius dignum negarit.* M. de Sponde n'a pas oublié cela, après avoir dit que ce critique n'avait épargné ni saint Augustin, ni saint Jérôme, ni Boëce (40). Ajoutons qu'il ne fit point grâce à Thomas d'Aquin: « Son style est trop libre, » reprenant avec trop de sévérité » les fautes de Rémi, de saint Thomas, » et de quelques autres écrivains, » qui ont osé, selon lui, entreprendre de commenter saint Paul sans aucune connaissance de la langue grecque. Il rejette comme un conte » fait à plaisir ce qu'on dit communément de cet apôtre, qui apparut » à saint Thomas, l'assurant que personne n'avait si bien entendu ses » épîtres que lui. Si cela était, dit-il, il n'aurait pas manqué de l'avertir de ses fautes, (*²) *Peream nisi id commentitium: num cur eum Paulus non admonuit errorum suorum* (41)? » Il reprenait quelquefois les papes mal à propos, comme quand il accuse de nestorianisme Célestin I. Le père Théophile Raynaud l'accable d'injures à ce sujet (42).

(K) *Ces versions ne sont pas bonnes.*] Voici ce que M. Huet suppose que Casaubon en pensait: *Annis ab hinc ducentis Herodotum et Thucydidem latinis litteris exponebat Laurentius Valla, in eâ benè et eleganter dicendi copid, quam totis voluminibus explicavit, inelegans tamen, et penè barbarus; græcis ad hoc litteris leviter tinctus, ad auctorum sententias parùm attentus, oscitans sæpè, et alias res agens, fidem apud eruditos decoxit* (43).

(L) *Son livre des Éléances le témoigne. On l'accusa faussement de l'avoir volé.*] On a imprimé cet

(*¹) Fol. 87., à edit. anni 1513.

(40) Spondanus, ad ann. 1447, num. 10.

(*²) Laur. Vall. Not., in Epist. I, ad Cor., cap. 9, v. 13.

(41) Simon, Histoire critique des commentateurs du Nouveau Testament. Chap. XXXIV, pag. 485.

(42) Theophil. Raynaudus, in Hoploth., sect. II, serie I, cap. V, pag. m. 16, 17.

(43) Huetius, de claris Interpretibus, pag. m. 218.

ouvrage une infinité de fois. Valla témoigne dans son épître dédiée à Tortellius, camérier de Nicolas V, qu'on l'avait rendu public en son ordre et sans son consentement. Cette épître dédicatoire fut adressée à Tortellius, camérier de Nicolas V. Elle est sans date; mais on ne peut pas d'y apprendre qu'elle fut composée sous le règne de ce pape. Elle est bien difficile en ce temps-là de rassembler tant d'observations: Valla mandait beaucoup d'étude et de coup d'esprit. Le grand succès de cet ouvrage chagrina les ennemis de l'auteur, et les obligea à dire qu'il s'était paré des plumes d'autrui, et que c'était une production d'Asconius Pédianus. Cette épître, très-glorieuse dans le siècle de Laurent Valla, n'eut point de succès. Vossius a eu raison de la qualifier d'impudente: *Admodum parum frontis fuisse necesse est, quod Laurentii Vallensis Elegantiæ libros in honore esse dolens, vulgus sparsere, eos jam in Germania fuisse repertos, et scripti essent litteris fugientibus, vix certis cognitis, cuius tandem fuisse, Asconii esse opus: cujus calumniæ Mariangelus Accursius in operum suarum defensione, cui nomen fecit* (44).

(M) *Louis Vivès le loue d'être conduite qui mérite d'être suivie.*] Valla, soigneux que fût Valla de recueillir la propriété des termes, et de les enseigner à ses lecteurs, il suscita son travail quand il s'agissait d'un mot sale, et il aimait mieux que sa signification en fût ignorée. Valla que Vivès approuve avec beaucoup de raison: *Benè Laurentius de verbo quodam obsceno, malo quàm me docente sciri* (45).

(N) *M. Varillas a fait qu'il n'y eût pas de fautes.*] 1. Il a dit (46) que Valla, ne trouvant plus personne pour critiquer dans la cour de Rome, se retira dans celle de Naples. Il ne tromper en deux manières: il mal traduire son original,

(44) Vossius, de Hist. latinis, lib. XXVII, pag. 144. Il cite la Testudo de Lud. Accursius.

(45) Lud. Vives, de tradendis Disciplinis, pag. m. 287.

(46) Varillas, Anecdotes de Florence, pag. 166.

cer une chose peu véritable en même. Le latin que Varillas a traduit signifie que Laurent ne trouvant à la cour du pape qui lui plût, s'en alla auprès d'Alfonse, roi de Naples (47). Cela n'est-il pas dire, qu'il ne trouvait plus de bonne à critiquer dans la cour de Naples? Cela n'insinue-t-il pas au contraire qu'il lui restait bien des choses à critiquer? Car quand tout est dans une cour, la critique s'épuise point. Soyons assurés que personne de l'humeur de Laurent Valla ne serait jamais sortie de Rome par la raison que les sujets à critiquer lui auraient manqué, et ce qui se pouvait dire contre la cour ayant déjà été dit. II. Valla n'offrit point d'écrire l'histoire des actions les plus éclatantes de Naples; mais il fit l'histoire de Ferdinand, roi de Castille et d'Aragon, et d'Alfonse, roi de Naples. Voici encore deux fautes; le latin de Paul Jove mal traduit (48), et un songe, quant au fond même de l'œuvre. III. Il y a beaucoup d'excès dans le jugement que M. Varillas prononce contre ce livre de notre auteur. *Il y travailla.....avec si peu de succès*, ce sont ses paroles, *que ses adversaires eurent lieu de lui reprocher qu'il était tombé lui-même dans toutes les fautes qu'il avait tant reprochées aux autres*. C'est à dire pour la troisième fois dans ce livre deux fautes qu'on a vues ci-dessus. Le latin de Paul Jove (49) ne dit pas cela, et il est faux dans le fond que Laurent Valla, en composant son ouvrage, ait commis tous les vices et arismes qu'il a reprochés à d'autres auteurs. IV. On n'a point cru, mais l'assure M. Varillas, que Laurent Valla se bannit de la cour de Naples à cause que cet ouvrage fut méprisé. Il y eut d'autres disgrâces et bien plus rudes (50), qui le firent craignirent à sortir de cette cour.

Quòd nihil in aulâ pontificis sibi placeret, cum ad Alfonso regem se contulit. Jov., lib. 15, cap. XV, pag. 36.

Apud quem (Alfonsum regem), de avitis in Hispaniâ atque Siciliâ gestis Historia scripta est. Id., ib.

Eo styli caractere ut ejus minimè videri possit qui cæteris elegantiarum præcepta tradidit. Id., ibid.

Voyez ci-dessus la rem. (D).

V. Il faut être bien simple pour s'imaginer que la mère de ce savant homme fit l'épithaphe de son fils. Il est vrai qu'on lit ces paroles dans l'inscription du tombeau, *Catharina mater filio pientissimo posuit*; mais selon le style des épithaphes cela ne veut dire autre chose sinon que la mère fit construire ce sépulcre. Par ce faux principe de Varillas nous devrions croire que des personnes qui n'ont jamais su un mot de latin ont composé de très-belles épithaphes en cette langue, car on en trouve beaucoup de ce genre-là au bas desquels on lit *mœstissima conjux*, ou *mater*, ou *filia posuit*, ou *mœstissimi filii posuerunt*. VI. Comme une faute en amène une autre fort souvent, M. Varillas est tombé dans une nouvelle méprise: pour avoir cru que la mère de Laurent Valla fit l'épithaphe de son fils, il assure que personne ne la voulut soulager de cette peine. VII. Quant à ce qu'il dit, que Valla donna un mauvais exemple dans la république des lettres, en publiant, le premier (51), des livres entiers d'invectives et de récriminations, je le renvoie à M. de Larroque, qui lui a montré (52) que saint Grégoire de Nazianze et saint Hilaire ont publié des invectives, l'un contre l'empereur Julien; l'autre contre l'empereur Constance. On pourrait remonter plus haut; car quoiqu'il y ait lieu de douter que l'invective de Salluste contre Cicéron, et celle de Cicéron contre Salluste, soient l'ouvrage des écrivains dont elles portent le nom, il est certain qu'elles sont antérieures au siècle de Constantin. On ne peut pas prétendre que Varillas n'a voulu parler que des écrivains chrétiens; car la république des lettres dont il parle n'exclut point le paganisme. Mais quand même nous aurions la complaisance de nous renfermer dans le christianisme, nous aurions encore d'autres exemples à lui opposer que ceux dont M. de Larroque fait mention. N'avons-nous pas deux ou-

(51) Lourde faute de langage; car ces paroles peuvent être prises en ce sens: entre les livres entiers d'invectives celui qui est le premier en rang fut publié par Laurent Valla.

(52) Larroque, préface des Nouvelles Accusations contre M. Varillas.

vrages d'invectives de Ruffin, contre saint Jérôme (53)? Je parle ailleurs (54) d'une invective qui fut faite dans le siècle même de Laurent Valla, mais avant qu'il songeât aux siennes. Et Pétrarque, qui l'a précédé de cent ans, ne fit-il pas des invectives contre un médecin? VIII. Il n'est pas vrai que Laurent Valla ne loua jamais d'autre grammairien de son temps que Candidus Decembar (55). C'est commettre pour la quatrième fois la même faute; car le fait est faux dans le fond, et l'on a très-mal traduit son original (56): les paroles de Paul Jove servent de louange à Decembar, sans contenir l'exclusion d'aucun autre grammairien.

(53) On les imprime ordinairement dans le IX^e. volume des Œuvres de saint Jérôme.

(54) Dans la remarque (B) de l'article Vxoctimus, dans ce volume, pag. 357.

(55) Varillas, Anecdotes de Florence, p. 167.

(56) Candidus Decembar... Laurentii Vallæ testimonio exactissimæ censuræ grammaticus. Paulus Jovius, in Elogiis, cap. XV, pag. 39.

VALLA (GEORGE), natif de Plaisance, médecin et professeur de belles-lettres à Venise, a fleuri après le milieu du XV^e. siècle (a)*. Il était savant et en grec et en latin, et il composa beaucoup de livres tant de médecine que de littérature (A). Il irrita tellement le duc de Milan, par son zèle trop impétueux pour la faction des Trivulces, que ce prince le persécuta beaucoup, jusques à le faire mettre en prison dans Venise même (b). Il souffrit les plus fâcheuses incommodités dans cet état de capti-

(a) Claruit sub Friderico III, juxta Tritemium verò sub Maximiliano Venetiis A. C. 1494. Justus in Chronol. Medic. Mercklinus, in Lindenio renovato, pag. 342. Konig le met à l'an 1528. M. Baillet, Jugemens des Savans, num. 609, le suppose vivant en 1541.

* La Monnoie, dans une note sur le numéro 334 des Jugemens des Savans, dit que George Valla était mort lorsque son gros livre *De expetendis et fugiendis rebus* fut imprimé chez Alde, 1501, in-folio.

(b) Pierius Valerianus, de Litteratorum Infelicitate, lib. I, pag. m. 27.

vité; mais sa cause ayant été jugée, il fut déclaré absous, on lui rendit sa charge, et il n'exerça pas long-temps ce temps-là; une mort l'ôta du monde peu de temps après: il était près de son logis pour aller faire rien de l'arrêtait qu'un besoin naturel d'aller à de-robe, et il y expira Arius l'Hérésiarque. Ses l'attendirent fort long-temps l'auditoire, et furent saisi de grand chagrin (B) lorsqu'ils apprirent pourquoi il ne venait plus. Il devait continuer ce jeu de leur expliquer un endroit de Cicéron qui concerne l'immortalité de l'âme (c). Valérianus (C), qui m'a raconté ceci, fait des réflexions justes sur la nature de cette

(c) Tiré de Piérius Valerianus

(A) Il composa beaucoup de livres tant de médecine que de littérature. Voici le titre de quelques-uns: *tuenda Sanitate per Victum sequenda aut fugienda sunt cibi corporis Partibus; de Pulsuum; de Corporis Commodis et Incommodis; Universæ Medicinæ ex Græcis potissimum contrita septem*. On remarque dans l'un de ses livres *renovatus* que ce dernier ouvrage est une partie de ce qu'il avait écrit pour titre: *Expectanda et fugienda*. (1). Ajoutons que notre Valla a traduit du grec le livre de Ruffin *Pestilentia*; celui de Psellus *de ratione*; celui d'Alexandre de Aphrodisée, *de Febrium causis*; celui de Némésius, *de Hominis* (2), et quelques autres. Disons en passant que M.

(1) Extant operis sui expetendorum libri 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 103, 104, 105, 106, 107, 108, 109, 110, 111, 112, 113, 114, 115, 116, 117, 118, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 129, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136, 137, 138, 139, 140, 141, 142, 143, 144, 145, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 152, 153, 154, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 162, 163, 164, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 174, 175, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 188, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 200, 201, 202, 203, 204, 205, 206, 207, 208, 209, 210, 211, 212, 213, 214, 215, 216, 217, 218, 219, 220, 221, 222, 223, 224, 225, 226, 227, 228, 229, 230, 231, 232, 233, 234, 235, 236, 237, 238, 239, 240, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 248, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 258, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 267, 268, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 275, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 288, 289, 290, 291, 292, 293, 294, 295, 296, 297, 298, 299, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 307, 308, 309, 310, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 319, 320, 321, 322, 323, 324, 325, 326, 327, 328, 329, 330, 331, 332, 333, 334, 335, 336, 337, 338, 339, 340, 341, 342, 343, 344, 345, 346, 347, 348, 349, 350, 351, 352, 353, 354, 355, 356, 357, 358, 359, 360, 361, 362, 363, 364, 365, 366, 367, 368, 369, 370, 371, 372, 373, 374, 375, 376, 377, 378, 379, 380, 381, 382, 383, 384, 385, 386, 387, 388, 389, 390, 391, 392, 393, 394, 395, 396, 397, 398, 399, 400, 401, 402, 403, 404, 405, 406, 407, 408, 409, 410, 411, 412, 413, 414, 415, 416, 417, 418, 419, 420, 421, 422, 423, 424, 425, 426, 427, 428, 429, 430, 431, 432, 433, 434, 435, 436, 437, 438, 439, 440, 441, 442, 443, 444, 445, 446, 447, 448, 449, 450, 451, 452, 453, 454, 455, 456, 457, 458, 459, 460, 461, 462, 463, 464, 465, 466, 467, 468, 469, 470, 471, 472, 473, 474, 475, 476, 477, 478, 479, 480, 481, 482, 483, 484, 485, 486, 487, 488, 489, 490, 491, 492, 493, 494, 495, 496, 497, 498, 499, 500, 501, 502, 503, 504, 505, 506, 507, 508, 509, 510, 511, 512, 513, 514, 515, 516, 517, 518, 519, 520, 521, 522, 523, 524, 525, 526, 527, 528, 529, 530, 531, 532, 533, 534, 535, 536, 537, 538, 539, 540, 541, 542, 543, 544, 545, 546, 547, 548, 549, 550, 551, 552, 553, 554, 555, 556, 557, 558, 559, 560, 561, 562, 563, 564, 565, 566, 567, 568, 569, 570, 571, 572, 573, 574, 575, 576, 577, 578, 579, 580, 581, 582, 583, 584, 585, 586, 587, 588, 589, 590, 591, 592, 593, 594, 595, 596, 597, 598, 599, 600, 601, 602, 603, 604, 605, 606, 607, 608, 609, 610, 611, 612, 613, 614, 615, 616, 617, 618, 619, 620, 621, 622, 623, 624, 625, 626, 627, 628, 629, 630, 631, 632, 633, 634, 635, 636, 637, 638, 639, 640, 641, 642, 643, 644, 645, 646, 647, 648, 649, 650, 651, 652, 653, 654, 655, 656, 657, 658, 659, 660, 661, 662, 663, 664, 665, 666, 667, 668, 669, 670, 671, 672, 673, 674, 675, 676, 677, 678, 679, 680, 681, 682, 683, 684, 685, 686, 687, 688, 689, 690, 691, 692, 693, 694, 695, 696, 697, 698, 699, 700, 701, 702, 703, 704, 705, 706, 707, 708, 709, 710, 711, 712, 713, 714, 715, 716, 717, 718, 719, 720, 721, 722, 723, 724, 725, 726, 727, 728, 729, 730, 731, 732, 733, 734, 735, 736, 737, 738, 739, 740, 741, 742, 743, 744, 745, 746, 747, 748, 749, 750, 751, 752, 753, 754, 755, 756, 757, 758, 759, 760, 761, 762, 763, 764, 765, 766, 767, 768, 769, 770, 771, 772, 773, 774, 775, 776, 777, 778, 779, 780, 781, 782, 783, 784, 785, 786, 787, 788, 789, 790, 791, 792, 793, 794, 795, 796, 797, 798, 799, 800, 801, 802, 803, 804, 805, 806, 807, 808, 809, 810, 811, 812, 813, 814, 815, 816, 817, 818, 819, 820, 821, 822, 823, 824, 825, 826, 827, 828, 829, 830, 831, 832, 833, 834, 835, 836, 837, 838, 839, 840, 841, 842, 843, 844, 845, 846, 847, 848, 849, 850, 851, 852, 853, 854, 855, 856, 857, 858, 859, 860, 861, 862, 863, 864, 865, 866, 867, 868, 869, 870, 871, 872, 873, 874, 875, 876, 877, 878, 879, 880, 881, 882, 883, 884, 885, 886, 887, 888, 889, 890, 891, 892, 893, 894, 895, 896, 897, 898, 899, 900, 901, 902, 903, 904, 905, 906, 907, 908, 909, 910, 911, 912, 913, 914, 915, 916, 917, 918, 919, 920, 921, 922, 923, 924, 925, 926, 927, 928, 929, 930, 931, 932, 933, 934, 935, 936, 937, 938, 939, 940, 941, 942, 943, 944, 945, 946, 947, 948, 949, 950, 951, 952, 953, 954, 955, 956, 957, 958, 959, 960, 961, 962, 963, 964, 965, 966, 967, 968, 969, 970, 971, 972, 973, 974, 975, 976, 977, 978, 979, 980, 981, 982, 983, 984, 985, 986, 987, 988, 989, 990, 991, 992, 993, 994, 995, 996, 997, 998, 999, 1000.

(2) Idem, ibidem.

(3) Voyez la Bibliothèque de Ges

un fort mauvais traducteur (4). Ses livres de littérature composés de Valla sont ou des traités de grammaire et de rhétorique, ou des commentaires sur quelques livres de Virgile, sur la Poétique d'Horace, sur Juvénal, etc. Il commenta aussi le second livre de Plin. Cet ouvrage imprimé à Venise, l'an 1502, in-4°. Il faut qu'il soit bien rare, puisque le père Hardouin n'a pu le trouver. Mais n'oublions pas l'ouvrage de *de vitandis et fugiendis Rebus* : c'est une espèce d'encyclopédie dont Paul Hardouin parle avec assez de mépris ; car on ne faut point douter que les paro- que je vais citer ne se rapportent à cette compilation : *Disciplinas litte- que omnes, uno ingenti volumine complexus, multa potius didicisse, quam in eo celeri transcurso perdis- cenda posteris reliquisse videtur. Tandem quidem eo accervantis omnia, confessumque scribentis, requisitus ille de orationis eloquentis spiritus omnino defuerit, quo uno voluminum vita declararetur, longissimèque produ- citur* (6). Jean-Pierre Valla, fils de l'au- teur, la fit imprimer, et reconnut facilement qu'elle n'était point par- tie : il en fit beaucoup d'excuses à ses lecteurs (7) sur ce que la mort l'empêché son père d'y mettre la dernière main. Cet ouvrage est divisé en XLIX livres ou VII semaines. Le père Sorel l'a critiqué fortement (8). Le père observe que Valla avait em- prunté des Grecs quantité de choses et en faire aveu. *Nos sanè observa-*

Nec felicius Georgio Vallæ labor ille cessit, nam et à Græcis dissentit sæpè, et consequitur non raro pervertit. Huetius, de Interpretibus, pag. m. 221. Voyez ci-des- sus les paroles de Gesner.

Il en a passé par mes mains à une auction de ce volume de cette édition, il n'y a guère plus de 10 ans : et Jean-Pierre Valla, fils de George, imprimer in-folio le même livre, aussi à Ve- nise et pareillement en 1502, chez Simon Bevi- glio, avec d'autres ouvrages de son père, et précédemment ses *Commentationes in Ptole- mæi quadripartitum*, dont M. Bayle n'a point vu. Cette édition, au reste, se trouve deux fois dans la Bibliothèque royale de Berlin, et il ne faut pas mal à propos d'en faire avertir le père Hardouin. REM. CRIT.

Vide Harduini præfation. in Plinium. Paulus Jovius, in Elog., cap. CXIII, pag. 256.

In Epistolâ nuncupatoriâ. Voyez Gesner, in Biblioth., folio 273.

Sorel, de la Perfection de l'Homme, pag. 290.

vimus Georgium Vallam à Græcis permulta dissimulanter esse mutua- tum, et non pauca perperam in lati- num sermonem transtulisse (9). On le peut donc placer dans les listes des plagiaires.

(B) *Ses écoliers. . . . furent saisis d'un grand chagrin.*] La citation que l'on va lire sera plus longue que ce texte ne le demande ; mais j'en use ainsi afin qu'on voie un peu ample- ment avec quelle estime les disciples de notre Valla parlaient de lui : *Haud ita multò post cum manè summo pa- ratus esset conferre se ad auditorium, ubi tunc Tusculanas Ciceronis quæ- stiones prælegebat, deque animæ im- mortalitate vehementissimè, doctissi- mèque quotidie disserebat, dum inte- rim corpori vacaturus excrementa ci- bi dejecit, animam etiam morte subita exhalavit.* Nos qui quotidie ad admirandam hominis doctrinam sub matutinum crepusculum convenieba- mus, non prius tali nos doctore de- fraudatos intelleximus, quàm hord profitendi frustra elapsa certos, qui moræ causam sciscitarentur, domum ejus delegavimus, qui redeuntes gym- nasium nostrum præter omnium spem, quia nullum malæ valetudinis incom- modum præcesserat, voce illâ eruditâ spoliatum atque orbatum renunciave- runt (10).

(C) *Pierius Valerianus. . . . fait des réflexions judicieuses sur la na- ture de cette mort.*] Il commence par observer qu'il y aura des personnes qui compteront pour un grand bon- heur que George Valla soit mort sans avoir été malade. Il dit ensuite que selon les lois chrétiennes il faut re- garder la mort subite comme une in- fortune. Puis il observe que, selon la philosophie, cet accident, et tout autre qui ne dépend point de nous, ne doivent point passer pour un mal. Enfin, il veut bien qu'on croie que la manière dont Valla mourut est un bonheur, puisque sa mort ne fut pré- cédée ni de douleurs, ni d'inquié- tudes : *Erunt qui genus hoc mortis in- ter mortalium felicitates enumera- bunt, quippe nullo dolore prævio, nulloque mortis metu statim exani- mari.* Nos tamen ex christianæ pie-

(9) Gesner, Biblioth., folio 273.

(10) Pierius Valerianus, de Litterator. Infelic., lib. I, pag. 27, 28.

tatis institutis miserrimum hoc existimamus, ex philosophicæ verò præceptis, neque quidem calamitates alias, quæ alterius, non nostri juris sunt, mala existimo; sed erit super hoc alias disserendi locus. At fuerit felix Valla, quia cruciatu nullo, nulliusque rei anxius à vitâ migravit, nobis certè ejus discipulis calamitosa fuit hominis mors, quibus eruditionis suæ tam triste desiderium reliquit (11). Tout cela est fort sensé; car les douleurs violentes d'une maladie de quinze jours, et les langueurs d'une longue maladie, réduisent l'homme à un triste état, naturellement parlant. Il ne peut jouir ni des plaisirs défendus ni des plaisirs légitimes; il souffre en son corps et en son âme; ses membres lui font sentir plusieurs incommodités; sa raison en est abattue; il se chagrine, il craint la mort, et il ne peut songer sans horreur à l'approche de ce roi des épouvantemens. Une mort subite vous épargne tout cela : elle doit donc passer pour un grand bonheur, à moins qu'on ne considère les dogmes de l'Évangile. C'est pourquoi Piérius Valérianus a inséré judicieusement cette exception. La théologie nous enseigne que l'homme pécheur n'entre point dans le royaume de Dieu sans se repentir de ses fautes, et l'expérience nous enseigne que tous les hommes sont pécheurs. Selon ces principes, on doit regarder comme un grand malheur de mourir subitement, attendu qu'une telle mort ne donne pas le loisir de s'humilier devant Dieu, et d'implorer sa miséricorde par les mérites de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Or un homme qui se présente pécheur et impénitent, au trône de Dieu ne peut attendre que la damnation éternelle. C'est la doctrine du christianisme. C'est en vain qu'on allèguerait qu'un prédestiné au salut ne peut point mourir sans pénitence, quoique sa mort soit subite, et qu'un reproché ne peut point mourir pénitent quoique sa mort soit précédée d'une longue maladie : c'est en vain, dis-je, qu'on allèguerait cela; car cette remarque ne pourrait point satisfaire les scrupules de ceux qui raisonnaient ainsi : un prédestiné au salut

(11) Pierius Valerianus, de Litterator. Infelic., lib. I, pag. 28.

se réconcilie toujours avec sa mort; ceux qui meurent subite n'ont pas le temps de se réconcilier avec Dieu; ils ne sont donc pas prédestinés au salut. On voue que l'on serait téméraire d'avancer que l'on se réconcilie avec Dieu comme un fait certain; mais c'est ce qu'on peut dire de plusieurs saints contre le prétendu prédestinisme que plusieurs trouvent dans la Bible. Ils ne manquent pas à dire que les maladies sont très souvent un grand obstacle à la pénitence, parce qu'elles font perdre l'esprit, et le jugement, soit parce qu'elles affaiblissent de telle sorte la raison, soit parce qu'elles effacent la mémoire qu'on est peu capable de réfléchir sur les vérités de la religion, et de profiter des exhortations d'un théologien, soit enfin parce qu'elles portent au dépit et à la colère, et que quand elles sont longues, la disposition mène tout droit à la désobéissance et à l'endurcissement, et quelquefois même à l'impiété. Nous conviendrions de ces choses si nous serions toujours en disposition d'avancer que les maladies prédisposent bien plus souvent à la piété qu'à l'impiété. Ainsi, pour trouver heureuse la mort de Grégoire Valla, il ne la faut pas considérer selon des vues générales, mais avec les yeux d'un particulier. La mort heureuse, selon le sentiment de cet empereur, était celle qui n'avait point précédée de quelque mal, et qui n'était point précédée de quelque mal qu'elle ne souhaitait une telle mort, et qui n'était point précédée de quelque mal qu'elle ne souhaitait aux siens. Il trouvait la mort des hommes de bien trouver la mort des justes, c'est-à-dire la mort d'un vœu. Il eut à peu près ce sentiment : *Sortitus exitum factum qualem semper optaverat. Nonnulli quoties audisset cito ac nullum tempus defunctum quempiam sibi similem (hoc enim vultu solebat) precabatur* (12). Son père d'adoption, avait eu le même sentiment. Il trouvait la mort d'un mépris cette lenteur avec laquelle Cyrus de Xénophon alla à la mort, et rien ne lui semblait plus cher que de se sortir de ce monde par la même proviste : *Illud planè inter omnia quæ vitæ sunt, talem ei mortem optasset sententiâ obtigisse. Nam et quædam apud Xenophontem*

(12) Sucton., in Augusto, cap. C.

*ultima valetudine mandasse de funere suo, aspernatus um mortis genus, subitam si-
emque optaverat. Et pridie cederetur in sermone nato su-
um, apud M. Lepidum, quis-
t finis vitæ commodissimus,
um, inopinatumque prætul-*

Hésiode compte parmi les ives du siècle d'or la manière hommes y mouraient. C'était bras du sommeil. Un de nos a blâmé Ovide d'avoir ou-privilège en faisant la des-des félicités de ce temps-là. ge s'est souvenu de cette cen-qu'il a dit que son père était cette façon. Voici ses paro-verò cum dormiturus caput il inclinasset, ecce tibi con-animatus est. Dictum est se-
rei, aured ætate mortales nitos somno interiisse : quam iam, ut hoc te obiter doceam ; sion te docendi occasionem ætermittere debere mihi vi-
optimi illius sæculi descrip-
uttere Pelignum vatem non rectè à Julio Scaligero ani-
um. Eo igitur modo placido
parens meus fato functus

Vous voyez bien que son elui de Scaliger le père (15) onformes à celui d'Auguste. ont appliqué très-volontiers ui meurent ainsi notre pro-bien leur vient en dormant. -dessus la remarque (F) de RÉGIUS.

ma., in Cæsare, cap. LXXXVII.
ina Menagius, in Vita Guillelmi Me-
76, 77.

sa remarque sur le passage que j'ai ainsi : Voici les paroles de Jules Sc-
sont du livre V de sa Poétique, au II : Omisit autem illud Hesiodi, lon-
in hac ætate, θυῆσθον δ' ὅς ὕπνῳ
s. L'endroit d'Hésiode est de son
Ἡμέραι.

LA (NICOLAS), docteur en et chanoine de l'église de terre, à Rome, vivait au cle. Il entreprit de tra-'Iliade en vers latins ; mort ne lui permit pas de out de cette entreprise(a).

ez Vossius, de Poët. lat., pag. 80.

Ce qu'il en avait traduit fut imprimé après sa mort, l'an 1474, et réimprimé l'an 1541 (A). Nous avons aussi sa version latine d'un poëme d'Hésiode (b), et deux lettres en vers élégiaques. Il mourut fort jeune (B), l'an 1473 (c). Son père LÆLIUS VALLA (d), docteur en droit, fut avocat consistorial (e).

(b) De celui qui a pour titre Ἡμέραι καὶ Ἡμέραι, Opera et Dies. Cette version est en vers épiques, et fut dédiée à Pie II. Voyez Gesner, in Biblioth. folio 524.

(c) Konig, Biblioth., pag. 828, où il observe que son épitaphe se trouve à la page 117 de la Rome de Fabricius.

(d) Ou de Valle.

(e) Vossius, de Poët. latin., pag. 80.

(A) Ce qu'il en avait traduit fut imprimé..... et réimprimé l'an 1541.]

La première de ces deux éditions fut faite à Rome, et n'a été connue ni à Gesner, ni à ses abrégiateurs. Elle contient le III^e., le IV^e., le V^e., le XIII^e., (1), le XVIII^e., le XX^e., le XXII^e., le XXIII^e., et le XXIV^e. livre de l'Iliade, et quelque peu du XIX^e. On joignit à la seconde édition les six livres de Joseph Iscan, de Bello Trojano, et la traduction de quatre livres d'Homère (2) faits en vers latins par Opsopæus (3).

(B) Il mourut fort jeune.] C'est de quoi Vossius n'a rien dit ; mais nous l'apprenons de Piérius Valérianus. Inter Romanos autem, dit-il (4), paucis antè annis non ignobilis fuit Nicolaüs Valla summæ juvenis eruditionis, græcis, latinisque litteris apprimè doctus, qui quidem adolescens admodum ad Homeri sublimitatem eleganti latini carminis facilitate cœperat aspirare. Is tamen nondum alterum à vigesimo egressus annum fati quâdam inclementiâ eruditorum omnium spei surreptus est. Ce qui fait ici quelque peine est de voir que Valérianus, qui écrivait sous Clément

(1) Exceptes-en à la fin plus de deux cents vers. Voyez Vossius, de Poët. lat., pag. 80.

(2) Ce sont le I^{er}., le II^e., le IX^e. et le X^e. de l'Iliade. Vossius, ibid.

(3) Tiré de Vossius, ibidem.

(4) Pierius Valer., de Litterat. Infelicit., lib. II, pag. 55.

VII (5), dise qu'il n'y avait que peu d'années que Valla était mort à l'âge de vingt et un ans. Cela ne conviendrait pas dans la rigueur de l'exactitude à un homme qui dédia un poème à Pie II. Notez que je considère ici les manières particulières dont Valerianus s'exprime ordinairement dans le traité que je cite.

(5) Voyez son *Traité de Litteratorum Infelicitate*, init., et pag. 11.

VALLA (NICOLAS), en français *du Val*, conseiller au parlement de Paris (a), et ensuite au parlement de Rennes, est auteur d'un livre de jurisprudence (A), qui est assez estimé. Il florissait au XVI^e. siècle *. Il fait mention de son gendre, qui s'appelait Jacques Capel, et qui était conseiller au parlement de Bretagne (b). König le confond avec le Nicolas Valla de l'article précédent (c). Il n'est pas hors d'apparence que notre du Val est le même conseiller au parlement de Paris qui parut suspect de luthéranisme dans la fameuse Mercuriale de l'an 1559, et qui évita par la suite le danger qui le menaçait (d). M. de Thou le nomme *Nicolaüs Valla* (e).

(a) Voyez Pasquier, *Recherche de la France*, liv. IX, chap. XXXIX, pag. m. 902.

* Leclerc dit que Nicolas Valla, reçu conseiller au parlement l'an 1542, fut assassiné l'an 1570.

(b) Nicolaüs Valla, de *Rebus dubiis*, tract. VIII, circa fin., pag. m. 136.

(c) König, *Biblioth.*, pag. 828, où il donne à Nicolas Valla, traducteur d'Hésiode, et mort à Rome l'an 1473, le traité de *Rebus dubiis*. [Imprimé pour la première fois en 1564, dit Leclerc.]

(d) Thuan., lib. XXII, pag. m. 453.

(e) *Idem*, ibidem, pag. 452.

(A) *Il est auteur d'un livre de jurisprudence.*] En voici le titre : *de Rebus dubiis et Quæstionibus in jure controversis Tractatus XX*. Je me sers de la cinquième édition qui est celle d'Arnheim, 1638, in-4^o. *

* La première est de 1564, dit Leclerc.

VALLÉ (ROLANDUS A) consulte italien, vivait au XVI^e. siècle. Il n'était pas de *maggiore* dans le Milanais me l'ont cru quelques-uns de Casal dans le Montferrat. Il composa beaucoup de livres dont on a fait plusieurs éditions soit en Italie, soit en France, soit en Allemagne (B). Son mérite est fort plate, et rien de la politesse qui était déjà introduite parmi les consultants.

(A) *Il n'était pas de Casal dans le Milanais, comme l'ont cru quelques-uns, mais de Casal Montferrat.*] Quenstedt, qui n'est pas qu'il était *patricius Casaliensis* et *primarius Montisferrator* (ce sont les titres qu'il a à la tête de ses ouvrages), s'est fausement qu'il était de *Casali*, et le met au nombre de ses illustres que le Milanais a produits (1). Voici une preuve convaincante de son erreur, et passant nous apprendra l'événement où la guerre réduisit le Montferrat, l'an 1551. *Practicus F. dicit se hanc quæstionem habere PATRIA MEA MONTISFERRATI, (1) diernâ die, quæ est dies 27 s. anni 1551, est multum infelice propter bellorum tumultus, et tasque hospitaliones militum adeo intolerabiles sunt quod cedunt nedom pauperes, verum etiam divites omnem subvilissimo pretio vendere, ac quere patriam, et in externas civitates se conferre* qui movetur.

(B) *Il composa beaucoup de livres dont on a fait plusieurs éditions en Italie. . . . soit en Allemagne.* Son *Traité de Lucro Dotis*, imprimé à Venise l'an 1567 et l'an 1580, réimprimé à Cologne, l'an 1580., comme aussi son *Traité de ventarii confectione*, qui avait

(1) Quenstedt, de *Patriis Viror.* i. pag. 295.

(2) Roland à Valle, in *Tractatu de dotis, quæst. XXXI*, pag. 96, edit. Col.

Venise, in-8°, l'an 1573 et l'an 1592. Ses conseils *quibus graves prae-
e juris controversiae, de jure in-
is, principatibus, ducatibus, co-
atibus, marchionatibus, et feudis
quendo vel amittendo decidun-
etc.*, comprennent IV volumes
folio dans l'édition de Venise 1592.
avaient été déjà imprimés sépa-
ment dans la même ville, et les
premiers avaient été réimprimés
à Lyon, l'an 1566; et, avec le
deuxième, l'an 1580 (3).

(3) Voyez l'Epitome de la Bibliothèque de
Mazarin, pag. m. 736, et le Catalogue d'Oxford,
p. 220.

VALLÉE (GEOFFROI DE LA), na-
tuel d'Orléans *¹, fit imprimer à
Paris un livre intitulé : *Erre Geru,
fléau de la foi bigarrée*. C'est
un livre plein de blasphèmes et
d'impiétés contre Jésus-Christ.
L'auteur fut brûlé à Paris pour
sa hérésie, l'an 1574 *². On
l'appelait ordinairement *le beau
vallée (a)*. Voilà ce qu'on trou-
ve dans la Bibliothèque fran-
çaise de la Croix du Maine. D'au-
tres disent que cet homme-là fut
condamné pour son athéisme, à Paris
l'an 1571, et qu'il avait com-
posé un livre intitulé : *L'Art de
rien croire (b)* *³. Maldonat a

* La Monnoie, dans ses notes sur la Croix
du Maine, dit que le personnage s'appelait
Vallée et non de la Vallée. Il était oncle de
Jean Barreaux; voyez tom. V, p. 484.

* La véritable date est 1574. L'arrêt du
parlement est du 8 février. Il est transcrit
dans le tome II des *Mémoires* de d'Artigny, p. 278.
Maldonat a reproduit cette pièce.

(a) Tiré de la Croix du Maine, pag. 125.
Vallée de la Barre, au commencement de ses
notes sur Novatien, de Trinitate, dit qu'on
appelait cet homme-là Bellum Vallensem,
c'est-à-dire le beau Vallée.

(b) Maldonatus in Matth., cap. XXVI,
p. m. 572, à la marge. D'autres marquent
l'an 1572.

L'ouvrage n'était pas intitulé : *L'Art de
rien croire*, comme le dit Bayle d'après
Maldonat; mais la *Béatitude des Chrétiens,
le Fléau de la foi*, par Geoffroi Vallée,
d'Orléans, fils de feu Geoffroi Vallée
et de Girard Le Berruyer, auxquels noms
père et mère assemblés il se trouve :

fait une fausse réflexion sur une
chose contenue dans ce livre, à
ce qu'il prétend (A). Je m'étonne
qu'il y ait si peu d'auteurs qui
parlent de cet athée, et que
presque tous ceux qui en font
mention soient fondés sur le té-
moignage de ce jésuite espa-
gnol *.

LERRE GERU VREY FLÉO D. LA FOY BY-
GARRÉE; et au nom du fils : VA FLÉO, REGLE
FOY; autrement : GUERE LA FOLE FOY.
Heureux qui soit au savoir repot. C'est un
petit in-8°. ne contenant que huit feuillets ou
seize pages. On croyait unique l'exemplaire
qui était dans la bibliothèque de Gaignat. Cet
opuscule a été réimprimé dans le même for-
mat vers 1780. L'auteur fait parler dans ce
livre le papiste, le huguenot, l'anabaptiste,
le libertin, l'athée, etc., et leur fait dire
des impiétés mêlées avec beaucoup de paroles
destituées de sens. La Monnoie, dans ses notes
sur la Croix du Maine, dit que le petit livre
de Vallée a été réimprimé dans la seconde
partie du tom. I^{er} des *Mémoires de Littérature*
(par Sallengre); mais on s'est borné à en
donner une notice. La Monnoie, dans le
Ménagiana, IV, 311, dit que le fond de la
doctrine de Vallée n'est pas l'athéisme, mais
un déisme très-commode.

* Dans les *Mémoires de Littérature*, par
Sallengre, tom. I, p. 222, on trouve des
Mémoires sur Geoffroi Vallée, qui donnent
la généalogie de sa famille. D'après une note
manuscrite du temps, on y dit que *Geoffroy
Vallée fut condamné à être pendu et son
corps réduit en cendres le 2 janvier 1573,
au Châtelet de Paris, et fust du jugement
donné appel : par arrêt du parlement, fust
la sentence exécutée le 9^e. jour de feuburier
en suivant, place de Grève, et abjura son
erreur publiquement cognoscent sa faute.*
Il est probable que l'auteur de la note ma-
nuscrite aura écrit MVCLXXIII; mais on
aura lu MVCLXXIII. Voyez ci-dessus la se-
conde des notes nouvelles.

(A) Maldonat a fait une fausse
réflexion sur une chose contenue dans
ce livre, à ce qu'il prétend.] Voici les
paroles de ce jésuite : *Nonnulli pro-
gressi sunt longius, ut nihil crede-
rent, quorum unus cum libellum
quemdam his annis de arte nihil cre-
dendi composuisset, nihil in eo nisi
hoc unum verum dixit, oportere prius
calvinistam fieri qui atheus esse volet.*
*Fuerat ille antea calvinista, fuit
postea atheus, et unicuique in sua
arte credendum est. Verissima sen-
tentia : nam quisquis calvinista est,*

si ed quam ingressus est incredulitas vid ire pergat, ad nihil credendum perveniat necesse est (1). On ne saurait croire combien il y a de jésuites et d'autres controversistes du parti romain, qui ont copié ce passage de Maldonat. Quelques-uns même le falsifient; car ils supposent que ce Geoffroi de la Vallée s'étendait beaucoup, dans son livre, à faire voir que quiconque veut être athée doit premièrement être calviniste (2). Maldonat n'avait point dit que cette thèse fût traitée amplement dans le petit livre de *Arte nihil credendi*. Ses copistes n'ont pas marché sur ses traces en raisonnant là-dessus. Ils supposent que cet athée parla ainsi, à cause qu'il crut que la secte de Calvin était si abominable, que tous ceux qui la considèrent de près aiment mieux n'avoir point de religion que d'être de celle-là. *Cur autem dixit eum, qui atheus esse velit, oportere prius calvinistam fieri, nisi quod putaret, tam foedam ac profligatam esse Calvinii sectam, ut qui eam propè aspexisset, mallet nullam, quàm talem sectam profiteri* (3)? C'est le jésuite Bécane qui dit cela. Il ajoute que les fruits du calvinisme sont pires que les fruits de l'athéisme, et qu'encore que les athées ne croient pas une Providence, ils ne laissent pas de suivre en bien des choses les règles de l'honnêteté. Ils ne dérobent ni ne tuent; ils abhorrent le mensonge; ils gardent la foi promise; ils détestent les guerres injustes; ils aiment la paix: mais au contraire les disciples de Calvin sont instruits à compter pour rien les mensonges, les parjures, les adultères et les sacrilèges; car ils croient que Dieu impose la nécessité de les commettre, et que les prédestinés ne sauraient périr quoi qu'ils fassent. *Si ex fructu doctrina cognoscenda est; pejores fructus Calvinii, quàm atheorum doctrina parit. Hi tametsi negent Deum aliquem orbi præsidere, hones-*

tatem tamen, et rectæ rationis ac directionem in multis tur, et multa rectè agunt, quæ dari possunt. Cavent furta, adulteria, rapinas, à mendacio abjuramentum religionem colunt; fidem alteri promissam; bellum justum detestantur; pacem et tranquillitatem amant. At contrituri à Calvino discipuli, pariter mendacia, perjuriam, adulterium, rapinas, libidines, sacrilegia. hoc? Quia Deus, inquiunt, sua prædestinatione necessarius est. (4). Cette objection de l'athée est si grossière, que personne n'a besoin d'en être averti. C'est à quoi je me contente de dire qu'elle fût rendu moins ridicule s'il eût vu son original de point en point. Je ne prétends pas qu'en raisonnant ainsi que Maldonat il eût bien philosophé; mais je dis seulement que son objection aurait été moins absurde. Veut-on la pensée de Maldonat. Il veut que le calvinisme ayant une fois saisi le joug de la tradition à l'égard de la présence réelle, sous prétexte que c'est un dogme embarrassé de difficultés, et contraire aux principes de la raison, ait fourni à tous les d'hérétiques une méthode de rejeter tous les mystères; et en effet quelques calvinistes, plus fiers et plus incrédules que les autres, ont nié la Trinité, par les mêmes arguments dont ils s'étaient servis pour nier la transsubstantiation. Quelques-uns, ajoute-t-il, sont allés encore plus loin, et jusques à nier Dieu; et c'est à quoi les disciples de Calvin ont dû nécessairement le chemin. Ils avaient pris: ce que je ne puis poursuivre, non pas pour les calvinistes, mais pour leur montrer le précipice qui est au bout de leur route, et pour faire en sorte qu'ils ne perdissent pas la vue de ce grand péril ils ont détourné de cette voie de perdition le lieu commun de Maldonat

(4) *Idem, ibidem.*

(5) *Multos jam calvinistas videmus niosiores et magis increduli, id est magis incertiores cæteris erant, eò jam pervenisse, ut non hoc prius mysterium (Eucharistiam) habent, nunc Trinitatis mysterium et cæterosque calvinistas sicut calvinistas quàm nimis simplices et credulos donatus, in Evangel. Matthæi, pag. 572.*

(1) Maldonat., in Evangel. Matthæi, cap. XXVI, pag. m. 572.

(2) In suo libro de Arte nihil credendi, fuisse contendit eum qui atheus futurus est, Calvinistam prius esse debere. Henricus Fitz Simon, Britannom., pag. 107.

(3) Martinus Becanus, Opusculorum Theologicorum, tom. I, pag. m. 175.

primande par deux endroits : car, en premier lieu c'est donner trop d'avantage aux libertins et aux esprits forts, que d'avouer que lorsqu'on préfère les lumières de la raison à l'autorité des conciles qui ont fini la réalité, on entre dans une voie qui conduit à l'athéisme. N'est-ce pas dire que le dogme de l'existence de Dieu n'est pas moins contraire aux notions communes, que celui de la transsubstantiation? N'est-ce pas dire que pour croire cette existence, il faut sacrifier aveuglément l'autorité de la tradition les lumières les plus distinctes de la philosophie; comme il faut les sacrifier à cette même autorité, pour croire ce que les papistes enseignent concernant l'eucharistie? Or qu'y aurait-il de plus pernicieux à la religion qu'un semblable aveu? Il est donc très-nécessaire de mettre des bornes à cette objection. Il fallait seulement dire que la brèche faite aux décisions des conciles par la rejection de la présence réelle se peut étendre jusqu'aux autres dogmes incompréhensibles de la communion romaine. Maldonat ignore le principe de ceux qu'il appelle calvinistes. Bien loin qu'ils enseignent qu'il faut rejeter un dogme dès que la religion ne le comprend pas, ou qu'elle peut combattre par des argumens presque invincibles, qu'ils sont les premiers à dire et à soutenir que rien ne peut être plus pernicieux que de se fonder sur la raison dans le choix de dogmes ou de telles doctrines. C'est ce qu'ils allèguent incessamment aux scolastiques, avec la nécessité de captiver l'entendement à l'obéissance de la foi. De sorte que quand même le principe que le jésuite espagnol a voulu combattre serait aussi dangereux qu'il le représente, il n'aurait rien dit de juste contre les calvinistes, en tâchant de profiter du livre de Geoffroi de la Vallée.

Voilà de quelle manière il faudrait traiter, dans un ouvrage critique comme celui-ci, non-seulement les erreurs de fait, mais même le mauvais usage qu'on en fait véritable.

VANDER-LINDEN (JEAN-ANDRÉ), professeur en médecine

à Leyde, n'est pas le premier habile homme de sa famille. Quelques-uns de ses ancêtres avaient eu de l'emploi dans la république des lettres, comme on l'exposa dans son oraison funèbre, avec un détail fort exact de sa généalogie (A). Il naquit à Enckhuise (a) le 13 de janvier 1609. Il fut envoyé à Leyde, l'an 1625, pour y étudier en philosophie, et après cette étude il s'appliqua tout entier à celle de la médecine. De Leyde il alla à Franeker, pour y continuer ses études, l'an 1629, et y reçut le doctorat dans quelques mois. Son père, qui pratiquait la médecine à Amsterdam depuis l'année 1625, le fit venir auprès de lui, pour lui apprendre le train de cette pratique, et mourut l'an 1633. Notre Vander-Linden continua de pratiquer, et le fit d'une manière qui lui acquit beaucoup de réputation; car en 1639 on l'appela pour être professeur en médecine à l'université de Franeker. Il remplit très-dignement cette charge pendant près de douze ans. Il fit des leçons tant sur la théorie que sur la pratique; tant sur l'anatomie que sur la botanique, et ce fut par ses soins que l'on agrandit le jardin de l'académie, et que l'on y fit bâtir une maison. La bibliothèque ne lui fut pas moins redevable; car pendant qu'il en eut la direction, il la fournit de beaucoup de livres, par l'adresse avec laquelle il sut engager les grands à user de libéralité pour cette bonne œuvre. L'académie d'Utrecht lui offrit une chaire

(a) C'est une ville de la Nord-Hollande ou de la Hollande septentrionale.

de professeur en l'an 1649. Il ne l'accepta point; mais deux ans après il accepta celle que les curateurs de l'académie de Leyde lui offrirent. Il en fit dignement toutes les fonctions jusques à sa mort, qui arriva le cinquième de mars 1664 (b). Il a composé plusieurs livres (B), et il a procuré l'édition de quelques autres (C). Sa chaire demeura vacante jusqu'au mois de mai 1668, que M. Drelincourt fut appelé pour lui succéder. Voyez la lettre D I de Gui Patin, à la page 464 du troisième tome; et notez que Gui Patin, qui était ami de Vander-Linden, a parlé souvent de lui dans ses lettres (D).

(b) Tiré de son Oraison funèbre, prononcée par Jean Coccéius, professeur en théologie.

(A) On expose avec un détail fort exact sa généalogie.] On remonte jusqu'à l'abavus, jusqu'au quatrième aïeul. Il était bourgeois d'Harderwic, et s'appelait Henri RÉGNIER. Sa maison ayant péri dans l'incendie de la ville, il se transporta à Naerde (1). Son fils Antoine y fut régent d'une classe, chantre au chœur, et secrétaire de la ville: c'était un bon papiste; mais il fut orthodoxe dans un point qui, au jugement de Coccéius, est le sommet du christianisme (2); je parle du droit que les enfans de Dieu obtiennent en Jésus-Christ par la foi, en tant qu'ils sont faits un même corps avec lui par son esprit. Antoine laissa un fils nommé Henri, né l'an 1546, qui apprit les langues savantes, et qui souffrit constamment une infinité d'embarras pour la religion réformée. Il était encore bien jeune lorsqu'il goûta la réformation, et qu'il se mit

(1) C'est la capitale du Goyland, sur les confins de la province de Gueldres, et de celle d'Utrecht.

(2) *Sacris papisticis diu immixtus, nisi quod de justitia Dei, h. e. jure filiorum Dei, quod in Christo per fidem, per spiritum ipsius unum corpus cum ipso facti obtinemus (qui religionis christianæ apex est) integram semper habuerit sententiam.* Cocceius, in Orat. funebri.

à instruire les fidèles persécutés, même les petits enfans. S'étant trouvé dans un bateau où l'on refusait de faire place à une jeune demoiselle de Gueldres, chacun disant qu'on ne pouvait pas presser davantage, il serra, lui, autant qu'il put, et donna moyen de s'asseoir (3). Il trouva un si grand fonds de piété qu'il en devint amoureux, et qu'il épousa ensuite avec le consentement des parens. Elle fut la fidèle compagne de ses courses et de ses périls. Il perdit son père, son beau-père, ses parens et ses alliés, dans le massacre que les Espagnols firent à Naerde, l'an 1572. Après ce funeste accident, il exerça le ministère à Enckhuise, jusques à ce qu'en l'année 1585 il fut appelé pour être professeur en théologie à Franeker. Il fut le premier qui fit des leçons dans cette université, et ce fut lui qui prononça la harangue inaugurale à l'académie: *Quam academiam initiavit oratione prima et lectione* (4). (On apprendra ici, en chemin faisant, l'année natale de l'académie de Franeker.) Il exerça cette profession jusques à sa mort, c'est-à-dire jusques à l'année 1614. Il laissa plusieurs enfans. Son aîné ANTOINE était un habile homme; la connaissance qu'il avait des humanités fut cause que les magistrats d'Enckhuise le firent recteur de leur collège. Il était d'ailleurs un bon musicien et bon organiste; il n'ignorait pas la théologie; mais il fit son fort de la médecine; et, ayant reçu le doctorat à Franeker, l'année 1608, il la pratiqua heureusement et avec gloire d'abord à Enckhuise et puis à Amsterdam (5). J'ai dit (6) qu'il mourut l'an 1633, que le professeur de Leyde Jean-André tonides Vander-Linden était son gendre. Coccéius s'étend beaucoup sur les parens maternels du défunt: il est

(3) *Eam virginem primum in navi cum recepisset in multitudine, ut solet arctius reclusa, ob pietatem amavit et conjugem accepit, ac deinde à parentibus impetravit.* Ibid.

(4) Cocceius, in Orat. funebri.

(5) Il avait composé plusieurs ouvrages sur la médecine, sur la musique et sur d'autres sciences. Son fils a donné le Catalogue des ouvrages de son père, dans son *Traité de Scriptis Medicis*. Je ne pense pas qu'ils aient jamais été imprimés. Il en avait laissé plusieurs autres imparfaits.

(6) Dans le corps de cet article.

ans doute dans un trop petit détail, et plus que d'autres ne font; en général voilà l'usage pour ces d'oraisons funèbres, dans les académies septentrionales. Je pense que le mot *Antonides* fut formé à la manière des noms patronimiques anciens poètes. Cependant j'avoue qu'il y a des familles en Hollande qui appellent *Antonides*. Apparemment ce n'était d'abord que le nom patronimique.

(B) *Il a composé plusieurs livres.*] Voici les titres : *Universæ Medicinæ Compendium, quinque Centuriæ sub Clypeo Clariss. viri D. Melchioris Winshemii Med. Doct. et in illustri Frisiorum Academiâ ejusdem cultatis et Anatomes professoris, publico examini decem Disputationibus propositum. Addita est Centuria inauguralis Positionum Medico-practicarum de virulentia venered, ibidem proposita et defensa ad diem 18 Octobris 1636.* Ce sont proprement des thèses de médecine qu'il soutint pour arriver au doctorat, en l'année 1636. *Medulla Medicinæ partibus quatuor comprehensa, à Franeker, 1642, in-8°.* *Medicina Physiologica novâ methodique auctoribus contracta, et præcipuis observationibus locupletata, à Amsterdam, 1653, in-4°.* *Selecta Medicinæ et ad ea Exercitationes Batavici, à Leyde, 1656.* Ce livre appartient plus à la remarque suivante qu'à celle-ci, car c'est un recueil de quelques traités d'Hippocrate et d'autres anciens auteurs. *Dissertatio de Lacte* : elle est dans le recueil des dissertations de Deusingius, imprimé à Groningue, 1655, in-12. *De Hemorrhoidâ menstrua, Historia et Consuetudo, à Leyde 1660 et 1668, in-4°.* *Memoria Medicinæ Hippocraticæ, à Leyde, 1660, et à Francfort, 1672, in-4°.* *Hippocrates de Circuitu sanguinis, à Leyde, 1661, in-4°.* *De Scriptis medicis Bri duo, quibus præmittitur Munusculatio ad Medicinam.* Cet ouvrage a été imprimé trois fois à Amsterdam, chez Jean Blaeu, en 1637, en 1651, et 1662, in-8°. C'est une liste des livres composés sur la médecine. L'auteur l'augmentait à chaque édition. Depuis sa mort, un Allemand nommé Merklinus l'a notablement augmenté, et l'a convertie en un gros in-4°.

qui a pour titre *Lindenius renovatus*. Il est imprimé à Nuremberg, 1686. J'en ai tiré le catalogue des écrits de Vander-Linden que j'ai donné dans cette remarque.

Cette bibliothèque de Vander-Linden, de *Scriptis Medicis*, a eu le destin de tous les ouvrages de cette espèce. On a beau les corriger et les augmenter dans de nouvelles éditions, ils demeurent toujours défectueux. Voyez la critique que Voglerus fait de celui-ci (7). Quelque amples que puissent être les additions de Merklinus, il s'en faut bien que l'on ne trouve dans son édition tous ceux qui ont fait des livres de médecine. Je vais le prouver par un exemple. On y trouve cinq auteurs nommés MARTIN, et néanmoins on n'y trouve pas BERNARDIN MARTIN, né à Paris le 8 de janvier 1629. Il est fils de Samuel Martin, apothicaire de Marie de Médicis, reine de France : et il a donné au public un traité de l'usage du lait, et un autre sur la dentition, qui ont été bien reçus, et approuvés de la faculté de Paris (8). Il a aussi écrit une relation de ses voyages d'Espagne, de Portugal, de Hollande, d'Allemagne, etc., etc., qui contient des choses fort remarquables. Le feu prince de Condé le voulut avoir chez lui, pour le service de sa personne, l'an 1669. Martin, depuis ce temps-là jusques à la mort de ce grand prince, s'est bien acquitté de cette fonction, et a ressenti les marques de la bienveillance de son altesse. Le prince de Condé d'aujourd'hui (9), fils unique de celui-là, a gardé toujours dans sa maison le même Martin (10). Puisque l'édition de Merklinus contient fort souvent un abrégé de la vie des écrivains de médecine, ceci servira en plusieurs manières à ceux qui feront des additions au *Lindenius renovatus*.

(C) *Il a procuré l'édition de quelques autres.*] Continuons nos extraits du livre que nous venons de citer (11). *Adriani Spigelii Opera quæ*

(7) Voglerus, *Introduct. in Notitiam honorum Scriptorum*, pag. m. 48.

(8) Ils ont été imprimés à Paris, chez Denys Thierry.

(9) On écrit ceci l'an 1696.

(10) Tiré d'un Mémoire communiqué au libraire.

(11) *Lindenius renovatus*.

extant omnia, recensuit, et cum addita præfatione edidit, à Amsterdam, 1645, in-folio. Hier. Cardani, de utilitate ex adversis capiendâ libros iv seriò emendatos edidit, à Franeker, 1648, in-8°. Cornel. Celsi de Medicinâ libros octo recognovit et edidit, à Leyde 1657, et 1665, in-12. Hippocratis Coi Opera omnia græcè et latine duobus voluminibus comprehensa, et ad omnes alias editiones accommodata, edidit, à Leyde, 1665, in-8°. Cette édition d'Hippocrate n'était pas entièrement achevée lorsque Vander-Linden mourut. Il y avait donné beaucoup de soins; le Journal des Savans en parla de cette manière : « Cette nouvelle édition..... a cet » avantage qu'elle répond à toutes » les précédentes, par le moyen des » chiffres qui sont à la marge, et » qui montrent en quelle page et en » quel endroit chaque chose s'y trouve. Ainsi elle peut tenir lieu de » toutes les autres éditions, et elle » remédie à la confusion que leur » diversité apportait, lorsqu'il fallait chercher quelque passage. Elle » est aussi la plus correcte de toutes, » car M. Vander-Linden ayant soigneusement conféré ensemble toutes les anciennes éditions, et plusieurs manuscrits, a rétabli quantité de passages qui n'avaient pas été corrigés, même dans l'édition de Foésius. Pour la traduction latine, il a choisi celle de Cornarius, parce qu'elle est la plus ancienne, et que c'est celle dont on se sert ordinairement. La mort le surprit peu de temps avant que cette édition fût achevée, et l'empêcha de donner au public les remarques qu'il avait dessein de faire sur Hippocrate (12). » Coccéius touche le dernier fait (13).

(D) *Gui Patin..... a parlé souvent de lui dans ses lettres.*] Je ne citerai qu'un passage. (14). « Je ne sais rien de nouveau de l'Hippocrate de M. Vander-Linden. Cet auteur est

(12) Journal des Savans du 22 février 1666.

(13) *Scio τὸν μακροπύτην multa de variis locis medicorum principis esse meditatum, et magnam sibi supellectilem collegisse observationum ad hunc auctorem illustrandum utilium, quas non potuisse ab ipso edi dolendum est. Cocceius, in Oratione funebri.*

(14) Patin, lettre CCCX, pag. m. 610 du II^e. tome.

» mort à Leyde, âgé de cinquante
» trois (15) ans, d'une fièvre
» fluxion sur la poitrine, après
» pris de l'antimoine, et sans
» fait saigner. Quelle pitié ! faire
» de livres, savoir tant de latin
» grec, et se laisser mourir de
» faim et d'un catharre suffoquant
» se faire saigner ! »

(15) Il fallait dire trente-cinq.

VAQUERIE (JEAN DELA), premier président au parlement de Paris, sous Louis XI*, avait la charge de pensionnaire de la ville d'Arras (a). Il porta parole pour cette ville, l'an 1479, quand il fallut répondre aux députés de ce prince, qui demandaient que les habitans se soumissent à lui comme à leur maître légitime, après la mort du duc de Bourgogne. Ils dirent que le roi prétendait Arras l'Artois par le moyen de la cession, et que si l'on n'ouvrait pas les portes, on était en danger d'estre pris par force. Laquerie répondit que cette comté d'Artois appartenait à la demoiselle de Bourgogne, fille du duc Charles, et lui venait par la vraie ligne, à cause de la comtesse Marguerite de Flandre, femme du duc Philippe de Bourgogne le premier, et qu'on suppliait le roi qu'il lui plût entretenir la trêve qui estoit entre lui et le feu duc Charles (b). C

* Leclerc observe que la Vacquerie (ainsi qu'il faut écrire) fut reçu conseiller au parlement de Paris, au mois de novembre 1479, qu'il devint premier président en 1497, et qu'il mourut en 1497. C'est donc qu'on lit dans le Moréri que le roi fit d'Arras pour le faire premier président. Cette faute existe encore dans le 1^{er} de 1759.

(a) C'est à peu près celle de syndic de la ville d'Arras, dans la deuxième édition du Dictionnaire de Furetière, au mot Pensionnaire.

(b) Tiré de Philippe de Comines, chap. XI, pag. m. 798.

onse ne servit de rien ; il
ut qu'Arras subit le joug de
France. On a fort parlé d'une
montrance faite par la Va-
querie à ce même roi (A). On
guère moins parlé d'une ré-
onse qu'il fit lorsqu'on voulut
gager le parlement à inter-
ser son autorité dans le choix
la personne qui serait régent
a royaume (B). Le chancelier
l'Hôpital déclara un jour, dans
e harangue « que la pauvreté
du président de la Vaquerie
était beaucoup plus recom-
mandable que les richesses
d'un chancelier du duc de
Bourgogne , à qui son maître
dit : *Rolin , c'est trop* (C). »

(A) Le Bret , de la Souveraineté du Roi ,
II, chap. V , pag. 182 , 183.

(A) On a fort parlé d'une remon-
ce faite par la Vaquerie à ce
ue roi.] Je me servirai des termes
Jean Bodin. « Louis XI avoit usé
e menaces graves envers la cour
le Parlement, qui refusoit publier
t vérifier quelques edicts qui
toyent iniques, le president la Va-
rie, accompagné de bon nom-
re de conseillers en robes rou-
es, alla faire ses plaintes et re-
monstrances pour les menaces
u'on faisoit à la cour : le roy
oyant la gravité, le port, la di-
gnité de ces personnages, qui se
ouloyent demettre de leur char-
e, plustôt que vérifier les edicts
u'on leur avoit envoyé, s'estonna,
et redoutant l'autorité du Parle-
ment, fit casser les edicts en leur
presence, les pria de continuer à
ire justice, et leur jura qu'il
enverroit plus edict qui ne fust
aste et raisonnable. Cest acte fut
e bien grande importance pour
maintenir le roy en l'obeissance de
raison : qui autrement avoit
ousjours usé de puissance absolue,
et deslors mesme qu'il n'estoit que
auphin, il envoya querir les pre-
sidents de la cour, et leur dit qu'ils
ussent à effacer la clause, DE EX-

» *PRESSO MANDATO*, que la cour avoit
» fait mettre sur la verification des
» privileges ottroyez au comté du
» Maine, autrement qu'il ne sortiroit
» de Paris que cela ne fust faict, et
» qu'il laisseroit la commission que
» le roy lui avoit donné : la cour or-
» donna que les mots seroyent effa-
» cez ; mais, afin qu'on peust voir ce
» qui estoit biffé, elle ordonna que le
» registre seroit gardé, qui se trouve
» encore en la sorte qu'il fust or-
» donné, en date du xxviii juil-
» let m. ccccxlvi (1). » L'édition lati-
ne de ce livre de Bodin contient une
circonstance que je ne dois pas omet-
tre. C'est que le roi commanda au
parlement de vérifier ses édits à peine
de la vie, et que le premier président,
à la tête de sa compagnie, déclara au
roi qu'ils aimaient mieux mourir que
d'obéir. *Rex sua jussa ingeminans
minas adjecit, capitis etiam indictâ
pœnd nisi curia paruiisset. Lanacrius
(2) præses re intellectâ regem adiit
coronâ judicium purpuratorum stipa-
tus, non ut culpam deprecaretur, sed
ut mortem precaretur, cum diceret se
suosque collegas mortem malle quàm
legis propositæ promulgationem pa-
ti* (3).

Il n'a pas été inutile que je rappor-
tasse ici ce qui fut fait par ce prince
l'an 1442 (4). Cela relève le mérite
de la Vaquerie ; car il est bien plus
glorieux de témoigner du courage
quand il s'agit de résister à une per-
sonne impérieuse, que quand il s'a-
git de s'opposer à des gens qui n'ont
jamais fait paraître d'obstination à
se maintenir dans le pouvoir arbi-
traire. Quoique Bodin ait oublié de
marquer l'année où ce premier pré-
sident se déclara si résolu et si in-
trépide, nous ne laissons pas de savoir
que l'on avait pu connaître déjà par
une autre preuve combien ce monar-

(1) Bodin, de la République, liv. III, chap.
IV, pag. m. 417. Voyez aussi Matthieu, His-
toire de Louis XI, liv. XI, pag. m. 668.

(2) Il fallait dire Lavaquerius ou plutôt Lava-
crius. Le françois de Bodin, pag. 417 de l'édition
de Paris, 1579, in-8°. dit *Lavacrie*. Ainsi, dans
Lanacrius du latin de l'édition de 1601 la faute
n'est que d'un u renversé. Rsm. crrt.

(3) Bodinus, de Republicâ, pag. 454, edit.,
1601.

(4) Pasquier, Recherches, lib. II, chap. IV,
pag. m. 61, le rapporte plus amplement que
Bodin.

que voulait être absolument obéi. Pasquier raconte (5) qu'en l'an 1465, le même Louis, étant roi, fit publier bon gré mal gré, en pleine cour, par son chancelier, le don qu'il avait fait au comte de Charolais, et nonobstant toutes protestations que fissent la plus grande part des conseillers, il voulut que sur le repli fût mis, Registrata audito procuratore regis, et non contradicente. La Vaquerie était encore pensionnaire de la ville d'Arras l'an 1476. Il ne fut donc premier président au parlement de Paris que longtemps après que Louis XI eut exigé cette forme d'enregistrement. Notez bien ces paroles de Pasquier (6) : « Telles protestations ont été depuis » assez familières en cette cour. Et » se trouvent assez d'édits portant : » *De expresso et expressissimo mandato regis, pluribus vicibus iterato*. Laquelle clause, tout ainsi qu'elle est ajoutée, pour bonne fin, aussi souhaiteraient plusieurs (par aventure non sans cause) que cette honorable compagnie se rendît quelquefois plus flexible, selon que les nécessités et occasions publiques le requièrent. » Voilà qui confirme ce que j'ai dit ci-dessus (7) touchant les maux que les parlements ont fait naître quelquefois par le refus d'enregistrer les édits, ou par les clauses qu'ils apposaient à la vérification. Pasquier ne parlerait point comme il parle, s'il ne savait que la raideur de ces compagnies souveraines avait été quelquefois préjudiciable à l'état. Confirmons aussi, par une remarque de Bodin, une chose que j'ai dite ci-dessus (8). « Or les mots » *DE EXPRESSO MANDATO*, et de *expressissimo mandato*, et quelquefois *multis vicibus iterato*, qui se trouvent fort souvent es registres des cours souveraines, sur la publication des edicts, ont telle consequence, que tels edicts et privileges ne sont gardez, ou bientôt après oubliés et délaissez par souffrances

(5) Pasquier, Recherches, liv. II, chap. IV, pag. m. 61.

(6) La même, pag. m. 62.

(7) Voyez la remarque (K) de l'article du chancelier de l'HOSPITAL, tom. VIII, pag. 261.

(8) Ci-dessus, dans la même remarque, l'alinéa.

» des magistrats (9). » Il n'y a de leçon plus efficace de décevoir, que de laisser espérer l'aux transgresseurs d'un édit ce que faisaient les parlements qu'ils imprimaient cette fin aux édits du prince.

(B). . . . et d'une réponse lorsqu'on voulut engager la cour. . . . dans le choix d'un roi du royaume.] Après la mort de Louis XI, la comtesse de Beaumont, fille aînée, eut l'administration de l'état pendant le bas âge du duc de Valois, les VIII. Le duc d'Orléans, qui fut dépouillé de la régence, fut nommé au parlement de Paris; mais le premier président de la Vaquerie, premier président, lui déclara que la cour n'était point en connaissance de telles choses (10). L'auteur du Ministère d'Etat de Richelieu rapporte ainsi : « Les parlements ne sont pas moins obligés par les lois de justice que par celles de police, à ne se détacher jamais du roi dans les affaires d'état qu'ils y sont obligés par la raison, parce que c'est usurper l'autorité du roi s'insolence qui ne leur appartient pas d'en vouloir juger, n'ayant été créés par les rois que pour la justice au peuple; ce qui est le président de la Vaquerie, chancelier du duc d'Orléans, demandait autrefois au parlement de la part de son maître, à presser le roi de venir se servir de son conseil dans les affaires plus importantes (11).

(9) Bodin, de la République, pag. 1.

(10) Le Grain, Histoire de Louis XI.

(11) Histoire du Ministère du cardinal de Richelieu, II^e part., pag. 219, édition de 1631.

VAUBRUN (LE MARQUIS DE), cherchez BAUTRU (Nicolas).

VAUMORIÈRE (PIERRE DE), SIEUR DE, de noble extraction, de la ville d'Apt, en Provence (a), a vécu au XVII^e siècle. Il s'établit à Paris, et y fit des romans qui lui firent

(a) Rocolles, Introduction à l'histoire de France, tom. II, pag. 339, édit. de Paris.

l'honneur (A). Il écrivait *poliment en vers et en prose* (b). Il fut sous-directeur de l'académie de M. l'abbé d'Aubignac (B), composée de personnes de mérite et d'érudition. Il recueillit un grand nombre de harangues sur toutes sortes de sujets, et les publia à Paris, en 1688, in-4°, avec un traité sur l'art d'écrire cette espèce de discours. Les journalistes en parlèrent avantageusement (c). Il était brouillé avec la fortune (C), si l'on s'en rapporte au sieur Richelet. Les lettres qu'il publia sur toutes sortes de sujets, avec des avis sur la manière de les écrire, furent bien reçues du public. La première édition fut achevée le 12 de novembre 1689, et la seconde le dernier de septembre 1694. J'en ai vu une troisième en deux volumes in-12, qui est augmentée de plusieurs préceptes et de quelques lettres, et qui porte la date de l'an 1695. On y trouve au commencement l'éloge de M. de Vaumorière. Il y a là beaucoup de détail sur les bonnes qualités de son esprit et de son cœur; mais on n'y dit rien ni de sa patrie, ni de sa fortune, ni du temps de sa naissance, etc. Il était mort quand cet éloge fut fait.

(b) L'abbé de Marolles, Dénombrement des Auteurs, pag. 441.

(c) Voyez le Journal des Savans, du 2 de février 1688, pag. 268, édit. de Hollande, et Histoire des Ouvrages des Savans, mois de mars 1688, pag. 388.

(A) Il publia des romans qui lui firent de l'honneur. Il fit le grand Scipion *, et il acheva le dernier ou-

* Le Grand Scipion est, dit Leclerc, de 1658, 4 vol. in-8°. La Calprenède étant mort en 1662, Vaumorière continua le Pharamond. Sa Galanterie des Anciens est de 1671, son Adélaï-

vraie de M. de la Calprenède, je veux dire le Pharamond. L'auteur, prévenu par la mort, ne l'avait poussé que jusqu'au septième tome : M. de Vaumorière le continua jusqu'à la fin. Il déclara dans la préface du douzième volume, qui est le dernier, qu'on avait eu tort de prétendre qu'il eût travaillé sur les mémoires de M. de la Calprenède, qui, ajouta-t-il, n'en faisait jamais pour lui-même. Le Journal des Savans était alors assez réservé sur les louanges des auteurs, et les critiquait librement : néanmoins, il parla du premier tome de la continuation du Pharamond en termes avantageux. Il y a lieu d'espérer, par ce qui paraît du huitième volume que M. de Vaumorière a composé, que l'on ne regrettera pas longtemps la mort de celui dont il suit les traces. Il est parfaitement bien entré dans l'esprit de cet auteur. Il conserve aux héros et aux héroïnes les mêmes sentimens et les mêmes caractères qu'il leur avait donnés; et, dans son style, il a pris cet air grand et magnifique qui lui était propre. On peut même dire, sans blesser la mémoire de cet illustre mort, que le discours de M. Vaumorière est plus uni et plus châtié que le sien; et qu'il a mieux su retenir les emportemens du grand style (1). M. Guéret ne juge pas de ce premier tome de la continuation avec la même indulgence; mais, quant au reste, il n'épargne pas l'encens à ce substitut de la Calprenède. Je ne suis pas mal satisfait de son travail, fait-il dire à Pharamond; je voudrais bien seulement qu'il n'eût pas fait un volume entier de l'histoire de Constantin; elle languit un peu trop; et sans la beauté de son langage qui réveille son lecteur, elle serait ennuyeuse. Il l'a bien aperçu lui-même; car il s'en est corrigé aux tomes suivans : et ce qui fait que je tire un bon augure pour tout le reste, c'est qu'il a toujours augmenté ses forces en avançant, et qu'il

de, en 4 vol. in-12, est de 1680.; l'Art de Plaire est de 1688. La première édition de ses Lettres est de 1687. Son éloge, à la tête de ses Lettres de l'édition de 1695, est de mademoiselle Scudéry, qui a oublié d'y marquer son pays natal, et la date de sa mort, arrivée en 1693.

(1) Journal des Savans, du 23 février 1665, p. 156, 157, édition de Hollande.

maroche à cette heure d'un pas ferme et assuré dans les traces de son illustre prédécesseur (2). Lorsque les petits romans furent en vogue, M. de Vaumorière se conforma à ce goût ; il en fit qu'on pouvait lire d'un bout à l'autre en moins de deux heures. Tel est celui qu'il intitula, *Diane de Franco*, et qui fut imprimé l'an 1674, si je m'en souviens bien. Il a fait aussi *La Galanterie des Anciens* ; *Adélaïde de Champagne* ; *Agatis* ; *L'Art de plaire dans la conversation*.

(B). Il fut sous-directeur de l'académie de M. l'abbé d'Aubignac. Vous le verrez par la liste que le *Mercur Galant* a donnée de ceux qui la composaient (3). Vous verrez là aussi quelques circonstances concernant cette académie, et entre autres qu'elle avait été rompue depuis la nomination de M. l'abbé de Villeserain à l'évêché de Senes. Un autre livre m'apprend qu'elle s'assemblait chez cet abbé. Je rapporte le passage, car il est curieux : c'est Henriette Sylvie de Molière qui parle. « Tout ce que » j'entendais me semblait un carrosse » qui venait m'enlever ; et j'étais » dans une maison où j'avais souvent » de ces sortes de frayeurs : c'était à » l'hôtel de Hollande. M. l'abbé de » Villeserain logeait vis-à-vis, et » l'assemblée des beaux esprits, qui » s'est faite depuis chez lui, se pro- » jetait dès ce temps-là. Je ne voyais » autre chose que gens à visage sé- » vère arrêter à sa porte, et passer » par ma rue ; et je les prenais pour » autant d'envoyés de mesdames les » dévotes (4). »

(C) Il était brouillé avec la fortune. Ce sont les termes du sieur Richelet, à la table des matières de l'un de ses livres (5). Ceux dont il se sert dans le corps du livre, à l'endroit où la table nous renvoie, sont encore plus significatifs. M. Conrart était ravi qu'on dût qu'il connaissait les personnes de mérite, et qu'il leur rendait de bons offices en galant homme. Si dans ce siècle les mignons

de la fortune étaient de cette humeur, Cassandre, Vaumorière, et quantité d'autres malheureux n'iraient pas en poste à l'hôpital (6). Je crois qu'il lui en voulait ; car il parle ainsi dans un autre livre : « On vient d'élargir le » continuateur de Pha . . . qui était » au Châtelet depuis trois semaines » (7). »

(6) Richelet, *Lettres*, etc., pag. xiv, édition de Hollande, 1694.

(7) Le même, *Remarques sur son Dictionnaire*, pag. 33, au mot *élargir*, édition de Genève, 1680.

VÉDÉLIUS (NICOLAS), théologien réformé assez célèbre, a vécu au XVII^e. siècle. Il était né au Palatinat, et il fut professeur en philosophie pendant douze ans à Genève, et ministre de l'église de la même ville pendant dix ans (a). Il fut appelé à Deventer, l'an 1630, pour la profession en théologie et en hébreu, et l'ayant acceptée, il se fit recevoir docteur en théologie à Bâle, pendant le voyage de Genève à Deventer, le 24 de juin de la même année (b). Il s'acquitta bien de sa charge, et témoigna un grand zèle contre les arméniens (A). Il exerça par intérim celle de professeur en philosophie, l'an 1634 (c). Il passa de Deventer à Franeker pour la profession en théologie, environ l'an 1638 (d). Ce fut sa dernière station ; car il mourut à Franeker l'an 1642. Il fut fâché que la mort ne lui permit pas de publier la réponse qu'il préparait à ses adversaires (B), touchant le pouvoir des magistrats dans les affaires ecclésiastiques.

(2) Guéret, *Parnasse réformé*, pag. 174, 175.

(3) *Mercur Galant* de l'an 1672, tom. I, pag. 81, édition de Hollande.

(4) Vie de Henriette Sylvie de Molière, I^{re} part., pag. 99, édition de Hollande, 1674.

(5) Intitulé : Les plus Belles-Lettres des meilleurs Auteurs français.

(a) Voyez le Programme que Révius rapporte dans son *Histoire de Deventer*, pag. 686.

(b) Revius, in *Historiâ Deventriensi*, *ibid.*

(c) *Idem*, *ibidem*, pag. 694.

(d) *Idem*, *ibidem*, pag. 713.

(C). Je donnerai la liste de ses ouvrages (D). J'ai parlé ailleurs (e) de la querelle qu'il fit à Barléus.

Le programme que j'ai cité suppose qu'il ne fut professeur à Genève que pendant douze ans; néanmoins il dit lui-même dans la harangue inaugurale qu'il fit à Franeker, le 25 novembre 1639, qu'il avait été professeur à Genève et à Deventer vingt-trois ans. Puis donc qu'il ne l'avait été à Deventer que depuis l'an 1630, il faut qu'il l'ait été à Genève pendant quatorze ans. Son fils NICOLAS VÉDÉLIUS est mort ministre de l'église française de Hensden, vers le commencement de l'année 1705.

(e) Dans la remarque (D) de l'article BARLÉUS. tom. III, pag. 127

(A) Il témoigna un grand zèle contre les arminiens.] Il publia un livre, l'an 1631, qu'il intitula *de Arcanis Arminianismi*, où il soutint qu'ils s'efforcent explicitement, et par profession, d'introduire dans l'église l'athéisme subtil; et qu'encore que de dessein prémédité ils ne tâchent pas d'y introduire l'athéisme crasse, ils ne laissent pas d'ouvrir une grande et large porte à cet athéisme crasse. Voici le commencement d'un de ses chapitres : *Proposuimus hactenus doctrinam remonstrantium, quæ omnis generis hæreses et sectas in ecclesiam Dei, adeoque libertinismum, hoc est atheismum subtilem ex proresso introducere conantur* (1). Un peu après il dit ces paroles : *Scopus meus non est gravare remonstrantes accusatione eâ, ac si atheismum crassum introducere datâ operâ seu ex proffesso molirentur. Nequaquam verò, prout eodem cap. primo monui. Sed tantum ostensurus sum, præter alia affecta pestilentissima quæ nova ipsorum theologia et religio producit,*

etiam fenestram et portam aperiri eâ atheismo crasso patentissimam atque amplissimam (2). Il ajoute qu'il n'a pour but que de faire en sorte que les remontrants se convertissent à la vue du péril qui est attaché avec leur doctrine. *Quo nimirum unusquisque eò magis ab eâ sibi caveat : et ipsi theologi remonst. lucrifiant, qui etiam noster in hoc labore scopus est* (3). Nous avons vu quelque chose de semblable dans les commentaires de Maldonat (4). Les arminiens s'emportèrent furieusement contre lui dans l'ouvrage qu'ils intitulèrent *Vedelius Rhapsodus*. Il répliqua dans la IV^e. partie de son ouvrage, imprimé l'an 1634. La II^e. et la III^e. partie furent publiées l'an 1633.

(B) Il fut fâché que la mort ne lui permit pas de publier la réponse qu'il préparait à ses adversaires.] Vous trouverez cette circonstance dans une lettre de Vossius. Vous y verrez aussi qu'en cas que cette réplique de Védélius fût imprimée, on en ôterait les injures violentes qu'il y avait répandues, rendant la pareille à son antagoniste. *Vedelius theologiæ apud Franekeranos professor, dum in Frisia sum, fatis concessit. Moribundum cruciabat, quod terris eriperetur, priusquam potuisset Revio et Triglandio respondere. Horum uterque acerbè satis scripsit adversus scriptum ejus de Constantini Episcopatu; quo magistratûs jura circa res ecclesiæ defendit. Collegæ defuncti mihi Franekeræ aiebant, fortassè responsum sic etiam edandum: sed deletis, quæ, ut par pari redderet hostimentum virulentius chartis illevisset adversus Revium* (5).

(C)... touchant le pouvoir des magistrats dans les affaires ecclésiastiques.] Il s'éleva quelques disputes en Hollande sur cette question, après le synode de Dordrecht : car il y eut des théologiens qui voulaient soustraire l'autorité ecclésiastique à celle du souverain, et il y en eut qui voulurent conférer aux magistrats toute la

(2) Ibidem, pag. 243.

(3) Ibidem.

(4) Voyez l'article VALLÉE, remarque (A), vers le milieu, dans ce volume.

(5) Vossius, epist. CDLXIII, pag. m. 400, col. 2. Elle est datée du 24 d'octobre 1642. Elle est parmi celles des arminiens, à la page 821 de l'édition in-folio.

(1) Vedelius, de Arcanis Arminianismi, lib. II, cap. X, pag. 242, edit. 1631, in-8^o, et pag. 26, edit. 1632, in-4^o.

puissance ecclésiastique. C'est pour le moins de cette manière que chaque parti interprétait l'intention et la doctrine de l'autre. Védélius se mêla dans cette dispute, et publia, au commencement de l'année 1638, une *Disputatio Theologica de Magistratu, adversus Bellarmini Librum de Laïcis*, où il étendit beaucoup plus que d'autres n'eussent voulu, le pouvoir des magistrats. Quelque temps après il sut qu'on se préparait à le réfuter: Cela fut cause qu'il donna (6) une seconde édition de sa Dispute, et qu'il y joignit plusieurs éclaircissemens. Voici tout le titre de l'ouvrage : *de Episcopatu Constantini Magni, seu de Potestate Magistratuum Reformatorum circa Res Ecclesiasticas, Dissertatio repetita cum responsione ad interrogata quædam*. Il prévint qu'il irriterait ses adversaires, et qu'il s'attirerait bien des injures (7); mais cela ne lui ôta point le courage de se mettre sur les rangs. La prévision fut juste, et il ne fallait pas être un grand prophète pour deviner une telle chose. Il fut attaqué et de son vivant et après sa mort. Plusieurs ministres de Zélande le firent réfuter lorsqu'il n'était plus, et se servirent de la plume d'un ministre de Middelbourg (8). Ses amis de Frise le défendirent, et traitèrent de haut en bas ces ministres de Zélande. Voyez le livre qui a pour titre : *Grallæ seu verè puerilis cothurnus sapientiæ, quo se jactat apud imperitos Guillelmus Apollonii*, etc. (9). Apollonius répondit : on lui répliqua par un ouvrage dont le titre est assez comique (10).

(D) *La liste de ses ouvrages.* J'ai déjà donné le titre de trois; voici les autres : *Notæ in Epistolas Ignatii*. Ces Notes sont en partie critiques, et en partie de controverse, et accompagnent les Épîtres de saint Ignace qu'il fit imprimer à Genève, l'an

(6) L'an 1641.

(7) *Jam prævideo temerariis et superbis ingeniis nihil magis in votis fore, quam ut spretis salutaribus pacis et concordie consiliis ac monitis in me involent, et virus suum contra me evomant.* Nicol. Vedelius, præf. de Episcopatu Constantini.

(8) *Nommé Guillelmus Apollonius.*

(9) *Il fut imprimé à Franeker l'an 1646.*

(10) *Grallator furens de novo in scenam productus, cum pantomimo suo bombomachide Vlissingano.* A Franeker, 1647.

1623, in-4°. *Commentarius de utriusque Episcopatus S. Petri tischeni et Romani*, à Genève. *Rationale Theologicum, seu cessitate et vero usu principii Rationis ac Philosophiæ in theologicis*; là même. *Remède contre l'Apostasie*; là en la même année. *Panacea Asiæ*; là même, 1628: c'est la tition du précédent. *Saint Hilaire Antidote contre la Tristesse*; là 1630. *S. Hilarius, seu Antidote contra Tristitiam pro sanctitate*, à Leyde, 1632: c'est la tition du précédent. *De Prudentis ecclesiæ*, à Amsterdam, 1632. *Deo Synagogæ, contra Castlæum*; à Harderwic, 1532. *Opus Theologicum*; à Franeker, 1641,

VÉGIUS (MAPHÉE), né à Milan, dans le Milanais, l'an 1550 fut un orateur illustre, plus grand poète latin qu'on eût vu depuis plusieurs siècles (a). Il fit ses humanités à Milan, d'où il passa à Pavie pour étudier la jurisprudence; la peste l'obligea bientôt de retourner à Lodi. Il s'y appliqua tout entier aux belles-lettres et principalement à la poésie. Il commença de très-bonne heure à faire des livres (A). allé à Rome, il se fit aimer et considérer du pape Martin V le pourvut de la charge de chancelier des brefs. Il s'en acquitta si fidèlement qu'il fut élevé par le même pape à une charge considérable; ce fut à ce titre qu'il fut nommé chancelier. On lui donna en même temps un canonicat dans l'église de Saint-Pierre (b). Il se contenta de cet état, qu'il enrichit d'un riche évêché. La dévotion qu'eurent pour lui le pape Grégoire IV et Nicolas V les

(a) Jovius, Elog. cap. CVII, pag.

(b) Moréri le fait chanoine de Lodi.

ni continuer l'emploi de da-
re. Il eut beaucoup de part à
time du Panormitan et à celle
née Silvius, et beaucoup de
votion pour saint Augustin
(b). Ses mœurs furent exemplai-
s. Il mourut à Rome, l'an
159 (c). Entre ceux qui par-
nt de lui je n'en trouve guère
ni ne passe sous silence le plus
el endroit de sa vie ; car ils ne
ous disent rien du changement
e son goût. Les fictions des
oètes furent d'abord ses déli-
es (d) ; il ne songeait qu'à faire
les vers, et qu'à y placer les
divinités païennes. Virgile était
un de ses grands dieux : les
saumes de David ne lui parais-
aient que chansons de vieille,
et il abhorrait la prêtrise com-
me la mort : mais enfin il se dé-
goûta des beautés profanes de la
poésie ; les psaumes de David
lui parurent admirables, et il se
faisait un plaisir extrême des
fonctions du sacerdoce, et de
s'employer à l'instruction des
romains (C). Nous parlerons de
ces livres (D).

Je pourrais donner un bon
supplément à son article, si je
voulais copier l'auteur des notes
sur le *Naudæana* ; mais il suffit
d'y renvoyer le lecteur. C'est un
livre aisé à trouver.

(c) Tiré du Ghilini, Teatro d'Uomini
letterati, parte II, pag. 188.

(d) Voyez la remarque (C).

(A) Il commença de très-bonne
heure à faire des livres.] A l'âge de
seize ans, si l'on en croit le Ghilini,
il faut l'en croire (1) quoique son
autorité doive être ici de peu de
poids ; car nous pouvons assurer que
l'enthousiasme de panégyriste l'a sai-

(1) Voyez Les Notes sur le Naudæana, p. 194,
35.

si, et qu'il ne lui laisse pas bien con-
certer les parties de sa narration.
Écrit-on avec jugement lorsqu'on ra-
conte, 1°. que Végus, étant parvenu
à la souveraine perfection dans toutes
sortes de lettres humaines, alla étu-
dier à Pavie le droit civil et le droit
canon (2) ; 2°. qu'ayant à peine com-
mencé d'y étudier, il fut obligé de
quitter la ville à cause de la peste ;
3°. qu'il s'en retourna en sa patrie,
où il se remit à l'étude des belles-
lettres, et à composer ; n'ayant à
peine que seize ans (3) ? Ce narré ne
veut-il pas dire que Végus enten-
dait dans la dernière perfection tou-
tes les parties de la littérature avant
que d'avoir seize ans ? Cette hyper-
bole est absurde. Il mourut sans être
fort approché de la perfection ; com-
ment y eût-il été dès l'adolescence.

(B) Il eut beaucoup de dévotion
pour saint Augustin.] Il fit bâtir une
chapelle dans l'église de ce saint, à
Rome, au côté droit du grand autel,
et ayant fait mettre dans une très-
belle châsse les os de saint Augustin
et ceux de sainte Monique sa mère,
il les transporta d'Ostie à cette cha-
pelle. Il composa des poésies en l'hon-
neur de ces deux saints, qu'il loua
aussi beaucoup dans la préface de
son livre de *Educacione Puerorum*
et *claris eorum Moribus*. C'est un ou-
vrage où, autant qu'il lui est possi-
ble, il confirme par des exemples
tirés de la vie de saint Augustin, et
de celle de sa mère, tous les précep-
tes qu'il donne sur l'éducation des
enfants. *In præfatione postquam D.*
Augustini et matris ipsius Monicae
laudes pluribus prædicavit, subjun-
git : Enitemur ostendere omnem benè
educandorum filiorum rationem, et
convenientissimis subindè etiam sano-
tissimique tam parentis monicæ quàm
filiæ Augustini exemplis, singula qui-
bus idoneè ea applicari potuerint con-
firmare studebimus (4).

(C) Il se dégoûta des beautés pro-
fanes de la poésie : les psaumes de

(2) Dopo esser egli a somma perfezione arri-
vato in ogni genere di lettere humane andò à
Pavia. Ghilini, Teatro, part. II, pag. 188.

(3) Diedesi nell' età di sedici anni appena a
scrivere. Idem, ibidem.

(4) Gesner, in Biblioth., folio 491, en parlant
du *Traité de Végus, de Educacione Puerorum*,
imprimé à Bâle avec d'autres semblables livrets,
l'an 1541.

*David lui parurent admirables, etc.] Une si belle conversion, une si sainte métamorphose, sont assez rares pour n'avoir pas dû être oubliées par ceux qui ont fait mention de cet écrivain. La plupart des poètes gardent jusques à la mort leur attachement à la poésie, selon ce qu'elle a de beautés humaines. Exceptons-en Végius, et rapportons sa confession. *Priora recolens tempora*, dit-il, *quibus inhabam quotidie condendis carminibus, nihil præter musas et poetarum lusus pulchrum ducens, mirari non satis possum, adeò IMMUTARI affectus meos, adeò vim animo meo, ut ita dixerim, fieri potuisse, ut à dulcibus prurientibusque fabulis, ad studia severiora conversus sim, et qui decantandis ingentibus rerum gestis, confictisque tot incertorum deorum numinibus, ardentius instabam, nunc ad exhortandas sorores, ad docendas virgunculas descenderim, ut pro Ovidius et Flaccis, nunc Augustinos et Hieronymos, pro Virgilio, quem alterum in terris deum esse arbitrabar, nunc David fideliores vatem colam, suscipiam, amplectarque, et ejus mihi carmina, quæ tanquam anilia deliramenta sordebant, nunc mira adspargant animum suavitate, atque undè magis etiam obstupescam quod tantopere detestabar exhorrebamque instar mortis, nunc sacerdotio dulcius nihil putem* (5).*

(D) *Nous parlerons de ses livres.] Les uns sont en prose, les autres en vers; les uns ont été imprimés, les autres ne l'ont point été. Celui de ses poèmes qui l'a fait le plus connaître, est son Supplément de l'Énéide: il s'imagina que Virgile n'avait pas mis la conclusion à son ouvrage; il s'avisait donc d'y ajouter un XIII^e. livre que l'on a de coutume d'imprimer avec les douze du poète romain. On a critiqué son entreprise (6). Son dialogue de *Felicitate et Misericordia* a passé pendant quelque temps pour un ouvrage de Lucien (7). Il fut imprimé avec le livre de *Educacione Puero-rum*, et avec le *Philalethes*, et avec*

(5) Végius, de Perseverantiâ Religionis, in tom. XXVI Bibl. Max., folio 689, apud Spizellium, in Litterato felicissimo, pag. 162.

(6) Voyez M. Baillet, Jugemens sur les Poètes, num. 1222, tom. IV, pag. 13, 14, édit. 1725, in-4^o.

(7) Ghilini, Teatro, part. II, pag. 118.

la *Disceptatio inter terram, et aurum*. Tous ces traités en prose. Le Ghilini a cru faus que les sept livres de *Perseverantiâ Religionis ad Sorores*, n'ont été imprimés. Ils le furent po à Paris, l'an 1511 (8) avec que uns de ceux dont j'ai rappo titre. Ils ont été insérés dans de Bibliothèque des Pères. Son des Friponneries des Paysans de curieux. Vous trouverez dans l lini le titre d'un très-grand n de pièces de cet auteur, qui pas été imprimées. Paul Jove oublié de le louer d'avoir laiss ques monumens de l'applicat sa plume à des matières sacré quid ad cumulata eruditione christiano deesset, quædam et sacris litteris sinceræ interpi nis glossemata reliquit, aure præsertim libellum de rebus a memorabilibus basilicæ sancti in quo donaria, sepulcraque cum referuntur (9).

(8) Voyez le Catalogue d'Oxford, pa

(9) Jovius, Elog., cap. CXXI, pag. 1

VELSÉRUS (MARC), d'Augsbourg (A), sa patrie a été un savant jurisconsulte et un auteur fort célèbre. Il est né le 20 de juin 1558. Il était d'une famille très-ancienne (B) qui avait possédé de grandes richesses (C). Il fut élevé avec grand soin; et, comme il était fort jeune, on le fit disciple d'Antoine Muret, qui y était l'an 1575. Il mêla l'étude des antiquités celle de la langue italienne, et s'y perfectionna de telle sorte, qu'il écrivait en italien comme un Français (D). Étant de retour en sa patrie, il s'attacha au barreau l'an 1589. Il obtint la charge de sénateur l'an 1592. Il me

(a) Bonciarius, lib. IX, epist. X Arnoldum, de Marci Velseri Vita et Obitu, pag. 42.

petit conseil l'an 1594, et il fut élu préteur l'an 1600. Il soutint tous ces caractères avec beaucoup d'honneur, et il fut l'ornement de son pays. Il aimait et il protégea les sciences et les arts. Il publia plusieurs bons livres (E), et il fournit des secours à plusieurs auteurs (F); et jamais personne n'a eu plus d'amis que lui dans la république des lettres. Il ne se voulut jamais laisser peindre (G); néanmoins on eut son portrait sans qu'il le sût. Il mourut le 13 de juin 1614, et ne laissa point d'enfans de son mariage. Il avait plusieurs frères qui avaient beaucoup de mérite et de belles charges (b). Voyez sa vie, à la tête de la nouvelle édition de ses Oeuvres, de laquelle on est redevable aux soins de Christophle Arnoldus, professeur à Nuremberg. Quelqu'un remarque que Velsérus laissa ses affaires domestiques en mauvais état (c); je ne m'en souviens point. Quand on se compare, comme il faisait, au service des savans et à toutes les correspondances des auteurs, il est extrêmement difficile de ne pas négliger de la dépense, et de ne pas négliger son patrimoine. Il y avait un certain Rosérius qui le critiqua, et qu'il ne daigna pas honorer d'une réponse. Scaliger et d'autres lui conseillèrent ce mépris. Pour Cluvier, qui le censura en certaines choses, il eût le mérite qu'on lui répondît; mais Velsérus était mort depuis un an,

(b) Voyez Schottus à l'épître dédicatoire Photius, et la note (2) de la remarque (A).

(c) *Eximitur rebus humanis... memoria sitis sui relictâ immortalî, perturbatis nihil suis facultatibus.* Melchior Adam. *Titus Jurisconsult.*, pag. 481.

lorsque le livre de ce censeur fut imprimé (d). On voit son épitaphe dans l'église des jacobins d'Augsbourg : elle est très-bien faite, et de la façon de Pignorius. Elle a été insérée, par Jean Tonjola, (e) dans l'appendix du *Basilea sepulta resecta continuata* (f).

(d) Arnold. de Velseri Vita, etc., pag. 54.

(e) *Ministre de l'église italienne de Bâle.*

(f) Imprimée à Bâle l'an 1661. Cet ouvrage avait été commencé par Jean Grossius, et conduit jusqu'à l'année 1619.

(A) *Consul d'Augsbourg.*] Je ne sais si l'on pourrait mieux traduire que par ces paroles le *duumvir reipublicæ Augustanæ*, qu'on lit autour de la taille-douce de notre Velsérus. Il serait à souhaiter que l'on publiât un dictionnaire des charges modernes, et cette occupation serait digne d'un savant homme. Un tel ouvrage rendrait beaucoup de services aux traducteurs et aux lecteurs; car, par exemple, il nous apprendrait ce qu'il faut entendre par *duumvir Augustanus*, titre perpétuel de Marcus Velsérus. *Consul d'Augsbourg* n'est pas une bonne traduction; car la dignité consulaire des Romains ne ressemblait pas à la dignité de ceux que l'on nomme *duumvirs d'Augsbourg*. Je remarquerai, par occasion, que l'une des plus belles charges de Hollande, je veux dire celle de *pensionnaire*, est la plus mal nommée du monde. Son nom est pris d'un accident tout-à-fait externe (1), et ne donne aucune idée ni des droits ni des fonctions (2) de celui qui la possède. Ce que j'ai dit du consulat de Velsérus, je le dis aussi de sa préture. Je suis persuadé qu'un préteur d'Augsbourg ne ressemble pas aux préteurs romains; et cependant on ne saurait guère se passer des noms des charges romaines, quand on écrit en latin, et quand on traduit les modernes qui écrivent en cette langue. Je ne sais si ce n'est pas la même chose à Augsbourg d'être *duumvir* et d'être préteur. En tous cas, il y a des charges, dans cette ville, infé-

(1) De ce que celui qui l'exerce reçoit du public une pension annuelle.

(2) Vous les trouverez très-bien expliquées dans le Furetière que M. de Beauval a corrigé.

rieures à celle de duumvir, lesquelles les auteurs modernes désignent par le mot de consulat (3).

(B) *Il était d'une famille très-ancienne.*] On veut qu'elle descende de Bélisaire, ce fameux général d'armée sous l'empereur Justinien. On conte que FRANÇOIS BÉLISAIRE, marié environ l'an 564 avec Antonia fille de Pompée, et cousine de la sœur de l'empereur Anastase 1^{er}, laissa deux fils, PIERRE et CHARLES, dont le premier épousa Marie Colonne, et mourut à Milan sans laisser postérité : l'autre, pour vivre à couvert des incursions des barbares, se retira dans le pays de Valais, et posséda un château dans le territoire de Sion (4), qu'il laissa à ses descendants (5). Voilà quelle est la généalogie d'un bourgeois d'Augsbourg. Ce qu'il y a de surprenant, c'est qu'on assure que les preuves authentiques de tout ceci se peuvent fournir : car, dit-on, JEAN-BARTHÉLEMI VELSÉRUS, conseiller de l'empereur Louis de Bavière, et chanoine de Strasbourg, écrivit une lettre à cet empereur, l'an 1336, pendant la diète de Spire, pour le supplier instamment d'approuver de son cachet la traduction allemande d'un livre qu'Étienne Colonna, vicaire du pape et cardinal, avait composé sur la généalogie des Velsérus. Cet empereur avait lui-même commandé que l'on composât ce livre ; et l'auteur y donnait une suite fort exacte de preuves fondées sur des actes et des documens publics, depuis l'an 545, jusqu'à JEAN VELSÉRUS, frère de Jean Barthélemi. *Pro vetustissimâ familiæ suæ gloriâ ac dignitate non rogans solum, verum etiam obsecrans, ut germanicam libelli versionem sigillo annuli sui confirmaret, quem auctoritate ac jussu ipsius imperatoris Stephanus Colonna, summi pontificis tunc vicarius et cardinalis, ex omnibus instrumentis, tabulis,*

(3) *Cela paraît par Radérus, qui a dédié son Martial nobilissimis et amplissimis VVV. dominis Velseris, MARCO Duumviro, Urbis Praefecto, MATHEO Aedili, PAULO Consuli, Mathæi FFF. Antonii NNN. Patriciis Augustanis, B. R. natis.*

(4) *Sepultus in agro Sedunensi ubi arcem Valeriam cum suis longè possedit.* Arnoldus, in *Dissertatione de Marci Velseri Vitâ, Genere, et Morte*, pag. 6.

(5) *Ils ont été nommés Vallisii, ou Walliseri, et Velseri.* *Ibidem*, pag. 5.

litterisque publicis ab A. C. 545 ad Johannem Velserum, Joh. tholomæi fratrem germanum curâ et diligentia complexus. Cet ouvrage avait été mis en l'année Rome, l'an 1327, par le même Barthélemi. On assure qu'ÉTIENNE VELSÉRUS, chanoine de Bâle l'avait écrit en écrivant à son frère OCTAVIEN mention de CHARLES BÉLISAIRE avec sa femme Paule des Ursins, qui se retira de Rome dans le Valais l'an 620. *Agitata inibi mentione de Belisario, qui unâ cum conjugibus Ursinâ Vallesiam versus ad fontes A. C. 620 ex urbe Romanâ scævissimos et violentissimos in nobilitatem Longobardos, et aliorum egressus est* (7). Cet OCTAVIEN VELSÉRUS dont j'ai parlé est le premier de la famille qui se soit établi à Augsbourg. Il était fils de la patrice d'Augsbourg. Il était aussi dans la même ville, et dirigeait des affaires de la guerre, et était cela conseiller de Conrad, duc de Franconie. Il mourut l'an 1410. JACQUES VELSÉRUS est le premier de la famille qui se soit établi à Augsbourg. Il s'y transporta l'an 1410, et s'y maria, et il y mourut l'an 1480. Il eut six fils et onze filles. Les alliances des Velsérus ont été nombreuses en Italie, en France, en Espagne, et en Suisse et en diverses autres parties de l'empire ; mais le plus grand honneur qu'ils aient reçu de leur famille est sans doute le mariage de PHILIPPINE VELSÉRUS avec FERDINAND archiduc d'Autriche, fils de l'empereur Ferdinand 1^{er}. et frère de l'empereur Maximilien II. Ce mariage est devenu éperdument amoureux de Philippine pendant la diète d'Augsbourg, l'an 1548, l'épousa secrètement (9). Elle vécut avec lui sur son honneur de femme légitime jusqu'à sa mort, et plus de vingt-quatre ans (10). Elle était une très-belle femme, et d'ailleurs de cent bonnes qualités. Elle était fille de FRANÇOIS VELSÉRUS, baron de Zinnenberg, et de CHARLES VELSÉRUS, gouverneur

(6) Arnoldus, de Marci Velseri Vitâ, Genere, et Morte, pag. 5.

(7) *Ibidem*, pag. 6.

(8) *Ibidem*.

(9) Martinus Crusius, *part. III Anecd. lib. XII, folio 773, apud Arnoldum*, pag. 12.

(10) Jacob, Mentius, *apud Arnoldum*.

le Burgaw (11). Elle mourut le 24 d'avril 1580, et ses fils, que leur père Ferdinand ne put jamais faire passer pour lui succéder. Il fallut qu'il fut que l'aîné eût le marquisat de Burgaw. Le puîné fut homme d'État, et cardinal (12). Arnoldus auteur (13) qui assure que le fils aîné de Ferdinand et de sa femme Velsérus, fut cardinal; Charles son cadet, marquis de Bavière, épousa Sibylle, sœur de l'empereur, duc de Clèves. Ces deux fils sont morts sans laisser d'enfants.

On prétend que Charles-Quint donna à son fils aîné trois fleurs de lis pour récompense de sa fidélité pendant la guerre de Lombardie.

(14) qu'il l'honora de plusieurs privilèges, et qu'Orlandus confirma tous ces privilèges en faveur de Jules Velsérus, de Philippe Valisérus : car Philippe Valisérus fut conseiller du conseil de Charles-Quint en 1550; et chevalier, l'an 1571. Charles-Quint mit cette famille dans le rang des nobles immédiats, dont les privilèges ne peuvent être portés en préférence devant l'empereur. Charles-Quint fit baron de Velsérus, frère de Philippe.

que ce Jules Velsérus sauva l'empereur Othon dans une bataille contre les Huns, et qu'il mourut d'une fièvre continue à la fin de l'âge de quatre-vingt-seize ans, sous l'empire de Henri II (18).

que je cite parle de plusieurs Velsérus qui ont signalé leur nom dans les armées, ou leur prouesse dans la magistrature.

..... et qui avait possédé de grandes richesses.] Melchior Adam dit que François I^{er}. s'étant engagé par un traité de paix, à payer cent mille écus d'or à Charles V, les Velsers se firent forts

de compter cette grosse somme. *A rei nummariae nervis apprime instructam, vel hoc docet quod cum Carolus V pace cum Gallo facta, transigisset ut duodecim auri tonnas rex imperatori dependeret, Fuggari ac Velseri tantam pecuniae vim bipartito se repræsentaturos promiserunt* (19).

Martin Crusius raconte qu'en l'année 1528, BARTHELEMI VELSER et ses associés armèrent quelques vaisseaux en Espagne, et les envoyèrent dans l'Amérique, et découvrirent, sur les frontières du Pérou, un pays fort riche, nommé Vénézuéla, dont ils se rendirent les maîtres, et le gardèrent vingt-huit ans, selon le traité qu'ils conclurent avec Charles-Quint. Il s'éleva un différent entre les fermiers de la reine Elisabeth, femme de Philippe, et Georges de Spire, qui gouvernait ce pays au nom des Velsers. D'abord on ne disputait que des péages; puis on disputa sur les limites, et enfin on prétendit que ces Allemands ne devaient rien posséder à Vénézuéla. La cause fut plaidée en Espagne, et par l'arrêt qui y fut rendu, l'an 1555, la possession de tout ce pays leur fut ôtée. Le premier gouverneur qu'ils y établirent était d'Ulm, et se nommait Ambroise Dalfinger: les Espagnols le tuèrent; mais Charles-Quint fit châtier les auteurs de cette mort (20). Le sieur Arnoldus trouve fort mauvais que Jérôme Benzo appelle marchands les Velsers, à qui l'empereur donna en engagement le pays de Valentiola (21). *Vano istius judicio et reges et principes magnarii negotiatores erunt, et delicatarum mercium institores. Hercules tuam fidem?* Voilà comment Arnoldus s'est récrié sur le mot marchand. Il donne un abrégé de ce qu'on lit dans Herréra touchant les exploits des gouverneurs que les Velsers envoyèrent en ce pays-là.

(D) Il écrivait en italien comme un

Arnoldus, *ibidem*.

chez M. de Thou, liv. LXXI, sub fin. accus de Lequile, concionator et historien aulicus.

Arnoldus, pag. 20.

Ibidem, pag. 21, 22.

Ibidem, pag. 22. Voyez aussi pag. 10.

Ibidem, pag. 20.

Ibidem, pag. 32.

(19) Melch. Adam, in Vit. Jurisconsultor., pag. 480. Il cite Melanchth., tom. II Explic. Evangel.

(20) Crusius, part. III Annal. Suevicor., lib. XI, cap. III et IV, apud Arnoldum, de Velseri Vita, etc., pag. 24.

(21) Valentiola ditissima provincie oppidum, quam Cæsar anno 1528 Velsaris mercatoribus germanis oppignoravit. Benzo, lib. I Historiæ novi Orbis, cap. XXV, apud Arnold., *ibidem*, pag. 25.

Florentin.] Le témoignage qu'un Italien lui a rendu sur cela est rapporté par M. Arnoldus (22) en cette manière : *Mirari posthac desinant qui linguæ italicæ nitorem in Marco attoniti stupent ; Orlandus enim Pescetti in Responsione sua ad Anticruciam Benii Florentinam* (23), *illius puritatem simul ac elegantiam exosculatur, dum ait : Se'l cavalier Guarisii* (24), uomo pur Ferrarese, prega, come nelle sue lettere si vede, il cavalier Silviati che purghi il suo Pastor fido da Lombardismi, e dell' illustrissimo sig. Marco Velsero duumviro della rep. Augustana, e chiarissimo lume della Germania, scrive all' eccellentissimo sig. Chiocco, che le sue lettere gli paiono dettate da uomo nato ed allevato in Firenze. *Immo judicium Velseri de lingua italicâ mille aliis præfert censoribus :* quando ogn' altra vi mancasse, quella del sig. Marco Velsero addietro mentovato, mi varebbe per mille, il quale in una lettera scritta all' eccellentissimo sig. Chiocco, dice che nel legger le cose del Casa sente tanto diletto, che non vorrebbe che avesser mai fine (25). Vous trouverez dans M. Arnoldus l'éloge que Nicolas Manassès donna à Velsérus, en lui dédiant un livre de Louis le Roi (26), qu'Hercule Catus avait traduit de français en italien. Je ne copie point cet éloge ; mais j'en copie un autre qui m'a paru de plus grand poids. Galilée, donnant la raison pourquoi il employait l'italien en écrivant à Velsérus les trois lettres de *Maculis solaribus*, s'exprime ainsi : *Ma in oltre ci ho avuto un altro mio particolar interesse, ed è il non privarmi delle risposte di V. S. in tal lingua vedute da me e dagl' amici miei con molto maggior diletto, è meraviglia, che se fossero scritte del più purgato stile latino, e parci nel legger lettere di locuzione tanto propria che Firenze estenda i suoi confini, anzi il*

(22) *Ubi supra*, pag. 43, 44.

(23) *Nella Risposta all' Antier. del Beni*, cart. 16.

(24) Il fallait dire Guarini, et c'est apparemment une faute d'impression.

(25) *Rispost.*, cart. 112, 113.

(26) Celui de la Vicissitude des choses du Monde.

recinto delle sue mura, sino gusta (27).

(E) Il publia plusieurs bon Son coup d'essai, selon Adam, fut l'ouvrage qu'il publia à Venise, l'an 1504 ; le titre comprend les forces peu connues de l'auteur. *Rerum Augustinæ Vindeliciarum libri octo, quorum prima Rhætorum ac Vindelicorum origine ad annum usque 552 Christo nobilissimæ gentis et Antiquitates traduntur, quæ Monumenta tam quæ Augustanæ et quæ alibi extant ad res Augustanas spectantia, æri incisa et illustrata exhibentur* *. Melchior a raison de dire que ce prélat heureux et vertueux (28) consacrait à la gloire de sa patrie les prémices de ses travaux. *In progressus edidit Antiquitatus Augustanas, felix famæ surgen- tium et pium.* L'an 1602, il publia à Augsbourg, *Rerum Boicæ quinquæ, Historiam à gentibus ad Carolum Magnum completam*. Dans la suite il publia, en 1605, la Vie de quelques évêques d'Augsbourg ; celle de saint Séverin ; celle d'Apollonius. Quant à l'ancien Itinéraire qui appartenait à Peutinger, et que de cela on nomme *Tabula Peutingeriana*, il l'avait publié à Venise l'an 1591 (30). La plupart de ces ouvrages sont accompagnées des Commentaires de Velsérus. On a rassemblé tous les corps toutes les œuvres de ce prélat et on les a réimprimées à Nuremberg, l'an 1682. Ch. Arnoldus, professeur à Nuremberg, a eu soin de cette édition, avec des prolégomènes où l'on trouve une infinité de choses concernant la famille des Velsérus en gé-

(27) Lettera terza, cart. 103 et 104. Arnoldus, pag. 44.

* L'auteur laissa, dit Joly, un Supplément qui n'a été imprimé qu'en 1711. Volume des *Amœnitates litterariæ*, horn, pag. 116-140 ; dans le tome I. Recueil, on trouve, dit Joly, une lettre de Velsérus à Elie Ehinger.

(28) Il faut se souvenir qu'en 1591 il avait publié un petit livre. Voyez citation (30).

(29) *In Vitis Jurisconsult.*, pag. 1.

(30) Il le dit lui-même dans sa *XC Italos*, pag. 879.

de Marc Velsérus en particulier ; avec le jugement que les docteurs ont porté de ses ouvrages , et les funérailles dont on l'honora. Comme il avait entretenu un grand commerce avec les savans d'Italie et de plusieurs autres pays , on a rassemblée plusieurs de ses lettres latines et italiennes que l'on a jointes à cette édition.

Il a passé pour l'auteur du *Squittinio della Libertà Veneta*, qui parut vers l'an 1612. Gassendi, ayant rapporté que plusieurs donnèrent ce livre à M. de Peiresc, ajoute qu'ils se trompèrent, et qu'il est assez vraisemblable que Velsérus l'a composé. J'ai fondé cette conjecture sur l'érudition de Velsérus, et sur ce qu'il aime beaucoup la maison d'Autriche : *disquiro quidem an auctor hujus libri fuerit Antonius Albizius, ille ille Florentinus, qui christiani principum Stemmata ediderat duos annos, ut nonnullis permixtum est; an, ut videtur verosimilius, insignis ille Marcus Velserus, saepius meminimus, ob consummam eruditionem, propensionem singularem erga domum Austriae* (31). M. Arnoldus (32) déclare qu'il ne sait rien là-dessus, et il blâme ceux qui ont eu la témérité de conclure décidément sur un fait si incertain que celui-là. Il cite Rhodius (33), Rhodius (34), Scavégné (35), Placcius (36), qui ont assuré que Velsérus est l'auteur de cet ouvrage. Il avoue qu'Octavius Ferrarius lui avait écrit que Scioppius l'assurait souvent que le *Squittinio* était une production de Velsérus. *Velseri scripta eo plausu à studentibus excipientur, quem ingens viri et celebre nomen meretur. Nolumus tamen illis inseri Venetae Reipublicae Squittinium, cujus illum auctorem saepe mihi Scioppius firmavit*. L'autorité de Scioppius me paraît ici de grand poids ; car outre

qu'en général il savait bien ces sortes de choses, il avait eu beaucoup de part à l'amitié de Velsérus, et avait entretenu avec lui un commerce de lettres fort régulier (38). M. Arnoldus n'ignore point que l'auteur du livre qui a pour titre, *la Conjuration des Espagnols contre la République de Venise*, attribue le *Squittinio* au marquis de Bédemar ; mais il n'a pas bien choisi l'endroit de cette conjuration par où l'on peut le plus clairement prouver que l'auteur donne le *Squittinio* à ce marquis. Sa preuve est tirée de ces paroles : *L'autre point était que dans toutes les affaires qu'il aurait à négocier touchant les droits et les prééminences de la république, il se servit pour tous mémoires du Squittinio della Libertà Veneta, auquel le marquis de Bédemar renvoie dans plusieurs endroits de cette instruction, et en des termes qui, bien que retenus, découvrent assez l'AMOUR PATERNEL QU'IL AVAIT POUR CE LIBELLE*. L'abbé de Saint-Réal, qui est l'auteur de la relation de cette conjuration, dit, dans la pénultième page, ce qu'on vient de lire ; et il avait raconté, dans la page 35, 36 et 37, l'histoire du *Squittinio*, et comment le marquis de Bédemar avait conçu et exécuté le dessein de cet ouvrage. C'est de là, et non pas de la pénultième page, que M. Arnoldus devait tirer la preuve qui lui était nécessaire. C'est une très-légère faute en comparaison de celle que je vais marquer. Il prétend que l'historien de cette conjuration s'est fort abusé en supposant que dans l'instruction donnée par le marquis de Bédemar à l'ambassadeur qui lui devait succéder, on recommande beaucoup la lecture du *Squittinio*. Cela est faux, dit M. Arnoldus ; car le marquis décréde cette pièce comme un ouvrage où il y a quantité de faussetés. Voyons tout entier le passage de ce professeur de Nuremberg. « *Verum quàm falsus etiam hic auctor fuerit ex instructione secretâ ab Alfonso della Cueva Hispanico, apud Venetos legato successori suo Lud. Braccio datâ, cuius uni ad oculum statim apparet, prout Laur. Bank eam*

(31) Gassendus, in Vita Peireskii, lib. III, ad pag. 612, pag. m. 279.

(32) In præfat.

(33) Lib. II Observat. Variar., cap. XXXVI.

(34) In Auctor. Supposit., pag. 20, 21.

(35) In Catalogo, num. 60, in calce libri.

(36) De Anonymis, cap. XV, pag. 116.

(37) Ferrarius, epist. ad Arnold., in præfat. de Velseri.

(38) Voyez la remarque (G) de l'article Bédemar, tom. III, pag. 537.

» *dem cum Scrutinio divulgavit.* (39)
 » E perche in tempo mio fu divulga-
 » to un libretto intitolato, *Squittinio*
 » *della libertà de Veneziani*, opret-
 » ta veramente degna d'esser letta.
 » *Deindè omnem isti derogat fidem ;*
 » *ob multas fallacias veritati inimi-*
 » *cas quæ inibi occurrunt, ac vivos*
 » *magistros mortuis longè præferen-*
 » *dos censet.* Questo ancora vorrei
 » che si trovasse appresso di lei, sco-
 » prendosi per la lettura di quello
 » molte fallacie introdotte dagli is-
 » torici moderni, che trascurando la
 » pura verità contenuta nelle chroni-
 » che antiche, hanno dato ad intende-
 » re a posterì tutto quello che gli è
 » parso a proposito per stabilire la
 » loro libertà. Ne minor profetto sa-
 » ra che vostra eccellenza potra trar-
 » ne da libri vivi, che s'hara cavato
 » da volumi morti : voglio dire che
 » l'informazione a bocca di persone
 » pratiche solite a frequentar la ca-
 » sa nostra, etc. *Sed quid pluribus*
 » *verbis opus est ? Mentis acies se*
 » *ipsam intuens nonnunquam he-*
 » *bescit.* » La réflexion contenue dans
 ces dernières paroles semble n'avoir
 été faite que pour être tournée con-
 tre son auteur ; car il est visible que
 M. Arnoldus s'est ébloui par trop de
 lumière. Le passage qu'il cite de l'in-
 struction marque clairement qu'il
 fallait consulter le *Squittinio*, à cau-
 se qu'en le lisant on pouvait connaî-
 tre les impostures de plusieurs his-
 toriens modernes. Ainsi, bien loin
 que Bédemar le décrie comme rem-
 pli de mensonges, il le recommande
 comme le correctif des faussetés qui
 sont ailleurs. Ce qu'il y a de blâma-
 ble dans l'abbé de Saint-Réal, est
 peut-être qu'il a trop pris l'affirmati-
 ve sur l'attribution du *Squittinio* à
 Alfonse de la Cuéva. Il a été cause
 que d'autres ont parlé avec la même
 décision sur ce fait (40). Il eût mieux
 valu suspendre son jugement : et
 nous avons ici un exemple qui prou-
 ve qu'il y a des livres qui font un
 grand bruit, et qu'on attribue faus-

(39) Bixar. Polit., num. 14, 15, pag. 85 et seq.

(40) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, mai 1684, pag. 316 de la seconde édition. [P. Marchand, II, 178, dit que Bayle a répété cette faute dans son *Epistola de Scriptis Adespotis*, pag. 376, 377, qu'il ne cite pas ici.]

sement à un tel ou à un tel, jamais on découvre certain vrai auteur (41). Un historien français, qui écrivait dans le temps qu'on vit paraître le *Squittinio*, attribue sans balancer à notre auteur, dont il écrit mal le nom, *deuxième*, dit-il (42), *est un ouvrage composé par un nommé Vulsérus* Liberté de Venise.

(F) *Il fournit des secours à plusieurs auteurs.*] Personne ne lui a bua plus que lui au gros d'inscriptions que Grutérus. Voyez l'éloge de Velsérus, dans la face de Grutérus. Voyez, dans le chior Adam (43), une longue liste de plusieurs anciens écrits dont Arnoldus procura la publication. Arnoldus s'est fort étendu (44) sur le détail des services que cet homme rendit à plusieurs auteurs ; mais il n'a pas oublié les deux manuscrits d'Anastase qu'il envoya au duc de Mayence, après les avoir tirés de la bibliothèque palatine par le moyen de Marquard Fréher. Ce moyen de la papesse Jeanne se trouve dans ces manuscrits. Il n'a pas oublié de remarquer que Velsérus rendit caution pour mille florins afin de procurer à Conrad Rittershusius un manuscrit des Épîtres dore de Péluse, qui était dans la bibliothèque du duc de Bavière, qui n'en pouvait sortir que par telle caution (45). Cet acte de caution ne serait pas bien si l'on ignorait que Velsérus avait prêté de cette somme sans prétexte à Rittershusius lui en eût donné la caution ; car il ne l'avertit pas de cela.

(G) *Il ne se voulut jamais peindre.*] C'est ce qu'on lit dans la Vie de M. de Peiresc. Il y avait un grand commerce de lettres entre ces deux savans ; mais M. de Peiresc ne put obtenir le portrait de cet au-

(41) Voyez la Cabale chimérique, la seconde édition.

(42) Le Grain, Décade de Louis X, pag. 449. L'auteur des Vérités françaises l'an 1643, dit, pag. 318, que Vulsérus est l'auteur du *Traité de la Liberté de Venise*.

(43) In Vitis Jurisconsult., pag. 48.

(44) De Vita. Marci Velseri, pag. 1.

(45) Georg. Rittershusius, in Vita Marci Velseri, Salviano præmissa, apud Arno-

gé de recourir à une ruse dont il servit plus d'une fois : ce fut de faire un peintre qui cherchât l'occasion de se placer dans un poste d'où il pût voir à son aise Marc Velsérus et être aperçu. *Hoc uno ipsi durus (Velserus) quòd. sui effigiem tantissimè denegavit, pro eo quòd aliis ardentissimè flagitantibus denegaverat instituto. Et Peirescus tamen ut alios nonnullos, sic et nescientem pingi procuravit, ducto artifice qui ipsius vultum è clandestino loco spectaret. Sic obtinuit quod illi Occo sperare nefas dixerat; cùm id abs Velsero tulisset responsum, Cato major postea volebat querere cur sibi statua non posita : mihi contra, quantum magis cavendum ne quis aliquando ostendatur, si non et indignetur, quàm ratione consortio magnorum virorum, quorum imagines se colligere pricius ostendit, irrepserim (46).* Cela nous montre que Velsérus ne fut pas plus complaisant pour d'autres que pour M. de Peiresc, et qu'il s'exposait envers lui sur une raison toute neuve de modestie. Je ne sais si le portrait de Velsérus qui fut mis dans la bibliothèque de Milan, était la copie de celui que M. de Peiresc fit faire, ou si on le fit tirer par un artiste semblable à celui de M. de Peiresc, mais je sais que l'effigie de cet homme Allemand tenait sa place dans la bibliothèque. Bosca nous l'apprend lorsqu'il fait mention de l'effigie du sieur Olgiati et de Velsérus. *Quidem nos cùm pictam tabulam expressam ipsius imaginem repperimus in Ambrosiano Museo spectantes, et ex oris ipsius majestate litteraturæ ac consilii in administrandâ Vindelicorum provinciâ deprehendimus (47).*

Gassendus, in Vita Peireskii, lib. I, ad pag. 602, pag. m. 254.

(46) Petrus Paulus Bosca, Bibliothecarius ex officio Sacerdotum oblatorum, de Origine et Biblioth. Ambrosianæ, pag. 21, apud Aræ, pag. 48.

VELSIUS (JUSTE), en flamand *Welsens* était de la Haye. Il reçut le doctorat en médecine à Louvain, l'an 1542, et fit quel-

quefois des leçons publiques à la place de Pierre Nannius, son bon ami, et professeur dans le collège des trois langues. Il fut soupçonné de luthéranisme, et il se sauva de Louvain pour éviter l'inquisition, et se retira à Strasbourg. Il fit un livre intitulé : *Κρίσις, sive veræ christianæque philosophiæ comprobatoris atque æmuli et sophistæ per comparisonem Descriptio*, qui fut condamné par la faculté de théologie de Louvain, l'an 1554. Étant venu à Cologne, et disant qu'il s'était retiré de Strasbourg à cause de la religion, il fut honoré de la charge de professeur en philosophie, et aux belles-lettres (a). Le principal de ses ouvrages est un commentaire sur le tableau de Cébès. Ce fut un homme assez docte, mais fort inconstant sur le chapitre de la religion (A). Il pratiqua heureusement la médecine, et il excella dans la botanique (b). Il est fort loué par Nigidius, dans des vers latins que Paul Fréher a rapportés (c), et qui témoignent qu'il ne s'arrêta que peu de temps à Marpourg, où il enseigna publiquement.

(a) Tiré de Valère André, Biblioth. Belg., pag. 605, 606.

(b) Merckl. in Lindenio renovato, pag. 727.

(c) Freh. in Theatro, pag. 1247.

(A) *Ce fut un homme..... fort inconstant sur le chapitre de la religion.*] La crainte de l'inquisition le fit sortir de Louvain, où il se voyait suspect de luthéranisme, et l'obligea de s'en aller à Strasbourg, l'asile des protestans (1). Néanmoins il y fit un livre qui ne leur était point favorable, et où, dès le titre, il leur dé-

(1) *Deflexit ad Argentinenses ubi asylum hæretici habebant.* Valer. Andr., Biblioth. Belg., pag. 605.

que modo et claris puerorum moribus libello (6). On le lisait dans les collèges lorsque Paul Jove était écolier (7). Joignez à cela que Vergérius fut le premier qui traduisit Arrien, de *Rebus gestis Alexandri Magni* (8). Or parce qu'il entreprit cette version pour l'usage de l'empereur Sigismond, qui n'était guère savant, il se servit tout exprès d'une mauvaise latinité, comme le remarque Barthélemi Faccius (9). Notons en passant une méprise de Léandre Albert. Il insinue clairement que Marius Équicola est le premier qui ait dit que Charles Malatesta fit jeter dans la rivière la statue de Virgile. *Quamquam*, dit-il (10), à *Mario Equicola in commentariis linguæ vernaculæ de Mantuanis principibus conscriptis injuria herclè carpatur, ac si statuem Virgilii poetæ in flumen abjici jusserit : etenim* (11) *ipso auctori huic rei Equicolæ fides tribuitur exigua, modicæ nimirum opinionis scriptori*. Il est sûr que notre Vergério a vécu avant cet Équicola.

Remarquez, je vous prie, que Vossius, en composant son ouvrage des Historiens latins, se souvenait bien que notre Vergérius était l'auteur de l'Invective contre Charles Malatesta; mais il ne s'en souvenait plus quand il composa son traité des Poètes latins. Il y déclare qu'il ne sait si cette Invective a été faite par Guarin de Vérone, ou par quelqu'un des disciples de ce Guarin. *Statuam Mantuæ constitutam Maroni ante hos annos ducentos Carolus de Malatestis, tanquam quæ nihil ad religionem christianam pertineret dejici curavit. Habeoque orationem Ms. adversus Carolum iis temporibus super hoc exaratam, satis sanè acerbam : et tamen auctor ait, acerbius se scripturum fuisse, si tutum fuisset in eos scribere, qui possent proscribere. Nomen auctoris non apponitur : sed permista legitur orationibus, libellisque Guarini, ac discipulorum,*

(6) Gesner., Biblioth., folio 552.

(7) Jovius, in Elog., cap. CXI, pag. 254.

(8) Vossius, de Hist. lat., pag. 552.

(9) In præfat. super sua Translat. eorundem librorum apud Gesnerum, Biblioth., folio 552.

(10) Leand. Albert., in Descript. Ital., p. 455.

(11) On donne ces paroles avec les fautes de l'imprimé.

qui auctore magistro hujusmodi oneris aliquid suscipere solerent. Ut videri possit scripta ab ipso Guarino Veronensi, clarissimo sui temporis viro, vel saltem discipulorum aliquo (12).

(12) Vossius, de Poët. lat., pag. 27.

VERGÉRIUS (PIERRE-PAUL), de la même ville (a) et de la même famille que le précédent (b), a fleuri au XVI^e. siècle *. Il étudia en droit, et y fut reçu docteur; mais il se fit plus connaître par des ambassades, et par des affaires ecclésiastiques, que par sa jurisprudence. Il fut envoyé en Allemagne, par Clément VII, l'an 1530, pour être son nonce auprès du roi des Romains (c), et il reçut ordre d'empêcher par toutes sortes de voies la tenue d'un concile national. Il soutint avec vigueur et adresse les intérêts du papisme, et il traversa autant qu'il put le progrès des luthériens. Il fut rappelé par Paul III, qui voulut savoir de lui bien précisément les dispositions de l'Allemagne, et il y fut renvoyé, l'an 1535, avec ordre de promettre la tenue d'un concile, et avec d'autres instructions. Il eut là-dessus de

(a) Fra-Paolo, Istor. del Concilio, lib. pag. m. 80.

(b) Voyez ce que lui dit André Dives, lui dédiant sa version latine de l'Illias. Vous trouverez ses paroles dans la Bibliothèque de Gesner, folio 552, et dans Vossius de Hist. lat., pag. 553.

* P. P. Vergérius le jeune, était de Capo d'Istria; Bayle parle de quelques-uns de ses ouvrages dans ses remarques (F) et (G). On en trouve une liste de cinquante dans le tome 38 des Mémoires de Nicéron, qui dit qu'il en existe quelques autres dont il n'a pas une connaissance assez distincte pour parler. Joly, sur le témoignage de Ph. Bergame, ajoute que Vergérius avait écrit une Vie des Scaliger.

(c) Ferdinand, frère de l'empereur Charles Quint.

férences avec plusieurs prin-
 protestans. Il s'entretint mê-
 avec Luther, dans Wittem-
 berg (A). Il fut rendre compte
 sa nonciature au pape, l'an-
 suivante, et tout aussitôt on
 fit aller à Naples pour négocier
 avec Charles-Quint. Il fut
 élevé à l'épiscopat la même an-
 1536 (d), et il dressa avec
 autres commissaires la for-
 mule de l'indiction du concile.
 Il retourna en Allemagne
 1541, pour assister à l'as-
 semblée de Worms : il y parut
 qualité d'homme du roi de
 France; mais on dit que ce n'é-
 qu'une feinte (B), et qu'il
 prit ce caractère que pour
 rendre plus de services à la cour
 de Rome. Il publia une haran-
 sur l'unité de l'église, pour
 faire voir principalement qu'il
 fallait point songer à un
 concile particulier. Étant retour-
 à Rome, il apprit qu'on l'avait
 rendu suspect de lu-
 theranisme, que le pape, ajou-
 tant foi à ces médisances, avait
 donné au dessein de le faire
 cardinal (c). Cette nouvelle le
 consterna, et il résolut de tra-
 vailler à sa justification. Pour
 effet il se retira dans sa pa-
 trie, et y commença un livre de
 controverse contre les apostats
 d'Allemagne. Il examina leurs
 écrits, il pesa la force de leurs
 objections, il chercha attentive-
 ment les manières de les réfuter;
 mais cette étude ne servit qu'à le
 convaincre qu'ils avaient rai-
 son. Dès lors il renonça à l'es-
 pérance du cardinalat, et alla

trouver son frère (f), qui était
 évêque de Pola. Il lui déclara
 son état. Il lui demanda conseil,
 et, sans prendre garde à la com-
 passion qu'il lui fit naître, il
 l'exhorta à consulter l'Écriture,
 et surtout à l'égard du dogme
 de la justification. L'évêque de
 Pola, ayant suivi ce conseil, se
 trouva persuadé de la doctrine
 protestante, et convint avec son
 frère qu'à l'avenir ils enseigne-
 raient la vérité. Ils exécutèrent
 ce dessein; mais les moines, qui
 s'en aperçurent, alarmèrent
 l'inquisition, et firent mille va-
 carmes. L'un des inquisiteurs
 vexa prodigieusement les bour-
 geois de Pola, et ceux de Capo
 d'Istria (C); si bien que notre
 Vergérius, ne se croyant point
 en sûreté, se retira à Mantoue
 chez le cardinal Hercule de Gon-
 zague. Il n'y trouva pas long-
 temps une retraite assurée; car
 Jean de la Casa, légat du pape à
 Venise, fit tant d'instances au-
 près de ce cardinal pour l'obli-
 ger à se défaire d'un tel hôte,
 que celui-ci trouva à propos de
 quitter Mantoue. Il s'en alla à
 Trente, pour s'y disculper devant
 le concile (D). Le pape aurait
 bien voulu le faire saisir; mais ne
 voulant pas donner lieu de dire
 qu'il n'y avait plus de liberté
 dans cette assemblée, il écrivit à
 ses légats qu'ils défendissent à
 cet évêque d'y prendre place, et
 qu'ils lui ordonnassent d'aller
 ailleurs. On rapporte là-dessus
 des circonstances qui font pitié
 (E). Vergérius se retira à Venise,
 où il n'eut garde de se conformer
 aux désirs de Jean de la Casa, qui

(d) *Tunc primus factus episcopus Modru-
 nis, ac non multò post Justinopolitanus.*
 Sch. Adam., in *Vitis Theol. Ext.*, pag. 118.

(e) Voyez la remarque (D).

(f) Jean-Baptiste Vergérius.

lui conseillait d'aller à Rome. Peu de jours après on lui fit défense, au nom du pape, d'aller à son évêché. Il s'en alla à Padoue, et y fut témoin de la déplorable mort de François Spiéra. Cet exemple du désespoir à quoi s'exposent ceux qui détiennent la vérité en injustice, le fit résoudre à s'exiler volontairement, pour pouvoir faire une profession ouverte du pur Évangile. Il se retira chez les Grisons, et y fut ministre quelques années, comme aussi dans la Valteline * : après quoi il fut attiré à Tubinge par le duc de Wurtemberg, et y mourut le 4 d'octobre 1565. Il publia plusieurs livres qui firent beaucoup de tort à la communion romaine (F). Avant qu'il sortît d'Italie, il avait perdu son frère, qui était mort de poison, à ce que l'on soupçonna (g). Il manque beaucoup de choses dans le récit que l'on vient de lire, et que j'ai tiré de Melchior Adam. On n'y voit point le service que Vergérius rendit à Henri II (G), ni les conférences qu'il eut dans l'Alsace avec le nonce apostolique (H). On n'y apprend point qu'il fit une emplette de reliques pour un électeur de Saxe (I), etc. Il fut cause que le *Capitolo del Forno*

* Leduchat propose d'ajouter ici, sur le témoignage de Fra-Paolo, que Vergérius ne cessant de tourner en ridicule la prétendue réformation qu'avait faite le concile de Trente, l'évêque de Come, par commission du pape, mit tout en œuvre, jusqu'à attenter à sa vie, pour le faire sortir du pays; mais en vain. Sur cela Joly reproche à Leduchat d'ajouter foi un peu légèrement à un ennemi des souverains pontifes et de l'empire romain, dont Bayle refute déjà un mensonge dans sa remarque (A).

(g) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Theologorum exterorum*, pag. 116 et sequentibus.

(h) exposa l'auteur à cent sortes d'invectives, ce qui obligea Jean de la Casa, qui l'avait fait, à composer un petit ouvrage qui parut l'an 1688. Vergério y est maltraité cruellement (K). La prudence ne permettant pas de croire ce qu'un ennemi public de son ennemi sans le prouver, l'on doit tout au moins suspendre son jugement sur les infamies imputées à cet ex-évêque; mais je ne dissimule point qu'il y a des protestans qui avouent qu'il n'était qu'un homme volage, fondeur et ignorant en théologie (L). Je n'ai point vu dans les auteurs que j'ai consultés le voyage qu'il fit en France depuis qu'il eut fait évêque : je n'ai aperçu cette partie de sa vie dans un recueil de lettres imprimé à Venise, l'an 1558. On y voit quelques-unes de sa façon qui nous apprennent qu'il adorait la piété et les belles qualités de la reine de Navarre, sœur de François I^{er}., et qu'il commençait à se dégoûter de la vie qu'il menait, et à songer à la retraite (M). On y en voit aussi (i) une de son frère Aurélien VERGÉRIUS (k) à Julie de Gonzague. Je n'aurai pas beaucoup de choses à dire contre Moréri (N).

Je me suis aperçu trop tard que les paroles que j'ai citées dans la préface d'un livre qu'on attribue sont susceptibles d'une autre interprétation que celle que je leur ai donnée. Je rapporterai cet autre sens, quoiqu'il m'ait été reconnu qu'il n'est pas

(h) Voyez la remarque (M).

(i) Au feuillet 124 du I^{er} livre.

(k) C'était un savant homme. Voyez Kendorff, Hist. Lutheran. in Suppl. indicis I, num. 80.

ritable (O). Ceci concerne le
re de l'Anatomie de la Messe.
VERGÉRIUS, frère de
lui dont nous parlons, était
chevalier de Malte, et fut em-
ployé à des négociations qui lui
acquirent de la gloire (1). LOUIS
VERGÉRIUS, son neveu, se réfuga
à Bâle pour la religion. Il
écrivit quelques lettres, l'an 1549,
qui ont été insérées dans la Cos-
mographie de Munster (m).

(3) Munster, in Cosmographiâ, lib III,
pag. m. 694.

(m) Pag. m. 693, 694.

(A) Il s'entretint même avec Luther
à Wittemberg.] Fra-Paolo et Pal-
lavicin racontent cela d'une manière
différente. Le premier assure que
le pape donna ordre à Vergé-
rius de s'entretenir avec Luther et ses principaux
frères, et de tâcher de les ramener
par promesses et par caresses (1), et
que ce nonce fut trouver Luther à
Wittemberg, et le traita très-humai-
nement, selon l'ordre exprès qu'il en
eut (2). Il rapporte le discours du
pape, et ce que Luther lui répon-
dit. On voit les promesses les plus
significatives, les honnêtetés les plus
avantageuses dans ce discours. Mais la
réponse de Luther est pleine d'un
mépris de ces offres si avanta-
geuses : elle respire une fermeté, une
modestie incomparable. Pallavicin
raconte les choses tout autrement, et
accuse Fra-Paolo de les avoir enve-
lées de plus de mensonges qu'Ho-
mère n'en a forgé touchant la guerre
de Troie. Il se plaint que l'on ait flé-
tri le pape en lui faisant faire des
propos si honteux, et qu'on ait
attribué à un hérétique tant de piété,
tant de sagesse, tant de grandeur
d'âme. Il soutient que Vergério vit
Luther sans y penser. Ce nonce, dit-
il, fut obligé de passer par Wittem-
berg, et y fut reçu avec des honneurs
dignes. Celui qui y commandait le
souper, et y fut reçu avec des honneurs
dignes. Celui qui y commandait le
souper, et y fut reçu avec des honneurs
dignes. Celui qui y commandait le
souper, et y fut reçu avec des honneurs
dignes.

(1) Fra-Paolo, Hist. du Concile de Trente,
I, pag. 69 de la version d'Amelot, imprimée
à Amsterdam, 1686.

(2) Là même, pag. 70.

pour lui rendre le même office à son
déjeuner, et y mena deux docteurs,
Martin Luther et Jean Bugenhagen. Il
lui dit que la cour et l'académie étant
absentes (3), il n'avait pu trouver
que ces deux personnes qui pussent
lui tenir compagnie, et lui parler en
une langue intelligible, et qu'il le
priaient de vouloir bien les écouter
tout en déjeunant. Le nonce ne put
s'empêcher d'y consentir : il trouva
que Luther s'exprimait barbarement
en latin ; il lui laissa dire plusieurs
choses sans lui répondre presque
mot, et il jugea que c'était un hom-
me très-superbe, très-malin, et très-
imprudent, et dont les manières
étaient fort grossières. *Avez-vous ouï
dire quelque chose, en Italie, touchant
la réputation où je suis d'être un gros
ivrogne d'Allemand (4) ?* Ce fut l'une
des questions que Luther fit à Vergé-
rius. Il lui tint plusieurs discours de
même nature, dont le nonce chargea
sa lettre au secrétaire du pape, sans
oublier la description de l'habit et
des manières de Luther. Voilà le pré-
cis de la narration de Pallavicin (5) :
il l'a prise de la lettre qui fut écrite
par Vergé-rius au secrétaire du pape,
le 12 de novembre 1535, et il en tire
cette conclusion, que Fra-Paolo se
trompe en assurant que le pape
avait donné ordre à Vergério de faire
de grandes promesses à Martin Lu-
ther. Cette conclusion est incontes-
table, et il ne reste nul autre moyen
de tirer d'affaire Fra-Paolo, que ce-
lui de s'inscrire en faux contre la
lettre du nonce ; car, en demeurant
d'accord qu'elle est légitime, on voit
clairement que le pape n'a point
chargé Vergério de gagner Luther par
des caresses, et par l'espérance des
honneurs. En ce cas-là, si Vergério
eût rendu compte de son entretien
avec Luther, de la manière qu'il l'a
rapporté dans sa lettre au secrétaire
du pape, il eût été fou à lier, et plus
visionnaire que ceux qu'on enferme
dans les petites maisons.

(3) A cause de la peste les professeurs s'étaient
transportés ailleurs.

(4) La prima cosa che disse vedendomi taciturno fu, se in Italia io haveva inteso alcuna cosa
della sua fama d'esser Tedesco imbriaco. Ver-
gerius, epist. ad Secretarium Papæ, apud Palla-
vicin., Istor. del Concilio, lib. III, cap. XVIII,
num. 9.

(5) Pallavicin, ibidem, num. 6 et sequent.

On dira , peut-être , qu'à tout le moins il est vrai que Vergérius tint de son chef à Luther le discours que Fra-Paolo rapporte , d'où il s'ensuivra que la réponse de Luther , rapportée par le même auteur , n'est pas une chose forgée à plaisir. Je voudrais que, pour le moins sur ce second point, la bonne foi de Fra-Paolo pût être justifiée; mais je n'en vois nul moyen: car en premier lieu , selon la remarque du père Maimbourg , *on ne trouve rien de tous ces beaux discours de Fra-Paolo dans les écrivains de ce temps-là , non pas même dans Sleidan, qui dit seulement en un mot que Verger vit Luther à Wittemberg* (6). En deuxième lieu , le curieux et l'infatigable Seckendorf a trouvé une relation de l'entrevue de ce nonce et de Luther , et n'y a rien vu touchant les promesses du nonce (7). Or, comme cette relation fut faite par un bon ami de Luther , il n'est point croyable qu'on eût oublié d'y mettre le plus bel endroit de la pièce , je veux dire les offres avantageuses du nonce , et le mépris héroïque et tout-à-fait apostolique que Luther en témoigna. Disons donc que le silence de la relation est une preuve démonstrative contre Fra-Paolo. Qu'on ne m'objecte point que l'auteur de la relation nous avertit qu'il omet diverses choses ; car, puisque ce qu'il rapporte est moins important et moins honorable que les beaux discours de Fra-Paolo , il les eût sans doute insérés dans sa relation préférablement à tout le reste , s'ils eussent été effectivement tenus. Il n'a pas oublié une réponse railleuse faite par Luther à son barbier , et il eût omis une réponse plus digne du grand saint Paul, que d'un docteur du XVI^e. siècle ! Luther, devant faire une visite à Vergérius, se fit raser de grand matin. Le barbier fut fort surpris de cette conduite : N'en soyez pas étonné, répondit ce réformateur (8), j'ai été mandé pour aller parler au nonce du très-saint

père, et je ne veux pas être n en le saluant ; et ceci même je paraîtrai plus jeune , et pourvanterai davantage mes res ; je leur ferai craindre q vive plus long-temps. Voilà l'auteur de la relation ne pas sous silence. Notez que cet é nue assez clairement que l' ne fut pas inopinée à l'é nonce , et qu'il marque ment que l'on s'entretint b sur la tenue d'un concile. de là que Vergérius n'écriv au secrétaire du pape un dét de cet entretien. Ainsi l'une sons de Pallavicin est asse il dit que le nonce n'aurait guiser la vérité, puisque son avec Luther, en pleine tabl pu être mandé au pape par gens (9). Notez aussi que M. de rapporte que Paul I gea son nonce, Pierre-Paul V de faire bien des caresses et promesses à Martin Luther core un coup, cela est inco avec la lettre de ce nonce être ne se trompera-t-on poi adopte sur ce point-ci le d'un jésuite. *Je crois , dit-il l'on ne peut rien dire de fo sur cela , sinon que Fra-F diverti aux dépens de la faisant parler , comme il ces deux hommes que l'on qui sont assez de ses amis.*

Objectera-t-on que l'ordre ter Luther par des promesses était un secret dit à et que n'y ayant que Verg pape qui le sussent , il n rien dans la longue lettre écrite au secrétaire du pape le père Pallavicin a citée ? doute le dernier retrancher la chicane la plus outrée couvrir : mais il est assez p l'y forcer ; car, je vous prie instruction particulière du pape n'a été dite qu'à l'ore nonce n'a osé écrire au secr pape aucune chose qui ne qu'on ne lui avait point c

(6) Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, tom. I, liv. III, pag. 229, édition de Hollande.

(7) Seckendorf, Hist. Lutheran., lib. III, pag. 95.

(8) Jocabundus dixit : *se ad sanctissimi Patris nuntium vocatum esse, nec incultum accedere velle ; ita fore , ut pro juniore haberetur , et longioris vitæ metu adversarios terreret.* Seckendorf, Hist. Lutheran., lib. III, pag. 95, col. 1.

(9) Pallavicin., Istor. del Concilio, XVIII, num. 10, pag. m. 352.

(10) Spondanus, ad ann. 1535, 1

(11) Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, pag. 230.

quelle instruction, d'où vient que père Paul a su un si grand détail des offres du nonce? a-t-il vu des lettres de Vergério qui ne pussent être lues que par le pape? C'est ce qu'il aurait dû nous apprendre; car nous sommes à ce qu'il nous l'apprenne, nous serons en droit de nous fier aux dépêches de Vergério, qui sont encore dans les archives, et de prétendre que le pape eût brûlé des lettres qui ne lui eussent été écrites que pour être lues de lui seul: c'est une nouvelle raison de demander comment nous ont pu parvenir entre les mains du servite de Venise. Et, après tout, pouvons-nous pas opposer à Fra-Paolo le silence de la relation que de Seckendorf a trouvée dans les manuscrits de Wittemberg?

(11) On dit que ce n'était qu'une ruse.] Sleidan, et après lui Melchior Camerarius, l'assurent. *Erat etiam hoc inventu (Wormatiensi) Petrus Paulus Vergerius, episcopus Justinopolitanus, verbo quidem, tanquam Gallie regis causâ, sed reverâ missus à pontifice, qui suis rebus illum servire magis posse putabat, si quidem alieno nomine ibi versaretur* (12). Le père Paul affirme la même chose. L'évêque de Capo d'Istria, dit-il (13), intervint aussi à ce colloque, non pas comme ministre du pape, quoiqu'en effet il y fût envoyé par Paul, mais comme un homme qui connaissait très-bien la carte du pays, mais au nom de la France, pour être moins suspect aux Allemands, et par-là plus en état de servir utilement le pape, sous le nom d'autrui. Il ajoute « qu'il y avait des gens qui ne cherchaient qu'à tirer l'affaire en longueur, et poussés à cela par le nonce Camerarius, et par les menées secrètes de Verger. » Le cardinal Pallavicin se tint ici, à son ordinaire, de la manière de Fra-Paolo: il l'accuse d'imputer ici faussement au pape un esprit de fourberie; et, pour le convaincre de fausseté, il raconte que Vergério était suspect depuis long-temps à la cour de Rome. Les lettres du cardinal Aléandre avaient produit cet effet; il avait averti le pape que Vergério parlait désavantageusement

du saint siège, et entretenait des correspondances avec les disciples de Luther. On croyait à Rome que le séjour de cet évêque en Allemagne était un signe du venin de l'hérésie qu'il avalait: c'est pourquoi on le voulut obliger à la résidence, et l'on fit prier l'empereur de faire en sorte qu'un prélat aussi suspect que celui-là demeurât loin de l'empire, et n'eût point de part aux conférences de religion. Si cela est, l'on peut supposer qu'il prit tout de bon le caractère d'envoyé de France, sans la collusion du pape. Voici les paroles du Pallavicin avec leurs preuves (14): *Il qual racconto è sì falso, che molto prima il cardinal Aleandri haveva ammonito (*) segretissimamente il pontefice, come il Vergerio parlava con poco onore della sede apostolica, minacciava contra di essa, e teneva amicizia con luterani; del che allegò per testimonii il nunzio Morone, e quel di Venezia. Ed in conformità d'una tale opinione formata di lui, nel quale trasparivano i semi di quelle serpi ch'egli covava nell'animo, e che poi uscirono nelle scritture e nell'azioni: era il senso che avevasi a questo tempo in Roma della sua dimora in Germania: Tantoche gli s'era anch'esibito lo sgravamento della pensione per indurlo alla residenza nel vescovado. E tuttociò fè significare il pontefice (**) all'imperadore dal nunzio Poggi, affinché l'autorità cesaria (quando ciò fosse possibile) il tenesse lungi da quelle provincie, e da que' trattati. Notez que ce cardinal ne nie pas ce que Fra-Paolo débite touchant le manège de Vergério: il ne nie point les menées de cet homme du roi de France, si conformes aux intentions de la cour de Rome: il ne dit rien là-dessus, mais il déclare que Vergério, n'ayant pas moins de hardiesse que de vivacité, était de l'humeur de certaines gens qui ne peuvent vivre sans manier des affaires, et qui s'i-*

(14) Pallavicin., *Istor. del Concil.*, lib. IV, cap. XII, num. 11, pag. m. 433, 434. Voyez aussi le chap. XIII, num. 3 du livre VI, pag. 635.

(*) Lettera del Card. Aleandri a Marcello Cervino, a' 12 di marzo 1539, della quale il Cervino accusa la ricevuta in una all' Aleandri, sotto i 28 dell' istesso.

(**) Lettere del Card. Farnese al Poggi dell' ultimo di febbrajo 1541.

(12) Sleidanus, lib. XIII, folio m. 318 verso.

(13) Fra-Paolo, Histoire du Concile de Trente, t. I, pag. 87 de la version d'Amelot.

maginent que les affaires ne peuvent être traitées sans eux. *Uomo quanto vivace, tanto audace, e frà la condizione di coloro che nè possano vivere senza maneggiar negozii, nè pensano che i negozii possano maneggiarsi senza di loro* (15). Au reste, il nomme (16) fablé ce que dit Sleidan, que Vergério au retour de cette diète de Worms eût été promu au cardinalat si l'on n'eût ôté au pape cette pensée. Il soutient que dès l'année 1530 le pape était mal intentionné pour cet évêque.

(C) *L'un des inquisiteurs vexa prodigieusement les bourgeois de Pola, et ceux de Capo d'Istria.*] On ne saurait trop souvent représenter les bassesses et les injustices qui sont annexées au métier d'inquisiteur. C'est pourquoi je donne ici un petit détail de la conduite de celui qui fit ce métier dans les diocèses de Vergério. Il s'appelait Annibal Grison. Il entrait dans les maisons pour voir s'il y trouverait des livres suspects : il excommunia ceux qui ne déferaient point les personnes qui leur paraissaient suspectes de luthéranisme : il promettait d'adoucir les peines en faveur de ceux qui renonceraient à leurs hérésies, et qui viendraient lui en demander pardon ; mais il menaçait du feu ceux qui seraient accusés avant que de prévenir les délateurs par une humble confession de leur crime. Il allait dénoncer ces menaces de porte en porte, et jetait partout la terreur. Quelques-uns s'accusèrent eux-mêmes : il censurait terriblement ceux qui s'accusaient d'avoir lu la Bible en langue vulgaire, et leur défendait de continuer. Peu après on ne vit que délations ; chacun s'en mêlait sans avoir égard ni aux lois de la parenté, ni à celles de la gratitude. Une femme n'épargnait pas son mari, ni un fils son père, ni un client son patron ; on déferait les gens pour des bagatelles ; ceux, par exemple, qui avaient trouvé un peu à redire aux bigoteries d'autrui. *Deindè promissa multa multitudo, timore perculsis animis, deferebant quosque certatim, nullà neque propinquitatis neque necessitudinis aut beneficiorum habitâ*

ratione: non parenti filius, marito, non cliens patrono. *Delationes autem erant plerumque rebus frivolis ; ut quisque funderat quid ob superstitionem in aliquo henderat* (17). Un jour solennel l'inquisiteur célébra la messe à la cathédrale de Capo d'Istria, devant le peuple : Vous souffrez depuis quelques années beaucoup de maux, la stérilité tombe tantôt sur vos champs, tantôt sur vos moissons, tantôt sur vos vignes ; vos bestiaux sont affligés. Votre évêque et les hérétiques vous exposent à la calamité. N'attendez point de secours si vous ne les réprimez vous-mêmes ; reste-t-il à faire, sinon de le faire vous-mêmes ? *Hoc tempore, et hisce aliquot annis multæ vos premunt calamitates, nunc oleas, nunc segetes, modò pecudes, aliasque facultates viter affligunt : his verò malis præbet episcopus vester et hæretici turba reliqua : nec est quod speretis, nisi coereatis eos.* *proximum autem est, ut impetantur lapidentur* (18). Vous trouvez ceci dans l'histoire de Sleidan. Notez que Vergérius eut la prudence de ne se commettre pas avec un homme si violent persécuteur. Il prit garde, et, comme l'observe Fra-Paolo, il déroba à la fureur de ses diocésains *que l'inquisiteur Annibal avait soulevés contre lui, l'ordre d'être luthérien, et d'être catholique.* *stérilité de la terre* (20). Je ne point si cet Annibal avait justifié les écrits des pères où sont les reproches ridicules des sectateurs de Jésus-Christ, qui étaient la cause de tous les maux du peuple (21). Je ne sais point si l'on se souvenait de ce beau passage

(17) Melch. Adam., in *Vitis Theologiae*, pag. 119.

(18) *Idem, ibidem, ex Sleidano,*

(19) Sleidan, au livre XXI, folio 1548.

(20) Fra-Paolo, Hist. du Concile de Trente, liv. II, pag. 141.

(21) Voyez Origène, contra Celsum et in Matthæum, cap. XXIV ; Arnobius, saint Cyprien, lib. ad Demetrianum, ses Lettres, la LXXV^e. ; Orose, lib. XXXVII ; sanctus Augustin., de Civitate Dei, passim ; etc.

(15) Pallav. Istoria del Concilio, lib. IV, cap. XII, num. 11, pag. 433, 434.

(16) *Idem, lib. VI, cap. XIII, num. 3.*

Bien : *At è contrario illis nomen rationis accommodandum est , qui in bonorum et proborum conspectu , qui adversum sanguinem innocentium conclamant , prætexentes ad odii defensionem , illam quodammodo christianos esse causam. Si Syberis ascendit in moenia , si Nilus non ascendit in arva , si coelum stetit , si terra movit , si fames , si lues , statim christianos ad leonem (22).* Mais on se persuade que quand même il aurait su toutes ces choses , il n'eût pas laissé de dire que les hérétiques du pays étaient la cause de la cherté du blé , de la mortalité des bêtes et des hommes. Un tel homme consultait plus son faux zèle que la raison , et ainsi il était capable de ne voir pas qu'il est absurde d'alléguer contre le catholicisme les mêmes reproches que les païens firent aux premiers chrétiens , et que tous les protestans ont pu faire au papisme dans les pays où ils étaient les plus forts. Et connaissant même cette absurdité , il était capable de s'en servir ; car rien ne lui paraissait plus propre à mettre en fureur le peuple , et à faire lapider les luthériens. S'étonnera-t-on qu'un moine ait employé cette machine ? Ne voit-on pas qu'aussitôt que les chrétiens furent en état de persécuter , ils reprochèrent à l'erreur les mêmes choses que le paganisme leur avait attribuées , c'est-à-dire d'être la cause qu'on ne faisait pas de bonnes récoltes , et qu'on voyait un renversement de saisons. Je ne cite pas un petit particulier ; je cite une pièce authentique , et un document impérial. Lisez ce qui suit : *An diu perferimus mutari temporum vires , iratâ coeli temperie ? quæ , paganorum exacerbatâ perfidiâ , nescit naturæ libramenta servare. Unde nimis ver solitam gratiam abjuravit ? Unde æstas messe jejuna , laboriosum agricolam in spe destituit aristarum ? Unde hyemis intemperata ferocitas , libertatem terrarum penetrabili frigore sterilitatis læsione damnavit ? nisi quod ad impietatis vindictam transit ege sua naturæ decretum (23).* M. van

Dale fait de bonnes réflexions là-dessus (24). Quand on considère ces disparates , on ne peut s'empêcher de dire qu'il y a certains défauts qui appartiennent aux sectes , non pas en tant qu'elles sont des sectes , mais en tant qu'elles dominent. Et de là vient que les mêmes communions changent d'esprit et de maximes , à mesure qu'elles acquièrent ou qu'elles perdent la supériorité. La maxime que les honneurs changent les mœurs est ici très-véritable , et l'on peut changer le sens de celle de Cornélius Népos (25) sans la falsifier.

(D) *Il s'en alla à Trente pour s'y disculper devant le concile.* Melchior Adam est blâmable de ne marquer pas l'année de ce voyage de Vergério. Il a tiré de Sleidan tout ce qu'il récite de la conversion de cet évêque , mais quoique Sleidan narre tout de suite ces choses sous l'année 1548 , l'on ne doit pas croire que Vergério ait été à Trente cette année-là. Il y fut , selon Fra-Paolo , l'an 1546. « Il » croyait ne pouvoir être nullement » plus honorablement , ni plus en » commodité de se justifier , qu'au » concile. Mais les légats ne le voulurent point admettre dans les congrégations , qu'il ne se fût justifié » auprès du pape , où ils le pressaient fort d'aller : et s'ils n'eussent » craint de faire parler contre la liberté du concile , ils ne s'en fussent » pas tenus aux exhortations. Si bien » que Verger partit de Trente au bout de quelques jours , en intention » de retourner à son évêché , où il » espérait de trouver le bruit apaisé. Mais , quand il fut à Venise , le » nonce (*) lui défendit d'y aller , » ayant reçu un ordre de Rome de » lui faire son procès. Ce qui fit qu'il » quitta l'Italie , peu de mois après , » soit par indignation , par peur , » ou autrement (26). » Je rapporte ce passage , tant parce qu'il contient des faits que Sleidan ne touche pas , que parce qu'il faut un peu corriger

(24) Van Dale , de Oraculis , pag. 21 et 22.

(25) Il a dit : Sui cuique mores fingunt fortunam. Voyez ci-dessus , pag. 188 , citation (50) de l'article TIMOLÉON , mais on peut dire avec autant de raison ; sua cuique fortuna fingit mores.

(*) Jean de la Case , archevêque de Bénévent , qui fut secrétaire d'état sous Paul IV.

(26) Fra-Paolo , Histoire du Concile de Trente , pag. 141.

(22) Tertull. Apologet. , cap. XL.

(23) Novella III Theodosii de Judæis , Samaritanis et Hæreticis.

la chronologie de Fra-Paolo. Il n'est pas vrai, comme il le débite, que Vergérius quitta l'Italie l'an 1546. Il ne la quitta qu'après avoir vu à Padoue la fin misérable de Spiéra, qui mourut l'an 1548 (27). Si nous voulons joindre à cela les censures de Pallavicin, nous dirons que Vergério, se voyant cité à Rome où il avait été déferé comme suspect d'hérésie, s'en alla à Trente (28). Il espéra d'y rencontrer un asile, et de jouir même du droit de séance entre les évêques, comme juge de la foi qu'on l'accusait d'avoir quittée. Exclu de ce droit, il obtint, par l'intercession des légats, une dispense de se présenter à Rome; on commit sa cause au nonce et au patriarche de Venise, comme il l'avait demandé; mais ayant compris qu'il ne se pourrait justifier, il se retira chez les protestans.

(E) *Des circonstances qui font pitie.*] « Vergérius, se voulant retirer » du concile, vint par devers Servin » (29), et lui demanda quels étaient » les articles pourquoi il était rejeté » de la compagnie des autres évêques. Alors Servin répondit: Pour » ce que j'ai entendu que tu nies que » les Légendes de saint George et de » saint Christophle soient vraies. Il » est ainsi, dit Vergérius; je l'ai nié, » et le nie encore: mais c'est en me » fondant sur l'autorité du pape » Paul III; car il a commandé que » l'une et l'autre Légende fût ôtée » du Bréviaire. Et en la préface qui » est au commencement de ce livre » là, il dit qu'il a commandé qu'on » ôtât toutes celles qui n'étaient » pas vraies. Servin, se voyant surpris, ne sut que répondre, sinon: » On ne doit tenir pour gens de bien » ceux qui, en quelque chose que » ce soit, semblent accorder avec les » luthériens; et partant, retire-toi » de notre concile (30). » Ceux qui croiront qu'il n'est nullement probable que le mépris de Vergério pour ces Légendes ait été l'unique raison

(27) Sleidan., lib. XXI, folio m. 588.

(28) Pallav., Istor. del Concilio, lib. VI, cap. XIII, num. 3. Il cite les lettres que les légats écrivirent au cardinal Ardinghelli, le 27 de février 1546, et au cardinal Farnèse, le 2 et le 6 de mars de la même année.

(29) C'était l'un des légats, et il fut ensuite le pape Marcel II.

(30) Crépin, État de l'Église, pag. m. 570.

que le légat lui alléguera seront de moins satisfaits de ce que l'historien avoue qu'enfin on renonça à cette raison, et qu'on en donna une autre. Mais ils ne pardonneront pas à Chemnitz d'avoir dit que Vergério courut risque de la vie pour avoir osé déclarer qu'il n'approuvait pas tout ce qui est contenu dans la Légende de saint George. *Nota est Vergerii historia, qui cum in Tridentina synodo Georgii legendam quam Gelasius distinction. 15 disertè autoribus hæreticis tribuit, sibi non per omnia probari ostenderet, in discrimen dignitatis imò vitæ et capitis adductus fuit* (31). Il faut convenir que cet exposé n'est point exact, et que l'on y trouve pour le moins le sophisme d'une *non sufficiens enumeratione partium*. On réduit plusieurs raisons à celle qui apparemment ne fut regardée que comme la plus petite.

Ce que je vais dire n'est pas l'une des circonstances dont il s'agit dans le texte de cette remarque. Crépin assure (32) que plusieurs évêques ayant appris que Servin, contre l'avis de ses deux collègues et de quelques cardinaux, persista à ne point admettre Vergérius au concile, résolurent d'en écrire au pape: *Hieronymus Vida de Crémone, évêque d'Albe, poète excellent, avait déjà dicté les lettres, tant en son nom que des autres* (33), mais l'avertissement sévère de ce légat l'empêcha de les envoyer au pape.

(F) *Il publia plusieurs livres qui firent beaucoup de tort à la communion romaine.*] Comme il connaissait les intrigues de l'Italie, et les abus les plus cachés de ce pays-là, il était plus propre qu'un autre à rendre odieux le papisme. D'ailleurs, il ne faisait guère que de petits livres qu'on pouvait faire courir aisément par toute l'Europe, et il choisissait des matières susceptibles d'un certain tour qui se fait sentir au peuple très-vivement. Vous trouverez dans le catalogue de ses écrits (34), *Relatio*

(31) Chemnitius, Exam. Concilii Trident., part. III, pag. 576, edit. Francof., 1609, in-folio.

(32) Crépin, État de l'Église, pag. 569.

(33) Là même.

(34) Notez qu'il y en avait plusieurs qu'il n'avait fait que traduire en italien.

utione facta contra *Evangelium* *urbis Justinopolitanae*. Contra *quod nomen* *Flosculi sancti*. *Contra librum cui titulus* *Virginis*. *De libro cui titulus* *fidei*. *De libro cui titulus* *Bibliae*. *De Statuis ac Imaginibus* *Coronatione Julii papae* *de sperandum ex papatu Jude* *Litteris Othonis cardinalis* *scriptis de creatione* *litterarum*. *Quatuor litterae sub nomine* *de Boninis* (35). *De Statu curiae*. *De nugis et fabulis regorii I.* *De Idolo Laurentii*. *Scholia in Orationem caroli ad Caesarem, quod illum* *contra eos qui Evangelio* *rederunt, instigat*. *Nova editione* *Ceremoniarum romanae ecclesiae* *um praefatione et scholiis*. *odis vir pius qui in Italia* *pè Deum et Christum negare* *tur*. J'en laisse quantité d'autres on peut trouver les titres pitome de Gesner, et dans en (37). Mais je dirai un mot de celui qui a pour titre : *Epitome titulus Anatomia Missae, ab Adamo*. Je n'ai point vu de l'Anatomie de la Messe, mais si ceux qui en parlent bien le nom de celui qui a cette Anatomie ; car je trouve l'édition latine de cet ouvrage l'auteur s'appelle *Anthoni*. Voici un passage de la préface : *Quoniam igitur Anatomiae non solum medicis chirurgisque etiam aliis summopere datur : eam ob causam, Anatomia ab Adam Italum imitatus, missae ac missalis Anatomiam ut ab omnibus percipi posset, in lucem edere statui*. Ces nous apprennent que cet ouvrage fut premièrement mis au jour en 1561, et puis en français. Il fut en latin l'an 1561. Voici le

ci un ouvrage pseudonyme dont Placcet le point. M. Baillet, dans sa Liste des pseudonymes, découvre ce masque, comme d'Athanasius que Vergério prit quel-

vre fut traduit d'italien en français, par PAUL VERGÉRIUS, neveu de l'auteur.

eid., in Effigibus praestant. aliquot pag. 154, 155.

titre de cette version latine : *Missae ac Missalis Anatomia, Hoc est dilucidata ac familiaris ad minutissimas usque particulas Missae ac Missalis Enucleatio. Nunc primum (ut ea res purioris fidei cultoribus scitu necessaria, ad alias quoque nationes deveniret) è gallicâ linguâ latinè versâ, anno domini M. D. LXI.* Ce livre contient 172 pages in-8°, et outre cela un errata de 15 pages. Le lieu de l'impression n'y paraît pas. Celui qui a fait l'errata nous avertit qu'une raison très-puissante l'a obligé à le faire. C'est afin, dit-il, d'aller au-devant des artifices du diable ; car il suppose que pour ruiner le fruit de ce livre Satan employa deux fraudes très-malicieuses : la première avant l'impression, la seconde pendant l'impression. La première consista en ce que le manuscrit fut jeté dans un borbier, où il fut réduit à un état pitoyable. La seconde fut que les imprimeurs commirent plusieurs bévues. Ainsi, pour combattre cette double machination de Satan, l'on fut obligé de bien relire l'ouvrage, et de faire une longue liste des fautes des imprimeurs. Je sens bien que certaines gens me soupçonneraient d'en vouloir donner à garder à mes lecteurs ; c'est pourquoi je ne saurais m'abstenir de rapporter une partie du prologue de l'errata. *Maledictus Sathan, ut totam Missae (execrandae filiae suae) tragœdiam in hoc instituit, et gubernavit hactenus, quod Christi meritum prorsus in hominum pectoribus extingueret, ac mendaciorum tenebras pro veritatis luce obtruderet : ita jam quoque, dum hic ipse libellus excuderetur, rursus artes suas egregie adhibuisse videtur, dum tot eum mendis conspurcari (ut multis in locis non modò nullam sententiam, sed inversam planè colligere liceat) curavit, quod ejus lectionem vel prorsus è manibus piorum excuteret : vel mendarum tedio ita lecturos afficeret, ut ad finem usque lectionem deducere non nisi summâ cum nausea possent. Idem verò etiam antequàm ad typographum libellus perveniret, aliâ viâ aggressus, eum in lacunam alicubi projectum ita deturparat, ut non paucis foliis in itinere, antequàm afferretur, ex caeno ac humore illo jam corruptis ac pu-*

tridis, scriptura etiam passim ita oblitterata fuerit, ita multis in locis lacerata omnia, ut non modò non legi rectè, sed ne aperiri quidem alicubi absque detrimento, ac folia à se mutuò separari potuerint. Huic itaque Sathanæ fraudulentiae occurrere studens, libellum jam typis absolutum denuò percurrere, atque errata, quamlibet multa, tamen ea (nam in nullo unquam libro, vel centuplo hoc quidem majore, tot esse unquam commissa puto) hìc subnotare, quo cuivis lectionem sibi emendare in promptu esset, operæ precium duxi. Notez que ce correcteur a bronché dès le premier pas; car il compte pour la première faute le mot gallicé du passage de la préface, que l'on a vu ci-dessus. Il veut qu'on lise *latinè*. Sa prétention est mal fondée: n'est-il pas certain qu'un homme qui met en latin une préface, où il y a que pour de bonnes raisons on a fait une traduction française, se doit servir du mot *gallicè*, et non pas du mot *latinè*? Voyez néanmoins la remarque (Q). Notez aussi que du Moulin, qui a intitulé l'un de ses livres *Anatomie de la Messe*, n'est pas l'inventeur du titre. Disons en passant qu'il n'inventa point le titre de son *Bouclier de la Foi*; car j'ai un livre imprimé en Avignon par François Tachet, 1549 (38), et intitulé *le Bouclier de la Foy, en forme de dialogue, extraict de la sainte Escripture et des saints peres et plus anciens docteurs de l'Eglise*. Frère Nicole Grenier, chanoine de Saint-Victor, en est l'auteur.

M. de Thou a parlé assez amplement du livre que Vergérius publia contre l'indiction du concile sous Pie IV, l'an 1561. Il était alors à Augsbourg. On comprendra combien cet ouvrage était piquant, si l'on examine ces paroles de M. de Thou (39): *Contra diploma illud Paulus Vergorius Justinopolitanus quondam episcopus, et magnis legationibus sub*

(38) Cette édition n'est pas la première; car le titre porte que l'ouvrage a été revu et augmenté par l'auteur. La Croix du Maine ne parle que de l'édition en deux tomes, qui fut faite à Paris ès années 1566 et 1567. Il est vrai que peu après il remarque que le second tome fut imprimé l'an 1565. Tout cela est peu exact.

(39) Thuanus, lib. XXVIII, pag. m. 570, col. 2, ad. ann. 1561.

pontificibus defunctus, quàm antè (40) ab iis defecerat, e gustæ Vindelicorum esset, edito acriter invecus est, e R. fastum, pompas, luxuriam, sordeis, corruptos quos perspectos se habere multis et acerbis verbis detestatur postremò addit concilium hìc indictum non ut oportuit ad solidam Christi doctrinam, sed manda infirmæ carnis divinitis adversantis commenta, purgandum ovile dominicum disseminandos hominum inveteratos errores, denique non ad christi libertatem, sed ad miserarum servitutem et oppressionem tutum esse: quippe in quo jubære remonialis, etc. M. de Sponde (41) que Fra-Paolo s'est fort servi des libelles de Vergérius, qui fait mention de tous les actes du concile, de ses sermons: il recueillit diligemment toutes les disputes faites dans cette assemblée; il savait savoir aux autres ministres composait là-dessus des livres et répandait sa médisance sur la conduite de ce concile (42) surpris de ne trouver pas dans le tome de Gesner que ce Vergérius écrivit contre Mutius son contemporain, et son grand persécuteur seulement trouvé, *ad papam III qui librum Mutii approbat* Mutius fut l'adjoint d'Annibal dans les fonctions d'inquisiteur à Capo d'Istria, et fit imprimer une invective contre le prélat (Annibali Grisonio) *adjunctionem Mutius qui et Vergorius scripsit Invecivam postea, modò, sed evulgato quoque Germaniam, odio religionis dicentissimè traducit* (43). M. de Thou nous apprend par ces paroles qui nous apprennent me semble, que Vergérius écrivit des lettres contre Mutius, et qu'il en écrivit contre lui: *Finalmente corgendosi il Vergerio che la sua litto non aveva difesa, si*

(40) M. de Thou se trompe en ceci plus de douze ans que Vergérius faisait la sion du protestantisme.

(41) Spondan., ad ann. 1545, num. 1.

(42) Actis concilii omnibus detrahentibus ibidem.

(43) Sleidanus, lib. XXI, folio 58.

oni eretici, e di là mandò
 in la religione, contra il
 e contra' l papa, libri tanto
 tanto audaci; e che non pia-
 non à que' palati sì pravi
 si il feto, come già la man-
 feio di tutti i più delicati sa-
 intorno à quest' uomo ed
 sioni basti di leggere, oltre
 , le *Vergeriane*, e le lettere
 del Muzio suo compatriota
 repris d'un peu plus haut
 gnage de Pallavicin, pour
 maître que ce n'est pas sans
 e j'ai avancé que les ouvra-
 vergérius chagrinaient cruel-
 cour de Rome et ses dévots.
 nient d'en parler avec mé-
 le témoigner que la hardies-
 portement et l'ignorance,
 ont le caractère. Cette affec-
 'est point désavantageuse à
 ages. Voyez l'épître dedica-
Propugnatio veræ, chris-
tholicæque doctrinæ, de Sta-
 osius (45). Notre Vergério y
 ré; on s'y plaint entre au-
 es de l'audace qu'il avait eue
 à sa majesté polonaise un
 Brentius, et de provoquer
 (46) à une dispute sur tous
 contenus dans cet ouvrage,
 elle ce monarque serait le
 n'est pas le tout, on se plaint
 ues écrits qu'il avait eu soin
 répandre parmi le peuple,
 la dernière diète de Varso-
 its, dit-on, pleins d'impu-
 t de faussetés : *Ego verò,*
us tam eminet, tamque pro-
audacia, minus miror, quem
m pridem omnem perdidisse,
ii Dei metu prorsus remotum
ea sola scripta satis indicant,
roximis hisce Varschaviensi-
tiis in vulgus spargi curavit.
n possum non mirari, quòd
turn nihilominus, qui non sine
animorum assensione com-
gant ejus hominis : qui sic ad
evitatem incubuisse videtur,
caverit diligentius, quàm ne
uam veri scriberet (47). Joi-

vie., *Istor. del Concilio*, lib. VI,
 num. 3, pag. m. 636.

est datée du 15 d'octobre 1557.

ait alors nonce en Pologne.

is, in *epist. dedicatoriâ ad Sigismun-*
tum Poloniae regem.

gnez à ceci le passage que je rappor-
 terai ci-dessous (48) du cardinal Pal-
 lavicin.

Je finis par une réflexion qui me
 paraît digne de trouver ici une pla-
 ce. Je suis sûr qu'en ce temps-là il
 se faisait peu de livres qui fussent
 lus avec plus d'avidité que les écrits
 de Vergério. Ils étaient fort satiri-
 ques; ils contenaient cent particula-
 rités personnelles, que l'on prenait
 aisément pour véritables, parce qu'on
 savait qu'il avait pu s'en instruire à
 fond, ayant été si long-temps dans
 les emplois de la cour de Rome. Ce-
 pendant ces ouvrages, si estimés
 dans leur nouveauté, ne purent se
 soutenir. Ce furent des favoris dont
 la fortune ne dura guère : ils perdi-
 rent promptement tout leur crédit,
 et on les a négligés de telle sorte, qu'il
 n'y a guère de livres si malaisés à
 trouver. On ne rencontre presque
 aucun ouvrage de Vergério dans le
 catalogue des plus nombreuses biblio-
 thèques. Ce fut en vain qu'il fit faire
 une édition de ses OEuvres à Tubinge,
 l'an 1563 (49). Tant de petits livres
 réduits en un corps ne se sont pas
 moins perdus que si on les eût lais-
 sés dans leur dispersion. Il n'en fit
 guère pour lesquels je me sente plus
 de curiosité que pour la critique de
 Léandre Alberti (50), et des lettres
 de Claude Ptolomée (51).

(G) *Le service que Vergérius ren-*
dit à Henri II.] Avant que d'en ve-
 nir à la preuve citons un passage du
 père Paul (52) : « Le pape avait invité,
 » par ses lettres, les Suisses catholi-
 » ques à se trouver au concile... et
 » Jérôme Franco, son nonce, ne
 » cessait point de les en solliciter de
 » sa part, avec de grandes instances,
 » que l'empereur appuyait aussi de
 » ses bons offices. Mais le roi très-
 » chrétien les en détournait par
 » Morlot son ambassadeur, et Paul

(48) Dans la remarque (K).

(49) *Elle est in-4°. Voyez* Seckendorf, *Hist.*
Lutheran., lib. III, pag. 601, col. 2.

(50) Le titre, dans l'Epitome de Gesner,
 porte : contra Leandrum Albertum monachum
 Dominicanum, ejusque mendacia quæ ille scrip-
 sit in libro cui titulus : *Descriptio Italiae*.

(51) Le titre *ibidem* est de *Epistolis italicè*
scriptis à Claudio Ptolemæo.

(52) Fra-Paolo, *Histoire du Concile de Trente*,
 liv. IV, pag. 327, à l'ann. 1551.

» Verger^(*), bien instruit des secrets
 » et des artifices de la cour de Ro-
 » me, donna de si bonnes instruc-
 » tions à ce ministre, outre le livre
 » qu'il écrivit sur cette matière^(*),
 » que dans la diète de Bade, qui se
 » tint alors, les cantons catholiques et
 » évangéliques résolurent tous, de
 » concert, de n'envoyer personne à
 » Trente : et les Grisons, s'étant
 » laissé persuader par Verger, que
 » le pape machinait quelque chose
 » contre eux, en rappelèrent Thomas
 » Plante, évêque de Coire. » Ces pa-
 roles ne prouvent pas que le roi de
 France mit en œuvre Vergérius ; les
 ambassadeurs cachent souvent à leurs
 maîtres le nom et la qualité des per-
 sonnes qui leur servent d'instrument
 ou de conseil ; ainsi l'on pourrait
 prétendre que Morlot se prévalait des
 instructions de Vergérius, sans en
 rien marquer à Henri II. Mais voici
 un annaliste, évêque français, qui
 avoue que ce prince savait fort bien
 les menées de Vergérius, et s'en ser-
 vait pour parvenir à ses fins, qui
 étaient de chagriner le pape et l'em-
 pereur. *Rex... ut pontifici et cæsari
 ægrè faceret, cum Helvetiis, quos
 pontifex hortatus fuerat ad syno-
 dum suos dirigere legatos, egit ne
 tam catholici quàm sacramentarii,
 nec item Rheti mitterent, et qui jam
 missi fuissent revocarentur : in his,
 quod turpius fuit, industriâ usus
 Petri Pauli Vergerii episcopi olim
 Justinopolitani, qui ad hæreticos de-
 lapsus inter Rhetos agebat* (53). M.
 de Sponde a raison de dire que ce
 qu'il y eut là de plus honteux à Hen-
 ri II fut d'employer un ministre pro-
 testant, autrefois évêque. Si Vergé-
 rius eût été en France, Henri II l'au-
 rait fait brûler, et le voilà caressé
 dans les pays étrangers par le même
 prince, le voilà employé contre le
 pape, et à forger des machines pour
 renverser le concile ; le voilà appa-

(*) Alors ministre chez les Grisons, lequel
 avait apostasié pour avoir été exclu du cardina-
 lat.

(*) De Thou en parle au livre 28 de son His-
 toire, ann. 1561. M. Amelot se trompe ; car le
 livre dont parle M. de Thou fut composé contre
 l'indiction du Concile, sous Pie IV. J'ai cité ses
 paroles, ci-dessus, citation (39). Le père Paul
 parle de ce livre de Vergério, au livre V, p. 419.

(53) Spondanus, ad ann. 1551, num. 18, pag.
 537.

remment récompensé par Henri II
 pour toutes ces bonnes œuvres. On
 ne voit là le génie des souverains.
 Ils n'ont point une conduite liée
 l'égard des hérétiques : ils les persé-
 cutent en un lieu, et les font fleurir
 en un autre ; leur conduite est sans
 principes, ou plutôt elle se règle
 uniformément sur la maxime qu'il
 faut tout sacrifier à la gloire tempo-
 relle de l'état, laquelle demande
 qu'on traverse en tout et par tout
 le voisin jaloux.

(H) Les conférences qu'il eut dans
 l'Alsace avec le nonce apostolique.
 Ce fut l'an 1561. Il était alors au pays
 de Wurtemberg : il s'aboucha avec le
 nonce Delphinus premièrement à
 Zabara (54), et puis à Strasbourg, et
 aux lieux voisins, quelquefois seul
 et quelquefois accompagné de Jean
 Sturm : lorsqu'il était seul, il
 parlait plus librement (55) : mais en
 présence de Sturm il prenait plus
 garde à ses paroles, et à tout
 tour il le rendait plus circonspect.
 Il témoignait d'un côté un grand desir
 de retourner en Italie, et de l'autre
 il s'emportait à des médisances
 contre ceux qui l'avaient persécuté
 et contre le pape même. Il accusait
 principalement Jean de la Casa
 l'avoir contraint à se faire protes-
 tant. Le nonce l'exhorta à se réunir
 à l'église, et à se recommander à
 ses anciens patrons. Vergérius
 avoua les obligations infinies
 qu'il leur avait, mais il retira sa
 proposition de chanter la palinodie.
 Il écrivit deux lettres au cardinal
 Mantoue, l'un des légats, et les fit
 passer entre les mains de Delphinus,
 qui les fit passer par Rome avant qu'elles
 fussent envoyées à ce cardinal. Ver-
 gérius y témoignait un grand amour
 pour sa patrie et pour la paix de
 l'église ; il offrait de travailler à un
 grand ouvrage, et se faisait fort de
 donner des ouvertures utiles, et
 s'abouchait avec ce légat. Il ne té-
 moignait aucun dessein de se repen-
 tir de ses erreurs, il demandait seu-
 lement un sauf-conduit et du con-

(54) C'est ainsi qu'il y a dans Pallavicin
 peut-être faudrait-il dire Zaberna, Saverne.

(55) Prenez garde que tout ceci est extrait
 de Pallavicin.

(56) Le cardinal de Trente et le cardinal
 Mantoue.

majesté impériale. Le nonce fut passionnément de recou-
tte brebis égarée. Il croyait
as toute l'Allemagne il n'y
as deux personnes dont la
ion pût être d'un aussi grand
e celle de Vergério. Ce n'est
il ne le crût ignorant ; mais il
avait une plume très-perni-
u saint siège : *Il del fino era*
amo di recuperarlo : imperòc-
ntunque, secondo ch' egli scri-
il Vergerio niente affatto sa-
onde mentr' era soggiornato
zia avea solo spesa l'industria
portare i libri eretici in italia-
nonostante riputava, in tutta
na non esser due teste il cui
fosse stato di pregio uguale
li costui : tanto riusciva la sua
diservigio della sede apos-
er una certa sua eloquenza
e, e audacemente maledica
invidiati personaggi (57). Le
l de Mantoue, que le pape fit
e de cette intrigue, ne trou-
à propos de faire réponse à
us. Il crut que ce personnage
trop de vanité de la lettre
gat, et s'en servirait pour
er aux protestans qu'on le
it dans la communion romai-
ne un homme de beaucoup
te, et dont on était tout dis-
compenser très-largement la
on. Ce cardinal avertit le
le prendre garde à cela : cet
it nécessaire ; car le nonce
rvi de l'ambition de Vergé-
ir le gagner par les offres
écompense glorieuse. Cette
du légat plut beaucoup au
e nonce fit savoir enfin que
ce et l'impudence de Ver-
augmentaient de jour en jour,
it ordre de ne le plus voir. Le
rait voulu que Vergérius vint
le, non pas seul, mais avec
rmius, et avec Jérôme Zan-
t que l'on prît de nouveaux
is de conférer par leur moyen
sectaires ; mais le pape dés-
a toutes ces propositions.
qu'on trouve dans l'historien
té (58).

(1) *Il fit une emplette de reliques
pour un électeur de Saxe.*] C'était
l'électeur Frédéric, surnommé le
Sage. Il ramassa autant de reliques
qu'il lui fut possible (59). Il en de-
manda à François I^{er}. et à Margue-
rite d'Autriche, gouvernante des
Pays-Bas, et en obtint. On lui en
envoya aussi de Mantoue, de Col-
mar, de Bâle et du monastère d'Il-
mené (60). Un moine allemand (61)
lui en cherchait dans l'Italie et se
servait du ministère de notre Ver-
gérius, qui eût remis cette emplet-
te entre les mains de l'électeur, s'il
n'eût été attaqué d'une maladie pen-
dant le voyage. Jacques Vergérius son
frère, qui l'accompagnait, et qui avait
été avec lui le furet du moine alle-
mand, fut obligé par une semblable
raison à s'arrêter. Il tomba malade lui
aussi (62). Je crois que Pierre Paul es-
péra pour récompense une profes-
sion dans l'académie de Wittemberg;
car on l'avait recommandé comme
un jeune homme qui avait de l'éru-
dition, et qui souhaitait d'avoir de
quoi vivre en achevant ses études
sous les professeurs de cette univer-
sité. Voici les termes de la lettre qui
fut écrite de Venise par le moine, à
Spalatin, le 29 d'octobre 1521. *In-*
tendit ipse Petrus Paulus, frater
Jacobi, permanere et complere in
Wittembergâ studium suum, si po-
tuerit et sit beneplacitum principis
nostri. Rogavit quoque me, ut tibi
supplex fierem pro eo, et certè cre-
do, magni honoris et utilitatis esset
illi universitati; habet enim nobilissi-
um ingenium et memoriam, ut ex-
perientiâ videre licet, reputaturque
præcipuus de humanitate et jure, inter
juvenes studii Patavini. Rogo prop-
tereâ T. Dom. suscipe eum et com-
menda eum principi ser. ut filium,
et primò in universitate, ut inveniat
locum legendi, vivendi, proficiendi
(63). Spalatin répondit qu'il n'avait
rien à promettre aux deux Vergé-
rius : et, quant aux reliques qu'on

(59) Seckendorf, Hist. Lutheran., lib. I, pag. 223.

(60) Il était dans la Thuringe.

(61) Nommé Burcardi. Il était de la famille des barons de Schenck.

(62) Tiré de Seckendorf, Hist. Lutheran., lib. I, pag. 223.

(63) Seckendorf, ubi supra.

vic., Istor del Concilio, lib. XV, c. , pag. m. 644, 645.

ardinal Pallavicin.

avait déjà reçues, et dont le moine sollicitait le paiement, on lui répondit qu'on les lui renverrait, que le prix en était tombé depuis la réforme de Luther, et que sans doute elles seraient plus estimées et mieux vendues en Italie qu'en Allemagne : *Reliquias nobis missas, una cum oruce, recipies omnes, à te, quanticunque poteris, vendendas; credibile enim est, istic quàm hic majoris estimationem pretii tunc honoris. Hic enim vel vulgus ita respicit, ut verbo Dei edoctum satis sibi esse putet, ut et reverè est, fide et fiducia erga Deum et charitate erga proximum.* (64). Celui qui écrivit ces choses avait dit à l'électeur son maître qu'il eût été bon que la dispute des indulgences se fût élevée plus tôt, puisqu'elle eût épargné et bien des soins, et bien de l'argent (65).

(K) *Vergério y est maltraité cruellement.*] Quand j'ai fait mention de ses livres, je n'ai point parlé de celui qu'il intitula, *contra Catalogum Johannis della Casa, Sodomie patronum*. Il donnait à Jean de la Casa l'épithète d'apologiste de la sodomie, à cause du *Capitolo del Forno*. Il le diffama de telle sorte par toute l'Allemagne, que cet auteur se crut obligé d'adresser un poème aux Allemands, pour leur ôter les sinistres impressions qu'on leur donnait contre lui. J'ai relevé ailleurs (66) la méprise d'un moderne, qui a cru que Jean de la Casa avait fait ce poème pour repousser les invectives de Naogeorgus. Il est certain qu'il n'en voulait qu'à Vergérius. J'ai dit aussi quelque part (67) que la raison pour laquelle Jean de la Casa fut diffamé, pendant qu'on laissa en repos plusieurs poètes italiens dont les poésies étaient encore plus abominables que les siennes, fut qu'il persécuta à Venise Vergério, ce que les autres poètes ne firent pas. Mais parlons ici du petit livre que M. Ménage fit imprimer l'an 1688, à la queue de

l'Anti-Baillet. C'est un écrit en fort bon latin, que M. Ménage avait reçu du célèbre M. Magliabechi, et où la Casa a répandu beaucoup d'injures contre Pierre-Paul Vergério. Il l'accuse d'avoir eu de longues et de violentes querelles avec son frère Jean Baptiste, évêque de Pola; d'avoir commis un parjure pour ne payer pas ses dettes; d'avoir fait mourir sa femme, afin de se pouvoir avancer aux bénéfices; d'avoir supplié le cardinal de Tournon de le mener avec lui en France, et de lui avoir offert d'écrire touchant les Suisses et l'Allemagne, et touchant la religion, tout ce qu'on lui prescrirait. Notez que Vergério était alors dans le pays des Grisons : ce cardinal, qui le prit d'abord pour un boucher, sut enfin qui il était et le rabroua d'une terrible manière, et ne tint nul compte de ses offres de repentir (68). Ce petit ouvrage nous apprend (69) que Vergério prit dans sa jeunesse la couronne poétique; qu'ensuite il fut reçu avocat, qu'il plaida des causes; mais qu'il se rendit insupportable et aux juges et aux plaideurs, et en général à tout le barreau par ses faussetés, par ses médisances, et par ses prévarications : *Lingua atque audacia fretus, causas agere te velle dixisti: sed oùm, quoties diceris, toties malediceris, mentireris, pejerareres, calumniareres, prævaricareres, neque litigatores tibi, jam neque corona, neque judices, fidem habebant; nemoque ferre te, ac ne aspicere quidem poterat* (70). Que ne gagnant rien, et se voyant veuf, grâce au poison qu'il avait donné à sa femme, il jeta la vue sur les bénéfices, et s'en alla à Rome, où son frère Antoine le recommanda à Clément VII, et lui fit avoir la nonciature d'Allemagne. On ajoute que François Spiera (71), qu'il faisait passer pour un inspiré, lui causa un jour une extrême confusion en l'appelant har-

(64) Seckendorf, Hist. Lutheran., citant une lettre de Spalatin au moine Burcard, datée du 28 de juillet 1522.

(65) Idem, ibidem.

(66) Dans l'article ORICELLARIUS, tom. XI, pag. 239, remarque (D).

(67) Dans l'article MOLSA, tom. X, pag. 474, remarque (D); et dans l'article VAYER, dans ce volume, remarque (E).

(68) Qui cum te squalidum, sordidum, pauperem obsitum, conspicatus, visusque sibi videre lenonem aliquem esset; quæsit de te qui tu esset; atque ubi Vergerium esse dixisti, multis, homo gravissimus, te verbis malè accepit. Anti-Baillet, tom. VII, pag. 253, dans l'édition des Jugemens des Savans de Baillet, de 1725, in-4°.

(69) Là même, pag. 256.

(70) Là même.

(71) On ne le nomme point, mais c'est de lui sans doute qu'on parle.

outier, empoisonneur, et hérétique (72). Enfin on l'accuse de s'être réfugié chez les Grisons, afin de se dérober à la poursuite de ses créanciers (73). Lorsque les journalistes de Leipzig donnèrent l'extrait de l'anti-Baillet, ils cotèrent exactement la plupart des accusations imputées à Vergério ; mais ils supposèrent que Mutius l'avait loué, et que la Casa réfuta l'éloge : *Mutii laudes Vergerio tributas p. 377 evertit Casa* (74). Ils se fondent sur ces paroles de la Casa, *de Mutio vero affirmare non possum, non tibi illum honorem de te scripsit, habuisse, sed me vestræ*. Elles signifient que Mutius n'eût pas fait l'honneur à Vergério de le réfuter, s'il n'eût eu égard à la gloire de leur commune patrie. Il s'en faut qu'il ait loué Vergério, qu'il publia des invectives atroces contre lui.

Voilà encore deux observations que j'ai écrites de Jean de la Casa. On reproche à Vergério deux nullités à l'égard des infamies qu'il avait écrites contre Paul III. La première est fondée sur ce que les crimes qu'il imputait au pape étaient de telle nature, qu'ils ne pouvaient être parvenus à sa connaissance : la seconde est prise de l'imitation qu'il y avait eue entre Paul III et lui : *Obsecro te quid tu voluisti, aut quicumque ille fuit, de PAULI III vita scripsit ? putas quicumque fore qui tibi de tot et tantis criminibus ac sceleribus crederet ? Qui tu isthæc scire potuisti ? Verum cum tam multa sint intestina ac domestica, de quibus vix potest alter ex intimis familiaribus nisi maxime vera sint, suspicari id signis quibusdam possit, qui tu hæc alienus, ac propè alienigena, tantoperè affirmas, præsertim solus : quis ad te detulit ? qui affuerunt ? quæ proferuntur ? ubi tu interfuisti (75) ?* Un jour après on lui parle ainsi sur ses invectives contre Pierre Louis Farnèse et contre Jules III. *A te requiritur Itali homines superiora illa et quibus testibus, atque adeo sibi indicium id compereris ? cur id,*

quod tibi non magis quam cæteris omnibus compertum sit, solus affirmas (76) ? Eadem tibi de Julio III respondeant, deque iis litteris quas tu de conclavi missas, ad te delatas ais. Negant tibi quicquam credi oportere à quoquam : vanitatis, levitatis, mendacii, te convictum defendunt. Profer igitur eas litteras : manum, signum, proba (77). Voilà des interrogations bien pressantes, et dans le fond très-légitimes : car l'ordre veut qu'un écrivain qui publie ce qui s'est passé de plus occulte dans le palais d'un monarque, et qui là-dessus raconte mille infamies qui ont dû être commises sous les ténèbres les plus épaisses, et avec la confiance de très-peu de gens ; l'ordre veut, dis-je, qu'un tel auteur nous apprenne comment il a su ces choses ; qu'il produise et qu'il nomme ses témoins ; qu'il ait des lettres originales ou des copies légalisées ; en un mot, qu'il puisse prouver très-solidement ce qu'il avance. On ne peut donner de telles preuves de semblables faits, me dira-t-on : il ne faut donc pas, répondrai-je, se porter pour délateur de ces faits-là auprès du public : il faut pour le moins donner en preuve l'autorité de son nom ; je veux dire qu'il faut déclarer à la tête de l'ouvrage qui l'on est. Mais s'il se trouve que vous produisiez un nom à qui l'on ait droit de reprocher ou trop de crédulité, ou trop de méchanceté, ou le caractère d'ennemi de la personne diffamée, il est sûr que vos témoignages ne mériteront que peu de créance. Je crois avoir dit plus d'une fois que les faiseurs de libelles ne font aucune attention à ce que je viens de dire : le pis est que leurs lecteurs n'y en font pas davantage. Je n'ai garde d'adopter les applications de la Casa, je me contente de remarquer qu'il prétend que Vergérius était trop malhonnête homme, et trop ennemi de Paul III, pour mériter que son témoignage soit écouté contre ce pape. Ne savez-vous pas, dit-il, que les personnes de la plus exacte probité ne sont point reçues à témoigner dans la cause de leurs ennemis (78) ? Là-des-

anti-Baillet, tom. VII, pag. 257.

à même.

Acta Eruditor. Lips., 1689, pag. 497.

anti-Baillet, tom. VII, pag. 252.

(76) Là même, pag. 255.

(77) Là même.

(78) *Vel castissimi atque integerrimi viri.... à*

sus il rapporte l'inimitié qui éclata entre Paul III et Vergérius, et il dit que celui-ci fait un grand tort aux Allemands, de les estimer capables d'ajouter foi à ses libelles : *Magnam tu Germanis hominibus contumeliam facis quòd idoneos arbitraris esse, apud quos tam impudenter mentiare, quosque usque adeò contempnas, imperitasque rerum putes, ut tibi de tuo inimico tam ineptè, tamque apertè mentienti fidem habeant. Si litteras, si testes, si tormenta atque equuleum, si omnia probationum genera proferres, nemo tibi tamen venefico atque uxoricidæ crederet; de tot tantisque præsertim rebus. Tu innuenti modò tibi fidem haberi existimas* (79).

C'est la première de mes deux observations : l'autre servira à faire voir qu'un satirique sait interpréter criminellement les actions les plus pieuses. Nous avons vu (80) que Vergérius, ayant dessein de réfuter le luthéranisme, fit des études qui le convainquirent que l'église romaine était une fausse église : nous avons vu que son frère se persuada la même chose, et qu'ils résolurent l'un et l'autre de travailler adroitement à l'instruction de leur diocèse. Le malin Jean de la Casa donne à leur conduite un tout autre tour. Il dit que Vergérius ayant épuisé les sources qui entretenaient les dépenses de sa bonne table et de son luxe, se mit à dogmatiser en secret, et à séduire principalement quelques femmes riches. Sous prétexte d'enseigner la pure doctrine, ajoute-t-il, il vida la bourse de bien des gens : *Gula scilicet creverat, et luxus atque superbia : quæ quorundam hominum, qui malè te noverunt, benignitate sustentata aliquandiu sunt : sed ubi exhausta est : nec enim tu parvo contentus esse poteras : convertisti te ad alium quæstum : Homines quosdam non nimium sapientes, superstitiosos, rusticanos, stultasque aliquot mulieres locupletes aggressus es : sevocasti : docere eos te posse arcana quædam de Religione dixisti : nam quæ adhuc tradita illis essent ab aliis, perperam esse tradita : mutari ea oportere atque testimonio dicendo removeri solent (inimicitia).* Anti-Baillet, tom. VII, pag. 252.

(79) Là même.

(80) Dans le corps de cet article.

corrigi persuades imprudentibus fatuis quibusdam. Interea meriti magistri scilicet magna; pessundi multi à te sunt, atque ad summam inopiam redierunt (81). Combien a-t-il de catholiques qui croient sur le simple témoignage de la Casa ennemi déclaré de Vergério? C'est une grande injustice. Peut-être même qu'il y a des indifférens qui en croient quelque chose : ils savent que l'entreprise secrète de réformer un diocèse peut ouvrir la bourse des bonnes âmes : car il est aisé de montrer qu'afin que cette bonne œuvre avance, il faut faire tels et tels frais. On devient par-là le dépositaire et comptable des aumônes, et des subsides que le zèle des premiers frères fait fournir.

(L) *Il y a des protestans qui avouent que c'était un homme volage, fourbe, et ignorant en théologie.* Jean de Seckendorf sera ici mon témoin. *Versatile ingenium Vergerio tribuitur, dit-il (82), nec suspitione carere quòd conoiliationem religionis quocumque modo moliretur, et tandem ad veterem sacra redire cogitaret.* C'est-à-dire que Vergérius fut soupçonné de vouloir unir les religions aux dépens même de la vérité, et enfin d'avoir envie de retourner au papisme. Il prétend (83) qu'il usa de fraude dans des lettres qu'il envoya à Paris lorsqu'il souhaita d'être l'un des députés que le duc de Wurtemberg envoyait en France, l'an 1561. Il n'obtint point cet honneur, soit que le prince ne fût point en lui, soit qu'on ne jugeât pas assez versé dans les matières de théologie. Jacques Androuët oubliant l'injure qu'il en avait reçue fit son oraison funèbre, et le le déclara d'avoir reconnu la vérité, et d'avoir manifesté plusieurs méchantes intrigues de la cour de Rome; mais il fut taxé de n'avoir pas bien connu les controverses de religions (84). Sur ce conte que Gablérus, professeur de médecine, assista à la mort de Vergério, et y remarqua certaines choses qui lui firent prendre la résolution

(81) Anti-Baillet, tom. VII, pag. 257.

(82) Seckendorf, Histor. Latheran., lib. I, pag. 601.

(83) Joh. Val. Andreas, in Vitâ avi sui Joh. Andream, pag. 130, apud Seckendorf, ibidem.

(84) Seckendorf, ibidem.

se faire catholique (85) : *Adfuerat is Petro Paulo Vergerio è corpore migranti apud quem mira quædam viderat quæ illi animum videbantur perfregisse, ut non modò catholicus sed pientissimus quoque catholicus fieret* (86). Notez que Surius n'est pas un auteur classique en fait d'histoire. A plus forte raison vous devez vous défier de ceux qui grossissent ce conte. Ils assurent que la mort horrible de Vergérius fit entrer dans le giron de l'église plusieurs protestans. Voyez en marge les expressions modérées de ces auteurs-là (87).

Par une lettre de Hubert Languet, écrite de Paris le 9 d'octobre 1561, on apprend que le duc de Wurtemberg avait envoyé en France notre Vergérius, l'homme du monde le plus propre à brouiller les choses. On trouvait étrange que ce prince voulût fourrer parmi les dogmes de la réformation de France l'ubiquité et les autres fantaisies de Brentius. *Miror etiam Wirtembergensem nobis velle obtrudere ubiquitatem et alias nugas Brentii, nec religionis apud nos infantiam considerare, quæ non sit obruenda istis spinosis et futilibus disputationibus, quas ne quidem intelligunt qui eas proponunt, sed omni indulgentiâ fovenda, et tanquam lactis potu alenda, donec magis in Christo adolescat. Præterea huc misit Vergerium hominem, quo nullus est magis idoneus ad res turbandas* (88). Languet écrivit une autre lettre huit jours après, et fit savoir que Vergérius n'était point encore venu à la cour de France ; mais qu'on disait qu'il y serait en-

voyé bientôt, ou qu'au moins travaillait-il pour cela. Je voudrais, ajoute-t-on, qu'il se tint chez lui (89).

(M) *Il admirait la piété . . . de la reine de Navarre . . . et il commençait à se dégouter de la vie qu'il menait, et à songer à la résidence.*] Voici ce qu'il écrivit à Louis Alamanni, le lendemain du jour qu'il parla à cette princesse : *Ne la signora marchesa di Pescara, ne la signoria vostra, che sapete tanto ben tutti due in vive voci, e tanto bene ne i scritti vostri dir cio, che volete, ne il cardinal nostro illustriss., ne tutta Roma, predicandomi l'altezza e la bellezza dell'animo, e dell'ingegno, ed il fervor dello spirito acceso in Christo, e la carità ardente della serenissima regina di Navarra, me ne avete saputo dire tanto, quanto io nel vero ho trovato ieri, che sua maestà degnò di fare, che io udissi un pezzo quelle sue rare voci, il qual giorno mi ha portato una letizia innarrabile, e senza dubbio la maggiore, che io abbi avuto già molto tempo* (90). Tout le reste de la lettre roule sur les sentimens de piété, que les lumières de cette reine avaient excités dans le cœur de ce prélat. Il était en France lorsqu'il écrivit à Ottonello Vida, une lettre où il déplore les progrès du luthéranisme, et le peu de soin que l'on prenait de la vigne du seigneur. Il déclare qu'ayant balancé avec ces paroles de l'Évangile, *que sert-il à l'homme de gagner toute la terre, s'il fait perte de son âme*, toutes les raisons qui lui faisaient espérer de faire fortune, il avait trouvé que la balance était tombée du côté de ces paroles de Jésus-Christ. C'est pourquoi, dit-il, je ferai mieux de m'appliquer désormais à la culture de la portion qui m'est échue. *Perciò dico, che sarà meglio, ch'io venga a coltivare quelle poche viti, ch'io ho su quel confine Tedesco, e veder di circondarle con un buon siepe, e tenerle difese, per poterne coglier qualche frutto da offerire à Dio; che stare fuori, ed*

(85) Surius, dans l'édition de l'an 1567, ne dit que ce que je rapporte; mais dans celle de l'an 1574, pag. 733, il a ajouté ceci : *Sanè aiunt viri graves, hunc apostatam Vergerium sub mortem terribilissimos exhalasse foetores, ac bovis instar horrendos edidisse boatus : et alia quædam, quæ spero quandoquæ certius prodituros eos, qui morienti educere. Mihi necdum licuit omnia exactè cognoscere.*

(86) Surius, Comment. Rerum in Orbe gest., ad annum 1567, pag. ultimâ, edit. 1367.

(87) Petrus Paulus Vergerius, infamis apostata ob horrendam mortem quâ defunctus est, multis attonitis vicinarum civitatum hominibus salutare præbuit documentum, ut plerique sese colligerint, et ad pacem ac unitatem ecclesiæ reverteri fuerint, frustra frementibus lupis infernalibus. Joh. Paulus Windeck, Prognostic. futuri natûs, pag. 113. Il cite Edérus.

(88) Languet, epist. LVII, lib. II, pag. 143.

(89) *Dicitur mittendus brevi, aut saltem hoc agere ut mittatur. Cuperam eum manere domi.* Idem, epist. LX, pag. 151.

(90) Lettere volgari di diversi nobilissimi Uomini, lib. I, folio 81. Voyez aussi, folio 101, ce qu'il écrivit à la marquise de Pescaire.

*ozioso ad aspettare, che altri si risol-
vino a voler mettere in lavoro tutta
la vigna insieme* (91). La réponse
(92) que lui fit Vida pour le confir-
mer dans cette résolution est belle
et bonne.

(N) *Je n'aurai pas beaucoup de
choses à dire contre Moréri.*] I. Les
deux articles *Verger* (*Pierre-Paul*)
sont transposés. Celui qui devait être
le premier est le dernier, car on
parle de l'évêque de Capo d'Istria,
avant que l'on traite du disciple d'E-
manuel Chrysolore. Quant à celui-ci,
on nous renvoie aux auteurs de l'ar-
ticle suivant, c'est-à-dire à ceux
que Moréri cite après avoir ample-
ment parlé de *Jean Verger de Hau-
rane, abbé de saint Cyran*. Cette
absurdité a été ôtée du Moréri de
Hollande (93). II. Ce que Moréri (94)
assure, que Paul III voulut faire
cardinal notre Vergério, est démenti
par Pallavicin (95). III. Ce qu'on
ajoute, qu'il emmena avec lui un de
ses frères, qui était aussi évêque, est
démenti par Sleidan, qui assure
qu'avant que l'évêque de Capo-d'I-
stria quittât l'Italie l'évêque de Pola
était déjà mort (96). IV. A quoi bon
citer Paul Jove, Volaterran, Jacques
de Bergame, Vossius, etc., à la fin
de ce qu'on venait de dire de l'évé-
que de Capo d'Istria dont ils ne par-
lent pas, et qui n'a pu être connu à
quelques-uns d'eux? V. Que veulent
dire ces paroles, pour le second, con-
sultez Sponde? Il semble qu'elles
nous adressent à des endroits où il
soit parlé de Jean-Baptiste Vergérius,
évêque de Pola : mais ce serait une
fausse adresse, et ce n'est point le
sens de Moréri. C'est l'effet d'une
brouillerie absurde des imprimeurs.

(O) *Je rapporterai cet autre sens,
quoiqu'enfin j'aie reconnu qu'il n'est
pas le véritable.*] Remettons ici les
paroles qu'on a déjà vues dans la
remarque (F) : *Quoniam igitur ana-*

(91) *Lettere volgari di diversi nobilissimi Uo-
mini, lib. I folio 82 verso, et folio 83.*

(92) *Vous la trouverez ibidem, folio 83 et seq.*

(93) On y voit du précédent, au lieu du sui-
vant.

(94) *Il le dit après de Sponde, ad ann. 1548,
num. 23.*

(95) *Voyez la remarque (D), à la fin.*

(96) *Antequam ex Italia decederet, jam erat
mortuus ejus frater episcopus Pola auspicioque
fuit veneno sublatum esse. Sleid., lib. XXI,
folio 590.*

*tomiae cognitio non solum medicis,
chirurgisque, verum etiam aliis sum-
moperè commendatur: eam ob cau-
sam, Anthonium ab Ædam Italum
imitatus, hanc Missæ ac Missalis
Anatomiam gallicè, ut ab omnibus
percipi posset facilius in lucem edere
statui.* Je les ai entendues comme si
elles signifiaient qu'on avait voulu
être le copiste ou l'interprète d'*An-
thonius ab Ædam*, auteur italien; et
j'ai supposé qu'elles étaient la version
de la préface de l'édition française;
et sur ce pied-là j'ai cru que le cor-
recteur ne devait pas avertir qu'il
fallait lire *latinè* au lieu de *gallicè*;
mais depuis j'ai reconnu qu'il serait
peut-être plus raisonnable de suppo-
ser que ces paroles sont du traduc-
teur latin, et qu'il a considéré *An-
thonius ab Ædam* comme le traduc-
teur italien du livre, et non pas
comme l'auteur; d'où il s'ensuivrait
que l'ouvrage aurait été composé
premièrement en français. Cette sup-
position m'a paru tout-à-fait probable;
mais ayant enfin recouvré l'édition
française, j'ai été entièrement con-
vaincu que mes premières conjecta-
res sont celles à quoi il se faut tenir.
L'épître dédicatoire de cette édition
m'apprend que l'Anatomie de la Mes-
se fut premièrement publiée en ita-
lien, et que le marquis del Vico
exhorta quelqu'un à la traduire en
français. Ce quelqu'un ayant suivi
ce conseil, dédia sa traduction au
même marquis, et la fit imprimer à
Genève, chez Jean Crispin. Son épître
dédicatoire est datée de Genève, le
11 de mai 1555, et signée C. D. J.
Elle est suivie d'une préface assez lon-
gue, où le traducteur expose pour-
quoi ce bon personnage italien, qui se
nomme *Antoine d'Adam* (97) (lequel
a depuis quelque temps en ça si bien
épluché les abominations de la Messe
et du Missel, qu'il les a montrées quasi
au doigt), a voulu donner ce titre
d'Anatomie à un livre qu'il en a fait,
pour mieux exprimer en somme ce
qu'il avait écrit (98). Ce traducteur

(97) Le traducteur latin le devait donc appeler *Antonium ab Adamo*, ou *ab Adâ*, et non pas *ab Ædam*. Il n'a point dit que ce fût une faute d'impression.

(98) Préface de l'Anatomie de la Messe, pag. m. 13. Je me sors d'une édition faite l'an 1561, in-16. Le nom de l'imprimeur (*Jean Martin*) est marqué, mais non pas le lieu de l'impression.

onna quelques libertés, et en fit
 en cette manière : « Au reste,
 ne ferai pas longue excuse de
 qu'en ce livre je ne me suis point
 llement assujetti, que j'aie tra-
 it de mot en mot de l'italien,
 ns y rien ajouter ou laisser. Car
 n'a point aussi été mon intention
 and j'ai entrepris de faire cette
 anatomie. Je me suis persuadé
 e les lecteurs ne trouveraient
 s mauvais, si je tâchais de m'ac-
 mmoder à ceux qui ne sont du
 ut instruits en la connaissance de
 vérité, tout ainsi qu'a fait l'au-
 e, écrivant pour les rudes de sa
 tion. Car j'ai quelquefois exposé
 us amplement ce qu'il avait
 en dit en peu de paroles (99). »
 tez que cette Anatomie fut réfu-
 ar un docteur de Paris, et qu'il
 des gens qui l'attribuent à Cal-
Scriptis Calvinus in contemp-
Missæ librum quem inscribit
tomen Missæ, in quo totam
membratim dissecat, ac me-
um more et philosophorum in
partes resolvit ac egregiè irri-
subsannat, ac traducit. Hanc
tomen confutavit Jacobus Faber
inensis, doctor theologus Pari-
is. Liber impressus est Parisiis,
1563 : libri inscriptio est ta-
Pro sacrosancto Missæ sacrifi-
versus impiam Missæ et Mis-
Anatomen, dissectorum Lanio-
, Misoliturgorum Calvinianæ
liæ perditæ excogitatam Hypo-
istes, etc. (100).

Préface de l'Anatomie de la Messe, pag.
 30.

Cornelius Schultingius, Biblioth. cathol.,
 V, pag. 227.

VERGÉRIUS* (ANGÉLUS), né
 s l'île de Candie (a), tradui-
 le grec en latin le traité de
piorum et Montium Nomi-

et auteur s'appelle Vergèce ou Ver-
 et non Vergérius, comme écrit Bayle,
 t en erreur par Rutgersius et par de
 Prosper Marchand ajoute que toutes
 tations qu'il a consultées de ce dernier
 e portent *Vergétius*, et s'étonne que
 n'ait pas été mis sur la voie par la Croix
 aine, qui lui était si familier, et par
 dont il cite des vers dans ses remar-
 (B) et (D).

Voyez la remarque (A).

nibus, attribué à Plutarque*¹.
 Son écriture grecque était si
 belle*², qu'elle servit d'original
 à ceux qui gravèrent les carac-
 tères de cette langue, pour les
 impressions royales, sous Fran-
 çois I^{er}. (b) (A). Il était encore en
 vie sous le règne de Charles IX (B).
 Il a été censuré trop violemment
 par un critique hollandais (C).
 NICOLAS VERGÉRIUS (D), son fils,
 fut homme de lettres, et fit
 des vers sur la mort d'Hadrien
 Turnèbe.

*¹ P. Marchand, qui a consacré un article
 à Vergèce, remarque que cette traduction,
 inconnue à J. A. Fabricius, avait été imprimée
 à Paris chez Ch. Estienne, 1556, in-8°. Mait-
 taire, qui n'en eut connaissance qu'en 1725,
 et lors de l'impression du 3^e. volume de ses
Annales typographicae, avoue n'avoir pu de-
 viner le nom du traducteur qui, en tête de
 la dédicace à Claude Laval, archevêque
 d'Embrun, n'avait mis que les initiales
 AUG. VER.

*² « Dans un des articles du *Dictionnaire*
 « étymologique de M. Ménage, que je ne puis
 « plus me rappeler, il est observé, dit Prosper
 « Marchand, que c'est la belle écriture du
 « signor Angelo qui a donné lieu au pro-
 « verbe vulgaire ou à la formule ordinaire :
 « Écrire comme un ange. »

(b) M. Chevillier, Origine de l'Imprimerie,
 pag. 259, parle de ces belles lettres qui fu-
 rent fondues dans les matrices que le roi
 François I^{er}. avait fait frapper par une ma-
 gnificence royale. Voyez la remarque (CC)
 de l'article de FRANÇOIS I^{er}., t. VI, p. 582.

(A) Son écriture grecque était si
 belle, qu'elle servit d'original.....,
 pour les impressions royales, sous
 François I^{er}.] J'ai lu cela dans les
Variae Lectiones de Rutgersius.
Duos, dit-il (1), (interpretes) *mihi*
videre contigit, Italum unum, Na-
talem de Comitibus, alterum Cre-
tensem, Angelum Vergerium, eum
qui tam eleganter græcè pinxit, ut
ejus manus pro archetypo iis fuerit,
quorum opera in sculpendis regiis
characteribus rex Franciscus usus
est. Les deux traductions dont on
 parle là sont celles du petit livre de
Fluviorum et Montium Nominibus.

(1) Joh. Rutgersius, Var. Lect., lib. III, cap.
 XII, pag. 235, 236.

(B) *Il était encore en vie sous le règne de Charles IX.*] Je n'en ai point d'autre preuve que l'épître dédicatoire des poésies de Jean-Antoine de Baïf. Elle est adressée à ce monarque, et contient ceci, entre autres choses,

*Charles Etienne premier, disciple de Lazare,
Le docte Bonamy, de mode non barbare,
M'a prunt à prononcer le langage Romain:
Auge Vergece Grec, à la gentile main
Pour l'écriture grèque, écrivain ordinaire
De vos Granspers et Pers et le vostre, ut sa-
lère*

*Pour à l'accent des Grecs ma parole dresser,
Et ma main sur le trac de sa lettre adresser.*

Vous verrez ci-dessous (2) un autre passage, où le nom de ce Candiot est écrit *Vergece* tout comme ici. Cela me fait soupçonner qu'au lieu de dire *Vergérius* en latin, il faudrait peut-être dire *Vergecius*.

(C) *Il a été censuré trop violemment par un critique hollandais.*] On a vu dans la remarque (A) que Natalis Comes, et notre Vergérius, ont mis en latin le livre *περί ποταμῶν καὶ ὁρῶν ἱππωνυμίας*. On y trouve ces paroles (3) : *Κάδμος τὸν κρηνοφύλακα δράκοντα τοξεύσας, καὶ εὐρῶν ὡσπερ πεφαρμακευμένοι φόβου τὸ ὕδωρ, περιήρχετο τὴν χώραν ζητῶν πηγὴν*. Natalis Comes les a traduites par celles-ci : *Ubi Cadmus serpentem fontis custodem jaculis confodisset, invenissetque aquam quasi ob timorem veneno infectam, regionem lustravit fontem inquirens*. Voyons la version de Vergérius : *Cum Cadmus fontis custodem draconem jaculis confecisset, et aquam ejus veneno infectam cerne- ret, eam abhorrens circuevit regionem ad investigandum fontem*. Voici le jugement que Rutgersius a fait de ces deux versions. Je crois, dit-il (4), que Vergérius était ivre quand il parla de la sorte : et l'on ne doit pas s'étonner que Natalis Comes ait mal traduit un passage corrompu ; car il gâtait presque toujours les endroits mêmes où le texte était cor-

(2) Dans la remarque (D).

(3) Au chapitre II, où il est parlé de la rivière Isménus.

(4) *Equidem Vergerium cum hæc scriberet, sobrium fuisse non puto. Nam in Natali mirandum non est si corrupta non rectè transtulit cum illi penè fatale fuerit, malè vertendo, ut ille ait, etiam ex græcis bonis latina facere non bona.* Rutgersius, Var. †, lib. III, cap. XII, pag. 236.

rect. Cette censure est l'égard de Vergérius, moins capable de le désho- de flétrir la mémoire de Non - seulement sa trad- meilleure que celle de Nat- quoique le critique parle plus doucement de celle celle-là ; mais aussi elle- leur que l'on puisse faire sant que le texte grec n'e rompu. Le docte Maussac tout de la même manière gérius ; car voici sa t *Cum Cadmus sagittis draconem qui fontem cu VERITUS ne aqua veneno set, circuevit regionem, ali quo sitim levaret quære toute la faute de Vergéri n'avoir pas soupçonné, fait Rutgersius (5), qu'a φόβου, il faut lire ἡ φόβου sanguine sive tabo. Maus point non plus soupçon- tonne que sa traduction été censurée par Rutgers crois que c'est à cause c'était inconnue*. Le temps pouvait permettre qu'il la c mais combien y a-t-il de primés depuis long-temps inconnus aux plus habil Maussac qui n'avait jamais ler d'aucune version de ce lorsqu'il entreprit de le trad et depuis il vit à la vérité tion de Natalis Comes et cel nèbe, mais non pas celle rius. On pourrait citer cent de cette nature*.*

(D) NICOLAS VERGÉRIUS..

(5) Rutgersius, Var. Lect., l. III, pag. 235.

* L'auteur des *Observations insc Bibliothèque française*, XXX, 12, n'aurait pas dû parler ici d'une man- ne, puisque Rutgersius lui-même di- nu que deux traductions, celles de N et de *Angélus Vergérius*.

(6) Le livre de *Fluviorum ac Mont bus*, traduit en latin par Philippe Maussac, fut imprimé à Toulouse, celui de Rutgersius, à Leyde, l'an

(7) Voyez sa préface.

* Joly ne voit rien là d'étonnant. bile homme du monde ne peut tout- ignore toujours plus de livres et d'a n'en connaît. A l'occasion de Maussac lève les erreurs de Rocolles, qui, en père et du fils, a confondu leurs ou avoue le faire dans les propres termes

ort d'Hadrien Turnèbe.]
 adrez cela dans ces paro-
 de Thou. *Ei* (Hadriano
 Johan. *Auratus*..... Nico-
 ie *Vergerius*, *Angeli il-*
nsis elegantiorum græcæ
racterum ad omnem admi-
t oculorum jucunditatem
F..... *et alii epitaphiis car-*
urentdrunt (8). Il était né
 , d'où il passa en France
 in 1540. C'est ce que j'in-
 ux passages de Jean-Antoi-
 dont l'un m'apprend qu'en
 à ce Jean-Antoine fut mis
 cipline de Tusan, et l'au-
 tend qu'il fit amitié chez
 : Nicolas Vergèce, nouvel-
 u de Candie (9).

en la prime jeunesse
 y chez le bon Tusan,
 q fois le cinquième an
 veau venu de la Grece.

.....
 e tu vis escumer
 oy la ronflante mer
 'isle, ta naissance,
 e Jupiter l'enfance (10).

vers de la Contretrene à
 ergece, Candiot, dans la-
 s trouverez cet éloge de sa

mignardises laisse,
 s entendre à tes jeux :
 un peu couvrir nos feux,
 m'acquies à Vergece,
 mis en soucy plaisant,
 nt d'un mignard presant
 l'use avec la Charité
 i de fleurons d'eslite.
 vers en langue Latine
 u miel Catullien,
 bon heur, meritent bien
 se de l'eau Cabaline (11).

ine de Baïf ne finit point
 sans parler de sa pauvreté
 de son ami.

mes espaulles presse,
 et jamais ne me laisse.
 vre, et tu n'es pas riche :
 me voir, amy tresdoux :
 ons-nous, consolons-nous :
 e sera tousiours chiche
 ous du bien qui des mains

s, lib. XXXVIIII, pag. 769, ad

ntoine de Baïf, *épître au roi, au de-*
Euvres en rime, imprimées à Paris,
1-8°.

Antoine de Baïf, *OEuvres en rime,*

fine.

*De fortune vient aux humains :
 Or vivons une vie estroite
 En pauvreté, mais sans souffrette* (12).

(12) *Là même.*

VÉRON (JEAN), Français de
 nation, et protestant de reli-
 gion, vivait au XVI^e. siècle.
 Il publia, en anglais, divers ou-
 vrages de controverse, un en-
 tre autres sur le purgatoire (a).

(a) *Voyez le* Calvino-Turcismus, *lib. IV,*
cap. VIII, pag. m. 834.

VÉRONE, ville d'Italie, en
 latin *Verona*. Les uns disent
 qu'elle fut bâtie par les Gaulois,
 d'autres prétendent que les Gau-
 lois ne firent que la rebâtir. Le
 père de Pompée y conduisit une co-
 lonie romaine (a). Elle fut pillée
 par Attila, et possédée successi-
 vement par Odoacre, roi des
 Hérules; par Théodoric, roi des
 Goths; et par ses successeurs
 jusqu'à Totila; par les Lombards;
 par Charlemagne; et par sa pos-
 térité; mais lorsque ses descen-
 dans perdirent l'empire, il s'é-
 leva plusieurs seigneurs qui tâ-
 chèrent de se rendre souverains
 dans plusieurs villes d'Italie. Cela
 dura jusques à Othon I^{er}., qui
 réunit à l'empire plusieurs états
 qui en avaient été détachés. Vé-
 rone rentra alors dans la mas-
 se, mais elle reçut le pouvoir
 d'élire ses magistrats : de sorte
 qu'elle était proprement une
 république libre, sous le nom
 de ville impériale. Cet état dura
 jusques à ce qu'Actiolin se fût
 emparé de la puissance souverai-
 ne, ce qui ne se fit qu'avec beau-
 coup d'effusion de sang. Il jouit
 de la tyrannie trente-trois ans,
 et mourut l'an 1269. Après cela
 les Véronais élurent pour géné-

(a) *Tiré de* Cluvier, *in Italia antiqua,*
lib. I, cap. XVI.

ral Martin de l'Escale, et se trouvèrent si bien de sa conduite, qu'au bout de cinq ans ils le créèrent dictateur perpétuel. Ses descendans commandèrent dans Vérone avec beaucoup de réputation, et en furent créés princes par l'empereur, l'an 1310. Ils se rendirent formidables par leurs conquêtes, et furent chassés de Vérone, l'an 1337, par Jean Galéas, duc de Milan. Ils y rentrèrent, l'an 1404, mais ils ne la gardèrent guère; car les Vénitiens s'en emparèrent, l'an 1409 (b), et la gardèrent si bien, qu'ils la possèdent encore. On ne sait s'il resta quelqu'un de l'illustre race de l'Escale qui ait laissé des enfans. Jules-César Scaliger, l'un des plus habiles hommes du XVI^e. siècle, se disait issu de cette maison. On lui contesta cette gloire, et peu de gens croient aujourd'hui qu'il fût bien fondé. Quelques-uns croient que les lettres de naturalité qu'il obtint en France sont contraires à sa prétention, vu qu'il n'y est qualifié que médecin natif de Vérone (c). Je suis sûr que le public sera bien aise de trouver ici ces lettres (A) : c'est pourquoi je m'en vais les rapporter.

(b) *Tiré de Léandre Alberti, Descript. Italie, pag. 716 et seq. Il s'est servi des Antiquités de Vérone, publiées par Torellus Sarayna.*

(c) *Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, février 1686, pag. m. 164, et Ménagiana, pag. 25 de la première édition de Hollande. Le médecin Primerose, cité dans les Curieuses Recherches de Riolan, sur les écoles de médecine, assure que les médecins de Bordeaux ne voulurent recevoir dans leur ville Julius Cæsar Scaliger, qu'il n'eût subi l'examen; ce que n'ayant voulu accepter, pour ne point hasarder sa réputation à une dispute quodlibétaire, il se retira à Agen.*

(A) *Le public sera bien trouver ici ces lettres.*] M. l'un de ces hommes rares qu'il faut pour le bien de la république, et qui, outre les fonctions dont ils l'enrichissent, sent encore à fournir aux auteurs toute sorte d'assistance, bonté de m'envoyer ce qu'il me plaira.

Extrait d'un registre original de François I^{er}, qui est au dépôt des chartes, à Paris.

« François, etc. Sçavoir
 » etc., nous avoir reçu
 » supplication de nostre chier
 » ami Julius Cæsar de l'Es-
 » Bords, docteur en mé-
 » natif de la ville de Ver-
 » Italie, contenant que de-
 » tre ans ença ou environ, il
 » tiré en cestuy nostre royaume
 » la ville d'Agén, en Agencien-
 » tention et totale resolu-
 » nir le reste de ses jours, en
 » ville et ez environs ledit
 » a acquis une maison et
 » autres biens. Mais parce
 » estranger et non natif de
 » royaume, il doute que
 » qu'il y peult avoir acquis
 » acquérir, ensemble en c-
 » par ses parens ou autres l-
 » roient advenir et escheoir
 » nos officiers et autres pr-
 » iceulx biens à nous appart-
 » droict d'aubaine ou autren-
 » vouldissent donner quelq-
 » ble ou empeschement, s'il
 » par nous habilité et disper-
 » à ce, nous humblement re-
 » luy impartir sur ce nos gr-
 » beralité. Pourquoy nous,
 » ses considérées, inclinam-
 » lement à la supplication e-
 » te dudit suppliant, à icell-
 » ces causes et autres à ce n-
 » vons, avons donné et octro-
 » nons et octroyons congé et
 » voulons et nous plaist de gr-
 » cial, plaine puissance et
 » royal, par ces presentes, qu-
 » et luy loyse habiter et den-
 » cestuy nostre dit royaume,
 » luy tenir et posséder tous t-
 » tant meubles que immeub-
 » y a jà acquis et pourra li-

à acquérir, et pareillement
 puisse succéder à tous biens
 niges qui en nostredit royaume,
 terres et seigneuries luy
 soient à bon et juste tiltre par-
 t appartenir, et d'iceulx, en-
 de ceux qu'il y a jà acquis
 ra acquérir, ordonner et dis-
 ar testament de derreniere
 té, comme de sa propre cho-
 ritaige, et que ses heritiers
 res à qui il pourra disposer
 sent succéder, prandre et ap-
 der la possession, saisine et
 ce de sesdits biens, et gene-
 ent qu'il joisse entierement
 et chascuns les honneurs,
 ges, prerogatives, franchi-
 bertez et droitz dont ont
 umé joyr et user les origi-
 et natifs d'icelluy nostredit
 re, et soit tenu et réputé
 subgect, et en tous actes
 originaire de cedit royaume
 quant à ce l'avons habilité
 ensé, habilitons et dispen-
 nostredite grace par cesdi-
 sentes, en nous payant tou-
 yes finance moderée pour
 is seulement. Si donnons en
 ment par ces mesmes pre-
 à nos amez et feaulx les gens
 comptes et tresoriers à Pa-
 illis, seneschaulx, et à tous
 tres justiciers et officiers, et
 lieutenans presens et adve-
 t à chascun d'eulx, si com-
 y appartiendra, que de nos-
 tes grace, licence, habita-
 et tout l'effect et contenu en
 s presentes ils facent, sou-
 et laissent ledit suppliant
 t user plainement et paisi-
 it, sans luy faire, mettre,
 mer, ne souffrir estre fait,
 a donné ores ne pour le
 advenir aucun arrest, des-
 er, ou empeschement en
 ie maniere que ce soit, le-
 fait, etc. Car ainsi, etc.,
 stant les statuz, ordonnances
 ctes contre les estrangiers,
 lconques autres ordonnances.
 Et afin, etc., sauf, etc.
 à Paris, au moys de mars l'an
 ce mil cinq cens vingt-huit,
 nostre regne le quinziesme.
 signé. Par le roy. Gedoy.
 Contentor. Des Landes. »

J'attendais du même M. Baluze un
 Mémoire que je n'ai point reçu, tou-
 chant du Pin (1), évêque de Rieux.
 M. l'évêque de Rieux (2), l'un des
 plus savans et des plus illustres pré-
 lats de France, devait le lui faire
 tenir.

(1) Johannes Pinus, dont on a l'article, tom.
 XII, pag. 85.

(2) Il est d'une famille féconde en habiles
 gens. C'est celle de Bertier. Son père, président
 du parlement de Toulouse, s'appelait M. de
 Montrave : c'était un grand homme. Voyez Bal-
 zac, Lettres choisies, pag. 270, édition de Hol-
 lande.

VERSORIS (PIERRE DE), sei-
 gneur de Fontenai-le-Vicomte,
 de Marilli, et en partie de Mon-
 toger, et chef du conseil de MM.
 de Guise (a) au XVI^e. siècle, fut
 avocat au parlement de Paris, et
 l'un des plus fameux et des plus il-
 lustres de sa profession. Il naquit
 à Paris, le 16 de février 1528 (b),
 d'une famille noble et considéra-
 ble depuis long-temps (c) (A). Il
 avait été destiné par son père
 pour être officier en cour souve-
 raine; mais ayant dépensé mal
 à propos dans sa jeunesse l'ar-
 gent destiné à cela, il se mit
 en devoir de réparer cette faute
 par un grand travail, avec le-
 quel.... il devint un des premiers
 avocats de son temps. Il avait
 tellement présentes les choses qui
 lui étaient nécessaires, qu'il ne
 se servait quasi point de livres
 (d). Il plaida pour les jésuites, l'an
 1564, dans le fameux procès qu'ils
 eurent dans l'université de Paris;
 et, à proprement parler, il gagna
 la cause. Il fut député aux états
 de Blois, l'an 1576, et il porta
 la parole pour le tiers état. Il ne
 fut pas moins propre aux con-

(a) Mémoire manuscrit.

(b) Opuscules de Loisel, pag. 556.

(c) Mémoire manuscrit.

(d) Opuscules de Loisel, pag. 751.

sultations qu'aux plaidoyers (e). *Il se passionnait pour ses parties, particulièrement pour la maison de Guise....; et de fait il mourut en moins de quatre ou cinq heures, le 25 de décembre 1588, de regret et de deuil qu'il eut après avoir entendu la mort de M. de Guise (B), qui fut tué à Blois (f). On dit qu'il ne lui servait de conseil que pour des affaires domestiques, mais non pas pour les cabales d'état (g). On verra ci-dessous en quoi consistaient ses talens (C). Mornac lui a fait un éloge, dans son *Ferice Forenses* (h). Nous parlerons de ses descendans (D).*

(e) Voyez la remarque (C).

(f) Opuscles de Loisel, pag. 527.

(g) Voyez la remarque (B).

(h) Opuscles de Loisel, pag. 752.

(A) *D'une famille noble et considérable depuis long-temps.*] La preuve de cela m'est fournie par M. Joly, dans ses Notes sur l'Indice Alphabétique des Avocats, imprimé avec divers opuscles d'Antoine Loisel, l'an 1652. « Maître Pierre Versoris, dit-
» il (1), avocat en parlement, était
» issu de noble famille venue origi-
» nairement de gentilshommes en
» Normandie, ès environs de Falaise,
» ainsi qu'il a lui-même remarqué
» dans sa Généalogie, qu'il écrivit de
» sa main pendant le loisir que lui
» bailla la maladie contagieuse qui
» fut en 1582, s'étant lors retiré en
» sa maison de Clichy-la-Garenne,
» près Paris. Leur nom était le Tour-
» neur, qu'ils ont changé depuis en
» celui de Versoris. Jean le Tourneur,
» dit Versoris, étant venu le premier
» à Paris, environ le règne de Char-
» les VII, fut un des premiers doc-
» teurs de l'université, et composa
» plusieurs ouvrages en latin, quel-
» ques-uns desquels cette Généalogie
» remarque se trouver en la biblio-
» thèque des minimes de Nigeon. Il
» changea son nom de le Tourneur,
» français, en celui de Versoris, latin,

(1) Opuscles d'Antoine Loisel, pag. 751.

» comme avaient lors accoustumé
» faire les gens de lettres. Il
» son neveu près de lui, le m
» le barreau, et le maria à
» Fournier, de bonne famille
» che parente du lieutenant
» Charmoulue. De ce mariage
» les Versoris sont descendus
» ont la plupart exercé avec
» dans le Palais et le Châte-
» charge d'avocat. » Il manque
» que chose à ce récit de M. Je-
» n'y voit pas que le neveu qui
» LE TOURNEUR * attira se nomme
» FRÉDÉRIC LE TOURNEUR, et qu'à
» tation de son oncle il prit le nom
» Versoris. Il laissa un fils, G-
» MEVEVSORIS, qui fut seigneur de
» et un fameux avocat, et père de
» Pierre Versoris (2). C'est sans
» Guillaume Versoris qu'on voit
» la Liste des avocats plaidans
» cour de parlement, en 1524 (3)
» mourut à vingt-cinq ans après
» été marié cinq fois, ainsi qu'a-
» qué M. Pierre Versoris, en
» néalogie qu'il a faite des Versoris
» en 1582 (4). M. Blanchard fa-
» tion de cette famille, dans son
» gue des Conseillers du parlement
» Paris. Elle porte pour arme
» gent à trois ancolies d'azur,
» chef et une en pointe avec un
» de gueules au milieu.

(B) *Il mourut.... de regret et de deuil qu'il eut après avoir entendu la mort de M. de Guise.*] M. Joly conte cela de cette façon :
» Versoris (5) fut chef du conseil
» M. de Guise, et gardait ses
» et était fort affectionné à
» maison, sans y avoir né-
» aucune part ni communication
» de ses affaires domestiques
» ment que le propre jour
» ricades, en 1688, il fut le
» coche le trouver à l'hôtel
» pour lui parler à l'ordinaire
» sachant rien de ce qui se
» et retourna chez lui sans l'avis
» M. de Guise ayant bien lo-

* Leclerc dit que ce Jean le Tourneur de l'université en 1458, et qu'il est entre autres livres : *Quæstiones super Physicorum Aristotelis*, Cologne, 14

(2) D'un Mémoire manuscrit.

(3) Elle est à la page 574 et 575 des opuscles de Loisel.

(4) Là même, pag. 750.

(5) Là même, pag. 750, 751.

à des choses plus pressantes. mourut la même année, le matin du jour de Noël, ayant appris le jour précédent, en faisant sa collation, la nouvelle de ce qui s'était passé à Blois, dont il fut fort touché, déplorant les malheurs où il voyait que l'on allait tomber, et même ces paroles avec douleur : *« ces princes (parlant de messeurs de Guise) étaient bien aimés, et que si le roi n'y avait bien pourvu, il aurait bien des affaires. »* Il ne laissa pas néanmoins de garder une tranquillité toute entière, et se coucha en résolution de communier à la messe de minuit, s'étant déjà confessé : mais n'ayant pu y aller, s'étant trouvé mal, M. de Verthamon, conseiller en parlement, son gendre, et ses filles, l'étant venu voir au retour, sur les cinq heures du matin, le trouvèrent mort dans son lit. L'aîné de ses fils, Frédéric Versoris, était encore jeune, et fut reçu conseiller en la cour long-temps depuis : ses deux frères, M. Ranchaire, maître des requêtes, et M. de Verthamon, conseiller en la cour, dès lors en charge, suivant toujours pendant les mouvemens la personne et les intérêts du roi, tant aux états de Blois que dans le parlement séant à Tours.

2) *On verra..... en quoi consistent ses talens.*] Antoine Loisel fait une espèce de parallèle entre le Maistre et Pierre Versoris. Le premier, dit-il (6), *était de vérité fort et puissant avocat, résolu en tous de droit, de coutumes et de pratique, fort prudent et avisé en ses jugemens, selon qu'il a fait paraître tant en son barreau qu'en l'exercice de ces fonctions. Depuis ayant résigné celui de président à M. de Sillery, il voulut mourir privé en sa maison, laquelle il consultait sans aller au Palais, et était souvent employé aux jugemens et arrêts. Après cela il ajoute : « Ce Maistre n'était pas tout-à-fait de même que M. Pierre Versoris ; car encore que l'on allât à lui, c'était principalement pour rhabiller les fautes qu'il se font quelquefois en l'instruction des procès, comme de*

*» vérité il était plein de belles et
» subtiles inventions, et si fort ten-
» du aux affaires du Palais, qu'en-
» core qu'il l'eût par manière de
» dire quitté, toutefois le Palais ne
» le quitta jamais, sa maison étant
» un autre Palais ; jusque-là qu'il
» lui fallait demander non-seulement
» les jours, matinées, ou après-dî-
» nées, mais aussi les heures, les-
» quelles il distribuait tellement
» aux uns et aux autres, qu'il y avait
» perpétuellement des attendans en
» sa grande salle, pendant qu'il con-
» sultait en la petite. Et comme il
» était ainsi recherché sur les der-
» nières années, pour les consulta-
» tions, aussi avait-il été employé
» en ses jeunes ans plus que nul au-
» tre de son temps, aux plaidoiries,
» comme celui qui parlait avec une
» éloquence vive, prompte et na-
» turelle, (*) et avec une grande fa-
» cilité et persuasion ; ce qui le fai-
» sait charger des plus grandes et
» plus belles causes de son temps,
» comme de celle des jésuites, (**)
» que nous plaidâmes ensemble, lui
» pour eux, (***) et moi pour l'Uni-
» versité de Paris, dont je ne vous
» dirai rien, d'autant que chacun
» en peut faire jugement, nos deux
» plaidoyers étant imprimés ; sinon
» qu'ayant lu le sien depuis quelques
» années en ça, je ne l'ai pas tant
» estimé, à beaucoup près, que j'avais
» fait lorsque nous plaidâmes ; ce
» qui vient de la grâce et de la force et*

(*) M. du Vair le compare ainsi, avec M. Mangot, au commencement de son *Traité de l'Eloquence française* : Nous avons oui, dit-il, au même temps MM. Mangot et Versoris ; mais l'un était plutôt un subtil jurisconsulte, qui s'expliquait aisément avec une parole pressée et aiguë, que non pas un grand orateur. L'autre ne manquait pas d'une parole pleine et aisée, d'un grand et beau jugement ; mais, ayant donné tout son esprit aux procès, il n'était pas à beaucoup près parvenu jusques où sa nature, cultivée par l'art et sollicitude, l'eût pu aisément porter.

(**) Pasquier, en sa première lettre du livre XXI, à M. de Sainte-Marthe, décrit amplement comment il fut chargé de cette cause, et tout ce qui s'y passa.

(***) M. Pierre Versoris, dit-il sur la fin de cette lettre, pag. 675, grand avocat, plaidait contre moi pour les jésuites, aidé des mémoires que lui administrait Caigord, jésuite, né natif du pays d'Auvergne, l'un des plus braves sollicitateurs que jamais le palais ait eus, et pour tel l'ai-je vu plénir par feu M. le cardinal de Lorraine.

» poids qui est donné au discours par
 » la voix et par l'action, même ment
 » par la sienne, qui était belle et
 » agréable, au prix d'une simple lec-
 » ture morte, muette, et inanimée.
 » Vrai est qu'il avait un vice, qui
 » est qu'il prononçait ordinairement
 » un A pour un E, et un E pour
 » un A; et si connaissait-on en ce
 » qu'il alléguait des auteurs d'humani-
 » tés, qu'il n'y était guère versé :
 » néanmoins, à tout prendre, c'était
 » un grand avocat. »

(D) *Vous parlerons de ses descendants.* Il fut marié à Marguerite Coignet, dont il laissa deux fils et deux filles, FRÉDÉRIC, JACQUES, CATHERINE et MARIE. Celle-ci fut femme de François de Verthamont, conseiller au parlement de Paris, et mourut au mois d'août 1625. Catherine fut mariée le 5 de septembre 1580, avec Antoine Rancher, seigneur de la Foucaudière, conseiller au parlement, maître des requêtes, et puis président au parlement de Paris.

FRÉDÉRIC DE VERSORIS, conseiller au parlement le 19 février 1601, laissa, entre autres enfans, FRANÇOIS-FRÉDÉRIC, seigneur de Fontenai-le-Vicomte (qui n'a laissé qu'une fille), et Louis, seigneur de Marsilli, lieutenant aux gardes, qui ne laissa que deux filles. Elles sont mortes sans postérité. La cadette fut mariée, le 10 de septembre 1689, avec son cousin issu de germain, et mourut le 6 de novembre 1691.

JACQUES DE VERSORIS, l'autre fils de notre avocat, fut seigneur de Coulommiers, conseiller et secrétaire du roi, et père de PIERRE DE VERSORIS, seigneur de Coulommiers, Beauvoir et Malmusse, maître d'hôtel ordinaire du roi. Ce Pierre de Versoris laissa cinq enfans; trois filles qui sont religieuses, et deux fils Charles et Pierre. CHARLES DE VERSORIS, seigneur et patron d'Agi et de Beauvoir, a été marié avec sa cousine issue de germain, fille, de LOUIS DE VERSORIS, lieutenant aux gardes; et puis, le 3 de mars 1695, avec Geneviève Bourgouin, dont il n'a point d'enfans. PIERRE DE VERSORIS, seigneur de Beauvoir, a épousé mademoiselle Tonnelier, à Orléans, le 22 de février 1700 (7).

(7) Tiré d'un Mémoire manuscrit.

VESPASIEN (TITE FLAVIUS) fils d'un bon péager (A), et fils d'un collecteur, qui avait été capitaine d'une compagnie de cent hommes dans le pays de Pompée (a), et qui s'était élevé de la bataille de Pharsale, à la plus sublime dignité de l'époque, alors sur la terre, car il fut empereur de Rome, l'an 69. Il était né dans un village du pays des Sabins, près de Réate (b), le 17 de novembre de Rome (c). Il fut élevé dans la campagne par Tertulla, sa mère, et il eut un si grand respect pour elle, qu'il ne se permit jamais de lui faire un reproche, quoiqu'elle fût si méchante, il but toujours dans le verre de cette femme (d). Il parvint en degré en degré par toutes les dignités. On le fit tribun de la guerre en Thrace, à cause de ses succès. La Crète et la province de Bithynie ne lui échurent lorsqu'il fut questeur. On lui refusa la préture la première fois qu'il la demanda. Il l'obtint ensuite, mais ce fut que le dernier des sénateurs, et il ne parvint même à la consulaire qu'avec quelque peine. Il fut plus heureux en demandant la préture; il l'obtint au premier rang la première fois qu'il la demanda. Il se servit de beaucoup de ruses pour gagner les grâces de Caligula, et il fut bien auprès de Narcisse, favori de l'empereur Claude. Ce fut le crédit de ce favori qui le fit voyager en Allemagne à la

(a) Sueton., in Vespas., cap. 1. remarque (A), citat. (1).

(b) Idem, ibidem, cap. II.

(c) C'est le 9 de Jésus-Christ.

(d) *Avia memoriam tantopere ut sollennibus ac festis diebus que ejus argenteo potare per-*
 Idem, ibidem.

légion. Il fut ensuite envoyé dans la Bretagne (e), où il se battit trente fois avec l'ennemi, subjugué deux nations puissantes, et plus de vingt villes de l'île de Vectis. Cela lui fit obtenir les ornemens du triomphe, les sacerdoces, et le consulat. Il vécut dans une espèce de réputation pendant le crédit d'Agrippine, qui haïssait tous les amis de Narcisse. Étant rentré dans l'empire, il fut proconsul d'Afrique et remplit très-dignement les fonctions de cette charge (B), sans y gagner du bien. Il accompagna Néron dans le voyage de la Grèce; mais n'ayant pas la complaisance d'applaudir au chant de cet empereur (C), il se vit entièrement disgracié, et se cacha dans une petite ville. Il ne s'y croyait pas en sûreté, et craignait les suites funestes de la colère de Néron, quand il eut la nouvelle qu'on lui donnait le gouvernement d'une province et le commandement d'une armée. On n'avait trouvé personne plus propre que lui à remettre sous l'obéissance la nation juive, qui avait eu la médiesse de se soulever. Cette rédition, où Titus, son fils, servait de lieutenant-général, fut tout-à-fait glorieuse, et ouvrit le chemin du trône. Il commença d'espérer cette grande élévation pendant la guerre de d'Othon et de Vitellius. Divers présages qui lui promettaient une très-haute fortune contribuèrent puissamment à faire prendre la résolution

de s'emparer de l'autorité impériale; car outre qu'ils faisaient de l'impression sur son cœur et sur son esprit, ils fournissaient à ses partisans un bon moyen de l'animer à cette entreprise. Tacite (g) et Suétone (h), qui ont rapporté ces présages, n'ont pas oublié la réponse qui lui fut faite sur le mont Carmel. Elle aurait été donnée par le vrai Dieu, si l'on en croyait les carmes, qui bâtissent sur l'autorité de ces deux historiens la chimère de l'antiquité de leur ordre, et la prétendue succession des disciples du prophète Élie, continuée jusques au commencement de leur institut (D). Vespasien, animé par des présages et par les instances de ses amis, ne laissa pas d'hésiter pendant quelque temps : il eut besoin du concours de plusieurs causes fortuites (i), et des raisons très-pressantes de Mucien (k), pour passer de l'incertitude au dessein fixe de se déclarer empereur. Il y a bien de l'apparence que les mensonges que l'on fit courir adroitement contribuèrent beaucoup au succès de son entreprise (E). Il fut le premier qui s'amenda sur le trône (l), et l'on serait injuste si l'on n'avouait qu'il remédia à plusieurs maux, et qu'il fit de belles choses. L'avidité de thésauriser fut son grand vice; il ne prenait guère de soin de le

(g) Tacit. Hist., lib. II, cap. LXXVIII.

(h) Sueton., in Vespasiano, cap. V.

(i) Idem, ibidem, cap. VI.

(k) Vous les trouverez dans Tacite, Hist., lib. II, cap. LXXVI, LXXVII.

(l) Ambigua de Vespasiano fama : solusque omnium ante se principum in melius mutatus est. Tacit., ibidem, lib. I, cap. L.

L'Angleterre d'aujourd'hui.

Tiré de Suétone, in Vespasiano, II et sequentibus.

teuse cette ignorance. Il fut le premier qui mit un impôt sur l'urine (*m*). On a dit ailleurs (*n*) quelque chose touchant certaines guérisons miraculeuses dont il a passé pour auteur. Il mourut le 24 de juin 79, après un règne de dix ans moins six jours, et à l'âge d'un peu plus de soixante et neuf ans. Il ne faut pas oublier qu'il fit paraître beaucoup de modération envers ceux qui l'offensaient (*o*), et qu'il répandit beaucoup de présens et beaucoup de grâces sur les beaux esprits, et sur ceux qui cultivaient les beaux-arts (*p*). Il n'eut jamais honte de la médiocrité de sa première condition, et il se moqua des vains efforts de quelques généalogistes qui voulaient le faire descendre d'un des compagnons d'Hercule (*G*). Il aimait trop les plaisanteries, et il les poussait jusques aux manières des bouffons, et ne faisait nul scrupule de se servir des paroles les plus sales. Il se servait fort souvent de ce tour d'es-

à civitatibus ei positæ sub hoc
 ΚΑΛΩΣ ΤΕΛΩΝΗΣΑΝΤΙ. *Po-*
nus apud Helvetios exercuit
diem obiit, superstitibus uxo-
pasiâ Pollâ, et duobus ex ed-
quorum major Sabinus ad pr-
ram urbis, minor Vespasiâ
principatum usque processit.
 médians ne viennent donc p
 re ici des gloses, et qu'ils n
 sent point de dire que le p
 Vespasien était un bon péager
 mesens que l'un de ceux qu'o
 fia avec Jésus-Christ est nomm
 larron. Celui-ci ne mérita p
 éloge *in sensu composito*, com
 lent les logiciens, mais seule
sensu diviso. Il ne fut pas bon
 ron en même temps, mais d
 il devint bon. La même chose
 dire de Zachée : il ne fut po
 nête homme pendant la le
 deniers publics ; il le devint
 actes de restitutions et de rep
 (2). Cela ne se peut point
 père de notre empereur ; ca
 gnit ensemble la qualité d'
 homme, et celle de publica
 crieée dans l'Évangile, et dan
 teurs profanes. Disons même
 satiriques, ne pouvant nier ce
 raient les choses s'ils se serv
 l'application de cette pen
deux mots sont bien étonne
voir ensemble, car apparem
ne s'y sont jamais vus. J'a
 autrui fait cela (2) —

On voit néanmoins quelques ples de cette association : on en aussi de la compatibilité de par- et d'honnête homme, quoiqu'il convenir que de tout temps ces qualités se plaisent à faire di- e. La facilité de gagner fait on amasse des richesses, et qu'on regrette pas de s'en servir pour les enses que le luxe inspire; mais ir soutenir ces dépenses il faut re- veler l'extorsion et l'amplifier. Voilà le poison qui gâte le cœur personnes qui manient les finan- . Voyez plusieurs remarques con- eux dans la Mothe-le-Vayer à la nière partie de la Prose chagri- (5).

Observons que les ancêtres mater- s de Vespasien étaient plus illus- que ses ancêtres paternels; car pasia Polla, sa mère, était sœur n sénateur, et fille de Vespasien lion, qui avait eu d'assez belles rges à l'armée. *Polla Nursiæ ho- to genere orta, patrem habuit spasianum Pollionem, ter tribu- n militum, præfectumque castro- r, fratremque senatorem prætorie nitatis* (6). L'on voyait plusieurs numens de cette famille dans un i qui s'appelait Vespasies, au met d'une montagne, à six milles Nursie, sur le chemin de Spolète. a sentait un ancien éclat. *Ubi spasiis) Vespasiorum compluraumenta exstant, magnum indim splendoris familie et vetustatis*. Or, puisque le frère aîné de Ves- ien prit le surnom de Sabinus, il t conclure que dès ce temps-là les lets prenaient quelquefois un sur- n emprunté de la famille de leur re, et terminé comme ceux qui in- uaient l'adoption.

B) *Il remplit très-dignement les ctions du proconsulat d'Afrique.*] ns avons ici une preuve de ce qu'on

Julien l'Apostat savait très-bien que les fi- iers aiment le luxe: *Evenerat iisdem diebus, ont les paroles d'Ammien Marcellin, lib. II, cap. IV, pag. m. 300, ut ad demendum evatoris capillum tonsor venire præceptus, ñret quidam ambitiosè vestitus. Quo viso Ju- as obstupuit: Ego, inquit, non rationalem i, sed tonsorem acciri.*

Pag. 327 du IX^e. tome, édit. in-12. Voyez le I^{er}. tome, pag. 70 et suiv.

Sueton., in Vespasiano, cap. I.

Idem, ibidem.

a dit ci-dessus (8), que Suétone n'é- tait point poussé par un esprit sati- rique à dire du mal des gens. Il don- ne ici des éloges à Vespasien qui sont fort contraires au témoignage de Tacite: cela montre qu'il avait exa- miné à fond le bien et le mal que l'on avait dit de la conduite de Ves- pasien, et qu'ayant trouvé que les médisances étaient fausses, il les re- jeta pour rendre à ce proconsul la justice qui lui était due. Un historien naturellement malin et satirique n'en use pas de la sorte. *Exin sortitus Africam, integerrimè, nec sine ma- gna dignatione administravit: nisi quòd Adrumeti seditione quddam, rapa in eum jacta sunt. Rediit certè nihilò opulentior, ut qui propè labe- factatè jam fide, omnia prædia fratri obligarit* (9). Vous voyez que Suétone ne dissimule point que les habitans d'Adrumète se soulevèrent, et qu'ils jetèrent des raves à Vespasien. Il est d'autant plus croyable sur les éloges qu'il lui donne; et ainsi nous pou- vons croire que Tacite ne fut pas as- sez équitable ni assez exact, lui qui ne dit autre chose si ce n'est que Ves- pasien se décria, et s'attira la haine publique durant ce proconsulat (10).

(C) *N'ayant pas eu la complaisan- ce d'applaudir au chant de Néron.*] L'attachement de ce prince à la mu- sique était une extravagance ridi- cule. La principale cause de son voyage de Grèce fut la passion de se signaler aux disputes de musique qui se faisaient dans plusieurs villes de ce pays-là, et d'y remporter le prix (11). Suétone raconte sur ce sujet un bon nombre de circonstances tout-à- fait dignes d'étonnement (12). Il dit, entre autres choses, qu'il n'était per- mis à personne de sortir du théâtre pendant que Néron chantait, et qu'il y eut des femmes qui furent contrain- tes d'accoucher en ce lieu-là; et que, parce qu'on tenait fermées les portes des villes; il y eut des gens si fatigués et si ennuyés d'entendre ce prince et

(8) Dans la remarque (D) de l'article Suetone, tom. XIII, pag. 545.

(9) Sueton., in Vespasiano, cap. IV.

(10) *Integrum illuc ac favorabilem proconsu- latum Vitellius; famosum invisumque Vespasia- nus egerat.* Tacit., Hist., lib. II, cap. XCVII.

(11) Sueton., in Nerone, cap. XXII. Voyez aussi Tacite, Ann., lib. XVI, cap. IV et V.

(12) Suet., ibid., cap. XXIII et seq.

de le louer, qu'ils se sauvèrent secrètement par les murailles, ou qu'ils feignirent d'être morts, afin qu'on les emportât hors de la ville sous prétexte de les enterrer. *Cantante eo, ne necessariâ quidem causâ excedere theatro licitum erat. Itaque et enixæ quædam in spectaculis dicuntur, et multi tædio audiendi laudandique, clausis oppidorum portis, aut furtim desiluisse de muro, aut morte simulatâ funere elati* (13). Il est aisé de comprendre que l'indignation de Néron fut extrême contre Vespasien, qui se retirait assez souvent du théâtre, ou qui s'y endormait pendant le chant de son maître. *Peregrinatione Achaicâ inter comites Neronis, cum cantante eo, aut discederet sæpius, aut præsens obdormisceret, gravissimam contraxit offensam; prohibitusque non contubernio modò, sed etiam publicâ salutatione, secessit in parvam ac deviam civitatem, quoad latenti, etiamque extrema metuenti, provincia cum exercitu oblata est* (14). On demandera pourquoi Suétone dit ici que Vespasien sortait souvent du théâtre? N'avait-il pas assuré ailleurs (15) qu'il n'était permis à personne d'en sortir pour quelque cause ou prétexte que ce fût? Je réponds qu'à la vérité il ne s'est pas trop bien souvenu de mettre d'accord ensemble toutes les parties de ses récits; mais que pour le justifier en quelque manière on peut supposer que la défense de sortir fût une suite de la liberté que plusieurs s'étaient donnée de n'assister pas au spectacle jusques à la fin. Vespasien, avant la défense, fut un de ceux qui se contraignirent le moins. Il commença par-là à déplaire au prince, et il acheva sa disgrâce depuis qu'on eut défendu de se retirer. Il obéissait, mais il s'endormait sur le théâtre. Je ne vois pas de meilleur moyen de concilier ces deux endroits de Suétone. On pourrait peut-être s'imaginer qu'il a confondu les temps, je veux dire qu'au lieu d'appliquer ceci à l'année des victoires de musique que Néron gagna dans Rome, il l'a appliqué à l'année des victoires remportées parmi les Grecs. Nous apprenons de Tacite

que ce fut à Rome que Vespasien tomba en disgrâce, pour s'être endormi aux disputes de musique de l'empereur. *Ferebantque Vespasianum, tamquam somno conniveret, à Phœbo liberto increpitum, ægrèque meliorum precibus oblectum: mox, inminentem perniciem majore fatis effugisse* (16). M. de Tillemont s'imagine que Vespasien fit deux fois la faute de s'endormir à la musique de Néron; premièrement à Rome, et puis dans les villes grecques (17). Cela n'est pas vraisemblable: un courtisan qui a couru risque de la vie prend mieux garde à éviter les rechutes, et principalement lorsqu'il est facile de les éviter.

(D) La réponse qui lui fut faite sur le mont Carmel..... Les carmes..... bâtissent..... la chimère de l'antiquité de leur..... institut.] Rapportons les paroles de Tacite: *Est Judæam inter Syriamque Carmelus, ita vocant montem, deumque: nec simulacrum deo, aut templum (sic tradidit majores), ara tantum et reverentia. Ille sacrificanti Vespasiano, cum spectantem occultas versaret animo, Basilides sacerdos, inspectis idemdem extis, Quidquid est, inquit, Vespasiane, quod paras, seu domum extruere, seu prolatare agros, sive ampliare servitia, datur tibi magna sedes, ingentes termini, multum hominum. Has ambages et statim exceperat fama, et tunc aperiebat, nec quidquam magis in ore vulgi; crebriores apud ipsum sermones: quanto sperantibus plura dicuntur* (18). Les dernières paroles de cette citation ne m'ont paru devoir être supprimées; car elles contiennent une excellente moralité, ou plutôt une vive image de supercheries et des illusions de l'ambition. Le peuple s'entretenait de présages; mais ceux qui approchaient de Vespasien en parlaient encore plus; car plus on voit que ces discours ont fait naître quelque espérance, plus se plaît-on à les grossir. Passons à Suétone: *Apud Judæam, Carmeli dei oraculum consulentem ita confirmare sortes, ut quidquid*

(16) Tacit., Ann., lib. XVI, cap. V, ad finem. Rome 818, Christi 65.

(17) Tillemont, Histoire des Empereurs, tom. II, pag. m. 6.

(18) Tacit., Hist., lib. II, cap. LXXVIII.

(13) Sueton., in Nerone, cap. XXIII.

(14) Idem, in Vespasiano, cap. IV.

(15) Ci-dessus, citation (13).

vel volveretque animo, quantet magnum, id esse proventu-
sollicérentur (19). Ceux qui pè-
les circonstances des paroles de
eux historiens, et qui connais-
la religion que Dieu a donnée
uifs, n'ont point de peine à se
aincre que l'oracle consulté par
asien sur cette montagne était
fausse divinité, et aussi fausse
celle de Delphes. Néanmoins les
es n'ont pas laissé de soutenir
c'était l'oracle du même Dieu
l'on adorait dans Jérusalem. Un
ieux espagnol, nommé Hermé-
de de Saint-Paul, réfuta cette
ention en montrant le paganis-
le ce dieu Carmel de Tacite et
éetone; mais le carme Laurent-
Espin ne souffrit point cette vé-
il publia, à Sarragosse, un écrit
intitula avec faste et avec in-
: *Ruina. idoli Carmelitici quod*
aviavit reverendissi. P. Fr. Her-
gildus à S. Paulo. Cet écrivain
cieux ne soutint pas sa fierté; on
t réduit au silence par le mar-
d'Agropoli, qui fit imprimer à
le, l'an 1678, un ouvrage où il
tra d'une manière très-solide et
e d'érudition que le père Her-
gilde de Saint-Paul, son bon
soutenait la bonne cause. Les
es lui en voulurent du mal, et
contenter leur passion avec plus
resse (20), ils firent un procès à
marquis sur ce qu'il avait rejeté
réfendu Haubert de Séville. Ils
férèrent à l'inquisition comme
plice de Papebroch, écrivain
tais, disaient-ils, et gagé pour
e contre l'Espagne. Ils prétendi-
qu'il avait trahi l'Espagne, et
la faute était un vrai crime de
majesté. *Neque scimus, inquit,*
major sit audacia quod homo
ecus (qualem me fingunt) eo
utatur contra scriptores Hispa-
quàm quod Agropolitanus mar-
homo merè laicus, scriptis suis
antiâ plenè, patriæ honorem

Sacton., in Vespasiano, cap. V.

Eodem astu contra Marchionem mihi con-
tem procedunt; eandem quidem præten-
causam, reapse verò stomachantes quod
Laurentium Espin conatum Carmelo vindi-
o atate Vespasiani decorem indebitum,
obmutescere. Dan. Papebrochius, præf.
amen Divinitatis quam in Carmelo Vesp-
consult.

prodat, favens auctori franco, quem
novit conductum ut scribat contra His-
paniam..... quod grave marchionis
illius dilectum est, perduellionis etiam
crimine exaggeratum, adeoque facit
eum sacro tribunali delatabilem, si-
cut eum delatamus in præsentiarum,
unà cum Papebrochio, ut eorundem
peccatorum complicem (21). C'est ce
qu'ils firent l'an 1691; et l'on voit
par-là que les qualités les plus émi-
nentes ne mettent pas à couvert des
persécutions monacales; car on ne
peut pas avoir plus de titres de gran-
deur qu'en a ce marquis. Les voici
en partie: je ne puis pas les rappor-
ter tous; un *et cetera* que vous allez
voir m'en empêche. *Gaspar de Men-*
doza, ibañes de Segovia et Peralta,
eques ordinis de Alcantara, mar-
chio de Mondexar, comes Tendiliæ,
et utroque titulo ex primatibus His-
paniæ; nec non marchio de Valher-
mosæ et Agropoli, dominus Provin-
ciæ de Almoguera, toparcha Oppi-
dorum Corpæ, Meci, Fuentonobiliæ,
Loranciæ, Aunionis, Vianæ, etc.
Notez que son ouvrage fut publié en
espagnol, à Séville, et qu'il a été tra-
duit en latin par le père Papebroch,
jésuite d'Anvers, et non pas Français,
comme le prétendent très-ignoram-
ment les délateurs. Cette traduction
latine a été imprimée à Anvers, l'an
1698. Voyez les journalistes d'U-
trecht (22).

Le marquis d'Agropoli réfute les
carmes, entre autres raisons, par un
argument pris de la personne de Ves-
pasien: car il cite (23) plusieurs au-
teurs qui ont cru que cet empereur
est le sanglier de la forêt, dont David
avait parlé par un esprit prophéti-
que (24). Il dit qu'on le nomme *cæ-*
sor piorum dans les vers sibyllins,
et que lui et son fils Titus sont les
types de l'Antechrist, au sentiment
de Malvenda. Quelle apparence, con-
clut-il, que le vrai Dieu ait honoré
de ses réponses un tel personnage? Il
réfute solidement Marcellus Donatus
(25), qui avait cette opinion.

(E) *Il y a bien de l'apparence que*
les mensonges.... contribuèrent beau-

(21) *Idem, ibidem.*

(22) *Au mois de septembre et d'octobre 1698*
pag. 730 et suiv.

(23) *Exam. Divinitatis, art. XXV.*

(24) *Au psaume LXXIX, vs. 15.*

(25) *Marc. Donatus, Schol. in Histor. roman.*

exemplar epistolæ, veræ sive falsæ, defuncti Othonis ad Vespasianum, extremâ obtestatione ultionem mandantis, et ut Reip. subveniret, optantis, simul rumor dissipatus, destinâsse Vitellium victorem permutare hiberna legionum, et Germanicas transferre in Orientem ad securiorem mollioremque militiam (26). Ces deux choses, qui étaient sans doute une invention des ennemis de Vitellius, produisit un grand effet en faveur de Vespasien. La lettre prétendue de Galba passait pour une espèce de testament qui donnait une prétention légitime à Vespasien. Les légions de Syrie, qui se plaisaient à séjourner dans un climat si agréable, et qui se faisaient une idée affreuse des neiges et des glaces de la Germanie, furent facilement entraînées dans le parti d'un empereur qui empêcherait ce changement des quartiers d'hiver. Les Syriens, accoutumés à ces légions, eussent été bien fâchés qu'on leur en eût donné d'autres, tirées d'un pays barbare (27). Cela les encourageait à favoriser Vespasien. C'est le destin des révolutions : il faut les aider par mille écrits supposés, et par de fausses alarmes jetées dans l'esprit des peuples. Sans cela de mille il n'en réussirait pas deux,

(F) *Il fit en sorte qu'une partie de ses extorsions fussent imputées à sa concubine Cænis.*] Xiphilin, en abrégé-

ne ne perdait la vie à cause de l'argent, sous cet empereur ; mais plusieurs se garantirent de la mort par le moyen de leur bourse. C'est à Cænis qui recevait toutes ces sommes, et l'on soupçonna avec beaucoup de vraisemblance qu'elle les distribuait au su et au gré de Vespasien. Tacite observe que deux choses empêchèrent à parler de cette femme : premièrement, elle eut beaucoup de crédit ; et, en second lieu, elle était encore tout-à-fait heureuse (30). Voici la réponse qu'elle fit à sa maîtresse (30), qui lui avait demandé d'écrire quelque chose de secret contre Séjan, pour être communiqué à Tibère, et qui lui avait ordonné de l'effacer tout aussitôt, afin d'éviter tous les inconvéniens de la divulgation : *C'est en vain que vous m'ordonnez cet ordre ; car ceci et toutes les autres choses que vous me demandez, touchent si fermement à ma réputation, qu'elles n'en peuvent être effacées.* J'ai admiré cela en elle, dit Tacite (32). Avouons que cette lettre était digne d'avoir place parmi les écrits de cet auteur ; mais nous ne devons en même temps qu'elle ne soit point au fait. Elle ne pouvait être juste qu'au cas qu'Antonia eût haïté d'abolir toutes les idées de Séjan. Or ce n'était point son intention ; elle ne vou-

(28) Xiphilin., in Vespasiano, p. 100.

témoignages extérieurs de
 , et ce qui eût pu le dé-
 une manière à former des
 elle ne se défiait point de
 ne craignait point les dé-
 is purement verbales et
 de l'appui de l'écriture. A
 it donc de dire qu'en effa-
 en biffant la lettre, on ne
 i qui pût prévenir l'incon-
 ontre lequel Antonia vou-
 re des précautions? La bon-
 re de Cænis n'eût pas em-
 'Antonia ne se tirât d'in-
 en sachant que ce qu'elle
 t ne subsistait point. Notez
 is avait été affranchie par
 ne, et qu'elle était son se-
 Vespasien l'entretint dans
 avant qu'il se mariât, et la
 lorsqu'il se fut marié; mais
 it après la mort de sa fem-
 u s'en fallut qu'il ne la trai-
 e son épouse. *Post uxoris*
 , *Cænidem Antoniae liber-*
manu dilectam quondam si-
vit in contubernium : habuit
imperator penè justæ uxoris
 . Quand elle fut morte il
 ieurs concubines (34); ce
 uait qu'aucune autre ne lui
 : suffire à remplir la place
 à, et qu'il fallait recourir
 re pour compenser le dom-
 il avait souffert par la perte
 le favorite. On observe com-
 moignage de l'orgueil ou de
 é de Domitien que Cænis,
 r d'un voyage, le voulant
 lon sa coutume, il lui pré-
 aain à baiser (35).

se moqua des vains efforts de
généalogistes qui voulaient
descendre d'un des compa-
Hercule.] La plupart de ces
 ont d'une impudence prodi-
 5), et pour peu qu'un favo-
 un ministre d'état se veuille
 iper, ils lui offrent une ex-
 toute telle qu'il la voudra.
 tendant des finances n'a qu'à
 et pourvu qu'il ait envie de

récompenser largement les faiseurs
 d'arbres généalogiques, il descendra,
 s'il veut, des anciens Troyens.

Tunc licet à Pico numeres genus, altaque si te
Nomina delectant, omnem Titanida pugnam
Inter majores ipsumque Promethea ponas :
De quocunque voles prævum tibi sumito li-
bro (37).

Le « Granadin Pegnafiél Contreras,...
 » non content de nommer..... cent
 » dix-huit successions depuis Adam
 » jusqu'à Philippe IH, en fait voir
 » cent vingt et une du même princi-
 » pe jusqu'au duc de Lerme, pour
 » qui il composa ce bel ouvrage. Ce
 » n'a pas été sans donner, comme les
 » les autres, dans les reliques de la
 » vieille Troie, où il trouve, avant
 » même sa destruction, deux frères,
 » Illus et Asaracus, du premier des-
 » quels il fait sortir le roi d'Espagne,
 » et de l'autre son excellence, qui
 » est une parenté assez éloignée :
 » aussi la rend-il bien plus proche
 » par les lignes maternelles, qu'il a
 » semblablement dressées. Et parce
 » qu'il n'y avait pas d'apparence de
 » laisser un duc si bien apparenté
 » sans souverainetés, il met Énée en-
 » tre ses aïeux..... Il couche de suite,
 » un peu après Énée, ce Brutus qu'on
 » veut avoir donné le nom à la
 » Grande-Bretagne (38). » Il n'y avait
 pas moins de fourbes ni moins de du-
 pes anciennement qu'il n'y en a au-
 jourd'hui. Si Vespasien l'avait voulu,
 on aurait dressé de telle sorte l'ar-
 bre généalogique de la maison Flavia,
 que les plus grands noms de l'ancien-
 ne Rome y auraient eu une place, ou
 en ligne masculine ou en ligne fémi-
 nine. On y aurait vu :

..... Stanteis in curribus Æmilianos,
Et Curios jam dimidios, humerosque minorem
Corvinum, et Galbam auriculis nasoque ca-
rentem ?

Fumosos equitum cum dictatore magistros (39).

On y aurait vu ce Murranus qui fut
 tué au temps d'Énée, et qui était le
 rejeton des plus anciens rois du pays
 latin.

Murranum hic, atavos et avorum antiqua so-
nantem

(37) Juven., sat. VIII, vs. 131.

(38) La Mothe-le-Vayer, Discours de l'Histoire,
 tom. II, pag. 160, 161.

(39) Juvenal., sat. VIII, vs. 3.

on., in Vespasiano, cap. III.

1, ibidem, cap. XXI.

idi patris concubine ex Istriâ reversæ
 ut assuerat offerenti manum præbuit.

Domit., cap. XII.

Érez., tom. XII, pag. 92, rem. (C)
 PINKET.

*Nomina, per regesque, actum genus omne Latinos,
Præcipitem scopulo, atque ingentis turbine saxi
Excutit* (40)

Il y eut des gens qui s'efforcèrent de prouver que les fondateurs de la ville de Réate, et un héros dont on voyait le monument dans une rue de Rome, et qui avait accompagné Hercule, étaient aussi les fondateurs de la famille de Vespasien; mais cet empereur fut le premier à se moquer de leur travail : il ne cacha jamais la petitesse de sa condition, et il en parlait même souvent. *Mediocritatem pristinam neque dissimulavit unquam, ac frequenter etiam præ se tulit. Quin et conantes quasdam originem Flavii generis ad conditores Reatinos, comitemque Hercules, cuius monumentum exstat, vid Salarid, referre, irrisit ultro* (41). Il n'est pas étrange que pour flatter un empereur on ait entrepris un tel travail généalogique, puisqu'on fit encore plus pour un homme qui n'était qu'un simple questeur d'Auguste. Je parle d'un Quintus Vitellius. On lui prouva par un livre fait exprès (42) que ses ancêtres avaient régné dans tout le pays latin, et qu'ils rapportaient leur extraction à Faunus, roi des aborigènes, et à Vitellia, qui avait été honorée en divers lieux comme une déesse. Cependant, selon plusieurs autres écrivains, les Vitellius descendaient d'un affranchi, ou même d'un savetier (43). On ne saurait croire combien il y avait de familles qui se vantaient d'un commencement beaucoup plus ancien que le fameux siège de Troie. Les Glabrions se disaient issus d'Énée (44). La pieuse Paule, si célèbre dans les écrits de saint Jérôme, se disait issue d'Agamemnon; et cette généalogie fut marquée dans son épitaphe, composée par saint Jérôme :

*Scipio quam genuit, Pauli fudere parentes
Gracchorum soboles, Agamemnonis inclytæ
proles
Hoc jacet in tumulo* (45).

Synésius, évêque de Cyrène au com-

- (40) Virgil., *Æneid.*, lib. XII, vs. 529.
(41) Sueton., in *Vespasiano*, cap. XII.
(42) Sueton., in *Vitellio*, cap. I.
(43) *Idem*, *ibidem*, cap. II.
(44) Herodian., lib. II, cap. III, pag. m. 70.
(45) Hieronym., *epist. ad Eustochium Virginiem*, pag. m. 514.

mmencement du V^e. siècle, issu d'Hercule, et soutenait archives de Cyrène contenaient preuves de cette extraction n'est pas inutile de marquer ses; car elles montrent que ncle ne surpasse pas en cette de chimères l'antiquité la plausible (47). Il nous fournit, côté, un exemple qu'on peut en parallèle avec celui de Vélisez ces paroles de Naudé: *dinal Mazarin*, dit-on (48) » moqua il y a plus de cinq » présence de personnes d' » et de probité, desquelles j' » d'un certain flatteur qui » tirer l'origine de la famille » armes de Mazarin de ces v » suls romains, *T. Geganius » rinus, M. Geganius Mace » Proculus Geganius Mac » M. Geganius Maecrinus I » l'ancienne Chronique de » dor, Panvinus*, en ses f » les autres historiens rom » mention, ès années à A » xviii, et *ab urbe condita » cccxiv, et cccxvii*. Et qu'i » nacer, quasi en même ter » certain prêtre d'Avignon, » *Thomas Bonnet*, de la fa » tre à la Bastille, s'il publi » tre les défenses qu'il lui » déjà faites plusieurs fois, » néalogie ou *Histoire di C » zarini*, parce qu'il en c » merveilles sans les pro » moins légitimement; ni s » cher, par titres authentiqu » coup de familles illustre » parlait, les unes avec les

(H) *Il aimait trop les pla* *ne faisait nul scrup* *servir des paroles les plus s* *pour éluder les reproches...* *exactions.*] S'y étant accoutsa condition privée, il aurai de la peine à s'en abstenir s ne; car la passion des bons une des plus incurables que

(46) Voyez les *Dissertations de B* *fin du Socrate chrétien*, pag. 63, 64

(47) Voyez les *Caractères de la* *chapitre de quelques Usages*, pag. Voyez aussi la remarque (H) de l' *VIUS*, tom. IV, pag. 288.

(48) Naudé, *Dialogue de Mazarin* 27. Ce livre fut fait l'an 1649.

savoir. Il est néanmoins tout-à-fait digne d'un grand monarque de s'abandonner aux plaisanteries burlesques comme faisait Vespasien. *Super cœcis autem, et semper aliàs commissurus, multa joco transigebat. Erat enim dicacitatis plurimæ et sic scurtis ac sordidæ, ut ne prætextatis eisdem verbis abstineret. Et tamen nulla ejus facetissima exstant, quibus et hoc: Menstrium Florum, consularum, admonitus ab eo plausum potius quàm plostra dicenda, die postero Flaurum salutavit. Expugnatus autem à quâdam, quasi amore susciperetur, cum productus pro concubitu sestertia quadraginta donasset: Monente dispensatore quemadmodum summam rationibus vellet referre, Vespasiano, inquit, adamat (49) Maximè tamen dicacitatem in formibus lucris affectabat: ut invicem aliquid cavillatione dilueret, transferretque ad sales (50). Croit-il faire oublier par des railleries l'oppression que l'on sentait sous ses maîtres?*

(49) Sueton., in Vespasiano, cap. XXII.

(50) Idem, ibidem, cap. XXIII.

VIGÉRIUS (MARC), cardinal du titre de Sainte-Marie, au delà du Tibre, était de Savone. Il fut tiré du cloître des cordeliers par Jules II, pour être élevé au cardinalat. Ensuite il fut fait évêque de Préneste et archiprêtre de l'église du Vatican. Il avait enseigné la théologie dans Padoue et dans Rome. Il mourut le 18 de juin 1516, à l'âge de cinquante et dix ans, et fut enterré sous l'épithaphe, à Sainte-Marie au delà du Tibre (A). Il fit plusieurs livres, et un entre autres pour montrer que la tunique de Jésus-Christ était inférieure à la lance de Longin (A).

(A) Tiré de l'Athenæum Romanum du sieur Augustin Oldoini, pag. 481.

(A) Il fit plusieurs livres, et un entre autres pour montrer que la tunique de Jésus-Christ était inférieure

à la lance de Longin.] L'occasion de cet ouvrage est singulière. Bajazet, empereur des Turcs, ayant deux reliques très-précieuses, savoir la tunique sans couture de Jésus-Christ, et la lance qui avait servi à percer le cœur du Messie, fit présent de cette lance au pape, et garda pour lui la tunique (1). Là-dessus il s'éleva une dispute dans l'Italie, pour savoir si le présent fait au pape valait mieux que ce que le grand-seigneur s'était réservé. On examina soigneusement si le goût d'un prince turc était bon quand il s'agissait de juger du prix des reliques. Notre Vigérius fut chargé de faire voir que le sultan n'était point sur ces matières un fin connaisseur, puisque la tunique sans couture devait céder le haut bout à la lance de Longin. En effet, la lance pénétra jusques au cœur, elle fut teinte du sang le plus vital; mais la tunique ne toucha que les parties extérieures. Bartholin a fait mention de ceci. *Insedit hæc opinio*, dit-il (2), *Marco Vigerio episcopo Prænestino et cardinali Senogalliensi in controversia quam jussu æqualium suorum de præstantia et dignitate lanceæ Longini pontifici romano à Turcarum imperatore missæ præ tunicâ inconsutâ, quam ipse Bajazetes sibi reservârat, olim ipse conscripsit, post à Simone Benigno Modrusiensi episcopo per præulum Ascensianum typis divulgatam. Tractatu quarto fol. 10, primas lanceæ defert, quia, non extrema solum, ut tunica, sed sanctissimi corporis medium attigit et nobilissima; vel fortè loca cordis; et ipsum attigit cor; ad quæ in morte Christi omnis vigor vitalis humoris, in exhausto corpore reliqui, ut ad artem muniendam, et ad proprium domicilium se contulerat: quâ fortè de causâ sanguis defluxit et aqua per lanceam. Postea paucis interjectis: Ferrum autem aquâ perfusum est, quam de fonte intimi cordis eduxit, et de micanti mucrone rubens et sanguinolentum spiculum regio sacerdotique sanguine cruentatum extitit.*

(1) Voyez l'article d'Innocent VIII, t. VIII, pag. 365, remarque (F).

(2) Thomas Bartholinus, Dissertat. de latero Christi, pag. 21, 22.

Calvin n'avait pas ouï parler de ce présent de Bajazet; car il n'en dit rien dans l'endroit où il observe que le fer de cette lance se trouve en quatre lieux différens, si l'on en croit les papistes (3). Il n'oublie pas dans ce même livre, que les Turcs se vantent d'avoir la tunique. Voici ses paroles (4): « De la robe qui estoit tissue de haut en bas sans cousture, sur laquelle fut jetté le sort, pour ce qu'elle sembloit plus propre a esmouvoir les simples a devotion, il s'en est trouvé plusieurs. Car a Argenteuil, pres Paris, il y en a une: et a Trier * une autre. Et si la bulle de saint Salvador en Hespaigne dit vray, les chrestiens par leur zele inconsideré ont fait pis que ne firent les gendarmes incrédules. Car iceux n'oserent la déchirer en pieces: mais pour l'espargner, mirent le sort dessus: et les chrestiens l'ont despecée pour l'adorer. Mais encor que respondront ilz au Turc, qui se moque de leur folie, disant qu'elle est entre ses mains? Combien qu'il n'est ja mestier de les faire plaider contre le Turc. Il suffist qu'entre eux ilz vuident leur debat. Ce pendant nous serons excusés de ne croire n'a l'un n'a l'autre, de peur de ne favoriser a l'une des parties plus qu'a l'autre, sans cognoissance de cause. Car cela seroit contre toute raison. »

Oldoïni vous donnera cette liste des écrits de notre Vigérius, *Apolo-giam contra Pisanum conciliabulum scripsit, et libellum unum decachordum christianum prænотatum, et alterum de ferro lanceæ, et Christi indumentis, eorumque dignitate* (5). Je laisse la liste des livres non imprimés (6).

(3) Calvin, Inventaire des Reliques, p. m. 29.

(4) La même, pag. 31, 32.

* Au lieu de Trier, il faut lire Trèves, dit Leclerc.

(5) August. Oldoïnus, in Athenæo romano, pag. 481.

(6) Elle est dans Oldoïni, ibidem.

VIGILANTIUS, curé d'une paroisse du diocèse de Barcelone en Espagne, était Gaulois de nation (A), et vivait vers le com-

mencement du V^e. siècle. Il composa quelques livres où il fit paraître quelque zèle de religion, mais s'étant laissé séduire par l'amour des louanges, et presumant trop de ses forces, et ayant acquis plus de politesse de style (B) que d'intelligence de l'Écriture, il expliqua mal l'une des visions du prophète Daniel, et débita quelques autres bagatelles qu'il fallut mettre au Catalogue des hérétiques (a). Saint Jérôme le réfuta (b). C'est ainsi que Gennadius a parlé de ce personnage; d'où l'on peut conjecturer qu'il n'approuvait guère la véhémence avec laquelle saint Jérôme a écrit contre Vigilantius, car on dirait, à entendre saint Jérôme, que ce prêtre était le plus maudit hérétique qui se pouvait voir (C). Les protestans n'en jugent pas de la sorte; ils se persuadent que Vigilantius condamnait avec raison les vœux de virginité, l'usage des cierges aux sépulcres des martyrs, les honneurs qu'on rendait aux saints, les prières que l'on faisait pour les morts, et les assemblées nocturnes de dévotion, etc. Il commettait du mal dans ces assemblées, et il fallut faire en ce que Vigilantius conseillait (D) il fallut les supprimer, et l'on donna une autre forme à cette espèce de dévotion. Il se peut-être quelque ressentiment personnel dans l'ardeur que saint Jérôme témoigna; car il avait été diffamé comme fauteur d'

(a) *Exposuit pravo ingenio secundam visionem Danielis, et alia locutus est frivola, quæ in catalogo hæreticorum necessario nuntur.* Gennadius, de Scriptor. ecclesiast. cap. XXXV.

(b) Tiré de Gennadius, de Scriptor. ecclesiast. cap. XXXV.

rigène, par Vigilantius, et cela à l'instigation de Ruffin (E). Il avait donné des marques d'estime à Vigilantius, que Paulin lui avait recommandé (c). Ce fut lorsque Vigilantius fit un voyage à Jérusalem. Un tremblement de terre qui arriva pendant qu'il était dans la Terre-Sainte lui fit tant de peur, qu'il se sauva tout-à-fait nu à une église (F). En sortant de ce pays-là il fut voir l'Égypte (d), et quand il fut de retour en Occident, il sema ses opinions dans les Gaules. Sa secte ne fut pas de longue durée : l'irruption des barbares la fit périr ; l'irruption, dis-je, que les barbares firent peu après en ce pays-là, et dont les erreurs de cet hérétique furent la cause, si l'on en croit l'annaliste de l'église (G). Je n'ai que deux fautes à objecter à M. Moréri (H).

(c) Voyez la dernière remarque.

(d) Hieron., Epist. LXXV.

(A) Il était Gaulois de nation.] Gennadius l'assure formellement (1); mais on l'accuse de se tromper, et l'on se fonde sur saint Jérôme, qui a donné à Vigilance l'épithète *Calaguritanus*. *Fuit ipse natione Hispanus, patriâ Calaguritanus, ut idem S. Hieronymus tradit, ex quo Gennadius redarguitur* (2). J'aimerais mieux me fonder sur saint Jérôme, pour justifier Gennadius ; car un homme qui a fait mention de plusieurs monstres, et qui a dit nommément que Gérion est né en Espagne, *triformem Geryonem Hispaniæ prodiderunt* (3), et qui ajoute que la seule Gaule n'en avait jamais eu, et qu'elle avait toujours abondé en braves gens, et en personnes éloquentes ; mais que tout d'un coup

Vigilantius s'est élevé, et a combattu l'esprit de Notre-Seigneur ; un homme, dis-je, qui arrange de la sorte ses périodes, veut-il que l'on croie que cet hérétique est né en Espagne, et non dans les Gaules ? Il est certain que si l'on voulait signifier que Vigilantius était Gaulois, et qu'il n'était pas Espagnol, on s'exprimerait comme saint Jérôme. *Cacum describit Virgilius, triformem Geryonem Hispaniæ prodiderunt. Sola Gallia monstra non habuit, sed viris semper fortissimis et eloquentissimis abundavit. Exortus est subito Vigilantius, seu verius Dormitantius, qui immundo spiritu pugnet contra Christi spiritum* (4). Voici un autre passage où saint Jérôme marque plus expressément la patrie de Vigilance, et avec une précision qui ne permet pas de douter qu'il ne le fasse natif du pays qu'on nomme présentement Cominges. *Nimirum respondet generi suo (Vigilantius) ut qui de latronum et convenarum natus est semine : quos Cn. Pompeius, edomitâ Hispaniâ, et ad triumphum redire festinans de Pyrenæi jugis deposuit, et in unum oppidum congregavit ; undè et convenarum urbs nomen accepit. Hucusque latrocinetur contra ecclesiam Dei : et de Vectonibus, Arebais, Celtiberisque descendens incurset Galliarum ecclesias, porletque nequaquam vexillum Christi, sed insigne diaboli. Fecit hoc idem Pompeius, etiam in Orientis partibus ; ut Cilicibus et Isauris piratis, latronibusque superatis, sui nominis inter Ciliciam et Isauriam conderet civitatem. Sed hæc urbs hodiè servat scita majorum, et nullus in ea ortus est Dormitantius. Galliæ vernaculum hostem sustinent, et hominem moti capitis, atque Hippocratis vinculis alligandum, sedentem cernunt in ecclesiâ* (5). Pourquoi donc, demandera-t-on, s'est-il servi de l'épithète *Calaguritanus*, et cela d'une manière qui témoigne qu'il prend ce mot au même sens que s'il eût voulu marquer le pays natal de Quintilien (6) ? Pour toute réponse à cette difficulté, je vous renvoie au savant M. de Marca : je ne doute

(1) *Vigilantius presbyter natione Gallus*. Gennadius, de Script. eccles., cap. XXXV.

(2) Baronius, ad ann. 406, num. 40.

(3) Hieronym., epist. adv. Vigilant., pag. m. 548.

(4) *Idem, ibidem.*

(5) *Idem, ibidem, pag. 551.*

(6) *Idem, ibidem, pag. 549.*

point qu'il ne la lève pleinement dans une Dissertation que je n'ai point lue, et que je connais seulement par ces paroles de M. l'abbé de la Roque : « Comme ce n'est pas un » déshonneur à un homme d'être » d'un pays qui en a produit de » méchans, et qu'un historien est » obligé de dire toujours la vérité, » M. de Marca, dans un discours » qu'il fait sur la patrie de Vigilantius, que ce monstre a déshonorée par ses erreurs, corrige la bévue que presque tous les historiens ont faite touchant cet hérétique, en faisant voir qu'il n'est pas de *Calaguris*, ville d'Espagne, mais de *Calaguri*, petite bourgade proche la ville de Saint-Bertrand, dans le diocèse de Cominges. C'est ce que Baronius n'a pas bien su, et que l'on peut sûrement corriger dans le nouveau Dictionnaire de M. Moréri (7). » Je laisse les observations d'Hadrien Valois contre saint Jérôme. Ce savant critique montre (8) que ce père s'est contredit, vu que la situation des lieux ne souffre point que les mêmes gens descendent des Vectons (9), des Arebaces, des Celtibères, et des voleurs que Pompée rassembla : le père Pagi promet de répondre en faveur de saint Jérôme aux objections de M. de Valois (10), et il dit par avance qu'au lieu de *Vectonibus* il faut lire, non pas *Veronibus* (11), mais *Vasconibus*. Cette correction ne lèvera point les difficultés à l'égard d'*Arebaces Celtibérique*. Cela soit dit en passant.

Notez que le juriconsulte Jacques Valdès a conjecturé que l'épithète *Calaguritanus* a pu être prise de quelque ville des Gaules; car il ne veut point convenir que Vigilance soit Espagnol. *Gallus*, dit-il (12), à *Gennadio* de Script. Eccles. dicitur

(7) Journal des Savans du 31 mars 1681, pag. 120, édition de Hollande, dans l'extrait des Opuscules de M. de Marca, publiés pour la première fois l'an 1681.

(8) Hadrian. Valesius, Notit. Galliar., p. 157.

(9) Ou Vectons.

(10) Pagi, Lettre à M. l'abbé Nicaise, datée du 1^{er} d'octobre 1696 : elle fut d'abord imprimée in-4^o, et puis dans les Nouvelles de la République des Lettres, mois de juillet 1699.

(11) C'est la conjecture de M. Valois, Notit. Galliar., pag. 157.

(12) Jacobus Valdesius, de Dignitate Hispanie, cap. IX, num. 17, pag. m. 204.

et *quamvis Calaguritanus à B Hieronymo nuntiatur in princ. adversus Vigilantium, et à Varonio, 5^o tom., anno 406, et Pampilonensem dicat Mariana de Reb. Hisp. libr. 4, c. 20, tamen non Hispanum appellant, sed potius videntur Gallum nunciare, cum tunc monstra Gallie nasci hereticorum dixerint, et potuit esse Calaguritanum aliud oppidum Gallie, vel ibi presbyterum fuisse, ut Barchinonæ, non tamen natum.* Dans un autre endroit il allègue saint Jérôme qui témoigne que l'Espagne n'a point produit d'autre hérétique que Priscillien (13).

(B) *Plus de politesse de style.* C'est ainsi que l'on peut traduire avec M. du Pin (14) le *lingua politus* de Gennadius. Je remarque cela afin qu'on voie plus d'opposition entre saint Jérôme et Gennadius. Celui-là dit que Vigilance écrivait très-mal : *Miseruntque libros per fratrem Sisinnium quos inter crapulam stertens evomuit. . . . Est quidem imperitas et verbis et scientiâ, et sermone inconditus, ne vera quidem potest defendere* (15). Gennadius, qui savait ce jugement de saint Jérôme, n'a pas laissé de reconnaître que Vigilance avait un langage poli. Il a voulu dire sans doute, non pas que cet hérétique parlait poliment et écrivait grossièrement, mais que l'on trouvait de la politesse dans ses écrits. Il juge donc de lui tout autrement que saint Jérôme, et il est plus digne de foi; car quand on réfute un homme avec l'aigreur qui éclate dans l'écrit de saint Jérôme, on n'avoue presque jamais qu'il écrive bien, on tâche de l'exposer de toutes parts au mépris de ses lecteurs.

(C) *On dirait, à entendre saint Jérôme, que ce prêtre était le plus maudit hérétique qui se pût voir.* Il le traite de Samaritain et de Juif, d'homme puant à qui il fallait couper la langue, et de monstre furieux qu'il fallait lier. *Ais, Vigilantium,*

(13) *Regio enim Hispana ut B. Hieronymus, c. 17, in Esaiam, inquit, monstra hereticorum non generavit et unum partem Priscilliani et abortivum et impium pia mater procul à se abiecit, pariterque abiecit.* Idem, ibidem, cap. XIX, num. 73, pag. 398.

(14) Dupin, Bibliothèque des Auteurs ecclésiastiques, tom. III, pag. 158, édition de Hollande.

(15) Hieron., advers. Vigilant., pag. m. 55.

qui xat' ἀντίπαρσι hoc vocatur nomine, nam *Dormitanti*us rectius diceretur: os foetidum rursus aperire, et putorem spurcissimum contra sanctorum martyrum proferre reliquias; et nos, qui eas suspicimus, appellare cinerarios et idolatras, qui mortuorum hominum ossa veneremur. O infelicem hominem, et omni lacrymarum fonte plangendum, qui hæc dicens, non se intelligat esse Samaritanum et Judæum (16). . . . O præcidendam linguam à medicis, immò insanum curandum caput: ut qui loqui nescit, discat aliquandò reticere. Ego vidi hoc aliquandò portentum, et testimoniū Scripturarum, quasi vinculis Hippocratis, volui ligare furiosum: sed abiit, excessit, evasit, erupit, et inter Hadriæ fluctus, Cotiique regis Alpes in nos declamando clamavit. Quidquid enim amens loquitur, vociferatio et clamor est appellandus (17). Il nomme les paroles de Vigilantius un vomissement très-impur d'ivrogne (18). Il dit dans un autre endroit que la conduite des sectateurs de ce personnage n'est pas tant leur propre action que celle des diables qui habitent en eux. *Quales nuper sub magistro cerebroso in Gallia pullulaverunt qui basilicas martyrum declinantes nos qui ibi orationes ex more celebramus, quasi immundos fugiunt. Hoc autem non tam illi faciunt quam habitantes in eis daemones, fortitudinem et flagella sancti cineris fugientes* (19). Il le dit nommément de Vigilance, *Sentio, sentio, infelicissime mortalium, quid doleas, quid timeas. Spiritus iste immundus, qui hæc te cogit scribere, sæpè hoc vilissimo tortus est pulvere, immò hodieque torquetur: et qui in te plagas dissimulat, in ceteris confitetur* (20). Notez que l'évêque de Vigilance acquiesçait à la doctrine de ce prêtre. Saint Jérôme le trouve mauvais: il aurait voulu qu'avec une verge de fer on eût brisé ce vaisseau de terre (21).

S'il y a beaucoup d'excès dans ces invectives, je ne pense pas qu'il y en ait moins dans la description que saint Jérôme nous donne des opinions de Vigilance. Je crois qu'on lui faisait la même injustice que l'on fait aux protestans. Il désapprouvait l'honneur religieux que l'on rendait aux reliques, et là-dessus on l'accusa d'avoir en horreur et la mémoire et les ossements des martyrs, et de s'éloigner de leurs sépulcres comme d'un lieu rempli de charognes. Mais qui ne sait la différence qui se rencontre entre haïr une chose, et ne lui point rendre un culte de religion? Je ne saurais croire que les sentimens de Vigilance à l'égard du célibat fussent tels qu'on les représente. Sans doute il se contentait de dire que le mariage doit être permis aux ecclésiastiques, et qu'il ne faut point s'engager par vœu à la continence. Pour rendre odieuse cette doctrine, on divulgua qu'il condamnait et qu'il détestait le célibat, et qu'il regardait comme inhabiles au sacerdoce ceux qui n'avaient point de femme. On broda encore cette fausse glose; on soutint que selon lui il fallait donner des preuves incontestables d'un mariage consommé et fructifiant lorsqu'il s'agissait de l'ordination, et qu'il ne fallait pas s'y présenter sans être suivi d'une épouse qui fût grosse, ou qui portât son enfant entre ses bras. Il n'y a nulle apparence qu'il fût pratiquer, ou qu'il enseignât de telles sottises. Que voulez-vous donc que l'on juge, ou de la bonne foi de saint Jérôme, ou de celle des délateurs qui lui apprirent des nouvelles de cet hérétique? Considérez bien les paroles de ce saint docteur. *Proh nefas, episcopos sui sceleris dicitur habere consortes (Vigilanti*us); *si tamen episcopi nominandi sunt, qui non ordinant diaconos, nisi prius uxores duxerint, nulli ocelibi credentes pudicitiam, imò ostendentes quàm sanctè vivant, qui malè de omnibus suspicantur. Et nisi prægnantes uxores viderint clericorum, infantesque de ulnis matrum vagientes, Christi*

child esse presbyter dicitur, acquiescere furori ejus, et non virgè apostolicà, virgè que ferreà confringere vas inutile, et tradere in interitum carnis, ut spiritus salvus fiat. Idem, epist. ad Riparium, pag. 545.

(16) Hieron., epist. ad Riparium, pag. m. 543.

(17) Ibidem, pag. 545.

(18) Eructaret immundissimam crapulam. Ibidem. Conférez ce que dessus, citation (5).

(19) Idem, in Isaiam, cap. LXXV. Apud Baron., ad ann. 406, num. 43.

(20) Idem, epist. adv. Vigilant., p. 558, 559.

(21) *Mirror sanctum episcopum, in cujus paro-*

sacramenta non tribuunt (22). Il répète la même chose à la fin de son ouvrage (23). Pour peu que l'on eût continué les broderies, on aurait imputé à Vigilance une discipline qui renouvelait le *jus trium liberorum* en faveur des ecclésiastiques ; je veux dire qui accordait des exemptions et des privilèges aux clercs dont les femmes n'avaient pas été stériles. On eût soutenu que les statuts de sa discipline assignaient les meilleures prélatures et les plus beaux bénéfices, non pas à ceux qui avaient le plus de vertu et le plus de silence, mais à ceux qui avaient le plus d'enfans. On eût dit qu'il soumettait à des peines canoniques les clercs mariés qui ne pouvaient pas montrer des héritiers issus de leur corps. On eût soutenu qu'à l'égard même des laïques il renouvelait tous les anciens réglemens du paganisme qui attachaient au célibat une espèce de flétrissure, et un dommage réel. On eût divulgué cent autres choses de cette nature.

(D) *Il se commettait du mal dans ces assemblées, et il fallut faire enfin ce que Vigilantius conseillait.* En ce temps-là c'était la coutume de passer les nuits dans les églises lorsqu'on célébrait certaines solennités. La jeunesse profitait de cette occasion pour des parties de galanterie, et il se trouvait des femmes qui, se prévalant de la conjoncture, se plongeaient dans l'impureté ; ce qu'elles n'auraient pu faire si elles étaient demeurées dans leurs logis. Il est donc certain que Vigilance condamnait avec raison ces assemblées nocturnes, qui fournissaient tant d'occasions de pécher. Voyez ce que je rapporte dans la remarque (D) de l'article THESMOPHORIES. Saint Jérôme ne nia point que ces veilles ne fussent accompagnées de plusieurs désordres ; mais il soutint que cela ne prouvait pas qu'on les dût rendre plus rares : il alléguait que ceux qui péchaient dans ces rencontres trouveraient bien sans cela le moyen de se

souiller ; qu'on se prévalait par conséquent d'une occasion qui présente que rarement ; et que les veilles du jour de Pâques n'étaient point exemptes de ces coups de pudicité ; et qu'ainsi il faudrait abolir si les raisons de son contraire étaient bonnes ; mais que tout, quoique les méchans aient fait de ces choses, il ne s'ensuit pas qu'on en doive abolir l'usage. J'en porte ses paroles. *Error autem culpa juvenum, vilissimarumque mulierum, qui per noctem sæpeprehenditur, non est religiosus libus imputandus ; quia et in Paschæ tale quid fieri plerumque vincitur : et tamen paucorum non præjudicat religioni : absque vigiliis possunt errare suis, vel in alienis domibus. Quorum fidem Judæ proditio destruxit. Et nostras ergo vigiliæ aliorum vigiliæ non destruere potius pudicitie vigilare cogit qui libidini dormiunt. Quod fecisse bonum est, non potest esse, si frequenter fiat : aut qua culpa vitanda est, non quod sæpe, sed ex eo, quod quando, culpabile est. Non minus itaque diebus Paschæ : expectata diu adulterorum delectatione compleantur : ne occasione candi uxor inveniat, ne maritus possit recludi clave. Ardenti titur. quidquid est varius* (24). facile de montrer qu'il y a du gisme dans chacune des raisons de saint Jérôme, mais il me semble dire que l'événement les rend justifiées. Vigilance, car on abolirait ces assemblées nocturnes, ne pourrait faire cesser les impuretés qu'elles commettaient (25). On se souvient ici d'un mandement que M. de Paris fit publier l'année 1610 pour remédier à un semblable désordre. Observons, par occasion, que les assemblées des fidèles, basiliques des martyrs, furent converties à un autre inconvénient qui apportait de quoi faire bon usage, on s'y enivrait. Cet abus régnoit encore dans l'Afrique au te

(22) Hieron., adv., Vigilant., pag. m. 549.

(23) *Tota nocte vigilabo, et sociis illius, immo discipulis, vel magistris, qui nisi tumentes uteros viderint feminarum, maritos earum Christi ministerio arbitrantur indignos. Idem, ibidem, pag. 564.*

(24) Hieron., adv. Vigil., pag. 557.

(25) Voyez l'article THESMOPHORIES, volume, pag. 124, citation (36).

int Augustin (26); mais on l'avait déjà aboli en plusieurs autres endroits. La corruption de l'homme est si grande, qu'elle trouve jusque dans les exercices de la dévotion une ample matière de se produire.

(E) *Il avait été diffamé comme fauteur d'Origène, par Vigilantius, et cela à l'instigation de Ruffin.*] Vous trouverez les preuves de tout ceci dans Baronius : vous y verrez que Ruffin, étant à Jérusalem, disposa Vigilantius à être mal avec saint Jérôme (27). Vous y verrez que Vigilance, depuis sa sortie de la Palestine, médissait de saint Jérôme partout. *Dimisisti Ægyptum et cunctas provincias reliquisti in quibus sectam tuam liberâ plerique fronte defendunt, et elegisti me ad insectandum qui omnia contra ecclesiam dogmata reprehendo, et publicâ voce condemnno* (28). Vous y verrez que cette secte de Vigilance n'a point de rapport aux opinions particulières qu'il débita depuis dans les Gaules, mais aux médisances qu'il faisait courir contre saint Jérôme, qu'il accusait d'origénisme, pour lui imputer une conduite inégale (29), et un procédé assez ordinaire aux zéloteurs. Ils condamnent dans leur prochain ce qu'ils font eux-mêmes. D'ailleurs, vous y trouverez que ce saint docteur niait qu'il eût accusé d'hérésie Vigilantius. *Unde adversus Ruffinum, illum in se concitantem, ipse et Hieronymus hæc ait : (*) In Vigilantii nomine quid somnies, nescio. Hi enim eum scripsi hæreticâ apud Alexandriam communione maculatum; da librum, profer epistolam; nequàm omninò reperies. E infelix : Ego in Vigilantio tibi respondi. Idem enim accusabat, quæ tu posuisti et amicus laudas, et inimicus accusas. Nimirum quòd ille diceret*

(26) Voyez l'épître LXIV de saint Augustin. dit dans le chapitre XXVII du VIII^e. livre de la Cité de Dieu, que les plus sages n'apportaient pas leur souper aux églises des martyrs. Voyez aussi le II^e. chapitre du VI^e. livre de ses Confessions, et saint Ambroise, lib. de Heliâ et Jeju-
o, cap. XVII.

(27) Baronius, ad ann. 406, num. 41, ex Hieronymi apologiâ II.

(28) Hieron., epist. LXXV, apud Baron., ibidem, num. 42.

(29) Saint Jérôme déclamaient beaucoup contre les origénistes.

(*) Hieron., Apolog. 2.

sanctum Hieronymum Origenis errores sectari; nam subdit : Scio à quo illius contra me rabies concitata sit, novi cuniculos tuos. Hæc sanctus Hieronymus. Agebat enim id astutè Ruffinus, ut esset qui Origenis hæresis accusaret. Hieronymum, qui ipsum Ruffinum et alios omnes origénistas ejusdem Origenis errorum insimularet; ipsumque talionis pœnam subire cogeret, ut quem in origénistas ipse gladium exacuerat, in sua se præcordia convertisse non ignoraret (30). J'ai rapporté (31) un passage où saint Jérôme se plaint que Vigilance le décriait entre la mer Adriatique et les Alpes. Concluez de tout ceci qu'il était possible qu'un ressentiment personnel enflammât le zèle que l'on témoigna pour la vérité.

(F) *Il se sauva tout-à-fait nu à une église.*] Saint Jérôme lui reprocha cette frayeur, et le mauvais spectacle qu'il donna de sa vergogne aux yeux des fidèles. *In hac provinciâ cum subitus terræ motus, noctis medio omnes de somno excitasset, ut prudentissimus et sapientissimus mortalium, nudus orabas, et referebas nobis Adam et Evam de Paradiso. Et illi quidem apertis oculis erubuerunt, nudos se esse cernantes, et verenda texerunt arborum foliis; ut et tunicâ, et fide nudus, subitoque timore perterritus, et aliquid habens nocturnæ crapulæ, sanctorum oculis obscœnam partem corporisingerebas, ut tuam indicares prudentiam* (32). Notez qu'il l'accuse éternellement comme ici d'être un ivrogne.

(G) *Les erreurs de cet hérétique furent la cause, si l'on en croit l'analyse de l'église.*] C'est de Baronius que je veux parler. Lui et cent autres écrivains célèbres se sont fait un lieu commun de donner les hérésies pour la cause des plus grands fléaux de la justice de Dieu; je parle des fléaux qui châtient indifféremment les sectateurs de l'erreur et ceux qui l'ont combattue; car, par exemple, les malheurs dont les Gaules furent accablées ne firent

(30) Baronius, ad ann. 406, num. 41, ex Hieronymi Apologiâ II.

(31) Dans la remarque (C), citation (17).

(32) Hieron., adv., Vigilant., pag. m. 559.

pas plus de quartier aux orthodoxes qu'aux disciples de Vigilantius. Tous les partis se plaisent à faire valoir ce lien commun, sans se souvenir que les païens s'en servirent contre les premiers chrétiens (33). Quoi qu'il en soit, citons les paroles de Baronius : elles nous apprennent que les livres de saint Jérôme ne firent point taire les sectateurs de Vigilance, et qu'il fallut que Dieu employât bien d'autres machines pour réprimer cette hérésie. *Porro quod posthac siluerit infans hæresis, nec amplius ad multa sæcula audita fuerit : haud scias brevem illam Hieronymi scriptionem esse veritam, ut caput tollere amplius ausa non fuerit. Non enim ea est natura hæreticorum, ut victi cedere sciant, et dent manus ratione convicti : sed prostrati licet, pertinaciori audacia surgant, restituantque acriora certamina. Sed undè accidit ut sileret ? audi : (*) Terribilis Deus in consiliis super filios hominum, vocavit gentes ab extremis terræ : immisitque in Gallias, in eamque potissimum partem grassari sivit, in quâ hæresis nefanda plantata est : adeò ut sub barbarico gladio magis de vitâ tuendâ contendere, quàm de dogmatibus licuerit disputare. Creduntur autem è barbaris illi esse sublati, quorum nulla unquam fuit postea vox audita. Ecce tibi quid soleant vehere secum, vel post se ducere hæreses, clades nimirum ; provinciarum ; quod multis exemplis sæpè omnibus sæculis, et hoc ipso infelicius contigit demonstrari (34).* Les amis de Vigilance ne pourraient-ils pas soutenir que les Gaules furent ainsi affligées pour n'avoir pas embrassé les vérités qu'il leur annonçait ? Que leur opposerait-on ? Il en faudrait venir à cette thèse, j'ai raison, vous vous trompez. Mais chacun ne tiendra-t-il pas ce langage ? n'a-t-il pas autant de droit qu'un autre à la pétition du prince, si une fois elle passe ? Il n'est donc rien de plus frivole que les réflexions de Baronius.

(H) *Je n'ai que deux fautes à objecter à M. Moréri.] La 1^{re}. consiste*

(33) Voyez le deuxième article VERGILIUS, dans ce volume, pag. 359, remarque (D).

(*) Psalm. 95.

(34) Baronius, ad ann. 406, num. 52, pag. m. 330.

en ce qu'il dit que saint Paulin avait entretenu Vigilance malade à Barcelone. C'est se tromper quant au lieu, car voici les paroles de saint Paulin, rapportées par Baronius (35) : *Vigilantius quoque noster in Campaniâ, et antequàm ad nos veniret : et postquàm pervenit vi febrium laboravit, et ægritudinè nostrâ qui et ipse sociale membrum erat salativo (36) dolore compassus est.* On ne voit point là que saint Paulin ait entretenu Vigilance : on y voit seulement qu'ils furent tous deux malades en même temps. Je veux croire néanmoins que saint Paulin fit tout-à-fait bien les honneurs de sa maison. Sa bonté, son honnêteté, sa piété, me le persuadent ; et d'ailleurs il avait beaucoup d'estime pour Vigilantius, et il l'avait fort recommandé à Barcelone (37). Il le recommanda à saint Jérôme ; et sa lettre fut efficace, comme il paraît par ces paroles de la réponse : *S. Vigilantius presbyterum quâ aviditate suscepimus discas litteris (38).* Saint Jérôme ajouta foi au bon témoignage qu'on rendait à Vigilance dans la lettre de recommandation. Mais quelque temps après, en écrivant contre cet homme, il marqua qu'il se repentait de s'être fié à ce témoignage de Paulin. Rapportons cela un peu au long : *Credidi sancti presbyteri Paulini epistolis, et illi super nomine tuo non putavi errare iudicium. Et licet statim acceptum et stolidum, ἀσύνετον sermonem non intelligerem : tamen rusticitatem simplicitatem magis in te arbitrabar quàm vecordiam. Nec reprehendi sanctum virum : maluit enim apud me dissimulare quod noverat, quam portitorem clientulum suis litteris abusare. Sed memetipsum arguo, et alterius potius acquievi quàm meo iudicio ; et oculis aliud cernentibus, aliud schedulæ credidi, quod videbam (39).* La 2^e. faute de M. Moréri est de dire que Vigilance traitait d'illusions les miracles qui se fa-

(35) Paulinus, epist. I ad Severum, apud Baron., ad ann. 406, num. 40, pag. 324.

(36) Quelques manuscrits portent secus.

(37) Baronius, ad annum 406, num. 40, p. 324.

(38) Hieronymus, epist. XIII, apud Baron.

(39) Idem, epistolâ LXXV, apud Baronium, ibidem, num. 41, pag. 324, 325.

étaient aux tombeaux des saints martyrs. C'est calomnier Vigilance; et je m'étonne que Baronius ait avancé une telle calomnie, puisqu'il ne fallait pour la connaître que considérer les paroles qu'il rapporte de saint Jérôme. *Idem nebulo respuens sanctorum reliquias addebat illud horrendum dictum, signa apud eas fieri sôlita, demonum esse præstigias* (40). C'est l'accusation atroce que Baronius intente à cet hérétique, et voici comment il la prouve: *Nisi sortè in morem gentilium, impiorumque Porphyrii et Eunomii has præstigias demonum esse confingas* (41). Il est visible que ces paroles de saint Jérôme témoignent que Vigilance ne donnait pas prestiges du diable les signes qui se faisaient sur les tombeaux des martyrs. Saint Jérôme n'aurait pas parlé comme il a fait, s'il avait vu, ou dans l'écrit de son adversaire; ou dans les lettres détractatrices, l'opinion que Baronius impute à ce prétendu hérésiarque. Il est réfutée comme un sentiment positif de Vigilance, et non pas comme un subterfuge dont il suppose que l'on se pourrait servir. Quand on prévient une objection, quand on parle ainsi à son adversaire, peut-être m'alléguerez-vous une telle chose; que sais-je si vous ne prétendez pas, comme faisaient les païens, etc., il est sûr que l'adversaire n'a rien dit de tout cela. Notez que la calomnie de Baronius se trouvait dans bien des auteurs, Linnæus l'avait déjà avancée; je le cite pour faire voir son manque de jugement. *Porphyrius, Eunomius, Eusebius, Vigilantius, aliqui Hagio-præstiges sanctorum miracula dicebat esse demonum præstigias* (42). Pratéolus adopte tout ce passage (43). Le jésuite Gaultier (44) l'adopte aussi sous la caution de Pratéolus. Mais ce qui me surprend davantage est de voir que M. Godeau ait affirmé cette calomnie (45). C'est de lui que M. Moréri l'a copiée.

VILLAMARINI (ISABELLE), femme du prince de Salerne. Voyez la remarque (B) de l'article CAPYCIUS.

VILLARÉAL (EMMANUEL FERNANDEZ), auteur plagiaire d'un livre qui lui fit avoir une pension du cardinal de Richelieu, fut brûlé à Lisbonne pour le judaïsme (A). Il avait été consul de la nation portugaise à Rouen, et il fit un livre contre Caramuel pendant qu'il y exerçait cette charge.

(A) *Auteur plagiaire. fut brûlé. pour le judaïsme.*] J'apprends de M. le Laboureur toutes ces particularités: il les rapporte ensuite d'une observation qu'il a faite contre les généalogistes qui ont débité que le cardinal de Richelieu descendait du mariage de Guyonne de Laval avec François du Plessis. Il montre que c'est une fausseté, et par conséquent, ajoute-il (1), il faut supprimer tout le livre entier; fait en espagnol par un Portugais nommé Ville-Réal, depuis brûlé pour le judaïsme à Lisbonne, fameux plagiaire, qui le copia sur le sieur du Chesne, pour faire descendre le cardinal de Richelieu, par l'alliance de Laval, des rois de Castille et de Portugal, et qui ne laissa pas de profiter d'une bonne pension. Je m'étonne que don Nicolas Antoine ne dise rien de la mort tragique de cet écrivain: il se contente de donner le titre des deux ouvrages dont j'ai fait mention dans le corps de cet article, et d'observer qu'ils furent écrits pendant que l'auteur était à Rouen, consul des marchands portugais (2). Le premier de ces deux livres est intitulé; *El Politico Christiano, ó Discurso politico de la Vida y Acciones del Cardinal de Richelieu* (3); et l'autre, *Anti-Caramuel* (4), ó *Defensa del Mani-*

(40) Baronius, *ibidem*, num. 50, pag. 329.

(41) Hieron., s. Vigilant., *apud* Baronium, *ibid.*

(42) Lindæus, in Dubitantii dialogo II, pag. 207.

(43) Præteolus, in Elencho Hæres., p. m. 512.

(44) In Tabulâ Chronograph., pag. m. 372.

(45) Godeau, Histoire de l'Eglise, à l'ann. 406.

(1) Le Laboureur, Additions aux Mémoires de Castelnau, tom. II, pag. 303.

(2) Nicol. Antonius, Biblioth. Scriptor. hisp., tom. I, pag. 267.

(3) Il fut traduit en français, et imprimé à Paris, l'an 1643, in-4°. Idem, *ibidem*.

(4) Il fut imprimé à Paris, l'an 1643. Nicol. Antonius, Biblioth. Scriptor. Hisp., t. I, p. 267.

festo del Reino de Portugal. Voyez les Anti de M. Baillet (5).

(5) *Au tome VI, art. CXVII, § 1, dans l'édition des Jug. des Savans de Baillet, de 1725, in-4^o.*

VILLARS (a). La maison de M. le maréchal de VILLARS est ancienne et considérable. Sa généalogie, rapportée dans le nouveau Dictionnaire de Moréri, et dans le père Anselme, des grands Officiers de la Couronne, commence seulement par PIERRE DE VILLARS, mari de Suzanne Joubert; mais les mariages et les alliances sont si connus et si constants jusques à Barthélemi de Villars I^{er}. qu'il y a lieu de s'étonner que l'on ait oublié plusieurs de ses ancêtres, qui méritaient bien que l'on allât jusques à eux. Ses alliances et celles de ses successeurs doivent aisément persuader qu'il n'était pas le premier de sa race. BARTHÉLEMI DE VILLARS I^{er}., après avoir servi long-temps Charles VII contre les Anglais, se retira à Lyon. Il possédait des terres considérables en Bresse, et il épousa, en 1389, Marguerite Thomassin, fille de Pierre Thomassin, seigneur de la Forêt, hors la ville de Lyon, et de plusieurs autres terres, d'une bonne et ancienne famille. Il eut pour fils PIERRE DE VILLARS, lieutenant pour le roi du bailli de Mâcon, sénéchal de Lyon, qui épousa Marie le Charon, fille d'Antoine le Charon, seigneur de Vessieux, qui eurent pour fils CAMION DE VILLARS, qui, en 1443, vivait avec Hélène Palmier, sa femme, fille de noble Pierre Palmier.

(a) *Mémoire communiqué pour la troisième édition, en 1714. [Et qui a été omis par tous les éditeurs, ceux de 1734 exceptés.]*

JEAN DE VILLARS, leur fils, épousa Marie Thomassin, sa parente, fille de Bonnaventure, seigneur de Saint-Barthélemi, premier président au parlement de Grenoble, et sœur d'Antoine Thomassin, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem, commandeur des commanderies de Lyon et de Saint-Paul en Dauphiné, grand maréchal de l'ordre. Jean de Villars fut père de PIERRE DE VILLARS II, qui épousa Jeanne Despeisses. Ils eurent pour fils BARTHÉLEMI DE VILLARS II, qui servit Louis XII, sous le seigneur de la Trimouille, et se maria, en 1505, avec Marie Haranc de la Condamine. PIERRE DE VILLARS III, leur fils, servit en Flandre et en Italie, sous le maréchal de Lamarck. C'est celui par qui l'auteur du nouveau Dictionnaire de Moréri commence seulement la généalogie de la maison de Villars, et qui eut de Suzanne Joubert, FRANÇOIS DE VILLARS, CLAUDE DE VILLARS, premier de nom, et PIERRE, qui fut évêque de Mirepoix, et ensuite archevêque de Vienne en Dauphiné. Claude de Villars I^{er}., seigneur de la Chapelle, second fils de Pierre III, et de Suzanne Joubert, s'étant retiré à Condrieu dans les biens que son père lui avait laissés, fut marié avec Charlotte Gayan, fille de Jean, seigneur de Rochevieille, dont il eut CLAUDE DE VILLARS II, seigneur de la Chapelle, chevalier de l'ordre du roi, gentilhomme ordinaire de sa chambre, et NICOLAS DE VILLARS, évêque d'Aggen. Claude de Villars II épousa, en 1591, Anne de Fay, fille de Jean, baron de Virieux, che

er de l'ordre du roi, et de
 use de Varèy, dont il eut
 UDE DE VILLARS III, baron de
 clas, seigneur de la Chapelle
 autres terres, gentilhomme
 la chambre du roi, et PIERRE
 VILLARS, quatrième archevê-
 de Vienne, qui avait été
 adjuteur de JÉRÔME DE VILLARS,
 grand-oncle, troisième ar-
 chevêque, qui avait succédé à
 PIERRE DE VILLARS, son frère,
 second archevêque, lesdits Jé-
 rôme et Pierre, fils de FRANÇOIS
 VILLARS, fils aîné de Pierre
 , et de Suzanne de Joubert.
 François de Villars avait aussi
 un fils BALTHASAR DE VILLARS,
 premier président au parle-
 ment de Dombes, premier pré-
 sident et lieutenant général à
 Lyon, magistrat d'un mérite
 et d'une vertu éminente, et plu-
 sieurs autres filles mariées dans
 la province dans des familles
 distinguées, aussi-bien que celles
 de Balthazar de Villars, qui ne
 eut point de fils. Il ne faut
 pas passer sous silence que Bar-
 thélemi de Villars II avait eu de
 Marie Haranc de la Condamine,
 non-seulement Pierre de Vil-
 lars, mari de Suzanne Joubert,
 mais encore BARTHÉLEMI DE VIL-
 lars, qui mourut à la guerre; et
 JÉRÔME DE VILLARS, son troisième
 fils, qui servit François I^{er}., et
 mourut à la bataille de Céri-
 les, lequel ayant quitté le ser-
 vice eut en partage les grands
 biens que Barthélemi de Villars,
 son père, possédait à Miribel en
 Savoie; il y épousa Marie de Can-
 de; fille d'Hugonin de Candée,
 comte de Charles, duc de Savoie,
 le Malheureux, dont il eut
 plusieurs autres enfans Philippe de

Villars, qui fut page, et ensuite
 premier maître d'hôtel de Phi-
 libert Emmanuel, duc de Savoie.
 Philippe de Villars épousa Louise
 de Malivert: ils eurent pour fils
 un CLAUDE DE VILLARS, qui ven-
 dit tous ses biens de Bresse, et se
 retira auprès de N. de VILLARS,
 évêque d'Agen, son cousin, et
 y épousa Jeanne Olivier, d'an-
 cienne noblesse de la province
 d'Agénois: ils eurent plusieurs
 enfans, mais cette branche est
 finie. CLAUDE DE VILLARS III,
 baron de Maclas, seigneur de la
 Chapelle, fils de Claude de Vil-
 lars II, et d'Anne de Fay, épou-
 sa en 1620 Charlotte de Noga-
 ret Cauvisson, fille d'Aymard de
 Nogaret Cauvisson, baron de
 Saint-Alban, chevalier de l'ordre
 du roi, et de Louise de Montra-
 nel, dont il eut PIERRE IV, MAR-
 QUIS DE VILLARS, chevalier des
 ordres du roi, lieutenant géné-
 ral de ses armées, conseiller d'é-
 tat d'épée, ambassadeur pour sa
 majesté en Espagne, en Pié-
 mont, et en Danemarck; HENRI
 DE VILLARS, cinquième archevê-
 que de Vienne; CHARLES, cheva-
 lier de Malte, et plusieurs filles,
 et entre autres madame l'abbesse
 de Saint-André de Vienne, qui
 vit encore. Pierre, marquis de
 Villars, épousa Marie de Gigault,
 fille de Bernardin, marquis de
 Bellefond, sœur du père du ma-
 réchal de Bellefond, dont il a eu
 LOUIS-HECTOR, DUC DE VILLARS,
 pair et maréchal de France, che-
 valier des ordres du roi et de la
 Toison d'Or, gouverneur de Pro-
 vence, si connu par sa valeur,
 ses actions éclatantes, et les servi-
 ces importans qu'il a rendus à la
 France; ARMAND, comte de Vil-

lars , chef d'escadre et lieutenant général des armées du roi , gouverneur de Gravelines , mort au siège de Douai ; HENRI-FÉLIX DE VILLARS , abbé du Montier , agent général du clergé , mort dans un âge peu avancé , en revenant de Rome ; la marquise de Boissieux , les comtesses de Vogué et de Choiseul , et madame l'abbesse de Chelles.

LE MARÉCHAL DE VILLARS épousa , en 1702 , Jeanne-Angélique Roque de Varengueville , fille de Pierre Roque de Varengueville , ambassadeur de France à Venise , et de Charlotte Courtin , fille de M. Courtin , conseiller d'état , et ambassadeur en Angleterre , dont il n'a qu'un fils , qui dès ses plus tendres années donne de grandes espérances.

On n'a parlé qu'en passant des cinq archevêques de Vienne que la maison de Villars a donnés à cette métropole , et d'un évêque à l'église d'Agén. Ils font connaître l'illustration de cette maison depuis long-temps. Leurs éloges et leurs services sont rapportés en tant d'endroits , que l'on a cru inutile de les rappeler : mais on ne peut s'empêcher de remarquer que le premier Pierre de Villars , archevêque de Vienne , et qui fut chargé de grandes et importantes négociations sous les règnes de Henri II et de Henri III , et même auprès du roi de Navarre , qui fut depuis Henri-le-Grand , avait succédé à Pierre Palmier , archevêque de Vienne , son parrain et son parent , qui était un prélat illustre , et d'une ancienne maison , que M. de Sainte-Marthe , dans sa *Gallia Christiana*, dit *Consanguineus* de la maison de Villars.

Il y a plusieurs autres de l'ancienneté de cette On en voit une épitaphe l'église des jésuites de où sont ces mots , *Hic jacet , episcopus Miraprimum , demum archiepiscopus Viennensis , ex nobilissima Villariorum gente ; autre : Ex nobilissima et antiquissima Villariorum sobole de Jérôme de Villars , d'apelle de Saint-Thibaut d'glise cathédrale de Vienne hic Hieronymus de Villartiae surculus famulatus herclè et nobilis. Il pas omettre que le père by , jésuite , dédiant à P. Villars , archevêque de ses prolégomènes sur le Testament , dit dans son dédicatoire : *Tu autem unus occurristi , et stirpe quitate nobilissimus.**

Il y a plusieurs monumens la piété de la maison de Elle a fondé à Lyon le des religieuses de Sainte Il y a aussi une fondation déorable aux Chartreux de Charlotte de Nogaret de son , aïeule de M. le marquis de Villars , donna sa maison cendrieux aux filles de la visitation et y fit construire un fort monastère dont elle prit le nom qu'elle gouverna avec une admirable. On ne parle plusieurs fondations faites les archevêques de Vienne sont des monumens de la piété ; et qui sont de grande utilité pour leurs successeurs.

On ne peut passer sous l'ancienne devise de la maison de Villars. On la voit dans

vitreaux. Elle montre l'antiquité de cette maison, et elle prouve la fermeté et du courage qui ont toujours paru avec elle dans tous ceux de la maison de Villars. Elle est en langue flamande autour de l'écu de leurs armes, en ces mots : **TYXH ANKIOZ YNERPBEINEI**, qui écrits en caractères latins sont, **TICHI DREIOS HYPERVENEI**. Ils ont été traduits en latin par ces mots : **FORTIS FORTUNA FORTIOR**.

VILLAVICENTIIUS (LAURENT), religieux de l'ordre de Saint-Augustin **, et prédicateur du roi d'Espagne, Philippe II, était né à Xérès dans l'Andalousie. Il a séjourné long-temps dans les Pays-Bas, et avait même acquis à Louvain le grade de docteur en théologie, avant d'être appelé à la cour et de devenir prédicateur du roi d'Espagne. Il fit en 1561 la dernière visite de la province de la Basse-Allemagne, dont il était le vicaire général (b). Nous avons parlé ci-dessus (c) de quelques-uns de ses écrits, qui ne lui avaient coûté que la peine d'ôter des ouvrages d'autrui ce qui ne sentait pas assez le catholicisme *.

Leclerc dit que c'est sans raison qu'on a mis en doute que Villavicius ait été Augustin.

(a) Andr. Schot. Bibl. Hispan. pag. 265.

(b) Elsius, Encom. Augustin., pag. 426.

(c) Dans la remarque (C) de l'article VILLAVICIUS tom. VIII, pag. 137.

Joly reconnaît que le livre d'Hypérior, *Formandis Concionibus*, parut à Nuremberg dès 1553; que le traité du même auteur, *Theologo, seu de ratione studii theologici libri IV*, est de 1562. La première édition de ce livre de Villavicius est de 1565; la seconde, de 1575, est intitulée, *De recte formando studio theologico libri quatuor*; ac *Formandis sacris Concionibus libri tres*, *collecti et restituti per fratrem Laur. Villavicius, nunc demum diligentissime*

On n'est pas certain que, même de cette façon, il ait eu part à tous les autres ouvrages qui lui ont été attribués. Il a fleuri jusqu'en 1581 (d).

correcti et emendati. Joly pense que les mots *collecti et restituti*, qu'on lit dans ce titre, prouvent que Villavicius ne se donnait pas pour auteur du livre; qu'il ne doit pas dès lors être compté parmi les plagiaires.

(d) Elsius, Encom. Augustin., pag. 426.

VILLEGaignon (NICOLAS DURAND DE), chevalier de Malte *, natif de Provins en Brie (a), servit long-temps sur les galères, et se trouva en plusieurs expéditions navales, de sorte qu'ayant d'ailleurs quelque érudition (A), il se fit considérer comme un homme de mérite, et fut pourvu de la vice-amirauté de Bretagne, sous le règne de Henri II (b). Il se brouilla avec le gouverneur du château de Brest, et craignit les suites de ce différent (c). C'est pourquoi il s'avisait d'une entreprise qui sert souvent d'épisode dans les ouvrages de controverse, et qui n'a pas été omise par M. Maimbourg (B). Il résolut d'aller établir une colonie dans le Brésil; et comme il savait que l'amiral de Coligni favorisait la religion réformée, il lui fit entendre que son but était d'avancer le règne de Dieu en ce pays-là, et d'y procurer un asile aux fidèles qu'on persécutait en France. L'amiral cachant avec sa prudence ordinaire ce beau motif à Henri

* Cet article est un de ceux où Leclerc et Joly trouvent que Bayle a montré le plus visiblement sa partialité. Ils assurent que Bayle mérite qu'on lui fasse l'application de ce qu'il avance dans l'article RÉMOND, contre les auteurs qu'il nomme historiens de parti.

(a) Théod. de Bèze, Hist. Ecclésiast., liv. II, pag. 158.

(b) La même.

(c) La même.

II, et ne lui représentant cette entreprise que du côté des utilités qu'elle pouvait apporter à son royaume, obtint à Villegaignon deux grands navires bien équipés, et la somme de dix mille livres (*d*). Ce chevalier s'embarqua le 15 de juillet 1555 (*e*), et arriva au mois de novembre suivant à l'embouchure de la rivière de Ganabara, sous le vingt-troisième degré de latitude méridionale (*f*). Il tâcha de planter sa colonie dans la terre ferme; mais plusieurs raisons l'engagèrent à se retirer dans une île (*g*) qu'il appela Coligni, pour faire honneur à l'amiral (*h*). Il fit paraître un grand zèle pour la religion réformée (*i*); car la plupart de ceux qui l'avaient suivi en étaient, et n'avaient fait ce voyage que sous l'espérance qu'il leur avait donnée d'avancer l'œuvre de Dieu, et de leur procurer la liberté de conscience que Henri II leur ôtait. Il écrivit à l'église de Genève par le retour de ses navires, pour demander des ministres, et autres personnes qui pussent travailler utilement à l'instruction des sauvages (*k*). Sa lettre ayant été lue, on rendit *premièrement grâces à Dieu de l'amplification du règne de Jésus-Christ en pays si lointain*, et puis on choisit deux ministres, Pierre Richier et Guillaume Chartier, qui lui furent

envoyés avec quelques personnes propres à ses tions (*l*). Ils partirent de Coligni le 10 de septembre 1556 et s'embarquèrent à Honfleur le 19 de novembre de la même année (*n*), et débarquèrent à Coligni le 10 de mars 1557. Richier prêcha dès le premier jour, et fut écouté par Villegaignon avec des marques d'un extraordinaire (*p*). On célébra quelques jours après, et vit communier très-dévotement après qu'il eut récité deux heures de prières, si ferventes que aucun ministre n'en eût pu faire de meilleures (*q*). On s'aperçut bientôt qu'il n'y avait du faste en tout cela, et ne cherchait qu'à faire le convertir; car lui et un certain Cointa, qui avait étudié à Sorbonne, se mirent à disputer sur la présence réelle. Ils tinrent qu'encore que la substantiation et la consubstantiation fussent des doctrines surdes, il était néanmoins que le corps de Jésus-Christ se trouvait *enclos* sous les espèces de l'eucharistie (*r*). On convint que cette dispute serait envoyée à décider aux églises d'Allemagne et à celles de France, le ministre Chartier serait envoyé en Europe pour les consulter (*s*). Villegaignon s'engagea à se soumettre à leur décision.

(*d*) Theod. de Bèze, Hist. Ecclésiast., liv. II, pag. 159.

(*e*) *Là même*; mais selon la Relation de Jean de Léry, p. m. 3, ce fut au mois de mai.

(*f*) Jean de Léry, Histoire d'un voyage fait au Brésil, pag. 4.

(*g*) *Là même*, dans la préface.

(*h*) Bèze, Hist. Ecclésiast., liv. II, pag. 159; Léry, chap. VII, pag. 88.

(*i*) Léry, chap. I, pag. 2 et suiv.

(*k*) *Là même*, pag. 4.

(*l*) *Là même*, pag. 5.

(*m*) *Là même*, pag. 7.

(*n*) *Là même*, pag. 8.

(*o*) *Là même*, cap. VI, pag. 55.

(*p*) Voyez l'article RICHER. t. XI.

(*q*) Vous les trouverez tout dans de Léry, pag. 60 et suiv.

(*r*) Léry, chap. VI, pag. 67.

(*s*) Bèze, Hist. Ecclésiast., liv. 160.

nommément à l'avis de Jean Calvin, pour qui il faisait paraître beaucoup de respect (t) (C). Il forma de nouvelles chicaneries quand on fit la cène pour la seconde fois, et au bout de quelques jours il déclara tout ouvertement qu'il avait changé d'opinion (v), et sans attendre la réponse qu'il avait envoyé quérir en France par le ministre Charrier, il dit que Calvin était un méchant hérétique (x). Depuis ce temps-là on fit la cène de nuit et à son insu, et quelques-uns lui firent dire qu'ils ne voulaient plus dépendre de lui (y). C'étaient ceux qui avaient pris parti à Genève pour suivre les deux ministres. Il ne se trouva pas assez fort pour les contraindre à suivre ses ordres, et se contenta de leur commander qu'ils sortissent de son île. Ils auraient pu lui désobéir impunément ; mais ils trouvèrent plus à propos de s'en revenir (D). Ils s'embarquèrent le 4 de janvier 1558 (z), et arrivèrent au port de Blavet le 26 de mai suivant (aa). La description des misères et de la horrible famine qu'ils souffrirent pendant ce voyage se trouve dans la relation de Jean de Léri, l'un d'eux. Villegaignon, qui, à ce que disent quelques écrivains, fut cause de cette famine, leur avait brassé une trahison encore plus déloyale dont ils échappèrent heureusement (E). Il s'en revint aussi en France quelque temps

après, sans pourvoir à la défense de son fort de Coligni (bb). Les Portugais s'en rendirent maîtres, et en transportèrent à Lisbonne l'artillerie. Il fit la guerre à toute outrance par sa plume à ceux de la religion depuis son retour. Ils écrivirent de leur côté contre lui d'une manière qui ne lui fut point avantageuse (F). Il mourut au mois de décembre 1571 (cc), dans une commanderie de Malte nommée Beauvais, et située dans le Gâtinois, proche de Saint-Jean-de-Nemours, et donna si mauvais ordre à ses affaires, tant durant sa maladie qu'auparavant, et fut si mal affectionné envers ses parens, qu'ils ne profitèrent guère de son bien, ni pendant sa vie ni après sa mort (dd). Quelques-uns de ses adversaires ont avoué qu'il ne se souilla point avec les femmes sauvages de l'Amérique (G) : c'est un éloge que bien d'autres gouverneurs n'ont pas mérité en pareils cas. Nous coterons quelques fautes de Thevet (H).

L'addition que j'ai à faire à son article, est curieuse, et concerne deux exploits de l'an 1560, l'un de guerre, et l'autre de controverse, qui lui firent peu d'honneur (I). J'ajoute aussi qu'un écrivain qui le méprisait fit une promesse qu'il n'a point tenue, que je sache (K). Ce fut de publier bientôt les mémoires de la Vie de Villegaignon et de ses principaux parens (ee).

(t) Léri, chap. VI, pag. 68.

(v) Là même, pag. 73.

(x) Là même, pag. 76.

(y) Là même, pag. 82.

(z) Bèze, Hist. ecclésiast., liv. II, chap. XI, pag. 341.

(aa) Là même, chap. XXII, pag. 373.

(bb) Taffin, État de l'Eglise, pag. m. 580, à l'année 1558.

(cc) Saint-Romuald, Journal Chronol., tom. I, pag. 442.

(dd) Léri, Relation d'un voyage, pag. pénult.

(ee) La Popelinière, Histoire des Histoires, pag. 451.

(A) *Ayant d'ailleurs quelque érudition.*] « Ce qui est assez rare dans » les gens de sa condition, il était » aussi très-habile dans la connais- » sance des belles-lettres, comme il » paraît par la belle description qu'il » a faite en latin de la malheureuse » expédition d'Alger, où il fut blessé » en servant Charles-Quint qui était » alors en paix avec la France (1). » M. Maimbourg met en marge que l'on voit cette description dans le II^e. tome des Ouvrages Historiques que Schardius a recueillis. Il aurait pu dire qu'elle fut imprimée toute seule à Strasbourg l'an 1542, in-8^o. (2). Son traité de *Bello Melitensi et ejus eventu Francis imposito*, fut imprimé à Paris, chez Robert Étienne, l'an 1542, in-4^o. La Croix du Maine rapporte que ce même ouvrage fut imprimé en français, dans la même ville, la même année, chez Charles Étienne (3). Je dirai quelque chose ci-dessous des ouvrages de controverse de Villegaignon. Voici des paroles de Jean de Léri : *Je n'ouïs jamais homme mieux parler de religion et réformation chrétienne qu'il faisait lors* (4).

(B) *Qui n'a pas été omise par M. Maimbourg.*] Ce qu'il en a dit dans le second livre de son Histoire du Calvinisme a servi d'original au continuateur de M. Moréri. Paurais donc un droit tout particulier de l'examiner ; mais je dois convenir que ce continuateur n'a rien pris que je veuille contredire. J'observerai seulement, 1^o. que les éditions de Hollande ont changé, mal à propos l'an 1557 en 1556, touchant l'arrivée des Gênois à l'île de Coligni ; 2^o. que M. Moréri n'a pas eu raison de dire que Villegaignon ne rentra dans la communion romaine qu'après son retour en France. Venons à M. Maimbourg. Son premier mensonge est de dire que la division se mit aussi entre les protestans, et même entre les ministres (5) ; car, ajoute-t-il, *les uns voulaient qu'on fît*

la cène à la romaine, comme Jésus-Christ l'avait faite, avec des azimes, ou du pain sans levain ; et les autres disaient qu'on la devait faire à la grecque, avec du pain levé. Ceux-ci voulaient qu'on retînt les cérémonies de l'église catholique ; et ceux-là les rejetaient comme superstitieuses. Il cite l'Histoire ecclésiastique des églises réformées, et c'est ce qui le confond, puisqu'on y trouve qu'il n'y eut que Villegaignon, et un étudiant de Sorbonne, qui excitassent la querelle. « Un nommé Jean Contat, étudiant de Sorbonne, aspirant secrètement à je ne say quelle dignité épiscopale aussi fantastique qu'étoit le royaume de Villegaignon, » estant venu le jour destiné pour célébrer la cène, demanda où estoient les habillemens sacerdotaux, et commença de disputer du pain sans levain, qu'il disoit estre nécessaire, et de mesler de l'eau avec la vin de la cène, avec autres questions semblables. Ce neantmoins la cène fut administrée selon la simple ordonnance de Jésus-Christ, et comme elle est observée dans les églises réformées de France : mais le différent ne laissa pas de croistre, voire jusqu'à ce point, que Richer faisant un baptême, et condamnant la superstition qu'on y adjouste, Villegaignon démentit tout hautement le ministre, protestant de ne se trouver plus à ses sermons, et de n'adhérer à la secte qu'il appelait calvinienne » (6). » La seconde fausseté est de dire que le ministre Richer soutint contre les calvinistes, que Jésus-Christ ne doit être ni adoré ni invoqué, qu'ensuite la cène ou l'eucharistie, en quelque manière que l'on y reçoive le corps de Jésus-Christ, n'apporte aucune utilité à celui qui communie » (7). J'ai dit ailleurs (8) quels sont les dogmes particuliers que l'on imputa à ce ministre. Il est aisé de s'apercevoir qu'il n'enseignait autre chose sinon que l'humanité de Jésus-Christ étant une créature ne doit être ni

(1) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 100, édition de Hollande.

(2) Du Verdier, Bibliothèque française, pag. 909.

(3) La Croix du Maine, Bibliothèque française, pag. 342.

(4) Jean de Léri, Histoire d'un Voyage fait au Brésil, chap. VI, pag. m. 53.

(5) Maimbourg, Histoire du Calvinisme liv. II, pag. 103.

(6) Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 160.

(7) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. II, pag. 103.

(8) Dans la remarque (C) de l'article Ricaut, tom. XII, pag. 523.

adorée ni invoquée; mais cela ne signifie point que Jésus-Christ Dieu et Homme tout ensemble ne doive être adoré et invoqué (9). Si Pierre Richer avait eu les sentimens que M. Maimbourg lui impute, Calvin l'eût fait déposer ignominieusement: et je ne sais même si l'on n'aurait pas voulu lui faire subir une peine plus rigoureuse; car on l'eût considéré comme un misérable anti-trinitaire: or nous savons qu'il a été regardé comme un bon ministre de l'Evangile depuis son retour du Brésil (10). Notez que le jésuite Gaultier ne lui attribue point, quant à la cène, le sentiment monstrueux dont parle M. Maimbourg. La troisième fausseté est de dire que, continuant à prêcher des blasphèmes, il fut démenti par Villegaignon (11). Celui que l'on oït dit nettement (12) que ce démenti ne regarde que la condamnation des superstitions que les papistes ont ajoutées au baptême (13).

Voilà comment le ministre qui a répondu à M. Maimbourg eût dû critiquer cette partie de l'Histoire du Calvinisme: mais au lieu de s'y prendre de cette manière, il s'est amusé à remarquer (14), 1°. que l'amiral de Coligni jeta les yeux sur Villegaignon pour l'envoyer préparer une retraite dans l'Amérique aux réformés; 2°. que Villegaignon se mit de leur accorder la liberté de conscience; 3°. qu'après avoir eu sa parole pendant quelque temps, il pendit, il noya, il précipita dans la mer tous ceux qui ne voulurent pas suivre son apostasie; 4°. qu'il enferma les autres dans une prison exquise: c'était un vieux vaisseau pourri, dégaré de vivres et de munitions, dans lequel il renferma ce qu'il put y faire tenir de réformés. Le premier de ces quatre faits est démenti par Théodore de

Bèze, et par Jean de Léri, qui assurent que Villegaignon fut le premier qui donna cette ouverture à l'amiral. Ils assurent aussi qu'il promit de travailler de toutes ses forces à l'avancement du règne de Dieu en ce pays-là, et qu'il se déclarait hautement un bon réformé. Cela ruine le second fait, selon lequel Villegaignon est un catholique qui promet de tolérer les protestans. Le troisième fait est un mensonge aussi condamnable pour le moins que ceux de Maimbourg; car il paraît, par la Relation de Jean de Léri, 1°. que Villegaignon ne punit de mort que trois réformés qui retournèrent dans son île après le départ des Genevois (15); 2°. qu'il n'osaît ou qu'il ne pouvait empêcher que les ministres ne prêchassent (16), ni user d'autorité à l'égard des Genevois (17); 3°. que s'il était rude et cruel, c'était ou envers les sauvages, ou envers ses domestiques, ou envers ceux qui violaient ses défenses; la religion ne faisait rien à cela (18). Le quatrième fait n'est pas moins faux que le précédent, puisque Jean de Léri assure (19) que lui et les autres, qui s'en retournèrent en France sur ce vieux vaisseau, traitèrent avec le maître (20) pour les frais de leur passage, sans que Villegaignon s'en mêlât, et lorsqu'ils étaient déjà hors de son île et de sa juridiction. Conférez avec ceci la remarque (D) vers la fin. Disons encore que cet adversaire de Maimbourg a mal glosé ce passage: *il se défit aisément de tous les protestans qui ne voulurent pas suivre son exemple*. C'est assez avouer, dit-il, qu'il leur fut un cruel bourreau. Mais on verra ci-dessous (21) que Jean de Léri reconnaît que pendant que la troupe genevoise séjourna dans l'île de Coligni, aucun Français ne fut mis à mort, et que depuis qu'elle en fut

(15) Voyez la remarque (E).

(16) Léri, Relation d'un Voyage, sup. VI, pag. 82.

(17) Voyez la remarque (D).

(18) Léri, Relation, pag. 77 et suiv., item, pag. 85.

(19) La même, chap. VI, pag. 84., et chap. XXI, pag. 339.

(20) Il n'était pas Breton, comme Bèze dit, Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 160; mais du Havre-de-Grâce.

(21) Dans la remarque (H), à la fin.

(9) Voyez M. Saurin, à l'endroit que j'ai cité de la remarque (C) de l'article Brousse, tom. II, pag. 523.

(10) Voyez la remarque (A) de son article.

(11) Maimbourg, Histoire du Calvinisme, liv. I, pag. 104.

(12) Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 104.

(13) C'est-à-dire de mêler du sel et de l'huile à l'eau. Voyez Jean de Léri, Relation d'un Voyage, chap. VI, pag. 73.

(14) Juvien, Apologie pour la Réformation, liv. I, pag. 552.

partie, Villegaignon ne fit mourir que trois protestans (22). Ils étaient du nombre des cinq qui après s'être embarqués avec Richer, Jean de Léry, etc., aimèrent mieux retourner dans le Brésil que de continuer leur voyage. Or, puisque Villegaignon sauva la vie aux deux autres, il semble qu'on puisse croire, ou que les trois ne furent pas mis à mort simplement et absolument pour leur religion, ou que les deux autres apostasièrent, ce que personne que je sache n'a observé. Qu'on n'aille pas dire que je me rends le défenseur de Villegaignon; n'en rapporté-je pas tout le mal qu'en dit Jean de Léry? mais les lois de l'histoire ne souffrent pas que je garde le silence sur les faussetés qui ont été publiées contre qui que ce puisse être.

Au reste, si la matière n'était trop grave et trop triste, pourrait-on se tenir de rire en lisant qu'un homme, ayant fait mourir tous ceux qui ne voulurent pas suivre son apostasie, chargea les autres dans un vaisseau? Qui dit tout n'exécute rien. Il faudrait pour trouver du sens dans ces paroles que ces autres eussent suivi son apostasie; mais rien n'est plus faux que cela : la suite du discours de cet auteur en fait foi suffisamment. Il ne nous reste qu'à conclure qu'il a écrit avec une extrême précipitation, et sans savoir la plupart du temps ce qu'il disait.

(C) *Nommément à l'avis de Jean Calvin, pour qui il faisait paraître beaucoup de respect.*] Calvin lui écrivit une lettre par les deux ministres qui lui furent envoyés. Villegaignon lui répondit en latin, et lui manda non seulement bien au long de tout son estat en general, mais particulièrement il écrivit d'ancre de Brésil, de sa propre main, ce qui s'ensuit : « J'ajusteray le conseil que vous » m'avez donné par vos lettres, m'efforçant de tout mon pouvoir de ne » m'en desvoyer tant peu que ce soit. » Car de fait, je suis tout persuadé » qu'il n'y en peut avoir de plus » saint, droit ny entier. Pourtant » aussi nous avons fait lire vos lettres en l'assemblée de nostre con-

» seil, et puis après enregistré » fin que s'il advient que nous » destournions du droit chemin » la lecture d'icelles nous soyons » pelez et redressez d'un tel » voyement (23). » Jean de Léry ceci : *Nicolas Carmeau, qui porteur de ces lettres..... en prison congé de nous, me dit que Villegaignon luy avoit commandé de dire à M. Calvin, qu'il ne devait pas de croire qu'à fin de perpétuer le conseil qu'il luy avoit donné, il le feroit engraver en cuivre.* » Je lui ai souventefois ouï dire » c'est Jean de Léry qui parle » et reïterer ce propos : M. Calvin est l'un des savants » sonneurs qui ait esté de » apostres, et n'ay point le » honneur qui, à mon gré, ait » ny plus purement exposé » l'Écriture Sainte qu'il n'a fait » Théodore de Bèze n'a pas osé dire que Villegaignon fit enlever au greffe de son royaume im- » les lettres qu'il avoit reçues de sa » neve (26). Il se trompe à la dernière » réponse de Villegaignon ; il est du » dernier de février 1557, au » dernier de mars (27); et puis il n'ose » nait de dire que les Genevois » rent là le 7 de mars 1557, il est » facile de voir que la réponse » tres qu'ils apportèrent ne peut » être datée du dernier de février. » Je ne remarque ceci que pour » voir un exemple des bévue » distractions font tomber » grands auteurs et les meilleurs » recteurs. Ceux du bas étage » moins sujets; néanmoins il » peur qu'il ne s'en trouve quelques » unes de cette espèce dans ce » naire.

(D) *Ils auraient pu lui » impunément; mais ils trouvèrent » à propos de s'en revenir.*] Il » vois lui ayant fait signifier qu'il » rejetait l'Évangile, ils » doient plus d'estre à son service » leur fit ôter les deux gobelets

(23) Léry, Relation d'un Voyage, pag. 68.

(24) Là même, pag. 69.

(25) Là même, pag. 68.

(26) Bèze, Histoire ecclésiastique, pag. 150.

(27) Léry, Relation d'un Voyage, pag. 69.

(22) Voyez la remarque (E).

de racine qu'ils avaient accoutumé d'avoir chaque jour (28). Ils furent bien aises, par tel refus, d'estre entièrement hors de sa sujettion. S'il eust esté le plus fort, et qu'une partie de ses gens, et des principaux, eussent tenu leur parti, il eût essayé, sans doute, de les dompter par force. Il voulut un jour mettre à chaîne Jean de Léri et un autre, sous prétexte qu'en dépit de son ordonnance ils étaient sortis de l'île sans permission : il fait semblant d'ignorer que son lieutenant leur eût permis ce voyage. *Ils lui déclarerent tout à plat qu'ils ne l'endureroient point, et il fila doux* (29). La principale de leurs raisons fut qu'ils lui avaient fait savoir que puis qu'il avoit rompu la promesse qu'il avoit faite de maintenir dans l'exercice de la religion evangelique, ils n'entendaient plus rien tenir de luy..... Les principaux de ses gens estans de notre religion, c'est Jean de Léri qui parle (30), et par consequent mal contents de luy à cause de sa revolte, nous n'eussions craint que monsieur l'amiral, lequel, sous l'auctorité du Roy (comme j'ai dit du commencement), l'avoit envoyé, et ne le connoissoit pas encore tel qu'il estoit venu, en eust esté marri, avec quelques autres respects que nous eumes, il y en avoit qui empoignans ceste occasion pour se ruer sur luy, avoyent grande envie de le jetter en mer. *Alors, disoyent-ils, que sa chair et ses oses espauls servissent de nourriture aux poissons.* Sur la fin du mois d'octobre, il leur dit qu'il ne voulait pas les souffrir, et leur commanda d'en aller hors de son île (31). *Ray est, ajoute Jean de Léri* (32), *car nous avons bien moyen de l'enlever luy-mesme, si nous eussions voulu ; mais tant à fin de luy oster toute occasion de se plaindre de nous, parce que, outre les raisons susdites, la France et autres pays estans cruels pour y vivre selon la reformation de l'Evangile, craignans de mettre quelque tache sur iceluy, nous*

aimasmes mieux, optemperant à Villegaignon, et sans contester davantage, lui quitter la place.

Concluez de tout cela qu'un auteur que j'ai déjà critiqué n'était guère instruit des choses lorsqu'il disait que Villegaignon les enferma dans une prison mouvante, et qu'ils aimèrent mieux s'embarquer dans un mauvais vaisseau, sur le plus infidèle de tous les élémens, que de demeurer plus long-temps exposés à la fureur de ce tigre, plus impitoyable et plus infidèle que la mer (33).

(E) Villegaignon, qui, à ce que disent quelques écrivains, fut cause de cette famine, leur avait brassé une trahison..... dont ils échappèrent heureusement.] Théodore de Bèze assure qu'il fit en sorte que le maître de navire n'eut pas le quart des vivres nécessaires pour son voyage, espérant par ce moyen qu'ils mourroient de faim et de misere avant que d'arriver à port (34). M. Jurieu affirme la même chose (35), mais Jean de Léri n'en dit rien ; il savait néanmoins autant que personne, et beaucoup mieux qu'eux, ce qui en était, et sûrement il n'était pas homme à ménager Villegaignon. Quant à l'autre perfidie, voici de quelle manière il la rapporte : « Non seulement Villegaignon nous envoya un congé signé de sa main ; mais aussi il escrivit une lettre au maistre dudit navire par la quelle il luy mandoit qu'il ne fist point de difficulté de nous repasser pour son esgard : car, disoit-il frauduleusement, tout ainsi que je fus joyeux de leur venue, pensant avoir rencontré ce que je cherchois ; aussi, puis qu'ils ne s'accordent pas avec moy, suis-je content qu'ils s'en retournent. De manière que, sous ce beau prétexte, il nous avoit brassé la trahison que vous orrez : c'est qu'ayant donné à ce maistre du navire un petit coffret envelopé de toile cirée (à la façon de la mer), plein de lettres qu'il envoyoit par deçà à plusieurs personnes, il y avoit aussi

(28) Là même, pag. 80.

(29) Là même, p. 81.

(30) Là même, pag. 82.

(31) Là même, pag. 83.

(32) Là même, pag. 84.

(33) Jurieu, Apologie pour la Réformation, tom. I, pag. 553.

(34) Bèze, Histoire ecclésiastique, liv. II, pag. 160.

(35) Jurieu, Apologie pour la Réformation, tom. I, pag. 553.

» mis un proces qu'il avoit fait et
 » formé contre nous et à nostre des-
 » ceu, avec mandement expres au
 » premier juge auquel on le baille-
 » roit en France, qu'en vertu d'ice-
 » luy il nous retinst et fist brusler
 » comme hérétiques qu'il disoit que
 » nous estions (36). » La providence
 de Dieu fit tourner à l'avantage de
 ces bonnes gens cette infâme trahi-
 son. Celui qui les conduisait ayant
 eu cognoissance à quelques gens de
 justice de Bretagne, lesquels avoient
 sentiment de la religion dont nous fai-
 sions profession, le coffret couvert de
 toile cirée, dans lequel estoit ce proces,
 et force lettres adressantes à plu-
 sieurs personnages, leur estant bail-
 lé, apres qu'ils eurent veu ce qui
 leur estoit mandé, tant s'en fallut
 qu'ils nous traitassent de la façon que
 Villegaignon desiroit, qu'au contrai-
 re, outre qu'ils nous firent la meil-
 leure chere qu'il leur fut possible,
 encore offrans leurs moyens à ceux
 de nostre compagnie qui en avoyent
 affaire, presterent-ils argent audit
 conducteur et à quelques autres (37).
 C'est ici que je dois parler des trois
 martyrs protestans que ce personna-
 ge fit mourir. Il y eut cinq personnes
 de la troupe genevoise qui, apres le
 premier péril du naufrage, aimèrent
 mieux s'en retourner au Brésil, dans
 une barque qui leur fut donnée, que
 de demeurer dans le vaisseau. Ils re-
 gagnèrent avec beaucoup de peine la
 côte de l'Amérique. Villegaignon en
 fit noyer trois * pour cause de reli-
 gion (38). Des personnes dignes de
 foi, qui furent témoins de ce suppli-
 ce, mirent par écrit la confession de
 ces patiens, et toute la procédure de
 Villegaignon (39). Cet écrit fut envoyé
 par Jean de Léry, dès ceste mesme an-
 née 1558, à Jean Crespin, imprimeur,

(36) Léry, chap. XXI, pag. 340.

(37) Là même, chap. XXII, pag. 377.

* Leclerc, copié par Joly, soupçonne que sans doute ces trois avaient conspiré contre Villegaignon. A l'appui de sa conjecture il apporte le récit de Villegaignon lui-même, qui, après avoir dit que sur les cinq il y en avait trois qui avaient été moines, ajoute : *de monachis supplicium sumpsimus*. Ne semble-t-il pas qu'il les a punis d'avoir été moines ; c'est-à-dire d'avoir été ostasiés. Si cette explication est bonne, Bayle a eu raison de dire qu'ils périrent pour cause de religion.

(38) Léry, chap. XXI, pag. 346.

(39) Là même, chap. XXII, pag. 379.

qui l'inséra au V^e. livre des Mar-
 tyrs (40).

(F) Il fit la guerre.. par sa plume
 à ceux de la religion. Ils écrivirent
 de leur côté contre lui d'une manière
 qui ne lui fut point avantageuse.]
 Du Verdier Vau-Privas me fournit
 le catalogue que vous allez voir :
*Response aux Remonstrances faictes
 à la roine mere du roi, à Paris, 1561,
 in-4°. Les Propositions contentieuses
 entre le chevalier de Villegaignon,
 et Jean Calvin, contenant la Verité
 de la sainte Eucharistie, à Paris,
 1562, in-4°. Response par le cheva-
 lier de Villegaignon sur la Résolution
 des Sacremens de Jean Calvin, à Pa-
 ris, 1562. Response aux Libelles et
 Injures publiées contre lui, à Paris,
 et puis à Lyon, 1561. De Cœnæ con-
 troversie Phil. Melanchth. Judicio,
 à Paris, 1561, in-4°. Liber ad Arti-
 culos Calvinianos, à Venise, 1565.
 De Consecratione mystici Sacramen-
 ti, et duplici Christi Oblatione adver-
 sùs Vannium Lutherologie profes-
 sorem. De Judaici Paschatis imple-
 mento adversùs Calvinologos. De po-
 culo sanguinis Christi, et introitu in
 sancta sanctorum adversùs Beza, à
 Paris, 1569 (41). Ses Adversaires
 de Religion contraire, continue du
 Verdier, ont escrit des libelles diffa-
 matoires contre luy, comme la Suffi-
 sance de maistre Colas Durand.
 Item Espoussette de ses armoiries et
 autres. Voyez ci-dessus l'article RI-
 CHER.*

De tous les livres qu'il publia, je
 n'ai vu que ces trois-ci : *Ad Artic-
 los Calvinianæ de Sacramento Eu-
 charistiæ, traditionis ab ejus minist-
 ris in Franciâ Antarcticâ evulgatæ
 Responsiones, per Nicolaum Ville-
 gagnonem equitem Rhodium, ad
 Ecclesiam Christianam, à Paris,
 chez André Wéchel, 1560, in-4°. De
 Cœnæ controversie Philippi Me-
 lanchthonis Judicio, à Paris, chez le
 même Wéchel, 1561, in-4°. Para-
 phrase du chevalier de Villegaignon,
 sur la resolution des Sacremens, de
 maistre Jehan Calvin, ministre de
 Geneve, à Paris, chez le même
 Wéchel, 1561, in-4°. On ne peut*

(40) Là même, pag. 380. Voyez aussi Thiel-
 de Bèze, Hist. ecclésiast., liv. II, pag. 161.

(41) Du Verdier, Biblioth. franç., pag. 909.

rien voir de mieux imprimé que ces trois ouvrages.

(G) *Ses adversaires ont avoué qu'il ne se souilla point avec les femmes sauvages de l'Amérique.*] « (42) Afin » de ne taire non plus ce qui estoit » louable que vitupérable en Ville- » gaignon, je diray en passant, qu'à » cause de certains Normans, les- » quels des long temps au paravant » qu'il fust en ce pays-là, s'estoyent » sauvez d'un navire qui avoit fait » naufrage, et estoient demeurez » parmi les sauvages, où, vivans sans » crainte de Dieu, ils paillardoyent » avec les femmes et filles (comme » j'en ai vu qui en avaient des en- » fans ja aagez de quatre à cinq ans); » tant, dis-je, pour reprimer cela, » que pour obvier que nul de ceux » qui faisoient leur residence en » nostre isle et en nostre fort n'en » abusassent de cette façon, Villegai- » gnon, par l'advis du conseil fit » deffense, à peine de la vie, que nul » ayant titre de chrestien n'habitast » avec les femmes des sauvages. Il » est vray que l'ordonnance portoit » que si quelques unes estoyent at- » tirees et appellees à la cognoissance » de Dieu, qu'après qu'elles seroyent » baptizees il seroit permis de les » epouser..... (43). Comme ceste » loy avoit doublement son fonde- » ment sur la parole de Dieu, aussi » fut-elle si bien observee, que non » seulement pas un seul des gens de » Villegaignon ni de nostre compa- » gnie ne la transgressa, mais aussi, » quoy que depuis mon retour j'aye » entendu dire de lui que quand il » estoit en l'Amérique il se polluoit » avec les femmes sauvages, je lui » rendrai ce tesmoignage, qu'il n'en » estoit point soupçonné de nostre » temps. Qui plus est, il avoit la » pratique de son ordonnance en tel- » le recommandation, que n'eust » esté l'instance requeste que quel- » ques uns de ceux qu'il aimoit le » plus lui firent pour un truche- » ment qui, estant allé en terre » ferme, avoit esté convaincu d'avoir » paillardé avec une de laquelle il » avoit ja autrefois abusé, au lieu » qu'il ne fust puni que de la cade- » ne au pied et mis au nombre des

» esclaves, Villegaignon vouloit qu'il » fust pendu. Selon doncques que » j'en ay cogneu, tant pour son re- » gard que pour les autres, il estoit » à louer en ce poinct. » J'ai cité ce long passage pour avoir lieu de faire deux notes. I. La première est qu'il faut refréner sévèrement sa crédulité à l'égard des médisances? Combien y eut-il de gens qui crurent ce qui fut dit des impuretés de Villegaignon, et néanmoins le voici justifié par le témoignage d'un homme qui, bien loin de l'épargner, eût débité avec joie toutes ses vérités désavantageuses? II. Ma seconde observation est qu'il n'y a point de passion plus incorrigible ni plus brutale que l'impudicité. Tous les chrétiens savent que la loi de Dieu leur interdit le commerce des femmes infidèles : ils sont élevés sous des maximes qui inspirent de l'horreur pour ce commerce. Les lois humaines qui le punissent fortifient les impressions de l'éducation. Cependant jusqu'où ne s'est point portée la lasciveté des chrétiens qui ont découvert le nouveau monde? La laideur, la grossièreté des femmes sauvages, a-t-elle pu refréner des gens qui portaient d'ailleurs le joug des lois divines et des lois humaines? Ne sortons point de la Relation de Jean de Léry. Ne nous apprend-elle pas que des Normands sauvés d'un naufrage s'abandonnèrent à cette espèce d'impureté, et qu'il fallut que Villegaignon établit la peine de mort contre ceux qui se plongeraient dans ce désordre, ce qui ne fut point capable d'arrêter la fougue d'un truchement? Si nous consultations d'autres relations, elles nous feraient savoir qu'il a fallu recourir à la même peine pour empêcher qu'on ne se souillât avec certains animaux amphibies qui ont en quelque façon la figure d'une femme. Dépravation horrible, passion indomptable, qui pousse et au péché contre nature, et à celui de la bestialité (44), et, ce qui est peut-être encore beaucoup plus furieux, au commerce avec des cadavres. Nous apprenons d'Hérodote (45), qu'après qu'on eut su en Égypte qu'un de ceux

(42) Jean de Léry, chap. VI, pag. 71.

(43) Là même, VI, pag. 72.

(44) Voyez le conseil d'Ésope, dans Phèdre, fabl. XLII, pag. m. 40.

(45) Hérodote, lib. II, cap. LXXXIX.

qui embaumaient les corps morts s'était souillé avec une femme morte depuis peu de temps, on gardait trois ou quatre jours le cadavre des belles femmes avant que de le livrer à ces gens-là (46).

(H) *Nous coterons quelques fautes de Thevet.*] Posons d'abord ce fondement. On imprima, en 1558, un livre intitulé, *des Singularités de l'Amérique*, dressé et disposé par M. de la Porte, suivant les Mémoires de frère André Thevet. Il conte dans cet ouvrage (47) que Thevet arriva le 10 de novembre 1555 au cap de Frie, et quatre jours après à la rivière de Ganahara, d'où il partit le 31 de janvier suivant pour s'en retourner en France. Il s'ensuit de là qu'il ment lorsqu'il assure, dans le XXI^e. livre de sa *Cosmographie*, imprimée l'an 1575 (48), que les partialités de quatre ministres de la religion nouvelle, *le principal desquels s'appelait Richier*, excitèrent une sédition qui attira le dernier supplice à quelques-uns des mutins; que les autres, et nommément Richier, se sauvèrent, et que *les sauvages, irrités de cette tragedie*, pensèrent mettre à mort ce qui restait. Il se met du nombre de ceux qui coururent ce péril. *Peu s'en fallut*, dit-il, *qu'ils ne se ruassent sur nous*. Il dit, dans un autre endroit (49), qu'il abandonna l'entreprise de convertir les sauvages, tant parce qu'il n'était pas bien versé en leur langage, que parce que les ministres de Calvin *entreprenoient cette charge, envieux*, ajoute-t-il, *de ma deliberation*. Ces deux passages montrent qu'il prétend avoir été en ce pays-là pendant que les ministres de Genève y étaient. Or c'est un mensonge

(46) Τοῦτο δὲ ποίεουσιν οὕτω τοῦδε εἵνεκα, ἵνα μὴ σοι οἱ ταριχευταὶ μίσγωνται τῇσι γυναῖξί. Λαμβθῆναι γάρ τινα φασὶ μισγόμενον νεκρῷ προσφάτω γυναικὸς κατεῖπαι δὲ τὸν οὐμότεχνον. *Ed de causâ facientes, ne cum feminis isti salinarii concumbant. Deprehensum enim quemdam aiunt coeuntem cum recenti cadavere muliebri, delatumque ab ejusdem artificii socio. Idem, ibidem.*

(47) Voyez la préface de Jean de Léri, qui cite les I^{er}, XXIV^e, XXV^e, et LX^e. chap. de ses *Singularités*.

(48) Thevet, *Cosmographie universelle*, liv. XI, folio 909.

(49) Là même, chap. VIII, folio 925.

insigne; car ils n'y arrivèrent le 31 de mars 1557, et il est parti le 31 de janvier 1556. Le me réfuterait ceux qui voudraient dire qu'il y fit un autre voyage. Écoutez bien ces paroles : *Et bahis qui a incité ledit Calvin à taxer en une Apologie qu'il imprimer à Geneve, comme l'un des premiers qui assista à la mort de feu le seigneur de Villegaignon, le faisant précipiter au parfond abîmes de la mer, veu qu'il étoit parti de France trois ans ou environ que j'étais retourné en France, comme il est dans mon livre des singularités de ce pays, peut donner ample tesmoignage de la supputation du temps, et de plusieurs autres de mes écrits.* Je fesse donc que depuis le 31 de janvier 1556, jusques au temps que Villegaignon fit noyer quelques-uns, il fut absent de ce pays; n'y était donc point pendant le jour de la troupe genevoise, et par conséquent depuis le mois de mars 1557 que vers la fin de l'année. Il se défend donc par ses propres paroles, y était et qu'il n'y était pas. Il se défend par ses autres mensonges. Il n'est pas étonnant que ceux que Villegaignon fit précipiter dans la mer fussent mis à mort, ni qu'on lui eût envoyé de l'argent, ni qu'on lui eût fait de deux mille livres. Notons seulement pour le mieux la faiblesse de ses impostures, de la sédition dont il parle précédemment de Pierre Richier, et d'un autre ministre, avant Pierre Richier, qui n'avait vu Villegaignon dans le pays. La preuve démonstrative de toutes ces choses se tire de la lettre que Villegaignon écrivit à Calvin le 31 de mars 1557. Il y déclara qu'il avait vu Richier (50) et les autres, et qu'il les avait trouvés réduits en telle sorte qu'il lui falloit faire office de ministre de l'église; ce qui, dit-il, m'avoit mis en grande peine, car l'exemple du roy Odet de Selve destournoit d'une telle manière. Il y raconte la consigne qu'on avait brassée contre eux, et comment les auteurs avaient été couverts et châtiés.

(50) Villegaignon, lettre à Calvin, Jean de Léri, dans sa préface.

Léri (51) a bien fait valoir
s contre Thevet, et il lui a
ue pendant que les minis-
urs compagnons de Genève,
ent à Coligni, il n'y eut ni
i conspiration, et qu'aucun
n'y fut tué. C'est déjà une
ute que de confondre les
ais on pêche infiniment da-
uand on se fonde sur ces
pour calomnier des inno-
et est coupable de ces deux

exploits de l'an 1560.....
veu d'honneur.] Un histo-
tant me fournira ce narré.
u'il dit lorsqu'il parle des
ns que MM. de Guise exer-
tre ceux de la religion, sous
le François II. « Villegai-
. pensant avoir trouvé ma-
pre pour se venger de ceux
ent publié ses cruautés,
s du temps de Henry, en
ue; accompagnant le grand
rere des susdits (52), dressa
e tumulte une fantastique
navale, comme s'il eust
estion de resister a une
t puissante armée, et ren-
icelle la riviere de Loyre
t inutile, que l'eau n'eust
ement servir à abbruver
ux de l'ennemi. Mais ceci,
cé avec grande despence,
ment trouvé ridicule, que
ourna à leur mocquerie et
n. Ce que voyant Villega-
our ne demeurer oisif, en-
d'aller à Tours disputer
e ministre de Loudun, Si-
ssier, qui autrefois avoit
compagnon d'escole, et
sonnier es mains de l'ar-
e de la maison de Bresay,
e apostat. Pour ce faire il
e du roy et du cardinal :
it aussi mal ses besongnes
avant, en sorte que ne
exposer de bouche ses rai-
les redigea par escrit,
lement la dispute de la
quoy Brossier respondit,
ntement de toutes gens
ntre autres choses, il luy

ans sa préface.

dire le duc de Guise et le cardie.

» remonstra que sa forme de dispu-
» ter n'estoit sorbonique, et encore
» moins theologique; mais ressem-
» bloit plustost aux academiques, et
» à gens qui sans aucun sentiment de
» Dieu disputent des choses inco-
» gnues aux hommes. Que s'il vouloit
» suyvre la vraye maniere de dispu-
» ter par les Escritures (comme
» avoient fait tous les anciens doc-
» teurs : voire mesme plusieurs he-
» retiques, tant farouches ayent ils
» esté) il estoit prest de luy satisfaire.
» Et neantmoins afin qu'il ne s'en
» allast sans responce, il confuta par
» argumens de l'Escriture toute sa
» doctrine. Et enfin le pria de corri-
» ger ce vice d'escrire qu'il avoit, a
» savoir de se rendre confus pour
» n'estre veu sans propos, quand il
» ne pouvoit rendre raison de son
» faict (53). »

(K) *Un écrivain qui le méprisait
fit une promesse qu'il n'a point tenue,
que je sache.*] Voici comment il en
parle : « Nicolas Durand, Provençal,
» surnommé Villegaignon, plus re-
» nommé par les escrits de reformez
» qui l'ont aigrement poursuivy par
» divers escrits, pour le tort qu'il leur
» fit en Brezil, partie de l'Amerique,
» que pour autre chose, laissa quel-
» ques livres, qui l'ont fait cognois-
» tre mauvais theologien, et pauvre
» guerrier, encore qu'il se fit nom-
» mer chevalier de Malte. Il fit un
» livre du voiage que Charles V em-
» pereur fit en Affrique pour la
» prinse d'Alger : Et un autre qu'il
» dedia à l'empereur Charles, pour
» la deffence des François, sur ce
» qu'on leur imposoit de l'évenement
» de la guerre de Malte. Je mettrai
» bientost au jour des Mémoires que
» j'ay de sa *Vie et de ses principaux*
» *parens* (54). » La Popelinière, qui
me fournit ces paroles, a eu tort de
le faire Provençal *. L'origine de cette
faute pourrait bien être qu'un auteur

(53) La Planche, Histoire de François II, pag. 229, 230.

(54) La Popelinière, Histoire des Histoires, liv. VIII, pag. 450, 451.

* Joly trouve que Bayle a tort de ne trouver qu'une faute dans le texte de la Popelinière, qui traite Villegaignon de pauvre guerrier, lequel Bayle lui-même représente comme s'étant fait considérer en qualité d'homme de mérite. Villegaignon a un article dans le XXII^e. volume des *Mémoires* de Nicerou, et Joly y renvoie.

n'ayant pas régulièrement formé les lettres du mot *Provins*, le compositeur d'imprimerie mit *Provens*, et que le correcteur fit mettre *Proven-ces*. La Popelinière ayant donc lu que Villegaignon était de Provence, le qualifia Provençal.

VILLÉNA, marquisat aux confins de la nouvelle Castille (A) et des royaumes de Murcie et de Valence, appartenait à don Jean Manuel, *le plus puissant seigneur qui fût en Espagne après le roi* (a), au XIV^e. siècle. Il eut une fille qui épousa, en 1350, don Henri, comte de Transtamare, fils naturel de don Alphonse XI, roi de Castille (b). Ce comte, étant devenu roi de Castille par la déposition de don Pedro le Cruel, l'an 1366 (c), donna le marquisat de Villéna à don Alphonse d'Aragon, cousin du roi d'Aragon, et comte de Dénia (d). Ce nouveau marquis de Villéna parvint à une très-grande autorité. Le roi don Juan I^{er}. ayant voulu qu'il y eût dans son royaume de Castille un connétable, comme il y en avait un en France et en Aragon, créa cette dignité l'an 1382, et la donna à ce marquis (e). Il ordonna par son testament que, s'il venait à mourir pendant le bas âge de son fils, le gouvernement du jeune roi et du royaume fût entre les mains de ce connétable et de quelques autres seigneurs (f). Il mourut l'an 1390, et comme son fils don Henri III

n'avait presque pas atteint l'adolescence, la sixième année de sa vie (g), il fut obligé de songer à lui choisir des tuteurs, et à créer un conseil qui gouvernât le royaume. On trouva de grandes difficultés dans le testament du roi, qui firent qu'on ne le confirma point; mais cependant notre marquis de Villéna fut l'un de ceux à qui la régence fut commise (h). Il était alors en Aragon (i), et parce qu'il adhéra aux mécontents, et qu'il demandait l'exécution du testament du roi, on lui ôta la charge de connétable de Castille (k). Il la recommanda au roi don Henri III. Il mourut l'an 1393, la première fois qu'il eut l'honneur de saluer (l). On lui promit de lui rendre, pourvu qu'il accompagnât le roi en Castille; mais il s'excusa de le faire; et ainsi ne recouvra point cette dignité (m), et il reçut même d'autres mauvais traitemens (B). Il fut duc de Candie par le roi d'Aragon, l'an 1399 (n), et il eut deux fils (o) qui épousèrent deux filles (p) du roi de Castille don Henri III, et dont l'un fut père d'un marquis de Villéna qui aima les sciences, et qui passa pour un sectateur insigne de

(a) Mayerne Turquet, Hist. d'Espagne, liv. XV, pag. m. 647.

(b) Là même.

(c) Là même, pag. 691.

(d) Mariana, de Rebus Hispanie, lib. XVII, cap. VII, pag. m. 109.

(e) Idem, lib. XVIII, cap. V, pag. 143.

(f) Mayerne Turquet, liv. XVII, pag. 765.

(g) Là même, pag. 764.

(h) Là même, pag. 766.

(i) Mariana, lib. XVIII, cap. XV, pag. 165.

(k) Mayerne Turquet, liv. XVII, pag. 770.

(l) Là même, pag. 785, 786.

(m) Mariana, lib. XIX, cap. IV, pag. 180.

(n) Idem, ibidem, cap. IX, pag. 181. Notez que peut-être ce passage de Mariana se doit entendre du fils et non pas du père.

(o) Idem, ibidem., lib. XIX, cap. VII, pag. 188.

(p) C'étaient deux filles naturelles de don Henri II.

(C). Ce marquisat fut l'an 1445, à Juan Pacheco, favori du prince Henri, roi de Castille (q). Ce Jean Pacheco ayant fait tomber le royaume entre les mains des Portugais par le mariage du roi de Portugal avec la prétendue fille de Henri IV, s'exposa à de graves affaires. Ses propres ennemis du marquisat de Villéna favorisèrent les troupes portugaises, roi d'Aragon : le marquis de Villéna fut pris, et par ce moyen fut réuni le marquisat à la couronne, l'an 1475, avec promesse de ne l'en aliéner (r).

Lib. XXII, cap. 17, pag.

erne Turquet, liv. XXII, pag.

Villéna, marquisat aux con-
tes de la nouvelle Castille.] M. Bau-
t que Villéna, chef du terri-
ce nom, caput agri cogno-
est dans le royaume de
(1); mais je viens de consul-
ter la carte de Sanson, imprimée
, et j'y ai trouvé Villéna
de la nouvelle Castille. M. du Puy,
Histoire des Favoris, raconte
le règne de Jean II, roi de
et pendant la grande faveur
de Luna, le prince don
d'Aragon épousa, en 1420,
Catherine, sœur de ce roi,
et on donna le marquisat de
qui fut érigé en duché (2).
On conjecture que cette érection de-
pend de ce; car je vois dans le même
ouvrage que Pacheco, favori de
Henri, fils de Jean II, fut fait
marquis de Villéna, environ l'an 1445
et les autres histo-

, Georg., tom. II, pag. 383.

du Puy, Histoire des Favoris, pag.
leur du Chaintreau dit la même chose
histoire de D. Jean II, roi de Castille,
édition de Paris, 1640.

no, pag. 229.

riens ne donnent à ce Pacheco ni à son fils que le titre de marquis de Villéna.

(B) *Il reçut même d'autres mauvais traitemens.] Citons les paroles du*
sieur Mayer Turquet : « Le marquis
» s'estant purgé envers le roy de
» toutes les choses qui luy avoient
» peu estre imputées, et ayant mis
» en avant plusieurs excuses de ce
» qu'il n'estoit plustost venu à la
» cour, luy fit requeste de le restablir
» en son estat de connestable de Cas-
» tille, qui luy avoit esté osté par
» ses tuteurs, pour en pourveoir D.
» Pedro, comte de Transtamara, au
» prejudice de son honneur et di-
» gnité : auquel le roy fit douce et
» gracieuse responce, l'assurant
» qu'il mettroit ordre en ses affaires
» avec toute equité, et justice ; puis
» le pria de passer les monts, et
» venir avec luy en Castille la Vieille,
» dequoy le marquis s'excusa, disant
» qu'il n'estoit venu là en équipage
» de luy pouvoir faire service, com-
» me il desiroit, mais que s'il luy
» en donnoit les moyens, il revien-
» droit le servir de tres-bonne vo-
» lonté. Ainsi s'en retourna en ses
» terres, non trop content du roy
» D. Henry, lequel ne fit compte de
» le remettre en l'estat de connesta-
» ble; et, si quelque temps après, par
» le conseil de l'archevesque de To-
» lede, il luy osta le tiltre de mar-
» quis de Villéna, pource qu'il ne
» sembloit point estre assuré, ny
» profitable à l'estat de Castille,
» qu'un marquisat frontier à un
» royaume estrangier demeurast es
» mains d'un chevalier qui y eust si
» grand part, et si estroites alliances,
» comme avoit le marquis D. Alfonse
» avec les rois et royaume d'Arra-
» gon (4). »

(C) *Il eut deux fils qui épousèrent*
..... dont l'un fut père d'un mar-
quis de VILLÉNA sectateur. ... de
la magie.] L'un des deux fils du pre-
mier marquis de Villéna se nommait
Alfonse, et l'autre Pierre. La dot
de leurs femmes fut comptée aux
Anglais pour la rançon de leur père,
et pour retirer Alfonse qui servait
d'otage. Cet Alfonse se fit démarier, ne
pouvant souffrir l'impudicité mani-

(4) *Mayerne Turquet, Histoire d'Espagne, liv.*
XVII, pag. 786.

fieste de son épouse (5). Son frère Pierre fut tué dans une bataille. Le roi don Henri prenant sous sa protection les femmes de ces deux frères, et se fâchant de ce qu'ils ne voulaient pas rendre la dot, leur enleva tout leur pays à la réserve du château de Villéna et de celui d'Almansa, qui résistèrent, tant à cause de leur situation qu'à cause de la garnison aragonaise qui les défendait (6). Pierre d'Aragon, fils du marquis de Villéna, laissa un fils qui fut connu sous le nom de Henri de VILLÉNA, et qui étudia beaucoup. Il fit des livres fort doctes, mais d'un style fort grossier : *Petrus ad Aliubarrotam ceciderat, ejus Henrici pater, cui à Villénâ cognomentum fuit, eruditionis tantum studium, ut magica etiam sacra, carminaque caluisse fama sit. Extant ingenii monimenta : in quibus multa reconditaque eruditio est, elegantiae parum quippe affectatae, sed horridae, et cum hispanâ linguâ latinam miscens* (7). Il mourut à Madrid l'an 1434, ayant supporté constamment jusqu'à sa vieillesse les injures de la fortune, la perte de ses biens, et celle de ses dignités (8). On crut que pour avoir eu trop de passion d'être savant, il s'attacha à la magie : ses livres furent donnés à examiner, par ordre du roi, à frère Lope de Barrientos, dominicain, et précepteur du prince des Asturies; on en brûla la plupart, et cela déplut à plusieurs personnes, qui jugèrent qu'une bibliothèque qui avait coûté tant d'argent pouvait être conservée sans nul péril pour les usages des gens doctes. Le dominicain fit un écrit pour s'excuser de sa conduite sur les volontés du roi. Mariana raconte ce fait en bons et beaux termes. *Henricus Villéna Madriti, ubi rex erat, extinctus*

(5) *Alfonsi conjugium diremptum ob malè tectas uxoris libidines. Mariana, ubi infra.*

(6) Tiré de Mariana, lib. XIX, cap. VIII, pag. 188.

(7) *Idem, ibidem.*

(8) Mariana, lib. XX, cap. VI, pag. 221, raconte que pour obtenir la grande maîtrise de l'ordre de Calatrava, il répudia sa femme, Marie Albornos, qui était très-riche, et céda au roi don Henri le marquisat de Villéna, et autres terres; et que les chevaliers de l'ordre créèrent un autre grand-maître qui fut confirmé par le pape, environ l'an 1413, après six ans de contestations. Henricus, ajoute Mariana, in tantis litteris, tantâque eruditione parum sibi sapiuisse visus est: repetitioque conjugio egenus vitæ reliquum exegit.

est. Amissas opes, atque an honores ablatos, injuriamque honestis solatiis ad extremum toleravit. Tanto e studio, ut ne à magicis quibus abstinuisset feratur. Libri juxta Lupo Barriento dominicanique principis magistro eas sunt traditi. Quorum parte multorum vituperationem libros existimantium magnos, eruditorum usibus sinnoxque servari debuisse. Iude scripto conceptâ defensionem excusavit, cui fas non esset (9). Mayern suppose qu'on ne brûla que des manuscrits magiques composés par le marquis de Villéna, et il suppose qu'on ne les brûla pas tous; mais il avait pris la peine d'examina, il aurait parlé plus complètement, et il aurait vu qu'il fallait qu'on brûla presque toute la bibliothèque de ce seigneur. Quelle sottise de prétendre que l'on n'a brûlé qu'une partie des livres magiques; bien malaisé de ne faire que ce qu'on veut. Cet historien, ayant demandé de quoi il était question, mal à propos d'une clause, et, n'ayant pu errer conséquemment, il a doublé ses erreurs. Il raconte une plaisante fable en Espagne de ce marquis : je le sais par la Relation des Différens de Juan d'Autriche et du jésuite Ce jésuite publia un manifeste sur lequel on fit une réponse dont il se feignit, « Que le marquis » accompagné de don Péd » et de l'âme de Pédro » trois personnages asse » étaient venus exprès » au monde pour le réfuter » de liberté (11). » Il n'est pas sage de rien dire ici de ce qu'on fait tenir à don Péd

(9) Mariana, lib. XXI, cap. VI.

(10) Prince abusant des lettres s'était exercé, s'adonnant aux injures magiques, dont il avait écrit plusieurs livres, par le commandement duquel, par le commandement duquel, par la censure de frère Lope de Barrientos, précepteur du prince des Asturies, furent pour la plupart brûlés. Mayern Histoire d'Espagne, liv. XIX, pag. 1434.

(11) Relation des Différens arrivés entre D. Jean d'Autriche et le cardinal de Tolède, tom. I, pag. 97, édition de Holla

le début du second acteur : un vieillard, ayant pris la parole, dit : Pour moi, seigneur, le marquis de Villéna, qui est célèbre dans le monde par sa astrologie, et par l'invention de la bouteille, dans laquelle on se fit mettre en petits morceaux, afin de découvrir à quel verre, dans les siècles à venir, les choses qui devaient arriver aujourd'hui : et en effet c'est ainsi, n'étant pas possible à un homme de mon humeur et de mon caractère de naissance se pût empêcher de faire mettre en pièces pour les événements de ce temps, le versement de cette monarchie par un simple particulier..... Je craignais que je me fis hacher, je craignais celer, pour voir devenir de notre foi un homme qui avait naître en Allemagne des lois si peu conformes aux nôtres. Je me fis hacher, porté par la curiosité de voir qu'une reine, qui devait gouverner l'Espagne selon les lois, dût choisir pour son successeur, etc. (12). »

ibidem, pag. 100.

VINAY (ALEXANDRE de), ministre de l'église réformée d'Anvers, publia un livre, l'an 1626, dans lequel il remarqua, dans son épître préliminaire, qu'il y avait environ deux ans qu'un fameux prélat avait écrit que la ville d'Anvers était plus ancienne en hébreu que Genève (b).

de Villars, archevêque de Cologne, tom. II, de ses Opusc. Epist. I.

Voyez ce que dessus, remarque (D) de RICHER, tom. XII, pag. 524.

publia un livre, l'an 1626.] imprimé à Genève, et contient 8 in-8°. Il a pour titre, *Actes de la Conférence tenue à Anvers depuis le 10 décembre 1625, jusqu'au 25 février 1626, entre le marquis de Vinay, ministre de la religion réformée, et Jean-François de Court, jésuite, touchant la doctrine des pères sur les points de la*

suffisance des Écritures, et de l'Eucharistie; y jointe une continuation tant de l'un que de l'autre article, et un Traité du Purgatoire, par le susdit de Vinay. Je n'ai point trouvé ce livre dans la Bibliothèque d'Alexandre de Gambe; et cela me fait juger qu'il ne donna point une contre-relation de cette dispute. C'était pourtant la coutume que chaque parti publiât les actes de ces conférences, et s'attribuât la victoire *.

* Voyez, tom. XIII, p. 401, la note sur l'article SPANHEIM.

VIRET (PIERRE), ministre de l'église réformée, naquit à Orbe (a), petite ville du canton de Berne, l'an 1511. Il étudia à Paris, et y connut Farel, dont il fut ensuite le compagnon d'œuvre dans l'établissement de la réforme en quelques villes de Suisse (b). Il alla avec lui à Genève l'an 1534, et il le seconda habilement dans tout ce qu'il fallut faire pour y abolir le papisme (c). La ville de Lausanne ayant embrassé la réformation l'an 1536, on trouva bon que Pierre Viret y fût exercer le ministère. Il s'en acquitta si bien, qu'il s'acquit l'amour et l'estime des habitants. Cela parut par la peine avec quoi ils consentirent à le prêter à l'église de Genève, pour six mois, lorsque l'absence de Calvin faisait souhaiter ardemment à cette église la présence de Viret (d). Pour faire mieux entendre cela, il faut que je dise que Calvin s'étant résolu à retourner à Genève, d'où il avait été exilé (e), n'y put re-

(a) Au pays de Vaud.

(b) Melch. Adam. in Vitis Theolog. exter., pag. 120, 121.

(c) Spanhemius, in Geneva restituta, pag. 65.

(d) Leti, Historia Genevrina, tom. III, pag. 70.

(e) L'an 1538.

tourner aussitôt qu'on le souhaitait; car il se trouva engagé à s'en aller aux conférences de Ratisbonne(f). Pendant ce temps-là Viret servit fort utilement l'église de Genève(g). Calvin, réuni à ce troupeau, souhaita passionnément d'avoir Viret pour collègue(h); mais il n'eut point ce plaisir. Viret fut rappelé à Lausanne, et y remplit admirablement tous les devoirs de sa charge, jusques à ce que les réformés de France obtinrent par leurs prières qu'il fût donné à l'église de Lyon(i) (A). Il la servit très-fidèlement au milieu de mille difficultés; car ce fut un temps de guerre civile, et un temps de peste(k). Il fut obligé de quitter Lyon* lorsque Charles IX, par un édit intemprétatif de la paix conclue au mois de mars 1563, défendit à ses sujets de la religion d'avoir des ministres nés hors du royaume(l). Alors Viret se retira à Orange, d'où la reine de Navarre le fit venir en Béarn(m). Il y fit valoir ses talens, et y mourut l'an 1571 (B). C'était un homme de petite taille, et faible de complexion(n), et qui était devenu

moins robuste depuis les coups qu'il reçut d'un prêtre, et le poison qui fut mis dans ses alimens(G); mais il avait beaucoup de savoir, et une éloquence charmante. Il publia une infinité de livres(D). Il était assez bien versé dans la connaissance des auteurs païens. On voit cela dans un ouvrage(o) qu'il fit imprimer à Genève l'an 1560, sous ce titre: *De la vraie et fausse Religion, touchant les vœux et les sermens licites et illicites: et notamment touchant les vœux de perpétuelle continence, et les vœux d'anathème et d'exécration, et les sacrifices d'hosties humaines, et de l'excommunication en toutes religions. Item de la moïnerie, tant des Juifs que des païens et des Turcs et des papistes, et des sacrifices faits à Moloch, tant en corps qu'en âme*. Son article dans M. Moréri est confus et mêlé de faussetés(E).

Je m'en vais dire une chose que j'ai lue depuis la seconde édition, c'est qu'il s'appuya de l'autorité des papistes pour réprimer quelques sectes dangereuses qui s'étaient formées à Lyon dans le sein des protestans. L'auteur qui m'apprend cela en tire une preuve contre la tolérance de religion, et pour la maxime compelle intrare, *contrains-les d'entrer* (F).

(o) C'est un in-8°. de 864 pages.

(A) *Les réformés de France obtinrent par leurs prières qu'il fût donné à l'église de Lyon.*] Melchior Adam laisse ici une lacune qu'il ne remplit. Il a ignoré que Viret alla servir l'église de Nîmes et puis celle de Montpellier, avant que d'aller servir celle de Lyon. On apprend

(f) En 1541.

(g) Leti, *Historia Genevrina*, tom. II, pag. 70. Voyez aussi Bèze, in *Vita Calvini*, ad ann. 1541.

(h) Voyez la remarque (E).

(i) Melch. Adam., in *Vitis Theolog. exter.*, pag. 121.

(k) *Idem*, *ibidem*.

* Jean Dorigny, auteur de la *Vie d'Edmond Auger*, 1716, in-8°, dit que ce fut le crédit d'Edouard Auger qui fit chasser Viret de Lyon.

(l) La vraie et entière Histoire des Troubles, liv. I, folio 6 verso, à l'ann. 1564.

(m) Melch. Adam., in *Vitis Theolog. exter.*, pag. 121.

(n) *Idem*, *ibidem*.

de Viret même, dans une épître dédicatoire datée de Lyon le 7 de décembre 1563. Il y expose qu'il y a deux ans passez qu'il tomba en une maladie, qui le mit si bas qu'il ne pouvoit attendre, selon son jugement, d'estre porté en terre que Dieu l'a comme arraché par les cheveux, d'entre les peuples entre lesquels il avoit presque passé tout le principal cours de sa vie (1)..... « Je sais bien, ajoute-t-il, que mes seigneurs et semblablement mes freres et compagnons, et toute l'église en laquelle Dieu m'avoit constitué ministre, ne m'eussent pas facilement envoyé et donné congé, s'ils n'eussent veu et cognu la nécessité en laquelle le Seigneur m'avoit mis, et s'ils n'eussent mieux aimé que j'eusse servi ailleurs pour l'édification de l'église, tant debile que je suis, que demeurer inutile entre eux, et sans faire service ny à cette église ny à autre, tel que je desire le faire..... Voilà le moyen par lequel le Seigneur m'a tiré de l'église en laquelle j'avoie bien occasion de m'aimer, comme s'il m'avoit empoigné par la main pour me mener, comme tout tremblant de foiblesse et à demy mort, et me rendre jusqu'à vous (2) qui estes les premiers du Languedoc, entre lesquels j'ay fait residence après mon depart de Geneve. » Il se loue extrêmement du bon accueil qu'on lui fit à Nîmes, quoiqu'il semblât à voir, continue-t-il, que je n'estois que comme une anatomie seche ouverte de peau, qui avoye là porté nos os, pour y estre ensevely : de sorte que ceux-là mesme qui n'estoient pas de nostre religion, ains y estoient fort contraires, avoyent pitié de me voir, jusques à dire, qu'est-ce qu'on fait de ce pauvre homme en ce pays ? N'y est-il venu que pour y mourir ? Et mesme j'ay entendu que quand je montay la première fois en chaire plusieurs me voyant, craignoient que je me defaillisse en icelle, et que je passasse parachever le service.

Viret, *épître dédicatoire du 1^{er} volume de l'Instruction chrétienne*.
Il adresse la parole à l'église réformée de Nîmes.

Il y a là certaines choses que je ne saurais comprendre ni développer; et peut-être que Viret ne voulait pas qu'elles fussent manifestes. Il dit qu'il ne pouvait plus servir son ancienne église, et que ce fut la seule raison pour laquelle ses supérieurs lui accordèrent son congé. Cette raison ne pouvait pas être l'état où sa maladie l'avait réduit; car malgré cet état il fut capable d'aller servir l'église de Nîmes. On pourrait conjecturer que le temple de celle-ci était plus petit que le temple de Lausanne ou de Genève, et que le même homme qui n'avait pas assez de forces pour prêcher dans un grand temple, en avait assez pour prêcher dans un petit auditoire. Mais cette conjecture n'est guère valable (3) *.

La preuve qu'il servit ensuite l'église de Montpellier se trouve dans l'épître dédicatoire du II^e. tome de son Instruction chrétienne. Cette épître est datée de Lyon, le 12 de décembre 1563. Il l'adresse à cette église pour lui témoigner sa reconnaissance des bontés qu'elle avait eues pour lui pendant qu'il exerçait le ministère, et notez qu'il la félicite de ce que plusieurs médecins et chirurgiens de Montpellier étaient de la religion. Il nomme entre autres les professeurs en médecine Rondellet, Saporta et leurs adjoints, MM. Joubert, Feynes et Trial, et M. Michel Hérouart, fameux chirurgien. Je mets ici cette particularité, parce qu'elle est inconnue à plusieurs de ceux qui connaissent le mérite de ces illustres professeurs.

Vous trouverez dans l'Histoire Ecclésiastique des Eglises réformées de France (4), une fort belle lettre que Viret écrivit de Nîmes, le 15 janvier 1562 (5), aux ministres de Languedoc assemblés au colloque de Montpellier, par laquelle il les exhorte à

(3) Voyez la remarque (FF) de l'article CALVIN, tom. IV, pag. 355.

* Joly ajoute que cette conjecture est détruite par une circonstance qu'apprend l'Histoire des Evêques de Nîmes, par Ménard; c'est que Viret prêcha dans la cathédrale de Nîmes, deux jours après que les protestans s'en furent emparés. Or, suivant Ménard, la cathédrale était un vaste bâtiment gothique, en pierre de taille et à trois nefs.

(4) Au livre V, pag. 886 et suiv.

(5) Par une faute d'impression on a mis MDLVII dans l'Histoire des Eglises.

se conformer aux volontés de la cour. Il paraît par les deux épîtres dédicatoires que j'ai citées ci-dessus, que ce n'était pas un concert de sédition, mais plutôt un esprit doux et modéré, qui déconseillait les violences et les émeutes populaires, autant qu'il pouvait. La même Histoire nous apprend (6) qu'il alla à Montpellier pour remédier à sa santé, et qu'il commença d'y exercer le ministère ayant esté l'édit de janvier publié le 7 du mois de février 1562. Soyez sûr que Pasquier se trompe lorsqu'il dit que Viret prêcha à Paris, au Patriarche, vers la fin de l'an 1661 (7)*.

(B) *Il fit valoir ses talens en Béarn, et il y mourut l'an 1571.* Il enseigna à Orthez, comme le remarque Melchior Adam (8). Quelques-uns disent qu'il y mourut (9); mais M. Moréri et quelques autres assurent qu'il mourut à Pau. Très-peu d'auteurs disent qu'il fut en prison pendant quelque temps en ce pays-là. D'Aubigné est le seul qui me l'ait appris. Il dit que le gouverneur d'une ville, que ceux de la religion prirent d'assaut l'an 1569, fut libéré sur la promesse de racheter de prison Pierre Viret, ministre, prisonnier en Béarn (10). Ce qu'il y a de certain est que ce ministre finit ses jours dans les états de la reine de Navarre: il y a donc une fausseté dans ces paroles de M. Ancillon. *Viret..... enseigna quelque temps à Orthez, d'où il retourna à Lausanne, où il donna au public par l'impression assez de livres pour faire une petite bibliothèque* (11). La plupart des livres qu'il publia précédèrent son voyage de Béarn; et ainsi M. Ancillon se tromperait,

(6) Histoire des Églises réformées de France, pag. 888.

(7) Pasquier, Lettres, liv. IV, pag. 201.

* Après avoir dit que Bayle se trompe ici en reprenant Pasquier, après avoir dit que François d'Amboise et Florimond nomment aussi Viret comme prêchant à Paris; Leclerc ajoute qu'après tout il ne serait point impossible que Pasquier, d'Amboise et Florimond ne se fussent équivoqués, parce qu'il y avait à Paris, en même temps du colloque de Poissy, un ministre nommé Virel, comme on le voit à la page 228 du Scaligérana. Dans ce même Scaligérana, ce ministre est, par une faute d'impression, pag. 226, nommé Viret.

(8) Melch. Adam., in Vitis Theolog. exter., pag. 121.

(9) Paulus Freherus, in Theatro, pag. 215.

(10) D'Aubigné, Histoire universelle, tom. I, liv. V, chap. XII, pag. m. 412, à l'année 1569.

(11) Ancillon, Vie de Farel, pag. 217.

quand même il aurait raison sur le retour de Lausanne.

(C) *Depuis les coups qu'il reçut d'un prêtre, et le poison qui fut mis dans ses alimens.* Il fut tant battu par un prêtre, qui l'attaqua en trahison, qu'il demeura sur la place et qu'on le crut mort (12). Au temps des pointes, l'on aurait dit que ce prêtre ne savait faire que des argumens in Ferio et in Barbard. S'il fut injuste en recourant à de telles voies de prévenir les innovations, il ne fut pas moins imprudent lorsqu'il cessa de frapper sans être bien sûr que le ministre n'en réchapperait jamais. C'est dans ces occasions qu'il se fait bien souvenir de la maxime, *Nunquam tentabis ut non perficias, il ne faut pas commencer, si l'on ne peut achever.* On tira contre l'église romaine* toutes les mêmes conséquences d'un assassinat imparfait que l'on eût tirées d'un assassinat parfait. Tous ceux qui étaient capables de se conduire par cette règle, *Il faut qu'une cause soit bien mauvaise lorsqu'on fait mourir ceux qui l'attaquent*, tiraient la même conséquence de ce que l'on réfutait à coups de bâton ou à coups de poing les arguments des ministres. C'est pourquoi le prêtre qui battit Viret fit autant de mal à sa cause par les suites du préjugé que s'il l'avoit mis à mort; mais en ne le tuant pas, il laissa sa cause exposée à un grand danger. Viret, plein de ressentiment, travailla à la destruction du papisme avec plus de force, et il s'y prit d'une manière très-efficace. Il chercha le ridicule des abus, il composa plusieurs livres en français, fort divertissans et remplis de facéties. Ce sont les plus dangereux ouvrages que l'on puisse faire (13). Ainsi, à ne considérer que l'utilité, le prêtre suisse eût bien fait de ne croire pas sans preuves indubitables la mort de Viret. Un certificat de deux chirurgiens n'a pas été superflu peut-être.

(12) *Partim vulnera in agro paternitatis sacrificulo ipsam per insidias invadente infirmitate usque adeo gravia, ut jacentem pro mortuam haberet.* Melchior. Adam., in Vitis Theolog. pag. 121.

* Joly reproche à Bayle de rendre l'église romaine responsable de l'action d'un seul.

(13) Voyez, tom. XIII, pag. 48, la note (G) de l'article SAINT-ALDEGONDE.

Passons au poison. Les uns disent que le valet d'un chanoine de Genève donna à Pierre Viret (14), les autres imputent ce crime à une femme subornée par les chanoines. Quoi qu'il en soit, ce bon ministre en mourut, et l'on prétend que cette mauvaise action acheva de faire perdre leur cause aux catholiques de Genève. Au fond, dans un temps de crise, et pendant que les deux partis avaient à peu près les mêmes forces, rien n'était aussi capable que cela de faire pencher la balance vers les réformés. Un peuple ébranlé et plein de soupçons ne trouve presque jamais sophistique ce raisonnement : si ces gens-là soutenaient la cause de Dieu, ils ne se serviraient point des crimes les plus infames pour perdre leurs adversaires. L'auteur que je vais citer ajoute qu'il parut un bruit que les prêtres avaient résolu de faire mourir tout d'un coup les réformés, en faisant mettre du poison dans le pain de la sainte cène. Je suis bien persuadé d'un bruit de cette nature répandu dans toute la ville, soit qu'il fût vrai, soit qu'il fût faux, pouvait valoir de bonnes raisons démonstratives dans l'esprit de bien des gens. *Cum præterea nefica quædam, à Bressæ comitatu inde oriunda, quæ nigros succos à divini ministris tollendis miscebat, P. Viteri lethali morbo infecta deprehensa, se ad id flagitii canonicis conductam fateretur, mirum quantum omnium animi à nefarium artium institoribus fuerint commoti, præsertim cum in vulgus incesceret, à sacrificiis deliberatum inficiendis symbolis sacris, Coenæ dominicæ celebrandæ destinatis, quod angelici omnes facili operâ in sacratissimo suæ religionis actu, ad Cereris non sicca morte vel penderent, vel deducerentur. Cuius flagitii, quod ne Thetis quidem à universis suis undis abluisset, cogitatio ingenti horrore et indignatione omnium animos confudit. Experimentis id genus aliis complu-*

Fuit corpusculo per se imbecillo : quod nativum vitium vehementer auxerunt partim venenosi ipsi à Genevensis cujusdam canonici servo ministratum, partim vulnera, etc. Melch. Adam., *Histor. Theolog. exter.*, pag. 121. Ces paroles sont de la citation précédente sont empruntées de Bèze, in *Iconibus*.

ribus compertum, omnes clericorum machinas ad subruendam Evangelii instaurati structuram comparatas, occultâ Dei directione in summum ejus incrementum cessasse (15). La conclusion de ce passage est fort sensée : la mauvaise conduite du clergé romain fut un très-grand instrument pour faire croître le nombre des réformés. On n'eût su attaquer l'église romaine dans un temps plus favorable. Son clergé était tout plein d'ignorance et de personnes de mauvaise vie. Ceux qui prêchaient la réformation étaient presque tous éloquents et doctes : ils savaient un peu ou beaucoup d'hébreu et de grec ; c'est pourquoi les prêtres succombaient presque toujours dans les disputes. Ils ne savaient comment tenir tête à des personnes qui les menaçaient des langues originales de la bible, et qui faisaient voir sans peine que les pratiques de religion, à quoi les peuples étaient soumis, n'avaient pas été prescrites dans l'Écriture. Deux ou trois prédications des ministres suffisaient dans quelques paroisses à convertir la moitié des habitants. Quel remède ? Eussiez-vous opposé raison à raison ? mais un prêtre, un moine ignorant, eût-il réussi par-là contre Viret, contre Farel ? Point du tout. On se vit donc contraint d'employer la violence, le poison, l'assassinat, et autres voies iniques qui achevèrent de persuader qu'une cause qui se défendait de cette manière n'était point celle de Dieu.

M. Leti vous apprendra que l'empoisonneuse de Viret avait nom Marie Navau, qu'elle était de Bourg en Bresse ; qu'à la sollicitation de quelques ecclésiastiques, qui lui promirent une bonne récompense, elle se réfugia à Genève sur le pied d'une personne persécutée pour la religion : que faisant bien la dévote elle se familiarisa merveilleusement avec Farel, avec Viret et avec Saunier, les trois ministres des Genevois ; qu'ainsi elle trouva le moyen d'empoisonner la soupe pendant que les deux collègues de Farel dinaient chez lui ; que Farel et Saunier trouvant mauvaise cette soupe n'en mangèrent point, que Viret, qui la trou-

(15) Fridericus Spanhemius, in *Genevâ restituta*, pag. 74, 75.

va bonne, en mangea, et qu'il sentit bientôt les effets de ce venin; que sur les soupçons que l'on conçut contre cette femme on l'emprisonna; que sans attendre la question elle chargea un chanoine, et qu'ayant tout avoué elle fut pendue le 22 d'avril 1535; et que le chanoine, en considération de sa famille, ne fut condamné qu'au bannissement (16).

(D) *Et publica une infinité de livres* (17).] J'ai déjà dit qu'il chercha le ridicule de l'autre parti, et qu'il prit un air railleur et divertissant. Il éplucha le rituel et le cérémoniel; en un mot il combattit l'église romaine beaucoup plus selon ce qu'elle laisse faire aux moines et aux curés, que selon ce qu'elle décide dans les conciles oecuméniques. C'était la prendre par son faible; car, de nos jours, ceux qui ont le plus adroitement travaillé à la défendre (18) ont demandé qu'on mît à part ce qu'elle prescrit comme un article de foi dans les conciles, et ce qui n'est point d'obligation, ou qui peut être un abus. Rapportons un long passage de Verheiden. *Sic ut ecclesia Lugdunensis frequentissima, aliaque vicinarum regionum, ob egregiam operam quam præstitit in proseminando Dei verbo, hunc virum maximè coluerint, scriptaque tempori tum ingeniis risu papismum excipientibus summa voluptate perlegerint. Is autem Viretus erat, qui mysticam illam papistarum theologiam cognitam habebat: quam variis libris explicans lectori risum sæpè movet, propter mira illa miracula et ridicula quæ continet. Ethnicam præterea theologiam cum ex prophanis scriptoribus hausisset, eandem cum papistarum sacris ita contulit, tamquam hæc romana sacra parallela essent veterumque Romanorum horrenda idololatriâ plenius responderent.*

(16) Tiré de Leti, *Historia Genevrinâ*, tom. II, pag. 541, 542.

(17) Vous en trouverez le catalogue dans l'Épitome de Gesner, dans Melchior Adam, in *Vitis Theolog. exter.*, pag. 122, dans Verheiden, in *Præst. Theolog. Effigiebus*, pag. 120, 121. [Et aussi dans le tome 35 des *Mémoires de Nicéron*, qui n'a pas connu la seconde édition revue et augmentée de l'*Exposition familière*, édition citée par Joly, d'après le *Catalogue des livres censurés par la faculté de théologie de Paris*.]

(18) M. l'évêque de Condom, dans l'*Exposition de la Doctrine catholique*.

Fortè inter sinceriores theologos nullus fuit, qui mysticum illud romani Jovis regnum ita aperuit et perlustravit atque hic Viretus, quod vel uno illo Centone (ut alia multa nō tam) de Theatrica Missæ Saltatione, ex veteribus poetis consarcinato, probari potest: qui lectorum, præcipuè in poetis versatum, novo genere voluptatis (ut apud Belgas decantatum illud Apiarium Romanum) perfundit et recreat (19).

Au reste, il ne faut pas que l'on s'imagine, ni que tous les livres de cet auteur soient du caractère que j'ai marqué, ni que dans ceux qui le sont il y ait un air de bouffonnerie. Il gardait toujours le tempérament d'un homme sage. Notez qu'il ne se borna point à attaquer les superstitions, matière propre à être tournée en ridicule; mais qu'il travailla aussi très-sérieusement, et dans toute la gravité que la chose demandait, à combattre les impies. Je m'en vais citer un long passage de l'épître dédicatoire de son II. tome de l'*Instruction Chrétienne*. On y verra que la multitude des mécréans le détermina à tourner ses armes contre le déisme. « Il y en a plu-
» sieurs qui confessent bien qu'il
» croient qu'il y a quelque Dieu
» quelque Divinité, comme les Turcs
» et les Juifs; mais quant à Jésus-Christ, et tout ce que la doctrine
» des évangélistes et des apôtres
» tesmoignent, ils tiennent tout cela
» pour fables et resveries.... Il y
» bien plus de difficulté avec ces
» cy, voire mesme qu'avec les Turcs
» ou pour le moins autant. Car
» ont des opinions touchant la religion,
» gion, autant ou plus estranges que
» les Turcs et tous autres mécréans.
» J'ai entendu qu'il y en a de cette
» bande, qui s'appellent déistes
» d'un mot tout nouveau, lequel
» veulent opposer à athéiste. Et
» pour autant qu'athéiste signifie
» luy qui est sans Dieu, ils veulent
» donner à entendre qu'ils ne sont
» pas du tout sans Dieu, à cause
» qu'ils croient bien qu'il y a quelque
» que Dieu, lequel ils reconnaissent
» mesme pour créateur du ciel et de
» la terre, comme les Turcs: mais

(19) Verheiden, in *Præst. Theolog. Effigiebus*, pag. 119, 120.

Jésus-Christ, ils ne sçavent que c'est, et ne tiennent rien de luy, ni de sa doctrine. » Ces déistes desquels nous parlons maintenant, ajoute Viret, se moquent de toute religion ; nonobstant qu'ils s'accrochent, quant à l'apparence extérieure, à la religion de ceux avec lesquels il leur faut vivre, et auxquels ils veulent plaire, ou lesquels ils craignent. Et entre ceux-cy, il y en a les uns qui ont quelque opinion de l'immortalité des ames : les autres en jugent comme les epicuriens, et pareillement de la providence de Dieu envers les hommes : comme s'il ne se mesloit point du gouvernement des choses humaines, ains qu'elles fussent gouvernées ou par fortune, ou par la prudence, ou par la folie des hommes, selon que les choses rencontrent. J'ay horreur quand je pense qu'entre ceux qui portent le nom de chrestien, il y a de tels monstres. Mais l'horreur me redouble encore d'avantage, quand je considère que plusieurs de ceux qui font profession des bonnes lettres et de la philosophie humaine, et qui sont mesmes souventes fois estimez des plus sçavans, et des plus aigus et plus subtils esprits, sont non seulement infectez de cest execrable athéisme, mais aussi en font profession et en tiennent escole, et empoisonnent plusieurs personnes de tel poison. Parquoy nous sommes venus en un temps, auquel il y a danger que nous n'ayons plus de peine à combattre avec tels monstres qu'avec les superstitieux et idolatres, si Dieu n'y pourvoit, comme j'ay bonne esperance qu'il le fera. Car parmy ces différens qui sont aujourd'huy en la matiere de religion, plusieurs abusent grandement de la liberté qui leur est donnée de suyvre des deux religions qui sont en différent, ou l'une ou l'autre. Car il y en a plusieurs qui se dispensent de toutes les deux, et qui vivent en tout sans aucune religion. Et ceux qui n'ont point de bonne opinion d'aucune religion se contentoyent de périr tous seuls en leurs erreur et athéisme, sans en infecter et corrompre les autres

» par leurs mauvais propos et mauvais exemples, pour les mener à » mesme perdition avec eux ; ce malheur ne seroit pas tant à deplorer » qu'il est. Pour ceste cause, en » revoyant mon Instruction Chrestienne, laquelle a desja esté par » cy-devant imprimée, je l'ay beaucoup augmentée, et notamment » sur la matiere de la création du » monde, et de la providence de » Dieu en toutes les créatures, et » singulierement envers l'homme, » principalement pour deux causes. » La première, pource que l'esprit » de Dieu nous propose souvent, es » Saintes Escritures tout ce monde » visible comme un grand livre de » nature, et de vraye théologie naturelle, et toutes les créatures, » comme des prescheurs, et des témoignages moins universels de Dieu leur » créateur, et des œuvres et de la » gloire d'iceluy... L'autre cause qui » m'a encore esmu à traiter tant amplement ces matieres, c'est l'athéisme et ceux qui en font profession : » desquels j'ay tantost parlé (20). »

(E) Son article dans *M. Moréri* est *confus et mêlé de faussetés.*] I. Il est faux que Viret et Farel se joignirent à Calvin pour prêcher leurs nouveautés à Genève, et pour en chasser les catholiques, en 1535. Calvin n'alla à Genève qu'en 1536. II. De la manière, que Moréri conte que, *quand Calvin partit pour la conférence de Worms, on appela Viret pour prêcher à Genève*, il fait entendre clairement que Calvin partit de Genève. Or cela est faux. Il était à Strasbourg depuis deux ou trois années quand il alla à ces conférences. III. Il est ridicule de donner le nom de *préférence* à la vocation de Viret; car ceux de Genève ne recoururent à Viret qu'à cause qu'ils ne purent faire revenir Calvin avant la tenue de ces conférences. Ceci nous montre que Moréri a été persuadé que Calvin partit de Genève en ce temps-là; car son sens est que ce ministre fut très-marri qu'on le députât aux conférences, et que pendant son absence on se servit du ministère de Viret. IV. Il est très-faux que Calvin ait

(20) Viret, *épître dédicatoire du II^e. volume de l'Instruction chrestienne, elle fut imprimée en 1568.*

témoigné du déplaisir pour la vocation de Viret. V. Très-faux qu'il agit si bien, qu'on renvoya son compétiteur. VI. Très-faux que ceux de Lausanne ne reçurent Viret qu'avec peine (21). Tant s'en faut que Calvin eût quelque envie que son prétendu compétiteur fût renvoyé à Lausanne, qu'il fit au contraire de grands efforts pour le retenir à Genève. Melchior Adam, l'un des auteurs que Moréri cite, le témoigne clairement (22). Cela même est attesté par Théodore de Bèze (23), et nous avons là-dessus une preuve littéraire de la propre main de Calvin; car voici ce qu'il écrivit à Farel : *Quod bene vertat Deus, hic retentus sum ut volebas : superest ut Viretum quoque mecum retineam, quem à me avelli nullo modo patiar. Tuæ quoque omniumque fratrum partes me hic adjuvare ; nisi vultis me frustra ex cruciari, ac sine commodo esse miserimum* (24). Je remarquerai en passant une méprise de M. Hofman. Il dit que Viret, étant ministre à Lausanne l'an 1535, fut appelé à Genève. Rien de plus faux. Il fut ministre de Genève dès l'an 1534, et avant que de l'être à Lausanne.

(F) *Il s'appuya de l'autorité des papistes pour réprimer quelques sectes.... L'auteur qui m'apprend cela en tire une preuve...pour la maxime... Contrains-les d'entrer.*] « L'édit premier de pacification ne fut » plustost publié en France, que » soudain s'escloût à Lyon une » secte d'ariens, couvée dez long-temps » audit Lyon, et ailleurs, par un » Aleman et un Italien, qui en estoient les chefs. Dont advint que » M. Pierre Viret, lors predicant à » Lyon, fut sollicité d'avoir recours » à M. Buatier grand vicaire du

(21) *Ils n'avaient consenti qu'avec peine à le prêter à ceux de Genève pour six mois.*

(22) *Reversus Calvinus omnem quidem movit lapidem ut ne Vireto spoliaretur, quo sublato ecclesiam salvam retinere se posse negabat : sed Viretus apud suos Lausanenses agere maluit.* Melchior Adam, in *Vitis Theolog. exter.*, pag. 121. Voyez aussi pag. 73.

(23) Bèze, in *Vita Calvini*, ad ann. 1541.

(24) Calvinus, epist. L, pag. m. 109; 110. Cette lettre est datée du 16 de septembre 1543; mais apparemment cette date est fautive; on a mis 1543 pour 1541; car il serait absurde que Calvin, écrivant à un ministre de Neuchâtel, eût donné comme une nouvelle son retour à Genève deux ans après son arrivée.

» reverendissime archevesque de » Lyon, pour esteindre ce feu croi- » sant, et qui menassoit d'un grand » embrasement, si on luy eust laissé » acquérir forces. Aussi estoient » prests à se faire paroistre les protestan- » telliens, les trinitaires ou sermoneurs » tistes, et autres jusques aux calvinistes » christes et deistes : qui tous prétendoient » tendoyent pouvoir jouyr du bénéfice de l'edict, ne permettant » qu'aucun indefinitivement fut recherché » pour le faict de la conscience. On adjoucte que tous ces » prénommez sectaires, et autres qui se » vantoyent estre fondez en vérités, ou raisons tirées aussi partiellement » nemment de l'Escripture, que les » calvinistes y scauroient prouver leurs » opinions estre fondées : c'est une trop » trop hardie assertion est frontée, et tasche occuper lieu de » verité. Voilà à quoy le desir de liberté de conscience nous cuidoient » duire. Voilà l'excessive confusion de la » de laquelle la religion fut presqu'enveloppée : et comment la diversité » rente varieté des croyances en train d'estouffer la foy en plusieurs » sieurs : et reduire en irresolution la » difficultez la conscience des croyants. Ces raisons m'induisent » à croire que nous devons humiliter nos » nos cuidances : les submettre à l'assubjectir » aux determinations de la sainte eglise apostolique » romaine (25)..... Il nous faut (25) » je) captiver nos sens, et nos sens humaines, » pour croire la foy, ce que nostre infirmité » peut autrement comprendre. Nous devons aussi obeyer à nos supérieurs » rieurs juxte l'Escripture : sans chercher en eux des défauts.

(25) Pierre de Saint-Julien, *Meslanges doxales*, pag. 202, 203, 204; et voici ce qu'il » avait dit, pag. 189, 190 : « La liberté de conscience ne pourroit estre permise, que sous » l'infinité de sectes (la pluspart abominables) » se presentassent pour jouyr du mesme privilège » selon qu'il advint à Lyon, quand par l'edict de » pacification il fut dit que personne ne seroit » recherché en sa conscience : soudain se presenta » public un Alemanni, avec une troupe de » nouvelles arriens (et beaucoup pires) qui » tendant tirer faveur de l'edict, fut cassé » le vicaire general du reverendissime archevesque » de Lyon, et maistre Pierre Viret supplanté » dant en la pretendue eglise calvinienne de » Lyon, furent contraincts de se joindre à » rembarquer ces arriens, qui faisoient la liberté de » conscience couverture de leurs meschancetés.

ne gisent pas en nostre correction : Que si quelques hommes se trouvent de si dure cervelle, que de se rendre opiniâtres à mespriser, et se separer de la prémentionnée eglise, il faut suivre le conseil du prophete (26) disant : *Coge eos intrare.* » Consultez avec ceci ce que nous alléguons du même auteur dans l'article *WELLINGBES*, tome XIII.

(26) Il fallait dire de Jésus-Christ dans l'Evangile selon saint Luc, chap. XIV, vs. 23.

VIRGILE, en latin *Publius Virgilius Maro*, le plus excellent de tous les poètes de l'antienne Rome; a fleuri du temps d'Auguste. Il naquit le 15 d'octobre 683, dans un village (a) qui n'était pas loin de Mantoue. Il passa les premières années de sa vie à Crémone (b); et puis ayant fait quelque séjour à Milan, il se transporta à Naples, où il étudia les lettres latines et les lettres grecques avec une extrême application; et ensuite les mathématiques et la médecine. Quelques-uns disent que sa jeunesse fut fort éloignée de la chasteté; d'autres assurent le contraire, et qu'il était si modeste, si retenu, et si réglé dans ses paroles et dans sa conduite, que les habitans de Naples lui donnèrent un surnom pris de la virginité (A). Voilà une chose qui nous fournit la matière d'une assez longue remarque, et une occasion fort naturelle de faire une observation que l'on trouve dans l'Anti-Baillet (B). Ceux qui disent que ses Églo-

(a) Nommé *Andes*. Voyez Donatus, in Vita Virgilii.

(b) *Initio ætatis, id est usque ad septimum ætatis annum, Cremonæ egit.* Donatus, *ibidem*. Verdier Vau-Privas, Prosopogr., tom. I, p. 766, et plusieurs autres, disent qu'au commencement de son âge il étudia à Crémone.

gues furent admirées de Cicéron se trompent (C). Il n'était point envieux de la gloire de son prochain; et il faisait paraître un si grand fonds de bonté et d'honnêteté, que les autres poètes, qui crevaient d'envie les uns contre les autres, s'accordèrent presque tous à l'aimer et à l'honorer (D). Ceux qui ont dit qu'une secrète jalousie le porta à ne parler point d'Homère; et à lui préférer un autre poète qui est moins connu, ont débité un sentiment tout-à-fait absurde (E). Il n'était point de ces auteurs qui se contentent facilement des productions de leur plume; il limait et il retouchait ses vers avec une extrême sévérité (F); et l'on prétend que son *Énéide*, que nous regardons comme une pièce achevée, était bien loin de la perfection à son avis; et qu'il souhaita ardemment qu'elle fût brûlée, parce qu'il n'avait pas pu y mettre la dernière main (G). Il avait destiné à la polir une retraite de trois ans (c); après quoi son dessein était de s'appliquer uniquement tout le reste de ses jours à l'étude de la philosophie; mais il mourut sur ces entrefaites à Brundusium, le 22 de septembre 734 (H). Son corps fut porté à Naples, comme il l'avait ordonné (d). Ses poésies avaient infiniment plu à l'empereur (e). Il n'y a rien de plus ridicule que ce que l'on conte de sa magie, et des prétendus prodiges qu'il fit voir aux Napolitains (I). Les versions et les commentaires de

(c) Donatus, in Vita Virgilii.

(d) *Idem, ibidem.*

(e) Voyez la remarque (L), numero IV.

ses œuvres sont innombrables (g^r). Ceux qui les ont travesties en vers burlesques (K) ont mérité la haine de quelques personnes doctes; et il faut avouer que ce n'était pas entièrement sans raison. Le commentaire *in usum Delphini* par le père de la Rue, jésuite, est fort bon. Il est précédé d'une vie de ce poète, digérée selon l'ordre des consulats, et ornée de remarques bien judicieuses. J'aurai quelques fautes à reprendre dans M. Moréri (L). Je n'ai point voulu faire mention d'un certain peuplier, que l'on appelait l'arbre de Virgile. On l'avait planté, selon la coutume du pays, dès que sa mère fut accouchée de lui, et on le vit croître si promptement, qu'il égala en peu d'années les peupliers beaucoup plus vieux. Les femmes enceintes et les accouchées en firent un objet de religion (f).

(e) Voyez-en une longue liste à la tête du Commentaire que l'abbé de Marolles a ajouté à sa traduction de Virgile: M. de Segrais, qui est mort en 1701, promettait une traduction des Géorgiques. On l'attendait avec impatience, ce qu'il a fait sur l'Énéide ayant été si estimé. C'est une version en vers accompagnée d'une fort belle Préface et de Notes très-curieuses. On en a fait en Hollande, l'an 1700, une deuxième édition corrigée par l'auteur. [Pour les éditions de Virgile, Joly renvoie à la *Bibliotheca latina* de Fabricius. On peut renvoyer aujourd'hui à l'édition de Deux-Points des Œuvres de Virgile. Quant aux traductions françaises et aux écrits pour et contre Virgile, Joly dit de consulter la *Bibliothèque française* de Goujet, tome V; mais ce volume est de 1742; et depuis lors on s'est peut-être plus exercé sur Virgile qu'on ne l'avait fait auparavant.]

(f) *Accessit aliud præsagium: siquidem virga populea, more regionis in puerperis eodem statim loco depacta, ita brevi coaluit, ut multò ante satas populos adæquavit. Quæ arbor Virgilii ex eo dicta atque consecrata est; summa gravidarum et fetarum religione, suscipientium ibi et solventium vota* Donatus, in *Vita Virgilii*, init.

On peut compter à coup sûr parmi les folies de Caligula le mépris et la haine qu'il fit paraître pour Virgile, dont il tâcha de faire ôter de toutes les bibliothèques les écrits et le portrait (g). Il eut l'audace de dire que c'était un homme sans esprit et sans savoir (h). L'empereur Alexandre Sévère en jugea bien autrement; il l'appelait le Platon des poètes, et il en mit le portrait avec celui de Cicéron dans la chapelle où il avait donné place à Achille et aux grands hommes (i). Le grammairien Cæcilius fut le premier qui fit des leçons sur les poésies de Virgile dont il était contemporain (k).

(g) Suetonius, in *Calig.*, cap. XXXV.

(h) *Nullius ingenii, minimaque doctrinæ.* Idem, *ibidem*.

(i) Lampridius, in *Alex. Severo*, cap. XXXI, pag. m. 926.

(k) Sueton. de *illustr. Grammat.*, cap. XVI.

(A) *Un surnom pris de la virginité.*] La Vie de Virgile, attribuée à Donat, nous apprend qu'il était fort sobre, mais qu'on disait qu'il était enclin au péché contre nature; que les personnes équitables n'ajoutaient point de foi à ce bruit, et qu'ils croyaient qu'il n'avait de l'affection pour de jeunes gens que dans la vue de les instruire (1); qu'on le vulgairisa aussi qu'il avait couché avec Plotia Hiéria, mais qu'il avait souvent raconté qu'il refusa constamment la part que Varius lui voulait faire de cette maîtresse. *Vulgatius est consuevisse eum cum Plotia Hiéria. Sed Asconius Pedianus affirmat ipsum postea minoribus natu narratum, et invitatum quidem se Varii ad communionem mulieris, verum se pertinacissimè recusasse.* (2). Les paroles suivantes sont admissibles; car elles affirment, non pas

(1) *Cibi vinique minimi: fama est non libidine prius in pueros fuisse. Sed boni illi cum pueris amasse putaverunt, ut Socrates Alciodem.* Donatus, in *Vita Virgilii*.

(2) Idem, *ibidem*.

ame un bruit, mais comme une
se certaine, que ceux de Naples
donnèrent le surnom de Virgi-
à cause de la pureté de ses
vers et de ses paroles. *Cetera sanè
et ore et animo tam probum
CONSTAT, ut Neapoli Parthe-
vulgò appellaretur.* Voici une
que bien expresse de sa modes-
Il aimait mieux vivre retiré à la
pagne que de séjourner à Ro-
où il était admiré. Il y allait fort
ment, et il affectait si peu d'y
maître, que se voyant suivi et
entré, il s'enfermait dans la pre-
mière maison qu'il trouvait ouverte.
*quando Romæ quò rarissimè com-
abat viseretur in publico, sectan-
demonstrantesque se subterfugere
tum in proximum tectum* (3). Ce
il y a de certain, c'est qu'il com-
dans sa jeunesse quelques vers
sifs. On n'en peut douter, puisque
ne (4), qui en avait fait de sem-
blables, s'en justifie par un bon
nombre de grands exemples, et nom-
mément par celui de notre Virgile.
*verò molestè fero hanc esse de
tribus meis existimationem, ut qui
sciunt talia doctissimos, gravissi-
mos, sanctissimos homines scriptitū-
me scribere mirentur. Ab illis au-
quibus notum est quos quantos-
auctores sequar facillè impetrari
confido ut.... An ego verear....
me non satis deceat quod decuit
Tullium, Cæium Calvum.....
onem transeo, quamvis sciam,
corrupti in deterius, quæ ali-
ando etiam à malis; sed honesta
nere, quæ sæpius à bonis fiunt.
ter quos vel præcipuè numerandus
P. Virgilius, Corn. Nepos, et
Ennius, Acciusque, non qui-
hi senatores, sed sanctitas mo-
non distat ordinibus* (5). L'au-
de la Vie de ce poète le fait au-
des Priapées, et il y a des sa-
ne (6) qui veulent que l'ouvrage
subsiste encore sous ce nom-là
de Virgile : mais il vaut mieux
dire que c'est un recueil de poésies
posées par divers auteurs. Nous
vu ci-dessus qu'Ausone allè-

gue l'exemple de Virgile pour sa jus-
tification (7) : mais il est un peu
étonnant qu'il ne se fonde que sur
des passages des Géorgiques et de
l'Énéide; car ces passages ne sont
guère propres à son dessein. *Quid
etiam Partheniam dictum causâ pu-
doris? qui octavo Æneïdos, quum
describeret coitum Veneris atque
Vulcani, αἰσχρὸς μὴν δέκα decenter im-
miscuit. Quid in tertio Georgicorum
de summissis in gregem maritis, non-
ne obscœnam significationem honestâ
verborum translatione velavit? Et si
quid in nostro joco aliquorum homi-
num severitas vestita condemnat, de
Virgilio accersitum sciat* (8). Il eût
mieux valu imiter Pline le jeune, qui
avait égard sans contredit à de pe-
tits poèmes particuliers, où Virgile
s'était exprimé trop librement sur
des matières gaillardes. Le passage
de l'Énéide qu'Ausone indiquait n'a
rien de trop fort pour ce temps-là;
ceux qui le critiquèrent méritent
plutôt le titre de chicaneurs que le
titre de censeurs : et remarquez bien
qu'une partie de ceux qui ne l'ap-
prouvèrent pas entièrement donnè-
rent de grands éloges au poète. C'est
ce qu'Aulu-Gelle va nous apprendre.
*Annianus poeta et plerique cum eo
ejusdem Musæ viri summis assiduis-
que laudibus hos Virgilii versus fe-
rebant; quibus Vulcanum et Vene-
rem junctos mixtosque jure conjugii,
rem lege naturæ operiendam, vere-
cundâ quâdam translatione verborum
quum ostenderet demonstraretque,
protexit: sic enim scripsit:*

..... Ea verba locutus
Optatos dedit amplexus; placidumque petivit
Conjugis infusus gremio per membra soporem.

*Minus autem difficile esse arbitra-
bantur in istiusmodi re dicendâ ver-
bis uti uno atque altero brevi tenui-
que eam signo demonstrantibus.....
Tot verò et tam evidentibus ac tamen
non prætextatis, sed puris honestis-
que verbis venerandum illud concubii
pudici secretum neminem quemquam
aliū dixisse* (9). Voyons de quelle
manière cet auteur censure un autre
critique beaucoup plus chagrin. An-

(3) Idem, ibidem.

(4) C'est-à-dire Pline le jeune.

(5) Plinius, epist. III, lib. V.

(6) Jean-Marie Catanée est de ceux-là. Voyez
Commentaire sur Pline le jeune, pag. 290.

(7) Dans l'article VAYRA; dans ce volume,
citation (25).

(8) Ausonius, in Centone nuptiali, sub finem,
pag. m. 519.

(9) Aulus Gellius, lib. IX, cap. X.

næus Cornutus, homo sanè pleraque alia non indoctus neque imprudens, in secundo tamen librorum, quos de figuris sententiarum composuit, egregiam totius istius verecundiæ laudem insulsâ nimis et odiosâ scrutatione violavit. Nam quum genus hoc figuræ probâsset, et satis circumspicte factos esse versus dixisset; membra tamen, inquit, paulò incautiùs nominavit (10). A cet égard la gravité et la modestie qui règnent dans l'Énéide sont admirables. Pouvaient-on être plus court que Virgile l'a été, sur la caverne où Énée et Didon consommèrent leur mariage? Ses Bucoliques ne sont pas de la même pureté : il y rapporte des passions très-criminelles ; mais ce n'est pas une preuve qu'il les sentit. L'amour des garçons n'était guère moins commun dans le paganisme que l'amour des filles, et ainsi un faiseur d'églogues pouvait faire parler ses bergers selon ce maudit usage, comme l'on fait parler aujourd'hui les héros et les héroïnes de roman, c'est-à-dire sans que ce fût une marque ou qu'il racontât ses aventures, ou qu'il approuvât les passions qu'il racontait. Nos meilleurs romans français, depuis longtemps, se font par des filles ou par des femmes. A-t-on droit de dire qu'elles composent l'histoire de leurs amours, ou qu'elles approuvent que leurs héroïnes se laissent percer si vivement des traits de l'amour (11)? N'est-il pas certain qu'elles peuvent composer ces livres dans la seule vue de faire paraître leur esprit, et l'art de peindre les passions et de soutenir des caractères? Nous pouvons supposer la même chose en faveur de notre Virgile, puisque d'ailleurs on a des motifs de croire qu'il avait beaucoup de vertu. J'avoue qu'il courait des contes qui ne lui étaient pas favorables ; mais ceux qui les rapportent ne les donnent que comme un bruit (12), au lieu

(10) Aulus Gellius, lib. IX, cap. 10. Joignez à cela le titre de ce chapitre X du IX^e. livre d'Aulu-Gelle. Quod Annæus Cornutus versus Virgilii, quibus Veneris et Vulcani concubitam pudicæ operæque dixit reprehensione spurcâ et odiosâ inquinavit.

(11) Notes qu'on ne prétend pas nier que quelques-unes de ces faiseuses de romans n'aient eu des aventures.

(12) Voyez ci-dessus le commencement de cette remarque.

qu'ils assurent comme un fait certain, que sa pudeur et sa pureté étaient singulières. Outre les contes que j'ai rapportés, on disait que Varus, poète tragique, était en amour avec une femme très-docte qui se liait avec Virgile, et à qui elle donna une tragédie qu'il avait composée. La dame fit accroire à Varus qu'il en était l'auteur, et Varus fit passer son ouvrage comme son ouvrage. On ajouta que Virgile désigna cette aventure sous des rôles couverts dans ces trois églogues de son églogue III :

*An mihi cantando victus non redder
Quem mea carminibus meruisset
prum?*

Si nescis, meus ille caper fuit.

Mais Servius rejette cela comme une chose que personne n'avait faite et qui répugnait à la nature de l'églogue : *Superfluum voluntariosam, dicentes rem nusquam de Virgilio.... Melius si accipimus : refutandæ enim legoriæ in bucolico certaminis ut supra diximus, ex aliquorum perditorum necessitate dunt* (14). Et l'on voit assez bien que c'est une vaine objection de ces esprits mal tournés qui cherchent partout des allées mystères, et à qui rien de simple et de naturel n'a jamais été de bon. La plus forte objection contre Virgile serait de représenter qu'il était priapées : mais cette raison seule n'est point d'une grande force contre les mœurs ; mais me il y a des gens de bien qui lisent des livres sans aucun mauvais motif, il y a des gens qui peuvent faire des vers impropres, et leur cœur se corrompt. On prétend que saint Chrysostome a souvent Aristophane ; et que saint Jérôme lisait souvent Virgile. Voyez la remarque (B) de Longus, et l'épître de Longus des notes de Scioppius in Oserait-on mettre Joseph

(13) *Alunt hoc. Varus, tragædiæ habuit uxorem litteratissimam ; cuius adulterium solebat admittere. Virgilium autem scriptam tragædiam, quam illi tanquam à se scriptam. Hanc recitavit Varus : quam rem Virgilius dicitur. Nam tragædiæ præmium dedit Servius, in Virgil., ecl. III, vs. 2*

(14) *Idem, ibidem.*

a, Daniel Heinsius, et le Maynard, parmi les gens et en donner pour raison nier a fait des notes sur s et sur Catulle; que le commenté fort curieuse- me (15); que le troisième quelques vers lascifs, et que ne avait fait des priapées and on croit qu'un autre toucher à de telles choses ter, on donne trop à con- eu de forces que l'on se tre de semblables objets. *turpicula et lasciviuscula* ui, ut ait Aristoteles, bo- one prœmunitus est, of- puit. Adeò ut, molliculos el und tali et altera lec- rantur, et ad nequitiam, sud sibi culpâ et in Ve- redine, perire videas. , ac si terribili objectâ re avescat, fortis non adfi-. Cela me fait souvenir ée de Molière. Son Tar- à écouter une fille, tira ir de sa poche, et dit:

son Dieu, je vous prie,
de parler, prenez-moi ce mouchoir.

... ce sein, que je ne saurais voir.
Ils objets les âmes sont blessées,
venir de coupables pensées.

z garde à la réponse de

me bien tendre à la tentation;
sur vos sens fait grande impres-
sion?
Je sais pas elle chaleur vous
ôte :

*... rater quod Petronium in omni lin-
sermone cultissimum, sic rebus
illustravit, tum etiam verborum
re eundem studuit, et non infeli-
ci, adsecutus est. Scioppius, epist.
ior. Voyez aussi ce qu'il dit dans
prologue.*

na, pag. 32 de la première édition

e donne à penser que les Priapées
existèrent plus de son temps. Con-
les avait possédées, et il paraît
avait vues. Un anonyme qui pré-
elle édition des Oeuvres de May-
scrit et rassemblé à la suite d'un
est aujourd'hui à la bibliothèque
us le n°. 99, in-4°. tout ce qu'il
cet auteur. Il a donné le titre de
unes pièces qui font partie de son

, epist. dedicat. Priapeiorum,

Mais à convoiter, moi, je ne suis point si
prompte;

Et je vous verrais nu du haut jusques en bas,
Que toute votre peau ne me tenterait pas (18).

Il peut y avoir des poètes, et des casuistes, et des critiques, qui sont endurcis de la même sorte à l'égard de ces objets dangereux, que tant d'autres personnes ne sauraient lire impunément. Lipse proteste que la lecture de Pétrone ne le touchait qu'à l'esprit, et qu'elle ne laissait pas plus de traces dans son cœur qu'un bateau sur une rivière. *Vidisti' quidquam venustius, argutius* (Petronio) *post natas Musas? Non ego: abesset tantum nuda illa nequitia; quid tamen nihil offendor. Joci me delectant, urbanitas capit: cetera nec in animo nec in moribus meis magis labem relinquunt, quam olim in flumine vestigium, cymba. Ut vina apposita vinosum movent; invinium, ut antiqui loquebantur, non movent: sic ista animum jam antè improbum fortassè incitent; casto et castigato non adhærent* (19). Si cela est vrai, j'oserais dire qu'il eût pu faire ou des vers, ou des narrations en prose, selon le modèle de ce Romain, sans perdre la pureté de son cœur. Appliquez cela si vous voulez, *positis ponendis*, aux amusemens poétiques de Virgile qui servirent d'apologie à Pline le jeune.

Il ne faut pas oublier la conjecture ingénieuse de M. l'évêque d'Avranches sur le nom de *Parthenias*, donné à Virgile. Ayant observé qu'on le lui donna peut-être, parce qu'on crut que, comme Homère, il était né d'une vierge, il ajoute qu'il est plus probable que l'on confondit le nom *Virgilius* avec le nom *Virginus*, c'est-à-dire que les habitants de Naples ne connaissant pas l'étymologie ni le sens de *Virgilius*, et connaissant bien ce que voulait dire *Virginus*, s'imaginèrent que ce poète se nommait *Virginus*, mot qui répond au terme grec *Parthenias*. *Cur Virgilius Neapolitanis dictus sit Parthenias, causam hanc esse suspicari quis possit; non quod virgi-*

(18) Molière, dans la comédie de l'Imposteur, acte III, scène II, au tome III de l'édition d'Amsterdam, 1725.

(19) Lipsius, epistolic. Quæstion., lib. III, epist. II, ad Petr. Pithæum.

*nali esset modestia, ut vulgâ fortun, sed quod virgine natum, perinde ut Homerum, credi voluerint. Probabile sanè hoc est; sed ne quid dissimulem, longè est probabilius ac simillimum veri, sic dictum esse à Græcis, pro eo quod romanâ linguâ appellatum eum putabant Virginium, non Virgilium, cum ignorarent nominis hujus significationem et originem, à virgulis, hoc est ramis seu surculis, petitam; undè et virgeta Ciceroni dicuntur arborum seminaria; prioris verò nominis vim notionemque probè callerent (20) *.*

M. Des Maizeaux (21) a eu la bonté de me communiquer des observations sur l'article de Virgile. Il y en a quelques-unes où il combat tout ce passage de M. Huet, et où il donne une raison toute contraire du surnom *Parthenias*. J'eusse employé volontiers ses conjectures, si je n'eusse oru qu'il fallait attendre les nouvelles observations que je sais qu'il m'a envoyées, et que je n'ai pas encore reçues.

(B) *Une occasion de réfuter une observation que l'on trouve dans l'Anti-Baillet.*] M. Ménage prétend qu'il y a beaucoup d'ordures dans Virgile. « Ses Églogues, dit-il (22), » sont pleines d'amour deshonnête.

• *Novimus et qui se transversa tueptibus hircis,*
etc.

• *Formosum pastor Corydon ardebat Alexin.*

» Il aimait cet Alexis, comme nous
» l'apprenons de cet endroit de l'apologie d'Apulée, *Quantò modestius tandem Mantuanus poeta,*
» *qui, itidem ut ego, puerum amici*
» *Pollionis bucolico ludicro laudans,*
» *et abstinens nominum, sese quidem*
» *Corydonem, puerum verò Alexin*
» *vocat.* Mais Apulée se trompe, en
» ce qu'il dit que cet Alexis était le
» mignon de Pollio : il était celui
» de Mécénas, comme nous l'apprenons de l'épigramme LVI du livre
» VIII de Martial. » M. Ménage avait

(20) Petrus Daniel Huetius, *Alactan. Quest.*, lib. II, cap. XV, pag. 239, edit. Lips., 1692.

* Joly observe que Huet a répété cette conjecture dans le *Huétiana*, pag. 127 de l'édition d'Amsterdam, et il transcrit le passage.

(21) Dont il est parlé, tom. XII, pag. 459, dans l'article RAMUS, remarque (O), à la fin.

(22) Ménage, *Anti-Baillet*, I^{re} part., article LXI.

tort de vouloir prouver par ce passage d'Apulée que Virgile était amoureux d'Alexis; car au contraire je m'en vais prouver par-là qu'il ne l'était point, et que son églogue, quant à cela, n'était qu'un pur jeu d'esprit. Les accusateurs d'Apulée lui objectèrent entre autres crimes d'avoir fait des vers galans sur des garçons, qui s'appelaient autrement qu'il ne les nommait. Il répond (23) que c'est la coutume des poètes de changer le nom de l'objet aimé. Il prouve cela par plusieurs exemples, et il désapprouve la conduite de Lucilius, qui ne s'était pas servi d'un pareil déguisement (24). Il oppose à cette conduite la modestie de Virgile, qui, louant, dit-il, tout comme j'ai fait, le mignon de son ami, changea les noms, etc. S'il eût prétendu qu'il y avait dans cette églogue de Virgile un amour réel de l'auteur, il eût avoué nettement qu'il était coupable du même crime; et au lieu de réfuter ses accusateurs, il serait tombé d'accord de la justice de leur cause. Or rien ne serait plus absurde que de supposer qu'il tomba dans cette bévue. Disons donc qu'il déclara que cette églogue de Virgile n'était qu'un amusement d'esprit à quoi la cœur n'avait point de part. C'est ce qu'il déclare à l'égard des poésies dont on lui faisait un crime. Il s'étonne qu'on osât le faire venir devant les juges pour un tel sujet. S'égayer à faire des vers, dit-il, n'est pas faire montre de ses mœurs. Ceux qui pèchent ne s'en vantent pas, mais ceux qui publient des amours n'y entrent que par manière de jeu; ce ne sont que des fictions poétiques. *Sed summe ego ineptus, qui hæc etiam in judicio? an vos potius calumniosi, qui etiam hæc in accusatione? quasi ullum specimen morum sit, versibus ludere. Catullus ita respondentem malivolis non legitis?*

Nam castum esse decet pium poetam
Ipsam, versiculos nihil necesse est.

Divus Hadrianus, cum Voconii ant-

(23) Apuleius, in *Apologia*, pag. m. 279.

(24) C. Lucillium, quamquam sit Iambicus, tamen improbarim, quod Gentium et Macrum pueros directis nominibus carmine suo constituerit. Idem, ibidem.

*si sui poetæ tumulum versibus munere-
raretur, ita scripsit :*

Lasdus versu, mente pudicus eras.

*Quod nunquam ita dixisset, si fo-
rent lepidiora carmina, argumentum
impuditiæ habenda..... Cujus
(Platonis) versus, quos nunc per-
sensus, tantò sanctiores sunt quantò
superiores : tantò pudicius compositi,
quantò simpliciùs professi. Namque
hæc et id genus omnia dissimulare et
occultare, peccantis, profiteri et pro-
mulgare, ludens est. Quippe natu-
ra, vox innocentie, silentium male-
ficio distributa (25). On peut dispu-
ter contre ces maximes d'Apulée, et
prétendre raisonnablement qu'il faut
les modifier, et qu'elles sont fort su-
jettes à des exceptions : mais on ne
pourrait combattre ce que je soutiens
ici contre l'auteur de l'Anti-Baiflet,
que les paroles d'Apulée signifient
clairement que Virgile n'a point
chanté ses propres amours.*

(C) *Ceux qui disent que ses Églo-
ques furent admirées de Cicéron se
compent.] Voici les paroles de Do-
nat (26) : Bucolica eo successu edidit,
ut in secunda quoque per cantores cre-
bra pronuntiatione recitarentur. At
cum Cicero quosdam versus audisset,
et statim acri judicio intellexisset non
communem verè editos, jussit ab initio
quam eclogam recitari : quam cum
accuratè pernotàsset, in fine ait :*

..... Magna spes altera Romæ.

*quasi ipse lingue latine spes prima
esset, et Mævo futurus esset secunda.
Quæ verba postea Ennius ipse inseruit.
Il y a là une erreur de chronologie ;
car il est certain que Virgile ne com-
posa ses Églogues qu'après le Trium-
virat d'Octavius, de Marc Antoine
et de Lépidus, pendant lequel Cicé-
ron fut cruellement massacré, com-
me tout le monde sait. Je ne m'attri-
bue pas la découverte de cette faute ;
il y a long-temps que le père Va-
vasseur a réfuté sur ce sujet les
compilateurs de la Vie de Virgile
(27). Il a réfuté aussi Servius, qui
dit que la VI^e églogue, ayant été*

(25) *Idem, ibidem, pag. 280.*

(26) *On dit cela sans prétendre s'éloigner de
ce qui nient que Donat soit le vrai auteur de
la Vie de Virgile, qui court sous son nom.*

(27) *Vavasseur, de Juristicis Dictione, pag. 172
seq.*

écoutée avec de grands applaudisse-
mens lorsque l'auteur la récita, fut
chantée ensuite sur le théâtre, par la
courtisane Cythéris ou Lycoris, et
que Cicéron, l'un des spectateurs, fut
saisi d'étonnement, et demanda qui
l'avait faite, etc. (28).

Claude du Verdier reprit cette
faute de Servius, dans un ouvrage
(29) qu'il publia l'an 1586. Pierre
Ramus avait déjà réfuté la même fau-
te que le père Vavasseur réfute :
*Hoc Donatus affirmat, sed chrono-
logia repugnat : quatuor enim aut
quinque annis antea jam Cicero
triumvirali proscriptione perierat.*
Ce sont les paroles de Pierre Ramus,
dans la Vie de Virgile qu'il a mise au
devant de ses leçons sur les Bucoli-
ques de ce poète. Il a joint fort à
propos avec ces paroles-là un passage
d'un dialogue attribué à Tacite.
C'est un passage qui témoigne que
tout le peuple romain se leva en
entendant réciter sur le théâtre quel-
ques vers de notre Virgile, et que ce
grand poète se trouvant là par ha-
sard y fut salué et honoré comme
l'empereur : *Malo securum et secre-
tum VIRGILII secessum, in quo
tamen neque apud divum Augustum
gratia caruit, neque apud populum
romanum notitia. Testes Augusti
epistolæ, testis ipse populus, qui au-
ditis in theatro versibus Virgilii,
surrexit universus, et fortè præsen-
tem spectantemque Virgilium vene-
ratus est, sic quasi Augustum (30).*

(D) *Les autres poètes.... s'accor-
dèrent presque tous à l'aimer et à
l'honorer.] C'est un grand éloge ; et
cela me donne plus d'admiration
pour Virgile que la beauté de ses
ouvrages, et que l'excellence de sa
muse. Il effaçait tous les poètes de sa
volée, et cependant ils l'aimaient.
Soyez assuré qu'il n'y a guère de
choses aussi rares que celle-là ; et si
l'auteur qui la raconte ne nous pré-
paraît à la croire par la description
qu'il fait du cœur de Virgile, il ne
persuaderait pas. Il lui donne beau-
coup de bonté, et un grand soin de
cultiver les honnêtes gens et les
savans, et de rendre justice à leur*

(28) *Servius, in eclogam VI, vs. 15.*

(29) *Intitulé : in Auctores penè quinquè, antiquos
potissimum, Censio.*

(30) *Tacit., de Orator., cap. XIII.*

mérite, sans porter envie à personne, sans blâmer personne. Il n'avait rien qui ne fût à ses amis : une belle pensée dans les écrits des autres lui plaisait autant que s'il l'avait inventée, et il n'était point fâché que la gloire de son travail lui fût ravie, et qu'un autre se l'appropriât et en tirât du profit. Voilà son portrait de la façon d'Asconius Pédianus. *Refert etiam Pédianus* (31) *benignum, cultoremque omnium honorum atque eruditiorum fuisse, et usque adeo invidiæ expertem, ut si quid eruditè dictum inspiceret alterius, non minùs gauderet ac si suum fuisset: neminem vituperare, laudare bonos: eà humanitate esse, ut, nisi perversus maximè, quisque illum non diligeret modò, sed amaret. Nihil proprii habere videbatur. Ejus bibliotheca non minùs aliis doctis patebat ac sibi; illudque Euripidis antiquum sæpè usurpabat, τὰ τῶν φίλων κοινὰ, hoc est, communia amicorum esse omnia. Gloriæ verò adeo contemtor fuit: cùm quidam versus quosdam sibi adscribebant, eoque re docti haberentur, non modò vègre non ferebat, immò voluptuosum id illi erat* (32). Après cela n'est-on pas bien préparé à trouver du vraisemblable dans ces paroles du même auteur : *Quare coævos omnes poëtas ita adjunctos habuit, ut cùm inter se plurimùm invidiâ arderent, illum unâ omnes colerent?* On me demandera peut-être pourquoi le texte de cette remarque n'est point conforme à ce latin; je me sers de l'exception presque, qui n'est point dans les paroles latines. Je réponds que c'est justement que je l'emploie, puisqu'immédiatement après je trouve dans mon auteur que le poëte Anser et le poëte Oornificius furent ennemis de Virgile. C'est donc cet auteur qui est blâmable d'avoir dit omnes deux fois de suite, au lieu de *ferè omnes*. Il est d'autant plus blâmable, qu'il ne pouvait pas ignorer que les adversaires de Virgile avaient été plus de deux. Bavius et Mævius le haïrent (33); voilà donc

(31) *In libro quem contra obtractatores Virgilii scripsit. Donat., in Vita Virgilii.*

(32) Donat., *ubi supra.*

(33) Voyez Servius, sur le 90^e. vers de la III^e. églogue.

Qui Bavius non odit amet tua carmina Mævi.

quatre poëtes contre lui. On parle d'un anonyme qui critiqua les Bucoliques (34), et d'un Carbilius Pictor, qui critiqua l'Énéide, et d'un Hérennius et d'un Périlius Faustinus, dont celui-là recueillit les fautes, et celui-ci les vols de Virgile (35). Et il faut bien qu'on avoue que ce grand poëte fut exposé aux censures de ses contemporains, puisque Asconius Pédianus fit un livre pour le défendre (36). S'il n'y eût pas été exposé, il faudrait mettre cela parmi les plus grands prodiges qui aient jamais paru,

Urit enim fulgore suo qui, etc. (37).

(E) *Ceux qui ont dit qu'une secrète jalousie le porta à ne parler point d'Homère . . . ont débité un sentiment tout-à-fait absurde.* Virgile suppose dans la description de la descente d'Énée aux Enfers, que la sibylle voulant savoir où était Anchise, le demanda à Musée, le plus illustre de tous les poëtes et de tous les hommes d'élite qui avaient un appartement au séjour des bienheureux.

Hic manus, ob patriam pugnando vulnera passi;

Quique sacerdotes casti, dum vita manebat, Quique pii vates, et Phœbo digna locuti, Inventas, aut qui vitam excoluere per artes, Quique sui memores alios fecere merendo; Omnibus his nived cinguntur tempora vitæ. Quos circumfusus sic est effata Sibylla:

(Musæon ante omnes: medium nam plerumque turba

Hunc habet, atque humeris exstantem suspicit altis.)

Dicite felices animas, tuque optime vates, Quos regio Anchisen, quis habet locus (38)?

C'est-à-dire, selon la version de M. de Segrais.

Le front ceint de bandeaux en ce lieu de délices,

Sont les prêtres exempts des souillures des vices.

Ceux qui pour leur pays sont morts aux champs de Mars,

Ceux que rendit fameux l'invention des arts, Les poëtes divins, dont la céleste flamme

A montré qu'Apollon illuminait leur âme; Tous ces nobles esprits, dont les faits généreux

Affranchirent leur nom de l'oubli éternel.

A ces esprits épars la sibylle s'adresse, A Musée entre tous; car dans la foule épaisse,

Par son port éminent il domine sur eux.

(34) *Prolatis Bucolicis innominatus quidam rescripsit Anti-Bucolica, duas modò eclogas, sed insulsissimè παραδοσας. Donatus, in Vita Virgilii.*

(35) *Idem, ibidem.*

(36) *Idem, ibidem.*

(37) Horat., *epist. I, lib. II, vs. 23.*

(38) Virgil., *Æneid., lib. VI, vs. 660.*

esprits, et toi chanter fait
habitués par le célèbre An-

bonne remarque de ce
Il y a des commenta-
demandent pourquoi
ait fait cet honneur à
le mettre dans les
sées, et de lui adresser
la sibylle, plutôt qu'à
sur cela je vis un jour
blée d'hommes doctes
resque d'une commune
Virgile le devait, et que
contre Homère l'en-
ché : je n'y réfléchis
lors, cependant rien
grossier que cela, et la
ette objection n'est pas
trouver, à savoir que
fait une épouvantable
onner cette commission
dès le vivant d'Énée,
u que long-temps après,
r le faire répondre à la
lement. Ce sage poète
le plus judicieusement,
isée, ayant été disciple
était bien plus ancien
étant environ du
la guerre de Troye
n'est pas compréhensi-
aliger le père se soit
cela, comme il a fait,
end Musée, qui est au-
tit poème de Léandre
, postérieur à Virgile
que tiennent beaucoup
hommes, pour cet an-
; et qu'il allègue, pour
ombien ce poète était
Homère, que c'est pour
que Virgile l'a préféré
dans cet honneur qu'il
avoir aux Champs Ély-
songer quelle imperti-
été de mettre Homère
devant la mort d'Énée,
de tant de héros dont
les aventures et les ex-
omère eût été du temps
de Troye, il n'eût pas
t-là pour son poème,
it qu'il l'eût fait promp-
ar avoir achevé l'Iliade
en sept ans, afin de se
ntretien de la sibylle.
ien avéré qu'il n'a vécu

» que long-temps après; et comme
» nulle raison n'obligeait Virgile à
» faire ce contre-temps, et qu'il ne
» pouvait l'ignorer, il n'avait garde
» de commettre une faute si gros-
» sière: ce qui s'appelle en un mot
» faire mourir Homère avant qu'il
» fût au monde. Je suis persuadé au
» contraire que s'il avait pu faire
» mention de lui, il lui aurait rendu
» cet honneur bien volontiers, rien
» ne se rencontrant dans son carac-
» tère, comme je l'ai fait observer
» dans ma préface, qui ne soit digne
» d'un cœur généreux (39). »

Le docte Turnèbe (40), qui a rap-
porté l'objection qu'on fait à Virgile,
n'y a répondu quoi que ce soit; d'où
il faut conclure que les plus savans
personnages n'ont pas toujours dans
l'esprit ce qui devrait s'y présenter
le plus naturellement et le plus né-
cessairement lorsqu'ils traitent une
chose.

(F) *Il retouchait ses vers avec une
extrême sévérité.*] Il employa trois
ans aux Églogues, sept aux Géorgi-
ques, et onze ou douze à l'Énéide
(41). En faisant le second de ces trois
ouvrages, il dictait la matinée plu-
sieurs vers, et il s'occupait le reste
du jour à les corriger, c'est-à-dire à
les réduire à un petit nombre. Il se
comparait à une ourse qui donne la
forme à ses petits à force de les lé-
cher. *Cum Georgica scriberet, tradi-
tur quotidie meditato manè plurimos
versus dictare solitum, ac per totum
diem retractando ad paucissimos re-
digere, non absurde carmen se ursæ
more parere dicentem, et lambendo
demum effingere* (42). Aulu-Gelle nous
apprend la même chose. *Amici fami-
liaresque P. Virgilii in his, quæ de
ingenio moribusque ejus memoriæ
tradiderunt, dicere eum solitum fe-
runt, parere se versus more atque
ritu ursino: namque, ut illa bestia
fetus ederet ineffigiatum informem-
que, lambendoque id postea, quod
ita edidisset, conformaret et finge-
ret; proinde ingenii quoque sui par-*

(39) Segrais, Remarques sur le VI^e. livre de
l'Énéide, pag. 164 et suivant., édition d'Amster-
dam, 1700.

(40) Turneb., Adversar., lib. XXVIII, cap.
XXXVI, pag. m. 631, col. 1.

(41) Donat., in Vita Virgilii.

(42) Idem, ibidem.

utiles recentes rudi esse facie et imperfecta : sed deinceps tractando colendoque reddere iis se oris et vultus lineamenta. Hoc virum iudicii subtilissimi ingenuè atque verè dixisses, inquit, iudicium facit : nam, quæ reliquit perfecta expolitaque, quibusque imposuit census atque delectus sui supremam manum, omni poëticæ venustatis laude florent : sed quæ procrastinata sunt ab eo ut post recenserentur, et absolvi, quoniam mors præverterat, nequiverunt, nequaquam poëtarum elegantissimi nomine atque iudicio digna sunt (43).

(G) On prétend. . . . qu'il souhaite ardemment que son *Énéide* fût brûlée, parce qu'il n'avait pas pu y mettre la dernière main.] On assure cela dans sa Vie, attribuée à Donat. Voyez ci-dessus la remarque (L) (44). Cette vie est un écrit où il y a bien des faussetés; c'est pourquoi l'on ne serait pas excusable de traiter ceci de mensonge (45), si d'autres auteurs n'en avaient parlé; mais puisque Pline, Aulu-Gelle et Macrobe en ont fait mention, nous pouvons bien admettre ce fait sans craindre de passer pour trop crédules. Voici les paroles de Pline : *Divus Augustus carmina Virgilii cremari contra testamenti ejus verecundiam vetuit : majusque ita vati testimonium contigit quam si ipse sua probavisset* (46). Aulu-Gelle, immédiatement après ce que je cite de lui dans la remarque précédente, continue de cette façon : *Itaque cum morbo oppressus adventare mortem videret, petivit oravitque à suis amicissimis impensè, ut *Æneida*, quam nondum satis elimasset, adolerent* (47). Voyez Macrobe, au chapitre XXIV du 1^{er} livre des Saturnales.

(H) Il mourut. . . . à Brundisium le 22 de septembre 734.] Le père la Rue dit que ce fut l'an 735, et que Virgile était né l'an 684. J'ai suivi la chronologie de ceux qui mettent la naissance de ce poëte à

(43) Aulus Gellius, lib. XVII, cap. X, pag. m. 459.

(44) Au numéro IV.

(45) Corradus le fait. Voyez la Vie de Virgile, par le père Larue, à la tête du Commentaire in usum Delphini.

(46) Plinius, lib. VII, cap. XXX, pag. m. 53.

(47) Aulus Gellius, lib. XVII, cap. X, pag. m. 459.

l'an 683, et la mort à l'an 734, s'accordent avec le père la Rue les consulats de la naissance et la mort de Virgile, mais non pas l'année de ces consulats. On voit de semblables variations dans toutes les parties des fastes consulaires. Cette divergence ici d'une fort petite conséquence. Virgile n'a pas plus vécu selon Plin que selon les autres; mais cette variation d'une autre nature. Il est probable que sa mort ait été placée par Plin sous l'an 740. *Hæc*, dit Plin, *Virgilii vatis ætate incognita obitu XC aguntur anni.* Plin composa l'épître dédiée de son ouvrage, Tite n'avait été consul que six fois : il la composa avant l'année 832, qui fut le septième consulat de Tite (48). Il y a de l'apparence qu'il la composa l'an 830 sous le sixième consulat de ce fils de Vespasien, et qu'après avoir fini son ouvrage, il y mit partout la date de cette année-là. Or il ne s'écoula depuis la mort de Virgile que vingt-dix ans : il la faudra donc mettre sous l'an 740. Vous verrez qu'en pareilles occasions il plaît à supputer juste, et qu'il s'arrête pas au nombre rond. néanmoins, ou qu'en cet endroit il s'est servi du nombre rond, ou qu'il composa le livre de son Histoire naturelle l'an 830, lorsqu'au pied de la lettre il comptait quatre-vingt-dix ans que Virgile était plus. En relisant son ouvrage, il se proposa de réduire à l'année de sa révision toutes les dates particulières dont il s'était servi pour mesure qu'il composait; mais il remarqua qu'il avait par inadvertance remmené il oublia de changer la date du XIV^e livre, et il y laissa le nombre XC. Ceux qui ont corrigé les écrits pourraient rendre témoignage que, malgré leur intention de ne pas échapper beaucoup de choses, ils empêchent la parfaite uniformité des parties d'un gros livre (51).

(48) Plinius, lib. XI^e, cap. I, pag. m. 10.

(49) D'autres la comptent pour la 8^e année de l'an 734.

(50) Je suppose ici que l'année de la mort de Virgile est, non l'an 734, comme je l'ai dit dans le texte de cet article, mais l'an 735.

(51) Voyez ci-dessus, pag. 17, l'article de l'ARTICLE TACITE, vers le milieu.

Mais quand même nous supposions qu'il n'y avait en effet que quatre-vingt-dix ans entre la mort de Virgile et l'année du sixième consulat de Tite, et que ceux qui mettent cette mort-là sous l'an 735 de Rome doivent être corrigés par le passage de Pline où elle est sous l'an 740, nous ne laisserions pas de trouver une grosse faute dans les Commentaires du sieur Tristan. Cet antiquaire suppose (52) qu'au temps de l'expédition de Caius César contre les Parthes, *Virgile témoigne qu'il acheva ses Géorgiques : car c'est de notre Caius César dont il parle en ses vers du dernier livre de cet ouvrage, sur la fin,*

Hæc super arborum cultu, pecorumque canebam,
Et super arboribus : Cæsar dum magnus ad altum
Fulminat Euphratem bello, victorque volentes
Per populos dat jura, viamque affectat Olympo.

et non pas d'Auguste, comme on l'a estimé jusques à présent : car il faut considérer qu'Auguste ne fut pas en cette guerre, mais Caius son neveu (53) et tout ensemble son fils par adoption, lequel força Phraates, roi des Parthes, d'abandonner l'Arménie, et la quitter aux Romains. Si cet auteur avait pris la peine de consulter les Tables Chronologiques, il aurait vu que le consulat sous lequel on place la mort de Virgile, est trop éloigné du temps de l'expédition de son Caius César, pour qu'on puisse s'imaginer que ce grand poète travaillait aux Géorgiques pendant que ce Caius César attaquait les Parthes. Son expédition appartient à l'an de Rome 752 ou environ. Si Virgile avait composé depuis ce temps-là son *écide*, il aurait vécu pour le moins jusqu'à l'an 763. Cela n'a pas besoin d'être réfuté. Je vous avertis que le *ère* Noris allègue contre Tristan l'opinion commune selon laquelle Virgile mourut l'an 735 (54).

(1) *Ce que l'on conte de sa magie, et des prétendus prodiges qu'il fit voir*

(52) Tristan, Comment. histor., tom. I, pag. 27.

(53) Il fallait dire son petit-fils. Le sieur Tristan n'a pas pris garde que le titre nepos donné à Caius, par rapport à Auguste, ne veut pas dire neveu.

(54) Noris, Cenotaph. Pisan., pag. 249.

aux Napolitains.] Ce fut, je pense, l'an 1625 qu'il parut un livre intitulé *Nouveau Jugement de ce qui a été dit et écrit pour et contre le livre de la Doctrine curieuse des beaux esprits de ce temps*. On y accuse Virgile d'avoir été un insigne enchanteur et nécromancien, et de ce qu'il avait fait une infinité de choses émerveillables par le moyen de sa magie (55). On avait transcrit cela, mot pour mot, du livre que le sieur de Lancre avait publié contre la *Mécréance du Sortilège*. C'est ce qui porta le sieur Naudé à faire l'Apologie de tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnés de magie. D'abord il reproche à Bodin et à de Lancre, qui ont mis Virgile au nombre des magiciens, le peu de raison qu'ils ont eu de tirer cette fausseté des écrits fangeux et relans de certains auteurs qui ont été la bourbe et la lie de tous les écrivains les plus barbares (56). . . . Ce phénix de la poésie latine, continue-t-il, est accusé, non point de cette magie et fureur poétique qui a charmé par la perfection de ses œuvres tous les plus beaux esprits mais de la géotique superstitieuse et défendue, de laquelle toutefois cet honneur du Parnasse n'eût été aucunement soupçonné sans l'impudence effrénée de ces poétirons et fabulistes, auxquels, certes, je ne sais si je me dois plutôt prendre, ou à ces deux auteurs modernes et quelques autres, quos fama obscura recondit, qui sont si légers et crédules que de recevoir de tels faus-saires pour cautions légitimes d'une calomnie qui tourne beaucoup plus à leur préjudice qu'à celui de Virgile. . . . Il y a véritablement de quoi s'étonner de ceux-là qui se veulent aujourd'hui servir des mensonges et inventions fabuleuses de sept ou huit esclaves de la barbarie, et des opinions de la populace, pour augmenter le catalogue des magiciens du nom de ce poète, et nous conter de lui mille petites histoires et ferialités qui ne pourraient moins, si elles étaient vraies, que de le faire estimer pour l'un des plus experts qui ait jamais été en cet art

(55) Voyez la préface de l'Apologie des grands Hommes accusés de Magie.

(56) Naudé, Apologie des grands Hommes, chap. XXI, pag. 607, édition de Paris, 1625, in-8°.

(57). Après cela il rétracte ce qu'il avait dit (58), *que nous étions redoublables de toutes ces fables au moins Hélinandus*. Il avait cru, sur l'autorité de Gesner, que ce bon moine a fleuri l'an 1069; mais ayant appris qu'il vivait environ l'an 1209 (59) je suis contraint, ajoute-t-il (60), de confesser ingénument que je me suis mépris, et que le premier auteur de toutes ces rêveries n'a été autre, à mon avis, que ce Gervais, lequel Théodoric à Niem (*) dit avoir été chancelier de l'empereur Othon III (61), auquel il présenta son livre intitulé, *Ocia Imperatoris*, qui est à la vérité si rempli de choses absurdes, fabuleuses, et du tout impossibles, comme il me souvient d'avoir déjà remarqué, que difficilement me pourrais-je persuader qu'il fût en son bon sens quand il le composait. Voici ce que cet auteur raconte (62) : « Que Virgile fit » une mouche d'airain sur l'une des » portes de la ville de Naples, laquelle, durant l'espace de huit ans » qu'elle demeura au lieu où il l'avait mise, empêcha qu'aucune » mouche ne pût entrer dans ladite » ville; qu'en icelle il fit faire une » boucherie, dans laquelle la chair » ne sentait ni ne se corrompait jamais; qu'il mit sur l'une des portes de ladite ville deux grandes » images de pierre, l'une desquelles » se nommait Joyeuse et Belle, et l'autre Triste et Hideuse, qui » avaient cette puissance, que si quelqu'un venait à entrer par le côté où était la première, toutes ses affaires lui succédaient à souhait, » comme à celui qui entrait par le » côté où était l'autre, malheureusement et contre ce qui était de » son intention; qu'il fit ériger sur » une haute montagne, proche de la » ville de Naples, une statue d'airain qui avait en sa bouche une trompette, laquelle sonnait si fort quand

» le vent de septentrion » souffler, que le feu et la fumée » sortaient de ces forges de » que l'on voit encore aujourd'hui » près de la ville de Pouzzol » repoussées vers la mer, et » aucun mal ni dommage » sans; que ce fut lui qui fit » bains de *Calatura di petra* » *ed ajuto dell' uomo*, avec » inscriptions en lettres d'or » quelles furent depuis rongées » gâtées par les médecins de » qui étaient fâchés que l'on » par icelles à quelle maladie » bain pouvait remédier; » même fit en sorte que personne » pût être offensé dans cette » veilleuse grotte qui est tailée » la montagne de Pausilippus » aller à Naples; et finalement » fit un feu commun où chacun » pouvait librement chauffer » lequel il avait mis un archer » rain avec sa flèche encochée » une telle inscription : quiconque » me frappera, je tirerai ma » ce qui arriva lorsqu'un fou » ledit archer, qui ne manquait » aussitôt de décocher sa flèche » de l'envoyer droit au feu, » soudainement éteint. » Voici » copistes et les amplificateurs » sornettes. « Toutes ces rêveries » rent premièrement transcrites » cet auteur par Hélinand, » Fresmont, dans sa Chronique » universelle, et depuis par un » glais nommé Alexandre le » religieux de l'ordre Saint-Benoît » qui en rapporte quelques-unes » précédentes en son livre de » *jure et Propriété des Choses* » outre ce, ajoute en icelui » ville de Naples étant affligée » contagieuse et infinie qu'elle » sangsues, elle en fut débarrassée » aussitôt que Virgile eut » une sangsue d'or dans un » et que le même avait eu » demeure et son jardin, dans » il ne pleuvait point, d'un » mobile qui lui servait comme » mur, et y avait bâti un » rain, par le moyen duquel » lait partout où il voulait » avait aussi fait un clocher

(57) Naudé, *Apologie des grands Hommes*, chap. XXI, pag. 609.

(58) Dans le chapitre I, pag. 27.

(59) Il dit, pag. 611, qu'il a lu dans la Vie des vertueux Moines de Cîteaux, que Vincent de Beauvais, en son *Miroir historial*, le fait vivre environ l'an 1209.

(60) Naudé, *Apologie des grands Hommes*, chap. XXI, pag. 611.

(*) Lib. 2 de *Schismate*, cap. 19 et 20.

(61) Il fallait dire Othon IV.

(62) Naudé, *Idem*, et pages suivantes.

(*) Lib. 16.

si merveilleux artifice, que la tour qui était de pierre se mouvait en même façon que la cloche, et avaient tous deux même branle et mouvement; et de plus qu'il avait fait ces statues, appelées la Salvation de Rome, lesquelles étaient gardées nuit et jour par des prêtres, à cause que dès aussitôt que quelque nation voulait se révolter et prendre les armes contre l'empire romain, soudain la statue qui portait la marque, et était adorée par icelle, s'émouvait, une cloche qu'elle avait au cou sonnait, et la même statue montrait au doigt cette nation rebelle, si qu'on pouvait voir son nom par écrit, lequel le prêtre portait à l'empereur, qui tout aussitôt dressait une armée pour lui courre sus et la tenir en son devoir: ce qui n'a pas été oublié par un auteur anonyme qui se mêla il y a plus de six vingts ans de recueillir la vie des philosophes et des poètes: car quand il vient à parler de Virgile, il dit assurément (*), *Hic philosophiâ naturalipræditus etiam necromanticus fuit, et mirâ quâdam arte hæc fecisse narratur*: après quoi fait suivre les histoires susdites, lesquelles ont encore depuis été copiées mot à mot du latin de cet anonyme, par Symphorien Champier (**), et par Albert de Eib, qui a été si fat que de les ranger en la seconde partie de sa Marguerite poétique, sous le titre des Sentences et Autorités prises de Diogène Laërce; et, non content de ce, les a augmentées de l'histoire d'une courtisane romaine, laquelle ayant suspendu Virgile à mi-étage d'une tour, dans une corbeille, il fit éteindre pour s'en venger tout le feu qui était à Rome, sans qu'il fût possible de le rallumer si l'on ne l'allait prendre es parties secrètes de cette moqueuse; et ce encore de telle sorte, que ne pouvant se communiquer, chacun était tenu de l'aller voir et visiter: et à peine ce beau conte était-il publié, qu'un nommé Gratian du Pont le jugea digne d'être couché

» dans ses Controverses du Sexe féminin et masculin, imprimées à Toulouse l'an 1534, comme une preuve » très-manifeste de la malice et méchanceté des femmes: ses vers » fermeront le récit d'une si longue » suite et déduction de toutes ces » inepties.

- Que diront-nous du bon homme Virgile,
- Que tu pendis si vray que l'Evangile,
- Dans ta corbeille jadis en ta fenestre,
- Donc tant marry fut qu'estoit possible estre.
- A lay qui estoit homme de grand honneur,
- Ne fis-tu pas un tres-grand deshonneur,
- Helas! si feis, car c'estoit dedans Rome,
- Que là pendu demeura le pauvre homme,
- Par ta cautelle et ta deception,
- Un jour qu'on fit grosse procession
- Parmy la ville, donc dudit personnage,
- Qui ne s'en rit ne fut estimé sage (63).

Naudé ne s'amuse point à réfuter les compilateurs de ces fadaïses; mais il fait quelque attention sur ce que la Vie de Virgile, attribuée à Tibère Donatus, maître de saint Jérôme, témoigne que le père de ce grand poète fut d'abord valet, et puis gendre d'un certain Magus (64). Il répond que, suivant Delrio et Lacerda, cette Vie, telle que nous l'avons maintenant n'a point été faite par cet ancien Donatus. Ce que l'on y trouve touchant le père de Virgile, ajoute-t-il (65), suffit à faire juger de la fausseté de cette pièce. Voilà une étrange bévue; car c'est prétendre que le mot *Magus*, que les bons critiques corrigent par *Magius*, ou par *Majus*, se prend là pour magicien. L'autorité de Jean de Sarisbéri, qui a fait mention de cette mouche d'airain qui chassait toutes les autres de la ville de Naples, ne paraît pas de grand poids. Tostat, (*) qui a mis Virgile au rang de ceux qui ont pratiqué la nécromancie n'est pas un témoin valable, puisqu'il se fonde sur la Chronique du moine Hélinand. Mais puisque les auteurs, poursuit Naudé (66), « qui » ont parlé de la magie de Virgile » sont en si grand nombre que l'on » ne pourrait les examiner les uns » après les autres sans perdre beau-

(63) Naudé, Apologie pour les grands Hommes, chap. XXI, pag. 614 et suivantes.

(64) Là même, pag. 621.

(65) Là même, pag. 622.

(*) Comment. in epist. D. Hieron. ad Paulinum.

(66) Naudé, Apologie pour les grands Hommes, chap. XXI, pag. 626.

(*) Cap. 103.

(**) Lib. de claris Medicinæ Scriptoribus, act. 2.

» coup de temps et admettre une in-
 » finité de redites, il faut imiter les
 » jurisconsultes qui prennent les au-
 » torités *per saturam*, et ne faisant
 » plus qu'un article de tous ceux qui
 » nous restent, montrer qu'encore
 » que le Loyer ^(*) ait fait mention
 » de son Écho; Paracelse, ^(**) de ses
 » images et figures magiques; Hel-
 » moldus ^(***), de la représentation de
 » la ville de Naples, qu'il enferma
 » dans une bouteille de verre; Si-
 » bylle ^(****) et l'auteur du livre inti-
 » tulé l'Image du Monde, de la tête
 » qu'il fit pour savoir les choses fu-
 » tures; Pétrarque ^(*) et Théodoric
 » à Niem ^(**), de la grotte de Naples
 » qu'il fit caver à la requête d'Au-
 » guste; Vigenère ^(*), de son Al-
 » phabet; Trithème ^(*), de son livre
 » de Tables et Calculations, pour con-
 » naître le génie de toutes sortes de
 » personnes; et, finalement, ceux qui
 » ont bien visité le cabinet du duc
 » de Florence, d'un grand miroir
 » que l'on dit être celui sur lequel
 » ce poète exerçait la catoptroman-
 » cie : si est-ce néanmoins que tou-
 » tes ces autorités sont trop récentes;
 » absurdes ou mal fondées, pour
 » équipoller au silence de tous les
 » auteurs qui ont vécu pendant une
 » dizaine de siècles, et qui auraient
 » le plus grand tort du monde de
 » n'avoir rien dit et remarqué de
 » toutes ces merveilles, s'il en avait
 » été quelque chose, vu qu'ils se
 » sont bien amusés à beaucoup d'au-
 » tres particularités de moindre con-
 » séquence. » Je passe quelques rai-
 » sons qu'il allègue, et ce qu'il observe
 » comme une fable, que tous les *podomites*
 » qui étaient au monde moururent
 » la nuit de la nativité de Jésus-Christ;
 » et que, comme l'assure le fameux ju-
 » risconsulte ^(*) Salicet, Virgile en
 » fut du nombre (67). Mais je ne dois

^(*) Livre 1 des Spectres, chap. 6.

^(**) I tom. Oper. Tract. de Imaginibus, c. 11.

^(***) Lib. 4, Histor. Slavor., cap. 19.

^(****) Peregrin. Quæst. decade 3, c. 2, quæ-
 tiunc. 3.

^(*) In Itinerario.

^(*) Lib. 2 de Schismate, cap. 19.

^(*) Pag. 330 de ses chiffres.

^(*) Antipal., l. 1, cap. 3.

^(*) Apud Emanuel. de Moura, lib. de En-
 salm., sect. 3, c. 4, num. 12.

(67) Naudé, Apologie pour les grands Hommes,
 hap. XXI, pag. 628, 629.

pas oublier la suite. « Pour ce qui
 » est des autorités précédentes, il
 » ne se faut point imaginer que Pé-
 » trarque, Théodoric à Niem, Vige-
 » nère et Trithème aient été si peu
 » sensés que de prostituer si vilai-
 » nement leur crédit et réputation à
 » la censure et à la moquerie de
 » ceux qui ne se laissent facilement
 » piper à toutes ces fables; car il est
 » certain que tout ce qu'ils en ont
 » dit n'a été que pour les réfuter, et
 » nous donner à connaître qu'ils n'é-
 » taient pas si légers et crédules que
 » les autres qui nous ont fourni le
 » reste de ces autorités, lesquels ne
 » peuvent en aucune façon réparer
 » la faute qu'ils ont commise, se
 » laissant envelopper dans les toiles
 » frêles et honteuses d'un oui-dire,
 » d'un vaudeville, et d'une opi-
 » nion commune aux habitants de la
 » ville de Naples et lieux circonvo-
 » sins, qui ont toujours attribué à
 » la magie de Virgile tout ce qui leur
 » semble tant soit peu extraordi-
 » naire et étonnant, et de quoi ils
 » ne peuvent trouver d'autre com-
 » mencement, comme il est facile
 » de juger pour exemple en cette
 » grotte admirable cavée dans la
 » montagne de Pausilippe, proche la
 » ville de Naples, de laquelle com-
 » bien que Strabon, qui vivait au
 » temps de Scipion et de la prise de
 » Carthage, suivant Athénée, et
 » d'Auguste et Tibère, selon Pater-
 » ce, en fasse mention comme d'une
 » chose bien vieille et ancienne;
 » est-ce néanmoins que les paysans
 » d'alentour assurent qu'elle fut ca-
 » vée par Virgile, à l'instance même
 » de l'empereur Auguste, à cause
 » que le sommet de la montagne
 » sous laquelle elle est taillée est
 » tellement rempli de serpens et de
 » bêtes féroces, qu'il n'y avait homme
 » hardi qui eût osé entreprendre de
 » la traverser (68). » Enfin il recher-
 » che (69) la première cause de ce
 » soupçon, et il croit l'avoir trouvée
 » dans la connaissance des mathéma-
 » tiques, que ce poète s'était acquise.
 » C'est ce qui a mis tous ces faibles
 » esprits à se confirmer en cette
 » fautive opinion, qu'ils avaient de-
 » conçue de lui à cause de sa Phari-

(68) Là même, pag. 629.

(69) Là même, pag. 631.

macentrie et 8^e. églogue, où il a si doctement représenté, comme dit Apulée, *Vittas molles et verbenas pingues, et thura mascula, et lilia discolora*, et tout ce qui appartient à la magie, qu'il ne pouvait manquer d'être soupçonné de l'avoir pratiquée, par ceux à qui l'ignorance et la barbarie de leurs siècles ne permettait pas de savoir qu'il l'avait traduite mot pour mot de Théocrite (70).

Gaffarel tâche de maintenir l'autorité de Gervais de Tillebéri, et de répondre à Naudé (71) * ; mais ses efforts sont ridicules.

(K) *Ceux qui les ont travesties en vers burlesques.*] Scarron y a beaucoup mieux réussi que tous les autres ; mais la majesté de ce poëme méritait bien qu'il la respectât, et qu'il ne la profanât passî hardiment. Le jésuite Vavasseur s'en est bien plaint, et a observé que l'Italie a ouvert la porte à cette licence : *Vide, Balzaci, de istorum hominum consiliis, et institutâ ratione quid sentiam, quidve primum venerit in mentem, cum personatos aliquot ejusmodi, et ementitos Virgilios, neque nimis hanc ab uno duntaxat contumeliam passus est, in manus sumpsit. Mihi visi sunt, qui nobilissimum et rarissimum poetam fœditate interpretationis suæ turpârunt, eodem modo tractare voluisse, quo Didonem tractavit prius, adeoque visis innocentis et calamitosæ reginæ lascivi. Ut is enim Didonem Æneæ Jupiter indignèque prostituit, neque ullam rationem habuit vel temporis, tam ab Æneâ Dido distaret ipsis trementis artibus ; vel famæ et existimationis publicæ, quod eadem omnes ceteris suæ feminas pudicitie laude antecederet : ita isti nullâ ingenuæ artis præstantiâ, nullâ principis poetæ dignitate deterriti sunt, quominus puram et castam poësim, corruptam et adulteratam extruderent in publicum, diffumarent malis dictis suis,*

aigue, quantum possent, patulanter illudarent (72)... *Quamquam hic ego nostris hominibus non habeo quid præcipue succenseam, cum nihil in isto genere per se ac primi, sed exemplo et imitatione peccârint. Sicut nec ipsi præter ceteros succensere mihi debent, si commune factum, et aliorum potius, quam Gallorum, reprehendo. Fecerunt videlicet flagitium antea et Johannes Baptista Lallius, cujus Æneis travestita mihi casu nuper occurrit, et alii, ut audio, recentes Itali scriptores (73).*

(L) *J'aurai quelques fautes à reprendre dans M. Moréri.*] I. De la manière qu'il a rangé ses paroles dans cette proposition, les deux premiers ouvrages ont été écrits en faveur de Mécénas et de Pollion, on doit croire que les Bucoliques furent composées en faveur de Mécénas, et les Géorgiques en faveur de Pollion. Mais il a voulu ou il a dû dire tout le contraire. Quand même il eût mis Mécénas après Pollion, il n'eût pas laissé de s'exprimer vicieusement ; car un homme qui dirait, *les Églogues et les Géorgiques de Virgile ont été écrites en faveur de Pollion et de Mécénas*, choquerait la bonne logique (74) et les lois de notre grammaire. Cette proposition signifie que chacun de ces deux ouvrages fut écrit pour Pollion et pour Mécénas. Or cela est faux. Dans les éditions de Hollande on a mis que *les deux premiers ouvrages sont pleins des louanges de Mécénas et de Pollion*. Cela ne guérit point les deux défauts que j'ai marqués, et en introduit un troisième, puisqu'il est sûr qu'on ne loue point Mécénas dans les Églogues, et qu'on ne parle de lui qu'en très-peu d'endroits des Géorgiques, toujours fort succinctement, et quelquefois même sans aucune louange. Néanmoins il serait permis de dire que ce poëme fut composé en sa faveur ; car il lui est dédié : c'est à lui que l'auteur s'adresse au commencement du premier et du dernier livre,

(70) La même, pag. 631.

(71) Gaffarel, *Curiosités inouïes*, chap. VII, m. 13, pag. m. 169 et suiv.

Joly observe que Jacques d'Antun, capucin, auteur de *L'Incrédulité savante*, etc., 1671, 4^o, à la fin de laquelle on trouve une Réponse à l'Apologie de Naudé, n'osa pas l'attaquer et la justification de Virgile.

(72) Franc. Vavasseur, de *Judiciâ Dictione*, pag. 180.

(73) *Idem, ibidem*, pag. 182.

(74) Elle nous apprend que dans les propositions composées et copulatives, tous les attributs doivent convenir au sujet. Voyez l'Art de Penser, II^e. partie, chap. IX, où néanmoins on a publié de raisonner sur un exemple tel que celui-ci.

et en quelques autres lieux. Pour ce qui est des Églogues, je ne nie pas que Pollion n'y soit loué; mais comme bien d'autres y ont bonne part à l'encens, il n'eût point fallu réduire à un ce que Donat avait répandu sur quatre personnes (75); et j'aurais mieux aimé dire, comme il a fait, qu'elles furent composées par le conseil de Pollion (76). J'avais dit dans la première édition que Donat ayant fait durer douze ans la composition de l'Énéide, M. Moréri ne devait pas débiter qu'on y travailla onze ans: mais je renonce aujourd'hui à cette censure; car il y a plusieurs éditions qui portent *annis undecim*, et non pas *annis duodecim* comme la mienne, qui est le Virgile *Variorum*, imprimé à Leyde l'an 1680 (77). II. Virgile ne mourut point en allant au-devant d'Auguste, qui revenait de son voyage d'Orient. Il allait chercher dans la Grèce et dans l'Asie une retraite pour y vaquer à polir son Énéide, et en faisant ce voyage il rencontra Auguste à Athènes; Auguste, dis-je, qui revenait de l'Orient. Cette rencontre le détermina à s'en retourner en Italie avec l'empereur; mais la maladie qui lui survint, comme il allait faire à Mégare un voyage de curiosité, s'étant augmentée dans le trajet, il arriva à Brundisium en un si mauvais état, qu'il y mourut dans peu de jours. Voilà comment on conte la chose dans sa vie. III. Puisque selon Moréri il naquit l'an 684 de Rome, et qu'il mourut l'an 735, il ne pouvait pas avoir cinquante-deux ans. Cette faute de M. Moréri est dans la Vie de Virgile. On y marque le jour et les consulats de sa naissance et de sa mort. Ces deux intervalles ne remplissent pas tout-à-fait cinquante et un ans, et néanmoins Donat suppose que Virgile s'en alla en Grèce à l'âge de cinquante-deux ans. IV. Ces paroles, en mourant il avait ordonné qu'on brûlât son Énéi-

de; mais Auguste conservable poëme, et il commanda à Varius de le corriger trompeuses, et il est bien qu'on les rectifie. Voici le gile, sentant croître son mal, manda avec instance ses amis afin de jeter au feu l'Énéide parce qu'on n'eut point la sance de les lui apporter, et par son testament qu'on le traitât comme un ouvrage imparfait et Varius lui représenterait qu'il ne le permettrait pas. Virgile leur légua ses écrits en condition qu'ils n'y ajouteraient rien qu'ils laisseraient à demi vers qu'ils y trouveraient en *Cum gravari morbo sese scriinia sæpè et magnâ instavit, crematurus Æneïda; quæ gatis, testamento comburirerem inemendatam imperfectam. Verum Tucca et Varius in id Augustum non permissum eidem Varro, ac simul scripta sub eâ conditione legavit, quid adderent quod à se esset, et versus etiam imperiti qui erant, relinquerent* (78). Auguste ne fut la cause de la dévotion de ce poëme qu'en l'auteur désista de son dessein qu'il apprit que ce prince ne permettrait pas l'exécution. Il le légua à ce grand monarque d'apparaître qu'il s'intéresserait bien sérieusement, et d'avoir que Varius remplît ponctuellement la condition sous laquelle il avait été légué. Je ne dirai-je des vers que cet auteur composa sur le désir que Virgile de brûler ce bel ouvrage n'en trouve qu'un petit fragment. Que dirai-je encore de l'ardeur à laquelle il demandait, dans ses expéditions les plus difficiles, que l'on envoyât jusques aux extrémités des linéamens de son poëme? *cum tum fortè expeditione laboraret, abesset, et supplicibus atque precibus per jocum litteris efflag-*

(75) *Cum res romanas inchoasset, offensus materiâ et nominum asperitate, ad Bucolica transiit: maxime ut Asinium Pollionem, Varium, et Cornelium Gallum celebraret: quia in distributione agrorum, qui post Philippensem victoriam veteranis, triumvirorum jussu, trans Padum dividebantur, indemnem se præstitissent.* Donatus, in Vitâ Virgilii.

(76) *Bucolica triennio Asinii Pollionis suavis perfecit.* Idem, ibidem.

(77) *Il y en a plusieurs autres qui ont duodecim.*

(78) Donat., in Vitâ Virgilii.

(79) *Nihil igitur auctore Augusto didit, quod et Maro præceperat, ne emendavit, ut qui versus etiam imperiti qui erant, reliquerit.* Idem, ibidem.

(80) *Il est dans la Vie de Virgile.*

3, *ut ipsius verba sunt, mini hypographa, vel on mitteret, negavit se gilius: cui tamen multò demùm materiâ, treis s recitavit: secundum artum, et sextum* (81). eurs (82) de l'effet que récitation du VI^e. livre. ce grand effet, et à la ers, et à l'art de lire possédait en perfection. oles où nous apprenons ugate ses Géorgiques: *verso ab Actiacâ victoriâ ue reficiendarum virium e commoranti, per con- iduum legit, suscipiente gendi vicem, quoties in- ipse vocis offensione. ut autem maximâ cum et lenociniis miris. Sene- Julium Montanum poë- dicere involaturum se irgilio, si vocem posset, ypocrisim: eosdem enim onunciante, bonè sonare: inarescere, quasi mutos saurait rendre un meil- une pièce de poésie que lire: cela fait évanouir léfauts* (84), et il n'y a bon poëme qu'un mau- r ne puisse gâter (85). eur d'une comédie la va upe de comédiens, avec sein d'entrer en traité, ui s'il récite mal. C'est ce ppuzeau observe dans son nçais. Que Virgile était ux d'avoir tout ensemble composer de beaux vers, esbien lire! M. Corneille ne lait qu'en partie (86). Mais M. Moréri. V. Sa cinquième voir dit qu'Auguste ordon- ôtât de l'Énéide *ce qui y se- rflu, sans y rien ajouter. ndre le summam emen-*

, in Vitâ Virgilii.

, premier article OCTAVIE, tom. , remarque (C).

onatus, in Vitâ Virgilii.

Pline, epist. XV, lib. III.

: se rapporte cette épigramme de XXIX^e. du I^{er}. livre.

is meus est, ô Fidentine, libellus; um recitas, incipit esse tuus.

le Ménagiana, pag. 303, 304 de la on de Hollande.

davit dont se sert Donat? Corriger un livre en quelques endroits, et à l'égard de peu de choses, ne signifie-t-il qu'en ôter le superflu? Ne peut-il pas signifier qu'on met des mots à la place de quelques autres? VI. Le *Virgile Romain*, poëte comique, est une marque que M. Moréri copiait aveuglément. Il avait lu dans Vossius *Traiani temporibus fuit Virgilius Romanus, poëta comicus* (87), et, sans se délier de rien, il s'imagina que c'était le nom véritable de ce poëte; mais s'il avait consulté les originaux, il aurait appris que Pline le jeune, cité par Vossius, parle d'un *Verginius*, ou *Virginus*, et non pas d'un *Virgilius*. D'ailleurs *Romanus* ne devait pas être traduit comme l'épithète de patrie, mais comme un nom de famille. M. Huet a observé cette méprise de Vossius, dans le Giraldis, et dans Glandorp: *Hæc autem nomina duo sæpè confundi indicat Virginii Romani poëtæ comici Plinio in Epistolis memorati nomen, qui à Lilio Giraldo, Glandorpio, et Vossio Virgilius appellatur* (88). M. Cousin s'est un peu mépris sur ce passage de M. l'évêque d'Avranches. *Il ne faut pas s'étonner*, dit-il (89), *que ces deux noms aient été confondus; puisque plusieurs savans de ces derniers siècles ont appelé Virginus Romanus un certain poëte comique, que Pline appelle Virgilius Romanus dans ses Éptres*. Je ne puis finir sans observer que lorsque Pline le jeune fait l'éloge de ce Virginus Romanus, il nous apprend que la maladie que nous voyons aujourd'hui dans les esprits se voyait à Rome; car il déclare qu'il n'est point de ceux qui méprisent le temps présent, et qui n'admirent que les anciens: *Sum ex iis, qui mirer antiquos: non tamen, ut quidam, temporum nostrorum ingenia despicio. Neque enim quasi lassâ et effectâ naturâ, ut nihil jam laudabile pariat. Atque adeò nuper audii Verginium Romanum paucis legentem comœdiam, ad exemplar veteris comœdiæ scriptam, tam*

(87) Vossius, de Poëtis latinis, pag. 51.

(88) Petrus Daniel Huetius, Alnet. Quest., lib. II, cap. XV, pag. 239, edit. Lips., 1692.

(89) Journal des Savans, du 11 septembre 1690, pag. 642, édition de Hollande.

bene, ut esse quandoque possit exemplar (90).

Le passage que l'on a vu ci-dessus (91) touchant la lecture des Géorgiques faite à Auguste a besoin d'un correctif. Ce prince, après la bataille d'Actium, l'an de Rome 724, retourna en Italie, et rencontra le sénat à Brundisium. Il s'arrêta là vingt-sept jours, selon Suétone, ou trente, selon Dion Cassius, et puis s'en alla en Asie, où il passa tout l'hiver aux préparatifs de l'expédition d'Égypte. Il n'est donc pas vrai qu'à son retour de la guerre d'Actium, on lui ait lu dans Atella (92) les Géorgiques de notre poète. S'il les entendit lire dans ce lieu-là, ce fut après la guerre d'Égypte, et non pas lorsqu'il repassa en Italie après la bataille d'Actium (93). J'emprunte cette remarque du père la Rue. Je pourrais alléguer une autre raison, qui est que Virgile observe, à la fin des Géorgiques, qu'il composait cet ouvrage pendant qu'Auguste faisait la guerre en Orient; mais on me pourrait répondre que ce poème lui ayant coûté sept années (94), rien n'empêche qu'il n'en ait pu lire une partie avant qu'Auguste allât attaquer son ennemi sur les bords du Nil.

(90) Plinius, *epist.* XXI, *lib.* VI, *pag.* 319, *edit.* Cellarii Lipsiæ, 1693.

(91) Citation (83),

(92) Ville de la Campanie.

(93) Tiré de la Vie de Virgile, composée par le père Larue. Elle est au devant du Virgile in Usnm Delphini, M. des Maizeaux m'a averti que ce jésuite a fait cette observation.

(94) *Georgica septennio Neapoli..... confecit*, Donatus, in *Vita Virgilii*.

VIRGILE, évêque de Saltzbourg au VIII^e. siècle. M. Moréri en parle, mais sans toucher à une chose qui méritait d'être rapportée. Il n'a rien dit des persécutions que ce prélat essuya pour avoir cru des antipodes (A). On en fait la guerre à la cour de Rome : les flatteurs des papes éludent cela * autant qu'il

leur est possible ; mais ils ne sauraient éviter que l'on n'en conclue l'ignorance crasse de ce siècle-là.

présentée à la manière des rédacteurs. Tantais un passage m'a paru digne de remarque. Après avoir mis les cartésiens parmi ceux qui accusent le pape Zacharie d'avoir condamné les antipodes, ils ajoutent : « Leur chef, M. Descartes, dans le chagrin que lui causait le décret de l'inquisition qui défendait d'enseigner le système de Copernic, sur lequel toute sa physique est fondée, a osé dire que le mouvement de la terre passerait à Rome, après y avoir été condamné, ce sont ses propres termes ; et qu'il en arriverait ce qui est autrefois arrivé au sujet des antipodes. »

Ce n'est qu'en 1821 que le gouvernement papal a permis d'écrire en faveur du système de Copernic. Voyez la *Revue encyclopédique*, septembre 1821, page 643.

(A) Il n'a rien dit des persécutions..... pour avoir cru des antipodes.] A peine eut-il débité cette doctrine, qu'on l'accusa de soutenir qu'il y avait un autre monde, et d'autres hommes au-dessous de nous, un autre soleil, une autre lune. Boniface ; archevêque de Mayence, prit feu là-dessus, et traita d'impies ces opinions. Il censura Virgile publiquement, et lui fit signifier, en qualité de légat du pape, de ne plus corrompre par de telles rêveries la pureté de la doctrine chrétienne : *Hoc ita acceptum est ; quasi Virgilius alium mundum, alios sub terra homines, alium denique solem, atque aliam lunam assereret. Bonifacius hæc voluit impia, et philosophiæ divinæ repugnantia refutat ; Virgilium publice, privatim arguit, ad recitandum has nœnias provocat, efflagitatque jure suo ut legatus Germaniæ, ne ille hujusmodi deliramentis sinceram et simplicem Christi sapientiam polluat atque contamine* (1). Virgile, indigné d'un tel affront, s'en plaignit à Utilon, duc de Bavière, dont il était fort aimé, et l'irrita contre Boniface. Celui-ci porta ses plaintes à la cour de Rome ; il écrivit au pape en des termes qui lui rendirent suspecte la foi de Virgile. Le pape envoya des députés au duc de Bavière,

* C'est aussi ce qu'ont fait les auteurs des *Mémoires de Trévoux*, 1708, janvier, page 130, et février, page 299. Ces deux articles ne sont guère que la remarque (A) de Bayle,

(1) Aventinus, *Annal. Boiorum*, *lib.* III.

lui écrivit que son intention était de si Virgile était prêtre on le dégradât du sacerdoce, et qu'on l'envoyât à Rome pour y rendre compte de sa conduite. *Ipse (Zacharias pontifex maximus) legatos cum mandatis et litteris ad Utilonem ire jubet, partes suas Bonifacio commendat. Virgilium philosophum (si sacerdos est, inquit, nescio) ab templo Dei et ecclesid depellito, sacerdotio in concilio abdicato, si illam perversam doctrinam fuerit confessus..... Insuper regulo Boiorum denuntiatur, ut Virgilium Romam mittat, ubi Virgilius rationem reddat, ac pontifice Rom. examine comprobetur* (2). Voilà tout ce que l'on sait de cette affaire : on n'en trouve point de suites dans les Annales. On ne peut donc excuser d'inexactitude une infinité de gens qui disent que le pape Zacharie excommunia et déposa un évêque (3), pour avoir osé enseigner que la terre est ronde et habitée dans tout son contour. Képler, auteur catholique, est de ceux-là : *Fuit quidem Virgilius, episcopus Salsburgensis, ab officio dejectus, quod antipodas esse esset ausus asserere* (4). Origan, auteur protestant, n'en a point dit davantage : *Quis anè Virgilium nostrum communi calculo damnaverunt, à sacerdotio, templo et ecclesiid depulerunt* (5). Mais encore qu'on ne trouve point que les menaces du pape aient été exécutées, on ne laisse pas de pouvoir dire qu'elles sont honorées à sa mémoire, et plus encore à celle de Boniface. Il est certain que Zacharie ordonna qu'on lui envoyât Virgile, comme une personne accusée d'erreurs dangereuses : *Nos scribentes prædicto duci (Utiloni) evocatorias de prænominato Virgilio mittimus litteras, ut nobis præsentatus et subtili indagatione requisitus, si erroneus fuerit inventus, canonicis decretis condemnatur : qui enim seminant dolores, metunt eos*. Ces paroles sont tirées de la lettre qu'il écrivit à Boniface (6). On y trouve aussi celles que je vais copier. *De*

perversa doctrinâ, quam contra Dominum et animam suam locutus est (quod scilicet alius mundus, et alii homines sub terrâ sint, aliusque sol et luna) si convictus fuerit ita confiteri, hunc, accito concilio, ab ecclesiâ pello, sacerdotii honore privatum. Vous voyez là qu'il ordonne qu'on l'excommunie, et qu'on le dégrade du sacerdoce, si on le convainc, par sa confession, d'avoir enseigné qu'il y a un autre monde et d'autres hommes sur la terre, un autre soleil et une autre lune. Je sais bien que la doctrine pour laquelle il prétend qu'on le condamne n'est point la simple doctrine des antipodes ; car celle-ci ne suppose point qu'il y ait des astres différens de ceux qui se lèvent sur notre horizon : mais enfin cette doctrine des antipodes est visiblement l'une de celles qu'il juge dignes des punitions les plus rigoureuses du droit canon. N'est-ce pas une ignorance prodigieuse ? n'est-ce pas un abus énorme de la puissance des clefs ? Je veux croire que Boniface l'avait surpris, et qu'il lui avait représenté infidèlement les opinions de Virgile. Ils étaient brouillés depuis quelque temps ; la jalousie d'érudition et d'autorité les avait commis ensemble : cela faisait une perspective trompeuse pour les yeux de Boniface, à l'égard des opinions de Virgile. Et que sait-on même si Boniface ne donna point un mauvais tour à la chose, en y joignant plusieurs conséquences qu'il crut propres à faire peur (7) ? Quelques-uns veulent qu'il se soit laissé tromper par de faux rapports, et qu'il ait jugé des sentimens de Virgile tout ce que les ignorans qui ne les comprennent pas lui en disaient. C'est la pensée charitable du docte Velsérus. *Quod quidam coniecere, dit-il (8), non abnuerim : Virgilium de terræ specie acutiùs, quàm pro vulgi captu, disputasse, globosam esse, et vivere à contrariâ parte, qui adversis vestigiis contra nostra vestigia, quos antipodas vocemus, hos perindè ac nos sole et lunâ lustrari. Ed ignorantia audientium perperam accepta*

(2) *Idem, ibidem.*

(3) Il paraît par la narration d'Aventin qu'il ne l'était pas encore.

(4) Képlerus, *epist. ante librum IV Epitom.*

(5) Origanus, *epist. ad Elect. Brandenb.*

(6) Voyez Baronius, *tom. IX, ad ann. 748.*

(7) Comme d'enseigner que tous les hommes ne viennent point d'Adam, que Jésus-Christ n'est pas mort pour tous les hommes, etc.

(8) Marcus Velserus, *lib. V Rerum Boicarum.*

detortaque, longè alio sensu ad Bonifacium perlata, offensionum prae-buisse sementem. Mais cela ne dispense point cet archevêque ; son ignorance , sa précipitation , sa témérité à déferer à la cour de Rome les innocens , sont toujours des faits qu'on ne peut nier. Velsérus , n'ayant trouvé nulles traces de la suite de cette affaire , croit que Virgile éclaircit de telle sorte ses opinions , qu'il les fit paraître raisonnables , et qu'il se réconcilia avec son accusateur (9). *Disceptationis exitum non comperio. Fuit verisimile, aut purgasse se Virgilium pontifici, sive coram, sive per litteras : aut cognitis invidorum utrimque fraudibus..... ultrò, quod inter bonos solet, in gratiam esse reductum. Sanè Bonifacius toto deinde septennio (10) superfuit, neque istius tamen dissensionis præterea vestigium apparet.* Prenez garde, je vous prie, que Velsérus fait tout ce qu'il peut pour sauver l'honneur du pape et celui de ces deux saints (11) : cependant il n'ose pas affirmer que la concorde fût rétablie ; il déclare qu'il ne sait quelle fut l'issue de cette querelle , mais qu'il trouve vraisemblable que Virgile fit sa paix avec Zacharie et avec son délateur. Apparemment , dit-il , on découvrit la malignité de ceux qui entretenaient la discorde par leurs faux rapports. Il est permis de conjecturer dans des choses incertaines ; ainsi l'on n'a rien à dire contre Velser : mais il n'est pas juste d'y faire le décisif ; on a donc lieu de murmurer contre l'historiographe de Savoie, qui affirme que par la prudence du pape et la sagesse d'Utilon, les auteurs de la calomnie furent découverts, et les saints hommes, qui n'étaient pas capables de haine, lièrent une amitié plus étroite qu'auparavant (12). Cet historien n'est pas le seul qui en use de la sorte : une infinité d'auteurs lui ressemblent ; ils convertissent en affirmation les conjectures qu'ils lisent ; ils font comme ces nouvellistes habileurs, qui ayant lu dans une ga-

zette qu'on se prépare à siéger, ou au passage d'une débiteur au bout d'une heure, telle place est investie, et déjà campé au delà de la rivière, les historiens qui ont vécu dans les ténèbres d'ignorance étaient plus hardis à cet égard d'aujourd'hui ; et, si cela est bien de mensonges nous devons le croire ? Combien fortifient-ils l'arbitraire historique, qui s'accroît tous les jours (13) ?

(13) Je viens de lire deux Dissertations de Daniel, qui accusent de mensonge plusieurs de ces rapports des rois de France et de Clovis.

VIRGILE ou **VERGILIUS** (LYDORE) naquit à Urbin en 1490. Il ne manqua ni d'esprit ni d'érudition. Son premier livre fut un recueil de proverbes qu'il publia en 1498 *. Personne n'avait entre les modernes n'avait écrit aucun livre de cette nature, pourquoi il se vanta d'avoir précédé Érasme, et il lui fit des reproches bien désobligeants (A). Son second ouvrage qui traite des inventions nouvelles, il le publia l'année suivante. Il fut envoyé en Angleterre au commencement du XVI^e siècle (a), pour y lever le tribut qu'on nommait *denier de saint Pierre*. Il se rendit si recommandable dans ce pays-là, et il s'y plut si bien, qu'ayant obtenu le titre d'archidiacre de l'église cathédrale de Wals (b) **, il y passa toute sa vie dans la solitude, et il renonça à l'exercice de ce tribut. Il prit un ouvrage cons-

(9) Velserus, lib. V Rerum Boicarum.

(10) Concluez de là que cette dispute tombe sur l'an 748 ; car on met la mort de Boniface à l'an 755.

(11) C'est la qualité qu'on donne à Boniface et à Virgile.

(12) Blanc, Hist. de Bavière, tom. I, p. 323.

* Leclerc dit qu'il était déjà

(a) Voyez la remarque (I).

(b) Voyez la remarque (E).

** La Bibliothèque française dit qu'il faut écrire *Wals* : c'est ainsi que le mot est écrit dans la remarque

auquel il travailla plusieurs années. Ce fut une Histoire d'Angleterre. Il la dédia, en 1533, à Henri VIII. Les Anglais n'en firent pas grand cas (C). Il avait mis la dernière main à son *Traité des Prodiges*, l'an 1526 (D). Il n'était pas bon papiste en ces choses (E); et il ne se dévoua point de l'Angleterre lorsque les affaires de la religion y furent changées sous Henri VIII sous Édouard. Il ne souhaita en sortir, l'an 1550, qu'à cause de sa vieillesse demandait un climat plus chaud et plus méridional. Il obtint ce qu'il souhaitait, et on le laissa jouir du revenu de ses bénéfices pendant son absence (F). On dit qu'il mourut à Urbin (c), l'an 1555*.

L'accuse d'avoir brûlé plusieurs manuscrits afin d'empêcher qu'on ne reconnût les fautes de son Histoire d'Angleterre (G). Elle a été imprimée plusieurs fois (H); et cela montre qu'en ce siècle-là on était plus dupe que celui-ci, ou plus ardent d'étude : on a bien de la peine aujourd'hui à débiter une édition de meilleurs historiens *in-folio*. Depuis la seconde édition de son Dictionnaire, j'ai appris les particularités suivantes. Cet auteur fut si heureux dans son premier essai, qui était sa Collec-

(c) Thœvet, Élog. des Hommes illustres, t. VII, pag. 309, 310. Voyez la remarque (E) vers la fin.

Leclerc observe que Virgile aurait été dans la cinquante-huitième année de sa prêtrise, et doute qu'il ait vécu jusque-là. Jove, en 1546, le comprit dans ses *Éloges*, au lieu de ne parler que des savans déjà morts. Il faudrait donc que P. Jove eût été induit en erreur en le croyant mort tandis qu'il était vivant. Jusqu'à ce que cette erreur de Jove ait été prouvée, Leclerc préfère son autorité aux *on dit* de Bayle.

tion de Proverbes, qu'il le vit sortir de dessous la presse trois ou quatre fois en fort peu de temps. Cette bonne fortune l'attacha à une plus haute entreprise, qui fut celle de composer un *Traité sur les Inventeurs des Choses*. J'ai déjà dit qu'il le publia l'an 1499. Après cela il fut envoyé en Angleterre, par le pape Alexandre VI, et ayant été prié par Henri VII de composer une Histoire de ce pays-là, il y mit la main dès l'année 1505 (I). Il raconte lui-même ces choses dans une épître dédicatoire qu'il écrit à JEAN-MATTHIEU VERGILE son frère (K). Il y dit aussi qu'ANTOINE VERGILE, son bisaïeul, homme très-versé dans la médecine et dans l'astrologie, avait enseigné la philosophie à Paris. Au reste, comme les reproches qu'il fit à Érasme sont contenus dans une épître dédicatoire qui a été retranchée de la plupart des éditions, je les rapporterai ci-dessous (L).

(A) *Il se vanta d'avoir précédé Érasme, et il lui fit même des reproches bien désobligeans.*] Je trouve dans l'épître dédicatoire de son ouvrage de *Inventoribus Rerum*, qu'il déclare que, tant par rapport à ce sujet-là que par rapport aux Proverbes, il avait frayé le chemin à tous les auteurs. *Non inficior..... quin possit quispiam de hac re, velut de Proverbiis, quorum libellum proximo anno Guidoni principi, Urbini duci inscripsimus, copiosius tradere. Verum quicumque hoc vel illud posthac ingreditur iter, quia nos primi stadium cucurrimus, is fortasse nostra vestigia sequi non gravabitur* (1). Si vous lisez les lettres d'Érasme, vous apprendrez que Polydore Virgile lui dit bien des duretés dans la

(1) Polyd. Virgilius, *epist. dedic. libri de Inventor. Rerum*. Elle est datée d'Urbin, le 5 d'août 1499.

préface d'une nouvelle édition de ses Proverbes : il l'accusa de vanité et d'envie (2), il le traita de plagiaire (3), et il trouva fort mauvais qu'on n'eût fait aucune mention de son livre dans la préface de la première édition de celui d'Érasme. Il prétendit qu'on avait voulu usurper sa gloire. *Ubinam est ista veritas, quam in præfatione scribis procul eminere? quidque fretus boni consulis quod ego callidus dissimulator conatus sim in gloriæ tuæ possessionem irrepere* (4)? Érasme se justifia très-bien dans la lettre qu'il lui écrivit au mois de décembre 1521 (5). Voyez aussi sa XII^e. lettre du I^{er}. livre, à la page 50. Il fit une chose qui lui est trop glorieuse pour ne devoir pas être rapportée. C'est un beau modèle à proposer à tous les auteurs. Le libraire de Bâle qui voulait réimprimer le livre de Polydore, avait résolu d'en supprimer la préface, à cause qu'elle était injurieuse à Érasme. Mais celui-ci n'y voulut pas consentir, et lui ordonna de n'en retrancher quoi que ce fût. *Vel hinc colligas licet, quàm non fuerimus iniqui tuo libro. Frobenium, ut dictum est, abhorrentem ab editione perpuli. Præfationem tuam, quâ me suggillas, ad me miserant, velut execrandam. Remisi jussique, ut bonâ fide, sicut abs te fuerat descripta, excuderetur: deleverat mentionem Lei, quam tu de illo sanè quàm honorificam facis. Jussi ut reponerent. Utrum hæc sunt faventis an non* (6)? Deux ans après il conseilla à l'auteur même de la corriger, afin qu'il ne parût pas qu'il y eût entre eux quelque jalousie. *Mihi videris consultè facturum, si primum illam præfationem totam retextat. Primum faciet hoc ad operis commendationem ob novitatem. Deinde faciet ad opinionem utriusque nostrum, quod insunt in illâ priore*

(2) Inclementius est etiam quod hujus argumenti primum apud Latinos tractati laudem sic tibi vendicas, ut mihi coneris cenodoxias simul et livaris suspicionem impingere. Erasmus, epist. III, lib. XVII, pag. 748. Nous verrons dans la remarque (L) les paroles mêmes de Polydore Virgile.

(3) *Præquam hanc præfatione insimulares... livoris simul et plagii.* Idem, ibidem, p. 749.

(4) Idem, ibidem.

(5) C'est celle que je viens de citer.

(6) Erasmus, epist. III, lib. XVII.

quædam, quibus ego quidem non offendor, sed tamen suspicionem præbent eruditibus alicujus inter nos æmulationis (7). Il n'y a rien contre Érasme dans mon édition de ce Traité des Proverbes (8). Cette petite querelle ne rompit point le fil de leur amitié. Voyez la lettre qu'Érasme lui écrivit l'an 1526 (9). Notez que Polydore Virgile lui avait donné autrefois de quoi acheter un cheval (10). Notez aussi qu'il lui dédia la traduction d'un ouvrage de saint Chrysostome, l'an 1528 (11).

(B) *Il le publia l'an 1499.*] Usons ici d'une distinction que Vossius n'a point employée : il a dit que cet ouvrage de Polydore Virgile comprend huit livres, qui furent premièrement imprimés l'an 1499 (12). Cela n'est point exact. L'auteur ne donna d'abord que trois livres, dont l'épître dédicatoire est datée de cette année-là (*). Il en ajouta cinq autres l'an 1517, et les dédia (13) à Jean-Matthieu Virgile, son frère, professeur en philosophie à Padoue. Ainsi M. Pope Blount se trompe quand il dit que l'on imprima ces huit livres à Strasbourg, in-4^e, l'an 1509 (14). M. Moréri a commis la même faute que Vossius.

(C) *Les Anglais n'en font pas grand cas.*] Voici ce qu'en dit Henri Savil. *Polydorus, ut homo Italus, et in rebus nostris hospes, et (quod caput est) neque in republicâ versatus, nec magni alioqui, vel judicii, vel ingenii; pauca ex multis delibans, et falsa plerumque pro veris amplexus, Historiam nobis reliquit, cum cætera mendosam, tum exiliter sanè, et jejunè conscriptam* (15). Un autre écrivain du même

(7) Idem, epist. XLV, lib. XX, pag. 1007.

(8) Elle est de Bâle, 1541, in-8^o, sur la quatrième révision de l'auteur.

(9) C'est la XXV^e. du XXI^e. livre.

(10) Idem, epist. XXV, lib. XXI, pag. 1001.

(11) Idem opusculum (Chrysostomi monachum) in Angliâ vertit Virgilius Polydorus satis feliciter, mihi dicatum. Excussum est autem Lutetia. Erasmus, epist. XIV, lib. XXV, pag. 1354.

(12) Vossius, de Hist. lat., pag. 678.

(*) Ces trois livres furent traduits séparément, et imprimés in-8^o, à Paris, l'an 1544. RUCRIT.

(13) Cette épître dédicatoire est datée de Londres, le 5 de décembre 1517.

(14) Pope Blount, Cens. Author., pag. 452.

(15) Henricus Savilius, præfat. ad Rerum Anglicar. Scriptores, apud Pope Blount, Cens. Author., pag. 451.

le traita de malin calomniateur, *Britannici gloriam non solum obfuscare, sed etiam Britannos mendacissimis suis calumniis infamare totis viribus conatur* (16). Voici une plainte d'une toute autre nature ; Paul Jove remarque que les Français et les Écossais se plaignent que Polydore Virgile a trop flatté la nation anglaise. *Conscripsit Historias rerum Britannicarum, ea fide et Scotis, et Gallis sæpe reclamantibus, alieno potius arbitrio, quam quo intexuisse multa in gratiam gentis existimetur, quod in recensendis eorum ducum nominibus, tanquam gloria avidis plurimum indulserit* (17). Jean Leland a critiqué plusieurs fautes de Polydore Virgile, comme Vossius le remarque (18).

(D) *Son Traité des Prodiges.*] Ce sont des dialogues où il combat formellement les divinations. Voici un morceau de sa préface, datée de Londres l'an 1526. *Cujus (Christi) ipse quondam doctrinâ instructus confidenter mihi in certamen cum ariolis, auguribus, haruspicibus, vatibus, sortilegis, quos partim divinis, partim naturalibus debilitatos imò atque adeò devictos rationibus, jacere cum aliis pestiferis artibus, videre jam libuit* (19). C'est donc un ouvrage bien différent de celui de Julius Obsequens, augmenté par Lycosthènes. On parle d'une édition de Londres, 1526 (20) : mais Gesner ne l'a point connue ; il ne fait mention que de celle de Bâle, chez Bébélius, 1531. J'ai l'édition de Bâle, 1545, in-8°, per *Joh. Isingrinum*. Elle est précédée de trois autres traités de Polydore Virgile (21), dont le premier est datée de Londres, 1543. C'est elle qui l'a faite.

(E) *Il n'était pas bon papiste en ces choses.*] Il approuvait le mariage des ecclésiastiques, et il condamnait le service des images. Rapportons un peu au long ce que Jean

Balée * dit de lui, cela nous fournit une preuve que j'ai promise (22). *Ob insignem in omni bonarum litterarum genere eruditionem, Wellensis ecclesiae archidiaconus* (23) *postmodum factus, priori officio pontifici resignato, constituit Romam non repetere, sed deinceps in nostrâ permanere insulâ. Et licet in plerisque scriptis suis veræ religioni superstitionem prætulerit, piè nihilominus christianorum ministrorum conjugia defendebat, pièque statuarum cultum damnabat, cum quibusdam aliis romanensium rabbinorum imposturis. Quod antiquitati Britannicæ in Anglorum Historiâ, quàm par est, iniquior sit, ex veterum illius gentis chronicorum et historiarum ignorantia provenit. Quod præterea reges aliquot ab impietate pios, et alios è diverso ab ipsâ æquitate iniquos etiam promulgaverit, communi ante agnitam veritatem per Dei verbum, erroris ac cæcitati imputandum esse judico... Erat certè Polydorus ob erudita illa de Rerum Inventoribus, Sacrorum Ritibus et Prodigis opuscula, ab ipsis etiam piis suspiciendus* (24). Le *Traité de Inventoribus Rerum* contient plusieurs choses qui ont déplu à l'inquisition : c'est pourquoi elle n'approuve que l'édition que Grégoire XIII en fit faire à Rome, l'an 1576, qui fut repurgée de tout ce qui ne plaisait pas aux inquisiteurs. Quant aux autres éditions, on ordonna d'y effacer beaucoup de passages (25). L'Index espagnol veut qu'on retranche nommément la réflexion que Polydore Virgile avait faite sur ce que saint Pierre ne voulut pas que Corneille, le centenaire lui baisât les pieds. Cette réflexion contient effectivement une censure assez forte de l'orgueil des ecclésiasti-

* Leclerc dit que c'est un mauvais témoin.

(22) Dans une note du corps de cet article.

(23) Ces paroles de Paul Jove, *Elogior. cap. CXXXV, pag. 269*, *Is ab Henrico rege fortunis adanctus flamenque Londini creatus, sont trompeuses : elles portent à croire qu'il fut chanoine de Londres.* [Leclerc observe que le terme de *flamen* équivalait à *sacerdos* et non à *canonicus* ; mais que la faute de Paul Jove est d'avoir cru que P. Virgile avait été ordonné prêtre à Londres.]

(24) Johan. Balæus, de *Scriptor. Britann. cent. XIII, apud Pope Blount., Censura Authorum, pag. 451.*

(25) Voyez l'Index Librorum prohibet. et expurg., pag. 830 et seq., 1687, in-folio.

(16) Humfred. Lhuyd, in *Descript. Angliæ, ad Pope Blount, ibidem, pag. 452.*

(17) Paulus Jovius, *Elog., cap. CXXXV, pag.*

(18) Vossius, de *Histor. lat., pag. 679.*

(19) Polyd. Virgilius, *præfat. ad Franciscum Urbini ducem.*

(20) Vossius, de *Histor. lat., pag. 678.*

(21) De *Patientiâ et ejus fructu libri II ; de Veritate et Mendacio lib. I.*

ques ; la voici : * *Pater, mansuetudinis plenus, id fieri non est passus, qui elevans eum sibi ad pedes jacentem, dixit : Surge, et ego ipse hominum. O vocem memorabilem, atque salutarem, si benè multi hodiè sese quoque homines tantum esse perpenderent, qui propterea quòd sacerdotio præditi sint, planè se reliquorum mortalium, longè post hominum memoriam imperiosissimos dominos præbent non communes patres, uti fieri deberet* (26). Mais l'auteur ne s'est point émancipé à l'égard des papes ; car au contraire il a loué et justifié la possession où ils sont de faire baisser leurs pieds. Cependant il y a quelques écrivains qui le citent comme s'il l'avait désapprouvée. « Non possum, quin addam, quæ hæc de re occurrunt apud Polydorum » *Virgilium, hominem papistam, de Rerum Invent., lib. IV, cap. 13. Romani pontifices, inquit, deosculandos pedes exhibendi morem à Christo se accepisse contendunt. At Christus non Magdalænæ osculandos pedes obtulit ; sed sponte peccata fatentem, et suam misericordiam non solo amplexu genuum, ut ethnici, sed etiam osculo pedum implorantem, ejus consolandæ causâ admisit : hoc ipsum honoris genus alioquin non minus repudiaturus, etsi sibi re verâ debitum, quam appellationem magistri boni. Sic quoque Petrus Cornelium centurionem ad genua procidentem manu sua sublevavit, SURGE, inquit, HOMO SUM TIBI SIMILIS : tantum abfuit ut osculandos pedes exhibuerit. Decipimur specie recti, et sæpè cum Caligulâ pedes protendimus, dum Christi humilitatem vel spernimus, vel fucato conservandæ apostolicæ autoritatis titulo exornare laboramus* (27). » C'est un ministre arminien qui cite de cette façon les paroles de Polydore Virgile, et cela après avoir assuré, dans sa préface, qu'excepté deux ou trois fois, il a toujours vérifié les passages qu'il rapporte. Il faut que celui

de Polydore Virgile soit l'un ou deux ou trois ; car il y a une rence énorme entre ce qu'il a dit et ce que le ministre arminien lui attribue *. Consultez M. Crénius qui a très-bien relevé cette méprise et comparé ensemble les deux passages, celui que je viens de rapporter, et celui qui est actuellement dans Polydore Virgile, à l'édition de Strasbourg, 1606, in-8°. J'ai consulté mon édition, qui est de *Lyapud hæredes Seb. Gryphii*, 15 in-8°. , et j'y ai trouvé précisément les mêmes paroles que M. Crénius légue. J'ai consulté la version française de cet ouvrage de Polydore Virgile, publiée par François de Beauforêt, à Paris, 1582, et j'ai vu qu'il avait servi d'un original tout-à-fait semblable à mon édition latine. Je ne rais donc assez m'étonner de la précieuse dépravation qui s'est introduite dans les citations de ce passage.

Voici un auteur qui assure Polydore Virgile mourut l'an 15 et qu'au jugement de Lippomæus *Traité de Inventoribus Rerum* est un misérable livre. *Mors etiam Polydori Virgilii contigit Suassæ* (*¹), ubi notus erat. *Multa scripsit, sed nonnes docti ea existimant. Imperium vocat eum et vanitatis regit doctissimus Lindanus* (*²), *hominis hujus scripto, quod de re inventoribus finxit, nihil nostræ ætate in lucem editum, tribus, quod scateat magis, autilibus perfluat conjecturis* (28).

* L'auteur des *Observations* insérées dans la Bibliothèque française, XXX, trouve trop et par cela peu exacte la censure que Beauforêt du ministre arminien. Bien loin de blâmer le sement des pieds, Virgile le justifie. V. expressions : *Mos deosculandi pedes pontificum longè exempla petamus, à Christo preceptum nostro capit. Is summus sacerdos et maximus tulit ut mulier quæ erat in peccatrix... sibi pedes primum flens lacregaret, capillisque tergeret ac deinde deosculatur, veluti apud Hebræos mos fuerat christi mini venerari. Vult item, procul dubio neli centurio pedes apostoli Petri osculandi sed pater, mansuetudinis plenus, etc.* suite du passage dans la remarque (E), »

(28) Crenius, *Animadv. Philol. et Hist. I*, pag. 62 et seq.

(*¹) C'est la ville d'Urbino en la marche.

(*²) *Panop. Evang.*, ser., c. 98.

(29) Petrus à Sancto Romualdo, in *Cronica Chronici Ademari*, pag. 326.

* Voyez le commencement de cette citation dans une note ajoutée ci-après, sur cette même remarque.

(26) Polyd. Virgilius, de *Inventor. Rerum*, lib. IV, cap. XIII, pag. m. 290.

(27) Anton. Borromæus. *Variar. Lect.*, p. 267.

certain qu'il ne platt pas aux hi-

(F) *Il ne souhaita d'en sortir, l'an 1550, qu'à cause que sa vieillesse.....*
obtint ce qu'il demandait, etc.....]

On apprend ceci dans l'Histoire de la Réformation d'Angleterre : « Polydore Virgile, après avoir passé près de quarante ans en Angleterre, demanda la permission d'aller achever ses jours un peu plus proche du soleil : il était fort vieux. Cette permission lui fut accordée le deuxième jour de juin ; et en considération des services qu'on croyait qu'il avait rendus au public par son Histoire, on lui permit de conserver, durant son absence, l'archidiaconat de Wells, et la prébende de Nonninton (30). » De Larrey rapporte la même chose (31) ; mais il fait une observation originale, qui nous apprend que *la chronique de Härmer (32) dit que ce ne fut qu'en 1551 que Polydore Virgile partit*, et il ajoute ceci : « Peut-être qu'on eut aussi égard à la mortification qu'il avait témoignée dans la réformation que Henri VIII avait commencée, et qu'Édouard avait poussée plus loin. Tout Italien qu'il était, il ne se trouva enveloppé dans aucun parti des dévotismeurs du siège de Rome, et souscrivit aux résolutions qui furent prises dans les assemblées du clergé, en faveur de la puissance papale (33). »

Le reste, nous ferons voir ci-dessous (34) que l'on n'a pu dire qu'en 1551 qu'il n'eût demeuré en Angleterre près de quarante ans.

(G) *On l'accuse d'avoir brûlé plusieurs manuscrits, afin d'empêcher qu'on ne reconnût les fautes de son Histoire d'Angleterre.*] On va voir ci-dessous un petit détail : *Quem* (Po-

lydit dit que l'ouvrage de P. Virgile est compris dans le *Catalogue des Livres censurés par la Faculté de théologie de Paris*, imprimé à Paris, 1649, in-24.

(H) Burnet, Histoire de la Réformation d'Angleterre, II. part., liv. I, à l'ann. 1550, pag. 44.

(I) De Larrey, Histoire d'Angleterre, tom. I, pag. 582, à l'ann. 1550.

(J) C'est un livre anglais contre l'Histoire de la Réformation de M. Burnet.

(K) De Larrey, Histoire d'Angleterre, tom. I, pag. 583.

(L) Dans la remarque (I).

*lydorum) ne aliquando intelligerentur errores, fama percrebuit, atque etiam cognitum et compertum certò est, tot historias nostras vetustas et manuscriptas immani scelere igni commendasse, quot ne plastrum quidem posset capere atque sustinere, arbitratus, ut credo, se ejus generis omnes solum habuisse : aut veritus sibi vitio dari, quòd secutus legem jampridem librorum veterum castigatioribus datam (ut ipse de se ait in præfatione in Gildam) nonnulla resecuerit, quæ scriptores prodiderunt. Supersunt tamen Deo volente quamplurimi omnis generis, et illis Polydori multò pleniores et perfectiores. (35). La Popelinière nous va conter la même chose : je ne retrancherai rien de son discours ; car ce que j'en ôterais mériterait d'être connu. « Polidore Virgile, natif d'Urbain en Italie, appelé et appointé par Henry VIII, roy d'Angleterre (36), pour remettre l'Histoire des Anglois en son vray jour, en dressa vingt six livres, plus recommandables pour ce qu'il ne reste presque plus aux Anglois d'auteurs anciens auxquels on puisse avoir recours en cas de doute ou d'ignorance de chose notable, aiant, apres avoir achevé, fait brusler tous ceux que, par ses amis et autorité du roy, il avoit peu recouvrer ; que pour aucun bien dire, vérité, soing, ny jugement qu'il y aye apporté. Ainsi parlent noz François de P. Emile, son voisin et contemporain : et plusieurs auteurs qui ont cherché pareille recommandation que Platon et Aristote firent, bruslans plusieurs de ceux desquels ils avoient tiré la chresme et quinte essence, pour en dresser les livres qu'on a depuis publiés sous leurs noms (37) *.*

(H) *Elle a été imprimée plusieurs fois.*] J'ai déjà dit que la date de

(35) Joh. Caius, de Antiquit. Cantab., lib. I, pag. 52, apud Pope Blount, Censur. Authorum, pag. 451, 452.

(36) Il ne fut pas appelé d'Italie par Henry VIII. Il y fut envoyé par le pape pour lever ce qu'on nommait denier de saint Pierre.

(37) La Popelinière, Histoire des Histoires, livre IX, pag. 485.

* Leclerc rejette le fait, sujet de cette remarque, parce que des deux auteurs cités par Bayle, l'un ne parle que par conjecture, et l'autre ne produit aucune preuve de ce qu'il avance.

l'épître dédicatoire est de l'an 1533 (38). Je ne doute pas que la première édition ne soit celle que Conrad Gesner a marquée, je veux dire celle de Bâle chez Bâbelius, 1534, in-folio. L'auteur revit son ouvrage et le retoucha en bien des endroits pour la seconde édition, qui est de l'an 1536. Je me sers de celle de Bâle, apud Mich. Isingrinium, 1556, in-folio. Elle ne contient que XXVI livres. Cependant je vois dans l'Épître de Gesner (39), que cette Histoire, en XXVII livres, *ab auctore recogniti ad amussim expositi*, fut imprimée par Isingrinus, et enfin par Thomas Guérin, in-folio, l'an 1570. Je voudrais que l'on eût marqué l'année de cette édition d'Isingrinus; et je ne saurais comprendre qu'elle contienne XXVII livres, puisque l'édition que Thysius fit faire à Leyde en 1649 (40) n'en contient que XXVI: car sans doute Thysius se régla sur la plus complète, et sur la meilleure de toutes les éditions précédentes. Quoi qu'il en soit, les XXVI livres de cette Histoire finissent à la mort du roi Henri VII, et c'est pourquoi je ne comprends guère l'auteur qui accuse notre Virgile d'avoir falsifié ses récits touchant le règne de Henri VIII, afin de s'insinuer dans les bonnes grâces de la reine Marie. Il est sûr qu'il sortit de l'Angleterre avant qu'il y eût aucune apparence que Marie régnerait. Il est sûr que son Histoire, imprimée à Bâle (41) un an après sa mort, ne contient que XXVI livres, et ne s'étend que jusqu'à la mort de Henri VII. Voilà ce qui fait que le passage que l'on va lire me semble obscur. *Maximè erravit Polydorus in describendis temporibus Henrici VIII, nam præter quòd linguæ nostratæ prorsus ignarus, plurima eorum temporum nescire habuit necesse: plurima etiam, ut Mariæ reginæ gratiam promptius demereri posset, scripsisse, non sine causâ perhibetur. Priorum verò temporum eadem non est suspicio* (42). D'ailleurs, il est vraisemblable que Polydore Virgile

ne demeura pas si long-temps à Londres, et cela fort occupé à dresser l'Histoire de l'Angleterre, sans prendre l'anglais. Au pis aller, il était plus facile de connaître le règne de Henri VIII que les règnes précédents. Pourquoi donc veut-on qu'il ait été moins instruit sur ce règne-là que sur les autres?

(I) *Après cela il fut envoyé en Angleterre par le pape Alexandre VI; et ayant été prié par Henri VII de composer une Histoire de ce pays-là, il y mit la main dès l'année 1505.* Tous ces faits se trouvent avec diverses particularités dans les paroles que je vais copier. *Placuit is (Commentariolus de Proverbiis) sud præsertim novitate usque adeò, delectavitque usque adeò, ut brevi mor tempore quaterque (sicuti poeta ait) fuerit formis excusus. Hæc levi autem (fateor ingenuè) evectus, tum in præterius aggressus opus, de rerum inventoribus, negotium suscepi, naviterque minus mensibus novem, confeci. Polydorus ego primus apud Latinos, utriusque rei argumentum attentavi, id quod in præfationibus unius et alterius operis affatim docuimus. Vnde posthæc missu Alexandri sexti Romani pontificis in Britanniam cum nunc Anglia est, ut quæsturam præficiam apud Anglos gererem. Utinam bonum ocium tererem, rogatus Henrici ejus appellationibus septem regis præstantissimi, res ejus potè gestas scripsi, in historiaque sua redegei. Quod hercè opus duodecim annos sub litteratoris incude laboratum, obstante fato, nondum adhuc vere licuit* (43). Ce passage se trouve à la tête de son ouvrage de *Inventoribus Rerum*, imprimé à Bâle en 1521, in-folio, et c'est ainsi que l'auteur parle à son frère. Sa lettre est datée de Londres, le 5 de décembre 1517. Elle est au commencement du IV^e livre du même ouvrage; dans plusieurs autres éditions; et le passage que j'ai cité ne s'y trouve point. C'est l'une des raisons qui devaient engager à le mettre ici. Il sera bien aise d'ailleurs d'y voir une preuve que si Polydore Virgile a

(38) Au mois d'août.

(39) A la page 703.

(40) Elle est in-8^o.

(41) C'est l'édition de 1556.

(42) Whear, de Meth. leg. Histor., sect. XXX, apud Pope Blount, Censura Authorum, p. 451.

(43) Polyd. Virgilius, epist. dedicat. libri de Inventoribus Rerum, ad Johann. Mathæum fratrem, edit. Basil., 1521, in-folio.

seurs en Angleterre jusqu'en 1550*, jusqu'en 1551, il y a demeuré près de cinquante ans (44).

(K) JEAN-MATTHIEU VIRGILE, son frère.] C'était un homme docte et en grec et en latin. Il pratiqua la médecine dans Ferrare, et puis il y enseigna publiquement la dialectique, après quoi il fut professeur en philosophie dans l'université de Padoue (45). Il était, avant l'âge de trente ans, bon philosophe, bon médecin, et bon orateur, et il joignait à cela une extrême probité. C'est son frère qui le loue de la sorte dans l'épître dédicatoire dont j'ai déjà fait mention : *Tibi negotium damus et juvandi tuo labore studiosos, et homini familie nostræ consulendi cui popè uni seculi nostri contigit ante ætatis lustrum, cum tantæ rerum probitate, esse philosopho, medico, ac oratori perfecto. Ex quâ doctrinarum scintillâ, tota jam Italia lucem maximam maturissimè expecturam auguratur* (46). Ces paroles manquent dans la plupart des éditions.

(L) Les reproches qu'il fit à Erasme..... je les rapporterai ci-dessous.] Ils sont dans l'épître liminaire de son Traité des Adages, imprimé à Bâle, chez Jean Froben, l'an 1521, in-folio. Cette épître est adressée à un secrétaire du roi Henri VIII, datée de Londres, le 5 juin 1519. *Ita Polydorus tuus apud Latinos primus hujusce rei argumentum attentavit : et quicquid id laudis erat, jam pridem citrà cujuscunque injuriam, jure sibi optimo vindicavit. Et post aliquot annos quàm ita de proverbii commentariolum edideram, ecce tibi, successorem habui nostrum Erasmus, id quod ob singularem hominis doctrinam pergratum fuit, et si de ceu ejusmodi commentarioli nostri minimè sciens, utrumque deous, inventæ scilicet rei atque auctæ ad se prehendere est conatus, quem tamen vix intuit ignorare, si unquam suum ip-*

* Cette date de 1550 est suspecte à Leclerc, qui n'a pas le lieu du témoignage de Burnet et de Larrey, qui sont trop modernes, aurait voulu voir citer les pièces originales.

(44) Corrigez donc ce qui a été cité dans la remarque (C).

(45) Polyd. Virgilii epist. dedic. ad Joh. Matthæum fratrem.

(46) Idem, ibidem.

sus Adagiorum opus Argentorati, quod est suæ Germaniæ oppidum, apud Matthiam Schurprium formulis excussum vidit : vidit haud dubio procul, cum illud postmodum his terve adauxerit. Quippe en ejus operis fronte Matthias attestatur se paulò antè nostra Adagia in apertum protulisse. Ipsi etiam eum cum aliquando apud nos pranderet per jocum, nostri hujus instituti æmulatorem appellavimus. Ita ille rei suæ intentus nuper in novissimâ Parœmiarum suarum ædificatione, est palàm professus, primum se apud Latinos id genus argumenti attentasse, ut cui sum non venit in mentem nostri Tibelli imaginis. Etenim penè incredibile est Erasmus tot titulis redundantem, velle cuiquam tam modicæ inventionis gloriâ tam invidere. Quanquam sunt nonnulli sagaciores, qui adfirmant eum idcirco illud dissimulasse, ut qui præter adagiorum multitudinem nihil plus præstiterat, ne videretur esse imitatus, atque sic primas ferret partes. Ego tamen (quia veritas procul eminet) totum istud æqui bonique faciens, tantum apud te, qui utriusque nostrum es ex æquo amantissimus, testatum esse volui quo nihil ex eo offensionis posthac essem habiturus. Nam (ut Martialis ait) qui velit ingenio cedere, rarus erit. Cæterum sum gavisus (uti dixi) tali successore (47). Conférez avec ceci ce que je rapporte dans la remarque (A).

(47) Polyd. Virgilius, epist. libri Adagiorum ad Ricardum Pacæum.

VITELLIO, ou VITELLO, auteur d'un ouvrage d'optique assez estimé, vivait après le milieu du XIII^e. siècle (A). Quelques-uns disent qu'il était né en Allemagne ; mais d'autres le font Polonais (B). Il y a beaucoup d'apparence qu'il composa son ouvrage en Italie (C). L'édition que Frédéric Risnérus en procura l'an 1572 est incomparablement meilleure que celle de Nuremberg, 1535. On verra ci-dessous les louanges qu'il a données aux travaux de Vitellio (D). M. König

n'a connu que l'édition de Nuremberg, et il crut que l'auteur même l'avait procurée (a).

(a) *Vitellio Opticam edi curavit, Norimb. an. 1535. Konig Biblioth. pag. 850.*

(A) *Il vivait après le milieu du XIII^e. siècle.*] Cela se justifie par la raison qu'il dédia son ouvrage à frère Guillaume de Morbéta, qui composa un traité de Géomance, l'an 1269. Cette date a été marquée par l'auteur même, comme nous l'apprend Frédéric Risnerus, qui avait lu en manuscrit ce traité-là (1). Il faut donc conclure que Tanstetter (2) s'est trompé en mettant Vitellio au X^e. siècle. Érasme Reinhold, Gauric, Peucer, Blancanus, Vossius, etc. s'accordent à le placer après le milieu du XIII^e.

(B) *Quelques-uns disent qu'il était né en Allemagne..... d'autres le font Polonais.*] Ce dernier sentiment est le meilleur; car on trouve ces paroles dans le théorème LXXIV du X^e. livre de Vitellio, *in nostrâ terra, scilicet Poloniæ habitabili, etc.* (3). On lui donne, au titre du livre, le surnom de *filius Polonorum et Thuringorum*, ce qui signifie, au sentiment de Risnerus (4), que son père était de Pologne ou de Thuringe, ou que sa mère était de Thuringe ou de Pologne. Régiomontanus, dans sa préface sur Alphragan, s'exprime ainsi, *Vitellio autem noster Thuringus* (5) : c'est prétendre que la Thuringe était la patrie de Vitellio.

(C) *Il y a beaucoup d'apparence qu'il composa son ouvrage en Italie.*] Vous allez voir les preuves que Risnerus a recueillies sur ce fait-là : *Quædam sunt in Opticis notæ Vitellionem in Italiam venisse, Italiæque bibliothecis adjutum fuisse. Etenim Vitello ipse de se testis est lib. 10, theor. 42, se primum omnium in Italiâ ad Cubalum (qui locus est inter Paduam et Vincentiam) contemplatione aquæ tenuissimæ ac limpidissimæ ad Opticas artes incensum atque inflam-*

(1) Federicus Risnerus, *præfat. in Vitellonis Opticam*, pag. m. 163 *præfationis Epistol. et Orationum Petri Rami.*

(2) *In epistola Opticis Vitellonis præpositâ.*

(3) *Voyez Risnerus, ubi supra, pag. 162.*

(4) *Ibidem.*

(5) *Idem, ibidem, pag. 163.*

matum esse : harum enim formarum intuitu (ait) et mirabili transmutatione primum nos amor hujus studii dilexit : et lib. 10 theor. 67, ubi scribit ex iride, quam in aquâ à scopulo Viterbio proximo vehementius præcipitâ sæpenumerò vidisset, pleræque iridis affectiones et proprietates sibi animadversas et observatas esse : illud (inquit) nobis principium cogitationis fuit, ut præsentî negotio studium applicarem. At quòd Vitello in Italiâ, quòd Romæ tum cæteris liberalibus honestisque studiis, tum verò Opticis operam navârît, majus fortassè argumentum videatur, quòd Guiljelmo de Morbeto (qui tum Romani pontificis poenitentiarium, ut appellant, Romæ agebat) suasore et hortatore, ut ipse in procemio testatur, optica primum conscribenda suscepit, eidemque absoluta postea nuncupârît (6).

(D) *Les louanges que Risnerus a données aux travaux de Vitellio.*] Le passage que je vais copier nous apprendra que Vitellio fit d'autres livres que ceux d'Optique : *Quid et quantum viribus ingenii perfeceri, præclara ejus monimenta sempiterno testimonio erunt : non solum in physiologicis, quæ citat lib. 5 theor. 18, et lib. 10 theor. 80, in libris de ordinibus : de elementatis conclusionibus, qui nominantur in præfatione, et lib. 1. theor. 28, in libris de scientiâ motuum coelestium, quæ allegat lib. 10 theor. 53, sed multo maxime in decem libris Opticis : quos ut ex Alhazeno imprimis, deinde à Græcorum authorum fontibus hauserit, cum mirandis accessionibus amplificâvit. Alhazeni, Euclidis, Ptolemæi axiomata, hypotheses, theoremata omnia collegit : id laboris infiniti fuit. Sed ex Apollonio, Theodosio, Menelæo, Theone, Pappo, Proclo, et aliis formamenta permultarum demonstrationum singulari ordine. maxime naturali, per sua genera, speciesque Opticam, Catoptricam, Mesopicam disposuit, artemque totam mirabiliter absolvit. Quid plura ? Si artis opifex atque author habendus sit, qui formam, animamque dedit ; Vitellio jure optimo Opticæ artis autor ha-*

(6) *Voyez Risnerus, præf. in Vitellonis Opticam, pag. 163 Epist. et Orationum P. Rami.*

ar (7). Il paraît par-là que la
e de Vitellio n'est pas celle de
ention, mais celle de l'agence-
t des matières empruntées.

Risnerus, *ubi supra*, pag. 164.

VIVIANI (VINCENTIO), noble
rentin *, disciple de Galilée,
rand mathématicien, publia
1659 un volume *in-folio* in-
lé : *De maximis et minimis*
metrica Divinatio in quin-
Conicorum Apollonii Per-
i. Ses opinions sur la religion
valaient rien ; car il croyait
nécessité de toutes choses,
utilité du mal, et la partici-
on de l'âme universelle,
me il l'avoua à M. Monco-
(a).

onsultez l'*Italia regnante* de
Leti à la page 411 de la III^e.
ie.

e premier ouvrage qu'il en-
rit fut sa Divination sur Aris-
contemporain d'Euclide,
uteur de cinq livres de pro-
es sur les lieux solides,
Pappus d'Alexandrie re-
lit les propositions toutes
les. Ces livres sont entière-
t perdus. « M. Viviani, in-
rompant sa Divination sur
istée, se mit à restituer le
quième livre des Coniques
pollonius (b). Dans le temps
il y travaillait, le fameux
elli... trouva dans la bi-
othèque du grand-duc de
cane un manuscrit arabe

rticle assez long que Chauffepié a con-
Viviani est extrait des *Éloges* de
lle et des *Mémoires* de Nicéron.

onconys, Voyage, I^{re} part., pag.
ann. 1646, édit. de Lyon 1665.

en avait fait VIII livres, dont les
ions furent recueillies par Pappus.
tait plus de ces livres que les quatre
Fontenelle, dans le livre cité ci-
citat. (f).

» avec une inscription latine qui
» portait que c'étaient les huit
» livres (c) des Coniques d'Apol-
» lonius... Il emporta ce manu-
» scrit à Rome pour le traduire
» avec l'aide d'un fameux profes-
» seur des langues orientales (d).
» M. Viviani ne voulant pas per-
» dre le fruit de ses travaux se
» fit donner un certificat qu'il
» n'entendait point l'arabe, et
» qu'il n'avait aucune connais-
» sance de ce manuscrit. Il ne
» voulut pas même souffrir que
» Borelli lui mandât rien de ce
» qui regardait son ouvrage.
» Enfin il acheva son livre, et il se
» trouva qu'il avait plus que de-
» viné, et qu'il était supérieur à
» Apollonius même. Il fut obli-
» gé d'interrompre ses ouvrages
» pour le service de son prince,
» dans une affaire de très-grande
» importance (A). » Il fut gra-
tifié d'une pension par le roi de
France, et il songea pour lors
à achever sa Divination sur Aris-
tée, voulant consacrer cet ou-
vrage à l'honneur de ce Monar-
que. Il fut honoré par Ferdi-
nand II, grand-duc de Toscane,
du titre de premier mathémati-
cien de son altesse : titre d'au-
tant plus glorieux pour lui, que
Galilée l'avait porté. Il travailla
à la solution de trois problèmes
de géométrie qui avaient été pro-
posés à tous les mathématiciens
de l'Europe, et dédia cet ouvrage
à la mémoire de M. Chape-
lain... sous le titre d'*Enodatio*
Problematum, etc. Il proposa
lui-même le problème de la

(c) Il y manquait pourtant le VIII^e. tout
entier. Là même.

(d) Voyez la rem. (B) de l'art. APOLLO-
NIUS de Perge t. II, p. 184, et la rem. (D)
de l'article ECHELLENSIS, t. VI. pag. 83.

voûte carrable dont *M. Leibnitz* et le marquis de l'Hôpital donnèrent la solution par le calcul différentiel. Il fut choisi en 1699 pour remplir dans l'académie royale des sciences une place entre les huit associés étrangers. Cette nouvelle faveur ranima son zèle, et mit au jour trois livres de sa Divination sur Aristée (e) (B), qu'il dédia au roi de France. Il avait acquis des libéralités de ce prince un fonds qu'il employa à bâtir dans Florence une maison qu'on peut appeler magnifique pour un particulier. Il y plaça honorablement le buste de Galilée, et l'accompagna de plusieurs inscriptions à la gloire de ce grand mathématicien, cherchant tous les moyens de signaler sa reconnaissance envers cet illustre maître : et l'on peut dire qu'il suivait en cela le penchant de son cœur, qu'il avait fort bon. Il mourut au mois de septembre 1703, âgé de quatre-vingt et un ans (f).

(e) Voyez les Mémoires de Trévoux, février 1703, pag. 142, édit. d'Amst.

(f) Tiré de M. de Fontenelle, dans l'Éloge de M. Viviani, dont on trouve des extraits aux Mémoires de Trévoux, juin 1704, pag. 1007 et suiv., édit. de France.

(A) Il fut obligé d'interrompre ses ouvrages pour le service de son prince dans une affaire de très-grande importance.] « Il y avait long-temps » que pour empêcher les inondations » du Tibre..... on avait pensé à détourner quelqu'une des rivières qui » se jettent dans ce fleuve, et sur- » tout la Chiana, appelée par les latins *Clanis*, comme celle qui a le plus de part à ces inondations. On » avait été prêt d'exécuter ce dessein » sous Tibère; mais les colonies voisines ayant été écoutées là-dessus, » ceux de Florence représentèrent » qu'en détournant le cours de cette

» rivière dans l'Arne on inonderait » leur ville et leur pays. On eut égard » à ces remontrances..... On se contenta donc, pour arrêter ces inondations, de bâtir une muraille où l'on fit une ouverture par laquelle il ne pût passer qu'une certaine quantité d'eau qui ne causât aucun dommage. Il paraît encore quelques restes de cet édifice. Sous Alexandre VII, la contestation se renouvela entre les Romains et les Florentins, touchant le dessein qu'on avait de détourner le cours de la Chiana. On nomma des députés de part et d'autre. Sa sainteté choisit le cardinal Carpegne avec M. Cassini, et le grand-duc nomma le sénateur Michelozzi avec M. Viviani. Pendant que MM. Cassini et Viviani travaillaient ensemble à l'affaire dont ils étaient chargés, ils eurent occasion de faire plusieurs observations sur l'histoire naturelle, entre autres sur les insectes qui piquent le chêne, et forment ce qu'on appelle la noix de galle. Les projets qu'ils dressèrent pour empêcher les inondations que causent les débordemens subits de la Chiana ne furent point exécutés, comme il arrive presque tous les jours dans ce qui s'entend pour le public (i). »

(B) Il mit au jour trois livres de sa Divination sur Aristée.] Cet ouvrage fut imprimé à Florence, l'an 1701. C'est un in-folio de 128 pages, intitulé : *De locis solidis secunda Divinatio Geometrica in quinque libris injurid temporum amissos Aristae senioris geometrae*. C'est une seconde édition augmentée : la première édition avait été faite à Florence, l'an 1673 (2).

(1) Tiré des Mémoires de Trévoux, juin 1704, pag. 1010, 1011, dans les extraits de l'Éloge de M. de Fontenelle fit de M. Viviani à une assemblée de l'académie royale des sciences, le 11 avril 1704.

(2) Voyez le Journal des Savans, du 12 mai 1703, pag. 162, édition de Paris, et les Mémoires de Trévoux, février 1703, pag. 142, édit. d'Amsterdam.

ULEFELD ou ULFELD (JACQUES), gentilhomme danois, et sénateur du royaume, envoyé en ambassade à la cour

de Moscovie, l'an 1578, par Frederic II, roi de Danemarck. Il composa une Relation de son voyage, et la donna à imprimer à un libraire de Leyde, qui la négligea de telle sorte qu'elle tomba entre les mains d'un épici-er. Elle eût sans doute servi à des cornets, si Goldast ne l'eût achetée. Il la fit imprimer à Francfort, l'an 1608, sous le titre de *Hodoeporicum Ruthenicum Jacobi, nobilis Dani*, et l'an 1627 sous le même titre avec l'addition *Hofeldii* après *Jacobi* (A). Ce Jacques Ulefeld publia (a) une traduction danoise du Traité de David Chytréus, sur les quatre fins dernières, la mort, le jugement, le paradis et l'enfer. Il composa aussi l'Histoire de quelques rois de Danemarck, mais elle n'a point été imprimée (b). Goldast reconnaît (c) qu'encore qu'il ne soit pas fort élégant, il juge des choses avec beaucoup de prudence.

(a) *A Copenhague, l'an 1591, et l'an 1593.*

(b) *Tiré de Mollerus, Hypomn. ad Albert. Bartholin. de Scriptis Danorum, pag. 255, 256.*

(c) *In epist. dedicat. apud Mollerum, Hypomn. ad Albert. Bartholin. de Scriptis Danorum, pag. 255.*

(A) *Sous le même titre, avec l'addition d'Ulfeldii après Jacobi.* Il n'apprit le nom de l'auteur qu'après la première édition. Un théologien danois, nommé Claude-Christophe Lyschander, lui fit savoir que l'auteur de ce Voyage de Moscovie était de la noble famille d'Ulfeld; qu'il avait été docte, riche, et grand sénateur du royaume; mais qu'il était tombé en disgrâce pour avoir traité de quelque affaire sans le consentement du roi; que ses deux fils, MAGNUS et JACQUES, étaient dans un état florissant, et que Jacques, sénateur du royaume, avait été ambas-

sadeur à la Haye, l'an 1608 (1). Je crois que c'est le même qui obtint, en 1610, la dignité de chancelier de Danemarck, et qui mourut le 25 de juin 1630 (2). Je crois aussi que le comte Ulefeld, dont je parle dans l'article suivant, était fils de ce chancelier. Notez que le même Lyschander, dans une autre lettre (3), apprit à Goldast que les deux fils de l'auteur de l'*Hodoeporicum Ruthenicum* avaient vu l'ouvrage. Je conclus de là que l'auteur ne vivait plus.

Notez que M. Konig a bien bronché à l'égard de notre Jacques Ulefeld. Il le fait auteur d'une Ambassade de Pologne, écrite l'an 1627 (4). Voilà deux fautes; car ce Jacques était déjà mort au temps de la première édition, qui est celle de l'an 1608, et son livre n'est pas une relation d'une ambassade de Pologne. Mais si on lui prête d'un côté une relation qu'il n'a point écrite, on lui ôte de l'autre l'*Hodoeporicum Ruthenicum*, pour le donner à un personnage imaginaire, nommé Jacques Danus (5), c'est-à-dire que M. Konig a pris pour le nom de famille d'un auteur l'épithète nationale *Danus, Danois*, que Goldast avait donnée à l'auteur de cet *Hodoeporicum*. M. Mollérus a marqué presque toutes ces méprises de M. Konig (6).

(1) *Tiré de la CEXIX^e. lettre du Recueil des Lettres écrites à Goldast, et imprimé l'an 1688.*

(2) *Voyez Mollerus, Hypomn. ad Alb. Bartholin. de Script. Dan., pag. 255.*

(3) *C'est la CCLX^e. du Recueil susdit.*

(4) *Konig., Biblioth., pag. 851.*

(5) *Idem, ibidem, pag. 235.*

(6) *Mollerus, Hypomn. ad A. Bartholin. de Script. Danor., pag. 255.*

ULEFELD ou ULFELD (CORNIFIDS, ou CORFITS), petit-fils du précédent (a), a été un des premiers esprits du XVII^e. siècle; et s'il n'eût pas terni sa réputation en manquant de fidélité à son souverain, on le mettrait avec raison au nombre des plus grands hommes. Christien IV, roi de Danemarck, le fit *vice-roi de Norwége, grand*

(a) *Notez que je ne l'assure pas; je le crois seulement.*

maître de ses royaumes, et le combla de toutes les grâces qu'un favori peut espérer (b) (A). Il le choisit pour son beau-fils; car il le maria à Éléonore, qu'il avait eue d'un mariage de la main gauche (B). Ce gendre du roi était son ambassadeur extraordinaire en France l'an 1647. Frideric III, fils et successeur de Christien IV, ne s'accommoda point de l'esprit et de la conduite du comte Ulefeld, il y remarqua trop d'ambition, et il était presque impossible qu'il ne se ressouvînt avec quelque espèce de colère d'avoir éprouvé à son avènement à la couronne la grande raideur de ce comte pour le maintien des privilèges de la noblesse (C). Quoi qu'il en soit, le grand maître fut envoyé ambassadeur en Hollande l'année 1649, pour y faire un traité touchant le passage du Sund (c); et comme on ne fut pas content de ce qu'il avait négocié, il se dépitait aussi, et demeura plus de six mois dans sa chambre à faire le malade (D). Il fut accusé en 1651 d'avoir voulu empoisonner le roi (d) (E); mais la femme qui l'accusait (F), n'ayant pu prouver son accusation, fut décapitée. Cela ne l'empêcha point de se retirer secrètement avec sa femme hors du royaume, et de s'en aller en Suède, où la reine Christine le reçut parfaitement bien (G). Il témoigna beaucoup d'ardeur pour le service de la Suède; ce qui n'aurait pas été criminel, s'il n'eût pas tâché de

la servir au préjudice de sa patrie. Ses conseils furent d'une merveilleuse utilité à Charles Gustave (H); et l'on ne saurait dire combien les machinations politiques qu'il mit en jeu furent puissantes pour avancer en Danemarck les conquêtes de ce prince. Il fut l'un de ses commissaires au traité de Roschild; et il l'eût encore été à celui de Copenhague, si l'ambassadeur de France n'eût prié ce roi de nommer un autre commissaire (I). Il tomba enfin dans la disgrâce des Suédois (K), qui le firent mettre en prison. Il en *serait sorti d'une manière glorieuse pour lui, sans l'impatience qu'il eut, et sans la croyance qu'il ajouta à quelques avis qu'on lui donna, que les Suédois lui allaient faire son procès* (c). C'étaient de faux avis; car on avait donné parole à l'ambassadeur de France qu'il serait mis en liberté. L'ambassadeur en avait écrit, parce que le roi de Danemarck demandait ce comte, *comme étant compris dans le traité* (f). Les impressions que firent ces faux avis sur l'esprit du prisonnier furent cause qu'il chercha des expédients pour tromper ses gardes. Il y réussit (L): il se sauva de la prison de Malmoe, et passa à Copenhague sans avoir une abolition de tout ce qu'il avait fait contre son prince. La comtesse sa femme s'y rendit quelque temps après, et alors Frideric III, qui avait finement dissimulé le dessein de s'assurer de leurs per-

(b) Sorbière, Relation d'Angleterre, pag. m. 147.

(c) *Le même, là même*, pag. 149.

(d) Parival, Hist. du Siècle de Fer, tom. I, pag. 490.

(e) Mémoires du Chevalier de Terlon, pag. 301, édit. de Hollande. Voyez la remarque (K).

(f) *Là même.*

les, les fit arrêter tous deux, et les envoya dans l'île de Bornholm ; mais, par un effet de sa clemence, il leur permit de demeurer dans l'île de Funen jusqu'il eut vu la lettre que ce comte lui écrivit (g). Il y reconnut ses fautes, et n'implora que la pure miséricorde de son souverain, auquel il protesta à l'avenir une soumission absolue. Quelque temps après on lui permit de voyager hors du royaume ; il fut aux bains de Spa (h), d'où il alla à Rome *incognito*, et ensuite à Naples, résolu d'y passer l'hiver avec sa famille ; mais il fut obligé de s'éclipser. Son fils tua le comte Wolf (M) : sa femme, qui était passée à Londres, et qui était sortie secrètement, fut arrêtée dans Douvres, et transportée à Copenhague ; et l'on prétendit avoir découvert une horrible conspiration qu'il avait tramée contre son prince (N). Il eut un arrêt rendu contre lui à Copenhague, le 24 juillet 1663, par lequel il fut condamné à mort, comme atteint du crime de lèse-majesté au premier chef. Son arrêt fut exécuté en effigie. On fit sa figure en cire : on la mena dans un traîneau jusques à la grande place ; le bourreau lui trancha la main et la tête, et mit les corps en quartiers, qui furent portés aux quatre coins de la ville (i). Le comte en reçut la nouvelle à Bruges, et en partit le lendemain pour se rendre à

Bâle (O), où il demeura quatre ou cinq mois, presque toujours malade, et sans se faire connaître (k). Il en sortit ayant ouï dire qu'on le cherchait pour le prendre, et quoiqu'il se portât très-mal, il se mit la nuit dans une petite barque sur le Rhin, afin de s'en aller à Brissac ; mais à peine eut-il fait deux lieues, que le grand froid qui le pénétra le fit mourir. Il était âgé de soixante ans ou environ. Il laissa trois fils, dont l'aîné se fit catholique, et s'attacha auprès de la reine de Suède. Le second était chevalier de Malte ; et le troisième, l'un des mieux faits et des plus savans gentilshommes de l'Europe, demeurait en Angleterre. J'ai tiré ces derniers, faits d'une nouvelle historique intitulée *Le comte d'Ulfeld*, imprimée à Paris l'an 1677, et dédiée à M. le duc de Montausier, par un auteur qui signe *Rousseau de la Valette*. J'en aurais pu tirer mille choses très-curieuses ; mais j'aurais craint de confondre l'histoire avec le roman (P). Je ne laisserai pas de me servir de ce livre dans les remarques. Au reste, on parle souvent de ce comte dans le voyage de Charles Ogier (Q).

La comtesse, sa veuve, mourut le 16 mars 1698. Elle savait faire des vers, et a laissé un ouvrage qui sera peut-être imprimé. C'est la Vie de quelques femmes illustres (l).

(g) Cette lettre est datée du 27 d'octobre 1661, et se trouve toute entière dans Parival, tom. III, pag. 580.

(h) Sorbière, Relation d'Angleterre, pag.

(i) Parival, tom. III.

(k) Voyez le livre cité à la fin de cet article.

(l) Tiré de Sébastien Kortholt, pag. 2 de Puellis Poëticis, édit. 1700.

(A) Christien IV..... le combla de toutes les grâces qu'un favori peut

espérer.] La Nouvelle historique que je citerai m'apprend qu'il devint le favori de Christien IV, non-seulement par son mérite, mais aussi par la faveur de son père, qui était grand chancelier du royaume, et qui gouvernait l'état. Ce grand chancelier était d'une des premières et des plus anciennes maisons du royaume, et seule honorée de la dignité de comte par concession de l'empereur. Cornifix Ulefeld était le dixième fils : la manière dont on dit qu'il fut reconnu de son père, qui le croyait perdu depuis long-temps, est romanesque. Voyez la Nouvelle historique. Je ne sais si l'on peut accorder ce qui vient d'être rapporté, touchant la dignité de comte, avec un petit livre latin (1) qui porte que Cornifix Ulefeld s'étant réfugié auprès de Christine, reine de Suède, et lui ayant prêté de grandes sommes d'argent, s'acquit sa protection et ses bonnes grâces, et le titre de comte.

(B) et le maria à *Éléonore*, qu'il avait eue d'un mariage de la main gauche.] « Le roi, après la mort de la reine, était devenu amoureux d'une belle dame de l'ancienne maison de Monch, appelée Christine, et n'ayant pu obtenir d'elle aucunes faveurs, il l'avait épousée suivant toutes les formalités requises dans un légitime mariage, en présence de toute la cour et du sénat, avec cette clause, portée par le contrat, que les enfans qui naîtraient de ce mariage ne seraient pas princes, et se contenteraient de la qualité de comtes de Sleswick et de Holstein, dont ils porteraient le nom et les armes (2). » Ce prince la voulut répudier pour certaines choses qu'elle avait faites par jalousie ; l'affaire devait être jugée par le sénat. Annibal Seested plaida la cause du roi ; le comte d'Ulefeld plaida celle de la reine, et la gagna (3). Le livre latin que j'ai cité porte que la répudiation fut faite actuellement, et que le roi s'attacha ensuite à la femme de chambre (4) de

son épouse répudiée (5), et en eut un fils et une fille. Le fils, nommé Ulric-Christien Guldenleeuw, porta les armes sous le roi d'Espagne, et fit des merveilles dans Copenhague assiégé par les Suédois. La fille fut mariée à Claude Alfeld, gentilhomme du Holstein. Le même livre nous apprend pourquoi le roi hait son épouse, et aima la femme de chambre : c'est que celle-ci lui révéla que son épouse avait dessein de l'empoisonner. On se vengea de la délatrice quand elle fut morte ; car le comte Ulefeld ne souffrit pas qu'on lui fit des funérailles : il l'envoya enterrer de nuit hors de la ville au cimetière des pauvres. Elle ne survécut le roi que de peu de jours ; le chagrin l'emporta (6), dit-on.

(C) *Pour le maintien des privilèges de la noblesse.*] Un auteur que j'ai cité (7) dit que la bonté de Christien IV, « et les douceurs de la paix, » avaient fait négliger à la noblesse « et au peuple quantité de privilèges que l'on proposa de remettre en vigueur lors » qu'on élut Frédéric III ; et qu'alors le grand maître fut obligé par sa charge de tenir ferme ; car il représentait toute la noblesse du royaume, et il avait la voix négative dans le conseil ; en sorte que, comme rien ne pouvait passer sans son consentement, on avait accoutumé d'exprimer les placards et de signifier les ordonnances en ces termes : *De par le roi et le grand maître.* On ajoute (8), comme par conjecture, qu'outre l'intérêt qu'avait M. Ulefeld « de relever les » privilèges de son corps, il considérait aussi ceux de sa famille, et l'innimitié qu'il y avait entre les enfans de la maison royale, à cause de l'inégalité du rang, et de la jalousie que l'amour du feu roi pour la comtesse Éléonore y avait semée. » L'auteur de la Nouvelle historique avoue, nonobstant son personnage de panégyriste et d'apologiste perpétuel, que ce comte, à la

(1) Il est intitulé : *Machinationum Cornificii Ulefeldii succincta Narratio.*

(2) Nouvelle historique, intitulée le Comte d'Ulefeld, imprimée à Paris l'an 1677.

(3) La même.

(4) Elle s'appelait *Wibicha*.

(5) *Fuit hæc Christina cujus supra meminimus à cubiculis; quæcumque regi revelasset ipsi à domo sua venenum parari, rex illam, repudiata Christina, ejus loco amavit.*

(6) *Ex Machinat. succincta Narrat.*

(7) Sorbière, Relation d'Angleterre, p. m. 149.

(8) La même, pag. 150.

persuasion de sa femme, eut la pensée de se faire élire roi après la mort de Christien IV, et qu'il prit des mesures pour y réussir; mais que voyant que ses mesures étaient rompues, il tourna adroitement les choses, et fit faire l'élection du prince Frideric, à des conditions qui lui faisaient partager l'autorité avec lui, sous prétexte de conserver les privilèges des nobles, dont il était le chef, en qualité de grand maître.

(D) *Il demeura plus de six mois dans sa chambre à faire le malade.*] Sorbière traite cela de bévée; car il ne faut jamais à la cour, dit-il (9), quitter un poste avantageux, ni reculer pour aucun prétexte, ni perdre la piste des affaires, ni accoutumer les gens à se passer de nous, et moins encore à se prévaloir de notre absence. Mais en le blâmant de cette conduite, il ne laisse pas de prendre si hautement son parti, que l'ambassadeur de sa majesté danoise s'en plaignit à la cour de France. La suite de ces plaintes fut que l'on relégua Sorbière à Nantes. Cet auteur avait autrefois dédié un livre (10) au comte Ulefeld, et en avait sans doute reçu une bonne récompense; c'est ce qui l'engagea à insérer dans la relation de son voyage un épisode à la justification de ce Seigneur. Il n'était pas bien instruit de tout le procès; la détention de ce comte dans l'île de Bornholm, et la liberté qu'on lui accorda d'en sortir pour vivre dans l'île de Funen, étaient inconnues à Sorbière.

(E) *Il fut accusé d'avoir voulu empoisonner le roi.*] L'auteur de la Nouvelle historique prétend qu'on suborna une femme, appelée Dina, pour déclarer que le comte et la comtesse d'Ulefeld l'avaient sollicitée d'empoisonner le roi, la reine et toute la famille royale; que le comte se défendit en plein conseil avec tant de jugement, que Dina, et le capitaine Weller qui l'avait produite, furent pleinement convaincus du crime de faux témoignage, et condamnés, elle à avoir la tête tranchée, et Weller à être banni à perpétuité; ce qui fut exécuté. Si l'on compare ce récit avec

ces paroles d'un historien moderne (11), *Un certain colonel Valter fut aussi soupçonné, lequel ayant défendu son innocence, fit ajourner le dit Ulefeld; mais au lieu de comparaître devant sa majesté, il partit secrètement avec sa femme, se retira en Hollande, et depuis est allé en Suède; si, dis-je, l'on fait une telle comparaison, on sentira que l'historien développe mal les choses.* Il semble dire que le comte et le colonel furent soupçonnés de la même action; or cela est faux. La Nouvelle historique ne dit pas que le comte se retira d'abord en Hollande, elle dit qu'il voulut se retirer en Pologne; mais qu'ayant su à Dantzick que le roi de Pologne lui en refusait la permission, il s'en alla en Suède. Le livre latin le fait retirer d'abord à Amsterdam, et puis en Suède, et ajoute qu'il publia à Stralsund une apologie de sa conduite, et qu'après l'abdication de Christine il alla demeurer en Poméranie.

(F) *La femme qui l'accusait.*] Cette femme s'appelait Dina: elle était belle, et faisait profession de galanterie; car elle déclara devant la justice qu'elle avait eu un enfant du comte Ulefeld. Le petit livre latin ne raconte pas les choses comme Parival, mais de cette manière-ci: Dina se rendait chez le comte par un escalier dérobé, et couchait avec lui à l'insu de la comtesse. Un jour, de bon matin, la comtesse entra dans la chambre de son mari, et lui montra un poison que le médecin Sperlingius avait préparé (12). Ils concertèrent les moyens de le faire avaler au roi. Dina entendit tous ces discours, s'étant bien cachée dans le lit, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'elle fût là. Elle fit confidence de la chose à un colonel (13) qui la haïssait; celui-ci en fit sa cour au roi

(11) Parival, tom. I, pag. 490.

(12) *In quam, consilio Ottonis Sperlingii, med. D. in perniciem regis Danicæ Friderici III tentati veneficii suspicionem Corfitz Ulfelt, magister palatii regii quoque venit, de quo Relatio Hafniensis, anno 1651 publicata videri potest, nec non ejusdem (Ulfeldi) Apologia relationi opposita, annoque sequenti 1652 Stralsundia in-12 edita, cui causas subjungit, quæ necessitatem sibi imposuerunt et adegerunt, ut ad tempus Dania excederet.* Paschius, de novis Inventis, pag. 484.

(13) George Walther.

(9) La même, pag. 151.

(10) La traduction française du Traité de Cive de Hobbes, en 1649.

son maître; le roi fit venir Dina, et sut, d'elle tout le détail. Les juges l'interrogèrent : elle leur avoua les mêmes choses, et nommément qu'elle avait eu un enfant du comte; mais lorsque ce procès eut été porté au conseil d'état, où le comte défendit sa cause en personne, Dina se dédit de tout, et fut déclarée calomniatrice, et condamnée à perdre la tête, qui fut mise sur un pieu hors de la ville (14). Il y avait bien de l'apparence qu'elle avait été subornée; car n'aurait-il pas fallu être pis que bête pour parler d'une telle chose dans une chambre où le comte aurait su qu'une courtisane l'entendait? Voilà le privilège des souverains : on écoute sérieusement les dépositions d'une courtisane, lorsque leur vie s'y trouve intéressée; et il est même vrai que ces sortes de créatures ont quelquefois révélé des conspirations (15). Il est juste que les souverains jouissent de ce privilège; car le bien public est préférable à l'observation des formalités; et ainsi l'on ne doit pas se formaliser de voir mettre en quatre quartiers vingt ou trente conspirateurs sur le témoignage de leurs complices, quoique les dénonciateurs, comblés de biens et de récompenses, soient quelquefois plus scélérats que ceux qu'ils accusent, et qu'ils les aient même engagés, par mille artifices, dans le complot. Il est juste, disent quelques-uns, de châtier la paillarderie; mais la maquerelle qui la dénonce doit avoir un peu de part à la peine. Je réponds que cette maxime ne doit point s'étendre sur les cas privilégiés, comme sont les punitions des crimes d'état. *Salus populi suprema lex esto.*

(G) *La reine Christine le reçut parfaitement bien.*] M. de Wicquefort rapporte sur ce sujet deux histoires remarquables. Je me contenterai d'en indiquer l'une : c'est un tour que cette reine joua à l'ambassadeur de Danemarck, pour faire qu'en sa présence Ulefeld étalât tout ce qu'il avait à dire pour sa justification (16);

(14) *Ex Machinat. succinctâ Relatione.*

(15) *Fulvie, par exemple, celle de Catilina, apud Sallustium. Voyez l'article FULVIE, tom. VI, pag. 613, remarque (D).*

(16) *De l'Ambassadeur et de ses Fonctions, tom. II, pag. 141. Voyez les Mémoires de Cha-*

mais pour l'autre histoire, je la rapporterai sans la tronquer. *L'ambassadeur de Danemarck, pour faire voir qu'Ulefeld était indigne de la protection de Christine, dit un jour à cette reine que le grand maître avait converti à son profit particulier une somme de vingt-cinq mille écus que le roi lui avait fait remettre pour en secourir le roi d'Angleterre dans sa nécessité. La reine dit que si le grand maître assurait qu'il avait fait payer cette somme au roi d'Angleterre, elle l'en croirait; et que si celui-ci le niait, elle dirait qu'il en avait menti; et que si douze autres rois comme lui le disaient, elle soutiendrait qu'ils avaient tous menti. Puisque le roi de Danemarck ne voulait pas remettre le grand maître en la possession de son bien, elle lui en donnerait tant qu'il n'aurait point de regret à celui qu'il perdrait en Danemarck. L'ambassadeur danois lui repartit d'un ton assuré que sa majesté lui pouvait donner la moitié de son royaume, si elle voulait, sans que le roi son maître y trouvât à redire, mais que cela n'empêchait point qu'il ne tint Ulefeld pour le plus lâche et pour le plus perfide de tous les hommes. Cela se fit en l'an 1654* (17). M. de Wicquefort ne cite point son auteur, mais j'ai trouvé qu'il a pris cela des Mémoires de M. Chanut, où ces deux histoires sont rapportées avec plus de circonstances nécessaires à savoir que dans le livre de M. de Wicquefort. On apprend quelques autres choses touchant le comte Ulefeld dans ces Mémoires (18).

(H) *Ses conseils furent d'une merveilleuse utilité à Charles Gustave.* Voyez les Mémoires du chevalier de Terlon, à la page 98 et 99. Voyez aussi la page 151; vous y trouverez ces paroles dignes de remarque : « Le comte Ulefeld, qui connaissait l'humeur de sa nation, avait com- » seillé au roi de Suède de conserver » religieusement les privilèges qu'il

nat, tom. III, depuis page 342 jusques à page 349, édition de Hollande. L'auteur de la Nouvelle historique rapporte cela tout autrement, et à la confusion de l'ambassadeur.

(17) Wicquefort, la même, pag. 171. Voyez les Mémoires de Chanut, tom. III, depuis pag. 292 jusques à pag. 295.

(18) Voyez le III^e. tome, pag. 74, 97, 98, 100, 240, 364.

ent eus les peuples de Schonen
 as le roi de Danemarck. Ce con-
 il était bon, et peut-être que s'il
 t été suivi cette seconde guerre
 arait eu un meilleur succès. » Ce
 valier avait déjà dit que le roi de
 le fut fort fâché d'apprendre que
 eût violé ces privilèges : « Mais
 ne le déplaisir qu'il en témoigna
 e lui fut d'aucune utilité dans Co-
 enhague; on y crut que ce n'était
 a'une amorce pour les obliger à
 rendre. »

I) *Si l'ambassadeur de France
 le pria..... de nommer un autre
 missaire.*] On ne sera pas fâché
 je rapporte ici ce fait avec un
 plus de circonstances. « M. le
 aréchal duc de Grammont et
 de Lyonne, qui étaient pour
 rs à Francfort ambassadeurs ex-
 ordinaires, plénipotentiaires de
 tre majesté pour l'élection de
 empereur, m'écrivirent pour dé-
 urner le roi de Suède de nom-
 er le comte Ulefeld aux négocia-
 ons de Copenhague, comme il
 ait été à celles de Roschild. A
 oi ce prince voulut bien consen-
 r lorsque je lui en parlai, pour
 point donner le chagrin au roi
 Danemarck de voir un de ses
 ets, qui était mal avec lui, dans
 lieu de sa résidence, traiter
 ur ses ennemis, et braver son
 verain, qui était dans le mal-
 ur et dans l'infortune, et ce que
 dis au roi de Suède fit qu'il mit
 sieur Coyet à la place de ce
 ante (19). »

) *Il tomba enfin dans la disgrâce
 des Suédois.*] Il y en a qui ont
 té (20) que les Suédois, pour se
 ire du comte Ulefeld, le grand
 et duquel ils redoutaient, et ne
 aient suffisamment reconnaître
 ienfaits, lui mirent sus une tra-
 a, pour se saisir de ses grands
 s. L'auteur qui parle ainsi venait
 ire que les Suédois avaient con-
 né ce comte à une prison perpé-
 e. Il aurait dû ne pas ignorer
 acclusion au traité de paix : voyez
 ssus le corps de l'article. Or, en-
 es choses qui lui furent prises
 e roi de Suède, il ne faut pas

oublier la bibliothèque qui avait ap-
 partenu à un sénateur danois, nom-
 mé Sépheldt (21). Le roi de Suède la
 trouva dans le château de Reinstedt,
 dont ce sénateur, ennemi capital du
 comte Ulefeld, était gouverneur, et
 la donna à ce comte, qui, à la prière
 du chevalier de Terlon, la voulut
 laisser au sénateur moyennant six
 mille écus. Le sénateur s'opiniâtra à
 ne pas donner cette somme, quoique
 sa bibliothèque fût estimée cinquante
 mille écus par quantité de manuscrits
 très-rares, et par beaucoup de curio-
 sités. Sur ce refus, le comte Ulefeld
 la fit transporter en Schonen, et
 lors de sa détention par le roi de
 Suède, elle lui fut prise et portée à
 Stockholm.

(L) *Il y réussit.*] Entendons un
 peu ce fait; les circonstances en sont
 singulières : « Le comte Ulefeld était
 » un cavalier fort habile et fort con-
 » sidéré en Danemarck, et il le
 » croyait bien, puisqu'il hasarda
 » d'aller à Copenhague sans savoir
 » auparavant si son roi l'aurait agréa-
 » ble. Ce prisonnier, depuis le jour
 » de sa détention, sut faire le muet
 » si adroitement, et l'insensible à
 » tous les maux qu'on lui fit, qu'il
 » fut impossible de tirer une seule
 » parole de lui, quand on l'interro-
 » gea pour lui faire son procès; et la
 » manière dont il a su, par sa dissi-
 » mulation, tromper ses gardes, qui
 » étaient toujours près de son lit, où
 » il faisait le malade, est une chose
 » presque incroyable. Cependant il
 » fit lui-même l'habit avec lequel il
 » se sauva à Copenhague, et qui fut
 » sa perte; car s'il eût pris confiance
 » en ce que je lui avais fait dire tou-
 » chant la bonté du roi de Suède,
 » pour sa liberté, il aurait évité la
 » disgrâce qui lui arriva, et on ne
 » lui aurait pas confisqué ses biens
 » en Suède, comme on fit, et ensuite
 » en Danemarck (22). » La Nouvelle
 historique assure, 1^o. que, par le trai-
 té de Roschild le comte obtint une
 amnistie générale, et devait être re-

(21) Mémoires du chevalier de Terlon, pag. 105, 106.

(22) Le chevalier de Terlon, Mémoires, pag. 303. Il avait dit, pag. 99, que ce comte était puissant en biens, avait un grand crédit parmi la noblesse, et par-dessus tout cela avait infiniment de l'esprit, et était un des plus habiles hommes du royaume.

Mémoires de Terlon, pag. 112.

Voyez Parival, tom. III, pag. 206; mais il faut être la 110^e.

mis dans la possession de ses biens et de ses emplois ; 2°. que le roi de Suède lui ayant permis de se défendre publiquement devant le sénat de Malmoe, et son indisposition ne lui permettant pas d'y comparaître, ce fut la comtesse Éléonore qui plaida pour lui, et cela avec tant de force et tant d'éloquence (23), que les juges prononcèrent sentence d'absolution ; 3°. que le roi de Suède confirma cette sentence, et que ce fut Annibal Seested, ennemi caché du comte, qui, en lui faisant peur d'une plus rude captivité, lui conseilla de mettre tout en usage pour sortir de sa prison. Il ne faut pas que j'omette que, selon le petit livre latin, la disgrâce de ce comte, en Suède, fut postérieure à la mort de Charles Gustave. Ce fut après la mort de ce prince que le comte travailla, avec quelques sénateurs de Malmoe, à faire retomber la Scanie au pouvoir du Danemarck. On dit aussi, dans le même livre, qu'il feignit d'avoir une paralysie sur la langue pendant sa prison. *In custodiam traditus est in quâ quamdiu fuit, hemiplexiæ morbum et vitiatam loquelam raro patientiæ exemplo simulasse dicitur* (24). Cela confirme ce que M. le chevalier de Terlon a débité, et voici la confirmation d'une autre chose qu'il avance. *Jam in eo fuit (Ulefeldius) intercedente apud regem Sueciæ christianissimi regis legato, si unicum tantum octiduum diutius in custodia se continuisset, ut libertati restitueretur. Quin Materæ quarum beneficio dimittendus esset à reginâ matre Hedvigâ Eleonorâ filii tutrice ac proceribus regni subscriptæ eodem quo evaserat momento, et hinc paulò serius allatæ circumferebantur* (25).

Éclaircissons ceci autant qu'il sera possible par la narration de M. de Puffendorf. Elle nous apprend la ruse qu'Annibal Seested employa pour empêcher que le comte ne se rétablît en Suède, et ne jouît du revenu de ses biens. Il persuada au roi son maître, qui l'envoyait en Suède, de lui donner ordre de recommander aux sénateurs la cause du comte. Il s'ima-

gina que par ce moyen il le rend plus suspect ; car on accusait le prisonnier d'une trahison complote pour le roi de Danemarck ; rien n'était donc plus propre à le faire paraître coupable que l'intercession de ce roi. Cette ruse de Seested tomba par terre : les Suédois n'y prirent point garde, et ne voulant pas ébranler les choses à la rigueur, après la fin de la guerre et après la mort du roi, ils déclarèrent absous le comte Ulefeld. Alors son ennemi recourut à une autre ruse : il fut trouvé le comte Brahe, et le pria de ne lui pas éclater l'arrêt du sénat, mais de le lui mettre en main, afin qu'il pût faire un mérite auprès de son beau-frère (26). Dès qu'il eut l'arrêt en sa puissance, il fit accroire au chevalier de Terlon (27) et à M. Sidney (28) que le sénat de Suède avait condamné Ulefeld, et les pria de lui en donner avis incessamment afin que cela le déterminât à chercher les voies de s'évader. Les lettres qu'ils lui écrivirent eurent toute l'efficacité que M. Seested avait attendue. Le prisonnier se sauva, et s'en alla à Copenhague, et y perdit la liberté qu'il venait de recouvrer (29). Il semble que M. Seested se complit beaucoup ; car si les deux ambassadeurs qu'il avait trompés eussent été de ses avertissemens, les sénateurs de Suède auraient su ses tromperies malicieuses, et en auraient fait grand bruit. Cela ne l'eût-il point privé de réputation ? Notez qu'il n'est possible d'accorder ensemble les citations du chevalier de Terlon et de M. Puffendorf : l'un des deux doit être des faussetés.

(M) *Le colonel Wolf.*] Un homme moderne (30) que j'ai déjà dit que pendant que ce colonel était en carrosse avec sa femme, le comte Ulefeld l'aborda, et le salua fort courtoisement, et lui planta son petit poignard dans le cœur, et me temps qu'il disait à sa femme qu'il était celui qui les avait abordés.

(26) *Le comte Ulefeld.*

(27) *Ambassadeur de France.*

(28) *Ambassadeur d'Angleterre.*

(29) *Tiré de Puffendorf, dans la Vie de Charles Gustave, liv. VI, num. 52. Voyez le même de Leipsic, 1697, pag. 190.*

(30) *Parival, tom. III, pag. 584.*

(23) *On voit toute entière sa harangue dans la Nouvelle historique.*

(24) *Ex Machinat. succinctâ Narrat., pag. 28.*

(25) *Ibidem, pag. 30.*

est assez heureux pour se sauver le colonel, étant gouverneur de Bornholm, n'avait pas si étroitement gardé le comte Ulefeld, qu'il n'ait trouvé le moyen de prendre la fuite ; mais on le rattrapa comme il était sur le point de s'embarquer, et on le mit dans une prison fort étroite, fort indigne d'un homme de son importance (31) ; et l'on n'eut aucune pitié de lui, de peur qu'il n'échappât une autre fois. Voici le sujet de la haine que ce comte et sa famille concurent contre ce comte.

Une horrible conspiration..... contre son prince.] On a dit que l'électeur de Brandebourg avertit le roi Frédéric III que le comte Ulefeld lui avait écrit que s'il lui voulait prêter une forte, il détrônerait le roi et ses héritiers, et ferait passer la couronne sur sa tête ; car, disait-il, j'ai des ecclésiastiques et des séculiers qui se déclareront de mon côté, et me sera facile de venir au bout de mon entreprise (32). L'arrêt de mort expose qu'on avait les documens de la conspiration. Il est vrai qu'on ne nomme point cet électeur.

Pour se rendre à Bâle.] Selon l'original latin, il se disait, à Bâle, gouverneur de trois gentilshommes hollandais, et il ne fut reconnu que lorsqu'un de ses fils eut une querelle avec un capitaine de Zurich. Il avait avec lui ses trois fils et une fille. Comme il était en prison à Copenhague. Lorsqu'il se vit découvert, il se jeta tout seul sur le Rhin, et mourut dans la barque, au mois de février, à la barrière de Nieubourg. Les barbares le portèrent dans un couvent près de là ; ses fils y accoururent, voulant recouvrer les pierreries qu'il avait trouvées sur lui, et le firent enterrer sous un arbre au milieu du champ.

De confondre l'histoire avec le roman.] Quoique l'auteur de la Nouvelle historique assure que tout y est véritable, et qu'il n'a rien écrit sur les mémoires qui lui en ont été donnés par des gens du pays, et des personnes les plus sages et désintéressées, on ne peut

s'empêcher de croire qu'il y a dans cet ouvrage quelques embellissemens imités des romanistes. La comtesse Éléonore avouait que son histoire tenait beaucoup du roman (33) : celui qui le lui avait ouï dire ayant rapporté quelque chose de cette histoire, ajoute que cela, avec quelques épisodes, pourrait servir de juste sujet à un roman (34). Sans doute l'auteur de la Nouvelle historique a exécuté cette idée. Je n'entre point dans le fond des faits que cet auteur tourne toujours à l'avantage de son héros, et quelquefois d'une manière si dure contre la personne du roi Frédéric (35), qu'il méritait mille fois plus que Sorbière, que l'ambassadeur de Danemarck se plaignît de lui à la cour de France ; mais apparemment on me permettra de regarder comme une pensée romanesque cette sévérité capable de faire trembler le plus assuré de tous les hommes, avec laquelle le comte fut regardé lorsqu'il fit sa première déclaration d'amour à la comtesse Éléonore, à laquelle, dit l'auteur, ce nom d'amour paraissait si rude, qu'elle s'en fit un portrait effroyable. Je ne fais pas un tel jugement de cette plainte du comte, dans la surcharge de ses infortunes : Hé, Dieu, quand cesserez-vous de m'affliger ! La nature y est trop visible ; ceci a tout l'air d'une histoire : l'autre fait a tout l'air d'une invention. Qu'une proposition de mésalliance ou de mauvaise galanterie fasse naître ces regards terribles et menaçans, à la bonne heure ; mais ce comte, bien fait de corps et d'esprit, et l'un des plus grands partis que la comtesse pût espérer, aimait pour le sacrement. D'où serait donc venue la vérité foudroyante dont cet auteur fait mention, que du pays des romans ? où, et non ailleurs, la déclaration est suivie d'un prompt courroux qui paraît à notre rougeur (c'est Molière qui fait parler une précieuse ridicule), et qui pour un temps bannit l'amant de notre présence. Ensuite il trouve moyen de nous apaiser, de nous accoutumer insensiblement

(33) Relation de Sorbière, pag. 146.

(34) Là même, pag. 153.

(35) Les Mémoires du chevalier de Terlon donnent des éloges à ce roi directement opposés aux médisances de la Nouvelle historique.

au discours de sa passion, et de tirer de nous cet aveu qui fait tant de peine (36).

(Q) *On parle souvent de ce comte dans le Voyage de Charles Ogier.*] Charles Ogier, digne frère du grand prédicateur François Ogier, fit le voyage de Danemarck et de Suède avec le comte d'Avaux, ambassadeur de Louis XIII. Ils partirent de Paris le 11 de juillet 1634. La relation de ce voyage est curieuse et bien écrite. On y trouve, entre autres choses concernant le comte Ulfeld, qu'étant fiancé avec la fille du roi son maître, et ayant un ulcère à la cuisse, il se fit un grand scrupule de s'approcher d'une dame du sang royal avant que d'être guéri. C'est pourquoi il fit un voyage en France, pour se mettre entre les mains d'un habile chirurgien que M. d'Avaux lui indiqua : *Ulfeldius crure laborabat insanabiliter, ex sententiâ scilicet omnium suæ nationis medicorum, qui tamen anno postea, cum se ex consilio legati nostri Lutetiam contulisset, ab eximio chirurgo P. Judæo sanatus est. Alter mihi videbatur ille Philoctetes, adeo acutis interdum doloribus cruciabatur : alioquin, cum per benigniorum temporum interval-la, vis mali paululum resederat, innitebatur baculo. Cæterum tanta hominis virtus ac dignitas fuit, ut dilectissimam illi rex Daniæ filiam Leonoram desponderit : at ille tam eximiæ puellæ thalamis crus putridum inferre reveritus, antequam nuptiæ celebrarentur, operæ pretium duxit, si se laboriosæ curationis carnicinæ, ac periculis devoveret* (37). Cela était fort dans l'ordre.

(36) Molière, dans la comédie des Précieuses ridicules, act. I, sc. IV.

(37) Carol. Ogerius, in *Itinere Danico*, pag. 67, edit. Paris., 1656, in-8°. [Voyez la remarque critique sur le texte de l'article RUARIUS, tom. XII, pag. 646.]

ULYSSE, l'un des plus célèbres généraux de l'armée grecque au siège de Troie. M. Drelin-court (a) m'a communiqué tant de beaux mémoires sur ce héros de l'Odyssée (A), que je suis extrêmement fâché de ne pouvoir

(a) Professeur en médecine à Leyde.

pas leur donner toute la qu'ils méritent. Et comme vaut mieux se taire sur les des choses que d'en parler demi (b), je renvoie tout article à un autre temps, suis bien fâché que ce homme n'ait pas pu en lui-même le public de cet lent tableau d'Ulysse, com l'avait enrichi de celui d'Ac dont on a vu trois éditions.

(b) *De Carthagine stlere melius parum dicere.* Sallustius, de Bellino.

(A) *Tant de beaux mémoires héros de l'Odyssée.*] Il a tout ce qui s'est dit en bien mal du prince d'Ithaque, et digé en un très-bel ordre. (Cet assemblage d'érudition et de ce qui étonnerait les personnes plus versées dans la lecture des auteurs grecs et latins. La clarté et l'exactitude, la sagacité, la méthode, la mémoire et l'élégance, éclatent de telle sorte dans ce travail, qu'on ne saurait quelle de ces vertus se fait valoir plus que les autres.

ULM ou ULME, e *Ulma*, ville impériale, du cercle de Souabe, est située sur le Danube qui commencent à porter bateaux. Elle a été nommée à cause qu'il y a une grande quantité d'ormes dans les environs. Elle est riche, plée, marchande, régulièrement fortifiée, et embellie d'un grand nombre de fontaines : sur le Danube de pierre sur le Danube beau. . . . Ce n'était qu'un bourg, que Charlemagne avait donné à l'abbaye de Reichenaw, et que Lothaire a depuis entièrement ruiné. Les habitans du pays, pour les rétablir, ils rachetèrent

abbaye de Reichenaw, et glorieuses. Les gazetiers de Hollande, trompés par les nouvelles des villes impériales, presque toujours grands menteurs, publièrent qu'après qu'elle fut sortie honorablement on la fit prisonnière de guerre, et cela en représailles de ce qui avait été fait à la garnison de Verceil en Italie, par le duc de Vendôme, quelques semaines auparavant. On sut bientôt la fausseté de cette nouvelle; et au fond les deux cas n'eussent point été semblables, puisque la garnison de Verceil fut traitée, non pas contre la teneur de la capitulation, comme les mêmes gazetiers le publièrent, de quoi ils se rétractèrent ensuite (e), mais précisément selon les termes de la capitulation signée de part et d'autre.

(a) Les catholiques ne sont point admis (b). Le sénat est composé de quarante-neuf personnes, dont les deux anciens, les cinq premiers, font le conseil secret, où les catholiques ne sont point admis (b). Le duc de Bavière surprit la ville le 8 septembre 1702, par un stratagème admirablement bien exécuté (c). Les bourgeois s'étant mis sous les armes, divisés en dix-huit compagnies de deux cents hommes chacune, marchèrent avec leurs drapeaux, et les femmes même de la ville y accoururent comme des bacchantes, ayant pris pour armes tout ce qui leur était tombé sous les mains; mais malgré tout cela les postes pris par les troupes de Bavière furent conservés (d). Les Impériaux, commandés par le général Thungen, assiégèrent la place au mois de septembre 1704. La garnison ne fit une courte et très-faible résistance: elle capitula le onzième mois, et obtint toutes les conditions favorables

et glorieuses. Les gazetiers de Hollande, trompés par les nouvelles des villes impériales, presque toujours grands menteurs, publièrent qu'après qu'elle fut sortie honorablement on la fit prisonnière de guerre, et cela en représailles de ce qui avait été fait à la garnison de Verceil en Italie, par le duc de Vendôme, quelques semaines auparavant. On sut bientôt la fausseté de cette nouvelle; et au fond les deux cas n'eussent point été semblables, puisque la garnison de Verceil fut traitée, non pas contre la teneur de la capitulation, comme les mêmes gazetiers le publièrent, de quoi ils se rétractèrent ensuite (e), mais précisément selon les termes de la capitulation signée de part et d'autre.

(e) Voyez les Nouvelles des cours de l'Europe, mois d'août 1704, pag. 150 et suiv., et pag. 163 et suiv.

Heifs, Histoire de l'Empire, tom. II, pag. 456.

Là même. Voyez aussi le Mercure Galant, de septembre 1702, pag. 392, dans lequel se trouve une lettre d'un officier de l'armée de Bavière.

Voyez la lettre qui est dans le même Mercure Galant, pag. 395, et

Là même, pag. 402.

VOLKÉLIUS (JEAN), ministre socinien (a), était né à Grimma, dans la Misnie. C'est un des plus habiles hommes de cette secte. On a quelques lettres que Socin lui écrivit, dont la première est datée du 3 d'avril 1593 (b). Il lui en écrivit une l'an 1596, sur ce que Volkélius avait fait connaître qu'il ne trouvait pas que Socin eût bien réfuté les argumens de François David (c). Il publia, en 1513, une réponse (d) et une

(a) Ecclesia Philippoviensis, post Smigleus Pastor. Biblioth. Antitrinit., pag. 96.

(b) Ibidem.

(c) Hoornbeek, Apparatus ad Controversas Socinian., pag. 65.

(d) Intitulée, Nodi Gordii à Martino Smiglecio nexi Dissolutio.

réplique (e) à Smiglécus; mais le principal de ses ouvrages est celui de *verâ Religione*, dont on brûla un grand nombre d'exemplaires à Amsterdam, par ordre des magistrats, le 20 de janvier 1642 (A). J'aurai quelque chose à dire sur ce fait-là, car on ne le rapporte pas bien dans le livre de la religion des Hollandais.

(e) *Intitulée*, Responsio ad vanam Refutationem Dissolutionis Nodi Gordii.

(A) *Celui de verâ Religione, dont on brûla un grand nombre d'exemplaires. . . . en 1642.*] Il fut imprimé à Racovie, l'an 1630, après la mort de l'auteur. La secte jugeant à propos que cet ouvrage fût un système complet de la doctrine socinienne, et trouvant qu'il y manquait quelque chose, chargea Crellius d'y ajouter un supplément, savoir le Traité de Dieu et des attributs divins. Crellius exécuta cette commission; ce qu'il écrivit fait la 1^{re}. partie de l'ouvrage: c'est le premier des six livres qui le composent. Plusieurs croient que le socinianisme n'a rien publié de plus dangereux que ce volume; et de là vint sans doute qu'ayant été réimprimé à Amsterdam, on crut qu'il était fort nécessaire de l'exposer aux rigueurs de la justice. Le bailli d'Amsterdam fit enlever de chez le libraire 450 exemplaires qu'on y trouva; il obtint des juges que ces exemplaires fussent confisqués, et que le libraire fût condamné à une amende pécuniaire (1): huit jours après on les brûla publiquement (2). Courcelles, ayant écrit ces nouvelles à Ruarus, le 8 de février 1642, lui manda le 12 d'avril suivant que les nouveaux échevins avaient cassé la sentence de leurs prédécesseurs (3), et ordonné qu'elle fût ôtée des registres; si bien que le libraire, qui n'avait pas payé encore l'amende, en fut quitte pour la perte des exemplaires. Il fut néanmoins si

consterné de cet accident crut qu'il serait bien malais d'induire à publier de tels ouvrages. Courcelles souhaitait passionnément qu'on en composât quelque chose de cette procédure des échevins d'Amsterdam. *Utinam vestrum aliquis scabinorum nostrorum vellet expendere, et istos incendiarios peccati sui coarguere quem noveris ei rei idoneum ut aggrediatur* (5).

Les deux lettres de ce minien, écrites en confidence à Ruarus, nous ont lieu de rejeter comme très-fautive la conjecture de M. Stoupp. Dans la suite, je le rapporte selon que M. Desmaizeaux (6) a eu l'honneur de m'envoyer, et non pas dans la première édition, où j'ai le passage tout tel que nous l'a donné à la page 46 de la première partie de son Apologie pour les sociniens. Il a retranché en quelques endroits, et cependant s'est servi de caractère italique pour marquer aucune lacune. Ce n'est pas d'un auteur exact. « Il n'y a pas beaucoup d'années que les livres sociniens étaient très-rarement ceux qui avaient vu le jour; mais me on les avait imprimés en lieux fort éloignés, et qu'on n'avait tiré que peu d'exemplaires, on n'en pouvait trouver aucun, les payant très-chèrement, et la grande part ne se trouvait du tout. Les états généraux, par leur bonté et grâce spéciale par une tendresse de cœur toute particulière, ont réparé cet inconvénient. Pour satisfaire les sociniens, et ceux qui en voulaient devenir, ils ont ordonné qu'on imprimât en Amsterdam les œuvres de quatre de nos principaux docteurs, à savoir de Socin, de Crellius, de Wolzogenius, et de Wolzogenius, et de Wolzogenius vend à présent publiquement

(4) *Ita illo consternati casu* (C'est à dire les sieurs Blaeu) *ut non facile possent modi sint libros excusuri.* Idem, pag.

(5) *Ibidem*, pag. 408.

(6) *Dont il est parlé tom. XII, page 151, marque (O) de l'article Ruarus.* Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, 1701, pag. 151 et suiv.

(1) *De douze cents francs.*

(2) *Steph. Curcellæus, epistola ad Ruarium. C'est la LXXXVI^e de la 1^{re} centurie des Lettres de Ruarus, pag. 407.*

(3) *Voyez la LXXXVII^e lettre de la 1^{re} centurie de celles de Ruarus, pag. 408, 409.*

Amsterdam cette bibliothèque des
ciniciens, en huit volumes in-folio,
ni ne coûte que cent francs. Il
y a que peu d'années que l'on
aurait pas eu pour deux cents pis-
les une petite partie de ces œuvres,
ne l'on a présentement toutes en-
semble pour moins de dix. Il est
vrai qu'il y a quelque temps que
on fit brûler en Amsterdam un livre
des sociniens, à la prière même
(7), sans doute, de Guillaume
Bleau, qui l'avait fait imprimer.
Peu de jours après cette exécution
publique il exposa publiquement
en vente ce même livre; et pour
recommander la vente, et en-
croquer le prix, il fit mettre,
dans la page où était le titre, que
c'était le même livre qui, par or-
dre des états, avait été condamné à
être brûlé publiquement par la
main du bourreau (8). »

Il y a plusieurs choses à reprendre
dans ce passage. I. M. Stoupp ne
peut pas ignorer que les états
Hollandais ne se mêlent point du
gouvernement d'Amsterdam; ce n'est
point à eux à permettre ou à dé-
fendre quelque chose aux libraires
de la province de Hollande. II. Il
est point vrai que ni les états
Hollandais, ni les états de Hollande
ont permis l'impression des livres
sociniens. Les œuvres de ces quatre
anticipaux docteurs, dont M. Stoupp
parle, furent imprimées en cachette.
Voilà les particularités de cela
dans l'Apologie pour la Religion des
Hollandais (9). III. Il est très-faux que
Guillaume Bleau ait prié qu'on brû-
le ce livre socinien : les deux lettres
de Courcelles prouvent manifeste-
ment que les sieurs Bleau furent
très-fâchés qu'on eût fait brûler le
livre de Volkélius; et voici de nou-
velles preuves de cette vérité : je les
prunte de l'auteur qui réfuta
M. Stoupp (10). « Ce n'est pas Guil-

» *La traduction italienne de M. Stoupp a fait
une insigne falsification; il a supprimé les
passages qui témoignent que l'auteur ne faisait que
conner. A forza di suppliche, dit-il, dello
Guiglielmo Bleau.*

» Stoupp, Religion des Hollandais, lettre IV,
du 13 mai 1673.

» Jean Brun, Apologie pour la Religion des
Hollandais, pag. 216 et suiv.

» La même, pag. 218.

» *laume Bleau qui l'a imprimé, mais
Jean Bleau. Mais quelle imperti-
nente conjecture, que ce Bleau
aurait prié les magistrats de brûler
ce livre ! Si l'on avait brûlé seule-
ment une douzaine d'exemplaires,
l'on pourrait dire que votre petit
esprit soupconneux a eu quelque
fondement de conjecturer si mali-
cieusement : mais sachez que l'of-
ficier, ayant eu ordre de brûler
ce livre, saisit ce M. Bleau dans
la maison d'un sien ami, où il
était alors, et l'y fit garder par
des sergens, pendant qu'il alla
droit vers le magasin, où il trouva
tous les exemplaires, et les fit tous
brûler à l'instant même (11). L'on
y a employé une demi-journée
toute entière, sans faire autre
chose que jeter continuellement
des livres dans le feu, jusques à
ce que l'on eut consommé par la
flamme tout ce qu'il y avait de ces
livres, ce qui apportait un dom-
mage fort considérable à M. Bleau,
outre qu'il fut condamné à l'a-
mende de deux milles livres (12).
Jugez par-là si c'est à sa prière
que ce livre a été brûlé, et s'il en
doit avoir eu beaucoup de profit. »
IV. Il est très-faux que ni peu de
jours après cette exécution publique,
ni en aucun autre temps, ce même
libraire ait exposé publiquement en
vente le livre de Volkélius, et qu'il
ait fait mettre dans le titre, que
c'était ce même livre qui, par ordre
des états, avait été condamné à être
brûlé publiquement par la main du
bourreau. Celui qui fournissait des
mémoires à M. Stoupp confondait
les choses, et voici tout le fonde-
ment de cette fable. Ce livre de Vol-
kélius fut imprimé en flamand à
Rotterdam, l'an 1649, et l'on mar-
qua au titre que les échevins l'a-
vaient fait brûler en Hollande, l'an
1642 (13). L'apologiste de la religion
des Hollandais observe qu'un cer-
tain *Colom*, et non pas les sieurs
Bleau, fit mettre cela au titre, mais
que cette traduction fut défendue
tout de même par MM. les États (14).*

(11) Courcelles met un intervalle de huit jours.

(12) Courcelles ne la fait que de deux cents.

(13) Biblioth. Antitrinit., pag. 95.

(14) Jean Brun, Apologie pour la Religion des
Hollandais, pag. 219.

*opus illud esset in Hollant by Schepen vonnisse gedoemt, openbaerlijck geexecuteert, en met vyer verbrant anno 1642, in Januario (15). Les synodes de Hollande n'oublièrent pas cette addition, dans la remontrance dont j'ai parlé dans un autre endroit (16). Ils se plaignirent que plusieurs ouvrages sociniens étaient traduits en flamand, et ils cotèrent en dernier lieu celui de Volkélius. *Dennique Crellius de Deo et ejus attributis et Volkelii quinque libri de verâ religione: et ad irridendum zelum piorum judicum pro Deo, perversosque homines eò magis alliendum, in frontispicio posuerunt in Hollandiâ sententiâ scabinorum eum librum damnatum et publicè combustum esse anno 1642, mense januario.**

Il est sûr que l'ouvrage de Volkélius n'a point été imprimé à part en latin, depuis la brûlure de l'an 1642; mais il a paru tout entier dans l'*Hydra Socinianismi expugnata*, publiée à Groningue par Samuel des Marets (17). Ce professeur orthodoxe voulant réfuter le système des sociniens, ne souffrit pas que personne le soupçonnât d'avoir affaibli les raisons de son adversaire. Il les rapporta sans en rien ôter, et il y joignit dans les mêmes pages la réfutation. Par ce moyen tous les lecteurs peuvent mettre en parallèle

pas vu ce qu'il se sentait incapable de réfuter; et lorsqu'il ne pouvait taire sur certaines choses, il écarte quelques termes essentiels d'un mot, supposez tant qu'il vous plaira qu'un controversiste de bonne foi, vous ne persuaderait jamais que les pièces détachées rapportées de l'ouvrage qu'il réfute soient une image fidèle de l'original de cet ouvrage; car cette forme consiste presque toujours dans l'arrangement des pièces. Ainsi l'ouvrage de Marets ne pouvait rien faire de plus à propos que d'insérer tout le livre dans sa réponse le livre brûlé, et de taire les fanfaronnades des sociniens: il leur ôta le prétexte de se rapprocher à la vraie église un livre si mal conduite poltronne, et d'insulter les orthodoxes comme des gens qui ne sauraient regarder en face leur adversaire et qui, se sentant incapables de tenir tête, imploreraient le bras du pouvoir pour réduire en cendres, par l'arrêt des magistrats, un livre qu'ils ne pouvaient résoudre de réfuter. Certains plaisans qui se piquent trop à médire ont prétendu que le professeur n'en usa ainsi qu'à cause que le libraire le voulut absolument dans la pensée que le texte de Volkélius ferait acheter la réponse quelle qu'elle fût. C'est une malice malignité. Il est infiniment plus raisonnable de s'arrêter aux

gistratus Amstelodamensis, ma-
illum integrum sistere lectori,
crediderit suffurari velle victoriam,
ad nolebat Alexander, et datâ
ard delumbare atque extenuare ad-
sarii mei argumenta; ubi lector
am hestiam sua verba resonan-
audierit, (ut hic adhibeam dic-
Æschinis de oratione Demosthe-
in se habitâ, relatum Hieronymo
ist. ad Paul. de lib. Divin. cap. 2.)
simul nostras ad illam censuras
notationes ἀλεξικάτους expendit,
cilius de totius causæ naturâ et
rito judicabit. Opposita sibi mutuò
posita magis elucescunt. Et sicut
am dulcius est quòd prope man-
goras crescit, et suavius olent lilia
osæ quæ juxta cæpas et allia car-
atur, sic ex hac antithesi plus ac-
let suaveolentiæ illi veritatis causæ
am suscepi propugnandam. Ita vi-
lectores nihil nos metuere nobis
istorum hominum strophis et ca-
tionibus, quandoquidem eas in-
as, omnibusque suis vestitas co-
ibus, proponimus et expendimus,
fisi bonitati nostræ causæ, et quod
am sententias prodidisse superâsse
ut loquitur Hieronymus ad
siph. Il ajoute qu'en cela il imite
çois Junius (19), Sibrandus Lub-
tus (20), Paul Tarnovius (21),
Junius (22), Alstédus (23), et
erfeldius, gendre d'Alstédus (24).
ait entendre dans la préface du
tome, qu'il ne serait pas fâché
les magistrats se servissent d'une
onse différente de la sienne, c'est-
ire qu'ils fissent brûler le système
rien. Autant qu'il loue le zèle
x des Anglais, qui condamne-
au feu le catéchisme de cette
(25), autant se plaint-il de la

» Dans sa Defensio catholica.

» Dans la réfutation du livre de Faustus So-
de Christo Salvatore.

» Dans la réfutation du livre du même So-
contre Bellarminum et Wickium.

» Dans la réfutation des Leçons du même

» Dans la réfutation du Catéchisme de Ra-

» Dans la réfutation du livre de Crellius, de
Deo et Patre.

» Quem (Catechismum Rakoviensem) olim
ex sancto et pio zelo publicè cremavit.
præf. II tomi. Le mot olim me fait
qu'il ne parle pas de l'acte du parla-
qui condamna au feu ce Catéchisme,
1653. Voyez la continuation de Micrælius,
929.

tolérance que Cromwel avait accor-
dée à ces hérétiques. Il déplore pres-
que avec des larmes de sang la con-
fusion de l'Angleterre, devenue leur
métropole (26), et souffrant que l'on
imprimât à Londres un catéchisme
qui contenait tous leurs blasphèmes.
Modò enim ex Angliâ allatus est
Anglicâ linguâ conscriptus Cate-
chismus duplex, major et minor,
Londini publicè excussus hoc anno
1654. apud. Ja. Cottrel. pro Rich.
Moone, ad insigne septem stellarum,
in Cœmiterio Paulino, authore Jo-
hanne Beddle, sive Biddello, ma-
gistro artium Oxoniensi, editus,
uti præ se fert, in eorum gratiam
qui merè christiani nullique sectæ
addicti esse volunt, (quamvis ne-
queant se tales profiteri, quin eò
ipso sectam specialem ab aliis omni-
bus discretam constituent,) et om-
nes socinianismi impietates ac blas-
phemias continet, eructat, propu-
gnat (27). Ayant fait une réponse
pied à pied à l'ouvrage de Volkélius,
il aurait pu se moquer de ces sec-
taires, s'ils fussent venus lui allé-
guer les réflexions que lui faisait
Arnobé, sur ce que les idolâtres
demandaient que le sénat abolît par
ses arrêts quelques livres de Cicé-
ron (28), où la vanité des faux
dieux est démontrée. Réfutez-les,
leur disait Arnobé, s'ils contiennent
des impiétés; car d'en interdire la
lecture ce n'est pas soutenir la cause
des dieux, c'est craindre le témoi-
gnage de la vérité. Cum sciam esse
non paucos qui adversentur et fugiant
libros de hoc ejus (Ciceronis), nec
in aurem velint admittere lectionem
opinionum suarum præsumpta vin-
centem? cùmque alios audiam mus-
sitare indignanter, et dicere: opor-
tere statui per senatum, aboleantur
ut hæc scripta, quibus christiana
religio comprobetur, et vetustatis op-
primatur auctoritas? Quinimò si fi-
ditis exploratum vos dicere quicquam
de diis vestris, erroris convincite
Ciceronem, temeraria et impia dic-
titare refellitote, redarguite, com-
probate. Nam interciperè scripta, et

(26) Sociniana pestis... videtur nunc in vicinâ
Angliâ sedem sibi metropolitanam fixisse. Ma-
reusius, præf. II tomi Hydræ Socinianismi.

(27) Idem, ibidem.

(28) Ce sont sans doute ceux de Naturâ Deorum.

publicatum velle submergere lectionem, non est Deos defendere, sed veritatis testificationem timere (29). Il est certain que Socin tirait avantage de ce que ses adversaires interdisaient la lecture de ses écrits (30).

N'oublions pas que les Anglais se plaignirent de ce que M. des Mârets avait accusé leur nation de favoriser le socinianisme, et d'en être devenue la métropole. Lisez ce passage de Jean Owen, professeur en théologie, et vice-chancelier de l'académie d'Oxford : *Ille (Maresius) universam gentem nostram; ejusque gubernatores socinianismi accusat, et qui viri mos est, horrendos clamores excitat, affirmans hæresin ibi sedem metropolitani fixisse, etc. De temeritate hujus consuræ et de stupendâ ejus ignorantia in statu rerum apud nos gestarum, quas tamen referre, judicare, et condemnare præsumit, scripsi ad ipsum epistolam* (31). M. Daillé se servit de cette plainte du docteur Owen quand il écrivit contre M. des Mârets. Celui-ci répondit qu'il n'avait jamais reçu la lettre de ce docteur, et qu'il apprenait avec joie que les choses ne fussent plus en Angleterre dans l'état où elles avaient été (32). C'est ainsi qu'il parle dans une préface composée au mois d'avril 1658. Or vous remarquerez que celle du II^e. tome de l'*Anti-Volkélius* est datée du 12 d'août 1654.

(29) Arnob., lib. III, pag. m. 103.

(30) Voyez les Nouvelles de la République des Lettres, juillet 1685, art. IX.

(31) Johan. Owenius, in Vindic. Evangel., contra Socin. Anglicæ, præfat., pag. 4, apud Dalmæum, in Vindiciis Apologiæ, pag. 434.

(32) Mares., in Prolegom. Epicrisis theologicæ.

VOLSE (PAUL), en latin *Volsius*, abbé du monastère de Haugshofen (a), ordre de Saint-Benoît, proche de Schlestad en Alsace, vivait au XVI^e. siècle. Il avait beaucoup de mérite, et il a été loué extrêmement par Érasme (b), qui lui dédia, en 1518, la nouvelle édition de son *En-*

(a) Érasme latinise ce mot par *Hugonis Curia*.

(b) Voyez la XXXV^e. lettre du I^{er}. livre d'Érasme, pag. m. 81.

chiridion Militis Christi, exécuta enfin le dessein de se frapper le froc aux orties, et de se précipiter à la papauté (c). Il entra dans la secte des anabaptistes ayant été converti par lui environ l'an 1539, il fut transféré de l'église de Strasbourg à sa mort (d).

(c) Voyez la XXXIII^e. lettre du I^{er}. livre d'Érasme, et la XLII^e. du II^e.

(d) Bèze, Préface des Commentaires sur Josué, pag. m. 11.

VORSTIUS (CONRAD), à Cologne le 19 de juillet 1583. Son père, qui était un riche marchand, n'avait pas rompu encore avec l'église romaine pour quoi il le fit baptiser par la paroisse. Bientôt après il entra secrètement à l'église luthérienne, et y attira sa femme qui avait dix enfans, et ils se livrèrent aux études celui-ci apprit la grammaire, et de rhétorique dans le gymnase de Bedberdyk *¹, où il passa cinq années, après quoi il vint à Dusseldorp l'an 1583 continua ses humanités en 1586. Il passa l'année suivante à Cologne dans le monastère de Saint-Laurent, où il fit plusieurs choses. Deux

*¹ Il était, dit Joly, négociant en teindre des draps. Le grand père était conseiller de l'électeur.

*² Joly dit que ce fut en 1578 qu'il fut envoyé à Bedber, dans le Reifferscheid, où il étudia le grec pendant cinq ans. De là il passa à Dusseldorp où il apprit la philosophie; et en 1586 à Aix-la-Chapelle où il étudia celle d'Aristote. Joly ajoute quelques détails très-minutieux relatifs à Vorstius. Il les extrait textuellement des *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne* par Michel de Laroche, tomes X et XI. Il renvoie à ces volumes, sans dire qu'il s'est mis fortement à contribution; et qu'il a rendu plagiaire sans crainte d'être démasqué.

empêchèrent d'y prendre le degré de bachelier en philosophie (A). Ses études souffrirent alors une interruption : la pauvreté fut cause qu'on le voulut faire marchand. Il employa deux années à apprendre ce qui pouvait lui servir dans le commerce, l'arithmétique, le français et l'italien. Après cela il se remit à l'étude, et fut envoyé à Herborn l'an 1589. Il y avait trois ans que Piscator y enseignait la théologie. Vorstius l'étudia sous lui avec beaucoup de succès, et se mit même à enseigner des enfans de condition. Il s'en alla avec quelques-uns d'entre eux à Heidelberg, au mois de mars 1593. Il y fut créé docteur en théologie au mois de juillet 1594. Un an après il alla voir les académies de Suisse (B), et celle de Genève. Il fit des leçons en théologie dans cette dernière, à l'instigation de Théodore de Bèze, et il s'en acquitta si habilement qu'on lui offrit la charge de professeur. Il ne l'accepta point, ayant des raisons pour s'en retourner chez lui. C'est qu'on lui offrait une profession en théologie à Steinfurt (a). La lettre de vocation lui fut donnée à Genève au mois de février 1596. Il accepta cet emploi, et y remplit les fonctions d'une manière qui le rendit fort célèbre, et qui le fit souhaiter par d'autres académies (C). Il joignit, en 1605, à la charge de professeur celle de ministre de Steinfurt; et comme si ces deux charges n'eussent pas suffi à l'occuper, on lui en donna encore

d'autres, ce qui lui valut, comme de raison, une augmentation de gages (b). Il fut appelé à Leyde pour succéder à Arminius, l'année 1610; et après un an d'irrésolution il accepta cette charge (D), et se transporta à Leyde avec sa famille, et avec les témoignages les plus authentiques d'orthodoxie (E) et de bonne et sage conduite; mais il trouva des oppositions insurmontables. Les ministres qui soutenaient contre les arminiens l'ancienne doctrine de Calvin se persuadèrent que si Vorstius, qui n'était pas de leur sentiment, exerçait à Leyde la profession en théologie, il ferait un tort irréparable à leur cause. C'est pourquoi ils représentèrent fortement le danger; ils accusèrent cet homme d'une infinité d'hérésies; ils se munirent du concours des académies étrangères, où ils obtinrent des témoignages flétrissans contre sa doctrine; ils alarmèrent la religion du roi Jacques (F), et l'engagèrent à recommander à la république de Hollande l'exclusion d'un tel hérétique. Il y eut des procédures, (G), et les choses s'échauffèrent à un tel point, qu'il fallut que Vorstius, par provision, renoncât à l'exercice de sa charge, et qu'il sortît de Leyde, pour attendre ailleurs un jugement définitif sur sa querelle. Il se retira à

(b) *Aliis quoque muneribus à generoso Dn. comite (Bentheimensi) auctus est, Cum duobus enim consiliariis et ministro aulico cognitioni ac judiciis causarum et questionum matrimonialium praefectus est: tum examini novitiorum ministrorum, denique synodis et visitationibus ecclesiarum. In quorum onerum solatium extraordinarium ei stipendium constitutum. Marcus Gualter., ubi infra, citation (c).*

(a) *Le comte de Bentheim établit alors une école illustre dans cette ville.*

Tergou, environ le mois de mai 1612, et il s'y tint coi (H) jusqu'en 1619 qu'il fut contraint de sortir de la Hollande : car le synode de Dordrecht l'ayant déclaré indigne du professorat (I), les états de la province lui ôtèrent cette charge, et le bannirent pour jamais. Je ne sais pas bien où il s'en alla; mais il se tint caché pendant deux ans, et se vit plus d'une fois en péril de mort (K), y ayant plusieurs personnes animées d'un zèle emporté, qui s'imaginaient qu'il ne fallait pas laisser vivre un tel personnage. Enfin un duc de Holstein ayant recueilli dans ses états les débris des arminiens, et leur ayant assigné un lieu pour y bâtir une ville, Vorstius se vit en sûreté et en repos; car il se retira dans ce pays-là au mois de juin 1622 : mais il y tomba malade peu après, et il mourut à Tonningen le 29 septembre 1622. Il donna de grandes marques d'une pieuse résignation à la volonté de Dieu en sortant du monde; et l'on prétend qu'il avait été toujours pénétré de dévotion, et fervent dans l'oraison (O) (L). Son corps fut porté à Friderichstad, la nouvelle ville des arminiens, où on lui fit des funérailles assez pompeuses. Il avait publié plusieurs livres (M), tant contre les catholiques romains que contre les adversaires qu'il eut dans le parti protestant. Il se mêla sans doute beaucoup de passion dans les querelles qu'on lui suscita; mais

au fond on n'avait pas trop de tort de le soupçonner d'un grand penchant vers le socinianisme (N), et peut-être en aurait-il fait profession ouvertement, s'il n'eût suivi la maxime que les catholiques romains allèguent contre les réformateurs, savoir que quand on se persuade que l'église a besoin d'être réformée, il faut demeurer dans sa communion, afin de travailler plus heureusement à la guérir. Il fit un grand tort au parti arminien (d) (O). Les députés d'Angleterre au synode de Dordrecht furent les principaux promoteurs de la proscription de ce professeur (P). Il y allait de la gloire de leur maître, et de la réputation de sa science.

(d) Voyez sa lettre à Paréus, parmi celles des arminiens, pag. 302, édition in-folio.

(A) Deux raisons l'empêchèrent d'y prendre le degré de bachelier en philosophie.] L'une, qu'il ne voulait pas trahir sa conscience en jurant qu'il se soumettait aux décisions du dernier concile; l'autre, que l'on songeait à le tirer des études pour en faire un marchand, à cause du mauvais état des affaires de la famille. *Instabat tempus promotionis ejusdem ad baccalaureatum, et magisterium philosophiæ, sed quæ fieri non poterat nisi pro more solenniter juraret in decreta concilii Tridentini: itaque honorem illum licet ejus potiri posset et fortè vellet, tamen cum conscientia propter illud juramentum obstaret, et jam parentum res magis ac magis inclinarent, repudiavit, et deliberatum est de studiis ipsius abrumpendis, ipsoque mercatura ad dicendo (1).*

(B) Il alla voir les académies de Suisse.] Il soutint deux fois des thèses publiques, à Bâle (2) : 1°. de Sa-

(1) Marcus Gualtherus, in Oratione de Vita et Obitu Conradi Vorstii.

(2) Voyez Marcus Gualther, in Oratione de Vita et Obitu Conradi Vorstii. Je ne saurais manquer les pages, car l'imprimeur ne les numérote point.

(c) Tiré de la harangue De Vita et Obitu Conradi Vorstii, prononcée à Friderichstad, par Marc Gualthérus, et imprimée l'an 1624, in-4°.

mentis ; 2°. de *Causis Salutis*. Il reparait une troisième dispute contre Socin, de *Christo Salvatore* ; mais voulant hâter son voyage , il n'acheva point cet écrit. Il en laissa l'original à Grynæus , et il le retira lorsqu'il repassa par Bâle. Le premier ouvrage qu'on lui donne est un recueil de cette sorte de thèses , qui en contiennent plus de vingt , soutenues en divers temps , à commencer par l'année 1594. Il mit en tête de ce recueil les thèses de *Sanctâ Trinitate, hoc est de Deo Patre, Filio, et Spiritu Sancto*, et les thèses de *Personâ et Officio Christi* ; et quelque temps après il s'en servit comme d'une apologie contre ceux qui l'accusaient de socinianiser sur ces deux points ; car, afin de fermer la bouche à la médecine , il réimprima à part ces deux thèses, l'an 1612 (3). Nous verrons dans les remarques suivantes qu'il s'en était rendu bientôt suspect de cette hérésie.

(C) *Il remplit ses fonctions d'une manière qui le fit souhaiter par d'autres académies.*] M. du Plessis Mornai et l'église de Saumur lui écrivirent, au mois de juillet 1602, pour le prier d'accepter la chaire de professeur en théologie dans l'académie que l'on venait d'établir en ce lieu. Vorstius ne répondit rien de positif : le comte de Bentheim, qui le voulait retenir à toute force, répondit à M. du Plessis, et la chose n'eut point de suite. L'an 1606, Maurice, landgrave de Hesse, offrit à Vorstius la profession en théologie à Marbourg, et après lui avoir écrit diverses lettres sur ce sujet, il lui envoya un carrosse et un trompette, afin que le professeur fit le voyage honorablement et commodément (5). Le comte de Bentheim n'accorda point de congé : les parens et les amis de Vorstius prièrent de ne point changer de demeure ; ainsi la vocation de Hesse

(3) *Quas postmodum apologiæ vicem esse videretur cum malignè quidam tribunitii stentores ipsas traducere inciperent, quasi hæreticè de duobus illis capitibus sentientem aut docentem. Idèodem anno 1612 denuò et seorsim excudi curavit, ut os calumniæ obturandum. Idem, ibidem, pag. I 3.*

(4) *Ibidem, pag. E 3.*

(5) *Missio præter diversas litteras singularis honoris causâ tubicini et rhedâ quâ illuc veheretur. Ibidem, verso.*

fut sans effet , comme celle de Saumur. Si celle de Leyde avait eu un pareil succès , il y a bien de l'apparence que Vorstius serait mort en odeur d'orthodoxie ; car il faut noter que les soupçons qu'on eut contre lui, dès avant l'année 1599, furent suffisamment effacés par les démarches qu'il fit au Palatinat. En effet, M. du Plessis Mornai ne l'eût point voulu à Saumur, s'il n'avait été parfaitement convaincu de son innocence, et il ne pouvait pas ignorer ce qui s'était fait à Heidelberg. Le comte de Bentheim, ayant su qu'on soupçonnait son théologien, voulut que l'affaire fût éclaircie, et donna ordre à Vorstius de se purger incessamment, et d'aller, pour cet effet, à l'académie qui l'avait créé docteur, et d'y faire apparaître de son orthodoxie. Vorstius s'en alla à Heidelberg, y rendit raison de sa foi, et s'en retourna justifié en sa maison (6). La faculté de théologie l'admit *ad osculum pacis*, et lui donna *tesseram hospitalitatis*, après lui avoir signifié qu'il avait eu tort d'avancer certaines choses qui favorisaient les sociniens, et après avoir tiré promesse de lui qu'il s'abstiendrait désormais des phrases suspectes. Il fallut aussi qu'il protestât qu'il abhorrait les sentimens de Socin, et qu'il était bien marri que le feu de la jeunesse l'eût entraîné à se servir de certaines expressions qui semblaient favoriser cet hérétique, et choquer la doctrine des églises réformées (7). Cela se passa le 26 de septembre 1599. Vous en trouverez l'acte dans la Vie de David Pareus. Vous y trouverez aussi le récit suivant : il plaira à ceux qui veulent savoir un bon nombre de particularités sur l'histoire des gens doctes. *Non ita primum supremos in S. theologia honores, sive doctoratum facultas theologica contulerat viro clarissimo Domino CONRADO VORSTIO Colonien-si, qui postea à D. PAREO ob singularem eruditionem, disputandi acu-*

(6) Voyez la lettre de Vorstius aux théologiens d'Heidelberg, parmi celles des arminiens, pag. 46 de l'édition in-folio.

(7) Testetur etiam sibi dolere quòd impetu juvenili abreptus nonnulla scripserit et sparserit quæ Socini erroribus favere, doctrinæque ecclesiarum reformatarum, in quam juravit in suâ promotione ad doctoratum, adversari videbantur. Vide David. Parei Vitam, pag. m. 59.

men, et docendi enchyriasion, commendatus fuit ad professionem theologicam in novo scholo Steinfurtensi, illustri et generoso comiti D. ARNOLDO, comiti in Bentheim, etc. In quâ cum aliquandiu orthodoxam doctrinam cum magna laude proposuisset, abreptus tandem ingenti ætymologia, aut xarvotpla docendi, animum applicuit ad lectionem nefarii libri FAUSTI SOCIINI de Salvatore: immo et authoris amicitium affectavit ac coluit. Hinc cothurnos corrumpendi receptam doctrinam, de lytro et satisfactione Jesu-Christi, subdole excogitavit, quos et disputationibus tam publicis quàm privatis in schola habitis λάβρα tanquam δροσας videntur nonnunquam inasperit, ac juventutem non parùm turbavit. Sed frâus diu latere non potuit sagaciores theologos, qui fermentum illud odorati, magno conatu et zelo hominem monuerunt, ut resipisceret: juxta illud: Retendat me justus: benignitas erit: et corripiat me: unguentum erit præstantissimum. Quin et ipse generosus Dn. Comes, admonitus à viris gravibus, doctorem suum serio hortatus fuit, ut in gratiam rediret cum ecclesiis, et fratribus, quos sua xarvotplia magno totius ecclesie scandalo non cessaret offendere: nec antè ad munus docendi in sua schola rediret, quàm testimonium orthodoxiæ auferret, ab iis præsertim, qui publicam docendi facultatem in academiis ei fuissent largiti (8).

(D) Après un an d'irrésolution, il accepta cette charge. Il ne manquait rien à la vocation; elle avait été approuvée par les états de Hollande et par le prince Maurice, qui chargea même les députés, dont l'un était son propre ministre, de presser Vorstius autant qu'ils pourraient de venir servir l'académie de Leyde (9). Je crois que sans les fortes et violentes sollicitations des chefs des arminiens Vorstius ne se serait jamais embar-

(8) Philipp. Pareus, in Vita David. Parei, p. m. 55, 56.

(9) Aded quidem benignè, ut illustriss. princeps reverendum virum D. Johannem Wtenbogaardum (c'était son ministre) unâ cum viro clar. Dn. Nicolao Zeyslio, syndico Leydensi, cum mandatis mitteret, ut hortaretur quantum posset dominum Vorstium, ne petitionem ac vocationem hanc ordinum et curatorum frustraneam esse vellet. Gualther., de Vita et Obitu C. Vorstii, fol. E 3 verso.

qué sur une mer si orageuse. Il était aimé et honoré à Steinfurt, il y jouissait d'un grand calme et d'une belle réputation, et il prévoyait sans doute, dans l'état où étaient les controverses d'Arminius et de Gomarus, qu'il trouverait en Hollande bien des traverses. On le tenta, si je ne me trompe, par la gloire qu'il y avait à soutenir un parti que la mort d'Arminius avait ébranlé. On y joignit les motifs de la conscience; on lui fit voir qu'il serait un jour comptable du mauvais usage de ses talens, si l'amour du repos lui faisait perdre une si belle occasion d'établir la vérité dans un pays où elle avait déjà pris racine. Quoi qu'il en soit, sa mauvaise étoile l'arracha du comté de Bentheim pour le transporter en Hollande, où, voguant entre mille écueils et mille rochers, il fit enfin un triste naufrage: il y perdit et son honneur et sa fortune; il y fut flétri et par les tribunaux séculiers et par les tribunaux ecclésiastiques. C'était une bonne leçon contre l'arianisme; c'était de quoi reconnaître la fatalité des événemens. Son panégyriste me fournit cette pensée. Vir optimus, dit-il (10), jam litium theologicarum quæ in Belgio inter ecclesiasticos exortæ erant, gnarus et eas non temerè tam duram provinciam capiendam ratus, non quidem prorsus quod offerebatur repudiavit, sed toto nihilominus penè anno assensum suspendit. Idque eò magis quod tanto ac tenaci quodam germanissimæ benevolentie vinculo alligatus à suis ægerrimè avelli posset, certatim contra aditentibus omnibus ut decus illud scholæ novellæ retineretur: sed currebant jam propinqua viri fata, quæ ipsum quoque communi et immeritæ cladi involvendum DESTINAVANT. Si Vorstius se fût tenu coi à Steinfurt, les erreurs qu'il avait mises dans son traité de Deo ne lui eussent pas fait beaucoup d'affaires, et il se fût tiré aisément de ce faux pas; mais étant question de savoir s'il enseignerait à Leyde ou non, c'est-à-dire si un parti naissant ferait bonquer l'autre, on ne lui pardonna rien; ce Traité de Deo devint pire

(10) Gualtherus, de Vita et Obitu C. Vorstii folio E 4.

que l'Alcoran. Ce n'est pas moi qui invente ce parallèle ; je le trouve dans l'auteur que j'ai cité depuis moi. *Reipsa conperimus*, dit-il (11), *vehementius et acerbius librum istum oppugnasse quam unquam quisquam christianorum Mahumedis Alcoranum, aut recutitorum Talmudica deiria invasit. Neque unquam Lucianus, Porphyrius, Julianus, Libanius, aut quisquis simili in christianos maledicentia fuit, tam crudè et barbarè exceptus à veteribus scriptoribus, qui tamen etiam habebant acutum in pectore, atque hic noster ab infructibus adversarius suis male mulatus ob serium et solidum illud scriptum.* Nous verrons, dans la remarque (O), le préjudice que se firent les jurniens pour l'avoir fait appeler *.

(E) *Les témoignages les plus authentiques d'orthodoxie.*] On voit dans son Histoire le témoignage que les comtes de Bentheim lui donnèrent, et celui que l'école illustre de Steinfurt lui expédia. Ce que j'en cite n'est qu'une petite partie des éloges que ces témoignages lui donnent (12). *Post excessum nominati pientissimi Domini parentis nostri hactenus fidelem ipsius operam, vitam irreprehensibilem. Christianam et puram doctrinam atque institutionem, et inde consecutam propagationem et ædificationem ecclesiæ et scholæ reipsa experti sumus.* Cela est extrait du témoignage des comtes. Voici quelque chose de celui de l'école illustre. *Publicè et sanctè testamur..... Contra-lum Vorstium..... ita se probasse..... in hac republica inculpatum sanatumque cursum sexdecim circiter annorum continuorum cum in ecclesiâ docendo, tum in scholâ sacras literas interpretando, publicè privatimque disputando, juventutem in orthodoxâ religione erudiendo ita peragisse, ut pietate erga Deum, probitate et dilectione erga proximum nihil prius, nihilque antiquius habuerit. Et ut paucis multa comprehen-*

datum, vitam Deo priusque omnibus placentem, orthodoxo theologo et professione dignam egerit. Il en obtint de semblables du conseil de ville et du consistoire, lesquels l'historien ne produit pas ; il se contente de dire, pour être court, qu'ils contiennent en substance la même chose que ceux qu'il produit. *Adderem hic totidem præterea alia, unum senatus oppidani, alterum consistorii (uti nunc vocant) Steinfurtensis, nisi et planè idem prioribus istis dicerent, et mihi brevitatæ studium aurem velleret.* Il faut noter que Vorstius obtint tous ces témoignages depuis l'impression du terrible traité de *Deo*, qui fit tant crier en Hollande contre ses impiétés, ses blasphèmes et ses athéisme. *Ab his Theoribus propè nil aliud audire cogeretur quam innumeras et uno libro non dicendas calumnias, diatribas, convicia, scommata, punctiones, nempe de ejus impietate, blasphemis, mendaciis, perjuriis, de stupore, inscitia, et præcipuè de hæresibus (si Deo placet) pelagianis, arianis, socinianis, Serveti, Eusebii, Ostorodi, papisticis, et..... turcicis, judaicis, paganis, atheis (13).* Je le dis encore un coup, s'il avait pu se contenter de l'école de Steinfurt toute sa vie, il y a beaucoup d'apparence qu'il serait mort avec la réputation d'un théologien orthodoxe.

(F) *Ils alarmèrent la religion du roi Jacques.*] Voilà les guerres qu'il lui fallait : il s'intéressa plus vivement à celle-ci qu'à celle du roi de Bohême, son gendre, et il fit bravement brûler le livre de Vorstius. J'entends le livre de *Deo*. On en brûla plusieurs exemplaires à Londres, à Oxford et à Cambridge. Le roi était à la chasse quand on le lui porta ; il le parcourut si diligemment qu'au bout d'une heure il envoya à son résident à la Haye un catalogue des hérésies qu'il avait trouvées dans cet ouvrage. Il ordonna à ce résident de notifier aux états combien il détestait ces hérésies et ceux qui les voudraient tolérer. Les états répondirent que si Vorstius était coupable des erreurs qu'on lui imputait, ils ne le garderaient point. Cette réponse ne contenta point sa majesté britanni-

(11) *Ibidem*, folio M 2.

* Bayle, qui dans cette remarque et les trois suivantes a rassemblé, autant qu'il lui a été possible, tous les jugemens portés sur le *Traité de Deo*, a oublié, dit Joly, un passage du *Sorberianus*. On peut aussi consulter, dit-il, les *Mémoires littéraires de la Grande-Bretagne*, par Michel de Laroche, tom. X, pag. 330, 353 et 393.

(12) *Ibidem*, folio F.

(13) *Ibidem*, folio M 3.

et hérétiques églises, et, en qualité de défenseur de la foi, elle exhortera toutes les autres églises réformées de prendre un commun conseil, afin d'éteindre et renvoyer aux enfers ces abominables hérésies, nouvellement pullulantes, et qu'en son particulier elle défendra à tous ses sujets de hanter une place si infectée comme l'université de Leyde. Avant que cette lettre du roi Jacques eût été rendue à messieurs les états, Vorstius avait été installé à Leyde. Cela fut cause que l'envoyé d'Angleterre, en la présentant, fit une harangue très-véhémente contre cette installation, et menaça de l'inimitié du roi son maître les Provinces-Unies, si elles toléraient Vorstius. On lui répondit que ce professeur avait reçu ordre de s'abstenir des exercices de sa charge jusqu'à ce qu'il eût répondu aux accusations; ce qui serait examiné dans les états de Hollande au mois de février prochain. L'ambassadeur, peu satisfait de cette réponse, harangua tout de nouveau pour faire ses protestations, et menaça les états, non-seulement de la haine, mais aussi de la plume du roi Jacques (15). On répondit com-

(14) Mais si d'aventure ce misérable Vorstius voudrait nier ou équivoquer sur ces blasphémieux points d'hérésie et d'athéisme qu'il a déjà publiés, cela vous pourrait peut-être émouvoir d'épargner sa personne, en ne le faisant brûler comme jamais aucun hérétique n'a mieux mérité, et comme sur ce point-là nous nous re-

tions extraites du livre de L. dédia aux états, le 15 de 1611. Elle est tout-à-fait respectueuse envers le roi Jacques, comme elle devait être.

Toutes ces dates convainquirent M. de Sponde, qui récrivit l'an 1610 (16), que le roi Jacques indigné de la protection que les généraux avaient accordée à Vorstius dont il avait fait brûler les livres, les menaça, s'ils ne le chassaient, de les diffamer par toute la terre, et de les faire auteurs d'apostats, et de les unir en une haine invincible; et que les états, étonnés de ces menaces, congédièrent Vorstius avec leur grand regret. M. de Sponde ajoute que Vorstius fut honnêtement un apôtre dans les divisions où il séjourna depuis qu'il l'eurent renvoyé. Toutes les erreurs de cet auteur ne sont pas des athéismes; car depuis que les états de Hollande eurent congédié Vorstius, il se tint caché, et fut sujet à mille dangers et à mille opprobres.

(G) Il y eut des procédures contre Gualthérus a étranglé ici la vérité; il a supprimé des faits qui devaient entrer essentiellement dans l'histoire de son héros. En voyant qu'il fallait dire que les gomartins tant opposés à la vocation de Vorstius, les états de Hollande donnèrent d'en dire les ca-

griefs contre Vorstius, le 29 d'août 1611. Ils l'accusèrent de plusieurs doctrines sociniennes, et ils firent que son livre *de Deo* sent plus l'athée que le théologien. Les états voulurent que l'on soutînt Vorstius, en leur présence, ces actions, et qu'il défendît sa cause. Il fut fait en présence des six ministres que chaque parti avait députés, et en présence des curateurs de l'académie de Leyde : et quand Vorstius eut été oui, les états jurèrent que rien n'empêchait que l'ocation qui lui avait été adressée ne sortît son plein et entier effet (19). Ainsi, encore que les ministres contre-remonstrans rejettent ses réponses, Vorstius aurait échappé, si un incident fâcheux ne survenait à la traverse. C'est la même chose que l'historien devait noter. Quelques disciples de Vorstius firent imprimer en Frise un *peu de Officio christiani Homini* qui contenait plusieurs doctrines antitrinitaires. Il fut brûlé publiquement : on découvrit quelques-uns de ceux qui l'avaient fait imprimer, et on leur trouva quelques lettres qui furent rendues publiques, où il contenait bien des louanges de Vorstius, et bien des sujets de reproche contre quelques autres théologiens. Ceux qui publièrent ces lettres y joignirent un avis à toutes les églises réformées, pour leur donner une bonne opinion bien chaude. On fouilla dans tous les livres de Vorstius, dans tout ce qu'il avait dicté, dans ses manuscrits, afin d'y trouver matière de le reprocher. Les états de Frise donnèrent ordre de tout cela à ceux de Hollande, aux curateurs de l'académie de Leyde. Il fallut donc que Vorstius se présentât solennellement, et qu'il déclarât qu'encore qu'il eût écrit quelquefois aux sociniens de Pologne, il était très-éloigné de leurs sentimens ; que ce qu'il en faisait n'était que pour mieux connaître leurs opinions, qu'il en usait ainsi envers les ministres, auxquels il ne faisait pas culté d'écrire. Il donna sa profession de foi bien signée touchant le remonstrans, et d'autant de ministres remon-

Voyez le livre intitulé : *Pacificatorium disputationum Belgii*, per Salomonem Theodorum, pag. 109.

mystère de la trinité et de la divinité du verbe ; et, le 22 de mai 1612, il prononça une harangue apologétique devant les états de Hollande (20). Nous verrons ci-dessous que tout ceci l'engagea à publier plusieurs livres.

(H) *Il se tint coi à Tergou.*] Cela paraît par le témoignage que les magistrats du lieu lui expédièrent le 20 de juillet 1619. Ils certifient que pendant les sept ans et trois mois qu'il a séjourné dans leur ville, il s'est comporté en homme de bien et d'honneur (21). Son historien, en produisant ce témoignage, fait remarquer que les magistrats qui le donnèrent étaient du nouvel établissement, c'est-à-dire très-opposés aux arminiens. Remarquons ici deux fautes du sieur Paul Fréher. Il dit (22) que Vorstius s'étant transporté en Hollande, et voyant que les troubles s'y augmentaient tous les jours, renonça à la profession actuelle, et se retira à Steinfurt, jusques à ce que les magistrats eussent prononcé sur le différent. C'est la première faute. Tergou, et non pas Steinfurt, fut la ville de retraite qu'il se choisit *. Fréher ajoute que parce que Vorstius avait succédé à Arminius, il eut de grandes disputes à soutenir contre Gomarus. C'est une nouvelle faute : car cela veut dire qu'outre et après les différens qui contraignirent Vorstius à se retirer, il eut des querelles particulières avec Gomarus. Or cela est faux en deux manières : il n'eut point de différens avec Gomarus, qui s'était retiré en Zélande, afin de ne l'avoir pas pour collègue (23) ; et s'il en eût eu avec lui, ils

(20) *Ex eodem Pacificatorio Belgii dissecti*, p. 64 et seq.

(21) *Sese in omni conversatione et actionibus gesserit honestè, probè, modestè, et ad exemplum, nec quicquam nos aliud quod ad mores et vitam ejus attinet observaverimus vel audivimus. Apud Marcum Gualtherum.*

(22) *Theat. Virorum illustrium*, pag. 363.

* Il ne se choisit pas sa retraite, dit l'auteur des *Observations* insérées dans la *Bibliothèque française*. Les états de Hollande enjoignirent à Vorstius de quitter Leyde et d'aller faire un séjour à Tergou, pour y publier les écrits qu'il jugerait propres à le justifier des hérésies dont on le chargeait. Or, comme plusieurs de ses écrits portent la date de son séjour à Tergou, il ne s'y est donc pas tenu coi, comme le dit Bayle.

(23) Voyez la Vie de Gomarus, parmi celles des Professeurs de Groningue, pag. 77.

eussent été les mêmes que ceux qui le contraignirent de s'en aller à Tergou.

(1) *Le synode de Dordrecht l'ayant déclaré indigne du professorat.*] Son historien exagère odieusement la circonstance, qu'on condamna Vorstius sans avoir égard à la prière qu'il avait faite d'être ouï * avant que d'être jugé. Il y a tant d'emportement, et tant d'injures dans cet endroit de son histoire, que je n'en veux pas salir mon papier. Je rapporte seulement ce qui n'est que narration, ou ce qui est tellement lié à la narration que si on le supprimait le reste ne serait que ténèbres. En tout cas si je rapporte des termes désobligeans, ce seront les moins grossiers. *Procurante Bogermanno effectum est ut Vorstius absens inauditique condemnatus et professoris titulo ac honore indignus declaratus sit ut cujus doctrina in ecclesiis et scholis reformatis nequaquam toleranda, sed cum detestatione penitus eliminanda atque extirpanda esset. Non obstante quod tam serio rogatu per litteras ambierit ut synodus ipsum audire, errorum ac hæeresum (quas clamabant) legitime ne liquidè ex verbo Dei convincere, et christianâ benivole rectora docere vellet. Cujus equidem judicii ac sententiæ damnatoriæ, quam nihil aliud quam crassa invidia conflavit, et Vorstii ad cætum istum epistolæ satis seriæ et proluxæ, si vel minimam adhuc honesti sanguinis guttam habent, sacrosancti scilicet concilii illius togatos patres æternum pudere debet. Maxime cum tam probas colloqui conditiones, itemque alia pro veritate adversus hæreticos præstanda offerret. Sed viri hujus linguam ac legitimam cum eo disputationem pejus isti lucifugæ formidabant, quam*

* G. Brandt, auteur de l'Histoire de la Réformation des Pays-Bas, dit aussi que Vorstius fut condamné sans être ouï. Mais l'auteur des Observations insérées dans la Bibliothèque française, XXX, est d'un autre avis. « Vorstius, dit-il, avait écrit au synode de Dordrecht que si les écrits qu'il avait publiés ne le justifiaient pas, il ne savait plus par quel moyen parvenir à cette fin. N'était-ce pas déclarer assez clairement qu'il n'avait rien à dire qu'il n'eût déjà dit : il avait donc été ouï. » Aujourd'hui du moins la publication de mémoires justificatifs ne constitue pas ce qu'on appelle l'audition d'un accusé.

fullo ululam. Voilà comment les amis de Vorstius tirèrent un sujet de gloire de ce qu'on n'avait pas voulu l'entendre ; ils prétendirent qu'on avait redouté la force de son esprit, la vigueur de son éloquence et le poids de ses raisons, et qu'en craignant de sortir vaincu de la dispute. Rapportons aussi ce que dit l'historien touchant la sentence des états de la province. « *Post hunc sæpius fulminis fragorem, alia Vorstius et immitior tempestas, quod necesse erat, excepit. Mox enim præmulgata Flaminum sententia in suffragium eunt senatus populi Belgarum, et de capite inæstimator Vorstii statuunt in hunc modum. Juxta sententiam veneranda synodi Dordracenæ Vorstius functionibus suis in academia Leydensi movetur, salariumque suum deinceps ibidem ei procedere vetatur. Præterea Hollandia et Westfrisia ei interdicitur, illaque intra septimanas excedere jubetur, et eam non redire sub pœnâ arbitraria illi, ut perturbatori publicæ pacis, irrogandâ. Scilicet quia dictum esset ejus in isto tractatu commorationem Reip. damnosum esse.* »

Quelques personnes m'ayant avisé qu'on jugeait que je devais rapporter les propres termes de la condamnation synodale de Vorstius, j'en mettrai ici une partie. « D'autant que c'a esté le plaisir des très illustres et puissants Estats Généraux d'enjoindre à ce synode par la bouche de leurs généraux et honorables députés, de déclarer sommairement ce qu'il pense de quel estat il fait de la théologie et doctrine laquelle est contenue en descripts de Conradus Vorstius docteur en la S. Theologie, et honorablement si elle peut estre enseignée salutairement avec fruit d'édification et profit es églises réformées, ou estre en pieté tolérée en icelles : Ce venerable synode après avoir en la crainte de Dieu bien et deuement considéré et examiné toutes choses, a déclaré unanimement et declare par ces présentes que ledict Conradus Vorstius, en ses derniers escripts nommément au traicté qu'il a

ieu et de ses propriétés, outre
 r'il defend les erreurs des cinq
 les des remonstrans lesquels
 été rejettés en ce synode, re-
 en partie en doute non
 ment un ou deux points de
 eligion chrestienne et refor-
 , mais aussi doute de plu-
 s et des principaux d'icelle ;
 me sont, pour exemple, les
 ans : celuy de la trinité des
 onnes (24) Et qu'en par-
 ussi il afferme et pose plusieurs
 es lesquelles sont totalement
 ametrallement contraires à la
 é que Dieu nous a relevée es
 ctes Escriptions, et aux confes-
 s de toutes les eglises refor-
 Davantage aussi qu'il
 ve et debilité par cy par là ,
 un très-grand danger, les
 cipaux et plus forts argumens,
 tant l'antiquité venerable que
 docteurs modernes de l'église
 rmée, ont justement tirés de la
 de de Dieu et employés pour es-
 ret maintenir la doctrine ortho-
 , et sur tout la deité éternelle
 nostre seigneur Jesus, sans en
 luire ny remettre aucuns autres
 a place, pour prouver plus puis-
 ment et arbouter la doctrine de
 e verité qu'il choque. Qu'il
 ice soigneusement et presse
 instamment et tant qu'il peut
 sophismes et vaines arguces
 lesquelles la verité est em-
 illée et enveloppée, sans tou-
 aucunement à la solution
 elles, ains les laissant toutes
 et en leur entier, pour les
 e plus aisément recevoir et fi-
 res esprits de ceux qui liront
 escripts, de sorte qu'il est ma-
 ste et évident qu'il s'est voulu
 ment fraier le chemin et ou-
 comme par sous terre une
 te pour instiler les impies et
 chantes heresies de Socin et
 autres ; et par ainsi de tromper
 eduire à bon escient, sous om-
 et apparence de faire enqueste
 echerche de la verité. Qu'en
 et pour neant il avoit jusqu'à
 ntenant tasché et s'estoit effor-
 le couvrir, encrouster et farder

» toutes ces opinions de diverses
 » sortes et ineptes distinctions, ex-
 » cuses frivoles, fuittes et eschappa-
 » toires miserables, frauduleuses et
 » trompeuses dissimulations et des-
 » guisemens. Et partant que non
 » seulement ceste sienne licence des-
 » bordée et desreiglée de disputer
 » et mettre en doute les principaux
 » poincts de la religion chrestienne,
 » et ceste façon et maniere ondoyan-
 » te, incertaine, douteuse, et obli-
 » que d'enseigner est très-perni-
 » cieuse à l'église, nullement du
 » monde seante ny convenable à cho-
 » ses si saintes et de si haulte lice,
 » et partant du tout indigne d'un
 » professeur qui se dit orthodoxe
 » (25) . . . Et declare le dict Conradus
 » Vorstius totalement indigne
 » et du nom de professeur ou doc-
 » teur es eglises reformées. Finale-
 » ment ceste assemblée synodale prie
 » serieusement et instamment les
 » très-illustres et très-puissans Estats
 » Généraux qu'il leur plaise de bonne
 » heure, par leur autorité, oster et
 » retrancher des eglises reformées ce
 » scandale et ceste pierre à laquelle
 » un chascun choppe et s'aheurte,
 » et de faire et procurer aussi en
 » sorte que les eglises de ces Pays-
 » Bas ne soyent plus entachées et
 » souillées de tels dogmes et de tel-
 » les heresies et blasphemes, suppri-
 » mants à ces fins, avec autant de
 » prudence et de prevoiance que
 » faire se pourra, les escripts dudict
 » Vorstius, et de ceux de son calibre
 » et de mesme farine (26). » Vorstius
 fit une réponse à ce jugement syno-
 dal : elle est assez bien tournée ; on
 la voit toute entière dans l'ouvragé
 que je cite (27).

(K) *Il se vit plus d'une fois en péril de mort.* Il y eut des gens qui se firent une affaire de découvrir où il logeait, afin de l'aller apprendre à ses ennemis. Il fallut qu'il changeât souvent de demeure, et qu'il tint une échelle toute prête aux fenêtres, en cas qu'on voulût enfoncer la porte ; et quelquefois cela ne le pouvait

(25) *Là même, pag. 589.*

(26) *Là même, pag. 590.*

(27) *Epistolæ ecclesiasticæ et theologicæ præstantium ac eruditorum Virorum, pag. 588 et seq., edit. 1684. C'est le même livre que je nomme simplement quelquefois Lettres des arminiens.*

pas rassurer, parce que des gens armés environnaient la maison, et par devant et par derrière. Cela faisait que plusieurs personnes n'osaient lui fournir un logement. Je ne garantis point la vérité de ces faits; je les donne tels que je les lis dans Gualthérus, dont voici les paroles : *Ut quietem et securitatem aliquam in isto suo latibulo speraret, tamen fieri non potuit quin singulis penè diebus et noctibus centenis mortibus enecaretur, cum turpissimi proditores (genus (*) hominum publico exitio receptum) jugem operam darent ut virum latitantem investigare, extrahere, in manus persecutorum tradere, et nefario indicii præmio exhilarari possent. Quoties istic domum mutasse, quoties noctes insomnes ex metu jamjam irruentium duxisse, quoties scalas fenestris foris applicatas ad subitum effugium habuisse putatis. Quoties in extremâ consternatione arbitramini constitutum fuisse, cum non rarè omnes eum domibus suis recipere negarent periculi timore? cum Thrasones martii et anticam et posticam cum sclopetis oneratis observarent ædium quibus tegi putaretur? In tantis angustiis biennium circiter assumpsit (28). C'était alors qu'il avait le plus grand sujet de souhaiter l'építaphe qu'un poète de ses amis suppose qu'il souhaita quelques années auparavant.*

*At vos posteritas tumulo hæc inscribite verba,
Posthuma fortunæ signa futura meæ.*

*Nulla reformata mihi pars dilectior unquam,
Nulla reformata pars minus æqua mihi (29).*

On peut faire une remarque considérable sur les mauvais effets du zèle de religion: c'est qu'il ôte les remords du crime, et met un homme hors d'état de recourir à la seule voie par ou l'on obtient le pardon de ses pé-

(*) Tacit.

(28) Gualtherus, de Vitâ et Obitu Conradi Vorstii, pag. N.

(29) Ces quatre vers sont la conclusion d'une épigramme de huit distiques, qu'on voit à la fin de l'Eloge de Vorstius dans le livre intitulé : Illustrium Hollandiæ et West-Frisiæ ordinum alma academia Leydensis, imprimé à Leyde l'an 1614. Les six vers précédens sont :

*Nunc fratrum in me versa cohors, et prodigæ
zeli*

Æmula civili prælia Marte gerit.

*Nec calamo stant bella virum : deprecatur ipsis
Victima, et insontis supplicium fidei.*

*Sed mediis erecta malis mens conscia recti,
Freta Deo, nulli succubat invidiæ.*

chés. On ne l'obtient que par le moyen de la repentance. Ce qu'ils voulaient battre Vorstius, le l'assassiner, le traîner dans un cachot, le couvrir d'injures, et ne faire une bonne action, et rendre un très-bon service à Dieu : ils n'ont donc garde d'être poussés par les remords à recourir à la clémence, ils mouraient donc impénitens. On devrait faire attention à ce qui précède lorsqu'on échauffe les esprits de la populace contre les délinquans errans.

(L) Et fervent dans l'oraison le panégyriste dit des merveilles de la patience que Vorstius témoignait au milieu des invectives qui le pleuvaient sur la tête. *Possem, autem ad singulas istas patientiæ vicissitudes seu proprietates viva voce proferre, maximè ad devorandam patientiâ nulli linguæ dicenda zelotarum, hostium insolentia, scommata, convicia, injurias quas à primâ vigore àq. furoris Corybantum in Belgii quatuor annis libenter et bono exitu et tunc stomacho concoxit, conscientiam et cœlestem veniam à devotis illis religiosorum capitibus, quàm à promiscua plebe, et quibusdam thrasonibus Martis pullos et Bellonæ festivo, Hercules, elogio ornati, lent, possem, inquam, hujusmodi et vera et admiranda exempla referre, nisi me tempus, etc.* Il ajoute qu'on le trouvait si humble sur ses genoux dans l'exercice de la prière. *Quàm multos esse eos qui per illum inter precandum humi abjectum, et in conclavi a seculum de improviso non semper serunt?* Il n'y a point de vieillesse dont on ne le représente revêtu : et il prétend qu'il fit une belle prière. Voyez non-seulement Gualthérus, mais aussi une lettre de l'auteur de l'oraison sur Vorstius (31) écrit à un de ses amis. Elle est parmi celles des autres à la page 684 de l'édition

(30) Gualtherus, de Vitâ et Obitu Vorstii, pag. N.

(31) Cette Oraison fut faite en 1614 par Jean Grævius. Voyez les Lettres à la page 684.

[M] Il avait publié plusieurs livres.]
 en ai déjà marqué deux, dont l'un
 : un recueil de diverses thèses de
 Éologie, et l'autre le fameux et perni-
 :ux *Traité de Deo, seu Disputationes*
de Naturâ et Attributis Dei,
verso tempore Steinfurti publicè
Bitæ (32). Avant qu'il publiât ce-
 l-ci, on avait vu son *Idea seu bre-*
Synopsis totius sacræ Theologiæ;
 : livre de prière, en allemand; ses
 : *disputes de Causis deserendi romani*
capatûs; son *Index Errorum Eccle-*
æ romanæ, subjecto cuique capiti
exidoto; son *Traité allemand des*
Exulgentes; sa *Tessaradecas Anti-*
istoriana, seu Responsio ad librum
Annis Pistorii de quatuordecim
articulis in Religione controversis;
 : *Apologie pro Ecclesiis orthodoxis*
contra jesuitas; et ses *Antapodixes*
tribus primis Fidei articulis, sive
patravix Demonstrationes tres qui-
bus totidem jesuiticæ apodixes à B,
adversus Apologiam emissæ con-
stantur. On vit paraître, l'an 1610,
 : *Anti-Bellarminus contractus, seu*
vis Refutatio quatuor tomorum Bel-
mini. Ses autres écrits furent faits
 : puis qu'il se fut transporté en Hol-
 : de, et concernent les disputes
 : miniennes, ou plutôt son *traité de*
 : o. Il s'éleva contre lui un essaim
 : plumes qu'il repoussa le mieux
 : il put pendant quelque temps;
 : mais enfin il fallut céder au nombre
 : à la lassitude de répéter les mê-
 : es choses. Ses plus ardens enne-
 : s furent les Frisons, comme Bo-
 : rman, ministre de Leewarden, et
 : Brand Lubbert, professeur en théo-
 : gie à Franeker. Il écrivit contre ce
 : nier, *Catalogus errorum Sibrandi;*
 : *arænesis ad Sibrandum;* et *Scholia*
 : *aricaca ad Commentarios Sibrandi.*
 : ne parle point de l'*Exegesis apo-*
 : *getica pro Tractatu de eodem,* qu'il
 : blia l'an 1611, ni de son *Prodro-*
 : *mus adversus criminationes quorun-*
 : *dam fratrum, ni du Plenius Respon-*
 : *son ad easdem illas Criminationes;*
 : mais je dirai quelque chose de sa
 : dispute avec Piscator. Elle comprend,
 : *Parasceve ad amicam Collationem*
 : *Joanne Piscatore, super notis*
 : *jus ad loca quædam ex illius Trac-*
 : *tu de Deo et Exegesi apologeticâ*
 : *idem excerpta;* 2°. *amica Collatio*
 : (32) Imprimé à Steinfurt l'an 1610.

cum eodem Piscatore; 3°. *amica Du-*
plicatio unâ cum appendice sive Pa-
ralipomenis ad tripartitam respon-
sionem apologeticam Piscatoris; 4°. *Examen Tractatûs Piscatoris de divi-*
nâ prædestinatione. Il ne répondit
 rien à Sopingius, ministre frison, ni
 à Brokérus, ministre dans la Nort-
 Hollande; mais il en usa autrement
 envers un Anglais nommé Matthieu
 Sladus, qui s'était rué sur lui avec
 une terrible furie. Il lui fit une ré-
 ponse qui fut imprimée à Tergou
 l'an 1615. Ce Sladus était recteur de
 l'école d'Amsterdam, et voulut pren-
 dre la plume en faveur du roi son
 maître, qui avait demandé aux états
 que l'on chassât Vorstius. On ne peut
 pas écrire d'une manière plus em-
 portée, si ce n'est qu'on veuille dire
 qu'un autre sujet de ce prince écri-
 vit encore avec plus d'emportement
 contre Vorstius: je parle de George
 Eglisemmius, médecin écossais, qui
 demeurait à la Haye, et qui publia
Crisis et Hypocrisis Vorstiani res-
ponsi, où il l'accusa devant les États
 juridiquement d'athéisme, de paga-
 nisme, de judaïsme, de turcisme,
 d'hérésie, de schisme et d'ignorance
 (33). Il lui envoya divers cartels
 de défi, pour l'obliger à comparaître.
 et à se défendre; et s'adressant aux
 États, il leur dit qu'il demande et
 qu'il attend un examen de rigueur,
 et qu'il faut que Vorstius ou que
 ses accusateurs soient châtiés (34).
 C'était venir au fait: il n'y a rien de
 plus juste qu'une telle alternative;
 et néanmoins il n'y a rien de plus
 rare que de voir les calomniateurs,
 en matière d'hérésie ou d'impiété,
 recevoir la peine qui leur est due.
 On croit qu'il suffit d'absoudre les
 innocens; et au lieu de faire souffrir
 à l'accusateur la peine du talion, on
 le remercie quelquefois de son grand
 zèle, ou bien l'on se contente de
 l'avertir qu'il ne faut pas aller si vite.
 Quoi qu'il en soit, le médecin pre-
 nait bien la chose, mais il était as-

(33) Voyez le *Pacificatorium Belgii dissecti,* pag. 72.

(34) Super his aliisque ita Ordines affatur. *Rigidi-*
ssimum examen rursus expeto et expecto. Aut
enim Vorstius à me aliisque penè omnibus
athæismi accusatus plectendus est, aut accusato-
res tum pœnam temerè litigantium, tum calum-
niatorum multam passuri, aut perenni dedecore
afficiendi. Voyez le même livre, pag. 73.

suré qu'il ne risquait rien, quelque absurde et contradictoire que fût son accusation : les menaces que le roi Jacques avait fait faire à la république des Provinces-Unies, si elles soutenaient Vorstius, ôtaient toute crainte aux accusateurs. Il ne faut donc pas s'étonner que Vorstius ait laissé tomber les défis de l'Écossais, homme qu'il pouvait d'ailleurs abîmer en trois mots. Il n'avait qu'à lui dire, *Vous m'accusez d'athéisme ; or selon vous ma doctrine est judaïque, mahométane et hérétique ; et il est clair comme le jour que les juifs, les mahométans et les hérétiques ne sont point athées : donc par les propres termes de votre accusation, je suis innocent à l'égard de l'athéisme ; et si vous gagnez votre procès à l'égard de l'hérésie, je devrais être cassé aux gages ; mais par la loi du talion vous devriez souffrir la mort.* L'Écossais se serait moqué de cette attaque, et sans avoir honte de ses calomnies, fier de son impunité, il eût joui d'un plein triomphe, pourvu seulement qu'on eût convaincu d'hérésie son adversaire. Il y a quelques œuvres posthumes de Vorstius, des Commentaires sur l'Écriture, etc. Voyez la Bibliothèque des Antitrinitaires (35).

(N) *On n'avait pas tort de le soupçonner d'un grand penchant vers le socinianisme.* Les sociniens lui offrirent une profession en théologie l'an 1601, et lui députèrent Jérôme Moscorovius pour traiter de cette affaire (36). Ce n'est pas une preuve convaincante de son socinianisme, j'en conviens, et l'on peut voir son apologie là-dessus, dans une lettre qu'il écrivit à Uytenbogard (37). Mais que dira-t-on contre Sandius, qui assure (38) qu'ayant douté quelque temps s'il placerait Vorstius parmi les auteurs unitaires, il n'a plus hésité après avoir vu la confession que Vorstius signa de sa main au lit

de mort? *In quâ, dit il, haud obscure prodit quæ ejus de Deo ac Christo Domino fuerit sententia.* Il ajoute que Vorstius faisant imprimer le Traité de Faustus Socin *de Auctoritate sacre Scripturæ*, y joignit une préface de sa façon, et il lui donne le livre qui a pour titre *Compendiolum Doctrinæ Socinianorum*, que Cloppembourg a réfuté, et attribué à Ostorodus et Voidovins. De toutes ces preuves, il n'y a que la confession de foi, écrite et signée au lit de mort, qui ait de la force.

Un écrit de cette nature, il faut l'avouer, confirme très-puissamment les soupçons que l'on avait formés contre lui depuis tant d'années; mais cela n'empêche pas qu'on ne puisse conjecturer que les traverses et les disgrâces qu'il souffrit achevèrent ce qu'un génie trop curieux et trop novateur avait commencé. Je veux dire que peut-être il devint bon socinien, à force de se voir accusé de cette hérésie, et maltraité pour ce sujet; et qu'il se serait guéri de ses fantaisies particulières, s'il eût trouvé dans l'église réformée un repos glorieux. Il n'y a rien qui indispose davantage contre l'orthodoxie, que d'en être persécuté. Je crois même qu'il arrive assez souvent, en matière d'hérésie, ce qui n'est que trop ordinaire par rapport à l'amitié et à la fidélité. On enseigne aux gens à être infidèles, si on les soupçonne de l'être déjà (39). Un mari jaloux et soupçonneux mal à propos s'attire souvent le déshonneur qu'il eût prévenu par une conduite sans ombre. Voilà donc ce que gagnent quelquefois certains criards, qui ne peuvent voir qu'on leur propose des difficultés, ou qu'on s'éloigne de la tradition; qui ne peuvent, dis-je, voir cela sans former de mauvais soupçons contre leur prochain, et ainsi le rendre suspect à toute la terre: ils sont cause qu'il devient ce qu'il n'était pas. Plusieurs causes produisent ce changement : or il serait beaucoup plus utile et moins scandaleux de n'en venir point à la racine. Cependant il y a des occasions où l'on rend beaucoup de service à la

(35) Pag. 98, 99. Voyez aussi la remarque (P) de l'article Socin (Fauste), tom. XIII, pag. 371.

(36) Sandius, in Biblioth. Antitrinitar., pag. 98, dit que les frères polonais résolurent, l'an 1600, in synodo Lublinensi, vocare Vorstium ad gymnasium Luclavicianum regendum.

(37) C'est la DCXXIII^e. dans l'édition in-fol. des Lettres des arminiens, pag. 927.

(38) Biblioth. Antitrinitar., pag. 98.

(39) *Fidelem si putaveris facies. Nam ubi fallere docuerunt dum timent falli, et alii peccandi suspicando fecerunt. Seneca, epist. III.*

se, en criant contre les personnes respectées : c'est lorsqu'elles se proposent de pervertir tout sous le faux usage d'ami, et à la faveur d'une telle réputation. Qu'on a de la peine à trouver de bonnes règles ! car la même conduite est quelquefois pernicieuse, et quelquefois avantageuse. (O) Il fit un grand tort au parti arminien.] On crut avoir fait un coup de partie en obtenant que Vorstius succédât à Arminius dans la profession de Leyde, et il se trouva que rien ne fut plus avantageux aux adversaires des remontrants. Vorstius donnait tant de prise, par sa nouvelle manière de dogmatiser sur les attributs de Dieu, et il fut si aisé de relever contre lui les soupçons puerils, qu'on n'eut pas beaucoup de peine à le rendre odieux. Après quoi il fut très-facile à des gens qui ne manquaient ni de zèle, ni de langue, de plume, de faire tomber sur le parti arminien toute la haine que l'on avait excitée contre le nouveau professeur. On n'avait qu'à représenter l'empressement des amis d'Arminius pour faire venir à Leyde ce personnage. C'est ainsi que la providence de Dieu se plaît tous les jours à confondre la prudence humaine. Ce qu'on l'on travaille le plus ardemment, comme au sujet le plus solide de nos espérances, est la plupart du temps ce qui nous ruine. Il faut bien remarquer que quand les amis d'Arminius jetèrent la vue sur le professeur de Steinfurt, ils le croyaient tout-à-fait pur de l'hérésie socinienne (40) ; mais était-il aisé d'en convaincre les gens prévenus, ou d'empêcher que ces mêmes gens ne persuadassent le contraire ? Je trouve très-vraisemblable ce que j'ai ouï dire plus d'une fois, qu'Arminius et ses docteurs de son opinion eussent rendu un très-grand service à leur cause s'ils avaient gardé un profond silence. Leurs cinq articles sont de nature à s'insinuer d'eux-mêmes : il aurait arrivé, dit-on, au calvinisme, la même chose qu'au luthéranisme se serait trouvé insensiblement arminien, si on eût laissé faire la nature. L'ancienne église n'était point

du sentiment de saint Augustin. Ce père fut cause qu'elle embrassa la doctrine qu'on nomme aujourd'hui le calvinisme ; mais elle revint insensiblement au premier état. Si l'on voit la doctrine de la prédestination avec ses suites fortement soutenue dans le parti réformé, c'est à cause que les disputes y ont causé deux factions, et un schisme qui subsiste encore. L'église anglicane, qui s'est considérée comme un corps à part et détaché de celui où ce schisme s'est formé, n'a point été préoccupée du zèle ardent que la dispute avait fait naître dans l'esprit des contre-remontrants : ainsi elle a coulé peu à peu vers des hypothèses mitigées, et bien différentes du calvinisme. La même chose serait arrivée en Hollande si Arminius n'eût point formé de parti. Voilà ce que j'ai ouï dire plusieurs fois à des gens de tête. Je n'examine point s'ils ont raison.

Je dirai seulement qu'on aurait grand tort de prétendre que les disputes de l'arminianisme n'ont pas excité beaucoup de désordres parmi les théologiens anglais ; car il y a eu des temps où ceux qui étaient suspects de favoriser cette secte ont souffert persécution (41). M. Des-Maizeaux (42) m'a communiqué sur cela plusieurs faits curieux, qu'il a tirés de quelques livres anglais. On pourra les voir un jour dans le Supplément de ce Dictionnaire. Il ne faut donc pas qu'on se figure que l'église anglicane ait été exempte de contestations sur les matières de la grâce : elle y a eu sa bonne part, et même avant le synode de Dordrecht ; mais il faut pourtant avouer deux choses, l'une qu'avant ce temps-là il était beaucoup plus libre aux théologiens anglais qu'à ceux des autres pays de ne pas suivre l'hypothèse de Calvin sur la prédestination, sur l'extinction du franc arbitre ; l'autre, que depuis le rétablissement de l'épiscopat sous Charles II les disputes sur ces points-là n'ont pas fait beaucoup de bruit dans la Grande-Bretagne ; on ne s'y est pas fort querellé

(41) Voyez, tom. VI, pag. 524, la remarque (D) de l'article FORBES (Guillaume).

(42) Dont il est parlé, tom. XII, pag. 459, article RAMUS, remarque (O), à la fin, et dans ce volume, pag. 426, article VINGT, citat. (21).

(40) Cela paraît par la lettre qu'Uyttenbogard écrivit le 24 de juin 1611. Voyez la CLXIV^e. Lettre des arminiens, dans l'édition de 1684.

sur ce chapitre ; et c'est à la faveur de ce calme que l'hypothèse d'Arminius s'est accrue et répandue. Ceux qui l'ont goûtée n'ont point harcelé les autres , et ils les ont disposés, par cette modération , à n'avoir pas tant de zèle pour le synode de Dordrecht. Voici une citation qui confirmera la première de ces deux remarques , et qui nous apprendra ce qui fut dit à Oxford, un jour solennel, en présence d'une nombreuse assemblée , par un professeur en théologie : *Quæ sit in Angliâ Calvinî authoritas , dicam. Anno 1608 , mense julio , in publicis comitiis , ut vocant , quæ quotannis semel in florentissimi istius regni academiis , quibus nescio an in toto terrarum orbe possint esse antiquiores , et collegiorum numero , amplitudine , et structuræ magnificentia præstantiores , habentur , ac tum solennis in omnibus facultatibus promotio celebratur , quæ res ibi maxime visu digna est : Oxoniæ , doctor Olandus , theologus , et promotor tum designatus , hoc de Calvino judicium testimoniumque ex altâ cathedrâ , in mille hominum præsentia , proferebat : Calvinus vir fuit doctus , sed non scripsit in omnibus catholicè : item paulò post : Calvinî sententia de Deo peccati authore neque defendi , neque excusari potest : quia ille apertè catholicorum nudam permissionem deridet : et efficacis Dei voluntatis cum peccato concursum introducit (43).*

(P) *Les députés d'Angleterre au synode de Dordrecht furent les principaux promoteurs de la proscription de Vorstius.*] Voici quelques particularités sur ce sujet-là. Le bruit s'étant répandu que ce professeur serait sommé de comparaître à ce synode , l'un des députés d'Angleterre écrivit tout aussitôt à l'ambassadeur que le roi Jacques avait à la Haye , et l'exhorta puissamment à se servir de son crédit auprès du prince d'Orange , et auprès du comte Guillaume , pour faire que cette procédure ne retardât point la proscription de Vorstius. Il lui suggéra l'expédient dont il fallait se servir , ce fut de conseiller à ces deux princes de ne

souffrir pas que le synode s'en dans aucune discussion avec le logien , ou le reçût à donner explications et des éclaircissemens sa doctrine. Cela eût fait perdre de temps. Le député anglais se que la compagnie déclare qu'ils ceux qui la composent ont lu l'ouvrage de Vorstius , et l'ont condamné qu'il ne reste plus à l'auteur à rétracter ses sentimens , et qu'il demande pardon à Dieu et à l'église assemblée en ce lieu. Le conseil du député d'Angleterre tenait ceci , qu'au cas que Vorstius se rétractât , et demandât un pardon , on le reconnût pour frère ; qu'autrement la compagnie devait de le châtier comme elle voit. Ce député souhaite qu'elle le bien excommunier Vorstius publiquement , et il recommande ces choses à l'ambassadeur Jacques. Je ne représente qu'à faitement le contenu de la lettre ; c'est pourquoi je joins ici les mêmes du livre qui me sert de texte. *Spargitur hic rumor de Vorstio citando , et Festus Hommius l'après-midi me dit , se en de Vorstius fuisse loquutum. Sicitatur , tamen principem Arausionensem et Gulielmum gratiâ nobis in ejus opus erit ; alioqui non minquam remonstrantes , synodum non moveret. Spero te , vir illustris , hoc consilium daturum ; si tempus petat tradendi apologeticam elucidationem de duris loquendis in ipsius libro de Deo , rationibus convinci suorumque mentorum confutatione , quod fieri non poterit , ne synodus rebus cum illo loquatur : sed dicat , omnes , qui sunt in synodo , legisse ipsius librum , ac munus invenisse , quæ proximè ad idem accedunt , et sine dubitatione reformatam valdè offensionem rerum , quas quæstionem vocat , non esse solutionem : itaque se omnino cupere illas retractet et palinodiam Deumque veniam roget , et eam Dei ibi congregatam , cui scandalum dederat. Si hoc factum nostrum fecimus : sin minus idem hominem pro libitu castigare eum aliis in exemplum]*

(43) Petrus Cudseminius , de desperatâ Calvinî causa , pag. 125 , 126.

o excommunicari. Harum aliarum rerum curam tibi potissimum attinuit, ut ritè dirigantur (44). Le président du synode ayant déclaré aux députés d'Angleterre qu'ils trouvaient bon que Vorstius fût invité à comparaître dans l'assemblée, et quelle était sur cela l'intention de sa majesté britannique, ils répondirent qu'il fallait consulter l'ambassadeur, et qu'il leur semblerait qu'on trouverait fort mauvais que ne personne fût condamnée sans avoir été ouïe; ils ajoutèrent qu'ils éviteraient les longueurs, il ne fallait point souffrir que Vorstius se démentît, ou qu'il expliquât ses propositions blasphématoires : qu'il ne lui fallait répondre que par oui, ou non, sur la demande s'il était prêt d'abjurer (45). Voyons ce qu'ils firent quand on recueillit les suffrages pour le jugement de Vorstius. Ils le déclarèrent indigne du nom et de la charge de professeur orthodoxe, et ils déclarèrent que son livre *de Deo* fût brûlé, et ils lurent le décret par lequel cet ouvrage-là avait été condamné à cette peine en Angleterre. *Quæ non modò ipsum Vorstium orthodoxi professoris munere ac non indignum judicare, sed etiam adradere, ne hujusmodi ejus libri in liopolis prostare permittantur : quæ rogare, ut in exemplum, sancti, Dei causâ, zeli testimonium, Vorstii de Deo tractatus summi magistratûs jussu, aut synodi decreto eadem munito, palam solenne flammis absumatur : simul hujusmodi infamis holocausti munimen, à Britannis coram synodo authenticum, procancellarii abrigiensis sigillo munitum, demum XXI septembris CIO IO XI. s. vi, etiam serenissimi regis noscitur præeunte, publicè flammis absumptus : ejusdemque decreti Cantabrigiæ exemplar inter synodi acta*

G. Balcanquallus epist. ad Dudleium Carleton. C'est la CCCXLII^e. parmi les Epistolæ asticæ et theologicæ, imprimées à Amsterdam, folio, l'an 1684, pag. 560.

Non permittendum Vorstio, ut vel defendat explicitè blasphemias suas sententias, sed ostendendum ipsi per ita vel non; rogandumque ut tunc sit heterodoxias abjurare. Idem, ad epist. CCCXLVII, ubi supra, pag. 566.

relatum (46). On voit par-là et par bien d'autres endroits les correspondances continuelles du synode et de la cour. Les arminiens ont bien crié contre cette sympathie des empires, le civil et l'ecclésiastique, et contre cette concorde de la royauté et du sacerdoce, sur laquelle, disent-ils souvent, on ferait un aussi gros livre que celui de M. de Marca. (47). Mais que veulent-ils que l'on fasse? telle est la condition des choses humaines, que sans le concours des deux puissances on ne peut presque jamais réussir dans de semblables affaires (48). Cela fait du bien à la bonne cause en certains pays, et du mal en d'autres. Patience!

(46) Balcanquallus, epist. ad D. Carleton. CCCL Epistolar. theol. et eccles., pag. 575, col. 2.

(47) M. de Marca a fait un livre de *Concordiâ Imperii et Sacerdotii*.

(48) *Alterius sic altera poscit opem res et conjurat amice.*

Horat., de Arte poët., vs. 410.

VORSTIUS, (GUILLAUME-HENRI) fils du précédent, fut ministre des arminiens à Warmond dans la Hollande. Il composa quelques livres qui ont été imprimés (a) (A). M. Chevreau le cite sur une matière curieuse (b).

(a) Ex Biblioth. Antitrinit., pag. 143.

(b) Au tome II du Chevréana, pag. 106 de l'édition de Hollande.

(A) Il composa quelques livres qui ont été imprimés.] Voici ce que l'on en dit dans la Bibliothèque des Auteurs antitrinitaires. *Disceptatio de verbo vel sermone Dei, cujus creberima fit mentio apud paraphrastas Chaldaeos, Jonathan, Onkelos, et Thargum Hierosolymitanum. Irenopoli, apud hæredes Jacobi Laringhii, 1643, in-8°. Idem Belgicè, a. 1649, in-4°. Transtulit et notis illustravit Maimonidis constitutiones de Fundamentis Legis. Editæ eæ sunt Amstel., apud Blavios, a. 1638, in-4°. Item Chronologiam sacram profanam. Rab. David Ganz. et Pirke seu capitula R. Elieser. Editæ hæc sunt Lugd. Bat. 1644, in-4°. (1). Je crois que l'ou-*

(1) Biblioth. Antitrin., pag. 143.

vrage intitulé *Bilibra veritatis*, qui a été imprimé l'an 1700, est de notre Guillaume-Henri Vorstius. On le lui donne dans le journal de Leipsic (2), et l'on observe qu'il a été déjà réfuté par M. l'évêque de Bath, et plus expressément encore par M. Edzard, professeur à Hambourg. Voyez la remarque (A) de l'article RITTANGÉLIUS, et les Nouvelles de M. Bernard (3).

(2) *Mense decembr. 1700, pag. 542.*

(3) *Mois d'août 1699, pag. 214; et mois de septembre 1699, pag. 359. Voyez le Journal de Trévoux, mars 1702, pag. 33, édition de Trévoux, où il est dit que la 1^{re} lettre de M. Nye est contre le Bilibra de Guillaume Vorstius.*

VOSSIUS. Les savans hommes qui ont porté ce nom-là me fournissent une si ample matière, que je ne puis lui donner la forme, à cause du peu de feuilles qui me restent. Je la renvoie donc à une autre fois, avec le mémoire qui m'a été communiqué, contenant la réfutation de ce qu'on a dit contre Isaac Vossius, dans le Dictionnaire de Moréri *.

* Gérard-Jean, Denys et Isaac Vossius ont chacun un article dans *Chauspié*. Il est question de quelques autres personnes du même nom dans les remarques.

URCEUS (ANTOINE CODRUS), l'un des plus doctes et des plus malheureux personnages du XV^e. siècle, était Italien (A). Il fut si touché de la perte de ses manuscrits, que non-seulement il proféra des blasphèmes execrables, mais aussi qu'il se retira comme un sauvage dans les forêts, et que la société humaine lui devint insupportable (B). On dit qu'à l'heure de la mort il reconnut son péché, et qu'il implora dévotement la miséricorde de Dieu (C). Quelques-uns disent qu'il fut tué par des assassins (D). Ses Oeuvres, imprimées à Bâle l'an

1540 contiennent des haras des lettres et des poésies y voit sa vie, composée par thélemi Blanchinus, de Bou Il avait douté que l'âme l'homme fût immortelle (E).

Il mourut à Bologne, à desoixante et dix ans, si nous croyons Léandre Albert (a) y fut enterré au cloître de *Salvatore*, au tombeau qu'il fait préparer avec cette épitaphe, *Codrus eram, à-dire, j'étais Codrus*. Or qu'il naquit l'an 1446 (F) faut conclure qu'il mourut 1516.

* Il y a quatre éditions de ses Oeuvres. Bologne, 1502, in-folio; Venise, 1515, in-folio; Paris, 1515: celle que cite la quatrième et dernière.

(a) Leand. Albert. *Descriz. d'Ital. m. 364 verso.*

(b) *Voyez la rem. (A).*

(A) *Il était Italien.*] De Ra s'il en faut croire Piérius Val (1); mais Gesner (2), citant Bami de Bologne, le fait naître 1446 à Herbéria, petit bourg ritoire de Reggio à sept milles dène.

(B) *Il proféra des blasphèmes execrables..... il se retira... et la humaine lui devint insupportable.* Voici comment il perdit ce qu'il avait préparé pour l'impression. Il était à Forli, et avait un appartement au palais. Sa chambre était si étroite, qu'il avait besoin d'une chandelle en plein jour. Étant sorti sans chandelle, il arriva qu'elle mit ses papiers, et que sa bibliothèque fut bientôt réduite en cendres. Quand il sut cette mauvaise nouvelle, il courut comme un furieux vers la porte, et s'arrêtant à la porte de sa chambre, il s'écria, Jésus-Christ! si grand crime ai-je fait; que vous, sectateurs, ai-je jamais offensé? vous me traitiez si cruellement. Écoutez bien ce que je vais dire.

(1) *Je citerai ses paroles dans la rem.*

(2) Gesner, in *Biblioth., folio 55 verso.*

de bon que je parle , et de sens
 is. Si par hazard je m'adresse à
 as à l'article de la mort ne m'écou-
 point ; car j'ai résolu de passer
 les enfers toute mon éternité *.
Quodnam ego tantum socius conce-
Christe, quem ego tuorum unquam
si, ut ita inexpiabili in me odio
maccheris ? Audi ea (pergebat ad
modum conversus simulachrum)
Tibi mentis compos et ex animo
am. Si fortè cum ad ultimum vitæ
mem pervenero supplex accedam ad
opem oratum, neve audias neve
er tuos accipias, oro, cum infer-
diis in æternum vitam agere de-
vi (3). Ceux qui entendaient ces
blasphèmes tâchèrent de le consoler,
mais ils n'y gagnèrent rien ; il quitta
ville, et s'enfonça dans la solitude
d'une forêt. Adeo insuper ira et in-
gnatio hominem oppresserat, ut
tra portam urbis egressus, amentia
nos non antè imposuerit, quàm in
atum sese nemus protipuisse, in-
atque cum molestia ibi totos dies
insegisset (4).

(C) On dit... qu'il implora dévotement la miséricorde de Dieu.] L'auteur que je cite nous va fournir la scène de notre Urcéus. *Ultimè tantum aliquando appropinquante hominem miser ille oculis ac manibus ad cælum sublatis ? Qui cælum incolis clamavit) fer, quæso, opem peccatori, noli me, qui tuum in sinum refugio supplicem rejicere. Si unquam peccantem hominem voti reum habiti, sic mihi extrema oranti dextera ab alto porrigas oro (5). Après avoir dit ces paroles, il vit un homme de haute taille, tenant une torche à chaque main, et tremblant par tout le corps. Étonné de cette vue, sauta du lit, et demanda à ce personnage, que faites-vous là à une*

Leclerc trouve ces blasphèmes si horribles qu'il croit que Bayle aurait dû les supprimer ou les couvrir par des témoins irrécusables. Il ne dit que Nicéron, auquel il renvoie, adopte le fait sans rapporter les paroles. Nicéron, qui a écrit un article à Antoine Urcéus Codrus, dans le tome IV de ses *Mémoires*, trouve avec raison l'article de Bayle incomplet et inexact. Une *Vie de Codrus*, mise à contribution par Nicéron, fait partie des *Mémoires littéraires* (de Saint-Hyacinthe, 1716, in-12. Voyez aussi, à la fin du tome I, un article sur Urcéus Codrus.

(6) Spizelius, in felice Litterato, pag. 12. Il est Barthol. Bononiensis, in Vita Codri.

(7) Idem, Spizelius, ibidem, pag. 13.

(8) Idem, ibidem.

heure si indue, et le somma de ne lui point faire de mal. *Ad hunc modum se animamque suam Deo commendans, quendam conspexit ingentis staturæ virum, capite raso, barbâ ad terram usque promissâ, ardentibus oculis, faces utrdque gestantem manu, ac toto corpore tremebundum, quo viso in hæc à pavorè dictata verba erupit: Quisnam tu es, qui solus furiali habitu eâ noctis parte, quâ mortales somno premuntur, deambulas ? noli ad me qui DEI amicus sum infestus accedere, effare quid quæras, quò ire pergas ? Hæc cum dixisset, è strato prosiluit, quasi illum in se irruentem vitaturus (6). Mon auteur nous laisse là ; il ignore si Urcéus périt en cette rencontre (7) : ce qui me fait soupçonner que non plus que moi, il n'avait pas sous les yeux l'ouvrage de Barthélemi de Bologne, mais qu'il en citait les morceaux que d'autres en avaient cités ; car il n'y a point d'apparence que l'historien de notre Codrus laisse son lecteur dans l'incertitude sur les suites de cet accident. Quoi qu'il en soit, Spizélius, par un principe de charité, juge favorablement de l'état de l'âme de ce docte personnage, en considérant sa dernière exhortation à ses disciples. Il la rapporte ; elle est d'un homme craignant Dieu, et persuadé des vanités de la terre.*

(D) Quelques-uns disent qu'il fut tué par des assassins.] Piérius Valerianus, qui ne l'a pas oublié dans son Catalogue des Savaus infortunés, en parle ainsi : *Codrus autem Urcæus Ravenas multæ, varicæque doctrinæ vir, eruditissimis plerisque scriptis, quæ nunc edita sunt, omnibus innotuit. Is quoque sanguinariè peremptus est mortè, ab adversæ factionis latronibus foedissimè trucidatus (8).*

(E) Il avait douté que l'âme de l'homme fût immortelle.] Ses amis lui ayant un jour demandé ce qu'il pensait là-dessus, il leur répondit qu'il ne savait ce qu'il deviendrait après la mort, etsi l'âme se conserve

(6) Spizelius, in felice Litterato, pag. 13.

(7) Utrum extremum hoc evaserit periculum, et post tantam tempestatem in perpetuæ felicitatis portum sit delatus, dicere non habemus. *Id.*, ibid., pag. 14.

(8) Pierius Valerianus, de Litteratorum Infelicitate, lib. I, pag. 21, 22.

ou non après cette vie. Mais à l'égard des doctrines que l'on débite touchant les enfers, il ne parlait pas en doutant; il affirmait que c'étaient des contes de vieille inventés pour faire peur. Spizélius est encore celui qui m'apprend cette particularité, *Cum ejusdem*, dit-il (g), *de animæ mortalitate opinionis pestilens sidus olim infelicem illum Codrum Urceum (cujus tragœdiam suprâ memoravimus) afflâsset, parùm abfuit quin et ipse in atheismi voraginem fuerit præcipitatus. Rogantibus enim amicis, quid de immortalitate animæ sentiret? nescire se respondebat, quid post mortem de se futurum esset, viveretne animus, sive anima, an interiret unâ cum corpore, quæque de inferis homines prædicarent, anilia quædam terriculamenta esse dicebat, hinc ipsi amarissimo epigrammate post fata etiam fuit exprobratum, quòd non rectè de Christo, inferis, animarumque immortalitate sentiendo, latentis atheismi sui haud obscura documenta dedisset.*

(g) Spizelius, in felice Litterato, p. 174, 175. Il cite Barth. Bononiens., in *Codri Urcei Vita*.

URGULANIA, dame romaine, favorite de l'impératrice Livie. La part qu'elle eut à la faveur la rendit extrêmement insolente, de sorte qu'elle refusa d'aller au sénat pour y rendre témoignage (a) : il fallut que le préteur allât chez elle pour l'interroger, et qu'on eût plus de déférence pour elle que pour les vestales (A), qui étaient obligées de comparaître en personne au barreau, quand elles rendaient témoignage. Le grand crédit et la fierté d'Urgulania n'empêchèrent pas Lucius Pison de l'appeler en justice l'an 769 de Rome, pour la contraindre de lui payer une dette. Elle refusa de comparaître, et se retira chez l'empereur. Mais Pison ne désistant pas pour toutes

les plaintes que faisait qu'on perdait le respect qui était dû, ni pour toutes les montrances de ses parens Tibère n'ayant voulu se mêler de ce procès qu'en promettant sa mère de solliciter les juges en faveur d'Urgulania, la conclusion fut que Livie fit compter la somme que Pison demandait. Urgulania vivait encore l'an 770, lorsque le préteur Plautius Silvanus, son petit-fils, fut accusé d'avoir tué son épouse; car nous lisons dans Tacite (b) que, n'ayant aucune apparence qu'il fût coupable, il évitât la condamnation. Urgulania lui fit tenir un page dont il ne put se servir de sorte qu'il se fit ouvrir les veines.

(b) *Ibidem*, lib. IV, cap. XXII.

(A) On eut plus de déférence pour elle que pour les vestales.] Cf. Tacite. *Urgulaniæ potentia adeo civitati erat, ut testis in causa quiddam quæ apud senatum tractaretur, venire dedignaretur; missus prætor qui domi interrogaret, virginibus vestales in foro et judicio dari, quotiens testimonium dicere vetus mos fuerit* (1). M. du Boulay cru sans raison qu'Urgulania était vestale. Ce fut, dit-il, une nouveauté tout-à-fait nouvelle quand la vestale Urgulania dédaigna de comparaître dans le sénat pour porter témoignage dans une affaire qui s'y traitait, que la cour fut obligée d'envoyer le préteur pour l'interroger à la maison. Ainsi en parle Cornel. Tacit., *Ann.* II, dont les paroles méritent bien d'être rapportées (2). Il rapporte ensuite le passage que j'ai cité : s'il l'avait lu avec attention, il aurait pu conclure qu'Urgulania n'était point vestale; l'aurait, dis-je, pu connaître qu'il avait besoin de consulter l'autre passage de Tacite, qui la représente

(a) Tacit. *Annal.*, lib. II, cap. XXXIV.

(1) Tacit., *Annal.*, lib. II, cap. XXXIV.

(2) Du Boulay, *Trésor des Antiquités romaines*, pag. 316.

aïeule d'un préteur romain, accusé d'avoir tué sa seconde femme. Cela supposerait une vieillesse digne d'être remarquée par l'historien (car une vestale ne pouvait se marier tout au plus tôt qu'à l'âge de trente-sept ans), et ne s'accorderait guère avec ce que M. du Boulaï remarque, *que peu de vestales se mariaient après leurs trente ans de service, et encore très-mauvais succès* (3). Une faveur d'autant de crédit qu'Urgulania, qui se serait mariée après avoir été vestale, aurait été un très-grand exemple de bonheur. Je croirais volontiers que cet écrivain n'a vu le passage de Tacite que dans les Commentaires de Tiraqueau sur *Alexander ab Alexandro* (4), où étant détaché du fil de la narration, il peut faire croire qu'Urgulania était vestale.

(3) Là même, p. 308.

(4) In Hb. V Genial. Dier., cap. XII, pag. 209, edit. Lugd. Batavor., 1673. Au lieu de Cornelius Tacitus, on y a mis Cornelius Celsus.

URGULANILLA, petite-fille de la précédente (A), fut mariée à l'empereur Claude avant qu'il fût empereur (a). Il en eut deux enfans (B), et il la répudia à cause qu'elle s'était diffamée par ses impudicités, et à cause de quelques soupçons d'homicide (b).

(a) Sueton., in Claudio, cap. XXVI.

(b) Ob libidinum probra et homicidii suspicionem. Idem, ibid.

(A) *Petite-fille de la précédente.*] C'est le sentiment de Reinésius, l'un des hommes du monde qui avait le mieux étudié ce qui regarde les familles romaines. Il dit qu'Urgulania, favorite de Livie, fut femme de Marc Plautius, fils d'Aulus Plautius, qui était tribun du peuple l'an de Rome 698. Que Marc Plautius Silvanus, fils de ce Marc Plautius et d'Urgulania, fut consul l'an 752, et honoré des ornemens du triomphe, l'an 762. Que Plautius Silvanus, fils de ce consul, fut préteur de Rome l'an 777. Que ce préteur avait une sœur, qui est notre Urgulanilla, et deux frères : savoir, Publius Plautius Pulcher, et Titus Plautius Silvanus Ælianus, qui

fut consul l'an de Rome 799, et puis encore sous Vespasien (1). Il reste une fort longue inscription (2) qui contient les charges et les actions de ce Titus Plautius, et nommément le consulat sous Vespasien. Cependant Lipse (3) a eu l'imprudence d'appliquer cette inscription à ce Plautius Silvanus qui se tua l'an de Rome 777, et qui était petit-fils d'Urgulania. Notez que dans mon édition de Lipse (4) il y a *Urgulania* au texte de l'historien, et *Virgulania* au commentaire, et que le commentateur remarque que le surnom *Virgulanus* a appartenu à la famille Plautia, ce qu'il prouve par une inscription et par Suétone, qui nomme, dit-il, Plautia Virgulanilla l'une des femmes de l'empereur Claude. Je trouve Urgulanus dans tous les auteurs qui rapportent l'inscription; d'où vient donc que Lipse l'allègue pour prouver son *Virgulanus*? Je crois pouvoir dire que les imprimeurs sont très-innocens de cette faute, et que Lipse, ne se souvenant pas bien du mot *Urgulania*, crut que Tacite avait dit *Virgulania*. Il suivit donc uniformément sa première erreur. Il aurait mieux fait de ne pas écrire de mémoire les noms propres, mais l'original sous les yeux. Si nous avions toujours la prudence, nous autres auteurs, de nous défier de la mémoire, et de ne nous fier qu'à une vue attentive, il y aurait plus d'exactitude dans nos écrits.

Notre Urgulanilla fut peut-être ainsi nommée parce que c'est un diminutif du nom d'Urgulania, son aïeule.

(B) *Il en eut deux enfans.*] Un fils et une fille. Le fils s'appelait Drusus, et mourut avant l'âge de puberté, et d'un accident assez étrange. Il jetait en l'air une poire, et faisait en sorte qu'en retombant elle rencontrât sa bouche; elle y tomba et l'étrangla. Il avait été en effet fiancé avec une fille de Séjan, et néanmoins on divulgua que Séjan l'avait fait mourir (5). Tant il est vrai qu'on se plaît à im-

(1) Reinésius, epist. XXVII ad Rupertum, pag. 106.

(2) Vous la trouverez dans Glandorp., Onom., pag. 683; et dans M. Rijck in Tacitum, p. 440.

(3) Lips. in Tacitum, Annal., lib. IV, pag. m. 200.

(4) C'est celle de Genève, 1619, in-8°.

(5) Sueton., in Claudio, cap. XXVII.

puter aux favoris cent fois plus de crimes qu'ils n'en commettent. Suétone a rejeté cette impertinente accusation (6). Claudia, fille de Claude et d'Urgulanilla, naquit avant que cinq mois se fussent passés depuis le divorce de sa mère. L'ex-mari la reconnut au commencement, mais peu après il se ravisa, et la fit exposer toute nue à la porte de la mère. Il prétendit que Boter, son affranchi, était le vrai père de cet enfant. M. Chevreau n'a pas bien compris ces paroles de Suétone, *quamvis ante quintum mensem divortii natam*, il a cru qu'elles veulent dire, *quoiqu'elle fût née cinq mois avant leur divorce* (7). Il semble vouloir critiquer ce qu'a dit Reinésius, que *Plautie Urgulanille* fut la première femme de Claude (8) : mais il n'y a rien là que l'on puisse critiquer; car il n'y eut que des fiançailles entre Claude et Lépida et Médullina. C'est M. Chevreau que l'on pourrait censurer de ce qu'il n'observe pas la distinction de Suétone. Il donne six femmes à Claude; mais Suétone ne lui donne que quatre femmes et deux fiancées, *quatuor uxores et duas sponas* (9).

(6) *Quod magis miror fuisse qui traderent fraude à Sejano necatum. Idem, ibidem.*

(7) Chevreau, *Histoire du Monde*, tom. II, p. 170, édition de Hollande, 1687, et pag. 202, 203, édition de Hollande, 1698.

(8) Reinésius, *epist. XXVII ad Rupertum*, pag. 109.

(9) Sueton., in *Claudio*, cap. XXVI.

URRACA, fille et héritière d'Alfonse VI, roi de Léon et de Castille, épousa en premières nocces Raymond de Bourgogne, dont elle devint veuve l'an 1100 (a). Elle épousa ensuite don Alfonse, roi d'Aragon et de Navarre, l'an 1106 (b). Ce mariage fut cause de la réunion de presque tous les royaumes chrétiens d'Espagne sur une seule tête; car après la mort (c) de don Alfonse VI, roi de Léon, de Cas-

tille et de Tolède, etc., ces royaumes tombèrent entre les mains de don Alfonse, roi d'Aragon et de Navarre : ils y tombèrent, dis-je, en vertu de son mariage avec Urraca. Les seigneurs de Castille n'avaient pas été contents qu'il l'eût épousée; c'est pourquoi il n'alla point recueillir la succession de sa femme sans se faire accompagner par de bonnes troupes qui pussent en cas de besoin mettre à la raison les Castillans (d). Les préparatifs de son voyage et d'autres soins encore retardèrent la prise de possession, mais en attendant il augmenta l'éclat et la pompe de sa cour, et ferma les yeux sur la conduite d'Urraca qui l'exposait à la honte (A). Il alla avec elle en Castille, et ne trouva point de résistance (e) : néanmoins il agit en homme qui savait se précautionner contre tout événement (B); et il fut bientôt obligé de remédier aux mauvais effets de l'ambition de sa femme, qui voulut perdre un grand seigneur pour le punir d'avoir donné à son époux le titre de roi de Castille (f). Elle se déborda de telle sorte, qu'il fut contraint de l'enfermer dans la *forteresse du Castellar*; mais elle trouva enfin les moyens de s'évader, et se retira en Castille, et travailla à faire rompre son mariage. L'archevêque de Tolède et quelques autres prélats l'appuyèrent dans ce dessein, et en furent bien punis par le roi. Les grands seigneurs et les états de

(a) Mayerne Turquet, *Hist. d'Espagne*, liv. VIII, pag. m. 331.

(b) Mariana, de *Rebus Hisp.*, lib. X, cap. VII, pag. m. 418.

(c) *Arrivée l'an 1108.*

(d) Mariana, de *Rebus Hisp.*, lib. X, cap. VIII, pag. 419.

(e) Mayerne, *Hist. d'Espagne*, liv. IX, pag. 335.

(f) *Voyez la rem. (B).*

le s'opposèrent à ce divorce, employant les voies respectueuses, ils ramenèrent Urraca au roi son époux, qui reçut en grâce ; mais comme continua en ses mœurs déshonnêtes, et oublia de plus en plus son honneur et celui de sa maison, il la fit enfin conduire à Léon, et la chassa pour jamais de sa compagnie (g). Ce fut alors que les partisans de cette reine appliquèrent le plus fortement à faire dissoudre son mariage. Elle alléguait non-seulement, comme on fait toujours en de telles rencontres, qu'elle avait été mariée contre son gré, mais qu'elle était trop proche parente de don Alfonse pour n'en avoir pu l'épouser légitimement. On eut recours au pape, qui commit à cette affaire don Diego Gelmirio, évêque de Compostelle (i). La conclusion fut que l'on rompit ce mariage. Il y a des historiens qui louent Alfonse de ce qu'ayant renvoyé Urraca, il renonça en même temps à l'autorité sur le royaume de Castille ; mais ils se contredisent visiblement (C), puisqu'ils narrent plusieurs choses qui font contre qu'il retint autant qu'il eut cette autorité. Il donnait des batailles pour s'y maintenir, et il fallut le contraindre à restituer les places qu'il détenait (k), et même que les Castillans firent élire pour leur roi, en 1122, Alfonse Raymond de Bourgo-

gne, fils d'Urraca et de son premier mari. Ils se portèrent à cette élection quand ils virent que cette reine ne discontinuait point de s'abandonner aux galanteries les plus scandaleuses, ni de permettre que son mignon gouvernât d'une manière tyrannique (m). Son propre fils fut contraint de lui déclarer la guerre, et de l'assiéger dans le château de Léon : elle ne se tira d'affaire qu'en promettant de renoncer à ses royaumes et de se réduire à une vie privée, moyennant une pension convenable à sa dignité (n). On ne sait pas bien l'année qu'elle mourut : quelques-uns disent que ce fut environ l'an 1125 (o), en accouchant d'un bâtard ; d'autres disent que sa mort fut le châtiment d'un sacrilège (D). Elle avait une sœur qui pouvait lui disputer la primauté en déréglemens impudiques (E), et qui fut cause de beaucoup de maux dans le Portugal. Je m'étonne qu'on n'ait pas cessé depuis ce temps-là de faire porter aux infantes de Castille le nom d'Urraca, et je ne m'étonne point de ce que firent les ambassadeurs de France qui allèrent prendre une des filles de don Alfonse IX, qu'il avait promise à leur maître. Ils choisirent la moins belle, parce qu'elle s'appelait Blanche, et que l'autre portait le nom d'Urraca, qu'ils ne pouvaient souffrir

(g) Tiré de Mayerne Turquet, Hist. d'Espagne, liv. IX, pag. 340.

(h) Là même.

(i) Là même, pag. 341.

(k) Voyez la rem. (C).

(D) Mayerne Turquet, Hist. d'Espagne, liv. IX, pag. 342.

(m) Là même, lib. IX, pag. 342.

(n) Là même, pag. 344.

(o) Septimo decimo circiter anno à morte patris. Mariana, de Rebus Hispaniæ, lib. X, cap. VIII, pag. 425 ; mais au chap. XIV, pag. 433, il assure qu'elle mourut l'an 1126.

(p). Ils le regardaient sans doute comme flétri et de très-mauvaise odeur depuis la mauvaise vie de la reine qui fait le sujet de cet article.

(p) La Mothe le Vayer, lettre XXXIII, pag. 265 du X^e. tome. Il cite Ant. Herrera, tom. II, l. 15, c. 16. Voyez les Pensées diverses sur les Comètes, num. 32.

(A) *Il augmenta l'éclat et la pompe de sa cour, et ferma les yeux sur la conduite d'Urraca, qui l'exposait à la honte.*] Ces deux choses étaient une suite naturelle de l'héritage qui était échu à cette princesse. Deux ou trois royaumes que son père lui laissait valaient bien la peine de cacher le ressentiment de sa mauvaise conduite. Les paroles de Mariana signifient clairement que les impudicités d'Urraca se débordaient à grands flots. *Præterea varia Aragonii regni negotia distinebant (Alfonsum) ne novam et amplissimam cerneret hæreditatem. Cuncta tamen ad novi imperii decorem composita, dilatae voluptates dissimulatæ reginæ libidines : quæ non sine sugillatione majestatis nimium in levitatem atque turpitudinem incubuerat* (1).

(B) *Il agit en homme qui savait se précautionner contre tout événement.*] « Dès qu'il eut le pied en Castille, il » commença à penser à ce qui pour- » roit advenir si sa femme venoit à » mourir sans enfans de luy, partant » mit es principales places et villes » fortes de ce royaume des gouver- » neurs et capitaines de ses pays de » Navarre et d'Arragon, afin que s'il » estoit besoing de quitter ces royaumes de Castille, Leon, Toledé et » leurs dependances, il peust tenir » quelque bride à ces peuples, et » s'en dessaisir avec son honneur et » avantage : ce qui estrangea aucu- » nement les seigneurs castillans. Il » cognoissoit aussi sa femme D. Urraca, superbe, ingrate, legere et » assez peu honneste de sa personne; » partant, comme bien advisé, il se » munissoit pour tous evenemens » que le temps pouvoit amener. Ceste » femme, sur legere occasion, con- » ceut une haine tres-maligne contre

» le comte D. Pierre Ansures, sei- » gneur de Vailledolit, qui l'avoit » nourrie, et luy avoit gardé ses es- » tats apres la mort du roy son pe- » re, seulement pour ce qu'ès let- » tres qu'il avoit escrites au roy son » mary et à elle, les advertissans » qu'ils vinsent prendre possession » de leur heritage, il avoit intitulé » son mary roy de Castille. Pour ce- » la elle entreprit de luy oster sa » terre de Vailledolit et autres biens; » mais le roy le restablit en iceux in- » continent; et à fin qu'il fust plus » asseuré contre la rage de ceste fe- » melle, il l'envoya en Arragon avec » D. Elo, sa femme, leur donnant » en gouvernement le jeune comte » d'Urgel, son neveu (2). »

(C) *Il y a des historiens qui louent Alfonso de ce qu'ayant renvoyé Urraca, il renonça en même temps... mais ils se contredisent visiblement.*] Les branches de cette contradiction se touchent dans l'histoire de Mayerne. « Don Alfonso, dit-il (3), chassa » Urraca de sa compagnie à jamais. » Ce nonobstant il retint plusieurs » places fortes en Castille, sans se » soucier beaucoup au surplus du » gouvernement ou administration » de ce royaume. Haut pour certain » fut le courage de ce roy, et mon- » tra bien qu'il faisoit plus d'estat » de la vertu et de son honneur que » des biens mondains, se desaisissant » de si amples jurisdictions que cel- » les de Castille et Leon, Toledé et » autres que luy avoit apporté D. Urraca. » Cet historien commence dès la même page à raconter le ressentiment de don Alfonso contre ceux qui avaient remis à Urraca les villes et les forteresses qu'il avait dans la Castille. Ce ressentiment est l'une des causes, dans le même historien, qui engagèrent Alfonso à faire la guerre aux Castillans. Citons les paroles de Mayerne; nous y verrons comme une autre cause de la guerre l'impudicité d'Urraca : « De » là en avant D. Urraca ne fit chose » qui vallust : car reprenant son pre- » mier desseing du divorce, elle l'ob- » tint par l'autorité du pape Paschal

(1) Mariana, de Rebus Hispaniæ, lib. X, cap. VIII, pag. m. 419.

(2) Mayerne Turquet, Histoire d'Espagne, liv. IX, pag. 336.

(3) Là même, pag. 340.

..... Ainsi se voyant sans bride, ny retenue en ses appetits, se desborda estrangement en eux. Elle eut familiere et deshoneste conversation avec le comte Gomes de Candespina, qui avoit tresfois pretendu d'estre son mary, et d'iceluy engendra, et accoura à la desrobée d'un fils, nommé este cause D. Fernand Hurtado, le Desrobé, duquel aucuns disent estre descendue la maison des Hurtados, illustre famille en Espagne. Quoy qu'aucuns veulent doubter de cecy, il est certain que le comte D. Gomes, en bref temps, eut l'entier gouvernement du royaume, et disposa des affaires d'iceluy, tant de la guerre que de la paix, selon son plaisir et volonté, usant de la roine de mesme privauté que s'il eust esté son mary; et néanmoins un autre chevalier, nommé D. Pedro de Lara..... s'inclinant aussi en la bonne grace de la roine, et fut en peu de temps de plus agreables et favorisez ministres, dont le comte D. Gomes estoit fort jaloux. La vie dissoluë et deshonneste de D. Urraca estoit tellement cogneuë de tous et par tout, que le roy D. Alfonse, meublé de desdain, tant à cause de ce, que aussi pour le divorce sus menacé, se resolut d'entrer en Castille avec grande armée, mettant feu et à l'espée tout ce qu'il rencontra, irrité tant contre l'impudicité de la roine que contre la rebelleté des Castellans, qui obéissent à icelle, ausquels il gardoit le dent de laict, d'autant qu'ils avoient rendu les places par eux baillees en garde. Contre lesquels se mirent aux champs les deux seigneurs de la roine, D. Gomes et D. Pedro, avec les forces de Castille et Leon, et ayant rencontré l'armée royale, composée de Navarrois et Arragonois, vinrent aux mains pres de Candespina, non très loing de Sepulveda. D. Pedro, qui conduisoit l'avant-garde, des premiers chargé (4), » et fut fuite promptement, et se refugia à Burgos, où estoit la roine, et nouvelle de la rouverte, qu'il

n'avoit pas eu le loisir de voir (5). Don Gomès, l'autre galant, fut tué au champ de bataille. Le victorieux Alfonse pénétra jusqu'en Galice, faisant cruel degast et massacre par où son armée passoit (6). Il remporta une seconde victoire entre les villes de Léon et d'Astorga, et contraignit Alfonse Raymond, fils d'Urraca, de se sauver en Portugal. Cette reine ayant été déposée, le roi son fils pensa au recouvrement des forteresses de Castille que son beau pere le roi D. Alfonse de Navarre luy detenoit (7). Il leva une grande armée. Don Alfonse en fit autant, et desia entroit en Castille, quand les prelatz des deux royaumes, prevoyant les grands malheurs qui adviendroient si ces deux grands princes s'attachoient une fois par guerre, se mirent à pourchasser la paix et concorde entre eux, et firent tant qu'ils persuaderent au nouveau roi de Castille de venir par requeste vers le roy de Navarre et d'Arragon pour obtenir ses villes et chasteaux (8) : il obtint, par ce moyen, une partie de ses demandes; mais Alfonse ne voulut point lui restituer les terres situées entre Villorado et Calaoarra, ni les provinces de Guipuscoa et Alava, etc. Il prétendit qu'elles devaient être réunies à la Navarre, et qu'elles avaient été usurpées par don Alfonse VI, roi de Castille.

Un historien qui narre toutes ces choses a-t-il bonne grâce d'assurer que l'époux d'Urraca ne voulut point retenir le patrimoine de la femme qu'il répudiait? Ne se réfute-t-on pas soi-même quand on écrit de la sorte? Voici une erreur semblable. Un historien que je cite blâme don Alfonse d'avoir fait divorce avec Urraca, « et, par ce moyen, d'avoir » perdu la jouissance de trois royaumes. Car bien que l'histoire d'Espagne le loue de ce qu'il préféra » son honneur à de grands états, je » trouve néanmoins que si d'un côté » cette action peut passer pour » généreuse, de l'autre, on la peut » dire très-imprudente et peu poli-

(5) Là même.

(6) Là même.

(7) Là même, pag. 344.

(8) Là même, pag. 345.

» tique, comme celle de Louis VII, l'Espagne : *Pudicitiam sanè*
 » roi de France, qui vécut du même *haud satis honestè habuit.*
 » temps ; lequel, pour avoir répudié *nix arce ex partu extincta*
 » sa femme Éléonore, laissa les se- *æternum Hispaniæ dedecus*
 » mences d'une guerre éternelle dans *gione affirmant, cùm thesau-*
 » son royaume (9). » Cette comparai- *dori expilasset, quos aufe-*
 son entre don Alphonse et Louis VII *erat, in ipso templi limine*
 ne vaut rien ; car ce roi de France se *caribus, manifestâ numini*
 dessaisit pleinement des états de son *expirasse* (14).

(E) Elle avait une sœur qui
 lui disputer la primauté en
 mens impudiques.] Elle
 Thérèse, et était fille du
 roi don Alphonse VI, qui
 en mariage à un seigneur
 pour reconnaître les services
 avait reçus dans ses guerres
 les Maures. Ce seigneur
 Henri de Lorraine, selon
 écrivains, ou Henri de Bour-
 selon quelques autres. Ce
 putent ensuite s'il était issu
 de Bourgogne, ou des
 Bourgogne. Les uns soutiennent
 qu'il était fils de Henri, duc
 de Bourgogne, et petit-fils de
 France, 1^{er} du nom, duc
 de Bourgogne, et qu'ainsi il était
 du sang royal de France
 disent (16) qu'il était fils
 de Bourgogne, et frère de
 l'empereur Henri II. Quoi qu'il en soit,
 ce seigneur se rendit si cher
 à don Alphonse VI, roi
 de Castille, en lui faisant épouser
 Thérèse, qu'il
 donna les terres de Portugal
 qu'il avait conquises sur les
 Maures, avec le
 titre de comte héréditaire
 et ses successeurs légitimes
 de ce mariage, et en
 échange promette d'ajouter à
 ses conquêtes
 celles de là en avant
 qu'il conquerrait
 sur les Maures, avec
 le même titre
 héréditaire.
 Thérèse
 mourut l'an 1112, et

(D) Quelques-uns disent qu'elle
 mourut en accouchant d'un bâtard ;
 d'autres disent que sa mort fut le
 châtiment d'un sacrilège.] Elle « fai-
 » soit sa demeure en l'église de
 » saint Vincent, assez étroitement
 » gardée : toutesfois on dit qu'estant
 » un jour allée au temple de saint
 » Isidore de Leon, pour prendre les
 » thresors que son pere et son ayeul
 » avaient donnez à ce lieu, ainsi
 » comme elle emportoit la proye,
 » estant preste à sortir, et ayant un
 » pied hors et l'autre dedans la
 » porte, elle creva par le milieu,
 » punition deuë aussi bien aux adul-
 » teres qu'elle avait commis, et
 » meurtres qui s'en estoient ensui-
 » vis, au dommage et deshonneur
 » des maisons royales et de tout
 » l'estat chrestien d'Espagne, qu'au
 » sacrilège. Autres disent qu'elle
 » mourut au chateau de Saldagne,
 » en accouchant d'un enfant desrobé
 » (13). » Mariana rapporte ces deux
 opinions, et convient que cette
 reine sera l'éternel opprobre de

(9) Campion, Hommes illustres, tom. I, pag. 129, 130, édition de Rouen, 1657.

(10) Voyez, tom. IX, pag. 390, la remarque (A) de l'article Louis VII.

(11) Mariana, de Rebus Hisp., lib. X, cap. VIII, pag. 421.

(12) Savoir qu'Alphonse Raimond, fils d'Urraca, avait été couronné à Compostelle.

(13) Mayerne Turquet, Histoire d'Espagne, liv. IX, pag. 347. Le sieur de Campion, Hommes illustres, pag. 136, 137, copie cela presque mot à mot.

(14) Mariana, de Rebus Hisp. VIII, pag. 423.

(15) Voyez le père Anselme, Maison royale, pag. 454, 483, sous (34), (35).

(16) Voyez Louis Gollut, Mémoires de la Franche-Comté, pag.

(17) Mayerne Turquet, Histoire d'Espagne, liv. VIII, pag. 322.

un fils et deux filles (18).
maria tout après. à
Paes de Transamara (19),
 demeuré quelque temps
 elle le quitta par desor-
 ppetit, ou autre damnable
 (20), et épousa don Fer-
 ez de Transamara, propre
 celui qu'elle quittait. Don
 ainsi délaissé comme fai-
 envy avec la comtesse sa
 qui pourroit être plus in-
 d'eux deux, épousa la
 ice d'icelle, et sœur de D.
 Henriques, nommée D.
 Henriques. Ces beaux
 faisoient entre chrestiens,
 aison naissante de Portu-
 . . . Pour ces excès, étant
 blé le jeune comte Alfonse
 s, et en outre se voyant
 , et reculé de tout credit et
 d'autant que l'adultere et
 x D. Fernand s'intituloit
 e Portugal à cause de sa
 se mit en armes contre lui
 . . . le poursuivant comme
 et adultere incestueux, et
 es armes d'une part et d'au-
 ehurter pres Guymaranes,
 D. Alfonse vaincu, pour
 op hasté de combattre. . . .
 depuis réparé et rassemblé
 ces, fut donnée une seconde
 où l'heur de D. Alfonse
 eur: car l'armée de D. Fer-
 neura vaincue et mise à vau-
 e, luy prisonnier avec la
 mere, qui furent mis en
 sseuree prison: Tel
 eurent les deux peu honnes-
 , filles du roi D. Alfonse VI,
 lubricité, et presque en
 mps (22). Thérèse fut traitée
 ment par le comte Alfonse
 s son fils. « Elle eut moyen
 re entendre ses travaux au
 Alfonse Raymond de Cas-
 on neveu, et le fit prier de

» prendre sa cause en main, et la
 » delivrer de la dure prison où elle
 » estoit detenuë: en recompense de
 » quoy elle lui offrit de le faire son
 » heritier de sa comté de Portugal.
 » Le roi D. Alfonse, desireux de re-
 » joindre ceste piece à son domaine,
 » vint en personne, à main armée,
 » pour delivrer cette femme, ne se
 » souvenant point que le comte luy
 » avoit assisté en la guerre qu'il avoit
 » eue contre D. Urraca sa mere,
 » reine de Castille et Leon (23); mais
 » il » fut vaincu et blessé au pied.
 » Après qu'il fut guéri il rentra en
 Portugal, et mit le siège devant la
 ville de Guimaranes, où le comte
 Alfonse Henriques s'était enfermé.
 « Ce siège fut fort long, et s'il atta-
 » qua bien de son côté, l'autre ne
 » se défendit pas mal du sien; de
 » sorte qu'il leur ennuyait fort à
 » tous deux, quand Égas Nuges
 » sortit de la ville avec un sauf-con-
 » duit, et vint proposer la paix,
 » qui fut conclue à condition que le
 » comte de Portugal viendrait dans
 » son royaume lui prêter le ser-
 » ment de fidélité comme à son
 » souverain. Ainsi le roi ramena son
 » armée à Tolède sans se souvenir
 » des intérêts de sa tante, pour qui
 » il avait fait cette entreprise, soit
 » que sa mauvaise vie lui fît hor-
 » reur, ou que sa seule ambition l'y
 » eût engagé (24). »

Ceci pourrait être le sujet de quan-
 tité de réflexions: je n'en ferai néan-
 moins qu'un petit nombre. Voici la
 première:

I. La plupart des écrivains qui
 font des vies ne choisissent que des
 personnes illustres: et si quelques-
 uns mêlent ensemble les bons et
 les méchans, c'est à cause qu'ils ven-
 lent donner l'histoire entière de tout
 un ordre de personnes. Je ne sache
 point que l'on se soit avisé de faire
 un ouvrage qui ne contienne que la
 vie des grands criminels. Nous ne
 manquons pas d'éloges de femmes
 illustres, les bibliothèques en four-
 millent; mais pour ce qui est du
 recueil particulier des femmes qui
 ont été le déshonneur de leur sexe
 et de leur pays, je doute qu'il ait en-

ême, liv. IX, pag. 339.

ême.

eur de Campion, Hommes illustres,
 . 134, exprime cela de cette manière,
 nond Paes) ne la satisfaisant pas à sa
 tte folle et impudique femme le quitta
 r son frère Fernando Paës de Trans-

erne Turquet, Histoire d'Espagne.
 r. 339.

ême, pag. 343.

(23) Là même, pag. 347.

(24) Campion, Hommes illustres, pag. 135,
 136.

core paru. C'est pourtant une matière assez féconde pour mériter les veilles d'un écrivain. Elle pourrait être traitée selon le goût de Plutarque ; je veux dire que comme ce fameux auteur a choisi les plus illustres romains et les plus illustres grecs, pour les mettre en parallèle, l'on pourrait aussi comparer ensemble les reines et les princesses de différentes nations. J'ai parlé (25) du parallèle que les Anglais firent entre la reine d'Écosse Marie Stuart et la reine Jeanne de Naples. On en pourrait faire un grand nombre de semblables. Notre Urraca pourrait être comparée avec l'héritière de Valois, femme d'Henri IV ; mais le meilleur parallèle à son égard serait de la comparer à sa sœur Thérèse. Elles furent toutes deux très-impudiques, toutes deux cause de la tyrannie que leurs galans exercèrent, et de mille hostilités civiles et étrangères qui en naquirent ; toutes deux dégradées et empoisonnées par leurs propres fils, etc.

II. Ceci confirme ce que l'on a dit ci-dessus touchant les désordres à quoi les états qui n'ont point admis la loi salique sont exposés, et touchant les suites très-pernicieuses du tempéramment lascif d'une souveraine (26). Urraca ne souffrait point patiemment que ses sujets reconnussent l'autorité de son mari : elle avait des galans au vu et au su de tout le monde : il fallut qu'il réprimât cette licence ; il ne le put faire sans donner lieu aux factions d'état ; cela produisit la guerre : les Castellans, dégoutés de lui et du galant de leur Urraca, se tournèrent vers le soleil levant ; ils excitèrent le fils à chasser du trône sa propre mère, et il seconda volontiers leur inclination. Cela montre combien il importe à une reine de se garantir pour le moins des impuretés qui éclatent ; car si elle se met au-dessus de la honte, il n'y aura rien qui la puisse retenir. Elle placera indignement son amour ; elle choisira, non pas le mérite, mais la santé et la beauté d'un jeune étourdi qui abusera de

son crédit, et qui fournira des textes de guerre civile. Il deviendra si insolent qu'il maltraitera sa femme, et qu'il faudra qu'elle l'assassine (27). Elle ne conçoit pas qu'il faut marcher droit sur ses enfans, lorsqu'une femme prématurée ou recueillie avec les soins peut élever sur le trône un bon prince, c'est une chaîne de crimes et de combustions.

III. Ce qui aggrave les défauts d'Urraca est non-seulement qu'elle n'avait aucun soin de sa réputation, mais aussi qu'elle était femme d'un roi illustre. Il s'appelait *el Batallador*, le Batailleur (28), parce qu'il s'était livré à vingt-neuf batailles rangées, toutes victorieuses, excepté deux fois. Le roi d'Aragon et de Navarre, le plus puissant d'Urraca, et ainsi la condition était égale à celle de la reine. Néanmoins il n'évitait pas le déshonneur conjugal. Telle fut la vraie vertu de détourner le crime (29).

IV. Enfin, je remarque qu'Alfonse Raymond, roi de Castille, qui avait détrôné sa mère et qui la tenait en prison, ne voulut pas de faire la guerre pour la comtesse de Portugal, Alfonse Henriques, son fils, à la même manière. Ce prince promettait au roi de Castille de déclarer son héritier à l'exclusion de son fils. *Doloris illa impatiens, non solum Castellæ regem, sed septimum, ut propinquæ, captivæ matri opem ferat, ras obtestatur adversus infortunium conatus. Navatæ operæ non Portugaliæ principatum Alfonso filio, pro eo acceperat abdicato. Annuit ille sive dominandi corruptus, sive calamitatem miseratus : exercitu conflato in Portugaliæ irruit* (30). Il n'en fallut pas

(25) Tom. XI, pag. 12, remarque (K) de l'article NAPLES (Jeanne I, reine de).

(26) Voyez, tom. XI, pag. 22, remarque (G) de l'article NAPLES (Jeanne II, reine de).

(27) Voyez la remarque (X) de l'article ЗАВЕТЪ, tom. VI, pag. 136.

(28) Gollut, Mémoires de la France, pag. 341.

(29) Voyez, tom. III, pag. 210, de l'article BAUTRU (Guillaume).

(30) Mariana, de Rebus Hispan., VIII, pag. 433.

pour le résoudre à se jeter à l'armée dans le Portugal; et il est très-vraisemblable qu'il alléguait d'autres prétextes les intérêts de l'État, dépouillée et opprimée par les dévotisés; car où sont les hommes qui aient honte de condamner l'erreur ce qu'ils font eux-mêmes? Alfonso Henriques se pouvait bien défendre par un argument *communem*, et se servit d'une réponse semblable à celle que l'on suppose que les femmes de Lamech firent à Adam (31).

On voit que M. Lequien de la Neufville ne dit rien de positif sur les motifs de cette Thérèse. Il ne tient à lui qu'on ne la prenne pour une femme innocente sur le chapitre de la chasteté; car ces termes *valet, elle ne songea qu'à mourir plus tôt, et ne s'occupait que de sa mort* (32), signifient aucune galanterie. La suite d'une femme peut être fort opposée à la sainteté, sans qu'elle entraîne les désordres de l'amour. Il est positif qu'Alfonse, roi de Castille, *se mit en campagne*. . . . , *prétexte de délivrer cette princesse* (33). Il se range du parti de ceux qui ont dit qu'elle n'était point mariée (34), et il dit que Théodore de Bèze *prouve évidemment* que son époux était arrière-petit-fils de Robert le dévot, roi de France. Le père Anselme, qui embrasse la même opinion, renvoie au livre de Théodore Godefroi fit imprimer en 1624, sur l'origine des rois de Portugal. Je n'ai point cette édition; mais si elle ne contient pas de plus fortes preuves que celle de l'an 1612 que je viens d'examiner, j'ose bien dire que ce savant historiographe ne prouve point évidemment ce dogme scholastique.

) Voyez l'article LAMECH, tom. IX, page 100, remarque (E).

) Lequien de la Neufville, Histoire générale de Portugal, tom. I, pag. 84, édition de Paris, 1724.

) Lequien de la Neufville, Histoire générale de Portugal, tom. I, pag. 81.

) La même, pag. 71.

) La même, pag. 70.

URSIN (a) (ZACHARIE), l'un des plus célèbres théologiens qui

) Ce nom a été traduit de l'allemand Urs, qui était le nom de sa famille, et qui signifie Ours.

aient vécu dans le parti réformé, au XVI^e. siècle, naquit à Breslau, capitale de la Silésie, le 18 de juillet (b) 1534. Il avait déjà fait des progrès considérables pour son âge, lorsqu'il fut envoyé à Wittemberg, l'an 1550 (A). Il y étudia pendant sept ans; et comme il n'était pas fils d'un homme riche, il fut secouru par des libéralités publiques et particulières, et il eut aussi recours au préceptorat. Il s'appliqua si fortement à l'étude, qu'il acquit à Wittemberg une grande connaissance tant de la poésie (B) et des langues, que de la philosophie et de la théologie. Mélanchthon, qui était l'ornement de cette université, conçut une estime et une amitié particulière pour lui. Ursin l'accompagna en 1557, à la conférence de Worms, d'où il alla à Genève, et puis à Paris, où il s'arrêta quelque temps afin d'y apprendre le français et de se perfectionner dans l'hébreu sous le docte Jean Mercérus. A peine eut-il rejoint Mélanchthon à Wittemberg, qu'il reçut des lettres des magistrats de Breslau, au mois de septembre 1558, par lesquelles ils lui offraient le rectorat de leur école. Il accepta, et le remplit si dignement qu'il y eût été continué autant qu'il aurait voulu, sans la persécution que les ministres lui suscitèrent, dès qu'ils eurent aperçu qu'il n'était pas tout-à-fait bon luthérien. En effet, lorsqu'il expliqua le livre de Mélanchthon de *Examine ordinandorum ad*

(b) Fréherus met le 29 juin, quoiqu'il suive le même auteur que moi. Bucholcer met aussi le 29 juin.

ministerium, il mania de telle sorte la matière de *Coena Domini*, qu'il donna lieu aux démagogues (c'est ainsi que l'auteur de sa Vie parle (c)) de le traiter de *Sacramentaire*. Il s'en justifia par un écrit qui contenait ses sentimens sur le baptême et sur la cène; mais comme cela ne ramenait point la paix, Ursin, qui n'aimait pas ces sortes de guerres, aima mieux quitter la partie. Il obtint un congé honorable des magistrats; et, ne pouvant plus se retirer auprès de son cher maître Mélanchthon, qui était mort depuis peu au mois d'avril 1560, il s'en alla à Zurich, où Martyr, Bullinger, Simler, Gesner, et quelques autres grands hommes avaient beaucoup d'amitié pour lui. Il fut bientôt tiré de là par l'académie d'Heidelberg, qui avait besoin d'un habile homme. Il arriva dans cette ville au mois de septembre 1561, et fut établi dans le collège de la Sapience, pour instruire les écoliers que l'on y entretenait. Il se voulut aussi mêler de prêcher (C); mais voyant qu'il n'y était guère propre, il y renonça. S'il manquait de ce talent, il avait en récompense celui de professeur dans le souverain degré; l'esprit vif, beaucoup de science et beaucoup de dextérité à développer les matières. On voulut donc qu'en gardant l'emploi qu'il avait déjà, il exerçât dans l'académie la profession des lieux communs. Il fallut pour cela que, conformément aux

(c) *Ibi statim Ursinus Sacramentarius à demagogis proclamatus, et adversarios expertus est quos prius amicos et fautores habuerat.* Melchior Adam., in *Vitis Theologica*, pag. 531.

statuts, il fût promu au doctorat en théologie; ce qui fut fait solennellement le 25 d'août 1561. Il exerça cette profession dans les lieux communs jusqu'en 1568. Ce fut lui qui composa le catéchisme du palatinat, et qui écrivit l'apologie par ordre de l'électeur Frideric III, contre les railleries que Flacius Illyricus, Héschusius, et quelques autres luthériens rigides, avaient publiées en 1663, à l'occasion de cet ouvrage. L'électeur se vit exposé, non-seulement aux plaintes des théologiens luthériens, mais aussi à celles de quelques princes, comme s'il avait établi une doctrine condamnée par la confession d'Augsbourg, touchant le sacrement de l'Eucharistie. C'est ce qui l'obligea à faire imprimer une exposition de la véritable doctrine concernant les sacremens; ce fut Ursin qui composa, et qui se trouva l'année suivante (d) au colloque de Maulbrun, où il parla fortement contre le dogme de l'ubiquité. Il écrivit ensuite là-dessus, et contre quelques autres dogmes des luthériens. Le plan et les statuts qu'il dressa à cet électeur pour l'établissement de quelques écoles, et plusieurs autres services, le lui rendirent tellement recommandable que, le voyant résolu à accepter une profession de théologie à Lausanne, l'an 1571, il lui écrivit de sa propre main une longue lettre pour le détourner de cette pensée par plusieurs raisons. La mort de ce prince, arrivée en 1577, appor-
tée une grande révolution au palatinat, puisque le prince Louis

(d) C'est-à-dire l'an 1564.

fil aîné, qui lui succéda, ne put souffrir aucun ministre ne fût bon luthérien. Ursin es étudiants qu'il élevait au âge de la Sapience furent gés de sortir (e). Il se retira eustad pour y être professeur héologie dans l'école illustre le prince Casimir, fils de leric III, y établit en ce même temps. Il y commença ses ns le 26 de mai 1578. Il y signa aussi la logique dans sa mbre. Il y publia quelques es; et il se préparait à en poser plusieurs autres, lors- sa santé, qui avait été atta- e par plusieurs grandes in- modités que son incroya- assiduité à l'étude lui avait ées, succomba enfin tout-à- sous le poids d'une longue adie, dont il mourut à Neu- , le 6 de mars 1583, à la tante-neuvième année de son Ses œuvres ont été recueil- après sa mort, tant par les s de son fils unique, qui a ministre, que par les soins David Paréus et de Quirinus térus, ses disciples. C'est à lernier que l'on en doit la llication en trois volumes. in était laborieux (D), mo- te, prompt à se fâcher (f). unt à la promptitude à répon- es objections, il ne croyait qu'on s'en dût piquer; car il mit sur un pied que si on it à lui demander l'éclaircis- ment de quelque chose, on le ait par écrit à l'issue de la

Voyez ci-dessus l'article PARÉUS (Da- tom. XI, pag. 393, au texte après la ion (d).

) Fuit tamen ὀξύχολος, ut fit in ejus- ingentis. Melchior Adam., in Vitis logor., pag. 531.

leçon, et le lendemain il y ré- pondait (g).

On a vu ailleurs (h) combien il avait trouvé pénible la direction d'un collège.

(g) Tiré de Melchior Adam, qui a com- posé la Vie d'Ursin, sur l'Oraison funèbre que François Junius, professeur en théolo- gie à Neustad, y prononça, et sur une au- tre harangue de Quirinus Reutérus.

(h) Ci-dessus, rem., (E) de l'article PA- RÉUS (David), tom. XI, pag. 396.

(A) Il fut envoyé à Wittemberg l'an 1550.] Melchior Adam a dit deux choses contradictoires dans une même page (1). La 1^{re}, qu'Ursin fut envoyé à l'académie de Wittemberg à l'âge de seize ans; la 2^e, qu'il entra dans Wittemberg le 1^{er}. de mai 1552. L'une de ces deux choses est nécessairement fausse, puis- qu'Ursin était né le 18 de juillet 1534, comme nous l'apprend le même Melchior Adam. J'ai rejeté la seconde, encore que cet auteur ait marqué l'an 1552 tout du long, et non pas en chiffres, *ingressus est Wittembergam anno quinquagesimo secundo kalendis maii*. La raison pourquoi je l'ai rejetée est qu'il dit dans la même page qu'Ursin, ayant étudié plus de deux ans à Wittem- berg en sortit à cause de la peste, et se retira premièrement à Torga, où Mélanchthon s'était retiré, et puis à Breslau, remportant un té- moignage avantageux de Mélanch- thon. Melchior Adam rapporte tout en entier ce témoignage daté du jour de Saint-Jacques 1552: il en rapporte encore un autre, où le même Mélanch- thon assure, le 1^{er}. d'octobre 1557, qu'Ursin avait passé environ sept ans à Wittemberg. J'ai donc eu raison de l'y faire aller en 1550, et d'avoir plus d'égard aux preuves que Melchior Adam m'a fournies contre lui-même qu'à son propre texte. On peut juger par-là qu'il n'examinait pas beau- coup ce qu'il compilait. Il a con- fondu le second voyage d'Ursin avec le premier. Fréherus, sans rien exa- miner ni rectifier, dit simplement qu'Ursin alla à Wittemberg l'an 1552.

(1) C'est la 529^e. du volume des Vies des Théo- logiens allemands.

Il ne rapporte pas l'építaphe comme il faut ; l'an LXXXII y est au lieu de l'an LXXXIII, et le 11 mars au lieu du 6. Fiez-vous après cela aux copies imprimées des inscriptions.

(B) *Il acquit une grande connaissance. de la poésie.*] Il faut qu'Ursin dans ses jeunes ans se soit distingué de ce côté-là, car je remarque que Mélancthon le fait valoir principalement par ce talent, dans l'un et l'autre de ses témoignages : et il prend même à témoin ou à caution des louanges qu'il lui distribue dans le premier, les vers grecs et latins qu'on voyait de lui. *Cum extent latina et græca carmina Zachariæ Ursini Uratislaviensis eruditè scripta, prudentes et docti viri lectis illis suo judicio probabunt ingenium, studia, et voluntatem ejus, etc.* (2). Ursin n'avait que dix-huit ans. Il publia en 1560 un recueil d'épigrammes qu'il dédia à Jean Frisius, chez qui il avait logé à Zurich.

(C) *Il se voulut aussi mêler de prêcher.*] M. de Thou n'avait pas de bons mémoires lorsqu'il publia que les protestans du diocèse de Cologne s'assemblèrent l'an 1582 pour ouïr le prédicateur Zacharie Ursin, que le prince Jean Casimir leur avait envoyé (3). Ursin renonça au métier de prédicateur après quelques tentatives dont il fut lui-même peu satisfait. Il ne bougea de Neustad depuis qu'il y eut été établi : et il était si cassé et si infirme en 1582, qu'il n'était nullement propre à la mission de Cologne. Ce fut Jean Stibélius qui alla au pays de Cologne avec le prince Jean Casimir, en qualité de son ministre. Philippe Paréus (4), son neveu, a relevé cette faute de M. de Thou, et nous a fait savoir en même temps que ce Jean Stibélius fut depuis ministre de cour à Heidelberg, et conseiller du prince, et qu'il mourut l'an 1595, premier ministre de Creutznac. C'est apparemment M. de Thou qui a été cause que Jean Lætus nous a débité Ursin comme un des réformateurs de l'é-

lectorat de Cologne (5). H après Lætus, le fait travailler cette partie de la vigne du Se Je dis après Lætus ; car outre nous y renvoie, il n'a point garer après Moréri, qui n'a d chose d'Ursin, sous la m position de Zacharie, sinon était de Silésie, et professeur delberg, et qu'il a laissé un nombre d'ouvrages. Il cite la thèque de Gesner qui ne dit cet auteur. Il fallait citer l' de cette Bibliothèque. Plusieurs vains commettent la même fa

(D) *Ursin était laborieux.* savoir cela, il ne faut que j garde à l'inscription qu'il av sur la porte de son cabinet. L

*Amice, quisquis huc venis,
Aut agito paucis, aut abi,
Aut me laborantem adjuva* (6).

Cela le fit passer pour un homme de mauvaise humeur (7).

Notez qu'avant lui Aldus s'était servi d'une semblable inscription. « Rien ne lui était plus utile que les visites inutiles qui » saient perdre son temps. » s'en délivrer honnêtement » fait écrire sur la porte de » son cabinet ces paroles : *Quisquis » gat te Aldus etiam atque et » si quid est quod à se velis, » cis agas, deinde actutum » nisi tanquam Hercules veni » positurus humeros : semper » erit quod et tu agas, et » huc attulerint pedes.* Parole » prunta de lui cet habile professeur » en langue grecque, et de » premier à Bâle, Jean Opor » le mettre aussi sur le sien »

(5) Compend. Histor., pag. m. 488

(6) Melch. Adam., in Vitis Theologica, pag. 540.

(7) Voyez ce que Janius dit sur cette raison funèbre d'Ursin.

(8) Chevillier, Origine de l'Imprimerie, pag. 234. Il cite Jacques Zuingli, Theatrum Vitæ humanæ, de Bâle, 1571, pag. 3713.

URSINUS (JEAN), français au XVI^e. siècle, posa quelques traités de morale en vers latins (A), et un commentaire sur les distiq

(2) Melch. Adam., in Vitis Theol. german., pag. 540.

(3) Thuan., Hist., lib. LXXXVI.

(4) In Vita David. Parci, pag. m. 29. Il appelle M. de Thou Augustinus au lieu d'Augustus.

on (a). Il a été fort loué par
enne Roybosius Tulinus (B).

) Voyez la rem. (B).

A) Il composa quelques traités de
ecine en vers latins.] Il méritait
c la place qu'il n'a point eue dans
liste des médecins poètes publiée
Bartholin. Sa *Prosopopœia ani-*
um aliquot est un poème en vers
amètres et pentamètres, où il rap-
te plusieurs choses touchant la na-
e et les qualités des animaux, sur-
t en tant qu'elles appartiennent à la
ecine. Cet ouvrage fut imprimé à
ne en Dauphiné, l'an 1541, in-4°. ,
c les scolies de Jacques Olivier ,
ecin. On imprima dans la même
e, en la même année, ses *Elegiæ de*
ste eâque medicinæ parte quæ in
us ratione consistit (1).

B) Il a été fort loué par Étienne
ybosius Tulinus.] Voici ses pro-
s paroles, rapportées par Rinésius:
est etenim, quocum si congressus
ris, nihil ignotum homini esse pu-
. Mirus poeta, eximius et benè
rtunatus medicus, philosophus sum-
us, orator facundus. Quorum do-
amentum locuplettissimum præstant
æ de re medicâ carmine scripsit,
uditissima Comm. in Catonis libel-
um, ethologus elegans de moribus,
alia plura quæ sub ejus nomine
conferuntur (2).

(1) Epit. Biblioth. Gesneri, pag. 509.

(2) Reinesius, epist. XLI ad Daumium, p. 118.

URSUS (NICOLAS RAIMARUS),
uteur de quelques ouvrages d'as-
onomie, était né à Henstède
ans la Dithmarse (a). Il fut por-
her pendant sa jeunesse, et il
e commença d'apprendre à lire
à l'âge de dix-huit ans. Il se
fit alors à ménager tout le
mps qu'il déroba à la garde
s pourceaux; il se mit, dis-je,
le ménager pour apprendre à
re et à écrire. Il s'appliqua en-
uite à l'étude des langues sa-
antes; et, comme il avait beau-
up d'esprit, ses progrès furent

(a) Partie du duché de Holstein.

fort prompts dans le latin et
dans le grec. Il apprit aussi la
langue française, les mathéma-
tiques, l'astronomie (b), et les
autres parties de la philosophie,
la plupart sans le secours d'au-
cun maître (A). Étant sorti de
son pays il gagna sa vie à en-
struire des jeunes gens : c'est ce
qu'il fit en Danemarck, l'an
1584, et sur les frontières de
la Poméranie et de la Pologne,
l'an 1585. Ce fut dans ce der-
nier poste qu'il inventa un nou-
veau système d'astronomie, peu
différent de celui de Tycho-Bra-
hé. Il le communiqua l'année sui-
vante au landgrave de Hesse, et
de là naquit une violente dispute
entre lui et Tycho-Brahé (B),
dans laquelle notre Raimarus
fit paraître qu'il se ressentait en-
core des manières de son premier
métier; car il s'emporta si bru-
talement contre Tycho, qu'il
s'exposa à un procès criminel
(C). Il fit des leçons particulières
en mathématiques, dans Stras-
bourg, l'an 1588 et l'an 1589,
et il publia un livre. Après cela
il fut appelé par sa majesté im-
périale, pour enseigner les ma-
thématiques dans Prague. Il se
retira tout doucement de cette
ville, l'an 1598, pour fuir la
présence de Tycho-Brahé, et il
mourut quelque temps après (c).
Il a été entièrement inconnu à
Vossius : je donnerai le titre de
ses ouvrages (D).

(b) Justus Burgius, ingénieur de Philippe
et de Maurice, landgrave de Hesse, lui
enseigna les mathématiques et l'astronomie.

(c) Tiré du Livre de Jean Mollérus, inti-
ulé *Isagoge ad Historiam Chersonesi Cim-*
bricæ, imprimé à Hambourg, l'an 1691,
pag. 628, 629, part. IV. Il cite, pour la
plupart de ces faits, Ant. Heimreichius, in
Catologo Autorum Chronico Dithmarico
præfixo.

(A) *Il apprit sans le secours d'aucun maître.*] Par un bonheur tout particulier, il ne fit qu'un saut de la charrue à la république des lettres ; il ne fut pas obligé comme les autres à faire son apprentissage dans les écoles. *Aliasque scientias philosophicas, brevi, et plerasque quidem autodidactus, sibi reddidit familiares.* Scholas enim, ut ipse in libro (1) paulò antè laudato, Rusticum se vocans Dithmarsum, testatur, uti sus hortum percurrit, et vix à limine salutavit, sed à Stivâ illicò, singulari quodam fato ac genio in remp. litterariam irrupit (2). C'est une preuve qu'il avait beaucoup d'esprit. On trouve dans ses ouvrages quelques marques de ses études précipitées : il ne dispensait pas bien son érudition, et ne châtiât pas son style : *Homo certè fuit admodum ingeniosus, et in antiquorum etiam lectione versatus, sed doctrinæ indigestæ, styli haud satis castigati, et verè, quod Nasonis de Ennio est judicium, ingenio maximus, arte rudis* (3).

(B) *Il naquit une violente dispute entre lui et Tycho-Brahé.*] Tycho-Brahé l'accuse du crime de plagiaire*. Ursus, disait-il, étant venu avec son maître dans mon cabinet, y a vu sur un morceau de papier la figure de mon système, et a eu l'audace, quelque temps après, de se vanter qu'il en était l'inventeur : *Cùm mense septembri versaretur apud ipsum nobilis vir Ericus Langius, quidam illius famulus nomine Nicolaüs Raimarus, Dithmarsus, delineatam hypothesin quâpiam in chartâ obiter vidit, ac sibi quasi à se in angulo Poloniæ quodam excogitatam arrogans, illam ut suam bienno post apud Landgravium venditavit; ubi et impudenter in Tychonem delaterans repressus à Rothmano fuit* (4). L'accusé s'emporta d'une

furieuse manière, dans un livre qu'il publia à Prague, de *astronomicis Hypothesibus*. Il débita cent médisances contre Tycho-Brahé, qui en fut piqué au vif. Gassendi nous en va fournir les preuves. « *Quia superiore anno Raimarus Ursus, ille Dithmarsus, librum Pragæ ediderat de Astronomicis Hypothesibus, in quo Rothmannum quidem, et Roëslinum varis probris onerat, sed Tychonem in numeris, occasione eorum, quæ de se in epistolis ejus legerat: idè, cum ejusmodi liber ad Tychonem manus recens pervenisset, isthac occasione ipsius litteris inseruit: Vidisti proculdubio plagiarium mei, impuri illius Ursi, maledicentissimum scriptum, in quo præter alia innumera convitia, meo, et meorum honori non parcat. Ego quidem refutatione illum indignum censeo, cum omneis modestiæ limites, imò honestatis longè transcenderit: efficiam tamen, ut non impunè ferat* (5). » Tycho écrivit cela à Longomontanus. Nous en dirons davantage dans la remarque suivante.

(C) *Il s'exposa à un procès criminel.*] On débite dans l'oraison funèbre de Tycho-Brahé, qu'un homme d'esprit et docte, mais sans religion et sans vertu, ne s'était pas contenté de s'approprier les inventions astronomiques de ce grand homme, il l'avait aussi déchiré cruellement par de noires calomnies ; et l'on ajoute que s'il ne fût pas mort, le procès qui lui avait été intenté au sujet de ces outrages lui eût attiré un très-rude châtimement. C'est de notre Raimarus qu'on parle. *Ante annos pauculos, quidam ingeniosus, et doctus, sed absque religione, et virtute homineticum, et famosum contra præstantissimum hunc virum divulgavit scriptum, quale in hoc genere non vidit antiquitas, nec fortassis spectatura est unquam posteritas. Non solum fuerat infamatori illi plagium committere litterarum, et TYCHONIS Hypothesin, Uraniburgi repertam, falsariè pro proprio invento venditare, nisi etiam virum aviti generis, summæ eruditionis, inculpatissimæ vitæ,*

(1) De Systemate mundano.

(2) Mollerus, Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricæ, pag. 629.

(3) Là même.

* Joly reconnaît que Bayle parle amplement de cette dispute, et il indique une lettre de Tycho-Brahé dont Bayle n'a pu avoir connaissance. Elle fut imprimée à Iéna, en 1730, par les soins de G. B. Casseburg. Joly renvoie aussi au *Miscellanea Lipsiensia nova*, tom. Ier.

(4) Gassendus, in Vita Tychon., lib. II, pag. m. 411, ad ann. 1584. Voyez aussi lib. III, pag. 428.

(5) Gassend., ibidem, lib. V, pag. 451, ad ann. 1597.

*tota ipsius honestissima familia, et totidem mentis, apud alios, si non deformata, suspectum saltem reddidisset. profectò jure actum cum hoc fuisset, velut etiam jam agi coeptum fuisset, nisi mors feram illam singulari facio affecisset, et poenae subduxisse ommeritissimæ (6). Gassendi prononça un fragment de lettre, par où il dit que Tycho-Brahé avait dessein de mettre en justice son adversaire. Je rapporterais ses paroles : on y voit Raimarus Ursus s'était évadé de prison, *Cæterum de fero ista Dithmarsica, nimis effera, et bruta, ut illa subjungam, licet indigna sit, et recordetur, scias istam ante alio septimanas, prout nuper rescivi, quod se subduxisset, sive male sibi evenisset, et quod justas poenas perferre formidaret; sive quid aliud sinu atenter more suo ruminans. Sed evadenda tamen suo tempore perferre, atque in jus pertrahenda, et evadenda, quod etiam optimi quique poenae suadent (7). Pour faire mieux ressortir le caractère de cet exportateur, j'ajoute qu'il avait fait courir bruit que Rothmannus était mort de maladie honteuse (8). Rothmannus avait pris le parti de Tycho vigoureux, quand il vit qu'Ursus ne savait de lui à la cour de Hesse. Mais ce temps-là ils furent fort maltraités, et se traitaient de Turcs à la mode (9). *Fuerat ille quoque Rothmannus ea propter infensus, quod illis transiens, et Tychonem conproscindens repressus ab eo venisset fuisset (10).***

*J'ai donné le titre de ses ouvrages. Il publia à Strasbourg, aux dépens de ses écoliers, son *Fundamentum Astronomicum*, l'an 1589. Son ouvrage de *Astronomicis Hypothesibus*. Johann. Jessenius, in Orat. funebri Tychon., apud Gassendum, in Appendice Vitæ Tycho Brahe, epist. ad Longomontanum, Gassend., in Vitâ Tychon., lib. V, pag. 483.*

rumorem sparserat fuisse ipsum pudendis quibus morbis pridem infectum, et tandem curatum. Gassend., ibidem.
Voici ce que Rothmannus écrivait l'an 1589. Plura scriberem præsertim de impuro nomine Nicolao Raymaro Urso Dithmarso, qui tri hyeme apud tuam excellentiam typographicam litterarum collectionem et ordinationem opinor, exercebat. Gassend., ibidem.
Idem, ibidem.

bus seu de Systemate Mundi fut publié à Prague l'an 1597, comme aussi *Astronomicarum Hypothesium à se inventarum Vindicatio et Defensio : item Problemata totius processus astronomicæ Observationis seu Rationis observandi τὰ φαινόμενα* (11). Le Catalogue d'Oxford fait mention du *Tetragonismus Circuli* de notre Raimarus, *expeditiori structura productus per Pet. Crugerum*, à Leipsic, 1607, in-4°. M. König (12) lui donne un livre de *Doctrina sinuum et triangulorum*, imprimé l'an 1588. M. Mollérus (13) nous apprend qu'il n'a jamais vu le livre de *Civitatibus in Dithmarsia Hanseaticis*, imprimé à Leipsic l'an 1563, et attribué à Raimarus Ursus, par Albert Bartholin, et par Lipénus. Il doute que cet ouvrage ait jamais paru, parce qu'il n'y a en Dithmarse aucune ville qui soit entrée dans la confédération hanséatique : *Impositum illis esse à catalogis, quos frequenter exscribunt, proletariis, conjecto* (14). Mais je ne sais s'il a pris bien garde aux paroles de Bartholin ; les voici : *Nicolaus Reimers. De Civitatibus Hanseaticis in Dithmarsia, Geodesia Rantzoviana, Libs. 1583, in-4°. (15).* Qui nous assurera qu'il s'agit ici de notre Raimarus Ursus ? N'est-il pas plus probable qu'il ne s'agit point de lui ? Il n'est point Danois, et n'a point été auteur en Danemarck ; il n'y a donc aucune apparence qu'Albert Bartholin l'ait mis dans son catalogue. De plus il n'est pas vrai que l'on dise que l'ouvrage fut imprimé à Leipsic l'an 1563.

(11) Mollerus, Isagoge ad Historiam Chersonesi Cimbricae, part. IV, pag. 628.

(12) Bibliotheca vet. et nova, au mot Ursus. Il parle de lui comme d'un autre écrivain, sous le mot Reimar; et il parle d'un Nicolas Raimarus, auteur d'un Theatrum temporis, in-folio.

(13) Isagoge, etc., pag. 517.

(14) Ibidem, pag. 628.

(15) Alb. Bartholinus, de Scriptis Danorum, pag. 109.

USSÉRIUS (HENRI), en anglais Usher, ou Ussher, archevêque d'Armach, et primat d'Irlande *

* L'auteur des Observations insérées dans la Bibliot. franç. XXX, dit que Bayle aurait dû se servir de l'expression latine totius Irlandiæ, primat de toute l'Irlande, et explique que le titre de primat est attaché

au commencement du XVII^e. siècle, travailla long-temps à un ouvrage contre le cardinal Bellarmin ; mais on dit que son épouse lui en extorqua tous les cahiers, et les jeta dans le feu, sous prétexte que la partie ne pouvait pas être égale entre un homme chargé d'enfans et d'affaires domestiques, et un homme détaché de tous les soins de la terre. L'auteur qui conte cela, et qui peut passer pour fort suspect, ajoute que Toddus, évêque de Dun (a), étant dégoûté de sa femme, et la voulant répudier, demanda à ce primat une lettre de divorce, et ne la put point obtenir (A). Il conjecture que cet archevêque ne rejeta la proposition qu'afin de ne pas déplaire à son épouse, qui eût trouvé fort mauvais qu'on ouvrît ainsi la porte aux ruptures de mariage ; ce qui eût pu la faire tomber un jour dans un pareil inconvénient. Chacun croira de ceci tout ce qu'il voudra ; je n'en garantis point la certitude, et je ne le rapporte qu'afin d'avoir lieu d'examiner une fausse imagination du père Garasse (B). Notez qu'Henri Usher, n'étant encore qu'archidiacre à Dublin, fut député deux fois à la reine Élisabeth, premièrement pour une affaire qui regardait l'église de Saint-Patrice (b), et puis pour

deux sièges, celui de Dublin, et celui d'Armach. L'archevêque de Dublin se qualifie primat d'Irlande ; et celui d'Armach, primat de toute l'Irlande. C'est ce dernier qui a la juridiction primatiale.

(a) *Ou Downe en Irlande.*

(b) *La cathédrale de Dublin.* [L'auteur des *Observations* déjà citées remarque que deux chapitres se disputent les droits de cathédrale, sans qu'il y ait encore eu de décision, et qu'à proprement parler, l'église Saint-Patrice n'appartient pas au diocèse de Dublin. C'était la cathédrale d'un ancien

la fondation de l'académie blin. Ces deux députations furent suivies d'un heureux succès (c).

évêché dont le titre est éteint, réuni au siège de la capitale.]

(c) *Tiré de la Vie de Jacques Ussher, Collectione Batesiana, pag. 735.*

(A) *L'auteur qui conte cela peut passer pour fort suspect, etc...*] Voici le narré d'Henri Simon, jésuite irlandais : *Toddus episcopus Dunensis, in l. suæ conjugis seu verius scortis.... eam voluit repudiare. primò symmistam suam (ut tur) totius Ibernix primatæ ricum Ussherum ; libellum apudii acriter efflagitans. l. frustra, apud virum integ scilicet, et apprimè uxoris (viribus suis quàm tenuissim onus exantlanti, nempè m annorum elucubrationes con larminum, extorsit, tradiditq cano, quòd iniqua futura e aiebat, consertatio, inter i prolibus et domesticis curis g et hominem omnis sæcularis dinis expertem) imperio, ac v obnoxium. Displicuisset au tronæ gravi (abdominis cent dio) divortii ministralis prætentio, per quam ipsa for technis id generis ministrilib jugali toro discluderetur (1).*

(B) *D'examiner une faus nation du père Garasse.*] On point surpris des phrases qui se trouvent dans le passage m'en vais rapporter ; on con le style de cet auteur. « Les » ainsi qu'il est porté dans H » en la seconde partie du jé » accusent les jésuites de » suite de leur science. Il » pas estonner, disent-ils, » suites sont savans, d'aut » sont tous magiciens, et ap » ce qu'ils savent par le » diable (2).... Qu'ils se so » de l'action de ce brave » romain, lequel étant ac » ses ennemis de ce que j

(1) Henric. Fitz Simon, *Britannororum, lib. III, cap. VI, pag. 348.*

(2) Garasse, *Recherche des Recherches* Pasquier, pag. 973, 974.

éveil tirait dans ses terres la graisse et la substance des terres voisines, l'autant qu'il avait toujours une plus belle moisson que ses voisins, un jour assigné mena en pleine audience ses bœufs en bon point, ses charrues bien faites, ses enfans bien nourris, et pour toutes ses raisons lit à ses juges : *Hæc sunt veneficia mea, quirites*. Voilà mes sortilèges, messieurs, et encore ne pouvez-vous pas voir mes sueurs, mes veilles, mes travaux. J'en dis de même aux ministres de Calvin et de Luther. Les jésuites n'ont point le soin d'une famille comme les ministres; ils ne traînent point une femme et une nichée de petits ministrillons après eux; ils n'ont point la nuit la teste rompue par les cris de dix ou douze garçons; le jour, ils ne songent point à nourrir quinze ou seize petits affamés; ils ne sont point détournés par l'avarice, par la luxure, par les plaisirs. *Hæc sunt eorum veneficia*. Voilà leurs sortilèges, dont je voudrois bien faire un brevet pour attacher au col des ministres. Il me souvient qu'il est escrit dans les Géoponiques de Constantin Bassus, au livre 14, page 380, qu'un bon villageois demandant un charme pour empêcher que les chats, les rats et les serpens n'entrassent point dans son pigeonier, un auteur anonyme luy répondit, qu'il savoit un charme fort efficace pour empêcher l'entrée des chats et des rats. 1°. dit-il, fermez bien la porte de votre pigeonier; 2°. tenez les fenêtres ouvertes le moins que vous pourrez; 3°. prenez garde qu'il n'y ait aucune fente aux murailles; 4°. bouchez soigneusement tous les pertuis de la porte; et je vous promets que les chats ni les rats n'entreront point dans votre colombier. Or je sais pareillement un bon charme, pour les ministres de Calvin, à ce qu'ils viennent aussi savans que les jésuites. 1°. Qu'ils se passent de femmes, et du tracassier d'une famille. 2°. Qu'ils ne mettent point tant d'heures à se peigner, à attiffer, à ranger leur rotonde, et à accommoder leurs fraises. 3°. Qu'ils estudient plus sérieusement l'Évangile que Rahelais, ce qui s'adresse

» nommément au ministre Du mou-
» lin. 4°. Que Chamier, Pother,
» Bonnet, Bonvouloir, et autres mi-
» nistres ne se chargent pas tant de
» vin, et de viandes, pour avoir l'es-
» prit un peu plus libre.... 5°. Je leur
» promets que s'ils prennent et por-
» tent ce brevet, et qu'ils aient autant
» d'esprit que les jésuites, sans doute
» ils seront aussi savans que les jé-
» suites (3). »

Avant que de réfléchir sur ce passage, j'irai à la source du fait qu'on nous rapporte, concernant le *citoyen romain* qui fut accusé de se servir de sortilège pour fertiliser ses champs. C'est Plinie qui narre cela. *C. Furius Cresinus*, dit-il, (4), *è servitute liberatus, cum in parvo admodum agello largiores multò fructus perciperet, quàm ex amplissimis vicinitas, in invidia magnà erat; cœu fruges alienas pelli- ceret veneficiis. Quamobrem à Sp. Albino curili die dictà, metuens damnationem, cum in suffragium tribus oportet ire, instrumentum rusticum omne in forum attulit, et adduxit filiam validam, atque (ut ait Piso) benè curatam ac vestitam, ferramenta egregiè facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos. Postea dixit: Veneficia mea, quirites hæc sunt: nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere lucubrationes meas, vigiliasque, et sudores. Omnium sententiis absolutus itaque est*. Il ne marque pas le temps de cette aventure: mais on le peut découvrir en gros; car on sait que le *Spurius Albinus*, dont il parle, fut consul l'an de Rome 568.

Vous noterez en passant, qu'on fut si persuadé dans l'ancienne Rome, qu'il y avait des charmes magiques qui pouvaient faire passer d'un lieu en un autre les fruits de la terre, que les lois des douze tables établirent

(3) Là même, pag. 976 et suiv.

(4) Plinius, lib. XVIII, cap. VI, p. m. 448. Notes qu'au chapitre IV du XIV^e. livre, pag. m. 126 il dit que le grammairien Palæmon, dont les vignes étaient d'un très-grand rapport, fut soupçonné de maléfice: *litteris ejus altioribus contra id pigrâ vicinitate sibi patrocinate. Ses voisins excusaient par-là leur paresse*. Du Pinet a traduit cela pitoyablement: Raisins, dit-il, qui certes excédaient de beaucoup la grandeur des lettres que le maître de la vigne pouvait avoir au cerveau. Joint que la paresse de ses voisins don- nait grand lustre à son labour.

une grosse peine contre ces prétendus enchanteurs. M. Gravina, qui a joint à la politesse de la littérature la science du droit, se moque très-justement de cette erreur puérile. *Sequitur*, dit-il (5), *frugum incantatio. Cum enim veteres illi, omnium bonarum artium et disciplinarum rudes putarent fruges carminibus magicis vel averti posse, vel traduci (ut enim Tibullus ait,*

Carmen vicinis fruges traducit ab agris)

ideò decemviri pro sud puerili ac ridiculâ superstitione sanxerunt, ut qui fruges incantassit, sive carminibus magicis crescere prohibuerit, aut segetem alienam pellexerit, Cereri sacer esset.

Les réflexions que je veux faire sur les paroles de Garasse ne concernent point les injures ou les hyperboles comiques dont il se sert : je lui abandonne cela, et ne m'arrête qu'à ce qui peut confirmer en gros la maxime, ou le principe de la femme du primat d'Irlande Henri Usber. Cette femme supposait qu'un écrivain qui a des enfans n'est pas capable de tenir tête à un religieux. Cette maxime a quelque chose de vraisemblable dans la théorie, mais elle est fautive dans la pratique ; car on peut prouver par beaucoup d'exemples que des personnes embarrassées du tracassé d'une famille ont été de fort grands auteurs, soit eu égard à la quantité, soit eu égard à la qualité des productions de leur plume. Si Garasse avait écrit avec jugement, il n'aurait pas mis en jeu Pierre Dumoulin et Daniel Chamier, deux ministres qui sont très-propres à renverser ce qu'il voulait établir. Ils étaient mariés, et ils avaient des enfans, et néanmoins ils ont composé un très-grand nombre de bons livres, et ils ont disputé glorieusement, soit de vive voix, soit par écrit, avec les meilleurs controversistes du parti romain. On pourrait joindre à ces deux exemples celui de plusieurs autres ministres. On peut assurer en général que la maxime de la femme du primat d'Irlande est si souvent combattue et réfutée par l'expérience, qu'elle ne doit nullement passer pour règle. Ce qui souffre

tant d'exceptions ne mérite point ce nom-là ; et si l'on voulait dresser ou une règle ou un aphorisme sur un tel point, il se faudrait servir nécessairement de cette limitation, toutes choses étant égales d'ailleurs, un écrivain dégagé de toute affaire domestique surpassera un écrivain chargé de femme et d'enfans. Mais cette égalité qu'il faut supposer, où se trouve-t-elle ? Comparez tant qu'il vous plaira un auteur non marié et un auteur marié, si vous trouvez que l'un n'a pas moins d'esprit, moins de jugement et moins de mémoire que l'autre, vous trouverez qu'à d'autres égards ils ne se ressemblent point. Le marié sera plus studieux et plus robuste, et par-là il se dédommage des distractions que lui causent mille petits soins domestiques. Il se remet à l'étude avec plus d'ardeur dès qu'il a expédié les affaires de famille ; la force de sa complexion et de sa tête lui permet d'étudier jusques à minuit, et de regagner par ce moyen les heures qu'il a perdues le jour. Il est obligé de sortir deux ou trois fois avant midi, et autant après midi, mais il rentre dans son cabinet aussi promptement qu'il lui est possible, et il étudie avec d'autant plus d'ardeur, qu'il sait qu'il a été interrompu et qu'il le sera. Quatre ou cinq heures d'une telle étude valent bien sept à huit heures d'un travail tiède et tranquille, comme l'est pour l'ordinaire celui des gens qui ont beaucoup de loisir. Ils étudient à leur aise, sans se presser, sans s'échauffer, et ils se reposent de temps en temps, et n'évitent pas avec la même application qu'un autre les inutilités de quelques heures ; et quand même ils ne se reposeraient point, il faudrait dire que leur journée est comme celle d'un messenger, qui sans s'arrêter va toujours son petit pas. Il n'arrive pas plus tôt au gîte que celui qui s'arrête plusieurs fois, et qui après cela se met à courir. Ce dernier nous représente les études d'un auteur actif, qui est obligé de se détourner pour donner ordre à ses affaires domestiques.

Que s'il se trouve des auteurs qui, n'étant pas détournés par une telle raison, ne laissent pas d'étudier très-ardemment, vous verrez que d'autre côté ils n'auront pas les dons nala-

(5) J. Vincentius Gravina, in Specimine prisci Juris, pag. 53 Opusculorum editionis Romanae, 1696, in-12.

d'un autre, vu que leur santé gèle les forcera de s'arrêter. Ils se taront épuisés, ils auront besoin d'attendre à se remettre à l'étude, un long repos ait réparé la dissipation des esprits. Si cette incommodité ne les persécute pas, il y en a d'autres qui les traversent, comme le manque de livres. On ne peut supposer mille manières très-variées qui empêchent l'égalité, qui compensent le désavantage des interruptions; et ainsi Garasse et la femme d'Henri Usher avançaient à la maxime fort incertaine. Il est tantôt vrai qu'il y a certains auteurs de qui l'on peut dire, ils auraient été plus illustres s'ils avaient été dans le célibat, ou bien ils n'auraient pas pu faire tant de beaux ouvrages, s'ils avaient été chargés de famille. On peut assurer aussi que certaines gens qui sont demeurés dans l'obscurité seraient devenus doctes, s'ils avaient vécu sans femme, sans maîtresse, sans enfans, sans procès, etc.

Notez que les moines n'ont pas tant de loisir que l'on s'imagine; le chœur et le bréviaire dérobent beaucoup de temps à ceux qui aiment l'étude; et si quelqu'un d'eux se distingue par le savoir et par la piété, l'accablé de confessions. Il ne peut guère se dispenser de la direction des consciences, et c'est une chose qui le tire très-souvent de son cabinet; il faut donner audience à des dévotés dont les scrupules sont très-souvent bizarres et d'un grand pers. Bellarmin n'avait pas eu tout loisir que la femme de l'archevêque d'Armach s'imaginait. Voici ce que j'ai trouvé dans un ouvrage que publia l'an 1625. « Le cardinal Bellarmin, de sainte mémoire, a été souvent à l'illustrissime cardinal de la Rochefoucault, *Mon signore veramente ci sono troppo Cristiani al mondo*. Je vous assure, dit-il, que je suis accablé de gens et de visites; et il faut que je vous avoue qu'il me semble qu'il y a trop de chrétiens au monde (6). »

6) François de Fontaine (c'est un faux nom) Etienne Binet, jésuite, se donna. Voyez Alembert, pag. 426,) prédicateur du roi, Réponse Demandes d'un grand prélat touchant la hiérarchie de l'Eglise, et la juste Défense des privilèges et des religieux, pag. 204, 205.

USSÉRIUS (JACQUES), neveu du précédent, et archevêque d'Armach, a été l'un des plus illustres prélats du XVII^e. siècle, soit qu'on ait égard à sa piété et à ses autres vertus, soit qu'on regarde sa profonde érudition. Il naquit à Dublin le 4 de janvier 1580. Il avait deux tantes qui lui apprirent à lire quoi- qu'elles fussent nées aveugles: cela est fort singulier. Il fit des progrès si prompts dans les sciences, qu'à l'âge de dix-huit ans il se trouva assez fort pour disputer avec un fameux jésuite qui, comme un nouveau Goliath, défiait les protestans (A). Il fut ordonné prêtre l'an 1601, quoiqu'il fût encore au-dessous de l'âge que les lois prescrivent. Il fut choisi pour la profession en théologie à Dublin, environ l'an 1607, et il exerça cette charge pendant treize années. Il prit pour le sujet de ses leçons les controverses de Bellarmin. Il fut fait évêque de Meath l'an 1620, et archevêque d'Armach, l'an 1624 (a). Il s'opposa avec beaucoup de vigueur au dessein qu'avait Falkland, vice-roi d'Irlande, de permettre aux papistes l'exercice public de leur religion (B), pourvu qu'ils payassent ce qui était nécessaire pour la subsistance des troupes. Il fit un voyage en Angleterre, l'an 1640, et ne retourna plus en Irlande; les guerres civiles l'en empêchèrent, et le firent passer par un état assez fâcheux. Il mourut à Riegat dans le comté de Surrey, le 21 de mars 1655. Sa femme, qui était fille de Luc Challonier,

(a) Tiré de sa Vie, in Collectione Batavianâ.

docteur en théologie, était morte dix-huit mois auparavant. Leur mariage avait duré quarante années; il en sortit une fille qui fut mariée avec Timothée Tyrrel, gouverneur de Caerdiff, au pays de Galles. Cet article aurait été bien plus long, et aurait marqué plus de détails sur le mérite et sur les ouvrages de ce grand homme, si je n'avais su qu'on peut trouver dans le Moréri, et plus amplement encore dans le second volume de la Bibliothèque universelle (b), un bon abrégé de sa vie *.

(b) Depuis la page 219 jusqu'à la page 244, dans l'extrait des Lettres d'Ussérius, au devant desquelles on a mis sa Vie, composée par M. Parr. Il a paru depuis une autre Vie d'Ussérius, comme vous le verrez dans les Nouvelles de la République des Lettres, janvier 1701, pag. 77.

* Chauffepié a donné à J. Ussérius un article supplémentaire de celui de Bayle.

(A) *A l'âge de dix-huit ans, il se trouva assez fort pour disputer avec un fameux jésuite . . . qui défiait les protestans.*] Ce jésuite est le même Henri Fitz Simon que j'ai cité dans l'article précédent. On le tenait en prison dans le château de Dublin, et cela ne l'empêcha point de provoquer à la dispute des ministres, et de s'engager fièrement à soutenir ce qu'ils jugeaient de plus faible dans la communion romaine, et d'attaquer ce qu'ils jugeaient de plus fort dans leur confession de foi. *Donec ego, dit-il (1), causæ bonitate suffultus, defendere quicquid inter nos infirmissimum, vel impugnare quicquid inter ipsos tutissimum reputant, in me reciperem.* Jacques Ussérius n'ayant point encore de barbe voulut bien entrer en lice avec un si vieux routier, et l'on assure* qu'il le

(1) Henr. Fitz Simon, *epist. dedicat. Britanno-mach. Ministrorum*

* Joly loue ici la réserve de Bayle, et remarque que Nicéron paraît avoir tranché la question que Bayle laissait indécise. Après avoir rapporté le témoignage du jésuite lui-même, qui dit que Ussérius se retira lorsqu'il sut que le jésuite n'était pas autorisé par ses supérieurs, Nicéron ajou-

vainquit : *Cum Henrico Simon suitâ, poscente sibi dari ad in castro Dublinensi de arcu suæ (scil. antichristo) sæpius flixit, imberbis juvenis cum milite, ut et provocationis poeniteret, et satis antagonist uno hoc octodenario tyrone etur. Ipsum audite jesuitam in tione libri sui quem de Britannia ministrorum placuit in Prodit quidem semel (inquit denarius præcoci sapientiæ de abstrusissimis rebus thec cum adhuc philosophica stude esset emensus nec ephebis disputandi avidus, etc. Que cum adoleverat acatholicorum tissimum idem ille pronus amplum sanè et insolitum nus adversarii ore testimon Prenez garde, je vous prie, tera qui a été mis à la fin de l'on a cité de la préface du jésuite ne vous imaginez pas qu'il a supprimé quelques paroles qu'elles ne servaient de rien; car on ne les a supprimées que parce qu'elles ne pouvaient aller avec ce qu'on venait de dire tout le passage de Fitz Simon neque in speculâ eminentem neque in castris, claustrisque torid ut agnoscunt voce provocare exaudire voluerunt. Prodiit semel in summâ vocis vultu pitatione, octodenarius præcoci sapientiæ (non tamen malæ batur indolis) juvenis, nesciens ræ popularis cupidior, sed abstrusissimis rebus theologicis adhuc philosophica studia emensus, nec ephebis egre disputandi avidus. Hunc ausu suorum calculos adferre, quod gil seu agonista idoneus retur, et vel cum ipso disputatione initurum. Sed sicut ipsi nimè tanto honore dignati sunt me vicissim suâ deinceps*

te que la chose est cependant trop difficile pour croire qu'il n'y eût pas de difficulté à trouver que Nicéron aurait dû, sans présumer le témoignage du jésuite, interdire dans le fait, au témoignage de l'occasion, Joly transcrit une lettre latine de J. Ussérius à M. de la Monnoie, au parlement de Dijon.

(2) Vita Jacobi Usserii, in Collectione, pag. 737.

signatus ipse non fuit (3). Ce jésuite assure qu'il demanda à l'écolier qui se présentait tout tremblant pour disputer avec lui, *êtes-vous autorisé de vos supérieurs ?* et qu'il s'offrit en ces cas-là d'entrer en lice ; mais que le jeune homme, n'ayant point été honoré d'une telle commission, ne put rien montrer, et ne revint plus. Cependant on nous assure, dans la Vie d'Ussérius que j'ai citée, qu'il disputa souvent avec ce jésuite, et qu'il en triompha. On lit dans une autre Vie d'Ussérius, que du consentement de tout l'académie il entra dans cette dispute, et que dès la seconde conférence, il terrassa son antagoniste, et le réduisit au silence, en sorte que depuis ce temps-là on ne le vit plus assez hardi pour oser se battre lors même qu'on le provoquait : *Communi academiæ consensu placuit Usserium, qui tum non nisi artium baccalaureus 18 aut 19 ætatis annum agebat, cum ipso committere : qui utut ab initio ab antagonista suo ferè pro puero ac despectui haberetur, post unum tamen alterumque colloquium adeò præfidentiam ejus perdomuit, ut ad incitasse, certè ad silentium redactum mox agnosceret, nec ulterius configere, ne provocatus quidem auderet* (4). Il faut nécessairement qu'il y ait des faussetés, ou dans le récit du jésuite, ou dans celui des auteurs de la Vie d'Ussérius.

(B) *Il s'opposa au dessein qu'avait Falkland de permettre aux papistes l'exercice public de leur religion.*] Falkland proposa cette affaire au parlement d'Irlande, l'an 1626. Ussérius, n'ignorant pas combien une telle chose serait fatale à l'Irlande, convoqua tous les évêques de sa métropole, et dressa une formule qu'il signèrent tous. C'était une déclaration précise qu'attendu la fausseté des dogmes et des cultes du papisme ce serait un grand pé-

(3) Fitz Simon, in præfat. Britannom., p. 14.
(4) Acta Erudit. Lips., 1687, pag. 115, dans l'extrait de la Vie d'Ussérius, composée par F. Parr. Notes que M. Saldénus, de Libris, p. 58, se fondant sur ce passage du Journal de l'épiscopie, à ce que je crois, exagère la chose jusqu'à ce point-ci, que le jésuite avoua lui-même s'il ne savait plus que dire. Fastidiosam viri residentiam ita perdomuit, ut ad novum provotus conflictum, declinavit, eum non tantum, et ad *ἡσυχαστήριον* redactum se esse ipse cominus ait.

ché que de permettre l'exercice d'une telle religion. L'écrit qu'ils signèrent fut lu en chaire, et fit qu'on ne parla plus de la tolérance que le vice-roi voulait procurer. Tout ceci est contenu en plus forts termes, et avec plus de détail dans ce passage latin : *Reverendissimus primas facile perspicuens ea res quàm fatalis Hiberniæ futura esset, omnes ditionis suæ episcopos convocavit, qui ejusmodi indulgentiæ impietatem, subscriptis nominibus, unanimi consensu in hanc ferè sententiam testati sunt. Quòd quum papistarum religio superstitiosa esset ac idolatrica, fides erronea ac hæretica, ecclesiâ utriusque respectu apostaticâ liberum iis religionis suæ exercitium liberamque fidei suæ ac doctrinæ professionem indulgere grave peccatum foret ; tum quòd hæc ratione omnium papismi superstitionum, idolatriarum, hæresium, ac uno verbo abominationum ejus omnium, quin et perditionis omnium, quotquot in illius apostasiæ diluvio perirent, culpâ et reatu nos (aiunt) involveret, tum verò etiam quoniam hoc facere pecuniæ gratiâ nil aliud foret quàm religionem vœnum exponere, imò et animas pretio prodere quas salvator noster Jesus Christus precioso suo sanguine redimere non dubitavit. Deum propterea veritatis comprecantes, ut vellet omnes, qui cum imperio erant, zelo Dei gloriæ et veræ religionis propagandæ studio imbuere et contra papismum, superstitionem, ac idololatriam omnem sortes eos reddere, zelo affectos, et animo quàm maximè obfirmatos. Episcopi duodecim omninò erant qui huic protestationi subscripserunt ; quàm Downhamus Derriensis episcopus, cum postea coram Falklandio et concilio prædicaret, mediâ concione publicè recitavit ; quin et reverendissimus primas eamdem proximo die dominico coram eisdem inter concionandum comprobavit ; unâ innuens quàm gravis ira Dei ob talem animorum propensionem ei genti impenderet. Undè tandem effectum est ut ad alia consilia deflecterent* (5). Vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'Ussérius et ses suffragans agirent selon les principes de l'intolérance la plus

(5) Bates., Vita Usserii, in Collect. Batoniap., pag. 742.

outrée; car ils ne se fondèrent point sur des maximes d'état, comme font les intolérans mitigés; ils se fondèrent uniquement sur la qualité des cultes de la communion romaine, sans faire mention de son esprit persécutant, qui est la seule cause pourquoi les tolérans même supposent qu'il ne la faut point tolérer.

USSON, en latin *Utio* ou *Uxo* (a), petite ville d'Auvergne à une lieue de la rivière d'Allier (b), et à six lieues de Clermont, dépendait autrefois du comté de Brive (c) *. Le château d'Usson est très-fort à cause de son assiette sur un haut rocher taillé naturellement en piliers ronds (d). Il n'y a rien qui ait fait autant parler de ce lieu-là, que le long séjour de Marguerite de Valois, femme d'Henri IV. Elle y vécut plusieurs années, non pas pour y faire pénitence de ses désordres passés (A), mais pour se plonger de plus en plus dans les souillures de l'incontinence (B); et cependant il s'est trouvé des panégyristes qui ont comparé ce château, en tant qu'elle y demeura, à celui où Jésus-Christ fut transfiguré. Afin que sa consolation fût parfaite, dit l'un d'eux (e), elle désira voir la cour de Henri-le-Grand

(a) Hadr. Valesius, Notit. Galliar., pag. 588.

(b) Baudrand, Geograph., tom. II, pag. 363.

(c) Vales. Notit. Galliar., pag. 588.

* Adrien de Valois cite in comitatu Briou-
tensi. Brioutensis vient ici de Brioutum
(Brioude en Auvergne), et non de Briou-
ta (Brives). Quelle apparence, dit Leduc-
hat, que la ville d'Usson, qui est en Au-
vergne, ait jamais dépendu de Brive, qui est
du Limousin. L'erreur commise par Bayle a
été relevée avec politesse par Piganiol de la
Force, tome V de sa Description de la
France.

(d) Coulon, Rivières de France, 1^{er} part.,
pag. 265.

(e) Hilarion de Coste, Elog. des Dames
illustres, tom. II, pag. 306.

..... et quitter son cher Usson qui
l'avait gardée vingt ans, durant
lesquels ce fort château de l'Au-
vergne fut un Thabor pour sa dé-
votion, un Liban pour sa solitude,
un Olympe pour ses exercices,
un Parnasse pour ses muses, et
un Caucase pour ses afflictions.
Il y aurait moins de médisance à
le comparer avec l'île de Caprée,
qui fut la retraite de Tibère,
qu'il n'y a de flatterie à le com-
parer à un lieu de dévotion, et
à un sacré temple de Dieu,
comme a fait un autre panégy-
riste (C). Si l'on ne trouvait que
dans le Divorcesatirique, ou que
dans quelque autre libelle, les
impuretés de cette dame, on les
pourrait révoquer en doute;
mais puisque de célèbres histo-
riens n'ont point gardé le silence
là-dessus (D), il faut croire que
la chose est véritable. Scipion
Dupleix est celui qui en a parlé
avec le plus de détail (E): il en
fut blâmé, et il se justifia: nous
examinerons si l'empoiement
du maréchal de Bassompierre est
raisonnable (F); et, quoi qu'il en
soit, on peut dire que les faiseurs
d'éloges sont beaucoup moins di-
gnes d'excuse, eux qui ont entiè-
rement supprimé les mauvais
endroits de la vie de cette reine,
pour ne la couronner que des
louanges les plus magnifiques
qu'on puisse donner aux prin-
cesses les plus illustres. Elle s'est
attiré cela par ses libéralités pour
les couvens (G), moyen sûr et
infaillible de couvrir multitude
de péchés (f). Au reste, si elle
se donna du bon temps au châ-
teau d'Usson, elle y souffrit aussi

(f) Voyez tom. VII, pag. 223, la fin
(I) de l'article GRÉGOIRE I.

chagrins et des inquiétudes. Du haut de la terrasse de ce chateau là, elle vid ses amis tailles en pieces, et le comte de Randan, leur chef, seigneur de la maison de la Rochefoucaud, tué au mesme par que le roi son mary triompha de ses ennemis à Ivry : et bien que cette place craigne que le ciel, que bien que le soleil n'y puisse entrer par force, et que sa triple enceinte méprise les efforts des assaillans, comme un roch élevé les flots et les vagues, la nécessité toutesfois y entra, et l'obligea, pour éviter les outrages, d'engager des pierreries à Venise, fondre la vaisselle d'argent, et à n'avoir rien de libre que l'air, esperant peu, craignant tout; car tout estoit en feu et en desordre autour d'elle (g). »

ssons par ce passage de Brantôme : *Le chateau d'Usson est bien forte place, voire invincible, que le bon et fin re- l, le roi Louis XI, avoit lu en partie tel pour y loger prisonniers, les tenant là en seureté cent fois qu'à des, bois de Vincennes etignan (h).*

Blairion de Coste, Éloges des Dames, tom. II, pag. 302.

Brantôme, Mémoires des Dames illustres, pag. m. 241,

De ses désordres passés.] On verra ailleurs (i) une partie de ces choses, tirée d'un livre où l'on voit qu'Henri IV raconte les mauvais commerces de sa femme. Voici l'abrégé de ce récit : « (2) Le temps... pourvent de divers serviteurs, et l'un toutefois, à sçavoir la com. XI, pag. 85, remarque (D) du troisième article NAVARRE.

à force satirique, pag. m. 291.

» Molle, s'en trouva marry, car » sous pretexte de tremper en quel- » que conspiration, dont furent ac- » cusés les mareschaux de Montmo- » rency et de Cossé, en laissa la teste » à Saint Jean en Greve, accompa- » gnée de celle de Coconas, où elles » ne moisirent ni ne furent pas lon- » guement exposées à la veue du » peuple ; car la nuit venant ma- » preude femme, et madame de Ne- » vers sa compagne, fidele amante » de Coconas, les ayant fait enlever, » les porterent dans leurs carosses » à enterrer de leurs propres mains » dans la chapelle Saint Martin qui » est sous Montmartre, laissant cette » mort de la Molle maintes larmes » à sa maistresse, qui sous le nom » d'Hiacinte a longuement fait sous- » pirer et chanter ses regrets, non- » obstant les frequentes et noctur- » nes consolations de Saint Luc, que » nous avons veu depuis arriver par » fois inconnu et desguisé à Nerac, » jusques à ce que Bussi luy en fit » oublier la perte, qui a esté par » elle decouverte (3), quelque re- » putation qu'il eût d'estre brave » parmy les hommes, et de ne l'estre » gueres parmy les femmes (4), à cause » de quelque colique qui le prenoit » ordinairement à minuit, cette de- » goustée déguisant en quelque fa- » çon son appetit de diverses sauces, » s'en prit à monsieur de Mayenne, » bon compagnon gros et gras, et » voluptueux comme elle, et sont » tousjours depuis demeurez bons » amis en toutes leurs rencontres ; » bien furent - ils quelque temps » brouillez pour une lettre escrite » à la Vitry : où il promettoit de » preferer le soleil à la lune.... à » ses premiers amans succederent » doncques en divers temps (car le » nombre m'excusera si je faus à les » bien ranger) ce grand dégousté de » vicomte de Turenne, que comme » les precedens elle envoya bien-tost

(3) Il y a ainsi dans toutes les éditions que j'ai consultées ; mais il faut lire recouverte, qui est la même chose que réparée ; car, comme l'observa Nicot, dans son Dictionnaire, recouvrer sa perte est Damnum sarcire. Or, comme M. Ménage nous l'apprend au chapitre CCXXXVI de la I^{re} partie de ses Observations sur la Langue française, on a dit j'ai recouvert ou j'ai recouvré.

(4) Joignez ceci aux exemples cotés tom. VIII, pag. 55, remarque (B) de l'article HENRI IV.

» au change, trouvant sa taille dis-
 » proportionnée en quelque endroit,
 » l'accomparant aux nuages vuides
 » qui n'ont que l'apparence dehors ;
 » dont le triste amoureux au deses-
 » poir après un adieu plein de lar-
 » mes, s'en alloit perdre en quelque
 » lointaine region, si moy qui sca-
 » vois ce secret, et qui pour le bien
 » des eglises feignois pourtant de
 » n'en rien sçavoir, n'eusse très-ex-
 » pressement enjoint à ma chaste
 » femme de le rappeler : ce qu'elle
 » fit très-mal volontiers, desirant
 » de tout temps pour la vanité, que
 » quelque lourdaud se rompit le col
 » à son occasion : mais il n'est guere
 » plus de ces sots depuis qu'on s'en
 » mocque; car de manger de rage
 » les plumes de son chapeau, comme
 » la Bole, et casser en colere une
 » bouteille d'ancre aux yeux des da-
 » mes, comme Clermont d'Amboise,
 » ce sont petites rages et jalousies
 » qui n'estoient que trop ordinaires
 » chez nous, et que, consentant à
 » mon deshonneur, je sçavois et
 » voyois clairement, donnant par
 » cette tolerance aux uns et aux au-
 » tres souvent le courage et les com-
 » moditez de faillir; elle le sçait bien,
 » et plusieurs de vous qui tenez la
 » main à ses gentillesses, aussi je ne
 » suis point tellement aveuglé moy
 » mesme en un fait si sensible et si
 » apparent, que je n'apperceusse,
 » comme les autres, que Clermont
 » maintefois la baisoit toute en juppe
 » sur la porte de sa chambre, tandis
 » que le soir, pour luy donner loisir
 » de se mettre au lit, je jouois ou
 » me promenois avec ma noblesse
 » dans la salle..... (5) Sa beauté
 » m'attiroit force gentils-hommes,
 » et son bon naturel les y retenoit :
 » car il n'estoit point fils de bon
 » lieu, ni gentil compagnon, qui
 » n'avoit une fois en sa vie esté ser-
 » viteur de la reyne de Navarre, qui
 » ne refusoit personne, acceptant
 » ainsi que le tronc public les offran-
 » des de tous venans. » Joignez à
 » ceci le passage qu'on a rapporté du
 » même livre dans l'article de cette
 » reine (6).

(B) *Pour se plonger de plus en*

(5) Divorce satirique, pag. m. 194.

(6) Tom. XI, pag. 96, citation (76) du troi-
 sième article NAVARRE.

*plus dans les souillures de l'incon-
 nence.*] Les passages que je vien
 de rapporter ou d'indiquer ne con-
 duisent notre Marguerite que jusqu'
 à son arrivée en Auvergne. Cont-
 nuons d'entendre l'auteur qui fait
 parler Henri IV. « (7) Le roy son
 » frere oyant cette sienne fuite...
 » dit tout haut en presence de cet
 » qui le voyoit disner : Les cadets
 » Gascogne n'ont peu souler la roy
 » de Navarre, elle est allée trouver le
 » muletiers et chauderoniers d'Au-
 » vergne... cette perdue estant ar-
 » rivée à Carlat, où elle fut long
 » temps, non seulement sans dais
 » lit de parade, mais aussi sans ch-
 » mises pour tous les jours, et
 » commença de voir et de regarder
 » sur lequel de ceux cy courro-
 » l'honneur de son nom : Elle jeta
 » l'œil sur son cuisinier, pour
 » chaumer point, se fachant d'atten-
 » dre Duras qu'elle avoit envoyé
 » vers le roy d'Espagne querir de
 » l'argent, encore que sa femme sa-
 » confidante, craignant qu'elle ne
 » luy enlevat son Causaquet, lui
 » preschât la constance et le merite
 » de cet absent : Mais son desir in-
 » satiable esgal à la faim d'un limier
 » qui cause une defaillance à qui ne
 » se soule tousjours, ne peut endu-
 » rer cette attente ni celle de Saint
 » Vincent, qui pour éviter la depen-
 » se estoit allé jusques à sa maison.
 » Elle s'en prit au triste Aubiac
 » comme au mieux peigné de ses do-
 » mestiques, qu'elle enleva de l'es-
 » curie en la chambre, et s'en fit tel-
 » lement picquer, que son ventre
 » heureux en telle rencontre en de-
 » vint rond et enflé comme un ba-
 » lon, vomissant en son terme un
 » petit garçon, avec le secours d'une
 » femme sage que la mère de ce pic-
 » queur, pour l'amour de son fils, y
 » avoit conduite, assisté du médecin
 » du May, lequel outre sa profession
 » et de luy penser quelque apostame
 » sur son derriere, luy servit à ce
 » coup de porter ce jeune prince,
 » nouveau Lysandre, mal emmaillotté
 » en nourrice au village d'Escoubac
 » là auprès, si fraichement nay,
 » que neantmoins pour le froid es-
 » duré du long chemin il en demor-

(7) Divorce satirique, pag. 198.

pour tousjours privé de l'ouïe
de la parole, et pour ces imper-
fections, abandonné de l'amour et
au soin de sa propre mere, qui,
ayant oublié les plaisirs de la con-
ception, a long-temps permis qu'il
ait gardé les oïsons en Gascogne,
où mademoiselle d'Aubiac son
yeule l'a (tant qu'elle a vescu)
réservé de mourir de faim, et
depuis elle Gesilax de Firmaçon
son beau-fils, qui monstre encore
aujourd'huy par grande rareté ce
usage de la couronne à ceux qui le
ont voir à Birac, où il l'entretient
moyennant deux cens escus de
pension que Goute Raquette luy
a depuis quelque temps chercher
à Usson et à Paris.... (8) Aubiac,
scuyer chetif, rousseau et plus
avelé qu'une truite; dont le nez
eint en escarlatte ne s'estoit jamais
promis au mirouer d'estre un jour
trouvée dans le lit avec une fille de
France, ainsi qu'il le fut à Carlat
par madame de Marie (9) qui,
trop matineuse, fit ce beau rencon-
tre, allant donner le bon jour sui-
vant sa coustume à la reine, payant
ceantmoins cet officieux devoir
avec la mort de son mary, que
cette vertueuse princesse, entendue
au boucon du pais maternel, fit
empoisonner, esperant, delivrée de
cet obstacle et fortifiée des soldats
que Rome, cousin d'Aubiac, estoit
allé lever en Gascogne, se rendre
maistresse absolue de la place, et
en tirer ingratement ceux qui l'a-
voient liberalement receue et mise
à couvert.... (10) La garde ren-
forcée, et son secours gascon dé-
couvert, on luy conseilla familie-
rement de trouver autre giste, et
de vuidier promptement le logis.
Ce qu'elle (peureuse et apprehen-
sive) executa sur l'heure, partant
avec la mesme confusion et desa-
roy qu'elle y estoit venue, et par-
venant par ses journées à Ivoi,
maison de la royne sa mere; où à
peine arrivée elle fut, du comman-
dement du roy, par le marquis de
Canillac assiegée et prise avec son
amant, lequel on trouva vilaine-

» ment caché sous quelques ordures,
» sans barbe et sans poil, l'ayant sa-
» maistresse ainsi deguisé de ses ci-
» seaus mesmes pour le sauver....
» Canillac.... (11) preferant à la
» foy qu'il devoit à son maistre un
» chetif plaisir, se laissa piper aux
» artifices de sa prisonniere, oubliant
» son devoir, et quittant tout ce
» qu'il pouvoit pretendre de sa for-
» tune, pour se rendre amoureux de
» cette amoureuse, et tellement ja-
» loux, qu'il en sacrifia le pauvre
» Aubiac au soupçon, luy faisant
» faire son procez par Lugoly, et
» puis prendre et estrangler à Aigue-
» perse, tandis qu'au lieu de se sou-
» venir de son ame et de son salut,
» il baisoit un manchon de velours
» raz bleu, qui luy restoit des bien-
» faits de sa dame.... Canillac pour
» ce criminel, sur qui il exerça
» plustost sa jalousie que ma ven-
» geance, ne laissa pas de faire les
» doux yeux, et de soigner sa petite
» taille outre l'ordinaire, devenant
» en peu de temps d'aussi mal pro-
» pre que je pourrois estre, coint et
» poli comme un beau petit amou-
» reux de village: mais de quoy luy
» servoit à la longue sa bienveillance?
» Cette inconstante, dont il cuidoit
» retenir la legereté sous la clef et
» sous l'invincible forteresse d'Us-
» son, se fâche de son ordinaire et
» coustumiere façon de commander,
» et d'approcher de son ratelier ores
» l'un, ores l'autre, et souvent plu-
» sieurs à la fois, voulut devenir
» maistresse et chercher à l'accous-
» tumé dans le change, la pointe et
» l'esguillon de son appetit; pour à
» quoy parvenir et sachant par ex-
» perience combien peut le desir sur
» la volupté, feint d'aimer, de se
» voir aimée, et consent à l'impor-
» tunité de quelques prieres; elle
» esmeut et allume si bien son gar-
» dien, qu'enfin ses artificieuses
» caresses obtiennent sa liberté,
» sous promesses que ce qui sembloit
» estre seulement accordé pour lors
» chichement à la force seroit pro-
» digalement départi par la volonté,
» lorsque libre et maistresse d'Usson
» absolue, elle pourroit sans appre-
» hension vaquer à l'amour, et le

(8) *Là même*, pag. 200.

(9) On veut parler du même châtelain qu'on
a nommé Marze pag. 197.

(10) Divorce satirique, pag. 201, 202.

(11) *Là même*, pag. 203.

» tromperent en cette façon ; car à
 » peine eust elle obtenu que la gar-
 » nison vuideroit, qu'elle remplace-
 » roit des gens à sa devotion, et
 » que son facile marquis cependant
 » se retireroit à Saint Cirique cueil-
 » lir ses pommes, qu'ingrâte de ce
 » serviteur, elle ne peut plus ouïr
 » seulement proferer son nom ; et
 » rassurée d'une bonne troupe d'hom-
 » mes qui luy fut envoyée d'Or-
 » leans, qui faillirent tost après à la
 » traitter en fille de bonne maison ;
 » elle se resoud de n'obeïr qu'à ses
 » volonte, et d'establir dans ce roc
 » l'empire de ses delices, où clause
 » de trois enceintes et tous les grands
 » portaux murez, Dieu sçait et toute
 » la France les beaux jeux qui en
 » vingt ans se sont jouez et mis en
 » usage. La Nanna de l'Aretin ni sa
 » sainte ne sont rien auprès. Il est
 » vray qu'au lieu des galands qui
 » souloient adoucir sa vie passée,
 » elle y a esté reduite à faute de
 » mieux, à ses domestiques, secre-
 » taires, chantres, et metits de no-
 » blesse, qu'à force de dons elle y
 » attiroit, dont la race et les noms,
 » inconnus à leurs voisins mesmes,
 » sont indignes de ma memoire,
 » hormis celui tant celebré de Po-
 » miny, fils d'un chauderonier
 » d'Auvergne, lequel tiré de l'eglise
 » Cathedrale de la ville, d'enfant de
 » chœur parvint, par le moien d'une
 » assez belle voix qui le discernoit
 » d'avec ses semblables, à la musi-
 » que de cette royne, s'introdui-
 » sant enfin de la chapelle à la
 » chambre, et de la chambre au
 » cabinet pour secretaire..... (12)
 » C'est pour lui qu'elle fit faire les
 » lits de ses dames d'Usson, si hauts
 » qu'on y voyoit dessous sans se
 » courber, afin de ne s'escorcher
 » plus comme elle souloit les espau-
 » les, ni le fessier, en s'y fourrant à
 » quatre pieds toute nue pour le
 » chercher : c'est pour luy qu'on l'a
 » veue souvent tastonner la tapisse-
 » rie pensant l'y trouver, et celui
 » pour qui bien souvent en le cher-
 » chant de trop d'affection, elle s'est
 » marquée le visage contre les por-
 » tes et les parois. »

Je laisse ce qui regarde les amou-

(12) Divorce satirique, pag. 205.

rettes que l'auteur prétend (13)
 qu'elle eut à Paris après qu'elle fut
 sortie d'Usson. Mais il ne sera pas
 inutile de voir ici un passage d'Hila-
 rion de Coste, qui, par rapport à plu-
 sieurs faits, peut servir de confirma-
 tion au narré qu'on trouve dans le
 Divorce satirique : *Elle sortit d'Agén
 en habit de simple bourgeoise, fut
 portée en trousse par Lignerac, à
 qui elle donna le nom de Chevalier
 de la Belle-fleur, et gagna pais toute
 la nuit, avec un travail qui éprouva
 son courage au peril de sa santé. De
 Mars la vint trouver sur la frontiere
 avec sept gentils-hommes, qui la lo-
 gea en sa maison de Carlat; retourna
 à Agén pour sauver les pietreries, et
 recueillir le debris de sa suite : sa
 mort l'en fit sortir au bout de 18 mois,
 et voulant fonder une nouvelle sta-
 tion à Yboi, maison de la royne sa
 mere, elle y fut arrestée. Le foudre
 du courroux du roy, la menaçant
 par tout, respecta les lys sacrez qui
 environnoient sa teste, et accabla
 l'un de ses serviteurs à Aigueperse, par
 une fin très-funeste. La marquis de
 Canillac la mena et enferma à Us-
 son; mais tost après ce seigneur, d'une
 maison très-illustre, se vid le captif de
 sa prisonniere : il pensoit avoir triom-
 phé d'elle, et la seule veue de l'yvoi-
 re de son bras triompha de luy ; et
 deslors il ne véquit que de la faveur des
 yeux victorieux de sa belle captive :
 Mais les menaces du roy, la crainte
 de la mort, l'apprehension de la perte
 de sa fortune, et de la ruine de sa
 maison, entrerent plus profondément
 en son ame que toute autre conside-
 ration, et le forcerent aux severes et
 rigoureux commandemens contre elle.
 Dieu par sa protection, elle par sa
 prudence et son adresse, le due de
 Guyse par son secours à propos, ti-
 rerent sa vie des ombres de la mort,
 et si heureusement, qu'au mesme
 instant qu'elle pensoit mourir capti-
 ve, elle se vid assurée de regner
 libre en cette forte place, d'où elle
 deslogea ceux qui l'avoient logée, et
 leur fit connoistre que la vertu et la
 valeur ne distinguent point les sexes
 (14). Vous voyez que ce moine avoit*

(13) Là même, pag. 210 et suiv.

(14) Hilarion de Coste, Eloges des Dames illu-
 tres, tom. II, pag. 301, 302.

n'il croit pouvoir avouer
outraint de le blâmer.

parer le château d'Usson...

temple de Dieu, comme à
tre panégyriste.] Cet au-

omme Jehan Darnalt : il
reur du roi au présidial

ici quelques morceaux de
la fait de cette reime: « C'est

se très - vraie, dit-il (15),
ajesté garde très-estroicte-

ledans (16) une coustume,
n'elle y est, fort louable.

stre recreée modérément
ice des Muses, elle demeu-

us part du temps retirée
appelle, faisant prieres à

aines d'ardetur et de ve-
: se communiant une fois

la sepmaine : n'est-ce pas
sedere, et concilio Jovis ?

qui ouvrant vos esles, es-
yeux de vostre entende-

grand astre celeste, par
et lumiere duquel vous

ivez, et vous revivez en
nix qui renaissiez journal-

le vos propres cendres :
et vous consommant en

divin. Grande princesse et
ui n'avés mouvement, vie

re, que celle que vous
le ceste premiere lumiere.

és d'une autre vie, qu'on
s au monde. On lit que les

nobles amès des champs
, devant que faire leur

retraite,
de negant redire quemquam,

ieu le plus parfait et ac-
en delices et contentemens

rum nemorum, sedesque beatas,

pour un temps espurées
libre, affranchi de toute

on. Aussi ceste très-noble
ale s'est retirée dans le

Elysien d'Husson, avant
à la gloire des Cieux,

u avoisiner d'iceux com-
d'y prendre sa volée :

prins de s'exercer en la
mplative, et de separer

ien-heureuse, d'avec son
arnalt, Antiquités d'Agén, chap.

4 verso.
lire au château d'Usson.

» corps très-parfait, et le tout pour

» bien mourir. Car selon Platon το

» μελίτημα αὐτὸ τοῦτο ἐστὶ τῶν φιλοσό-

» φων, λύσις καὶ χωρισμὸς ψυχῆς ἀπὸ

» τοῦ σώματος (*). L'estude du sage

» est de deslier et separer l'ame du

» corps. C'est l'aigle divine de Jupi-

» ter, qui regarde et contemple

» fixement, et de près d'un lieu si

» haut eslevé, voysinant les cieux,

» les rayons solaires de la divine

» bonté et providence. (17) Ro-

» cher d'Husson, l'honneur et la mer-

» veille de l'Auvergne, la neige du-

» quel se fond aux yeux, ou à mieux

» dire aux soleils de ceste deité pres-

» que adorable en terre ! Rocher,

» sur lequel la clarté esclaire per-

» petuellement ; d'où le jour ne se

» retire jamais, les rayons de la face

» royale y luisant tousjours, et de

» ce lieu en hors illuminant toute la

» religion (18). Bel astre de

» l'Europe, qui residez, et ne bou-

» gez d'Husson ? Husson, royale de-

» meure de la race derniere de

» Valois... (19). Sainte et religieuse

» habitation, sacré temple de Dieu,

» qui as esté prins, non pour un

» asile ou refuge inviolable, ou pour

» un autel de franchise, mais qui

» as retiré sa majesté, comme dans

» l'arche du juste Noë, contre les

» deluges, innondations et ravages

» de la France (20). Je ne puis

» encore me despartir d'Husson,

» montagne couronnée de ce chas-

» teau royal, hermitage saint, mo-

» nastere devot où sa majesté s'estu-

» die du tout à la meditation : qui

» ne tend qu'à la fin des fins, à la

» fin souveraine. Rocher tesmoin de

» la volontaire solitude, très-louable

» et religieuse, de ceste princesse : où

» il semble par la douceur de la mu-

» sique, et par le chant harmonieux

» des plus belles voix de la France,

» que le paradis en terre ne puisse

» estre ailleurs, et où sa majesté

» goust le contentement et le repos

» d'esprit, que les ames bien-heu-

» reuses sentent en l'autre monde. »

Notez que M. Péréfixe avance mal

(*) In Phædone.

(17) Là même, folio 125 verso.

(18) Là même, folio 126.

(19) Là même, verso.

(20) Là même, folio 127.

à propos, que Marguerite s'enferma volontairement au château d'Usson (21).

(D) *De célèbres historiens n'ont point gardé le silence là-dessus.*] On a vu (22) ce que d'Aubigné a dit, non pas dans quelque satire, mais dans son Histoire Universelle. On a vu un passage de Mézerai (23), et l'on a été averti (24) que Varillas raconte les mêmes choses. Voici un historien d'autant plus croyable qu'étant dévoué à Catherine de Médicis, il n'avait aucune disposition à excuser la conduite du roi de Navarre. Je veux parler de Davila, qui reconnaît que ce prince répudia en quelque façon son épouse à cause qu'elle s'était décriée par ses impudicités. Il avoue aussi qu'elle menait dans sa retraite une vie licencieuse : *Movevalo grandemente il rispetto della reina Margherita sua moglie, perche avendola per la fama delle sue impudicizie, come repudiata, ed essendosi lei ritirata in Overnia, a certi suoi castelli, a vivere con libertà molto licenziosa, vedeva necessariamente, o convenire riceverla di nuovo all' unione del suo matrimonio, o non poter mai stare in sincera amicizia, ed in intera confidenza con la suocera, e co'l cognato* (25). Il répète à peu près la même chose dans un autre endroit de son ouvrage : *La quale (reina Margherita) havendo abbandonata se stessa a vita licenziosa, per sospetto de' risentimenti del marito, si era fuggita da lui; ma prevenuta per ordine suo, e per commissione del Re suo fratello, ella fu posta nel castello di Carlat in Overnia, come prigionie, e di là dopo qualche tempo trasferita ad Ussone, nella medesima provincia, sotto alla custodia del marchese di Canigliac; il quale, come si diceva, fatto prigionie della sua prigioniera, l'aveva riposta in libertà; onde ella, trattenendosi in alcune sue castella*

(21) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, à l'ann. 1599, pag. m. 301.

(22) Tom. XI, pag. 81, au troisième article NAVARRE, citation (9). Voyez aussi d'Aubigné, tom. III, pag. 641.

(23) La même, citation (47).

(24) La même, citation (48).

(25) Davila, lib. VII, pag. m. 379, ad ann. 1585.

pur in Overnia, e contintesso modo di vita, era di ostacolo alle convenzioni marito, ed il fratello, pottrattarsi (26).

Il y a quelques défauts narré de Davila. I. Il n'est que la reine Marguerite se en Auvergne afin de vivre sement. Elle vivait partout façon, et elle aurait mieux son compte à Agen d'où elle qu'en Auvergne où elle se. vérité est que la crainte d' dans Agen fut cause qu'elle (27); et si elle se réfugia e gne plutôt qu'ailleurs, c point par un choix libre, pure nécessité. Lignerac, ducteur, n'avait que là u propre à servir d'asile (2 n'est pas vrai qu'elle se fi dans certains châteaux qui elle. III. Il n'est point vrai ordre de son mari, et par sion d'Henri III, elle eût é sonnée à Carlat. Le frère de ducteur l'y avait reçue de (29). Je crois bien qu'ensuit mandant de la place eut ord pondre de son hôtesse, et d garder (30); mais cela ne point Davila. IV. Il est faux été mise en liberté par le ma Canillac, elle se fût retirée terres. V. L'un des passages d se peut réfuter par l'autre elle se retira sur ses terres d eut rompu avec son mari, c l'assure dans le premier pa n'est pas vrai, comme on dans le second, qu'elle ne ra qu'après avoir été mise e par le marquis de Canillac Beauvais Nangis (31) n'a cen cette dernière faute de Dav

(26) Idem, lib. VIII, pag. 432, ad

(27) Brantôme, Dames illustres. Roles, tom. XI, pag. 96, citation (sième article NAVARRE).

(28) Voyez la citation (76) du trois NAVARRE, tom. XI, pag. 96, et de 510, citation (14).

(29) Voyez ci-dessus, la même.

(30) Consultez Brantôme, au discours reine, pag. 421, édition de 1699, et au III^e. tome de son Histoire, liv. IV, pag. 641, où il paraît renversé dans le Divorce satirique.

(31) Dans ses Remarques sur Da 144, 149.

onné son approbation à tout le reste. Les petites inexactitudes n'empêchent pas que ce fameux historien ne soit très-digne de foi lorsqu'il affirme que Henri III et Catherine de Médicis délibérèrent de faire casser le mariage du roi de Navarre, et d'abandonner Marguerite comme une personne indigne d'être reconnue de leur sang. *Deliberarono finalmente, che non era da tener più conto della persona di Margherita, resasi da se stessa poco degna d'esser da loro riconosciuta, nè per sorella, nè per figliuola, e che, poiche la dispensa difetto era ottenuta dal pontefice al tempo del suo matrimonio, porgeva causa, e pretesto a poterlo disgiogliere, si dovesse fare questo divorzio, e dar per moglie al re di Navarra, Christiana, figliuola del duca di Loreno* (32). L'ambassadeur Busbec vaut bien un historien. Or, voici ce qu'il raconte dans une lettre qu'il écrivit de Paris à sa majesté impériale, le 27 d'août 1583. *Rex sororem suam, reginam Navarræ, palam multis audientibus graviter increpuit, quod vitam dege- ret turpem, et flagitiis contaminatam. Commemorat memoriter moechorum introductiones, quibus-illa con- viveisset. Etiam puerum sine mariti sperd natum objectavit, eaque omnia his temporibus, et reliquis rebus ita notata, ut ipse interfuisse videretur, et reginam ea magis confiteri pude- ret, quam confutare posset. Finis orationis fuit, ut eam statim Lutetiam migrare juberet, urbemque sud con- tagione liberaret. Sic illa; collectis rebus aptim sarcinis, die sequenti, non modo sine ullo prosequentium offi- cio, sed sine justo etiam famulatio, Lutetiam excessit* (33). Vous voyez là que non-seulement Henri III fit un détail qui contenait les circonstances des adultères de sa sœur, mais aussi qu'il lui reprocha d'avoir accouché d'un bâtard. L'auteur ajoute que depuis cette mercuriale, Chanvalon, ce jeune homme qui passait pour un des premiers galans de Marguerite (34), s'était retiré en Allemagne.

Il avait perdu les bonnes grâces du duc d'Alençon (35) à cause de quel- ques lettres qu'il avait écrites d'An- vers; mais, selon d'autres, ce fut pour s'être vanté des faveurs d'une grande dame. Lisez ces paroles de M. Varillas : *Le seigneur du royaume qui faisait le plus régulièrement sa cour à la reine Marguerite était Jacques de Harlay-Chanvalon, qui avait suivi le duc d'Anjou en Flandre, où il avait donné des marques de sa va- leur en diverses rencontres. Ce duc le recevait souvent à sa table; mais com- me il n'était pas si discret qu'il aurait été nécessaire, il lui échappa un jour de se vanter d'une bonne fortune que sa beauté et sa bonne mine, disait-il, avaient obtenues d'une des plus gran- des dames de la cour de France. Le duc d'Anjou, qui avait ouï Chanva- lon, le chassa de sa table, et même des Pays-Bas, et il n'y avait qu'un an que Chanvalon en était retourné. Comme il n'était pas bienvenu au- près du roi, à cause que les favoris ne regardaient pas de bon oeil ceux qui s'étaient déclarés pour le duc d'Anjou, il s'attacha au service de la reine de Navarre, et les favoris en prirent occasion de publier que l'amour en était la seule cause. Le roi, à qui l'on ne pouvait alors rien dire de si honteux pour sa sœur qu'il ne le crût, ajouta tant de foi à ce bruit, qu'il chassa Chanvalon d'au- près d'elle, sans se mettre en devoir de prévenir, par quelque prétexte, le contre-coup de cet éloignement, qui rejaillirait sur elle. Il paraît encore que le roi fit des plaintes publiques à sa sœur de la manière dont elle vivait avec Chanvalon* (36). Nous allons voir les récits de l'historien Dupleix : nous y trouverons, entre autres cho- ses, que Chanvalon fit un enfant à la reine Marguerite.

(E) *Scipion Dupleix est celui qui en a parlé avec le plus de détail.* Ras- semblons ce qu'il disperse en plu- sieurs endroits, et commençons par ces paroles : *Le roi de Navarre..... fit l'amour aux filles de la reine Mar- guerite, son épouse; elle le souffrant*

(32) Davila, lib. VIII, pag. 432, ad ann. 1586.

(33) Busbequius, epist. XXIII ad Rudolphum I, imperatorem, pag. m. 517.

(34) Chanvalloniis juvenis est dubia nobilita- tis, suavitate morum, ætatis flore, et formæ ve-

nustate præstans, habitus inter primos ejus regi- næ procos. Idem, ibidem.

(35) Idem, ibidem.

(36) Varillas, Histoire de Henri III, liv. VII, pag. m. 231, 232.

d'autant plus patiemment que son mary ne contro-rolloit pas ses actions, quoy qu'elle se plaigne en ses Memoires de ce que ses filles luy rendoient de mauvais offices envers luy, ce qu'elle dit ainsi pour couvrir les pechés qui se commettoient de sa part contre les loix du mariage. L'escriture ne rougit point ; mais je rougirois en l'escrivant, si je couchois sur le papier ce que je luy en ay ouy dire serieusement à elle-mesme. Certainement c'estoit une princesse qui avoit de tres-excellentes conditions et toutes roiales ; mais elle avoit aussi de grandes foiblesses, et mesmes aucunes mauvaises habitudes. Par aventure en parleray-je plus amplement et plus à propos sous le regne de Henry le Grand ; et le sujet m'y obligeant, encore le feray-je à regret ayant eu l'honneur d'estre de sa maison durant six ans, tousjours tres-favorablement traicté de cette tres-illustre princesse (37). Ce qui suit donne de l'horreur : « Henry III..... cherit frater-

*nellement ses sœurs : mais en fin il haït Marguerite, roine de Navarre, tant parce qu'elle vivoit mal avec son mary, qu'à cause qu'elle se trouvoit tousjours complice de toutes les conspirations du duc d'Alençon. Nonobstant tout cela il s'estoit monsté tousjours plus indulgent à leur faire grace que severe à les punir, jusqu'à ce que Marguerite (soit par jeu ou serieusement) porta une parole d'amour incestueux à la reine Louise, espouse de sa majesté. Car ce bon roy, se sentant offensé au poinct qui offense le plus sensiblement les ames genereuses, ne vid jamais depuis de bon œil ce frere ny cette sœur incorrigibles. Et Louise, princesse tres-chaste et vertueuse, oyant cet infame propos de sa belle sœur, luy ferma soudain la bouche, en luy disant avec une grande modestie (comme ne le prenant pas pour serieux) : *Je vous prie, ma sœur, ayez plus d'agreables railleries.* Neantmoins, craignant les artifices de sa malice, elle rapporta au roy l'effronterie de sa sœur, dequoy il fut très-sensiblement outré contre elle et contre son frere, et en che-*

(37) Dupleix, Histoire de Henry III, à l'ann. 1578, pag. 70.

» rit d'autant plus tendrement Louis (38). » Lorsque Dupleix compte les raisons qu'avait Henry IV de demander la dissolution de son mariage, il s'exprime ainsi (39) : « La sixième nullité estoit fondée sur les mœurs de la reyne Marguerite, lesquelles estoient aussi insupportables que manifestes à tout le monde. Toutesfois il n'allegua pas celle-cy, afin d'obtenir d'elle son consentement à la dissolution et annullement de leur mariage. Mais le pape et le sacré consistoire, qui en estoient assez instruits, louerent grandement la bonté du roy, lequel, la pouvant convaincre et faire punir avec bonne justice (comme aucuns de son conseil en estoient d'avis), aima mieux chercher la liberté d'un second mariage par une autre voye. » Voici un bon supplément de l'exposition de cette sixième nullité : « Henry le Grand fut marié deux fois : la première avec Marguerite de France, parti qui sembloit avantageux à ses affaires, s'il luy eût esté autant agreable qu'honorable. Car il se voit bien qu'elle, ayant logé ailleurs ses affections amoureuses, n'avoit point d'amour pour luy... Luy pourtant ne laissoit pas de l'aymer, et supportoit mesme en elle des actions les moins supportables aux maris apres qu'ils en ont cognoissance. Il n'eut point d'enfans d'elle ; mais elle, durant son éloignement du roy, eut deux fils ; l'un du sieur de Chanvalon, et ce luy-ci vit encore, et est prestre pucin, nommé père Ange ; l'autre, qui est decedé, du sieur d'Aubiac, et je les ay cognus tous deux. La verité trop manifeste m'oblige, malgré-moy, à remarquer cecy : veu mesme que c'est une tres-clatante preuve de la bonté de ce tres-illustre roy, qui pouvoit bien prendre de là une invincible raison pour se desfaire d'elle par la justice, suivant l'advis de plusieurs de son conseil ; mais il aima mieux rompre son mariage sans effusion de sang, par les en-

(38) Dupleix, Histoire de Henry III, vers la fin, pag. 202, 203.

(39) La même, Histoire de Henry IV, à l'ann. 1599, pag. 264.

ates nullités ci-dessus remar-
ées (40). »

laisse ce qu'il a dit, qu'elle
eu avec le duc d'Alençon, son
, une amitié plus que frater-
(41).

..... il en fut blâmé, et il se
fia; nous examinerons si l'em-
ment du maréchal de Bassom-
re est raisonnable.] Dupleix,
à parler du retour de la reine
guerite à la cour, ne la traita
obligeamment, et avoua néan-
moins, qu'elle voulut qu'il eut l'hon-
neur d'estre des ordinaires de sa mai-
son en qualité de maistre des reques-
tes avec un honneste appointment
) ; et nonobstant, ajoute-t-il,
elle se pleiut grandement au char-
ement, je fus tousjours fort bien
vers d'elle, dont plusieurs ayant co-
issance, aucuns ont trouvé estran-
ge j'aye parlé hardiment des des-
ordres de sa vie sous le regne de
Henry III, comme je feray encore
de celui-cy. Et moy je trouve plus
ange qu'il y ait homme de juge-
ment qui n'ait peu juger que c'est
de desconsiderations et justes et
nécessaires, sans qu'il soit besoin que
je l'exprime. Je remettray ses elo-
ges à son trespas, où, avec véri-
té je diray des choses estranges et
irrationnelles. Il s'acquitta de cette pro-
mise en parlant de la mort de Mar-
garete, sous l'an 1615. Voici quel-
ques morceaux de son discours (43) :
Tout le monde la publiant pour
sainte, elle s'imaginoit aucune-
ment de l'estre, et de là prit
pour sa vie d'estre nommée
sainte Uranie, c'est-à-dire cele-
ste, tant pour monstrer qu'elle par-
tiçoit de la divinité, que pour
se distinguer son amour de ce-
lui du vulgaire. Car elle avoit
un autre ordre pour l'entretenir
que celui des autres femmes, af-
fectant sur tout qu'il fust plus pra-
tiqué de l'esprit que du corps, et
il estoit ordinairement ce mot en
usage. : Voulez-vous cesser d'aimer,
possédez la chose aimée. L'en

» pourrais faire un roman plus ex-
» cellent et plus admirable que nul
» qui ait esté composé es siècles pre-
» cedens ; mais j'ay des occupations
» plus serieuses..... La persecution
» et les menaces de ce frere (44), les
» effrois qu'elle en receut, l'appre-
» hension qu'elle eut en suite que
» ses fautes obligassent son mary à
» attenter sur sa vie, et la solitude
» en laquelle elle vesquit durant
» vingt ans, luy troublerent si fort
» l'esprit, qu'elle entra en une ex-
» trême défiance de tout le monde,
» de sorte que ces facheries et ter-
» reurs continuelles la rendirent hy-
» pochondriaque (45) ; mais cette
» foiblesse ne paroissoit au commen-
» cement qu'en certains objects co-
» gnus à ses domestiques ; mais de-
» puis son dernier voyage à la cour,
» ils ne furent que trop divulgués,
» elle mesme les faisant cognoistre à
» tout le monde..... (46) Elle estant
» autant recherchée d'amour qu'il
» (47) en recherchoit d'autres fem-
» mes, ils faisoient un tres-mauvais
» mesnage. Elle en ayant voulu re-
» jeter toute l'ordure sur ce grand
» roy, par ses Memoires qui ont veu
» le jour, j'ay esté obligé de luy en
» faire porter sa bonne part dans son
» lieu dans l'histoire. Car je n'escris
» pas ici des panegyriques pour les
» princes et princesses, mais une
» vraie histoire, qui doit exprimer
» leurs vertus, et ne supprimer pas
» leurs vices, afin que leurs succes-
» seurs, craignans une pareille fles-
» triseuse en leur memoire, imitent
» leurs louables actions, et s'eloï-
» gnent des mauvaises. D'ailleurs,

(44) C'est-à-dire Henri III.

(45) On fait dire à Henri IV, dans le Divorce
satirique, pag. 208 : Ne pouvant quelquefois,
parmi la pitié que j'en ay, m'empescher de rire
des extravagantes jalousies et fortes passions
qu'on raconte de ses amours, qui la transportent
plus souvent à mespriser ce qu'elle voit, et à
croire ce qui n'est point, ores cherchant furieuse
et chaude ses rufiens en tous les endroits les plus
cachés de sa maison, bien qu'elle ne puisse igno-
rer qu'ils sont autre part ; et ores les voyant et
oyant et tontefois se persuadant que sous leur
image se soient d'autres qui taschent à la dece-
voir, et à luy mesfaire. Et pag. 210. Elle s'est
rendue sujette à ne pouvoir plus tolerer qu'on
tousse, rie, ou parle bas en sa presence, tant le
soupçon et le mesfy d'elle-mesme luy fait appre-
hender le discours de ses actions.

(46) Dupleix, Histoire de Louis XIII, pag. 54.

(47) C'est-à-dire le roi de Navarre.

Dupleix, Histoire de Henri IV, à l'ann.
pag. 411, 412.

La même, Histoire de Henri III, pag. 23.

La même, Histoire de Henri IV, à l'ann.
pag. 368.

La même, Histoire de Louis XIII, p. 53.

» par considération d'estat, il im-
 » portoit de marquer que ces bastars
 » estoient nés d'elle durant son di-
 » vorce et esloignement du roy. Car
 » autrement ils pouvoient passer
 » pour legitimes, ven mesmes qu'on
 » n'a jamais voulu punir comme im-
 » posteur ce religieux qui s'est si
 » longuement produit (ainsi qu'il
 » fait encore) pour fils de la reyne
 » Marguerite. Je suis contraint de de-
 » clarer cela pour la satisfaction de
 » ceux qui ont attribué à detrac-
 » tion une narration si importante.»
 Après cela il étale plusieurs éloges
 de cette reine.

Sur le passage où il a dit qu'elle
 avait eu deux bâtards, le maréchal
 de Bassompierre a fait cette observa-
 tion « Infâme vipère, qui par ta ca-
 » lomnie déchire les entrailles de cel-
 » le qui t'a donné la vie! Ver qui
 » mange la même chair qui t'a pro-
 » créé! Chien enragé qui mords ton
 » propre maître, qui te meut d'ou-
 » trager après sa mort une pauvre
 » princesse qui t'a nourri pendant sa
 » vie : est-ce l'intérêt du feu roi, le-
 » quel, au préjudice du sien, a
 » mieux aimé retarder son démaria-
 » ge d'avec elle, que de dire une
 » seule parole à son désavantage, et
 » qui ne la pouvant, pour le bien
 » de son état, plus tenir pour sa fem-
 » me, l'a honorée comme reine, l'a
 » aimée comme sa sœur, lui a don-
 » né de grandes pensions, et fait des
 » dons immenses? Est-ce la vérité
 » qui t'y oblige, toi qui as donné le
 » titre d'histoire à ce livre rempli de
 » fables, et farci de calomnies et d'in-
 » jures? Quelle honte fais-tu à la
 » France, de publier à tout le monde
 » et de laisser à la postérité des cho-
 » ses si infâmes d'une des plus no-
 » bles princesses du sang royal, qui
 » peut-être sont fausses, ou, au pis
 » aller, n'étaient connues que de peu
 » de personnes? Est-il permis à un
 » particulier, sous le nom d'histo-
 » rien, de publier les fautes d'au-
 » trui, de tacher et diffamer la race
 » royale, et de souiller la mémoire
 » des morts? Si l'on t'avait voulu
 » forcer de médire légèrement de cet-
 » te pauvre princesse (qui t'a em-
 » pêché de mourir de faim) tu de-
 » vais plutôt souffrir le martyre que
 » d'y consentir; et au contraire, sans

» y être contraint ni même
 » tu cherches des occasions
 » controuves même hors de
 » et de raisons, pour dire d
 » choses exécrables, qu'un
 » ne peut proférer sans p
 » écouter sans horreur. Non
 » y a des roues et des bour
 » ce monde pour te rigoure
 » punir, et une justice d
 » l'autre pour châtier par
 » mens éternels tes faut
 » nies (48). » Mettant à par
 jures, on ne trouvera guère
 dans cet arrêt de condan
 c'est que Dupleix ne devait
 famer une princesse dont il
 domestique, ni publier des
 res peu connues qui désho
 la maison royale. Je n'ai p
 d'examiner la seconde de
 raisons : il y satisfait lui-m
 l'un des passages que j'ai ra
 et l'on ne voit point que B
 sompierre ait réfuté cette
 la défense. Arrêtons-nous d
 lement à la première raison

Tous ceux qui savent le
 l'histoire tomberont d'accor
 historien qui veut rempli
 ment ses fonctions doit se
 ler de l'esprit de flatterie e
 prit de médisance, et se r
 plus qu'il lui est possible d
 d'un stoïcien qui n'est agité
 passion. Insensible à tout le
 ne doit être attentif qu'aux
 de la vérité, et il doit sacrifi
 le ressentiment d'une injure
 venir d'un bienfait, et l'am
 me de la patrie. Il doit oub
 est d'un certain pays, qu'il
 vé dans une certaine com
 qu'il est redevable de sa f
 tels et à tels, et que tels et
 ses parens ou ses amis. Un h
 en tant que tel, est comme
 sédec, sans père, sans mère
 généalogie. Si on lui demand
êtes-vous ? il faut qu'il répo
ne suis ni Français, ni Al
ni Anglais, ni Espagnol,
suis habitant du monde; je n
au service de l'empereur, ni
vice du roi de France, ma
ment au service de la véri
ma seule reine; je n'ai préte

(48) Bassompierre, Observations sur
 pag. 173 et suiv. Voyez aussi pag. 21

ment d'obéissance (49); je suis chevalier voué, et je porte pour sur de l'ordre le même ornement. Le chef de la justice et du sacerdoce des Egyptiens (50). Tout ce qui donne à l'amour de la patrie est tout de pris sur les attributs de gloire, et il devient un mauvais citoyen à proportion qu'il se montre un bon sujet.

non patriam laudat, damnat dum Poggini hostem?
Nec malus est civis, nec bonus historicus (51).

Si les cruels reproches que M. de Bassompierre fonde sur ce que Duplex avait eu des appointemens et des charges chez la reine Marguerite, sont injustes; car ce n'était point à Duplex l'historiographe à s'acquitter des obligations de Duplex le domestique de cette reine. Il n'a dû, tant qu'historiographe, ni reconnaître un bon office, ni se venger d'un mal; son obligation unique est de représenter les choses comme elles étaient, sans les déguiser en faveur de ses amis, ou au préjudice de ses ennemis. Il avait, à l'égard de la vérité les mêmes engagements que les juges ont à l'égard de la justice; puis donc qu'on serait raisonnable de reprocher comme une noire ingratitude à un conseiller de parlement d'avoir fait perdre un procès à son bienfaiteur, n'est point en droit de se plaindre de Duplex, sous prétexte qu'il a publié des vérités diffamantes d'une princesse chez qui il avait eu de l'emploi. C'est ignorer les bornes des choses que de soutenir que la gratitude s'étend sur les biens mêmes qui ne nous appartiennent point; je ne puis dire que, pour s'acquitter des obligations que l'on a aux gens, on peut servir du bien d'autrui. Si vous voulez reconnaître les bons offices qu'on vous a rendus, faites-le à vos dépens, ne le faites pas aux dé-

*Tuus ô regina quid optes
plorare labor, mihi jussa capessere fas est.*
Virgil., *Æn.*, lib. I, vs. 76.

*Ἐχεν δὲ καὶ ἀγάλμα περιτὸν αὐτοῦ
ἐκ σαρφαίρου λίθου, καὶ ἰκαλεῖτο
τὸ ἄλμα Ἀλθθαία. Circa collum imaginem ex
duro gemmâ confectam gestabat, quæ voca-
tur veritas. Ælian. Var. Histor., lib. XIV,
XXXIV.*

*Sennazar., apud Jovium, Elog., cap. X,
m. 31.*

pens de votre prochain. Un tel est cause que vous êtes riche, que vous possédez la charge ou de maître des requêtes ou de président, etc.; assistez-le de votre bourse dans son indigence, mais ne lui faites pas gagner un procès où il a tort; car si vous le faites gagner, votre gratitude est un larcin, et une infraction de vos devoirs les plus essentiels. Vous êtes le ministre de la justice; rien ne vous permet de la violer: ce n'est point à vous, en tant que juge, à reconnaître les bienfaits que vous reçûtes autrefois en tant que maître d'hôtel ou que précepteur. L'application de tout ceci à un historiographe, ministre public de la vérité, n'est point malaisée.

Si, pendant le cours d'une procédure criminelle, Duplex eût refusé d'être témoin contre Marguerite de Valois, et s'il eût souffert la question plutôt que de révéler les adultères de cette dame, dont il était domestique, il eût mérité des éloges; son silence, en ce cas-là, eût été cent fois plus louable qu'une confession ingénue; mais, en composant l'Histoire de France, il a été dégagé de tous les devoirs de domestique, et il a pu déclarer publiquement ce qu'il n'aurait pas dû dire à des commissaires qui auraient instruit un procès. J'avoue qu'il a diffamé une princesse du sang (*); mais si, de peur qu'il n'en rejallât quelque honte sur la famille royale, il eût été obligé de ne rien dire, il faudrait conclure qu'un historien se doit taire sur toutes les conspirations des princes du sang; que, par exemple, les historiens espagnols n'auraient jamais dû parler ni des complots de don Carlos, ni de la peine qui les suivit. Or, comme cela est absurde, il s'ensuit que M. de Bassompierre n'a point critiqué justement la conduite de Duplex. Ses remarques sont partout ailleurs beaucoup meilleures; car il faut avouer qu'il l'a convaincu d'une infinité de fautes grossières. Si l'on me répond que les rébellions des princes sont des faits publics, et par conséquent qu'un historien ne les peut passer sous silence, je répliquerai que les amourettes de la reine

(*) Elle était fille et sœur de rois. Il fallait donc la qualifier de *fille de France*. *Ram. cast.*

Marguerite étaient, en leur espèce, aussi connues que les fréquentes rechutes du duc d'Orléans (52). Toute la cour était bien instruite de la réprimande que cette reine reçut du roi son frère, qui lui reprocha, entre autres choses, d'avoir accouché d'un bâtard. Tous les ambassadeurs furent informés de cela, et, sans doute, ils l'écrivirent à leurs maîtres aussi-bien que celui de l'empereur (53). Toute la France fut informée de l'affront que le même roi fit faire à Marguerite dans un chemin public. Les suites de cet affront éclatèrent par les plaintes du roi de Navarre. En un mot, ce n'était point révéler des anecdotes que de dire dans une histoire ce que Dupleix a publié touchant les galanteries de la reine de Navarre. Et vous noterez, s'il vous plaît, que certaines raisons d'état qu'il a marquées (54) l'obligèrent à parler. C'est une bonne justification. Notez aussi, je vous prie, qu'il y a bien des gens qui l'ont censuré d'avoir mis ces choses dans son ouvrage; mais qu'ils n'ont point soutenu que ce n'étaient que des mensonges. Voyez la note (55). Ils se sont bornés à dire qu'il fallait cacher cela sous le voile de la discrétion. Or, puisqu'il n'a eu besoin que de se justifier de la liberté qu'il s'était donnée de publier de semblables vérités, et puisqu'après cette justification il a laissé dans son ouvrage tous ces endroits-là, en sorte qu'ils ont été imprimés et réimprimés avec privilège, nous pouvons conclure que ce sont des faits qui doivent passer pour constants; car si c'étaient des calomnies, on eût obligé l'auteur à s'en rétracter, et à les ôter de la seconde édition.

On peut dire qu'il a contribué plus que tout autre à fixer la certitude de ces faits. Les satires du sieur d'Aubigné ne seraient pas d'un témoignage assez authentique; mais quand on les voit confirmées par l'aveu public d'un historien qui a été communal de la maison de cette reine, on ne peut plus en douter. Que leur

manque-t-il? L'historien a vu ce temps-là; il a été domestique de cette princesse; il lui a donné la gloire qu'elle méritait par d'autres endroits; il a été blâmé, non pour l'avoir calomniée sur celui-là, de ne l'avoir point épargnée: s'est point rétracté, il n'a point primé dans une nouvelle édition qu'il avait dit dans la première. Qu'on allègue tant qu'on veut le silence de mille et mille écrivains, les éloges qu'ils ont répandus sur le mémoire de Marguerite, on oubliera jamais cette vérité de fait. Il faut bien prendre garde que les flatteurs n'ont pas osé soutenir que ce n'a été un exemple de prudence; ils se contentent de ne rien dire de ce chapitre. S'ils avaient soutenu qu'elle fut toujours très-chastelle, ils formeraient une faction et un schisme dans le monde littéraire, et ils y fomenteraient le rhonisme, qui n'y est déjà étendu à d'autres égards: mais qui doit principalement s'appliquer au partage qui se fait entre le temps même qu'une chose est vraie (56). On suppose que le méfait est toujours postérieur à la vérité; cela n'est point certain par rapport aux relations; il n'arrive souvent que les fausses prévisions, ou qu'elles n'en soient suivies; et il arrive très-souvent que les véritables et les fausses se suivent à la même heure; et qu'elles courent dans les siècles sous les auspices d'une tradition tellement vieille. Voyez ce que j'ai cité, au sujet d'un événement remarquable qui fut d'abord raconté de différentes manières (57).

On avait prédit que la vérité serait point étouffée par la rumeur des plumes et des langues. « Ceux qui, sous cette » de liberté, la louent » presches, luy adressent » ou qui écrivent à sa loue

(52) Frère de Louis XIII.

(53) Voyez ci-dessus, citation (34).

(54) Ci-dessus, citation (46).

(55) Bassompierre, à la page 149 du Journal de sa Vie, dit qu'en 1606 la reine Marguerite perdit le sieur Sulliendat, son galant, qu'un gentilhomme nommé Charmond avait tué.

(56) Voyez, tom. XV, la Diss. des Libelles diffamatoires, paragraphe 1.

(57) *Is finis fuit ulciscendâ Ger non modò apud illos homines qui etiam secutis temporibus vario n aded maxima quaque ambigua si quoquo modo audita pro comperti vera in contrarium vertunt et gli posteritate.* Tacit., Annal., lib. II.

ribuer des qualitez qui pas deues, car la verite, que malgré eux les s conserueront de pere emorialement, faisant ils sont des menteurs is d'avarice et de flat- ne elle est ennemie de). » L'éuénement a vé- phétie, et l'on n'est pas de cela à l'historien

est attiré cela par ses r les couuens.] Hilarion gieux minime; a parlé ités de cette princesse. festes plus solemnelles, sa naissance, elle don- nain cent escus d'or, pains, à cent pauvres. stenoit cent onze par ante prestres anglois, t hibernois, outre les u'elle faisoit tous les hostel, et à l'issuë de it aux passans étran- ux pauvres honteux. t aussi plusieurs som- niers à la construction gliches, et de plusieurs Elle bastit et fonda le a compagnie de Jesus le couuent des Augus- ez prés son hostel au de Saint Germain des . Il n'y a point de reli- endians qui ne se soit ses liberalitez annuel- autres les carmes, les es cordeliers, les jaco- uites de Saint Louys, l'Ave Maria, les feuil- pucins, les recolez, et de Nigeon. Les der- es de sa vie, mettant perances en Dieu, elle es jours trois messes, et deux basses (*);

oute une faute d'impression, et ire fera foi.

ique, pag. 212.

désigne cette épigramme, l. 3,

i te communies

nours en hosties;

s tous les jours

une en dinours:

ux que tu consommes

ips et en tous lieux?

es pen souler d'hommes,

rever de dieux? REX. CANT.

» communioit trois fois la semaine,
» le jeudy, vendredy, et dimanche;
» visitoit tous les samedis la basse
» chapelle de Nostre-Dame en l'église
» de Saint Victor, et la semaine
» sainte les hospitaux, et n'y don-
» noit jamais moins de trois à quatre
» mille couvertures; et souvent elle
» donnoit une somme notable pour
» marier des pauvres filles (60). »
Scipion Dupleix raconte les mêmes
choses (61); mais il y ajoute une ré-
flexion qui met une grande différen-
ce entre son narré et celui du moine
minime. « Si elle, dit-il (62),
» s'estoit donc laissé glisser à quel-
» que sensualité en sa jeunesse parmi
» tant de mauvais passages qui se
» rencontrent en la vie des princes,
» et parmy les allechemens de la
» cour, qui doutera que s'en estant
» retirée pour retourner à Dieu, et
» ayant racheté ses pechés par de si
» grandes charités, les prieres de
» tant de personnes religieuses, et
» la benediction du peuple, n'ayant
» ouvert les cieux à son ame, pour
» y estre accueillie des bien heureux
» anges aprez son trespas, vau mes-
» me qu'elle s'y prepara et disposa,
» (notament sur la fin de ses jours)
» avec une contrition et resolution
» vraiment chretienne. » Le mini-
me s'est bien gardé d'entremêler
quelque chose de semblable dans ses
récits: on n'y voit rien qui insinue
que Marguerite ait eu besoin de ra-
cheter par tant d'aumônes les péchés
de sa jeunesse, et voilà des omissions
qu'on ne peut souffrir. Généralement
parlant, on ne pourrait point se
plaindre de ce qu'il l'a mise parmi
les dames illustres; mais qu'il l'ait
placée dans un même rang, et sans
nulle distinction, avec celles dont la
vertu ne s'est jamais démentie, c'est
ce qu'on ne saurait excuser. Il aurait
dû faire pour le moins trois classes,
une pour les dames dont la réputa-
tion a toujours été entière, une pour
celles dont on a médit injustement,
et une pour celles qui ont compensé
leurs vices par de bonnes qualitez,

(60) Hilarion de Coste, Éloges des Dames illus-
tres, tom. II, pag. 308, 309. Voyez aussi Pas-
quier, pag. m. 761 du II^e. tome de ses Lettres.

(61) Dupleix, Histoire de Louis XIII, pag.
54, 55.

(62) Là même, pag. 55.

et dont la sage vieillesse a servi d'expiation aux péchés de la jeunesse. Personne ne serait choqué de voir notre Marguerite dans cette dernière classe, et l'on ne trouverait point mauvais que les moines, en reconnaissance de ses aumônes, la fissent paraître avec éclat parmi les illustres repenties, et qu'ils célébrent son esprit, son savoir, et le reste de ses bonnes qualités. Il faut rendre justice à tout le monde, et donner même aux courtisanes les éloges qu'elles méritent, quand elle se sont distinguées par quelques vertus, comme il y en a des exemples (63). On n'ignore pas la nullité qu'il y avait dans ses aumônes : c'est qu'elle les faisait aux dépens d'autrui, et à la ruine de ses créanciers : *Avez-vous jamais vu ses amans, fait-on dire à Henri IV, excepté quelques-uns, enrichis de ses mains, vous qui voyez les prisons pleines de ceux qu'elle appauvrit ?... Elle donne, je le sçay bien, et à mes despens, la dîme de toutes ses rentes et pensions aux couvents et monastères tous les quartiers : mais aussi elle retient, dont j'ay grand pitié, le salaire de ses domestiques, et de ceux qui le long de l'année luy ont fourny leurs denrées et leur labeur* (64). Si l'on se faisait un scrupule d'ajouter foi à ce passage, sous prétexte qu'il est tiré d'un libelle diffamatoire, on n'aurait qu'à consulter l'Histoire de Henri-le-Grand composée par M. de Péréfixe qui est mort archevêque de Paris. On y trouve que le palais que la reine Marguerite avait fait bâtir près du Pré-aux-Clercs fut vendu pour payer ses dettes... ; qu'elle était libérale jusqu'à la prodigalité, pompeuse et magnifique ; mais elle ne savait ce que c'était que de payer ses dettes. « Ce qui est sans doute le » plus grand de tous les défauts dans » un prince, parce qu'il n'y a rien » qui soit si fort contre la justice, » dont il doit être le protecteur et » le modèle (65). » Ce témoignage est conforme à celui de Mézerai

(63) Voyez le chapitre XXV du III^e. livre Miscellaneorum Observationum de Pierre Petit, médecin de Paris, imprimées à Utrecht, l'an 1682.

(64) Divorce satirique, pag. 213.

(65) Péréfixe, Histoire de Henri-le-Grand, à l'ann. 1599, pag. m. 301.

(66), et néanmoins on excuse les panégyristes d'avoir loué les actions de cette reine, s'ils avaient fait comme Dupleix, et l'on ne reproche pas d'eux à la rigueur qu'ils fondissent les circonstances de sa libéralité envers les pauvres et les monastères.

J'en reviens toujours là, minimise Hilarion de Coste à faire, dans son ouvrage, ce que Bert d'Arbrissel avait fait de ses monastères, dont l'un était aux femmes de bonne réputation, l'autre à celles qui avaient leur mauvais train (67). C'est un langage scandaleux que de voir dans un même livre les éloges d'Isabelle de Bretagne et d'Isabelle Claire-Eugène avec ceux de Bonne Sforce, et de Marguerite de Valois. J'ajoute que c'est un mélange qui anime à donner celles que l'envie d'un jour placées parmi les dames pourrait retenir dans l'oubli. Il n'y a rien de plus pernicieux que d'encenser et que d'honorer les dames galantes au lieu des dames vertueuses (68). Ce serait moins blâmable, si se réduisaient à la description d'une action ; mais les dresse de telle sorte qu'elles tiennent la suite historique de la vie. Il y enchâsse tout ce qu'il trouve de beau, il n'oublie rien de mal. J'observe ceci afin qu'on ne croie que je n'ai point prétendu que ceux qui ont parlé ou du caractère ou des charités de la reine Marguerite ont dû faire aussi mention de ses défauts. Ce n'est nullement ma intention, et je ne trouve point mauvais que M. Pasquier, s'étant contenté de toucher en général ce qu'il connaît en elle (69), se soit étendu

(66) Voyez, tom. XI, pag. 96, remarque du troisième article NAVARRE.

(67) Voyez, tom. VI, pag. 507, citation de l'article FONTEVRAUD.

(68) Voyez, tom. IX, pag. 436, remarque de l'article LOUIS XII.

(69) De vous pleuvir (c'est-à-dire gardez-vous de fautive, je serois un sot. Car que Dieu l'ait créée grande princesse, elle est composée de mesmes pièces que le monde, et conséquemment ne faut considérer en elle aucune imperfection, qui ne tombe en homme ou femme le moins d'imperfection. Pasquier, Lettre II, pag. 759.

ontage sur ce qu'il y admirait ; car n'avait point entrepris ni une histoire, ni un éloge historique. Voici qu'il dit des repas de cette princesse : « Combien que les dîners et soupers soient principalement destinés à la nourriture des corps, toutesfois elle, faisant plus d'estat de la nourriture d'esprit, a ordinairement quatre hommes pres de soy, auxquels d'entrée elle propose du commencement telle proposition qu'il luy plaist, pour l'examiner ; chacun desquels ayant deduit sa ratellée, ou pour ou contre, et estants de fois à autre par elle contredits, comme elle est pleine d'entendement, leur fait perdre souvent le pied, n'estant marrie d'estre par eux contrôlée, mais que ce soit avec bonnes et valables raisons. Nourrissant ainsi son esprit, elle nourrit par mesme moyen avec toute sobriété son corps, auquel donnant nourriture, apres que ces doctes hommes ont donné fin à leurs discours, pour ne rabattre rien de sa royauté, s'ensuit puis apres une bande de violons, puis une belle musique de voix, et finalement de luths, qui tous jouent l'un apres l'autre à qui mieux mieux (70). »

Disons en passant que cette reine, tant d'autres dames qui l'imitent, ont peut-être un plus grand mal au public par leurs fréquentes communications, et par leur extrême assiduité aux couvens et aux églises, que si elles vieillissaient scandaleusement dans l'impénitence. On les immortalise par cent éloges artificieux, qui font aucune mention de leurs péchés précédens. N'est-ce point faire périr un renom sans tache et couvert de gloire, à celles qui vivent dans le désordre, pourvu que dans l'âge de la laideur elles deviennent dévotes ? Et pourquoi n'espéreraient-elles pas de le devenir après tant d'exemples, qu'elles ont devant les yeux ? Car c'est le train ordinaire des femmes galantes de se jeter dans la dévotion lorsqu'elles ne sont plus en état de charmer les hommes (71). On les voit fort assidues au sermon et à

la messe, et fort libérales pour les couvens ; cela fait croire qu'elles se rouvrent la porte du Paradis, et ainsi les jeunes dames se peuvent flatter que leurs débauches ne les priveront ni de la gloire humaine que les éloges des religieux procurent aux morts, ni de la félicité éternelle. Qu'y a-t-il de plus pernicieux que cette sécurité ? Qu'y a-t-il de plus capable de lâcher la bride à la nature corrompue ? On craindrait et l'infamie de la réputation dans les siècles à venir, et les tourmens de l'enfer, si l'on voyait que toutes ou presque toutes les dames coquettes s'endurcissent dans le crime jusques à la mort. Cette crainte serait un frein et une leçon efficace de sagesse, et par ce moyen la damnation de quelques-unes serait le remède de l'incontinence, et le salut de plusieurs. S'il n'y avait dans chaque siècle qu'une courtisane qui fît la dévote quand elle a vieilli, elle n'inspirerait pas l'esprit de sécurité, non plus que le bon larron (72), elle pourrait seulement éloigner le désespoir. Mais quand le nombre de ces Magdeleines (73) est grand, il sème partout la hardiesse et la confiance, de sorte que l'on peut dire qu'indirectement, et contre leur intention, elles sont les colonnes les plus fermes de l'empire de Vénus, lors même qu'elles s'en sont retirées. Qu'elles fourniraient de bonnes armes aux prédicateurs et aux confesseurs, si s'étant rendues le jouet et l'exécration de toute la ville en blanchissant sous le harnais de Vénus, et en faisant ce métier avec tout le ridicule qui accompagne la jonction des rides et de la coquetterie, elles mouraient enfin dans le désespoir ou dans le blasphème, en sorte que la rejection des sacremens fût une raison de faire traîner leurs cadavres sur une claie jusqu'à la voirie ! Un spectacle si affreux servirait d'épouvantail. Le petit père André en eût pris souvent occasion de dire dans ses sermons, *autant vous en pend à l'oreille*.

Un auteur illustre écrivait, le 23 de juin 1678, que la maladie dont ma-

(70) Là même, pag. 761, 762.

(71) Voyez, tom. VII, pag. 317, la citation de l'article GUÉRIANT.

(72) Unus est ne desperes, solus est ne confidas, a dit un père de l'église au sujet du bon larron.

(73) On entend ou de fausses converties ou de vraies.

dame de M*** était morte, lui avait fait faire pénitence, et qu'elle serait de ces gens de l'évangile, qui sont payés pour la dernière heure, comme ceux qui sont venus le matin (74). Le père Bourdaloue assure (75) qu'il y avait eu beaucoup de christianisme dans la fermeté que cette dame avait témoignée en mourant. Cela édifie le public, et tend néanmoins un piège aux pécheurs. Remarquez qu'il y a des gens qui enseignent qu'on a plus de part aux faveurs de Dieu quand on se retire d'un grand vice, que si l'on n'y tombait pas. Autre piège. M. de Meaux développe bien cela après avoir avancé (76), que quand on voit dans l'évangile (*) la brebis perdue préférée par le bon pasteur à tout le reste du troupeau; quand on y lit cet heureux retour du prodigue retrouvé, et ce transport d'un père attendri qui met en joie toute sa famille, on est tenté de croire que la pénitence est préférée à l'innocence même; et que le prodigue retourné reçoit plus de grâces que son aîné, qui ne s'est jamais échappé de la maison paternelle. Voyez la suite dans l'original.

(74) Bussi Rabutin, lettre CVI du I^{er}. tome, pag. 257, édition de Hollande.

(75) La même, lettre CVII, pag. 258.

(76) M. de Meaux, Oraison funèbre de la reine Marie Thérèse, pag. 66, édition de Hollande.

(*) Luc. 15, 4, 20.

UTINO (LÉONARD DE.), moine jacobin, a fleuri au XV^e. siècle*.

* Prosper Marchand s'est étendu avec complaisance sur cet auteur, ou pour mieux dire sur ses ouvrages. On sait peu de choses du personnage. Il était né à Udine, et c'est de là qu'il prit son nom. Bayle, à la fin de sa remarque (A), renvoie à l'*Epitome* de la Bibliothèque de Gesner. Mais Frisius, à qui il renvoie, et même Trithème, Gorzéus, Possevin, Oléarius, Cornélius à Beughem, Dupin, etc., ne disent de lui presque rien, ou n'en parlent, comme le remarque P. Marchand, que d'une manière fort embarrassée. Pour y suppléer, P. Marchand donne des détails amples et curieux sur les ouvrages de L. de Utino, qui sont : I. *Sermones Floridi de Dominicis et quibusdam Festis*, Ulm, 1478; Vicence, 1479; sans nom de ville ni d'imprimeur, 1494, in-4°; Lyon, 1496, in-4°; Paris, 1516, in-4°. II. *Sermones aurei de Sanctis*, sans nom de ville ni d'imprimeur, 1473, 2 volumes in-folio; Venise, 1475, in-4°; Ulm, 1475, in-4°; Paris, 1476, in-folio; Nuremberg,

Il était grand prédicateur. Ses sermons sur les saints sont un des premiers ouvrages qui soient sortis de dessous la presse; car ils furent imprimés l'an 1446 (a)

1478, in-folio; Lyon, 1495, in-4°; III. *Sermones quadragesimales de Legibus Animae simplicis, fidelis et devota*, Venise, 1473, in-folio; Paris (1477) in-folio; Ulm, 1478; Vicence, 1479, in-folio; Lyon, 1496, in-4°. Ces trois recueils ont été réunis en un seul corps, et imprimés à Nuremberg, 1478, in-folio; Spire, 1479, in-folio; IV. *Sermones quadragesimales de Flagellis Peccatorum festinanter converti nolentium*, Lyon, 1518, in-8°. V. *Sermones quadragesimales de Petitionibus*, Lyon, 1518, in-8°. VI. *Tractatus ad locos communes concionatorum*, Ulm, 1478. VII. *Tractatus mirabilis de Sanguine Christi in triduo mortis effuso: an fuerit unius divinitati*, imprimé pour la première fois à Venise en 1617, in-4°. Tout ce qu'on a dit de ses *Sermones de Tempore*, de ses *Sermones aurei*, et de son *Traité des Lois*, de *Legibus sat grande volumen*, ou *opus satis crassa molis*, n'est rien que brouillerie; car les premiers ne sont autres que les *Sermones de Dominicis*; les seconds, que les *Sermones de Sanctis*, et le troisième, que ses *Sermones quadragesimales de Legibus*. Prosper Marchand demande si Léonard de Utino ne serait pas le même que *Leonardus italicus* et *Lunardo de Udine*. On a sous le premier nom: *Notabilissimum quadragesimale et in toto suo processu trimembre*, in-folio, sans date, chiffre, signature ni réclame. On a sous le second nom une traduction italienne d'un dialogue de saint Grégoire intitulé: *El dialogo de sant Gregorio, tratto de latino in vulgar per maistro Lunardo de Udene, e partito in quatro libri*, Venise, 1475, in-folio. Prosper Marchand met les sermons de Léonard sur le même rang que ceux de Bartette, de Maillard, de Ménot, et cite deux vers du 43°.

Fœmina corpus, animam, vim, lamina,
vocem

Polluit, annihilat, necat, cripit, orbat,
acerbat.

Je crois qu'au premier vers, après le mot *corpus*, il faut ajouter *opes*, sans quoi le second vers aurait un verbe de plus que le premier n'aurait de substantifs; et d'ailleurs le premier vers serait boiteux.

Quant à l'édition de 1446, elle est tout-à-fait imaginaire, comme le dit implicitement la remarque critique. Voyez au reste, sur l'époque de l'invention de l'imprimerie, la note ajoutée sur l'article AILLY, tom. I, pag. 327.

(a) Oléarius, in *Abaco*, apud König. Biblioth. vet. et novâ, 466, 859.

Ses autres ouvrages furent rimés avant la fin de ce même e (A). C'est apparemment qui trouvait défectueux en certains points les récits que les femmes au confessionnal

Les Sermons de Léonard d'Udine ont été imprimés pour la première fois à Venise l'an 1473. Voyez le Ménagiana, tom. II, pag. 406, 407, édition de Paris, 1715. CRIT.

) Ses autres ouvrages furent imprimés avant la fin de ce même siècle. On imprima à Ulm son Traité des vices communs, l'an 1478. Ses Sermons sur le Carême et sur les Dominicales furent imprimés à Lyon l'an 1480. Voyez l'Épître de la Bibliothèque de Gesner, à la page 543 *.

) Défectueux..... les récits que les femmes au confessionnal.] Jacques Olivier, licenté aux lois et docteur en droit canon, assure que le docteur Latino remarque que les confessions des femmes « sont ordinairement en trois cas: qu'elles confessent jamais ou rarement le luxe et la vanité des habits, voyant que cela est dû à leur péché; le péché de luxure de volonté d'effet, selon l'essence du péché, ou de ses circonstances, par habitude ou par accoutumance; et le démesuré babil, qui n'est sans péché mortel ou véniel, duquel il faut rendre compte devant Dieu; à la même des paroles oisives. » Je ne prétends pas que cela soit vrai: je dis seulement qu'il y a l'apparence que l'auteur que je cite est le moine dont je parle.

Voyez la note ajoutée sur le texte.

Jacques Olivier, Alphabet de l'Imperfection des Femmes, lettre G, pag. 97, de Rouen, 1658.

VULCANIUS (a) (BONAVENTURA), naquit à Bruges le 30 de mai 1538. Il s'avança promptement dans la connaissance des sciences, de sorte qu'à l'âge de dix-huit ans et un an il fut choisi

son nom de famille était de Smet, qui était un forgeron, le métier du Vulcain des fables.

pour être l'homme d'études du cardinal François de Mendoza (b), qui le fit son secrétaire et son bibliothécaire, et lui donna à traduire de latin en grec quelques pères de l'église (*). Il revint d'Espagne au Pays-Bas après une absence de onze ans; et comme il vit les affaires de sa patrie dans un grand désordre, il s'en alla à Cologne, et puis à Bâle et à Genève, et publia dans chacune de ces villes quelque ouvrage de sa façon. Étant retourné en son pays, il fut désigné professeur en langue grecque dans l'académie de Leyde, l'an 1578, et commença trois ans

(b) Il était évêque de Burgos.

(*) Il y a là deux grosses fautes, et il est étonnant qu'elles soient échappées à M. Bayle. Mais telle est la malheureuse condition des hommes: la moindre distraction, la moindre inattention, fait tomber les plus habiles dans des bévues presque incroyables. Ce devrait être une excellente leçon de modération et de retenue à ces critiques de médiocre capacité, qui relèvent tout avec tant de hauteur, et qui font tant de bruit pour la moindre petite faute qu'ils rencontrent. La première que M. Bayle ait faite dans les paroles de ce texte est d'avoir dit que Vulcanius traduisit de latin en grec: il fallait dire tout le contraire. La seconde est d'avoir dit qu'il traduisit quelques pères de l'église: il fallait dire, beaucoup d'autorités des pères grecs encore non imprimés; autorités dont avait besoin le cardinal de Mendoza, qui travaillait alors avec ardeur à un Traité de Naturali nostrâ per dignam Eucharistia sumptionem cum Christo Unione. Voici la preuve de ces deux remarques. Cum autem is (Francisc. de Mendoza) tunc temporis totus esset in scribendo libro de naturali nostrâ per dignam Eucharistia sumptionem cum Christo Unione, ejus (Vulcanii) operâ statim in transcribendis et LATINE VERTENDIS, multis patrum Græcorum, Cyrilli maxime Alexandrini, et Isidori Pelusiota..... aliorumque AUCTORITATIBUS, antea non editis, fuit magnopere adjutus. Je tire cette preuve de l'Athena Batava de Meursius (libro II, pag. 103), qui est le même livre que M. Bayle a cité, et auquel il est visible qu'il n'a pas fait assez d'attention. La même censure se doit appliquer aux dernières paroles de sa remarque (B) sur cet article, REM. CRIT.



après à exercer cette charge. Il en fit les fonctions trente-deux ans (c), et mourut à Leyde le 9 d'octobre 1614 (A), après avoir publié plusieurs écrits (d) qui firent paraître son érudition *. Il avait promis de donner toutes les Oeuvres de saint Cyrille (B). Son oraison funèbre fit murmurer quelques censeurs (C). Le Ghilini a fait bien des fautes (e).

(c) *Traité de l'Athenæ Batavæ de Meursius, pag. 103 et suiv.*

(d) *Le Moréri donne le titre de quelques-uns : vous en trouverez toute la liste dans Meursius, ibid., pag. 107, 108, ou dans Valère André, Bibl. Belg., pag. 116, 117.*

* Un écrit dont Meursius a parlé dans ses *Athenæ Batavæ*, et que Joly dit être très-rare, est celui qui est intitulé : *Batavia, sive de antiquo veroque ejus insulâ quam Rhœnus in Hollandiâ facit situ, descriptione et laudibus adversus Gerardum, Noviomagum libri duo; auctore Cornelio Aurelio, D. Erasmi Roterodami olim præceptore; Item alia quæ proxima pagina indicabit : Bonaventuræ Vulcanii opera nunc primum in lucem edita; Anvers, Ch. Plantin, 1586, in-8°. Vulcanius a mis une notice sur C. Aurélius dont Joly donne l'abrégé. Nicéron n'a pas connu ce volume; car il n'en parle pas dans l'article consacré à Vulcanius, tom. XXXIV de ses Mémoires.*

(e) *Voyez la remarque (A).*

(A) *Il mourut à Leyde le 9 d'octobre 1614.* Cette date, quant au jour, m'a été fournie par l'*Athenæ Belgicæ* (1), et je la crois bonne (2), quoique la date d'année qui la suit dans le même livre soit fausse; car il n'est pas vrai que Vulcanius soit mort l'an 1610, comme on le dit là. M. König adopte cette fausseté. Meursius et Valère André, et M. Moréri après eux, se trompent en mettant la mort de Vulcanius à l'an 1615. Le Ghilini, qui n'a fait que paraphraser et mal traduire Swertius, a renchéri sur la faute de son original, puisqu'au lieu de l'an 1610, il a mis l'an

(1) Swert. *Athenæ Belg.*, pag. 162.

(2) *M. Drelincourt, médecin à Leyde, digne fils du professeur, a eu la bonté, à ma prière, de faire bien des recherches touchant le vrai temps de la mort de Vulcanius, et il a trouvé aux registres de la maison de ville, qu'on l'enterra dans l'église de Saint-Pierre, le 13 d'octobre 1614.*

1600 et n'a pas laissé de dire que Vulcanius, né selon lui et selon la vérité le 30 de juin 1538, avait vécu plus de soixante et dix ans (3). Ce n'est point la seule bévue qu'il a commise : il a dit de plus (4) que le cardinal François de Mendoze était évêque de Bruges, et que Vulcanius, ayant été professeur en langue grecque dans la Flandre pendant trois ans, passa à Lyon, et obtint dans cette université la même charge, et l'exerça trente-deux ans avec la pleine satisfaction des Français (5). Il n'est pas besoin de dire qu'au lieu de Burgos, ville d'Espagne, il a dit Bruges, ville de Flandre, et qu'au lieu de Leyde il a dit Lyon, qui n'a jamais eu d'université. Il n'a rien compris dans ces paroles de Swertius : *Lugdunum Batavorum iter faceret, à curatoribus academice professor linguæ græcæ designatus est anno Domini M. D. LXXVIII. Triennio demum post Lugdunum venit, et professionem suscepit* (6). Puisqu'il se trompe sur de telles choses, il faut croire qu'en cent autres occasions plus dangereuses il a bien gâté les auteurs qu'il paraphrasait.

(B) *Il avait promis de publier toutes les œuvres de saint Cyrille* *.] Scultet donne sur cela un récit curieux, en parlant des hommes doctes qu'il vit à Leyde l'an 1612. *Quem (Bonaventuram Vulcanium) senem admodum sellæ affixum, et manibus pedibusque captum inveni. Promiserat ille triginta quatuor annis antè, editionem omnium operum græcorum Cyrilli hactenus à multis desideratam : hanc cum frustra hactenus singulis propemodum nudinis expectassem, et jam coram hominis ata-*

(3) Ghilini, *Teatro*, part. II, pag. 49.

(4) *Là même*, pag. 48.

(5) *Con intera sodisfazione de' Francesi. Ibid.*

(6) Swert. *Athenæ Belgicæ*, pag. 161.

* Leclerc observe qu'il fallait dire que le saint Cyrille, dont Vulcanius devait publier les Oeuvres, était saint Cyrille d'Alexandrie. Leclerc parle, par occasion, de l'édition donnée par Bourbon, en 1619, du 1^{er} livre de l'ouvrage de saint Cyrille contre Julien, in-folio de 36 pages, inconnu à Nicéron, dont d'Olivet ne parle que dans son édition de 1743 de l'Histoire de l'Académie française; mais que Fabricius mentionne, pag. 103 de son *Delectus argumentorum et syllabus scriptorum qui veritatem religionis christiane asseruerunt*, 1725, in-4°.

iletudinemque perditam consim, petii ab eo, ut Cyrillum in fidei meæ concrederet : meum operam daturum ; ut ex voto ille in vulgus exiret, sed de codicis precio ipsi satisfac- : At ille gratius pro officio ac- intum adhuc virium sibi super- aiebat, ut ipsemet promisso olvere possit ; usque adeò vest, neminem esse tam senem, on dico diem, sed annos super- se posse, speret. Quanquam non nemo in Angliâ, qui Bon- turam de tanti thesauri posses- magnificè potius se jactasse, verè gloriatum fuisse, affir- (7). Notez que Vulcanius avait encé à traduire saint Cyrille, aider le cardinal de Mendoza ravaillait à un ouvrage de na- nostra per dignam Eucharistiæ tionem cum Christo Unione (8). Son oraison funèbre fit mur- quelques censeurs.] On trouva ais que Cunéus, qui l'avait n'eût point dit que le défunt ommanda en mourant aux mé- le Jésus-Christ, et choses sem- es. Cunéus se justifia par la rai- u'il n'eût pu parler ainsi sans ensonge officieux. On sait assez, t-il, que ce bon vieillard t en colère contre ceux qui rtaient à se préparer à la , et qu'on ne voyait jamais se consolât par des maximes de Je m'en vais donner toute la de Cunéus : c'est une anecdote e déplaîra point. Un de mes l'a copiée exactement sur l'ori- , et m'a fait la grâce de me uniquer sa copie. Je sais le de celui qui garde l'original.

lissimo Viro Rumoldo Hoger- etio, Petrus Cunæus S. D.

amplissime. Ante dies aliquot u mag. rectoris, et senatus aca- i, laudavi Bonaventuram Vul-

brah. Scaltetus, Narrat. histor., pag. 55. leurs. Athenæ Bat., pag. 103.

canium funebri oratione, in quâ re- prehendi quædam audio ab ineptis. Et jam perlatus Hagam rumor est. Ego non decrevi orationem publicare, neque enim tanti est. Sed tamen ani- ni causâ scripsi brevem dissertatiun- culam quam legi à vobis cupio, uti intelligatis quàm fridiga et febricu- losa sint, quæ illi culpavère. Præ- cipuè illud exagitatum est de Lipsio et Erasmo. De Lipsio crimen dilui satis solidè : Erasmus autem ita de- fendi ut sub illius personâ causam ipse meam egerim. Etiam illud cul- pavère quod de Christi meritis lo- cutus non sum. Sed multæ causæ fuère cur hæc et alia multa omiserim. Novimus nos, novère cæteri Vulca- nium qui familiariter cum illo vixe- runt. Sanè quoties aliquis hominem extremâ senectute ad mortis medita- tionem hortaretur, vehementer iras- cebatur ille. Sermones verò de Christo aut de pietate, adeò nunquam ex sene audivimus, ut sæpè mirati si- mus quibus ille cogitationibus fessam ætatem solatus fuerit. Itaque laudo in funere ea quæ cunctis eruditis lit- teratisque communia. Cætera omisi ne viderer scenæ inservire. Sermones de Christo non sunt gladii Delphici qui omnibus aptari possint. Et profectò qui hæc indignantur relegandi sunt ad D. Heinsii orationes quibus nobiliss. Douzam et Scaligerum lau- davit. Eadem enim illi objici possunt atque etiam objecta fuerunt. Vale, amplissime senator. Lugdun. Batav. kal. nov. cio dcc xiv.

Si quelqu'un m'objecte que je n'ai point dû révéler ce grand défaut de Vulcanius, il ignorera que le public en est informé depuis long-temps ; car voici ce que l'on trouve dans le Scaligérana : *Vulcanius est de la religion des dez et des cartes ; il ne sait de quelle religion il est, ni de la différence des religions. Vulcanius veut sembler être des nôtres, mais il ne sait ce que c'est de reli- gion* (9).

(9) Scaligerana, voce Vulcanius, pag. m. 255;

W.

WART (BERNARD), dominicain *, docteur et professeur en théologie dans les écoles de Saint-Thomas-d'Aquin de Poitiers, publia (a), en 1650, un livre intitulé : *l'Hérétique vaincu et mis au tombeau* (b). C'est une réponse aux motifs de conversion publiés par Gilles Goffart, qui s'était fait huguenot. Le jacobin les inséra tout entiers dans sa réponse. Ni l'un ni l'autre de ces deux livres ne valent guère.

* Joly observe que quoique Bayle donne à Wart le titre de dominicain, ce personnage n'a point place dans les *Scriptores ordinis Prædicatorum* de Quétif et Échard. Dreux du Radier, dans sa *Bibl. du Poitou* ne mentionne ni Wart ni Gaffart.

(a) *A Poitiers.*

(b) *C'est un in-4°. de 230 pages.*

WÉCHEL (CHRÉTIEN), imprimeur célèbre à Paris, avant le milieu du XVI^e. siècle. Il était si correct dans ses éditions, que l'errata d'un in-folio ne contenait pas quelquefois plus de deux fautes (a). Ceux qui disent qu'il commença d'imprimer en grec l'an 1538, se trompent (A). On a des livres hébreux qu'il imprima l'an 1533 (b). Par le catalogue des livres qui étaient sortis de dessous ses presses avant l'année 1548, il paraît que c'était un homme diligent, et qui imprimait beau-

(a) Le Commentaire de François Burana, Véroisais, in priora Resolutoria Aristotelis, imprimé chez Wéchel, in-folio, l'an 1539, n'a que deux fautes dans l'errata. Voyez Chevillier, Origine de l'Imprimerie, pag. 141, 142.

(b) Chevillier, Origine de l'imprimerie, pag. 296.

coup. Ce catalogue se trouve au commencement du XIII^e. livre des Pandectes de Gesner, avec une épître dédicatoire fort obligeante. Entendez par-là que Gesner lui a dédié ce XIII^e. livre. On lui fit des affaires, l'an 1534, pour avoir vendu un livre d'Érasme, de *Esu interdicto Carnium*, que la faculté de théologie avait censuré (c). Quelques auteurs content qu'il devint pauvre, par une malédiction particulière de Dieu, à cause d'un livre impie qu'il avait imprimé (B). **ANDRÉ WÉCHEL**, son fils, fut aussi un très-habile imprimeur (C). Il se retira de Paris à Francfort (d); et quelques-uns disent que ce fut après le massacre de la Saint-Barthélemy (e). Voyez la remarque (B).

(c) *Là même, pag. 353.*

(d) Baillet, Jugemens des Savans, sur les imprimeurs, article XVIII.

(e) *Là même.*

(A) *Ceux qui disent qu'il commença d'imprimer en grec, l'an 1438, se trompent.* J'avais rapporté cette époque en citant la page 266 du livre de M. Chevillier, sur l'Origine de l'Imprimerie de Paris; mais j'ai vu de M. Van Dale qu'il a des livres imprimés en grec, à Paris, chez Chrétien Wéchel, l'an 1530 et l'an 1531. De ce nombre sont l'Hermogène *περί ἱεροῦ τῶν τεσσάρων*, in-4°, et les Dialogues des Dieux de Lucien. Ces deux ouvrages ne sont qu'en grec, et sortirent de dessous la presse l'an 1530. De ce nombre sont aussi le même Hermogène *περί μεθόδου ἀντιπυρῆτος*, et *περί ἰδίων τῶν διώ.* Cela fut imprimé l'an 1531, en grec seulement. Je remercie ici M. Van Dale de m'avoir fait connaître la méprise de M. Chevillier.

« Quelques auteurs content qu'il »
 « pauvre. . . . à cause d'un »
 « impie qu'il avait imprimé.] »
 mon témoin : « L'an 1530, »
 « ces effroyables et prodigieuses impudicités racontées par »
 « historiens, et par le docteur »
 Cochlée en divers endroits, »
 « va cet avorton d'enfer, qui »
 « n'a rien de la justice divine »
 « l'auteur des enfans décadés sans »
 « même, duquel, grâces à Dieu, »
 « nous reste que le titre dans la »
 « bibliothèque de Gesner ; et quel- »
 « s-uns ont remarqué sagement »
 « la ruine de Chrétien Wéchel »
 « et ses travaux ne venait qu'en »
 « l'occasion de ce que ses presses et »
 « caractères avaient sué sous un »
 « rage si infâme. Ce fut ce mal- »
 « heureux anonyme, lequel, sous le »
 « nom emprunté d'Antoine Corné- »
 « lius, traça les premiers linéamens »
 « de ce monstre d'athéisme, qui peu »
 « après, comme un serpent veni- »
 «eux, a pris son accroissement, et »
 « sortis coulans s'est glissé jusques »
 « sous (1). » Afin qu'on sache un »
 « peu plus précisément ce que c'était »
 « de ce livre, je dois rapporter ce »
 « que le père Garasse en dit dans un »
 « endroit de son ouvrage : « *La* »
 « *bonne objection n'est pas couchée* »
 « *en termes si élégans que la pre-* »
 « *mière, mais elle est sans compa-* »
 « *raison plus farouche et tient plus* »
 « *l'impiété que celle de Symma-* »
 « *chas : Elle est prise de ce maudit* »
 « *livre anonyme qui emprunta* »
 « *le nom d'Antonius Cornelius, et* »
 « *un discours latin contre la jus-* »
 « *tice distributive du Créateur, pre-* »
 « *nant la cause des enfans décadés* »
 « *avant le baptême, la plaidant de-* »
 « *vant et d'après avec textes et allé-* »
 « *gations formelles des lois, par les-* »
 « *quelles il condamne la justice di-* »
 « *vine, et appelle sa procédure in-* »
 « *juste, méchante et inhumaine. . .* »
 « *Le temps, qui est le dernier et le* »
 « *plus incorruptible juge de nos* »
 « *travaux, a fait voir l'impiété de* »
 « *ce misérable avorton ; car Chrétien* »
 « *Wéchel, pour l'avoir imprimé,* »
 « *a vu fondre ses moyens de-* »
 « *vant ses yeux, sans pouvoir ar-* »
 « *êter le cours de sa ruine ; et grâ-* »

« ces à Dieu il s'est tellement anéanti, »
 « qu'il ne s'en trouve plus de copie »
 « dans les bibliothèques, et nous »
 « n'avons aujourd'hui que le titre »
 « pour restes et reliques infâmes »
 « d'un travail si abominable (2). »

Plusieurs choses me font douter des principales parties de ce conte *.

I. Le père Garasse ne cite personne, et il avance un fait qui est faux : savoir, que le titre de ce livre impie s'est conservé dans la Bibliothèque de Gesner. Il est sûr qu'on ne trouve aucun Antoine Cornelius dans cette Bibliothèque, et que celui que l'on trouve dans l'Épître de cet ouvrage de Gesner n'y est point comme l'auteur de l'écrit dont nous parlons. II. Aurait-on laissé en repos Chrétien Wéchel l'an 1530, s'il eût imprimé un tel ouvrage ? Ne l'eût-on pas tout autrement inquiété pour cette entreprise que pour la vente d'un livre d'Érasme qui n'avait point de plus grande tache que d'avoir été censuré comme un ouvrage suspect (3) ? Aurait-on laissé fleurir dans Paris cet imprimeur depuis l'an 1530 jusques à l'année 1548 pour le moins ? Je m'exprime avec cette restriction, parce que je n'ai pu le conduire que jusques à cette année-là, où je trouve que Conrad Gesner lui dédie un livre (4), et le représente comme un imprimeur qui jouissait d'une pleine prospérité dans la ville de Paris. III. André Wéchel son fils se distingua de telle sorte dans Paris, parmi les libraires et les imprimeurs, qu'il n'y a point d'apparence que les affaires de son père eussent été si délabrées. IV. Enfin on n'est point d'accord touchant le maudit ouvrage qu'on prétend qui le ruina ; car quelques-uns disent que ce fut le livre de *Tribus Impostoribus*, livre chimérique qui n'a jamais existé, s'il en faut croire ceux qui peuvent le mieux répondre de

(2) *Là même*, pag. 298.

* La Monnoie, *Ménagiana* de 1715, IV, 308, trouve solide cette réfutation que fait Bayle de la fable débitée contre Wéchel.

(3) *Cum libellum Erasmi de Esu carnis, ab academia Parisiensi tanquam suspectum reprobatum, Christianus Wéchelus vendendum exposuisset*. Chevillier, *Origine de l'Imprimerie*, pag. 353.

(4) *Le XII^e. livre de ses Pandectes*.

cette espèce de choses (5). *Christus Dominus. . . . impostor atque adeò mendax et planus audivit non modò à Celso. . . . sed etiam ab impio et inmemorando homine, imò dæmone corporato, cujus opus de Tribus magnis Impostoribus, Mose, Christo, Mahumete, exitiale fuisse Wechelo, insigni aliàs typographo, sed ejus libri pestifero contactu funditus everso, referunt qui legerunt, digni fide testes. Mihi incestare oculos tam infandæ scriptiõis lectione, ad ingens scelus videtur pertinere.* (6). Par ces quatre notes je ne prétends pas nier tout ce que conte le père Garasse; je veux seulement lui contester que Chrétien Wéchel ait senti les effets terribles de la colère d'en haut, pour avoir imprimé un livre l'an 1530, et que la dissertation sur la peine des enfans soit aussi impie qu'on la représente. Quant au reste, je tombe d'accord qu'il y a un livre intitulé: *Querela Infantium in Limbo clausorum adversus divinum judicium, ab Ant. Cornelio* (7) *J. U. Lic.* Si l'on s'en rapporte au titre, il fut imprimé à Paris chez Chrétien Wéchel l'an 1531, in-4°. Il y en a deux exemplaires (8) dans la bibliothèque de M. l'archevêque de Reims. Sans avoir lu cet ouvrage, je conjecture qu'il n'est point impie, et qu'il ressemble à celui de *Bartolus à Saxoferato*, et à celui de *Jacobus de Ancharand.* Le premier de ces deux jurisconsultes est auteur d'un livre intitulé: *Processus Sathanæ contra D. Virginem coram Judice Jesu*; l'autre a fait le *Processus Luciferi contra Jesum coram Judice Salomone*. Ils introduisent le diable intentant procès, et observant les formalités du barreau, et disant par conséquent toutes les raisons. Pouvait-on le faire parler, sans lui faire dire des impiétés? Néanmoins ces deux ouvrages ne sont point impies. Tout s'y termine à la confusion du demandeur.

(5) Voyez l'article ANATIN (Pierre), remarque (G), tom. II, pag. 209.

(6) Theophilus Raynaud., *Hoplothea*, sect. II, série II, cap. XIV, pag. 259, 260.

(7) Voyez *Bibliotheca Telleriana*, pag. 167. On l'y nomme Cornélius, à la page 422, et à l'Index.

(8) Il n'est donc pas vrai, comme l'assure Garasse, qu'il soit péri entièrement.

Depuis la première édition du Dictionnaire, j'ai lu le livre s'agit (9). En voici le titre tiers: *Exactissima infantium clausorum Querela adversus num Judicium apud æquum proposita. Apologia diciculi contra Querelam Infantium ad Apologiam diciculi Responsio. Æqui Judicis hâc Re Sententia. Autore. Cornelio Juris utriusque Li Doctiss. Lutetiæ, apud Chri Wechelum in viâ Jacobæd s Basiliensi, anno M. D. mense januario.* Cet ouvrage, de 70 pages in-4°, fut dédié par son auteur à Antoine du Bourg, lieutenant civil à Paris (10), et présenté au conseil de Louise de Savoie de François 1^{er}. (11), L'épître dédicatoire est fort courte, et la préface un peu plus longue; elle est datée de Paris le 2 janvier 1531. Antoine Cornélius reconnaît de grandes obligations à celui à qui il dédie son ouvrage, et qu'il a prêté ce traité à la prière d'un de ses amis, qui avait su qu'il avait été que les enfans détenus aux prisons se plaignaient d'avoir été désobéissans contre la disposition de la loi, où l'on trouve *nemini factio alterius exheredari*, et déclare qu'il les trouve mal fondés dans cette plainte (12). Où est leur impiété? Consiste-t-elle en ce qu'il rapporte des passages de l'écriture et du droit civil et canon, favorables à la cause des enfans? Mais n'en rapporte-t-il pas d'autres qui leur sont contraires, et dont leur réplique ne fait-il pas annuler cet arrêt définitif? *Pensant ligentissimè in utramque partem, censeo infantes injustè in judicio queri per tex. in c. de rante de consec. disti. iii. fa. lex. et fallitur qui parvulos damnatos prædicat in condemnatos, cum dicat Apo*

(9) M. Bourdelot m'a fait la grâce de me le prêter de Paris.

(10) Antonio Borg *judici civili apud Paris.*

(11) *Præses sacri consistorii illustriss. Galliarum gubernatrix.*

(12) *Non quòd dubitem pueros illos damnatos. Antonius Cornelius, in*

plus delictum omnes homines dam-
ni.

On voit à présent avec quelle témérité le père Garasse s'ingéra de faire mention du livre d'Antoine Cornélius. Qui pourrait s'étonner suffisamment de sa bévue ? Quelqu'un me dira peut-être que les objections des uns sont trop poussées, et que cela rend suspecte la foi de leur avocat. Je ne daignerais répondre à cette difficulté, si je ne savais qu'elle est dans la bouche d'une infinité de gens contre tous ceux qui étalent sans aucun déguisement les raisons des hérétiques ou des libertins. Répondons à ces gens-là par cette demande : Si vous aviez à examiner quelque une des controverses qui sont agitées entre les fidèles et les infidèles, rapporteriez-vous tout ce que vous sauriez de ces derniers peuvent dire de plus fort en faveur de leurs opinions ? Faibliriez-vous de dessein prémédité leurs argumens, afin que vos lecteurs ne trouvassent rien qui rend douteuse votre victoire ? Vous me répondrez sans doute que vous feriez première de ces deux choses, et que la seconde est une supercherie indigne d'un homme d'honneur, et qu'il s'en faut qu'on la puisse pardonner à un serviteur de Dieu. Pourquoi donc trouvez-vous étrange que l'on donne aux difficultés des impies toute la force que la raison naturelle peut donner ? Vous le feriez, mes-
sieurs, si vous aviez à les réfuter, et vous convenez qu'en ne faisant point cela vous commettriez une grande ignominieuse. Apprenez donc à ne point prendre pour des préva-
nateurs ceux qui font paraître par un beau côté la cause de leurs adversaires ; et s'ils sont obligés de convenir qu'il n'y a que l'Écriture qui puisse fournir des armes contre certaines objections des impies, et que c'est à elle qu'ils recourent comme au remède inébranlable de leur foi, ne soyez pas très-contens de leur conduite ; autrement on aura sujet de se vanter de vous, et de prétendre que vous cherchez à triompher par un arsenal de ruses de guerre qui ne conviennent point à la milice évangé-

Je n'ai découvert depuis peu l'une des ruses qui portent beaucoup de gens

à soupçonner de libertinage ceux qui proposent avec force les objections des libertins. Un fort honnête homme, et bien craignant Dieu, me dit l'autre jour, en me nommant quelques écrivains dont le zèle pour la bonne cause est connu de tout le monde : Vous ne voyez point dans leurs livres que les ennemis de la vérité allèguent rien de considérable ; ce sont des livres où les objections des incrédules sont proposées en peu de mots, et réfutées amplement et victorieusement ; mais dans un tel et dans un tel écrivain qui ne passe pas pour zélé, elles sont prolixes, et plus capables de frapper que la réponse. Je me servis de la demande qu'on a vue ci-dessus. Ces écrivains zélés ont-ils su tout ce qui se trouve dans les auteurs non zélés, ou bien l'ont-ils ignoré ? En ce dernier cas, il ne faut point leur faire un mérite, ni de leur silence, ni de leur victoire. Au premier cas, ils méritent d'être bien blâmés ; car ils sont coupables d'une fraude pieuse dont la vérité ne doit point avoir besoin, et je suis bien sûr qu'ils n'oseraient dire qu'ils aient dissimulé la moindre chose de ce qui pouvait représenter sous une belle apparence les objections de l'ennemi. En quoi donc leur zèle a-t-il surpassé cet écrivain indévot dont vous me parliez ? Ils ont dit tout ce qu'ils ont pu en faveur de l'adversaire avant que de lui répondre ; l'indévot en a-t-il fait davantage ?

On a vu quelques autres méprises de Garasse dans l'article CORNELIUS.

(C) ANDRÉ WÉCHEL, son fils, fut aussi un très-habile imprimeur. J'ai lu dans l'histoire de l'Imprimerie (13), 1°. qu'il fut obligé de se retirer à Francfort, sous la protection du comte de Hanau, pour le sujet de la religion, vers l'an 1573 ; 2°. que son fils Jean, marié à une des filles de Jérôme Drouart (14), libraire à Paris, en se retirant à Francfort avec son père, emporta la moitié de l'édition de Polybii Opera Gr. Lat., cum notis Casauboni, in-folio, en 1609 ; ce qui fait qu'on trouve de ce Polybe à son

(13) Composée par Jean de la Caille, et imprimée à Paris l'an 1689.

(14) L'auteur avertit, pag. 208, que c'est une erreur ; et que ce Jérôme ne fut jamais marié.

bnique qui ne dépend point des comtes de Hanau, il ne paraît point qu'André Wéchel ait dû se mettre dans cette ville sous la protection de ces comtes. Peut-être a-t-on confondu les temps : pour le moins est-il bien sûr que les héritiers de Wéchel ont eu des imprimeries à Hanau vers le commencement du XVII^e. siècle ; et ce fut alors qu'ils se mirent sous la protection du comte de Hanau. Sur le deuxième chef, j'observe que Casaubon n'avait pas encore quinze ans lorsque Jean Wéchel se retira avec son père à Francfort, vers l'an 1573 : il n'est donc pas possible que cet imprimeur ait emporté avec lui la moitié de l'édition du Polybe de Casaubon. Sur le troisième, je remarque qu'André Wéchel mourut le 1^{er}. jour du mois de novembre 1581, comme on le peut inférer de la préface que Jean Opsopæus, son correcteur, mit au devant des commentaires de Pierre Ramus sur quelques harangues de Cicéron imprimées à Francfort *apud hæredes Andræ Wecheli*, l'an 1582. Enfin je dis, sur le quatrième, que ses héritiers continuant à faire valoir l'imprimerie, se nommaient Claude Marni, et Jean Aubri. Ce qui montre que Jean Wéchel n'a pas été ce que dit l'auteur de l'Histoire de l'Imprimerie. L'édition de Diodore de Sicile, 1604, fut faite par ce Claude Marni, et par les fils de ce Jean Aubri.

Notez qu'Opsopæus, en parlant des héritiers d'André Wéchel, ne fait mention que de Claude Marni et de Jean Aubri, sans dire de cet imprimeur.

nequeant (17). Il est sur que l'on appelait *Typos Wechelianas* *Typographiam Wechelianam* au pouvoir de Marni et des autres. Pendant ce temps-là Jean Wéchel imprimait à part. J'ai entre autres livres imprimés chez lui, la phrase et les Scolies de Moïse *in Aristotelis analyticorum primum de ratiocinatione librum* avec le traité du même Monleone *Entelechia*, et de *Universis cofurti in officina typographica hannis Wecheli*, 1593.

Il y a une grosse faute dans la traduction française des Lettres de Wéchel ; on y trouve ces paroles : *écrit à un homme de Wéchel* ; qu'il en eût grand soin, qui ne se trouvent pas dans le latin, *Commendavi hunc librum Wecheliano* (18) ; et c'est moi qui j'ai ordonné à un homme de vous envoyer l'écrit que vous m'avez demandé, qui répondent à la lettre de Murrhinis *jussu meo mitti* par Claude Marni *Marnius Wechelianus* (19). Wéchel écrivait cela en 1597 : son traducteur le fait parler comme si Wéchel eût été encore en vie, et il n'a que l'original contenait le nom des gendres de ce libraire.

Au reste, j'ai d'assez bon espoir de croire qu'André Wéchel s'était retiré de France avant la suppression de la Saint-Barthélemi, dans Melchior Adam que

(16) Elle est dans le Recueil de M. de Meunier *de Meunier* et doctorum Virorum ad eum Epistolæ, que l'illustre M. Grævius a fait à Utrecht, l'an 1696, par les soins de

gref fut fort en peine à Paris l'an 1569, à cause que l'argent qu'on lui avait fait tenir fut intercepté chez Wechel. On ajoute que ce Wechel avait été banni du royaume, que ses biens avaient été confisqués, et que ses livres, la plupart protestans, avaient été enlevés de sa boutique et être brûlés en public : *Multa in itinere perpessus est indigna negotius) tum propter alia inmoda, tum propter rei pecuniaria curiam: cum inter peregrinos agens nihil acciperet: et illa, quæ ex ipsius liberalitate, nec non secretò transmissa fuerant, interciperetur apud Wechelium, bibliopolam suum; quippe cuius bona omnia confiscata fuerant, ipso regni limitibus proscripso, reliquisque ut plurimum protestantium libris ab officina Lutetiæ publicè combustis* (20). Wechel transigea avec les Wechel, et en paiement quelques-uns des livres qu'ils avaient sauvés de l'incendie (21). Il reçut ensuite quelque autre argent de chez lui, et s'en alla à Orléans, où il fut reçu docteur en droit l'an 1570 (22). Voilà les faits antérieurs à la Saint-Barthé-

mais tout cela n'empêche point qu'il soit très-véritable qu'André Wechel était à Paris pendant cette cruelle année. Il s'était sauvé en Allemagne l'an 1569, lorsqu'on lui eut fait les affaires que Melchior Adam raconte, et dans lesquelles il eût pu, si le président de Harlai ne lui avait rendu de bons offices (23). Il retourna à Paris, et dès le commencement de juin 1571, il y avait réouvert son imprimerie (24). Il raconte même (25) le grand danger où il se trouva la nuit du massacre, et comment il fut sauvé par le moyen de Robert Languet qui était logé chez lui. Il lui en témoigne sa reconnais-

sance dans l'épître dédicatoire du *Vandalia* d'Albert Krantz.

WEIDNÉRUS (PAUL), médecin juif au XVI^e. siècle, fut appelé d'Udine, ville d'Italie, pour exercer la médecine dans la Carinthie. Il y demeura six ans, et y reçut du public une pension bien honnête. Pendant ce temps-là il conçut des doutes sur sa religion, qui l'obligèrent à comparer ensemble le Vieux et le Nouveau Testament, et à bien examiner les expositions des rabbins; et comme il comprit par cette lecture que Jésus-Christ est le Messie, il résolut d'embrasser ouvertement la foi chrétienne. Il chancela pendant un an depuis même la plénitude de sa persuasion (a), et il cacha soigneusement ses pensées: il n'ignorait pas les périls où il s'exposait (A), s'il laissait connaître aux juifs l'état de son âme; mais enfin les intérêts de son salut l'emportèrent sur les considérations de la chair. Il quitta la Carinthie, et se transporta à Vienne, et s'y fit baptiser solennellement avec sa femme et ses quatre enfans, dans l'église de Saint-Étienne, le 21 d'août 1558. Il fut fait professeur en langue hébraïque dans l'académie de Vienne, et il publia quelque chose sur les motifs de sa conversion, et pour réfuter le judaïsme (b).

Melch. Adam., in Vit. Juriscons., p. 431.

Cum Wechelianis transigere, proque pensibi debitâ libros nonnullos, quos clam illi servârant, ac confiscatoribus regiis cederant, sumere coactus fuit. Idem, ibid.

Idem, ibidem, pag. 432.

Languet., epist. XLII ad Camerarium, m., pag. m. 80.

Idem, epist. LVII ad eundem, pag. 104.

Dans l'épître dédicatoire du *Vandalia* d'Albert Krantz, édition de Francfort, 1575.

(a) *Quamvis nihil dubitarem de fide christianâ et certissimâ. Weidnerus, ubi infra.*

(b) Tiré de l'épître dédicatoire à l'empereur Ferdinand, à la tête de son livre de *Locis præcipuis Fidei christianæ*, imprimé à Vienne l'an 1559. Voyez Jean Hénichius, professeur en théologie à Rintzel, de *Veritate Religionis christianæ*, pag. 360 et seq.

(A) *Il n'ignorait pas les périls où il s'exposait.*] Croire fermement

qu'une religioin est véritable, se résoudre à la professer, et souffrir bien des combats dans son âme avant que d'exécuter une telle résolution, ne sont pas des choses incompatibles. Il ne faut donc pas prétendre que le narré de Weidnérus manque de fidélité. Il y a très-peu de desseins dont l'exécution soit plus traversée que celui du changement de religion; car pour ne rien dire des autres sujets de retardement, ne sait-on pas que l'on mettra en colère les personnes que l'on aime et que l'on respecte le plus? Ne sait-on pas que l'on deviendra odieux et infâme à la parenté? Je dis infâme; car tous les peuples sont en possession d'attacher l'idée de l'infamie à l'action d'un homme qui quitte leur religion. On ne se contente pas de le nommer un révolté, un apostat; on le nomme aussi un renégat (1). On soutient que sa révolte est une tache ignominieuse à sa famille, et j'ai vu une dévote qui disait fort sérieusement qu'elle aimerait mieux que ses sœurs fissent le métier de courtisanes, que de les voir aller à la messe. Ces idées affreuses sont nécessaires au bien temporel d'une communion, et de là vient qu'on les foment. Un casuiste ne trouvera point mauvais qu'un père chasse ses fils qui apostasient, et qu'en pareil cas un frère ne veuille plus voir son frère, et qu'un mari abhorre sa femme, ou qu'une femme abandonne son mari. Si les protestans reprochent aux catholiques cette espèce de persécution, les catholiques de leur côté la reprochent aux protestans (2). Quoi qu'il en soit, il est sûr que cet usage sert assez souvent d'épouvantail à ceux qui se persuadent qu'ils doivent quitter l'église où ils ont été élevés. Citons M. Arnauld : *Le dessein de changer de religion a quelque chose qui étonne*, dit-il (3), *et l'on a quelquefois de la peine à l'exécuter, lors même qu'on y est*

*résolu Je sais qu'une demoiselle, fille d'un huguenot très-zélé, a caché sept ans à son père qu'elle était catholique; et que pendant tout ce temps-là elle l'accompagnait au préche, s'abstenant seulement de faire la cène, dans la peur qu'elle avait qu'il n'en mourût de douleur. Elle me fit consulter sur cecis, et ayant su que je n'approuvais point cette dissimulation, elle résolut de se découvrir, quoiqu'avec bien de la peine. . . . Il y en peut avoir aussi, comme au temps de saint Augustin, qui sont convaincus de la vérité de la religion catholique, mais qui ne peuvent rompre les liens de l'accoutumance qui les entraînent au préche, ni s'exposer au reproche qu'ils craignent que leurs parens ou leurs amis du même parti ne leur fassent de leur changement; à moins que quelque autre considération humaine opposée à celle-là, faisant le contre-poids et empêchant l'impression que les premières faisaient sur leur cœur, ils ne se trouvent en état de suivre plus facilement la vérité qu'ils connaissent. Il y a des communautés qui se croient tellement déshonorées par l'apostasie d'un religieux de mérite, et qui craignent que ce ne soit un scandale funeste à la foi des simples, et un trop grand sujet de triomphe au parti contraire, qu'elles mettraient tout en usage contre une personne qui témoignerait quelque envie de désert. Les juifs ont le même génie. Ne voulurent-ils pas se défaire de Spinoza par l'assassinat (4)? et ne tâchèrent-ils pas de perdre notre Weidnérus depuis sa conversion? Porro, dit-il (5), *simulatque res culari amplius non potuit, protinus à meis secundum carnem non mediocriter propter fidei Christianæ suspicionem expectare pericula cogebat, que pro dolor! in hunc usque diem mihi intentari video et experior.* N'oublions pas une espèce de persécution fort terrible à ceux qui changent de communion. On les accable de libelles diffamatoires (6); on épluche toute*

(1) Ce nom était usité dans quelques villes de France, parmi les protestans, à l'égard de ceux qui embrassaient le papisme.

(2) Voyez le livre de M. Bruys, intitulé : Réponse aux Plaintes des Protestans : il en est parlé dans les Nouvelles de la République des Lettres, août 1686, article I. Voyez la page 879 de ces Nouvelles.

(3) Arnauld, Apologie pour les Catholiques, IIe. part., chap. XII, pag. 240, 241.

(4) Voyez l'article SPINOZA, tom. XIII, pag. 416, dans le texte, entre les citations (b) et (c).

(5) Weidnerus, epist. dedicat. ad Ferdinandum.

(6) Conférez avec ceci les paroles que j'ai rapportées de Pierre CHARRON, dans son article, tom. V, pag. 104, remarque (P).

et si l'on y trouve quelques
n les apprend au public
les artifices de l'hyperbole.
petites fautes de leur jeunesse
sont point pardonnées.
écrit des billets de confi-
nt on puisse se prévaloir
r réputation, on les pu-
in mot, pour l'intérêt de la
afin de décréditer l'autorité
ngement, on ne fait guère
de convertir en grands
s mêmes choses qui n'eus-
empêché que l'on ne conti-
timer et d'affectionner une
si elle eût persévéré dans
n. Voyez la remarque (C)
le SPONDE (Jean de), tome
470.

LE (a) (FRIDERIC RAGSTAT
bin allemand, se conver-
onne heure au christia-
car il n'avait que vingt-
lorsqu'il publia un livre
es juifs. Il avait abjuré
leur religion, et avait
isé à Clèves, dans l'église
rmés. On lui donna le
Frideric, qui était celui
teur de Brandebourg (b).
dont je parle fut impri-
sterdam, en 1671, in-
ontient 150 pages. Il a
re : *Theatrum lucidum*
: *verum Messiam domi-*
strum JESUM CHRISTUM,
Honorem defendens con-
servationes Judæorum, seu
rum, in genere, specia-
LIPMAN NITZACHON. On y
es particularités fort sin-
touchant les impostures
messie Sabbathi Tzebbi,
t fait beaucoup de bruit
puie depuis peu de temps.
idt les a rapportées, et
des éloges à notre de

ion pas Welle comme dans la
ue de Konig.
ez l'épître dédicatoire du *Thea-*
lum.

Weile (c), qui fut ministre à
Spiik proche de Gorcum en
Hollande. Il y baptisa, le 10 de
février 1686, un juif portugais
(d) (A). Le sermon flamand qu'il
prononça en cette occasion, sur
le sixième verset du deuxième
psaume, fut imprimé à la Haye,
bientôt après in-8°.

(c) Jo. à Lendt, de Pseudo-Messiis, p. 63.

(d) Qui s'appelait Aaron Gabay Faro,
et à qui, dans son baptême, on donna le nom
de Jean Rodrigues.

(A) *Il . . . baptisa . . . un jui*
portugais. Les écrits de M. de Wei-
le, et notamment le livre qu'il avait
fait imprimer l'an 1683, en langue
flamande (1), firent beaucoup d'im-
pression sur ce juif-là, de sorte qu'il
se sentit disposé à la foi chrétienne, et
qu'il souhaita de conférer avec l'au-
teur pour s'éclaircir de plus en plus.
M. de Weile, qui avait été trompé
en différens temps par deux juifs,
rejeta d'abord les propositions de
celui-ci; mais enfin il l'écouta, et
en fit un prosélyte. On voit un narré
là-dessus au devant de la prédication
qui fut faite à Spiik par ce ministre,
le jour du baptême de ce Portugais.

(1) *Il y montre que Jésus-Christ est le Messie,*
et réfute nommément Abarbanel, et Isaac ben
Abraham, et Lipman Nitsachon; la seconde
édition de ce livre est de la Haye, 1684, et con-
tient 709 pages in-8°.

WERT (JEAN DE), un des
grands guerriers du XVII^e. siè-
cle, était natif d'un village de la
province de Gueldres, nommé
Wert. On peut voir par-là qu'il
n'était pas de naissance, puis-
qu'il ne fut connu que sous le
nom de son village. . . . Il fut fait
prisonnier à la bataille de Rhin-
feld (A).
. Au reste,
son nom ne faisait pas seulement
du bruit dans les nouvelles pu-
bliques, il retentissait aussi dans
les chansons : on en fit courir

beaucoup où il servait de refrain , et on les a trouvées si jolies dans ces derniers temps , qu'elles ont été renouvelées plus d'une fois (B).

(A) *Il fut fait prisonnier à la bataille de Rhinfeld.*] On l'amena à Paris , et on le logea dans « le château de Vincennes ; et dès qu'il eut » donné sa parole , on se fit un plaisir de lui laisser une entière liberté : il alla faire la cour au roi , qui lui fit mille caresses ; il fut régalé » par les seigneurs les plus considérables , et alla à tous les spectacles. » Quand il restait à Vincennes , on lui faisait une chère magnifique , » et les dames les plus qualifiées de Paris se faisaient un divertissement » de l'aller voir manger. Il leur faisait à toutes mille honnêtetés , qui » cependant se ressentaient toujours » de l'allemand et du soldat. . . . Il buvait admirablement , et n'excellait pas moins à prendre du tabac » en poudre , en cordon , et en fumée. Il était accompagné de plusieurs officiers allemands , qui tous » avaient les mêmes talens (1). »

(B) *On fit courir des chansons où il servait de refrain, elles ont été renouvelées plus d'une fois.*] M. Ménage (2) voulant prouver que nous servons élégamment du mot tudesque dans le discours familier , pour dire un Allemand (3) , cite M. de Montplésir , qui a dit , dans une de ses chansons :

Faut-il se lever si matin ,
Dit le comte de Fiesque.
On ne dort non plus qu'un latin
Avecque ce Tudesque.
Maugré-bien de la nation :
Le diable emporte Gassion
Et Jean de Vert.

On composa plusieurs vers sur le même air , l'an 1690. Tout le monde les chantait. Il en a couru beaucoup d'autres depuis ce temps-là (4). J'ai

(1) *Mademoiselle l'Héritier* , dans le *Mercur* Galant du mois de mai 1702 , pag. 77 et suiv.

(2) *Ménage* , *Observations sur la Langue française* , tom. II , pag. 310.

(3) *Il réfute le père Bouhours* , qui a observé à la page 349 de ses *Remarques* , que *Tudesque* ne se dit parmi nous que pour signifier le langage des anciens Allemands. *Là même*.

(4) *On trouve une chanson sur cet air* , dans un livre qui fut imprimé l'an 1695 , et qui a pour titre : *Le Portefeuille de M. L. D. F.*

vu , dans le *Mercur* Galant du mois d'avril 1702 , une romance dont je vais tirer deux choses : l'une confirmera ce que j'ai dit en quelque endroit (5) sur l'ivrognerie qui devient à la mode parmi les femmes ; l'autre nous apprendra si M. Chevreau a parlé juste dans les passages que j'ai cités quelque part (6) , où il affirme qu'il règne aujourd'hui une chasteté de conversation inconnue à nos ancêtres.

A se barbouiller de tabac
Trouvait-on de la gloire ;
Se piquait-on d'un estomac
Qui fût si propre à boire ?
Certaines dames de ce temps
L'emportent pour ces beaux talens
Sur Jean de Vert , sur Jean de Vert (7).

.....
.....
Dans les cercles les mieux choisis
Fort peu , je vous assure ,
Imitent par leurs tours polis
Sarasin ou Voiture.
Je quitterais tous les vivans
Pour tels défunts , l'honneur du temps
De Jean de Vert , de Jean de Vert...
Comme l'on se retire loin
De la galanterie
On suit en sa place avec soin
La polissonnerie.
On dit des bons mots plus grossiers
Que les gonjats des officiers
De Jean de Vert , de Jean de Vert (8).

Mademoiselle l'Héritier va nous apprendre l'origine de ces chansons. elle dit (9) que Jean de Vert s'étant rendu maître de plusieurs places dans la Picardie (10) , porta la terreur jusqu'aux portes d'Amiens par les troupes qu'il envoyait en parti. Cette terreur se répandit même jusques dans Paris , et comme le peuple grossit toujours les objets , le seul nom de Jean de Vert y inspirait l'effroi ; ce nom devint si terrible qu'il ne fallait que le prononcer pour épouvanter les enfans. Ce général ayant été fait prisonnier à la bataille de Rhinfeld (11) , le peuple de Paris eut à cette nouvelle des transports de joie qu'il se

(5) Dans la remarque (G) de l'article *Licieux* , tom. IX , pag. 229.

(6) Voyez l'Éclaircissement sur les *Obscénités* , remarque (A) , tom. XV.

(7) Romance de mademoiselle l'Héritier , dans le *Mercur* Galant d'avril 1702 , pag. 298.

(8) Romance de mademoiselle l'Héritier , dans le *Mercur* Galant d'avril 1702 , pag. 298 , 299.

(9) *Mercur* Galant du mois de mai 1702 , pag. 74.

(10) L'an 1636.

(11) L'an 1638.

rait difficile d'exprimer. La muse du Pont-Neuf célébra la sienne sur un air de trompette qui courait alors ; elle y étalait le triomphe des Français, et disait qu'ils avaient battu les Allemands et Jean de Vert. Elle contait qu'ils avaient pris beaucoup de drapeaux, beaucoup d'étendards, et Jean de Vert ; qu'ils avaient pris un tel nombre de prisonniers, et Jean de Vert. Enfin, tous ces couplets de cette muse du Savoyard (12), couplets qui étaient très-nombreux, finissaient tous par ce refrain, et Jean de Vert. Comme il y avait dans ces chansons une certaine naïveté grossière qui ne laissait pas d'avoir quelque chose de réjouissant, la cour et la ville les chantèrent ; et Jean de Vert et ses chansons étaient si à la mode, qu'on ne parlait plus d'autre chose (13). « Ce vaillant général, » dont le nom avait fait un bruit si » éclatant, laissa en France une mémoire immortelle de sa prison, et » l'on nomma le temps où elle était » arrivée le temps de Jean de Vert... » On nomma l'air de trompette dont » je vous ai tantôt parlé l'air de » Jean de Vert... Bien des gens » d'esprit de la cour et de la ville firent après le Pont-Neuf diverses jolies chansons sur cet air, qui toutes avaient rapport à Jean de Vert, qui enfin a immortalisé son air aussi-bien que lui, puisque, depuis son temps, il ne s'est point passé de dizaine d'années qu'on n'ait fait d'agréables chansons sur cet air (14). »

(12) Touchant cet homme, voyez la remarque (C) de l'article DASSOUZI, tom. V, pag. 391.

(13) Mercure Galant, mai 1702, pag. 76 et suiv.

(14) La même, pag. 81.

WÉSALIA (JEAN DE), docteur en théologie dans le X^e. siècle, fut fort maltraité par l'inquisition d'Allemagne, pour avoir enseigné des choses qui ne plaisaient point aux catholiques. On prétend que le commerce qu'il eut avec quelques juifs lui brouilla la tête, et le fit tomber dans plusieurs extravagances (A). C'é-

tait un fameux prédicateur, que les moines, et particulièrement les thomistes, n'aimaient pas. Les thomistes furent les premiers auteurs des persécutions qu'il endura. Ils le déférèrent sur certaines propositions qu'ils lui avaient oui débiter en chaire ; et ils contraignirent l'archevêque de Mayence à procéder juridiquement contre lui (a). Ce prélat, ne voulant point s'exposer encore une fois à l'indignation de la cour de Rome (B), convoqua une assemblée de docteurs, l'an 1479. Jean de Wésalia, que l'on tenait en prison dans le cloître des cordeliers à Mayence, fut interrogé par l'inquisiteur Jean Elten, président de l'assemblée. Il se tint sur la négative à l'égard de presque toutes les questions qui lui furent faites, et il parut un peu biaiser sur quelques autres. C'est pourquoi l'inquisiteur déclara le lendemain avec beaucoup d'éloquence (C), qu'il le fallait interroger encore une fois. Ses réponses furent assez conformes à celles du jour précédent ; mais il eut la confusion d'être convaincu, par ses écrits (D), d'avoir enseigné des choses qu'il avait niées en répondant à l'inquisiteur. Il se soumit à la peine qu'on lui imposa, qui fut de se rétracter devant tout le peuple. Ses livres furent brûlés, et il y eut des docteurs qui trouvèrent qu'on usa d'une trop grande sévérité envers ce vénérable vieillard, et que la passion monacale eut beaucoup de part à cette affaire (b) (E). Il fut mis en pénitence

(a) Voyez la remarque (B).

(b) Tiré d'une relation de ce procès, insé-

perpétuelle dans un couvent d'augustins, où il mourut bien-tôt après (c). Les protestans ont mis cet homme dans la liste des témoins de la vérité*. Je ne m'en étonne point; car il fut condamné pour plusieurs doctrines qu'ils ont depuis enseignées. Ce que Coëffeteau a répondu n'est point solide (F). Wesalia avait enseigné dans Erford (d). Consultez l'article WESTPHALE (Jean), ci-après.

rée par Orthuinus Gratius dans le Fasciculus Rerum expetendarum et fugiendarum, pag. 325 et seq. edit. Lond., 1690.

(c) Trithémus, in Chronico Sponheimensi, ad ann. 1479, cité par Coëffeteau. Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. 1213.

* Je ne sais, dit Leclerc, si Bayle n'est pas ici en contradiction avec lui-même; car dans l'article SAVONAROLA, remarque (L), il est surpris que les protestans aient mis ce dominicain dans le Catalogue de leurs martyrs. Leclerc dit de conférer ces deux endroits. Il renvoie au reste, pour tout l'article, à la Bibl. mediæ et infimæ latinitatis, de Fabricius, au mot JOHANNES Ruchard de Wesalia.

(d) Wimpfelingus, apud Wolfium, lect. memorab., tom. I, p. 875, ad ann. 1464.

(A) *Le commerce qu'il eut avec quelques juifs lui brouilla la tête, et le fit tomber dans plusieurs extravagances.*] La peste l'ayant obligé de quitter Mayence, il se retira à Worms, où il fréquenta les juifs. C'est ce qu'un rabbin converti au christianisme apprit à Orthuinus Gratius. Ce rabbin, nommé Victor de Garben, embrassa la foi chrétienne, l'an 1515, à l'âge de quarante-deux ans, et se fit prêtre, et vécut quatre-vingt-douze années (1). Il composa, en l'honneur de la Sainte Vierge et de l'église, quelques écrits que le même Orthuinus Gratius a mis en latin. *Is Victor quum achillicè adhuc valeret, mihi sæpius retulit prædictum Johannem Wesaliensem è Moguntia ob pestis metum Wormaciam se contulisse, atque ibidem cum judæis Christi inimicis frequentem ha-*

(1) Orthuinus Gratius, in Fasciculo Rerum expetend. et fugiendar., pag. 325, edit. London., 1690.

buisse conversationem, cumque ab illis deceptum in putidam errorum sentinam corruisse (2). Ce conte n'a nulle apparence de vérité; car les doctrines de Jean de Wesalia, condamnées par l'inquisition, ne favorisent en rien le judaïsme.

(B) *L'archevêque de Mayence..... ne voulant point s'exposer encore une fois à l'indignation de la cour de Rome.*] La liberté qu'il s'était donnée de condamner l'avarice de cette cour lui avait été funeste: cela fut cause que non-seulement on lui ôta son archevêché, mais aussi que l'on détruisit * Mayence. Nous allons voir et son nom et sa famille. *Reverendissimus præsul Moguntinus Dietherus Isenburgus misit litteras ad universitatem Heidelbergensem et Coloniensem, instigantibus, imò cogentibus thomistis quibusdam: veritus ne denuò ab episcopatu ejiceretur jussu romani pontificis, quòd commoverat ante levibus verbis Romanorum in vendendis palliis notata avaritia. Et minabantur ei Romani præsulis iram, quam pridem non tam ipse fuerat expertus; quàm tota Moguntia et capta et direpta, ac à victoribus nullum non contumeliarum genus passa. Undè ferunt Pium pontificem ad Moguntia mentionem semper ingenuisse, quòd jus suum tam insigni damno vindicasset.* (3). Il ne faut pas s'étonner que les suppôts de l'inquisition soient si avides de rendre les gens suspects, et d'amplifier les choses par des interprétations malignes; car ceux qui se voient soupçonnés craignent pour leurs charges, s'ils en ont, et se portent à mille violences, afin d'effacer les mauvaises impressions qu'on a données. Les inquisiteurs savent bien que leurs médisances produiront cet effet-là, c'est pourquoi ils ne se font pas scrupule de médire. A combien de gens peut-on appliquer ce mot d'Horace: *Vous voulez apaiser l'envie par l'abandon de la vertu* (4)?

(2) Idem, ibidem.

* Leduchat observe que dans le texte latin rapporté par Bayle, on dit que Mayence fut prise et pillée, mais non qu'elle fut détruite.

(3) Auctor Examinis Magistralis ac theologicis Joh. de Wesalia, apud Orthuinum Gratium, in Fasciculo Rerum expetend., pag. 327.

(4) *Invidiam placare pares virtute relictâ.* Horat., sat. III, lib. II, vs. 13.

lendemain avec beaucoup.] Ceux qui liront n'ont pas besoin qu'on leur dise que je me sers de l'ironie. *Johanne de Wesalia* : *Tria jam futura in unum quia M. Johanne non satis resolutus viderit articulos, ut proponendos esse, ut parare, plus masticando, unde ad quosdam alios non audios quid sentire deberet : tertio relevis articulos principationibus, ut audiam illis velit persistere* lire (5).

confusion d'être confondus.] Ce pauvre homme, de maladies et de douleurs, n'avait pas la force de dire la vérité en présence d'un tribunal. Peut-être ne se souvenait-il de tout ce qu'il avait dit, mais les juges ne le savaient pas. Les juges prévirent bien que c'était pour quoi ils ne se hâtaient pas de le lier par les serments solennels (6), ils attendirent toutes choses, être prêts à tout. *Conclusum Wesalia jusjurandum, quod presentare et legere tractatus, opera, et libellum, quæ conditionibus proprios sermones vinjungebatur quod doceretur cum tribus aliis, et decano sancti Vicarii alio perspicerent errores exciperent*, lire (7). Il fut donc facile de saisir les points où il faiblissait. *Dum certas promississet se scripsisse*, lire (8). *Magistral., apud Orth.*

In Johanni (inquisitor) sub virtute Sancti Spiritus, sub onis latæ sententiæ (à quo absolvere nisi solus papa, vel in articulo mortis) ut diceret super interrogandis de sua, sine verborum sophistication. Magistral., apud Orth. On lui fit déclarer qu'en cas de condamnation, il se croyait obligé à dire la vérité, et que s'il mentait, il encourrait la peine d'excommunication mortelle.

Examinis, apud eundem,

tractatus sui propriâ manu conscripti ei presentabantur, quam reverà litteram esse suam non valuit negare (8).

(E) Des docteurs qui trouvèrent qu'on usa d'une trop grande sévérité..... et que la passion monacale eut beaucoup de part à cette affaire.] C'est ce que témoigne l'auteur anonyme du procès verbal : il avait assisté à tout. *Dempto solo articulo*, dit-il (9), *de processione Spiritus Sancti in aliis videtur non ita graviter censurâ fuisse castigandus, si induciæ datæ fuissent, si consultores ei fuissent adhibiti, si non omnes, uno solo dempto, fuissent de viâ realium. Et nisi forsitan impetus quidam irrepsisset in religiosos triumphandi de seculari, et præsertim de eo qui illorum Thomam peculiariter non coluerat : forsitan poterat cum eo mitius, humanius, et clementius benigniusque actum et processum fuisse. Deum testor qui omnia novit hunc processum qui cum eo servatus fuit usque ad revocationem et librorum suorum exustionem, vehementissimè displicuisse magistro Engelino de Brunswico, maximo theologo, et magistro Johanni Keisersbergio, duobus utique viris cum doctis tum integris. Præcipuè magistro Engelino visum fuit nimis præcipitanter cum tanto viro actum esse. Immò non verebatur asserere multos articulos ejus, et majorem partem posse sustineri. Nec obstitit de similitudine thomistarum contra modernos et de gaudio triumphandi religiosorum contra seculares. Il ajoute que c'est le diable qui a semé la zizanie entre les théologiens et les philosophes, et qui les a tellement aliénés les uns des autres, que si quelqu'un nie la réalité des universaux, on s' imagine tout aussitôt qu'il pèche contre le Saint-Esprit, et qu'il offense mortellement la divinité, le christianisme, la justice et la république. Cet aveuglement peut-il venir que du diable, qui, pour nous détourner des bonnes choses, nous attache à de vaines spéculations qui ne nous inspirent ni la dévotion envers Dieu, ni la charité envers le prochain? Unde hæc cæcitas mentis nisi à diabolo? qui ne utiliora, ne*

(8) *Idem, ibidem, pag. 330.*

(9) *Ibidem, pag. 331.*

honestiora, ne moribus, virtutibus, et saluti animarum conducientia discamus, phantasias nostras illudit, et trahit ad res minus salutare, et ad gelidas harum intentionum speculationes quibus neque ad Deum devoti reddimur, neque ad proximi dilectionem inflammmamur (10). Cette réflexion est belle, et capable de mortifier non-seulement les réaux et les nominaux, mais aussi d'autres factions.

(F) *Ce que Coëffeteau a répondu n'est point solide.*] Du Plessis Mornai n'oublia point que (11) *Jean de Wesalia, docteur et prescheur de Wormes, fut accusé devant les inquisiteurs d'avoir tenu ces propositions, que les prelates n'ont point autorité d'instituer loix nouvelles en l'Eglise, mais bien d'induire les fideles à observer l'Evangile, etc.* (12). Coëffeteau ayant étalé d'une autre manière les opinions de ce personnage, telles, dit-il (13), que les rapportent les protestans mêmes, s'écrie (14) : « Voilà les rêveries de ce précheur de Worms, d'entre lesquelles du Plessis a fait éclipser celles qu'il voyait être contraires à sa doctrine aussi-bien qu'à la catholique, à savoir l'article de la procession du Saint-Esprit de la personne du Fils comme de celle du Père, que l'église latine a toujours tenue contre la grecque. Et certes ceux que du Plessis allègue, qui le soutenaient contre les thomistes, avouaient qu'il errait en cet article; et, pour la plupart des autres points, il niait avoir dit les uns, et tâchait d'interpréter les autres: mais après tout cela il se dédit publiquement dans le cimetière de Mayence, en présence de l'archevêque et de plusieurs célèbres docteurs des universités de Mayence, de Cologne, de Heidelberg, et, comme dit Trithémus, ses livres et ces écrits furent jetés dans le feu; et lui, en perpétuelle pénitence, relégué en un couvent d'augustins, où il mourut bientôt

» après. Voilà quels sont les temoins de Saumur. Cependant le lecteur se ressouviendra que l'auteur protestant duquel nous avons rapporté les points de sa doctrine, les a couchés comme il lui a plu pour les faire trouver moins odieux, et plus plausibles. Trithémus y ajoute qu'il disait qu'il n'y avait point de péché originel, et qu'il n'y en avait jamais eu, et que les enfans n'étaient point conçus en péché originel. Il rapporte aussi ses autres articles tout autrement que le protestant qui a souillé les Chroniques de l'abbé d'Ursperg, duquel ceux qui les ont fournis à du Plessis les ont extraits. » On répliqua pour du Plessis qu'il est vrai que Jean de Wesalia sentait avec l'église grecque, touchant la procession du Saint-Esprit (15), mais qu'en ses autres propositions, au nombre de vingt-trois, il taxait les mêmes erreurs que les protestans ont taxées, et ce selon le dénombrement et le rapport, non d'un protestant, comme ment Coëffeteau, mais d'un papiste passionné (16), qui appelle impios Waldenses, impiorem Wesaliensem, impiissimum Wiclefiam, pour montrer qu'il ne tient rien du protestant; et parlant de ce pauvre vieillard, lui reproche l'enfance et le délire. En général Rivet a raison; car on trouve dans un livre d'Orthuinus Gratius, bon papiste, les propositions de Jean de Wesalia rapportées par du Plessis, mais c'est à tort qu'on reproche à Coëffeteau d'avoir prétendu ici que cet Orthuinus fût protestant: ce n'est point le *Fasciculus Rerum expetendarum* qu'il a cité: il ne cite que le continuateur de l'abbé d'Ursperg. C'est à la page 1188 et 1189 qu'il dit que l'auteur du *Fasciculus Rerum expetendarum* était protestant et luthérien. Rivet a eu très-grande raison de l'en reprendre en cet endroit-là (17).

Notez en passant que l'auteur des Préjugés légitimes contre le Pape a été censuré de s'être servi du té-

(10) *Auctor Examinis Magistral., apud Orth. Gratium, pag. 333.*

(11) Du Plessis, *Mystère d'Iniquité, pag. 598.*

(12) Vous trouverez les autres propositions de ce docteur dans le *Mystère d'Iniquité, pag. 598.*

(13) Réponse au *Mystère d'Iniquité, p. 1214.*

(14) *La même, pag. 1215.*

(15) Rivet, *Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, 1^{re} part., pag. 631.*

(16) C'est-à-dire d'Orthuinus Gratius. Voyez ce qu'il dit de Jean de Wesalia, ci-dessus, marque (A).

(17) *Remarques sur la Réponse au Mystère d'Iniquité, pag. m. 611.*

du continuateur de l'abbé
 3. On lui a dit qu'on sait que
 a donné au public cet ou-
 e un appelé *Cratomélius de*
 ed, disciple de *Mélancthon*
 rois qu'on a voulu dire *Cra-*
 us ; car c'est ainsi que se
 le libraire qui publia, en
 Chronique de l'abbé d'Urs-
 rigée et continuée par Gas-
 on, ministre de Strasbourg.
 Épitome de la Bibliothèque
 21 (19), et le premier tome
Æonum selectarum, imprimé
 22 1700 (20).

logue des Préjugés, pag. 256.
 mot Gaspar Hedio,
 page 307.

WESSELUS (JEAN), l'un des
 biles hommes du XV^e. siè-
 naquit à Groningue envi-
 in 1419 (A). Ayant perdu
 ere (a) et sa mère pendant
 enfance, il fut élevé par les
 d'une bonne dame qui n'a-
 u'un fils avec lequel elle le
 adier. Elle les envoya tous
 à Swol, où il y avait un
 se plus estimé que ne l'é-
 elui de Groningue. C'était
 communauté de clercs régu-
 qu'on nommait de Saint-Jé-
 il l'on instruisait la jeunesse.

ceux qui y étaient élevés
 ient l'habit de la religion
 la tonsure cléricale; mais
 ils quittaient ce collège ils se
 nient habiller comme il leur
 at. Ainsi, quoique Wessé-
 t porté le froc pendant qu'il
 ait à Swol, on ne peut pas
 qu'il ait été moine; car il
 ertain d'ailleurs qu'il ne

duchat dit que son nom était dans la
 du pays, Goesevort ou Gousevort.
 dans sa remarque (K), parle des diffé-
 oms qu'on donne à Wesselus. Joly
 à la *Bibl. media et infima latini-*
 e J. A. Fabricius, au mot JOANNES
 LUS.

'était un boulanger.

s'engagea jamais à la vie mona-
 stique (B). Il en eut envie au com-
 mencement de sa jeunesse; mais
 il alla bride'en main quand il se
 fut aperçu de quelques super-
 stitions qui lui déplurent, et en-
 suite cette fantaisie se passa.
 Comme il avait beaucoup d'es-
 prit, et qu'il s'appliquait à l'étu-
 de avec une ardeur incroyable,
 il fit beaucoup de progrès à Swol,
 et il y enseigna même publique-
 ment. Il en sortit pour aller con-
 tinuer ses études à Cologne, où
 il se rendit si habile que non-
 seulement on l'admirait, mais
 aussi qu'on crut qu'il n'était pas
 orthodoxe. Il allait aux sources,
 et il y trouvait de quoi proposer
 des difficultés et des argumens
 qui embarrassaient et qui éton-
 naient ses maîtres. Il ne se payait
 point des réponses qu'ils lui fai-
 saient, qu'Aristote, que saint
 Thomas, que le docteur Séraphi-
 que, etc., avaient dit telle et
 telle chose (b): et parce qu'il
 étudia beaucoup la philosophie
 platonique, et que cela lui fit
 mépriser celle d'Aristote, il se
 rendit fort désagréable aux pro-
 fesseurs scolastiques. Il traversait
 souvent le Rhin pour aller lire
 dans le monastère de Daytz (c)
 les ouvrages de l'abbé Rupert,
 dont il était grand admirateur.
 On l'exhorta de s'en aller à Hei-
 delberg pour y enseigner la théo-
 logie: il suivit ce conseil, mais
 les directeurs de l'académie lui
 alléguèrent qu'il ne pouvait pas
 exercer cette profession, puis-
 qu'il n'avait pas été promu au
 doctorat (C); et quand il eut de-

(b) Voyez la rem. (D), à la citat. (12).

(c) Situé vis-à-vis de Cologne. Rupert,
 qu'on nomme Abbas Tuitiensis, en fut abbé.

mandé d'y être promu, on lui fit réponse que les canons ne permettaient pas de donner ce grade à des laïques. Ainsi, ne voulant point s'engager à l'état de cléricature, il se contenta de faire quelques leçons en philosophie; après quoi il retourna à Cologne, d'où il passa à Louvain; et y ayant ouï pendant quelque temps les professeurs en théologie, il s'en alla à Paris. Les disputes de philosophie étaient alors très-échauffées entre les réaux, les formaux, et les nominaux. Il tâcha de convertir les principaux chefs des formaux en les attirant à la secte des réaux, et puis il passa lui-même dans la secte des formaux; et, ne l'ayant pas trouvée plus raisonnable que l'autre, il embrassa le parti des nominaux. Quelques-uns disent qu'il voyagea en Grèce et dans le Levant (D), pour mieux apprendre la langue grecque et l'hébreu. Quoi qu'il en soit, la réputation qu'il s'était acquise le fit estimer singulièrement de François della Rovère, général des frères mineurs. Il s'attacha à lui, et s'il le fit malgré plusieurs choses condamnables dont il fallait être témoin, ce fut entre autres motifs par l'espérance d'aller à Bâle pendant la tenue du concile (E), où il ne doutait point que son maître n'assistât. Cette espérance ne fut point trompeuse. Wessélus vit ce concile: il se fit connaître aux habiles gens; il fut consulté, il fut admiré dans quelques disputes publiques. Il retourna à Paris avec François della Rovère, son patron, et quelques-uns disent qu'il y fut persécuté jusques au bannissement

(F). Son Mécène, ayant été élu pape sous le nom de Sixte IV, continua de l'aimer, et lui offrit toutes sortes d'avancemens; mais Wessélus ne lui demanda qu'un exemplaire de la Bible en hébreu et en grec, ce qu'il obtint (G). Il quitta Rome et s'en retourna en son pays, où il fut aimé et considéré d'un chacun. Il mourut à Groningue, le 4 d'octobre 1489. Il fut tourmenté de quelques doutes sur la religion chrétienne pendant sa dernière maladie; mais ils se dissipèrent enfin pleinement (d) (H). On ne peut douter qu'en plusieurs choses ses sentimens ne fussent contraires à ceux de Rome (I), et l'on a raison de dire qu'il a été le précurseur de Luther. N'oublions pas qu'il est cité sous différens noms (K). Une partie de ses écrits sont perdus (L).

(d) *Tiré de sa Vie, parmi celles des professeurs de Groningue, pag. 12 et suiv.*

(A) *Il naquit à Groningue environ l'an 1419.* D'autres mettent sa naissance environ l'an 1400 (1); mais il y a quelque apparence qu'ils se trompent, puisque deux auteurs frisonniers disent qu'il mourut l'an 1489 à l'âge de soixante et dix ans (2). nous en croyons Geldenhaur, il vécut plus de quatre-vingt-dix ans, il eut toujours la vue si bonne qu'il ne se servit jamais de lunettes pour lire ni pour écrire: *Geldenhaurius nonagesimum eum annis superasse narrat, integro visu et auditu, ita ut nunquam specillis usus sit, minutissimasque litteras et compositum modè legeret, et pulchrè ipse pingere* (3). Hardenbergius ne conviendrait

(1) Comme Hardenbergius, Seckendorf, etc. Voyez le Luthéranisme de Seckendorf, lib. I, pag. 226.

(2) Vita Wesseli, in libro cui titulus *Eligendi Vitæ Professorum academiarum Groningæ et Oxoniæ*, pag. 12, 13 et 24.

(3) *Ibidem*, pag. 24.

de tout cela ; il dit au contraire Wessélus n'ayant jamais eu la bonne, l'eut si faible dans sa classe, que bronchant à tout moment dans la lecture d'un chapitre d'écriture, devant les moines, il faisait rire ses auditeurs. *At quod ad* , *Hardenbergius luscitiosum* fuisse, et senio quoque caligare s'œpisse tradit, ut cum semper *enœ dominicæ in cœtu fratrum* *ri pro collatione, ut illi vocant,* *et sermonem Domini in cœnâ* *um à cap. Joh. 13, usque ad 18,* *enter à textu aberrans à mona-* *videretur* (4). Quant à l'âge que donne Geldenhaur, voici de quel-
manière on le réfute : *Quod verò* *latem, Suffridus Petri et Regne-* *Prædinius, quibus ut Frisiis et* *be hâc versatis rectius constare* *t, undè septuaginta annos vixis-* *firmant, natum 1419, mortuum* (5). Les registres de l'église où Wessélus fut enterré marquent l'année de sa mort, mais non pas celle de son âge ; s'ils eussent marqué celle-ci nous pourrions être plus certains de l'erreur de Geldenhaur ou de celle de Suffridus. *Sepultus Gronin-* *in monasterio, quod Spiritua-* *Virginum dicitur, in ipso tem-* *poro, non longè à summo altari.* *bro memoriali templi illius hæc* *atur : Anno Domini 1489 obiit* *abilis Magister Wesselus Her-* *ni, egregius doctor sacræ theo-* *, et in latinâ et græcâ, et* *œâ linguis multum eruditus,* *et totâ philosophiâ quasi univer-* (6).

[*Il est certain qu'il ne s'engagea pas à la vie monastique.*] On le dit et le répète plusieurs fois dans l'édition dont j'ai tiré cet article (7), et l'on assure même qu'il résista constamment aux désirs et aux sollicitations du général des cordeliers qui le priaient de prendre l'habit de son

ordre. *Is cum esset eruditus et eruditum fautor, ad se attraxit Wesselum tum ut in disputationibus, quarum avidissimus erat, et quotidiano exercitio ejus opera uteretur : tum verò ut sui ordinis monachum eum postea faceret : à quo tamen Wesselus abhorrebat. Sed usus præsentis fortunæ in familiam se ipsius dedit* (8). Néanmoins voici des paroles où un savant homme débite que Wessélus fut cordelier. C'est pourquoi Louis XI commanda à Jean Boucard, évêque d'Avranches, de prendre le soin de cette réforme, lequel, assisté d'un cordelier nommé Wessélus Gransfortius de Groningue, qui s'était acquis la connaissance d'Aristote et de tous les bons auteurs grecs en chaque science, par ses voyages en Levant, fit assembler tous les principaux officiers et suppôts de l'université, et de leur bon avis et consentement dressa et publia l'édit contre les nominaux, que nous insérerons tout entier sur la fin de ce chapitre, comme une pièce non encore imprimée, très-avantageuse pour notre Louis XI (9).

(C) *Puisqu'il n'avait pas été promu au doctorat.*] Par cette objection l'on peut réfuter invinciblement ce que débitent quelques écrivains, que notre Wessélus acquit une érudition si vaste dans l'université de Cologne, qu'il y fut promu docteur en théologie, en droit et en médecine. *Geldenhaurius refert magno et assiduo et vix credibili labore hoc eum adsecutum esse, ut non solum theologicæ majestatis lauream mereretur, sed etiam jureconsultis et medicis doctoribus annumeraretur : adeoque summus in omnibus facultatibus titulis fuit ornatus, ut vulgò quidem perhibetur. Mihi tamen vix verisimile videtur. Si enim jam tum triplici laurea insignitus fuisset Wesselus, quæ ratio fuerit, quòd postea admissus non fuerit ab Heidelbergensibus, nullam aliam ob causam, quàm quòd titulo doctoris destitueretur. Pro exaggerendâ ergò Wesseli viri incomparabilis eruditione hanc de tribus titulis fabulam, et plura alia, jactatam jam olim fuisse credo* (10).

Vita Wesseli, inter Vitas Professor. Gron., 4.

Ibidem.

Ibidem, pag. 24.

Macullum monasticum, sive Franciscanorum, huius ordinis nunquam induit. Ibidem, pag.

Quæritur quare non saltem primam tonsuram accepit ? dixit se non metuere patibulum quidem tempore mentis maneret compos.

2, pag. 14.

(8) Ibidem, pag. 17.

(9) Nandé, Addition à l'Histoire de Louis XI, pag. 193.

(10) Vita Wesseli, pag. 14.

(U) *Qu'il voyagea en Grèce et dans le Levant.*] Nous avons vu ci-dessus que Naudé l'assure. D'autres prétendent que le nom *Basilus*, qui lui est donné par plusieurs auteurs, fut un présent de Bessarion. Ils disent que Bessarion, ayant connu notre Wessélus en Grèce, le nomma d'abord *Bessælus*, par un changement de l'U en B, et puis *Basilus*. L'auteur que je cite rejette ces traditions, et doute que jamais Wessélus ait été en Grèce. Voici ses paroles : *Hardenbergius pro Wesselo Basilium dictum ait, quod elegantiorum hominum auribus Wesseli nomen nimis durum et veluti barbarum videretur : vel quod alterum quodammodo Basilium magnum iudicarent ; vel quod Bessarion cardinalis græcus, quo ibi amicissimo usus, suum B per nostrum B quam V exprimere maluerit, atque pro Wesselo Bæsselum ac mox Basilium cœperit vocare. Quamvis vix videatur verisimile aut in Græciâ unquam fuisse Wesselum, aut in eâ familiariter usum fuisse Bessarione : cum enim hic teste Jovio jam anno 1434 in Italiâ vixerit, atque anno 1439 ab Eugenio papâ creatus sit cardinalis, debuerit Wesselus, ante annum XV ætatis, in Græciam ad Bessarionem abiisse ; quod à vero abhorret (11).* Peu après il fait parler Wessélus comme un homme qui se vantait d'avoir voyagé en Grèce : *In disputationibus theologis magnos titulos doctorum contemnebat, solis divinis litteris firmiter adhærens. Quare si quis fortè inter disputandum, ut fieri solet, ei objiceret, hoc dicit doctor sanctus, hoc seraphicus, etc. ipse respondere solebat ; Thomas fuit doctor, quid tum postea ? Et ego doctor sum. Thomas vix latinè intellexit, et unilinguis fuit. Ego trium principalium linguarum mediocrem peritiam assecutus sum. Thomas vix umbram aristotelicam vidit ; Ego Aristotelem Græcum in ipsa Græcia didici (12).* Mais il ne laissa pas dans la même page de regarder ce voyage comme une fiction : *Postea in Græciam abiisse creditur : at si quis cogitet eo tempore non solum litteras in Græciâ jacuisse, sed totam quoque regionem bello arsisse, et hoc confictum fuisse cogno-*

(11) Vita Wesseli, pag. 12.

(12) Ibidem, pag. 14, 15.

scet. Ita de Petro de Aliaco quoque relatum est, quod Græciæ exactè sciret, per decennium in Græciâ vixisse ; quamvis certum sit nunquam Italiâ excessisse (13). Voyons aussi comment il raisonne sur la réponse que fit Wessélus à un disciple qui lui proposait une question : *Attendez que je revienne d'Égypte pour la seconde fois, vous aurez alors la solution de votre difficulté.* L'auteur que je cite se figure que par l'Égypte on entendait Rome mystiquement : *In Egyptum quoque profectus creditur Wesselus noster, persuasus omnes libros Salomonis, et totam illam gloriosam bibliothecam Judæorum ibi adhuc servari : sed reversus solebat dicere, frustra perfectionem absolvi. Judæi enim totam bibliothecam suam perdidit, maluerunt, quàm legere quod confiteri noluerunt. Quamvis ego rationem habita belli, quo eo tempore tota Oriens flagrabat, existimârim Wesselum nunquam profectionem in Egyptum instituisse, sed intellexisse Egyptum mysticam, sive Romanam juxta stylum Sp. Sancti, atque cantum significare voluisse, se'nunquam in eam rediturum esse. Johannes Cantuariensis, quem ipse instituerat, et præter alia artem Raimundi Lullii etiam docuerat, aliquandò curiosiorem questionem ei proposuit : ad quem Wesselus, Expecta donec secundò ex Egypto rediero, tunc respondebo tibi ; dicens curiositatem Canteri (14).* Tout ceci nous montre que la vie de Wessélus n'est guère connue, et que l'auteur a débité bien des mensonges sur ce illustre personnage. Un moderne assure que Wessélus alla exprès sur les rives de l'Euphrate pour voir le tombeau d'Ézéchiël, et l'ancienne bibliothèque des Juifs, marque évidente du mal contagieux qui pervertit les faussetés. Écoutons ce moderne (15) : « Encore que le rabbin Ben » min soutienne qu'en voyant de » temps, sur la rive de l'Euphrate, » tombeau du prophète Ézéchiël, » la bibliothèque du premier et » second temple, néanmoins le »

(13) Ibidem, pag. 15.

(14) Ibidem, pag. 22, 23.

(15) Gallois, Traité des plus belles Bibliothèques, pag. 14 et 15, édition de Paris, 1701. Voyez aussi Lomèrier, de Bibliothecis, pag. 1680.

de Groningue, et beaucoup d'illustres personnages, qui s'y sont exprimés en ce pays-là pour le tombeau et cette bibliothèque, ont tous unanimement déclaré que c'était une réverie de bibliophile, et qu'on n'y voyait ni l'un ni l'autre. C'est en vain que je me suis efforcé de le dire, dit le sieur (16) Wessélus, puisque les Juifs ont mieux su perdre tous leurs livres, que nous ne pouvons en perdre ceux que nous ne voulions pas laisser.

Par l'espérance d'aller à Bâle et la tenue du concile.] L'auteur j'ai abrégé dans le corps de l'écrit le mérite ici quelque censuré, dit que Wessélus s'étant intriqué dans les formaux dans les querelles qu'ils avaient avec les réaux et les nominaux, se fixa enfin au parti des nominaux. Ces choses se continuent, dit-il, au temps du concile de Bâle, et Wessélus était déjà domestique du pape Nicolas V, par recommandation de François de la Rovère, général des cordeliers, sous le pontificat de Sixte IV, et qui a fondé la bibliothèque du Vatican. *Erant ibi id tempus, quo concilium inchoante celebrabatur. Ipse autem venerat propter celeberrimam et incredibilem eruditionem in genere disciplinarum et artium, etiam Nicolai V pontificis maximi ad Francisci à Ruvere, generalis fratrum minorum, qui postea creatus Sixtus IV vocatus est, que fundamenta fecit celebrare illius bibliothecæ quæ à loco Vaticana vocatur... (17)... in Familiâ Fr. à Ruvere) multa et indigna, quædam etiam pia, etiam quæque impia vidit et expertus habuit tamen, ut per illum in omnium doctorum virorum magisque perveniret, et libere periculo disputare possit, ut nancisci liberam occasionem videret hominis de vitandis idolis superstitionibus et apertis oblationibus monasticis: maximè verò, aperiretur, quâ pervenire posset ad modum Basiliensem, in quam et Franciscum, utpotè totius*

Le mot de sieur témoigne qu'on ne connaît pas notre Wessélus.

Le qu'on a sauté ici se trouve ci-dessus, ci-dessous.

ordinis supremum, vocatum iri, quod et contigit. Nam paulò post eò profectus est, et operâ Domini sui in doctissimi cujusque notitiam pervenit, et ad multa consilia adhibitus est, et publicè aliquoties auditus disputare cum summa omnium admiratione (18). Il y a beaucoup de fautes dans ces paroles. I. Le concile de Bâle fut commencé l'an 1431, et finit, à proprement parler, l'an 1443 : puis donc que l'auteur que je censure a supposé que l'an 1419 est celui de la naissance de Wessélus, il n'a pu dire que ce docteur se fit admirer à Bâle pendant ce concile. Prenez bien garde que selon lui ce voyage à Bâle est postérieur au long séjour que Wessélus fit à Cologne, à son voyage d'Heidelberg, à son retour à Cologne, à son voyage de Louvain, à son voyage de Paris, et à toutes les intrigues pour les formaux contre les réaux, et enfin à son adhésion à la secte des nominaux. Supposez que notre Wessélus n'ait été à Bâle qu'en l'année où le concile finit, vous ne laissez pas de dire qu'avant l'âge de vingt-quatre ans il avait fait toutes les choses que je viens de dire : or ce serait une pensée très-absurde, et si fautive que rien plus. II. Nicolas cinquième ne fut élu pape qu'en 1447. Il n'était donc point pape pendant le concile de Bâle. C'est lui qui passe pour le fondateur de la bibliothèque du Vatican (19). Il est vrai que d'autres attribuent cette gloire à Sixte IV. Tous peuvent avoir raison à divers égards. Ainsi je ne compte point pour une faute ce que notre auteur débite sur ce point-là. III. Il est faux que François de la Rovère ait assisté comme général des cordeliers au concile de Bâle. Il naquit l'an 1414. Il acheva ses études à l'âge de vingt-deux ans, et il enseigna ensuite plusieurs années avant qu'il devînt compagnon du général de son ordre. Il y a eu trois généraux depuis celui-là avant que François della Rovère soit parvenu à cette charge (20) Il n'est donc

(18) Vita Wesseli, inter Vitas Profess. Gron., pag. 17.

(19) Voyez le père Jacob, au Traité des Bibliothèques, pag. 84. Lomèier, de Bibliothecis, pag. 194 et seq.

(20) Tiré d'un Mémoire manuscrit communiqué par une personne que j'avais fait consulter.

pas possible qu'il l'ait exercée pendant le concile de Bâle, dont la clôture tombe sur l'an 1441, ou si l'on veut sur l'an 1443.

(F) *Quelques-uns disent qu'il fut persécuté à Paris jusques au bannissement.*] Cela est fort incertain; Hardenbergius assure que jamais il n'en a ouï rien dire à ceux qui avaient connu Wessélus. *Cum domino suo Francisco, generali ministro, reversus est Lutetiam, ibi multa expertus est, multa etiam passus, ita ut quidam scribant, illum scholâ aut urbe pulsum esse propter reprehensas superstitiones: quod tamen Hardenbergius à nemine unquam sibi auditum eorum ait, qui cum illo domesticè versati sunt. Et certum est, illum plus minùs sedecim annos Parisiis versatum esse, et cum domino suo, jam in papam electo, unâ Romam profectum. Unde non videtur verisimile, papam et eundem monachum, pasurum eum fuisse, si à scholâ theologicâ Parisiensi proscriptus fuisset antea. Fieri potuit, quod postea illuc reversus pulsus sit* (21). Notez que l'édit de Louis XI contre les nominaux est daté du 1^{er}. de mars 1473 (22). S'il était donc vrai que Wessélus eût été l'adjoint de Jean Boucart, évêque d'Avranches, dans les préliminaires de cet édit (23), il eût été fort puissant en France sous le papat même de Sixte IV.

(G) *Il ne lui demanda qu'un exemplaire de la Bible..... qu'il obtint.*] Le pape trouva cette demande fort naïve. Pourquoi ne demandez-vous pas plutôt une mitre ou quelque chose de semblable? lui dit-il. Parce que je n'en ai pas besoin, répondit Wessélus. Il choisissait la bonne part, mais il s'exposait à la moquerie des mondains. *Respondit Sixtus: Hæc nobis curæ erunt, tu pro te aliquid pete. Rogo ergò, inquit Wesselus, ut mihi detis ex bibliothecâ Vaticanâ græca et hebræa Biblia. Ea, inquit Sixtus, tibi dabuntur: Sed tu stultè, quare non petis episcopatum aliquem,*

aut simile quidpiam? Respondit Wesselus, Quia iis non indigeo. Hæc ipsa hebræa Biblia diu hæserunt Groningæ, apud Virgines Spirituales, eorumque adhuc hodiè quædam fragmina supersunt (24). D'autres disent que ce fut à Nicolas V qu'il demanda ce présent. *Tanto eum promovendum litterarum hebraicarum studio flagrasse accepimus, ut, cum Romam profectus Nicolao pontifici gratissimus esset, isque amplissima Wesselo munera offerret, his omnibus repudiatis unicum modò petierit et obtinuerit. Biblia hebræa MSS. sibi ut liceret à bibliothecâ Vaticanâ in Belgium asportare* (25).

(H) *Il fut tourmenté de quelques doutes sur la religion chrétienne....; mais ils se dissipèrent enfin pleinement.*] Ces sortes de doutes sont plus rares dans le lit de mort que dans la vigueur de la jeunesse. Je rapporterai donc, pour la rareté du fait, toute cette narration. *Illapsus in morbum, qui etiam vitæ ipsi finem attulit, cum amicus quidam inviseret, utque valeret, interrogaret: respondit, se pro suâ ætate et morbi molestiâ utcumque valere; sed unum admodum molestum sibi esse, quod variis cogitationibus et argumentationibus circumactus de veritate christianæ de religionis subdubitare inciperet. Obstupescebat ille, ac hortari ægrum cepit, ut omnes cogitationes suas in Christum servatorem unicum rejiceret. Sed cum hujusmodi admonitionem ei molestiorem essensisset, tristis tum abiit. Atque post unam vel alteram horam reversum ad se cum Wesselus vidisset, alacri animo, et quantum valetudo sinebat exsultans dixit; Gratias ago Deo, omnes illæ vanæ disputationes abierunt et nihil scio, nisi Jesum et hunc crucifixum. Et in hac confessione animam DEO reddidit* (26).

(I) *Ses sentimens ne fussent contraires à ceux de Rome.*] Voyez le Catalogue des Témoins de la Vérité.

(21) Vita Wesseli, inter Vitas Profess. Gron., pag. 17.

(22) Voyez Naudé, Addition à l'Histoire de Louis XI, pag. 228.

(23) Voyez les paroles de Naudé, dans la remarque (B).

(24) Vita Wesseli, inter Vitas Profess. Gron., pag. 18: ceci est rapporté comme une chose que Wessélus avait souvent racontée.

(25) Valer. Andreas, Biblioth. belgicæ, p. 84.

(26) Vita Wesseli, inter Vitas Profess. Gron., pag. 24.

* Voyez aussi, ci-devant, la note ajoutée sur la remarque (C) de l'article SIXTE IV, tom. XII, pag. 379.

ez aussi le Mystère d'Iniquité, y trouverez ces paroles : de mesme temps, mais un plus jeune, le docteur Wesselus Groeninge, appelé *la lumière du monde*, qui par une sienne s'attendoit que les inquisiteurs, après avoir condamné le, viendroient à lui, et dit deffendu son opinion, à Paris, à Rome, contre plusieurs articles de l'église romaine, que quelques-uns, mesme de la cour, l'auto-approvée, peu dissemblable toutefois, comme nous pourrions recueillir de ses écrits, de la passion des Vaudois ; comme il en son livre des Subjects et Supérieurs, il traite que le pape peut errer ; qu'errant on lui doit résister ; qu'en sa simonie et mauvaise administration il fait assez de mal, à dire qu'il n'a cure de Dieu ni salut de l'église ; que ses commandemens n'obligent qu'autant qu'ils sont conformes à la parole de Dieu ; que ses excommunications sont moins à craindre que d'un méchant homme de bien et docte ; qu'ainsi le concile de Constance fut plutôt Jean Gerson que le pape XXIII. Les gens de bien aussi saint Bernard que le pape Eugène ; et se lisent ses œuvres, imprimées par pièces, à Leipsic, à Paris et à Basle (27). » On remarque dans sa Vie qu'il eût été enlevé par la tempête qui accabla le Wésel, l'an 1479, si David Burgogne, évêque d'Utrecht, son patron, ne l'eût soutenu. (fratribus prædicatorii orthodoxæ hæreticæ pravitate inquisitorum non minus quàm cœvus et discipulus Johannes Wesaliensis jam 1479 succubuisset, nisi episcopi Ultraportini Davidis de Burgundia non quidem medicus erat Wesselus, ut multi perperam tradiderunt, sed dilectus cliens) autoritas protexisset (28). Ajoutez à toutes ces paroles de Luther, que j'ai citées dans l'article de SIXTE IV, et les extraits que M. de

Seckendorf donne des écrits de notre Wessel (30).

(K) *Il est cité sous différens noms.]* Voici par où l'on a commencé sa Vie dans le recueil de celles des professeurs de Groningue. *Wesselus Groningensis. diversis aliis et nominibus insignitus, et elogiis celebratus. In Chronici Urspergensis Paralipomenis magister Johannes Wesselus Groningensis nominatur. In libro memoriali templi Groningani quo sepultus Wesselus Hermannii, Pelantino (qui ad annos plures fuit archiater Davidis Burgundi episcopi Ultrajectini) Wesselus Gosvoert, Alberto Hardenbergio Goesvort, Geldenhaurio Gansfortius vocatur. Rodolphus Agricola in epistolis ad Reuchlinum, alique, Basilium vel Basilium Phrisium eum indigitant. Quarum appellationum diversitas, Frisicorum nominum non ignaro, facile agnoscetur, quo fonte promanarit. Nempè Johannis nomen ei proprium ex sacro baptismo videtur, Hermannii à patris, Wesseli ab avo nominibus adscitum, quod postremum in Græciâ (ut vulgò creditur), aut potius supra seculum Græcorum linguâ imbutus, ad ejus sonum vel ipse inflexit, vel detortum ab aliis admisit, ut Basilius diceretur (31).... Gosvoerti autem seu Goeseforti, aut Gansefortii cognomen, dialecto illud Westphalicâ, hoc Germanicâ anserum vadum sonans (Westphaliis enim Goos vel Goes est, quæ Germanis olim, teste Plinio, 10, 22, hodièque Gansa) suspicari liceat inde ei obvenisse, quod majores fortè ex vicinâ Westphaliâ (ut multæ aliæ honestæ hujus urbis familiæ) huc emigrassent, quum illud nomen villæ non procul Harena, hodièque maneat. Cæteræ appellationes patriam testentur.*

Du Plessis Mornai, *Mystère d'Iniquité*, pag. 572, 573.
Vita Wesseli, inter Vitas Profess. Gron., t. 22.

Citation (20), tom. XIII, pag. 329.

(30) Seckend., Hist. Lutheran., lib. I, pag. 226 et seq.

(31) Ce qui manque ici est tom. XIII, p. 329, citation (20) de l'article SIXTE IV.

magnum. On en conserva beaucoup dans le monastère du Mont-Sainte-Agnès ; mais, parce qu'on en envoya le manuscrit à quelques savans de Zélande et de Brabant, on fut cause que tout cela disparut (32). Après la mort de Wessélns, les moines, et quelques autres personnes firent périr par le feu tous les manuscrits qui se trouvèrent dans son cabinet (33). Ce qui échappa à cet incendie fut imprimé à Groningue, l'an 1614, et à Amsterdam, l'an 1617 (34). Valère André cite ces deux éditions ; mais au lieu de dire que la première fut faite à Groningue, il dit qu'elle est d'Arnheim (35). Il est possible qu'il ait vu *Arnhemii* au titre de son exemplaire sans qu'il soit vrai que la ville d'Arnheim soit le lieu de l'impression. C'est l'usage des libraires de consentir qu'un correspondant qui leur achète un certain nombre d'exemplaires y soit vu au titre comme celui qui les a fait imprimer. Apparemment le libraire de Groningue permit cela à un libraire d'Arnheim. Cet usage fait illusion aux bibliographes ; car il arrive de là qu'ils multiplient les éditions sans nécessité.

Il ne faut pas que j'oublie que divers traités de notre Wessélns avaient paru avant l'édition complète de l'an 1614. On en publia quelques-uns à Leipsick, en 1522, sous le titre de *Farrago Rerum theologicarum*, avec une préface de Martin Luther : cela fut réimprimé à Bâle, l'an 1523, par Adam Petri, etc.

(32) Vita Wesseli, inter Vitas Profess. Gron., pag. 15.

(33) Ibidem, pag. 27.

(34) Ibidem. Consultez aussi la Bibliothèque de Gesner.

(35) Val. Andr., Biblioth. belg., pag. 849.

WESTPHALE (JEAN), personnage imaginaire, dont M. Moréri dit qu'il fut ainsi nommé parce qu'il était de *Westphalie*. Il ajoute que c'était un hérétique luthérien qui « commença vers » l'an 1533, de prêcher des erreurs abominables : qu'il n'est pas diten l'Écriture que le Saint-Esprit procède du fils ; que l'é-

glise a erré, et diverses autres impostures dignes de l'enfer dont elles procédaient. » Il cite *Pratéole* v. Vest. Gautier, in Chron. Nous allons montrer que tout ceci est chimérique (A). Ce n'est pas qu'il n'y ait eu un JEAN DE WESTPHALE ; mais c'était un imprimeur, qui s'établit à Louvain l'an 1475 (B).

(A) Nous allons montrer que tout ceci est chimérique.] On ne peut point accuser M. Moréri d'avoir cité faussement *Pratéolus* ; car il est vrai que cet auteur nous assure (1) que Jean Westphalus, *seu de Westphalia superiore*, Allemand de nation, docteur en théologie, fut fort infecté de l'hérésie de Martin Luther, et que ses livres furent brûlés à Mayence, au temps de l'empereur Charles-Quint et du pape Clément VII, environ l'an 1533. Il rapporte dix-sept erreurs de ce personnage, et il conclut par ces paroles : *Hi ergo sunt articuli, qui (authore Bernardo et Luxemburgo sacrarum litterarum professore, ordinis prædicatorii, in suo Catalogo Hæreticorum) per fratrem Gerardum de Elthen inquisitorem fidei, et patrem Jacobum Sprenger, doctores itidem sacræ pagine, ejusdem ordinis prædicatorii, conventus Coloniensis, ex Johannis de Westphalia libris excerpti sunt.* Il nous indique la source où il a puisé ; c'est le Catalogue des Hérétiques, compilé par frère Bernard de Luxembourg, moine dominicain. Ayant consulté ce catalogue, j'ai trouvé que *Pratéolus* a changé *Johannes de Wesali* en *Johannes de Westphalia* ; car c'est *Johannes de Wesali superiore* (2) que Bernard de Luxembourg attribue les dix-sept hérésies que *Pratéolus* impute à *Johannes Westphalus, seu de Westphalia superiore*. Je ne puis comprendre par quelles machines *Pratéolus* ou ceux qu'il a copiés ont produit tant de métamorphoses. Ils ont changé les noms et les temps : le

(1) In Catalogo Hæres., voce Johannes Westphalus, pag. in. 236.

(2) Cela témoigne qu'il était natif de Westphalie, entre Coblenz et Mayence, et non pas de Westphalie au pays de Clèves.

moine dominicain observe que les livres de Jean de Wésalia furent brûlés à Mayence sous l'empire de Frédéric III (3), et il fait mention de cela six ans pour le moins avant l'année 1533 (4).

M. Moréri n'a pas été moins fidèle dans la citation du père Gaultier ; car il est sûr que ce jésuite (5) a mis *Johannes Westphalus* au nombre des hérétiques du XVI^e. siècle. Il en a fait un luthérien convaincu juridiquement de plusieurs erreurs, par sa propre confession, environ l'an 1533. Il cite *Prateolus ex Bernardo Lutemburgo*. Voyez comment ces gens-là se copient les uns les autres, sans prendre même la peine de remonter au deuxième degré. Ce jésuite s'arrête à Pratéolus, sans consulter l'auteur cité par Pratéolus.

M. Moréri erre de son chef en disant que son prétendu Jean Westphale fut ainsi nommé parce qu'il était de Westphalie. Les deux auteurs qu'il cite ne font point cette remarque, et je suis bien sûr qu'il ne l'a trouvée nulle part. Pratéolus a cru sans raison que la Westphalie se divisait en haute et basse. Au reste, il ne faut point s'étonner que Moréri ait donné dans le panneau, puisque le père Théophile Raynaud, qui avait tant lu, y a donné. Il nous débite, appuyé sur Pratéolus, que le luthérien Jean Westphalus est le seul qui ait douté que Jésus-Christ ait été cloué à la croix. *De hac (clavifixione) nemo dubitavit, præter unum tendam haud dubie cum ea effutiret, lariores, à Lutheri cauld, Johannem Westphalum, ut ex eo refert Prateolus eo verbo artic. damnato* (6). Voilà deux fautes. 1^o. Jean Westphalus est un homme imaginaire ; 2^o. supposé qu'il eût été un lu-

thérien effectif, qui eût eu le doute dont nous parlons, il ne serait ni le seul ni le premier qui aurait formé ce doute ; car ce fut l'une des choses que l'on objecta à Jean de Wésalia, dans le procès d'hérésie qu'on lui fit l'an 1479. *Item prædicavit publicè in ser. de passione Christi crucifixerunt eum, quis scit an funiculis ipsum alligaverunt, aut clavis crucifixerunt*. C'est ce qu'on lit dans frère Bernard de Luxembourg (7) ; et voici ce que l'on trouve dans l'*Examen Magistrale doctoris Johannis de Wesalia*, inséré au *Fasciculus Rerum expetendarum et fugiendarum*, d'Orthuinus Gratius. *Vicesimo quinto (interrogatus) an prædicaverit publicè populo dubium esse an Christus fuisset funibus cruci alligatus aut clavis affixus. Fatetur se dixisse, quòd non habeatur in Evangelio passionis an clavis sit affixus, an funibus; credit tamen quòd clavis* (8).

(B) Un imprimeur qui s'établit à Louvain l'an 1475.] Examinons ces paroles de Gabriel Naudé : *Le premier de ma connaissance qui se mêla de l'imprimerie dans les Pays-Bas fut un Johannes de Westphalia*, lequel s'établit à Louvain l'an 1475, et commença son labeur par les Morales d'Aristote* (9). On ne peut point réfuter cela par l'Histoire de Deventer, que Révius a composée ; car encore qu'on y trouve que Richard Pafroed ou Pafraed, natif de Cologne, et imprimeur à Deventer, y publia le *Doctrinale altum, seu Liber Parabolarum Alani metricè descriptus*,

(7) In Catalogo Hæreticor.

(8) Fascic. Rerum expetend. et fugiendar., pag. 330.

* Le livre le plus ancien qui porte une date et le nom de J. de Westphalie est le *P. de Crescentiis Opus Commodorum ruralium*, Louvain, 1474, in-folio ; mais dès 1473 Thierry Martens publiait à Alost le *Speculum Conversionis Peccatorum* de Denis de Leuws ou Rikel. Mais si l'on considère 1^o. que beaucoup d'ouvrages imprimés par J. de Westphalie ne portent pas de date, et sont probablement antérieurs à celui qui est daté de 1474 ; 2^o. que tous les ouvrages de Martens sont imprimés avec les caractères de J. de Westphalie, on est autorisé à penser qu'il a pu s'établir dans les Pays-Bas avant Martens. On peut au reste, sur ces deux imprimeurs, consulter le *Dictionnaire bibliographique choisi*, de La Serna Santander, I, 293 et 320 ; ainsi que l'*Origine de l'Imprimerie*, par Lambinet, seconde édition, 1810, II, 4 et suiv.

(9) Naudé, Additions à l'Histoire de Louis XI, pag. 309.

(3) *Johannes de Wesalia superiore, doctor theologie prædicans sæcularis in diversis locis, hæmis communicans condemnatus fuit, et ejus ri combusti fuerunt Maguntia sub Friderico imperatore tertio. Bernardus Lutemburgus, in tal. Hæreticorum.*

(4) Je parle ainsi, parce que je n'ai vu que la sixième édition de son livre, qui est celle de 1527. Je crois qu'il parle de Jean de Wésalia dans les précédentes ; mais je n'en suis pas certain.

(5) In Tabulâ chronographicâ, pag. m. 757.

(6) Theoph. Raynaud., de Stigmat., sect. I, p. V, pag. m. 108.

l'an 1449 (10), on n'oserait le croire, vu que ce livre est le douzième dans la liste que Révius donne des ouvrages imprimés par ce Pafroed. Les deux premiers livres de cette liste n'ont point de date; le troisième a celle de l'an 1477; le quatrième, qui est la Légende dorée, a celle de 1479; les suivans, jusqu'à l'onzième, ont leurs dates depuis 1480 jusqu'à 1494. Quelle apparence donc que le douzième soit de l'an 1449? C'est sans doute une faute d'impression.

(10) Revius, *Histor. Daventriens.*, pag. 144.

WESTPHALE (JOACHIM), en latin *Westphalus*, ministre luthérien au XVI^e. siècle, naquit à Hambourg (A), l'an 1510. Il y régenta la seconde classe au collège de Saint-Jean, après quoi il y fut ministre de l'église de Sainte-Catherine, depuis l'an 1541, jusques en l'année 1571, (B). Depuis ce temps-là jusques au 16 de janvier 1574, qui fut celui de sa mort, il y fut surintendant des églises. Les ministres de Hambourg étaient dans une grande discorde : les uns étaient luthériens mitigés, les autres luthériens rigides. Westphale fut le plus ardent parmi ces derniers (a). Il était d'une violence qu'on pourrait nommer brutale (C). Les luthériens avouent eux-mêmes qu'il y avait de l'excès dans sa manière d'agir (D). Calvin accommoda assez bien son style à celui de cet adversaire, quand il écrivit contre lui (b); mais on prétend qu'il ne lui a pas reproché d'être ivrogne (E). Bèze trouve fort étrange, et avec raison, que Westphale eût publié que la mère de Calvin avait été la con-

(a) *Ex Mollero, Isag. ad Histor. Chersones. Cimbr.*, pag. 579. *Zelotarum Hamburgensium Primicerius*, dit-il, pag. 577.

(b) Voyez la remarque (E).

cubine d'un prêtre (F). Il réfuta fortement cette calomnie. Il n'est pas vrai, comme quelques-uns le disent, que ce docteur luthérien soit l'inventeur de l'ubiquité (G). Pour juger de son caractère, il suffit de se souvenir qu'il se moquait de tous les martyrs protestans qui ne croyaient pas l'impanation (H). Les argumens qu'il employa une fois contre des ministres de la confession de Genève sont ridicules (I).

Je n'ai pas dit qu'on lui reproche d'avoir loué comme un acte très-chrétien l'intolérance que les réformés bannis d'Angleterre éprouvèrent si durement en Allemagne (K).

(A) *Il naquit à Hambourg.*] Ceux qui disent qu'il fut appelé Westphalus à cause qu'il était né dans la Westphalie se trompent. M. Moréri débite cette fausseté; il l'avait prise de M. Teissier (1), qui la tenait d'un luthérien allemand, je veux dire de Quenstedt, comme il paraît par sa citation (2). M. Mollérus, en critiquant M. Teissier là-dessus, épargne Quenstedt (3).

(B) *Depuis l'an 1541 jusqu'en l'année 1571.*] M. de Seckendorf (4) rapporte que Westphale fut appelé de Wirtemberg à Hambourg, l'an 1542, pour succéder à Kempius dans la charge de pasteur de l'église de Sainte-Catherine, et qu'ensuite il succéda à Epinus dans la charge de surintendant. M. Mollérus (5) me paraît plus digne de foi, qui met le commencement du ministère à l'an 1541, et celui de la surintendance à l'an 1571. Était-ce succéder à Epinus, qui mourut l'an 1553 (6)?

(1) *Additions aux Éloges de M. de Thou*, 1^{re} part., pag. 454.

(2) *Il cite Quest. de Patr. illustr. Viror.*

(3) *Moller. Isagoge ad Histor. Chersonesi Cibrice*, part. III, pag. 579.

(4) *Histor. Lutheran.*, lib. I, pag. 245, *littera i.*

(5) *Ubi supra*, pag. 579.

(6) *Idem, ibidem.*

(C) *Il était d'une violence qu'on pourrait nommer brutale.*] Les théologiens de la confession de Genève ne lui épargnèrent point cet éloge. Il y en eut un qui dit qu'il ferait mieux de panser des bêtes de somme, que d'administrer les sacrements. « *H. Bullingerus hominem illum vocat verè Westphalum, id est crassum. Theod. autem Bibliander hominem ineptum et importunum, qui rectius in agris farragines jumentis colligeret ac misceret, quàm sacrosancta mysteria unionis ac fidei christianæ, et salutis humanæ sacramenta tractaret* (7). » Bibliander faisait allusion à un livre que Westphale avait publié l'an 1552; sous le titre de *Farrago confusanearum et inter se dissidentium de Sacramentorum opinio, ex Sacramentorum libris congesta*. On croit que ce livre ralluma la guerre sacramentaire, qui semblait éteinte depuis la mort de Luther (8). *Belli eucharistici Lutheri obitu sopiti acrius denuò instaurandi classicum A. 1552 ipsum cecinisse, edita adversus Calvinum Farragine confusanearum, etc., à Pontificis (*) Laur. Surius, ex Calvinianis (**) J. Sleidanus (***) J. Sturmius (****), Casp. Peucerus (****), Lud. Lavaterus, et (****) Rud. Hospinianus uno ore clamitant.* L'auteur que je cite (9) rapporte ce qu'Alting et Hoornbeek ont dit de Westphale: « *Ab Henr. Altingo Lutheranis ac censetur immoderatis, furiosis, et blasphemis, ab Hoornbeckio autem animi inflati et αὐτονομονος insimulatur.* »

(D) *Qu'il y avait de l'excès dans sa manière d'agir.*] Citons encore M. Mollérus (10). *Theologus celebris quidem, sed famam (*) Joach. Vagetio*

(7) *Idem, ibidem, pag. 581. Il cite la lettre LIV et XXIII du Recueil de Gabbéma. J'ai vérifié qu'il cite bien.*

(8) Mollérus, *ibidem, pag. 580.*

(*) *In Comm. historico, ad ann. 1562, p. 604.*

(**) *Lib. 26 Comment. de Stat. relig. et reip., pag. m. 780.*

(***) *In Anti-Pappo secundo, pag. 128, 129, 180, et in Anti-Pappo tertio, pag. 241, 242.*

(****) *In Narrat. historica Controv. Sacramentaria, apud Schlussh. l. 2 Theol. Calv., p. m. 192, 193.*

(****) *In Hist. Sacram., pag. 119.*

(****) *In dedic. Concordia discords.*

(9) Mollérus, *ibidem, pag. 581.*

(10) *Ibidem, pag. 579.*

(*) *In Prædicatione de Orbe habitabili, p. 263.*

judice, per magni nominis adversarios, quos scriptis provocabat, adeptus. Zelus illius, et summa, in impugnantibus calvinianis, crypto-calvinianis, synergistis, adiaphoristis, majoristis, atque heterodoxis aliis, vehementia, theologis etiam aliquot ymoct lutheranis, et in his Sim. Sulcero, prof. Basileensi (), in excessu visa peccare, plurimis in Germaniâ certaminibus sacris vel ansam præbuit, vel fomitem suppeditavit.*

(E) *Qu'il ne lui a pas reproché d'être un ivrogne.*] La preuve que j'en vais donner nous apprendra que Westphale accusait Calvin de gloutonnerie. *Usus est aliquoties Calvinus, carnalem edendi modum oppugnans ab absurdo, vocabulis voracitatis et ingurgitationis. Quid tu ad hæc Westphale? Admodum, inquis, religiosè et reverenter loquitur Calvinus, ex crudo suo stomacho eructans voracitatem et ingurgitationem. Nempè Calvinum bene nosti, ut video: quem tota hæc civitas testari potest tam parvam sui rationem habere in cibo et potu, ut in eo interdum amicis non leviter peccare videatur. Quum te de temulentia reprehensum à Calvino ægrè patereris, respondit Calvinus id quod res est, sese de spiritus temulentia loquutum; et cum ad istam verborum asperitatem adactus esset, copiosè declaravit (11).* Mais voyons ce que Calvin même avait répondu, et donnons l'histoire de son démêlé.

Le malentendu sur la doctrine de l'eucharistie dura quelque temps entre l'église de Zurich et Calvin, mais il cessa l'an 1549. On convint d'un traité de paix qui contenait XXVI articles, et qui fut nommé *Consensio mutua in re sacramentaria* (12). Les luthériens rigides furent choqués de cet accord; et l'attaquèrent par plusieurs libelles; ce fut à cette occasion que Westphale publia le livre dont on a pu voir le titre dans la remarque (C). Calvin se crut obligé de réprimer toutes ces criailleries en publiant une exposition

(*) *In epist. ad Joh. Marbachium A. 1558 scripta v. Joh. Fechtii supplem. H. E. sec. XVI, P. II, n. 63, pag. 82.*

(11) Beza, de Cœnâ Domini, contra Westphalum, *oper., tom. I, pag. 257.*

(12) Voyez le volume des Opuscules de Calvin, pag. m. 752.

de son concordat. C'est ce qu'il fit l'an 1554., par un petit livre où il frappa rudement Westphale sans le nommer. Il n'eut pas le même ménagement deux ans après, lorsqu'il réfuta (13) la réponse de cet adversaire, ni l'an 1557., lorsqu'il lui adressa un nouvel écrit; car il le nomma dans l'un et dans l'autre de ces deux ouvrages. Il l'abandonna ensuite à son sens réproché; et il lui en fit la menace dans le titre du dernier écrit (14). Voyons le fondement de la plainte concernant l'ivrognerie. *In docti et temulentissimi homines dam sacramentarium bellum instaurant, primis librorum paginis audacter jactant pro tota Saxonid et vicinis regionibus se pugnare.* Cette période (15) de Calvin engagea Westphale à se plaindre qu'on lui reprochait, à lui en particulier; et aux Allemands en général, le vice d'ivrognerie. Calvin répondit qu'il n'avait nullement parlé de l'ivrognerie de vin, mais d'une autre ivrognerie métaphorique dont le prophète Isaië a fait mention. *Quia forte veritus est, ne si solus ipse læsus foret, paucos inveniret privati doloris socios, totam gentem suam ad commune præbium ineitat, ac si Germanis omnibus vulgatum temulentie probum à me objectum foret. Si ita esset, ne ipse quidem mihi vellem ignosci. Sed notanda est quam mox addit probatio. Crimine hoc, inquit, semel atque iterum me perstringit. Quasi vero si bibulus est, sine compotoribus inebriari nequeat. Quanquam ne hoc de nihilo anxius sit, sciat non indistinctum fuisse præbium, suis poculis, sciat de alia temulentia me loquutum esse, quam propheta Isaias dicit non esse à vino (16). Il renouvela cette apologie à la fin de son dernier avertissement. *Westphalam alicubi hominem temulentum vocare contigerat, non ut bibacitatem illi obficerem, sicuti**

interpretatus sum: sed qualiter propheta ebrios esse dicit, et non à vino, qui stupore percussus, aut vertigine correptus, à sana mente exciderant. Quod privatim de uno homine dictum est, ad totam gentem trahi cæcè profectò temulentie est (17). Je crois qu'un tel éclaircissement ne contenta point Westphale, et en effet cela laisse de grands soupçons, et l'on voit très-bien que Calvin mesure de telle sorte ses paroles, qu'il n'est pas fâché qu'on croie qu'il eût eu raison de reprocher ce défaut à son adversaire, quoiqu'il proteste qu'il lui faisait la guerre d'un autre vice. Il ne nie point qu'il ne l'ait traité durement; mais il soutient que son aigreur était légitime, et il la justifie par l'exemple de Dieu. *Sicubi vehementius in eum invehar, pro vestri prudentia et equitate, quibus me stimulis adegerit expendite. Quid mihi hic residuum fuit, nisi ut malo nōdo aptarem durum cuneum, ne sibi in sua recordid nimis placeret? Equidem si homines istos molire posse spes esset, non recusarem demissus ac supplex ecclesie pacem redimere. Sed quæ fertur ipsorum violentia, omnibus satis notum est. Itaque meam in ista duritie tractandæ austeritatem, (*) Dei quoque exemplum excusat, qui se pronuntiat non modò inclementius acturum cum præfractis, sed contra eos præfractum fore (18).* C'est-à-dire, selon l'édition française de cet ouvrage de Calvin : » S'il y a quelques endroits où je le » peursuy un peu rudement et usant » de termes aspres, il vous plaira » selon votre prudence et discretion » equitable considerer quels aiguil- » lons il avoit pointez contre moy » pour m'y contraindre. . . . Que » pouvoy-je faire autre chose là-d- » sus, sinon comme porte le prover- » be, à rude asne rude asnier, à fin » qu'il ne se pleust par trop en sa » forcenerie? Pour vray s'il y avoit » esperance que telles gens se peus- » sent adoucir, je ne refuseroiy

(13) Cette réfutation a pour titre : *Secunda Defensio pise et orthodoxe de Sacramentis fidei, adversus Joachimi Westphali calumnias.*

(14) *Ultima admonitio Johannis Calvini ad Joachimum Westphalum, cui nisi obtemperet, eo modo posthac habendus erit, quo pertinaces hæreticos haberi jubet Paulus.*

(15) Elle est à la page 756 du volume de ses Opuscles.

(16) Calvin. II Defens. de Sacramentis, pag. 768. Tractat. Theolog.

(17) *Idem, Admonitio ultima, pag. 839 ejusdem volum.*

(*) *Psal. 18.*

(18) *Idem, II Defensione, circa init., pag. 265. Voyez aussi le commencement de l'ultima Admonitio, où il dit : Quia cum duro et præfracto capite negotium erat, an non liceret malum nodum duro cuneo retundere?*

» point de me demettre jusques à
 » les supplier humblement, pour
 » racheter paix en l'église. Mais cha-
 » cun void bien où tend leur impe-
 » tuosité extravagante. Ainsi si je
 » suis rigoureux en maniant des gens
 » si estranges et obstinez, j'ay encore
 » pour mon excuse l'exemple de
 » Dieu, qui prononce non seulement
 » qu'il ira sans douceur contre les
 » revesches, mais aussi qu'il leur
 » sera revesche (19). »

(F) *Il publia que la mère de Calvin avait été la concubine d'un prêtre.*] Un peu après les paroles de Théodore de Bèze que j'ai citées on voit celles-ci. *Quid amplius? Ingerit, inquis, Calvinus voces auribus et oculis, meretricibus convenientes: quas fortassè didicit à matre suâ pontificii sacrificuli concubinâ. Itane verò nugator? honestissimam matronam jam olim defunctam, et ejus viri matrem, cui quantum debeat christiana ecclesia tot suscepti labores testantur, et gravioribus futuris posteris (ut confido) testabuntur, tuis verè meretriciis probriis afficere maluisti quàm animo tuo morem non gerere? Sed continebo ipso me, et quid nos potius quàm quid te deceat, spectabo. Calvinum, et honesto loco et integerrimæ famæ parentibus natum, et in nobilissimâ familiâ à pueriliâ educatum si testibus probare oporteret, nos unum aliquem testem, sed integram civitatem Noviodunensem citare possumus. Itaque de hoc refutando convitio minimè laboramus.*

(G) *Il n'est par vrai qu'... il soit l'inventeur de l'ubiquité.*] George Hornius assure cela, mais M. Mollérus le réfute par le témoignage d'Hospinien, qui reconnaît que Westphale et Heshusius, bons luthériens d'ailleurs, combattaient le nouveau dogme de l'ubiquité que Brentius et Smidelin * mettaient en avant (20). M. de Meaux s'est donc trompé, quand il a

(19) Opuscules de Calvin, pag. 1727, édition de Genève, 1611.

* Leclerc remarque que Smidelin fut ou l'inventeur ou l'un des premiers défenseurs de la présence réelle de Jésus-Christ, fondée sur l'ubiquité.

(20) Georgius Hornius (Hist. eccl., pag. m. 496.) in eum itidem debacchaturus more suo impegit, et primum ubiquitatis auctorem fuisse nugatur, ipse Hospiniano (in dedic. Concordiæ discordis) invito, qui novum Brentii et Smidelini de ubiquitate delirium, à Westphale atque

dit dans son Histoire des Variations (21), sous l'année 1558, que la grande affaire du temps, parmi les luthériens, fut celle de l'ubiquité que Westphale, Jacques André Smidelin, David Chytré, et les autres établis- saient de toutes leurs forces *.

(H) *Il se moquait de tous les martyrs protestans qui ne croyaient pas l'impanation.*] Bèze le relance là-dessus d'une terrible manière. *Ut tuam pietatem orbi testeris, in martyres jocularis qui apud Gallos et alias gentes quotidie crudelissimam et ignominiosissimam mortem perpetiuntur. Extant enim eorum aliquot confessiones, quæ tibi non satisfaciunt. Atque ut tibi non satisfaciant, an ideo digni erant quibus etiam mortuis insultares? Nam certè pro Christi nomine ingressi sunt flammam quas haud satis scio an tu vel uno digito velles attingere. Quod si negotium cœnæ Domini nonnisi ex parte cognoverunt (demus enim id Westphalo, ac ne nobis quidem singula eorum dicta ac facta satisfaciunt) an ideo non fuerunt victimæ Deo gratæ, quum ad extremum usque halitum omnes idolomanias sint execrati, et Christum ut verum Filium Dei et unicum nostrum per fidem præcipue sint amplexi (22)?* Conférez avec ceci l'article HUTTÉUS (23).

(I) *Les argumens qu'il employa... sont ridicules.*] Lascus et Micronius, pasteurs de l'église flamande de Londres, ayant été contraints de quitter ce pays-là, tâchèrent de s'établir avec leurs brebis dans les états de sa majesté danoise (24). Les luthériens s'y opposèrent, et leur refusèrent même pendant quelque temps une conférence amiable. Ils dirent qu'elle n'était point nécessaire, puisque le roi

Heshusio, inter lutheranos ipsos, ait, esse impugnatum. Mollerus, in Isagog. ad Hist. Cherson. Cimbr., part. III, pag. 581.

(21) Liv. VIII, num. 37.

* Joly, malgré ce que dit Leclerc dans la note que j'ai extraite, reproche à Bayle de ne censurer Bossuet que sur le témoignage d'Hospinien.

(22) Beza, Operum tom. I, pag. 215.

(23) Remarque (B).

(24) Vous trouverez dans Hospinien, Hist. Saerem., part. II, folio 224 et seq., l'occasion et les suites de ceci. M. Samuel André, professeur en théologie à Marbourg, en parle dans son Epistola gratulatoria et apologetica, imprimée l'an 1690 contre la Dania Orthodoxa, fidelis, et pacifica de M. Masius, professeur en théologie à Copenhague.

ni eux n'étaient nullement en doute de la vérité des dogmes établis dans le Danemarck. Enfin ils eurent la condescendance de conférer, et représentèrent que les calvinistes rejetaient les textes les plus évidens de l'Écriture; car qu'y a-t-il de plus clair que ces paroles, *ceci est mon corps*? Outre cela, dirent-ils, vous ne suivez point Luther, ni les églises saxonnes, et vous êtes condamnés par la confession d'Augsbourg; en un mot, vous enseignez une doctrine qui n'est point conforme à l'opinion dominante dans le Danemarck. On leur répondit que la règle de la foi n'était point, ou ce que Luther avait enseigné, ou ce que le royaume de Danemarck avait approuvé, mais la parole de Dieu. Cette réponse et plusieurs autres semblables furent inutiles aux réfugiés flamands. On les contraignit de se retirer hors du royaume au milieu de l'hiver (25). Micronius conféra quelque temps après, à Hambourg, avec Joachim Westphale, qui lui alléguait d'abord, comme un argument invincible, le consentement des églises saxonnes. Elles ont condamné le dogme de Zuingle, disait-il, il est donc faux, il le faut donc rejeter. Micronius répondit que si l'on devait juger de la vérité d'un dogme par le consentement des églises, la cause du pape serait triomphante. Westphale répliqua que les églises saxonnes étaient l'église de Dieu, et lorsqu'on lui eut représenté que la vraie église n'est point attachée à certains lieux, et qu'il n'y a point d'église qui ne puisse errer, comme Luther en tombait d'accord, il soutint que les paroles de Luther voulaient dire, non pas que l'église de Jésus-Christ peut se tromper, mais que l'église du pape le peut. Micronius insista toujours sur la maxime que l'Écriture Sainte est la seule règle de la foi; ce qui n'empêcha pas Westphale de lui répondre. Il s'ensuivrait de vos raisons que sa majesté danoise, et le sénat de notre ville, qui ont décrété contre vous, auraient fait une grande

faute : songez que vous avez été condamnés par une diète d'Augsbourg (26). *Si dubia adhuc esset nostra doctrina, graviter peccasset senatus noster, et serenissimus Daniae rex, qui adversum vos decreta tulerunt..... Contra vestram doctrinam comitatus Augustanis pronunciatum est* (27). Micronius ne manqua pas de répondre qu'avec de tels argumens le papisme gagnerait partout son procès (28). Nous avons ici une preuve de l'inclination naturelle qu'ont tous les partis à se servir de la voie courte de l'autorité, et à convertir les erreurs de l'adversaire en crime d'état. Osez-vous dire que le magistrat de Hambourg et la cour de Danemarck, qui vous condamnent, commettent une injustice? Si Westphale se fût souvenu, avec quelque usage de sa raison, qu'il y avait bien des papistes au monde, eût-il parlé de la sorte?

(K) *On lui reproche d'avoir loué... l'intolérance que les réformés bannis d'Angleterre éprouvèrent si durement en Allemagne.* J'ai déjà parlé (29) du traitement qu'on leur fit; mais j'ajoute que la description qu'ils en donnèrent se peut voir, non-seulement dans les livres d'Utenhovius, et de Lasco, et de Micronius, mais aussi dans les réponses qui furent faites à notre Westphale l'an 1555 et après (30). On cite aussi (31) la première lettre de Théodore de Bèze, et la page 40 *Institutionis Sacramentariae* de Lavatérus; mais voici un passage qui nous apprendra que rien ne fut plus désagréable dans cette persécution que de voir qu'elle fut louée publiquement, et sur cela on nous renvoie à un livre de Westphale. *Non meminerunt illi fratres, quidnam sit illud pastorale perperandum καὶ οὐκ ἀγαθὸν de quo apostol. ad Hebr. cap. 5. 2. Qui in tantâ cœli inclementiâ, inter tot hostes, nostros palantes majores indignissimè suis*

(26) Tiré de la XXIII^e. lettre de Vossius, pag. 50.

(27) Vossius, *ibidem*, col. 2.

(28) *Similibus argumentis facili omnes vicari papa. Ibidem.*

(29) Dans la remarque (I) de cet article.

(30) *Et eorum qui doctè et acriter responderunt nimium fuit affectibus indulgenti Joachimus Westphalo anno 1555 et deinceps. Lud. Ger. à Renesse, ubi infra.*

(31) *Idem, ibidem.*

(25) Voyez les Actes de la Conférence de Col-dingen, publiés par Jean Utenhovius, ancien de l'église flamande fugitive. Vossius en rapporte tout ceci dans une lettre à Grotius. C'est sa XXIII^e. lettre.

et ne quidem illud (quod vel in ipsos illis apprecabantur alescite, et saturari quidem illis dantur) ὁμαίως et crudeliter τὰ ἐπιτάνδια τῆς ἱπρίμης nostris dissolutiōis auctores et se gratulatos et rem qui illud factum est, Deo gratum, ratibus dignum, pudentes defendere; et im-

Danica et aliis, ut dicti sacramentarii,urgi, et in aliis malis hospitio excipere Westphali de Cœndstino, ad an. 1555 rôle de la sorte était seigneur en théologie à lorsqu'il y fit réimprimer, qu'il accompagna, et dont j'ai parlé

à Renesse, Not. in Apogio eccles. epist., pag. 86. (E) de l'article HAMEL, pag. 581.

GEORGE), assez bon VI^e. siècle, naquit. Il entra de bon point au couvent (a), mais ne fut pas heureux; et non-seulement à la vie monastique, mais aussi à la vie civile. Il se fit luthérien, et perdit le don de prophétie. Il rentra dans la vie civile. Il n'eut pas de succès à digérer les divinités entre les sciences et les traverses de la vie. Il lui suscita beaucoup d'ennemis, tant qu'il ait été, que le mariage est contraire aux prêtres (b). Il ne put facilement s'ima-

in Catal. illustr. Ger

legia, apud Wolfium, I, pag. 376.

giner qu'il se maria pendant qu'il fut protestant; mais il n'est pas vrai qu'il ait eu successivement plusieurs femmes (A). Il s'en tint à ses premières noces, quoiqu'il fût persuadé que l'on ne peut ni bien vivre ni bien mourir dans le célibat (c): et il semble que, même pendant qu'il fut luthérien, il trouvait mauvaise la bigamie. Ce fut à l'âge de trente ou de trente et un ans qu'il embrassa la religion protestante (B). Il y devint pasteur d'une église dont il dit qu'on l'arracha par une cruelle persécution. Justus Jonas fut un de ses plus ardens antagonistes; mais Luther, au contraire, écrivit en sa faveur*, et dissipa les tempêtes dont on l'avait agité par quelques accusations de crime d'état (d). On prétend que son retour au giron du catholicisme ne lui procura que fort lentement le grade qu'il méritait. Il essuya plusieurs disgrâces avant que de pouvoir être simple curé; enfin il fut conseiller des empereurs Ferdinand et Maximilien. Le principal caractère de

(c) *Uxorem in primo statim fervore schismatis duxi, persuasus neminem posse neque pie vivere, neque bene mori, citra uxorem.* Wicel. Conf. Respons. Jonicæ, p. 63.

* Bayle, dit Joly, a ignoré que Justus Jonas est un nom supposé (Joly, d'après Simon Fontaine, croit que Justus Jonas est le masque de Jocke Cok), et que Luther fut un des plus ardens persécuteurs de Wicélius, après que celui-ci fut rentré dans le sein de l'église. Wicélius écrivit aussi contre les luthériens. Joly cite de lui *Relectio Lutherismi*, 1564, in-8°. « C'est, dit-il, un écrit fort vif où les impudicités des luthériens sont mises dans un grand jour. Il y appelle Luther *homo portentose arrogans*. »

(d) *Justus Jonas excitavit principes adversus eum, seditioario facto conjectus est in lacum, neque longè fuit à laqueo praefocatore: sed Lutherus pro eo scripsit.*

Wicélius a été de souhaiter une bonne réunion dans le christianisme; et pour y parvenir, il eût volontiers anéanti plusieurs choses que l'église romaine pratique (C), dans le sein de laquelle néanmoins il demeura jusques à sa mort, depuis qu'il y fut rentré. Le pacificateur Cassander avait pris de lui l'esprit d'accommodement. Masius, le cordelier Férus et l'évêque Jules Pflug qui avait été pour l'*Interim*, furent des amis particuliers de Wicélius. On peut juger par-là de son penchant, mais beaucoup mieux encore par ses écrits, par *Via Regia*, par *Methodus Concordiæ*, etc. Il écrivit un prodigieux nombre de livres, la plupart en allemand; on les a traduits en latin, et imprimés plusieurs fois. Il mourut à Mayence l'an 1573, et y fut enterré dans l'église de Saint-Ignace. Il laissa un fils nommé GEORGE, comme lui, qui a publié quelques livres. Pour éviter qu'on ne les confonde, l'usage a voulu que le père fût surnommé *major* ou *senior*. Voilà ce que j'ai cru devoir extraire de la Vie de Wicélius (e), qui a été insérée dans l'appendix du *Fasciculus Rerum expetendarum* (f). J'en ai tiré le corps de cet article et les citations, sans y rien rectifier, renvoyant cette critique aux remarques. L'auteur de cette Vie était un très-savant homme; mais on me permettra de dire qu'il pouvait, et qu'il devait la faire beaucoup plus exacte.

(e) Thomas James en est l'auteur.

(f) Imprimé à Londres en 1690.

(A) Il n'est pas vrai qu'il ait eu successivement plusieurs femmes.]

Sa Vie, insérée dans le II^e. tome du *Fasciculus Rerum expetendarum*, réfute là-dessus Corneille Loos, qui a dit que Wicélius ayant perdu sa première femme en épousa une autre, et puis une troisième, et puis encore, dit-on, d'autres. *Adolescens monasticen amplectitur, à quo vitæ instituto mox resiliit, uxorem duxit, quæ defuncta, alteram, et hæc, tertiam, et (ut ferunt) plures.* Sérarius l'accuse d'avoir quitté les luthériens à cause de leurs divisions, et d'avoir pourtant retenu quelques-uns de leurs sentimens, et surtout quant au mariage; que pour pouvoir vivre prêtre marié, il chercha à se faire consacrer par un évêque de l'église grecque; qu'ayant voulu servir à deux maîtres, il ne fut fidèle ni à l'un ni à l'autre; qu'il désobéit aux Latins, en unissant le mariage avec la prêtrise, et aux Grecs, en se mariant plus d'une fois. *Georgium Wicelium lego primis adolescentiæ annis ad monasticum sensum statum applicuisse: sed postea carnis Lutherique philtis dementationem uxorem quæsiisse: magnoque apud lutheranos, propter aliquam eruditionis, linguarumque peritiæ opinionem, loco fuisse. Ab illis tamen cum novæ, neque cum ecclesiasticæ antiquitatis normâ satis consentaneæ fingi ac refingi quotidie cernerent, variisque illos et acerbis inter se opinionibus dissidere, pedem retulit: sed ita ut proprii nescio quid cerebri pertinaciæ ei quàm par esset diutius glutinatiisque adhæserit, in uxore præsertim re: cui servire simulque sacerdos esse cum vellet, dicam græcum nescio ubi episcopum, ut eo consecraretur, quæsiisse. Si quæcum quodam veluti probro et re græcus audiebat sacerdos. At sedere duabus dum voluit, utraque decidit. Neque enim latinus sacerdos bonus fuit, qui ad nuptias transiit, neque sacerdos græcus bonus, ad secundas et tertias, imò, ut quidam ferunt, etiam ad plures: prole parùm felici, ut Moguntia notum (1).*

(B) Ce fut à l'âge de trente ou trente et un ans qu'il embrassa religion protestante.] Le Théâtre

(1) Nic. Serarius, in Moguntia, lib. I, c. XL, apud Miræum, de Scriptor. seculi XVI, pag. 23.

ul Fréherus contredit ici Thomas
nes; car on y voit que Wicélius
a étudié en théologie à Wittem-
g environ l'an 1521, qu'ensuite il
fut chef des rebelles en Thuringe,
il fut pris et condamné à la mort,
on lui fit grâce par l'intercession
Pontanus, chancelier de Saxe; que
luther l'établit ministre dans un vil-
le nommé Nimeo, proche de Wit-
berg; qu'en 1531 on l'emprisonna
à l'ordre de l'électeur Jean Erideric,
par le conseil de Mélanchthon,
pour ce qu'il combattait la divinité de
Jésus-Christ; que peu après on le
chassa des états de l'électeur; qu'il
se retira à Leipsic, où le duc George
le prit sous sa protection; que peu
après il se fit papiste (2), et qu'il écri-
vit en 1534 contre le livre de Luther
le *Bohis Operibus*; qu'après la mort
de ce duc il fut chassé de Leipsic, et
passa le reste de ses jours à Mayence
et à Cologne, ennemi très-violent
des luthériens, et qu'il mourut en
1563. A l'égard des derniers points
de Théatre de Fréherus a besoin de
correction; car il y a des preuves
incontestables dans l'appendix du
Fasciculus Rerum expetendarum,
que Wicélius aurait sacrifié bien des
choses aux luthériens pour le bien
de la paix, et qu'il vivait encore en
1564. Bien plus, un de ses traités,
inséré dans cet appendix à la page
50, est daté du 10 d'août 1575, et
pendant à la page 787 on accorde
à Corneille Loos, que Wicélius est
mort en 1573. Molanus (3) et Séra-
nus (4) mettent sa mort à la même
année 1573.

(C) *Plusieurs choses que l'église
maine pratique.* Voyez-en un
chantillon extrait de ses livres dans
l'appendix du *Fasciculus Rerum
expetendarum*, à la suite de sa Vie.
Voyez aussi le II^e. volume des *Lec-
tures memorabiles* de Jean Wolfius
(1). Les lettres de Wicélius, impri-
mées à Leipsic l'an 1537, contiennent
tant d'invectives contre les cano-
nistes et contre les scolastiques,

que contre les luthériens. On admire
très-justement que l'inquisition n'ait
pas fulminé * ces ouvrages (6): cela
confirme ce qu'on a dit, que sa con-
duite n'est pas uniforme (7).

* Dans la *Bibliothèque critique* de R. Simon,
tom. II, chap. 17, on trouve, dit Joly, diverses
réflexions sur Wicélius, sur quelques-uns de ses
ouvrages et principalement sur ses Lettres. L'au-
teur de ce Mémoire le termine ainsi: « Je ne me
souviens point d'avoir lu aucune censure de
Rome contre Wicélius. Les inquisiteurs d'Es-
pagne n'ont pas, comme semble, gardé la même
modération. »

(6) Voyez Rivet, à la page 976 du III^e. tome
de ses Œuvres.

(7) Voyez les Nouvelles de la République des
Lettres, septembre 1686, pag. 1053, et alibi
passim.

WICKAM (GUILLAUME), évê-
que de Winchester, naquit au
village de Wickam dans le comté
de Southampton, l'an 1324. Il
fit ses études de grammaire à
Winchester, et outre cela il y
apprit les élémens de géométrie,
la langue française, l'arithmétique,
et la dialectique. Après
quoi on l'envoya à Oxford, où il
s'attacha aux leçons de Louis
Garletan, professeur en mathé-
matiques, et à celles de Guillau-
me Dorachée, professeur en ju-
risprudence. Il demeura près de
six années dans cette université,
et s'y fit fort estimer des plus
célèbres docteurs. Il s'y serait
arrêté beaucoup plus long-temps
si son patron Nicolas Wédal (a),
ayant été fait gouverneur de la
province de Southampton par le
roi Édouard III, ne l'eût fait
venir auprès de soi pour le faire
son conseiller et son secrétaire.
Il ne pouvait pas choisir un hom-
me plus propre à cet emploi,
car personne n'écrivait et ne
parlait plus poliment en ce temps-
là que notre Wickam. De là vint
qu'au bout de trois ans Édinton,

(1) Molanus, ubi infra, dit qu'il rentra dans
communion romaine, l'an. 1532.

(3) Molanus, in Bibliotheca sacrâ, MS. apud
Leun., de Scriptor. sæculi XVI, pag. 23.

(4) Serarius, in Mogontia, apud Miræum,
l. III.

(5) Depuis la page 354 jusqu'à la page 393.

(a) Il était seigneur du village de Wickam.

évêque de Winchester, grand-trésorier du royaume, le choisit pour son secrétaire. Le roi Édouard, ayant vu ce personnage dans le château de ce prélat, ne put s'empêcher de dire qu'il lui trouvait une mine majestueuse, et dès qu'il eut su le bon témoignage que Wédal et Édinton lui rendaient, il le prit à son service. Wickam fit sa cour à ce grand monarque avec beaucoup d'assiduité, et s'acquitta très-habilement des commissions qui lui furent confiées. Il répondit d'ailleurs si pertinemment à plusieurs questions d'état que le roi lui fit, qu'il donna de plus en plus une grande idée de son mérite (b). Comme il entendait la géométrie et l'architecture, il fut honoré de l'intendance des bâtimens, et l'on joignit à cette charge celle de grand forestier. Ce fut lui qui dirigea la construction du palais de Windsor. Édouard y était né, et y tint tout à la fois en prison un roi de France et un roi d'Écosse. Ayant donc envie d'ériger un superbe monument de ses victoires, il choisit ce lieu plutôt qu'un autre; il en fit démolir tous les anciens édifices, et il ordonna qu'on y en bâtît de nouveaux avec la dernière magnificence. Wickam, chargé de ce soin, s'en acquitta glorieusement, et n'y employa que trois années. Ses eu-

(b) *Quo ejus ingenium altius exploraret multas illi illustres questiones quæ statum, ac summam rerum continerent, ut de bello suscipiendo vel deponendo, de conditionibus pacis ineunda, de arariis rationibus amplificandis, de industriâ proponere solebat, quibus Wicamus extempore ita ornatè et prudenter tum verbis tum sententiis respondisse fertur, ut rex præsentis ejus ingenio et peracutis responsis mirificè oblectaretur.* Hist. Descript. Vitæ Wicami, pag. 22.

vieux donnèrent un tour si malin à une inscription qu'il avait mise sur ce palais (A), qu'ils l'exposèrent à l'indignation du prince; mais il dissipa bientôt cette tempête, et la fit servir à l'augmentation de son crédit. S'étant consacré à l'état ecclésiastique, il se vit pourvu coup sur coup de plusieurs bons bénéfices par la libéralité de ce monarque, qui non content de cela le fit son premier secrétaire, et garde du sceau privé. Pendant qu'il remplissait admirablement les fonctions de toutes ces charges, il fut fait évêque de Winchester à la place d'Édinton, l'an 1367. Un peu après il obtint la charge de grand chancelier, et puis celle de président du conseil privé. En un mot, sa faveur fut telle, qu'on lui appliqua ce que saint Jean dit du Verbe éternel (B). Pour remplir en même temps les devoirs que lui imposaient ses charges ecclésiastiques et ses dignités séculières, il s'appliqua d'un côté à régler ses mœurs selon la sévérité de la discipline, et à n'établir dans son diocèse que des curés qui fussent capables de bien instruire leurs paroissiens, et qui véussent exemplairement (C); et d'autre côté il n'oublia rien pour faire en sorte que la justice fût exactement administrée. Ayant pressenti, en 1371, qu'on lui ôterait la charge de grand chancelier, il prévint ce déshonneur et la remit entre les mains de son prince. Édouard, revenu en Angleterre après avoir fait la guerre en France avec beaucoup de bonheur, trouva ses finances dans un grand désordre. Le duc

astre, l'un de ses fils, qu'affaibli de corps et d'esprit, de plusieurs seigneurs rejeta la proposition. Il se souvint que cet évêque s'était trouvé net de toute rapine, lorsque cinq ans auparavant on avait fait rendre compte à tous les ecclésiastiques qui avaient administré les finances. Il soupçonna donc d'injustice la sentence qui venait de le condamner; et il donna de fort bonnes espérances aux députés que les évêques lui envoyèrent pour lui demander la cassation de cette sentence; et comme en ce même temps il soupçonna le duc de Lancastre de quelque mauvais complot (D), il déclara pour son successeur le prince Richard, son petit-fils (c), et restitua à Wickam tout ce que ce duc lui avait fait perdre. Il mourut bientôt après (d). Richard qui lui succéda n'avait qu'onze ans : il fut donc facile au duc de Lancastre, chef du conseil, de faire revivre les accusations contre notre évêque de Winchester. Elles furent réduites à sept chefs, et soutenues devant le conseil du roi avec une extrême audace par les délateurs; mais l'accusé les réfuta avec tant de force qu'il fut déclaré absous. Depuis ce temps-là il se remplit plus que jamais de la noble envie de faire un très-bon usage des biens que la Providence lui avait donnés; et comme il ne trouva point de destination plus utile que de fournir à la jeunesse le moyen d'acquérir les sciences, il fonda deux beaux collèges, l'un à Oxford, et l'autre à Winchester (E). Pendant qu'il travaillait à toutes les choses qui pouvaient perfectionner ces deux beaux

(c) *Il était fils du prince de Galles.*(d) *En 1377.*

établissements, il fut rappelé à la cour, et obligé presque par force à accepter la dignité de grand chancelier, l'an 1389. Il l'exerça pendant trois ans d'une manière qui rendit heureuse la nation, et c'est pour cela qu'il ne put obtenir du roi qu'avec mille peines la permission de se retirer lorsqu'il prévint les grands troubles qui allaient éclore, et qui lui firent souhaiter une retraite qui le mit à couvert de cet orage. Retourné qu'il fut à son église, il y fit achever la construction du collège, et bâtit une cathédrale si magnifique, qu'elle égale, ou peu s'en faut, celle de Saint-Paul de Londres. Il fit plusieurs autres dépenses très-utiles au public et aux pauvres, ce qui n'empêcha pas qu'en 1397 il ne se vit exposé à un grand péril. On l'accusa lui et quelques autres de crime d'état en plein parlement (e); mais il en fut hautement justifié. Depuis ce temps-là jusques à sa mort il se tint coi dans son diocèse, et y vaqua à tous les devoirs d'un bon prélat. Il y fut même assez exempt des agitations qui secouèrent violemment l'Angleterre. Il mourut l'an 1404, dans sa quatre-vingt et unième année. Il a été exposé à diverses médiances; car entre autres choses on a dit qu'il révéla le secret de la confession touchant un fils supposé (F), et qu'il fit des présents et des promesses à la maîtresse d'Édouard, pour obtenir la restitution de ses droits épi-

(e) Omnes illos simul ac conjunctim prodicionis ac læsæ majestatis reos fecit, perinde ac si illi regem regio imperio ac omnium rerum dominatu despoliare statuissent. *Historica Descript. Vita Wicami*, pag. 109.

scopaux (f) (G). N'oublions pas qu'il fut employé à faire chasser Wicdef (H).

(f) Tiré d'un livre intitulé *Historica Descriptio* complectens Vitam ac res gestas beatissimi viri Gulielmi Wicami quondam Vintoniensis Episcopi; etc., imprimé à Oxford l'an 1690, in-4°.

(A) Un tour si malin à une inscription qu'il avait mise sur un palais.] Les paroles anglaises de cette inscription, *This made Wickam*, étaient équivoques: elles signifiaient aussitôt *Wickam a fait ceci*, que *ceci a fait Wickam*. Ses ennemis les interprétèrent de la première façon, et firent entendre au roi que l'intendant de cet édifice s'en attribuant insolemment toute la gloire: *Non deerant quidam invidi et malevoli regi in aures insusurrarent Wicamum tam magnificæ structuræ honorem sibi arroganter vendicasse, adeoque in nomen suum in teriori quodam pariete arce Windesoriæ insculptum regalis ædificiî titulum nominatim trajecisse* (1). Le roi, fort en colère, reprocha ce crime à Wickam; mais il s'apaisa, et se mit à rire, après avoir entendu la réponse de l'accusé. On répondit d'un air riant qu'il fallait que les délateurs fussent bien malins, ou qu'ils ignorassent la grammaire, puisque le vrai sens de l'inscription était celui-ci, *Je suis la créature de ce palais, c'est lui qui m'a procuré les bonnes grâces de mon prince, et qui d'une basse condition m'a élevé à une haute fortune*. Il est bon de mettre ici les propres termes de l'historien: *Cum autem rex stomacharetur et iracundè Wicamo crimen objiceret, quod delator erat, ille vultu non tristi aut contrito, sed hilari ac jucundo respondit, aut stultum hominem inscitæ grammaticæ, aut calumniatorem invidiosæ casuum inversione illam conditionem instituisse. Neque enim rex serenissime (inquit), ego hæc arcem, sed hæc arx me quantum sum effecit, hoc est me laude ac gratia apud tuam majestatem posuit, atque ab humili conditione ad tantas fortunas et dignitates*

(1) *Historica Descriptio* (voyez-en tout le détail aux notes du corps de cet article, citation (f) pag. 27, 28.

*Quod responsum tam facetum
camo dignum (erat enim verum
en humanitatis, venustatis, ac
) non solum omnem iracundiam
latem regi abstersit, verum
lætitiam in ejus animo tum
otionem suavem jucunditatis in
e excitavit (2). Je ne voudrais
rer que Wickam n'eût eu des-
le tirer quelque avantage de
roque de l'inscription. Mais,
u'on ne prenne pas pour une
se peu commune la colère où
mit Édouard, je rapporterai
nes faits qui concernent la dé-
se ou la jalousie, que les
rains ont témoignée en pareils*

sait la magnificence avec la-
Périclès fit travailler dans
es à des édifices publics : « Mais
ame les orateurs qui estoyent
la ligue de Thucydides criassent
'encontre de Pericles en leurs
engues ordinaires, qu'il con-
amoit en vain les finances de la
se publique, et y despendoit
t le revenu de la ville, Pericles
jour en pleine assemblée de
de demanda à l'assistance du
uple, s'il lui sembloit qu'il eust
té trop despendu : le peuple res-
ndit, Beaucoup trop. Bien donc-
es, dit-il, ce sera si vous voulez
mes despens, et non pas aux
stres, pourveu qu'il n'y ait aussi
le mon nom seul escrit en la de-
cation des ouvrages. Quand Peri-
s eut dit ces paroles, le peu-
e, soit ou pource qu'il eust en
miration sa magnanimité, ou
il ne lui voulust point ceder
honneur et la louange d'avoir
t faire de si somptueux et si
gnifiques ouvrages, lui cria tout
nt qu'il ne le vouloit point, ains
tendoit qu'il les fit parachever
x despens du public sans y rien
arguer (3). » Lorsque Pausanias,
les Lacédémoniens consacra un
ied d'or au temple de Delphes,
nit une inscription qui témoi-
que sous sa conduite l'on avait
les Perses à la journée de Pla-
Les Lacédémoniens ne pouvant
rir cette vanité, firent effacer

cela, et mettre à la place le nom des
villes qui avaient fourni les troupes
victorieuses. C'est l'historien Corné-
lius Népos, qui nous l'apprend : *Quod
victoriâ elatus plurima miscere cœpit,
et majora concupiscere. Sed primum
in eo est reprehensus, quod ex prædâ
tripodem aureum Delphis posuisset,
epigrammate scripto, in quo erat hæc
sententia: SUO DUCTU BARBA-
ROS, APUD PLATÆAS ES-
SE DELETOS, EJUSQUE VIC-
TORIÆ ERGO APOLLINI DO-
NUM DEDISSE. Hos versus La-
cedæmonii exsculperunt, neque al-
iud scripserunt, quàm nomina ea-
rum civitatum, quarum auxilio Per-
sæ erant victi (4). Quelque fier que
fût Alexandre, quelque difficile qu'il
fût sur le partage de la gloire, il ne
laissa pas d'employer une inscription
qui communiquait aux Grecs l'hon-
neur du triomphe (5). Ce fut après la
bataille du Granique. Il avait encore
besoin de leur assistance ; il craignit
de les irriter s'il ne mettait point
leur nom sur les monumens de ses
victoires, et il espéra qu'en l'y met-
tant il se les rendrait plus affec-
tionnés (6). Il souhaita de s'appropri-
er toute l'inscription du temple de Dia-
ne, et il voulut bien qu'il lui en coû-
tât toute la dépense de la construc-
tion de cet édifice ; mais les habitans
d'Éphèse n'y voulant pas consentir,
et n'osant pas lui refuser ouvertement
cet honneur, recoururent à une ruse
de flatterie qui les tira d'affaire. Ils
lui dirent qu'il ne convenait pas à un
dieu d'ériger des monumens à un au-
tre dieu. *Scriptis Ephesiis, se omnes
sumptus qui in id ædificium facti es-
sent, restitutum ; quique porro re-
quirerentur, præbitum de suo, ita
tamen ut ipsius nomen instaurato ope-**

(4) Cornelius Nepos, in Pausaniâ, cap. I.

(5) Κοινοῦμενος δὲ τὴν νίκην τοῖς Ἕλλη-
σιν... κοινῇ τοῖς ἄλλοις λαφύροις ἐπέλευ-
σεν ἐπιγράψαι φιλοτιμοτάτην ἐπιγραφὴν,
'ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΣ Ὁ ΦΙΛΙΠΠΙΟΥ ΚΑΙ
'ΟΙ ἝΛΛΗΝΕΣ, ΠΛΗΝ ΛΑΚΕΔΑΙ-
ΜΟΝΙΩΝ, Ἀπὸ τῶν Βαρβάρων
τῶν τῆν Ἀσίαν κατοικοῦντων.
*Participans autem Græcis victoriam... cæteris
manubus in communigloriosissimum titulum in-
scribi jussit, ALEXANDER PHILIPPI ET GRÆCI,
PRÆTER LACEDÆMONIOS DE BARBARIS ASIATICIS.*
Plutarchus, in Alexandro, pag. 673, C.

(6) Voyez Freinshemius, Supplém. in Q. Cur-
tium, lib. II, cap. V.

Ibidem, pag. 28.

Plutarque, Vie de Périclès, pag. m. 310 du
une de la version d'Amyot.

ri inscriberetur. *Idque deprecati sunt Ephesii: quo tempore, quia Alexandro petenti aliquid denegare arduum erat, legatus eorum ad adulationem confugit, quod maximè expugnabilem nōrat dixitque dedecere culmen ipsius, si diis aliquid consecraret, quum ipse deus esset. Nam eum honorem ab hominibus haberi potiori naturæ. Ea gloriæ contentio inter maximum regem, et unam civitatem fuit. Obtinuerunt Ephesii; et maluerunt ingenti pecuniâ carere, quàm instaurati templi titulo regi cedere* (7). Les Théhains, sans doute, ne sentirent point le même embarras lorsqu'à de semblables conditions une courtisane leur offrit de rebâtir leurs murailles. Je suis assuré qu'ils rejetèrent hautement la proposition, bien entendu que ce qu'Athénée va nous dire soit véritable. Ἐπλούτει δ' ὁφόρα ἡ φρόνη καὶ ὑπισχνεῖτο τεχνεῖν τὰς Θέβας, εἰν ἐπιγράψωσι Θεβαῖοι, ἈΛΕΞΑΝΔΡΟΣ ΜΕΝ ΚΑΤΕΣΚΑΨΕΝ, ἈΝΕΣΤΗΣΕ ΔΕ ΦΡΤΝΗ Ἡ ἙΤΑΙΡΑ, ὡς ἰσορεῖ Καλλίστρατος ἐν τῷ περὶ ἑταιρῶν. *Phryne usque adeò dives erat, ut Thebarum mœnia extructuram se polliceretur, se adscriberetur, ALEXANDRUM DIRUISSE, PHRYNEN VERO SCORTUM REFECISSE, ut ait Callistratus libro de Scortis* (8). Ne finissons pas sans rapporter une ruse qui vaut bien celle de Wickam. L'architecte du Phare grava son nom sur une pierre, et celui du roi sur la chaux qui couvrait la pierre. Pendant sa vie, on ne connut pas cette finesse; il ne s'exposa donc point à quelque péril, personne ne le pouvait déferer au roi comme un voleur de la gloire qui appartenait au prince; mais il espéra qu'au bout de plusieurs années le nom marqué sur la chaux serait enlevé, et qu'on ne verrait que le sien, qu'il avait mis sur une matière beaucoup plus durable que la chaux. Vous allez voir comment se nommait cet architecte. Οἰκοδομήσας οὖν τὸ ἔργον, ἐνδοθεν μὲν κατὰ τῶν λίθων τὸ αὐτοῦ ὄνομα ἐπέγρα-

φεν ἐπιχρίσας δὲ τιτάτη, καὶ ἰσχυρό-
τας, ἐπέγραψε τοῦτομα τοῦ τότε βασι-
λεύοντος, εἰδὼς ὅπερ καὶ ἐγένετο, πάν-
τοῦ χρόνου συνεκπιστούμενα μὲν τῷ
χρυσματι τὰ γράμματα, ἐκφανέμενα
δὲ, Σώστρατος Δεξιφάνους κνίδιος, θεῶν
σωτῆρσιν ὑπὲρ τῶν πλωζομένων. Post-
quàm igitur hoc opus exædificasset,
intus in saxis suum nomen inscripsit:
quo calce illud occultato, nomen ejus
qui tum regnavit superinscripsit, ru-
tus, id quod etiam evenit, fore ut
brevis admodum, litteræ illæ cum il-
lud calce caderent, hoc verò appa-
reret: Sostratus Cnidius, Dexiphani
filius, diis servatoribus pro salute
navigantium (9).

(B) *On lui appliqua ce que saint Jean dit du Verbe éternel.* L'auteur que je cite (10) rapporte un passage de Froissard, où l'on trouve ces paroles: *En ce temps regnoit ung prestre qui an appelloit messire Guillaume de Wickam. I celluy Guillaume de Wickam estoit si bien in la grace du roy d'Angleterre, que par lui estoit tout fait, et sans lui en loe faisoit riens.* Comparez cela avec les paroles de saint Jean (11), vous ne trouverez pas une grande différence.

(C) *Des curés qui fussent capables de bien instruire..... et qui véussent exemplairement.* Ce n'est pas assez qu'ils soient doctes ou gens de bien, ils doivent unir ensemble ces deux qualités. Mais, au temps dont nous parlons, il était beaucoup plus facile de trouver des prêtres qui n'eussent ni l'une ni l'autre, que d'en trouver qui eussent l'une des deux; et encore que l'ignorance fût prodigieuse dans ce siècle-là, l'on trouvait plutôt en eux la capacité d'instruire que la bonne vie: c'est pourquoi les soins de notre Wickam durent être une fatigue bien pesante, puisqu'il ordonna surtout que les diacres et les prêtres fussent obligés à être exempts de l'ivrognerie et de l'impudicité. *Ante omnia tam diaconos quàm presbiteros supra eos collocati sunt presbiteros ac sacerdotes ab infami illâ ebrietate*

(9) Lucianus, de conscribendâ Historiâ, fin., pag. m. 706 tomi I.

(10) L'auteur du Historica Descriptio, page 32. Je n'ai rien changé à son original quoiqu'elle me soit suspecte en quelques endroits.

(11) Toutes choses ont été faites par le Verbe, et sans lui rien de ce qui a été fait n'a été fait. Évangile de saint Jean, chap. I, vs. 3.

(7) Freinshemius, Supplem. in Q. Curtium, lib. II, cap. VI, num. 33. Il cite Pausanias, lib. VII, et Strabon, lib. XIV. Je n'ai rien trouvé de cela dans Pausanias, mais bien dans Strabon, lib. XIV, pag. m. 441.

(8) Athenæus, lib. XIII, pag. 591, D.

*nis macula omnino immunes
luit. Nam quum ipsi sal ter
ex mundi, ac dispensatores
eorum Dei crebro in scripturis
ntur, nimis indignum esse di-
os violentia deformari vel cu-
et immunditie inquinari, à
rpitudinis labe et ignominia
etiam ex populo (quos lai-
cant) melioris notæ abhorre-
nt. Ce n'est pas la moins
se partie de son administra-*

*Édouard... soupçonna le duc
Lancastre de quelque mauvais
des. On pensa que ce duc son-
usurper la couronne (13), et
fonda sur les mesures secrètes
rit avec des membres du par-
t, pour faire que les Anglais, à
tion des Français, établissent
qui ne permit pas aux fem-
succéder au royaume. Cela le
odieux, et donna de l'inquié-
tu roi Édouard, soupçonneux
de coutume (14), et le porta
à chercher pour son successeur son
fils. Voilà le récit de mon au-
On demandera peut-être à quoi
est le duc de Lancastre, puisque
l'issement de la loi salique n'eût
apêché que la représentation
lieu. Il ne pouvait donc rien
par cet établissement, il lui
une loi qui donnât la préfé-
aux oncles sur les neveux. On
épondre que n'osant d'abord
ler à l'exclusion de Richard, fils
aîné, il commença par le pro-
me innovation où l'on ne pût
onner qu'il eût en vue ses avan-
mais s'il fût venu à bout d'é-
la loi salique, il eût trouvé la
e faite pour d'autres innova-
il eût demandé des lois pour
férence des droits de l'oncle.
Varillas s' imagine qu'il eut des-
e faire abroger la représenta-
et qu'à cause de cela il fut fau-
le Wiclef (15). M. de Larroque*

*istor. Descriptio, pag. 34.
ehementissimâ regni appetendi suspicione
iâ laborabat. Hist. Descript., pag. 33.
ui in senili ætate credulus et suspicioni-
d indulgentior esse cepit... post hujus-
upulum injectum paulò alienior deinceps
ancastrio pater nonnullis videbatur. Ib.,*

*Varillas, Histoire du Wicléfianisme, pag.
2.*

réfute agréablement et solidement
cette pensée (16).

(E) *Il fonda deux beaux collèges,
l'un à Oxford, et l'autre à Winchester.* Il y avait long-temps qu'il don-
nait des preuves d'une forte inclina-
tion à soulager les misérables. L'hos-
pitalité, l'une des vertus qui, selon
saint Paul (17) doivent briller dans
la vie des évêques; était une chose
qu'il pratiquait hautement. Il logea
dans sa maison vingt-quatre pauvres,
et les y fit entretenir toute sa vie. Il
recevait chez lui fort humainement
les étrangers; et, sept ans avant la
fondation des collèges dont je parle,
il commença de fournir une pension
annuelle à cinquante jeunes garçons
de bonne espérance, qu'il faisait étu-
dier à Oxford (18). Ce furent ses pré-
ludes. Ensuite ayant obtenu des pa-
tentes pour la permission de faire
bâtir un collège dans cette ville-là,
il y mit de grand matin la première
pierre, le 5 de mars 1379. Il destina
à ce collège cent personnes outre les
valets. Il voulut qu'on y entretînt
cinquante écoliers pour y être in-
struits aux sciences; et qu'un homme
grave, et recommandable par son sa-
voir et par sa vertu, fût leur chef et
leur gardien. Il y ajouta dix chape-
lains, trois clercs et seize enfans de
chœur. L'édifice ayant été achevé au
bout de sept ans, il y fit entrer ces
cent personnes (19), à trois heures du
matin le 14 d'avril 1386. La première
chose qu'on fit fut d'implorer publi-
quement, par une prière solennelle,
la bénédiction de Dieu (20). L'année
suivante il fonda un autre collège
dans un faubourg de Winchester,
proche du palais épiscopal. Il y mit
la première pierre le 26 de mars
1387. Il le destina à cent cinq per-
sonnes sans compter les gens de ser-
vice. Ces personnes étaient le chef ou
gardien, dix prêtres, soixante-dix
écoliers, un principal, un sous-prin-
cipal, trois chapelains, trois clercs
et seize enfans de chœur (21). Toutes
ces personnes y entrèrent à trois

(16) Larroque, nouvelles Accusations contre
Varillas, pag. 11 et suiv.

(17) Épître à Tite, chap. I, vs. 8.

(18) Tiré de Historica Descriptio, p. 35, 36.

(19) Il les avait choisis lui-même.

(20) Tiré du même livre, pag. 101, 102.

(21) Tiré de Historica Descriptio, p. 102, 103.

heures du matin le 28 de mars 1393 (22). Au reste, les statuts de ces deux collèges sont si beaux, qu'ils ont servi de modèle pendant deux cents ans à ceux qui ont fait de semblables fondations à Oxford et à Cambridge (23). N'oublions pas que Wickam voulut que son collège de Winchester fût la pépinière de celui qu'il avait fondé à Oxford, car il ordonna que toutes les places qui vaqueraient dans le collège d'Oxford fussent remplies par des personnes tirées de celui de Winchester. Cela s'observe encore aujourd'hui. L'auteur que je cite représente en mots nerveux cette partie des réglemens. On va le voir. *Quòd collegio suo Oxoniensi quasi fons et seminarium inserviret, ex cuius (ut ita dicam) utero junior alia soboles quotannis nasceretur, et in alterum collegium deorescentium loco veluti ad patres litterarum ac senatores immigraret. Est enim hoc illius collegii Oxoniensis proprium et peculiare, ejusque statutis sancitum, ut cum cætera collegia Oxoniensia in demortuorum aut discedentium locum ex scholis quibuscunque ascitios cooptare soleant, solum hoc non nisi naturales ex seminario suo Vintoniensi velut ex sua et propria stirpe succrescentes eligat, et electos ad se tanquam ad novam coloniam suo tempore et loco deducat* (24). Notez que son testament et son codicille furent une preuve très-mémorable de sa charité et de sa libéralité (25).

(F) *On a dit qu'il révéla le secret de la confession touchant un fils supposé.* C'est la troisième des cinq calomnies que l'auteur dont je me sers se propose de réfuter. Les deux premières sont que le savoir de Wickam était moins que médiocre, et que ce prélat a été valet. On réfute cela par plusieurs remarques qu'il n'est pas besoin de transcrire. Ceux qui seront curieux de les voir pourront recourir à l'original (26); je les y renvoie. Mais à l'égard du troisième chef de médisance je donnerai le précis de l'apologie. Commençons par l'accusation. On prétend que l'inimitié du

duc de Lancastre pour Wickam était fondée sur ce que Wickam divulguait que ce duc n'était point fils d'Édouard III. On ajoute que Philippe, femme d'Édouard, révéla en confession, à notre évêque de Winchester, que Jean de Gand, duc de Lancastre, était fils d'un Allemand, et qu'elle l'avait supposé au roi son mari à la place d'une petite fille qu'elle avait eue de son époux. On ajoute encore qu'elle supplia cet évêque de révéler ce secret aux grands du royaume, en cas que ce duc, fils putatif d'Édouard, aspirât à la couronne, ou se préparât à succéder, selon les lois, aux véritables princes du sang. On prend occasion de là d'imputer à ce prélat un grand sacrilège : je veux dire l'inobservation des lois canoniques, qui défendent de divulguer les secrets de la confession. Son apologiste le justifie, 1°. par la vertu éclatante de la reine; 2°. par la concorde qu'il y eut toujours entre elle et le roi; 3°. par l'impunité de Wickam; 4°. par sa réconciliation avec le duc de Lancastre; 5°. par le silence des historiens et des registres publics. Il n'est pas possible, dit notre auteur, qu'une princesse si vertueuse ait fait mourir sa propre fille (27) pour mieux couvrir une faute abominable. Un roi qui avait le cœur si haut n'eût point laissé impunie une telle méchanceté de sa femme. Il n'aurait pu l'ignorer, puisqu'on prétend qu'elle fut manifestée aux grands du royaume. Et si elle ne l'avait point crue, il aurait traité Wickam comme le méritent les calomniateurs les plus infâmes : toute la famille royale, déshonorée par un rapport si injurieux à la reine, aurait châtié le délateur. Le duc de Lancastre, déshonoré plus que tout autre, l'eût mis en justice, et ne se serait jamais réconcilié avec lui; néanmoins il est sûr que depuis la mort du duc (28), c'est-à-dire pendant vingt et un ans. Notez que ce conte ne se trouve que dans la compilation d'un moine : *Recte Harpfieldus in historia illud de supposito*

(22) *Historica Descriptio*, pag. 104.

(23) *Ibidem*.

(24) *Ibidem*, pag. 102.

(25) *Ibidem*, pag. 112, 113.

(26) *Ibidem*, pag. 126 et seq.

(27) *Si primo hujus calumnie auctori credimus, ea quem non peperit, aluit, quam peperit, etc.* dit. *Historica Descriptio*, etc., pag. 102.

(28) *Ibidem*, pag. 121.

partu tanquam fictum et scortum rejicit, ac nullibi nisi Macho Albanensi reperiri scribit.

..... et qu'il fit des présens et promesses à la maîtresse d'Édouard, pour obtenir la restitution de ses évêques.] Voici la quatrième médianse : notre auteur la fait mais par des argumens bien faibles que ceux qu'il allègue la troisième. Rapportons les de l'accusation. *Regi jam senectute confectio aderat atque ministrabat quædam Alicia Peers, quæ regi Edouardo et infirmo obsecuta majoram ipse dux (30) cum rege patriam ; hanc præsentem mercedem regi promissam spe Wicamus adduxit à rege restitui sibi ablata datis jura tam quæ ante perierant et in fisco reservata essent, omnia prædia procuraret, quod invito duce, continuo impetravit.* On réfute cela, 1°. par la faiblesse de cette femme impudique pour les évêques ; 2°. par le peu de conquête qu'on pouvait avoir en elle, vu la corruption de ses mœurs ; 3°. par les raisons étroites avec les ennemis de Wickam ; 4°. par les termes des lettres patentes qui furent expédiées par le roi pour son rétablissement. Elles contiennent les raisons, et disent que le consentement du duc de Lancastre, celui de tous les grands, et de tous les conseillers de sa majesté, y intervinrent. On y voit à la fin cette souscription : *Per ipsum regem et consilium, par le roi et par son conseil.* L'exclamation de l'auteur ne doit pas être oubliée. *O iniqui calumniatores, et chartarum scripturarum malignos interpretes, quod instrumenta regalia per ipsum senatum fieri asserunt, id ipsum scortum scortum facit prætextum. Num scortum et consilium idem sonant (32) ?* Il trouve fort étrange que malgré cette déclaration d'Édouard, se libéralité évêques existeraient en difficultatibus suis atque regni adductum fuisset ut ea bo-

Ibidem, pag. 124.

C'est-à-dire le duc de Lancastre.

Ibidem, pag. 125, ex Acwortho in Vita Regi.

Ibidem, pag. 126.

na restitueret, on ose donner pour cause de cette restitution les bons offices d'une courtisane, achetés à prix d'argent. 5°. Enfin il dit que le roi Richard, de l'avis de son conseil, où se trouvèrent le duc de Lancastre, les prélats, les comtes, les barons, confirma la restitution lorsqu'Alice Peers avait déjà pris la fuite (33). Je veux croire que la médianse dont on vient de voir la réfutation est calomnieuse ; mais je ne vois pas qu'on la combatte par de fort bonnes raisons. Mille et mille exemples prouvent ces deux choses : l'une, que ceux qui souffrent persécution de la part d'une favorite recourent à elle pour se rétablir, et tâchent de la gagner à force d'argent et de promesses, sans entrer en défiance, sous prétexte qu'une impudique de profession doit être capable de toutes sortes de perfidies ; l'autre, que les arrêts de réintégration obtenus par le crédit d'une maîtresse sont du même style que ceux qu'on obtient par la voie du bon droit. Un roi qui accorde quelque chose par les sollicitations de sa maîtresse sait bien les faire goûter à son conseil, et, s'il ne le faisait pas, sa maîtresse saurait bien gagner les principaux conseillers ; et ainsi les clauses les plus favorables et les plus glorieuses sont insérées dans les lettres patentes ; on n'y oublie rien du formulaire de la chancellerie. Joignez à ceci qu'il y a des gens injustement opprimés, qui ne se relèvent qu'en achetant les bons offices d'une favorite. Il ne faut pas s'étonner qu'après la chute de cette femme ils obtiennent la confirmation d'un arrêt : cela n'est pas extraordinaire. Je ne vois donc pas que les argumens de notre auteur aient de la force. Mais il suffirait de dire que c'est aux auteurs de la médianse à la prouver. Ce qu'il y a de bien sûr est que la maîtresse d'Édouard pouvait tout sur lui en ce temps-là, et que son pouvoir ne finit qu'avec la vie de ce grand prince. *Ce roi fut surpris, et n'eut de temps que pour témoigner du geste et des yeux, ayant tout d'un coup perdu la parole, quelques sentimens de pitié à un prêtre qui l'exhortait. Ce n'est pas qu'il n'y eût assez long-*

(33) Quum jam Alicia Peers se in fugam cum sua peste ac perniciem convertisset. *Ibidem.*

temps qu'il fût malade, et même en danger; mais la fameuse Alix Pérez, trop véritablement sa maîtresse, l'avait tellement obsédé, que personne ne lui put parler que quand il eut lui-même perdu la parole. Alors cette impudique harpie lui ayant arraché à la hâte des diamans qu'il portait au doigt, se retira, et le laissa entre les mains d'un chapelain, qui n'en put tirer autre chose que quelques signes de pénitence, bons, quoique tardifs, quand ils sont sincères; mais rarement sincères quand ils sont si tardifs (34).

Disons en passant que la cinquième calomnie, réfutée dans l'ouvrage que je cite (35), est que Wickam fut banni, et que son exil dura trois ans selon quelques-uns, et sept ans entiers selon quelques autres. Cela est absolument faux; il n'y eut jamais contre lui sentence d'exil. J'ajoute qu'il ne fut jamais privé de l'épiscopat; et ainsi l'évêché de Winchester ne fut jamais vacant depuis l'an 1367 jusqu'à 1404. Il faudrait donc qu'on l'eût refusé à Wiclef en 1367, s'il était vrai, comme le prétend M. Varillas (36), que le dépit de n'avoir pu obtenir cette prélature lui eût inspiré le dessein de s'ériger en hérésiarque; mais s'il ne l'eût pu obtenir cette année-là, l'une des raisons par lesquelles M. de Larroque (37) a réfuté M. Varillas, sur les suites de ce prétendu refus, deviendrait encore plus spécieuse.

(H) *Il fut employé à faire chasser Wiclef.*] Mon auteur ne touche cela qu'incidemment: c'est lorsqu'il prouve que notre évêque de Winchester était plus docte que les médisans ne s'imaginent. *Quid animi fuisse putas Richardo regi cum Wickamum anno regni sui septimo unum cum Courtneo Cantuariensi archiepiscopo Oxonium contra virum acerrimum Johannem Wiclefum mitteret? An mediocris eruditionis et ingenii esse oportebat, qui (quod ille ibi præstitit) dissentientes in religio-*

ne opinionones conciliaret, et tam cebrem et acutum virum suspectæ fidei redargueret et ex Academia finem exterminaret (38)? Voici un fait notable dont le jésuite Maimbourg (39), M. Varillas, ni même M. Larroque et plusieurs autres ne parlent point: c'est que l'archevêque de Cantorbéri fut en personne à Winton, avec l'évêque de Winchester l'an 1383 ou l'an 1384 (40), pour faire chasser Wiclef de cette université.

(38) *Historica Descriptio*, pag. 117, on cite registres de Lambeth.

(39) Maimbourg, *Histoire du grand Schisme d'Occident*, tom. I, pag. 177 et suiv., édition Hollande.

(40) *L'an 7 de Richard* est en partie dans 1: et en partie dans 1384.

WIDA (a) (HERMAN DE), 1^{er} de Wida, comte de l'empire fait archevêque de Cologne l'an 1515 (b). Long-temps après fut élu évêque de Paderborn, persécuta les protestans de ce lieu-là (A). Il célébra en 1534 un concile dont les réglemens furent fort loués (B); car comme c'était un très-honnête homme, et qui menait une bonne vie, il souhaitait passionnément que son diocèse fût dans l'ordre. Il ne se contenta pas de travailler à y faire rétablir une bonne discipline, il voulut y réformer aussi la doctrine; et ayant consulté Mélancthon, et eu quelques conférences secrètes avec Bucer, il fit prêcher celui-ci à Bonn, et fit venir l'autre quelque temps après (C). La plupart des chanoines de Cologne s'opposèrent à cette entreprise; et ne pouvant rien gagner par les écrits qu'ils publièrent, ils recoururent au pape et à l'empereur.

(a) Cette orthographe est plus usitée en Allemagne que celle de Wida, ou Weida. Voyez Seckendorf, *Hist. Luther.*, lib. III, pag. 435.

(b) Seckendorf, *ibid.* Théodore de Bèze in Iconibus, dit que ce fut l'an 1510.

(34) Le père D'Orléans, *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, liv. V, pag. 68, 69 du II^e tome.

(35) *Histor. Descript.*, pag. 127, 128.

(36) Varillas, *Histoire du Wicléanisme*, pag. 2.

(37) Larroque, *nouvelles Accusations contre Varillas*, pag. 13 et suiv.

munia et déposa cet
ue ; et fut ensuite si bien
par Charles-Quint, que
fut contraint de renon-
dignité, l'an 1547 (D).
ira sur les terres de sa
c), et y mourut le 13
552, à l'âge de quatre-
ns (d). Son plan de ré-
n ressemblait mieux à
l'Angleterre qu'à celui
magne (e). Quoiqu'on ne
ier que cet archevêque
us homme de bien que
n peut dire qu'il ne man-
is de connaissances (E).
du Supplément de Mo-
les plus énormes qui se
ir (F). On a donné dans
i de Paris, en 1699 (f),
de notre Herman selon
es de Maimbourg.
terai quelque chose à
que (g) touchant l'erreur
se du Supplément de
G).

la remarque (D).

in Saxoniâ, ad ann. 1552 in

la rem. (C).

le mot Weiden.

la remarque (F).

persécuta les protestans de
1.] Commentons cela par
es du père Maimbourg.
(*) la mort d'Éric de Bruns-
vêque de Paderborn, ayant
par les chanoines de cette
our lui succéder, afin qu'il
ât aux luthériens qui com-
ent à s'y établir, il fit si
qu'à l'aide de ses amis qui
pagnèrent avec de bonnes
, il se rendit maître de la
n chassa tous les prédicans
trouva, y abolit entière-
luthéranisme, et défendit,
ine de la vie, que person-
fit plus profession (1). »

ad ann. 1532.

ourg, Histoire du Luthéranisme,
t. 264, édition de Hollande.

M. de Seckendorf observe que notre
Herman fut poussé à cette rigueur
par les chanoines et par la colère
qu'il conçut contre l'insolence de la
populace (2) ; et que néanmoins il
donna des preuves de modération. Il
n'inquiéta point deux ministres qui
s'étaient sauvés de la prison, et il fit
grâce à seize bourgeois condamnés au
dernier supplice. Les prières de leurs
parens, et le refus que fit le bour-
reau de les décoller, contribuèrent
beaucoup à cette clémence. *Civibus
Paderbornensibus XVI ad mortem
condemnatis gratiam fecit, precibus
supplicum et adstantium, immò et
carnificis facto singulari, motus :
Hic gladium, quo productos in fo-
rum decollare jussus erat, iudicibus
publicè tradidit, negans se innocen-
tium cruore manus polluturum es-
se* (3).

(B) *Il célébra..... un concile dont
les réglemens furent fort loués.*]
Citons encore le père Maimbourg.
« Dans l'appréhension qu'il eut que
» les luthériens qui s'étaient déjà
» répandus dans (*) le voisinage ne
» fissent insensiblement glisser le ve-
» nin de leur hérésie dans son élec-
» torat, il tint avec ses suffragans
» un concile à Cologne, où il fit les
» plus beaux décrets qu'on puisse
» souhaiter pour maintenir la reli-
» gion dans sa pureté, pour rétablir
» la discipline ecclésiastique dans sa
» vigueur, et pour régler les mœurs
» et les devoirs d'un vrai chrétien
» en toutes sortes de conditions (4). »
Le cardinal Sadolet loua beaucoup
ce concile de Cologne ; mais il trou-
va un peu étrange que l'on n'y eût
point parlé du purgatoire. Voyez la
lettre qu'il écrivit à Herman (5). Au
reste, cet archevêque ne craignait
guère que les luthériens ne fissent
glisser dans le pays de Cologne le ve-
nin de leur hérésie : ses véritables
pensées n'étaient pas connues au pé-

(2) *Irritatus plebis Paderbornensis petulantia et à canonicis stimulatus.* Seckendorf., Hist. Luther., lib. III, pag. 435.

(3) Seckendorf, Hist. Lutheran., lib. III, pag. 435. Il nous renvoie à Chytræus, lib. 9, fol. 278, et lib. 13, folio 392 et seq.

(*) *Concil., colon. 1, t. 14, concil. edit. Paris.*

(4) Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. III, pag. 264.

(5) Elle est au XIV^e. livre des Lettres de Sadolet, pag. 559, edit. Lugd., 1554, in-8^o.

re Maimbourg ; lisez M. de Seckendorf, vous y trouverez que ce prélat était déjà plus que demi-luthérien. *Hermanum jam tum meliora intendisse, ex epistola MS. Joh. Lumpii, doct. Colon. quæ inter Hechelianas, extat, et d. 6. oct. hoc anno data est, apparet Scribit enim Archiepiscopus nondum audet, quæ sentit, prodere, ob monachorum et theologorum superstitiosâ superciliâ, quibus adhuc insipidum est, quod ex eorum non prodit culinâ, speratur tamen finis. Addit : Minoritanum, qui præsulî à confessione et sacrâ concione est, cucullum ferre adhuc, sed aliud sentire : in templo majori concionari aliquem puram Evangelii doctrinam, advolantibus ex vicinis oppidulis, etiam ex Hassiacâ ditione procul dissitâ, tot millibus, ut eos vix capiat templum (6).*

(C) *Ayant consulté Mélanchthon, et eu quelques conférences secrètes avec Bucer, il fit prêcher celui-ci..., et fit venir l'autre quelque temps après.*] Il députa Pierre Medman à Mélanchthon, l'an 1539, et il aurait bien voulu que Mélanchthon le vînt trouver incessamment ; mais ce voyage fut différé jusqu'à l'année 1543. Bucer, mandé par cet archevêque, se rendit auprès de lui vers la fin de 1541, et après plusieurs conférences qui furent goûtées, il s'en retourna à Strasbourg, d'où il revint auprès d'Herman l'année suivante, et prêcha publiquement à Bonn. Il avertit l'électeur de Saxe et le landgrave de Hesse que ce prélat avait de très-bons desseins, mais qu'il fallait l'encourager, parce que son âge le faisait agir timidement et lentement. Ces princes ne manquèrent pas de lui écrire pour le fortifier dans ses chrétiennes intentions. Il les en remercia, et leur fit savoir qu'il n'avait en vue que la gloire du bon Dieu, et le salut du prochain. Il avait déjà prié l'électeur de Saxe de lui envoyer Mélanchthon. Celui-ci partit environ la fin d'avril 1543, et dressa avec Bucer un projet de réformation que l'archevêque se fit lire, et qu'il discuta attentivement (7). On lui passa cer-

taines choses qui ne sentaient pas le protestant, et qui obligèrent Luther à se plaindre de la connivence de Mélanchthon et de celle de Bucer. L'électeur de Saxe ne fut pas non plus content de cette conduite, quoique le landgrave l'eût averti qu'il ne fallait pas se promettre que dès le commencement on perfectionnât l'ouvrage (8). Il faut savoir que l'archevêque souhaitait que l'on retînt toutes les cérémonies qui ne seraient pas impies, et que chaque ordre conservât ses privilèges : il ne prétendait pas abolir l'épiscopat. *Propositum scilicet erat Hermannò ut ex Melanchthonis litteris colligi potest, Chytræus etiam lib. XVI, fol. 460, apertius tradit, ceremonias veteres omnes, quotquot sine impietate servari possent, unâ cum collegiorum dignitate, libertate, prærogativis et juribus omnibus, retinere, ut moderatæ et piæ ordinationis ecclesiæ cathedralis exemplum esse posset ; sed eventus ostendit, in rebus tantoperè corruptis modum difficillimè inveniri ; quapropter omnis ista cautio inutilis fuit, et, retentâ illâ pompâ, doctrinæ puritati incrementa omnia subtracta fuerunt (9).* Dans le projet de réforme qu'il publia, il ne fit aucune mention ni de Luther ni du pape (10) ; et il ménagea de telle sorte ses expressions sur l'article de la cène, que les zuingliens s'en pouvaient accommoder (11). Luther trouva bon qu'on ne l'y eût pas nommé (12) ; car il savait bien que son nom eût pu rebuter le monde ; mais il condamna les autres ménagemens, et se mit dans une furieuse colère contre Mélanchthon, et peut-être ne se serait-il jamais apaisé si Mélanchthon n'avait mis la faute sur Martin Bucer, et si l'électeur de Saxe n'eût travaillé à prévenir la rupture ouverte entre ces deux personnes. *Non latuit Melanchthonem indignatio Lutheri, immò tantoperè eum afflixit, ut de deserendâ Wittenbergâ*

(8) Non satis placebat illa dissimulatio obmonito licet à Landgravio quod non omnino initium exactè constitui possent. *Idem, ibidem, pag. 437, num. 8.*

(9) *Idem, ibidem.*

(10) Hermannò ea placuit lenitas quæ timuit ne in toto scripto aliquid contra pontificem nominatim spargeretur. *Idem, ibidem, pag. 441.*

(11) *Idem, ibidem.*

(12) *Idem, ibidem.*

(6) Seckendorf, *Hist. Lutheranismi, lib. III, pag. 138, 139.*

(7) Tiré de Seckendorf, *ubi supra, pag. 136.*

thero invisus esset, m esse dicebatur, purgaretur. Sed p*ro*videntia et industria Lutherus, is excusationem accedens neque caput illud remanens de sacra coe, neque Bucerum coe desideraret, hunc onis suae nullam habuit. Sic ira Lutheri vicerum versa est (13). réformation fut imren, si l'on s'en rapace. On n'en sait pas émps de l'impression requé. Il en parut une, faite à Bonn, l'an rent Mylius, ou von en parut une autre e. Ces trois éditions nd. L'édition latine, l'an 1545, chez le a pour titre : *Nos ex gratia Dei archiepis et principis electorac pia Deliberatio, ristiana, et in verbo reformatio doctrinae, divinorum sacramentiarum, totiusque cunctet aliorum ministeriorum, apud eos, qui illi curae commendati instituenda sit, donec it constitui meliorem, et christianam synodalem sive nationalem imperii nationis Germanit Sancto congregalaires de la première gardés quelque temps clef (14), et peut-être ifféré davantage à les le monde avait eu auqu'Herman. Le chapin'eut pas plus tôt su idait de côté et d'au blier un livre en allemand, intitulé : *Antidivristianae et catholicae lever. et Illust. Domimetropolitanae Eccle- Propugnatio, adversandam universis Ordinibus Diocesis ejusdem**

nuper Bonnæ titulo Reformationis exhibitum, ac postea mutatis quibusdam, Consultoriae Deliberationis nomine impressum (15). On trouve à la fin de l'*Antididagma* un écrit grave et modéré qui ne contient qu'une douzaine de pages, et qui a pour titre : *Sententia Delectorum per venerabile capitulum Ecclesiae Coloniensis de Vocatione Martini Bucer*. Ce ne furent pas les seuls écrits que l'on publia de part et d'autre : M. de Seckendorf nous apprend (16) qu'il parut un livre, intitulé *Judicium Deputatorum Universitatis et secundarii Cleri Coloniensis, de Doctrina et Vocatione Martini Bucer*, qu'on attribuait au carme Éverard Billious. Il était parsemé de tant de bouffonneries, que les chanoines de Cologne ne voulurent pas l'autoriser ; c'est pourquoi l'on ôta le premier titre, *Judicium Cleri et Academiae*, et l'on se servit de l'autre. C'est ce que l'on trouve dans une lettre de Mélanchthon. *Coloniae liber editus est, non tam contra Bucerum, quam contra universam doctrinam ecclesiarum nostrarum, et contra nostros principes. Poeta operis est Carmelita ille benè saginatus, et Bacchi ac Veneris sacerdos. Titulum operi fecerant, Judicium Cleri et Academiae. Cum autem saniores in collegio quidam comites vidissent, scriptum dignus esse scurris, quam Clero, jusserunt mutari titulum, ac testati sunt, id opus non probari suo collegio. Addita est ergo tituli correctio, pro Clero jubent legi Clerum secundarium, nothos videlicet clericos intelligunt. Petulantissimè convitiatur doctrinae et Luthero, et in loco de conjugio spurcitie et obscenitate verborum utitur, quam vix in lenne ferrent aures mediocrium hominum. Convitia ex Plauti fabulis lecta sunt, quibus fortasse carmelita ille magis delectatur quam psalmis (17). Caspar Gennep fit une version allemande de cet ouvrage (18). Mélanchthon en publia la réfutation. L'appel interjeté au pape, par le cha-*

(15) L'édition latine dont je me sers est de Louvain, chez Servatius Zassénus, 1544, in-8°.

(16) Seckend., lib. III, pag. 438.

(17) Mélanchthon, epist. ad Crucigerum. C'est la LXXV^e. du III^e. livre : elle fut écrite de Bonn, en 1543.

(18) Seckendorf., Hist. Lutheranismi, lib. III, pag. 438.

Seckendorf, lib. III, pag. 443.

pitre de Cologne, peut passer pour un ouvrage de controverse (19) : l'archevêque le fit réfuter. Le même chapitre fit publier un programme en allemand, le 18 de novembre 1544. L'archevêque y opposa sa réponse, le 13 de décembre de la même année (20). La prodigieuse superstition de la ville de Cologne fut apparemment l'un des obstacles qui firent évanouir le dessein d'Herman. Cette ville est la Rome teutonique, tant elle abonde en cloîtres, en reliques et en simulacres. *Mansit aut restituta est, de quâ Melanchthon questus fuit, populi superstition, Colonia potissimum Agrippinæ, clero, templis, sacellis, statuis, reliquiis, plus, quàm ulla in Germaniâ civitas, repletæ, ita ut Romanam Teutonicam esse dicant* (21).

(D) *Il fut obligé de renoncer à sa dignité l'an 1547.* On lui promettait du secours, et d'opposer la force à la force, mais il aima mieux céder, afin d'épargner à ses fidèles sujets les désordres de la guerre. Lisez ce qui suit; vous y verrez le caractère d'une bonne âme : *Constantiam profitebantur ordines; et res ad vim spectabat : sed bonus senex comitibus Manderscheidio et Nuenario, nobilitatis in archiepiscopatu facile primis, ita suadentibus optemperans, tum misericordiâ populi sui motus, et ne bello vastaretur provincia, ultrò cessit, fidemque et jusjurandum omnibus remisit. Obiit post annos sex idibus Augusti, anno 1552, in patriâ suâ, et, ut Sleidanus loquitur, qualem expetivit, finem habuit. Nam, aut Evangelii propagare doctrinam, et rectè constituere suæ ditionis ecclesias, aut privato sibi vivere licere, non semel optaverat : Et ab amicis aliquando monitus, quantum invidiæ sibi conflaret ex istâ religionis mutatione; respondere solebat : nihil esse, quod inopinanti posset accidere, seque jam pridem in omnem casum obfirmâsse mentem* (22). Érasme au-

rait admiré cette condition : *était si charmé d'une patrie qu'il la trouvait digne d'être récompensée l'empire romain voyant qu'il ne pouvait tenir l'empire sans faire durer, aimait mieux mourir que faire durer. Cum inter cetera hoc animo repertus sit, ut si tunc duxerit spontanea abrumperet, quàm imperium vitâ mercari, ut ipsum dignus imperio, si tantum faveret* (23). Ce sentiment que chose de si héroïque, le dommage qu'un homme a fait par sa générosité. Mais comme ailleurs (24), son âme et son corps étaient abîmés dans la même tempête. L'âme retenait beaucoup de la force qui se réglait sur les idées de l'équité. Il avait eu pendant des jours en horreur les guerres civiles et il n'aurait pas entrepris de se battre contre Galba, s'il n'avait cru que cette affaire se terminerait sans effusion de sang. *Othonem etiam privatus usque adeò detestatum civilia arma, ut memorante quodam inter epulas de Cassii Brutique exitu cohortuerit : nec concursurum cum Galbâ fuisse, nisi confideret sine bello rem transigi posse* (26). Quand il prit la résolution de renoncer à la vie, il lui restait assez de forces pour continuer la guerre avec de justes espérances de réussir ; mais comme il en eût coûté la vie à beaucoup de gens, il jugea qu'il achèterait trop cher la conservation d'une couronne. Voilà ce qu'Érasme trouvait si beau ; il l'avait lu dans Tacite et dans Suétone. *Hunc, inquit (Otho) animum, hanc virtutem vestram ultra periculis objicere, nimis grande vitæ meæ pretium parito.... Civile bellum à Vitellio cepit; et ut de principatu certaremus armis, initium illic fuit : ne plusquàm semel certemus, penes me exemplum erit. hinc Othonem posteritas æstimet....*

(19) V. Seckend., Hist. Luthéran, lib. III, p. 442.

(20) Idem, ibidem.

(21) Idem, ibidem, pag. 448.

(22) Idem, ibidem. Voyez aussi Bèze, in Iconibus. Non modò, dit-il, conscientiam tuam liberâsti, sed teipsum quoque memorabili seculis omnibus exemplo superâsti, quum ultro vi majori cedens, paternis bonis contentus, placidè christianèque vivere, quàm licet immeritò expectari dignitatem tuorum subditorum sanguine tutari maluisti.

(23) Erasme., epist. dedic. Suetonii, Deo Cassii, etc.

(24) Tom. XIII, pag. 569, remarque (B) l'article SURENA, à la fin.

(25) Non erat Othonis mollis et corpori animus. Tacit., Hist., lib. I, cap. XXII.

(26) Sueton., in Othone, cap. X.

ianæ pubis, tot
sterni rursus, et
)? Érasme n'eût
uver la modestie
erman, s'il avait
ps-là; mais je ne
dit qu'elle était
dans un évêque

plus homme de
ne manquait pas
Voici encore un
mbourg: « Il était
, ne sachant rien
u'un prélat doit
même qu'il ne
de latin qu'il en
sa messe et son
, comme le land-
ui (*) l'avait pris
près qu'il se fut
in jour à l'empe-
crime de cet ar-
voir entrepris la
n église: *Hélas*,
ince, *que peut-il*
mmé qui n'entend
un peu de latin?
lire en sa vie que
j'en ai ouï deux,
qu'il ne pouvait
troit. Aussi tous
de son concile,
faits, ce n'était
si n'y entendait
is le célèbre doc-
rchidiacre de l'é-
, qui les avait
n l'état où nous
Il est certain que
ce discours de
ndgrave, mais il
ave répliqua que
lu avec un grand
emands, et qu'il
1. *Sed diligenter*
unicos, ait ille,
eligionem intelli-

[I, cap. XLVII. Les
thone, cap. IX, sont
um cepit: ut multi nec
adore, ne tanto rerum
inationem sibi asserere
atione ullâ, aut diffi-

Comm. Sleid., l. 1.

re du Luthéranisme,

l. 438 verso.

git. Mélancthon va nous apprendre
que ce prélat fit paraître des lumières pendant qu'on examinait en sa présence le modèle de la réformation: *Legi sibi totum librum jussit, attentissime audivit, multa de plerisque locis graviter disseruit, quædam suo judicio rectè mutavit, interdum nostras sententias, re disputatâ, suæ opinioni prætulit. Huic labori dies sex tribuit, ac quotidie matutinas horas quatuor continuas. Miratus sum senis assiduitatem et diligentiam, ac animadverti, serio hanc rem tantam ab eo agi; quod, quantum referat, intelligis. Et has controversias, penè ut artifex, dijudicat* (30).

(F) *L'erreur du Supplément de Moréri est des plus énormes qui se puisse voir.*] « Ce fut par le commandement » d'Herman que le cardinal Jean » Gropper fut étranglé avec le cor- » don de son chapeau, pour avoir » voulu s'opposer à cette nouvelle » religion. » Voilà les paroles de ce Supplément (31). On aurait de la peine à imaginer des conjectures vraisemblables sur cet horrible mensonge, si l'auteur n'avait cité Bèze; mais quand on va au lieu qu'il indique, on voit ce qui l'a trompé, et alors l'étonnement ne cesse point, au contraire il s'augmente. Bèze compare notre Herman à Jésus-Christ, et Jean Gropper à Judas. Il prétend que Gropper trahit son maître, et qu'il obtint pour récompense un cordon qui l'étrangla, c'est-à-dire le chapeau de cardinal. *Tu verò haud secus quàm olim à Judâ Christus à tuo Johanne Groppero proditus quum esses, retulit quidem hic quoque proditor stipendium peccati, mortem cardinalitii galeri vinculis strangulatus* (32). On serait infiniment plus excusable si, avec le père Maimbourg, on assurait que Théodore de Bèze, voulant puérilement faire le bel esprit (33), a débité là une froide et méchante plaisanterie, qu'on ne l'est en

(30) Melanchthon, epistolâ CCCIV, lib. IV: *elle fut écrite d'Erford à Camérarius, le 11 d'août 1543.*

(31) *Au mot Herman, pag. 670. Cet article ne se trouve pas dans le Moréri de Hollande. Notes que Moréri a nommé faussement cet archevêque Herman de Meurs.*

(32) Beza, in Iconibus.

(33) Maimbourg, Histoire du Luthéranisme, liv. III, pag. 268.

y trouvant un crime exécration de l'archevêque de Cologne.

(G) *J'ajouterai quelque chose... touchant l'erreur... du Supplément de Moréri.* } Cette addition me sera fournie par Florimond de Rémond. Il dit que Théodore de Bèze, non content d'avoir employé en prose cette allusion à Judas, a voulu aussi l'exprimer en sa rithme :

*Voy d'un autre costé le malheureux Groper,
Qui son seigneur trompant, son cœur laisse
attraper,
Estranglé d'un cordon d'un chapeau detestable,
De la grace divine Herman est le tesmoing
A celui qui du ciel plus que du monde a soing,
Groper monstre de Dieu la vengeance effroyable.*

« Un pauvre sot, ajoute-t-il, prenant au pied de la lettre les mots de Bèze, me vouloit faire à croire, que Groper avoit filé un licol du cordon de son chapeau, et s'estoit estranglé de ses mains : au lieu que Beze veut dire, l'appetit d'un chapeau lui avoit osté la voix qu'il vouloit employer pour la defense du lutheranisme (34). » Qui aurait pu s'imaginer qu'une métaphore aussi intelligible que celle-là ferait naître des pensées si fausses et si ridicules ?

(34) Flor. de Rémond, Histoire de l'Hérésie, liv. III, chap. IX, num. 4, pag. 321.

WILHEM (DAVID LE-LEU DE), conseiller au conseil des princes d'Orange, et à celui de Brabant, mérite d'être compté parmi les hommes illustres du XVII^e. siècle. Il était issu d'une très-noble et très-ancienne famille (A), et il naquit à Hambourg le 15 de mai 1588. Sa mère, qui joignait à la noblesse du sang (B) beaucoup de piété et beaucoup de zèle pour la religion protestante, le fit très-bien élever, et l'envoya étudier à Stade dès l'âge de dix ans, sous de fort bons maîtres : et après qu'il eut profité à Hanau des leçons de Jean-George Crobius, et de Jean Rodolphe Lavatérus, elle le mena à l'académie de Franeker. Il y

demeura trois ans, et en partit l'an 1611, pour aller voir celle de Leyde, où il fit de grands progrès en philosophie, en jurisprudence, dans les langues orientales, etc.; après quoi il alla en France, et s'arrêta quelque temps à l'académie de Saumur; et puis, l'an 1613, il alla loger à Thouars chez le docte André Rivet, dont il se fit estimer d'une façon très-particulière (C), entre autres choses par les connaissances qu'il avait acquises en théologie. Il se perfectionna beaucoup dans le Levant par les voyages qu'il fit au grand Caire, à Jérusalem, à Alexandrie, etc., les années 1617, 1618 et 1619. Il eut une grande familiarité avec Cyrille de Lucar, et il conféra souvent avec lui sur les différens de l'église grecque et de l'église latine. Il reçut plusieurs lettres de ce fameux patriarche (a), qui méritent de voir le jour, et que ses héritiers promettent de publier pour satisfaire la curiosité des savans. Après qu'il fut de retour de ce grand voyage, il s'arrêta quelques années à Amsterdam avec son frère (D); mais la forte envie d'une connaissance plus parfaite des langues orientales, et l'inclination qu'il avait pour le Levant, l'engagèrent à y faire un second voyage, l'an 1625. Il est sûr qu'il fit ces voyages en habile homme, c'est-à-dire en faisant de belles et de curieuses observations, et en acquérant une grande connaissance de l'arabe, du persan et du chaldaïque (b). Il

(a) Voyez la remarque (E).

(b) Outre les langues mortes des nations savantes qu'il entendait parfaitement,

entré en ce pays-là par
 solius, qu'on lui avait
 dé (E); et il se forma
 une liaison cordiale et
 i a duré autant que
 tant de retour en Hol-
 iron l'an 1631, il se fit
 er du prince d'Orange,
 enri, qu'il obtint la
 conseiller au conseil
 esse, à la Haye. Il se
 : une sœur du célèbre
 rlichem (c), femme de
 d'esprit. Il en eut des
 , comme on le verra
 . Les états généraux
 : de belles conquêtes
 rovince de Brabant,
 mes victorieuses du
 deric Henri, augmen-
 conseil de cette provin-
 634, et y donnèrent
 e de conseiller à notre
 WILHEM. Ils le firent sur-
 du même pays, l'an
 mme il aimait et qu'il
 les sciences et les beaux-
 is les grandes occupa-
 tant de charges lui
 , ne l'empêchèrent
 beaucoup, et d'entre-
 grand commerce de
 ec les savans (G). Il se
 plaisir de les proté-
 les servir en toutes
 s, et à la cour et ail-
 eut une très-belle bi-
 e, fournie des livres
 cellens en toutes sor-
 tés. On y trouvait un
 bre de manuscrits très-
 d), arabes, persans,

et aisément la plupart des lan-
 ges aujourd'hui en usage dans
 l'Asie.

son article, tom. XV.

voiez ceci par un passage de Fri-
 m, Vindic. Exercit. de Grat.

chaldaïques, etc. Le présent
 qu'il fit de momies, de manu-
 scrits, et de telles autres raretés à
 l'académie de Leyde (H), y est
 conservé encore comme un orne-
 ment. Il mourut de la pierre,
 le 27 de janvier 1658, ayant
 servi fidèlement et avec beau-
 coup d'application trois princes
 d'Orange, savoir : Frideric Henri,
 Guillaume II et Guillaume Hen-
 ri *, à présent roi d'Angleter-
 re (e).

Universali, parte I, pag. 67, où il dit que
 David de Wilhem à tenebris eruit tracta-
 tum de tribus quæstionibus, compositum à
 Lupo Servato abbate ordinis Benedicti,
 Rabani discipulo, qui vixit octavo seculo,
et mihi communicavit.

* L'auteur des *Observations* insérées dans
 la *Bibl. Fr.*, XXX, 19, note que ce qui se
 dit ici des services rendus par Wilhem à ce
 dernier prince doit s'entendre dans un sens
 vague, puisque ce prince n'avait que sept ans
 quand Wilhem mourut : mais Guillaume
 Henri étant né huit jours après la mort de
 son père, était le chef de la famille, et c'é-
 tait bien lui qu'on servait.

(e) Tiré d'un Mémoire communiqué au
 libraire.

(A) *Il était issu d'une très-noble et*
très-ancienne famille.] Elle a tenu
 rang parmi la noblesse d'Artois et du
 Cambrésis dès l'an 1096, ayant pos-
 sédé dès ce temps-là entre autres
 biens les seigneuries et terres de Ban-
 toeux et de Bantousel, de Wilhem,
 de Chantemerle, de Froidebize, d'A-
 vesnes-lez-Gobert, etc. comme il pa-
 raît par une sentence donnée dans le
 conseil de Brabant, à Bruxelles, le 5
 de juillet 1678. GEORGE LE-LEU DE
 WILHEM, père de celui qui fait le
 sujet de cet article, sortit de Tournai
 au commencement des troubles de
 religion; car il fut proscrit avec ses
 cinq frères, parce qu'ils avaient en-
 terré leur mère sans observer les cé-
 rémonies de la communion de Rome.
 Il paraît par un acte authentique du
 22 de décembre 1565, qu'ils aban-
 donnèrent leurs terres à la confisca-
 tion : mais on tâcha de se relever de
 cet acte après l'an 1576, attendu la
 pacification de Gand. JACQUES LE-LEU
 DE WILHEM, l'un de ces six frères,

se réfugia en Angleterre, et se maria en premières noces avec Marguerite de Zègre, et en secondes avec Marie de Duyts. Du premier mariage il eut entre autres enfans TIMOTHÉE LE-LEU DE WILHEM, né à Londres le 26 de novembre 1568, et seigneur de Borgeie Finges lez-Courtrai. Du second mariage, il eut entre autres enfans MICHEL LE-LEU DE WILHEM, né le 27 de septembre 1587, qui est mort conseiller échevin de la Haye, et qui épousa à Delft, le 25 de mai 1614, Anne de Rechtère, nièce de M. le secrétaire Adrien Duyck : la sœur (1) était mariée à messire Dudley Carleton (2), ambassadeur du roi Jacques en Hollande (3).

(B) *Sa mère, qui joignait à la noblesse du sang.* Elles s'appelaient Gillietevan Opalfens, et était fille de Jean van Opalfens, écuyer, et de demoiselle Jeanne l'Empereur d'Oppyck, sœur de Jean l'Empereur d'Oppyck, seigneur de Malerit, etc. (4), qui fut député à la duchesse de Parme, gouvernante des Pays-Bas, par la ville de Tournai, avec les nobles confédérés. Son fils Antoine l'Empereur d'Oppyck fut père de CONSTANTIN L'EMPEREUR, né à Brême l'an 1591, et professeur en théologie à Leyde, et conseiller du prince Maurice, homme fort versé dans les langues orientales, comme il l'a témoigné par divers écrits. Il fut marié deux fois ; 1°. avec Levine de Witt, fille du seigneur de Rosenbourg, conseiller d'Amsterdam ; 2°. avec Catherine Thysius de Kynogen. Il mourut l'an 1648, ne laissant qu'une fille, Sara l'Empereur d'Oppyck, qui a été mariée à Marc du Tour, gentilhomme de son altesse le prince d'Orange, père du roi de la Grande-Bretagne. Il est mort conseiller à la cour de Brabant. Après cette digression qui était due au mérite de Constantin l'Empereur, je reviens à la mère de

notre David de Wilhem. Elle était à Paris le jour de la Saint-Barthélemy, et fut sauvée du massacre comme par miracle : son mari était alors à Rouen, et fut préservé aussi. Son père Jean van Opalfens avait eu le même bonheur quelques années auparavant. On l'avait condamné à mort pour cause de religion : la sentence était déjà prononcée ; mais il s'échappa de la prison de Tournai par la bienveillance du geôlier, et se sauva en Angleterre.

(C) *André Rivet, dont il se sert pour d'une façon très-particulière.* Pour connaître la liaison qui existe entre eux deux, et l'estime particulière que M. Rivet eut pour lui, ne faut que voir l'épître dédiée de son Commentaire sur le livre de la Genèse (5). Elle rend aussi un témoignage très-avantageux à la vertueuse science, à la piété, et aux belles qualités de David de Wilhem.

(D) *Avec son frère.* C'est avec PAUL LE-LEU DE WILHEM, frère de DAVID LE-LEU DE WILHEM, encore (6), et qui est président des échevins, et receveur de la ville d'Amsterdam. Il a pour femme la fille de legonde van Beuningen, sœur de M. Conrad van Beuningen, seigneur de la ville de Rotterdam, par ses ambassades.

(E) *Le docte Golius qu'on a vu recommandé.* J'ai vu l'originale d'une lettre que M. Rivet écrivit à David de Wilhem (7) le 29 d'octobre 1621, j'en ai extrait ces paroles : *Sed huc tibi litteras itineris tui Hieronymi, et eas quas à Patriarcha Alexandrino acceptas mihi communicasti, quas vel tibi, vel ei qui tuo nomine eas petet, restituiam cum volueris. Commendatione mea apud te non opus habet clariss. Golius, vir in rarâ eruditione, rarâ pietate et modestiâ præditus, nostro defuncto Erpenio intimus, et mihi tam proprio nomine quàm tali necessitudine charissimus, etc.* Cela nous apprend que M. Rivet était alors le dépositaire des lettres que le patriarche Cyrille avait écrites à M. de Wilhem. Il a fait savoir au public le commerce que son

(1) On suit mot à mot le Mémoire communiqué au libraire.

(2) Qui de ce mariage eut une fille qui vit encore (en 1696). Elle est veuve de mylord Ferens, et mère de la comtesse d'Aran, veuve d'un fils du duc d'Hamilton, mère d'une fille unique, très-riche héritière.

(3) Tiré d'un Mémoire communiqué au libraire. Idem dic de plerisque infra memorandis.

(4) Il avait épousé l'héritière d'Aigremont, dame de Malerit, etc.

(5) Ad Amplissimum præstantissimum pietate et multiplici eruditione virum D. Davidem de Wilhem.

(6) On écrit ceci l'an 1696.

(7) Qui était alors à Alep.

ait eu avec ce Cyrille; car nous ces paroles dans l'épître Catoire que j'ai déjà alléguée. (regionibus) etiam ex ipsa quæ tabernaculo Dei insertulisti non pauca, aliis communicaturus, ad communitatem. Inter quæ non sunt, quæ ex intimâ illâ ad cum reverendiss. Cyrillo patriarchâ Alexandrino, huius communicationis fructus, satis tuæ in eo de rebus nostris informando utilitatem, huius adversariis, etiamnum eas et percipimus, postquam est ad summam inter Orientales christianos dignitatem. Quæ res sunt, quanta fuerit in te veræ religionis cura, et remotissimos à nobis (8). Comme de beaucoup d'esprit... des enfans.] Elle s'appelait Ce Huygens, et avait bien de re. M. Descartes l'estimait p, et lui demandait volont même avec déférence, ce pensait sur les nouvelles idées philosophie qu'il inventait. Elle environ dix ans à son mari, fut le 1^{er}. décembre 1667, retirée de tout ce qu'il y avait de raisonnables à la Haye. M. Wilhem laissa trois filles, et un

URICE LE-LEU DE WILHEM, qui d'aujourd'hui doyen du conseil étatique de Brabant, à la Haye est un très-honnête homme, beaucoup de savoir et de mérite dont la conversation a mille usages. J'en puis parler par expérience; car c'est une des premières connaissances que j'eus l'honneur de faire à mon arrivée en Hollande. Dès qu'il eut fait ses études il voyagea en France, en Allemagne, en Italie, en Suède, et en beaucoup d'autres pays, et se fit considérer des hommes distingués. Il accompagna à la Haye, en 1665, M. de Zuylichem son oncle, lorsque cette principauté fut réunie avec toutes les formalités nécessaires sous le pouvoir de son législateur. Il fut reçu alors docteur de la Haye avec beaucoup d'applaudis-

sement (10). Il a été toujours fort curieux, non-seulement des antiquités de son pays, mais aussi des antiquités romaines. Il interrompit par cette passion ses études de jurisprudence pratique, l'an 1670, pour aller voyager une seconde fois dans un âge plus avancé; et s'étant arrêté à Paris pendant quelques mois, il entreprit le voyage d'Italie avec don Francisco Brancaccio (11), neveu du cardinal de ce nom, et avec messieurs de Grancei fils du maréchal. Il s'arrêta une année entière à Rome, afin de fouiller tout ce qu'il y a de remarquable dans cette fameuse ville. Étant revenu en Hollande, il s'appliqua fortement à examiner le droit public, et l'intérêt des princes et des états de l'Europe. Son génie le portait à cela, et la connaissance qu'il avait de beaucoup de langues lui fournissait de grands secours dans cette étude. Il alla en Suède au mois de novembre 1671, avec son excellence M. de Haren ambassadeur des Provinces-Unies*, et il fut choisi (12) par les états-généraux pour avoir soin des affaires de la république en cette cour-là, lorsque cet ambassadeur fut sur le point de s'en retourner. Les mêmes états, peu de jours après, lui conférèrent la charge de conseiller à la cour de Brabant, à la place de M. Fagel qu'ils avaient fait leur greffier. Comme il avait lié de très-bonnes habitudes à la cour de Suède, et qu'il était fort bien dans l'esprit du chancelier de la Gardie, et des autres sénateurs du royaume, les états de Hollande conclurent au mois de juin 1673 une résolution pour faire qu'il fût envoyé en cette cour-là en qualité de député extraordinaire des Provin-

(10) Voyez la Relation de M. Chambrun, imprimée à Orange l'an 1666, pag. 161.

(11) Il avait été capitaine de cavalerie au service du roi d'Espagne, dans le Pays-Bas.

* L'auteur des Observations insérées dans la Bibliothèque française, XXX, dit que M. de Haren avait laissé sur ses ambassades des Mémoires qui ont été brûlés avec le reste de la bibliothèque de son neveu, dans l'incendie qui consuma sa belle maison de Sainte-Anne, en Frise, la nuit du 14 au 15 décembre 1732. Joly, qui rapporte cette circonstance, a la bonne foi d'observer que toute curieuse qu'elle est, elle n'a cependant aucun rapport à cet article ni à aucun autre du Dictionnaire de Bayle.

(12) Par une résolution prise le 26 d'août 1672.

Andreas Rivetus, epist. dedicat. Com. I, in Decalog., Oper. tom. I, pag. 1223.

Il en a été fait président au mois de septembre 1703.

ces-Unies. L'année suivante il eut deux fois, aux mêmes états, la nomination à la charge de conseiller à la cour de Hollande, premièrement de la part des villes, et puis de la part des nobles. Il épousa, en 1683, la fille aînée de M. Timmers, bourgmestre de Rotterdam, qui a été directeur de la compagnie des Indes, et député plusieurs fois à l'amirauté de la Meuse (13) (*).

(G) *Un grand commerce de lettres avec les savans.*] Et surtout avec Saumaise, Heurnius, Rivet, Descartes, Heinsius, Vossius, Junius, Ménasse Ben Israël qui lui dédia son *Traité de Creatione* (14). Les lettres qu'il reçut d'eux, et de plusieurs autres hommes illustres, sont par monceaux parmi les papiers de M. de Wilhem son fils. S'il avait le temps d'y faire un triage, il en trouverait beaucoup dont il pourrait faire un présent considérable à la république des lettres. Il y trouverait aussi bien des pièces manuscrites semblables à celle qu'on a vue ci-dessus (15).

(H) *Le présent qu'il fit..... à l'académie de Leyde.*] Voici là-dessus un témoignage public : *Id mihi silentio non est prætereundum, quod erga hanc nostram academiam, studiorum tuorum olim promotricem, matrem proinde tuam, liberalem admodum te præbueris : factum est enim id curâ tuâ et ære tuo, ut theatrum in eâ anatomicum, tot raris et pretiosis æmulationis, exterorum omnium qui illud invisunt animos in admirationem rapiat ; inter quæ eminent duo condita cadavera (Mumias vocant) antiquissima, quæ in Ægypto eruta, et à te*

(13) Tiré (quant aux faits) d'un Mémoire communiqué au libraire.

(*) Il en a une belle famille, savoir : DAVID LE-LEU DE WILHEM, seigneur de Barlicum, de Middelrode, etc., conseiller du conseil et cour féodale de Brabant, par la démission volontaire de son père, seigneur de Woelwyk, qui avait été long-temps doyen, et pendant quinze ans président de cette cour; PAUL-SÉBASTIEN, et CONSTANTIN, LE-LEU DE WILHEM, qui ont pris leurs degrés en droit dans l'académie de Leyde; et MARIE-CONSTANCE LE-LEU DE WILHEM, mariée à M. Guillaume Paedts, conseiller de la ville de Leyde. (Tiré d'un Mémoire communiqué au libraire en 1719.)

(14) Cette épître dédicatoire mérite d'être consultée; elle peut servir de preuve à cet article.

(15) Remarque (L) de l'article BOZZ, t. III, pag. 571.

redempta, integerrima, te mittent ad nos pervenerunt (16).

(16) Rivet, Oper., tom. III, pag. 123.

WIMPINA (CONRAD), professeur en théologie à Francfort-sur-l'Oder, dans le XVI^e siècle, était né à Buchen (a). s'acquît beaucoup de réputation par les leçons, tant publiques particulières, qu'il faisait à Leipsic sur la philosophie, sur la théologie, sur la poétique, &c. Il s'attirait un grand nombre d'auditeurs, et en même temps beaucoup d'envieux. Ceux-ci cherchèrent en vain d'obscurcir sa gloire; et, n'ayant pu y réussir par les subtilités sophistiques qu'ils lui proposèrent et auxquelles il répondit habilement, ils recoururent aux médisances et aux libelles. Il fallut qu'il présentât au tribunal de l'évêque de Magdebourg, patriarche d'Allemagne; et il y triompha de ses ennemis. Il mourut d'une façon éclatante au doctorat en théologie : un cardinal légat, qu'il harangua dans l'église de Saint-Paul à Leipsic, et admira son éloquence, lui conféra ce grade. Wimpina fut présenté par toute la faculté de théologie. La réputation de docteur devint si grande, quand les marquis de Brandebourg voulurent créer une académie à Francfort-sur-l'Oder, ils lui offrirent des gages considérables s'il voulait y aller. Il accepta ces offres et alla jeter (b) les fondements de cette nouvelle université. Il fut recteur des deux collèges

(a) C'est une petite ville de l'Oder au diocèse de Wurtzbourg.

(b) L'an 1596.

r professeur en théologie. il avait souvent des livres (c)

fut un des antagonistes de Mellerstat (B) ; et il passa pour le principal auteur des thèses qui furent publiées sous le nom du docteur Jean Tézel *, contre ce Mellerstat (d).

Écrit du livre publié par Joachim Jean à Helmstad, 1660, et composé par Mellerstat, sous le titre de *Scriptorum Helmstadiensium Centuria*.

Mellerstat dit que Bayle devait rapporter une des preuves que donne Secckend. s'il en donne ; on ne peut pas y croire s'il n'en donne pas.

Secckend., Hist. Lutheran., lib. I, num. 1.

[Il publiait souvent des livres.]

Mellerstat qui a composé le catalogue des hommes illustres publié par Jean Madéus (1), fait mention de plusieurs livres que Wimpina composés avant l'année 1514 ;

il ne distingue point de ceux qui étaient déjà imprimés ceux qui ne l'étaient pas encore. Quoi qu'il en soit, voici sa liste : *Editio Proprietariorum in Commentatione nonnulli libri IV. De Erroribus philosophorum in Fide christianâ. De Necessitate coelestis Corporis. De eo an mundus possint dici. De Nobilitate animarum Cæli. De Fato Opus insigne præclarum. Palilogia de theologia. Fastidio. Panegyrici de Christianitate ac Sublimitate. Apologia contra sacræ Theologiæ Defensionem. Apologia secunda contra Obrectationes Theologiæ. Apologia tertia ad Mellerstatinas Offensiones et Denunciationes S. Theologiæ. Apologia contra laconismum Mellerstat, Defensione Theologiæ. Apologia pro Repressionem Errorum Mellerstat. Cribratio in Tergiversationes Mellerstatini. De ortu, progressu, et fructu S. theologiæ. Superfluitas libri IV. Præcepta coagulantur in rhetoricæ Orationes. Opus libeticæ Disputationis mirum et novum. Orationes et Carmina.* Je ne doute point que ce Martin Mellerstat, de lequel Wimpina mit si souvent la main à la plume, ne soit le

Mellerstat, l'an 1660, in-4°.

Martin Mellerstat dont l'anonyme parle en particulier sous le nombre XXXI, et dont il rapporte un Catalogue des ouvrages dans lequel on ne trouve nulle trace de ses disputes avec Wimpina. Ce Martin Mellerstat * portait le nom de sa patrie, située dans la Franconie. Il enseigna la philosophie des thomistes pendant vingt ans à Leipzig, avec beaucoup de réputation, après quoi il s'appliqua à l'étude de la médecine ; et s'étant fait recevoir docteur en cette science, il y devint si célèbre que Frideric, électeur de Saxe, le choisit pour son médecin (2).

Au reste, l'un des principaux ouvrages de Wimpina est celui de *Divinatione* ; mais on l'accuse d'y être le plagiaire de Pic de la Mirandole (3). Voilà donc un auteur à joindre au Catalogue de Thomasius. Ce livre de *Divinatione* fut imprimé avec plusieurs autres traités de Wimpina, à Cologne, l'an 1531, in-folio. Et l'on avait publié à Francfort-sur-l'Oder, en 1538, les trois tomes du même auteur, de *Sectis, Erroribus, ac Schismetis*, avec les traités de *Prædestinatione* et de *Fortunâ*, in-folio.

(B) Il fut un des antagonistes de Luther.] Il fut l'un des quatre théologiens de Brandebourg qui réfutèrent, en 1530, les articles de foi que Luther avait publiés, et qui servirent de base à la confession d'Augsbourg. Il fut l'un des théologiens que les princes catholiques amenèrent cette année à la diète (4). On avait choisi les plus propres à la dispute (5) ; et quand on vit que les premières conférences entre les députés des deux partis n'avaient point frayé le chemin à un accommodement.

* Joly dit que dans le tome VI des *Mémoires de l'Académie de Berlin*, 1740, in-4°, on lit quelques anecdotes de Samuel Walther, propres à illustrer l'Histoire de Magdebourg et à rectifier la narration de Bayle au sujet de la dispute de Wimpina contre Mellerstadt, dont le vrai nom est Martin Polichius. Cette dispute fut assoupie par un rescrit d'Ernest, archevêque de Magdebourg, daté de Hall, le 20 août 1504, qui impose silence aux deux parties.

(2) *Ex Centuriâ Scriptorum insignium, in lucem editâ à Joach. Joh. Madero.*

(3) *Toto clam opere ex Pico plurima.* Mart. del Rio, *Dic. Magic.*, lib. IV, cap. II, quæst. VII, sect. II, pag. m. 247.

(4) Secckend., *Hist. Lutheran.*, lib. II, p. 152

(5) *Adducti erant à variis principibus in comitia pugnacissimi ex adversariis Lutheri.* Secck., *ibidem*, pag. 171, num. 1.

ment, et qu'on soupçonna que la multitude des disputans de part et d'autre éloignait les voies de paix, on ne retint que trois théologiens de chaque côté. Ceux du parti catholique furent Eccius, Wimpina et Cochléus (6). Concluez de là que le sieur König n'a pas bien marqué à l'an 1529 la mort de Conrad Wimpina.

(6) Seckend., Hist. Lutheran. lib. II, pag. 177, num. 16.

WINDECK (JEAN-PAUL), docteur en théologie, Allemand de nation (a), et chanoine de l'église collégiale de Marchdorff, publia à Cologne, en 1603, un livre où il prétendit prouver par quarante-deux raisons démonstratives, que les protestans périeraient bientôt (A). Ce qui l'engagea à cet ouvrage, fut qu'un luthérien avait publié depuis peu un livre touchant les présages de la prochaine destruction de la papauté (B). L'événement a fait voir que ces deux auteurs étaient aussi fous l'un que l'autre (C). Windeck ajouta à son ouvrage une seconde partie, où il propose aux sectaires quarante-deux motifs de se réunir à la catholicité. Il finit par une consultation chrétienne sur les moyens d'extirper les sectes. Il adopte tout ce qu'il y a de plus sévère dans les principes des intolérans, et il argumente quelquefois *ad hominem*, c'est-à-dire qu'il allègue les lois pénales établies contre les catholiques romains dans plusieurs états protestans, et les persécutions que quelques-unes des nouvelles sectes ont à souffrir de la part des autres. Il n'oublie pas la dureté des luthériens pour les fugitifs d'Angle-

(a) Il était né en Alsace, comme il dit dans l'épître dédicatoire du *Prognosticon*.

terre, dont je parle ailleurs (b). Il publia à Cologne, en 1604, un livre de *Theologia Jurisconsultorum*. Son Traité des électeurs fut imprimé l'an 1616 (c). Les protestans se prévalurent de ses maximes pour rejeter sur la cour de Vienne la cause des guerres d'Allemagne; mais on leur répondit que cet auteur n'avait fait que suivre ses idées particulières, et qu'il n'avait eu aucune charge dans les conseils de l'empereur (D).

(b) Dans la remarque (I) de l'article WESTPHALE, ci-dessus pag. 551.

(c) König, Biblioth., pag. 870.

(A) Il publia un livre où il prétendit prouver . . . que les protestans périeraient bientôt.] C'est un in-4. de 423 pages. En voici le titre tout entier : *Prognosticon futuri statûs ecclesiæ, oppositum insulsi cujusdam per Sueviam lutherologi libro, ab hinc bimestri edito, de signis ruituri papatûs, aliisque sectariorum jactabundis mendaciis, in quo duabus et quadraginta rationibus Apodicticè demonstratur, lutheranorum, calvinianorum, aliasque sectas, contra Romano-catholicam ecclesiam longè latèque ac dirè grassantes, brevè esse perituras : illam verò stabili constantiâ permansturam. Eisdem totidem etiam causæ continentur, cur ad unicum ovile redire debeant sectarii, et in eodem permanere catholici. Item Christiana deliberatio, de optimo religionis statu continenda, seu quibus remediis, à catholicorum provinciis sectæ omnes arceri, aut nîdificârunt, funditus evelli queant.* L'auteur dédia cet ouvrage à Maximilien d'Autriche, grand-maître de l'ordre Teutonique.

(B) Un luthérien avait publié depuis peu un livre touchant les présages de la prochaine destruction de la papauté (1).] Il n'était pas le seul qui eût répandu de semblables prophéties. Windeck se souvint de plusieurs autres pronostiqueurs. *Demiratus effrontem Pseudo-evangelicorum*

(1) De Signis brevi interituri Papatûs. Voyez l'épître dédicatoire de Windeck.

*iam : à quorum catervâ mul-
modi fanaticâ, prodigiosaque
is vaticinia, in vulgus spar-
mineram* (2). Il remarque que
se vantait souvent d'être des-
saire périr l'église romaine, et
ucer a écrit que cela était ar-
fectivement. *Per doctrinam
pontificatum Romanum cor-*
(3). Il ajoute qu'il ne se passe
e point d'année sans quelque
tic anglais qu'un tel pape pé-
et que personne ne lui succé-
il n'oublie point les calvinistes
nce, qui font courir, assure-
e prophétie faite par un certain

Clément, huguenot, brûlé à
il y avait quarante années, sur
ils débitent une inscription
ée parmi des mesures. *Calvi-
in Galliis splendide nu-
r de vaticinio cujusdam Petri
entis hugonotæ, ante XL annos
iis combusti. Aiunt enim in ul-
obsidione Parisiensi, cum tor-
s muri quaterentur, inter rudera
em inventum, cui artificiosè va-
am hoc fuerit insculptum :
ntificem Roman. exterminan-
a, et ejus doctrinam radicitiùs
edicandam : vicissim verò calvi-
mum ubique recipiendum, et re-
aturum esse* (4). » Tout cela,
ut-il, procède d'une jalousie
ine qui fait espérer fortement
gens-là ce qu'ils souhaitent vai-
nt (5).

*L'événement a fait voir que ces
auteurs étaient aussi fous l'un
autre.*] Les catholiques et les
stans se sont maintenus depuis
mps-là jusqu'à cette année 1704,
le même état à peu près où ils
pouvaient alors. Je ne sais point
aisons qui faisaient dire au mi-
e luthérien que la papauté s'en
périr : elles ne pouvaient être
fausses, puisque l'événement les
menties ; mais sans consulter
érience, je puis assurer que les
ms de Windeck étaient la fai-
e même.

Windeck, *epist. dedicat.*, folio (:) 2 verso.
Idem, *ibidem*, folio (:) 3 : il cite lib. 5
Carion.

Idem, *epist. dedicat. Prognostic.*, folio

*Ita deploratissimi isti homunciones impro-
pore tabescentes quod vanissimè optant,
sperant et augurantur.* Idem, *ibid.*, verso.

Il se fondait, entre autres choses, sur
les divisions des protestans ; il en fait
une description odieuse, et il raconte
en particulier (6) ce qui arriva à Hun-
nius, qui avait prêché à Ratisbonne
en 1594, avec une extrême véhémence
contre ceux qui accusaient les évan-
géliques de se quereller. C'est une in-
signe calomnie, avait-il dit ; mes
collègues et moi dans l'académie de
Wittemberg, vivons dans une douce
concorde, et entre nous, et ailleurs.
A peine fut-il revenu à son logis,
qu'il reçut ordre de l'administrateur
de Saxe de retourner promptement à
Wittemberg, afin de remédier aux
dissensions théologiques que Samuel
Huber avait excitées concernant le
dogme de la prédestination. Voilà
un faible motif de présager la pro-
chaine ruine des protestans ; car,
puisque les querelles qui les avaient
agités dès leur naissance n'avaient
pas pu empêcher qu'ils ne parvinssent
à un point notable d'agrandissement
(7), on n'avait pas une juste cause
de s'assurer qu'elles les empêcheraient
de se maintenir. Windeck devait être
persuadé que toutes leurs sectes ou-
blieraient leurs discordes, afin d'agir
de concert contre le papisme quand
leur intérêt commun le demanderait.
Le luthérien et l'anabaptiste, le so-
cinien et le quaker, l'épiscopal et le
puritain, le calviniste et l'indépen-
dant, l'arminien et le browniste,
joignent leurs forces ensemble toutes
les fois qu'il s'agit de se garantir des
machinations de la papauté. Nous en
avons vu un exemple en Angle-
terre, lorsque le roi Jacques II fut
chassé de ses états, l'an 1668.

Ce pronostiqueur se fonde aussi
sur ce que la providence divine a
ménagé que les hérésies fussent de
courte durée. Il en donne divers
exemples : mais d'où vient qu'il n'a
pas considéré que l'église grecque
subsiste encore, quoiqu'il y ait si
long-temps qu'elle ait rompu avec
l'église qu'il appelle catholique ?
Ignorait-il que des hérésies (8), ana-
thématisées par les premiers conciles
universels, s'étaient conservées con-
stamment et avec beaucoup d'éten-

(6) Windeck, *Prognost.*, pag. 27, 28.

(7) Voyez la remarque (C) de l'article Mon-
LIN, tom. X, pag. 553.

(8) Celle des nestoriens, des eutychiens, etc.

due jusques au siècle où il écrivait ? Outre cela, il devait considérer qu'il avait été beaucoup plus facile d'exterminer les Albigeois, ou telles autres petites sectes renfermées dans un seul pays, qu'il ne le serait de venir à bout des protestans répandus, dans plusieurs nations belliqueuses, et soutenus par quantités de souverains.

C'eût été une division chimérique, que de prétendre qu'on les exterminerait autrement que par une guerre ouverte. Or c'est une folie que de compter sur les bons succès d'une guerre (9). La fortune s'y joue de la prudence et de la valeur ; elle fait passer la victoire d'un parti à l'autre lorsqu'on s'y attend le moins (10) ; elle trompe également nos espérances et nos craintes ; elle procure des ressources imprévues au parti faible ; et quand ce dernier se voit capable de triompher à son tour le plus pleinement, il lui arrive de nouvelles disgrâces qui font revenir le cœur à son ennemi. Voilà de quoi l'on fit une dure expérience dans la guerre d'Allemagne, depuis l'an 1618 jusques à la paix de Munster. En un mot, si ceux qui se mêlent de conjecturer les événemens des guerres se trompent presque toujours de mois en mois (11), que doit-on penser de ceux qui se flattent qu'une guerre qui n'est pas encore commencée sera la ruine de plusieurs nations ? L'expérience du passé pouvait apprendre à notre pronostiqueur qu'il était bien téméraire. Ne savait-il pas que les princes catholiques avaient secouru les protestans (12) ? et pouvait-il révoquer en doute, vu la situation des affaires de l'Europe, que cela ne manquerait pas d'arriver dans toutes les occasions. Il avait nommé prèdit la ruine totale des hérétiques des Provinces-Unies, et il promettait ce grand exploit à la maison d'Autriche.

(9) Voyez Berneggerus, in *Tubâ Pacis*, pag. 6 et seq., et 19 et seq.

(10) *Quondam etiam victis redit in præcordia virtus,*

Victoresque cadunt Danai.
Virgil., *Æneid.*, lib. II, vs. 367.

(11) Voyez la Réponse aux Questions d'un Provincial, pag. 151 et suiv.

(12) Voyez la remarque (R) de l'article ÉLIZABETH, tom. VI, pag. 132 ; la remarque (P) de l'article FRANÇOIS I^{er}, même volume, pag. 576, et la remarque (P) de l'article HENRI II, tom. VIII, pag. 22.

Austriaca propago, acerrima catholice fidei propugnatrix, sese cum murum opponit pro domo Dei, ad profligandos immanes ejus hostes, Turcas et hæreticos; adeo ut speret nos foveat, faventi potenti Numine, heroicis vestris facinoribus utrosque tandem ac præsertim infelices sectarios in Belgio radicitus evulsum iri. Quod hoc opusculo, proxima sæctura apud me nato, evincere conor (13). L'ignorant qu'il était ! ne savait-il pas que la France était la protectrice des Hollandais ? S'il eût connu l'avenir, il eût su que cette couronne continuerait d'être le principal instrument de leur agrandissement, et un très-puissant obstacle à la maison d'Autriche ; et que celle-ci à son tour deviendrait leur plus ferme appui, et les sauverait de la ruine que la France leur préparerait ? Il est sûr que la maison d'Autriche a été l'une des principales causes de leur conservation dans la guerre de 1672 (14) : car la France n'abandonna ses conquêtes qu'à cause que l'empereur et l'Espagne lui déclarèrent la guerre en faveur de cette république. L'Espagne se mit à la brèche pour couvrir la Hollande, et voulut bien devenir le théâtre de la guerre pour l'en décharger, et ce fut elle qui en paya les frais. Les Provinces-Unies recouvrèrent tout ce qu'elles avaient perdu ; mais l'Espagne y perdit la Franche-Comté et plusieurs villes du Pays-Bas.

Il serait aisé de montrer la nullité de toutes les autres raisons du pronostiqueur Windeck. Il n'en eût pas trouvé quarante-deux, s'il n'eût divisé la même en plusieurs branches, et si, pour multiplier ses nombres, il n'eût tourné en plusieurs manières le même lieu commun, afin de le présenter sous différens points de vue. Il est bon de remarquer qu'il en a fondé plusieurs sur de faux faits, et sur des faits qu'il prouve très-mal.

(D) *Les protestans se prévalent*

(13) Windeck, in *epist. dedicat.*, folio (1) verso.

(14) Voici les paroles d'un célèbre prédicateur protestant à Halle en Saxe : *Certe nisi impetum noster atque Hispanus tum (anno 1672) adhibuissent jam pridem sub Gallorum jugo præstam frusta requirens libertatem, Belgii.* Joh. Francisc. Buddus, *select. Juri Nat. Gent.*, pag. 623.

maximes..... mais on leur lit que, etc.....] L'auteur du *Maria Bavarico - Anhaltina* avait avancé que la ligue protestante n'avait pu encore rien alléguer de particulier par où il parût que les catholiques eussent formé des liges contre les états de la confession d'Augsbourg. On lui répondit que le projet dressé contre tous les protestans en général était assez manifeste par le livre de Paul Windeck. *protestantes omnes generalis deus decretus, quout pacto in nullo discrimine agi velint, adùm ex libro Pauli Windeckii aperque innotuisse. At Schoppeid consiliarius Hispanico-austriaco in classico belli sacri cap. 13 cesari instillat (16)?* La réplique fut que Windeck et Scioppius étaient des particuliers dont les pen- sées les écrits ne tiraient point à conséquence. *Duos nescio cujus mar- ritus scriptores appellas; qui a scripta edidère, rempubli- canquàm attigère, quibus in nullus locus, nulla auctori- tatum dicta nostræ reipublicæ magis imputari debent, quàm ut alteri qui minacia incassum jacet (17).* L'auteur protestant avoua que les catholiques allaient jusqu'à des fragmens de let- tres pour convaincre les protestans, mais à plus forte raison on pouvait reprocher les ouvrages de Win- deck qui avait une charge ecclésias- tique, et ceux de Scioppius, qui avait l'honneur de conseiller de l'empereur

Voyez la remarque (C) de l'article *Knecht*. VIII, pag. 548.

Plessius, in Respons. ad præcipua capita *Mariae Bavarico-Anhaltinæ*, initio.

Appendix Cancellariæ, pag. 2.

Voyez Responsio apologet. ad Fab. Hercy- l., pag. 12, 13.

WITTICHIUS (CHRISTOPHE), professeur en théologie à Leyde, rendu célèbre entre autres pour avoir introduit le protestantisme dans les écoles de la province de Brabant. Il naquit en Silésie le 10 octobre 1625, d'un père qui fut ministre au commencement lu-

thérien, se fit calviniste à la cour du duc de Brieg, et y fut ministre en qualité de vice-sur- intendant de tout le pays de Brieg. Son fils, dont nous parlons, fut envoyé à Brême pour y étu- dier en droit, en l'année 1642; mais il quitta bientôt cette étude pour s'attacher à celle de théo- logie, en laquelle il fit de grands progrès tant à Brême qu'à Gro- ningue et à Leyde. La première charge qu'il exerça dans les aca- démies lui fut conférée en l'an 1651, ayant été fait professeur ordinaire en mathématique à Herborn, dans le comté de Nas- sau, avec permission d'instruire en particulier les étudiants en théologie. Il trouva si peu d'a- grémens dans ce poste, qu'il le quitta bientôt pour aller ensei- gner dans le collège de Duis- bourg au pays de Clèves, où il exerça aussi la charge de minis- tre dès l'année 1653. Ce collège ayant été érigé en académie en l'an 1655, Wittichius y reçut le degré de docteur en philoso- phie et en théologie, et s'en alla à Nimègue pour y professer la théologie, ce qu'il fit pendant seize ans. Comme les écrits qu'il avait publiés, et qui roulaient quasi tous sur des matières en partie théologiques et en partie philosophiques à la cartésienne, lui attirèrent beaucoup de con- tredisans, cela ne servit aussi qu'à le faire connaître d'avanta- ge; de sorte qu'on le jugea digne d'enseigner la théologie à Leyde, la principale université des Pro- vinces-Unies du Pays-Bas. Il commença ses fonctions au mois de novembre 1671, et les exerça jusques à sa mort avec le con-

d'esprit. Wittichius mourut le 19 de mai 1687. Ses principaux livres sont, *Consensus Veritatis in Scripturâ divinâ et infallibili revelatæ cum veritate philosophicâ à Cartesio detectâ. Theologia pacifica. Exercitationes Theologicæ. Causa Spiritûs Sancti. Commentarius in Epistolam ad Romanos*. Depuis sa mort, son frère, avocat à Aix-la-Chapelle, a publié *l'Anti-Spinoza*, et quelques notes sur les Méditations de M. Descartes (a).

(a) Gronovius, in Orat. funebr. Christ. Wittichii.

WOUWER (JEAN DÉ), l'un des savans du XVI^e. siècle, et auteur de quelques livres (A), était de Hambourg, et fils d'un réfugié en Allemagne pour cause de religion (a). Il naquit le 10 de mars 1574, et ayant fait ses humanités dans sa patrie, il fut envoyé à Leyde l'an 1592. Il y passa cinq années dans une étroite liaison avec les plus savans personnages, et même avec le grand Scaliger. De là il passa en France, et y acquit l'amitié de

pacification d'Embsen, à la cour de Jean Adolphe de Holstein. Il plut tel à ce duc dès la première conversation, qu'on lui fit prêter avec serment de s'engager au service. Il fut honoré de l'office de son conseiller, et de celle de gouverneur de G. L'ayant exercée pendant ans, il tomba dans une maladie qui le mina peu à peu. Il mourut le 30 de mars 1640. Son maître le regretta extrêmement, et le fit enterrer avec pompe dans la grande église de Sleswic (b). Il entretint commerce de lettres avec les plus grands hommes de Hollande, et de plusieurs autres nations (B). On ne manquait ni d'érudition, ni de bonnes qualités; mais on ne tend que ses défauts n'étaient pas moindres que ses vertus. Étant né protestant, il embrassa en Italie la communion de Rome (C); le bruit en courut du reste. On le met au nombre des orgueilleux (D). Il aimait l'enceinte trop de vanité; et cela par son legs testamentaire qu'il

res que Baudius lui écrivait un exemple du peu de simplicité qui se rencontre dans les éplimens qu'on fait aux auteurs (F). Quelques-uns confondent notre Jean de Wouwer avec un autre du même nom, fut disciple de Lipse, et dont je parlerai dans une remarque

A) *Auteur de quelques livres.*] Il lia avec des notes les OEuvres de Minus Apollinaris, Pétrone, Firmus de *Errore profanarum Religionum*, Minutius Félix et Apulée. Il lia aussi quelques notes sur Terrien, un traité de *Polymathia*, une dissertation de *Cognitione veterum Orbis*; *Dies æstiva seu de Umbræ*; l'épigramme de Christien IV, roi de Danemarck. Nous avons deux centes de ses Lettres latines, et un *Syntagma de græcæ et latinæ Bibliothecæ Interpretatione* (1).

B) *Il entretint commerce de lettres avec les plus savans ... de plusieurs nations.*] Cela paraît par le titre de ses Lettres, imprimé avec *Syntagma de græcæ et latinæ Bibliothecæ Interpretatione*. Voici le jugement que M. Morhof en fait. *Varie institutæ sunt de multis rebus litteris consultationes et judicia: nam multa, quæ agitabantur illo tempore per viros litteratos, his in epistolis insunt. Scriptæ illæ sunt ad illustres ejus temporis viros, Scaligerum, Ursium, Heinsium, Gruterum, Beverium et plures alios, cum quibus nisi erudita tractari poterant. Epistolæ ejus multas ineditas servat scriptis Gudius, latitant et aliquæ in MStæ Bibliothecæ Hamburgen-* (2).

C) *Étant né protestant, il embrassa l'Italie la communion romaine.*] Jean Wouwer son père, homme

d'ancienne noblesse (3), abandonna le pays, à cause des persécutions que les protestans y souffraient, et s'établit à Hambourg. C'est une preuve manifeste que celui dont nous parlons dans cet article naquit protestant. Les lettres de Baudius nous apprennent qu'il changea de religion. *Illud pro certo habetur, eum Romæ publicitè religionem abjurasse, nullo metu qui in virum constantem cadere possit, sed contemptu et inscitæ pietatis, vel (quod his potentius est apud mentes præcipiti ambitione afflatus) spe consequendæ alicujus optimæ largitionis. Sed, ut audio, esca elapsa est, solum hamum retinuit* (4). Il y a dans le II^e. tome du *Fasciculus Rerum expetendarum et fugiendarum* (5), une lettre d'un certain François Brocard (6) où l'on met notre Jean de Wouwer (7) entre les hommes de lettres qui, ayant apostasié, favorisaient les machinations de l'inquisition à Rome. Mais lisez la lettre qu'il écrivit à Baudius, vous trouverez qu'il nie qu'il ait abjuré sa religion. Il avoue seulement qu'il désapprouve en plusieurs choses la réformation de Luther et de Calvin. *Non nego profectò eos, qui religionem reformandam susceperunt, multa, quæ fortassè dissuenda erant, pio sed improvido zelo tota rescidisse, hoc me seriò improbare apertè fateor neque illa sententia heri aut hodiè mihi nata, sed ex illo tempore quo aliquem veri gustum sensus communis mihi suggessit: hoc si omnes in me improbant, ne irascor quidem. Mihi verò ita sentire liberum erit, et ostendere suam cuique sponsam esse pulchram* (8).

(D) *On le met au nombre des plagiaires.*] Le docte Maussac ayant dit qu'attendu que Casaubon n'avait pu mettre la dernière main au livre des *Études des Anciens*, il en traiterait un jour s'il en avait le loisir, ajoute

(3) *Illustri Baronum stirpe oriundus. Idem, ib., cap. I, pag. 7.*

(4) Baudius, epist. LXIX centuriæ I, pag. m. 101. Elle est datée du 18 de février 1603.

(5) A la page 875.

(6) Touchant ce personnage, voyez l'Histoire de l'Édit de Nantes, tom. I, pag. 374 et suiv.

(7) On le nomme mal Johannes Wourenius Amburgensis.

(8) Joh. Wouwer, epistolæ ad Baudium, pag. 110: c'est la LXXII^e. de la I^{re}. centurie des Lettres de Baudius.

(1) Tiré d'Henningus Witte, *Memoriæ Philologæ*, pag. 81, 82.

(2) Morhofius, *Polyhist.*, lib. I, cap. XXIV, 304. Il dit que cette édition fut faite à Hambourg, l'an 1608; mais comment accorder avec le sieur Witte, ubi supra, pag. 82, l'assertion qu'Elmenhorst fit imprimer ce *Syntagma* l'an 1618.

que Wouwer avait couru sur les brisées de Casaubon, sans avoir rien publié qui n'eût été pris de ce grand critique. On suppose que Wouwer s'appropriâ ces trésors pendant qu'il était à Montpellier avec Casaubon. *De Isaæo Casaubono loquor, in cuius messem falcem iniecit Johannes Wouwer, vir certè ingenii non vulgaris, sed qui opus imperfectum reliquit, quamvis omne quod edidit à Casaubono habuerit, dum unà cum eo agebat Monspelii* (9). L'ouvrage dont je tire ces paroles fut imprimé à Toulouse l'an 1615. Celui de Wouwer, dont Maussac prétend parler, a pour titre *de Polymathia Tractatio*, et fut imprimé l'an 1603 (10). Il avait couru plusieurs discours au désavantage de Wouwer avant que Maussac eût rendu publique cette accusation. Wouwer protesta de son innocence dans une lettre qu'il écrivit l'an 1605 (11). Baudius, à qui il l'avait écrite, lui fit réponse que ces bruits étaient tombés, et qu'il n'en fallait pas attribuer la naissance à Casaubon. *Refrixit jam sermo levissimorum hominum, qui Polymathiam tuam plagii suspitione infamabant. Casaubonus vir melior et candidior est, quàm ut hujus culpe insimulandus esse videatur* (12). Il lui envoie le fragment d'une lettre de Casaubon, par où il paraît que, sans se plaindre d'aucun larcin ce docte critique louait beaucoup l'ouvrage de Wouwer. Voyez aussi ce que Baudius écrivit à M. du Puy, la même année (13); mais surtout voyez la préface que Thomasius a mise au-devant de la nouvelle édition du traité *de Polymathia*. Elle réfute fortement M. de Maussac. M. Morhof parle de ceci, et cite Schoockius, qui a dit que ce reproche de Maussac était un effet d'envie, et que Vossius était plagiaire à l'égard de Wouwer.

(9) Philippus Jacobus Maussacus, *Notis in Plutarchum, de Flavia, pag. 149.*

(10) L'édition dont je me sers est de cette année-là, ex Bibliopolio Frobeniano. Thomasius, de *Plagio Litterario, pag. 261*, ne marque que celle d'Hambourg, 1604.

(11) Elle est la *VII^e*. de la *II^e*. centurie des Lettres de Baudius, dans l'édition de Leyde, 1650.

(12) Baudius, *epist. IX centur. II, pag. 165.*

(13) *Monui vos jam pridem dissipatum fuisse rumorem de Wouwerio postro quasi plagio domestico sublegerit potissimam partem sum Polymathia.* Baudius, *epist. III, cent. II, pag. 155.*

Ex invidia profectam hoc Maussaci judicium Martius Schoockius Confutatione Fab. Hamel. p. 2, p. 4, existimat. Ex ipso autem Wouwerio multa cepisse, suppresso ejus nomine, Vossium etiam Schoockius loco laudato et Johannes Jonssius, lib. 1, de Script. Hist. Phil. c. 10, c. 49, testatur (14). Scaliger disait en conversation la même chose que Maussac a dite dans un écrit imprimé (15). En général il traitait Wouwerius de grand plagiaire et de donneur de billevesées. Cependant il lui écrivait beaucoup de douceurs (16).

Lindenbrouch lui en voulait terriblement. Il l'accuse d'avoir été plagiaire en mille choses; et nommément dans le petit livre *de Umbrâ* (17). Il prétend que Wouwer l'ayant trouvé parmi les papiers de Gulielmus, se fit qu'en changer la forme et qu'y entremêler quelques vers latins qu'un autre avait composés. *Lindenbrogium nescio quomodo is semper infensum habuit: supersunt enim Lindenbrogii tum in Bibliotheca Hamburgensi, tum in Gudiana, epistolæ, quibus illi acerbè insultat. Vocat illum hominem cum latrante nomine (à baubando). Multa in illo plagia notat, ac in aliquâ epistolâ hæc de illo habet, ejus de Umbrâ. Tractatum inter plagia recensens: Quem novissimè edidit librum tenebriosum umbratilis ille, inter doctissimi optimique viri Jani Gulielmi schedas repertum aiunt: in quo id tamen præstitit, quòd aliam illi vestem induit, et suo more turpavit. Nam et carmina, quæ passim intermixta, non adulteri hujus fuerunt, sed scholæ Schleswicensis rectoris, viri eruditi et probi, qui etiam nunc vivit, et id apertè fatetur. Epistola hæc scripta est Hamburgi, an. 1613. Gravis hæc in illum virum injuria est, et nescio quid acerbitalis sapit. In aliis epistolis passim in eum invehitur, ac plura ejus plagia notat* (18).

(14) Morhofius, *Polyh., lib. I, cap. I, pag. -.*

(15) Voyez le Scaligérana, au mot Wouwerius.

(16) Voyez les Lettres de Scaliger, et nommément celle dont j'ai fait mention, *tom. VI, pag. 140*, citation (1) de l'article *ELMERHOUS.*

(17) Il a pour titre: *Dies æstiva, sive de Umbrâ Paegnon.* Il fut imprimé l'an 1610: l'édition dont je me sers est d'Oxford, 1636, in-12.

(18) Morhof., *Polyhist., lib. I, cap. XLV. pag. 304.*

aimait l'enceps avec trop de va-
 la parut par le legs, etc.] Cette
 testamentaire eut son effet.
 La va des panégyristes qui pour
 la somme promise louèrent
 plus à perte de vue. Mais, si
 lions sa Vie composée par
 rouch, nous y trouverions
 des choses peu conformes à
 Nations. *Felicior et alius eru-*
it ipso principe suo, Johan-
no, nullos, uti supra (*) *mo-*
, encomiastas posthumos
fuit Joh. Wowerius, mini-
æ Gottorp. primarius. Bio-
is enim, et sermones panegyri-
moræ illius sacros, publicæ-
Ev. Elmenhorstius, Ad. Olea-
ac. Johann. Crusius, alique-
res, spe potius Nummi dolosi
Lisc. LX Joachimicorum, quod
Laudationem sibi posthumam
o, in tabulis ultimæ volunta-
werius destinavit) ipsis afful-
avitati, quàm sincero in virum
us pariter atque vitis magnum
Affectu? Alio haud dubie fine,
io sc. suo, in Wowerium ob-
um æmulationem iniquiori,
gereret, vitæ illius historiam (*)
in animo habuit Frid. Linde-
s, civis ipsius, quo rigidiorum
en ejus censorem hactenus ob-
æ neminem (19). L'auteur, dont
 ante ces paroles, avait remar-
 ailleurs que Wouwer était un
 ain, et qu'il parlait souvent de
 Æme (20). Baudius avait remar-
 lui une grande présomption.
 ce qui suit : *De Wouwerio ea-*
ad nos fama pervenit, eum id
s hominem admiratione doctrinæ
et ride ludibria judiciorum) coop-
in collegium senatorum sacræ
reæ majestatis, sed certissimo ar-
ento persuadeor rem ita se non
e (21), *quod cum à reditu suo*

P. I, c. 13, § 3, pag. 198, 199.

Promisit eam A. 1613, in epist. quædam
 cujus autographum Gudius ὁ μακαρίτης
 bat. Conf. Morhofii *Polyhis.*, l. 1, c. 24,
 04.

Joh. Mollerus, *Isagoge ad Historiam Cher-*
Cimbriæ, part. II, pag. 209, 210.

Satis alias arrogans et παραυτόλογος.
ibidem, part. I, pag. 188.

Wouwer, dans une lettre postérieure écrite
 lius, assure que cela est vrai : Me consi-
 i Cæsaris electum vera fama fuit. Voyez
 etres de Baudius, num. LXXXIII,

bis terribè scripserit ad Scaligerum, ad
Scrivarium, ad Franciscum Douam
etiam, cum perhonorificè nostræ men-
tione tamen ubique miserabiliter in-
sectatur fortunæ suæ malignitatem,
nec homo sui ostentator magnificus,
quidquam de superbo illo titulo adjici-
oit, quem præculdubio non fuit omis-
surus, nisi prorsus ab ingenio desoi-
scere vellet. Detepuit jam muero ira-
qundiæ nostræ adversus eum, quod
ex pluribus indiciis apparet eum non
tam nocendi animo, quàm sui extol-
lendi vanitate solitum detrahare famæ
et meritis laudibus amicorum. Demp-
to certè hoc vitio, multa habet ingenii
naturæque dona, quibus supra vul-
gus sapit, et illustrium virorum ami-
citiam meretur (22).

(F) *Du peu de sincérité qui se ren-*
contre dans les complimens qu'on fait
aux auteurs.] Wouwer publia un pa-
négyrique de Christien IV, roi de
Danemarck, l'an 1603. Baudius en
écrivait à l'auteur le combla de
louanges, mais en écrivant à un au-
tre il parla de cette pièce comme
d'un ouvrage plein de défauts. Voici
la preuve de ces deux choses : In do-
minici Baudii ἀλλοπροσάλλου epistolâ
ad Wouwerium (*) *haud parom ob-*
serveς εὐθεροσεμίαν. Illic enim non
tantum generosos Wowerii impetus,
et ardua felicitis ingenii tentamenta,
laudem apud doctos, amorem apud
honestos, admirationem apud peri-
tos rerum æstimatores censet mereri,
sed ironicè etiam eandem laudat,
quod, vividarum et erectarum men-
tium exemplo, eloquentiam suam in
Panegyrico præceptiunculis magis-
tellorum non circumscribat, sed, ar-
tium repagula fidenter perumpens,
libero cursu feratur. In epistolâ con-
trâ ad Corn. Mylium (**), *Scaligero*
ὀυβήηφος, majori, quàm ille, παρρησία
quid in oratione hæc desideret, signi-
ficat : Affectavit Wowerius, inquit,
in panegyrico sublime et floridum
simul genus dicendi. Laudandus ob
generosum conatum, etsi interdum
linguescit, et pellucet nimis æmu-
latio antiquorum. Multa sunt, quæ
non ignavo lectori placere possunt.

(22) Baudius, epist. LXIX, cent. I, pag. 110, 101. Cette lettre est datée du 18 de février 1603.

(*) Cent. III, ep. 3, pag. 490, 491.

(**) Cent. 1, n. 66, pag. 157.

Si currum interdum non bene moderatur, magnis tamen exoidit ausis. Generosiores animi, dum vitant humum, sæpè nubes et imania captant. Etas et posteræ curæ, limabunt, et depascent luxuriem agnatam melioribus ingeniis (23). Wouwer reconnut lui-même les imperfections de son ouvrage, et en fit bien des excuses sur la précipitation avec laquelle il l'avait fait. Il souhaita qu'on ne jugeât point de son esprit par cet essai. Notez qu'il le composa à l'occasion de l'hommage que la ville de Hambourg rendit à sa majesté danoise; mais comme il lui échappa quelque chose qui pouvait préjudicier aux libertés de cette ville, le sénat de Hambourg défendit la vente de cette pièce jusques à ce que les premières pages en eussent été corrigées (24).

(G) *Quelques-uns confondent notre Jean de Wouwer avec un autre de même nom.... dont je parlerai dans une remarque.*] Cet autre JEAN DE WOOWER (25) naquit à Anvers l'an 1576. Il y commença ses études sous les jésuites, et puis il alla à Louvain, et logea chez Lipse, qui l'aima, et qui l'estima si fort, qu'il le choisit pour l'un des exécuteurs de son testament, et qu'il recommanda à lui seul le soin de ses manuscrits. Wouwer ayant mis trois ans à voyager en France, en Espagne et en Italie, ne fut pas plutôt de retour qu'il obtint la charge de conseiller dans sa patrie. Il obtint ensuite une place dans le conseil des finances, et dans

le conseil de guerre. L'infante Isabelle-Claire-Eugénie le députa au roi d'Espagne Philippe IV, qui l'honora de la dignité de chevalier. Il publia quelques livres, et mourut le 23 de septembre 1635. On attendait de lui la publication de deux cents lettres écrites à Lipse (26). Le père Schottus l'a confondu avec celui de Hambourg, comme le remarque M. Morhof. *Duo monenda nobis sunt*, dit-il (27), *in quibus erratum à viris doctis est. Primum est, quod duo confundantur ejus nominis, Antwerpianus et Hamburgensis Polymathicæ autor. Andreas Schottus hunc Belgam facit in notis ad proverbialia Græca p. 68, sed falso. Lipsius, in epistola 8, Kal. novembr. 1599, ad Antwerpianum illum scripta (28), utrumque probè distinguit: Janus Wouwerius, inquit, cognominis tuus, si non gentilis, quam bona tecum fœderatio! Optimum par, nec vel dii dederint magis ex usu aut voto. Modestiam et probitatem in eo adolescente semper amavi, et ut vidi primum (Hamburgi id fuit, ante annos novem) unâ laudatum illam indolem ivi. Vivat, crescat, et lampada à nobis in hoc cursu jam fesis accipiat: me libenter et judicia tradente. Konig (29) n'est pas exempt de la même faute, puisqu'en parlant de notre Wouwer il cite Swertius (30), qui n'a parlé que de l'autre. M. Mollérus a recueilli plusieurs méprises sur ce sujet (31).*

(26) Tiré de Valère André, *ubi supra*.

(27) Morhof., *Polyhist.*, lib. I, pag. 7. Voyez aussi Colomiés, *cap. II Κριμηνλ.* Litter.

(28) C'est la *XLI^e*. de la *I^{re}*. centurie, ad Belgas.

(29) Konig, *Bibl. vet. et nova*, pag. 875.

(30) A la page 487, et il faut entendre qu'il cite les *Athenæ belgicæ*.

(31) Johannes Mollerus, de *Scriptoribus homonymis*, pag. 733 et seq.

(23) Job. Mollerus, *Isagog. in Historiam Chersonesi Cimbricæ*, part. I, pag. 187, 188. Son édition des Lettres de Baudius n'est pas conforme à la mienne.

(24) Voyez Mollérus, *ubi supra*.

(25) Ou plutôt Vanden Wouwere, selon Valère André, *Biblioth. belg.*, pag. 587.

X.

XÉNOCRATE, l'un des plus illustres philosophes de l'ancienne Grèce, naquit à Chalcédoine (a), et se mit de très-bonne heu-

(a) Diog. Laërt., lib. IV, num. 6.

re sous la discipline de Platon, et eut toujours pour lui beaucoup de respect et beaucoup de fidélité (A). Il étudia sous ce grand maître en même temps

stote, mais non pas avec
mes talens; il avait besoin
on, l'autre avait besoin de
(b) : c'est ainsi que Platon
d'eux, et il ajoutait qu'en
nmettant ensemble il ap-
: un cheval avec un âne
lais si Xénocrate par la
eur de son esprit se trouva
férier à Aristote (d), il
passa de beaucoup dans ce
ncerne la philosophie pra-
: la pureté de ses mœurs
quelque chose d'extraordi-
sa gravité, sa sévérité,
tôt son austérité, furent
le nature, qu'un théolo-
qui lui ressemblerait au-
hui passerait infaillible-
pour janséniste et pour
ste. Il avait acquis un tel
e sur ses passions, qu'une
elle courtisane qui avait
de le faire succomber
: la gageure (B), quoi-
ant eu la liberté de se cou-
auprès de lui elle eût pu
e en usage tous les tours
on métier pour l'animer
r d'elle. Voilà un triomphe
remarquable que celui
int Aldhelme (e), et de
ues autres canonisés qui
ortis impunément de tel-
reuves, à ce qu'on dit. La
té ne fut point l'unique
de ce philosophe : toutes
tres parties de la tempé-
éclatèrent dans sa conduite
l n'aima ni les plaisirs, ni
hesses, ni les louanges (f).

conférez ce que dessus, remarque (B)
icle THÉOPOMPE, pag. 106.

: Diogen. Laërt., lib. IV, num. 6.
em, ibidem.

yez ci-dessus la rem. (C) de l'art.
is d'Assise, tom. VI, pag. 544.

log. Laërt., lib. IV, num. 11.

On ne put jamais le corrompre
par des présens (D), et il s'ac-
quit une si haute réputation de
sincérité et de probité, qu'il fut
le seul que les magistrats d'A-
thènes dispensèrent de confir-
mer son témoignage par le ser-
ment (E). Une leçon qu'il fai-
sait sur la tempérance toucha
tellement le plus dissolu débau-
ché de ce temps-là, qu'elle lui
fit prendre tout à l'heure la ré-
solution de renoncer aux volup-
tés, et de s'attacher à la sagesse
(F). Cette conversion fut fer-
me; car le converti devint en-
suite un très-grave philosophe.
On ne doit pas attribuer ce grand
changement aux charmes de l'élo-
quence, mais plutôt à la gravité au-
stère de Xénocrate. Les agrémens
n'étaient pas son lot; le sérieux, la
sévérité, ne quittaient jamais ses
manières; et c'est pour cela que
Platon l'exhortait souvent à sa-
crifier aux grâces (g). Cette pri-
vation de politesse donna du
relief à la gloire qu'il s'était ac-
quise par l'austérité (h). Il ne
faut pas s'étonner qu'avec cette
sécheresse d'esprit il ait eu tant
d'attachement aux mathémati-
ques, qu'il ne voulait point d'é-
coliers qui les ignorassent (i). Il
faudrait admirer davantage qu'a-
vec ce grand caractère de rigi-
dité il ait eu le cœur très-sus-
ceptible de compassion, non-
seulement envers son prochain,
mais aussi envers les bêtes. On

(g) Idem, ibid., num. 6.

(h) *Audivi... illum* (Scipionem Nasicam)
qui T. Gracchi conatus perditos vindicavit,
nullam comitatem habuisse sermonis : ne
Xenocratem quidem, severissimum philoso-
phorum, ob eamque rem ipsam et magnum
et clarum fuisse. Cicero, de Officiis, lib. I,
cap. XXX, pag. m. 120, 121.

(i) Laërt., lib. IV, num. 10.

affirme qu'il en donna bien des preuves (k), et nommément celle-ci : il cacha un moineau qui s'était jeté sur lui en fuyant un épervier, et le relâcha dès que le péril fut passé (l). Il recommanda à Polysperchon un homme qu'il ne connaissait guère, et qui se montra indigne de sa recommandation, ce qui fut cause qu'on l'avertit d'examiner mieux une autre fois le caractère des gens (m). Voilà une méprise qui fait connaître son inclination bienfaisante. Il composa plusieurs ouvrages qui se sont perdus (n). Il ne manqua pas de loisir pour composer ; car il ne perdait guère de temps en visites : il aimait beaucoup la retraite du cabinet, il méditait beaucoup, on le voyait très-rarement par les rues, mais quand il y paraissait la jeunesse débauchée n'osait y tenir, et s'écartait pour éviter sa rencontre (G). Il fut le chef de l'académie vingt-cinq ans (o) ; il avait succédé la seconde année de la 110^e. olympiade à Speusippus, que Platon avait choisi pour son successeur. Il est étonnant qu'un philosophe de ce mérite ait reçu des Athéniens un si mauvais traitement, qu'ils le vendirent parce qu'il ne pouvait point payer la capitation que l'on imposait sur les étrangers. Démétrius Phaléréus fit alors une belle action : il acheta Xénocrate, et le

remit aussitôt en liberté, et paya la dette aux Athéniens (p) (H). La théologie de ce philosophe était pitoyable (I), comme on le verra ci-dessous. Il vécut quatre-vingt-quatre ans, si nous en croyons Lucien (q). D'autres disent qu'il était dans sa quatre-vingt-deuxième année lorsqu'il mourut, ayant donné du front par mégarde contre un chaudron pendant la nuit (r). Quelques-uns prétendent qu'il vécut cent trois années (K). Il avait eu part à l'amitié et à l'estime d'Alexandre le Grand (s), et il avait fait à sa prière un Traité de l'Art de Régner (t). Il avait été envoyé en ambassade plus d'une fois (L). N'oublions pas que selon lui les véritables philosophes sont les seuls qui font de bon gré, et de leur propre mouvement, ce à quoi la crainte des lois porte les autres (u), et qu'on pêche autant lorsque l'on jette les yeux sur la maison de son prochain, que lorsqu'on y met le pied (x). Cette dernière pensée condamne la convoitise du bien d'autrui, et l'humeur curieuse. Il avait une assez bonne maxime sur l'éducation des enfans (M). On le loue de ce que la pesanteur de son esprit ne lui fit pas perdre courage dans le cours de ses études (N).

(p) *Idem, ibid.*

(q) Lucian. in Macrobiis, pag. m. 64^o, tom. II *Operum*.

(r) Diog. Laërt., lib. IV, num. 14 et 15.

(s) *Voyez la remarque. (D).*

(t) Plut. adv. Colot., circa fin., p. 112.

(u) Plut. de Virtute morali, pag. 446.

(x) Plut. de Curiosit., pag. 521. *Voyez aussi Elieen, Var. Histor., lib. XIV, cap. XLII.*

(A) *Il eut toujours pour Platon beaucoup de respect, et beaucoup de fidélité.] Il l'accompagna au voyage*

(k) *Voyez Elieen au livre XIII. Var. Hist., chap. XXXI, qui a pour titre ὅτι Ξενοκράτης φιλοκτιρίμων ἦν, quod Xenocrates fuerit misericors.*

(l) Elieen, *ibid.*

(m) Plut. de vitioso pudore, pag. 533.

(n) Diog. Laërt., lib. IV, num. 11, et seq.

(o) *Idem, ibid., num. 14.*

de Sicile, et fut avec lui à la cour de Syracuse (1). Denys le tyran se servit un jour de ces paroles en parlant à Platon, *quelqu'un vous coupera la tête* : personne, dit Xénocrate, ne le fera avant que d'avoir coupé la mienne (2). Et notez que l'expression du tyran signifiait la même chose que s'il eût dit *je vous couperai la tête* (3). Cela donne une plus grande idée de la générosité de Xénocrate. Nous avons vu ci-dessus (4) ce que l'on conte de son zèle pour l'honneur de Platon maltraité par Aristote. J'ajoute qu'il souffrit très-patiemment les réprimandes de Platon ; et lorsqu'on le voulut exciter à se défendre, il ne répondit autre chose si ce n'est : *Il me traite ainsi pour mon profit*. Ξενοκράτης (5) ὁ Χαλκεδόνιος ὑπὸ τοῦ Πλάτωνος, εἰς τὸ ἄχαρι (6) σκοπτόμενος, οὐδέποτε ἠγανάκτει φησὶν, ἀλλὰ καὶ πρὸς τὸν παροξύνοντά αὐτὸν, ὑπὲρ τούτου, ἵνα τι ἀποκρίνηται τῷ Πλάτωνι, ἔδει καὶ πάνυ ἐμφρόνως κατασιγάζων τὸν ἄνδρα, ἔφατο· ἀλλὰ τοῦτο ἐμοὶ συμφέρει. Xenocrates Chalcedonius, quum à Platone propter mores inurbanos reprehenderetur, nunquam indignatione irasci commotus est : sed et illi, qui ipsum ad respondendum Platoni instigaret : Hoc, inquit, mihi bonum atque commodum est : et prudentissimè homini silentium imposuit. Au lieu de cela on trouve tout le contraire dans un écrivain latin : on y trouve, 1°. qu'il fut rapporté à Platon que Xénocrate avait mal parlé de lui ; 2°. que Platon n'en voulut rien croire ; 3°. que le délateur demanda d'un air audacieux la cause de cette incrédulité ; 4°. que Platon répondit, Il n'est pas croyable qu'une personne que j'aime tant ne m'aime aussi ; 5°. que le délateur s'offrit de jurer ; 6°. que Platon n'en voulut pas venir là, et qu'il mit fin à l'affaire par ces paroles : *Xénocrate n'eût jamais parlé de la sorte s'il n'eût jugé que cela m'était utile* (7). Postremò cum ad jusju-

randum inimicitias serenitatis malignitas confugisset ; ne de perjurio ejus disputaret, affirmavit nunquam Xenocratem illa dicturum fuisse, nisi ea dici expedire sibi judicasset (8). Il me semble que ce conte de Valère Maxime est la corruption, ou bien la transposition de celui qu'on trouve dans Élien, et qui confirme le texte de cette remarque.

(B) Une très-belle courtisane qui avait parié de le faire succomber perdit la gageure.] J'en parle ailleurs (9), mais j'ajoute ici ce que Valère Maxime en a dit : *Phryne nobile Athenis scortum juxta eum Xenocratem vino gravem in pervigilio accubuit, pignore cum quibusdam juvenibus posito, an temperantiam ejus corrumpere posset : Quam nec tactu nec sermone aspernatus, quoad voluerat in sinu suo morari, irritam propositi dimisit. Factum sapientiam imbuti animi abstinens ; sed meretriculæ quoque dictum perquam facetum. Deridentibus enim se adolescentibus, quia tam formosa, tamque elegans poti senis animum illecebris pellicere non potuisset, pactumque victoriae pretium flagitantibus : de homine se cum iis, non de statuâ pignus posuisse, respondit. Potestne hæc Xenocratis continentia à quoquam magis verè, magisque propriè demonstrari, quam ab ipsâ meretriculâ expressa est ? Phryne pulchritudine sua, nullâ ex parte constantissimam ejus abstinenciam labefecit* (10). Vous voyez que cet auteur suppose des circonstances qui servent à relever le mérite de la victoire : car elle fut complète quoique toutes choses favorisassent l'ennemi. Il veut que la courtisane ait pris son temps lorsque Xénocrate avait bien bu ; et il ajoute que ce philosophe ne refusa pas les caresses de la main et de la voix, et que Phryné eut une aussi longue permission qu'elle voulut.

(C) Toutes les autres parties de la tempérance éclatèrent dans sa conduite.] On peut opposer à cela le vin dont nous venons de voir qu'il était chargé lorsque Phryné le tenta. On

(1) Diog. Laërt., lib. IV, num. 6.

(2) Idem, ibid., num. 11.

(3) Voyez les notes de Ruhnius in Diogen. Laërt., ad lib. IV, num. 11.

(4) Dans la remarque (E) de l'article d'ARISTOTE, tom. II, pag. 360.

(5) Ælian., Var. Histor., lib. XIV, cap. IX.

(6) Voyez Plutarque in Vita Marii, init. p. 407.

(7) Valer. Maximus, lib. IV, cap. I, num. 2, in Ext., pag. m. 351.

(8) Idem, Ibid.

(9) Ci-dessus, rem. (R) de l'article LAÏS. tom. IX pag. 23.

(10) Val. Max., lib. IV, cap. III, in Ext., num. 3, pag. 376.

peut aussi m'opposer le conte que nous lisons dans Athénée. Cet auteur rapporte que Xénocrate gagna la couronne d'or que le tyran de Syracuse avait promise à celui qui viderait le premier une certaine mesure de vin (11). Un homme, me dira-t-on, qui gagne le prix destiné au plus grand buveur dans la cour d'un prince ivrogne, n'est point sobre. Or Xénocrate a remporté ce prix-là, donc il n'est point sobre. Considérez cette expression de Diogène Laërce ; *Χρυσῶ σιφάρι τιμηθέντα ἐπ' ἄθλων πολυποσίας*, *Coronâ aureâ donatum in præmium largioris computationis* (12). Souvenez-vous aussi qu'Élien a inséré Xénocrate dans le chapitre où il donna le catalogue de ceux qui aimaient à boire, et qui pouvaient boire beaucoup (13). Le premier dans cette liste est le tyran de Syracuse, qui promit la couronne d'or que Xénocrate remporta ; cette couronne, dis-je, qui devait être la récompense de celui qui surpasserait les autres à boire beaucoup : *Προύκειτο ἄθλον τῷ πίνοντι πλέον σίφανος χρυσοῦς, καὶ ἐνίκησε Ξενοκράτης ὁ Χαλκεδονίος* : *Præmium ordinatum est ei, qui plus bibisset, aurea corona, quam meritis est Xenocrates Chalcedonius* (14). Après cela vous verrez que l'objection est munie de toutes les preuves nécessaires. Ce serait en vain que l'on répondrait que Xénocrate fut admiré en cette rencontre (15) ; car l'historien qui dit cela avait raconté une autre chose qui est effectivement louable ; c'est que le vainqueur ne garda point la couronne d'or : il la mit sur une statue de Mercure, en se retirant chez soi. Il avait accoutumé, les autres jours, de mettre une couronne de fleurs sur cette statue ; mais ce soir-là il y mit la couronne d'or. C'était un signe de désintéressement : c'était faire voir qu'en l'honneur des dieux il pouvait aussi aisément se défaire d'une

chose très-précieuse que d'un bouquet. Si l'on s'opiniâtre à soutenir qu'Athénée a voulu dire que Xénocrate fut admiré, et à cause de cela, et à cause aussi qu'il avait pu boire plus que les autres, on gagnera peu de chose : tout ce qu'on admire n'est pas une bonne qualité morale : on admire beaucoup de choses par la seule raison de leur singularité, et c'est sur ce pied-là que l'on pouvait admirer qu'un philosophe eût gagné le prix sur tous les buveurs de Syracuse. C'était à lui à être vaincu : il devait même s'éloigner d'un tel combat ; et s'il eût été tempérant, il n'eût point paru dans cette lice. Voyons donc si l'on peut imaginer quelque autre voie de justification.

Il faut dire que des gens fort sobres peuvent-être d'un tempérament à boire beaucoup sans en perdre la raison. Socrate, dont l'austérité de vie et dont la sobriété sont incontestables, n'aimait pas à boire : néanmoins quand on l'y forçait, personne ne lui pouvait tenir tête ; et il y avait cela d'admirable, qu'il ne s'en était jamais trouvé incommodé, et qu'il n'y avait point de différence entre Socrate à jeun, et lui-même au sortir d'un festin et d'une réjouissance (16). Si un tel homme dans quelque cas extraordinaire, comme était la fête que l'on célébrait à Syracuse lorsque Denys le tyran destina la couronne d'or au plus grand buveur, fait épreuve de ses forces, et gagne le prix, il ne faut pas en conclure que ce soit un intempérant. Il ne perdra point pour cela la qualité d'homme sobre : il faut raisonner de cette vertu comme des autres qualités habituelles. Elles fondent un titre que l'on ne perd point par quelque acte de qualité opposée. M. Daillé fit cette remarque lorsqu'on l'accusa d'avoir traité de visionnaire extravagant M. Cottiby. « Le peu » d'attention quelquefois, répon- » dit-il (17), et souvent le trop de » passion, mettra une pensée folle » ou extravagante dans l'esprit d'un » homme sage. Vous ne l'appellez pas » fou pour cela. Si vous en croyez » Horace, le bon Homère sommeille » quelquefois. Accuserez-vous Ho-

(11) Athenæus, lib. X, pag. 437 : il cite l'historien Timée.

(12) Diog. Laërt., lib. IV, num. 8.

(13) *Φιλοπόται τινες καὶ πολυπόται*, De quibusdam qui et libenter et multum bibebant. C'est le titre du chapitre XLI du II^e. livre d'Élien.

(14) Ælian. Var. Hist., lib. II, cap. XLI.

(15) *Ἐπὶ τούτῳ ἰθαυμάσθη*. Quamobrem in admiratione summa fuit. Athen., lib. X, pag. 437.

(16) Charpentier, Vie de Socrate, p. m. 100.

(17) Daillé, Réplique à Adam et à Cottiby, III^e. part, chap. III, pag. m. 157.

» race d'avoir outragé cet écrivain
 » incomparable, qu'il estime et ad-
 » mire si fort ailleurs? Direz-vous
 » qu'il l'a appelé un *poète endormi*,
 » *lâche, réveur, et engourdi*? non,
 » car ces noms-là, aussi-bien que
 » ceux de *calomniateur* et de *vision-*
 » *naire*, ne se donnent qu'à ceux
 » qui ont les habitudes de ces vices,
 » et non à ceux à qui il est simplement
 » échappé quelques actions; mais
 » rarement, ou par une faiblesse
 » humaine, ou par la force de quel-
 » que cause extraordinaire: *Une hi-*
 » *rondelle* (comme dit le (*) philoso-
 » phe sur un sujet semblable) *ne fait*
 » *pas le printemps*. » Cela suffit à jus-
 tifier ce que j'assure de Xénocrate.

Disons en passant que deux fort doctes critiques (18) se persuadent qu'il n'était pas à Syracuse lorsqu'il remporta ce prix, et que ce fut dans Athènes même qu'il le gagna. J'avoue que leur sentiment est probable; mais il me paraît moins probable que celui que j'ai suivi. On ne peut nier que Xénocrate n'ait été à la cour du tyran Denys, et qu'alors il ne fût encore bien jeune. N'y a-t-il donc pas plus d'apparence qu'il s'émancipa à boire en cette occasion, que dans la ville où il s'était mis sur le pied d'un philosophe tout-à-fait austère?

Quelle preuve plus authentique pourrait-on avoir de sa grande sobriété que ce proverbe des anciens, *le fromage de Xénocrate*. On se servait de cette façon de parler quand on voulait dire qu'une chose durait long-temps. Celui qui rapporte cette particularité (19) ajoute, 1°. qu'il se passait un si long temps depuis que ce philosophe avait mis en perce un baril jusqu'à ce qu'il l'eût vidé, que le vin perdait toute sa vertu; 2°. que Xénocrate jetait quelquefois ses provisions, parce qu'elles étaient devenues rances ou qu'elles étaient moisies. Cela ne serait point arrivé chez une personne moins frugale.

(D) *On ne put jamais le corrompre par des présents.*] La cour de Macé-

(*) *Arist. en ses Mor. à Nicom., liv. 1, c. 7, vers la fin.*

(18) *Kuhnus in Diog. Laërt., lib. IV, num. 8. Perizonius in Ælian. Var. Hist., lib. II, cap. XLI; mais notes que M. Périzonius n'embrasse pas aussi positivement que l'autre cette opinion.*

(19) *Stobæus, de Continent. et Sobr., serm. XV, fol. m. 69.*

doine corrompait par ce moyen beaucoup de personnes dans les républiques du voisinage; et quand on refusait ses présents, on donnait assez à connaître qu'on ne ferait jamais de démarche contre les vrais intérêts de sa patrie. Xénocrate s'y prit de cette façon; il refusa les présents du roi Philippe: de là vint que ce monarque n'espérant point de le gagner le traita incivilement. Il ne l'admit point aux conférences qu'il avait avec les autres ambassadeurs de la république d'Athènes. Il les avait adoucis par ses libéralités, par ses festins, et par ses caresses. Xénocrate conservant toute sa raideur, toute son intégrité, ne parut point aux audiences ni aux festins comme ses collègues. Ils se plainquirent qu'il n'avait servi de rien dans cette ambassade, et l'on était prêt à le condamner à l'amende; mais il découvrit tout le secret, et avertit les Athéniens qu'il était bien nécessaire de veiller au bien public, puisque les autres ambassadeurs avaient été corrompus par des présents. Cela lui fit recevoir un double honneur (20). Il ne voulut point recevoir l'argent qu'Antipater lui envoya (21); et lorsqu'il prit une petite partie de la somme que les députés d'Alexandre lui apportèrent, ce ne fut qu'afin de ne pas témoigner quelque mépris pour ce grand monarque: *Xenocrates quum legati ab Alexandro quinquaginta ei talenta attulissent, quæ erat pecunia temporibus illis Athenis præsertim maxima, adduxit legatos ad cœnam in academiam. Iis apposuit tantum quod satis esset, nullo apparatu. Quum postridiè rogarent eum, cui numerari juberet, Quid vos hesternâ, inquit, cœnulâ non intellexistis me pecuniâ non egere? Quos quum tristiores vidisset, xxx. minas accepit, ne aspernari regis liberalitatem videretur* (22). Remarquez bien dans ce passage latin la conséquence qu'il tire du petit et maigre souper qu'il avait fait voir aux envoyés d'Alexandre. Cela, leur dit-il, ne vous fait-il pas comprendre que je n'ai point besoin d'argent? Un autre historien dit (23) qu'ayant ac-

(20) *Ex Diogen. Laërt., lib. IV, num. 8 et 9.*

(21) *Idem, ibid., num. 8.*

(22) *Cicero, Tuscul. Quest., lib. V, folio m. 277, B.*

(23) *Diog. Laërt., lib. IV, num. 8.*

cepté quelque chose il renvoya le reste à Alexandre : il en a plus de besoin que moi , ajouta-t-il ; car il nourrit un plus grand nombre de gens. Ce sont toutes maximes d'une excellente morale ; c'était marquer les vraies sources de l'avarice , et du mépris des richesses. Notons que Valère Maxime , qui ne pouvait pas ignorer ce que Cicéron rapporte , en a retranché une circonstance qui ne l'accommodait pas. Il voulait trouver un jeu d'antithèses et de parallèles ; il voulait lier ensemble le triomphe remporté sur Phryné , et le triomphe remporté sur l'or d'Alexandre. Il avait dit que Xénocrate , au jugement même de Phryné , avait été une statue : il trouva ingénieux de dire que ce philosophe ne fut pas moins une statue par rapport aux charmes de l'or que par rapport aux charmes d'une courtisane (24) , et d'ajouter qu'un grand prince voulut acheter l'amitié d'un philosophe , mais que le philosophe ne voulut point vendre la sienne à ce grand prince (25). Tous ces traits d'esprit eussent été émonssés si l'on fût tombé d'accord que Xénocrate prit une partie du présent. On supprima donc cette circonstance. Voilà quelle est la bonne foi de cet écrivain , et celle de plusieurs autres ; ils allongent ou ils accourcissent les choses selon qu'ils le trouvent à propos pour les ajuster à leurs pensées.

Le père Abram cite un passage de Thémistius , où cette action de Xénocrate est attribuée à Xénophanes (26). Il eût fallu corriger cette méprise.

(E) *Il fut le seul que les magistrats... dispensèrent du serment.*] On ne peut pas recevoir un plus grand honneur que celui-là. Valère Maxime est ici fort judicieux : *Quantum porro honoris Athenis Xenocrati sapientia pariter ac sanctitate claro tributum est ? Qui cum testimonium dicere coactus ad aram accessisset , ut more civitatis juraret , omnia se verè retu-*

(24) *Quid rex Alexander ? an divitiis eum quaterere potuit ? ab illo quoque statuam et quidem æquè frustra tentatam putes.* Valer. Maxim., lib. IV, cap. III, num. 3, in Ext.

(25) *Ita rex philosophi amicitiam emere voluit : philosophus regi suam vendere noluit.* Idem, ibidem.

(26) *Voyez le Commentaire d'Abram in Orat. Ciceron. pro Sextio , pag. 181.*

lisce ; universi judices consurrexerunt , proclamâruntque ne jusjurandum diceret : Quodque sibimet ipsis postmodum dicendæ sententiæ loco remisuri non erant , sinceritati ejus concedendum existimârunt (27). Cicéron parle de cela dans l'une de ses lettres à Atticus (28).

(F) *Une leçon qu'il faisait sur la tempérance.... fit prendre.... la résolution de renoncer aux voluptés , et de s'attacher à la sagesse.*] Si une prédication de capucin faisait aujourd'hui un tel changement , on y reconnaîtrait une opération particulière du Saint-Esprit , et l'on y admirerait l'influence d'une grâce , qui selon les jansénistes serait efficace par elle-même au plus haut degré ; car celui que la leçon de Xénocrate obligea de changer de vie n'était pas un voluptueux ordinaire ; c'était un chef de parti en ce genre-là , c'était un homme qui faisait gloire de ses débauches : sa femme l'avait mis en justice , parce qu'il la négligeait pour s'attacher à des garçons : elle lui avait intenté le procès qu'on nomme *malæ tractationis* (29). Il n'avait point de honte de faire voir les excès de son ivresse dans la grande place d'Athènes , accompagnée d'une chantreuse et de joueurs d'instrumens. Il était presque toujours soûl quand il se montrait dans les rues (30). Son impudicité n'était pas moindre que son ivrognerie : il marchait toujours bien garni d'argent , et il en cachait même dans divers endroits de la ville , afin que , selon que le cœur lui en dirait , il eût en tout temps et en tout lieu de quoi fournir à la dépense pour assouvir ses passions (31). Enfin c'était le plus fameux débauché qui fût dans Athènes. Un jour qu'il avait bien bu , et que selon sa coutume il courait les

(27) Valer. Maxim., lib. II , cap. ult. in fin. pag. m. 234.

(28) *La XV^e. du I^{er}. livre.* Voyez-le aussi in Orat. pro Balbo. pag. m. 657 , où il rapporte la chose sans nommer Xénocrate.

(29) *Φυγὴν δὲ τὸν Πολέμωνα καὶ διὰ κακίας ὑπὸ τῆς γυναικὸς , ὡς μετράκιον σὺνόντα.* Et in judicium vocatum Polemonem ab uxore nequitie insimulatum , quod adolescentibus congregaretur. Diog. Laërt., lib. IV, num. 16.

(30) *Lucian in his accusato , pag. m. 321, 323, tom. II.*

(31) *Diog. Laërt., lib. IV, num. 16.*

ues avec l'équipage ordinaire, et avec ses camarades de débauche (32), l'entra dans l'auditoire de Xénocrate à dessein de s'en moquer et d'y faire des insolences. Tous les auditeurs s'indignèrent de sa manière d'agir. Xénocrate ne se troubla pas (33) : il continua encore avec plus de force la leçon qu'il avait commencée sur la tempérance. Quelques-uns disent qu'il ne traitait point cette matière, mais qu'il abandonna son sujet, et qu'il tourna son discours vers la doctrine de cette vertu, et qu'il en parla si noblement, et si gravement, qu'il fit maître tout d'un coup dans l'âme de ce pécheur endurci l'amour de la modestie et de la sagesse (34). Polémon, c'est ainsi que s'appelait cet ivrogne, devint dès ce moment-là un disciple de la vertu, et un parfait imitateur de la gravité de Xénocrate (35). Il lui succéda dans la chaire de philosophie. Il renoua tellement au vin qu'il ne but plus que de l'eau (36). La description latine que je m'en vais copier de sa conversion est assez belle : *Perditæ luxuriæ Athenis adolescens Polemo, neque illecebris tantummodò, sed etiam ipsâ infamidi gaudens; cum è convivio non post occasum solis, sed post ortum surrexisset, domumque repetens, Xenocratis philosophi patentem januam vidisset: vino gravis, unguentis delibutus, sortis capite redimito, pellucidâ veste amictus, refertam turba doctorum hominum scholam ejus intravit. Nec contentus tam deformi introitu, consedit etiam, ut clarissimum eloquium, et prudentissima præcepta temulentis lascivis eluderet. Ortâ deindè, ut par erat, omnium indignatione, Xenocrates vultum in eodem habitu continuit omisissique de quibus disserabat, de modestiâ ac temperantiâ loqui cœpit. Cujus gravitate sermonis resipiscere coactus Polemo, primum coronam capite detractam projecit, paulò post brachium intra pallium reduxit, procedente tempore oris convivalis hila-*

ritatem deposuit; ad ultimum totam luxuriam exuit, uniusque orationis saluberrimâ medicinâ sanatus, ex infami ganeone maximus philosophus evasit. Peregrinatus est hujus animus in nequitia, non habitavit (37). On peut ajouter à cela ces vers d'Horace :

*Faciasne, quod olim
Mutatus Polemon? ponas insignia morbi,
Fasciolas, cubital, focalia: potus ut ille
Dicitur ex collo furtim carpsisse coronas,
Postquam est impransus correptus voce magistri* (38).

Notez que Plutarque assure que Xénocrate n'eut besoin que d'un regard pour convertir Polémon (39).

(G) *Il méditait beaucoup; on le voyait très-rarement par les rues; mais quand il y paraissait, la jeunesse débauchée... s'écartait... à sa rencontre.*] Citons Diogène Laërce : Πολύκρις ἑαυτῷ τῆς ἡμέρας διμελῆτα, καὶ ὅραν μίαν φασὶν ἀπένεμε σιωπῇ. Scépè *interditi meditationi inserviebat, atque unam silentio distribuebat horam* (40). Le traducteur français (41) de cet écrivain a rendu ainsi ces paroles grecques : *il se plaisait à la vie solitaire, jusques à passer tout un jour en méditation, mais son ordinaire était de prendre une heure d'icelui de relâche.* Cette traduction me semble bonne, quoiqu'elle ne suive pas à la lettre l'original. La version latine est plus littérale et moins raisonnable; car elle distingue entre le temps qu'un philosophe médite et le temps qu'il ne parle point. Quelle sorte de distinction ! Ceux qui méditent sont-ils obligés de parler ? Ne sont-ils pas pour l'ordinaire dans un très-profond silence ? Voici un autre passage où le traducteur français s'est bien trompé (42) : Διηγί τε ἐν Ἀκαδημίᾳ ταπλεῖσα καὶ εἶποτε μέλλοι ἐς ἄστυ ἀνίναί, φασὶ τοὺς θορυβώδεις πάντας καὶ προυνίκους ὑποσέλλων αὐτοῦ τῇ παρόδῳ. *Vixit autem ut plurimum in Academiâ. Si quando verò ad urbem profecturus*

(37) Valer. Maximus, lib. VI, cap. IX, n. 1, in Ext., pag. 581, 582.

(38) Orat., sat. III, lib. II, vers. 253.

(39) Plut. de Discrim. Adul. et Amici, p. 71.

(40) Diog. Laërt., lib. IV, num. 11.

(41) François de Fougères, docteur médecin

(42) Sa faute est la même que celle d'Olivérinus in Valer. Maximum, lib. VI, cap. IX, n. 1, in Ext. où il est dit, si quando ad urbem proficiscabatur [(Xenocrates)] turba omnis impudicorum ejus transitum observabat, ejus inquietandi gratiâ.

(32) Origenes contra Celsum, lib. III, p. 152.

(33) Idem, ibidem.

(34) Valer. Maxim., lib. VI, cap. IX, n. 1, in Ext., pag. 581.

(35) Diog. Laërt., lib. IV, n. 17 et seq. Origen., contra Celsum, lib. III, pag. 152.

(36) Athen., lib. II, cap. VI, pag. 44.

esset turbas omnes tumultuosorum ac impudicorum ipsi transituro de via decedere solitas sunt qui tradant (43). C'est-à-dire, selon le sieur de Fougere, il passa la plus grande partie de son âge en l'Académie, sans guère aller dehors : mais si d'aventure il voulait sortir de là pour s'en aller à la ville, on dit que quelques canailles l'attendaient au chemin pour l'inquiéter de leur impudence et crierie. C'est pervertir la pensée de l'auteur grec, et dérober à Xénocrate une très-belle partie de sa gloire. Les débauchés redoutaient la vue d'un personnage si vénérable, et n'osaient paraître devant un homme si rigide dans ses mœurs. N'est-ce pas un grand éloge de Xénocrate ? ne surpasse-t-il pas ce que l'on a dit de Caton au sujet des jeux floraux (44) ? Joignez à ceci le passage de Plutarque touchant l'efficace d'un simple regard de ce philosophe (45), et touchant ce qui obligea les Athéniens à le députer en Macédoine (46).

N'oublions pas ce que dit le même Plutarque, que Xénocrate ne sortait de l'Académie qu'une fois l'an, et que c'était afin d'honorer la fête (47), c'est-à-dire afin d'assister aux nouvelles tragédies que l'on jouait pendant la fête de Bacchus.

(H) *Ils le vendirent Démétrius Phaléréus l'acheta et le remit . . . en liberté, et paya la dette aux Athéniens.*] Toutes ces choses se trouvent dans Diogène Laërce (48), et je m'étonne que Plutarque n'en ait fait aucune mention, puisqu'il a parlé d'une aventure qui approche de celle-là. « Or dit-on que l'orateur Lycurgus voyant un jour comme les » fermiers et receveurs des tailles » menoyent en prison le philosophe » Xenocrate, à faute de paiement » d'un certain impost que devoient » les estrangers habitans en la ville » d'Athenes, le leur osta par force » d'entre les mains, et outre cela, » les poursuivit si bien en justice, » qu'il leur fit payer l'amende pour » l'injure qu'ils avoient faite à un

» tel personnage ; et que depuis, le » philosophe rencontrant par la ville » les enfans dudit Lycurgus, leur » dit : Je rends à vostre pere une » belle recompense du plaisir qu'il » m'a fait, car je suis cause qu'il est » loué et prisé par tout de ce qu'il » a fait en mon endroit (49). » Ce que Plutarque vient de nous dire ne peut point faire de tort à l'ancienne Athènes ; car les duretés des collecteurs des impôts ne tirent pas à conséquence contre toute une nation. C'est un ordre de personnes qui a ses maximes particulières, et que l'on n'approuve point ; on les déteste plutôt ; gens inexorables, qui n'ont égard ni à l'esprit, ni à la vertu, ni au savoir. On ne se tire de leurs griffes qu'en payant comptant. Et puisque l'action de Lycurgue fut applaudie, c'est une marque qu'en général les Athéniens doivent être déchargés de blâme sur ce point-ci. Mais, dans l'affaire racontée par Diogène Laërce on ne peut les disculper. Quel dommage qu'un Xénocrate, l'honneur et l'ornement de l'Académie, soit si pauvre qu'il ne puisse satisfaire les collecteurs de la taxe imposée sur les étrangers ! c'est déjà un juste sujet de reproche ; mais de souffrir qu'il cause de son indigence il perde la liberté, qu'il devienne esclave, et qu'il soit mis à l'encan comme un Cappadocien ! c'est une infamie d'Athènes. Personne donc ne fut assez généreux, ou pour lui prêter, ou pour lui donner la petite somme que le maltotier lui demandait. On lui laissa courir tous les risques de la servitude, on permit qu'il fût vendu actuellement. Et que savait-on qui ne serait pas acheté par quelque marchand d'esclaves qui le revendrait à un meunier ? Le hasard voulut qu'un honnête homme qui aimait les sciences l'acheta, et lui redonna la liberté. Il eût encore mieux fait s'il l'eût garanti de la vente, en lui donnant de quoi satisfaire les collecteurs. Voyez ce que l'on a dit sur un cas pareil (50).

Parlons d'une autre chose que Plutarque a racontée : « Phocion . . . »

(43) Diog. Laërt., lib. IV, num. 6.
 (44) Ci-dessus, cit. (8) du 1^{er} article FLORA, tom. VI, pag. 491.
 (45) Voyez la fin de la remarque précédente.
 (46) Voyez la rem. (L), cit. (67).
 (47) Plut. de Exilio, pag. 603.
 (48) Diog. Laërt., lib. IV, num. 14.

(49) Plut. in Vita Flaminii, pag. 375, 376. (51)
 raconte la même chose dans la Vie des dix Orateurs, pag. 842 ; je me sers de la version d'Amoy. (52)
 (50) Ci-dessus à l'article TYRANNION, dans la rem. (C). pag. 205. (53)

voyant que Xénocrate payoit un certain tribut à la chose publique, que payoient par chacun an les étrangers habitans à Athenes, lui voulut faire donner droit de bourgeoisie, et le faire enregistrer au nombre des citoyens : mais Xénocrate ne le voulut pas, disant qu'il ne vouloit point avoir part à celle bourgeoisie, pour laquelle empêcher il avoit esté envoyé ambassadeur (51). » Pour bien entendre cela, il faut consulter le passage que je citerai ci-dessous (52), concernant les conditions qu'Antistote imposa aux Athéniens lorsque Phocion, Xénocrate et quelques autres le furent trouver comme ambassadeurs d'Athènes.

(I) *La théologie de ce philosophe est pitoyable.* Il ne reconnaissait point d'autres dieux que les sept planètes, et le ciel des étoiles fixes. Cela faisait huit divinités ; chaque planète étoit un dieu, et toutes les étoiles fixes ensemble n'en faisaient qu'un. Voici comment Cicéron relate cette doctrine : *Nec verò ejus (Aristotelis) condiscipulus Xenocrates in hoc genere prudentior est, cum in libris, qui sunt de Naturâ Deorum, nulla species divina describitur. Deos enim octo esse dicit : quinque eos, qui in stellis vagis nominantur : unum, qui ex omnibus sideribus, quæ infixæ cœlo sunt, ex dispersis quasi membris simplex sit putandus Deus : septimum solem adjungit : octavumque lunam, qui quo sensu beati esse possint, intelligi non potest* (53).

Cette pensée de Xénocrate est absurde, non-seulement si on l'examine sous les lumières de la révélation, mais même si l'on ne fait que la comparer aux lumières naturelles : car nous concevons distinctement sans l'assistance de la Bible, que l'idée de Dieu n'est ni celle d'une espèce, ni celle d'un genre, et par conséquent qu'elle ne peut contenir sous elle qu'un individu. C'est donc pécher contre la raison que d'admettre plusieurs d'une divinité. C'est une autre erreur contre la raison que d'admettre des divinités composées de ma-

tière : c'est les assujettir nécessairement à l'imperfection : c'est les borner, et quant au lieu, et quant au pouvoir : c'est en un mot ne leur donner que la différence du plus au moins à l'égard des créatures les plus infirmes. Quelle étoit en particulier la disparate de notre philosophe ! qu'il raisonnait peu conséquemment ! Il vouloit que la lune fût un dieu très-distinct de tous les autres ; il disait le même de chaque planète, et il ne le disait pas de chacune des étoiles fixes ; il ne leur donnait que l'avantage d'être des parties d'un dieu. L'objection qu'on lui propose dans le passage latin que j'ai rapporté est bonne, quoique peut-être il aurait pu l'éluder en supposant qu'une planète est un dieu tout comme Socrate est un animal raisonnable. Il n'est pas raisonnable en tant qu'il est composé d'os et de chair, etc. ; mais en tant qu'il possède une âme qui connaît et qui raisonne. Le soleil, par exemple, n'est pas un dieu en tant qu'il est composé de cette matière lumineuse qui envoie ses rayons et sa chaleur sur la terre ; mais en tant qu'il est le siège d'une vertu intelligente qui fait mouvoir ce vaste corps. Qui empêche que cette vertu ne jouisse du plaisir et de la félicité ? Voilà ce qu'on aurait pu répondre à l'objection : dénoûment très-mauvais ; car cette vertu intelligente, n'étant pas la même en nombre que celle des autres planètes, sera clouée et concentrée dans le soleil par une nécessité naturelle ; et dépendra par conséquent de la matière du soleil, et en suivra les conditions et les changemens, comme ces esclaves que l'on appelait *servi glebas*, ou *glebæ ascriptitios*. On ne peut point concevoir de véritable bonheur dans une telle dépendance. La doctrine de l'âme du monde ne choque pas tant la droite raison ; elle ne partage point la divinité en plusieurs individus réellement séparés les uns des autres.

Voici, ce me semble, une contradiction dans la doctrine de Xénocrate. Il prenait les planètes pour des dieux : il supposait donc que la matière des planètes étoit une partie essentielle des dieux ; car il serait absurde de dire que Socrate est un homme, et

51) Plut., in Phocion, pag. 755, version d'A. O.

52) Dans la rem. (L), cit. (67).

53) Cicero, de Naturâ Deorum, lib. I, c. XIII.

que le corps de Socrate n'est point essentiel à cet homme. Mais d'autre côté Xénocrate admettait entre les dieux et certains génies une distinction qui suppose qu'il ne croyait pas que la matière fût une partie de la substance des dieux. Était-ce savoir raisonner conséquemment ? Citons Plutarque qui observe (54) que *Pythagoras, Platon, Xénocrates et Chrysippus, suivant en cela les opinions des vieux et anciens théologiens*, ont reconnu quelques *grands démons*, qui n'étaient ni dieux ni hommes, et qui « ont été » plus forts et plus robustes que les » hommes, et qu'en puissance ils ont » grandement surmonté notre nature : mais il n'ont pas eu la divinité pure est simple, ains ont été » un supposit composé de nature » corporelle et spirituelle, capable » de volupté et de douleur, et des » autres passions et affections qui » accompagnent ces mutations-là, » travaillant les uns plus, les autres » moins, car entre les démons il y » a, comme entre les hommes, diversité et différence de vice et de » vertu..... (55). Platon attribue » aux dieux olympiques et celestes » tout ce qui est dextre et non pair, » et tout ce qui est senestre et pair » aux démons : et Xenocrates tient » que les jours malencontreux, et » les festes où on se bat, et où on se » donne des coups, et qu'on se frappe l'estomac, ou qu'on jeusne, où » il se fait ou dit quelque chose hon- » teuse et vilaine, il n'estime point » qu'elles appartiennent aux bons » dieux, ny aux bons démons; mais » qu'il y a en l'air des natures grandes et puissantes, au demeurant » malignes et mal-accointables, qui » ont plaisir qu'on face de telles » choses pour elles, et que quand » elles les ont obtenues, elles ne s'adonnent plus à pis faire. » Un commentateur de Cicéron a fait une note sur ce sentiment de Xénocrate. Il a dit que les mauvais anges se peuvent bien plaire aux discours sales des hommes, et que si quelque chose était capable de les radoucir, ce serait celle-là; mais que les jeû-

nes, les macérations, les flagellations, avec quoi les pénitens s'efforcent d'expié leurs fautes, déplaisent infiniment à ces malheureux génies : *Longè fallitur Xenocrates, cum miseris illos genios mortalium placentia, verberibus, jejuniis, aliisque id genus corporis afflictationibus delectari putat: nihil enim perinde aversantur, atque oderunt, ut voluntaria, et sancta ejusmodi supplicia, quibus debita flagitiis exsolvitur poena, ac divina Nemesis placatur. At si quo modo leniri possent hostes crudelissimi, non dubium quin malè ominosis obscœnisque vocibus, quæ impurissimorum geniorum pollutas ad aures jucundissimæ semper accidunt, sinerent se mulceri* (56). Je ne sais d'où le traducteur français de Diogène Laërce a pris ceci : « Xénocrate.... com- » paroît la nature des triangles à la » nature des intelligences : car, di- » soit-il, la nature divine est semblable à celle du triangle equilateral, » et celle des hommes au triangle de » tous costez inegal, et celle des démons au triangle qui a un costé » inegal, et les autres deux esgaux » (57). »

Je laisse ce que disait Xénocrate, que l'âme est un nombre qui se ment de lui-même (58). Il fit goûter à beaucoup de gens illustres cette définition (59); mais je ne sais si aujourd'hui l'on peut y comprendre quelque chose : je crois que les Grecs attachaient au mot ἀριθμός une idée que nous n'attachons pas au mot *nombre*, et que de là peut venir l'obscurité que nous trouvons dans cette définition de l'âme.

Observons que le docteur jacobin qui a écrit une lettre au père le Comte, sur les cérémonies chinoises, ne s'est pas bien informé de la doctrine de Xénocrate; car après avoir parlé des philosophes qui n'admettaient qu'un dieu, qu'ils reconnaissaient le principe et l'auteur de tous

(56) Lescapierius, in Cicéron. de Nat. Deor., lib. I, pag. 57, col. 1.

(57) Fougerolles, Add. à la Vie de Xénocrate, de Diogène Laërce, pag. 260. Notes qu'il ajoute : « Il a calculé le nombre des syllabes que les lettres grecques pouvaient faire par leurs voyelles et transpositions, qui monte 100, 200, 300. Je ne sais où le traducteur avait lu cela.

(58) Plut., de Procrat. Animæ, pag. 1012.

(59) Idem, ibid.

(54) Plut., de Iside et Osiride, pag. 360, version d'Amyot.

(55) Idem, ibidem, pag. 361.

les êtres, un esprit répandu partout, et qui gouvernait toutes choses.... un esprit pur, dont la jouissance et l'amour rendaient les hommes heureux, il ajoute que « Xénocrate, Héraclius de et Théophraste, disciples d'Aristote, ont eu les mêmes sentimens de la divinité (60). » Voilà les trois philosophes que Cicéron range de suite (61), quand il réfute les sentimens erronés sur la nature de Dieu. Je voudrais bien savoir d'où peut venir qu'on les met tous trois ensemble comme orthodoxes dans la lettre du docteur. Souvenez-vous que les deux premiers n'étaient point disciples d'Aristote.

(K).... Prétendent qu'il vécut cent trois années.] Meursius a soutenu ce sentiment: voici ses raisons. Xénocrate naquit l'an 1^{er}. de la 91^e. olympiade. Il commença d'enseigner l'an 2 de l'olympiade 110, et il enseigna vingt-cinq ans. Il faut donc dire qu'il mourut l'an 2 de la 116^e. olympiade, à l'âge de cent deux ans (62). C'est la conclusion de Meursius, au chapitre IX du III^e. livre des Archontes athéniens. Mais au chapitre XII du IV^e. livre il donne un calcul qui contient cent trois années, et il se fonde sur les mêmes faits. Il a raison d'en conclure que Xénocrate mourut l'an 3 de la 116^e. olympiade; il compte mieux qu'il n'avait fait; mais, entre cette année-là et la première de l'olympiade 91, il ne devait pas trouver plus de cent deux ans. Venons au fond de l'affaire. Je pense qu'il ne se faut point fier, comme il a fait, à l'anonyme qui a décrit les olympiades, et qui a mis la naissance de Xénocrate à l'an 1^{er}. de la 91^e. Deux raisons me portent à croire qu'il s'est trompé. La première est que Xénocrate était fort jeune quand il devint le disciple de Platon (63). Or, comme Platon était avancé en âge quand il commença d'enseigner, il ne serait point possible que Xénocrate fût en-

tré fort jeune dans son école s'il était né la première année de la 91^e. olympiade; car il n'aurait eu que douze ans moins que Platon. En deuxième lieu, je remarque qu'il fut député à Antipater l'an 2 de la 114^e. olympiade (64). Il aurait eu quatre-vingt-treize ans selon le compte de l'anonyme. Or il n'est pas aisé de s'imaginer que les auteurs qui ont fait mention de cette ambassade, n'eussent rien dit de la vieillesse extraordinaire de l'ambassadeur.

(L) Il avait été envoyé en ambassade plus d'une fois.] J'ai déjà dit (65) qu'il fut du nombre des ambassadeurs que la république d'Athènes envoya au roi Philippe, père d'Alexandre le Grand. « Estant aussi député en ambassade vers Antipater, » pour la délivrance des prisonniers » de guerre du combat Lamiaque, il » fut invité de lui à souper, auquel » il répondit, en usant des vers suivants :

- Qui (*) seroit, ô Cîrés, l'homme prudent ou sage,*
- Qui de boire ou manger eût voulu seulement,*
- Que ses amis ne soient tirés premièrement*
- Du lieu, auquel captifs ils consomment leur âge.*

» Voulant montrer par-là qu'il ne » mangeroit jamais, que premièrement il n'eût impétré ce qu'il » demandoit, à sçavoir, que ses citoyens et amis fussent relâchez. » Luy, voyant la dextérité de cest homme, condescendit librement à sa demande, et renvoya dès aussi tost un » chacun en liberté (66). » Antipater ne fut pas si équitable dans la conjoncture que voici. Il exigea des Athéniens qu'ils lui envoyassent la carte blanche, et remissent à son plaisir les conditions du traité de paix. Ils lui députèrent Phocion » avec d'autres ambassadeurs: entre » lesquels ils esleurent le philosophe » Xénocrates, pource que le renom, » l'estime et la reputation de la » vertu de ce personnage estoit si grande par tout le monde, qu'on disoit

(60) Lettre d'un docteur de l'ordre de Saint-Dominique sur les cérémonies chinoises, pag. 17, édit. de Cologne, 1700.

(61) Cicero, de Naturâ Deorum, lib. I, cap. XIII.

(62) Meursius, de Arch. Athen., lib. III, cap. IX, pag. 113, 114.

(63) Εξ ἑὸς Πλάτωνος ἡκουον. A primis serm. annis Platonis audire fecit. Diog. Laërt., lib. IV, num. 6.

(64) Voyez la remarque suivante.

(65) Dans la rem. (D).

() Vers d'Homère, tirés du dixième livre de l'Odyssée.*

(66) Diog. Laërt., lib. IV, num. 9, 10; je me sers de la traduction de Fougerolles, imprimée à Lyon l'an 1604.

» qu'il n'y avoit arrogance, ny
 » cruauté, ny cholere si grande en
 » cœur de homme, qui qu'il fust,
 » que le regard seul de Xenocrates
 » n'amolist, jusqu'à le contraindre
 » de luy porter quelque honneur et
 » quelque reverence. Ce nonobstant
 » il avint tout au contraire par la
 » malignité de la nature d'Antipater,
 » ennemie de toute vertu : car tout
 » premierement il ne le daigna
 » onques seulement saluer, là où il
 » embrassa tous les autres. Sur quoy
 » l'on trouve que Xenocrates dit :
 » Adonc Antipater faict bien d'avoir
 » honte de me voir tesmoin de mau-
 » vais tour et traitement inique,
 » qu'il veut faire aux Atheniens. Puis
 » quand il commença à parler, il
 » n'eut jamais la patience de l'ouyr :
 » ains l'interrompant à tous propos,
 » et le rabrouant, il luy commanda
 » à la fin de se faire du tout; mais
 » après que Phocion eut parlé, si
 » leur fit response, que les Atheniens
 » auroient paix, alliance, et amitié
 » avec luy, pourveu qu'ils luy livras-
 » sent Demosthenes et Hyperides
 » entre ses mains, qu'ils gouvernas-
 » sent leur chose publique selon la
 » forme de gouvernement instituée
 » par leurs ancestres, là où il n'y
 » eut que ceux qui auroient dequoy,
 » qui fussent admis aux estats et
 » offices de la chose publique, etc....
 » Tous les autres ambassadeurs s'en
 » contenterent, et accepterent ces
 » conditions de paix, comme douces
 » et humaines, excepté Xenocrates,
 » lequel dit, que pour esclaves, il
 » les traïtoit assez doucement : mais
 » pour un peuple franc et libre trop
 » durement (67). »

Quelques-uns s'imagineront peut-être qu'Antipater rabroua ce philosophe afin d'avoir sa revanche de l'incivilité avec laquelle il en avait été reçu. On conte (68) qu'étant allé à Athènes, il rendit une visite à Xénocrate qui ne daigna interrompre sa leçon, et qui ne lui répondit rien qu'après l'avoir achevée. Mais comme il était connu de tout le monde que ce philosophe affectait de n'être pas courtisan, et que l'estime qu'on avait pour lui était fondée sur sa

gravité philosophique, il n'y a nulle apparence qu'Antipater ait trouvé mauvais qu'on l'eût reçu de cette façon.

(M) *Il avait une assez bonne maxime sur l'éducation des enfans.*] « Il vouloit qu'on leur mist des aureillettes de fer pour leur couvrir et deffendre les oreilles, plustost qu'aux combatans à l'escrime des poings, pource que ceux-cy ne sont en danger que d'avoir les oreilles rompues et deschirées de coups seulement, et ceux-là les mœurs gastées et corrompues : non qu'ils les voulust du tout priver de l'ouïe ou les rendre totalement sourds, mais bien admonester de ne recevoir les mauvais propos, et s'en donner bien de garde, jusques à ce que d'autres bons y estans nourris de longue main par la philosophie, eussent saisi la place des mœurs la plus mobile, et la plus aisée à mener, y estans logez par la raison comme gardes, pour la préserver et deffendre (69). » Plutarque approuve beaucoup ce conseil (70).

(N) *On le loue de ce que la pesanteur de son esprit ne lui fit pas perdre courage dans le cours de ses études.*] Plutarque s'est servi de cet exemple pour encourager les esprits lourds : « Supportons doucement les risées des autres qui seront ou penseront estre plus vifs et plus aigus d'entendement que nous : comme Cleanthes et Xenocrates, estans un peu plus grossiers d'esprit que leurs compagnons d'ecolle, ne fuyoyent pas à apprendre pour cela, ni ne se descourageoyent pas, ains se rioient et se moquoient les premiers d'eux-mêmes, disans qu'ils ressembloient aux vases qui ont le goulet estroit, et aux tables de cuivre, pour ce qu'ils comprenoyent difficilement ce que on leur enseignoit, mais aussi qu'ils le retenoyent sûrement et fermement (71). » L'une

(69) Plut., de Auditione, init. pag. 38, version d'Amyot.

(70) Conférez ce que dessus, remarque (G) de l'article LYCURIUS, tom. IX, pag. 116.

(71) Plut., de Auditione, pag. 47, version d'Amyot.

(67) Plut., in Vita Phocion., pag. 753, version d'Amyot.

(68) Diog. Laërt., lib. IV, num. 11.

de ces comparaisons a paru dans les comédies de Molière (72).

(72) Voyez ci-dessus, remarque (E) de l'article ERASME, tome VI, pag. 223.

XÉNOPHANES, philosophe grec, natif de Colophon, fut disciple d'Archélaüs, à ce que disent quelques-uns (a). Selon cela il aurait été contemporain de Socrate (b). D'autres veulent qu'il ait appris de lui-même tout ce qu'il savait (c), et qu'il ait vécu en même temps qu'Anaximander (d). Selon cela il aurait fleuri avant Socrate, et environ la 60^e. olympiade, comme Diogène Laërce l'assure (e). Il vécut long-temps; car on rapporte des vers où il déclare, 1^o. qu'il y avait soixante-sept ans que ses études étaient applaudies dans la Grèce; 2^o. qu'il commença à être applaudi à l'âge de vingt-cinq ans (f) (A). Il composa plusieurs poèmes sur des matières de philosophie : il en composa aussi jusqu'à deux mille sur la fondation de Colophon (g), et sur celle de la colonie d'Élée (h). Il avait sur la nature de Dieu une opinion qui n'est guère différente du spinozisme (B). Il fit des vers contre Homère et contre Hésiode (i), sur les sottises qu'ils

ont chantées des dieux. Il tenait une maxime qui ruinait de fond en comble la religion païenne, savoir qu'il n'est pas moins impie de soutenir que les dieux naissent, que de soutenir qu'ils meurent, puisqu'en l'un et l'autre de ces deux cas il serait également vrai qu'ils n'existent point toujours (k). Cette maxime est très-véritable, et n'est point contraire au dogme de l'incarnation. Il croyait que la lune est un pays habité (C), et qu'on ne peut pas prédire les choses futures (l); et si la conjecture d'un docte critique est bien fondée, il prétendait que le bien surpasse le mal dans la nature des choses (D). Il ne serait pas le seul qui aurait cette pensée, mais apparemment il avait une toute autre opinion; et s'il ne s'agissait que du mal considéré moralement (E), je ne pense pas qu'il trouvât aucun adversaire. Tout le monde avoue que les gens de bien, les honnêtes gens, sont rares, et qu'il n'y a rien de plus ordinaire que ce qui s'éloigne des règles de la vertu. Mais sans doute Xénophanes prétendait parler du mal physique : son sens était que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes qu'elle nous fait avaler (F). Bien des gens se persuadent que cela est véritable, et ne manquent pas de raisons qui sont plausibles,

(a) Diogen. Laërtius, lib. IX, num. 18.

(b) Il fut disciple d'Archélaüs.

(c) Diog. Laërt., lib. IX, num. 18.

(d) Idem., ibid.

(e) Idem., ibidem, num. 20. Voyez la rem. (A).

(f) Idem., ibid., num. 19.

(g) Idem., ibid., num. 20. NOTEZ que Moréri réduit à ce nombre tous les vers de Xénophanes. Athénée a cité souvent plusieurs vers de ce philosophe.

(h) Ville d'Italie.

(i) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 18.

Voyez Sext. Empiricus, adv. Math., pag. 57, 341.

(k) Οἷον Ξενοφάνης ἔλεγεν, « ὅτι ὁμοίως ἀσεβοῦσιν οἱ γενέσθαι φάσκοντες τοὺς θεοὺς τοῖς ἀποθανεῖν λέγουσιν· ἀμφοτέρως γὰρ συμβαίνει μὴ εἶναι ποτε τοὺς θεοὺς. » Ut Xenophanes dicebat similiter esse impios qui nasci affirmant Deos, et qui mori dicunt. Utroque enim modo contingit, ut non sint aliquando dii. Aristot. Rhetor., lib. II, cap. XXIII, pag. 446, B.

(l) Cicéro, de Divinat., lib. I, init.

comme on le verra ci-dessous. Ceux même qui reconnaissent que la nature a fourni au genre humain une infinité de commodités, et qu'elle lui a destiné l'usage de toutes les autres choses, le considèrent d'un autre côté comme un être malheureux (G). Ce n'est pas une petite partie de la rigueur de son sort que cette espèce de nécessité, où tant de gens sont réduits, de chercher dans les plaisirs défendus quelque remède à leurs inquiétudes (H). Quoi qu'il en soit, on peut alléguer ici l'autorité d'Aristote; car ce grand génie qui avait philosophé avec tant d'application, et avec tant de pénétration, a reconnu qu'il y avait dans la nature plus de mal que de bien, et que ce fut par cette raison que l'hypothèse de l'unité de principe ne plut pas à Empédocle, qui commença de supposer deux principes, l'un du bien, l'autre du mal (I). L'Écriture Sainte a représenté si fortement les misères de cette vie (m), qu'elle peut fournir sur cette question un argument démonstratif. Je m'étonne que le rabbin Maimonides, qui avait et beaucoup de science et beaucoup de jugement, et qui était un assez bon philosophe, ait pu croire qu'il avait bien réfuté la doctrine dont je parle (K). Il y a quelque apparence que Xénophanes a cru l'incompréhensibilité de toutes choses (L). Il donna un bon avis aux Égyptiens, quand il les vit faire des lamentations pendant leurs fêtes : *Si les objets de votre culte, dit-il*

(n), *sont des dieux, ne les pleurez pas ; s'ils sont des hommes, ne leur offrez point des sacrifices.*

D'autres prétendent (o) qu'il se servit de cette pensée lorsque les Éléates voulurent savoir de lui s'ils devaient faire des sacrifices à Leucothée, et verser des larmes pour elle, ou non. Il ne faut pas oublier qu'on le bannit de sa patrie, et qu'il se retira en Sicile (p), et qu'il demeura à Zancle (q) et à Catane, et qu'il fonda la secte éléatique (r), et que Parménides fut son élève, et qu'il se plaignit d'être pauvre (M). La réponse qu'il fit à un homme avec qui il avait refusé de jouer aux dés est fort digne d'un philosophe. Cet homme l'appela poltron : Oui, répondit-il, je le suis extrêmement par rapport aux actions honteuses (s).

(n) Plutarchus, de Superstit., la fin, pag. 171.

(o) Aristot. Rhetoric., lib. II, cap. XXIII, pag. m. 447, C.

(p) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 18.

(q) C'est la même ville que Messène, aujourd'hui Messine.

(r) Cicero, Acad. Quæst., lib. IV, Clém. Alex. Strom., lib. I, pag. 301.

(s) Ὁμολογεῖ καὶ πάνυ δειλὸς εἶναι πρὸς τὰ αἰσχροὶ καὶ ἀτολμοί. Fessus est ad res inhonestas se timidissimum etiam esse. Plutarchus, de vitioso Pudore, pag. 530.

(A) *Il vécut long-temps, car on rapporte des vers, etc...* Il paraît par ces vers-là qu'il avait quatre-vingt-douze ans lorsqu'il les fit ; et, comme il n'y a point de raison qui nous oblige à penser qu'il mourut un peu après, nous connaissons plus certainement l'erreur de Lucien qui ne lui donne que quatre-vingt-onze ans de vie (1). Censorin lui en a donné

(m) Voyez nommément le livre de Job, et celui des Psaumes en divers endroits.

(1) Lucianus, in Macrobiis, pag. m. 640, in II operum.

plus de cent (2). Scaliger penche à croire qu'il faut pour le moins le faire vivre cent quatre années (3). Cette longue vie fournit de quoi accorder ensemble ceux qui le font fleurir en l'olympiade 56 (4) ou 60 (5), et ceux qui le mettent sous la 40^e. olympiade (6); car on peut supposer que ceux-ci indiquent non pas le temps où il florissait, mais le temps où il naquit. Notez que même dans cette supposition on ne pourrait pas les accorder avec ceux qui disent qu'il a vécu jusques au temps que les Perses furent chassés de la Grèce. Nous avons encore des vers où l'on prétend qu'il a fait mention de leur fuite. Athénée les rapporte (7). Si vous entendez par-là le temps où ils perdirent la bataille de Marathon, c'est l'olympiade 72: si vous entendez la bataille de Salamine, ou celle de Platée, c'est l'olympiade 75. Supposez ensuite, non pas comme Casaubon, qu'il fit ces vers quinze ou vingt ans après la défaite des Perses (8), mais l'année même de ce grand événement, vous trouverez qu'il n'a pu venir au monde pendant la 40^e. olympiade, puisqu'en ce cas-là il faudrait dire qu'il a vécu pour le moins cent vingt-six ans. Que pensera-t-on donc d'un passage de Clément d'Alexandrie, qui nous apprend qu'il naquit en l'olympiade 40 et qu'il vécut jusqu'au temps de Darius? Τῆς Ἑλεατικῆς ἀγωγῆς, Ξενοφάνης ὁ Κολοφώνιος κατάρχει· ὃν φησι Τίμαιος κατὰ Ἱέρωνα τὸν Σικελίας δυνάστην, καὶ Ἐπίχαρμον τὸν ποιητὴν, γεγονέναι, Ἀπολλόδωρος δὲ, κατὰ τὴν τεσσαρακοστὴν Ὀλυμπιάδα γινόμενον, παρατετακέναι ἄχρι τῶν Δαρείου τε καὶ Κύρου χρόνον: *Eleaticæ disciplinæ princeps fuit Xenophanes Colophonius, quem dicit Timæus fuisse tempore Hieronis, qui in Sicilia obtinuit dominatum, et Epicharmi poetæ. Apollodorus autem eum, cum natus esset quadragesimâ olympiade, pervenisse usque ad tempora Darii et Cyri* (9).

Croira-t-on qu'il s'est glissé quelque faute dans le texte grec, et qu'au lieu de Δαρείου il faut lire Κροίσου? Je réponds que cela n'est pas nécessaire. Cent ans de vie que l'on donne à Xénophanes suffisent à remplir l'espace qui se trouve entre la 40^e. olympiade et la 65^e., qui fut le commencement du règne de Darius. Je ne nie pas qu'il ne soit un peu étrange de voir qu'un auteur aussi bon qu'Apollodore dise que Xénophanes a vécu jusqu'au temps de Darius et de Cyrus. Il serait bien plus dans l'ordre de dire *jusqu'au temps de Cyrus et de Darius*, comme M. Ménage l'a observé (10). Il est certain d'ailleurs qu'en marquant les temps, les anciens joignaient ensemble Crésus et Cyrus, ce qui sert d'appui à la correction que j'ai marquée: mais au fond il n'y a ni absurdité ni fausseté dans l'hypothèse d'Apollodore, que Xénophanes ait vécu depuis la 40^e. olympiade jusqu'au temps de Darius. Cependant j'aimerais mieux mettre sa naissance beaucoup plus bas, puisque selon Timée (11) il a fleuri au temps d'Hieron, qui ne commença de régner qu'en la 76^e. olympiade. Je dirai en passant que je trouve mal fondée l'opinion de ceux qui disent qu'il fut disciple d'Archélaüs. C'est l'opinion de Lucien (12).

(B) *Il avait sur la nature de Dieu une opinion qui n'est guère différente du spinozisme.*] Si nous avions tous ses ouvrages, nous pourrions beaucoup mieux réduire son système à quelque chose de précis; et si l'on ne connaissait ses sentimens que par les petits morceaux bien obscurs que Cicéron en rapporte, l'on n'en pourrait pas dissiper la confusion: *Xenophanes qui mente adjunctâ omne præterea quod esset infinitum Deum voluit esse, de ipsâ mente item reprehenditur ut cæteri: de infinitate autem vehementius, in quâ nihil neque sentiens neque conjunctum esse potest* (13). Ces paroles de Cicéron témoignent que Xénophanes a enseigné que l'entendement est Dieu, et que tout ce qui est infini est Dieu. Quant

(2) Voyez Scaliger, in Euseb., pag. m. 96.

(3) Scalig., *ibid.*

(4) Euseb., in Chron., pag. m. 127.

(5) *Idem*, *ibidem*, pag. 128. Diog. Laërt., lib. IX, num. 20.

(6) Sextus Empiricus, advers. Mathem., p. 51.

(7) Athen., lib. II, cap. XIII, p. 54.

(8) Casaub., in Athen., pag. 110.

(9) Clem. Alexand. Strom., lib. I, p. 301, C.

(10) Menag., in Diog. Laërt., lib. IX, n. 20.

(11) Voyez ci-dessus, citation (9).

(12) Lucian., in Macrobiis, p. 640, tom. II. *opereum*.

(13) Cicero, de Naturâ Deorum, lib I, c. XI.

à la première partie de ce dogme, Cicéron ne répète pas ce qu'il avait déjà dit, pour réfuter ceux qui tenaient la divinité de l'entendement, il suppose que cette réfutation tombe aussi sur ce premier point de la doctrine de Xénophanes. A l'égard de la seconde partie, il expose ce qu'il croit capable de la réfuter; car il observe que l'infini n'ayant rien qui sente ni qui soit lié ne peut pas être Dieu. Je n'examine point le faible de cette raison, cela n'est pas nécessaire: chacun conçoit clairement que puisqu'il y a dans une étendue finie, comme l'homme, quelque chose de lié et de pensant, il peut y avoir aussi de telles choses dans une étendue infinie. Je croirais sans peine que Cicéron n'a pas bien compris le sentiment qu'il rapporte: il le divise en deux parties, et peut-être ne fallait-il pas le diviser. Il est plus probable que Xénophanes a voulu dire que Dieu n'était autre chose que l'infinité de la nature accompagnée d'entendement (14). Ce serait une doctrine bien étrange que de dire, d'un côté, que tout ce qui est infini est Dieu, et de l'autre, que l'entendement de l'homme est Dieu: ce serait multiplier Dieu d'une façon discordante, ce serait errer inconséquemment. Je sais bien que les anciens philosophes ne nous paraissent nullement exacts dans les morceaux qui nous sont restés de leurs opinions sur les principes de toutes choses; mais ce qui me fait croire en particulier que Xénophanes ne faisait point le partage qu'on lui attribue, est de voir que, selon le témoignage même de Cicéron, il a enseigné qu'il n'y avait qu'un seul être, et que cet être était immuable, éternel, et le vrai Dieu: (15) *Xenophanes paulò etiam antiquior unum esse omnia, neque id esse mutabile et id esse verum Deum, neque natum usquam quicquam et sempiternum conglobata figura* (16). Voilà qui est

plus distinct que ce qu'Aristote rapporte de l'opinion de Xénophanes. *Ξενοφάνης δὲ πρῶτος τούτων ἰνίσας (ὁ γὰρ Παρμενίδης τούτου λέγεται μαθητὴς) οὐδὲν δισαφάνισιν, οὐδὲ τῆς φύσεως τούτων οὐδετέρας ἵσκει θίγειν· ἀλλ' εἰς τὸν ὅλον οὐρανὸν ἀποβλέψας, τὸ ἐν εἶναι φησὶ τὸν θεόν. Xenophanes autem, quamquam prior ipsis, unum posuerat, (nam Parmenides ejus auditor fuisse dicitur) nihil tamen clarum dixit, et neutrius horum naturam attigisse videtur: sed ad totum cœlum respiciens, ipsum unum ait esse Deum* (17). Ces paroles d'Aristote nous apprennent que Xénophanes s'était arrêté à des notions peu distinctes, et qu'il n'avait pas examiné en particulier si l'unité convenait à Dieu quant à la raison, ou bien quant à la matière, et qu'il avait dit en général *ce qui est un est Dieu*. D'autres disent qu'il soutenait que la nature n'a point eu de commencement, et qu'elle n'aura point de fin, et qu'elle est toujours semblable à soi-même (18); mais qu'il parlait des dieux au nombre pluriel. Il est vrai qu'il rejetait le dogme ordinaire que les dieux eussent besoin les uns des autres, et qu'ils commandassent les uns aux autres (19). La dépendance lui paraissait incompatible avec la nature divine. Il ajoutait que les dieux voyaient et oyaient en général, mais non pas en particulier, ceci ou cela. C'est ainsi que j'entendrais ces termes d'Eusèbe, *ἀκούειν δὲ καὶ ὁρᾶν καθόλου καὶ μὴ κατὰ μέρος, in universum audires ac cernere, non verò per partes* (20). Ceci sent le spinozisme; car Spinoza soutenait que Dieu, en tant que substance, n'est doué que de la pensée en général, et que les connaissances particulières de chaque objet ne se réunissent pas dans un seul entendement, pour représenter toutes choses à la substance de Dieu.

(17) Aristoteles, *Metaphysic. lib. I, cap. F, pag. m. 648*, E. NOTER qu'un autre traité d'Aristote, que je cite dans la remarque (K), nous apprend mieux tout le système de Xénophanes.

(18) Οὐτε γένεσιν, οὐτε φθορὰν ἀπολείπει· ἀλλ' εἶναι λέγει τὸ πᾶν αἰεὶ ὁμοίον. *Nullum penitus vel ortum vel interitum relinquit, sui semper simile hoc universum existens*. Euseb., de *Præparat. Evangel. lib. I, cap. VIII, pag. 23 ex Plutarchi Stromatis*.

(19) Euseb., *ibid.*

(20) *Ibid.*

(14) Ces paroles de Minucius Felix, *pag. m. 151*, *Xenophanem notum est omne infinitum cum mente, Deum tradere, favorisent ma pensée. Il y a eu des philosophes qui étaient à Dieu l'entendement. Voyez l'article SPINOZA, remarque (A), tome XIII, page 421.*

(15) Cicero, *Academic. Quæstion., lib. II, cap. XXXVII.*

(16) Consultez Sextus Empiricus, Pyrrhon. *Hypotyp., lib. I, cap. XXXIII.*

qu'on pourrait prétendre que Xénophanes voulait dire que par un simple d'entendement Dieu voit toutes choses, et non pas chacune une idée particulière. Ce serait s'expliquer s'il revenait dans l'idée : il ne serait pas peu embarrassé à satisfaire aux difficultés qu'on pourrait proposer touchant ses dictions ou touchant ses influences. Il admettait une infinité de mondes invariables, et quatre classes de toutes choses (21). À quoi cette multiplicité de mondes, si l'enseignant que toutes choses étaient qu'un être, et que cet être seul et unique était Dieu? N'est-ce pas parler du monde comme d'un monde, qui appelle l'Amérique un nouveau monde, et qui donne le nom de monde au genre humain, et aux valets d'un grand seigneur, n'est-ce pas (22)? Il disait que Dieu était de forme ronde, et cependant il le faisait fini (23). Il disait que Dieu ne ressemblait en rien à l'homme, que Dieu voit tout et entend tout, mais que Dieu ne respire (24). Belle exception! Il est nécessaire de marquer cela? Il n'y a rien de commun avec l'homme. N'est-il pas évident qu'il est sans oreilles, et qu'il ne respire point? Pourquoi n'excepter pas aussitôt les yeux, les oreilles, le visage, etc. l'acte de respirer? Xénophanes est plus juste dans les vers que nous rapporte Alexandrin (25); il y disait seulement que Dieu n'est semblable à l'homme ni quant au corps, ni quant à l'âme; et que les bêtes savaient peindre, elles représenteraient la divinité selon la forme de leur espèce. Il revenait à son unité. Σύμπαντά τε νοῦν, καὶ φρόνησιν, καὶ αἰδίων, si-
 c (Deum) esse OMNIA, mentem, eternitatem, æternitatem (26). Toute l'éléeatique croyait avec lui l'unité de toutes choses (27), et leur

immobilité (28) : et peut-être ne me tromperai-je point, si j'ose dire que de là est né le dogme que les sceptiques ont tant prôné, que nos sens nous trompent, et qu'il ne faut pas se fier à leur témoignage. Car comme l'on objectait à ces philosophes qu'il se fait continuellement de nouvelles générations dans l'univers, ce qui suppose ou qu'il y a deux principes, l'un actif, l'autre passif; ou qu'à tout le moins la substance unique de la nature n'est pas immuable, ils ne trouvèrent point de meilleur expédient contre cette difficulté, que de nier qu'il se fit des générations. Il fallut donc qu'ils soutinssent que la nature demeurerait toujours la même, et que les changemens que nous croyons qu'elle souffre ne sont que des illusions de nos sens et que de pures apparences. Consultons Eusèbe, qui nous apprend que Parménides enseignait que l'univers étant éternel et immobile, et un seul être, demeurerait toujours le même quant à la réalité des choses, et que les générations n'étaient fondées que sur un faux préjugé des sens (29) : Αἰδίων μὲν γὰρ τὸ πᾶν, καὶ ἀκίνητον ἀποφαίνεται, καὶ κατὰ τὴν τῶν πραγμάτων ἀλήθειαν εἶναι γὰρ αὐτὸ μόνον, μονογενὲς τε καὶ ἀτρεμὲς, ἢ δ' ἀγέννητον γένεσιν δὲ τῶν καθ' ὑπόληψιν ψευδῆ δοκούντων εἶναι καὶ τὰς αἰσθήσεις ἐκβάλλει ἐκ τῆς ἀληθείας. Etenim sempiternum esse orbem hunc universum, omnique motu carere; ipsiusque naturæ veritatem omnino constare defendit (30); singularem enim illum et unigenum, stabilem ac quietum, nec certo aliquo tempore generatum esse : generationem porro ad ea rejicit, quæ falsa quædam opinione putentur esse, adeoque sensus omnes communionem veritatis excludit. Consultons aussi le même Eusèbe, si nous voulons voir une solide réfutation de ce subterfuge. Aristote montra clairement à ces défenseurs de

Diog. Laërtius, lib. IX, num. 19.

Voyez le Dictionnaire de Furetière, au mot Dieu.

Diog. Laërt., lib. IX, num. 19.

Idem, ibid.

Idem. Alexand. Strom., lib. V, p. 601, et Eusèbe, de Præparat. Evang., lib. XIII, p. 678, 679.

Diog. Laërtius, lib. IX, num. 19. Voyez aussi Eusèbe, ibid., lib. XIV, cap. XIV, p. 725, B. et Eusèbe, ibid.

(28) Idem, lib. XIV, cap. XVII.

(29) Eusèbe, de Præparat. Evang., lib. I, cap. VIII, p. 23, C, ex Plutarcho.

(30) Cet endroit me semble mal traduit; j'aimerais mieux dire motu carere secundum rerum veritatem, ou secundum id quod revera est : et peut-être faudrait-il ôter le καὶ qui est après ἀποφαίνεται, puisqu'il est sûr qu'on veut dire que le mouvement n'existe point quant à la réalité, mais seulement selon l'apparence, ou selon l'erreur des sens.

l'immuabilité, ou de l'ingénérabilité, qu'ils trouvaient leur confusion dans l'asile qu'ils choisissaient; car puisqu'ils n'osaient nier que les apparences ne changeassent, c'est-à-dire que nous ne sentissions tantôt que la terre est froide, tantôt qu'elle est chaude, il s'ensuit que la nature n'est pas immobile; elle doit changer nécessairement dans le sujet qui produit ou qui reçoit nos sensations. Le sentiment est une passion, et ainsi le changement de sentiment suppose une cause efficiente et un principe passif: et voilà votre unité de toutes choses renversée. Outre que ce changement est incompatible avec votre prétendue immobilité ou incorruptibilité. *Ὡς πρῶτον ἐν ᾧ τὸ λεγόμενον ἕτερον ἔπειτα δὲ ἐν τῷ ὅν οὐκ ἴσται, καὶ μὴν οὐδὲ ἀκίνητον· ἡ γὰρ αἰσθησις ἴσι κίνησις. Habemus ergo primum id esse, quod diversum vocatur, . . . deinde quicquid est, non esse quid unum. Adde ne immobile quidem illud esse, cum ipsa sentiendi ratio motus quidam sit (31).* Je retoucherai cette matière dans la remarque (K).

Disons en passant qu'il y a beaucoup d'apparence que l'auteur de l'Art de Penser censure Aristote mal à propos en faveur de Parménides. « Il eût été à souhaiter, dit-il (32), » qu'Aristote, qui a eu soin de nous » avertir de ce défaut (33), eût eu » autant de soin de l'éviter. Car on » ne peut dissimuler qu'il n'ait com- » battu plusieurs des anciens philo- » sophes en rapportant leurs opi- » nions peu sincèrement. Il réfute » Parménides et Mélissus pour n'a- » voir admis qu'un seul principe de » toutes choses, comme s'ils avaient » entendu par-là le principe dont » elles sont composées, au lieu qu'ils » entendaient le seul et unique prin- » cipe dont toutes les choses ont » tiré leur origine, qui est Dieu. » L'auteur de l'Art de Penser fait plus d'honneur à Parménides et à Mélissus qu'ils n'en méritent. Il les représente comme des gens orthodoxes sur

l'origine des créatures, et néanmoins ils étaient aussi impies que Spinoza, ou peu s'en fallait: ils ne reconnaissent point de différence entre le principe dont les choses sont composées, et le principe qui les a produites. Ils n'admettaient qu'un seul être, et ils prétendaient que tout était éternel. Voilà ce qu'on leur impute dans Eusèbe, comme on l'a vu ci-dessus. Aristote ne leur impute point tout cela à tous égards: il reconnaît que Parménides, enseignant d'un côté que réellement il n'y a qu'un être, mais que selon l'apparence il y en a plusieurs, s'est accommodé à l'apparence, et a supposé deux autres principes, le chaud et le froid, le feu et la terre: *Ἀναγκαζόμενος δ' ἀκολουθεῖν τῶν φαινομένοις, καὶ τὸ ἐν μὲν κατὰ λόγον, πλείω δὲ κατὰ τὴν αἰσθησιν ὑπολαμβάνει εἶναι, δύο τὰς αἰτίας, καὶ δύο τὰς ἀρχάς τιθεσι πάλιν, θερμὸν καὶ ψυχρὸν, ὡς πῦρ καὶ γῆν λέγων. Τούτων δὲ τὸ μὲν, etc. Coactus verb illa, quæ apparent, sequi, et unum ratione, pluræ verò secundum sensum putans esse, duas causas rursùm, ac duo principia ponit, calidum, et frigidum, velut ignem et terram dicens. Horum autem alterum, etc. (34).* Il est difficile de comprendre par quel tour d'esprit un si grand nombre d'anciens philosophes ont pu croire qu'il n'y avait qu'une substance dans l'univers (35); mais on comprend facilement que, cela posé, ils ont dû dire que l'univers demeurerait toujours au même état: car un être qui existe nécessairement, et qui est lui seul toutes choses, doit avoir nécessairement une parfaite immobilité. Aucune cause externe ne le peut changer, et il ne peut point se changer lui-même. Il possède indépendamment de sa volonté, et son existence, et toutes les attributs de sa nature. Tout ce qu'il a une fois il le doit avoir toujours; car ce qui n'a point de commencement est indestructible. Cela même prouve qu'il ne peut rien acquies de nouveau; puisque la production d'une qualité nouvelle serait la der-

(31) Euseb. de Prepar. Evangel., lib. XIV, cap. XVII, pag. 756, D, ex libro VIII, Aristotelis de Philosophiâ,

(32) Art de Penser, III^e partie, chap. XVIII, pag. m. 316.

(33) C'est-à-dire du sophisme igno ratio elenchi, prouver autre chose que ce qui est en question.

(34) Aristoteles, Metaphysicæ, lib. I, cap. I, pag. 648, F. Voyez aussi chap. III.

(35) Je crois qu'ils sont tombés dans cette pensée par cette supposition, que rien ne pouvant être produit de rien, tout ce qui existe a une existence nécessaire; qu'il est donc éternel et infini, et que l'infini doit être unique.

struction de quelque autre qualité (36). Jusque-là le système de Xénophanes et de Parménides se soutenait bien. Mais comme l'expérience les convainquait qu'il arrive des changemens qui doivent être internes et effectifs à l'égard de notre pensée, quand même l'on supposerait qu'ils ne sont que des illusions des sens, ces philosophes devaient reconnaître qu'ils avaient bâti sur une fausse supposition, et adopter deux principes, l'un actif, l'autre passif. Moyennant cela on peut croire que le principe actif demeure toujours dans le même état, au milieu des variations continues de la nature (37). Son action uniforme et invariable reçue sur des sujets différens devra produire toutes les vicissitudes du monde. Ne voyons-nous pas que le mouvement de l'air, ne changeant pas en lui-même, produit différens effets selon qu'il rencontre ou un moulin, ou un vaisseau, ou des pailles dispersées, ou des feuilles entassées, etc. ?

(C) *Il croyait, que la lune est un pays habité.*] Cicéron nous apprend cela, et il n'est pas le seul qui le dise. *Habitari ait Xenophanes in luna, eamque esse terram multarum urbium et montium* (38). Lactance s'est fort moqué de ce sentiment, et il le rapporte comme si Xénophanes avait cru, non pas que la lune était habitée dans sa circonférence, mais qu'elle contenait dans son sein une terre où il y avait des hommes. Il le blâme raisonnablement d'avoir prétendu que cette planète est dix-huit fois plus grande que la terre : *Xenophanes dicentibus mathematicis orbem lune duodeviginti partibus majorem esse quam terram, stultissime credidit, et quod huic levitati fuit consentaneum, dixit, intra concavum lune sinum esse aliam terram : et ibi aliud genus hominum simili modo vivere, quo nos in hac terra vivimus. Habent igitur illi lunatici homines alteram lunam, quæ illis nocturnum lumen exhibeat ; sicut hæc exhibet nobis. Et fortassè noster hic orbis alterius infe-*

rioris terræ luna sit (39). Je ne voudrais pas répondre qu'il ait bien compris le sentiment de ce philosophe, mais de fort grands personnages de ces derniers siècles se moqueraient de ce qu'il s'en est moqué. Cette opinion de Xénophanes lui fait honneur : c'est celle de plusieurs célèbres mathématiciens *. Voyez ce qu'en a écrit le docteur Wilkins, qui a été évêque de Chester (40). Son *Traité du Monde dans la Lune*, traduit en français par le sieur de la Montagne, fut imprimé à Rouen l'an 1656, in-8°. Voyez aussi le *Cosmotheoros* de M. Huyghens. M. Basnage de Bauval en donna l'extrait dans son journal du mois de mai 1698. Quant au reste, les opinions de Xénophanes sur le mouvement du soleil et de la lune, et sur la cause des éclipses, étaient pitoyables : il disait que l'éclipse de soleil « se fait par » extinction, et puis qu'il retourne » derechef à sa première clarté le » lendemain à son lever : et si escrit » d'avantage, qu'il y a telle eclipse » de soleil qui dure tout un mois, » et aussi une eclipse toute entière, » de sorte qu'il semble que le jour » devienne nuit... qu'il y a plusieurs » soleils, et plusieurs lunes, selon » la diversité des climats de la terre, » et à quelque revolution de temps » le rond du soleil vient à donner en » quelque appartement de la terre » qui n'est pas habitée, et que ainsi » marchant comme par un pays uni- » de, il vient à souffrir eclipse : le » mesme dit que le soleil va tout » droit à l'infini, mais que par la » longueur de la distance il nous » semble qu'il tourne (41). »

(39) Lactant, *lib. III, cap. XXII, p. m. 207.*

* L'auteur des observations insérées dans la *Bibl. fr.*, tom. XXX, pag. 19, s'étonne que parmi les sectateurs de Xénophanes, Bayle n'ait pas nommé Fontenelle et ses *Entretiens sur la Pluralité des Mondes*. « J'ai, dit Joly, lu plus d'une fois avec autant d'attention que de plaisir, les *Dialogues des Mondes* de M. de Fontenelle; mais je n'y ai pas vu que l'ingénieux auteur décide que les planètes soient habitées. Tout ce qu'il dit sur ce sujet, qu'il assaisonne d'un agréable badinage, n'est fondé que sur des conjectures qu'il ne donne pas pour certaines. » Fontenelle vivait encore lorsque Joly parlait ainsi. Voyez ci-dessus la note ajoutée sur l'article de VERDIER, pag. 350.

(40) Il a été marié avec une sœur de Cromwel, et de ce mariage sortit une fille qui a été femme du docteur Tillotson, archevêque de Cantorbéri.

(41) Plut., de *Placitis Philosoph.*, lib. II, cap. XXIV, pag. 901, version d'Amyot.

(36) On peut tirer de ceci une forte preuve que notre âme et que la matière ne sont point un être incréé. Voyez la remarque (K).

(37) *Stabilisque manens dat cuncta moveri.* Boet. Consolat. Philos., lib. III, metro 9.

(38) Cicero, *Academ. Quæst.*, lib. II, cap. XXXIX.

(D) *Il prétendait que le bien surpasse le mal dans la nature des choses.*] Diogène Laërce comprend parmi les principaux dogmes de Xénophanes τὰ πολλὰ ἥττω νοῦ εἶναι, que la plupart des choses sont plus mauvaises que l'entendement, ou inférieures à l'entendement (42). Il paraît indigne d'un philosophe de parler ainsi; car le moindre paysan sait très-bien cela, et personne n'a besoin qu'on lui apprenne que l'esprit de l'homme vaut mieux que les métaux, que l'eau, que l'air, etc. C'est pourquoi nous devons croire que Xénophanes a voulu dire quelque chose de plus relevé. Voici la conjecture de Méric Casaubon *. Il prétend que ce philosophe a enseigné que l'entendement divin, qui a fait le monde, a tâché de donner à toutes les créatures un état de perfection; mais qu'ayant trouvé de puissans obstacles dans la matière, il n'a pu toujours exécuter ses desseins; qu'il a donc été forcé en quelques rencontres à produire de mauvaises choses (43). C'est dire que dans ce combat il fut vaincu quelquefois, et vainqueur le plus souvent; c'est dire que la plupart des choses ont été soumises aux désirs et à la puissance de l'entendement divin, et par conséquent ἥττω νοῦ εἶναι ne veut pas dire être pire que l'entendement, mais lui être assujetti, mais être la matière de son triomphe. Casaubon confirme sa conjecture par un passage de Platon, où il est dit que la nécessité et l'entendement ont concouru à la production du monde, et que la nécessité se laissa persuader de consentir que les choses fussent conduites, pour la plupart, à ce qui était meilleur; (44) Μεμνημένη γὰρ οὖν ἡ τοῦδε κόσμου τοῦ γένεσις, ἐξ

(42) *Plurima deteriora mente esse.* Diogen. Laërtius, lib. IX, num. 19.

* L'auteur des *Observations* déjà citées propose deux explications qui paraissent moins alambiquées que celles de Casaubon. La maxime de Xénophanes peut, dit-il, signifier, 1^o. que la plupart des choses sont compréhensibles, ou du ressort de notre esprit, en un mot assujetties à l'intelligence humaine, interprétation qui s'accorde très-bien avec le reproche que Diogène Laërce fait à Sotion, d'avoir mal à propos fait Xénophanes auteur de la secte des acataleptiques; ou, 2^o. que l'intelligence humaine sait tirer parti de presque tout.

(43) Meric. Casaubon., in hæc verba Diogen. Laërtii.

(44) Plato, in *Timæo*, p. m. 1058, D.

ἀνάγκης τε καὶ νοῦ συζύσεως ἐγενήθη· τοῦ δὲ ἀνάγκης ἄρχεντος, τῷ πείθειν αὐτὴν τῶν γιγνομένων τὰ πλεῖστα ἐπὶ τὸ βέλτιστον ἄγειν, ταύτη κατὰ ταῦτα δι' ἀνάγκης (45). ἥττωμένης ὑπὸ πειθοῦς ἔμφορος, οὕτω κατ' ἀρχὰς ξυνίστατο τόδε τὸ πᾶν. *Mundi enim hujus generatio ex necessitatis mentisque coitu mixta est. Nam cum mens necessitati dominaretur, propterea quod persuadendo eam ad optimos ut plurimum rerum eventus induceret, ipsa quoque hæc ratione cedens sapienti persuasioni pareret, mundi hujus exordia constiterunt.* Casaubon observe (46) qu'Homère ayant dit dans une occasion particulière que le mal surpasse le bien, on a converti cela en maxime générale (47); comme si universellement parlant les malheurs de la vie humaine emportaient la balance sur le bonheur. Le même critique observe que ceux qui parlaient avec la plus grande modestie excusaient la providence sur la nécessité fatale qui l'avait contrainte d'ouvrir la porte à plusieurs maux. *Qui parcissimè loquebantur Deum excusabant qui bonus non nisi bona in operibus suis et omni administratione suâ proposuisset, sed materiæ obliquantis vel deficientis necessitate coactus, etiam malis non paucis invitatus locum reliquisset.* Il ajoute qu'Euripide a fortement réfuté le sentiment ordinaire que le mal surpasse le bien *, et il rapporte le commencement de cette réfutation.

... Ἐλεξε γὰρ τις, ὥς τὰ χεῖρονα Πλείω βροτοῖσιν ἐστὶ τῶν ἀμεινόνων. Ἐγὼ δὲ τοῦτοις ἀντίαν γνώμην ἔχω Πλείω τὰ χρηστὰ τῶν κακῶν εἶναι βροτοῖς.
in Supplic. v. 126.

La suite des paroles d'Euripide a paru à Casaubon l'ouvrage d'un écrivain inspiré (48). Pline n'est pas du sentiment de ce poète; car quoiqu'il ne décide point qu'il est aisé de con-

(45) Meric. Casaubon veut qu'on lise τῆς ἀνάγκης.

(46) Mericus Casaubonus in Laërt., lib. IX, num. 19.

(47) Τὰ χεῖρονα νικᾷ.

(Il. A. 5-6.)

* Joly trouve ici Bayle d'accord avec ce qu'il a dit dans la remarque (K) de l'article Πῆλκεις, tom. XI, pag. 600; mais en contradiction avec ce qu'il a dit dans la remarque (H) de l'article ΜΕΛΑΝΧΤΗΘΝ, tom. X, pag. 384.

(48) *Cætera quæ benè multa talia quæ θύει πνεύσας pectus spirare videantur.* Mericus Casaubon., ibid.

ue la nature se comporte p plus en dure marâtre qu'en mère à notre égard, il ne s de témoigner qu'il en juge *principium jure tribuetur hominibus causâ videtur cuncta alia natura; magnâ sæva merita tanta sua munera; non satis æstimare parens melior an tristior noverca fuerit* (49). Il vend au prix de mille souffrit-il, les présens qu'elle nous-dessus il nous étale une long-description des infirmités humaines et les oppose aux avantages naturels; et il n'oublie pas les à quoi l'homme surpasse la *Ini animantium luctus est dâ luxuria, et quidem innumerosis modis, ac per singula memini ambitio, uni avaritia, uni a videndi cupido, uni superuni sepulture cura, atque post se de futuro. Nulli vitæ, nulli rerum omnium libido nulli pavor confusior, nulli acrior. Denique cetera animin suo genere probè degunt gari videmus, et stare contralia: Leonum feritas inter semicat; serpentium morsus non erpentes: ne maris quidem ac pisces, nisi in diversa gesæviunt. At hercules hominibus ex homine sunt mala* (50). Il ne point la réflexion que platon ont faite, qu'il serait très-bonne de ne naître point, ou de se promptement (51). Il assure dans un autre livre que le plus grand que Dieu ait donné aux hommes est tant de peines de la vie, qu'ils peuvent se faire mourir: *ibi potest (Deus) mortem concedere, si velit, quod homini dedit in tantis vitæ pœnis* (52). Il rapporté plusieurs sottises de la religion païenne, et il venait d'en tirer cette conclusion, que de toutes choses il n'y en a qu'une qui soit

linius, lib. VII, init. p. m. 3.

Idem, ibid., pag. 5. Conférez le passage de Platon, cité dans l'article de TULLIE, ci-dessus, page 275, citation (82).

Multi existere qui non nasci optimum est aut quàm ocyssimè aboleri. Idem, lib. 4. Voyez ci-dessus l'article TULLIE, ci-dessus, page 275, citation (82). Voyez cette sentence en vers grecs, dans Empiricus, Pyrrhon. Hypotyp., lib. II, cap. XXIV, pag. 157.

Idem, lib. II, cap. VII, pag. m. 146.

certaine, c'est que tout est incertain, et que l'homme est la plus vaine de toutes les créatures: *Quæ singula improvidam mortalitatem involvunt, solum ut inter ista certum sit nihil esse certi, NEC MISERIUS QUIDQUAM HOMINE, AUT SUPERBIUS. Ceteris quippè animantium sola victus cura est, in quo sponte naturæ benignitas sufficit: uno quidem vel præferendo cunctis bonis, quod de gloriâ, de pecuniâ, ambitione, superque de morte non cogitant* (53).

Plaute a exprimé si naïvement une opinion toute contraire à la maxime d'Euripide, que je suis d'avis de copier ses paroles:

*Satin' parva res est voluptatum in vitâ,
Atque in ætate agundâ,
Præquàm quod molestum est! ita cuique comparatum*

Est in ætate hominum.

Ita Dis placitum, voluptatem ut mæror, comes consequatur:

Quin incommodi plus malique illic adsit, boni si obligit quid (54).

Le poète Diphilus jugeait que la fortune nous fait boire une liqueur composée de trois maux, et d'un seul bien,

*Ὡς περ κυαθίζουσ' ἐνίοθ' ἡμῖν ἡ τύχη,
Ἐν ἀγαθὸν ἐπιχέασα τρεῖς ἐπαντλεῖ κακά.*
Fortuna nobis, tanquàm cyathos exsiccantibus,

Si unum bonum infundat, tria mala affundit (55).

(E) S'il ne s'agissait que du mal considéré moralement.] Il y aurait cent choses à observer sur la question si Euripide est plus croyable que Platon, et que tant d'autres grands hommes qui ont soutenu que le mal de la vie humaine surpasse le bien. Arrêtons-nous y un peu; et disons premièrement que s'il ne s'agit que du mal de culpé, le procès sera bientôt terminé à l'avantage de Platon; car où est l'homme qui oserait soutenir que les actions vertueuses sont comme dix à dix mille, par rapport aux crimes du genre humain? Disons en second lieu que s'il est question du mal de peine, Euripide trouvera des partisans. Renvoyons ce second point à la remarque suivante, et disons ici quelque chose sur le premier.

Quelque détestable qu'ait toujours paru à toutes les communions chré-

(53) Idem, ibid.

(54) Plant. in Amphitr., act. II, sc. II, init. pag. m. 25.

(55) Diphilus, apud Stobæum.

tiennes (56) le dogme des deux principes, on n'a pas laissé de reconnaître dans le christianisme un principe subalterne du mal moral. Les théologiens nous enseignent qu'un grand nombre d'anges ayant péché ont fait un parti contre Dieu dans l'univers. Afin d'abréger on désigne ce parti sous le nom de diable, ou de démon, et on le reconnaît pour la cause de la chute du premier homme, et pour le tentateur et le séducteur perpétuel du genre humain. Ce parti ayant déclaré la guerre à Dieu, dès le moment de sa chute, a toujours continué dans sa rébellion, sans que jamais il n'y ait eu ni paix ni trêve. Il s'est continuellement appliqué à usurper les droits de son créateur, et à lui débaucher ses sujets, pour en faire des rebelles qui servissent sous ses étendards contre leur maître commun. Les premières hostilités à l'égard de l'homme lui réussirent : il attaqua dans le jardin d'Éden la mère de tous les vivans, et la vainquit : tout aussitôt il attaqua le premier homme, et le renversa. Le voilà donc maître du genre humain. Dieu ne lui abandonna point cette proie, il la délivra de cet esclavage, il la retira de cet état de félonie, en vertu de la satisfaction que la seconde personne de la Trinité devait faire à sa justice. Cette seconde personne s'engagea à devenir homme, et à faire l'office de médiateur entre Dieu et le genre humain, et de rédempteur d'Adam et de sa postérité. Il prit sur lui de combattre le parti du diable, de sorte qu'il fut le chef du parti de Dieu contre le diable, chef des créatures rebelles. Il s'agissait, non de conquérir tous les descendans d'Adam, car ils étaient tous sous le pouvoir du démon par la condition de leur naissance, mais il s'agissait de conserver ou de recouvrer le pays conquis : le but du médiateur Jésus-Christ, et fils de Dieu, était de le recouvrer ; celui du diable était de s'y maintenir. La victoire du médiateur consistait à faire marcher les hommes dans le chemin de la vérité et de la vertu ; celle du diable consistait à les conduire par les routes de l'erreur et du vice. De sorte que pour connaître si

le bien moral égale le mal moral parmi les hommes, il ne faut que comparer les victoires du démon avec celles de Jésus-Christ. Or, en parcourant l'histoire, nous ne trouvons que peu de triomphes de Jésus-Christ,

Apparent rari nantes in gurgite vasto (57), et nous rencontrons partout les trophées du démon. La guerre de ces deux partis est une suite continuelle ou presque continuelle de prospérités du côté du diable ; et si ce parti rebelle faisait des Annales de ses exploits, il n'y aurait point de jour qui n'y fût marqué d'une ample matière de feux de joie, de chants de triomphe, et de telles autres marques des bons succès. Il ne serait pas nécessaire que l'annaliste usât d'hyperboles et de flatteries pour faire connaître la supériorité de cette faction. L'Histoire Sainte ne nous parle que d'un honnête homme dans la famille d'Adam (58) ; elle réduit à un honnête homme la famille de cet honnête homme ; et ainsi de suite dans les autres générations jusques à Noé, chez qui se trouvèrent trois fils que Dieu sauva du déluge avec leur père, leur mère et leurs femmes. Voilà donc au bout de seize cent cinquante-six ans tout le genre humain, à la réserve d'une famille composée de huit personnes ; le voilà, dis-je, si engagé dans les intérêts du démon, qu'il fallut l'exterminer à cause de l'énormité de ses crimes. Ce déluge, ce monument formidable de la justice de Dieu, est un monument superbe des victoires du démon ; et d'autant plus que ce châtiment général ne lui ôta point sa proie : les âmes de ceux qui périrent dans le déluge furent envoyées aux enfers : c'est son but et son intention, et par conséquent c'est son triomphe. L'erreur et le vice levèrent bientôt la tête après le déluge, dans la famille de Noé : ses descendans se plongèrent dans l'idolâtrie et dans toutes sortes de débauches ; c'est-à-dire que le diable conserva sur eux ses usurpations. Il n'y eut qu'une poignée de gens, confinés dans la Judée, qui lui échappassent par rapport à l'orthodoxie : encore faut-il avouer que les armes du bon parti y furent bien

(56) Car les marcionites, les manichéens, etc., ne méritent pas le nom de chrétiens.

(57) Virg., *Æneid.*, lib. I, vs. 118.

(58) Conférez avec ceci la rem. (G) de l'article OROSH, tome XI, page 270.

journalières à cet égard, puisque ce peuple se laissait aller à l'idolâtrie et temps en temps; de sorte que sa conduite était une alternative de vrai culte et de faux culte. Mais à l'égard du vice, il n'y eut jamais de vrai règne parmi les Juifs, non plus que dans les autres pays; et par conséquent le diable a tenu toujours un pied dans les petites conquêtes que le bon parti recouvrait. Il se fit une heureuse révolution à la naissance de Jésus-Christ : ses miracles, son vangile, ses apôtres, firent de belles conquêtes. L'empire du diable souffrit alors un très-grand échec; on lui enleva une partie considérable de la terre; mais il n'en fut pas tellement lassé qu'il n'y conservât des intelligences et beaucoup de créatures: il s'y maintint par les hérésies abominables qu'il y sema; jamais les vices n'en furent chassés entièrement, et ils y rentrèrent bientôt comme en triomphe. Les erreurs, les schismes, les disputes, les cabales s'y introduisirent avec l'attirail funeste des passions honteuses qui les accompagnent ordinairement. Les hérésies, les superstitions, les violences, les fraudes, les extorsions, les impuretés qui ont paru dans tout le monde chrétien pendant plusieurs siècles, sont des choses que je ne saurais décrire qu'imparfaitement, quand même j'aurais plus d'éloquence que Cicéron. Ce que disait Virgile (59) est vrai au pied de la lettre. Ainsi pendant que le diable régnait seul hors du christianisme, il disputait le terrain de telle sorte dans le christianisme, que les progrès de ses armes étaient supérieurs sans comparaison aux progrès de la vérité et de la vertu. On les arrêta, et on le fit même reculer au XVI^e. siècle; mais ce qu'il perdit d'un côté, il le regagna d'un autre : ce qu'il ne fait point par le mensonge, il le fait par la corruption des mœurs. Il n'y a point d'asile, point de forteresse, où il ne fasse sentir à cet égard les effets de son pouvoir. Sortez du monde, enfermez-vous dans les monastères, il vous y suivra, il

y fourrera les brigues, l'envie, les factions, ou, au pis aller, l'impudicité : cette dernière ressource est presque infaillible : *Diaboli virtus in lumbis est*, dit saint Jérôme (60). Un auteur moderne soutient, que dans les lieux où le papisme est encore dominant, il n'y a aucune véritable piété..... et que l'Italie et l'Espagne sont des lieux où il n'y a guère plus de véritable vertu qu'en Turquie (61). Il dit dans un autre ouvrage (62), que c'est une notoriété publique et reconnue que tous les couvens d'Espagne et de Portugal sont des lieux de prostitution; et quand une fois le hasard tire le rideau, pour nous laisser voir ce qui se passe dans les couvens de France, nous découvrons qu'on y sauve un peu mieux les apparences, mais que le fond est impur comme ailleurs. Il épargne un peu plus les protestans; mais il ne laisse pas de dire (63) que la corruption est extrême parmi eux, et qu'elle y est si générale, que le désordre se trouve non-seulement dans les réformés de France, mais aussi dans ceux d'Angleterre, des royaumes du Nord, et des provinces d'Allemagne; que les princes et les souverains y pensent uniquement aux intérêts politiques; que les peuples y sont sans piété, et les pasteurs relâchés; qu'une prodigieuse indifférence pour la religion y règne partout, généralement parlant; que les princes n'ont nul soin de la vérité; (64) que les femmes d'Angleterre sont souverainement débordées, et que les provinces protestantes d'Allemagne sont plongées dans une débauche qui les abaisse et les abrutit. Qu'on dise, si l'on veut, que les descriptions de cet auteur sont outrées, il sera toujours fort vrai que la corruption des mœurs parmi les chrétiens est déplorable.

Prenez garde à ces deux choses. La guerre règne pour le moins autant de temps que la paix parmi les

(60) Montaigne, *Essais*, liv. III, chap. V, p. m. 134.

(61) Jurieu, *vrai Système de l'Eglise*, p. m. 162.

(62) *Esprit de M. Arnauld*, tom. II, p. 392.

(63) Voyez l'abbé Richard, *Critique des Préjugés de M. Jurieu*, pag. 234. Il cite l'Avis aux protestans de l'Europe. Cet Avis se trouve à la tête des Préjugés légitimes contre le papisme.

(64) Là même, pag. 258, citant le même Avis aux protestans.

(59) *Non mihi si linguæ centum sint ora quæ centum,*

Perreæ vox, omnes scelerum comprehendere formas

..... possim.

Virgilius, *Æneid.*, lib. VI, vs. 625.

chrétiens : je me borne au christianisme ; car pour les nations infidèles, il n'est pas besoin que j'en parle ; elles sont toujours au service du démon, et sous son empire ; l'usurpateur n'y est point troublé. On ne peut nier que la guerre ne soit son temps, et pour ainsi dire son tour de régner ; car sans parler des violences et des débauches qui s'y commettent, tout le monde y doit faire nécessairement profession de ne souffrir point l'injure ; il faut ou renoncer au métier, ou se venger d'un affront, or manifestement c'est se soustraire à l'empire de Jésus-Christ et passer dans l'autre parti. Le temps de paix ne semble pas favorable à l'empire du démon, cependant il l'est beaucoup ; car à mesure que les peuples s'enrichissent (65), ils deviennent plus voluptueux, ils se plongent davantage dans le luxe et dans la mollesse. Mon autre remarque est plus décisive. Les catholiques et les protestans conviennent qu'il y a très-peu de gens qui ne soient damnés. Ils ne savent que les orthodoxes qui vivent bien, et qui se repentent de leurs crimes à l'article de la mort. Ils ne nient pas que les pécheurs d'habitude ne puissent être sauvés, en cas d'une bonne repentance au lit de la mort ; mais ils soutiennent qu'une bonne repentance est si rare que rien plus. Selon cela il est clair que pour un homme sauvé il y en a peut-être un million de damnés *. Or, dans la guerre que le démon fait à Dieu, il est question de la conquête des âmes ; il est donc sûr que la victoire demeure au démon ; il gagne tous les damnés, et il ne perd que le petit nombre des âmes prédestinées au paradis. Il est donc *victor prælio et victor bello* : car, ayant inspiré aux hommes infiniment plus de mauvaises actions que Jésus-Christ ne leur en

(65) Nunc patimur longæ pacis mala, sævior armis

Luxuria incubuit, victumque ulciscitur orbem.
Juvenal, sat. VI, vs. 291.

* David Durand, auteur de la *Vie de Vanini*, 1717, reproche à Bayle de reproduire avec force et éloquence les raisonnemens de Vanini, sans rapporter l'antidote donné par Vannini lui-même ; et il pousse des argumens qu'a répétés Joly. Joly, à l'occasion de Vanini, donne quelques détails sur cette victime du fanatisme ; et ces détails, comme on s'y attend bien, ne sont pas à son avantage.

a inspiré de bonnes, il a été supérieur pendant le combat ; et comme il fait mourir dans l'impénitence finale presque tous les hommes, il conserve presque tout ce qu'il avait conquis (66). La mort met fin à la guerre ; Jésus-Christ ne combat point pour lui arracher les morts : il faut donc dire que cette guerre se termine à l'avantage du démon ; on lui cède, on lui abandonne ce qu'il prétendait. Je sais bien qu'il sera puni de ses victoires éternellement : mais cela bien loin d'obscurcir ma thèse, savoir que le mal moral surpasse le bien, ne sert qu'à la rendre plus incontestable ; car les démons au milieu des flammes maudiront et feront maudire par tous les damnés éternellement le nom de Dieu : il y aura donc plus de créatures qui le haïront qu'il n'y en aura qui l'aimeront. Outre que, dans cette remarque, il ne s'agit proprement que de l'état où sont les choses pendant cette vie.

J'ai un livre italien qui a pour titre *Monarchia del nostro signor Giesu Christo*, imprimé à Venise l'an 1573, et composé par Giovanni-Antonio Panthera Parentino. L'auteur y donne l'histoire des combats de Lucifer contre Jésus-Christ, depuis le commencement du monde jusques au temps du mahométisme. Il passe légèrement sur quelques-unes des tentatives où Lucifer est venu à bout de ses desseins ; mais il expose amplement, et sans en omettre aucune, celles qui ont échoué : comme le dessein de faire périr les descendans d'Abraham en Égypte, les entreprises contre David, contre les Machabées, contre la personne de Jésus-Christ, etc. C'est faire comme si, en regardant jouer, on tenait seulement compte des coups de perte (67) : il se trouverait par une telle supputation que celui qui aurait le plus gagné aurait perdu tout son argent. Voilà une image de la conduite de plusieurs historiens : leur nation paraît toujours victorieuse ; car ils n'évaluent que les bons événemens.

(66) C'est-à-dire ce qu'il avait conquis en faisant tomber le premier homme, dont toute la postérité devint dès lors esclave du diable.

(67) M. Fouquet, au I^{er} tome de la *Suite de ses Défenses*, se sert de cette pensée, à l'occasion de ceux qui ne mettaient en ligne de compte que ses dépenses, et non ses recettes.

tez que toutes les choses que je
de dire sont prêchées tous les
, et cela sans qu'on prétende don-
teinte à l'empire tout-puissant
rbe incarné. On ne veut dire autre
, et c'est aussi ma pensée, sinon
l'homme est de sa nature si porté
al, qu'excepté le petit nombre
, tous les autres hommes vivent
urent aux gages de l'esprit malin,
que les soins paternels de Dieu
les sauver puissent guérir leur
e, ni les amener à la repentance.
*Son sens était que les douceurs
vie n'égalent pas les amertumes
le nous fait avaler.*] Ceux qui
ent le contraire s'appuient prin-
ement sur le parallèle des ma-
s et de la santé. Il y a très-peu
ersonnes, à quelque âge qu'on
renne, qui ne puissent compter
nparablement plus de jours où
e sont bien portés, que de jours
s ont été malades; et il y a bien
gens qui, dans l'espace de vingt
es, n'ont pas eu de maladies
jointes ensemble, pussent rem-
quinze jours. Mais cette compa-
n est trompeuse (68); car la san-
considérée toute seule, est plu-
ne indolence qu'un sentiment
laisir; c'est plutôt une exemp-
simple de mal qu'un bien; au-
que la maladie est quelque cho-
: bien plus fort que la privation
laisir; c'est un état positif qui
ge l'âme dans un sentiment de
rance, et qui l'accable de dou-
. Quelqu'un (69) a dit judicieu-
ent que *quand la santé est toute
e, c'est un bien qui ne se fait
trop sentir, et qui ne sert quel-
fois qu'à faire souhaiter plus ar-
ment tous les autres plaisirs
n ne peut avoir.* Servons-nous
e comparaison empruntée de la
rine des scolastiques: ils di-
que les corps *rare*s contiennent
de matière sous beaucoup d'éten-
, et que les corps *dense*s con-
nent beaucoup de matière sous
d'étendue (70). Selon ce princi-
il faudrait dire qu'il y a plus de
ière dans trois pieds d'eau que

dans deux mille cinq cents pieds
d'air. Voilà l'image de la maladie et
de la santé. La maladie ressemble
aux corps *denses*, et la santé aux
corps *rare*s. La santé s'étend sur
beaucoup d'années de suite, et néan-
moins elle ne contient que peu de
bien. La maladie ne s'étend que sur
peu de jours, et néanmoins elle ren-
ferme beaucoup de mal. Si l'on avait
des balances pour peser une maladie
de quinze jours et une santé de quin-
ze ans, on verrait ce que l'on éprou-
ve quand on met en équilibre un
sac de plume et une pièce de plomb.
D'un côté l'on voit un corps qui rem-
plit un grand espace, et de l'autre
un fort petit corps. Cependant il n'y
a pas plus de poids sous ce grand es-
pace que sous le petit. Gardons-nous
donc bien de l'illusion que nous
pourrait faire, dans le parallèle de
la maladie et de la santé, l'étendue
de celle-ci. Vous m'allez dire que la
santé est considérable, non-seule-
ment par la raison qu'elle nous
exempte d'un très-grand mal, mais
aussi par la liberté qu'elle nous don-
ne de goûter mille plaisirs vifs et
très-sensibles. J'accorde tout cela;
mais il faut d'ailleurs considérer qu'y
ayant deux sortes de maux à quoi
nous sommes assujettis, elle ne nous
sauve que de l'une, et nous laisse
pleinement exposés à l'autre. Nous
sommes sujets à la douleur et à la
tristesse, deux fléaux si terribles
qu'on ne saurait décider lequel est
le plus affreux. La santé la plus vi-
goureuse ne garantit pas du chagrin.
Or le chagrin est une chose qui cou-
le sur nous par mille et mille ca-
naux, et qui est de la nature des
corps *denses*: il renferme beaucoup
de matière sous un fort petit volu-
me; le mal y est entassé, serré, fou-
lé. Une heure de chagrin contient
plus de mal qu'il n'y a de bien dans
six ou sept jours commodes. On me
parlait l'autre jour d'un homme qui
s'était tué après un chagrin de trois
ou quatre semaines. Chaque nuit il
avait mis son épée sous son chevet,
dans l'espérance d'avoir le courage
de se tuer lorsque les ténèbres aug-
menteraient sa tristesse; mais il
manqua de résolution plusieurs nuits
de suite. Enfin il n'eut plus la force
de résister à son chagrin, il se cou-

) Voyez l'art. PÉRICLÈS, t. XI, rem. (K).
) Je crois que c'est mademoiselle de Scudéri.
) Rarum est quod sub magnâ dimensione pa-
continet materiam: densum quod sub parvâ
sione multum continet materiam.

pa les veines du bras. Je soutiens que tous les plaisirs dont cet homme avait joui pendant trente ans n'égaleraient point les maux qui le tourmentèrent le dernier mois de sa vie, si on les pesait dans une juste balance. Recourez à mon parallèle des corps denses et des corps rares, et souvenez-vous de ceci, c'est que les biens de cette vie sont moins un bien que les maux ne sont un mal. Les maux sont pour l'ordinaire beaucoup plus purs que les biens : le sentiment vif du plaisir ne dure pas, il s'émeuse promptement, il est suivi du dégoût (71). Ce qui nous paraissait un grand bien, quand nous n'en jouissions pas, ne nous touche guère quand nous l'avons : ainsi nous acquérons avec mille peines et avec mille inquiétudes ce que nous ne possédons qu'avec une joie médiocre ; le plus souvent la peur de perdre le bien que nous possédons surpasse toutes les douceurs de la jouissance.

On m'a indiqué un très-beau passage de Pline, et qui est très-propre à confirmer les pensées dont je viens de me servir. *Si verum facere judicium volumus, ac repudiata omni fortunæ ambitione decernere, mortaliū nemo est felix* (72). *Abundè igitur, atque indulgenter fortuna decidit cum eo, qui jure dici non infelix potest. Quippè ut alia non sint, certè, ne lassescat fortuna, metus est : quo semel recepto, solida felicitas non est. Quid quod nemo mortaliū omnibus horis sapit ? utinamque falsum hoc, et non à vate dictum quàm plurimi judicent vana mortalitas, et ad circumscribendum seipsam ingeniosa, computat more Thraciæ gentis : quæ calculos colore distinctos, pro experimento cujusque diei in urnam condit, ac supremo die separatos dinumerat, atque ita de quoque pronunciat. Quid quod iste calculi candore illo laudatus dies, originem mali habuit ? Quàm multos*

(71) Πάντων μὲν χρόνος ἐστὶ καὶ ὕπνου, καὶ φιλοτινίας

Μολπῆς τε γλυκερῆς, καὶ ἀμύμονος ὀρχηθμοῖο.

Omnium quidem satiety est, et somni et amoris cantibusque dulcis et egregia saltationis. Homerus, Iliad., lib. XIII, vs. 636. Voyez une semblable sentence de Pindare, ci-dessus, citation (4) du dernier article Βεζάντικ, tom. III, pag. 349.

(72) Euripide, in Medea, vers 1228 et 1230, pag. m. 327, dit la même chose.

accepta affligere imperia ; quàm multos bona perdidere, et ultimis mersere suppliciis ? ista nimirum bona, si cui inter illa hora in gaudio fuit. Ita est profectò, alius de alio judicat dies, et tamen supremus de omnibus : ideoque nullis credendum est. Quid quod bona malis paria non sunt, etiam pari numero : nec lætitia ulla minimo mœrore pensanda ? Heu vana et imprudens diligentia ! numerus dierum comparatur : ubi quæritur pondus (73). J'ai trouvé un autre passage qui contient une vive description du mauvais côté des biens. Je parle des biens les plus communs à tous les hommes, j'entends, en un mot, les plaisirs du corps. *Quid autem de corporis voluptatibus loquar, quarum appetentia quidem plena est anxietatis, satiety verò poenitentia ? Quantos illæ morbos, quàm intolerabileis dolores, quasi quemdam fructum nequitia fruuentium solent referre corporibus ?..... Tristeis verò esse voluptatum exitus, quisquis reminisci libidinum suarum volet, intelliget.....*

*Habet omnis hoc voluptas,
Stimulis agit fruuentis,
Apiumque par volantium,
Ubi grata mella fudit,
Fugit, et nimis tenaci
Ferit icta corda morsu* (74).

C'est ainsi que Boëce suppose que la philosophie lui parle. Vous voyez dans ce discours que si l'inquiétude précède la jouissance des plaisirs, le dégoût et le repentir la suivent de près. Une infinité d'auteurs observent cette malheureuse concomitance, ou, pour parler plus intelligiblement, cette liaison de la volupté et de l'inquiétude. J'en ai déjà cité deux dans la première édition (75) : en voici un troisième : il se nomme Antiphane.

... Ἐν τῷ αὐτῷ δὲ γὰρ ταῦτα, ἵνα τὸ
Ἡδὺ ἐνέσι, πᾶσιόν που καὶ τὸ λυπ-
ρὸν. Αἱ γὰρ ἡδοναὶ
Οὐκ ἐπὶ σφῶν αὐτῶν ἐμφορεύονται,
ἀλλ' ἀκολουθοῦσ' αὐταῖς
Λύπαι καὶ πόνοι.

Id est,

(73) Plinius, lib. VIII, cap. XL, p. m. 6. M. du Rondel m'a indiqué ce passage.

(74) Boëtius, de Consol. Philosoph., lib. III, prosa VII, pag. m. 61.

(75) Usque adeò nulli est sincera voluptas, sollicitique aliquid lætis intervenit.

Ovidius, Metam., lib. VII, vs. 453.

Medio de fonte leporum
Surgit amari aliquid, quod in ipsis floribus
Lucret., lib. IV, vs. 117.

*At in eodem ipso, in quo
Jucunditas inest, propè sanè et molestia præsto
est. Voluptates enim
Non ipsæ solæ ingrediuntur, sed earum comi-
tas sunt
Dolores ac labores.*

Marquons encore cette circonstance : non-seulement on a peur de perdre ce que l'on possède, mais aussi l'on a le chagrin de voir que d'autres gens nous égalent ou nous surpassent, et que d'autres seront bientôt en état de nous atteindre et puis de nous gagner le devant. Notez qu'afin de prouver que le bien n'est pas autant bien que le mal est mal, je ne me suis point servi de cette raison, qu'il arrive rarement que l'on fasse un bon usage des faveurs de la fortune, qu'elles ne nous conduisent pas à de grands malheurs, et qu'ainsi l'on puisse dire qu'elles ne sont pas une grâce, mais un piège (76) ; j'ai négligé, dis-je, cette raison, parce qu'on ne considère point ici les causes ou les occasions du bien et du mal, mais le bien et le mal même formellement pris. Au reste, ce serait sortir de l'état de la question que de dire que l'homme s'afflige mal à propos ; car il ne s'agit pas ici de savoir si ses chagrins sont raisonnables ou l'effet de sa faiblesse ; il s'agit de savoir s'il a des chagrins. Cela même qu'on se chagrine sans raison, et qu'on se rend malheureux par sa propre faute, est un mal.

Il faut avouer avec Sénèque, en considérant la multitude de biens que la nature nous communique, et l'industrie inépuisable avec laquelle l'esprit de l'homme sait diversifier les plaisirs et en déterrer les sources, que Dieu ne s'est pas contenté de pourvoir à nos besoins, mais qu'il nous a même fourni de quoi vivre délicieusement. *Undè hæc innumera-
abilia oculos, aureis, animum mul-
centia ? undè illa luxuriam quoque
instruens copia ? Neque enim necessi-
tatibus tantummodò nostris provi-
sum est : usque in delicias amamur.
Tot arbusta, non uno modo frugife-
ra, tot herbæ salutare, tot varietates
ciborum, per totum annum diges-*

(76) *Munera ista Fortuna putatis ? insidias
sunt. Quisquis nostrum tutam agere vitam volet,
quantum plurimum potest ista viscata beneficia
devitet, in quibus hoc quoque miserrimi falli-
mur, habere nos putamus, habemur. Seneca,
epist. VIII.*

*tæ, ut inertî quoque fortuita terræ
alimenta præberent. Jam animalia
omnis generis, alia in sioco solido-
que, alia in humido innascentia, alia
per sublime dimissa : ut omnis rerum
naturæ pars tributum aliquod nobis
conferret (77)..... Undè ista pala-
tum tuum saporibus exquisitis ultra
satiatatem lacessentia ! undè hæc ir-
ritamenta jam lassæ voluptatis ? un-
dè ista quies, in quâ putrescis, ac
marces ? Nonne si gratus es, dicis,*

... Deus nobis hæc otia fecit (78).

Tout ce que Sénèque dit dans cette partie de son ouvrage de *Beneficiis* est très-vrai ; mais d'ailleurs Pline (79) n'assure-t-il pas que la nature nous fait acheter ses présents au prix de tant de souffrances, qu'on ne sait si elle mérite mieux le nom de mère que le titre de marâtre ? Pour concilier ces deux auteurs, il faut consulter ce que la théologie nous enseigne de l'économie de Dieu, en tant que père et en tant que juge du genre humain. Ces deux relations demandent que l'homme sente du bien et du mal ; mais la question est si le mal surpasse le bien ; et sur cela je ne pense pas que l'on puisse former autre chose que des opinions et des conjectures. Bien des gens disent que la plupart des personnes un peu âgées ressemblent à la Mothe-le-Vayer, qui n'eût point voulu passer encore une fois par les mêmes biens et les mêmes maux qu'il avait sentis pendant sa vie (80). Si cela était, il faudrait croire que chacun éprouve que, tout bien compté, les plaisirs dont il a joui n'égalent pas les déplaisirs et les douleurs qui l'ont assiégé. Je n'allègue point que personne n'est content de sa condition (81) ; car ce n'est pas une preuve que chacun se con-

(77) Seneca, de *Beneficiis*, lib. IV, cap. V. Conférez ce qu'on a cité de Cicéron, ci-dessus, citation (90) de l'article PÉRICLES, tom. XI, pag. 604.

(78) Idem, *ibid.*, cap. VI.

(79) J'ai cité ces paroles dans la rem. (D), citation (49). Voyez, dans la rem. (G), les paroles de Socrate.

(80) Voyez la rem. (F) de l'art. VAYER, ci-dessus, p. 295, et conférez ce qu'on a dit de Cicéron dans la rem. (R) de l'art. TULLIUS, ci-dessus, pag. 274.

(81) Ces vers d'Horace, lib. I, initio sat. I, contiennent un fait très-certain.

Qui sit, Mæcenæ, ut nemo, quam sibi sortem
Seu ratio dederit, seu fors objecerit illâ
Contentus vivat ? laudet diversa sequentes ?

sidère comme moins heureux que malheureux. Quatre incommodités mêlées avec vingt commodités seraient capables d'obliger un homme à souhaiter un autre état, je veux dire une condition qui n'eût aucune incommodité, ou qui n'en eût qu'une ou deux sur quarante commodités. D'autre côté, il ne faut point qu'on m'allègue, comme fait Lactance (82), que les hommes sont si délicats qu'ils se plaignent du moindre mal, comme s'il absorbait tous les biens dont ils ont joui; car il ne sert de rien ici de considérer quelle peut être en elle-même la quantité absolue du bien et du mal envoyés à l'homme, il n'en faut considérer que la qualité relative, ou, pour m'exprimer plus clairement, il ne faut considérer que le sentiment de l'âme. Un bien très-grand en lui-même, qui n'exciterait qu'un plaisir fort médiocre, ne devrait passer que pour un bien médiocre; mais un mal petit en lui-même, qui exciterait une inquiétude, un chagrin, une douleur insupportable, devrait passer pour un très-grand mal; de sorte qu'afin qu'un homme puisse être dit moins heureux que malheureux, il suffit qu'on lui envoie trois maux sur trente biens, si ces trois maux, aussi petits en eux-mêmes qu'il vous plaira, lui donnent plus d'inquiétude que les trente biens, aussi grands en eux-mêmes qu'il vous plaira, ne lui causent de plaisir. Le gouvernement d'une province est en lui-même un plus grand bien qu'un ruban, et néanmoins si un duc et pair sentait plus de joie en recevant un ruban de sa maîtresse qu'en obtenant de son roi le gouvernement d'une province, je dis qu'un ruban serait pour lui un plus grand bien que l'autorité de gouverneur. Par la même raison, ce serait pour lui un plus grand mal d'être privé de ce ruban que d'être privé de sa charge, s'il sentait plus de chagrin en se privant du ruban qu'en perdant sa charge. C'est ce qui fait que personne ne peut bien juger ni du malheur ni du bonheur de son prochain (83). Nous ne connaissons

pas ce qu'un autre sent; nous ne connaissons que les causes extérieures du mal et du bien; or ces causes ne sont pas toujours proportionnées à leurs effets; celles qui nous semblent petites produisent souvent un sentiment vif; celles qui nous semblent grandes ne produisent assez souvent qu'un sentiment faible. Ces paroles de Tacite sont un oracle : *Neque mala vel bona quæ vulgus putet : multos qui conflictari adversis videantur, beatos, ac plerosque quamquam magnas per opes miserrimos, si illi gravem fortunam constanter tollerent, hi prospera inconsultè utantur* (84). Il faut seulement étendre la signification d'*inconsultè*, afin qu'elle comprenne la disposition de tempérament qui fait qu'on possède avec chagrin ou sans joie les faveurs de la fortune.

Tout ceci marque que personne ne peut juger sûrement si la destinée de son prochain a été puisée dans les deux tonneaux d'Homère (85), de telle sorte que la dose du bien soit aussi forte et même plus forte que celle du mal. Tout ce qu'on peut dire avec une pleine certitude est que le sort d'aucun homme n'a jamais été puisé uniquement dans le bon tonneau. Sur cela j'ai à citer un beau passage de Pausanias : c'est la réflexion qu'il fit sur ce qu'il entendit dire qu'un certain Aglaüs fut heureux toute sa vie. "Ον δὲ ἤκουσα ἐν Ψαφίδι ἐπὶ Ἀγλαῷ λόγον ἀνδρὶ Ψαφιδίᾳ κατὰ Κροῖσον τὸν Λυδὸν, ὡς ὁ Ἀγλαῖς τὸν χρόνον τοῦ βίου πάντα γένοιτο εὐδαίμων, οὗ μὲ ἐπειθεν ὁ λόγος. Ἀλλὰ ἀνθρώπων μὲν τῶν ἐφ' ἑαυτοῦ κακὰ εἶναι ἐλάσσονα ἀναδέχαστο, καθὰ καὶ νῦν ἥσσαν ἀν χειμασθεῖν νεὸς ἄλλης· ἀνδρὰ δὲ συμφορῶν αἰεὶ πάντα ἐκτός ἢ τὰ πάντα οὐρίᾳ νῦν χρησαμένην πνεύματι, ὡς ἔστιν ὅπως δυνήσόμεθα ἐξευρεῖν. Ἐπεὶ καὶ Ὀμηρὸς κατακείμενον παρὰ τῷ Διὶ ἀγαθῶν πίθον, τὸν δὲ ἕτερον κακῶν ἐπύκει. Ὑπὸ τοῦ ἐν Δελφοῖς θεοῦ διδασχόμενος, ἢ αὐτὸν ποτε Ὀμηρον κακοδαίμονα τε προεῖπε καὶ ὄλβιον, ὡς φύντα ἐπὶ ἀμφοτέροισι ὁμοίως (86). *Quod verò Psophide*

alius alio modo et suo ingenio quisque terminet. Plin., lib. VII, cap. XL, pag. m. 62.

(84) Tacitus, Annal., lib. VI, cap. XXII.

(85) Voyez l'article MANICHÉENS, rem. (C), tom. X, p. 191.

(86) Pausanias, lib. VIII, pag. 256.

(82) J'ai cité ses paroles dans l'article TULLIE, cit. (85), tom. ci-dessus, pag. 277.

(83) *Felicitas cui præcipua fuerit homini non est humani judicii : cum prosperitatem ipsam*

audivi Aglaïum Psophidium, sicuti et Croesum (87). Lydorum regem, vitam omni suæ ætatis tempore beatam egisse, id ego ut credam non facile adducor. Nam ut hominum quis levioribus multò, quàm alius quisquam qui iisdem vixerit temporibus, incommodis affectus, non difficillimè fortassè reperitur, uti navis adversis tempestatibus minùs agitata; sic propemodùm neminem unquàm crediderim perpetuò molestiarum et calamitatum immunem fuisse, quando neque ulla navis memorari possit, quæ semper secundissimis usa fuerit tempestatibus. Nam et Homerus id sensit videtur, quo loco duo, bonorum unum, alterum malorum, dolia apud Jovem statuit. Id enim ille ex Delphico Apolline didicerat, qui ipsum et miserum simul, et beatum dixerat, utpotè ad utramque vitæ sortem genitum. Comme cet Aglaüs était en vie du temps de Crésus, il n'y a point lieu de s'étonner que Solon l'omette en nommant à ce monarque trois hommes qui lui paraissent heureux (88); car il croyait que pour mériter ce titre il fallait être à couvert de l'inconstance de la fortune, et que pendant cette vie on n'était jamais à l'abri de cette inconstance. Si Solon eût prétendu que ces trois hommes ne sentirent jamais ni du chagrin ni de la douleur, il se serait abusé (89), et eût démenti cette profondeur de bon sens qui le porta à chercher quelques exemples de bonheur, non pas à la cour de Crésus, mais parmi des hommes de condition médiocre.

Il est sûr que ceux qui voudraient trouver des personnes qui eussent senti plus de bonheur que de malheur les rencontreraient plutôt chez les paysans ou chez les plus petits artisans que parmi les rois et les princes (90). Qu'on lise ces paroles d'un grand homme : « Vous croyez » donc que les déplaisirs et les plus » mortelles douleurs ne se cachent » pas sous la pourpre, ou qu'un

» royaume est un remède universel » à tous les maux, un baume qui » les adoucit, un charme qui les en- » chante? Au lieu que par un conseil de la providence divine, qui » sait donner aux conditions les plus » élevées leur contre-poids, cette » grandeur, que nous admirons de » loin comme quelque chose au-dessus de l'homme, touche moins » quand on y est né, ou se confond » elle-même dans son abondance; et » qu'il se forme au contraire parmi » les grandeurs une nouvelle sensibilité pour les déplaisirs, dont le » coup est d'autant plus rude qu'on » est moins préparé à le soutenir(91). » Voilà les deux sources du malheur des grands : l'usage continuel du beau côté de leur condition les rend insensibles au bien et très-sensibles au mal. Qu'on leur apporte trois bonnes nouvelles et une mauvaise, ils ne sentent presque point ce qu'il y a de bonheur dans celles-là, et ils sentent vivement ce qu'il y a de malheur dans celle-ci. Peuvent-ils donc manquer de chagrin? leur arrive-t-il des prospérités non traversées par quelque disgrâce? Lisez tout ce que Gustave fit en Allemagne, vous y verrez une supériorité de fortune qui a peu d'exemples; et néanmoins vous y trouverez un si grand mélange d'événemens désavantageux que vous comprendrez sans peine qu'il essuya bien des chagrins (92). Supposez même que les victoires remportées dans quelques provinces ne concourent pas avec les pertes que l'on souffre en d'autres lieux, vous aurez sujet de croire que la joie n'est point pure. Cent réflexions importunes la viennent troubler. On s' imagine que l'attaque se fit trop tôt ou trop tard, on a trop perdu de monde, on ne s'est point prévalu du désordre des vaincus; on les a laissés revenir de leur frayeur, on croit voir que si l'on s'était conduit d'une autre manière l'avantage serait plus solide. Combien y a-t-il de généraux qui passent très-mal la nuit après des

(87) Cela n'a pas été bien traduit par Romulus Amasæus. Il fallait dire, tempore Croesi. Cette faute n'a pas été rectifiée dans l'édit. de Leipsic, 1696.

(88) Plutarchus, in Solone, pag. 93.

(89) Voyez ci-dessus, citation (86), les paroles de Pausanias.

(90) Lisez Horace, Epodon, ode II.

(91) Jacques Bénigne Bossuet, évêque de Meaux, Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France, pag. 78, 79, édition de Hollande.

(92) Il fut obligé de publier des manifestes contre ceux qui le blâmaient de n'avoir pas empêché la prise de Magdebourg.

victoires complètes? Ils sentent qu'ils en sont redevables à quelque coup de hasard, à la faute de l'ennemi, quelquefois même à leurs propres fautes. Ils sentent qu'ils n'ont pas fait tout ce qui se pouvait faire. Ils craignent la glose des experts, et les réflexions malignes de leurs ennemis. En un mot, ils ne sauraient se rendre à eux-mêmes un bon témoignage, ni applaudir intérieurement aux éloges qu'on leur donne. Cela les inquiète et les hurle. Leur conscience, quelquefois entièrement endormie par rapport aux transgressions de la loi de Dieu, est d'une vivacité surprenante par rapport aux transgressions des lois de la guerre, et à l'observation des règles qu'un très-habile général eût suivies. Notez que les princes les plus heureux, soit à gagner des batailles, soit à conquérir des villes, sont ceux que la défaite d'une armée ou la levée d'un siège désolent le plus cruellement. Une longue suite d'adversités endurecit les autres; mais ceux-ci deviennent presque insensibles aux bons succès, et infiniment sensibles aux moindres disgrâces. Auguste nous en fournit un exemple. Il remporta en mille occasions, sur ses ennemis, les plus solides et les plus pompeux avantages qu'il aurait pu souhaiter, et il n'éprouva guère les effets de la mauvaise fortune; mais la perte de trois légions l'affligea si horriblement qu'on peut dire qu'il souffrit alors plus de mal que dix victoires ne lui avaient fait sentir de bien. Lisez ce qui suit : *Graves ignominias cladesque*, c'est Suétone qui parle après avoir fait une longue énumération des prospérités de cet empereur, *duas omnino, nec alibi quam in Germania, accepit, Lollianam, et Varianam : sed Lollianam majoris infamiae quam detrimenti : Varianam penè exitiabilem, tribus legionibus, cum duce, legatisque, et auxiliis omnibus caesis. Hæc nuntiata, excubias per urbem indixit, ne quis tumultus existeret : et praesidibus provinciarum propagavit imperium, ut et à peritis et assuetis socii continerentur. Vovit et magnos ludos Jovi Opt. Max. SI REMPUBLICAM IN MELIOREM STATUM VERTISSET : quod factum Cimbrico Marsisque bello erat.*

Aded namque consternatum ferunt, ut per continuos menses barba capilloque summisso, caput interdum foribus illideret, vociferans : Quintili Vare, legiones redde : diemque cladis quotannis maestum habuerit ac lugubrem (93). On ne saurait mieux prouver que par l'exemple d'Auguste; qu'il ne faut point chercher sur le trône les gens heureux; car si quelqu'un y a été favorisé de la fortune c'est Auguste, et néanmoins la liste de ses chagrins (94) est si grande, qu'il n'y a personne qui n'en conclue que pour le moins il sentit autant de mal que de bien. Voyez ce que je remarque de Charles-Quint (95), et de la reine Élisabeth (96), et de Louis XI (97), et de Louis XIII (98). M. Silhon a dit judicieusement que toute la vie de Ferdinand, de Charles-Quint et de Philippe II, n'a été qu'un mélange de bien et de mal; qu'on y voit les prospérités sans nombre, les disgrâces sans mesures, les plaies couvertes de lauriers, les triomphes parés de deuil..... Voyez Ferdinand, glorieux de la réduction du royaume de Grenade et du titre de Catholique; voyez-le triomphant de la conquête de Naples et de la fortune de la France; voyez qu'un caprice lui donne la Navarre, et que le hasard lui fait trouver un monde inconnu et de nouvelles richesses.... D'ailleurs, contemplons l'envers de sa vie, et l'autre face de la médaille. Nous verrons un prince maltraité de la fortune, et un diadème brisé de ses coups. Nous verrons un père qui enterre son fils unique, et fait les funérailles de sa fille aînée. Un mari qui perd sa femme, qui était sa gloire, et qui avait plus été la compagne de ses travaux que de sa couche. Un maître qui est abandonné de ses serviteurs et de ses créatures; un vieillard qui est chassé de sa maison, et un beau-père qui est dépourvu par son propre gendre (99). Ajoutez à ce-

(93) Suetonius, in Augusto, cap. XXIII.

(94) Vous la trouverez dans Pline, lib. VII, cap. XLV.

(95) Dans la rem. (L) de son art. tom. V.

(96) Dans la rem. (S) de son art. tom. VI.

(97) Dans la rem. (T) de son art. tom. IX.

(98) Dans la rem. (B) de son art. tom. IX.

(99) Silhon, Ministre d'État, liv. II, discours III, pag. 135, édit. de Hollande.

la qu'il ne put souffrir la réputation du grand capitaine. Cette jalousie ne fut pas le moindre de ses malheurs. Allez voir dans l'original ce que dit M. Silhon de Charles-Quint (100) et de Philippe II, et voyez ce que Plutarque rapporte d'un grand prince que l'on estimait heureux (101).

Que M. l'abbé Régnier a raison de dire (102),

*Qu'ont-ils d'ordinaire,
Qu'ont-ils au-dessus
Du destin vulgaire
Ceux qu'un sort prospère
Élève le plus ?
Une montre vaine
De grandeur humaine,
Qui marche avec eux,
Des dehors pompeux,
Brillans, agréables,
Des soins dévorans,
Des biens apparens,
Des maux véritables :
Les grands en un mot
N'ont pas le bon lot.*

Ces paroles de M. le comte de Bussi me frappèrent la première fois que je les lus : « Quand nous n'aurons » pas, vous et moi, la dépense de la » guerre sur les bras, pour nos en- » fans, nous aurons d'autres peines » pendant la paix ; car enfin il en » faut avoir : et sur cela écoutez notre » ami Comines sur le chapitre des » traverses de la vie humaine : *Au- » cune créature n'est exempte de » passion, tous mangent leur pain » en peine et douleur ; Notre-Seigneur » le promet dès qu'il fit l'homme, et » loyalement l'a tenu à toutes gens »* (103). » Si l'on eût demandé à Philippe de Comines, croyez-vous que les monarques aient plus de part que les autres hommes à l'exécution de cette promesse de Notre-Seigneur ? je suis très-persuadé qu'il eût répondu, oui, je le crois (104).

Ce qu'on vient de dire des rois se peut dire à proportion de tous ceux que

(100) Il a tort de l'appeler neveu de Ferdinand. Quelque livre latin où il avait vu que Charles-Quint était nepos, c'est-à-dire petit-fils de Ferdinand, l'aura trompé.

(101) C'est Agamemnon. Voyez Plutarque, de Tranquillitate Animi, pag. 466, 471. Lisez toute la Dissertation de la Mothe-le-Vayer, sur la Prospérité, au tom. VIII de ses Oeuvres.

(102) Dans une pièce de poésie qui est au devant de la Critique de M. Leti, sur les Loteries.

(103) Bussi Rabutin, lettre CXVII, de la I^{re} partie, pag. 281, édit. de Hollande.

(104) Voyez le dernier chapitre et la conclusion de ses Mémoires.

la Providence élève aux charges d'éclat, et qui participent à la grandeur par quelque côté. Leur sort est un assemblage où le mal trouve plus de jour à prédominer. Le grand savoir et le grand génie, n'exemptent point de cette fatalité. Cherchez plutôt parmi la canaille la plus ignorante, que parmi les hommes illustres en doctrine, une condition heureuse : la gloire qui environne les auteurs et les orateurs célèbres ne les sauve pas de mille chagrins. Elle les expose à l'envie en deux manières très-incommodes : ils ont des rivaux qui les persécutent, et ils sont jaloux à leur tour des louanges que d'autres méritent ; une faute d'impression leur donne plus d'inquiétude que quatre lettres pleines d'éloges ne leur donnent de plaisir. La gloire qu'ils ont acquise diminue leur sensibilité pour l'encens, et augmente leur sensibilité pour la privation de l'encens, pour le blâme, pour le partage de la renommée, etc. Outre que plus ils ont de lumières, plus ils connaissent que leurs ouvrages sont imparfaits. S'ils se garantissent des faiblesses des préjugés et du travers de cent petites passions, et qu'ils veuillent régler leur langage et leur conduite sur cet état de leur âme, ils deviennent odieux, et ils n'ont qu'à renoncer aux commodités extérieures. En n'entrant pas dans ce tourbillon, on ne se met point hors de la sphère de son activité ; au contraire on s'y expose bien plus qu'en y entrant pour y faire du ravage. S'ils se conforment extérieurement au goût dépravé du monde, ils se reprochent à eux-mêmes cent fois le jour cette lâche hyprocrisie, et troublent par-là leur repos. Il y en a peu qui puissent, comme faisait Démocrate, connaître les bizarreries des passions et s'en divertir. Que ce philosophe était éclairé là-dessus ! Lisez la lettre d'Hippocrate à Damagètes, et joignez-y la paraphrase qu'un auteur du XVI^e siècle (105) en publia. Il développe avec assez d'élégance, et par le menu, ce que l'auteur grec

(105) Alardus Amstelredamus. Cette paraphrase de l'Épître d'Hippocrate fut composée dans l'abbaye d'Egmond en Hollande, l'an 1526. L'édition dont je me sers est Salongiacci apud Johannem Soterem, 1539, in-8^o.

avait dit en gros. Il se divertit à cette censure, et l'ont sent bien qu'il était chagrin lui-même, et que si on lui eût demandé :

*Quelle humeur sombre
Fais-tu voir à contre-temps?*

Il eût pu dire

*C'est que je ne suis point du nombre
Des auteurs qui sont contents (106).*

Pausanias (107) rapporte l'oracle qui fut rendu à Homère : *Vous êtes malheureux et heureux*, répondit-on à ce grand poète. Apollon ne pouvait pas mieux répondre.

Il est temps de mettre fin à ces lieux communs. Faisons-le par quatre petites remarques. I. La 1^{re}. est qu'à prendre en gros tout le genre humain, il semble que Xénophanes aura pu dire que le chagrin et la douleur y prévalent sur le plaisir. II. La 2^e. qu'il y a des particuliers dont on a lieu de présumer qu'ils sentent dans cette vie beaucoup plus de bien que de mal. III. La 3^e. qu'il y en a d'autres dont on peut croire qu'ils sentent beaucoup plus de mal que de bien. IV. La 4^e. que ma seconde proposition est surtout probable à l'égard de ceux qui meurent avant le déclin de l'âge; et que la quatrième paraît principalement certaine à l'égard de ceux qui vont jusqu'à la vieillesse décrépite. Lorsque Racan assurait

*Que pour eux seulement les dieux ont fait la gloire,
Et pour nous les plaisirs (108),*

il ne considérait sans doute que le bel âge. C'est alors que les plaisirs prédominent; le bien emporte alors la balance (109); la Némésis des païens fait des avances et du crédit; elle agréé que les comptes soient rendus sans compensation; mais elle se dédommage sur la vieillesse.

*Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod
Quærit, et inventis miser abstinet, ac timet uti :*

(106) Ces vers sont d'un opéra de Quinault. Je n'y change qu'un mot, celui d'amans en celui d'auteurs.

(107) Voyez ses paroles ci-dessus, cit. (86).

(108) Voyez sa Lettre à Balzac, dans le 1^{er} tom. du Recueil de Lettres nouvelles, imprimé à Paris l'an 1684, pag. 300.

(109) A cela n'est point contraire cet endroit du psalmiste :

Encore la fleur de cette vie est telle,
Qu'on est toujours en peine et en martyre;
car Moïse ne représente qu'un état où étaient alors les Juifs.

*Vel quod res omnes timide gelideque ministret,
Dilator spe longus, iners, avidusque futuri;
Difficilis, querulus, laudator temporis acti
Se puero, censor castigatoreque minorum.
Multa ferunt anni venientes commoda secum,
Multa recedentes adimunt (110).*

Ce poète ne dit pas tout; aussi n'était-il pas nécessaire qu'il touchât aux mauvais endroits que Juvénal nous va montrer.

*Ut vigeant sensus animi ducenda tamen sunt
Funera natorum, rogos aspiciendus amato
Conjugis, et fratris plenæque sororibus urnæ.
Hæc data pœna diu viventibus, ut renovata
Semper clade domus, multis in luctibus, inque
Perpetuo mœrore, set nigra veste senescant (111).*

Joignez à cela ce passage de Virgile.

*Optima quæque dies miseris mortalibus avi
Prima fugit : subeunt morbi, tristisque senectus ;
Et labor, et duræ rapit inclementia mortis (112).*

Notez que Racan avançait une maxime qui donne le démenti au plus grand poète de l'antiquité; car voici ce que disait Homère :

*Les dieux pour eux ont retenu lieue,
Et resigné aux hommes la tristesse.*

C'est ainsi qu'Amyot tourne ces deux vers de l'Iliade, cités par Plutarque à la page 20 du *Traité de audiendis Poëtis* :

*Ὡς γὰρ ἐπλεκόσαντ' οἱ θεοὶ δειλοῖσι βροτοῖσι,
Σῶειν ἀχνομένους· αὐτοὶ δὲ τ' ἀνδρείας εἰσὶ.*

*Sic enim fato tribuunt dii miseris mortalibus,
Ut vivant tristes : ipsi verò sine curis sunt (113).*

(G) *Ceux mêmes qui reconnaissent que la nature a destiné au genre humain l'usage de toutes les autres choses le considèrent comme un être malheureux.*] N'avons-nous pas vu (114) que Pline, après un prologue qui donne la principauté à notre espèce, la met au-dessous du reste des animaux en fait d'incommodités ? Sénèque, qui représente si bien les faveurs que Dieu communique aux hommes (115), eût-il pu nier les observations de Pline ? Socrate aurait-il pu les nier, lui qui a décrit si avantageusement les prérogatives humaines ? « Tu ne penses

(110) Horat., de Arte Poëtica, vs. 169.

(111) Juvénal, sat. X, vs. 240.

(112) Virg., Georgic., lib. III, vs. 66.

(113) Homer. Iliad., lib. XXIV, vs. 525.

(114) Ci-dessus, remarque (D) au commencement.

(115) Voyez ci-dessus les cit. (77) et (78).

» pas, répondit-il à un disciple
 » qui niait la Providence, que les
 » dieux aient soin des hommes,
 » eux qui premièrement ont accor-
 » dé à l'homme seul le privilège de
 » marcher droit, ce qui lui donne
 » un grand avantage pour découvrir
 » de loin, pour considérer plus à
 » son aise les choses d'en haut, et
 » pour éviter beaucoup d'incommo-
 » dités. Ensuite, tous les animaux
 » qui marchent ont des pieds; mais ils
 » n'en tirent point d'autre usage que
 » de marcher : les dieux outre cela
 » ont donné des mains à l'homme,
 » par le moyen desquelles il se rend
 » le plus heureux animal du monde.
 » Tous les animaux ont des langues;
 » mais il n'y a que la langue de l'hom-
 » me qui puisse former une parole
 » dont il explique ses pensées, et par
 » laquelle il se communique à ses sem-
 » blables. Et pour montrer même que
 » les dieux ont eu soin de nos plaisirs,
 » ils n'ont point déterminé de saison
 » pour les amours des hommes, qui
 » peuvent jouir à toute heure, jus-
 » qu'à leur extrême vieillesse, d'une
 » volupté que les brutes ne goûtent
 » qu'en un certain temps de l'année.
 » Enfin, il ne se sont pas contentés
 » d'avoir fait à l'homme tant d'avan-
 » tages pour le corps, ils lui ont en-
 » core donné une âme, la plus ex-
 » cellente de toutes. Car quelle est
 » l'âme des autres animaux qui
 » connaisse l'être des dieux par qui
 » sont faits tant de merveilleux ou-
 » vrages? Y a-t-il une autre espèce
 » que les hommes qui les serve et
 » qui les adore? Quel est l'animal
 » qui puisse comme lui se défendre
 » de la faim, de la soif, du froid,
 » du chaud; qui puisse, comme
 » nous, trouver des remèdes aux ma-
 » ladies; qui puisse exercer sa force;
 » qui soit aussi capable d'apprendre,
 » qui retienne si parfaitement les
 » choses qu'il a vues, qu'il a ouïes,
 » qu'il a sues? En un mot, il est clair
 » que l'homme est un dieu en com-
 » paraison des autres espèces vivan-
 » tes, vu l'avantage qu'il a naturel-
 » lement sur elles, tant du corps que
 » de l'âme (116). » Il est bien appa-
 » rent qu'après cette belle description,

il eût avoué le revers de la médaille,
 si on l'eût prié de le bien examiner.

(H) *De chercher dans les plaisirs
 défendus quelque remède à leurs in-
 quiétudes.*] N'est-ce pas se délivrer
 d'un mal physique par un mal mo-
 ral? Un tel remède n'est-il pas pire
 que la maladie? N'est-on pas donc
 bien malheureux quand on ne sait
 recourir qu'à une telle ressource?
 Il est très-certain qu'une infinité de
 gens n'en trouvent point d'autre. Les
 criailleries domestiques, la vue du
 mauvais état du ménage, les contrai-
 gnent à sortir pour aller jouer, ou
 pour aller boire dans un cabaret. Ils
 ne peuvent sans cela dissiper leur
 mélancolie; c'est la seule diversion
 qu'ils opposent au chagrin. Il y en a
 même qui s'enivrent tout exprès afin
 d'éviter les inquiétudes de la nuit,
 qui est un temps où elles sont les
 plus incommodes. Ils ont éprouvé
 qu'elles les empêchent de dormir,
 et qu'elles les tiennent trop cruelle-
 ment attentifs à leur malheur. C'est
 pourquoi ils se procurent par le vin
 un profond assoupissement. C'est au-
 tant de pris sur la mauvaise fortune,
 c'est sauver la plus redoutable por-
 tion des vingt-quatre heures de la
 journée. Généralement parlant, les
 femmes ne peuvent pas se servir de
 ce bouclier contre le chagrin, et
 ainsi leur condition est plus à plain-
 dre que celle des hommes. De là
 vient que la Médée d'Euripide dé-
 clare qu'une femme mal mariée est
 dans un état si pitoyable, qu'il vaut
 mieux mourir que d'y demeurer;
 elle ne peut pas, comme les hommes,
 aller chercher hors du logis les con-
 solations nécessaires.

Κἀν μὲν τὰδ' ἡμῖν ἐκπονουμεῖναισιν εὖ
 Πόσις ξυνοικῇ, μὴ βία φέρων ζυγόν,
 Ζηλωτὸς αἰών· εἰ δὲ μὴ, θανεῖν χρεῖαν.
 α Ἀνὴρ δ' ὅταν τοῖς ἔνδον ἄχθῃται
 ζυγόν,
 » Ἐξω μολὼν ἴπαυσι καρδίας χόλον,
 » Ἡ πρὸς φίλων τιν', ἢ πρὸς ἥλικα
 τραπείς.
 » Ἡμῖν δ' ἀνάγκη πρὸς μίαν ψυχὴν
 βλέπειν.

*Et si nobis hæc quidem peragentibus bene
 Cohabitaverit maritus, non violentum nobis
 imponens jugum,*

Beata est vita : sin minus, satius est mori.

• *Vir verò cum dolet propter res domesticas,
 Foras egressus sedat cordis bilem,*

(116) Xen., de Memorab. Socrat., lib. I. Je me
 sers de la traduction de Charpentier, pag. 67 et
 suivantes.

* *Conversus aut ad aliquem amicum, aut contemporaneum;*

* *Sed nos oportet spectare ad unam animam* (117).

(I) *Aristote . . . a reconnu qu'il y avait dans la nature plus de mal que de bien, et que . . . par cette raison... Empédocle commença de supposer deux principes, l'un du bien, l'autre du mal. Avant que de rapporter ce qu'il a dit, il faut que j'observe qu'il se donne la liberté de développer le sentiment d'Empédocle, et de l'expliquer selon l'esprit plutôt que selon la lettre; mais, après tout, il pose en fait que le bien est la cause de tous les biens, et que le mal est la cause de tous les maux. Les deux principes d'Empédocle étaient l'amitié et la discorde: Ἐπεὶ δὲ καὶ τὰναντία τοῖς ἀγαθοῖς ἰόντα ἐφαίνετο ἐν τῇ φύσει, καὶ οὐ μόνον τάξις, καὶ τὸ καλὸν, ἀλλ' ἀταξία, καὶ τὸ αἰσχρὸν, καὶ πλείω τὰ κακὰ τῶν ἀγαθῶν, καὶ τὰ φαῦλα τῶν καλῶν. Οὕτως ἄλλός τις φιλίαν εἰσένεγκει, καὶ τὸ νείκος, ἑκάτερον ἑκατέρων αἰτίον τούτων. Εἰ γάρ τις ἀκαλουθοίη, καὶ λαμβάνοι πρὸς τὴν διάνοιαν, καὶ μὴ πρὸς τὴν φελλίζεσθαι λέγων Ἐμπεδοκλῆς, εὐρήσει τὴν μὲν φιλίαν εἶναι τῶν ἀγαθῶν, τὸ δὲ νείκος τῶν κακῶν ὥς' εἴ τις φαίη τρόπον τινὰ καὶ λέγειν, καὶ πρῶτον λέγειν τὸ καλὸν καὶ τὸ ἀγαθὸν ἀρχαῖς Ἐμπεδοκλείας τὰχ' ἂν λέγοι καλῶς. Εἴπερ τὸ τῶν ἀγαθῶν ἀπάντων αἰτίον, αὐτὸ τὸ ἀγαθὸν ἐστὶ, καὶ τῶν κακῶν, τὸ κακόν. Cum autem contraria quoque bonis messe naturæ apparerent, nec solum ordo, et pulchrum, verum etiam inordinatio, et turpe, pluraque mala, quàm bona, et turpia, quàm pulchra, ideò alius quidam amicitiam introduxit, et contentionem, utrumque utriusque horum causam. Si quis enim sequatur, et secundum sententiam accipiat, non secundum ea, quæ balbutiens Empedocles dicit, inveniet amicitiam quidem bonorum causam esse, contentionem verò malorum. Quare si quis dicat quodam modo dicere, et primum Empedoclem dicere malum, et bonum esse principia, fortassè benè inquiet: siquidem bonorum omnium causa, ipsum bonum, ac malorum, ipsum malum est* (118). Prenez garde qu'il critique ailleurs (119)

(117) Euripid., in *Medea*, vs. 241, p. m. 276.

(118) Aristoteles, *Metaphys.*, lib. I, cap. IV, pag. m. 646.

(119) *Idem*, *ibidem*, lib. XII, cap. X, p. 745.

ce sentiment d'Empédocles, et qu'il n'a point cru qu'il y eût aucun principe éternel du mal; car il assure (120) qu'il n'y a rien que de bon dans les êtres éternels.

(K) *Je m'étonne que le rabbin Maimonides . . . ait pu croire qu'il avait bien réfuté la doctrine dont je parle.* Il avoue que les païens, et même quelques rabbins, ont fait des déclamations sur la supériorité du mal, et il les traite d'insensés et de ridicules. *Sæpissimè, dit-il* (121), *solent in cordibus hominum imperitorum istiusmodi cogitationes exsurgere, ac si longè plura essent in mundo mala quàm bona; ita ut in multis poematis et cantilenis gentilium hæc et similia reperiantur; Miraculi instar esse, quando in tempore boni aliquid invenitur: mala autem esse multa et perpetua. Atque hic error non solum in vulgo obtinuit, verum etiam apud eos, qui sapientes haberi volunt, et apud ipsum Alrasi in libro illo celebri, quem Sepher Elohuṯ h. e. Theosophiam nominavit, in quo multa ex deliriis et stoliditatibus suis congegit, è quibus et istud est, quòd plura existant mala quàm bona; eo quòd, si comparisonem instituas inter recreationes et voluptates hominis, quas tempore tranquillitatis percipit, cum doloribus, cruciatibus, perturbationibus, defectibus, curis, sollicitudinibus, et afflictionibus, deprehendatur, vitam hominis illorum bonorum respectu, esse vindictam magnam et malum magnum.* Il dit que la cause de leur erreur extravagante est (122) qu'ils s'imaginent que la nature n'a été faite que pour eux, et qu'ils ne comptent pour rien ce qui est distinct de leur personne, d'où ils infèrent que quand il arrive quelque chose contre leur gré, tout va mal dans l'univers. Il ajoute que si l'on considérait la petitesse de l'homme eu égard à l'univers, on comprendrait avec évidence que la supériorité du mal n'a point de lieu parmi les anges, ni parmi les corps célestes, ni parmi les éléments et les mixtes inanimés, ni parmi plu-

(120) *Idem*, *ibidem*, lib. IX, pag. 717.

(121) Moses Maimonides, in *More Nevochim*, parte III, cap. XII, pag. m. 354, 355.

(122) *Causa erroris fatui illius hominis et omnium ipsius sociorum est quòd, etc.*, *Idem*, *ibidem*, pag. 355.

sieurs espèces d'animaux. Cette remarque de Maimonides ne va point au but ; car ceux qu'il réfute n'entendent autre chose sinon que parmi les hommes le mal surpasse le bien. A quoi sert-il donc de dire, pour les convaincre d'erreur, que le mal ne surpasse pas le bien dans le reste de la nature ? Tous les corps inanimés sont incapables de bien et de mal, ils ne doivent donc point être mis en ligne de compte quand il s'agit de cette question ; et il n'y a personne qui ne fût en droit de soutenir que tout ce en quoi nous mettons l'ordre, la beauté, et la perfection des corps célestes, etc. étant changé, ce ne serait point un mal à l'égard de l'univers, encore que l'homme ou quelque autre créature particulière en souffrît quelque dommage. Si le soleil et les planètes étaient dans les mêmes variations que les vaisseaux qui vont et viennent de Marseille à Naples, tantôt en moins de jours et tantôt en plus de jours sans aucune règle fixe, ne pourrait-on pas prétendre qu'en égard à tout l'univers ce n'est pas un mal, une imperfection, et un désordre ?

Après cela Maimonides dit que les maux de l'homme se peuvent réduire à trois classes : la première comprend ceux qui procèdent de ce que l'homme a un corps ; la seconde, ceux qui procèdent de ce que les hommes machinent les uns contre les autres ; la troisième, ceux que l'homme se fait à lui-même par sa propre cupidité. Il fait de belles remarques sur tout cela, mais il sort de la question ; car il ne s'agit pas de la cause du malheur des hommes, il s'agit de ce point de fait, si les maux qu'ils souffrent surpassent les biens dont ils jouissent. On a beau nous dire que nous sommes nous-mêmes la cause de nos infortunes, et que fort souvent nous nous affligeons sans sujet, et que les plaisirs de la vie sont innombrables, et quelquefois même fort longs ; tout cela est incapable de résoudre la difficulté. Un grain de mal, pour ainsi dire, gâte cent degrés de bien (123) ; un petit morceau de fer chaud au septième degré brûle

mieux que cent pieds de fer chaud au quatrième degré. Nul mal n'est petit lorsqu'il est senti comme grand ; et rien n'accable davantage un homme chagrin, que de savoir qu'il n'a pas raison d'être chagrin. « Il y a, dit M. de Saint-Évremond, une sorte de chagrin dont je ne puis deviner la cause ; et comme on n'en saurait bien connaître le véritable sujet, je trouve qu'il est malaisé de l'adoucir, ou de s'en défendre..... Cette espèce de chagrin est commun à tous les hommes ; ce sont de ces chagrins qui nous brouillent avec nous-mêmes, et qui, nous faisant connaître que nous n'avons aucune raison d'être fâchés, nous forcent, malgré notre amour-propre, de nous avouer que nous sommes injustes et déraisonnables (124). »

(L) *Xénophanes a cru l'incompréhensibilité de toutes choses.*] Commençons cette remarque par un passage de Diogène Laërce : *φησὶ δὲ Σωτίων πρῶτον αὐτὸν εἰπεῖν ἀκατάληπτα εἶναι τὰ πάντα, πλανώμενος ; c'est-à-dire, Sotion, qui dit que Xénophanes est le premier qui ait soutenu que toutes choses étaient incompréhensibles, se trompe (125).* On ne voit point dans ces paroles si Diogène Laërce nie que Xénophanes ait tenu pour l'incompréhensibilité ; car il pourrait ne pas le nier, et accuser néanmoins Sotion d'erreur. Cette accusation serait juste si avant Xénophanes d'autres avaient enseigné que tous les objets de notre esprit sont au delà de notre compréhension. Il y a mille endroits semblables dans Diogène Laërce ; cela ne lui fait guère d'honneur : un esprit exact aurait évité ces équivoques et ces ténèbres. Je conjecture qu'il a voulu dire que Xénophanes n'enseignait point l'incompréhensibilité (126) ; mais en même temps je m'imagine qu'il a eu tort de parler ainsi de ce philosophe. Toutes les apparences nous conduisent à

(124) Saint-Évremond, au Discours des ennuis et des déplaisirs : je le cite sur l'extrait de l'anonyme qui a critiqué cet auteur, pag. 137 ; car mon édition (au tom. IV, p. 45), qui est celle de Hollande 1693, ne contient qu'une partie de ce que le critique rapporte.

(125) Diog. Laërtius, lib. IX, num. 20.

(126) Voyez ci-dessous citat. (142) le passage de Sextus Empiricus.

(123) L'eau de la mer, dont l'amertume est insupportable, contient 40 ou 42 fois plus de parties douces que de parties salées.

juger que Xénophanes enseignait, que l'on ne pouvait comprendre quoi que ce fût dans la nature des choses. Plutarque lui attribue d'avoir dit que nos sens et notre raison sont des facultés trompeuses (127). D'autres veulent qu'il ait rejeté le témoignage des sens, afin de conclure qu'il ne faut ajouter foi qu'à la raison; et ils disent qu'il est le premier auteur de cette doctrine. Οἰόνται δὲ ἴναι, τὰς μὲν αἰσθήσεις καὶ τὰς φαντασίας καταβάλλειν, αὐτῷ δὲ μόνον τῷ λόγῳ πιστεύειν. Τοιαῦτα γὰρ τινα πρότερον μὲν Ξενοφάνης, καὶ Παρμενίδης . . . ἔλεγον. *Sensus visaque omnia funditus repudianda, rationi uni fidem habendam opinantur. Ac primum quidem Xenophanes, et Parmenides . . . in eâ sunt doctrinâ versati* (128). Je crois que Plutarque nous représente plus fidèlement que ne l'a fait Aristoclès, le système de Xénophanes. Je crois que Xénophanes ne se fiait guère plus à la raison qu'à ses sens : voici ce qui me le persuade. Il fut le premier qui enseigna que tout ce qui a été fait est corruptible (129). Il enseigna aussi que toutes choses n'étaient qu'un seul être; qu'il n'y avait point de génération ni de corruption; et que cet être unique demeurerait toujours le même, et ne pouvait être sujet à nul changement (130). Ὅθεν ἡξίουσι οὗτοί γε τὸ ὄν ἐν εἶναι, καὶ τὸ μὴ ὄν ἕτερον εἶναι, μὴδὲ γενέσθαι τι, μὴδὲ φθίρεσθαι, μὴδὲ κινεῖσθαι τὸ παρὰ παν. *Hi quicquid esset, unum duntaxat esse : quòd ab eo diversum esset, id non esse : generari nihil : nihil corrumpi, moveri, omninò nihil statuebant* (131). Mais voici plus nettement les principes de Xénophanes, et dans toute leur liaison. Première-

ment il assurait (132) que rien ne se fait de rien, c'est-à-dire, pour ôter toute équivoque, qu'une chose qui n'a pas toujours existé ne peut jamais exister. Il concluait de là que tout ce qui est a toujours été; or, ajoutait-il, ce qui a toujours été est éternel; ce qui est éternel est infini; ce qui est infini, est unique; car s'il contenait plusieurs êtres, l'un terminerait l'autre, il ne serait donc pas infini. De plus, disait-il, ce qui est unique est partout semblable à soi-même; car s'il enfermait quelque différence; il ne serait pas un être, mais plusieurs êtres. Enfin cet être unique, éternel et infini doit être immobile et immuable; car s'il pouvait changer de place il y aurait quelque chose au delà de lui; il ne serait donc pas infini : et si sans changer de place il pouvait être altéré, quelque chose qui ne serait pas de tout temps commencerait à être produit, et quelque chose qui aurait été de tout temps cesserait d'être. Or cela est impossible; car toute chose qui n'ayant pas existé éternellement commencerait d'exister serait produite de rien, et toute chose qui n'a point eu de commencement a une existence nécessaire; elle ne peut donc jamais cesser d'exister. Voilà quels étaient ses principes, si nous en croyons Aristote (133). Je ne doute point qu'ils ne lui parussent évidens, et qu'il ne crût avoir là une gradation de conséquences tirées nécessairement d'un principe incontestable. Les théologiens orthodoxes lui nieraient que rien ne puisse avoir un commencement; mais ils lui accorderaient que l'être qui n'a jamais commencé est unique, infini, immobile, immuable, et que tout ce dont l'existence est nécessaire est indestructible. Ils enseignent, et avec raison, que Dieu n'est sujet à nul changement; car s'il lui arrivait quelque changement, il acquerrait et il perdrait quelque chose. Ce qu'il acquerrait serait ou distinct de sa substance, ou un mode identifié avec sa substance. Si c'était un être distinct, Dieu ne serait pas un être simple; et, qui pis est, il

(127) Ἀποφαίνεται δὲ καὶ τὰς αἰσθήσεις ψευδεῖς, καὶ καθόλου σὺν αὐταῖς, καὶ αὐτὸν τὸν λόγον διαβάλλει. *Sensus fallaces esse contendit, unâque cum illis ipsam quoque rationem in omnibus criminatur.* Plutarch., in *Stromatis*, apud Eusebium *Præparation. Evangel.*, lib. I, cap. VIII, pag. 23, B.

(128) Aristocles, de *Philosophiâ*, lib. VIII, apud Eusebium, ubi *suprà*, lib. XIV, cap. XVII, pag. 756, B.

(129) Πρῶτος ἀπεφάνετο ὅτι πᾶν τὸ γινόμενον φθαρτὸν ἐστὶ. *Primus definivit omne quod fiat corruptioni obnoxium esse.* Diogen. Laërt., lib. IX, num. 19.

(130) Voyez Platon, in *Sophistâ*, p. m. 170, C.

(131) Aristocles, apud Eusebium, ubi *suprà*.

(132) Voyez le *Traité d'Aristote de Xenophane*. Zenone, et Gorgiâ, *init. au I^{er}.*, tome de ses *Œuvres*, pag. 939, édit. de Genève 1605.

(133) Ubi *suprà*.

serait composé d'une nature incréée et d'une nature créée (134). Si c'était un mode *identifié* avec sa substance, Dieu ne le pourrait produire qu'en se produisant lui-même : or comme il existe indépendamment de sa volonté, et qu'il ne s'est point donné à lui-même son existence au commencement, il s'ensuit qu'il ne peut jamais se la donner. D'ailleurs rien de ce qui existe nécessairement ne peut cesser d'être, il faut donc de toute nécessité que Dieu ne puisse jamais perdre ce qu'il a eu une fois. Or tout ce qu'on appelle modification, ou *ens inhærens in alio*, est d'une telle nature qu'il ne peut être produit que par la ruine d'une autre modalité, tout de même qu'une nouvelle figure est nécessairement la destruction de la vieille. C'est pourquoi si Dieu acquerrait quelque chose de nouveau, il perdrait nécessairement quelque autre chose ; car cette nouvelle acquisition ne serait pas une substance, mais un accident, ou un *ens inhærens in alio*. Puis donc que rien de ce qui existe nécessairement ne peut cesser d'exister, il s'ensuit que Dieu ne peut jamais acquérir rien de nouveau. Voilà donc l'immutabilité de Dieu appuyée sur des notions évidentes. Xénophanes ajoutait à ces maximes celle-ci, que rien ne se fait de rien : or tout accident produit de nouveau, et distinct de la substance divine, serait tiré du néant. Il fallait donc qu'il niât que l'être éternel pût acquérir aucun nouveau mode distinct de sa propre substance. Mais il se trouvait bien embarrassé quand on lui montrait les générations continues qui se font dans la nature. Elles prouvent et que l'univers n'est pas un seul être et qu'il contient quelque chose qui est muable, puisqu'il change actuellement. Pour se tirer de cette objection, il récusait le témoignage des sens ; il dit qu'ils nous trompent, qu'il n'est pas vrai qu'il se fasse des générations dans la nature, et que ce ne sont que de fausses apparences. Mais, lui disait-on sans doute, les apparences des sens ne changeraient pas, si notre âme demeurerait toujours la même, si les

êtres qui sont hors de nous ne changeaient point : il faut donc que pour le moins ce qui est en nous le sujet passif des perceptions, que vous appelez des tromperies des sens, soit d'un être muable et altérable : il n'est donc pas vrai, comme vous le prétendez, qu'il ne se fasse aucun changement dans l'univers. Je ne vois point qu'il ait pu répondre autre chose que ceci : Notre raison est aussi trompeuse que nos sens ; tout lui est incompréhensible. Car si lors même qu'elle est appuyée sur l'évidence, qui est son *non plus ultra*, elle n'attrape pas la vérité, c'est un signe que la vérité est une chose incompréhensible et impénétrable. Or, m'appuyant sur des notions évidentes, j'avais assuré que rien ne se fait de rien : d'où il s'ensuit nécessairement que rien ne peut commencer, et que tout ce qui existe une fois existe toujours, ce qui prouve évidemment l'immobilité et l'immutabilité de toutes choses ; j'avais, dis-je, compris cela clairement, et néanmoins l'expérience de mes sensations et de mes passions me convainc que je suis muable : je n'avais donc rien compris de certain, je n'ai donc point une faculté proportionnée à la vérité. C'est ainsi qu'on peut supposer qu'il raisonnait, et de là nous pourrions conclure que la secte des acataleptiques (135), et celle des pyrrhoniens, n'ont eu leur berceau que dans le principe de l'unité immuable de toutes choses, soutenu par Xénophanes. Je ne prétends pas qu'il ait eu raison dans les conséquences qu'on vient de voir ; je n'allègue ceci qu'afin qu'on voie que je ne contredis pas sans de bons motifs l'historien de ce philosophe (136). J'ai premièrement pour moi le témoignage de Sotion (137), celui de Cicéron (138), celui de Plutarque (139), et quelques vers de Xénophanes (140) qui n'ont pas été inconnus à Diogène Laërce (141). En second

(135) C'étaient ceux qui enseignaient l'incompréhensibilité.

(136) Voyez ce que j'ai cité de Diogène Laërce, au commencement de cette remarque.

(137) Voyez ci-dessus, citation (125).

(138) Voyez ci-dessous la citation (147).

(139) Voyez ci-dessus la citation (127).

(140) Voyez, citation (142), le passage de Sextus Empiricus.

(141) Il en cite le commencement, in *Vita Pyrrhonis*, lib. IX, num. 72.

(134) Quand un être est distinct d'un autre, il n'en est pas composé ; ainsi tout être distinct de tout autre est fait de rien, il est donc créé.

lieu, je puis dire que Xénophanes avait des principes qui l'engageaient nécessairement, comme je viens d'en donner les preuves, à tenir l'incompréhensibilité. Rapportons les vers où il déclare son sentiment.

Καὶ τὸ μὲν οὖν σαφὲς οὐτις ἀνὴρ ἴδεν,
οὐδὲ τις ἴσται

Εἰδὼς ἀμφὶ θεῶν τε, καὶ ὅσα λέγουσι
περὶ πάντων.

Εἰ γὰρ καὶ τὰ μάλιστα τύχοι τετελεσ-
μένον εἰπῶν

Αὐτὸς ὅμως οὐκ οἶδε, δόκος δ' ἐπὶ πᾶσι
τίτυκται.

*Nullus apertè vir scit, sed neque vir sciet un-
quam*

*De Diis et cunctis à me quæ dicta fuerunt.
Namque licet sit perfectum quod dixerit ille,
Ille tamen nescit, cunctis et opinio in his
est (142).*

On voit manifestement dans ces paroles que Xénophanes déclare que personne ne peut parvenir à la connaissance claire et certaine de la vérité; et qu'encore qu'un homme rencontrât la vérité, il ne pourrait point savoir qu'il l'eût rencontrée; il n'y a, continue-t-il, que des opinions à attraper sur toutes choses. Sextus Empiricus (143) le met nettement parmi ceux qui nient qu'il y ait un *criterium veritatis*, ou une règle, ou une mesure de la vérité. J'avoue qu'il n'adopte pas (144) le sentiment de ceux qui le mettent au nombre des acataleptiques; mais il lui attribue pourtant d'avoir cru qu'on ne comprenait jamais les choses jusques au degré de certitude qui fait la science, et qu'on ne parvient jamais qu'à des jugemens de vraisemblance ou de probabilité. N'est-ce pas au fond soutenir l'*acatalepsie*, ou la nature incompréhensible des choses? Φαίνεται μὴ πᾶσαν κατάληψιν ἀναιρῆν ἀλλὰ τὴν ἐπιστημονικὴν τε καὶ ἀδιάπτωτον ἀπολείπειν δὲ τὴν δοξαστήν. Τοῦτο γὰρ ἐμφαίνει τὸ, δόκος δὲ ἐπὶ πᾶσι τίτυκται ὥς κριτήριον γίνεσθαι κατὰ τοῦτον τὴν δοξαστὴν λόγον, τουτέστι τὸν τοῦ εἰκότος, ἀλλὰ μὴ τὸν τοῦ παγίου ἐχόμενον. *Videtur non omnem tollere comprehensionem, sed eam quæ est ex scientiâ, et quæ non potest aberrare. Relinquit ergo opinabilem, hoc enim indicat*

(142) Xenophanes, *apud Sextum Empiricum adversus Mathematicos*, pag. 146, 157, 280. Voyez aussi Plutarque, de audiend. Poët., p. 17, E.

(143) *Ibid.*, pag. 146.

(144) *Ibid.*, et pag. 156, 157.

illud cunctis et opinio in his est: quod sit ut ex ejus sententiâ id quod judicat sit ratio opinabilis, hoc est ratio ejus quod est probabile, non autem ea quæ sequitur id quod est firmum ac stabile (145). Je ne vois donc pas que M. Ménage ait eu beaucoup de raison de dire que Sextus Empiricus est favorable en cet endroit-ci à Diogène Laërce contre Sotion (146). Et ce qui m'empêche d'autant de voir cela est que ce docte commentateur venait de dire que Cicéron et Origène favorisent Sotion (147): *Sotioni adstipulatur Cicero in Lucullo: Parmenides, Xenophanes, minùs bonis quamquam versibus, sed tamen illis versibus, increpant eorum arrogantiam quasi irati, qui, cum sciri nihil possit, audeant se scire dicere. Item Origenes in Philosophicis: Οὗτος ἴφρ πρῶτος ἀκαταληψίαν εἶναι πάντων, εἰπὼν οὕτως*

Εἰ γὰρ καὶ τὰ μάλιστα τύχοι τετελεσμένον εἰπῶν,

Αὐτὸς ὅμως οὐκ οἶδε, δόκος δ' ἐπὶ πᾶσι τίτυκται.

Quant à la question particulière si ce philosophe est le premier qui ait tenu pour l'incompréhensibilité, comme Sotion l'assure, il y a plus de sujet de demeurer en suspens, puisque Platon dit qu'avant Xénophanes d'autres avaient cru l'unité de toutes choses (148): dogme qui me paraît être le grand chemin de l'incompréhensibilité. Rien n'est plus curieux que les vers de Timon rapportés par Sextus Empiricus (149). Je ne sais pourquoi les interprètes n'ont pas traduit en latin cet endroit-là.

Les raisons qui conduisirent Xénophanes à l'unité de toutes choses sont apparemment les mêmes qu'Aristote donne à Mélissus et à Parménides (150). Elles paraissent assez subtiles, quoique, selon la propriété des grands génies, Aristote les ait rapportées un peu obscurément, parce qu'il affectait d'être court. Ce sont sans doute des sophismes, aussi bien

(145) Xenophanes, *apud Sext. Emp. adv. Mathem.*, pag. 157.

(146) Menagius in Diogen. Laërt., lib. II, num. 20.

(147) Menagius, *ibid.*

(148) Plato, in *Sophistâ*, pag. 170.

(149) Sextus Empiricus, *Pyrrhon. Hypotypos.*, lib. I, cap. XXXII, pag. 46, *edit. Gronov.* 1621.

(150) Aristoteles, *Physicor. lib. I, cap. III.*

(151) Dans
lib. I, cap. (H)
(152) Coni
117e. chap.
(153) Arist
(154) Voy

que celles qu'on a pu lire ci-dessus (151) ; mais néanmoins elles pouvaient imposer , et je ne sais si Aristote a toujours bien réfuté ces deux anciens philosophes. Prenez la peine de consulter les jésuites de Conimbre (152) , qui ont mis dans toute sa force l'une des raisons de Mélissus , et la réponse d'Aristote ; vous verrez qu'il n'y a rien de plus faible que cette réponse , et qu'il n'est pas vrai que Mélissus raisonne mal dans cette proposition : *Si tout ce qui a été fait a un principe , ce qui n'a point été fait n'a point de principe*. Aristote assure que c'est un paralogisme manifeste. Ὅτι μὲν οὖν παραλογίζεται Μελισσος , δῆλον· οἷσται γὰρ εἰληφέναι , εἰ τὸ γεγόμενον ἀρχὴν ἔχει ἀπαν , ὅτι καὶ τὸ μὴ γεγόμενον οὐκ ἔχει. *Captiosè itaque Melissum ratiocinari manifestum est : sumpsisse enim arbitratur , si quidquid ortum est principium habeat : id non habere , quod ortum non est* (153). Or, ajoutait Mélissus , rien n'a été fait ; car si quelque chose avait été faite , elle aurait été produite ou de rien ou d'une autre chose : si d'une autre chose , elle eût déjà existé auparavant , ce qui ruine votre supposition ; si de rien , donc de rien il se pourrait faire quelque chose , ce qui est faux (154). Voilà un raisonnement démonstratif contre Aristote , qui n'admettait pas la création proprement dite. Et quant à sa distinction entre principe de substance , et principes de formes et de qualités , elle est nulle dans l'hypothèse de l'impossibilité de la création ; car toute substance qui n'a jamais commencé et qui existe nécessairement doit être immuable. En vain cherchiez-vous les principes des générations et des corruptions ; car il s'en ferait point si toutes choses étaient créées : or elles l'étaient selon Aristote , qui n'a jamais combattu cette maxime , *ex nihilo nihil fit*. Mais après avoir avoué que cette objection de Mélissus , que l'on ne saurait résoudre que par les principes de l'orthodoxie chrétienne concernant la création , surpassait toutes

les forces d'Aristote , il faut reconnaître que les autres subtilités de Mélissus et de Parménides ne l'embarraçaient pas tant , et qu'appliquées à l'expérience , c'est-à-dire à la variété des choses que l'univers nous fait voir , elles ne pouvaient paraître que des puérilités.

J'observe en passant que le jésuite qui a commenté l'ouvrage de Cicéron de *Natural Deorum* , a pris le parti de Xénophanes contre Aristote un peu inconsidérément. *Dubio procul* , dit-il (155) , *exciderit illi (Velleio) convictum illud quod in Xenophonem contorquet Aristoteles* , lib. I *Metaphysicorum* , capite quinto , ubi et *obscurum illius , vel ingenium , vel dicendi genus notat* , et *hominem quasi agrestem magnâ quiddam negligentia despectat* , et *ab toto philosophorum senatu relegandum censet*. *Eam tamen Xenophani de Deo sententiam ascribit quæ minimè agreste ingenium sapiat : nempè τὸ ἓν εἶναι τὸν Θεόν* . i. id quod est unum , esse Deum : *vel ut Theophrastus habet apud Lilium* : unum , et universum , et omne esse Deum. Ce père a grand tort d'attribuer à Xénophanes un sentiment raisonnable sur la nature de Dieu : le sentiment de ce philosophe là-dessus est une impiété abominable , c'est un spinozisme plus dangereux que celui que je réfute dans l'article de SPINOZA ; car l'hypothèse de Spinoza porte avec soi son préservatif , par la mutabilité ou par la corruptibilité continuelle qu'il attribue à la nature divine , eu égard aux modalités. Cette corruptibilité soulève le sens commun , et choque tout à la fois horriblement les petits esprits et les grands esprits : mais l'immutabilité en toutes manières , que Xénophanes attribue à l'être infini et éternel , est un dogme de la plus pure théologie ; il pourrait donc être plus séduisant en faveur du reste de l'hypothèse. D'autre côté , la mauvaise chute de ce philosophe peut devenir plus contagieuse que le spinozisme. Cet homme-là , ne pouvant se soutenir dans le poste où sa raison l'avait mené , se laissa tomber dans un précipice : il querella sa raison qui l'avait embarrassé dans des filets qu'il ne pouvait rompre ; il

(155) Lescalopier , in Cicéron , de Nat. Deorum , lib. I , num. 28 , pag. 44.

(151) Dans l'article STILPON , tome XIII , page 504 , rem. (H).

(152) Conimbricenses , dans la paraphrase du III^e chap. du 1^{er} liv. de la Physique d'Aristote.

(153) Arist. Physic. lib. I , cap. III.

(154) Voyez les Conimbricenses , ubi suprâ.

l'accusa d'être incapable de rien comprendre. Rien d'autres se pourraient jeter dans de telles extrémités, s'ils ne recouraient à un secours supérieur à la raison. Mais le jésuite que je réfute n'a pas tort en tout : il a pu avec justice blâmer Aristote de son mépris pour le génie de Xénophanes ; car quoiqu'une véritable grandeur d'esprit et une solide force de raisonnement ne permettent pas que l'on succombe de cette manière, il est pourtant vrai qu'un génie médiocre ne volera jamais aussi haut que Xénophanes, et ne tombera pas comme lui. Il raisonnait plus conséquemment qu'Aristote, qui, n'admettant point de création, reconnaissait une matière éternelle et susceptible successivement d'une infinité de formes. Si les éléphants n'ont pas à craindre de telles toiles d'araignée, les mouches les doivent craindre encore moins. Ce n'est point la médiocrité de l'esprit qui fait douter (156) que l'on ne soit point parvenu à la certitude légitime (157) ; elle est plus propre à remplir de confiance (158) qu'à inspirer de la défiance : et l'on peut dire que les acataleptiques, *Faciunt nos intelligendo ut nihil intelligent* (159). Ils parviennent au dogme de l'incompréhensibilité, non pas en ne connaissant rien, mais en connaissant les choses beaucoup mieux que la plupart du monde ne les connaît ; quoiqu'ils ne les connaissent pas selon le bon tour. Bien plus, il s'en trouve qui dirigent à la gloire de Dieu leur hypothèse ; comme si par le sentiment de notre faiblesse et de l'infinité de Dieu nous ne devions pas aspirer à des connaissances qui doivent faire le partage de la nature divine. Nous parlions tantôt d'un poète qui dit que les dieux réservaient pour eux la gloire, et pour

nous les plaisirs ; ceux-ci disent que Dieu garde pour lui la science, et pour nous les opinions (160). Cela me fait souvenir d'une pensée de Plutarque qui m'a paru excellente. Je la rapporte selon la version d'Ameyt. « Les hommes sages doivent en leurs » prières demander tous biens aux » dieux, mais ce que plus nous desirons obtenir d'eux, c'est la con- » noissance d'eux-mêmes, autant » comme il est loisible aux hommes » d'en avoir, pour ce qu'il n'y a don » ne plus grand aux hommes à rece- » voir, ne plus magnifique et plus » digne aux dieux à donner, que la » connoissance de la vérité : car Dieu » donne aux hommes toutes autres » choses dont ils ont besoin ; mais » celle-là il la retient pour lui-même » et s'en sert : et n'est point bien- » heureux pour posséder grande » quantité d'or ni d'argent, ni puis- » sant pour tenir le tonnerre et la » foudre en sa main, mais bien pour » sa prudence et sapience : et est une » des choses qu'Homère a le mieux et » le plus sagement dites, en parlant » de Jupiter et de Neptune.

- Ils sont tous deux de mesme extraction,
- Et tous deux nez en mesme region,
- Mais Jupiter en est le fils aîné,
- Et de savoir plus grand quel l'autre orne (161).

» Il affirme que la préférence et pré- » cedence de Jupiter estoit plus vene- » rable et plus digne en ce qu'il estoit » plus savant et plus sage. Et quant » à moi j'estime que la beatitude et » la félicité de la vie éternelle, dont » Jupiter jouit, consiste en ce que » il n'ignore rien, et que rien de » tout ce qui se fait ne le fait : et » pense que l'immortalité, qui en » osteroit la connoissance et intelli- » gence de tout ce qui est, et qui se » fait, ne seroit pas une vie, mais un » temps seulement. Pourtant pos-

(160) Diogen. Laërce, in Pyrrhone, lib. II, num. 72, met Platon entre les sceptiques, pour avoir dit, Τὸ μὲν ἀληθὲς θεοῖς καὶ θεῶν πατρὶν ἐγκραεῖν, τὸν δὲ εἰκότα λόγοι ζῶντων : Se veritatem quidem diis deorumque filiis relinquare, id autem quod sit verisimile indaga-

(161) Ἡ μὲν ἀμφοτέροισιν ὁμὸν γένος ἴα πάτρην,
'Αλλὰ Ζεὺς πρότερος γεγόνει καὶ πλείων ἦδ' ἔστιν.

Est ambobus idem sanè genus et patria una, et Jupiter natu prior erat, pluraque noviora. Boetius, Iliad. lib. XIII, vs. 345.

(156) Socrate, Zénon d'Élée, Arcésilas, Carnéades, et tels adversaires de la certitude, ont été des plus sublimes génies de l'antiquité.

(157) Qui plura novit, eum majore sequuntur dubia. Naudé, Addit. à la Vie de Louis XI, pag. 38, cite cela comme d'Aristote, in Rhetor. ; mais d'autres le citent comme d'Énée Silvius.

(158) Ἀμαθία μὲν θράσος, λογισμὸς δὲ ὀκνον φέρει. Imperitia audaciam, ratiocinatio verò metum affert. Thucydid., lib. II, pag. m. 126. A.

(159) Térence dit cela à l'égard d'une autre chose, dans le prologue de l'Andria.

» vons-nous dire que le desir d'en-
 » tendre la vérité est un desir de la
 » divinité, mesmement la vérité de
 » la nature des dieux, dont l'estude
 » et le prochas de telle science est
 » comme une profession et entrée de
 » religion, et œuvre plus sainte que
 » n'est point le vœu et l'obligation
 » de chasteté, ni de la garde et clos-
 » ture d'aucun temple (162a). » Ajou-
 » tez à cela que les chrétiens, à l'égard
 » des choses qui constituent le caractère
 » du christianisme spéculatif, font une
 » profession ouverte de l'incompréhén-
 » sibilité, et qu'ils regardent comme
 » des hibous, et comme des Turcs,
 » ceux qui dans le christianisme refusent
 » de croire ce qui surpasse la portée
 » de leur esprit. Tel est le mystère de
 » la Trinité, qui, comme l'avoue M. Ni-
 » colle (163), « accable et révolte la
 » raison. S'il y a des difficultés qui
 » sautent aux yeux, ce sont celles
 » qu'il fournit, que trois personnes
 » réellement distinctes n'aient qu'une
 » même et unique essence, et que,
 » cette essence étant la même chose
 » en chaque personne que les rela-
 » tions qui les distinguent, elle puisse
 » se communiquer, sans que les re-
 » lations qui distinguent les person-
 » nes se communiquent. Si la raison
 » humaine s'écoute elle-même, elle
 » ne trouvera en soi qu'un soulève-
 » ment général contre ces vérités in-
 » concevables. Si elle prétend se ser-
 » vir de ses lumières pour les péné-
 » trer, elles ne lui fourniront que
 » des armes pour les combattre. Il
 » faut, pour les croire, qu'elle s'aveu-
 » gle elle-même, qu'elle fasse taire
 » tous ses raisonnemens et toutes ses
 » vues, pour s'abaisser et s'anéantir
 » sous le poids de l'autorité divine. »

Les sociniens eux-mêmes à certains
 égards sont des acataleptiques ; ils
 ne sauraient dire sincèrement qu'il
 n'est pas incompréhensible qu'une
 nature qui existe par elle-même soit
 immuable. Il semble donc qu'à certains
 égards leur témérité surpasse celle
 de Xénophanes. Celui-ci enfin s'avisa
 de dire qu'il ne comprenait, ni qu'une
 nature éternelle fût muable, ni
 qu'elle fût immuable ; mais, quant à

eux, ils décident qu'elle est muable :
 d'où il s'ensuit qu'un être qui existe
 nécessairement et de toute éternité
 est destructible (164), la chose du
 monde la plus contraire à l'évidence
 de nos idées.

Je ne saurais finir sans faire encore
 ces deux remarques : l'une, que l'évi-
 dence des principes de Xénophanes
 sur l'immutabilité de ce qui est éter-
 nel a tous les degrés que l'on voit
 dans les notions les plus claires de
 notre esprit ; de sorte qu'étant d'ail-
 leurs incontestable, par les choses qui
 se passent au-dedans de nous, qu'il
 se fait des changemens, le meilleur
 parti que notre raison puisse pren-
 dre est de dire que tout hormis Dieu
 a commencé. Voilà le dogme de la
 création : car de prétendre expliquer
 les générations de la nature, en sup-
 posant plusieurs principes éternels,
 et dont l'action et la réaction di-
 versifie ce qui demeurerait uniforme
 si rien d'externe n'intervenait, c'est
 fuir une incommodité pour se jeter
 dans une plus grande. Ma seconde
 observation est que l'évidence de ces
 principes de Xénophanes nous fournit
 une très-belle démonstration contre
 Spinoza ; car si tout ce qui n'a point
 de commencement est immuable, le
 Dieu de Spinoza est incapable de tout
 changement : il n'est donc pas la cause
 immanente des changemens qui arri-
 vent dans l'univers (165). Toute cau-
 se immanente produit quelque chose
 en elle-même : cette chose est ou un
 mode *identifié* avec la substance qu'il
 modifie, ou bien une qualité absolue
 et réellement distincte de son sujet
d'inhésion. Si c'est un mode identifié,
 Dieu ne le peut pas produire ; car
 puisque la substance divine existe
 nécessairement, elle ne peut point
 dépendre d'aucune cause efficiente.
 Si c'est une qualité distincte, Dieu
 peut donc créer des êtres distincts de

(164) Ils disent que Dieu a donné à la matière
 la forme qu'il lui a plu en faisant ce monde. Il
 a donc détruit la forme éternelle de la matière.
 Que cette forme fût un mode ou un accident dis-
 tinct, peu m'importe, elle était un titre réel qui
 a péri, quoiqu'il n'eût jamais commencé, et qu'il
 n'eût aucune cause efficiente.

(165) Notez que si les pères avaient cru ce que
 le ministre, auteur des Pastorales, leur impute
 touchant la génération du Verbe, ils auraient
 eu, sur la mutabilité de Dieu, un sentiment pres-
 que aussi impie que celui de Spinoza. Voyez
 Janua Calorum reserata, pag. 128 et seq.

(162a) Plutarque, au Traité d'Isis et d'Osiris, au
 commencement.

(163) Nicolle, Perpétuité de la Foi, pag. 128,
 Edit. de 1666.

lui-même, et dès lors l'hypothèse des spinozistes n'a plus de lieu. Joignez à cela que la production d'un mode ou d'un accident (166) est la destruction d'un autre, d'où il s'ensuit que si Dieu était la cause immanente des changemens de la nature, il y aurait des modalités éternelles qui auraient péri : car Spinoza ne saurait dire, sans se couper, que ce qu'il appelle Dieu n'a pas eu toujours des modalités. Examinez sa distinction entre *natura naturans* et *natura naturata*, vous y trouverez un tas de contradictions.

(M) *Il se plaignit d'être pauvre.*] Je suis si pauvre, disait-il (167) un jour à Hiéron, roi de Syracuse, que je n'ay pas le moyen d'entretenir deux serviteurs. Hiéron lui répondit : *Et comment ! Homère, que tu reprends et que tu blâmes ordinairement, tout mort qu'il est, en nourrit plus de dix mille.*

(166) *Je parle des accidens qui sont ens inhærens in alio.*

(167) Plutarchus, in *Apophtegm.*, pag. 175, version d'Amyot.

XYLANDER (GUILLAUME), naquit à Augsbourg le 26 de décembre 1532 *. L'inclination

* Leclerc dit d'ajouter que Xylander mourut en 1576. Nicéron dit que c'est le 10 février. Nicéron a cité les différentes éditions des ouvrages de Xylander ; mais il n'a pas toujours réussi à les connaître toutes ; et, par exemple, il a oublié, dit Joly, le volume intitulé : *Guil. Xyländri Institutiones aphoristicæ logices Aristotelis ita scriptæ, ut adolescentibus proponi commodè, eorumque ad Aristotelea percipienda acuerre ingenium et memoriam juvare possint ; et rerum mathematicarum eâ brevitate eoque ordine conscriptæ, ut utiliter adolescentibus explanari ab iisque edisci queant* ; Heidelberg, 1577, in-4°. Une singulière erreur avait été commise par Xylander, dans sa traduction de Plutarque. Joly raconte que dans l'édition de Bâle, 1570 (omise par Nicéron), il avait traduit le mot *φοινίξ* par *Phanicis*. Dans ses notes à la fin de sa traduction, édition de 1589, il dit : *Ceterum pro Phoenicis scribe Palmæ*. Vigneul-Marville attribue la même faute à Amyot (Règles des Préceptes de la santé) ; mais c'est à tort, comme le prouve Joly, qui entre dans d'assez longs détails, sur la source de cette fausse accusation contre Amyot, lequel, dans sa traduction a bien mis *Palmier* et non *Phanix*.

qu'il eut pour les sciences aurait été inutile, à cause de la pauvreté de son père, s'il n'eût trouvé un patron (a) qui le fit entretenir des deniers publics jusques à ce que ses progrès le firent entrer dans le collège où la ville (b) fournissait la subsistance à un certain nombre d'écoliers. Il étudia ensuite dans l'académie de Tubinge, et puis dans celle de Bâle (A) : et ayant donné des preuves de son érudition, il fut appelé à Heidelberg pour succéder à Mycillus (c), qui était mort professeur en langue grecque, l'an 1558. Il n'y avait pas long-temps que Xylander avait publié à Bâle sa version latine de Dion Cassius (d). Il témoigne dans son épître dédicatoire que l'indigence lui avait fait essuyer beaucoup de chagrins (B). Il donna une traduction latine de l'ouvrage de Marc-Aurèle, l'an 1559 ; et, parce qu'il s'y était glissé un très-grand nombre de fautes (e), il la fit réimprimer plus correcte l'an 1568, avec la version latine de quelques écrivains grecs (C).

(a) *Wolffgangus Relingerus, nobilis patricius Augustanus*. Melch. Adam., in *Vitis Philosophorum*, pag. 289.

(b) *Celle d'Augsbourg*. On a eu tort, dans le Dictionnaire de Moréri, de dire après M. Teissier, Addit. aux Eloges, tom. I, pag. 448, que les magistrats de Strasbourg l'entretenaient dans les académies.

(c) Tiré de Melchior Adam, in *Vitis Philosoph.*, pag. 289.

(d) Voyez la remarque (A).

(e) Voyez l'épître dédicatoire à l'édition de Bâle, 1568.

(A) *Et puis dans celle de Bâle.*] Melchior Adam assure qu'il y recut solennellement le degré de maître-arts, l'an 1556 (1). Cette date m'est

(1) Melch. Adam., in *Vitis Philosophorum*, pag. 289.

cte ; car quelle apparence qu'un ne qui avait étudié avec tant eur, et avec tant de beaux ta- n'ait reçu ce petit grade que sa vingt-quatrième année ? Joit-à cela qu'il fit sa version latine ion Cassius l'an 1557. Il était si docte qu'il n'employa que nois à cet ouvrage, comme il en l à témoin celui à qui il le dé- l'était Jean-Henri Herwart, pa- d'Augsbourg, son Mécène, et qui il avait été entretenu pen- quelque temps, et qui l'avait té à faire cette version. *Tu, ne optime, cum me in familiâ liquandiû commodè et liberaliter um, autoritate, hortatu, officiis per et beneficiis eò adduxeris ut um Rom. historiæ conditorem, em Cassium, de græco latinum em, etc.* (2). L'épître dédicatoit datée de Bâle, le 1^{er}. de novem- 1557 : l'impression fut achevée Oporin, au mois de mars 1558. ilin accompagna Dion Cassius, Xylander n'en fit pas la traduc- ; il se contenta de donner celle avait été faite par Guillaume le c, natif d'Albi (3), et de la recti- en quelques endroits. Les notes fit sur Dion et sur Xiphilin sont bonnes pour persuader qu'en l'académie de Bâle l'eût honoré plus haut titre que celui de re ès-arts.

) *Il témoigne.... que l'indigence vait fait essuyer beaucoup de cha- s.*] C'est sans doute ce qu'il veut par ces paroles : *Ego cum ab nte ætate bonas litteras flagranti re essem persecutus, earumque*

Xyland., *epist. dedicat. Dion. Cassii.*
Elle fut dédiée au cardinal d'Armagnac, ne, au mois de février 1550.

causâ adversissima et acerbissima quæque perpessus, etc. (4). Il se met au nombre de ceux que la pauvreté contraint de cultiver les belles-lettres : *Meæ conditionis hominum, quorum honestos conatus in hoc genere angustia vitæ sustentandæ, et paupertas quasi instigat.* Voyez surtout l'épître qu'il a mise à la fin de l'épître dédicatoire de son Dion Cassius. Il y reconnaît qu'à l'âge de dix-huit ans il étudiait pour acquérir de la gloire ; mais qu'à l'âge de vingt-cinq le mauvais état de sa fortune l'obligeait à étudier pour gagner sa vie.

*Te mala pauperies, pulchrisque gravissima
ceptis,
Conatu indignor plus potuisse meo.*

.....
*Utciunque excidimus præclaris protinus ausis
Jam quærant, quibus hoc fata dedere decus
Et mea cum Fortuna solo me afflixerit, atque
Abjectum cogat serpere præter humum.*

.....
*Ergo, divinis quantumvis æger inhærens
Artibus, et studiis deditus ingenuis :
Et TOLERARE QUAM VICTUM, et sustenter
honestè
Non aspernandi fruge laboris alor.*

(C) *Avec la version latine de quelques écrivains grecs.*] C'est-à-dire d'Antonin Libéralis ; de Phlégon, de *Mirabilibus et Longævis*, et de *Olympius* ; d'Apollonius, *Historiæ memorabiles*, et d'Antigonius *mirabilium Narrationum Congeries*. Tout cela, avec Marc-Aurèle, fait un assez gros in-8° : le grec et le latin s'y trouvent, mais chacun à part. Les notes que Xylander y joignit en petite quantité ne sont ni considérables ni méprisables.

(4) Xyland., *epist. dedic. Dion. Cassii.*



72732461

